





4-B I

NOUVEAU

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE.

TH = ZY

NOUVEAU DICTIONNAIRE *HISTORIQUE*, OU

HISTOIRE ABRÉGÉE de tous les Hommes qui se sont fait un nom par des talens, des vertus, des forfaits, des erreurs, etc., depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours ; dans laquelle on expose avec impartialité ce que les Écrivains les plus judicieux ont pensé sur le caractère, les mœurs et les ouvrages des Hommes célèbres dans tous les genres ;

AVEC des Tables chronologiques, pour réduire en corps d'histoire les articles répandus dans ce Dictionnaire.

Par L. M. CHAUDON et F. A. DELANDINE.

Huitième Édition, revue, corrigée et considérablement augmentée.

Mihi Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio, nec injuriâ cogniti.
TACIT. Hist. lib. I. § 1.

TOME DOUZIÈME.

A LYON,
Chez BRUYSET AINÉ et Comp.^e

An XII — 1804.



NOUVEAU
DICTIONNAIRE
HISTORIQUE.

T

I. THIARD, *ou* TYARD de BISSY, (Ponthus de) naquit à Bissy dans le diocèse de Mâcon en 1521, du lieutenant général du Mâconnois. Les belles-lettres, les mathématiques, la philosophie et la théologie l'occupèrent tour-à-tour. Il fut nommé à l'évêché de Châlons par le roi *Henri III* en 1578; et il s'en démit vingt ans après en faveur de son neveu. Reconnoissant envers ce monarque, il se roidit lui seul aux Etats de Blois en 1588, contre le clergé qui ne lui étoit pas favorable. On a de lui: I. Des *Poésies Françoises*, in-4°, Paris, 1573. II. Des *Homélies* et divers autres ouvrages en latin, in-4.° *Ronsard* dit qu'il fut l'introducteur des *Sonnets* en France; mais il ne fut pas celui de la bonne poésie. Ses vers si applaudis autrefois, sont insupportables aujourd'hui. Ce prélat mourut dans son château de Bragny le 23 septembre 1605, à 84 ans. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie la vigueur de son corps et la force de son esprit. Il soutenoit cette force par le meilleur vin qu'il buvoit toujours sans eau; mais il n'étoit pas pour cela intempérant; cette boisson lui étoit nécessaire pour soutenir ses forces. Il se fit une Epitaphe qui commençoit par ces deux vers :

Non teneor longa dulcisque cupidine vitæ :
Sat vixit, cui non vita pudenda fuit.

II. THIARD DE BISSY, (Henri de) de la même famille que le précédent, devint docteur de la maison et société de Sorbonne, puis évêque de Toul en 1687, ensuite de Meaux en 1704, cardinal en 1715, et enfin commandeur des ordres du roi. Son zèle pour la défense de la Constitution *Unigenitus*, ne fut pas inutile à sa fortune. On a de lui plusieurs ouvrages en faveur de cette Bulle. Ce cardinal mourut le 29 juillet 1737, à 81 ans, avec une réputation de piété. On a parlé de lui si diversement, qu'il est bien difficile de le peindre au naturel. Son *Traité Théologique sur la Constitution* Unigenitus, en 2 vol. in-4°, passe pour un des plus estimés et des plus com-

plets snr cette matière. Ses *Instructions Pastorales*, in-4°, n'eurent pas le même succès. *Voyez* GERMON.

THIARINI, (Alexandre) dit *l'Expressif*, peintre de l'école de Bologne, enrichit cette ville de ses tableaux. Les plus remarquables se voient dans l'église et le cloître de *Saint-Michel en Bosco.* Sa manière est grande, mais quelquefois indécise; son coloris est ferme et vigoureux. Il a rendu heureusement les différentes passions. Ce peintre né à Bologne en 1577, mourut âgé de 91 ans en 1668.

THIBALDEI, *Voy.* TIBALDEI.

THIBAUD *ou* THEODEBALDE, roi d'Austrasie, monta sur le trône en 548, après la mort de son père *Théodebert I. Justinien* voulut l'engager à prendre les armes contre les Goths; mais *Thibaud* mourut peu de temps après, âgé d'environ 20 ans, sans laisser de postérité. On cite de lui un Apologue ingénieux. Un homme de sa maison qui s'étoit fort enrichi à ses dépens, demandant sa retraite pour aller jouir de ses larcins, le roi le fit venir et lui dit : « Ecoute, maître fripon : Un serpent se glissa un jour dans une bouteille remplie de vin, et en but tant qu'il s'enfla au point de n'en pouvoir plus sortir. Alors le maître de la bouteille adressa ces paroles au serpent grossi outre mesure : *Rends ce que tu as pris, et tu sortiras ensuite tout aussi aisément que tu es entré. Voilà le seul secret qui te reste.* »

I. THIBAULT, (St.) *ou* THIBAUD prêtre, né à Provins d'une famille illustre, se sanctifia par les exercices de la vertu et de la mortification. Il mourut l'an 1066 auprès de Vicence en Italie, où il étoit allé se cacher pour servir Dieu avec plus de liberté.

II. THIBAULT IV, comte de Champagne et roi de Navarre, né posthume en 1205, mort à Pampelune en 1253, monta sur le trône de Navarre après la mort de *Sanche le Fort* son oncle maternel, en 1234. Il s'embarqua quelques années après pour la Terre-Sainte. De retour dans ses états il cultiva les belles-lettres. Il aimoit beaucoup la poésie, et répandit ses bienfaits sur ceux qui se distinguoient dans cet art. Il a réussi lui-même à faire des chansons. Ses vertus lui méritèrent le surnom de *Grand*, et ses ouvrages celui de *Faiseur de Chansons.* « *Il fit même pour la reine* Blanche *des vers tendres*, dit *Bossuet*, *qu'il eut la folie de publier.* » Cependant *Lévesque de la Ravallière*, qui a publié ses *Poésies* avec des observations, en 2 vol. in-12, 1742, y soutient que ce que l'on a débité sur les amours de ce prince pour la reine, est une fable. On trouve dans cette curieuse édition un Glossaire pour l'explication des termes qui ont vieilli. Voici quatre vers de lui, qui quoique faits en 1226, sont très-compréhensibles :

Chacun pleure sa terre et son pays,
Quand il se part de ses joyeux amis;
Mais il n'est nul congé quoi qu'on die,
Si douloureux que d'ami et d'amie.

Ils paroissent être du style de *Voiture*, qui vivoit quatre siècles après *Thibault.* Les lecteurs qui pourront s'accoutumer au langage de son siècle, remar-

tueront dans ses chansons de la tendresse dans ses sentimens, de la délicatesse dans ses pensées, et une naïveté admirable dans ses expressions. Ils s'appercevront que l'auteur ne manquoit pas d'une certaine éruditiou. On trouve dans plusieurs de ses chansons, des traits de l'Histoire sainte, profane et naturelle; et quelques-uns tirés de la fable et des romans. Il mériteroit une estime sans réserve, dit *la Ravallière*, si ses images n'étoient pas quelquefois trop découvertes et trop libres. Ce poëte est le premier, suivant l'abbé *Massieu*, qui ait mêlé les rimes masculines avec les féminines, et qui ait senti les agrémens de ce mélange. Ce mérite est d'autant plus grand que dans les Cantiques grossiers de ce temps-là, les rimes françoises qu'on vouloit mettre en chant, étoient toutes masculines. Les rimes féminines ne furent chargées de notes que long-temps après. C'est dans le siècle de *Thibault* que la langue françoise commença de perdre un peu de sa rudesse, et multiplia le nombre de ses mots. Les Croisades influèrent sur cette révolution grammaticale. « On sait, dit *Thomas*, que dans ces grandes émigrations, tous les peuples et par conséquent toutes les langues se mêlèrent. François, Italiens, Anglois, Allemands, tout se rapprocha. L'habitant des bords de la Tamise et du Tibre fut obligé de converser et de traiter avec celui qui étoit né sur les bords de la Loire ou du Danube. Il est impossible que dans une espace de 200 ans, tous ces idiomes n'aient beaucoup emprunté les uns des autres. La douceur même du climat de l'Asie, l'établissement dans ces beaux lieux, de nouvelles idées et des sensations nouvelles, le commerce, les négociations et les traités avec les Sarasins et les Arabes qui avoient alors des connoissances et des lumières, devoient ajouter nécessairement aux trésors des langues. Mais ce qui dut le plus contribuer à enrichir la langue françoise, ce fut le commerce avec Constantinople. » Les François se rendirent maîtres de cette ville, et y régnèrent près de 60 ans. Alors la langue des vaincus dut enrichir de ses dépouilles celle des vainqueurs. C'est peut-être là parmi nous l'époque de cette foule de mots grecs que nous avons adoptés, ajoute *Thomas*; et notre langue formée d'abord des débris de la langue Romaine, eut pour les tours et les mouvemens, et quelquefois pour la syntaxe, beaucoup plus d'analogie avec la langue d'*Homère* qu'avec celle de *Virgile*.

III. THIBAULT, (Jean) Bénédictin, né à Orléans en 1637, mort en 1708, s'adonna à la sculpture et y obtint des succès. Les deux captifs du tombeau de *Casimir* roi de Pologne, qui se voyoit à Paris dans l'église de *Saint-Germain-des-Prés*, sont de lui.

IV. THIBAULT, avocat de Nanci sa patrie, né en 1700, et mort en juillet 1774, à 74 ans, plaida avec succès. On a de lui quelques ouvrages, dont le plus important est son *Histoire des lois et usages de la Lorraine et du Barrois dans les matières bénéficiales*, Nanci, 1763, in-fol. Il faisoit aussi des vers; mais il ne réussissoit pas en poésie comme en jurisprudence.

THIBOUST, (Claude-Charles) né à Paris en 1706, fut imprimeur du roi et de l'université. Dégoûté du monde il entra au noviciat des Chartreux: et s'il ne fit pas profession dans la règle de Saint-Bruno, il conserva toute sa vie pour cet institut l'attachement le plus tendre. Cette inclination le porta à faire une traduction en prose françoise, des vers latins qu'on lisoit dans leur petit cloître de Paris. Ces vers renferment la vie de *St. Bruno*, peinte par *le Sueur* dans 21 tableaux, qui font l'admiration des artistes et des connoisseurs. *Thiboust* fit deux éditions de son ouvrage. La première est in-4°, en 1756, sans gravures. Cet imprimeur travailloit à une traduction d'*Horace* lorsqu'il mourut le 27 mai 1757 à Bercy, âgé de 51 ans. On a encore de lui la traduction du Poëme latin de l'*Excellence de l'Imprimerie*, qu'avoit composé son père en 1728: il la fit paroître en 1754, avec le latin à côté. Son père *Claude-Louis* s'occupa particulièrement de l'impression des livres de classes; et il y travailla avec beaucoup de succès. Il possédoit les langues grecque et latine, et avoit pour son art cette estime et cet enthousiasme, sans lequel il est difficile de réussir. On verra avec plaisir un distique de *Thiboust* sur la prééminence de l'imprimerie:

Nobilitant artes mutas æs, marmora, saxum;
Prælum æri, saxo, marmoribusque præest.

Le portrait de *Claude-Louis* a été gravé par *Daullé*, avec ces vers au bas faits par son fils:

Docte, enjoué, plaisant, cet artiste admirable
Fut un mortel humain, généreux, secourable,
Bon père, tendre ami, sans détour et sans fard,
Et celui de nos jours qui sut le mieux son art.

I. THIBOUVILLE, (N. baron de) né à Rouen en 1655, mort dans la terre dont il portoit le nom en 1730, fut lié dès l'enfance avec *Fontenelle* son compatriote. Aimable comme lui dans la société, il fit des chansons, des épigrammes, des madrigaux qui, au mérite de l'à-propos, joignoient celui de l'agrément. Il avoit composé dans sa jeunesse un Poëme en trois chants, intitulé: l'*Art d'aimer*, qu'on trouve dans une édition fautive, en 4 vol. in-12, des Œuvres de l'abbé *de Grécourt*, dont il n'avoit ni la licence ni l'esprit satirique. Mais on desireroit dans cet ouvrage, ainsi que dans ceux que sa famille conserve en manuscrit, un coloris plus vif, moins de monotonie dans la coupe des vers alexandrins, des images moins communes et un style plus correct. Le baron *de Thibouville* avoit presque toujours vécu en province, loin de l'intrigue et libre de toute ambition. Il s'étoit marié deux fois, et n'a laissé des enfans que de son second mariage.

II. THIBOUVILLE, (Henri de Lambert d'Erbigny, marquis de) ancien colonel du régiment de la Reine dragons, mort à Paris le 16 juin 1784, est auteur de deux Romans, l'un intitulé: l'*École de l'Amitié*, 1757, 2 parties in-12; et l'autre, *le Danger des Passions*, 1758, 2 vol. in-12. On

aussi de lui deux Tragédies, *Ramir* et *Thélamire*. Quoique ces deux pièces ne soient pas excellentes, l'auteur étoit un homme de beaucoup d'esprit.

THIÈLE, (Jean-Alexandre) peintre et graveur, né à Erfort en 1685, mort à Dresde en 1752, excelloit dans le paysage. Il a peint avec art tous les sites de la Saxe; plusieurs ont prétendu que *Thièle* avoit le premier peint les paysages en pastel. Il a gravé lui-même plusieurs de ses tableaux à l'eau forte.

THIELIN, (Jean-Philippe) peintre Flamand, né à Malines en 1618, ne peignit que pour son plaisir, ayant une fortune honnête et étant seigneur de Coventbury. Il excella dans la représentation des fleurs qu'il assortissoit avec grace et groupoit avec art. Il travailla beaucoup pour le roi d'Espagne. Ses tableaux sont préférés à ceux de *Daniel Segers* qui fut son maître. *Thielin* eut trois filles qui peignirent de même avec un grand talent.

I. THIERRI Ier, roi de France, troisième fils de *Clovis II*, et frère de *Clotaire III* et de *Childebert II*, monta sur le trône de Neustrie et de Bourgogne par les soins d'*Ebroin* maire du palais en 670. Mais peu de temps après il fut rasé par ordre de *Childeric* roi d'Austrasie et renfermé dans l'abbaye de Saint-Denis. Après la mort de son persécuteur en 673, il reprit le sceptre et se laissa gouverner par *Ebroin* qui sacrifia plusieurs têtes illustres à ses passions. *Pepin* maître de l'Austrasie lui déclara la guerre et le vainquit à Testri en Vermandois l'an 687. Ce prince, que le président *Hénault* nomme *Thierri III*, mourut en 691, à 39 ans. Il fut père de *Clovis III* et de *Childebert III*, rois de France.

II. THIERRI II *ou* IV, roi de France, surnommé *de Chelles*, parce qu'il avoit été nourri dans ce monastère, étoit fils de *Dagobert III* roi de France. Il fut tiré de son cloître pour être placé sur le trône par *Charles Martel* en 720. Il ne porta que le titre de roi, et son ministre en eut toute l'autorité. *Thierri* mourut en 737, à 25 ans. Après sa mort il y eut un interrègne de 5 ans, jusqu'en 742.

III. THIERRI Ier, *ou* Théodoric roi d'Austrasie, fils de *Clovis I* roi de France, eut en partage l'an 511, la ville de Metz capitale du royaume d'Austrasie, l'Auvergne, le Rouergue et quelques autres provinces qu'il avoit enlevées aux Wisigoths pendant la vie de *Clovis* son père. En 515 une flotte de Danois ayant débarqué à l'embouchure de la Meuse, pénétra jusque dans ses terres. *Théodebert* son fils qu'il envoya contre eux, les vainquit et tua *Clochilaïc* roi de ces Barbares. Il se ligua en 528 avec son frère *Clotaire I* roi de Soissons, contre *Hermenfroi*, qu'ils dépouillèrent de ses états et qu'ils firent précipiter du haut des murs de Tolbiac, où ils l'avoient attiré sous la promesse de le bien traiter. Dans ces entrefaites, *Childebert* son frère roi de Paris, se jeta sur l'Auvergne. *Thierri* courut à sa défense, et obtint la paix les armes à la main. Il mourut au bout de quelque temps en 534, après un règne de 23 ans, âgé d'environ 51 ans.

Thierri étoit brave à la tête des armées et sage dans le conseil ; mais il étoit dévoré par l'ambition, et se servoit de tout pour la satisfaire. Il fut le premier qui donna des lois aux Boïens peuples de Bavière, après les avoir fait dresser par d'habiles jurisconsultes. Ces lois servirent de modèle à celles de l'empereur *Justinien*... *Voy.* HERMENFROI.

IV. THIERRI II, *ou* THÉODORIC *le Jeune*, roi de Bourgogne et d'Austrasie, deuxième fils de *Childebert*, naquit en 587. Il passa avec *Théodebert II* son frère, les premières années de sa vie sous la régence de la reine *Brunehaut* leur aïeule. *Théodebert* lui ayant ôté le gouvernement du royaume, cette princesse irritée se retira à Orléans vers *Thierri*, à qui elle persuada de prendre les armes contre son frère, l'assurant qu'il n'étoit point fils de *Childebert*, et qu'elle l'avoit supposé à la place de son fils aîné qui étoit mort. *Thierri* obligea *Théodebert* de se renfermer dans Cologne, où il alla l'assiéger. Les habitans lui livrèrent ce malheureux prince, qui fut envoyé à *Brunehaut* et mis à mort par les ordres de cette princesse inhumaine. *Thierri* fit périr tous ses enfans, à la réserve d'une fille d'une rare beauté qu'il voulut épouser. Mais *Brunehaut* craignant qu'elle ne vengeât sur elle la mort de son père, dit à son petit-fils qu'il ne lui étoit pas permis d'épouser la fille de son frère. Alors *Thierri* furieux de ce qu'elle lui avoit fait commettre un fratricide, voulut la percer de son épée ; mais on l'arrêta, et il se réconcilia avec sa mère qui le fit empoisonner en 613. Cette mort d'un prince foible et cruel n'excita aucuns regrets.

V. THIERRI DE NIEM, natif de Paderborn en Westphalie, secrétaire de plusieurs papes, passa environ 30 ans à la cour de Rome. Il accompagna *Jean XXIII* au concile de Constance, et il mourut peu de temps après vers l'an 1417, dans un âge avancé. On a de lui : I. Une *Histoire du Schisme des Papes*, Nuremberg, 1592, in-fol. Cet ouvrage divisé en trois livres, s'étend depuis la mort de *Grégoire XI* jusqu'à l'élection d'*Alexandre V*; il y a joint un traité intitulé : *Nemus unionis*, qui contient les pièces originales écrites de part et d'autre touchant le schisme. II. Un autre livre qui renferme la *Vie* du pape *Jean XXIII*, à Francfort, 1620, in-4.° III. Le *Journal* de ce qui se passa au concile de Constance, jusqu'à la déposition de ce pape. IV. Une *Invective* véhémente contre cet infortuné pontife son bienfaiteur. V. Un *Livre* touchant les priviléges et les droits des empereurs aux investitures des évêques, dans *Schardii Syntagma de Imperiali Jurisdictione*, Argentorati, 1609, in-folio. *Thierri*, homme austère et un peu chagrin, fait un portrait affreux de la cour de Rome et du clergé de son temps. Il écrit d'un style dur et barbare ; mais il peint avec énergie et avec vérité les désordres de son siècle.

VI. THIERRI, (Henri) libraire et célèbre imprimeur de Paris, a été la tige des autres imprimeurs de ce nom. Il dut à la beauté de ses éditions la renommée et la fortune dont il jouit dans

le 16e siècle. Il a imprimé le corps de *Droit civil* de 1576, les Œuvres de *St. Jérôme* de 1588, 4 vol. in-folio; l'*Origine des Bourguignons*, 1581, in-fol. — *Rollin* THIERRI son neveu se distingua dans la même profession; grand ligueur, ennemi de *Henri IV*, il devint l'imprimeur de la *Sainte union*, et fut emprisonné en 1593 par ordre du parlement, pour avoir publié le livre du *Manant*. Les principaux ouvrages sortis de ses presses sont la *Bible* de Louvain, 1608, in-folio; la *Parthenie* de *Rouillard*, 1609; la traduction des *Annales* de *Baronius* par *Durand*, 1616, 12 vol. in-fol. Il avoit pris pour devise par allusion à son nom, trois tiges de riz dans un croissant, avec ce vers latin :

Panitet aeternum mens non ter provida rite.

— Son fils *Denis* a publié les œuvres d'*Yvon*, la théologie de *Bagotius*, le *Voyage inconnu* de *du Bellay*, etc. — Il ne faut pas le confondre avec un autre de ses fils appelé aussi *Denis*, à qui l'on doit les éditions de plusieurs grands ouvrages, tels que le corps de *Droit canonique* avec les notes de *Pithou*; l'*Histoire de France* de *Mezerai*, 3 vol. in-folio; la *Coutume de Paris* avec les commentaires de *Ferrières*, 3 vol. in-folio; le *Journal du Palais*, en 10 vol. in-4.°; la *Description de l'Univers* par *Molet*, cinq vol. in-8°; le troisième volume du supplément de *Moréri*. Celui-ci avoit pris pour enseigne l'image de *St. Denis*; il est mort en 1657. — Son fils, libraire de *Boileau*, et dont ce dernier fait mention dans son *Epître à ses vers*, est mort en 1712.

VII. THIERRI, (Jean) habile sculpteur de Lyon, né dans cette ville en 1669, mort à Paris en 1739, orna les jardins de *Saint-Ildephonse* en Espagne de plusieurs beaux morceaux, et fut dignement récompensé par la cour de Madrid. Il avoit été élève de *Coysevox* son compatriote, et il égala cet habile maître. On a quelques-uns de ses ouvrages à Marly et à Versailles.

VIII. THIERRI, (Pierre) avocat au parlement de Paris, est auteur de l'*Epreuve réciproque*, comédie jouée en 1711, et de quelques ouvrages de littérature. Il est mort vers l'an 1760.

THIERS, (Jean-Baptiste) savant bachelier de Sorbonne, naquit à Chartres vers 1636 d'un cabaretier. Après avoir professé les humanités dans l'université de Paris, il fut curé de Champrond au diocèse de Chartres où il eut quelques démêlés avec l'archidiacre pour les droits des curés de porter l'étole dans le cours de la visite. Cette affaire n'eut pas le succès qu'il souhaitoit. L'abbé *Thiers* se brouilla avec le chapitre. Le sujet de ce démêlé vint de l'avarice des chanoines de Chartres, qui louoient les places du porche de l'église, pour y vendre des chapelets et des chemises d'argent. L'abbé *Thiers* désapprouva cet usage, et se fit des ennemis. L'abbé *Robert* grand archidiacre et grand vicaire, et l'abbé *Patin* official, se montrèrent les plus acharnés. Ce fut contre le premier que *Thiers* fit une Satire en prose, connue sous le nom de *la Sauce-Robert*. Cette turlupinade grossière troubla son repos. On porta plainte devant l'official; et sur les informations,

Thiers fut décrété de prise de corps. Un huissier de Chartres fut chargé du décret, et alla chez lui bien accompagné et avec toutes les précautions qu'il auroit prises pour un gouverneur de citadelle. *Thiers* étoit alors à sa cure de Champrond. Il reçut cette compagnie d'un air aisé, la combla d'honnêtetés, lui donna bien à dîner, et s'engagea à suivre sans qu'on lui fît violence, l'huissier et les cavaliers de la maréchaussée qui l'accompagnoient. Cependant il avoit ordonné secrètement que pendant le dîner on ferrât à glace sa jument. Le dîner fini, il part avec son escorte; et quand ils furent à un étang glacé qui étoit sur la route, il se sépara d'eux et leur échappa, sans qu'ils osassent le suivre. Il se retira au Mans, où *de la Vergne de Tressan* qui en étoit évêque le reçut d'une manière distinguée. Il appela comme d'abus de la procédure criminelle faite à Chartres, et il fut pleinement déchargé des accusations intentées contre lui. L'évêque du Mans le pourvut de la cure de Vibraie et écrivit à l'évêque de Chartres, « qu'il lui avoit beaucoup d'obligation de lui avoir envoyé le *Thiers* de son diocèse; et que si les deux autres parties étoient du même prix, il s'en accommoderoit bien. » C'est l'abbé *Expilli* qui rapporte ces anecdotes dans son *Dictionnaire* des Gaules. *Thiers* mourut à Vibraie le 28 février 1703, à 65 ans. Cet écrivain avoit de l'esprit, de la pénétration, une mémoire prodigieuse, et une érudition très-variée; mais son caractère étoit bilieux, satirique et inquiet. Ce que sa sévérité avoit de bon, c'est qu'il l'étendoit sur lui-même comme sur les autres. Il avoit beaucoup de goût pour le genre polémique, et il se plaisoit a étudier et à traiter des matières singulières. Il a exprimé dans ses livres le suc d'une infinité d'autres; mais il ne choisit pas toujours les auteurs les plus autorisés, les plus solides et les plus exacts; et il paroit qu'en faisant ses livres il n'a été quelquefois occupé qu'à vider ses porte-feuilles, et à dégorger sa bile. Ses principaux ouvrages sont: I. Un *Traité des superstitions qui regardent les Sacremens*, en quatre vol. in-12: ouvrage utile, et qui auroit été agréable à lire, même pour ceux qui ne sont pas théologiens, si l'auteur avoit été moins diffus et s'étoit permis moins de digressions. Il auroit pu encore se dispenser de ramasser toutes les pratiques superstitieuses répandues dans les livres défendus; aussi lui reproche-t-on d'avoir fait plus de malades qu'il n'en a guéri. II. *Traité de l'exposition du Saint-Sacrement de l'Autel*, Paris, 1663, in-12; et 1677, en 2 vol. in-12. C'est, à ce qu'on prétend, son meilleur ouvrage, du moins celui qu'il a écrit avec le plus de sagesse et de méthode. III. *L'Avocat des Pauvres, qui fait voir les obligations qu'ont les Bénéficiers de faire un bon usage des biens de l'Eglise*, Paris, 1676, in-12: livre dont la morale fondée sur la justice et les canons, devoit paroître effrayante à beaucoup de bénéficiers. IV. *Dissertations sur les Porches des Eglises*, Orléans, 1679, in-12. V. *Traité de la Clôture des Religieuses*, Paris, 1681, in-12. Ce n'est qu'un recueil de décrets des conciles, et de statuts synodaux sur cette ma-

tière. L'auteur qui n'a presque fait que compiler, interdit aux médecins et aux évêques mêmes l'entrée des Maisons de Filles. VI. *Exercitatio adversùs Joannem* de Launoy. VII. *De retinendâ in Ecclesiasticis libris voce Paraclitus* : (*Voyez* Sanrey.) VIII. *De Festorum dierum inminutione liber.* Il y a dans ce livre de l'érudition et des vues sages dont quelques évêques ont profité. IX. *Dissertation sur l'Inscription du grand port il du couvent des Cordeliers de Rheims*, conçue en ces termes : *Deo Homini, et B. Francisco, utrique Crucifixo*, 1670, in-12. Ce petit ouvrage curieux et rare, est divisé en huit chapitres. Après avoir nettement établi la doctrine de l'Eglise touchant le culte des Saints, l'auteur attaque avec force les superstitions des faux dévots. L'inscription blasphématoire des Cordeliers vient ensuite. Il l'examine avec beaucoup de sagacité, et d'une manière non moins sensée qu'agréable Il la trouve plus étrange que si l'on dédioit un livre, un tableau ou une thèse au pape et à un de ses camériers, en y ajoutant ces paroles : *Utrique Sanctissimo ;* au roi très-Chrétien et à un de ses ministres : *Utrique Christianissimo ;* à M. le cardinal *Antoine Barberin* archevêque de Rheims, et à M. *Thuret* l'un de ses grands vicaires : *Utrique Eminentissimo;* à un évêque et à son aumônier : *Utrique Illustrissimo ;* à un président à mortier et à son secrétaire : *Utrique Infulato ;* etc. X. *Traité des Jeux permis et défendus*, Paris, 1686, in-12 : livre que les gens du monde, et même quelques ecclésiastiques trouveront bien sévère, sur-tout aujourd'hui que le jeu n'est pas un délassement, mais une occupation. XI. *Dissertations sur les principaux autels des Eglises, les jubés des Eglises, et la clôture du chœur des Eglises*, Paris, 1688, in-12. XII. *Histoire des Perruques, où l'on fait voir leur origine, leur usage, leur forme, l'abus et l'irrégularité de celles des Ecclésiastiques*, Paris, 1690, in-12. Les recherches de ce livre, et les traits satiriques contre les abbés frisés et musqués, l'ont fait lire avec plaisir. XIII. *Apologie* de M. l'*abbé de* la Trappe *contre les calomnies du Père* de Ste-Marthe ; Grenoble, 1694, in-12. Il y a des traits fort piquans contre les Bénédictins de Saint-Maur, mais peu de bonnes raisons. XIV. *Traité de l'Absolution de l'Hérésie.* XV. *Dissertation de la sainte Larme de Vendôme*, Paris, 1699, in-12. XVI. *De la plus solide, de la plus nécessaire et de la plus négligée des Dévotions*, 1702, deux vol. in-12. XVII. Des *Observations* sur le nouveau Bréviaire de Cluni, 1704, deux vol. in-12 ; pleines de minuties, de mauvaises chicanes, et qu'on ne rechercheroit pas si elles n'avoient été supprimées dans le temps. XVIII. Une *Critique* du livre des *Flagellans* par l'abbé *Boileau*, in-12. Cette Réfutation d'un ouvrage judicieux est longue, foible et ennuyeuse. C'est le jugement qu'en porte l'abbé *Pluquet.* XIX. Un *Traité des Cloches*, 1721, in-12. XX. *Factum* contre le Chapitre de Chartres, in-12. XXI. La *Sauce-Robert* ou *Avis salutaire à Messire* Jean Robert *grand Archidiacre*, 1[re] partie, 1676, in-8° ; seconde partie, 1678, in-8.° La *Sauce-Robert*

justifiée, à *M.* de Riantz *procureur du Roi au Châtelet ;* ou *Pièces employées pour la justification de la* Sauce-Robert, 1679, in-8.° Ces trois brochures se relient en un seul volume, par les amateurs des pièces satiriques.

THIETBERGE, fille d'un seigneur de Bourgogne, devint la femme de *Lothaire* roi de Lorraine. *Voyez* LOTHAIRE.

THIEULLIER, (Louis Jean le) médecin de Paris, mort dans cette ville en 1751, étoit né à Lyon. On a de lui des *Consultations*, 1745, 4 vol. in-12.

THIL, *Voyez* GUERRE.

THIMOTHÉE, *Voyez* TIMOTHÉE.

THIOUT, (Antoine) habile horloger de Paris, mort en 1767, s'est fait un nom par un savant *Traité d'Horlogiographie*, 1741, 2 vol. in-4°, avec figures. Il fut le rival de *Julien le Roy*, pour les connoissances théoriques, et pour l'art de les mettre en pratique.

THIRLBY, (St-Yan) critique Anglois, né en 1692, mort en 1753, est connu par sa savante édition de *St.-Justin*, Londres, 1722, in-folio. Une commission sur le port de cette ville qui lui valoit environ cent louis, lui laissoit assez de temps et lui donnoit assez d'aisance pour se livrer aux recherches de l'antiquité sacrée et profane.

THIROUX DE CROSNE, (Louis) né à Paris, devint maître des requêtes, et fit en cette qualité un éloquent Rapport dans l'affaire de *Calas ;* il contribua ainsi à la réhabilitation de la mémoire de l'une des victimes des erreurs judiciaires. Nommé intendant de Rouen, la Normandie lui dut divers établissemens utiles, et la ville de Rouen en particulier la belle avenue du chemin du Hâvre, les casernes, l'esplanade du champ de *Mars*, le transport du magasin à poudre hors des murs, et un local propre aux foires qui se tenoient auparavant sur les quais et en obstruoient le commerce et le passage. Le zèle de *Thiroux de Crosne* pour le bien public, son activité reconnue lui fireut confier la place délicate de lieutenant général de police à Paris ; il la remplit avec prudence et désintéressement jusqu'à l'instant où il en remit les fonctions au maire *Bailly*. Ses principes d'équité lui méritèrent le sort de ce dernier. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort comme partisan du régime monarchique, et la reçut avec résignation le 29 avril 1793. Lorsqu'un temps plus calme et plus heureux a succédé aux orages de la révolution, le Conseil municipal de Rouen, par une délibération du 10 brumaire de l'an 10, a ordonné que pour honorer la mémoire d'un administrateur vertueux et utile, le nom de *Crosne* seroit restitué à la rue qui le portoit précédemment, et dont il avoit été effacé pendant la révolution.

THISBÉ, *Voyez* PYRAME.

THOAS, *Voyez* IPHIGÉNIE.

THOINOT ARBEAU, *Voyez* TABOUROT.

THOLA, de la tribu d'*Issachar*, fut établi juge du peuple d'Israël l'an 1232 avant Jésus-

Christ, et le gouverna pendant vingt-huit ans. C'est sous ce juge qu'arriva l'histoire de *Ruth*.

THOMÆUS, nom de *Nicolas Léonic*. Voyez LEONICUS.

THOMAN, (Jacques-Ernest) habile peintre, né à Hagelstein en 1588, resta long-temps à Rome où il fut élève d'*Elsheimer*. Il imita sa manière au point de tromper les connoisseurs. Il travailla pour l'empereur, au service duquel il s'étoit mis; et termina ses jours à Landau, on ne sait en quelle année.

I. THOMAS, (Saint) surnommé DYDIME, qui veut dire *Jumeau*, Apôtre, étoit de Galilée. Il fut appelé à l'apostolat la seconde année de la prédication de Jésus-Christ. Le Sauveur après sa résurrection s'étant fait voir à ses Disciples, *Thomas* ne se trouva pas avec eux lorsqu'il vint et ne voulut rien croire de cette apparition. Il ajouta qu'*il ne croiroit point que* Jésus-Christ *fût ressuscité, qu'il ne mît sa main dans l'ouverture de son côté, et ses doigts dans les trous des clous.* Le Sauveur confondit son incrédulité en lui accordant ce qu'il demandoit. Après l'Ascension, les Apôtres s'étant dispersés pour prêcher l'Evangile par toute la terre, *Thomas* en porta la lumière dans le pays des Parthes, des Perses, des Mèdes, et même suivant une ancienne tradition, jusques dans les Indes. On croit qu'il y souffrit le martyre dans la ville de Calamine, d'où son corps fut transporté à Edesse où il a toujours été honoré. D'autres prétendent que ce fut à Méliapour ou San-Thomé autre ville des Indes, que ce Saint fut mis à mort. Les Portugais soutiennent que son corps y ayant été trouvé dans les ruines d'une ancienne église qui lui étoit dédiée, on le transporta à Goa, où on l'honore encore aujourd'hui. Mais cette découverte est appuyée sur des raisons trop peu décisives, pour mériter le moindre degré de certitude.

II. THOMAS, né d'une famille obscure, parvint de l'état de simple soldat à celui de commandant des troupes de l'empire sous *Léon l'Arménien.* Cette élévation inespérée lui donna l'idée d'aspirer au trône des Césars. *Léon* ayant été assassiné l'an 820, il prit les armes sous prétexte de venger sa mort. Soutenu par les troupes qu'il commandoit, et par l'armée navale qu'il avoit eu l'adresse de gagner, cet ambitieux se fit passer pour le fils de l'impératrice *Irène*, et se fit couronner à Antioche par le patriarche *Job.* De là il vint mettre le siége devant Constantinople; mais ayant été battu à diverses reprises par mer et par terre, il se sauva à Andrinople où les habitans le livrèrent à *Michel le Bègue*, successeur de *Léon*, qui après lui avoir fait couper les bras et les jambes, le fit mettre sur un âne, et le donna dans cet affreux état en spectacle à toute son armée. Le malheureux *Thomas* eut beau demander grace et s'écrier: « Ayez pitié de moi, *Michel*, vous serez seul empereur. » Le barbare vainqueur prolongea son supplice et finit par le faire empaler en 823. L'histoire de *Michel*, dit un écrivain, est celle de tous les démagogues furieux qui ne savent jamais pardonner,

et qui se plaisent toujours à fouler à leurs pieds les cadavres de leurs ennemis égorgés.

III. THOMAS DE CANTORBERY, (Saint) dont le nom de famille étoit *Becquet*, vit le jour à Londres le 21 décembre 1117. Après avoir fait ses études à Oxford et à Paris, il retourna dans sa patrie et s'y livra à tous les plaisirs d'une jeunesse dissipée; mais un danger qu'il courut à la chasse le fit rentrer en lui-même. La jurisprudence des affaires civiles auxquelles il s'appliqua avec assiduité, lui fit un nom célèbre. *Thibaud* archevêque de Cantorbery, lui donna l'archidiaconé de son église, et lui obtint la dignité de chancelier d'Angleterre sous le roi *Henri II*, qui l'éleva en 1162 après beaucoup de résistance de sa part, sur le siége de Cantorbery. *Thomas* ne vécut pas long-temps en paix avec son souverain, comme il le lui avoit prédit. Les Anglois prétendent que les premières brouilleries vinrent d'un prêtre qui commit un meurtre et que l'archevêque ne punit pas assez rigoureusement; mais elles dûrent leur naissance à son zèle pour les priviléges de son église. Ce zèle qui paroissoit trop ardent au roi et à ses principaux sujets, lui suscita des ennemis. On l'accusa devant les pairs d'avoir malversé pendant qu'il occupoit la charge de chancelier dont il venoit de se démettre; mais il refusa de répondre à ces imputations injustes, sous prétexte qu'il étoit archevêque. Condamné à la prison par les pairs ecclésiastiques et séculiers, il se retira à l'abbaye de Pontigni, et ensuite auprès de *Louis le Jeune* roi de France. Il excommunia la plupart des seigneurs qui composoient le conseil de *Henri*. Il lui écrivit : *Je vous dois, à la vérité, révérence comme à mon Roi; mais je vous dois châtiment comme à mon fils spirituel.* Il le menaça dans sa lettre, d'être changé en bête comme *Nabuchodonosor*. *Louis le Jeune* qui avoit d'abord favorisé *Thomas*, ayant conclu un traité avec *Henri II*, tâcha de ménager un accommodement entre le roi d'Angleterre et le prélat. *Henri* acceptoit les propositions, avec la clause *sauf l'autorité royale*; — et *Thomas*, *sauf l'honneur de Dieu et les libertés de l'Eglise*. Cette dernière restriction rompit les mesures. Le monarque Anglois dit un jour en présence de *Louis* : *Il y a eu plusieurs Rois d'Angleterre; il y a eu plusieurs Archevêques de Cantorbery. Que* Becquet *m'accorde la soumission que le plus saint de ses prédécesseurs a pratiquée envers le moindre des miens; je n'en demande pas davantage.* Enfin cette grande querelle fut terminée par un compromis très-favorable à l'archevêque de Cantorbery. On ne l'obligea point de renoncer à ses prétentions; on convint de laisser dans l'oubli des questions délicates qu'on n'auroit peut-être jamais dû agiter. *St. Thomas* revint en Angleterre l'an 1170, et la guerre ne tarda pas d'être rallumée. Il excommunia quelques ecclésiastiques, des évêques, des chanoines, des curés qui s'étoient déclarés contre lui, et en particulier l'archevêque d'Yorck, pour avoir sacré en son absence le fils aîné de *Henri*, associé à la couronne. On se plaignit au roi qui ne put rien gagner sur l'archevêque, parce qu'il

croyoit soutenir la cause de Dieu. *Henri II* étoit alors en Normandie, dans son château de Bures près de Caen, et non près de Baïeux, comme le dit *Smolett.* Fatigué par ces différends, et personnellement irrité contre *Thomas*, il s'écria dans un excès de colère : *Est-il possible qu'aucun de ceux que j'ai comblés de bienfaits, ne me venge d'un Prêtre qui trouble mon royaume?* Aussitôt quatre de ses gentilshommes passent la mer, et vont assommer le prélat à coups de massue au pied de l'autel, le 29 décembre 1170, la 53e année de son âge, et la 9e de son épiscopat. Sa piété tendre, son zèle, ses vertus épiscopales le firent mettre au nombre des Saints par *Alexandre III. Henri II* craignant les foudres de Rome, jura qu'il étoit innocent du meurtre de *St. Thomas.* Il promit de ne point faire observer les nouvelles lois contraires aux immunités ecclésiastiques; de ne point empêcher l'appel au saint siége, et d'exiger seulement des suretés suffisantes de ceux qui sortiroient du royaume. Pour calmer entièrement le pape, il alla en 1174 nu-pieds au tombeau de *Thomas*, honoré comme un martyr et un thaumaturge, et reçut des coups de verges de chaque religieux de l'abbaye où le Saint étoit enséveli. On a abusé de l'exemple de *St. Thomas* pour excuser les entreprises téméraires et les démarches inconsidérées de quelques prélats ; on auroit dû faire attention que la principale gloire de *St. Thomas* ne vient pas d'avoir soutenu quelques droits sur lesquels il auroit pu se relâcher, mais d'avoir fait éclater dans tout le cours de sa vie la charité la plus ardente et la vertu la plus pure. On a de lui : I. Divers *Traités* pleins des préjugés de son siècle. II. Des *Epîtres.* III. Le Cantique à la Vierge, si mal écrit et si mal rimé, sous le titre de *Gaude flore Virginali. Dufossé* a écrit sa Vie, in-8.° La *Relation de sa Mort* par un témoin oculaire, se trouve dans le *Thesaurus* de *Martenne....* Voyez l'*Histoire de ses demélés* avec *Henri II* par l'abbé *Mignot*, docteur de Sorbonne.

IV. THOMAS D'AQUIN, (Saint) naquit en 1227, d'une famille illustre à Aquin petite ville de Campanie au royaume de Naples. *Landulche* son père l'avoit envoyé dès l'âge de cinq ans au Mont-Cassin, et de là à Naples où il étudia la grammaire et la philosophie. *Thomas* commençoit à y faire paroitre ses talens, quand il entra chez les Frères Prêcheurs au couvent de Saint-Dominique de Naples l'an 1243. Ses parens s'opposèrent à sa vocation ; pour l'arracher à leurs persécutions, ses supérieurs l'envoyèrent à Paris. Comme il etoit en chemin et qu'il se reposoit auprès d'une fontaine, ses frères l'enlevèrent et l'enfermèrent dans un château de leur père où il fut captif pendant plus d'un an. On employa tout pour le rendre au monde. Une fille pleine d'attraits et d'enjouement, fut introduite dans sa chambre ; mais *Thomas* insensible à ses caresses, la poursuivit avec un tison ardent. Enfin, quand on vit qu'il étoit inébranlable dans sa résolution, on souffrit qu'il se sauvât par la fenêtre de sa chambre. Son général, glorieux d'une telle conquête, l'emmena avec

lui à Paris, et le conduisit peu après à Cologne pour faire ses études sous *Albert le Grand*, qui enseignoit avec un succès distingué. La profonde méditation du jeune Dominicain le rendoit fort taciturne ; ses compagnons le croyant stupide, l'appeloient le *Bœuf muet ;* mais *Albert* ayant bientôt reconnu sa grande capacité, leur dit : *Que les doctes mugissemens de ce bœuf retentiroient un jour dans tout l'univers.* L'an 1246, son maître fut nommé pour expliquer les Sentences à Paris où il fut suivi du jeune *Thomas*, qui étudia dans l'université de cette ville jusqu'en 1248. *Albert* alors docteur en théologie étant retourné à Cologne pour y enseigner cette science, son disciple enseigna en même temps la philosophie, l'Ecriture-Sainte et les Sentences, et parut en tout digne de son maître. Les différends qui survinrent entre les séculiers et les réguliers dans l'université, retardèrent son doctorat. Il retourna alors en Italie, et se rendit à Anagni auprès du pape. *Albert le Grand* y étoit déjà depuis un an avec *St. Bonaventure.* Ils y travaillèrent tous trois à défendre leur ordre contre *Guillaume de Saint-Amour*, et à faire condamner son livre des *Périls des derniers Temps.* Elevé au doctorat en 1257, le pape *Clément IV* lui offrit l'archevêché de Naples ; mais le saint docteur ne voulut point se charger d'un fardeau si pesant. *St. Louis* aussi sensible à son mérite que le pontife Romain, l'appela souvent à sa cour. *Thomas* y portoit une extrême humilité et un esprit préoccupé de ses études. Un jour qu'il avoit la tête remplie des objections des nouveaux Manichéens, il se trouva à la table du roi, l'esprit entièrement absorbé dans cet objet. Après un long silence, frappant de la main sur la table, il dit assez haut : *Voilà qui est décisif contre les Manichéens !* Le prieur des Frères Prêcheurs qui l'accompagnoit le fit souvenir du lieu où il étoit ; et *Thomas* demanda pardon au roi de cette distraction ; mais *St. Louis* en fut édifié, et voulut qu'un de ses secrétaires écrivît aussitôt l'argument. On peut placer ici une réponse que fit ce Saint à *Innocent IV.* Il entra un jour dans la chambre du pape, pendant que l'on comptoit de l'argent. Le pape lui dit : *Vous voyez que l'Eglise n'est plus dans le siècle où elle disoit : JE N'AI NI OR NI ARGENT.* A quoi le docteur angélique répondit : *Il est vrai, Saint Père ; mais aussi elle ne peut plus dire au Paralytique, LÈVE-TOI ET MARCHE...* *Thomas* fut toujours dans une grande considération auprès des pontifes Romains. Le pape *Grégoire X* devant tenir un concile à Lyon l'an 1274, l'y appela. *Thomas* s'étoit fixé à Naples, où il avoit été envoyé en 1272, après le chapitre général de l'Ordre tenu à la Pentecôte à Florence. L'université de Paris écrivit à ce chapitre, demandant instamment qu'on lui renvoyât le saint docteur ; mais *Charles* roi de Sicile l'emporta, et obtint que *Thomas* vînt enseigner dans sa ville capitale dont il avoit refusé l'archevêché. Ce prince lui assigna une pension d'une once d'or par mois. Ce saint docteur partit donc de Naples pour se rendre à Lyon, suivant l'ordre du pape ; mais il

tomba malade dans la Campanie. Comme il ne se trouvoit point dans le voisinage du couvent des Frères Prêcheurs, il s'arrêta à Fosse-Neuve abbaye célèbre de l'Ordre de Cîteaux dans le diocèse de Terracine. Ce fut dans ce monastère qu'il rendit l'ame le 7 mars 1274, âgé de 48 ans. *Jean XXII* le mit au nombre des Saints en 1313. *Thomas d'Aquin* fut pour la théologie, ce que *Descartes* a été pour la philosophie dans le 17ᵉ siècle. De tous les scolastiques des temps de barbarie, il est sans contredit le plus profond, le plus judicieux et le plus net. Les titres *d'Ange de l'Ecole*, de *Docteur angélique*, et d'*Aigle des Théologiens*, qu'on lui donna, ne durent pas paroître outrés à ses contemporains. Certains hérétiques des derniers temps lui ont même rendu justice. Le P. *Rapin* prétend que *Bucer* disoit : *Tolle Thomam, et Ecclesiam Romanam subvertam.* « Otez à l'église Romaine *Thomas*, et je la renverserai. » (*Rapin*, Réflexions sur la philosophie, pag. 245.) Tous ses ouvrages ont été imprimés plusieurs fois, et entre autres en 1570 à Rome, 18 tom. en 17 vol. in-folio; mais il y en a quelques-uns qui ne sont pas du Saint; et on en a oublié d'autres qu'on trouve imprimés séparément. On a deux autres éditions de ses œuvres, l'une en 12 vol. à Anvers; et l'autre dirigée par le P. *Nicolaï*, en 19 volumes. On a imprimé sous son nom : *Secreta Alchymiæ magnalia*, Cologne 1579, in-4° : ouvrage qui n'est ni de lui ni digne de lui. Parmi ceux qu'on ne lui conteste pas, sa SOMME conserve encore aujourd'hui la grande réputation qu'elle eut d'abord et qu'elle mérite en effet. Dans la première partie, première question, il donne une idée de la doctrine sacrée en général. Il traite ensuite de Dieu, de son essence, de ses attributs et de ses opérations; de la béatitude; des trois Personnes divines, de leurs processions et relations; et enfin de Dieu considéré par rapport aux créatures, comme leur créateur et leur conservateur. Dans la première partie de la seconde, il parle du mouvement de la créature raisonnable vers Dieu, de sa dernière fin, de la qualité des actions par lesquelles on y peut parvenir, de leurs principes; des vertus et des vices en général, des lois et de la grace. Dans la seconde partie de la seconde, il traite en particulier des vertus théologales et morales, et de tout ce qui peut y avoir quelque rapport. Dans la troisième partie, il examine les moyens par lesquels on parvient à Dieu, qui sont l'Incarnation de Jésus-Christ et les Sacremens, qui font le sujet de cette partie. Elle finit par des questions sur les quatre fins de l'homme. *St. Thomas* solide dans l'établissement des principes, exact dans les raisonnemens, clair dans l'expression, pourroit être le meilleur modèle des théologiens, s'il avoit traité moins de questions inutiles, s'il avoit eu plus de soin d'écarter quelques preuves peu solides: enfin s'il étoit plus exact sur le temporel des rois, sur la puissance du pape, sur le droit de déposer un prince infidelle à l'église, et sur celui de se défaire d'un tyran. Il faut avouer aussi que son style manque de pureté et d'élégance; et ce n'est pas de

ce côté-là qu'il faudroit l'imiter. Ses *Opuscules* sur des questions de morale, montrent la justesse de son jugement et sa prudence chrétienne. On les reconnoît encore dans ses *Commentaires* sur les *Pseaumes*, sur les *Epîtres* de *St. Paul* aux Romains, aux Hébreux, et sur la première aux Corinthiens ; et dans sa *Chaîne dorée* sur les Evangiles. Pour les *Commentaires* sur les autres *Epîtres* de *St. Paul*, sur *Isaïe*, *Jérémie*, *St. Matthieu*, *St. Jean*, ce ne sont que des extraits de ses leçons, faits par des écoliers. Ses *Sermons* ne sont aussi que des copies faites par ses auditeurs après l'avoir entendu. Son *Office du Saint-Sacrement* est un des plus beaux du Bréviaire Romain. Ses hymnes et sa prose unissent l'onction de la piété au langage de l'exacte théologie. *Voyez* sa Vie par le P. *Touron*, Paris, 1737, in-4.°

THOMAS, archevêque d'Yorck, *Voyez* DOUVERS, n.os I. *et* II.

V. THOMAS DE CATIMPRÉ, ou DE CANTINPRÉ, (*Cantipratanus*) né en 1201 à Leuves près de Bruxelles, fut d'abord chanoine régulier de Saint-Augustin dans l'abbaye de Catimpré près de Cambrai, puis religieux de l'ordre de Saint-Dominique. Il est connu par un *Traité* des devoirs des supérieurs et des inférieurs, publié sous ce titre singulier : *Bonum universale de Apibus*. La meilleure édition est celle de Douay en 1627, in-8.° Ce savant Jacobin mourut en 1280.

VI. THOMAS DE VILLENEUVE, (Saint) prit le nom de *Villeneuve*, du lieu de sa naissance, qui est un village ainsi nommé dans le diocèse de Tolède. Il fut élevé à Alcala où il devint professeur en théologie. On lui offrit une chaire à Salamanque ; mais il aima mieux entrer dans l'ordre de Saint-Augustin. Ses Sermons, ses directions, ses leçons de théologie lui firent bientôt un nom célèbre. L'empereur *Charles-Quint* et *Isabelle* son épouse, voulurent l'avoir pour leur prédicateur ordinaire. Ce prince le nomma à l'archevêché de Grenade, qu'il ne voulut point accepter ; mais celui de Valence étant venu à vaquer, *Charles-Quint* le lui donna ; et ses supérieurs le contraignirent de le recevoir. *Thomas* eut toutes les vertus épiscopales ; mais il brilla sur-tout par sa charité envers les pauvres. Il leur fit distribuer avant que de mourir tout ce qu'il avoit, jusqu'au lit même sur lequel il étoit couché : car il le donna au geolier des prisons épiscopales, le priant de le lui prêter pour le peu de temps qui lui restoit à vivre. Il finit saintement sa carrière en novembre 1555, à 67 ans. On a de lui un vol. de *Sermons*, publié à Alcala en 1581.

VII. THOMAS DE VALENCE, Dominicain Espagnol, dont on a un Livre en sa langue, intitulé : *Consolation dans l'adversité*, etc., vivoit dans le 16e siècle.

VII. THOMAS DE JÉSUS, né en Portugal d'une maison illustre, embrassa l'ordre des Hermites de Saint-Augustin à l'âge de 15 ans. Ne pouvant engager ses confrères à accepter la Réforme qu'il vouloit mettre parmi eux, il suivit le roi *Sébastien* l'an

l'an 1578 dans sa malheureuse expédition d'Afrique. Tandis qu'il exhortoit les soldats à combattre avec valeur contre les Infidelles dans la bataille d'Alcacer, il fut percé d'une flèche à l'épaule, et fut fait prisonnier par un Maure qui le vendit à un prêtre Musulman. Il en fut traité d'une manière barbare, pour n'avoir pas voulu renoncer à sa religion. Les seigneurs Portugais, la comtesse *de Signarès* sa sœur, le roi d'Espagne, voulurent en vain le délivrer de sa captivité; il préféra de demeurer avec les Chrétiens compagnons de son infortune, auxquels il fit des biens infinis en les instruisant et les consolant dans leurs afflictions. Enfin après avoir passé quatre ans dans ce saint exercice, il mourut le 17 avril 1582, âgé de 53 ans. Il avoit composé dans sa prison un Livre, traduit en françois sous ce titre : *Les Souffrances de N. S. Jésus-Christ*, 4 vol. in-12; bien capable d'inspirer à ses lecteurs les sentimens de zèle et de charité dont il étoit animé. — Il faut le distinguer de THOMAS DE JESUS, plus connu sous le nom d'*Andrada* : (*Voyez* ce dernier mot) et de THOMAS DE JESUS ou DIDACE SANCHEZ D'AVILA, né à Baeça dans l'Andalousie vers l'an 1568. Celui-ci embrassa l'ordre des Carmes-Déchaussés à Valladolid en 1586, fut prieur, provincial de Castille et définiteur général de la congrégation d'Espagne. C'est à lui que les Carmes doivent l'établissement de leurs maisons, nommées *Hermitage*. En 1609, il vint dans les Pays-Bas, y établit plusieurs couvens et l'*Hermitage* de la forêt de Marlagne près de Namur. Il mourut en réputation de sainteté à Rome le 26 mars 1626 définiteur général de son ordre. Nous avons de lui : I. *Stimulus missionum*, Rome 1610, in-8.º II. *Thesaurus sapientiæ Divinæ in gentium omnium salute procurandæ*, etc. La meilleure édition est de 1684, in-4.º C'est un abrégé des controverses contre les Païens, les Juifs, les Mahométans, etc.; et une histoire des opinions et des rits des églises du Levant séparées de celle de Rome, avec la réfutation de leurs erreurs. *Urbain VIII* faisoit grand cas de cet ouvrage; *Richard Simon* l'a critiqué avec trop d'aigreur. III. *Expositio in omnes ferè regulas ordinum religiosorum*, Anvers 1617, in-fol. IV. Plusieurs ouvrages ascétiques, tant en latin qu'en espagnol. On a recueilli une partie de ses œuvres sous le titre de *Opera omnia, homini religioso et apostolico utilissima*; Cologne, 1684, 3 vol. in-folio.

IX. THOMAS, (Artus) sieur d'*Embry*, poëte littérateur, est connu : I. par des *Epigrammes* sur les tableaux de *Philostrate*, que *Blaise de Vigenère* a placées dans sa Traduction de cet auteur et de *Callistrate*, imprimée chez *l'Angelier*, in-folio. II. Par des *Commentaires* sur la Vie d'*Apollonius de Thyane* par *Philostrate*, insérés dans la Version du même *Vigenère*, 2 vol. in-4.º III. Par une mauvaise suite de la Traduction de l'Histoire de *Chalcondyle*; in-fol. *l'Angelier*. Cet auteur vivoit dans le 16ᵉ siècle.

X. THOMAS, (Jacques Ernest) peintre, né à Hagelstein en 1588, mort en 1653, résida long-temps en Italie, où il devint l'ami d'*Estheimer* et prit sa

manière. Ses tableaux de paysages sont recherchés.

XI. THOMAS, (Guillaume) né à Bristol en 1613, mort en 1689, étudia dans l'université d'Oxford et en devint docteur. Il fut nommé évêque de Saint-David et ensuite de Worcester. Très-attaché à la cause de *Jacques II*, il reçut ce monarque chez lui. Il a publié des Sermons estimés. — Son petit-fils nommé comme lui *Guillaume Thomas*, mort en 1738, est auteur d'une *Description* de la cathédrale de Worcester.

XII. THOMAS, (Elizabeth) Angloise, surnommée *Corinne*, naquit en 1675 et mourut en 1730. On lui doit des *Poësies* élégamment écrites, et deux volumes de *Lettres amusantes*. *Pope* a fait mention de cette Muse dans sa *Dunciade*,

XIII. THOMAS DU FOSSÉ, (Pierre) né à Rouen en 1634, d'une famille noble originaire de Blois, fut élevé à Port-Royal-des-Champs, où *le Maître* prit soin de lui former l'esprit et le style. *Pompone* ministre d'état, instruit de sa capacité, le sollicita vainement de prendre part aux travaux de ses ambassades: son amour pour la vie cachée l'empêcha d'accepter. Il entretenoit peu de commerce avec les savans, de peur de perdre en conversations inutiles les momens qu'il destinoit à la prière et à l'étude des Livres saints: il craignoit sur-tout d'altérer par de vaines disputes cette paix qui lui étoit si chère. Sa charité n'étoit pas moins grande que son amour pour la paix. Non content de retrancher de son nécessaire pour fournir aux besoins des pauvres, il avoit encore fait quelques études particulières pour leur servir de médecin dans le besoin. Ce pieux solitaire mourut dans le célibat le 4 novembre 1698, à 64 ans. On a de lui: I. *La Vie de St. Thomas de Cantorbery*, in-4° et in-12. II. Celles de *Tertullien* et d'*Origène*, in-8.° III. Deux volumes in-4° des *Vies des Saints*. Il avoit résolu d'en donner la suite; mais il interrompit ce projet pour continuer les *Explications* de la Bible de *Sacy*. Il est encore auteur des petites *Notes* de cette même Bible, des *Mémoires de Port-Royal*, in-12, et d'autres ouvrages écrits avec exactitude et avec noblesse. Il rédigea les *Mémoires* de *Pontis*. (*Voyez* PONTIS.) Il fit imprimer ces Ouvrages sans y mettre son nom; mais on en reconnut bientôt l'auteur à la pureté de son style et à l'onction qui lui étoit particulière.

XIV. THOMAS, (François de) seigneur de *la Valette* en Provence, porta les armes avec distinction sous *Louis XIV*. Il avoit 80 ans lorsque le duc de Savoie vint former le siége de Toulon; il eut la fermeté d'attendre l'armée ennemie dans son château de la Valette. Les hussards en y arrivant mirent le feu aux maisons, et allèrent ensuite le pistolet à la main à la porte du château pour la faire ouvrir. Mais *la Valette*, sans s'épouvanter, dit à l'officier: *Tu feras bien, non de me menacer, mais de me faire tuer; sans quoi, dès que ton prince sera arrivé je te ferai pendre.* Le duc de Savoie étant arrivé peu après: *Je vous sais bon gré*, dit-il à ce vénérable

vieillard, *de ne vous être pas méfié de mon arrivée*. En effet, il eut pour lui, durant et après le siége, des sentimens d'estime et des attentions d'autant plus flatteuses, qu'elles furent approuvées par *Louis XIV*. La bravoure de *la Valette* et la supériorité de son esprit avoient éclaté dans plusieurs autres occasions. —Ses vertus passèrent au P. DE LA VALETTE son fils prêtre de l'Oratoire, dont il fut élu septième supérieur général en 1733, et qui le perdit en 1773 dans un âge avancé. Il avoit d'abord servi dans la marine; ayant quitté le monde malgré ses parens, il entra dans une congrégation qu'il édifia et qu'il instruisit. Sa piété étoit tendre, ses lumières étendues, et son caractère doux et modeste. Sa congrégation dut peut-être sa conservation à son esprit sage et conciliant. Il sentoit qu'elle n'étoit plus ce qu'elle avoit été; et quand il eut fait abattre une partie de la maison de Saint-Honoré, il dit au milieu des décombres de la moitié de cet édifice: *Voilà la triste image de notre Congrégation.*

XV. THOMAS, (Antoine) né dans le diocèse de Clermont, d'abord professeur de troisième au collége de Beauvais, passa dans les bureaux du duc de *Praslin* alors ministre. Celui-ci qui n'aimoit pas *Marmontel*, engagea *Thomas* à se présenter en concurrence pour une place vacante à l'académie Françoise; il refusa de servir l'animosité du ministre et de lutter contre un homme de lettres dont il estimoit les talens et le caractère. Le duc de *Praslin* ne voulut plus le garder auprès de lui; mais il eut du moins la générosité de créer en sa faveur la place de secrétaire des Ligues Suisses. Bientôt après, l'académie Françoise le compta au nombre de ses membres: il mourut le 17 septembre 1785, dans le château d'Oulins près de Lyon, avec la fermeté d'un sage et la résignation d'un Chrétien. Menacé depuis cinq ou six ans d'une maladie qui avoit emporté un de ses frères; craignant également le grand chaud et le grand froid, il changeoit de climat avec les saisons, et alloit passer l'hiver en Languedoc, en Provence, ou à Nice: le médecin *Tronchin* lui avoit défendu de parler. Les précautions qui sembloient devoir lui assurer une longue vie, contribuèrent peut-être à abréger la sienne. La fatigue des voyages fait quelquefois plus de mal aux tempéramens délicats que le changement de climat ne peut leur faire de bien. *Thomas* avoit ouvert sa carrière littéraire en 1756, par des *Réflexions historiques et littéraires* sur le *Poëme de la Religion naturelle* de *Voltaire*, in-12. Dans cette critique sage et modérée, il expose son jugement sans flatterie ainsi que sans aigreur; il défend la religion avec force, mais sans fanatisme. En combattant un écrivain célèbre, il rend hommage à ses talens, plaint ses erreurs et ménage sa personne. Cet ouvrage qu'il craignoit d'avouer lorsqu'il eut été accueilli par les philosophes et prôné par eux, ne pouvoit que lui faire honneur. L'année 1759 fut une époque bien flatteuse pour lui. Son *Eloge du Maréchal DE SAXE*, couronné par l'académie Françoise, annonça à la nation un orateur de plus, et un orateur qui réu-

nissoit quelquefois la précision de *Tacite* et l'élévation de *Bossuet*. Il célébra ensuite *d'Aguesseau*, *Duguay-Trouin*, *Sully*. Ces trois Éloges obtinrent les suffrages de l'académie et du public. Une éloquence abondante et vive, des réflexions pleines de chaleur et de philosophie, quelques vérités courageuses fortement exprimées, des traits mâles et énergiques, prouvèrent que le jeune athlète académique possédoit à un degré égal l'enthousiasme de la vertu et de la gloire, l'amour des lettres et de l'humanité. L'Éloge de *Descartes*, supérieur aux précédens, est riche d'idées profondes et de savans détails, qui néanmoins empêchèrent *d'Olivet* et *le Batteux* de lui donner leur voix pour être couronné. Ils pensoient que ces détails étoient plus faits pour l'académie des Sciences que pour l'académie Françoise; mais ils naissoient du sujet et ne sont point une faute de l'orateur. D'ailleurs ce dernier en a fait disparoître la sécheresse sous les fleurs, et les a rendu faciles à saisir par la clarté et l'élégance. Son *Eloge de* MARC-AURÈLE plein de raison et d'éloquence, mit le comble à sa réputation. L'auteur le lut pour la première fois dans une séance de l'académie Françoise; les vérités qu'il renferme firent une vive sensation. Mais on crut y voir une satire indirecte du ministère et *Thomas* eut ordre de ne point publier son ouvrage. Ce ne fut que cinq ans après qu'il obtint la permission de le faire paroître avec des corrections. C'est sans contredit le chef-d'œuvre de l'auteur; et on a eu raison de dire que c'étoit un beau drame moral plein de majesté, et digne d'être représenté devant des sages et des rois. On desireroit dans ses autres Éloges qu'il n'eût pas donné si souvent à ses phrases une forme métaphysique d'autant plus fatigante, que les idées étoient plus accumulées; que ses élans, ses apostrophes et ses figures eussent un air moins uniforme; que les pensées à force de vouloir être grandes ne fussent pas gigantesques; qu'il entassât moins de comparaisons l'une sur l'autre; qu'il n'affectât point d'user de quelques termes de physique, ingénieusement appliqués à la vérité, tels que ceux de *calcul*, de *choc*, de *frottement*, de *masse;* mais trop abstraits pour beaucoup de lecteurs, et qui paroissent bien secs lorsqu'il s'agit de morale, de littérature et d'éloquence. Ce mélange de termes scientifiques joint à l'entassement des pensées, rend ses Eloges un peu pénibles à lire. « Il a beaucoup de rapport, dit *la Harpe*, avec *Sénèque*. Comme lui il éblouit; mais il est plus facile de l'admirer par momens que de le lire avec plaisir. » On sait que *Voltaire* a dit *Galithomas* pour *galimathias*. Ce jeu de mots est trop sévère; mais il n'en est pas moins vrai que l'expression de l'orateur qui pour l'ordinaire est pompeuse et noble, tombe quelquefois dans l'enflûre et une sorte de roideur qui fatigue. En publiant ses Eloges, *Thomas* les enrichit de notes, où l'on remarque autant de savoir que de jugement et d'esprit. Bien des lecteurs qui voudroient un simple éloge historique mêlé de réflexions préfèrent ces excellens commentaires au texte même. Ils sont persuadés; comme l'a très-bien dit *Thomas*, que

l'écrivain borné au rôle d'historien philosophe, doit mieux voir et mieux peindre ce qu'il voit; qu'en cherchant moins à en imposer aux autres, il en impose moins à lui-même; que celui qui veut embellir, exagère; qu'on perd du côté de l'exacte vérité tout ce qu'on gagne du côté de la chaleur; que pour être vraiment utile, il faut présenter les foiblesses à côté des vertus: que nous avons plus de confiance dans des portraits qui nous ressemblent; que toute éloquence est une espèce d'art dont on se méfie; et que l'orateur en se passionnant tient en garde contre lui les esprits sages qui aiment mieux raisonner que sentir, ou, pour mieux dire, dont le sentiment ne veut être excité qu'à propos. L'imagination de *Thomas* lui a fait quelquefois illusion, non-seulement dans ses Éloges, mais encore dans son *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des Femmes*, 1772, in-8.° C'est un panégyrique où l'encens n'est pas toujours offert par les mains de la vérité. L'auteur conclut trop du particulier au général. Apperçoit-il dans un siècle une femme distinguée par ses vertus ou illustre par ses talens, il s'attache à l'observer et à la peindre; et sur le caractère particulier de cette femme, il établit le caractère général de tout son sexe dans la même époque. Ce petit défaut est bien compensé par les tableaux énergiques, les observations profondes et les réflexions fines dont cet Essai abonde. Le tableau des courtisanes de la Grèce est peint avec autant de grace que de décence. Le parallèle des deux sexes dans les vertus et les talens est d'un grand philosophe, mais d'un philosophe qui n'est étranger à aucun des sentimens du cœur humain. Ceux qui auroient voulu que l'auteur eût fixé nos idées sur la véritable destination originelle des femmes, sur l'étendue de leurs devoirs et de leurs prérogatives, ne font point attention que le but de *Thomas* étoit de montrer seulement l'usage ou l'abus qu'on avoit fait de l'éloge en parlant des femmes. Les autres points de critique philosophique et de discussion morale devoient plutôt être indiqués que développés. D'ailleurs l'auteur pense et fait penser; et peu de mots suffisent au grand écrivain et au lecteur intelligent. L'*Essai sur les Femmes* devoit faire partie de l'*Essai sur les Éloges*, 2 vol. in-8°, 1773: autre ouvrage de *Thomas*. Celui-ci se distingue par des images brillantes, des pensées fortes, des idées justes, des jugemens sains, des connoissances variées, des recherches intéressantes sur les orateurs anciens et modernes. Ces deux volumes offrent une foule de traits éloquens et de portraits tracés de main de maître. C'est une galerie de tableaux où tous les grands hommes se trouvent peints avec autant de vérité que de noblesse. Il suffit qu'un prince ait été loué une fois dans sa vie, pour que l'auteur en prenne occasion de tracer son caractère, de peindre ses ministres, d'esquisser l'histoire de son règne. On lui a reproché ses digressions; mais si c'est un défaut, il nous a procuré des choses neuves et bien vues. Dans les autres livres didactiques, les auteurs se bornent à être utiles; ici l'agrément

est joint à l'instruction, et l'éloquence aux préceptes. Son style toujours pur, toujours harmonieux a plus de naturel et moins d'apprêt que dans ses *Eloges. Thomas* étoit poëte ainsi qu'orateur. Son *Epître au Peuple*, son *Ode sur les Temps* et son *Poëme de Jumonville*, sont des productions d'une imagination noble et élevée, plus digne cependant du siècle de *Lucain* ou de *Claudien* que de celui de *Virgile*. La versification en est belle, mais quelquefois monotone et emphatique. On y desire plus de variété dans les tours, de rapidité dans les images, d'adresse et de chaleur dans la liaison des détails. Le poëme de la *Pétreide*, que l'auteur n'eut pas le temps d'achever, a de grandes beautés et les mêmes défauts. Le plus beau chant est celui où l'auteur transporte le czar *Pierre* au fond des mines souterraines : là, un génie lui développe les révolutions du globe. Il existe dans les descriptions qu'il renferme un intérêt véritable; mais il est fâcheux que des situations pathétiques et animées ne viennent pas embellir ses magnifiques tableaux. En général, on a reproché à *Thomas* d'avoir voulu faire tous ses vers également harmonieux; dès-lors on y ressent la contrainte du travail qu'il éprouva. « Il en est de la versification, a dit avec raison un littérateur, comme d'un concert. Il faut que des sons affoiblis y fassent ressortir le son général. Le même instrument ne doit pas y retentir toujours, la même corde y résonner sans cesse. » Nous ne parlons point de son ballet d'*Amphion*, en trois actes, joué en 1767 : c'est un des moindres fleurons de sa couronne. La considération personnelle dont jouissoit *Thomas* étoit peut-être encore supérieure à la juste estime qu'on avoit pour ses ouvrages. Il avoit dans la société cette simplicité aimable, qui empêche souvent un homme d'esprit de connoître ce qu'il vaut ou du moins de le faire trop sentir aux autres. Il étoit juste, modéré, doux, ennemi de l'éclat et du bruit; bon ami, tendre fils, sensible à l'éloge et à la critique, mais recevant l'un sans vanité, et ne repoussant jamais l'autre par des injures. Quoique peu recherché et même un peu contraint dans ses manières et dans son extérieur, il avoit tout le fonds de la vraie politesse qui a sa source dans la bonté du cœur et dans l'indulgence du caractère. « On l'a vu vivre longtemps dans le monde, dit M. *Garat*, sans se mêler jamais aux conversations même littéraires. Il n'en étoit pas un observateur moins fin, moins profond, moins habile. Cet homme qui ne disoit rien dans la société, ajoute-t-il, avoit la conversation la plus féconde, la plus animée avec ses amis. *Saadi* a dit : *L'ame du sage est un trésor dont les malheureux et l'amitié ont seuls la clef. Thomas* etoit précisément le sage de *Saadi*. On étoit étonné de l'étendue de ses connoissances, et la fécondité de ses idées étoit bien plus grande encore. Il étoit également bon à consulter sur une tragédie et sur une comédie, sur un discours et sur un poëme. Il ne vous éclairoit pas seulement sur vos défauts; il vous indiquoit les sources des beautés. L'équité n'étoit pas en lui cette espèce de justice qui rend le bien pour le bien, le mal pour le mal.

Juste même envers les ennemis connus de son talent, il parloit quelquefois avec enthousiasme de ceux qui ne parloient de lui qu'avec dénigrement. Si l'on craignoit de quelque société littéraire les injustices des passions et de l'intrigue, on demandoit : *M. Thomas y est-il?* Cependant il avoit plutôt le courage d'être juste que celui d'attaquer et de combattre l'injustice. En gardant le silence parmi les hommes et en les écoutant beaucoup, il avoit appris à les craindre.» Mais cette réserve ne le suivoit pas dans l'intérieur de sa maison : c'est là sur-tout qu'il étoit adoré. Il sembloit avoir des domestiques plutôt pour les consoler de leur condition que pour rendre la sienne plus commode et plus douce. L'une de ses sœurs vivoit depuis long-temps avec lui, et étoit occupée comme une mère tendre et tendrement aimée à veiller sur les jours, sur la santé, sur le bonheur d'un frère qu'elle aimoit comme un fils unique. On a mis au bas de son portrait ces vers simples et mérités :

On ne sut en l'aimant ce qu'on chéris le plus
De son ame ou de son génie :
Par ses nobles talens il irrita l'envie,
Et la soumit par ses vertus.

Hérault de Sechelles a laissé dans ses manuscrits un précis sur la vie de *Thomas* qui a de l'intérêt, et que nous allons rapporter ici : « *Thomas*, dit-il, avoit pour habitude lorsqu'il se portoit bien, de travailler dans son lit jusqu'à sept ou huit heures ; il se levoit pour continuer son travail en se promenant. Vers les neuf heures on lui apportoit son déjeûné. Il se remettoit sur son lit, ôtoit ses souliers, s'asseyoit sur ses jambes croisées, comme *Mallebranche*, fermoit ses rideaux et ses fenêtres, et se concentroit ainsi jusqu'au dîner. Dans ces momens, il ne pouvoit souffrir personne dans sa chambre ; il eût même été gêné de savoir quelqu'un dans la chambre voisine. Les jours d'académie, après l'assemblée, il alloit chez Mad. *Necker*, chez laquelle d'ailleurs il passoit tous les jours deux heures quand elle étoit seule. Il avoit pour elle un extrême attachement ; quelquefois cependant il se reprochoit le temps qu'il y passoit, et disoit que si cette connoissance eût été à refaire il ne l'auroit pas faite. A son retour, rarement il composoit ; il se faisoit lire quelqu'ouvrage, mais presque jamais les ouvrages nouveaux. A la campagne, il travailloit souvent en plein air. Souvent on l'a rencontré dans les allées de Chantilly et de Marly, assis, le dos appuyé contre une charmille, composant à voix basse, la tête baissée, une prise de tabac à la main qu'il portoit continuellement à son nez sans s'appercevoir que c'étoit toujours la même. En sortant du lieu de son travail, il avoit l'air agité, poursuivi par sa pensée. Le venoit-on chercher pour dîner ou pour souper, il falloit l'arracher à l'étude : *Toujours dîner, toujours souper, toujours se coucher*, disoit-il ; *on passe plus de la moitié de sa vie à recommencer ces choses-là....* Ses auteurs favoris étoient, parmi les poëtes, *Euripide*, *Virgile*, *Juvenal*, *Lucain* qu'il traduisoit souvent, *Métastase*, *Pope*, et sur-tout l'*Homère* de ce dernier, qu'il lisoit continuellement et qu'il préféroit même

à l'auteur Grec; parmi les écrivains en prose, *Buffon*, *Voltaire*, *Rousseau* formoient ses lectures. C'est à l'*Œdipe* et à la *Mariamne* de *Voltaire* qu'il donnoit la préférence sur les autres pièces de cet auteur. (*) Sa manière de parler étoit celle d'un homme qui éprouve un sentiment intérieur et profondément concentré. Il parloit bien, très-purement, sans affectation, ne s'abandonnoit jamais, toujours maître de lui et de ce qu'il vouloit dire. Du reste, il aimoit à rire d'un rire fin et malin; il racontoit des histoires piquantes et les racontoit bien.... Ses ouvrages ont produit des effets singuliers. Un jeune homme, après avoir lu l'*Éloge* de *Duguay-Trouin*, se fit marin, et fut un homme de mérite. — Un autre, après avoir lu l'*Eloge* de *Descartes*, se fit géomètre. — Un curé lui écrivoit qu'en apprenant à ses paroissiens leur catéchisme, il leur faisoit apprendre en même temps les beaux vers de l'Epître au peuple; qu'il les leur expliquoit, et leur rendoit par-là leur condition non-seulement douce, mais honorable. *Montesquieu* paroissoit à *Thomas* le premier des écrivains, pour la force et l'étendue des idées, pour la multitude, la profondeur, la nouveauté des rapports. « Il est incroyable, disoit-il, tout ce que *Montesquieu* a fait appercevoir dans ce mot si court : le mot *Loi.* » Après *Montesquieu*, *Thomas* plaçoit *Buffon* pour le don de la pensée et l'art de généraliser ses idées. Après *Buffon*, *Thomas* mettoit *Diderot*; il hésitoit même s'il ne le placeroit pas sur la même ligne. Après eux, suivant lui, venoit *Jean-Jacques Rousseau....* « Voulez-vous connoître, disoit-il, la manière de lire avec fruit? Quand vous prendrez un livre, lisez d'abord le titre; ensuite fermez le livre et cherchez comment vous feriez l'ouvrage. Formez-vous mentalement une division générale qui embrasse tout ce que le sujet peut offrir; ensuite reprenez le livre et allez à la table des chapitres. Vous remplirez ensuite dans votre tête chaque chapitre. Vous chercherez à vous comparer avec l'auteur. Vous accoutumerez par-là votre esprit aux grands efforts, aux grandes vues. Il faut toujours se mesurer, se battre avec des géants, lorsque l'on veut grandir et se fortifier. Cet exercice déploie nos membres, en les allongeant, et leur communique une puissance inattendue. » Il citoit à cette occasion la manière de *Crébillon* qui lorsqu'il lisoit l'histoire, à chaque trait important quittoit le livre et formoit dans sa tête le plan d'une tragédie sur les idées que lui donnoit sa lecture. Quand *Thomas*, ajoute

(*) Il paroît que *Thomas* estimoit plus dans *Voltaire* l'écrivain que l'homme, du moins si on en juge par ce qu'en dit *Bonneville* dans son *Prospectus* de l'Histoire moderne. « L'*Histoire générale* de *Voltaire*, dit-il, n'est souvent qu'un triste roman philosophique, et lors même qu'il est le plus exact dans ses récits, il a une manière si cruellement légère de traiter les objets de la plus haute importance, qu'il m'a semblé long-temps mériter ce mot terrible que me dit un jour à son sujet l'éloquent *Thomas* : *Ce* Voltaire *est un mauvais génie qui est venu rire d'un rire de démon aux malheurs de l'espèce humaine.* »

Hérault de Sechelles, avoit conçu du mépris pour quelqu'un et qu'on lui en parloit, il répondoit froidement : *Je ne le connois pas*. Il étoit doux, patient, sobre, bon, compatissant, sensible à l'excès, jamais emporté; il traitoit ses domestiques avec bonté ; jamais un mot qui pût leur faire sentir leur condition. Plusieurs hommes de lettres reçurent de lui des secours considérables, et il alloit avec adresse au-devant de leurs besoins.... » *Moutard* libraire de Paris, a publié le recueil de ses *Ouvrages* en prose, 1773, 4 vol. in-12. Une édition plus complete de ses Œuvres en vers et en prose a paru chez *Desessarts*, à Paris, l'an 10, en 7 vol. in-8.° *Delcire* a donné en 1791, in-8° et in-12, un *Essai* sur la *Vie* de *Thomas*. *Voyez* DELEIRE.

THOMAS A KEMPIS, *Voy.* KEMPIS.

THOMAS WALDENSIS, *Voyez* NETTER.

THOMAS CAJETAN, *Voy.* VIO.

THOMAS, (Paul) *Voyez* GIRAC.

THOMAS, *Voy.* THAUMAS.

THOMASI, THOMASINI, *Voyez* TOMASI *et* TOMASINI.

I. THOMASIUS, (Michel) qu'on nommoit aussi *Tanaquetius*, né à Majorque, secrétaire et conseiller de *Philippe II* roi d'Espagne, fut élevé à l'évêché de Lérida. Il joignoit à la science du droit la connoissance de la philosophie. On lui est redevable de la correction du *Décret* de *Gratien*, et de l'édition du *Cours anatomique* que fit *Grégoire XIII* avant que d'être pape. *Thomasius* a laissé quelques autres Ouvrages, tels que : *Disputes Ecclésiastiques*, à Rome, 1585, in-4°; *Commentarius de ratione Conciliorum celebrandorum*. Il vivoit encore en 1560.

II. THOMASIUS, (Jacques) professeur en éloquence à Leipzig, étoit d'une bonne famille de cette ville. Il y fut élevé avec soin, et y enseigna les belles-lettres et la philosophie. Le célèbre *Leibnitz*, qui avoit été son disciple en cette dernière science, disoit que « si son maître avoit osé s'élever contre la philosophie de l'École, il l'auroit fait ; » mais il avoit plus de lumières que de courage. C'étoit un homme doux, tranquille, et incapable de troubler son repos et celui des autres par de vaines querelles. Il ne concevoit pas comment les hommes passoient leur vie à s'entre-déchirer, eux qui sont appelés à la vertu et à la paix. Il mourut dans sa patrie en 1684, à 62 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. Les *Origines de l'Histoire Philosophique et Ecclésiastique*. II. Plusieurs *Dissertations*, (Hall, 1700 et années suivantes, 11 vol. in-8.°) et dans l'une desquelles il traite du plagiat littéraire, et donne une liste de cent Plagiaires. Ces Ouvrages sont en latin et renferment beaucoup de recherches.

III. THOMASIUS, (Christian) fils du précédent, né à Leipzig en 1655, prit le bonnet de docteur à Franckfort-sur-l'Oder en 1676. Un Journal Allemand qu'il commença à publier en 1688, et dans lequel il semoit plusieurs traits satiriques contre les sco-

lastiques, lui fit beaucoup d'ennemis. On excita *Mazius* à l'accuser publiquement d'hérésie et même du crime de lèse-majesté. *Thomasius* avoit réfuté un Traité de son dénonciateur où il prétendoit qu'il n'y avoit que la religion Luthérienne qui fût propre à maintenir la paix et la tranquillité de l'état : ce fut la semence des persécutions qu'on lui suscita. Il fut obligé de se retirer à Berlin, où le roi de Prusse se servit de lui pour fonder l'université de Hall. La première chaire de droit lui fut accordée en 1710. Trois ans après il fit soutenir des *Thèses*, (Anvers, 1713, in-4°) dans lesquelles il avança que le concubinage n'a rien de contraire au droit divin, et qu'il est seulement un état moins parfait que celui du mariage. Cette opinion dangereuse fit naître beaucoup d'écrits. *Thomasius* mourut en 1728, regardé comme un esprit bizarre et un homme inquiet. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin et en Allemand. Les principaux sont : I. Une *Introduction à la Philosophie de la Cour.* II. L'*Histoire de la Sagesse et de la Folie.* III. Deux *Livres* des *Défauts de la Jurisprudence Romaine.* IV. Les *Fondemens du Droit naturel et des Gens.* V. *Histoire* des *Disputes entre le Sacerdoce et l'Empire*, jusqu'au 16e siècle.

I. THOMASSIN, (Louis) né à Aix en Provence le 28 août 1619, d'une famille ancienne et distinguée dans l'église et dans la robe, fut reçu dans la congrégation de l'Oratoire dès sa quatorzième année. Après y avoir enseigné les humanités et la philosophie, il fut fait professeur de théologie à Saumur. L'Écriture, les Pères, les Conciles prirent dans son école la place des vaines subtilités scolastiques. Appelé à Paris en 1654, il y commença dans le séminaire de Saint-Magloire des conférences de théologie positive, selon la méthode qu'il avoit suivie à Saumur. Ses succès dans cet emploi lui firent des amis illustres. *Péréfixe* archevêque de Paris, l'engagea à faire imprimer ses *Dissertations latines sur les Conciles* dont il n'y a eu que le premier vol. qui ait paru en 1667, in-4°; et ses *Mémoires sur la Grace* qui furent imprimés en 1668, en trois vol. in-8.° Le P. *Thomassin* avoit été d'abord du sentiment des Solitaires de Port-Royal sur la Grace ; mais il les abandonna après avoir lu les Pères de l'Église Grecque : et comme il étoit persuadé que la tradition de l'église universelle n'avoit pu varier sur les matières si importantes, il s'appliqua à concilier les Pères Grecs avec *St. Augustin.* C'est ce qui donna lieu a ses *Mémoires sur la Grace* qui ne furent pas goûtés de tous les théologiens en France ; mais qui furent bien reçus en Angleterre, en Allemagne et même en Italie. Ils reparurent en 1682, in-4°, augmentés de deux Mémoires sous les auspices de *Harlay* successeur de *Péréfixe.* Il publia aussi trois tomes des *Dogmes Théologiques* en latin, le premier en 1680, le second en 1684, le troisième en 1689 : trois autres tomes en françois de la *Discipline Ecclésiastique* sur les bénéfices et les bénéficiers ; le premier en 1678, le second en 1679,

le troisième en 1681. Cet ouvrage, le plus estimé de ceux du P. *Thomassin*, fut réimprimé en 1725 et traduit par lui-même en latin, 1706, trois vol. in-folio. Il donna divers traités sur la *Discipline de l'Eglise et la Morale Chrétienne* : de l'*Office Divin*, in-8°; des *Fêtes*, in-8°; des *Jeûnes*, in-8°; de *la Vérité et du Mensonge*, in-8°; de l'*Aumône*, in-8°; du *Négoce* et de *l'Usure*, in-8.° Celui-ci ne fut imprimé qu'après sa mort aussi bien que le *Traité dogmatique des moyens dont on s'est servi dans tous les temps pour maintenir l'Unité de l'Eglise*, 1703, trois vol. in-4.° Ce ne fut pas seulement sur ces matières que brilla le savoir du P. *Thomassin*. Il possédoit parfaitement les belles-lettres, et il voulut enseigner aux autres l'usage qu'on en pouvoit faire. Ainsi il donna au public des *Méthodes d'étudier et d'enseigner chrétiennement* la *Philosophie*, in-8°; les *Historiens profanes*, 2 vol in-8°; les *Poëtes*, trois vol. in-8.° Le pape *Innocent XI* témoigna quelque desir de se servir de son ouvrage de la *Discipline* pour le gouvernement de l'Eglise, et voulut même attirer l'auteur à Rome. L'archevêque de Paris en parla au roi de la part du cardinal *Casanata* bibliothécaire de sa Sainteté; mais la réponse fut qu'un tel sujet ne devoit pas sortir du royaume. *Thomassin* témoigna au saint Père sa gratitude et son zèle, en traduisant en latin les trois volumes de la *Discipline*. Ce travail fatigant ne fut pas plutôt fini, qu'il en reprit un autre non moins pénible. Comme il s'étoit appliqué à l'hébreu pendant cinquante années, il crut devoir faire servir cette étude à prouver l'antiquité et la vérité de la religion. Ainsi il entreprit de faire voir que la langue hébraïque est la mère de toutes les autres, et qu'il falloit par conséquent chercher dans l'Écriture qui conserve ce qui nous en reste, l'histoire de la vraie religion aussi bien que la première langue. Ce fut ce qui l'engagea de composer une *Méthode d'enseigner chrétiennement la Grammaire ou les langues par rapport à l'Ecriture-Sainte*, deux volumes in-8.° Elle fut suivie d'un *Glossaire universel Hébraïque* dont l'impression qui se faisoit au Louvre, ne fut achevée qu'après sa mort. Cet ouvrage vit le jour en 1697, in-folio, (par les soins du P. *Bordes* de l'Oratoire, et de *Barat* membre de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres,) et ne répondit pas à la réputation de l'auteur. Le P. *Thomassin* mourut la nuit de Noël de 1695, âgé de 77 ans. *Richard Simon* disoit de lui : « qu'il étoit l'homme de l'Oratoire qui faisoit le plus d'honneur à sa congrégation après le P. *Morin*. » Il ajoutoit qu'il n'y avoit personne qui pût réparer sa perte. Quoique très-savant, le P. *Thomassin* avoit la modestie d'un homme qui ne l'auroit pas été. Son esprit étoit sage et son caractère modéré. Il gémissoit des disputes de l'Ecole, et n'entroit dans aucune. Sa charité étoit si grande, qu'il donnoit aux pauvres la moitié de la pension que lui faisoit le Clergé. Il employoit chaque jour sept heures à l'étude; mais il ne travailloit jamais la nuit ni après les repas. Nulle visite, si elle n'étoit indispensable, ne déran-

geoit l'uniformité de sa vie. Il ne voulût ni charges ni emplois. La nature et la retraite lui avoient inspiré une telle timidité, que lorsqu'il tenoit ses conférences à Saint-Magloire, il faisoit mettre une espèce de rideau entre ses auditeurs et lui. On ne peut lui refuser beaucoup d'érudition, mais il la puise moins dans les sources que dans les auteurs qui ont copié les originaux. Sa *Discipline Ecclésiastique* offre beaucoup de fautes dans tous les endroits où il s'agit de citations d'auteurs Grecs. On en a un *Abrégé* par *d'Héricourt*. Le style du Père *Thomassin* est un peu pesant; il n'arrange pas toujours ses matériaux d'une manière agréable; et en général il est trop diffus.

II. THOMASSIN, (Philippe) graveur célèbre, prit à Troyes en Champagne, lieu de sa naissance, les premiers principes du dessin. Il voyagea ensuite en Italie où après s'être perfectionné sous les grands maîtres qui illustrèrent la fin du XVIe siècle, il se fixa à la gravure, s'établit à Rome et s'y maria. Il donna en 1600, un recueil in-4° de *Portraits* des *Souverains* les plus distingués, et des plus grands *Capitaines* des XVe et XVIe siècles. Ces portraits au nombre de cent, gravés d'après les originaux, sont accompagnés d'un sommaire latin des actions les plus mémorables de chacun des princes et des capitaines qu'ils représentent. Cette première édition ornée d'un frontispice de bon goût, a été suivie d'un grand nombre d'éditions postérieures. *Thomassin* la dédia à *Henri IV*. Sa dédicace est remarquable par une noble simplicité qui, en Italie sur-tout, se rencontre rarement dans ce genre de composition. *Thomassin* s'exerça principalement sur des sujets de dévotion d'après *Raphaël*, *Fréderic Zucchero*, *Salviati*, *le Baroche* et autres peintres célèbres. On estime sur-tout de lui une allégorie sur la *Rédemption*, une *sainte Famille*, la *Naissance du Sauveur* et la *Purification*. Il fit un grand nombre d'élèves, parmi lesquels on compte le premier des *Cochin* et *Michel Dorigny* ses compatriotes; mais aucun ne lui fit plus d'honneur que le fameux *Callot* qui apprit de lui à manier le burin. *Callot* travailla d'abord sous ses yeux, d'après les *Sadler*; il copia ensuite quelques pièces des *Bassans* et d'autres peintres. Enfin, il donna une suite des plus beaux autels de Rome au nombre de vingt-huit. Ces premiers essais ne sont pas merveilleux; mais ils annoncent la rapidité des progrès du jeune artiste, et le maître en partage l'honneur. Ces travaux furent interrompus par un événement aussi désagréable pour le maître que pour l'élève. Jeune, bien fait, d'une physionomie agréable, aussi enjoué que ses compositions, *Callot* plut à Mad. *Thomassin*; et il s'établit entre eux une familiarité qui ne fut pas sans doute conduite avec toute la discrétion qu'imposent les mœurs italiennes. *Callot* fut forcé de quitter sa maison, et même de s'éloigner de Rome. Cela arriva vers l'année 1612. *Thomassin* passa le reste de sa vie à Rome, où il mourut, âgé de 70 ans. La date de sa mort est ignorée.

III. THOMASSIN, (Henri-Simon) fils d'un graveur habile

appelé *Simon*, de la même famille que le précédent, entra chez le célèbre *Picard* dit le *Romain*, où il acheva de se perfectionner. Ce grand artiste s'étant retiré en Hollande en 1710, son élève le suivit et y demeura jusqu'en 1713 qu'il revînt à Paris, où il fut reçu de l'académie Royale en 1728. Sa manière de graver étoit belle et savante. Il entroit parfaitement dans l'esprit du peintre dont il vouloit rendre le caractère; et il avoit l'art d'en faire connoître avec finesse la touche et le goût des contours. On cite entr'autres productions de son burin : I. La *Mélancolie* du *Féty* célèbre peintre Florentin. II. Le *Magnificat* de *Jouvenet*. III. Le *Coriolan* d'après *la Fosse*. IV. Le *Retour du Bal* de *Wateau*. V. Les *Noces de Cana* d'après *Paul Véronèse*. VI. *L'Homme condamné au travail* d'après *le Féty*. VII. Les *Disciples* d'*Emmaüs* d'après *Paul Véronèse*. VIII. *Enée chez Didon* d'après *Antoine Coypel*. IX. La *Peste de Marseille*, d'après *de Troy*. *Thomassin* étoit né avec beaucoup de jugement et d'esprit; l'enjouement et la sincérité faisoient le fonds de son caractère; sa conversation étoit légère et amusante; et ses saillies avoient le sel de l'épigramme sans en avoir jamais l'âcreté. Il mourut le premier janvier 1741, âgé de 53 ans. C'est à son père que l'on doit la *Transfiguration* d'après *Raphaël*, et le *Recueil* des statues et ouvrages de sculpture qui décorent les jardins et le château de Versailles, in-8.°

IV. THOMASSIN, (Antoine Vincentini, plus connu sous le nom de) fut un des plus célèbres acteurs de la troupe Italienne amenée en France en 1716 par ordre du régent; il remplit pendant près de quarante ans le rôle si difficile d'*Arlequin* avec le plus grand succès. Sa souplesse, ses graces toujours nouvelles, ses saillies piquantes, son jeu vrai, naturel et comique, faisoient l'amusement de tous les spectateurs. Au milieu des ris excités par ses bouffonneries, il savoit saisir un sentiment tendre, et le rendre avec tant d'expression qu'il arrachoit subitement des larmes. Cet homme si gai sur le théâtre, fut attaqué de vapeurs pour lesquelles il consulta le fameux *du Moulin*. Ce médecin qui ne connoissoit pas le consultant, le renvoya pour tout remède à *Arlequin*. *Dans ce cas-là*, répondit THOMASSIN, *il faut donc que je meure de ma maladie; car je suis moi-même cet Arlequin auquel vous me renvoyez, et je ne pourrai jamais me faire rire.* Il mourut à Paris le 19 août 1737, à 57 ans. *Carlin* lui succéda dans son rôle au théâtre Italien. *Voyez* BERTINAZZI.

THOMASSINE SPINOLA, *Voyez* III. SPINOLA.

THOMÉ, (N.) négociant de Lyon, membre de l'académie de sa patrie, mort vers 1780, s'occupa avec succès d'agriculture, et introduisit le mûrier blanc dans le Lyonnois et les environs. Il a publié : I. *Mémoire* sur la pratique du semoir, 1760, in-12. II. *Mémoire* sur la culture du mûrier blanc, 1763, in-12. III. *Autre* sur la manière d'élever les vers à soie, 1767, in-12. Ce dernier ouvrage a été réimprimé sous le nom de l'auteur en 1771, in-8.°

THOMIN, (Marc) habile opticien de Paris, s'occupa principalement à régler les lunettes sur différentes vues. Il a donné sur ce sujet un vol. in-12 en 1749, et un *Traité d'Optique*, 1749, in-8.° Il mourut en 1752, âgé de 45 ans.

I. **THOMPSON**, (Jacques) poëte Anglois, naquit en 1700 à Ednen en Ecosse d'un père ministre. Son *Poëme sur l'Hiver*, publié en 1726, le fit connoître des littérateurs et rechercher des personnes du plus haut rang. Le lord *Talbot* chancelier du royaume, lui confia son fils. Il lui servit de guide dans ses voyages. Le poëte parcourut avec son illustre élève, la plupart des cours et des villes principales de l'Europe. De retour dans sa patrie, le chancelier le nomma son secrétaire. La mort lui ayant enlevé ce généreux protecteur, il fut réduit à vivre des fruits de son génie. Il travailla pour le théâtre jusqu'à sa mort arrivée en 1748. *Thompson* emporta dans le tombeau les regrets des citoyens et des gens de goût. Sa physionomie annonçoit la gaieté, et sa conversation l'inspiroit. Bon ami, bon parent, excellent patriote, philosophe paisible, il ne prit aucune part aux querelles de ses confrères. La plupart l'aimèrent et tous le respectèrent. L'automne étoit sa saison favorite pour composer : il ressembloit en cela à *Milton* dont il étoit admirateur passionné. La poésie ne fut ni son seul goût ni son seul talent. Il se connoissoit en musique, en peinture, en sculpture, en architecture; l'histoire naturelle et l'antiquité ne lui étoient pas non plus inconnues. La meilleure édition de ses ouvrages est celle de Londres en 1762, en deux vol, in-4.° Le produit en fut destiné à lui élever un mausolée dans l'abbaye de Westminster. M. *Murdoch* qui a dirigé cette magnifique édition, l'a ornée de la vie de l'auteur. On y trouve : I. *Les Quatre Saisons*, poëme aussi philosophique que pittoresque, traduit en françois en 1759, in-8°, par Mad. *Bontems* avec de belles estampes. C'est le tableau de la nature dans les différens temps de l'année. Plusieurs morceaux de cet ouvrage prouvent que *Thompson* étoit un poëte du premier ordre. « Il a des défauts sans doute, dit *Roucher* qui l'a quelquefois heureusement imité, de grands et nombreux défauts. Son expression est souvent obscure, verbeuse, incohérente. Trop souvent elle franchit la limite qui sépare le sublime du gigantesque. Le goût, pour dire tout en un mot, n'a pas toujours dirigé son pinceau. Mais ce mérite qu'il est facile d'acquérir par l'étude, du moins jusqu'à un certain degré, étoit remplacé en lui par un autre qui ne s'acquiert point : le génie. » *Johnson* compatriote de *Thompson*, l'a aussi très-bien apprécié. « C'est un homme, dit-il, qui fixe la nature avec des yeux que le ciel n'a jamais donnés qu'à un poëte. En le lisant, vous vous étonnez de n'avoir jamais vu ce qu'il vous montre, de n'avoir jamais éprouvé les sentimens qu'il vous communique. Il vous expose la nature dans toute sa magnificence ; soit qu'il la représente gracieuse ou terrible, il vous enflamme de son enthousiasme, et sa vaste imagination agrandit la vôtre.

Mais il est trop abondant ; son style a un éclat qui ne permet pas toujours de distinguer sa pensée, et trop souvent il satisfait plus l'oreille que l'esprit. » Son tableau de l'origine des fleuves plaira à tous ceux qui aiment à voir la sublimité des images, la hardiesse des figures, le mouvement du style associés dans la poésie à la vérité physique. Le poëme de *Thompson* est d'autant plus estimable, qu'il est très-difficile qu'un habitant du Nord puisse jamais chanter les saisons aussi bien qu'un homme né dans des climats plus heureux. Le sujet, comme l'a très-bien observé un philosophe, manque à un Ecossois tel que *Thompson*. Il n'a pas la même nature à peindre. La vendange chantée par *Théocrite*, par *Virgile*, origine joyeuse des premières fêtes et des premiers spectacles, est inconnue aux habitans du 54e degré. Ils cueillent tristement de misérables pommes sans goût et sans saveur, tandis que nous voyons sous nos fenêtres cent filles et cent garçons autour des chars qu'ils ont chargés de raisins délicieux. Aussi *Thompson* n'a pas touché à ce sujet dont MM. *de Saint-Lambert*, *Roucher*, *Delille* ont fait d'agréables peintures. II. Le *Château de l'Indolence*, plein de bonne poésie et d'excellentes leçons de morale. III. *Le Poëme de la Liberté*, auquel il travailla pendant deux ans et qu'il mettoit au-dessus de ses autres productions, moins peut-être pour le mérite de l'ouvrage qu'à cause du sujet qui étoit du goût de l'auteur. IV. Des *Tragédies* qui furent représentées avec beaucoup de succès en Angleterre et qui en auroient peut-être moins en France. Nos oreilles, accoutumées aux chefs-d'œuvre de *Corneille* et de *Racine*, ne pourroient guère entendre avec plaisir des pièces qui pèchent par le plan et souvent par la versification ; M. *Saurin* en a mis une sur notre théâtre sous le titre de *Blanche et Guiscard*, qui a réussi ; mais il n'a pas suivi dans bien des endroits le poëte Anglois. Celle intitulée, *le Marchand de Londres* offre un jeune homme livré aux séductions d'une courtisane qui peu à peu le conduit au crime. Ce sujet a aussi été traité parmi nous par M. *Pieyre* dans son *Ecole des pères*. V. Des *Odes* au-dessous de celles de notre *Rousseau* pour la poésie, et de celles de *la Mothe* pour la finesse.

II. THOMPSON, (Edouard) capitaine de la marine angloise, a fini ses jours sur les côtes d'Afrique vers 1780. Ses productions littéraires ne sont pas moins nombreuses que ses expéditions maritimes. Les principales sont les poëmes intitulés : *le Soldat*, *la Courtisane*, *la Cour de Cupidon*. Il a donné trois pièces au théâtre anglois ; *la Belle Quakre*, *les Syrènes* et *Sainte-Hélène* ou *l'Isle d'Amour*. Ses écrits en prose sont des *Lettres*, des *Observations* sur les diverses contrées qu'il a parcourues. *Thompson* avoit du feu, de la gaieté et une imagination active.

THOMYRIS, reine des Scythes. *Voy.* I. CYRUS.

THORENTIER, (Jacques) docteur de Sorbonne, puis prêtre de l'Oratoire, mort en 1713, avoit eu le titre de grand péni-

trencier de Paris sous *de Harlay;* mais il n'en avoit jamais exercé les fonctions. La chaire et la direction l'occupèrent principalement, et il opéra de grands fruits dans la capitale et en province. On a de lui : I. Les *Consolations contre les frayeurs de la Mort*, in-12. II. Une *Dissertation sur la Pauvreté religieuse*, 1726, in-8.o III. *L'Usure expliquée et condamnée par les Ecritures saintes*, etc. Paris, 1673, in-12, sous le nom de DU TERTRE; ouvrage assez bien raisonné suivant les uns, et trop sévère suivant d'autres. Il suit cependant les anciens principes. IV. Des *Sermons*, in-8°, plus solides que brillans.

THORESBY, (Raoul) savant Anglois, né à Leeds dans le comté d'Yorck en 1658, mort en 1725, devint membre de la Société royale et a publié quelques ouvrages d'érudition, et surtout une topographie de Leeds et de la contrée.

I. THORILLIÈRE, (N. le Noir de la) gentilhomme, d'officier de cavalerie se fit comédien pour les rôles de *Roi* et de *Paysan* en 1658, et mourut en 1679, après avoir donné au public une tragédie de *Marc-Antoine*. L'illustre *Molière* étant mort en 1673, *la Thorillière* passa dans la troupe de l'Hôpital de Bourgogne, où il continua de jouer ses deux rôles avec le même succès.

II. THORILLIÈRE, (Pierre le Noir de la) fils du précédent, embrassa la profession de son père, et fit pendant très-long-temps l'agrément du théâtre dans les rôles de *Valet* et autres comiques. Il mourut doyen des comédiens en 1731, âgé de 75 ans. Il avoit épousé *Catherine Biancolelli*, connue sous le nom de *Colombine* fille de *Dominique*, excellent Arlequin de l'ancien théâtre. Il en eut pour fils *Anne-Maurice le Noir de la Thorillière*, comédien médiocre, mort en 1759, âgé de 60 ans.

THORISMOND, *Voy.* ATTILA.

THORIUS, (Raphaël) médecin, mort de la peste en 1629 à Londres, se fit estimer en Angleterre sous le règne de *Jacques I*, plutôt par ses connoissances que par ses mœurs, car il aimoit excessivement le vin. On a de lui : I. Un *Poëme* estimé sur le tabac, Utrecht, 1644, in-12. II. Une Lettre, *De causâ morbi et mortis Isaaci Casauboni.*

THORNDIKE, (Herbert) né à Cambridge, mort en 1672, devint maître au collége de Sidney, et aida beaucoup *Walton* dans son édition de la *Bible Polyglotte.*

THORNILL, (Jacques) peintre, né en 1676 dans la province de Dorset, mourut le 24 mai 1734, à 58 ans, dans la même maison où il reçut le jour. Il étoit fils d'un gentilhomme qui l'ayant laissé fort jeune et sans bien, le mit dans la nécessité de chercher dans ses talens de quoi subsister. Il entra chez un peintre médiocre, où le desir de se perfectionner et son goût le rendirent en peu de temps habile dans son art. La reine *Anne* se servit de sa main pour plusieurs grands ouvrages de peinture. Son mérite lui fit donner la place de premier peintre de sa Majesté, avec le titre de chevalier. Il acquit de grands

grands biens, et racheta les terres que son père avoit vendues. Il fut élu membre du parlement; mais les richesses ni les honneurs ne l'empêchoient point d'exercer la peinture. Il avoit un génie qui embrassoit tous les genres; il peignoit également bien l'histoire, l'allégorie, le portrait, le paysage et l'architecture. On admire plusieurs de ses tableaux à l'hôpital de Greenwich. Le dôme de Saint-Paul de Londres est peint tout entier de sa main. Il a même donné plusieurs plans qui ont été exécutés. On distingue encore dans ses ouvrages l'escalier du palais d'Haptoncourt et la galerie de Kensington. Il laissa un fils héritier de ses biens et de ses talens, et une fille mariée au célèbre peintre *Hogarth*. *Thornill* avoit toutes les qualités d'un bon citoyen, la probité, la prudence, le zèle; et il y joignoit l'esprit et le savoir. Ce qu'il y a de remarquable pour un peintre, c'est qu'il voyagea en France, en Allemagne et dans presque toutes les contrées de l'Europe, si ce n'est en Italie.

I. THOU, (Nicolas de) de l'illustre maison de *Thou* originaire de Champagne, fut conseiller-clerc au parlement, archidiacre de l'église de Paris, abbé de Saint-Symphorien de Beauvais, puis évêque de Chartres. Il sacra le roi *Henri IV* en 1594, et fut distingué parmi les prélats de son temps par son savoir et par sa piété. Il prêcha avec zèle et avec fruit, et mourut en 1598, à 70 ans. On a de lui: I. Un *Traité de l'Administration des Sacremens*. II. Une *Explication de la Messe et de ses Cérémonies*. III. D'autres ouvrages peu connus.

II. THOU, (Christophe de) frère aîné du précédent, seigneur de Bonnœil, de Celi, etc., premier président au parlement de Paris, chancelier des ducs *d'Anjou* et *d'Alençon*, suivit *Henri II*, *Charles IX* et *Henri III* avec un zèle actif, dans le berceau des malheureux troubles de la France. Ce dernier prince le regretta, le pleura même à sa mort arrivée en 1584, à 74 ans; il lui fit faire des obsèques solennelles; et on lui entendit souvent dire avec gémissement: « Que Paris ne se fût jamais révolté, si *Christophe de Thou* avoit été à la tête du parlement. » C'est lui qui appliqua au massacre de la Saint-Barthélemi ces vers de *Stace*:

Excidat illa dies ævo, nec postera credant
Secula; nos certè taceamus, et obruta multâ
Nocte tegi propriæ patiamur crimina gentes.

Que de ce jour affreux périsse la mémoire,
Que la postérité refuse de le croire;
Et des voiles épais d'un silence éternel,
Couvrons les attentats du François criminel!

III. THOU, (Jacques-Auguste de) troisième fils du précédent, né à Paris en 1553, voyagea de bonne heure en Italie, en Flandre et en Allemagne. Son père l'avoit destiné à l'etat ecclésiastique, et *Nicolas de Thou* son oncle, évêque de Chartres, lui avoit résigné ses bénéfices: mais la mort de son frère aîné l'obligea de s'en démettre. Il prit le parti de la robe et fut reçu conseiller au parlement, ensuite président à mortier. En 1586, après la funeste journée des Barricades, il sortit de Paris et se rendit à

Chartres auprès de *Henri III* qui l'envoya en Normandie et en Picardie, et ensuite en Allemagne. *De Thou* passa de là à Venise, où il reçut la nouvelle de la mort de ce prince assassiné par un Jacobin fanatique. Ce fut ce qui l'obligea de revenir en France. *Henri IV* étoit alors à Châteaudun; le président *de Thou* se rendit auprès de lui. Ce monarque charmé de son savoir et de son intégrité, l'appela plusieurs fois dans son conseil, et l'employa dans des négociations importantes, comme à la conférence de Surène. Après la mort de *Jacques Amyot* grand maître de la bibliothèque du roi, le président *de Thou* obtint cette place digne de son érudition. Le roi voulut qu'il fût un des commissaires Catholiques dans la célèbre conférence de Fontainebleau, entre *du Perron* et *du Plessis-Mornay*. Pendant la régence de la reine *Marie de Médicis*, il fut un des directeurs généraux des finances. On le députa à la conférence de Loudun, et on l'employa dans d'autres affaires très-épineuses, dans lesquelles il ne fit pas moins éclater ses vertus que ses lumières. Tandis qu'il étoit en 1598 à Saumur, où il finissoit l'affaire de la soumission du duc *de Mercœur*, il lui arriva une aventure singulière. Une nuit qu'il dormoit profondément, il fut éveillé tout à-coup par le bruit qu'il entendit dans sa ruelle. Bientôt il voit au clair de la lune une figure blanche, marchant d'un air très-grave. *De Thou* sans s'effrayer lui demande qui elle étoit? *La Reine du Ciel*, lui répond ce fantôme. Connoissant [illegible]rs à la voix que c'étoit une [illegible], il appelle ses domestiques qui la mirent dehors. Le lendemain il apprit que c'étoit une folle qui servoit de jouet au peuple, et qui ne sachant où passer la nuit, étoit entrée par hasard dans sa chambre qui n'étoit point fermée à clef. Le président *de Thou* fut aussi chargé avec le cardinal *du Perron*, de trouver les moyens de réformer l'université de Paris, et de travailler à la construction du collège royal qui fut commencé par ses soins; il s'en acquitta avec zèle. Enfin, après avoir rempli tous les devoirs du citoyen, du magistrat et de l'homme de lettres, il mourut à Paris le 7 mai 1617, à 64 ans. Il avoit composé pour lui-même une épitaphe latine, dont voici une foible imitation françoise:

Ici j'attends le jour où l'éternelle Voix
Doit commander aux morts de revoir la lumière,
Jour où le juste Juge à la nature entière
Donnera ses dernières lois.
Ma docile raison conserva la Foi pure,
La foi de mes aïeux et leur simplicité;
Combattit sans orgueil et souffrit sans murmure
Les défauts de l'humanité.
Contredit et persécuté,
Je n'opposai jamais le reproche à l'injure.
Sectateur de la Vérité,
Et ma plume et ma voix lui servirent d'organe;
Sans mêler à son culte ou l'intérêt profane,
Ou la haine indiscrète, ou la timidité.
France, si je n'eus rien de plus cher que ta gloire,

Du nom de Citoyen si mon cœur fut épris,
Donne des pleurs à ma mémoire,
Ta confiance à mes Écrits.

Le président *de Thou* s'étoit nourri des meilleurs auteurs grecs et latins, et avoit puisé dans ses lectures et dans ses voyages, la connoissance raisonnée des mœurs, des coutumes et de la géographie de tous les pays différens. Nous avons de lui une *Histoire de son Temps* en 138 livres (depuis 1545 jusqu'en 1607) dans laquelle il parle également bien de la politique, de la guerre et des lettres. Les intérêts de tous les peuples de l'Europe y sont développés avec beaucoup d'impartialité et d'intelligence. Il ne peint ni comme *Tacite* ni comme *Salluste*, mais il écrit comme on doit écrire une Histoire générale. Ses réflexions sans être fines, sont nobles et judicieuses. Il entre souvent dans de trop grands détails; il fait des courses jusqu'aux extrémités du Monde, au lieu de se renfermer dans son objet principal; mais la beauté de son style empêche presque qu'on ne s'apperçoive de ce défaut. Le jugement domine dans cette histoire, à quelques endroits près, où l'auteur ajoute trop de foi à des bruits publics et à des prédictions d'astrologues. On lui a encore reproché de latiniser d'une manière étrange, les noms propres d'hommes, de villes, de pays : il a fallu ajouter à la fin de son histoire un Dictionnaire, sous le titre de *Clavis Historiæ Thuanæ*, où tous ces mots sont traduits en françois. La liberté avec laquelle l'illustre historien parle sur les papes, sur le clergé, sur la maison de *Guise*, et une certaine disposition à adoucir les fautes des Huguenots et à faire valoir les vertus et les talens de cette secte, firent soupçonner qu'il avoit des sentimens peu orthodoxes, mais il trouva bien des défenseurs pendant sa vie et après sa mort. Ses intentions étoient pures, si l'on en juge par ce qu'il en écrivit au président *Jeannin*. « Je prends Dieu à témoin, dit-il, que je n'ai eu en vue que sa gloire et l'utilité publique, en écrivant l'histoire avec la fidélité la plus exacte et la plus incorruptible dont j'ai été capable, sans me laisser prévenir par l'amitié ou par la haine. J'avoue que plusieurs ont sur moi l'avantage de l'agrément du style, de la manière de narrer, de la clarté du discours, de la profondeur des réflexions et des maximes; mais je ne le cède en fidélité et en exactitude, à aucun de ceux qui ont écrit l'histoire avant moi. J'ai mieux aimé m'exposer à perdre la faveur de la cour, ma propre fortune et même ma réputation, que de suivre les vues d'une prudence mal-entendue, en taisant mon nom. Cette précaution auroit inspiré des doutes sur la fidélité d'une histoire, que j'avois travaillée avec tant de soin pour l'utilité publique, et pour conserver à la postérité le souvenir de tout ce qui s'est passé de mon temps. Je prévis bien que je m'attirerois l'envie de beaucoup de gens, et l'événement ne l'a que trop justifié. A peine la première partie de mon *Histoire* eut-elle été rendue publique en 1604, que je ressentis l'animosité d'un grand nombre de jaloux et de factieux. Ils irritèrent contre moi par d'artificieuses calomnies, plusieurs des seigneurs de

la cour qui comme vous savez, ne sont pas par eux-mêmes au fait de ces sortes de choses. Ils portèrent d'abord l'affaire à Rome où après m'avoir décrié, ils vinrent facilement à bout de faire prendre tout en mauvaise part par des censeurs chagrins, qui étant déjà prévenus contre la personne de l'auteur, condamnèrent tout l'ouvrage dont ils n'avoient pas lu le tiers. Le roi prit d'abord ma défense, quoique plusieurs seigneurs de la cour me fussent contraires; mais peu à peu il se laissa gagner par l'artifice de mes ennemis. » *De Thou* étoit si modeste qu'après la mort de *Pierre Pithou* il fut tenté de brûler son ouvrage, comme manquant désormais de guide et de conseil pour sa continuation. La meilleure édition de son *Histoire* est celle de Londres en 1733, en sept volumes in-folio. On la doit à *Thomas Carte* Anglois, connu à Paris sous le nom de *Philips*, homme recommandable par son savoir et par sa probité, qui se donna des peines extrêmes pour embellir cet ouvrage. Ses compatriotes charmés du zèle qu'il faisoit paroître pour un historien qui leur est cher, le déchargèrent de toutes les impositions qui se lèvent en Angleterre sur le papier et sur l'imprimerie. L'éditeur a joint à l'*Histoire* du président *de Thou*, la continuation par *Rigault*, en trois livres, depuis 1607 jusqu'en 1610. On auroit desiré : 1.° Qu'en faisant réimprimer le meilleur de nos historiens, il eût relevé dans des notes quelques-unes des méprises qui lui sont échappées. 2.° Qu'il eût ajouté les endroits retranchés et qu'on trouve en manuscrit dans quelques bibliothèques. 3.° Qu'il eût mis des sommaires marginaux; qu'il eût divisé l'ouvrage par numéros, et qu'il eût fait une table des matières relatives. Le texte étant continu et sans division, l'esprit du lecteur ne saisit pas aussi facilement les faits que lorsqu'on ajoute une courte analyse aux marges. Quoi qu'il en soit, c'est sur cette nouvelle édition que l'abbé *des Fontaines*, aidé de plusieurs savans, en donna une traduction françoise en 16 vol. in-4°, Paris, 1749; et Hollande, 11 vol. in-4.° Après une préface judicieuse, on y trouve les *Mémoires* de la Vie de l'illustre historien, composés par lui-même, et que quelques auteurs attribuent à *Pithou*. Ces mémoires avoient déjà paru en françois à Rotterdam en 1731, in-4°, avec une traduction de la préface qui est à la tête de la grande histoire de cet auteur. C'est cette version que l'on redonne ici, un peu retouchée dans ce qui est en prose; et on y a seulement ajouté à la fin les *Poésies latines* de M. *de Thou*, rapportées en françois dans les Mémoires. On a de lui des *Vers* latins où l'on trouve un style pur et élégant. Il a fait un *Poëme* sur la Fauconnerie : *De re accipitraria*, 1584, in-4.° On dit que ce poëme agréable le priva de la place de premier président au parlement de Paris, qu'avoit occupé son père. Il a été traduit en vers italiens par *Bergantini* au commencement du 18e siècle, et il n'a pas obtenu un simple traducteur en prose parmi nous. On doit encore à *de Thou* des *Poésies* diverses sur le *Chou*, la *Violette*, le *Lis*, 1611, in-4°; des *Poésies Chrétiennes*, Paris, 1599, in-8°, etc. *Durand* a écrit sa *Vie*,

in-8.° *Voy.* les art. I. MACHAULT et RIGAULT.

IV. THOU, (François-Auguste de) fils aîné du précédent, hérita des vertus de son père. Nommé grand maître de la bibliothèque du roi, il se fit aimer de tous les savans par son esprit, par sa douceur et par son érudition. Il avoit été jusqu'en 1638 intendant de l'armée du cardinal *de la Valette.* Dans le temps qu'il occupoit cette place, le cardinal *de Richelieu* découvrit qu'il entretenoit de secrètes liaisons avec la duchesse *de Chevreuse*, et qu'il faisoit tenir les lettres qu'elle écrivoit, dans les cours étrangères. Cette complaisance à l'égard d'une dame peu aimée du ministre, le rendit suspect au cardinal qui l'éloigna de tous les emplois de confiance. Voyant qu'il n'avoit rien à espérer du premier ministre, il s'attacha à *Cinq-Mars* grand écuyer, dans l'espérance de s'avancer par le crédit d'un favori regardé à la cour comme le rival de la faveur *de Richelieu.* Cette liaison avec un jeune homme d'un esprit évaporé et peu réfléchi, fut la cause de sa perte. Nous avons parlé à l'article de *Cinq-Mars* d'un traité qu'il avoit conclu avec l'Espagne. *De Thou* soupçonné d'avoir été le confident de tous les secrets des conspirateurs, fut arrêté pour n'avoir pas révélé le traité dont nous venons de parler. Il eut beau dire à ses juges, « qu'il eût fallu se rendre délateur d'un crime d'état contre MONSIEUR frère unique du roi, contre le duc *de Bouillon*, contre le grand écuyer; et d'un crime dont il ne pouvoit fournir la moindre preuve; » il fut condamné à mort. *Cinq-Mars* attendri sur le sort de son ami, et ne se dissimulant point qu'il étoit la cause de sa perte, s'humilia devant lui en fondant en larmes. *De Thou*, ame sensible et forte, le releva et lui dit en l'embrassant : *Il ne faut plus songer qu'à bien mourir.* Il eut la tête tranchée à Lyon le 12 septembre 1642, à 35 ans. Tout le monde pleura un homme qui périssoit pour n'avoir pas voulu dénoncer son meilleur ami, et qui ayant su le traité d'Espagne de la bouche de la reine, ne compromit jamais cette princesse dans ses réponses. On crut avec assez de raison, que *Richelieu* avoit été charmé de se venger sur lui, de ce que le président *de Thou* son père avoit dit dans son histoire, d'un des grands oncles du cardinal, en parlant de la conjuration d'Amboise à l'année 1560 : *Antonius Plessiacus Richelius, vulgò dictus* Monachus, *quòd eam vitam professus fuisset; dein, voto ejurato, omni licentiæ ac libidinis genere contaminasset.* On prétend que le ministre vindicatif dit à cette occasion : *DE THOU le père a mis mon nom dans son Histoire; je mettrai le fils dans la mienne.* « *De Thou*, dit *Thomas*, n'eut pas d'autre crime que de n'avoir point été le délateur de son ami. Tous les juges qui témoignent du courage sont écartés. Il n'y a point de preuves; on corrompt *Cinq-Mars* à qui on promet la vie. Il n'y a point de loi; on en déterre une vieille dans le code Romain, rendue par des ministres despotes, sous deux princes imbécilles, employée une seule fois en France sous un tyran. L'abbé *de Thou* sollicite pour son frère et réclame les lois; le cardinal l'exile et lui dé-

fend d'approcher du roi sous peine de la vie. Le roi avoit permis à l'évêque de Toulon de solliciter pour son beau-frère; le cardinal par lettre de cachet lui défend ce que le roi avoit permis. Le cardinal lui-même est à Lyon pendant qu'on y instruit le procès; on lui rend compte de tout; chaque jour il fait venir les juges, et de tout le poids de sa puissance sollicite le meurtre. Le chancelier hésite et le combat; le cardinal répond : *Il faut que de Thou meure.* On emploie toute l'adresse de l'art pour que l'innocent n'échappe point. Un des juges est contraire à l'arrêt de mort; on le fait opiner le dernier. Enfin l'arrêt se prononce. Le chancelier sur le bureau même écrit au cardinal. Il manquoit un bourreau; le chancelier l'achète et le paye de son argent. Il refond ensuite et change tous les actes de la procédure. C'est ainsi qu'un cardinal, qu'un ministre et qu'un prêtre faisoit observer les lois dans les jugemens! » On peut consulter le *Journal du cardinal de Richelieu*; sa *Vie* par *le Clerc*, 1753, 5 vol. in-12; les *Mémoires* de *Pierre Dupuy*, et les autres pièces imprimées à la fin du quinzième volume de la traduction de l'histoire de *Jacques-Auguste de Thou.* On y trouve une relation circonstanciée du procès criminel fait à *François-Auguste de Thou*, le détail des chefs d'accusation, les moyens pris pour le condamner à mort, etc. *Dupuy* tâche de justifier son ami; et tout ce qu'il dit en sa faveur est plein de force et de raison. On fit dans le temps ce distique sur la mort de *Cinq-Mars* et de *de Thou* :

Morte pari periêre duo, sed dispare causâ;
Fit reus ille loquens, fit reus ille tacens.

— Son frère *Jacques-Auguste de Thou*, président aux enquêtes et ambassadeur à la Haye, laissa un fils, mort abbé de Souillac en 1746, à 89 ans, le dernier rejeton de cette famille illustre.

THOURET, (Jacques-Guillaume) né à Pont-l'Evêque, devint avocat au parlement de Normandie, et député de la ville de Rouen aux États généraux de 1789. L'un des premiers, il en fut nommé président à Versailles; mais comme sa nomination déplut aux chefs du parti populaire, il eut la prudence de donner sa démission. Il chercha ensuite à se rapprocher d'eux, et travailla avec activité à donner à la France une nouvelle Constitution, et à opérer de grands changemens dans l'administration et l'ordre judiciaire. De la clarté dans les idées, de la facilité dans le style, une logique pressante l'avoient distingué dans les fonctions du barreau, et firent sa renommée à l'assemblée qu'il présida quatre fois. Lors de la révision de l'acte constitutionnel, *Thouret* chercha à le dégager des principes trop démocratiques; mais les jacobins qui le regardoient comme un fin Normand et un adroit courtisan, lui en surent mauvais gré, et leur ressentiment lui devint funeste. *Thouret* fit la clôture des séances de l'assemblée Constituante, et devint juge au tribunal de cassation qu'il présida jusqu'à sa mort. Condamné en 1793 par le tribunal révolutionnaire, comme com-

plice d'une conjuration dans la prison du Luxembourg, il périt avec fermeté à l'âge de 38 ans. Pendant sa détention, ne s'occupant que de l'éducation de son fils, il rédigea pour ce dernier un *Abrégé* des révolutions de l'ancien gouvernement François, publié dans ces derniers temps chez *Didot.* C'est une très-bonne analyse des écrits de *Dubos* et de *Mably* sur l'histoire de France.

THOYNARD, (Nicolas) né à Orléans le 5 mars 1629, d'une des meilleures familles de cette ville, s'appliqua dès sa première jeunesse à l'étude des langues et de l'histoire, et en particulier à la connoissance des médailles, dans laquelle il fit de très-grands progrès. Les savans le consultèrent comme leur oracle, et il satisfaisoit à leurs questions avec autant de plaisir que de sagacité. Le cardinal *Noris* tira de lui de grandes lumières pour son Ouvrage des *Epoques Syro-Macédoniennes. Thoynard* ne se distingua pas moins par la douceur de ses mœurs que par l'étendue de ses connoissances. Il mourut à Paris le 5 janvier 1706, à 77 ans. Son principal Ouvrage est une excellente *Concorde* des quatre Evangélistes, 1707, in-folio, en grec et en latin, avec de savantes *Notes* sur la chronologie et sur l'histoire. Il a pris dans cette *Concorde* une route toute différente de celle des autres commentateurs. Il prétend contre le sentiment commun, que *St. Matthieu* est de tous les Evangélistes celui qui a eu le moins d'égard à l'ordre des temps. Il ne laissa pas, dit l'abbé *Lenglet*, de donner de grandes lumières dans cet ouvrage, imprimé avec grand soin, beaucoup de dépense, et qui est devenu assez rare.

THOYRAS, *Voyez* RAPIN-THOIRAS, n.° III, *et* TOIRAS.

THRASÉAS, (*Poetus*) philosophe Stoïcien, fut condamné par *Néron* à se donner lui-même la mort. « *Néron*, dit *Tacite*, voulut après le massacre des citoyens les plus distingués, anéantir la vertu même dans la personne de *Thraséas.* » On l'accusa de n'avoir pas voulu assister à l'apothéose de *Poppée*. Après avoir consolé ses parens qui fondoient en larmes, il se fit tranquillement ouvrir les veines, et dit en voyant le plancher couvert de son sang : *Faisons une libation de ce sang à* Jupiter Sauveur. Il engagea ensuite son gendre *Helvidius* à suivre son exemple, et il expira.

THRASIBULE, *Voy.* TRASYBULE.

THRASIMOND, *ou* TRASAMOND, roi des Vandales en Afrique, étoit Arien et fut un des plus ardens persécuteurs des Catholiques. Il se déchaîna sur-tout contre les ecclésiastiques; et pour attirer les fidelles à sa croyance, il empêcha l'élection des évêques par des édits très-rigoureux. Ce prince obtint le sceptre en 496 et mourut en 523.

THRASIUS, célèbre augure, qui étoit allé à la cour de *Busiris*, tyran d'Égypte, dans le temps d'une extrême sécheresse, lui dit qu'on auroit de la pluie s'il faisoit immoler les étrangers à *Jupiter. Busiris* lui ayant demandé de quel pays il étoit, et ayant connu qu'il étoit étranger : *Tu seras le premier*, lui dit-il, *qui donneras de l'eau à l'Egypte*;

et aussitôt il le fit immoler à *Jupiter*.

THRASYLE, célèbre astrologue, se trouvant un jour sur le port de Rhodes avec *Tibère* qui avoit été exilé dans cette isle, il osa lui prédire qu'un vaisseau qui arrivoit dans le moment lui apportoit d'heureuses nouvelles. Il reçut effectivement des lettres d'*Auguste* et de *Livie* qui le rappeloient à Rome. *Thrasyle* fit quelques autres prédictions que le hasard fit trouver vraies. Les historiens les ont rapportées comme des choses merveilleuses: nous les passons sous silence comme des choses ridicules. Ce charlatan vivoit encore l'an 37 de Jésus-Christ. —Il y eut un autre *Thrasyle* qui s'imaginoit que tous les vaisseaux qui arrivoient au port de Pyrée étoient à lui. Ses parens firent traiter cette maladie du cerveau; il guérit, et se trouva beaucoup moins heureux.

THUCYDIDE, célèbre historien Grec, fils d'*Olorus*, naquit à Kalimonte bourg de l'Attique l'an 471 avant J. C. Il comptoit parmi ses ancêtres *Miltiade* qui rendit les Athéniens vainqueurs à Marathon. Agé de 15 ans il étoit à Olympie, quand *Hérodote* lut aux Grecs assemblés le commencement de son Histoire. A cette lecture, le jeune homme versa des larmes d'émulation. *Je te félicite*, dit *Hérodote* à *Olorus*: *Tu as un fils qui brûle d'amour pour les belles connoissances*. Il étudia la rhétorique sous *Antiphon*, et la philosophie sous *Anaxagore*, et se forma ensuite dans les exercices militaires qui convenoient à un jeune homme de sa naissance. Ayant eu de l'emploi dans les troupes, il fit quelques campagnes qui lui acquirent un nom. A l'âge de 27 ans, il fut chargé de conduire à Thutium en Italie une nouvelle colonie d'Athéniens. La guerre du Péloponnèse s'étant allumée peu de temps après dans la Grèce, y excita de grands mouvemens et de grands troubles. *Thucydide* qui prévoyoit bien qu'elle seroit de longue durée, forma dès-lors le dessein d'en écrire l'Histoire. Comme il servoit dans les troupes d'Athènes, il fut lui-même témoin oculaire d'une partie de ce qui se passa dans l'armée des Athéniens jusqu'à la 8e année de cette guerre, c'est-à-dire jusqu'au temps de son exil. *Thucydide* avoit été commandé pour aller au secours d'Amphipolis, place forte des Athéniens sur les frontières de la Thrace; et ayant été prévenu par *Brasidas* général des Lacédémoniens, ce triste hasard lui mérita cet injuste châtiment. Exilé de son pays par la faction de *Cléon*, il ne put oublier une patrie qu'il avoit servie. C'est pendant son éloignement, qu'il composa son *Histoire de la Guerre du Péloponnèse*, entre les républiques d'Athènes et de Sparte. Il ne la conduisit que jusqu'à la 21e année inclusivement, étant mort dans cette même année. Les six qui restoient à traiter, furent suppléées par *Théopompe* et *Xénophon*. Il employa dans son Histoire le dialecte Attique, comme le plus pur, le plus élégant, et en même temps le plus fort et le plus énergique. *Démosthène* faisoit un si grand cas de cet Ouvrage qu'il le copia jusqu'à huit fois. On prétend que *Thucydide* sentit naître ses talens

pour l'Histoire, en entendant lire celle d'*Hérodote* à Athènes pendant la fête des *Panathénées*. On a souvent comparé ces deux historiens. *Hérodote* est plus doux, plus clair et plus abondant; *Thucydide* plus concis, plus serré, plus pressé d'arriver à son but. L'un a plus de graces, l'autre plus de feu. Le premier réussit dans l'exposition des faits, l'autre dans la manière forte et vive de les rendre. Autant de mots, autant de pensées; mais sa précision le rend quelquefois un peu obscur, sur-tout dans ses harangues, la plupart trop longues et trop multipliées. Quant à la vérité des faits, *Thucydide* témoin oculaire, doit l'emporter sur *Hérodote* qui souvent adoptoit les Mémoires qu'on lui fournissoit sans les examiner. Cependant la discussion des intérêts politiques de la Grèce, et les opérations d'une guerre longue et opiniâtre, ne peuvent pas attacher aussi agréablement dans *Thucydide*, que les événemens curieux et variés qu'*Hérodote* avoit recueillis de l'histoire des différentes nations de l'Univers. Cet illustre historien mourut, selon les uns à Athènes où il avoit été rappelé l'an 361 avant Jésus-Christ, et selon d'autres en Thrace, d'où l'on rapporta ses os dans sa patrie. Il avoit environ 80 ans. Sérieux et taciturne, *Thucydide* avoit reçu de la nature la physionomie de son caractère, et il porte ce caractère dans ses écrits. Parmi les historiens Latins qui se sont attachés à imiter les Grecs, on compte *Salluste* qui prit *Thucydide* pour modèle, non précisément dans les Ecrits que nous avons, mais dans les autres Ouvrages qu'il avoit composés et que nous avons perdus. *Salluste* en imitant la précision de *Thucydide*, lui donne plus de nerf et de force, et *Quintilien* lui-même fait sentir cette différence. « Dans l'auteur Grec, dit-il, quelque serré qu'il soit, vous pourriez encore retrancher quelque chose, non pas sans nuire à l'agrément de la diction, mais du moins sans rien ôter à la plenitude des pensées. Dans *Salluste*, un mot supprimé, le sens est détruit : et c'est ce que n'a pas senti *Tite-Live* qui lui reprochoit de défigurer les pensées des Grecs et de les affoiblir, et qui lui préféroit *Thucydide*, non qu'il aimât davantage ce dernier, mais parce qu'il le craignoit moins, et qu'il se flattoit de se mettre plus aisément au-dessus de *Salluste*, s'il mettoit d'abord *Salluste* au-dessous de *Thucydide*... » De toutes les éditions de l'*Histoire* de *Thucydide*, les meilleures sont celles d'Amsterdam, 1731, in-folio, en grec et en latin; celles d'Oxford, 1696, in-folio; et de Glasgow, 1759, 8 vol. in-8.° *D'Ablancourt* en a donné une Traduction françoise assez fidelle, imprimée chez *Billaine*, en 3 vol. in-12. *Pierre-Charles Levesque* en a donné une meilleure en 1796.

THUILERIES, (Claude de Moulinet, abbé des) né à Sées d'une famille noble, alla achever à Paris ses humanités. A l'étude des mathématiques, il joignoit celle du grec et de l'hébreu; mais quelque temps après il renonça à ces divers genres de connoissances, pour ne plus s'occuper que de l'Histoire de France. Il

mourut à Paris, d'une hydropisie de poitrine, en 1728. Outre plusieurs *Mémoires* sur différens sujets, et une *Histoire du diocèse de Sées* en manuscrit, on a de lui : I. *Dissertation sur la mouvance de Bretagne par rapport à la Normandie*, Paris, 1711, in-12 ; à laquelle est jointe une autre *Dissertation* touchant quelques points de l'Histoire de Normandie. II. *Examen de la charge de Connétable de Normandie*. III. *Dissertations*, dans *le Mercure* de France et dans le *Journal* de Trévoux. IV. Les *Articles* du diocèse de Sées, dans le *Dictionnaire universel de la France*, 1726, etc.

THUILLERIE, (Jean-Juvenon de la) comédien comme son père au XVIIe siècle, ambitionna à la fois la palme de *Roscius* et celles d'*Euripide* et d'*Aristophane*. Il fut emporté en 1688, à 35 ans, d'une fièvre chaude, qu'il dut à ses excès d'incontinence, après avoir donné quatre Pièces dramatiques qui furent réunies en un vol. in-12. On y trouve : I. *Crispin Précepteur*, et *Crispin Bel-esprit*, comédies en un acte et en vers. La dernière est de l'abbé *Abeille*. (*Voyez* ce mot.) II. Deux tragédies, *Soliman* et *Hercule*, dont on connoitra le mérite en sachant qu'elles ont été attribuées à l'abbé *Abeille*. C'est à quoi fait allusion l'Épitaphe qu'un plaisant fit à *la Thuillerie* :

« Ci gît un fiacre nommé JEAN,
Qui croyoit avoir fait *Hercule* et *Soliman*. »

I. THUILLIER, (Dom Vincent) naquit à Coucy au diocèse de Laon en 1685. Il entra dans la Congrégation de Saint-Maur en 1703, et s'y distingua de bonne heure par ses talens. Après avoir professé long-temps la philosophie et la théologie dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, il en devint sous-prieur. Il occupoit cet emploi lorsqu'il mourut le 12 janvier 1736, à 51 ans. Dom *Thuillier* écrivoit assez bien en latin et en françois ; il possédoit les langues et l'histoire. A une imagination vive, il joignit une vaste littérature. Son caractère étoit porté à la satire ; et il a fait voir, par diverses Pièces qu'il montroit volontiers à ses amis, qu'il pouvoit réussir dans ce détestable genre. On a de lui des Ouvrages plus importans ; les principaux sont : I. L'*Histoire de Polybe*, traduite du grec en françois, avec un *Commentaire sur l'Art Militaire* par le chevalier *de Folard*, en six vol. in-4.° Elle est aussi élégante que fidelle. II. *Histoire* de la nouvelle édition de *Saint-Augustin*, donnée par les Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur, 1736, in-4.° III. *Lettres d'un ancien Professeur de Théologie de la Congrégation de Saint-Maur, qui a révoqué son appel de la Constitution* Unigenitus. Dom *Thuillier*, ardent adversaire de cette Bulle, devint un de ses plus zélés défenseurs ; il se signala par plusieurs Écrits en faveur de ce décret qui lui firent beaucoup d'ennemis dans sa Congrégation. Les fanatiques du parti qu'il attaquoit ont prétendu même que sa mort avoit été marquée par des signes funestes. L'auteur du *Dictionnaire Critique* dit, « que se sentant subitement pressé de quelque besoin, il se mit sur le siége et

expira avec un grand mouvement d'entrailles. » On a dit la même chose d'*Arius ;* mais l'un avoit ravagé l'Église, et l'autre avoit montré seulement un zèle inconsidéré.

II. THUILLIER, (René) Minime François, mérita par ses talens et sa probité d'être mis plusieurs fois à la tête de sa province. Il est auteur du *Diarium patrum, fratrum et sororum ordinis Minorum provinciæ Franciæ*, Paris, 1709, 2 vol. in-4°, écrit d'un style pur et même élégant, assez exact pour les dates; mais il y montre quelquefois un peu trop de crédulité.

THUNBERG, (Charles-Pierre) célèbre botaniste Suédois, fut élève de *Linnée* et marcha sur les traces de ce maître habile. En 1770, il passa en France où il séjourna quelque temps pour y perfectionner ses études. Son ami *Burmann* professeur de botanique à Amsterdam, engagea plusieurs magistrats Hollandois à l'envoyer à leurs frais au Japon, pays dont la plupart des productions étoient inconnues et dont la température approche de celle de la Hollande. *Thunberg*, arrivé au cap de Bonne-Espérance, y resta trois ans pour y apprendre parfaitement la langue Hollandoise; il en partit en 1775 pour le lieu de sa destination. Les Japonois n'ouvrent aux Européens qu'un petit port dans l'isle de Dézima près de la ville de Nangazaki. Nul d'entre eux n'en peut sortir sans une permission expresse et sans être accompagné d'une foule de gardes. Le botaniste Suédois fit tous ses efforts pour gagner la confiance des interprètes Japonois et du gouverneur; il leur fit des présens; il les traita dans leurs maladies. On lui permit enfin de faire quelques excursions dans les montagnes du voisinage. *Thunberg* recueillit dans ces courses un grand nombre de plantes rares; mais ce ne fut ni sans frais, ni sans danger. Il étoit obligé de nourrir les guides, les interprètes et environ trente personnes par jour. Peu de végétaux ont été acquis à ce prix. Il quitta le Japon dans l'automne de 1776, et se rendit à Ceylan où il herborisa encore avec fruit. A son retour en Europe, *Thunberg* succéda à *Linnée* fils dans la place de professeur de botanique à l'université d'Upsal, que le père de celui-ci avoit occupé avec tant de gloire. *Thunberg* est mort à la fin du 18e siècle, après avoir légué à l'université dont il étoit membre son riche cabinet d'histoire naturelle. Les *Mémoires* de l'académie d'Upsal en renferment plusieurs de lui très-curieux; mais il est principalement connu par la *Flora Japonica* publiée à Leipzig en 1784, in-8.° Il y a décrit plus de 300 espèces de plantes entièrement nouvelles, dont une partie l'a obligé d'établir plus de vingt genres nouveaux. L'ouvrage offre 39 planches. M. *Willemet* médecin de Nancy a publié une lettre sur *Thunberg*, et nous y avons puisé quelques détails pour cet article.

THUMNE, (Théodore) professeur Luthérien de théologie à Tubinge, s'est fait connoître par quelques Ouvrages. Le plus recherché est le Traité historique et théologique *des Fêtes des Juifs, des Chrétiens et des Païens*, in-4.° Cet écrivain mourut en 1730.

THURANT, (Jean-Baptiste) médecin, a écrit plusieurs *Mémoires* sur l'inoculation et quelques dissertations latines sur des objets relatifs à son art. Il est mort le 11 avril 1771.

THURLOÉ, (Jean) conseiller privé de *Cromwell*, ensuite flatteur de *Charles II*, laissa des *Mémoires* depuis 1638 jusqu'à la restauration, Londres 1742, sept vol. in-folio. Il étoit né a Abbots-Roding en Essex en 1616, et mourut en 1668, aussi peu estimé des royalistes que des parlementaires.

THURNEYSEN, (Jean-Jacques) habile graveur de Basle, y naquit en 1536 et y mourut en 1718.

THUROT, (N...) fameux armateur François, étoit fils d'un maître de poste de Nuits en Bourgogne. Ses parens vouloient en faire un religieux ; comme il se sentoit une autre vocation, il prit la fuite et se rendit à Bologne-sur-Mer où il commença par être mousse. Ses talens se développèrent dans l'école de l'adversité. On a prétendu que pendant la guerre de 1741, il servit en qualité de garçon chirurgien sur les corsaires de Dunkerque. Il est plus vraisemblable qu'il commandoit un de ces corsaires. Ce qu'il y a de sûr : c'est qu'il fut fait prisonnier. Le maréchal *de Belle-Isle* se trouvoit en ce temps-la en Angleterre. *Thurot* à qui on laissoit apparemment une certaine liberté, fit son possible pour se cacher dans le yacht qui devoit reconduire ce seigneur en France ; mais il fut découvert. Ne pouvant s'embarquer avec le maréchal, il forma sur-le-champ le projet de passer la mer dans un bateau. Il en voit un qui n'étoit gardé de personne : il s'en empare, s'éloigne du port sans autre guide que lui-même, et arrive heureusement à Calais. Le bruit de cette aventure parvint au maréchal *de Belle-Isle* qui se déclara dès-lors son protecteur. Dans la guerre de 1756, *Thurot* se signala par plusieurs expéditions glorieuses. On lui confia, dans le mois d'octobre 1760, cinq frégates pour aller faire une descente en Irlande. Le capitaine *Elliot* l'ayant atteint avec une flotte Angloise, le combat fut engagé, et *Thurot* y fut tué au milieu de sa carrière. Il n'avoit que 35 ans. Intelligence, activité, prudence, courage, fermeté, amour de la gloire et de la patrie ; voilà les qualités qui le distinguèrent. Lorsqu'il perdit la vie, il étoit déjà descendu en Irlande et y avoit eu des succès, que l'approche de la flotte Angloise l'obligea d'interrompre. On a la *Relation* d'une de ses campagnes, un vol. in-12. Sa fille a obtenu une pension de l'assemblée Législative.

THYBERGEAU, (Mad.) eut des graces dans l'esprit et fit de jolis vers. Dans les œuvres mêlées d'*Hamilton* on trouve une Épitre d'elle qui commence ainsi :

Les Muses et l'Amour veulent de la jeunesse,
Je rimois autrefois et rimois assez bien ;
Aujourd'hui le Parnasse et la douce tendresse
Sont étrangers pour moi ; je n'y connois plus rien.

Elle mourut dans un âge très-avancé en 1735. On a d'elle la jolie chanson :

Tant doux plaisirs qu'offre la rêverie, etc.

qui se trouve dans l'*Anthologie Françoise.*

THYESTE, fils de *Pélops* et d'*Hippodamie*, et frère d'*Atrée*, portoit une haine si violente à celui-ci, que ne pouvant lui nuire autrement, il commit un inceste avec sa femme. *Atrée* pour s'en venger, mit en pièces l'enfant qui étoit né de ce crime, et en servit le sang à boire à *Thyeste*. Le soleil ne parut pas ce jour-là sur l'horizon, pour ne point éclairer une action aussi détestable. *Thyeste* par un second inceste, mais involontaire, eut un autre fils de sa propre fille *Pélopée* ; *Voy.* ÉGISTHE.

I. THYRÉE, (Herman) Jésuite, né à Nuys, dans l'archevêché de Cologne en 1532, enseigna la théologie à Ingolstadt, à Trèves, à Maïence, fut recteur de différens colléges et provincial en Allemagne, doyen de la faculté de théologie de Maïence où il mourut le 26 octobre 1591. On a de lui : *Confessio Augustana, cum notis* ; Dillingen, 1567, in-4.° On l'a réimprimé depuis in-folio.

II. THYRÉE, (Pierre) Jésuite, frère du précédent, né à Nuys, mourut à Wurtzbourg le 3 décembre 1601, à 55 ans, après s'être distingué dans sa société par l'emploi de professeur en théologie qu'il exerça longtemps en différens colléges. Ses Ouvrages consistent principalement en des *Thèses* raisonnées sur des matières de controverse, qui sont autant de Traités assez étendus. Un de ses Ouvrages des plus curieux, est celui *De Apparitionibus spirituum*, Cologne, 1600, in-4.° Dom *Calmet* et *Lenglet du Fresnoy* ont profité de ce Traité pour composer ceux qu'ils ont donnés sur la même matière.

THYSIUS, (Antoine) né vers 1603 à Harderwick (*Meursius* le dit natif d'Anvers, dans *Athenæ Batavæ*, p. 332, édition de 1625) fut professeur en poésie et en éloquence à Leyde, et bibliothécaire de l'université de cette ville ; il mourut en 1670. Il s'attacha avec succès à expliquer les anciens auteurs, et nous donna de bonnes éditions dites des *Variorum* : I. De *Velleïus-Paterculus*, à Leyde, 1668, in-8.° II. De *Salluste*, à Leyde, 1665, in-8.° III. De *Valère-Maxime*, à Leyde, in-8.° IV. *Senecæ tragœdiæ*, 1651. V. *Lucii Cœlii Lactantii opera*, 1652. VI. *Historia navalis.* C'est une histoire de tous les combats qu'il y a eu sur mer entre les Hollandois et les Espagnols, 1657, in-4° ; belle édition. VII. *Compendium Historiæ Batavicæ*, 1645. VIII. *Exercitationes Miscellaneæ*, 1639, in-12. Ce sont des Dissertations sur des sujets de l'Ecriture-Sainte et de Mythologie. IX. *Guillelmi Postelli de Republicâ, seu Magistratibus Atheniensium*, Leyde. 1645, in-12. *Thysius* y a ajouté deux Pièces ; la première représente le gouvernement d'Athènes depuis la naissance de cette république jusqu'à la fin ; la seconde est un Recueil de diverses lois Attiques recueillies de divers passages des anciens, et mises en paral-

lèle avec les lois Romaines qui ont le même objet. Ces deux Pièces ont reparu dans les *Antiquités Grecques* de *Gronovius*, tom. 5. X. Une édition de l'*Histoire d'Angleterre* de *Polydore Virgile*. XI. — d'*Aulu-Gelle*, à Leyde, 1661, 2 vol. in-8.° Il fut aidé dans ce dernier travail par *Oiselius*.... *Fréderic* et *Jacques Gronovius* donnèrent une édition d'*Aulu-Gelle* en 1706, in-4°, dans lequelle ils insérèrent les notes et les commentaires rassemblés en celle de *Thysius*. Le *Salluste* de cet auteur fut aussi réimprimé à Leyde en 1677; et cette édition, quoique conforme en tout à celle de 1665, est préférée par les connoisseurs à cause de la beauté de l'impression.

TIARINI, *Voy.* THIARINI.

TIBALDEI, (Antoine) natif de Ferrare, poëte italien et latin, mort en 1537, âgé de 80 ans, cultiva d'abord la poésie italienne; mais *Bembo* et *Sadolet* ses rivaux l'ayant éclipsé, il se livra à des Muses étrangères et obtint les suffrages du public. Ses *Poésies Latines* parurent à Modène en 1500, in-4°; les *Italiennes* avoient été imprimées, ibid. en 1498, in-4.°

I. TIBALDI, (Pelegrino) peintre, sculpteur et architecte, né à Boulogne en 1522 d'un maçon, mort dans cette ville en 1592, vint à Rome, étudia sous *Vasari*, et fit dans la salle du Château *Saint-Ange* le tableau de *St. Michel*. Ses principaux ouvrages en peinture sont, le Réfectoire des pères Olivetains à Ferrare; le Cloître et la Bibliothèque de l'Escurial en Espagne, où il fut appelé par *Philippe II* qui lui donna le titre de marquis et le combla de biens. Il a peint encore les vitraux et les tableaux de l'église de *Saint-Laurent* de Bologne. *Tibaldi* connoissoit l'anatomie, aussi préféroit-il peindre les figures fortes, vigoureuses et musclées. Comme sculpteur, ses figures en stuc sont estimées, et plusieurs servirent de modèle à *Annibal Carrache* pour la galerie *Farnèse*. Comme architecte, il fit bâtir à Pavie le palais de la Sapience d'après l'ordre de *St. Charles Borromée*.

II. TIBALDI, (Dominique) architecte, fils du précédent, né à Bologne en 1541, mort en 1583, étudia sous son père les principes de tous les arts, et réunit à ceux que ce dernier possédoit celui de la gravure. Ses constructions les plus estimées sont: I. Le palais *Magnani* à Bologne. II. Une chapelle dans la cathédrale de cette ville, qui surprit d'admiration le pape *Clément VII*. III. La grande porte de l'hôtel de ville. IV. La petite église de la Vierge sur les murs de la ville. V. Enfin, l'édifice de la douane qui passe pour un chef-d'œuvre de goût et de distribution.

I. TIBÈRE, (*Claudius Tiberius Nero*) empereur Romain, descendoit en ligne directe d'*Appius Claudius* censeur à Rome. Sa mère étoit la fameuse *Livie* qu'Auguste épousa lorsqu'elle étoit enceinte de *Drusus*. *Tibère* étoit déjà né l'an 42 avant J. C. Il fut élevé dans l'étude des langues grecque et latine qu'il cultiva toute sa vie avec soin. C'étoit dès-lors un esprit sombre, mélancolique, dissimulé, aimant à être seul, toujours triste et

pensif; ne parlant jamais qu'en peu de mots et lentement, et souvent ne disant rien du tout, même à ceux qui étoient attachés à son service. *Suétone* l'accuse de n'avoir eu ni douceur ni complaisance, pas même pour *Livie* sa mère. Ce fut cependant par les intrigues de cette femme artificieuse qu'*Auguste* l'adopta : (*Voy*. I. LIVIE.) Ce prince crut se l'attacher, en l'obligeant de répudier *Vipsania*, pour épouser *Julie* sa fille, veuve d'*Agrippa*; mais ce lien fut très-foible. *Tibère* avoit des talens pour la guerre : *Auguste* se servit de lui avec avantage. Il l'envoya dans la Pannonie, dans la Dalmatie et dans la Germanie qui menaçoient de se révolter. *Tibère* conduisit ces deux guerres avec autant d'habileté que de prudence. Il épargna autant qu'il put le sang du soldat, se refusant à des victoires certaines quand elles devoient lui coûter trop de monde. Il tâcha d'abord de réduire les Dalmates et les Pannoniens qui menaçoient de faire une invasion en Italie, après avoir ravagé la Macédoine. La guerre qu'il leur fit dura 4 ans ; *Tibère* en leur coupant les vivres, les força de se retirer dans les montagnes, d'abandonner le plat pays, et de se soumettre. *Baton* chef des Dalmates, étant venu trouver son vainqueur sur la promesse que ses jours seroient en sureté, *Tibère* lui demanda les motifs de la révolte de ses compatriotes et des Pannoniens. *Vous ne devez, Romains*, répondit-il, *en accuser que vous-mêmes. Que n'envoyez-vous pour garder vos troupeaux, des bergers et non des loups ?* *Tibère* à son retour, l'an 9 de J. C., obtint les honneurs du triomphe. Il s'étoit déja signalé contre les Germains; il y fut envoyé de nouveau l'an 11, avec *Germanicus ;* et dans le cours de trois campagnes, ils rétablirent la réputation des armes Romaines que *Varus* battu par *Arminius*, avoit fort affoiblie. Après la mort d'*Auguste* qui l'avoit nommé son successeur à l'empire, *Tibère* prit en main les rênes de l'Etat; mais ce rusé politique n'accepta le souverain pouvoir qu'après s'être beaucoup fait solliciter. Ce fut le 19 août, l'an 14 de J. C., qu'il commença à régner. En paroissant refuser la souveraineté, il l'exerçoit hautement dans tout l'empire. Cette conduite si contraire au langage qu'il avoit tenu dans le sénat, indigna quelques sénateurs ; et si nous en croyons *Suétone*, l'un d'eux lui dit : *La plupart tardent à exécuter ce qu'ils ont promis ; mais pour vous*, César, *vous tardez à promettre ce que vous exécutez d'avance*. Cependant *Tibère*, à l'exemple d'*Auguste*, rejeta toujours le nom de SEIGNEUR ou de MAITRE. Il disoit souvent : *Je suis le Maître de mes Esclaves, le Général de mes Soldats, et le Chef des autres Citoyens*. Ce prince, dans le commencement de son règne, fit paroître un grand zèle pour la justice ; et il y veilloit par lui-même. Il se rendoit souvent aux tribunaux assemblés ; et se mettant hors des rangs pour ne point ôter au préteur la place de président qui lui appartenoit, il écoutoit la plaidoirie. *Tacite* dit « que *Tibère* en faisant ainsi respecter les droits de la justice, affoiblissoit ceux de la liberté. » Son caractère vindicatif et cruel se développa dès qu'il eut la puissance

en main. *Auguste* avoit fait des legs au peuple, que *Tibère* ne se pressoit pas d'acquitter. Un bouffon voyant passer un convoi sur la place publique, s'approcha du mort et lui dit : *Souvenez-vous, quand vous serez aux Champs Elysées, de dire à* Auguste *que nous n'avons encore rien touché des legs qu'il nous a faits... Tibère*, informé de cette raillerie, fait délivrer au bouffon la portion de legs qui lui revenoit ; ensuite il l'envoie au supplice, en lui adressant ces paroles : *Vas apprendre toi-même à* Auguste *qu'ils sont acquittés*. (*Voy.* I. PACONIUS.) Il donna de nouvelles preuves de sa cruauté à l'égard d'*Archélaüs* roi de Cappadoce. Ce prince ne lui avoit rendu aucun devoir pendant cette espèce d'exil où il avoit été à Rhodes, sous le règne d'*Auguste* ; (*Voyez* l'article THRASILE.) *Tibère* l'invita de venir à Rome, et employa les plus flatteuses promesses pour l'y attirer. A peine ce prince est-il arrivé, qu'on lui intente deux frivoles accusations, et qu'on le jette dans une obscure prison où il mourut accablé de chagrin et de misère. Ces barbaries ne furent que le prélude de plus grands forfaits. Il fit mourir *Julie* sa femme, *Agrippa*, *Drusus*, *Néron*, *Séjan*. (*Voyez* GERMANICUS.) Ses parens, ses amis, ses favoris, furent les victimes de sa jalouse méfiance. Il eut honte à la fin de rester à Rome, où tout lui retraçoit ses crimes, où chaque famille lui reprochoit la mort de son chef, où chaque Ordre pleuroit le meurtre de ses plus illustres membres. Il se retira dans l'isle de Caprée près de Naples l'an 27, et s'y livra aux plus infames débauches. A l'exemple des rois barbares, il avoit une troupe de jeunes garçons qu'il faisoit servir à ses honteux plaisirs. Il inventa même des espèces nouvelles de luxure, et des noms pour les exprimer ; tandis que d'infames domestiques étoient chargés du soin de lui chercher de tous côtés des objets nouveaux, et d'enlever les enfans jusque dans les bras de leurs pères. Pendant le cours d'une vie infame il ne pensa ni aux armées, ni aux provinces, ni aux ravages que les ennemis pouvoient faire sur les frontières. Il laissa les Daces et les Sarmates s'emparer de la Mœsie, et les Germains désoler les Gaules. Il se vit impunément insulter par *Artaban* roi des Parthes qui, après avoir fait des incursions dans l'Arménie, lui reprocha par des lettres injurieuses, ses parricides, ses meurtres et sa lâche oisiveté, en l'exhortant à expier par une mort volontaire, la haine de ses sujets. C'est au règne de *Tibère* que commencèrent le véritable despotisme des empereurs et la servitude du sénat. On a assigné trois causes de cette importante révolution. « Dans le temps de la république, les richesses des particuliers étoient immenses, et les emplois qui les avoient procurées les entretenoient toujours, malgré les dépenses énormes où le luxe et l'ambition précipitoient les grands. Mais sous les empereurs, la source des richesses fut tarie, parce que leurs procurateurs (intendans) ne laissèrent rien à prendre dans les provinces, aux particuliers. Cependant les mêmes dépenses subsistant toujours, on ne put se soutenir que par la faveur de l'empereur et de ses ministres,

auxquels

auxquels on sacrifia tout. Pendant que le peuple nommoit aux magistratures, il fallut quelques vertus du moins extérieures, pour les obtenir. Mais lorsque le prince disposa de tous les emplois, son choix ne fut plus déterminé que par les intrigues de la cour. La complaisance, l'adulation, la bassesse, l'infamie, la ressemblance au souverain dans tous ses crimes, devinrent des moyens nécessaires à tous ceux qui voulurent lui plaire. Ainsi tous les motifs qui font agir les hommes, détournèrent de la vertu qui cessa d'avoir des partisans aussitôt qu'elle commença à être dangereuse. Il y avoit une loi de majesté contre ceux qui commettoient quelque attentat contre le peuple Romain. *Tibère* s'en rendit l'objet; et jouissant d'ailleurs, comme tribun du peuple, (magistrature qu'il s'étoit appropriée) de tous les priviléges qui rendoient ce magistrat sacré et inviolable, il appliqua ces lois à tout ce qui put servir sa haine ou ses défiances. Actions, paroles, signes, les pensées mêmes tombèrent dans le cas du châtiment porté par la loi; et le crime de lèse-majesté devint le crime de tous ceux à qui on ne pouvoit en imputer. D'un autre côté, les délateurs furent chéris, honorés et récompensés; et cet infame métier étant la voie la plus sûre et même l'unique pour parvenir aux richesses et aux honneurs, les plus illustres sénateurs disputèrent entre eux de fausses confidences, de perfidie et de trahisons. Il faut encore remarquer que, depuis les empereurs, il fut presque impossible d'écrire l'Histoire. Tout devint secret entre les mains d'un seul; rien ne transpira dans le public, du cabinet des empereurs. On ne sut plus que ce que la folle hardiesse des tyrans ne vouloit point cacher, ou ce que les historiens conjecturèrent. » (C'est ce que dit l'abbé *des Fontaines* dans son Abrégé de l'Histoire Romaine, d'après le président *de Montesquieu*.) *Voyez* aussi I. TACITE, à la fin... *Tibère* parvenu à la 23ᵉ année de son règne, et se sentant affoibli par le poids de l'âge, nomma *Caïus Caligula* pour son successeur, à l'empire. Il fut, dit-on, déterminé à ce choix par les vices qu'il avoit remarqués en lui et qu'il jugeoit capables de faire oublier les siens. Il avoit coutume de dire qu'*il élevoit en la personne de ce jeune Prince, un Serpent pour le Peuple Romain, et un Phaéton pour le reste du Monde.* C'est dans ces dispositions que *Tibère* mourut à Mizène, dans le palais du célèbre *Lucullus*, en Campanie, le 16 mars, l'an 37ᵉ de Jésus-Christ, âgé de 78 ans, après en avoir régné 23. On accusa *Caligula* de l'avoir étouffé. Ce prince étoit devenu, dans sa vieillesse, chauve, courbé, maigre et sec. Son visage, couvert d'emplâtres à cause des boutons qui le rongeoient, le rendoit hideux; et ce fut, selon *Suétone*, une des raisons qui l'obligèrent de quitter Rome. Il avoit joui jusqu'alors d'une santé robuste, qui ne fut altérée ni par son intempérance, ni par ses débauches. Il n'avoit pas eu besoin du secours des médecins dont il se moquoit assez souvent. Considéré du côté de l'esprit, il eut un génie pénétrant et étendu; mais il avoit le cœur dépravé; et ses talens devinrent des armes dangereuses dont il ne se servit

que contre sa patrie. Il avoit d'abord montré le germe de l'indulgence. Il ne répondit pendant quelque temps que par le mépris, aux invectives, aux bruits injurieux et aux vers mordans que la satire répandit contre lui. Il se contentoit de dire : *Que dans une ville libre, la langue et la pensée devoient être libres.* Il dit un jour au sénat, qui vouloit qu'on procédât à l'information de ces faits et à la recherche des coupables : *Nous n'avons point assez de temps inutile pour nous jeter dans l'embarras de ces sortes d'affaires. Si quelqu'un a parlé indiscrettement sur mon compte, je suis prêt à lui rendre raison de mes démarches et de mes paroles.* On cite de lui plusieurs traits qui annoncent un homme de beaucoup de sens. Un certain *Allius*, ancien préteur, mais qui avoit dissipé son bien par la débauche, supplia un jour l'empereur de payer ses dettes. *Préteur* (lui dit *Tibère*, qui sentoit où tout cela pouvoit aller) *vous vous êtes éveillé bien tard.* Cependant il ne lui refusa point sa demande ; mais il exigea qu'il lui remît le montant de ses dettes ; et dans l'ordonnance qu'il lui délivra sur son trésor, il fit exprimer, qu'*il donnoit telle somme à* Allius, *Dissipateur :* c'étoit prudemment joindre la sévérité à l'indulgence... Les sénateurs en corps avoient témoigné à *Tibère* leur desir de donner son nom au mois de novembre, dans lequel il étoit né. Ils lui représentoient que deux mois de l'année portoient déjà les noms, l'un de *Jules-César*, et l'autre d'*Auguste :* juillet, août. *Tibère*, qui n'aimoit pas une flatterie trop servile, leur répondit par ce mot également vif et plein de sens : *Que ferez-vous donc, Sénateurs, si vous avez treize Césars ?...* Des ambassadeurs d'Ilion étoient venus lui faire des complimens de condoléance sur la mort de *Drusus* son fils. Comme ils avoient tardé à venir : *Je prends aussi beaucoup de part*, leur dit Tibère, *à la douleur que vous a causée la perte d'Hector...* Le luxe s'étoit beaucoup accru à Rome du temps de *Tibère*, et les édiles avoient proposé dans le sénat le rétablissement des lois somptuaires. Ce prince qui voyoit bien que le luxe est quelquefois un mal nécessaire, s'y opposa. *L'État ne pourroit subsister*, disoit-il, *dans la situation où sont les choses. Comment Rome pourroit-elle vivre ? Comment pourroient vivre les Provinces ? Nous avions de la frugalité, lorsque nous étions Citoyens d'une seule ville ; aujourd'hui nous consommons les richesses de tout l'Univers : on fait travailler pour nous les maîtres et les esclaves... Tibère*, dans les premiers temps, souffroit la contradiction avec plaisir. On connoit la réplique hardie qu'il entendit sans colère au sujet d'un mot barbare qu'un flatteur lui arrogeoit le droit de latiniser : (*Voyez* Marulle, n° I.) *Tibère* changea bientôt de façon de penser. Quelqu'un lui ayant dit : *Vous souvenez-vous, Prince ?* L'empereur, sans permettre à cet homme de lui donner des époques plus sûres de l'ancienne connoissance qu'il vouloit lui rappeler, répliqua brusquement : *Non, je ne me souviens plus de ce que j'ai été...* Quoique cruel à Rome, il ménagea cependant quelquefois ses autres sujets. Il répondit aux gouverneurs des provinces qui lui écrivirent qu'il falloit les surcharger d'impositions

tions : *Qu'un bon Maître devoit tondre et non pas écorcher son troupeau.* Après l'horrible tremblement de terre qui ravagea, l'an 17, l'Asie mineure, les malheureux habitans de ces contrées désolées trouvèrent dans la libéralité de *Tibère* un soulagement à leurs maux. La ville de Sardes qui avoit été très-maltraitée, obtint dix millions de sesterces et fut exempte de tout tribut pendant cinq ans. On accorda la même remise aux autres villes et des gratifications proportionnées à leurs pertes. Pour perpétuer la mémoire de ces bienfaits, les villes d'Asie frappèrent des médailles dont quelques-unes subsistent encore.

II. TIBÈRE-CONSTANTIN, originaire de Thrace, se distingua par son esprit et par sa valeur, et s'éleva par son mérite aux premières charges de l'empire. *Justin le Jeune* dont il étoit capitaine des gardes, le choisit pour son collégue et le créa César en 574. Il donna par ses qualités extérieures de l'éclat au trône et aux ornemens impériaux. Sa taille étoit majestueuse et son visage régulier. Devenu seul maître de l'empire par la mort de *Justin* en 578, il soulagea tous ceux dont les affaires domestiques avoient été dérangées par les malheurs des temps ou par la dureté des financiers. Il acquitta leurs dettes, et les mit en état de vivre suivant leur condition. Il manda aux gouverneurs des provinces, qu'il ne vouloit pas qu'on vît désormais des pauvres dans son empire. Il remit une année entière du tribut, et le diminua considérablement pour l'avenir. Il dédommagea en même temps les villes frontières de l'Asie, des ravages que la guerre de Perse leur avoit occasionnés. Desirant mettre l'empire à couvert des armes Persanes, il défit par ses généraux, *Hormisdas* fils de *Chosroès*. L'impératrice *Sophie* veuve du dernier empereur, n'ayant pas pu partager le lit et le trône du nouveau, forma une conjuration contre lui. *Tibère* en fut instruit ; et pour toute punition il priva les complices de leurs biens et de leurs dignités. Ce prince mourut le 14 août 582, après un règne de quatre ans. Les pleurs que les peuples versèrent sur son tombeau, sont des trophées plus glorieux à sa mémoire que l'éloquence des plus habiles écrivains. Il avoit désigné le général *Maurice* son gendre, pour son successeur. Avant que de mourir, il lui donna les avis les plus sages : « Mon cher *Maurice*, lui dit-il, je ne vous demande point d'autre épitaphe que votre règne, ni d'autre mausolée que celui que m'élèveront vos vertus. Je serai assez grand dans l'esprit des Romains, si je leur ai donné un prince qui les gouverne avec sagesse. Modérez votre puissance par la raison, votre sévérité par la douceur, et votre douceur par une juste fermeté. La nature en donnant un aiguillon au roi des abeilles, l'a armé pour se faire obéir et non pour se faire détester. Que l'éclat du trône ne vous inspire pas un vain orgueil. Préférez les remontrances d'un sujet zélé, aux flatteries d'un courtisan perfide. Ne vous imaginez pas surpasser le reste des hommes en prudence, parce que vous les surpassez en pouvoir, etc. »

III. TIBÈRE, fameux imposteur, prit ce nom en 726, et voulut faire croire qu'il étoit de la famille des empereurs, pour pouvoir monter sur le trône. Il avoit déjà séduit quelques peuples de la Toscane qui l'avoient proclamé Auguste, lorsque l'exarque secouru des Romains, assiégea ce fourbe dans un château où il s'étoit retiré, et lui fit trancher la tête qu'il envoya à *Léon l'Isaurien*.

TIBÈRE ABSIMARE, *Voy.* ABSIMARE.

TIBERGE, (Louis) abbé d'Andres, directeur du Séminaire des Missions étrangères à Paris, mourut dans cette ville en 1730. Il se signala avec *Brisacier* supérieur du même séminaire, lors des différends sur l'affaire de la Chine, entre les Jésuites et les autres Missionnaires. Ses ouvrages sont : I. Une *Retraite spirituelle*, en 2 vol. in-12. II. Une *Retraite pour les Ecclésiastiques*, en deux vol. in-12. III. *Retraite et Méditations à l'usage des Religieuses et des personnes qui vivent en Communauté*, in-12. Ces Ouvrages, écrits avec une simplicité noble, sont lus dans plusieurs Séminaires. C'est ce pieux ecclésiastique qui joue un rôle si touchant dans le Roman des Amours du chevalier *des Grieux*.

TIBULLE, (*Aulus Albius* TIBULLUS) chevalier Romain, naquit à Rome l'an 43 avant Jésus-Christ. *Horace*, *Ovide*, *Macer* et les autres grands hommes du temps d'*Auguste* furent liés avec lui. Il suivit *Messala Corvinus* dans la guerre de l'isle de Corcyre; mais les fatigues de la guerre n'étant point compatibles avec la foiblesse de son tempérament, il quitta le métier des armes et retourna à Rome, où il vécut dans la mollesse et dans les plaisirs. Sa mort arriva peu de temps après celle de *Virgile*, l'an 17 de Jésus-Christ. Il mourut à la campagne où il s'étoit retiré pour éviter la poursuite de ses créanciers, à l'age de 24 ans. Les grands biens de sa famille lui furent enlevés par les soldats d'*Auguste*, et ne lui furent point restitués, parce qu'il négligea de faire sa cour à cet empereur, prince bienfaisant, mais qui vouloit être encensé. Son premier Ouvrage fut pour célébrer son généreux protecteur *Messala* ; il consacra ensuite sa lyre aux Amours. Il eut pour première inclination une affranchie. *Horace* devint son rival ; ce qui donna lieu à une dispute agréable entre ces deux hommes célèbres. Quoiqu'*Horace* fut plus âgé que lui d'environ 24 ans, il aima *Tibulle*, dont la figure, la politesse, l'esprit et le goût lui plaisoient beaucoup. *Tibulle* a composé quatre livres d'*Elégies*, remarquables par l'élégance et la pureté du style, et par la délicatesse avec laquelle le sentiment y est exprimé. Il est plein de mollesse et de grace. Son expression est presque toujours celle du sentiment. *Tibulle* est le poëte des amans, dit *la Harpe* ; il est dans la poésie tendre et galante, ce qu'est *Virgile* dans la poésie héroïque. Mais en lisant de suite ses Elégies, on sent un peu de monotonie. Il présente trop souvent les mêmes objets, les mêmes idées, les mêmes images, les mêmes comparaisons, les mêmes allusions aux mêmes

usages. La variété et le charme de ses expressions ne purent cacher cette uniformité dans les pensées et les sentimens. C'est toujours la préférence donnée à l'amour sur la gloire ou la fortune, à la paresse sur l'activité, à l'obscurité sur l'éclat, à la médiocrité sur la richesse. C'est toujours ou la peinture des voluptés, ou les larmes d'une amante sur le tombeau d'un amant. *Ovide* son ami, a fait sur sa mort une très-belle *Elégie*. L'abbé *de Marolles* a traduit *Tibulle*; mais sa version est très-foible; et pour nous servir de la comparaison de l'ingénieuse *Sévigné*, ce traducteur ressemble aux *Domestiques qui vont faire un message de la part de leur Maître. Ils disent trop ou trop peu, et souvent même tout le contraire de ce qu'on leur a ordonné.* Il traduit: *Solito membra levare lecto.* « Délasser mes membres sur ma paillasse accoutumée. » M. l'abbé *de Longchamps* en a donné une Traduction, 1777, in-8.° Il en parut une autre médiocre, par le marquis *de Pezai*, 2 vol. in-8°, avec *Catulle* et *Gallus*; et une troisième à Paris, 1784, in-8.° L'édition de ce poëte, donnée par *Brouckhusius*, Amsterdam, 1708, in-4°, est estimée. On trouve ordinairement les Poésies de *Tibulle* à la suite de celles de *Catulle*... *Voyez* CATULLE *et* III. CHAPELLE.

TIBURTUS, l'aîné des fils d'*Amphiaras*, vint avec ses frères en Italie, où ils bâtirent une ville qui fut appelée Tibur. On lui érigea un autel dans le temple d'*Hercule* en cette ville, un des plus célèbres d'Italie.

TICHO-BRAHÉ *ou* TYCO-BRAHÉ, fils d'*Othon-Brahé* seigneur de Knud-Strup en Danemarck, d'une illustre maison originaire de Suède, naquit le 19 décembre 1546. Une inclination extraordinaire pour les mathématiques qui le distingua dès l'enfance, annonça ce qu'il seroit. A 14 ans, ayant vu une éclipse de soleil arriver au même moment que les astronomes l'avoient prédite, il regarda aussitôt l'astronomie comme une science divine, et s'y consacra tout entier. On l'envoya à Leipzig pour y étudier le droit, mais il employa à l'insçu de ses maîtres, une partie de son temps à faire des observations astronomiques. De retour en Danemarck, il se maria à une paysanne de Knud-Strup. Cette mésalliance lui attira l'indignation de sa famille, avec laquelle néanmoins le roi de Danemarck le réconcilia. Après divers voyages en Italie et en Allemagne, où l'empereur et plusieurs autres princes voulurent l'arrêter par des emplois considérables, il obtint de *Frédéric II* roi de Danemarck, l'isle de Ween, avec une grosse pension. Il y bâtit à grands frais le château d'Uranienbourg, c'est-à-dire *Ville du Ciel*, et la Tour merveilleuse de Stellebourg, pour ses observations astronomiques et ses divers instrumens et machines. *Christiern* roi de Danemarck et *Jacques VI* roi d'Ecosse, l'honorèrent de leurs visites. C'est dans cette retraite qu'il inventa le systême du Monde qui porte son nom; systême où les cieux cristallins, les épicycles et autres inconvéniens de celui de *Ptolomée* sont retranchés.

Les cinq planètes supérieures ont le soleil pour centre, et s'écartant de leur orbite pour le suivre en quelque sorte par une espèce d'attraction dans sa course annuelle autour de la terre, elles produisent le phénomène des rétrogradations. Il convenoit avec *Copernic* que le soleil devoit être le centre de *Mercure*, de *Mars*, de *Jupiter* et de *Saturne*; mais d'un autre côté, attaché à ce que ses yeux lui faisoient appercevoir, il crut la terre immobile au centre de l'univers, entourée de la lune, du soleil et des étoiles fixes qui tournent autour d'elle. Ce système tient de ceux de *Ptolomée* et de *Copernic*. *Ticho* place comme le premier, la terre au centre du monde, fait comme *Copernic*, le soleil centre particulier de cinq planètes, avec cette différence que *Mercure* et *Vénus* n'embrassent pas la terre dans les cercles qu'ils décrivent autour du soleil, au lieu qu'il en est autrement des trois autres. Cé qui doit immortaliser *Ticho-Brahé*, c'est son zèle pour le progrès de l'astronomie, qui lui fit dépenser plus de cent mille écus. Il détermina la distance des étoiles à l'équateur, et la situation des autres. Il en observa ainsi 777, dont il forma un Catalogue. Il soumit au calcul les réfractions astronomiques, et forma des Tables de réfraction pour différentes hauteurs. Mais une obligation essentielle que nous lui avons, est d'avoir découvert trois mouvemens dans la Lune qui servent à expliquer sa marche. Il fit encore quelques découvertes sur les Comètes. Ce savant astronome fut aussi un habile chimiste; il fit de si rares découvertes qu'il guérit un grand nombre de maladies qui passoient pour incurables. Sa grande application à l'astronomie et aux sciences abstraites, ne l'empêchoit point de cultiver les belles-lettres, sur-tout la poésie; et les Muses le délassoient des travaux astronomiques. Ce qui ternit sa gloire, c'est qu'avec tant de lumières, il eut le foible de l'astrologie judiciaire. Cet esprit si éclairé étoit pétri de mille petites superstitions. Un lièvre traversoit-il son chemin, il croyoit que la journée seroit malheureuse pour lui. Mais malgré ses erreurs, alors si communes, il n'en étoit ni moins bon astronome, ni moins habile mécanicien. Sa destinée fut celle des grands hommes: il fut persécuté dans sa patrie. Les ennemis que son caractère moqueur et colère lui avoit faits, l'ayant desservi auprès de *Christiern* roi de Danemarck, il fut privé de ses pensions. Il quitta alors son pays pour aller en Hollande; mais sur les vives instances de l'empereur *Rodolphe II*, il se retira à Prague. Ce prince le dédommagea de toutes ses pertes et de toutes les injustices des cours. *Ticho* mourut le 24 octobre 1601, à 55 ans, d'une rétantion d'urine, maladie qu'une sotte timidité lui avoit fait contracter à la table d'un grand ou dans le carrosse de l'empereur. C'est ce qui a fait dire de lui :

Il vécut comme un sage,
Et mourut comme un sot.

Sa taille étoit médiocre, mais sa figure étoit agréable. Il avoit le caractère bienfaisant, et il guérit plusieurs malades sans exiger aucune rétribution. Le feu de son imagination lui donnoit du

goût pour la poésie; il faisoit des vers, mais sans s'assujettir aux règles. Il aimoit à railler, et ce qui est assez ordinaire, il n'entendoit point raillerie. Attaché opiniâtrément à ses sentimens, il souffroit avec peine la contradiction. Ses principaux ouvrages sont : I. *Progymnasmata Astronomiæ instauratæ*, 1598, in-folio. II. *De Mundi Ætherei recentioribus Phænomenis*, 1589, in-4.° III. *Epistolarum Astronomicarum Liber*, 1596, in-4.° *Jessenius* a donné sa *Vie*, Hambourg, 1601, in-4°; et *Gassendi*, la Haye, 1655, in-4.° — *Sophie* Brahé sa sœur cultivoit la poésie; et l'on a d'elle une *Epître* en vers latins.

TICHONIUS, écrivain Donatiste sous l'empire de *Théodose le Grand*, avoit beaucoup d'esprit et d'érudition. Nous avons de lui le *Traité* des sept *Règles* pour expliquer l'Ecriture-Sainte, dont *St. Augustin* a fait l'Abrégé dans son Livre troisième *de la Doctrine Chrétienne*. On le trouve dans la *Bibliothèque des Pères*... *Tichonius* est reconnu aujourd'hui pour le véritable auteur du *Commentaire* sur *St. Paul*, que l'on avoit attribué à *St. Ambroise*. (*Voyez* l'Histoire Littéraire de France, tom. 12, Avertissement, page 7.)

I. TICKELL, (Thomas) poëte Anglois, né en 1686, mort à Bath le 23 avril 1740, fut secrétaire des lords de justice d'Irlande : place qu'il remplit avec honneur jusqu'à sa mort. Ses poésies relatives à plusieurs événemens de son temps, ne sont point sans mérite. *Cazin* en a donné une édition, Paris, in-12.

II. TICKELL, (Richard) poëte Anglois, mort en 1793, suivit la carrière dramatique et a donné quelques pièces au théâtre de son pays. Les deux plus remarquables sont : *L'Aimable Berger* et le *Carnaval de Venise*. *Tickell* est encore auteur de deux ouvrages, intitulés : *Le Projet* et l'*Anticipation*. Dans ce dernier, il critique et imite le ton et le style des principaux orateurs du parlement.

TIDEMAN, (Philippe) peintre, né à Hambourg en 1657, mort en 1705, fut l'un des meilleurs élèves de *Lairesse*. Les sujets de ses tableaux sont presque tous allégoriques ou tirés de la mythologie.

TIFERNAS *ou* Tiphernas, (Grégoire) natif de Tiferno en Italie, se rendit très-habile dans la connoissance du grec, et professa pour la première fois cette langue à Paris en 1473. Il mourut dans cette dernière ville, âgé de 50 ans, vers 1469, empoisonné, dit-on, par des envieux de sa gloire. On a de lui : I. Des *Poésies latines* à la suite d'un *Ausone*, etc. Venise, 1472, in-folio, et séparément, in-4.° II. La *Traduction* des sept derniers livres de *Strabon*, dont les dix premiers sont de *Guarino*; Lyon, 1559, 2 vol. in-16.

TIGELLIN, *Voyez* IV. Apollonius.

TIGNONVILLE, (Mlle de) demoiselle vertueuse, pour qui *Henri IV* soupira inutilement. Elle étoit, suivant les apparences, petite-fille de *Lancelot du Montuan* seigneur de Tignonville, premier maître d'hôtel de la reine de Navarre, et fille de la ba-

ronne *de Tignonville* gouvernante de *Catherine* princesse de Navarre, en 1576. Mlle *de Tignonville* avoit l'honneur d'appartenir à *Henri IV* par la maison d'*Alençon*. *Charles* bâtard *d'Alençon*, seigneur de Caniel au pays de Caux, épousa *Germaine Ballue* nièce du fameux cardinal *Ballue*, et fut père de *Marguerite d'Alençon* femme de *Lancelot du Montuan*. HENRI devint éperdument amoureux de Mlle *de Tignonville* peu de temps après son évasion de la cour avec le duc *d'Alençon* son beau-frère, c'est-à-dire vers l'an 1576. Le roi de Navarre, dit *Sully*, s'en alla en Béarn sous prétexte de voir sa sœur, mais réellement pour subjuguer la jeune *Tignonville*. Elle résista fermement aux attaques du roi de Navarre; et ce prince qui s'enflammoit à proportion des obstacles qu'il trouvoit au succès, employa auprès de la jeune *Tignonville* toutes les ressources d'un amant passionné. Il connoissoit l'esprit adroit et enjoué d'*Agrippa d'Aubigné* qui étoit alors en faveur auprès de lui. Il voulut l'engager de parler pour lui à sa maîtresse; il l'en pria les mains jointes, les larmes aux yeux; car personne de plus foible que *Henri* dans ces occasions. Mais *d'Aubigné* refusa de faire pour son maître, ce qu'il auroit fait pour un de ses égaux. Mlle *de Tignonville*, l'objet de cet article, étoit vraisemblablement *Marguerite de Tignonville*, qui par son mariage avec *François de Prunelé*, porta le nom et la terre de *Tignonville* dans la maison de *Prunelé*. Nous ignorons l'année de sa mort; mais nous devions faire connoître sa vertu.

TIGNY, (G. de) naturaliste François, mort dans ces dernières années, est principalement connu par une *Histoire Naturelle des Insectes*, publiée l'an dix, à Paris, en 10 vol. in-8.° C'est un très-bon abrégé des ouvrages d'entomologie de *Geoffroi*, *Géer*, *Roesel*, *Linnée* et *Fabricius*. On y a suivi la méthode d'*Olivier* en général; mais on s'en est écarté dans l'article des crustacées qui font une classe à part, et dans celui des insectes sans ailes que l'on a rangés dans un nombre d'ordres plus considérable. L'auteur ne s'est attaché dans la description des espèces qu'aux plus curieuses, à celles dont les habitudes, la manière de vivre excitent le plus d'intérêt; en sorte que son ouvrage mérite de devenir classique. *Tigny* possédoit une riche collection d'insectes indigènes qu'il avoit pris soin de former avec son épouse qui partageoit ses occupations et ses goûts. Le Discours préliminaire de son *Histoire des Insectes* est de M. *Brongniart*.

TIGRANE, roi d'Arménie, ajouta la Syrie à son empire. Les Syriens lassés des diverses révolutions qui désoloient leur pays, s'étoient donnés à lui l'an 85 avant Jésus-Christ. Il soutint la guerre contre les Romains, en faveur de *Mithridate* son gendre; mais ayant été vaincu par *Lucullus* (Voyez *ce mot*) et par *Pompée*, il céda aux vainqueurs une partie de ses états, et s'en fit des protecteurs. Il vécut ensuite dans une profonde paix jusqu'à sa mort. — Le second de ses fils nommé aussi TIGRANE, se révolta contre lui; et ayant été vaincu, il

se réfugia chez *Phraate* roi des Parthes, dont il avoit épousé la fille. Ce jeune prince, avec le secours de son beau-père, porta les armes contre son père ; mais craignant les suites de sa révolte, il se mit sous la protection des Romains. *Tigrane* suivit son exemple. *Pompée* lui conserva le trône d'Arménie, à condition de payer un tribut pour les frais de la guerre, et donna à son fils la province de Sophène ; mais ce jeune prince mécontent de son partage, s'attira par ses murmures la colère de *Pompée* qui le fit mettre dans les fers. *Tigrane* le père passoit pour un prince courageux, mais cruel.

TIL, (Salomon Van-) né en 1644 à Wesop à deux lieues d'Amsterdam, se fit connoître par son habileté dans la philosophie, dans l'histoire naturelle, dans la médecine, dans la théologie et dans les antiquités sacrées et profanes. On lui donna en 1664 une chaire de théologie à Leyde, où il lia une étroite amitié avec *Cocceius* qui l'imbut de sa doctrine. *Van-Til* s'appliqua avec ardeur à l'étude de l'Ecriture-Sainte, selon la méthode des *Coccéiens*. Comme sa mémoire n'étoit pas assez bonne pour retenir ses Sermons, il prêchoit par analyse : méthode qu'il rendit publique. Cet habile Protestant mourut à Leyde en 1713, après avoir publié plusieurs écrits. Sa maison étoit toujours ouverte aux savans qui trouvoient des ressources dans ses lumières. Il avoit cultivé la physique, la botanique, l'anatomie, etc. Parmi ses ouvrages, les uns sont en flamand et les autres en latin. Les principaux sont : I. Sa *Méthode d'étudier* et celle *de prêcher*. II. Des *Commentaires* sur les *Pseaumes*. III. — sur les Prophéties de *Moyse*, d'*Habacuc* et de *Malachie*. IV. Un *Abrégé de Théologie*. V. Des *Remarques* sur les *Méditations* de *Descartes*.

TILEMANNUS, *Voy.* HESHUSIUS.

TILESIO *ou plutôt* TELESIO, (Bernardin) en latin *Telesius*, né à Cosence dans le royaume de Naples, essuya dans sa jeunesse divers malheurs. Ayant pris le bonnet de docteur en philosophie à Padoue, il professa cette science à Naples, et y forma une société littéraire qui subsista quelque temps sous le nom D'ACADÉMIE TÉLÉSIENNE. Son grand âge l'ayant obligé de quitter Naples, il se retira à Cosence où il mourut en octobre 1588, dans sa 80e année. Il avoit été marié ; et le seul fils qui lui resta fut assassiné du vivant de son père. *Telesio* fut l'un des premiers savans qui secouèrent le joug d'*Aristote*, contre lequel il marqua même trop d'acharnement. *Paul IV* instruit de son mérite, avoit voulu, selon *de Thou*, lui donner l'évêché de Cosence ; mais il le refusa, aimant mieux cultiver la raison en paix, que de jouer un rôle dans le monde. *Niceron* révoque en doute cette anecdote ; et son doute est fondé sur de bonnes raisons. On a de *Telesio* : I. *De naturâ Rerum juxtà propria principia*, Rome, 1565, in-4°, et 1588, in-fol. II. *Varii Libelli de rebus naturalibus*, 1590, in-4.° Ces Traités font regretter qu'il ne fût pas venu dans un temps plus éclairé. Il y fait revivre la philosophie de *Parménide*, en l'appuyant de ses

propres sentimens ; mais ce composé bizarre, dit *Niceron*, ne fit pas fortune. On a osé publier que les moines qui ne pouvoient souffrir le mépris qu'il faisoit d'*Aristote* dans ses leçons et ses écrits, lui ôtèrent le repos et la vie.

TILETAIN, (Jean-Louis) imprimeur renommé de Paris, mort en 1547, a publié en caractères italiques et en romains, plusieurs Ouvrages recherchés pour la beauté de leurs éditions. Lui-même savoit le grec et le latin, et il est auteur de *Commentaires* estimés sur *Quintilien*. Il avoit attaché à son imprimerie en qualité de correcteur le savant *Guillaume Morel*, et avoit pris pour emblême un basilic.

TILINGIUS, (Matthieu) savant médecin Allemand du 17e siècle, est auteur de divers ouvrages. Les principaux sont : I. *De Rhabarbaro*, 1679, in-4.° II. *Lilii albi descriptio*, 1671, in-8.° III. *De Laudano opiate*, in-8.° IV. *Opiologia nova*, in-4°, 1697. V. *L'Anatomie de la Rate*, in-12, 1673. VI. Un *Traité des Fièvres malignes*, 1677, in-12.

TILLADET, (Jean-Marie de la Marque de) né au château de Tilladet en Armagnac vers 1650, fit deux campagnes, l'une dans l'arrière-ban, l'autre à la tête d'une compagnie de cavalerie. Après la paix de Nimègue, il quitta les armes pour entrer chez les Pères de l'Oratoire, où il se consacra à la prédication et à la littérature. Il en sortit ensuite, et mourut à Versailles le 15 juillet 1715, à 65 ans, membre de l'académie des Belles-Lettres. La douceur de ses manières, sa modestie, sa circonspection, sa droiture, son caractère sensible et officieux lui firent des amis illustres. Son goût et son talent pour les matières de la métaphysique le jetoient dans des distractions dont il se tiroit avec beaucoup de franchise et de politesse. On a de lui un *Recueil de Dissertations*, 1712, 2 vol. in-12, sur diverses matières de religion et de philologie qui sont presque toutes du savant *Huet* évêque d'Avranches, avec une longue Préface historique qui n'annonce qu'un médiocre talent pour l'art d'écrire. On trouve aussi quelques *Pièces* de lui dans les Mémoires de l'académie des Belles-Lettres.

TILLEMANS, (Pierre) peintre Flamand, né à Anvers, mort en 1734, s'établit en Angleterre, et y acquit de la considération et de la fortune par ses paysages, et ses tableaux de chasses et de courses de chevaux.

TILLEMONT, *Voyez* I. NAIN.

I. TILLET, (N. du) né à Bordeaux, devint directeur de la monnoie de Troye, et membre de l'académie des Sciences de Paris. Il s'occupa beaucoup à perfectionner l'agriculture, et publia à cet effet les écrits suivans : I. *Essai* sur la cause qui noircit les grains dans les épis, 1755, in-4.° II. *Expériences* faites à Trianon sur la cause qui corrompt les blés, 1756, in-8.° Cet ouvrage a été réimprimé en 1785, in-4.° III. *Histoire* d'un insecte qui dévore les grains dans l'Angoumois, 1762, in-12. *Duhamel du Monceau* contribua par son travail à la publication de cet

écrit. IV. *Observations* sur les effets produits par la fumée du varech, lorsqu'on brûle cette plante pour la réduire en soude, 1772, in-4.° V. On lui doit encore une *Dissertation* sur la ductilité des métaux, un *Mémoire* sur le rapport des poids étrangers avec le marc de France; plusieurs autres sur la manière de régler la valeur du pain proportionnellement à celle du blé et des farines, sur le poids du pain au sortir du four, sur la mouture économique, sur les avantages du commerce des farines préférablement à celui du blé, etc. Ce savant laborieux est mort sexagénaire, le 20 décembre 1791.

II. TILLET, (Jean) avocat de Bordeaux, mort dans sa patrie en 1722, a publié la suite de la *Chronique Bordeloise* jusqu'en 1701, in-4°; et une autre aux arrêts de *la Peyreire*, 1717, in-folio.

TILLET, (Du) *Voyez* Du-TILLET.

TILLET, *Voyez* TITON *du Tillet.*

I. TILLI, (Jean Tzerclaës comte de) d'une illustre maison de Bruxelles, porta d'abord l'habit de Jésuite qu'il quitta pour prendre les armes. Après avoir signalé son courage en Hongrie contre les Turcs, il eut le commandement des troupes de Bavière sous le duc *Maximilien*, et se distingua à la bataille de Prague, le 8 novembre 1620. Il défit ensuite *Mansfeld* un des chefs des rebelles, et le contraignit d'abandonner le haut Palatinat l'an 1622. Il mit son armée en déroute près de Darmstadt, et le poussa hors d'Allemagne. Il avoit auparavant secouru l'archiduc *Léopold* à la prise de Breda, et avoit pris Heidelberg, ville capitale du Palatinat du Rhin. Sa valeur éclata sur-tout contre le duc d'*Halberstadt*, qu'il défit à Stavelo. Il fallut que *Tilli* dans cette bataille envoyàt des trompettes par-tout pour faire cesser le carnage: deux mille ennemis restèrent sur la place, et 4 ou 5000 furent faits prisonniers. Cette victoire lui fut d'autant plus glorieuse, qu'il n'eut que 200 hommes de tués et presque autant de blessés. Il donna quelque temps après un second combat qui ne lui fut guère moins avantageux que le premier; il y périt beaucoup d'ennemis et quantité de leurs officiers, illustres par leur valeur et par leur naissance. Il prit ensuite Minden et plusieurs autres villes, et obligea le landgrave de Hesse de garder la foi à l'Empire. L'an 1626 il défit l'armée de Danemarck à la journée de Lutter dans le duché de Brunswick, et se rendit maître de 22 canons, de 80 drapeaux, de plusieurs étendards et de tout le bagage des ennemis. Le pape *Urbain VIII* lui écrivit pour lui marquer la joie que toute l'Eglise avoit d'une victoire si avantageuse à tous les Catholiques. *Tilli* né avec les talens de la guerre et de la négociation, alla à Lubeck en 1629 en qualité de plénipotentiaire, pour la conclusion de la paix avec le Danemarck. On lui donna l'année d'après le commandement général des armées de l'Empire, à la place de *Walstein*. Après avoir secouru Franckfort-sur-l'Oder contre les Suédois, il prit Brandebourg d'assaut, puis Magdebourg qui fut pillé par ses soldats et presque ruiné par un in-

cendie. Ayant jeté la terreur dans la Thuringe, il prit Leipzig l'an 1631; mais il y fut défait trois jours après par *Gustave-Adolphe* roi de Suède. Il rallia ses troupes, prit quelques villes dans la Hesse, et repoussa *Horn* chef du parti Protestant. Enfin il fut blessé mortellement en défendant le passage du Lech, à Ingolstadt le 30 avril de l'an 1632. Il fit un legs de 60,000 risdales aux vieux régimens qui avoient servi sous lui, afin que sa mémoire leur fût toujours chère. On a remarqué qu'il n'avoit point connu de femme et n'avoit jamais bu de vin. Au commencement du XVIIe siècle, il passoit pour le plus grand capitaine de l'Empire; il avoit encore cette réputation un an avant sa mort; *Gustave* la lui fit perdre.

II. TILLI, (Ange) professeur de botanique à Pise, et membre de la Société royale de Londres, vit le jour à Castro dans le Florentin l'an 1653. On a de lui en latin le *Catalogue des Plantes du Jardin de Pise*, Florence, 1723, in-folio, avec 50 figures. Cet ouvrage est estimé.

TILLI, *Voyez* TILLY.

TILLOTSON, (Jean) né dans le comté d'Yorck d'une famille peu relevée, reçut une éducation au-dessus de sa naissance. Il fut d'abord Presbytérien; mais le livre du docteur *Chillingworth* lui étant tombé entre les mains, il embrassa la communion Anglicane, en conservant cependant toujours l'estime qu'il avoit conçue pour son ancien parti. La force de ses raisonnemens et la clarté de ses principes ramenèrent plusieurs non-Conformistes dans le bercail de l'Eglise Anglicane. *Tillotson* les y attacha plus que bien d'autres docteurs qui avoient plus de zèle que de prudence. Il ne les traita jamais avec mépris, ni d'une manière qui sentît l'animosité. Ce qui acheva de perfectionner ses talens, ce fut l'amitié longue et étroite qu'il eut avec l'évêque *Wilkins*. Dès qu'il se fut consacré au service de l'Eglise, il se forma à une éloquence simple que la plupart des prédicateurs ont suivie en Angleterre. Il commença à étudier profondément l'Ecriture, et il ne dédaignoit pas de la citer comme nos orateurs petits-maîtres pour qui l'Evangile semble avoir vieilli. Il lut ensuite tous les anciens philosophes et les Traités de morale. *St. Basile* et *St. Chrysostôme* furent les Pères auxquels il s'attacha de préférence. Après avoir fait une ample moisson dans ces champs fertiles, il composa un grand nombre de Sermons, modèles de cette simplicité noble dont nos prédicateurs François s'éloignent trop. Plusieurs écrivains Anglois jetoient alors les fondemens de l'Athéisme. Il s'opposa à ce torrent autant qu'il le put, et il publia en 1665 son *Traité de la Règle de la Foi*. Quelques fanatiques voyant qu'il n'avançoit que des principes fondés sur le simple raisonnement, voulurent le faire passer pour un homme qui ne croyoit rien que ce qui étoit à la portée de la raison; mais il méprisa leurs plates critiques, et ils furent réduits au silence. Il fut fait doyen de Cantorbery, puis de Saint-Paul, et clerc du cabinet du roi. Il n'aspiroit point à une plus haute fortune lorsqu'il fut installé en 1691 sur le siége de Cantorbery. Cet illustre archevêque, le premier

orateur de son pays, se distingua également par sa piété et par sa modération. Il mourut à Lambeth le 22 novembre 1694, à 65 ans. Il ne laissa à sa famille d'autre succession à recueillir que le manuscrit de ses *Sermons posthumes*, vendus deux mille cinq cents guinées. Mais le roi d'Angleterre donna une pension de six cents livres sterling à sa veuve. « *Tillotson*, dit *Burnet*, avoit les idées nettes, l'esprit brillant, le style plus pur qu'aucun de nos théologiens. A une rare prudence il joignoit tant de candeur, qu'il n'y a point eu de ministre plus universellement chéri et estimé. Paroissant avec éclat contre la Religion Romaine, ennemi de la persécution, terrassant les Athées, personne ne contribua davantage à ramener les bourgeois de Londres au culte Anglican. » On a de lui : I. Un *Traité de la Règle de la Foi*, contre les Athées et les Incrédules. II. Un vol. in-folio de *Sermons* publiés pendant sa vie. *Barbeyrac* et *Beausobre* les traduisirent d'anglois en françois, en 7 vol. in-8°, avec plus de fidélité que d'élégance. III. Des *Sermons* posthumes, en 14 vol. in-8.° Les Anglois regardent *Tillotson* comme un homme avec lequel les orateurs François ne peuvent pas être mis en parallèle ; mais il ne seroit pas peut-être difficile de montrer l'injustice de cette prétention. Du moins les versions françoises ont souvent rendu son éloquence sèche, triste et monotone. On y trouve aussi beaucoup de choses contraires au génie de l'éloquence et à la dignité de la chaire. Dans son sermon *sur les préjugés contre la Religion*, *Tillotson* se fait une objection tirée de l'opposition que l'homme trouve entre ses devoirs et ses penchans ; et cette objection il la copie de la tragédie de *Mustapha*, de *Fulke Lord Broode* dont il cite en chaire une tirade de vers. Une pareille citation est-elle digne de la majesté d'un temple ? *Les passions*, ajoute-t-il, *sont une espèce de glu qui nous attache aux choses basses et terrestres.... A peine peut-on passer dans les rues, j'en parle par expérience, sans que les oreilles soient frappées de juremens et d'imprécations horribles qui suffiroient pour perdre une nation quand elle ne seroit coupable que de ce crime ; et ce ne sont pas seulement les laquais qui vomissent de tels discours blasphématoires, ils sortent aussi de la bouche des maîtres.* Ailleurs, pour prouver qu'il faut croire les mystères de la religion, quoique l'on ne puisse jamais les comprendre avec évidence, *Tillotson* s'exprime ainsi : *On mange, on boit tous les jours, bien que personne, à mon avis, ne puisse démontrer que son boulanger, son brasseur et son cuisinier n'ont pas mis du poison dans le pain, dans la bière ou dans la viande.* C'étoit ainsi que *Tillotson* exerçoit le ministère de la parole dans le siècle des *Dryden*, des *Addisson*, des *Waller*, des *Milton*, et en présence de ce même *Charles II* qui avoit entendu dès son enfance les plus illustres orateurs François. « O *Louis XIV!* s'écrie un homme qui avoit beaucoup lu ces Sermons, qu'aurois-tu donc pensé, si les ministres des autels t'avoient parlé ce langage au milieu de ta cour ? »

TILLY, (Henri de) seigneur de Fontaine-Henri près de Caen dans le 14[e] siècle, unit à la profession des armes des lumières supérieures à celles de ses contemporains. Il chercha à créer le commerce dans sa province et sur-tout à y améliorer l'agriculture. Le croisement des races et le perfectionnement des lainages devinrent les objets de ses soins. Il légua à l'abbaye d'Ardenne les brebis et les chèvres qu'il avoit fait venir de Séville en Espagne, *Oves et Capras de Sevilld*. « Ainsi, dit M. *de la Rue* professeur d'histoire à Caen, nos pères avoient voulu exécuter un projet que la sagesse du gouvernement actuel réalise, et c'est sans doute à leurs premiers essais que nous devons la supériorité reconnue des laines des campagnes de Falaise et de Caen. »

TIMAGÈNE, rhéteur d'Alexandrie, étoit fils d'un orfèvre. Ayant été fait prisonnier au siége de cette ville, il fut transporté à Rome où le fils de *Sylla* l'affranchit à cause de ses talens. Réduit d'abord à être cuisinier et porteur de chaise, il reprit quelque temps après sa profession de rhéteur et gagna les bonnes graces de *Jules-César*. Mais il ne sut pas les conserver. Son esprit mordant et caustique lui fit défendre l'entrée du palais du dictateur; et *Timagène* piqué, brûla l'histoire qu'il avoit faite de ce héros.

TIMANDRIDE, Spartiate, célèbre par sa vertu. En partant pour un voyage, il abandonna le gouvernement de sa maison et de ses biens à son fils. De retour ayant reconnu que par son économie il avoit augmenté son héritage, il lui dit : Qu'*il avoit commis une grande injustice contre les Dieux, ses proches, ses amis, ses hôtes et les pauvres, puisqu'il devoit, à l'exception des besoins de la vie, partager entre eux tout ce qui lui restoit de superflu.*

TIMANTHE, peintre de Sicyone, et selon d'autres, de Cythne l'une des Cyclades, contemporain de *Pamphile*, vivoit sous le règne de *Philippe* père d'*Alexandre le Grand*. Ce peintre avoit le talent de l'invention. C'est lui qui est l'auteur de ce fameux tableau d'*Iphigénie* regardé comme un chef-d'œuvre de l'art. Le peintre avoit représenté *Iphigénie* avec toutes les graces attachées à son sexe, à son âge, à son rang; avec le caractère d'une grande ame qui se dévoue pour le bien public, et avec l'inquiétude que l'approche du sacrifice devoit naturellement lui causer. Elle étoit debout devant l'autel. Le grand prêtre *Calchas* avoit une douleur majestueuse, telle qu'elle convenoit à son ministère. *Ulysse* paroissoit aussi pénétré de la plus vive douleur. L'art s'étoit épuisé à peindre l'affliction de *Ménélas* oncle de la princesse, d'*Ajax* et d'autres personnages présens à ce triste spectacle. Cependant il restoit encore à marquer la douleur d'*Agamemnon* père d'*Iphigénie*. Le peintre par un trait également ingénieux et frappant, couvrit son visage d'un voile. Cette idée a été heureusement employée plusieurs fois depuis, et sur-tout dans le *Germanicus* du *Poussin*. *Timanthe* peignit un Cyclope endormi; pour faire juger de la grandeur de ce géant, il avoit placé près de lui

des Satyres qui s'amusoient à mesurer son pouce avec un thyrse, espèce de bâton fort élevé. Ce peintre se couvrit aussi de gloire par la victoire qu'il remporta sur le fameux *Parrhasius* vainqueur de *Zeuxis*. On avoit proposé un prix pour celui qui exprimeroit le mieux la colère d'*Ajax*, furieux de n'avoir pu obtenir les armes d'*Achille*. La supériorité fut adjugée à *Timanthe*; et le vaincu exhala son dépit contre ses juges en ces termes : *Pauvre* Ajax ! *ton sort en vérité me touche plus que le mien propre. Te voilà donc encore une fois sur le point de céder la palme à un homme qui à beaucoup près ne te vaut pas ?*

TIMARETTE, jeune Grecque fille de *Micon*, est la première de son sexe qui ait peint avec succès.

I. TIMÉE DE LOCRES, vit le jour à Locres en Italie. *Pythagore* fut son maître. Il supposa avec lui une matière capable de prendre toutes les formes, une force motrice qui en agitoit les parties, et une intelligence qui dirigeoit la force motrice. Il reconnut comme son maître que cette intelligence avoit produit un monde régulier et harmonique. Il jugea qu'elle avoit vu un plan sur lequel elle avoit travaillé et sans lequel elle n'auroit su ce qu'elle vouloit faire. Ce plan étoit l'idée, l'image ou le modèle qui avoit représenté à l'Intelligence suprême le monde avant qu'il existât, qui l'avoit dirigée dans son action sur la force motrice, et qu'elle contemploit en formant les élémens, les corps et le monde. Ce modèle étoit distingué de l'Intelligence productrice du monde, comme l'architecte l'est de ses plans. *Timée de Locres* divisa donc encore la cause productrice du monde, en un esprit qui dirigeoit la force motrice, et en une image qui la déterminoit dans le choix des directions qu'elle donnoit à la force motrice, et des formes qu'elle donnoit à la matière. La force motrice n'étoit, selon *Timée*, que le feu. Une portion de ce feu dardée par les astres sur la terre, s'insinuoit dans des organes, produisoit des êtres animés. Une portion de l'Intelligence universelle s'unissoit à cette force motrice, et formoit une ame qui tenoit pour ainsi dire le milieu entre la matière et l'esprit. Ainsi l'ame humaine avoit deux parties: une qui n'étoit que la force motrice, et une qui étoit purement intelligente. La première étoit le principe des passions; l'autre étoit répandue dans tout le corps, pour y entretenir l'harmonie. Tous les mouvemens qui entretiennent cette harmonie, causent du plaisir; et tout ce qui la détruit, de la douleur, selon *Timée*. Les passions dépendoient donc du corps; et la vertu de l'état des humeurs et du sang. Pour commander aux passions, il falloit, selon *Timée*, donner au sang le degré de fluidité nécessaire pour produire dans le corps une harmonie générale. Alors la force motrice devenoit flexible, et l'intelligence pouvoit la diriger. Il falloit donc éclairer la partie raisonnable de l'ame après avoir calmé la force motrice, et c'étoit l'ouvrage de la philosophie. *Timée* ne croyoit point que les ames fussent punies ou récompensées après la mort. Les génies, les enfers, les furies n'é-

toient selon ce philosophe que des erreurs utiles à ceux que la raison seule ne pouvoit conduire à la vertu. On ne sait précisément en quelle année mourut *Timée ;* mais il est certain qu'il vivoit avant *Socrate*. Il nous reste de lui un petit *Traité de la Nature et de l'Ame du monde*, écrit en dialecte dorique. On le trouve dans les Œuvres de *Platon*, auquel ce traité donna l'idée de son *Timée*. *Boyer d'Argens* l'a traduit en françois avec de longues Notes, 1703, in-12. On avoit encore du philosophe Locrien l'*Histoire de la Vie de Pythagore*, dont parle *Suidas*, qui est perdue.

II. TIMÉE, rhéteur de Tauromine en Sicile, 285 avant J. C., fut chassé de la Sicile par le tyran *Agathocles*. Il se fit un nom célèbre par son *Histoire générale de Sicile*, et par son *Histoire particulière de la guerre de* Pyrrhus. *Diodore de Sicile* loue son exactitude dans les choses où il ne pouvoit satisfaire sa malignité contre *Agathocles* et contre ses autres ennemis. On avoit encore de lui des ouvrages sur la rhétorique; mais toutes ces productions sont perdues pour la postérité.

III. TIMÉE, sophiste, laissa un *Lexicon vocum Platonicarum*, qui parut à Leyde, 1754, in-8°, par les soins de *David Ruhnkenius*.

TIMOCLÉE, dame Romaine, fut violée dans le sac de Thèbes par un officier Thrace qui lui demanda encore son or. *Timoclée* le mena dans son jardin où elle l'avoit, disoit-elle, caché dans un puits. Le capitaine s'approcha du bord et se baissa pour en sonder la profondeur. Alors *Timoclée* l'ayant poussé de toutes ses forces, le précipita dans le puits, et jeta sur lui une si grande quantité de pierres qu'il fut bientôt étouffé.

TIMOCRATE, philosophe Grec, parut véritablement digne de ce nom par l'austérité de ses mœurs. Il s'étoit d'abord interdit les spectacles ; mais il se réconcilia ensuite avec eux. On ignore le temps auquel il vivoit.

TIMOCRÉON, poëte comique Rhodien, vers l'an 476 avant J. C., est connu par sa gourmandise et par ses vers mordans contre *Simonide* et *Thémistocle*. On n'a de ce satirique que quelques fragmens dans le *Corps des Poëtes Grecs*, Genève 1606 et 1614, 2 vol. in-folio. On lui fit cette épitaphe :

Multa bibens, et multa vorans, malè denique dicens
Multis, hic jaceo Timocreon *Rhodius*.

Ci gît sous ce tombeau moins un
homme qu'un chien :
Avec voracité, mordre, manger et
boire,
Telle est en quatre mots l'histoire
De *Timocréon* le Rhodien.

TIMOLÉON, capitaine Corynthien, étoit fils de *Timodème*, d'une famille distinguée. Il montra de bonne heure qu'il aimoit passionnément sa patrie. Son frère *Timophane* ayant voulu usurper le pouvoir souverain, *Timoléon* lui fit arracher la vie, aidé par son autre frère *Satyrus*. (*Voy.* TIMOPHANE.) Les Syracusains tyrannisés par *Denis le Jeune* et par les Carthaginois, s'adressèrent vers l'an 323 avant J. C.

J. C. aux Corinthiens, qui leur envoyèrent *Timoléon* avec dix vaisseaux seulement et mille soldats au plus. Ce généreux citoyen marcha hardiment au secours de Syracuse, sut tromper la vigilance des généraux Carthaginois qui, avertis de son départ et de son dessein par lettres, voulurent s'opposer à son passage. Les Carthaginois étoient pour lors maîtres du port, *Icetas* de la ville, *Denys* de la citadelle : mais *Denys* se voyant sans ressource, remit à *Timoléon* la citadelle avec toutes les troupes, les armes et les vivres qui y étoient, et se sauva à Corinthe. *Magon* général Carthaginois le suivit bientôt après. *Annibal* et *Amilcar* chargés du commandement après lui, résolurent d'aller d'abord attaquer les Corinthiens; mais *Timoléon* marcha lui-même à leur rencontre, avec une poignée de soldats qui défirent les Carthaginois et qui s'emparèrent de leur camp où ils trouvèrent un butin immense. Cette victoire fut suivie de la prise de plusieurs villes, ce qui obligea les Carthaginois à demander la paix. Les conditions furent, qu'ils ne posséderoient que les terres qui sont au-delà du fleuve Halicus près d'Agrigente; que ceux du pays auroient la liberté de s'établir à Syracuse avec leur famille et leurs biens, et qu'ils n'auroient aucune intelligence avec les tyrans. *Timoléon* passa le reste de sa vie à Syracuse avec sa femme et ses enfans. Il vécut en homme privé sans aucune envie de dominer, se contentant de jouir tranquillement de sa gloire. Il avoit d'abord voulu refuser l'emploi que lui donnèrent les Corinthiens, en le nommant capitaine général des troupes envoyées en Sicile; mais un mot plein de sens et d'élévation de la part du magistrat de la république, réveilla en lui l'ennemi de la tyrannie. *O Timoléon*, lui dit-il, *si tu acceptes cette charge, nous croirons que tu as tué un tyran; et si tu la refuses, nous serons persuadés que tu as assassiné ton frère.* Les Syracusains pleins de reconnoissance pour ce grand homme leur libérateur, le regardèrent toujours comme leur père. Les décisions sur les affaires importantes se régloient toujours sur ses avis. Ils virent un jour avec indignation deux particuliers l'accuser de malversation. Le peuple étoit même prêt à mettre les délateurs en pièces lorsque *Timoléon* arrêta cette fureur : *O Syracusains*, leur cria-t-il, *qu'allez-vous faire? Songez que tout citoyen a droit de m'accuser. Gardez-vous en cédant à la reconnoissance, de donner atteinte à cette même liberté qu'il m'est si glorieux de vous avoir rendue.* Il sembloit aux Syracusains qu'une divinité tutélaire veilloit sur les jours de *Timoléon*. Dans le moment qu'après une célèbre victoire il offroit un sacrifice aux Dieux, deux assassins envoyés par les ennemis, trouvent le moyen de s'approcher de lui à la faveur de leur déguisement. Un d'eux avoit le bras levé pour le frapper, lorsque cet assassin est lui-même renversé par un inconnu qui le poignarde et se sauve aussitôt dans un lieu écarté. Le camarade du mort effrayé de ce coup imprévu, s'approche de l'autel, l'embrasse, et demandant grace à *Timoléon* lui révéla la suite du complot. Cependant on va à la poursuite de l'inconnu qui crie de toute

sa force qu'il n'a commis d'autre crime que celui d'avoir vengé la mort d'un père que le malheureux qu'il venoit de tuer avoit autrefois assassiné dans la ville des Léontins. Il prend à témoin plusieurs des assistans qui confirment la vérité du fait, mais qui n'en admirent pas moins la manière dont la providence enchaine souvent les événemens pour déconcerter les vains projets des hommes. C'est de *Plutarque* qu'on a tiré ce fait et cette réflexion. Après la mort de *Timoléon*, on lui éleva un superbe monument dans la place de Syracuse, qui fut appelée *la place Timoléonte*. Le décret qui fut porté à l'occasion de ce monument, étoit conçu en ces termes: « Le peuple de Syracuse a voulu que *Timoléon* de Corinthe fils de *Timodème*, fût enterré aux dépens du public et qu'on employât aux frais de ses funérailles jusqu'à la somme de deux cents mines; et pour honorer davantage sa mémoire, il a ordonné qu'à l'avenir toutes les années le jour de son trépas, on célébrera en son honneur des jeux de musique et des jeux gymniques, et qu'on fera des courses de chevaux. Tout cela, parce qu'ayant exterminé les tyrans, défait en plusieurs batailles les Barbares, et repeuplé les plus grandes cités qui étoient abandonnées et désertes, il a donné aux Siciliens de très-bonnes lois. » *Voy.* III. CÉPHALE.

TIMOMAQUE, peintre célèbre de Bizance, avoit fait une *Médée* et un *Ajax* si supérieurement peints, que *César* les acheta 240,000 livres pour les consacrer dans le temple de *Vénus* à Rome.

I. TIMON *le Misanthrope*, c'est-à-dire *qui hait les hommes*, né à Colyte bourgade de l'Attique vers l'an 420 avant J. C., étoit l'ennemi de la société et du genre humain, et il ne s'en cachoit pas. Il fuyoit la société comme on évite un bois rempli de bêtes féroces. Il alla néanmoins un jour dans l'assemblée du peuple auquel il donna cet avis impertinent : *J'ai un figuier auquel plusieurs se sont déjà pendus ; je veux le couper pour bâtir en sa place : ainsi, s'il y en a quelqu'un parmi vous qui s'y veuille pendre, qu'il se dépêche.* Cet ennemi du genre humain ne laissa pas d'avoir un ami intime qui se nommoit *Apemante*, auquel il s'étoit attaché à cause de la conformité du caractère. Soupant un jour chez *Timon*, et s'étant écrié : *Cher* Timon, *que ce repas me paroît doux !* — *Sans doute*, lui repartit-il, *si tu n'y étois pas.* Le même *Apemante* lui demanda un jour pourquoi il aimoit si tendrement *Alcibiade*, jeune homme hardi et entreprenant ? *C'est*, lui répondit-il, *parce que je prévois qu'il sera la cause de la ruine des Athéniens.* Un tel original à sa mort ne dut pas être beaucoup pleuré. On lui fit une épitaphe, où son caractère étoit heureusement rendu, et qui se trouve dans l'*Anthologie*; la voici en vers françois :

> Passant, laisse ma cendre en paix ;
> Ne cherche point mon nom ; apprends que je te hais :
> Il suffit que tu sois un homme.
> Tiens, tu vois ce tombeau qui me couvre aujourd'hui ;
> Je ne veux rien de toi : ce que je veux de lui,
> C'est qu'il se brise et qu'il t'assomme.

On dit qu'après sa mort, la mer indignée de baigner son tombeau qui étoit sur le rivage, le repoussa bien loin dans les terres. *Voyez* I. HÉRACLITE.

II. TIMON, (Samuel) né à Tharna dans le comté de Trenschin en Hongrie, se fit Jésuite l'an 1693. Après avoir enseigné la philosophie, il voulut se consacrer aux pénibles fonctions de missionnaire dans sa patrie; mais sa mauvaise santé l'attacha à son cabinet où il ne cessa de travailler à l'histoire de son pays. Il mourut à Cassovie le 7 avril 1736, à 61 ans. Les monumens de son application sont : I. *Celebriorum Hungariæ urbium et oppidorum chorographia*, Tirnau, 1702, in-4.° *Gabriel Szerdahelyi* Jésuite en a donné une édition augmentée, Vienne 1718, in-4°; Cassovie, 1732, et Tirnau, 1770, in-4.° II. *Epitome rerum Hungaricarum*, Cassovie, 1736, in-folio. C'est un Abrégé chronologique des royaumes de Hongrie, Dalmatie et Croatie. III. *Imago antiquæ Hungariæ*, Cassovie, 1734, in-8.° IV. *Imago novæ Hungariæ*, Cassovie, 1734, in-8.° Ces deux ouvrages ont paru réunis à Vienne, 1754, un vol. in-4.°

TIMOPHANE, jeune homme qui n'écoutoit que son ambition et ses plaisirs, voulut être le tyran de Corinthe sa patrie vers l'an 343 avant Jésus-Christ. Le célèbre *Timoléon* son frère auroit pu partager avec lui la souveraine autorité; mais bien loin d'entrer dans son complot, il préféra le salut de ses compatriotes à celui de son sang. Après avoir employé à plusieurs reprises, mais en vain, ses prières et ses remontrances pour engager *Timophane* à rendre la liberté à ses concitoyens, il le fit assassiner. Plusieurs admirèrent cette action comme le plus noble effort de la vertu humaine; les autres jugèrent que *Timoléon* avoit violé les droits les plus sacrés de l'amitié fraternelle. Sa mère inconsolable ne voulut pas le voir et lui refusa sa porte. *Plutarque* ne pensoit point ainsi. D'autres philosophes pensèrent comme lui que les droits de la nature devoient céder à ceux de la patrie. Le caractère de cet inflexible républicain est développé avec force dans la tragédie de son nom par *la Harpe*.

TIMOTEO, peintre célèbre, né à Urbin en 1470, mort en 1524, réussissoit également à peindre le paysage, le portrait et l'histoire. Son coloris est flatteur et ses dessins bien terminés.

I. TIMOTHÉE, capitaine Athénien, fils de *Conon* célèbre général, marcha sur les traces de son père pour le courage, et le surpassa en éloquence et en politique. Il eut des ennemis comme tous les grands hommes. Ses jaloux le firent peindre dans un tableau où il étoit représenté dormant, et la Fortune à ses pieds qui prenoit pour lui des villes dans un filet. Mais il fit voir qu'il étoit bien éveillé, lorsqu'après avoir ravagé les côtes de la Laconie, il s'empara de l'isle de Corcyre et remporta sur les Lacédémoniens une célèbre bataille navale l'an 376 avant Jésus-Christ. Il prit ensuite Torne et Potidée, délivra Cysique et commanda la flotte des Athéniens avec *Iphicrate* et *Charès*. Ce dernier gé-

néral ayant voulu attaquer les ennemis pendant une violente tempête, et *Timothée* ayant refusé, il le fit condamner par le peuple à une amende de cent talens. L'illustre opprimé, hors d'état de payer une si forte amende, se retira à Chalcide où il mourut. Ce général étoit aussi prudent que courageux. *Charès* montrant un jour aux Athéniens les blessures qu'il avoit reçues pendant qu'il commandoit les armées, *Timothée* lui répondit : *Et moi, j'ai toujours rougi de ce qu'un trait étoit venu tomber assez près de moi, comme m'étant exposé en jeune homme, et plus qu'il ne convenoit au chef d'une si grande armée.* Son désintéressement étoit extrême ; il rapporta à sa patrie douze cents talens pris sur les ennemis, sans en rien réserver pour lui-même.

II. TIMOTHÉE, poëte musicien, né à Milet, ville Ionienne de Carie, excelloit dans la poésie lyrique et dithyrambique : mais ce fut à la musique qu'il s'appliqua principalement. Ses premiers essais ne réussirent pas ; ayant joué en présence du peuple, il fut sifflé. Un tel début l'avoit totalement découragé ; il songeoit à renoncer à la musique, pour laquelle il croyoit n'avoir aucune disposition. Mais *Euripide* dont la vue étoit plus juste que celle de la multitude, remarqua le talent de *Timothée* au milieu de sa disgrace ; il l'encouragea et l'assura d'un succès éclatant que l'avenir justifia. En effet, *Timothée* devint le plus habile joueur de cythare ; il ajouta même la dixième et la onzième corde à cet instrument, à l'imitation de *Therpandre* ; ce qui fut de nouveau condamné par un décret des Lacédémoniens, que *Boëce* nous a conservé. Il contient en substance : « Que *Timothée* de Milet étant venu dans leur ville, avoit paru faire peu de cas de l'ancienne musique et de l'ancienne lyre ; qu'il avoit multiplié les sons de celle-là et les cordes de celle-ci ; qu'à l'ancienne manière de chanter, simple et unie, il en avoit substitué une plus composée, où il avoit introduit le genre chromatique ; que dans son Poëme de l'*Accouchement de Sémélé*, il n'avoit pas gardé la décence convenable ; que pour prévenir les suites de pareilles innovations, qui ne pouvoient être que préjudiciables aux bonnes mœurs, les rois et les éphores avoient réprimandé publiquement *Timothée*, et avoient ordonné que sa lyre seroit réduite aux sept cordes anciennes, et qu'on en retrancheroit toutes les cordes nouvellement ajoutées, etc. » On se mettoit en devoir de couper, suivant *Athénée*, ces nouvelles cordes conformément au décret, lorsque *Timothée* apperçut une petite statue d'*Apollon*, dont la lyre avoit autant de cordes que la sienne ; il la montra aux juges, et il fut renvoyé absous. Sa réputation lui attira un grand nombre de disciples. On dit qu'il prenoit une fois plus de ceux qui venoient à lui pour apprendre à jouer de la flûte ou de la cythare, après avoir eu un autre maître. Sa raison étoit qu'un habile homme qui succède à ces demi-savans, a toujours deux peines pour une ; celle de faire oublier au disciple ce qu'il avoit appris, et celle de l'instruire de nouveau. Il mourut à l'âge de 90

ans, dans la Macédoine, deux ans avant la naissance d'*Alexandre le Grand*. On connoit la belle Ode de *Dryden*, intitulée : *Le pouvoir de l'Harmonie*, mise en vers françois par *Dorat*, où le poëte célèbre avec enthousiasme les talens sublimes de *Timothée*.

III. TIMOTHÉE, musicien célèbre, natif de Thèbes, a souvent été confondu avec le précédent. Appelé aux noces d'*Alexandre le Grand*, il acquit l'admiration de ce conquérant qui voulut toujours l'avoir près de sa personne. En employant sur la flûte le mode *Ortyen* dont la modulation étoit rapide, il animoit *Alexandre* et entretenoit son humeur guerrière. On lui attribue des livres sur la musique qui ne sont point venus jusqu'à nous.

IV. TIMOTHÉE, Ammonite, général des troupes d'*Antiochus Epiphanes*, qui ayant livré plusieurs combats à *Judas Macchabée*, fut toujours vaincu par ce grand capitaine. Après la perte de la dernière bataille où son armée fut taillée en pièces, *Timothée* s'enfuit à Gazara avec *Chéreas* son frère, et il y fut tué. — Il y en avoit un autre de même nom, aussi général des troupes d'*Antiochus*, qui ayant assemblé une puissante armée au-delà du Jourdain, fut vaincu par *Judas Macchabée* et par *Jonathas* son frère qui défirent entièrement son armée. *Timothée* étant tombé entre les mains de *Dosithée* et de *Sosipatre*, les conjura de lui sauver la vie et s'engagea à renvoyer libres tous les Juifs qu'on retenoit captifs : ils le laissèrent aller.

V. TIMOTHÉE, disciple de *St. Paul*, étoit de Lystres ville de Lycaonie, né d'un père Païen et d'une mère Juive. L'Apôtre étant venu à Lystres, prit *Timothée* sur le témoignage qu'on lui en rendit, et le circoncit afin qu'il pût travailler au salut des Juifs. Le disciple travailla avec ardeur à la propagation de l'Evangile, sous son maître. Il le suivit dans tout le cours de sa prédication et lui rendit de très-grands services. Lorsque l'Apôtre des Gentils revint de Rome en 64, il le laissa à Ephèse pour avoir soin de cette Eglise dont il fut le premier évêque. Il lui écrivit de Macédoine la première Epître qui porte son nom, vers l'an 66, dans laquelle il lui prescrit en général les devoirs de sa charge. L'Apôtre peu de temps après étant arrivé à Rome et se voyant près de la mort, écrivit à son cher disciple la seconde Epître que l'on regarde comme son testament. Elle est remplie, comme la précédente, d'excellens préceptes pour tous les ministres de l'Eglise. On croit que *Timothée* vint à Rome où *St. Paul* l'appeloit, et fut témoin du martyre de ce saint Apôtre. Il revint ensuite à Ephèse dont il continua de gouverner l'Eglise en qualité d'évêque, sous l'autorité de *St. Jean* qui avoit la direction de toutes les Eglises d'Asie. On pense qu'il fut lapidé par les Païens, lorsqu'il vouloit s'opposer à la célébration d'une fête impie en l'honneur de *Diane*, vers l'an 97.

VI. TIMOTHÉE, premier du nom, patriarche d'Alexandrie l'an 380, mort cinq ans après, est connu principalement par une

Epître canonique : *Balsamon* nous l'a conservée. On lui attribue aussi quelques *Vies de Saints*.

VII. TIMOTHÉE, patriarche de Constantinople dans le 6ᵉ siècle, nous a laissé un bon *Traité* sur les moyens de rappeler les Hérétiques à la Foi, et sur la manière de se comporter avec ceux qui se sont convertis. *Cotelier* a inséré cet Ouvrage dans ses *Monumenta Græca*.

TINDAL, (Matthieu) né dans la province de Devonshire en Angleterre, le 10 avril 1655, étudia sous son père qui étoit ministre dans le lieu de sa naissance, et fut envoyé à l'âge de 17 ans, au collége de Lincoln à Oxford. Après s'être fait recevoir docteur en droit, il prit le parti des armes dans les troupes du roi *Jacques*. Lorsque ce monarque eut été détrôné, *Tindal* publia un grand nombre d'*Ouvrages* en faveur du Gouvernement, qui lui procurèrent une pension de 200 livres sterling dont il jouit jusqu'à sa mort, arrivée à Londres le 16 août 1733. C'étoit une ame vénale qui prenoit toujours le parti du plus fort ; tour-à-tour Catholique et Protestant ; partisan de *Jacques* lorsqu'il régnoit, et son détracteur quand on lui eut enlevé le sceptre. On a de lui un livre impie, intitulé : *Le Christianisme aussi ancien que le Monde* ou *l'Evangile, seconde Publication de la Religion de Nature*, 1730, in-4° et in-8.° *Jean Conybeare*, *Jacques Foster* et *Jean Leland* ont écrit fortement contre cet ouvrage, assez mal raisonné et aussi mal écrit. *Pope* a encore plus maltraité l'auteur dans sa *Dunciade*. Il avoit dans *Tindall* un censeur importun, qui ne lui accordoit que le mérite de mettre en œuvre l'esprit des autres. *Tindal* étoit d'ailleurs ou affectoit d'être un royaliste ardent, et *Pope* étoit jacobite. Ainsi l'on ne doit pas adopter tout ce que dit le poëte Anglois. Un éloge qu'on ne put refuser à *Tindall*, c'est que malgré son goût pour l'argent, il fut généreux à l'égard du mérite infortuné. Il laissa une partie de son bien à un savant appelé *Eustache Budgot*, en disant qu'il vouloit imiter *Alexandre le Grand* dont l'héritage devoit être pour le plus digne ; *Detur dignissimo*. (*Quint. Curt.*) Un astrologue avoit tiré l'horoscope de *Tindal* en 1711, et avoit prédit qu'il seroit mal intentionné pour la religion. Cette prophétie lui coûta d'autant moins, que *Tindal* ne cachoit pas ses sentimens en conversation. On a encore de *Tindal* 2 vol. in-4° de Remarques sur l'*Histoire d'Angleterre* par *Rapin Thoiras*. — Son neveu *Nicolas* chapelain de Greenwich, mort en 1774, a traduit cette *Histoire* en 21 vol. in-8°, 1757, avec une suite, de sa composition.

I. TINTORET, (Jacques Robusti, *dit* le) très-célèbre peintre Italien, naquit à Venise en 1512, et fut nommé *le Tintoret* parce que son père étoit teinturier. Il s'amusoit dans son enfance à crayonner des figures ; ses parens jugèrent par cet amusement des talens que la nature avoit mis en lui, et le destinèrent à la peinture. *Le Tintoret* se proposa dans ses études de suivre *Michel-Ange* pour le dessin, et

Titien pour le coloris : *il disegno di Michel Angelo, il colorito di Titiano.* Ce plan lui fit une manière où il y avoit beaucoup de noblesse, de liberté et d'agrément. Ce maître étoit fort attaché à son art, et n'étoit jamais si satisfait que lorsqu'il avoit ses pinceaux à la main, jusque-là qu'il proposoit de faire des tableaux pour le déboursé de ses couleurs, et qu'il alloit aider gratuitement les autres peintres. *Le Tintoret* fut employé par le sénat de Venise, préférablement au *Titien* et à *François Salviati.* Il peignit la grand'salle du conseil et le *Jugement universel*, ainsi que la victoire remportée sur les Turcs en 1571, dans celle du scrutin. Il fit pour le duc de Mantoue les dix tableaux qui représentent les actions héroïques de *François de Gonzague.* Le dépôt national de France renferme plusieurs ouvrages du *Tintoret*, entre autres *St. Marc* délivrant un esclave, et *Ste. Thérèse* ressuscitant le fils d'un préfet de Rome. Ce peintre a excellé dans les grandes ordonnances. Ses touches sont hardies, son coloris est frais. Il a pour l'ordinaire réussi à rendre les carnations, et il a parfaitement entendu la pratique du clair-obscur. Il mettoit beaucoup de feu dans ses idées. La plupart de ses sujets sont bien caractérisés. Ses attitudes font quelquefois un grand effet; mais souvent aussi elles sont contrastées à l'excès, et même extravagantes. Ses figures de femmes sont gracieuses, et ses têtes dessinées d'un grand goût. Sa prodigieuse facilité à peindre lui a fait entreprendre un grand nombre d'ouvrages qui tous ne sont pas également bons ; ce qui a fait dire de lui qu'*il avoit trois pinceaux, un d'OR, un d'ARGENT et un de FER. Annibal Carrache* disoit de ce peintre : *Ses ouvrages sont tantôt au-dessus du* Titien, *tantôt au-dessous du rien. Le Tintoret* mourut en 1594, à 82 ans, estimé par toutes les personnes recommandables de son temps. N'étant ni ambitieux, ni intéressé, il fut aimé même de ses rivaux. Il travailloit seul dans un endroit retiré de sa maison, où il ne permettoit à personne de pénétrer. On a gravé d'après lui. Ses principaux ouvrages sont à Venise. On a une *Vie* du *TINTORET* par *Ridolfi... Voyez* ARETIN.

II. TINTORET, (Dominique) fils du précédent, mort à Venise en 1637, âgé de 75 ans, réussissoit dans le portrait ; mais il étoit inférieur à son père pour les grands sujets. Etant devenu paralytique du côté droit, il ne cessa pas de peindre et se servit de la main gauche.

III. TINTORET, (Marie) fille du célèbre peintre de ce nom, naquit en 1560, et mourut en 1590. Née avec de grandes dispositions pour la peinture, *Marie* reçut de son père qui l'aimoit tendrement, tous les secours qu'elle pouvoit desirer. Elle réussissoit singulièrement dans le portrait, et fut fort employée dans ce genre ; mais la mort la ravit à la fleur de son âge, et laissa son père et son époux inconsolables de sa perte. Sa touche est facile et gracieuse ; elle saisissoit parfaitement la ressemblance : son coloris étoit admirable. Elle excelloit aussi en musique. On rapporte que son père la faisoit habiller dans son bas

âge en garçon, pour pouvoir la promener par-tout avec lui. Il la maria à un joaillier nommé *Marie Auguste* pour ne point se séparer d'elle, quoique l'empereur *Maximilien* et *Philippe II* roi d'Espagne lui eussent témoignés l'envie de la fixer dans leur cour.

TIPHAIGNE DE LA ROCHE, (N.) né à Montebourg près de Coutance, embrassa la médecine et publia des écrits qui ont eu du succès par la singularité des idées et l'élégance du style. Ce sont : I. L'*Amour dévoilé* ou *le Système des Sympathistes*, 1751, in-12. II. *Amilec*, 1754, in-12. Ce petit écrit renferme une critique assez fine des naturalistes et des faiseurs de systèmes. III, *Bigarrures philosophiques*, 1759, 2 volum. in-12. IV. *Essai* sur l'histoire économique des mers occidentales de France, 1760, in-8.° C'est l'ouvrage de l'auteur qui contient le plus de vues utiles. V. *Giphantie*, 1760, in-8.° Cet écrit a été traduit en anglois. *Tiphaigne* a encore publié une nouvelle édition du *Dictionnaire* de *Furetière*, et est mort en 1774, à l'âge de 45 ans.

TIPHAINE, (Claude) Jésuite, né à Paris en 1571, enseigna la philosophie et la théologie dans sa Société. Ses vertus et sa capacité le rendirent digne des premières places de son ordre. Il fut recteur des collèges de Rheims, de Metz, de la Flèche et Pont-à-Mousson, et provincial de la province de Champagne. Il est connu par quelques ouvrages savans : I. *Avertissement aux Hérétiques de Metz*. II. *Declaratio et Defensio Scholasticæ Doctrinæ Sanctorum Patrum et Doctoris Angelici, de Hypostasi, seu Persona*, etc. à Pont-à-Mousson, 1634, in-4.° III. Un Traité *De Ordine, seu de Priori et Posteriori*, à Rheims, 1640, in-4.° Quoique Jésuite il soutenoit le sentiment des *Thomistes* sur la Grace, et il n'en fut pas moins estimé dans sa Compagnie qui le perdit en 1641. Il mourut à Sens avec la réputation d'un homme plein de piété et de douceur.

TIPHERNAS, *Voyez* TIFERNAS.

TIPHYS, (Myth.) fils de *Phorbas* et d'*Hymane*, fut le pilote du vaisseau appelé *Argo* qui conduisit les Argonautes à la conquête de la Toison d'or en Colchide. Tous les poëtes ont chanté son habileté.

TIPOT, *Voyez* TYPOT.

TIPPO-SAIB, souverain de Mysore et des Marattes, fils d'*Hyder-Ali*, succéda à son père dans le gouvernement de ses états et maintint leur indépendance contre le grand Mogol. Dans la guerre d'Amérique, il s'allia avec la France contre les Anglois qu'il combattit avec gloire. La révolution l'ayant privé ensuite des secours de ses alliés, *Tippo* réduit à ses seules forces éprouva des pertes multipliées contre ses ennemis. Le 9 juin 1790, il fut défait à la bataille de Travanore, et y perdit son turban, son palanquin et ses bijoux. Le 21 mars suivant, il vit prendre la ville de Bengalore sans pouvoir la secourir, et son général *Killodar* tué sur la brèche. Après une autre victoire remportée par l'Anglois *Cornwallis* en 1792, le monarque Indien fut forcé de de-

mander la paix, qui ne lui fut accordée qu'aux conditions les plus dures. En effet, il livra aux Anglois 3 millions de livres sterling, une partie de ses places fortes et deux de ses fils pour ôtages. La compagnie Angloise ne fut point contente de ces avantages; elle vouloit détruire un ennemi inquiet et toujours prêt à se venger. La guerre rallumée en 1799, se termina par la conquête entière du royaume de Mysore et par la mort de *Tippo-Saïb*, tué sur les remparts de sa capitale en combattant vaillamment pour la défendre. Il n'avoit alors que 52 ans; plus soldat que général, ayant des vues plus brillantes que judicieuses, ce prince dédaigna de se faire aimer de ses peuples qu'il ruina par des exactions, et fut souvent abandonné par ses troupes qu'il payoit mal. Il aimoit les arts et avoit recueilli près de lui une bibliothèque précieuse, renfermant 1.° plusieurs ouvrages en langue *Sanskrete*, dont l'ancienneté remonte au 10ᵉ siècle; 2.° des traductions du *Koran* dans toutes les langues de l'Orient; 3.° une histoire manuscrite des *Victoires des Tartares Mogols*, lors de l'invasion de l'Inde par *Tamerlan* en 1397; 4.° des *Mémoires historiques* sur l'Indostan, à l'époque où le sultan *Babel* fonda la domination Mogole en 1525. Les Anglois en s'emparant de cette bibliothèque, l'ont confiée aux soins de l'académie de Calcutta.

TIRABOSCHI, (Jérôme) né à Bergame en 1731, se fit Jésuite et professa ensuite avec distinction la rhétorique à Milan. Le duc de Modène le nomma en 1770 son bibliothécaire, et il se montra digne de cette place par son goût éclairé et l'étendue de son érudition. La ville de Modène inscrivit son nom dans le catalogue de ses citoyens nobles, et lui donna des preuves d'estime qui ne cessèrent qu'à sa mort, arrivée au mois de juin 1794. Il étoit alors âgé de 62 ans. Ses principaux écrits sont: I. *Mémoires* sur l'ancien ordre des Humiliés, 1766, 3 vol. in-4.° II. *Bibliothèque* des écrivains de Modène, 6 vol. in-4.° *Antoine Landi* en a publié l'abrégé, 1785, cinq vol. in-12. III. *Histoire* de la littérature italienne depuis le siècle d'*Auguste*, 13 vol. in-4.° C'est l'ouvrage qui a placé son auteur dans le rang des critiques et des littérateurs les plus célèbres. On a imprimé en italien un éloge de *Tiraboschi* par *Lombardi*, qui a été traduit en françois par M. *Boulard* maire à Paris.

TIRAQUEAU, (André) lieutenant civil de Fontenai-le-Comte sa patrie, devint conseiller au parlement de Bordeaux, puis enfin au parlement de Paris. Il travailla avec zèle à purger le barreau de l'esprit de chicane qui s'y étoit introduit, et administra la justice avec une intégrité peu commune. *François I* et *Henri II* se servirent de lui dans plusieurs affaires très-intéressantes. Ses occupations ne l'empêchèrent point de donner au public un grand nombre de savans ouvrages. Il eut vingt enfans selon les uns, et trente selon d'autres; et l'on disoit de lui « qu'il donnoit tous les ans à l'état un enfant et un livre. » Il mourut dans un âge très-avancé en 1558, après avoir honoré sa patrie et son état. Ses ouvrages

forment 5 vol. in-folio, 1574. On a de lui : I. Un *Traité des Prérogatives de la Noblesse*, 1543, in-fol. II. Un autre du *Retrait lignager*. III. Des Commentaires sur *Alexander ab Alexandro*, Leyde, 1673, 2 vol. in-folio. IV. Un *Traité des Lois du Mariage*, 1515, in-4°; et plusieurs autres livres, dont le chancelier *de l'Hôpital* son ami faisoit cas. On lui fit cette épitaphe : *Hic jacet qui, aquam bibendo, viginti liberos suscepit, viginti libros edidit. Si merum bibisset, totum orbem implesset.*

« *Tiraqueau*, fécond à produire,
A mis au monde trente Fils,
Tiraqueau, fécond à bien dire,
A fait pareil nombre d'Écrits.
S'il n'eût point noyé dans les eaux
Une semence si féconde,
Il eût enfin rempli le monde
De Livres et de *Tiraqueaux*. »

TIRESIAS, (Mythol.) fameux devin de la ville de Thèbes, vivoit avant le siége de Troye, et étoit fils d'*Evère* et de la nymphe *Chariclo*. Ayant un jour vu deux serpens accouplés sur le Mont-Citheron, il tua la femelle et fut sur-le-champ métamorphosé en femme. Sept ans après, il trouva deux autres serpens attachés ensemble, tua le mâle, et redevint homme aussitôt. *Jupiter* et *Junon* disputant un jour sur les avantages de l'homme et de la femme, prirent *Tiresias* pour juge qui décida en faveur des hommes; mais il ajouta que les femmes étoient cependant plus sensibles. *Jupiter* par reconnoissance, lui donna la faculté de lire dans l'avenir. Ce devin ayant un jour regardé *Pallas* pendant qu'elle s'habilloit, devint aveugle sur-le-champ. Son histoire fabuleuse est détaillée avec élégance dans le poëme de *Narcisse* par *Malfillastre*.... *Strabon* rapporte que le sépulcre de *Tiresias* étoit auprès de la fontaine de Tiphuse où il mourut fort âgé, en fuyant de Thèbes ville de Béotie. On le regardoit comme l'inventeur des Auspices, et on l'honora comme un dieu à Orcomène où son oracle avoit beaucoup de célébrité.

TIRIDATE, roi d'Arménie, se révolta contre *Phraate* et s'empara du royaume des Parthes. Mais craignant l'armée formidable que *Phraate* leva contre lui, il implora la protection d'*Auguste* et se réfugia auprès de cet empereur.

TIRIN, (Jacques) Jésuite d'Anvers, entra dans la Société en 1580, et mourut en 1636, dans un âge avancé. Il travailla avec beaucoup de zèle dans les missions de Hollande. Il est principalement connu par un *Commentaire* latin sur toute la Bible, dans lequel il a recueilli ce qu'il a trouvé de meilleur dans les autres interprètes. Ce Commentaire forme 2 vol. in-folio. Il est plus étendu que celui de *Menochius*, et quoique moins estimé, il est utile à ceux qui, sans s'attacher aux variantes, veulent seulement entendre le sens du texte, tel qu'il a été expliqué par les Pères et les Commentateurs.

TIRON, (*Tullius Tiro*) affranchi de *Cicéron*, mérita l'amitié de son maître par ses excellentes qualités. Il nous reste plusieurs Lettres de cet orateur, où il fait bien voir l'inquiétude dans laquelle le mettoit la santé

de *Tiron* qu'il avoit laissé malade à Patris ville d'Achaïe; combien il ménageoit peu la dépense pour lui et avec quel zèle il le recommandoit à ses amis. « Je vois avec plaisir, écrit-il à *Atticus*, que vous vous intéressez à ce qui regarde *Tiron*. Quoiqu'il me rende toutes sortes de services et en grand nombre, je lui souhaite néanmoins une prompte convalescence, plutôt à cause de son bon naturel et de sa modestie, qu'à cause des avantages qu'il me procure.» *Tiron* inventa chez les Latins la manière d'écrire en abrégé. Il passe pour le premier auteur de ces caractères que les Romains appeloient *Notæ*, par le moyen desquels on écrivoit aussi vite qu'on parloit. Ceux qui écrivoient de cette manière s'appeloient *Notarii*, d'où nous est venu le nom de *Notaires*. Chaque signe de ces notes présentant des lettres composées, exprimoit ordinairement un mot entier. Un point placé en dessus, en dessous ou de côté, change leur signification. *Diogène Laërce* attribue l'invention de ces signes abrégés à *Xénophon*. *Tiron* avoit aussi composé la Vie de *Cicéron* dont il étoit le confident et le conseil, et plusieurs autres Ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Pour faire connoître l'art d'écrire en notes, l'abbé *Carpentier* de l'académie des Inscriptions nous a donné d'anciens monumens écrits suivant cette méthode, auxquels il a joint ses Remarques et un Alphabet, sous ce titre : *Alphabetum Tironianum, seu Notas* Tironis *explicandi Methodus : cum pluribus notis ad Historiam et Jurisdictionem tùm ecclesiasticam tùm civilem pertinentibus*, Paris, 1747, in-folio. (*Voyez* Ramsai, n.o I.) *Martial* parle de l'art d'écrire en notes, dans ce distique énergique si connu : *Currant verba*, etc., dont voici une foible imitation :

Je ris, triste conteur, de ta fougue empressée ;
Ta langue est engourdie, et mes doigts sans effort
Devancent en jouant ta voix embarrassée :
Elle a beau se hâter ; plus vive en son essor,
Ma main vole, et tandis que ta voix bronche encor,
Ma plume prévoyante a tracé ma pensée.

Les notes *Tironiennes* furent employées dans nos actes publics anciens, et enseignées dans nos écoles. On s'en servit pour transcrire les manuscrits et pour conserver la disposition des diplomes et privilèges, et des jugemens publics. Leur usage cessa en France dans le neuvième siècle; mais l'étude qu'on en a faite dans ces derniers temps a fait naître la *sténographie*.

TISAGORE, sculpteur Grec, fit la statue d'*Hercule* combattant contre l'Hydre de Lerne. Cet ouvrage fut regardé comme un chef-d'œuvre.

TISIPHONE, (Mythol.) l'une des trois *Furies*, dont le nom signifie *Vengeresse de l'homicide*, avoit une voix de tonnerre qui faisoit trembler les scélérats. Elle étoit portière du Tartare. *Voyez* Euménides.

TISSAPHERNE, (*Tissaphernès*) un des principaux satrapes de Perse du temps d'*Artaxerxès Memnon*, commandoit

dans l'armée de ce prince quand *Cyrus* frère d'*Artaxercès* lui livra bataille à Cunaxa. Il eut l'honneur de la victoire ; son maître lui donna le gouvernement de tous les pays dont *Cyrus* étoit auparavant gouverneur, et sa fille en mariage. Sa faveur ne dura pas. *Tissapherne* ayant été battu par *Agésilas* général des Lacédémoniens dans la guerre d'Asie, encourut la disgrace d'*Artaxercès* excité contre lui par sa mère *Parisatis*, et fut tué par ordre de ce prince à Colosse en Phrygie. *Voyez* Cléarque.

TISSARD, (Pierre) prêtre de l'Oratoire, né à Paris en 1666, mort dans cette ville en 1740, enseigna les humanités et la théologie. On a de lui plusieurs *Pièces de vers*, les unes en latin et les autres en françois, et quelques *Ecrits* anonymes sur les contestations qui agitoient l'Eglise.

TISSERAND, (Jean) religieux Cordelier de Paris, se fit un nom vers la fin du 15ᵉ siècle par son talent pour la chaire et par son zèle pour le salut des ames. « Après avoir vivement touché les cœurs les plus endurcis, dit le continuateur de *Fleury*, et converti par ses sermons plusieurs filles et femmes d'une vie déréglée, il établit l'Institut des *Filles Pénitentes*, en l'honneur de *sainte Magdeleine*, pour retirer celles à qui Dieu feroit la grace de quitter le péché. Il s'en trouva d'abord plus de 200. Le nombre s'en accrut extraordinairement en peu de temps; en sorte qu'on fut obligé de souffrir que les plus sages allassent faire la quête par la ville, jusqu'à ce qu'elles eussent un établissement solide: ce qui n'arriva qu'en 1500. Le duc d'*Orléans*, depuis roi de France sous le nom de *Louis XII*, leur donna pour lors son palais, situé près de l'église Saint-Eustache, pour en faire un monastère. *Simon* évêque de Paris, leur dressa des statuts et les mit sous la règle de Saint-Augustin. On les obligea en 1550 de garder la clôture; et en 1572 elles furent transférées dans l'ancienne église de Saint-Magloire, qu'elles occupent encore à présent. »

TISSOT, (S. A. D.) célèbre médecin Suisse, s'acquit autant de renommée dans la pratique de son art que par son savoir dans la théorie. La bienfaisance et les vertus privées rehaussoient en lui l'éclat des talens. Il est mort à Lausanne le 15 juin 1797, à 70 ans. On a réuni ses *Œuvres* en 10 vol. in-12. On distingue: I. *Avis au Peuple sur sa santé*, in-12. II. *Avis aux gens de lettres sur le même objet*. III. L'*Onanisme*, in-12 ; la troisième édition faite à Lausanne en 1765 est la plus complète. IV. *Traité de l'Inoculation*. C'est l'un des meilleurs sur cette matière. V. *Gymnastique Médicinale et Chirurgicale*, 1780, in-12. VI. *Traité des Nerfs et de leurs maladies*, 1782, 4 vol. in-12. VII. *Traités sur différens objets de médecine*, 1769, 2 vol. in-12. Cet ouvrage écrit en latin a été traduit en françois. VIII. *Tissot* a publié une édition des *Œuvres* de *Morgagni* avec des notes estimées; elle parut en 1779 en 3 volumes in-4.° Il fut associé de l'académie Médico-physique de Basle, de la Société royale de Londres et de celle de Berne.

TITAN, (Mythol.) fils du *Ciel* et de *Vesta* : (*Voyez* Sa-

TURNE.) Ses enfans étoient des géans qu'on appeloit aussi *Titans*, du nom de leur père. Ils escaladèrent le ciel et voulurent détrôner JUPITER qui les précipita avec la foudre. Le roi de Danemarck possède un beau tableau du *Guide*, représentant la *Chûte des Titans*.

I. TITE, disciple de *St. Paul*, Grec et Gentil, fut converti par cet apôtre à qui il servit de secrétaire et d'interprète. Il le mena avec lui au concile de Jérusalem, et l'Apôtre ne voulut point que *Tite* se fît circoncire, pour marquer que la circoncision n'étoit point nécessaire, quoique dans la suite il fit circoncire *Timothée* en l'envoyant à Jérusalem, parce que les Juifs l'auroient regardé sans cette précaution comme impur et comme profane. *St. Paul* l'envoya depuis à Corinthe pour calmer les disputes qui partageoient cette Église; et *Tite* alla ensuite le joindre en Macédoine pour lui rendre compte de sa négociation. Peu après il porta aux Corinthiens la deuxième Lettre que *St. Paul* leur adressoit; et vers l'an 63 de J. C., l'Apôtre l'ayant établi évêque de l'isle de Crète, il lui écrivit l'année suivante de Macédoine, une Lettre dans laquelle il expose les devoirs du ministère sacré. Cette Lettre qui est la règle de la conduite des évêques, peut être regardée comme le tableau de la Vie de *St. Tite*, dont la plupart des actions nous sont inconnues. Mais il est à croire que disciple de *St. Paul* il observa à la lettre tout ce que cet apôtre lui avoit prescrit. *Tite* mourut dans l'isle de Crète, fort âgé.

II. TITE, auteur ecclésiastique du 4e siècle, après avoir passé par tous les degrés de la hiérarchie, s'éleva par son mérite à l'évêché de Bostre dans l'Arabie. La *Bibliothèque des Pères* nous offre de cet auteur un *Traité contre les Manichéens*; il fait honneur à son zèle.

III. TITE, (*Titus Vespasianus*) né le 30 décembre, l'an 40 de J. C., étoit fils de *Vespasien* son prédécesseur et de *Flavia Domitilla*. Il servit avec distinction sous son père qui, ayant été reconnu empereur l'an 69 de J. C., l'envoya continuer le siége de Jérusalem dont il n'avoit pu se rendre maître. La pâque approchoit, et un peuple innombrable s'y étoit rendu pour cette solennité. Le peu de vivres qu'il y avoit dans la ville fut bientôt consommé; et quoique la famine augmentât tous les jours, de faux prophètes apostés par les chefs des séditieux qui gouvernoient les assiégés, leur annonçoient une prompte délivrance. Leur obstination croissoit avec leur misère qui étoit extrême. On vit une mère manger son propre fils. *Titus* ayant appris cette horreur, n'en fut que plus ardent à poursuivre le siége. Après de longs travaux et de vives attaques, les Romains s'étoient emparés de tous les postes, et il ne restoit aux Juifs que le temple et la ville haute. *Titus* maître de la première enceinte du temple, fut forcé de mettre le feu aux portes de la seconde. Il vouloit conserver le corps de ce superbe édifice; mais dans un assaut qu'il y donna, un soldat en fureur jeta dans le temple même quelques pièces de bois enflammées.

Le feu gagna de tous côtés, et tous les bâtimens furent réduits en cendres le 10 août de l'an 70. Tout ce qui se trouva sous la main du vainqueur fut massacré sans distinction d'âge, de sexe ou de condition. Ceux qui étoient échappés au carnage gagnèrent le Mont de Sion, et y furent massacrés le 8 septembre de la même année. *Titus* fit mettre le feu dans toutes les parties de la ville, acheva de faire abattre ce qui restoit du temple et y fit passer la charrue. *Josèphe* fait monter jusqu'à 1,300,000 les Juifs qui périrent dans cette guerre, soit par le fer, soit par la peste, soit par la famine. Lorsque *Titus* fut dans Jérusalem, il dit, selon le témoignage du même *Josèphe* : « C'est sous la conduite de Dieu que nous avons fait la guerre : c'est Dieu qui a chassé les Juifs de ces forteresses, contre lesquelles les forces humaines ni les machines ne pouvoient rien. » Il étoit si pénétré de ce sentiment, que dans la suite, lorsque les nations lui envoyèrent des couronnes pour honorer sa victoire, il déclara, au rapport de *Philostrate*, qu'il ne méritoit pas cet honneur. « Ce n'est point moi, disoit-il, qui ai vaincu. Je n'ai fait que prêter mes mains à la vengeance divine. » *Titus* de retour à Rome, triompha de la Judée avec *Vespasien*. *Simon* et *Jean* chefs des séditieux, qu'on avoit trouvé cachés dans un égout, ornèrent le triomphe, suivis de sept cents principaux captifs. On y porta avec pompe la table, le chandelier d'or à sept branches, le livre de la loi et les rideaux de pourpre du sanctuaire. L'arc de triomphe élevé pour conserver la mémoire de ce grand événement subsiste encore, et l'on y voit en bas-relief la table et le chandelier. On frappa aussi des médailles de *Vespasien* et de *Titus*, où l'on voit une femme assise au pied d'un palmier, couverte d'un long manteau, la tête penchée et appuyée sur sa main, avec cette inscription : *La Judée Conquise*. *Titus* s'étant fait estimer des Romains autant par sa valeur que par son esprit, obtint le sceptre impérial le 24 juin de l'an 79 de J. C. (*Voy.* encore quelques détails sur la guerre de Judée, à l'article VI. JOSEPH.) Ses mœurs avoient été jusqu'alors peu réglées. Sa maison, tant que vécut *Vespasien*, étoit composée en grande partie de pantomimes, d'eunuques et d'une troupe de jeunes esclaves, dont une plume chaste n'ose exprimer la destination. Ses amours pour *Bérénice*, célébrés par le plus élégant de nos poëtes tragiques, sont connues de tout le monde parmi nous. C'est cette passion si impérieuse qu'il eut la gloire de dompter. Un des premiers usages qu'il fit de l'autorité souveraine, fut de renvoyer *Bérénice* qu'il aimoit et dont il étoit aimé. On avoit encore blâmé la profusion de ses repas qu'il poussoit souvent jusqu'à minuit, avec des amis de table et de bonne chère : il étendit sa réforme sur ce point comme sur les autres : il voulut que la gaieté et la liberté régnassent dans ses repas, mais sans aucune sorte d'excès ; et la vertu seule donna droit à son amitié. Enfin, quelques-uns l'avoient taxé d'avidité pour l'argent, et *Suétone* assure qu'il entroit pour sa part dans les sordides trafics qu'exerçoit son père. Mais lorsqu'il fut

le maître, il effaça entièrement cette tache par des procédés non-seulement exempts de toute injuste exaction, mais généreux et magnifiques. Tel est le changement que la souveraine puissance opéra dans *Tite*. Il se persuada que «la première place restreignoit sa liberté, et qu'à mesure qu'il pouvoit plus, moins de choses lui étoient permises.» C'est ce qu'il répondit à un homme étonné de ce qu'il lui refusoit ce qu'il avoit sollicité en sa faveur auprès de *Vespasien. Il y a bien de la différence*, lui dit-il, *entre solliciter un autre ou juger soi-même, entre appuyer une demande ou avoir à l'accorder*. Cependant l'un des premiers actes publics qu'on vit de lui, fut une confirmation des gratifications et des priviléges accordés au peuple par les autres empereurs. Sa haine pour la calomnie le rendit très-rigoureux à l'égard des *Délateurs*. Il condamna tous ces accusateurs de profession à être fustigés dans la principale des places publiques, à être traînés de là devant les théâtres, et enfin à être vendus comme esclaves et relégués dans des isles désertes. Pour remédier plus efficacement que son père n'avoit fait, à la corruption des juges et à la longueur des procédures, il ordonna qu'une même cause ne seroit jugée qu'une fois, et qu'il ne seroit plus permis après un nombre d'années déterminé, de plaider pour les successions. Il eut comme *Vespasien* un soin particulier de réparer les anciens édifices ou d'en construire de nouveaux. Après la dédicace du fameux amphithéâtre bâti par son père, il fit achever avec une incroyable diligence les bains qui étoient auprès. Il donna de magnifiques spectacles, entr'autres un combat naval dans l'ancienne Naumachie. Cinq mille bêtes sauvages furent employées en un seul jour à divertir le peuple qu'il consultoit toujours avant que de lui donner une fête. Sa popularité étoit telle, qu'il voulut que ceux qui tenoient quelque rang parmi le peuple pussent venir à ces bains, et s'y trouver en même temps que lui. Il étoit si porté à faire du bien en tout temps, que s'étant souvenu un jour qu'il ne s'étoit rencontré aucune occasion pour lui d'obliger quelqu'un dans la journée, il dit ce beau mot si connu : *Mes amis, voilà un jour que j'ai perdu !...* S'il avoit sujet de se plaindre de quelqu'un, il étoit toujours en garde contre les accusations intentées sur cette même personne, lorsqu'elles avoient rapport à lui : *Si je ne fais rien*, disoit-il, *qui soit digne de repréhension, pourquoi la calomnie me mettroit-elle en colère ?... Tite* ne se servit jamais de son autorité pour faire mourir aucun de ses sujets. Il ne se souilla point de leur sang, quoiqu'il ne manquât pas de justes sujets de vengeance. Il assuroit qu'*il aimeroit mieux périr lui-même que de causer la perte d'un homme*. Deux sénateurs ayant conspiré contre lui et ne pouvant nier le crime dont ils étoient accusés, il les avertit de renoncer à leur dessein, leur promit de leur accorder tout ce qu'ils souhaiteroient, envoya sur-le-champ ses courriers à la mère de l'un, pour la tirer d'inquiétude et lui annoncer que son fils vivoit. Il les admit tous deux à sa table le soir même de

la découverte de leur abominable complot. Le lendemain il les plaça auprès de lui a un combat de gladiateurs, et leur demanda publiquement leur sentiment sur le choix des épées lorsqu'on les lui apporta, selon la coutume, avant que de commencer. (On attribue un pareil trait de clémence à l'empereur *Nerva.*) Il tint à peu près la même conduite envers *Domitien* son frère, qui excitoit les légions à la révolte. Sous le règne de ce bon prince, l'empire fut exposé à plusieurs calamités. La première fut l'embrasement de la plupart des villes de la Campanie par les éruptions du Mont-Vésuve; la seconde, l'incendie de Rome; la dernière enfin, une peste qui emporta jusqu'à mille personnes en un jour. Durant tous ces malheurs, *Tite* se comporta comme un prince généreux et comme un père tendre; il vendit les ornemens de son palais pour faire rebâtir les édifices publics. Rome ne jouit pas long-temps de son bienfaiteur. *Tite* se sentant malade se retira au pays des Sabins; mais il fut surpris en y allant d'une fièvre violente. Alors levant ses yeux languissans au ciel, il se plaignit de mourir dans un âge si peu avancé, lui qui ne jouissoit de la vie que pour faire du bien. Il expira le 13 septembre, l'an 81 de J. C., âgé de 41 ans, après un règne de deux ans, 2 mois et 20 jours. On dit que, lorsque son frère *Domitien* le vit à l'agonie, il le fit mettre dans une cuve pleine de neige sous prétexte de le rafraîchir : il y rendit le dernier soupir. L'idée attachée au nom de *Tite* est supérieure à tous les éloges.

TITE-LIVE. (*Titus-Livius*) de Padoue, et suivant d'autres d'Apone passa une partie de sa vie tantôt à Naples, tantôt à Rome où *Auguste* lui fit un accueil très-gracieux. Il est un de ces auteurs qui ont rendu leur nom immortel, mais dont la vie et les actions sont peu connues. *Tite-Live* mourut à Padoue, après la mort d'*Auguste*, le même jour qu'*Ovide*, l'an 17 de J. C., la 4e année du règne de *Tibère*. Il eut un fils auquel il écrivit une lettre sur l'éducation et les études de la jeunesse, dont *Quintilien* fait une mention honorable. La perte doit en être bien regrettée. C'est dans cette lettre ou plutôt dans ce petit Traité, qu'au sujet des auteurs dont on doit conseiller la lecture aux jeunes gens, il disoit qu'ils doivent lire *Démosthène* et *Cicéron*, puis ceux qui ressembleront davantage à ces deux excellens orateurs. Il parloit dans la même lettre d'un maître de rhétorique qui étoit mécontent des compositions de ses disciples, lorsqu'elles étoient intelligibles, et les leur faisoit retoucher pour y jeter de l'obscurité; et quand ils les rapportoient dans cet état: *Voilà qui est bien mieux maintenant*, disoit-il: *je n'y entends rien moi-même.* Croiroit-on, dit *Rollin*, un pareil travers d'esprit possible? *Tite-Live* avoit composé aussi quelques *Traités* philosophiques, et des *Dialogues* mêlés de philosophie. Mais son principal ouvrage est l'*Histoire Romaine*, qui commence à la fondation de Rome et qui finissoit à la mort de *Drusus* en Allemagne: Histoire qui l'a fait mettre au premier rang des grands écrivains. On rapporte

qu'un

qu'un Espagnol, après la lecture de cette Histoire, vint exprès de son pays à Rome pour en voir l'auteur, et qu'après s'être entretenu avec lui, il s'en retourna sans faire attention aux beautés de cette capitale du Monde. Cet ouvrage renfermoit 140 livres, dont il ne nous reste que 35, encore ne sont-ils pas d'une même suite. Ce n'est pas la 4e partie de son Histoire. *Jean Freinshemius* a tâché de consoler le public de cette perte, et il y a réussi, autant que la chose étoit possible. Il règne dans toutes les parties de l'ouvrage de *Tite-Live*, une élégance continue. Il excelle également dans les récits, les descriptions et les harangues. Le style, quoique varié à l'infini, se soutient toujours également: simple sans bassesse, orné sans affectation, noble sans enflure, étendu ou serré, plein de douceur et de force, selon l'exigence des matières; mais toujours clair et intelligible. « On reproche cependant, dit l'abbé *des Fontaines*, quelques défauts à *Tite-Live*. Le premier, c'est de s'être laissé trop éblouir de la grandeur de Rome, maîtresse de l'Univers. Parle-t-il de cette ville encore naissante: il la fait la capitale d'un grand empire, bâtie pour l'éternité et dont l'agrandissement n'a point de bornes. Il tombe quelquefois dans de petites contradictions; et ce qui est moins pardonnable, il omet souvent des faits célèbres et importans. » Il s'est rarement donné la peine d'entrer dans quelques discussions ou de mettre quelque liaison entre les événemens qu'il rapporte. Il assure que s'il y avoit quelque moyen de mettre la vérité dans tout son jour, il s'engageroit volontiers à la rechercher, mais qu'il n'en voit aucun. *Cura non deesset, si qua via ad verum inquirentem duceret.* Il passe avec rapidité sur tous les faits qui remplissent ses dix premiers livres, et après avoir donné des relations circonstanciées de quelque guerre et des batailles qu'elle a occasionnées, il reconnoît ensuite qu'on n'est d'accord ni sur le temps, ni sur le nom des généraux, ni sur les faits mêmes. On lui a reproché encore d'avoir employé quelques expressions provinciales dans son Histoire. Mais *Pignorius* croit que cette *Patavinité* dont on a tant parlé, regardoit seulement l'orthographe de certains mots, où *Tite-Live*, comme Padouan, employoit une lettre pour une autre à la mode de son pays, écrivant *Sibe* et *Quase* pour *Sibi* et *Quasi*. Quelques-uns pensent qu'elle consistoit simplement dans la répétition de plusieurs synonymes en une même période; redondance de style qui déplaisoit à Rome et qui faisoit connoître les étrangers. Il est peu d'historiens qui aient raconté autant de prodiges que *Tite-Live*. Tantôt un bœuf a parlé; tantôt une mule a engendré; tantôt les hommes et les femmes ont changé de sexe. Ce ne sont que pluies de cailloux, de chair, de craie, de sang et de lait; mais *Tite-Live* ne rapportoit sans doute toutes ces vaines croyances que comme les opinions du peuple et des bruits incertains dont lui-même se moquoit le premier. Il proteste souvent qu'il n'en fait mention, qu'à cause de l'impression qu'ils faisoient sur la plupart des esprits. Un des mérites de *Tite-Live*, c'est que tout inspire dans

son Ouvrage l'amour de la justice et de la vertu. On y trouve avec le récit des faits, les plus saines maximes pour la conduite de la vie. On y voit un attachement singulier pour la religion établie à Rome lorsqu'il écrivoit, et une généreuse hardiesse à condamner avec force les sentimens impies des incrédules de son temps. « Ce mépris des Dieux, dit-il, si commun dans notre siècle, n'étoit point encore connu. Les sermens et la loi étoient des règles inflexibles auxquelles on conformoit sa conduite: et l'on ignoroit l'art de les accommoder à ses inclinations par des interprétations frauduleuses. » L'édition de *Tite-Live* de Venise, 1470, est fort rare. Les meilleures sont les suivantes : *Elzevir*, 1634, 3 vol. in-12, auxquelles on joint les notes de *Gronovius*, un vol... *Cum notis Variorum*, 1665, ou 1679, 3 vol. in-8.°...*Ad usum Delphini*, 1676 et 1680, 6 vol. in-4.°... Celle de *Drakenborch*, 1738, 7 vol. in-4.°... de *le Clerc*, Amst., 1710, 10 vol. in-12.... d'*Hearn*, Oxford, 1708, 6 vol. in-8.° Enfin, *Crévier* a publié une édition de cet historien en six vol. in-4°, 1735, enrichie de notes savantes et d'une Préface écrite avec élégance. On l'a réimprimé en 6 vol. in-12. *Guérin* en a donné une traduction assez estimée : *Voy.* son article.

TITELMAN, (François) né à Assel dans le diocèse de Liége, de Cordélier se fit Capucin à Rome en 1535, et mourut quelques années après. Ses Ouvrages sont : I. Une *Apologie* pour l'édition vulgaire de la Bible. II. Des *Commentaires* sur les *Pseaumes*, Anvers, 1573, in-folio. III.— sur les *Evangiles*, Paris 1546, in-folio. IV. Un *Ecrit* sur l'*Epître de St. Paul* aux Romains, contre *Erasme*.

TITI, (Robert) né en Toscane vers le milieu du XVIe siècle, se fit connoitre de bonne heure par son amour pour les lettres et par ses succès. Padoue et Pise l'appelèrent successivement pour y professer les belles-lettres, et il s'acquitta de son emploi avec distinction. Il nous reste de lui des *Poésies* estimées de leur temps, peu connues aujourd'hui, quoiqu'elles ne soient pas sans mérite. On les trouve avec celles de *Gherard*, 1571, in-8.° On a encore de cet auteur, des *Notes* assez bonnes sur quelques auteurs classiques; dix *Livres* sur des passages d'anciens auteurs, sur lesquels les littérateurs ne sont pas d'accord. Ce Traité, intitulé : *Locorum controversorum Libri decem*, à Florence, 1583, in-4°, fit honneur à son érudition, et excita la bile de *Joseph Scaliger* qui l'attaqua en ennemi et d'une manière très-violente. *Titi* défendit son livre, en 1589, en galant homme et en vrai savant, et répondit à la critique de *Scaliger*, sans lui rendre injures pour injures. Il mourut en 1609, à 58 ans.

TITIANE, (*Flavia* TITIANA) femme de l'empereur *Pertinax*, étoit fille du sénateur *Flavius Sulpicianus*. Il y a apparence qu'elle étoit belle, car elle eut un grand nombre d'adorateurs, et elle passa sa vie dans une suite non interrompue d'attachemens criminels. Ses amours avec un bateleur furent le scandale de Rome ; mais *Pertinax*, très-déréglé lui-même, n'osa s'y opposer. *Titiane* ne jouit pas long-

temps du rang suprême. *Pertinax* fut tué par les soldats Prétoriens en mars 193, et l'impératrice le vit poignarder sous ses yeux, 87 jours après son élection. Cette catastrophe la précipita du trône dans l'obscurité d'une vie privée, où elle finit ses jours.

TITIEN, (Le) peintre, dont le nom de famille est *Vecelli*, né à Cadore dans le Frioul en 1477, mort à Venise de la peste en 1576, à 99 ans, montra dès son enfance une forte inclination pour son art. Il entra à l'âge de 10 ans chez *Gentil*, ensuite chez *Jean Bellin* où il demeura long-temps. La réputation du *Giorgion* excita dans *le Titien* une heureuse émulation, et l'engagea à lier une étroite amitié avec lui pour être à portée d'étudier sa manière. Beaucoup de talent et de soins le mirent bientôt en état de balancer son maître. *Le Giorgion* s'appercevant des progrès rapides de son disciple et de l'objet de ses visites, rompit tout commerce avec lui. *Le Titien* se vit peu de temps après sans rival, par la mort du *Giorgion*. Il étoit desiré de tous côtés; on le chargea de faire les ouvrages les plus importans, à Vicence, à Padoue, à Venise et à Ferrare. Le talent singulier qu'il avoit pour le portrait, le mit encore dans une haute réputation auprès des grands et des souverains, qui tous ambitionnoient d'être peints de la main de ce grand homme. *Charles-Quint* qui s'étoit fait peindre jusqu'à trois fois par *le Titien*, lui dit : *C'est pour la troisième fois que vous me donnez l'immortalité.* Ce prince le combla de biens et d'honneurs ; il le fit chevalier, comte Palatin, et lui assigna une pension considérable. Un jour que cet empereur le regardoit peindre, l'artiste animé par la présence du monarque, laissa tomber un de ses pinceaux que le prince ne dédaigna pas de ramasser. *Le Titien* confus lui fit toutes les excuses qu'il lui devoit. Cet empereur, sans croire déroger à sa grandeur, lui répondit gracieusement, *que* le Titien *méritoit d'être servi par César.* Une telle considération lui fit des jaloux auprès de *Charles-Quint ;* ce fut à ces sortes de gens que l'empereur répondit, qu'*il pouvoit faire des Ducs et des Comtes ; mais qu'il n'y avoit que Dieu qui pût faire un homme comme* le Titien. Les poëtes ont beaucoup célébré ses talens supérieurs, et il est un des hommes qui a le plus joui de la vie. En effet, son opulence le mettoit en état de recevoir à sa table les grands et les cardinaux avec splendeur. Si son caractère doux et obligeant ; et son humeur gaie et enjouée ; le faisoient aimer et rechercher ; son mérite le rendoit respectable. Une santé robuste qu'il conserva jusqu'à 99 ans ; sema de fleurs tous les instans de sa vie. Ce grand peintre traitoit également tous les genres ; il rendoit la nature dans toute sa vérité. Chaque chose recevoit sous sa main, l'impression convenable à son caractère. Son pinceau tendre et délicat a peint merveilleusement les femmes et les enfans ; ses figures d'hommes ne sont pas si bien traitées. Il a possédé, dans un degré supérieur, tout ce qui regarde le coloris; et personne n'a mieux

entendu le paysage; il a eu aussi une grande intelligence du clair-obscur. Les reproches qu'on fait à ce peintre, sont de n'avoir pas assez étudié l'antique, d'avoir souvent manqué l'expression des passions de l'ame, d'avoir péché contre le costume, de s'être répété quelquefois; enfin d'avoir mis beaucoup d'anachronismes dans ses ouvrages, c'est-à-dire d'avoir réuni dans ses tableaux des personnages de différens siècles; on attribue ce dernier défaut à sa grande complaisance pour ceux qui employoient son pinceau. On rapporte que *le Titien*, après cinq ans de séjour en Allemagne, étant retourné à Venise, y peignit plusieurs tableaux bien différemment des premiers, et dans lesquels il ne fondoit point ses teintes. Ses couleurs étoient vierges et sans mélange : aussi se sont-elles conservées fraîches et dans tout leur éclat jusqu'à ce jour. Les tableaux de cette seconde manière étoient moins finis, et ne font leur effet que de loin; au lieu que les premiers, faits dans la force de l'âge et d'après nature, étoient tellement terminés qu'on peut les regarder de près comme d'une distance plus éloignée. Son grand travail étoit caché par quelques touches hardies, qu'il mettoit après coup pour déguiser la fatigue et la peine qu'il se donnoit à perfectionner ses ouvrages. *Le Titien* laissoit son cabinet ouvert à ses élèves pour copier ses tableaux, qu'il corrigeoit ensuite. On dit que sur la fin de sa vie, sa vue s'étant affoiblie, il vouloit retoucher ses premiers tableaux qu'il ne croyoit pas d'un coloris assez vigoureux. Mais ses élèves s'en étant apperçus, mirent de l'huile d'olive qui ne sèche point, dans ses couleurs, et effaçoient ce nouveau travail pendant son absence : c'est par ce moyen que plusieurs de ses chefs-d'œuvre admirables ont été conservés. Entre un nombre infini de chefs-d'œuvre de ce grand homme, distribués dans les plus belles galeries de l'Europe, on remarque une Représentation de *St. Pierre Martyr*, dont la composition, l'expression et la force lui donnèrent un rang éminent parmi les morceaux les plus recherchés. Le fond de ce tableau représente un paysage d'autant plus admirable, que l'effet soutient la beauté des figures qui semblent détachées du Tableau. *Voy.* VECELLI...PORDENON... *et* I. SANSOVINO.

TITINNUS, *Voyez* FANNIA.

TITIUS, (Gérard) théologien Luthérien, né à Quedlimbourg en 1620, fut disciple de *George Calixte*, et devint professeur en hébreu et en théologie à Helmstadt, où il mourut en 1681, à 60 ans. On a de lui : I. Un *Traité des Conciles*, Helmstadt, 1656, in-4.° II. Un autre *de l'Insuffisance de la Religion purement naturelle, et de la nécessité de la Révélation*, 1667, in-4.°

TITON *ou* TITHON, (Myth.) fils de *Laomedon* roi de Phrygie, fut ravi par l'Aurore et changé en cigale. *Voyez* AURORE.

TITON DU TILLET. (Évrard) né à Paris en 1677, d'un secrétaire du roi, fit ses études au collège des Jésuites de la rue Saint-Jacques à Paris. Il en sortit avec un goût vif pour les belles-lettres qu'il conserva jusqu'à la

fin de ses jours. Destiné à l'état militaire, il eut à l'âge de 15 ans, une compagnie de cent fusiliers qui porta son nom. Il fut ensuite capitaine de Dragons. Ayant été réformé après la paix de Ryswick, il acheta une charge de maitre-d'hôtel de la Dauphine mère de *Louis XV*. La mort prématurée de cette princesse le rendit à lui-même. Il fit le voyage d'Italie, et saisit les beautés des chefs-d'œuvre sans nombre de peinture et de sculpture qui égalent l'Italie moderne à l'ancienne. A son retour il fut commissaire provincial des guerres; il exerça cette charge avec une rare générosité. Son attachement pour *Louis XIV* et son admiration pour les hommes de génie, lui inspirèrent, dès 1708, l'idée d'élever un Parnasse en bronze, à la gloire de ce roi et des poëtes et musiciens qui avoient illustré son règne. Ce beau monument fut achevé en 1718. C'est un *Parnasse*, représenté par une montagne d'une belle forme et un peu escarpée. *Louis XIV* y paroit sous la figure d'*Apollon* couronné de laurier et tenant une lyre à la main. On voit sur une terrasse, au-dessous de l'*Apollon*, les trois Graces du Parnasse François, Mesdames *de la Suze* et *des Houlières*, et Mlle *de Scudéri*. Huit poëtes célèbres et un excellent musicien, du règne de *Louis le Grand*, occupent une grande terrasse qui règne autour du Parnasse. Ils tiennent la place des neuf *Muses*. Ces hommes sont: *Pierre Corneille*, *Molière*, *Racan*, *Segrais*, *la Fontaine*, *Chapelle*, *Racine*, *Despréaux*, et *Lully*. Les poëtes moins célèbres ont des médaillons. *Du Tillet* suivit exactement dans l'ordonnance de son Parnasse, les avis de *Boileau* son illustre ami. Il auroit été à souhaiter que ce poëte eût présidé au choix des savans auxquels *du Tillet* a donné l'immortalité : on y trouveroit moins de sujets médiocres, et on ne verroit pas dans le même endroit de grands génies et de plats rimailleurs, les *Verrière* et les *Despréaux*, les *Folard* et les *Racine*. Encouragé par le succès de son entreprise, *du Tillet* projeta de faire exécuter ce monument dans une Place ou Jardin public. Il proposa cette idée à *Desforts* qui étoit à la tête des finances, en lui demandant un *bon* de fermier général pour l'exécution. Celui-ci se contenta d'admirer son désintéressement. En 1727, il donna la *Description* du monument poëtique qu'il avoit érigé, avec l'extrait de la Vie et le catalogue des Ouvrages des poëtes qu'il y avoit placés, en un vol. in-12. Cet Ouvrage fut bien accueilli du public. Il le fit réimprimer en 1732, in-folio, et le dédia au roi. Depuis cette époque il donnoit des supplémens, tous les dix ans, des hommes morts pendant cet intervalle : ces supplémens viennent jusqu'en 1760. *Du Tillet*, né avec le tempérament le plus robuste, fut exempt des infirmités de la vieillesse. Il mourut d'un catarre le 26 décembre 1762, âgé de près de 86 ans. Cet ami des lettres étoit d'une société et d'une conversation aussi utiles qu'agréables. Il se faisoit un plaisir et un devoir d'accueillir tous ceux qui cultivoient les lettres, et de secourir, sans faste et sans ostentation, ceux d'entr'eux qui étoient

dans le besoin. Il savoit le latin, l'espagnol et l'italien. Presque toutes les académies de l'Europe se l'étoient associé, sans qu'il l'eût sollicité. On peut voir dans le dernier *Supplément du Parnasse*, le nombre des souverains auxquels il a fait hommage de ses livres, de ses estampes, de ses médaillons, ainsi que le detail des riches présens qui lui ont été envoyés. Parmi les vers qu'on fit en sa faveur, le public distingua les suivans :

> Du *Tison* de l'antiquité
> A celui de nos jours, voici la différence :
> L'un reçut et perdit son immortalité ;
> L'autre en jouit, et la dispense.

On a encore de *du Tillet* un *Essai sur les honneurs accordés aux Savans*, in-12, où l'on trouve des recherches ; mais dont le style est négligé et monotone, ainsi que celui de sa *Description*.

TITUS, *Voyez* TITE.

TITYUS, (Mythol.) géant énorme, fils de *Jupiter* et d'*Elara* fille d'*Orchomène*, naquit dans un antre souterrain, où sa mère s'étoit cachée pour se dérober à la colère de *Junon* ; il passa pour le fils de la *Terre*. *Apollon* et *Diane* le tuèrent à coups de flèches, ou selon d'autres, il fut foudroyé pour avoir voulu faire violence à *Latone* leur mère. Il étoit attaché comme *Prométhée* dans les enfers, où un vautour insatiable rongeoit sans relâche ses entrailles renaissantes. Ce géant couvroit neuf arpens de terre de son corps étendu.

TIXIER, (Jean) en latin RAVISIUS TEXTOR, de Saint-Saulge dans le Nivernois, seigneur de Ravisy dans la même province, tira une partie de son nom de cette terre. Il enseigna les belles-lettres avec un succès distingué au collége de Navarre à Paris. Il fut recteur de l'université de cette ville en 1500, et mourut en 1522 à l'hôpital, suivant quelques auteurs. On a de lui : I. Des *Lettres*, 1560, in-8.° II. Des *Dialogues*. III. Des *Epigrammes*. IV. *Officinæ Epitome*, 1663, in-8.° C'est un recueil historique, renfermant le nom des dieux, des déesses, des guerriers, des savans, des hommes opulens, des hommes infortunés, des prodigues, des avares, etc. etc. Cette compilation peut être utile à ceux qui composent des discours de morale ou de politique. On desireroit seulement que dans le choix des faits il eût été dirigé par une critique plus éclairée. V. Une édition des *Opera Scriptorum de claris Mulieribus*, Paris, 1651, in-folio. Ces différens ouvrages sont assez bien écrits en latin, et on peut mettre *Tixier* au rang des habiles humanistes de son siècle.

TLÉPOLÈME, (Myth.) fils d'*Hercule* et d'*Astyoche*, étoit d'une grandeur et d'une force extraordinaires. S'étant signalé par plusieurs exploits, il partit de Rhodes où il régnoit, avec neuf vaisseaux pour la guerre de Troye. Il y fut tué par *Sarpedon* fils de *Jupiter*.

TOALDO, (Joseph) célèbre physicien Italien, né à Saint-Laurent *di Pianezze* le 11 juillet 1719, mort à Padoue le 11 novembre 1797, à l'âge de 79 ans, embrassa l'état ecclésiastique et devint professeur de mathématiques dans l'université de Padoue.

A sa sollicitation on fit un très-bel observatoire de la tour où le cruel *Ezzelin*, tyran de cette ville, exerçoit ses barbaries dans le 13[e] siècle. Il fit construire dans l'état de Venise un grand nombre de paratonnerres, et s'appliqua à l'étude de l'électricité, de l'astronomie et de la météorologie. Ses principaux ouvrages sont : I. *Journal* astro-météorologique. II. *Abrégé* de trigonométrie plane et sphérique. III. *Mémoire* sur l'application de la météorologie à l'agriculture. Cet écrit obtint le de prix l'académie de Montpellier. IV. *Cycle* de 123 lunes. Ce cycle ramène les saisons et leurs phénomènes aux mêmes époques.

TOBIE, de la tribu de Nephtali, demeuroit à Cadès capitale de ce pays, et avoit épousé *Anne* de la même tribu dont il eut un fils qui portoit son nom. Emmené captif à Ninive avec sa femme et son fils, il ne se souilla jamais en mangeant comme les autres Israélites des viandes défendues par la loi. Dieu pour récompenser sa fidélité, lui fit trouver grace auprès de *Salmanasar* qui le combla de biens et d'honneurs. *Tobie* ne profita des bontés du roi que pour soulager ses frères captifs. Il alloit les visiter et leur distribuoit chaque jour ce qu'il pouvoit avoir. Un jour à Ragès ville des Mèdes, *Gabelus* son parent ayant besoin de dix talens, *Tobie* qui avoit reçu ces dix mille écus de la libéralité du roi, les lui prêta sans exiger de lui d'autre sureté qu'une obligation par écrit. Sa charité fut récompensée dès cette vie ; Dieu l'éprouva par les souffrances. Un jour après avoir enséveli plusieurs morts, il s'endormit fatigué au pied d'une muraille, et il lui tomba d'un nid d'hirondelle de la fiente chaude sur les yeux qui le rendit aveugle. *Tobie* se croyant près de mourir, chargea son fils d'aller à Ragès retirer l'argent qu'il avoit prêté à *Gabelus*. Le jeune homme partit aussitôt avec l'ange *Raphaël*, qui avoit pris la figure d'*Azarias*. Son guide lui fit épouser *Sara* sa cousine, veuve de sept maris que le démon avoit étranglés. *Tobie* se mit en prières et chassa l'Ange de ténèbres. *Raphaël* le ramena ensuite chez son père, à qui il rendit la vue avec le fiel d'un poisson que l'ange lui avoit indiqué. Le saint vieillard mourut l'an 663 avant J. C., à 102 ans. Son fils parvint aussi à une longue vieillesse. On croit assez communément que les deux *Tobies* ont écrit eux-mêmes leur Histoire, ou que du moins le livre qui porte leur nom a été composé sur leurs Mémoires. Nous n'avons plus l'original de cet ouvrage, qui étoit hébreu ou chaldéen. *St. Jérôme* le traduisit en latin sur la chaldaïque, et c'est sa traduction que l'église a adoptée comme la plus simple, la plus claire et la plus dégagée de circonstances étrangères. Les Juifs ne reconnoissent pas ce livre pour canonique ; mais ils le lisent avec respect, comme contenant une histoire vénérable, et pleine de sentimens touchans et d'excellentes leçons de morale. C'est le parfait modèle d'un père et d'un fils religieux.

TOCHO, Goth très-adroit à tirer de l'arc, ne manquoit jamais d'abattre d'un coup de flèche une pomme au bout d'un bâton, dans quelque éloignement qu'on la mît à la portée de l'arc.

Cette réputation le fit connoître à *Haraud* son roi, qui voulut en voir une expérience, et qui lui commanda d'abattre une pomme de dessus la tête de son fils. Il obéit après s'être armé de trois flèches, et perça la pomme de part en part. Le roi lui ayant demandé ensuite pourquoi il s'étoit armé de trois flèches? *Tocho* lui répondit « que c'étoit pour décocher les deux autres contre lui, en cas qu'il eût le malheur de blesser ou de tuer son fils. » On conte aussi la même chose de *Tell*, qui eut tant de part aux premiers soulèvemens de la Suisse contre la maison d'*Autriche*; mais on sait quelle foi il faut ajouter à tous ces petits contes, dont les graves historiens ont chargé leurs compilations.

TOCQUÉ, (Louis) peintre de portraits, né à Paris en 1696, mort en 1772, étoit élève et gendre de *Nattier*. Il se montra digne de lui par la fraîcheur de son coloris, l'agrément de ses airs de tête et de ses draperies. Ses dessins, sans être extrêmement corrects, ont de l'intelligence et de la noblesse. Il fut appelé en 1760 pour faire le portrait de l'impératrice de Russie, qui l'en récompensa avec magnificence. *Tocque* aimoit le plaisir et la société. Il augmentoit les douceurs de celle-ci par son humeur gaie et l'égalité de son caractère.

TOD, (André) né à Dieppe, docteur en droit, prêtre de l'Oratoire, mort en 1630, est connu par la traduction des Annales de *Baronius*, dont le premier volume parut à Paris en 1614, in-folio. Son style est fort pur pour le temps où il écrivoit. Il avoit espéré d'en donner la continuation; mais ses voyages, ses emplois, les occupations qui en étoient inséparables, ne lui en laissèrent pas le loisir.

TODD, (Hugues) historien Anglois, né à Cumberland en 1660, mort vers 1710, a publié les ouvrages suivans : I. *Vie de Phocion*. II. *Description* de la Suède. III. *Histoire* du diocèse de Carlisle, etc.

TOICT, (Nicolas du) natif de Lille en Flandre, se fit Jésuite en 1630. Il sollicita avec empressement d'être envoyé dans les missions étrangères. Il fut destiné pour les missions du Paraguai, où il déploya tout ce que la charité la plus agissante peut inspirer à un ministre de l'Evangile. Il fut nommé supérieur des missionnaires dans cette province, et mourut consommé de travaux vers l'an 1680. On a de lui l'*Histoire des Missions dans le Paraguai, l'Uraguai*, etc. Liége, 1673, in-folio, en latin.

TOINARD, *Voyez* THOYNARD.

TOIRAS, (Jean du Caylard de Saint-Bonnet, marquis de) né à Saint-Jean-de-Cardonnenques le premier mars 1585, étoit de l'ancienne maison de *Caylard* en Languedoc. Après avoir été page du prince *de Condé*, il servit sous *Henri IV*, puis sous *Louis XIII* qui le fit lieutenant de sa vénerie, puis capitaine de sa volière. Il excelloit dans tout ce qui regarde la chasse; il n'y avoit point d'homme qui tirât plus juste, et c'est par ce talent qu'il se fit connoître à la cour. Son emploi l'empêchant de satisfaire sa principale passion, celle des armes, il prit une com-

pagnie dans le régiment des Gardes, et il donna des marques de sa bravoure aux siéges de Montauban et de Montpellier. Elevé au poste de maréchal de camp, il se trouva à la prise de l'isle de Rhé, dont il eut le gouvernement et qu'il défendit contre les Anglois qui furent obligés de lever le siége. Il fut ensuite envoyé en Italie où il cueillit de nouveaux lauriers. Il commanda dans le Montferrat et défendit en 1630 Casal contre le marquis *de Spinola* général Espagnol, digne de le combattre. Ses services furent récompensés par le bâton de maréchal de France le 13 décembre de la même année, malgré les oppositions de *Richelieu*... *On prétend que St. Roch*, dit à cette occasion le duc *de Guise*, *est devenu saint à force de faire des miracles*, *et* Toiras *maréchal de France à force de faire de grandes actions.* La défense de Casal lui avoit fait tant de réputation, qu'étant à Rome quatre ans après, le peuple crioit après lui : *Vive* TOIRAS, *le libérateur de l'Italie !* Ses frères ayant embrassé le parti du duc *d'Orléans* ennemi du cardinal *de Richelieu*, il fut disgracié en 1633, privé de ses pensions et de son gouvernement. Les ennemis de la France plus éclairés sur son mérite que les François, voulurent l'attirer à leur service ; mais *Saint-Bonnet* aima mieux être malheureux qu'infidelle. Il adoucit les chagrins de sa disgrace par un voyage en Italie. Son mérite reçut à Rome, à Naples, à Venise, etc. tous les honneurs dont il étoit digne. *Victor-Amédée* duc de Savoie, lié d'intérêt avec l'Espagne, le fit lieutenant général de son armée. Il remplissoit ce poste avec sa valeur ordinaire, lorsqu'il fut tué le 14 juin 1636, devant la forteresse de Fontanette dans le Milanois. Après qu'il eut expiré, les soldats trempèrent leurs mouchoirs dans le sang de sa plaie, en disant que « tant qu'ils le porteroient sur eux, ils vaincroient leurs ennemis. » Le maréchal *de Toiras* fut sans contredit un des plus grands hommes de guerre de son temps. Son mérite fut son seul crime auprès de *Richelieu*, qui mécontent de la faveur que lui donnoient ses services, n'oublia rien pour le noircir auprès de *Louis XIII*. On lui donna toutes sortes de dégoûts. Lorsque *Toiras* sollicita des graces pour ceux qui avoient combattu sous ses ordres, le garde des sceaux *Marillac* qui avoit pénétré les sentimens du premier ministre, rejeta avec dédain les sollicitations du guerrier. *Monsieur de Toiras* lui dit-il, *vous parlez bien haut en faveur de ceux qui vous ont secondé. Vous avez bien servi ; mais cinq cents Gentilshommes en auroient fait autant que vous s'ils avoient été à votre place. — La France seroit bien malheureuse*, *Monsieur*, repartit TOIRAS, *si elle n'avoit pas plus de 500 hommes capables de servir aussi bien que moi. Cependant ils ne l'ont pas fait*, *et je n'ai pas mal rempli les Postes qu'on m'a confiés. Il y a en France plus de quatre mille hommes en etat de tenir les sceaux aussi bien que vous. S'ensuit-il de là que vous ne deviez pas récompenser ceux dont vous connoissez le mérite ?* Les étrangers lui rendoient plus de justice que la cour. Après la glorieuse défense de Casal, *Spinola* qui l'attaquoit, enchanté de

sa bravoure, s'écria avec admiration : *Qu'on me donne cinquante mille hommes aussi vaillans et aussi bien disciplinés que les troupes que* Toiras *a formées, et je me rendrai maître de l'Europe entière*. Sa modestie étoit encore supérieure à sa valeur; lorsqu'il racontoit ses exploits, il parloit toujours de lui-même à la troisième personne, en disant : *Celui qui commandoit*, etc. Le seul défaut qu'on lui reproche est d'avoir été d'un emportement excessif; *Mais*, comme disoit le duc de Savoie, *il avoit tant d'excellentes qualités, qu'on pouvoit bien lui passer une chaleur de sang qui souvent n'étoit pas volontaire*. Cette vivacité lui fournissoit quelquefois des saillies agréables. Un jour qu'il faisoit ses dispositions pour livrer bataille, un officier lui demanda la permission d'aller chez son père qui étoit à l'extrémité, pour lui rendre des soins et recevoir sa bénédiction. *Allez*, lui dit ce général, qui démêla fort aisément la cause de cette retraite : *Père et Mère honoreras, afin que tu vives longuement :* (*Voy*. III. GASTON de France.) Les curieux qui voudront connoître plus particulièrement ce grand homme, pourront consulter l'Histoire de sa Vie par *Michel Baudier*, in-12. Il n'avoit point été marié.

TOLAND, (Jean) né le 30 novembre 1670 dans le village de Redcastle en Irlande, fut élevé dans la religion Catholique. Il fit ses études en l'université de Glasgow, puis dans celle d'Edimbourg, où il embrassa la religion Protestante. Après avoir passé quelque temps à Leyde, il se retira à Oxford, y recueillit un grand nombre de matériaux sur divers sujets. Son goût pour les paradoxes et les nouveautés, le tira de l'obscurité où il avoit oroùpi jusqu'alors. Il publia divers ouvrages sur la religion et sur la politique, dans lesquels l'impiété, le déisme, l'athéisme même paroissent à découvert. Cet impie fit divers voyages dans les cours d'Allemagne, où il fut reçu mieux qu'il ne méritoit. De là étant allé en Hollande, il fut présenté au prince *Eugène*, qui lui donna diverses marques de libéralités. *Toland* retourna la même année en Angleterre, où il se ruina par ses folles dépenses et par ses débauches. Sa conduite auroit dû faire beaucoup de tort à ses opinions : elles se répandirent pourtant dans sa patrie. *Toland* plaisoit aux Anglois, par les endroits même qui le rendoient ridicule aux yeux des autres nations : par son animosité contre les François, les Catholiques et les *Stuarts*. Cet homme singulier mourut à Putney près de Londres le 21 mars 1722, à 52 ans, après s'être fait l'Epitaphe suivante :

H. S. E.

JOANNES TOLANDUS

Qui in Hiberniâ prope Derlam natus,
In Scotiâ et Hiberniâ studuit,
Quod Oxonii quoque fecit adolescens;
Atque Germaniâ plus semel petitâ,
Virilem circa Londinum transegit ætatem.
Omnium Litterarum excultor,
Et Linguarum plus decem sciens.
Veritatis propugnator,
Libertatis assertor,
Nullius autem sectator aut cliens,
Nec minis, nec malis est inflexus,
Quin quam elegit viam perageret,
Utili honestum anteferens.
Spiritus cum æthereo Patre,

A quo prodiit olim, conjungitur.
Ipse verò æternum est resurrecturus;
At idem futurus, Tollandus nunquam.
Natus Nov. 30.
Cætera ex Scriptis pete.

Cette épitaphe n'est pas un tableau fidelle du caractère de *Toland*. Il étoit vain, bizarre, singulier, rejetant un sentiment précisément parce qu'un auteur célèbre l'avoit soutenu ou embrassé. Opiniâtre dans la dispute, il la soutenoit avec l'effronterie et la grossièreté d'un cynique. Ses principaux ouvrages sont : I. *La Religion Chrétienne sans mystères*, publiée en anglois à Londres en 1696, in-8.° Ce livre impie fut condamné au feu en Irlande l'année suivante; ce châtiment n'empêcha point *Toland* d'en donner une *Apologie*. (*Voy.* III. BROWN.) II. *Amyntor et Défense de la Vie de Milton*, à Londres, 1699, in-8° : ouvrage aussi dangereux que le précédent. III. *L'Art de gouverner par parties*, 1701, in-8.° IV. *Le Nazaréen* ou *le Christianisme Judaïque, Païen et Mahométan*, etc. 1718, in-8.° V. *Pantheisticon* seu *Formula celebrandæ societatis Socraticæ*, in-8°, Cosmopoli, (Londres) 1720. Ce livre est le triomphe de l'impiété la plus téméraire. VI. *Adeisidemon sive Titus-Livius à superstitione vindicatus : annexæ sunt origines Judaïcæ*, à la Haye en 1709, in-8.° Il y soutient que les athées sont moins dangereux à l'Etat que les superstitieux, et que *Moyse* et *Spinosa* ont eu à peu près les mêmes idées de la Divinité. Cette impiété fut réfutée par *Huet* évêque d'Avranches, sous le nom de *Morin*, et par *Elie Benoît*. Les livres de *Toland*, excepté les deux derniers, sont en anglois. La plupart ont comme l'on a vu, des titres extravagans et renferment des idées encore plus extravagantes. Il écrivoit d'une manière confuse, embrouillée et fatigante : aussi en voulant nuire à la religion il ne se fit du mal qu'à lui-même, et il eut encore moins d'admirateurs que de disciples. VII. *L'Angleterre libre*, 1701, in-8.° VIII. Divers *Ecrits contre les François*, 1726, deux vol. in-8°; et quelques autres livres de politique moins mauvais que ses ouvrages sur la religion. IX. Une édition des *Œuvres* de *Jacques Harrington*, etc.

I. TOLÈDE, (Ferdinand-Alvarez de) duc *d'Albe*, né en 1508, d'une des plus illustres familles d'Espagne, dut son éducation à *Fréderic de Tolède* son grand père qui lui apprit l'art militaire et la politique. Il porta les armes à la bataille de Pavie et au siége de Tunis sous l'empereur *Charles-Quint*. Devenu général des armées d'Espagne en 1538, il servit sa nation avec succès contre la France, dans la Navarre et dans la Catalogne. Élevé au poste de généralissime des armées impériales, il marcha contre les Protestans d'Allemagne en 1546. Il gagna l'année suivante la fameuse bataille de Mulberg, où les Protestans furent entièrement défaits. L'électeur de Saxe leur général, y fut fait prisonnier avec *Ernest* duc de Brunswick et plusieurs autres chefs. Cette victoire fut suivie de la prise de Torgau, de Wittemberg et de la réduction de tous les rebelles. Après s'être signalé en Allemagne, il suivit l'empereur au siége

de Metz, où il fit des prodiges de valeur que le courage des assiégés rendit inutiles. *Philippe II* successeur de *Charles-Quint*, se servit de lui avec le même avantage que son père. En 1567, les habitans des Pays-Bas aigris de ce qu'on attentoit continuellement à leur liberté et de ce qu'on vouloit gêner leurs opinions, parurent disposés à prendre les armes. *Philippe II* envoya le duc *d'Albe* pour les contenir. Ce choix annonça la plus grande sévérité. On se souvenoit que *Charles-Quint* délibérant sur le traitement qu'il feroit aux Gantois qui se révoltèrent en 1539, avoit voulu savoir le sentiment du duc qui répondit qu'*une patrie rebelle devoit être ruinée*. Les premières démarches du duc *d'Albe* confirmèrent l'opinion qu'on avoit de lui. Il fit périr sur un échafaud les comtes *d'Egmont* et *de Horn*. Comme quelques personnes lui parurent étonnées de cette résolution sanguinaire, il leur dit que *peu de têtes de Saumons valoient mieux que plusieurs milliers de Grenouilles*. Après ce trait de sévérite, il marche aux confédérés et les bat. Le plaisir d'avoir remporté une victoire signalée est empoisonné par le chagrin de voir un village réduit en cendres après l'action, par un régiment de Sardaigne. Ce crime fut puni comme il le méritoit. Il fit pendre sur-le-champ les auteurs de l'incendie, et dégrada toutes les compagnies excepté une qui n'étoit point coupable. Le prince *d'Orange* chef des confédérés, parut bientôt à la tête d'une armée considérable. Le jeune *Fréderic de Tolède* chargé de l'observer, envoya conjurer le duc *d'Albe* son père de lui permettre d'aller attaquer les rebelles. Le duc qui est persuadé avec raison que les subalternes ne doivent pas se mêler de juger s'il faut ou s'il ne faut pas combattre, répond : *Allez dire à mon fils que sa demande ne lui est pardonnée qu'à cause de son inexpérience et de sa jeunesse. Qu'il se garde bien de me presser davantage de m'approcher des ennemis ; car il en coûteroit la vie à celui qui se chargeroit de ce message.* Ses succès augmentèrent tous les jours ainsi que sa sévérité cruelle. Mais le parti opposé au duc *d'Albe* ne fut pas plus modéré. Quelques paisans Catholiques ayant été accusés d'avoir voulu incendier quelques villes de la Nord-Hollande, le barbare *Snoy* les livra aux exécutions les plus horribles. Les tourmens ordinaires de la question la plus cruelle ne furent que les moindres des maux que l'on fit souffrir à ces innocens. Leurs membres disloqués, leurs corps déchirés de verges, étoient ensuite enveloppés dans des linges trempés dans de l'eau de vie ; on y mettoit le feu et on les laissoit dans cet état jusqu'à ce que leur peau noircie et retirée, découvrît les nerfs dans différentes parties de leurs corps. On employoit le soufre et souvent même jusqu'à une demi-livre de chandelles pour leur brûler les aisselles et les plantes des pieds. Ainsi martyrisés, on les laissoit quelques nuits couchés par terre sans couverture, et à force de coups on chassoit le sommeil loin d'eux. Du hareng pec et autres alimens salés étoient la nourriture qu'on leur donnoit pour allumer

dans leurs entrailles tous les feux d'une soif dévorante, sans leur permettre l'usage d'un verre d'eau, quelques supplications qu'ils fissent pour en obtenir. On posoit des frélons sur le nombril des patiens, et l'on en retiroit l'aiguillon qu'ils y avoient fiché de la longueur de l'articulation d'un doigt. *Snoy* lui-même avoit envoyé à cet affreux tribunal certain nombre de rats que l'on plaçoit sur la poitrine et sur le ventre de ces infortunés, sous un instrument de pierre ou de bois fait exprès et recouvert d'une plaque de cuivre : le feu posé sur cette plaque forçoit ces animaux à ronger les chairs et à se faire un passage jusqu'au cœur et aux entrailles. Ces affreux détails sont tirés de l'*Abrégé de l'Histoire de Hollande* par M. *Kerroux* auteur Protestant, imprimé à Leyde en 1778. Après la prise de Harlem, le duc *d'Albe* quitta les Pays-Bas. (*Voyez* II. HESSELS.) Il y avoit commencé son administration en faisant construire à Anvers une citadelle qui avoit cinq bastions. Par une vanité jusqu'alors inconnue, il en avoit nommé quatre de son nom et de ses qualités, *le Duc*, *Ferdinand*, *Tolède*, *d'Albe*. On donna au cinquième le nom de l'ingénieur ; il n'étoit fait nulle mention du roi d'Espagne. Lorsque cette citadelle fut achevée, l'orgueilleux duc *d'Albe* qui avoit remporté de grands avantages sur les confédérés, y fit placer sa statue en bronze. Il étoit représenté avec un air menaçant, le bras droit étendu vers la ville; à ses pieds étoient la noblesse et le peuple, qui prosternés sembloient lui demander grace. Les deux statues allégoriques avoient des écuelles pendues aux oreilles et des besaces au cou, pour rappeler le nom de *Gueux* que l'on avoit donné aux mécontens. Elles étoient entourées de serpens, de couleuvres et d'autres symboles destinés à désigner la fausseté, la malice et l'avarice : vices reprochés par les Espagnols aux vaincus. On lisoit au-devant du piédestal, cette inscription fastueuse : *A la gloire de Ferdinand-Alvarez* de Tolède *Duc* d'Albe, *pour avoir éteint les séditions, chassé les rebelles, mis en sureté la religion, fait observer la justice et affermi la paix dans ces provinces*. Le duc *d'Albe* laissa le gouvernement des Pays-Bas à Don *Louis de Requesens* grand commandeur de Castille, en 1574. Le duc *d'Albe* jouit d'abord à la cour de la faveur que méritoient ses services ; mais s'étant opposé au mariage de son fils, le roi *Philippe II* qui avoit projeté cet hymen, l'envoya prisonnier à Uzeda. Il obtint sa liberté deux ans après, et fut mis à la tête d'une armée que l'on fit entrer en Portugal l'an 1581. Cet habile général y fit autant de conquêtes que d'entreprises. Il défit Dom *Antoine de Crato* qui avoit été élu roi, et se rendit maître de Lisbonne. Il y fit un butin inestimable qui fut encore augmenté par l'arrivée de la flotte des Indes dans le port de cette ville. Mais les Espagnols y commirent tant d'injustices et de violences, que *Philippe II* nomma des commissaires pour rechercher la conduite du général, des officiers et des soldats. On accusoit le duc *d'Albe* d'avoir détourné à son usage l'argent des vaincus : comme on lui en demandoit compte il répondit qu'il n'avoit à eu ren-

dre compte qu'au roi. *S'il me le demande, je lui mettrai en ligne de compte des royaumes conservés ou conquis, des victoires signalées, des sieges très-difficiles, et soixante-dix ans de service...* *Philippe* craignant une sédition, fit cesser les poursuites; mais le duc *d'Albe* mourut peu de temps après, le 12 janvier 1582, à 74 ans, sans avoir eu le temps de jouir du fruit de ses nouvelles victoires. On prétend que dans sa dernière maladie il eut horreur du sang qu'il avoit fait répandre. Ses remords parvinrent à *Philippe II.* Ce prince lui fit dire pour le calmer, « qu'il prendroit sur lui le sang qui avoit été versé par ses armes; mais que le duc répondroit de celui qu'il avoit fait couler sur les échafauds. » C'est ce qui est rapporté par l'auteur du *Recueil* d'*Epitaphes*, imprimé à Paris en 1782; mais il auroit dû rapporter les autorités sur lesquelles est appuyée cette anecdote singulière. Quoi qu'il en soit, le duc *d'Albe* laissa la réputation d'un général expérimenté et d'un politique habile; mais d'un homme dur, vindicatif et vain à l'excès. Il donna d'abord peu d'idée de ses talens. *Charles-Quint* lui-même en avoit si mauvaise opinion que lui ayant accordé les premiers grades par des considérations particulières, il ne lui confia de long-temps aucune sorte de commandement. L'opinion de son incapacité étoit si bien établie qu'un Espagnol très-considérable osa lui adresser cette lettre avec cette inscription: *A Monseigneur le Duc* d'Albe, *général des Armées du Roi dans le duché de Milan en temps de paix, et Grand Maître de la Maison de Sa Majesté en temps de guerre.* Ce trait de mépris perça le cœur du duc *d'Albe*, le tira de son assoupissement et lui fit faire des choses dignes de la postérité. « Le duc *d'Albe*, dit l'abbé *Raynal*, (*Histoire du Stathouderat.*) l'un des plus grands capitaines du seizième siècle, joignoit à une naissance distinguée des biens immenses. Il avoit la démarche grave et le maintien austère, l'air noble et le corps robuste, le discours mesuré et le silence éloquent. Il étoit sobre et dormoit peu, travailloit beaucoup, écrivoit lui-même toutes ses affaires. Toutes les circonstances de sa vie offrent un spectacle intéressant. Son enfance fut raisonnable, et l'âge avancé ne lui apporta ni ridicule ni foiblesse. Le tumulte des camps ne fut pas pour lui une occasion de dissipation; ce fut dans la licence des armes qu'il se forma à la politique. Lorsqu'il opinoit dans les conseils, il n'avoit égard ni aux desirs du monarque, ni aux intérêts des ministres; il se déclaroit toujours pour le parti qu'il croyoit le plus juste; souvent il ramenoit ceux qui l'écoutoient à la probité, et lorsque ses efforts étoient inutiles il ne les suivoit pas au moins dans leur injustice. On ne trouve point dans les fastes de sa nation un capitaine plus habile que lui à faire la grande guerre avec peu de troupes, à ruiner les plus fortes armées sans les combattre, à donner le change aux ennemis et à ne le jamais prendre; à gagner la confiance du soldat et à étouffer ses murmures. On prétend que dans soixante ans de guerre sous divers climats, contre différens ennemis, de-

tant toutes les saisons, il n'a jamais été battu, ni prévenu, ni surpris. Quel homme! s'il n'avoit terni l'éclat de tant de talens et de vertus par une sévérité outrée. » *Voyez* sa *Vie*, Paris, 1698, 2 vol. in-12.

II. TOLÈDE, (Dom Pèdre de) homme aussi fier que le duc *d'Albe*, et de la même famille. Il fut ambassadeur de *Philippe III* vers *Henri IV*. Ce prince lui dit un jour que s'il vivoit encore quelques années, il iroit reprendre la partie du royaume de Navarre envahie par l'Espagne. Don *Pèdre* répondit que *Philippe III* avoit hérité de ce royaume; que la justice avec laquelle il le possédoit lui aideroit à le défendre. Le roi lui répliqua; *Bien, bien! votre raison est bonne jusqu'à ce que je sois devant Pampelune; mais alors nous verrons qui entreprendra de la défendre contre moi.* L'ambassadeur se leva là-dessus et s'en alla avec précipitation vers la porte; le roi lui demanda *où il alloit si vîte*. —*Je m'en vais*, dit Don Pèdre, *attendre votre Majesté à Pampelune pour la défendre.* (Voy. l'article de HENRI IV.) —Un autre Don *Pèdre* DE TOLÈDE d'une famille bien moins illustre que celle des ducs *d'Albe*, fut nommé gouverneur de Milan par *Philippe VI*. A peine fut-il arrivé dans son gouvernement, qu'un seigneur lui envoya un beau présent de tout ce qu'il y avoit de plus rare en gibier. Don *Pèdre* le fit bien apprêter et le renvoya tout prêt à être servi à celui qui le lui avoit envoyé; et par cette adresse généreuse il prouva aux Milanois qu'il ne seroit pas facile de le corrompre par des dons.

TOLÈDE, (Jean de) *Voyez* MONNEGRO.

I. TOLET, (François) né à Cordoue en Espagne l'an 1532, eut pour professeur dans l'université de Salamanque *Dominique Soto* qui l'appeloit un *prodige d'esprit*. Il entra dans la Société des Jésuites et fut envoyé à Rome, où il enseigna la philosophie et la théologie, et où il plut au pape *Pie V* qui le nomma pour être son prédicateur. Le Jésuite exerça aussi cet emploi sous les pontifes ses successeurs. *Grégoire XIII* le fit lui-même juge et censeur de ses propres ouvrages. *Grégoire XIV*, *Innocent IX* et *Clément VIII* qui l'éleva au cardinalat, lui confièrent plusieurs affaires importantes. Les Jésuites n'avoient point encore eu de cardinal de leur société avant lui. *Tolet*, quoique Jésuite et Espagnol, travailla ardemment à la réconciliation de *Henri IV* avec le saint Siége malgré *Philippe II* qui n'oublioit rien pour s'y opposer. *Henri* saisit toutes les occasions de lui témoigner sa reconnoissance. Lorsqu'il eut appris sa mort arrivée en 1596, dans la 64e année de son âge, il lui fit faire un service solennel à Paris et à Rouen. Les emplois du cardinal *Tolet* ne l'attachèrent pas si fortement, qu'il ne se réservât toujours quelque temps pour travailler à ses savans ouvrages. Les principaux sont: I. Des *Commentaires* sur *Saint Jean*, Lyon, 1614, in-folio; sur *St. Luc*, Rome, 1600, in-folio; sur l'Épître de *St. Paul* aux Romains, Rome 1602, in-4.° II. Une *Somme des Cas de Conscience* ou l'*Instruction des Prêtres*,

Paris, 1619 in-4°; traduite en françois, in-4.° Il y soutient que les sujets ne doivent point obéir à un prince excommunié. Il y enseigne encore l'équivoque et les restrictions mentales.

II. TOLET, (Pierre) médecin de Lyon, vivoit en 1588. Il traduisit les Œuvres de *Paul Eginette* et le *Traité* de *Galien* sur *les tumeurs*. Il guérit sans remèdes et par la seule transpiration, une maladie épidémique ou une espèce de coqueluche qui faisoit de son temps de grands ravages.

TOLLET, (Elizabeth) née en 1694, morte en 1754, reçut une éducation soignée de son père qui étoit commissaire de la marine Angloise sous le règne de la reine *Anne*. Elle apprit l'italien, le latin, le françois, la musique et la peinture. Elle étoit géomètre et faisoit des vers. On a publié ses Œuvres après sa mort, et on y distingue un opéra dont elle fit la musique et qui est intitulé : *Susanne* ou l'*Innocence sauvée.*

I. TOLLIUS, (Jacques) natif d'Inga dans le territoire d'Utrecht, mort en 1696, étoit docteur en médecine et professeur ordinaire en éloquence et en grec dans l'université de Duisbourg. On a de lui : I. *Epistolæ Itinerariæ*, Amsterdam, 1700, in-4°; recueil curieux qui avoit été précédé quatre ans auparavant d'un autre, intitulé : *Tollii insignia Itinerarii Italici*, Utrecht, in-4.° L'auteur y raconte ce qu'il a observé de plus remarquable dans ses voyages d'Italie, d'Allemagne et de Hongrie. II. *Fortuita sacra*, Amsterdam, 1687, in-8.° III. Une édition de *Longin*, en 1694, in-4°: plus estimée que l'ouvrage précédent, lequel est rempli d'idées vaines sur la pierre philosophale. L'auteur avoit plus d'érudition que de jugement.

II. TOLLIUS, (Corneille) frère du précédent, fut secrétaire d'*Isaac Vossius* qui fut obligé, dit-on, de le chasser de chez lui. Il devint ensuite professeur en grec et en éloquence à Hardewick, et secrétaire des curateurs de l'université de cette ville. On a de lui : I. Un traité *De infelicitate Litteratorum*, que *Jean Burchard Menke* a fait réimprimer à Leipzig en 1707 dans le recueil intitulé : *Analecta de calamitate Litteratorum.* II. Une édition de *Palephate ;* et quelques autres écrits où l'on trouve ainsi que dans les précédens, des choses curieuses et recherchées. Nous ne savons pas l'année de sa mort; mais il ne vivoit plus en 1662.

III. TOLLIUS, (Alexandre) frère des précédens, mort en 1675, est connu par son édition d'*Appien*, en 2 vol. in-8° : elle est estimée pour la fidélité et la beauté de l'impression.

TOLOMAS, (Charles-Pierre Xavier) Jésuite, né à Avignon en 1705, professa long-temps les belles-lettres à Lyon, et y devint membre de l'académie de cette ville. On lui doit une *Dissertation* sur le café, 1757, in-12, et un *Discours* sur la philosophie d'*Epicure*, 1760, in-8.° Il est mort à Lyon en 1763.

TOLOZAN, (Jean-François) né à Lyon, où il remplit pendant long-temps avec distinction une

place

place de magistrature, fut fait maître des requêtes, et devint ensuite intendant du commerce à Paris. Une grande probité, un discernement juste, des connoissances étendues et la facilité de les développer, lui méritèrent la considération publique. Chargé de divers rapports importans, on les cita comme des modèles de précision et de jugement. On lui doit des *Observations* estimées sur la réforme de plusieurs articles de l'Ordonnance de 1673 relative aux affaires de commerce, in-4.° *Tolozan* au moment de la suppression de sa place par la révolution, revint dans sa patrie où il finit ses jours le 25 septembre 1802, à l'âge de plus de 80 ans. Après avoir rempli pendant plus de 50 ans des fonctions importantes, il n'a laissé qu'une fortune médiocre; ce qui fait l'éloge de tout homme en place, et prouve son intégrité et son désintéressement. *Tolozan* jouit jusqu'à son dernier instant de toute la gaieté de son caractère et de toute la vigueur de son esprit.

TOLYEKONA, femme d'*Octay* empereur des Mogols, gouverna avec gloire et sagesse l'empire après la mort de son époux arrivée au mois de novembre 1241. Après avoir été long-temps régente, elle fit reconnoître pour souverain son fils *Quey-Yeu*.

TOMA, sectaire Russe, s'avisa sous le règne de *Pierre premier* de prêcher à Moscow contre l'invocation des Saints. Muni d'une hache, il entra dans l'église de Saint-Alexis, et mit en pièces la statue du Saint. Arrêté et condamné au feu, après avoir eu la main brûlée, il écouta sans émotion la lecture de son jugement, il étendit ensuite tranquillement sa main sur la flamme, la vit consumer, et s'avança vers le bûcher où il devoit périr, et où il continua à déclamer contre les abus qui déshonoroient, suivant lui, la religion de son pays.

TOMASI, (Joseph-Marie) fils de *Jules Tomasi* duc de Parme, n[illegible]it à Alicate en Sicile l'an [illegible]. Quoiqu'il fût l'aîné d'une famille illustre, il se consacra à la Sainte-Vierge dès sa plus tendre jeunesse, fit vœu de chasteté et entra dans l'ordre des Théatins. Sa modestie et ses autres vertus le rendirent le modèle de ses confrères, et son vaste savoir l'admiration des littérateurs Italiens. Il apprit le grec, l'hébreu, le chaldéen, se rendit habile dans la théologie et surtout dans la connoissance de l'Ecriture-Sainte, et dans cette partie de la science ecclésiastique qui règle l'Office Divin. Le pape *Clément XI* l'honora de la pourpre Romaine en 1712, et il fallut lui faire violence pour la lui faire accepter. Le nouveau cardinal répandit dans Rome d'abondantes aumônes, et contribua beaucoup par ses sermons et par son zèle à la réforme des mœurs de cette ville. Il mourut saintement le 1er janvier 1713, à 64 ans. Modeste jusqu'au tombeau, il avoit voulu être enterré sans pompe dans un cimetière; mais ce desir ne fut point écouté, et on lui érigea dans une église un monument de marbre digne de son rang et de ses vertus. On a de lui divers ouvrages dont on a un recueil, Rome 1747 à 1754, en 7 vol. in-4.° Ils avoient été imprimés séparément sous les

titres suivans : I. *Theologia Patrum*, 1709, 3 vol. in-8.° II. *Codices Sacramentorum nongentis annis vetustiores*, in-4°, 1680. III. *Psalterium juxta duplicem editionem Romanam et Gallicanam*, 1693, in-4.° IV. *Psalterium cum Canticis, versibus prisco more distinctum*, 1697, in-4°; et plusieurs ouvrages de *Liturgie* ancienne, réunis à Rome en 1741, 2 tomes in-folio, qui pro beaucoup d'érudition et une dition très-variée.

TOMASINI, (Jacques-Philippe) né à Padoue en 1597, mourut à Citta-Nova en Istrie dont il étoit évêque, en 1654, à 57 ans. Les lettres dont il fit presque son occupation journalière, furent en quelque sorte la cause de son élévation à la dignité épiscopale. Il eut le courage de s'opposer au mauvais goût de son temps, et sur-tout à celui de *Marini*, pour rappeler celui de *Pétrarque*. Il recueillit sans choix et avec peu d'ordre tout ce qu'il trouva sur cet auteur célèbre, et le publia sous ce titre : *Petrarcha redivivus*, en 1 vol. in-4.° Il présenta son travail à *Urbain VIII*. Ce pontife l'agréa, et regardant *Tomasini* comme son parent, le récompensa par l'évêché de Citta-Nova. L'auteur corrigea son ouvrage et en donna une nouvelle édition en 1650. Nous avons encore de lui : I. Une bonne édition des *Epîtres* de *Cassandre Fidelle*, avec sa *Vie*. II. Les *Vies* de plusieurs personnages illustres, 1630 et 1644, vol. in-4.° III. Les *Annales des Chanoines de* Saint-George *in alga*, congrégation de prêtres séculiers dont il avoit été membre : ce livre est en latin. IV. *Agri Patavini Inscriptiones*, 1696, in-4.° V. *Gymnasium Patavinum*, 1654, in-4.°

TOMASIUS, *Voyez* THOMASIUS.

TOMPION, (Thomas) mort en 1696, fut le plus célèbre horloger de l'Angleterre. Il illustra son art par ses découvertes.

TOMYRIS, *Voyez* I. CYRUS.

TONSTAL, (Cutbert) docteur d'Oxford, naquit à Tacford dans Hertfordshire en 1646, d'une famille illustre. Après avoir fortifié son esprit par l'étude des mathématiques, de la philosophie et de la jurisprudence, il devint secrétaire du cabinet du roi d'Angleterre. *Henri VIII* l'ayant envoyé dans plusieurs ambassades, fut si satisfait de ses services qu'il lui donna l'évêché de Londres en 1522, et celui de Durham en 1530. *Tonstal* approuva d'abord la dissolution du mariage de son bienfaiteur avec *Catherine* d'Espagne, et fit même un Livre en faveur de cette dissolution ; mais dans la suite il condamna son ouvrage, et finit ses jours dans une prison pour la défense de la Foi en 1559, à 84 ans. On a de lui : I. Un Traité de l'*Art de compter*, Londres, 1522, in-fol. II. Un autre de la *Réalité du Corps et du Sang de J. C. dans l'Eucharistie*, Paris, 1554, in-4.° III. Un *Abrégé* de la *Morale* d'*Aristote*, Paris 1554, in-8.° IV. *Contra impios Blasphematores Dei Prædestinationis*, Antuerpiæ, 1555, in-4.°

I. TOOKE, (George) poëte Anglois, né en 1595, mort en 1675, servit avec courage dans la malheureuse expédition de

Cadix qu'il chanta dans un de ses poëmes, qui est estimé.

II. TOOKE, (André) né à Londres en 1673, mort en 1731, devint professeur de géométrie au collége célèbre de Gresham, et a publié divers ouvrages relatifs à l'éducation, et dont le plus remarquable est intitulé : *Le Panthéon.*

TOPLADY, (Auguste-Montagne) ministre Calviniste, mort à Londres en 1778, prêcha avec succès. Ses *Sermons* et autres Œuvres morales forment 6 volumes in-8.°

TOQUEL, (Guillaume) imprimeur renommé de Salamanque, se distingua par la correction des ouvrages sortis de ses presses. Il est auteur d'un *Traité d'Orthographe* de la langue espagnole. *Toquel* est mort à la fin du 16e siècle.

TORBERN, *Voy.* FEBOURG.

TORCHE, (N.) romancier et poëte du 17e siècle, naquit à Beziers, étudia en Sorbonne, s'en fit chasser par ses galanteries, se soutint quelque temps à Paris par ses écrits, et vint mourir à 40 ans à Montpellier. Ses romans sont : *Le Démêlé du cœur et de l'esprit*, 1667, in-12; *la Toilette galante de l'Amour*, 1670, in-12; *le Chien de Boulogne.* L'auteur y déchire une dame dont il croyoit devoir se plaindre. Il a traduit en vers françois le *Pastor fido*, l'*Aminta* du *Tasse*, et la *Philis* de *Scyre* pastorale de *Bonarelli.* Ses traductions sont assez élégantes pour le temps. L'abbé *Gouget* en a fait mention dans le tome VIII de sa *Bibliothèque Françoise.*

TORCY, *Voyez* COLBERT, n.° IV.

I. TORELLI, (Pio) comte de Guastalla et de Montechiaragulo, soutint long-temps la guerre contre les *Farnèse* ducs de Parme; mais ayant été pris en 1612, il eut la tête tranchée. *Muratori* dit que l'envie seule de se rendre maître de ses richesses, lui suscita des ennemis et causa sa mort. Il possédoit sur-tout une superbe collection de livres, de tableaux et de pierres gravées, commencée par ses ancêtres, enrichie par les dons des papes, et par la succession des *Gonzague* et de *Pic de la Mirandole.* Cette collection fait encore l'un des principaux ornemens du Musée *Farnèse. Voyez* ce mot.

II. TORELLI, (Pomponio) comte Italien, né dans le Parmesan au 16e siècle, est compté parmi les bons tragiques d'Italie. Ses autres ouvrages sont moins connus que ses tragédies, qui sont : *Galatée*, *Mérope*, *Victoire*, *Polidore* et *Tancrède.* Elles furent recueillies à Parme en 1603 et en 1605, in-4.° Le marquis *Maffei* a placé la *Mérope* parmi le petit nombre de celles qu'il a jugées dignes d'entrer dans son recueil.

III. TORELLI, (Jacques) gentilhomme de la ville de Fano, et chevalier de l'ordre de Saint-Etienne, naquit en 1608. Ses rares talens pour l'architecture et la décoration théâtrale, le firent appeler en France par *Louis XIV* qui lui donna le titre de son architecte et de son machiniste. Il exécuta plusieurs pièces à machines, entr'autres l'*Andromède* de *Corneille*; et il étonna les specta-

teurs. On crut voir des prodiges, ce qui le fit surnommer *le grand Sorcier*; mais *Servandoni* a fait depuis des choses plus merveilleuses. C'est à lui que l'on doit la machine avec laquelle on change en un instant toute la scène, à l'aide d'un treuil, d'un lévier et d'un contrepoids. Il a publié la description de ses machines et de ses principales décorations, avec des figures en taille douce. *Torelli* s'étant enrichi à Paris et à la cour, alla mourir en 1678 à Fano où il construisit le magnifique théâtre qu'on y voit. Lorsque celui de Vienne eut brûlé, l'empereur *Léopold* voulut qu'on le rebâtit sur le modèle de celui de Fano.

TORFÉE, (Thormond) de Misnie, vivoit dans le 17e siècle. Il est connu par son *Histoire des Orcades*, 1715, in-fol.; et par celle *de la Norwège*, en 4 vol. in-fol., 1711. Ces deux ouvrages estimés sont en latin. L'auteur mourut vers l'an 1720, âgé de 81 ans.

TORIANI, (François) peintre estimé, mort à Rome en 1670, à 70 ans.

TORNABONI, (Lucrèce) d'une famille illustre de Florence, mérita par ses talens et sa beauté d'être unie à *Pierre de Médicis*, et devint mère de *Laurent*. Elle mit la Bible en vers italiens. Sa bienfaisance égaloit son savoir; et elle répandit de grands secours sur les pauvres et les orphelins.

TORNAINS, (Jean) pasteur de l'église de Torneo, mort en 1681, traduisit les Pseaumes en langage des Lapons, et écrivit leur histoire en latin. Il consacra sa vie entière à l'instruction de ces peuples sauvages et malheureux.

TORNÉ, (Pierre Anastase) né à Tarbes le 21 janvier 1727, entra chez les prêtres de la Doctrine chrétienne, et professa la philosophie dans leur collége de Toulouse. Il étoit plus fait pour le grand monde que pour une congrégation religieuse. Aussi quitta-t-il bientôt les Doctrinaires pour se consacrer à la chaire. Une figure agréable, de la hardiesse, et quelques nouveautés dans la manière de prêcher, lui procurèrent des succès passagers. Il fut le prédicateur du Carême à Versailles en 1764; et comme il n'oublia pas de faire sa cour au ministre de la feuille des bénéfices, un canonicat d'Orléans et un prieuré furent sa récompense. *Torné* obtint en même temps la place d'aumônier du roi de Pologne *Stanislas*, et le titre d'académicien de Nancy. A l'époque de la Révolution, il se déclara contre l'ancien clergé et fut nommé archevêque constitutionnel de Bourges. Dans les orages qui s'élevèrent contre la religion, il publia des écrits qui étoient plus d'un philosophe que d'un prêtre. Obligé de quitter Bourges où il jouissoit de peu de considération, il alla mourir dans sa patrie le 12 janvier 1797. Là, il chercha à faire oublier les principes exagérés qu'il avoit montrés dans la première législature, en se faisant le patron des malheureux, et ne cessant d'exhorter les administrateurs du département à la modération et à la bienfaisance... *Torné* remporta le prix de l'académie de Pau en 1754, et fit imprimer en 1775

une *Oraison funèbre* de *Louis XV*. Ses autres ouvrages sont : I. *Leçons élémentaires de calcul et de Géométrie*, 1757, in-8°, qui eurent de la vogue en province parce qu'il y a de la clarté. II. *Sermons*, 1765, 3 vol. in-12. L'auteur las de la profession oratoire, les fit imprimer en partie pour avoir une raison de se dispenser de prêcher. Dans ces discours, il ne s'est point astreint à l'usage des divisions et des sous-divisions. Il traite la plupart des sujets sans autre plan que l'ordre nécessaire des preuves, la suite des faits ou la progression des idées. C'étoit la manière des Pères de l'Église; mais ce qui n'est pas dans leur manière, c'est le style. Celui de l'abbé *Torné* quelquefois élégant, est plus souvent froid, sec et affecté. L'onction n'étoit pas la partie dominante de son éloquence; et quoiqu'il fasse usage de l'Écriture et des Pères, son ton n'étoit pas toujours assorti aux sujets qu'il traitoit. Comme homme de société, *Torné* étoit aimable; il aimoit les plaisirs et les recherchoit. Il vécut quelque temps dans la vallée de Campa au pied des Pyrénées, comme *des Iveteaux* vivoit dans sa solitude du faubourg Saint-Germain.

TORNHILL, *Voyez* THORNILL.

I. TORNIEL, homme cruel, plus redouté par ses barbaries que par sa valeur, défendit Novare sa patrie, en 1522, contre le maréchal *de Lescun*. Ce misérable mangeoit, dit-on, le foie des François qui tomboient entre ses mains. La ville ayant été prise, il fut pendu avec les bourreaux qu'il employoit à ses exécutions.

II. TORNIEL, (Augustin) religieux Barnabite, né à Novare en 1543, mort en 1622, est avantageusement connu par ses *Annales Sacri et Profani*, depuis le commencement du monde jusqu'à J. C., en 2 vol. in-fol., à Anvers 1620. On peut les regarder comme un bon Commentaire des livres historiques de l'Ancien Testament. Il est un des premiers qui ont éclairci les difficultés de chronologie et de géographie qui se trouvent dans les livres saints et dans les historiens profanes. Son ouvrage est fait avec méthode, et écrit avec autant de clarté que de naturel. On peut lui reprocher d'être seulement quelquefois trop crédule.

TORQUATO-TASSO, *Voy.* I. TASSE.

TORQUATUS, *Voy.* MANLIUS-TORQUATUS, n.° III.

TORQUEMADA, (Jean de) religieux Dominicain plus connu sous le nom de *Turrecremata*, naquit à Valladolid d'une famille illustre. Il eut divers emplois importans dans son ordre, devint maître du sacré palais, et fut envoyé par le pape *Eugène IV* au concile de Basle. Il avoit déjà assisté à celui de Constance en 1414. Il se signala dans l'un et dans l'autre par son zèle contre les hérétiques. « Il avoit été, dit *Fléchier*, (*Hist. de Ximenès*) confesseur d'*Isabelle* dès son enfance, et lui avoit fait promettre que si Dieu l'élevoit un jour sur le trône, elle feroit sa principale affaire du châtiment et de la destruction des hérétiques, lui remontrant que la pureté et la simplicité de la foi catholique étoient le fondement et la base d'un

règne chrétien, et que le moyen de maintenir la paix dans la monarchie étoit d'y établir la religion et la justice. » Il reçut en 1439 le chapeau de cardinal. On a de lui : I. Des *Commentaires* sur le *Décret* de *Gratien*, Venise, 1578, 5 tom. II. Un *Traité de l'Eglise et de l'autorité du Pape*, Venise, 1562, in-folio. III. *Expositio in Psalmos*, Maience, 1474, in-fol. IV. *De corpore Christi contra Bohemos.* V. *Expositio in regulam sancti Benedicti*, Cologne, 1575, in-fol. avec le Commentaire de *Smaragdus*, etc. Ce cardinal mourut à Rome le 26 septembre 1468, à 80 ans, avec la réputation d'un homme habile dans la théologie de l'école et dans le droit canonique.

TORRE, (Philippe de la) né à Ciudad de Frioul en 1657, montra beaucoup de goût pour l'étude des monumens de l'antiquité. Il le satisfit à Rome, où il se fixa. Son savoir lui concilia l'estime et la bienveillance des cardinaux *Imperiali* et *Noris*, et des papes *Innocent XII* et *Clément XI;* ce dernier lui donna, en 1702, l'évêché d'Adria. Le peu de ressources qu'il avoit pour la littérature dans une petite ville, ne purent diminuer son zèle pour l'étude. On a de lui : I. *Monumenta veteris Antii*, 1700, in-4°; livre très-savant. II. *Taurobolium antiquum Lugduni anno 1704 repertum, cum explicatione.* Il se trouve dans la *Bibliothèque choisie*, tome XVII. III. *De annis Imperii M. Antonii Aurelii Heliogabali*, 1714, in-4.° *La Torre* avoit les connoissances d'un érudit profond et les vertus d'un évêque. Il mourut en odeur de sainteté en 1717, à 60 ans.

TORRÉ, (N.) né dans un petit village sur le lac de Come dans le Milanès, reçut de son père la seule éducation qu'il pouvoit lui donner; il apprit de lui à faire des baromètres. Muni de quelques-uns de ces instrumens, il traversa les Alpes et vint les vendre à Paris. Un hasard heureux lui fit connoître *Reaumur*, et il comprit à son école combien il pouvoit acquérir de nouvelles connoissances. L'argent qu'il gagnoit par son travail fut employé par lui à suivre des cours de physique et de chimie, et il devint bientôt très-habile dans ce dernier art. Après avoir ouvert un cours d'histoire naturelle et de physique expérimentale, les démonstrations tranquilles qu'il y faisoit ne purent suffire à un esprit aussi ardent que le sien; et il se livra particulièrement à l'étude de la pyrotechnie. Les *Forges de Vulcain* qu'il fit représenter sur les boulevarts du Temple, attirèrent tout Paris, et offrirent un spectacle aussi nouveau que surprenant. Le feu d'artifice qu'il fit exécuter pour le mariage de *Louis XVI*, ne fut pas moins magnifique. Au milieu de l'explosion la plus terrible de l'Etna, on vit s'élever des palmes triomphales qui conservèrent leur couleur naturelle. *Torré* avoit retrouvé le secret du feu grégeois et le moyen de brûler à une grande distance les vaisseaux ennemis, avec une matière inextinguible : on en fit l'épreuve qui réussit; mais la générosité Françoise applaudit à l'invention et refusa de l'employer contre l'Angleterre. *Torré* se reprocha même de l'avoir conçue. Doué d'une ame tendre et compatissante, il prévenoit l'indigence dans ses be-

soins et n'oublia jamais ses vieux parens qu'il mit dans l'aisance. Désespéré de la mort de sa femme, il la suivit quelques mois après au tombeau et mourut le 30 avril 1780. *Torré* s'étoit occupé long temps d'alchimie et du secret de faire de l'or. Un inconnu, dit-on, le convainquit de la possibilité de la transmutation des métaux, disparut ensuite et échappa à toutes ses recherches. *Torré* le suivit vainement à Leyde, à Dantzig et à Londres, et fut une dupe de plus de l'art hermétique. On peut lire sur ce fait une Lettre curieuse, insérée dans le *Mercure* du 28 octobre 1780.

TORRENTINUS, (Laurent) célèbre imprimeur, né en Flandre, alla s'établir à Florence. Il y découvrit le manuscrit original des *Pandectes de Justinien*, et il les imprima pour la première fois en 1553, 2 vol. in-fol. Cette édition très-recherchée pour la beauté des caractères et la pureté du texte, est celle connue sous le nom de *Pandectæ Florentinæ*.

I. TORRENTIUS, (Herman) naquit à Zwoll dans l'Over-Yssel, vers le milieu du XVe siècle, fut professeur de rhétorique à Groningue, et enseigna les belles-lettres dans sa ville natale jusque dans sa vieillesse; il le fit même long-temps étant aveugle. Il mourut vers l'an 1520. On a de lui : I. *Des Scolies sur les Evangiles des Dimanches et Fêtes*, Deventer, 1599, in-8.° II. Un *Commentaire sur les Géorgiques* de *Virgile*, Anvers, 1562. III. *Dictionnaire Historique et Poétique*, Paris, 1541. Il a été augmenté successivement par *Charles-Etienne* et *Fréderic-Morel*.

II. TORRENTIUS, (*Lævinus*) né à Gand le 8 mars 1525, alla à Rome, et s'acquit les bonnes graces des personnes les plus distinguées par leur rang et leurs talens. De retour dans les Pays-Bas, *George d'Autriche* évêque de Liége le pourvut d'un riche bénéfice. Il mérita de nouvelles dignités par la manière dont il s'acquitta d'une commission à la cour de Rome, et fut fait successivement chanoine de la cathédrale de Liége, archidiacre et vicaire général de l'évêque *Gerard de Groësbeck*. *Philippe II* le nomma à l'évêché d'Anvers en 1576. Il s'appliqua avec zèle à réparer les maux que l'hérésie avoit causés dans son diocèse. En 1594, il fut nommé à l'archevêché de Malines; mais la mort l'enleva à Bruxelles, le 26 avril 1595, avant qu'il eût reçu ses bulles. Il laissa par son testament sa bibliothèque aux Jésuites, et de quoi se former un établissement à Louvain. Les occupations de son état ne purent éteindre en lui son goût pour les belles-lettres. On a de lui plusieurs pièces de poésie, qui ont été recueillies sous le titre de *Pœmata sacra*, Anvers 1594; titre qui ne répond pas à ce que le livre contient, car toutes les pièces n'en sont point sacrées. Les *Poésies* de *Torrentius* ont beaucoup de mérite; ses *Odes* cependant ne sont point animées de cet enthousiasme qui fait le caractère de ce genre de poésie. Ses *Commentaires* sur *Horace* et sur *Suétone*, 1610, in-folio, tiennent un rang parmi ceux des meilleurs philologues.

III. TORRENTIUS, (Jean) peintre, natif d'Amsterdam en 1589, peignoit ordinairement en petit, et mettoit dans ses Ouvrages beaucoup de force et de vérité. Il auroit pu vivre par son mérite dans une fortune honnête et avec l'estime des honnêtes gens, si son goût pour la débauche et le libertinage de son esprit ne l'eussent perdu. En effet il faisoit des peintures si dissolues qu'elles surpassèrent celles de l'*Arétin* et qu'elles furent brûlées par la main du bourreau. Il devint aussi l'auteur d'une hérésie qui le fit arrêter et appliquer à la question. *Torrentius* ayant nié les discours qu'on lui imputoit, fut condamné par la Justice de Harlem à vingt ans de prison. Élargi par le crédit de l'ambassadeur d'Angleterre, il passa à Londres, et revint long-temps après mourir à Amsterdam, en 1640, âgé de 51 ans.

TORRES, (Joseph de) Espagnol, fut le premier qui imprima de la musique à Madrid en 1716. Il mourut quelque temps après.

TORRICELLI, (Évangéliste) né à Faenza, le 15 octobre 1608, montra beaucoup de génie pour les mathématiques. Envoyé à Rome pour s'y perfectionner, il y fut disciple du Père *Benoît Castelli* abbé du Mont-Cassin qui le fit connoître à *Galilée*. Ce célèbre mathématicien ayant vu le *Traité du Mouvement* du jeune *Torricelli*, l'appela auprès de lui à Florence, comme l'homme le plus capable de recueillir les observations que son âge, ses infirmités et la perte de sa vue l'empêchoient de mettre au jour. *Galilée* étant mort en 1641, *Torricelli* eut une chaire de professeur en mathématiques à Florence, et il cultiva également la géométrie et la physique. Il perfectionna les lunettes d'approche; il fit le premier, des microscopes avec de petites boules de verre travaillées à la lampe; il inventa les expériences du vif-argent, avec le tuyau de verre dont on se sert pour les faire, et qui porte son nom; enfin, on attendoit de nouvelles merveilles de ce grand homme lorsque la mort l'enleva aux sciences le 25 octobre 1647, à 39 ans. Outre son *Traité du Mouvement*, on a de lui : I. Ses *Leçons Académiques*, en italien, in-4°, 1715. II. *Opera Geometrica*, Florence, 1644, in-4.° On lui doit sinon la découverte, du moins la théorie de la pesanteur de l'air que le tube qui porte son nom a fait connoître d'une manière précise et graduée.

TORRIGIANO TORRIGIANI, (N.) sculpteur Florentin, voyagea en Angleterre, ensuite en Espagne, et se fixa long-temps à Grenade, où l'on voit de lui une figure de la Charité et un *Ecce homo*, qui passent pour des chefs-d'œuvre. Le *St. Jérome* et le *St. Léon* qu'il fit pour les Hyéronimites de Séville, les égalent en beauté. Ce grand artiste eut une fin affreuse. L'Inquisition le fit mourir de faim en 1522, dans ses prisons, pour avoir brisé de colère une statue de la Vierge, qu'un grand seigneur n'avoit pas voulu lui payer le prix qu'il en demandoit.

TORSTENSON, Suédois, devint l'un des plus célèbres généraux de l'Europe. Il n'étoit que page de *Gustave-Adolphe* en

1624, lorsque ce roi près d'attaquer un corps de Lithuaniens et n'ayant point d'adjudant auprès de lui, envoya *Torstenson* porter ses ordres à un officier général, pour profiter d'un mouvement qu'il vit faire aux ennemis. *Torstenson* part et revient. Cependant les Lithuaniens avoient changé leur marche; le roi étoit désespéré de l'ordre qu'il avoit donné. *Sire*, dit *Torstenson*, *daignez me pardonner : voyant les ennemis faire un mouvement contraire, j'ai donné un ordre opposé. Gustave-Adolphe* ne dit mot; mais le soir ce page servant à table, il le fit souper à côté de lui, lui donna une enseigne aux Gardes, quinze jours après une compagnie, ensuite un régiment. Telle fut l'origine de la fortune et de la réputation de *Torstenson*.

TORT, (Mad. du) s'est fait connoître par un grand nombre d'opuscules en prose et en vers, insérés dans les Mercures et les Recueils de son temps. Elle mourut vers 1720. *Fontenelle* mit au bas du portrait de cette savante ce sixain :

> C'est ici madame *du Tort* ;
> Qui la voit sans l'aimer, a tort ;
> Mais qui l'entend et ne l'adore,
> A mille fois plus tort encore.
> Pour celui qui fit ces vers-ci,
> Il n'eut aucun tort, Dieu merci.

TORTEBAT, (François) fameux peintre de portraits du 17e siècle, a aussi gravé à l'eau forte, entr'autres les figures anatomiques de *Jean de Calcar*, d'après les tailles en bois de l'*Anatomie* de *Vesale*. Il étoit gendre de *Vouet*, et il a gravé d'après cet habile peintre *St. Louis* enlevé au ciel par des Anges. *Voyez* Piles.

TORY, (Geoffroy) imprimeur à Paris, natif de Bourges, et mort en 1550, avoit d'abord été professeur de philosophie au collége de Bourgogne à Paris. Il contribua beaucoup à perfectionner les caractères d'imprimerie. Il donna sur la proportion des lettres, un livre sous le titre de *Champ fleuri*, Paris, 1529, in-4°, et 1549, in-8°, qui fut très-utile aux typographes. Il est encore auteur d'une *Traduction* des *Hiéroglyphes* d'*Horus Apollo*, in-8°; et d'un ouvrage intitulé : *Ædiloquium*, seu *Digesta circà Ædes ascribenda*, in-8.°

TOSCAN, (Matthieu) savant du 16e siècle, a publié un recueil assez bien choisi des anciens poëtes Italiens, sous ce titre : *Carmina illustrata Poëtarum Italorum*, Paris, 1577, 2 vol. in-16.

TOSCANO, (Grégoire) après avoir couru les théâtres de province où il jouoit les rôles d'Arlequin, vint à Paris en 1715, avec une jeune actrice nommée *Rosette* qui lui fut enlevée. Désespéré de cette perte, il abandonna le théâtre et Paris. Il se fit charlatan et acquit dans ce métier une fortune immense. Ce fut le plus habile opérateur du siècle passé. Il est mort vers 1750.

TOSTAT, (Alphonse) docteur de Salamanque, devint ensuite évêque d'Avila, parut avec éclat au concile de Basle, et mourut en 1454, à 40 ans. On a de lui : I. Des *Commentaires* sur la Chronique d'*Eusèbe*, Salamanque, 1506, 5 vol. in-fol. II. D'autres *Commentaires* sur l'Ecriture-

Sainte. Tous ses Ouvrages furent imprimés à Venise, 1596, en treize vol. in-fol. On ne peut nier qu'il n'ait entassé beaucoup de passages; mais il seroit difficile de se persuader qu'il les ait bien digérés. On lui fit pourtant cette Epitaphe :

Hic stupor est mundi, qui scibile discutit omne.

Des savans à la fois prodige et désespoir,
Ci gît qui discuta tout ce qu'on peut savoir.

TOT, (Charles de Ferrare du) conseiller au parlement de Rouen, joignoit à une vivacité d'imagination et à une étendue d'esprit surprenantes, une vaste lecture que sa mémoire fidelle lui rendoit toujours présente. Il aimoit et connoissoit les beaux arts. Ses talens lui acquirent le commerce de presque tous les savans de son temps. Il mourut en 1694. On a de lui plusieurs *Pièces* insérées dans divers Journaux; et séparément la *Relation de la Cour de Rome*, qu'il donna sous le nom de *Angelo Corraro* ambassadeur de Venise, à Rome... *Voyez* Melon.

TOTILA, dit aussi *Baduilla*, roi des Goths en Italie, fut mis sur le trône après la mort d'*Evaric*, vers 541. Son courage éclata contre les troupes de *Justinien*, sur lesquelles il remporta deux victoires signalées. Il se rendit maître de toute la basse Italie et des isles de Corse, de Sardaigne et de Sicile. Son entrée dans Naples ne fut plus marquée par des barbaries, comme on devoit s'y attendre, mais par des actes de clémence et de bonté. Comme la faim avoit épuisé les forces des assiégés et qu'il étoit à craindre qu'ils ne s'incommodassent en prenant tout à coup de la nourriture, il mit des gardes aux portes pour les empêcher de sortir; et après avoir distribué lui-même des vivres avec une sage économie, il leur permit d'aller où ils voudroient. Il tourna ensuite ses armes vers Rome, qu'il prit en 546, et qu'il traita avec beaucoup moins de douceur que Naples. Les sénateurs et les plus riches citoyens furent obligés d'aller, couverts de haillons, demander du pain à la porte des Goths. *Rusticienne* femme du célèbre *Boëce* qui avoit distribué tous ses biens aux pauvres durant le siége, fut réduite à cette extrémité. *Totila* quitta Rome qu'il ne pouvoit garder, et fut défait par *Bélisaire* en se retirant; mais dès que ce général eut été rappelé à Constantinople, *Totila* assiégea Rome de nouveau, y entra par stratagême en 549, et répara les maux de la guerre. *Justinien* envoya contre lui *Narsès* qui le rencontra au pied de l'Apennin. La bataille s'engagea, et quelques soldats de l'armée impériale ayant rencontré *Totila*, un d'entre eux lui porta un coup de lance dont il mourut peu de jours après, en 552, après onze ans de règne. Ce prince avoit du courage, de la hardiesse et de l'activité; et, ce qui est bien plus précieux, autant d'amour pour le genre humain que pouvoit en avoir un Goth et un conquérant.

TOUBEAU, (Jean et François) père et fils, imprimeurs à Bourges, se sont distingués dans leur profession par leurs lumières et leur probité. Ils composèrent

ensemble les *Institutions Consulaires*, ou principes de la jurisprudence commerciale, qui ont eu un grand nombre d'éditions. *Jean* est mort en 1685.

I. TOUCHE, (N. de la) grammairien François, se retira en Hollande, après la révocation de l'edit de Nantes. Ce fut dans ce pays qu'il publia son *Art de bien parler François*, en deux vol. in-12, plusieurs fois réimprimés. Cette Grammaire fut recherchée en France et hors de France, parce que l'auteur avoit ajouté aux règles générales un grand nombre de remarques particulières, tirées de *Vaugelas*, de *Ménage*, de *Bouhours*. Depuis la publication des ouvrages de *Restaut* et de *Wailly*, la Grammaire de *la Touche*, dont l'orthographe d'ailleurs n'est pas fort exacte, a été négligée, même dans les pays étrangers. La dernière édition que nous connoissions est celle d'Amsterdam, 1760, 2 vol. in-12.

II. TOUCHE, (Claude Guymond de la) littérateur aussi estimable par son caractère que par ses talens pour la poésie, naquit en 1719. Il porta pendant quelque temps, l'habit de Jésuite ; mais les désagrémens que lui attira, de la part de ces religieux, une comédie qu'il fit jouer en 1748, l'indisposa contre eux. Dans les premiers mouvemens de son ressentiment, il produisit son Épitre, publiée en 1766 sous ce titre : *Les Soupirs du Cloître* ou *le Triomphe du Fanatisme*. La poésie en est noble et énergique ; mais les Jésuites y sont peints sous des couleurs bien noires. L'auteur ne tarda pas de les quitter, et il résolut de se consacrer au Théâtre pour lequel il avoit du talent et du goût. Il donna, en 1757, une tragédie sans amour, intitulée : *Iphigénie en Tauride*. Le sujet en est emprunté d'*Euripide*. Elle eut un grand succès et elle est restée au théâtre, quoique la versification et le style n'en soient pas moëlleux, que le dénouement en soit manqué et les sentimens un peu boursouflés et toujours extrêmes. (*Voyez* III. GRANGE.) On excuse ces défauts, en faveur d'une conduite régulière, d'une éloquence vive et séduisante, d'une scène remplie de grandeur d'ame, de tendresse et de pathétique entre *Oreste* et *Pilade* voulant se dévouer l'un pour l'autre ; et sur-tout en faveur du grand intérêt résultant d'une action simple qui rappelle le goût et le mérite des tragiques Grecs. Notre poëte préparoit une tragédie de *Régulus* lorsque la mort l'enleva à la fleur de son âge, le 14 février 1760. Il mourut d'une fluxion de poitrine. Quelques momens avant qu'il expirât, il dit à ceux qui l'environnoient, ces deux vers de *Voltaire* :

> Et le riche et le pauvre, et le foible et le fort,
> Vont tous également des douleurs à la mort.

On a de lui quelques Pièces fugitives manuscrites ; et on a donné au public son *Epître à l'Amitié*, qui, quoique un peu longue, est agréable à lire : on y trouve plusieurs vers heureux.

TOUCHES, *Voyez* DESTOUCHES.

TOULOUSE, (Comtes de) *Voy.* RAIMOND, nos I et II.

TOUP, (Jonathan) prébendier d'Excester en Angleterre, mort en 1785, étoit savant dans les langues anciennes : il a publié une édition de *Longin*, enrichie de notes, et des *Remarques* sur *Suidas*.

I. TOUR, (Bérenger de la) fut l'un de nos premiers poëtes. Ses chansons furent en vogue sous le règne de *Henri II*.

II. TOUR D'AUVERGNE, (Henri de la) vicomte de Turenne, duc de Bouillon, prince de Sédan et maréchal de France, naquit en 1555. Il servit avec distinction sous *Charles IX* et *Henri III*. Le vicomte *de Turenne* son père avoit épousé la fille du connétable *de Montmorenci* qui apprit à son petit-fils le métier de la guerre. Ayant embrassé le Calvinisme, il s'attacha à *Henri* de Navarre dont il seconda la valeur à la bataille de Coutras et au siége de Paris en 1590. Le roi l'employa dans diverses négociations, et l'envoya à la reine d'Angleterre et à quelques princes Protestans pour solliciter des secours. En 1592, il obtint le bâton de maréchal de France, et il avoit défait, cette même année, les troupes du duc de Lorraine, près de Beaumont-en-Argonne où il fut blessé de deux coups d'épée. Après s'être signalé dans d'autres occasions, il mourut en 1623, à 67 ans et demi. *Marsollier* a écrit sa Vie, Paris, 1719, 3 vol. in-12. *Henri IV* lui avoit fait épouser *Charlotte de la Mark* souveraine de Sédan, morte en 1594. Il en eut un fils qui mourut ; mais la souveraineté lui demeura. Il épousa en secondes noces *Elizabeth de Nassau* fille de *Guillaume* prince d'Orange, et de *Charlotte de Bourbon*. Une si grande alliance, sa valeur, ses talens militaires et ses négociations, en firent un homme très-important dans l'état. *Marie de Médicis* le craignoit, le ménageoit, et eut souvent besoin de lui. Il ne voulut cependant pas entrer dans le parti de cette princesse, et lui fit dire qu'il étoit trop vieux pour se mêler d'affaires si épineuses. Uniquement occupé à embellir et à fortifier la ville de Sédan, il y établit une académie, où la jeune noblesse Calviniste de France et d'Allemagne venoit faire ses études et ses exercices. On y apprenoit l'art militaire sous les yeux d'un héros. Sa bibliothèque étoit nombreuse ; et quoique le connétable *Anne de Montmorenci* son grand-père qui ne savoit ni lire ni écrire, ne l'eût pas fait élever dans le goût des belles-lettres, il avoit toujours aimé les gens savans et il se plaisoit à leur conversation. La fin de sa vie fut troublée par le chagrin de voir *Fréderic* roi de Bohême, son neveu, dépouillé de tous ses états. Il laissa plusieurs enfans de sa seconde femme *Elizabeth de Nassau*, morte en 1642 : entr'autres deux garçons ; *Fréderic-Maurice* duc de Bouillon, (*Voyez* l'article suivant ;) et *Henri* vicomte DE TURENNE. (*Voyez* ce dernier mot.)

III. TOUR, (Fréderic-Maurice de la) duc de Bouillon, fils du précédent, et frère aîné du vicomte *de Turenne*, commença à porter les armes en Hollande sous le prince *d'Orange* son oncle, et s'acquit un nom en peu d'années par ses talens militaires. Ayant enlevé un convoi considérable et fait prisonnier le com-

mandant de l'escorte, il contraignit Bois-le-Duc à se rendre peu de jours après. Etant gouverneur de Maestricht, il força les Espagnols à en lever le siége par des sorties fréquentes et meurtrières. Il s'attacha au service de France en 1635. Ce royaume étoit alors rempli de mécontens que le ministère impérieux du cardinal *de Richelieu* avoit soulevés; le duc *de Bouillon* se laissa entraîner au torrent et contribua beaucoup à la victoire qu'ils remportèrent au combat de la Marfée. Réconcilié avec la cour, il fut nommé, lieutenant général de l'armée d'Italie; mais ayant été accusé d'avoir favorisé le complot de *Cinq-Mars* contre le cardinal, il fut arrêté à Casal, et n'obtint sa liberté qu'en cédant sa souveraineté de Sédan. L'espoir de la recouvrer peut-être le rengagea bientôt après dans la guerre civile sous la régence de la reine-mère. Il devint l'ame de son parti. Soit dégoût, soit amour du repos, il mit bas les armes au bout de quelque temps et fit sa paix avec le roi, qui en échange de Sédan lui donna en propriété les duchés-pairies d'Albret et de Château-Thierri, les comtés d'Auvergne et d'Evreux, etc. Il mourut l'an 1652, dans sa 48e année. Brave, actif, vigilant, le duc *de Bouillon* étoit digne par son mérite personnel et par sa naissance, de parvenir au faite des honneurs militaires; mais son attachement aux intérêts des princes l'empêcha d'y monter. Ses *Mémoires* ont été imprimés avec ceux d'*Agrippa d'Aubigné*, in-12, Amsterdam, 1731. Il avoit épousé en 1634 *Eléonore-Catherine Febronie de Bergh* dont il eut divers enfans; les plus connus sont; *Godefroi-Maurice de la Tour* grand chambellan de France, chef de la branche de *Bouillon*, mort en 1721, à 82 ans; *Fréderic-Maurice* lieutenant général, mort en 1707, à 66 ans, qui a formé la branche des comtes d'Auvergne; *Emmanuel-Théodose*, plus connu sons le nom de *Cardinal* DE BOUILLON: *Voyez* ce mot.

IV. TOUR-D'AUVERGNE-CORRET, (Théophile-Malo de la) issu d'une branche bâtarde de la maison de *Bouillon*, naquit à Carhais en Basse-Bretagne, le 23 décembre 1743. Après avoir passé au service d'Espagne et s'être distingué au siége de Mahon, il revint en France et montra une bravoure extraordinaire dans les guerres de la révolution. Nommé membre du corps Législatif, il refusa d'y siéger en disant qu'*il ne savoit point faire de lois, mais seulement se battre.* Il se trouvoit à l'armée du Rhin, lorsqu'un arrêté du premier Consul lui accorda le titre honorable de *premier* GRENADIER *de France.* Il combattoit à Neubourg, le neuf messidor an 8, (27 juin 1800) lorsqu'il fut tué d'un coup de lance au cœur. Son corps enveloppé de feuilles de laurier, fut déposé sur le champ de bataille. Son cœur enfermé dans une boite d'or, fut placé au haut du drapeau du bataillon où il servoit. On lui doit un ouvrage sur les *Origines Gauloises*, dans lequel il prétend prouver l'identité de la langue des Bas-Bretons de l'Armorique avec celle des anciens Gaulois qui l'ont répandue du nord au midi de l'Europe et l'ont portée jusqu'en Asie. A cet égard, il a partagé l'opinion de son intime ami *le Brigant* avocat Breton qui a publié quelques

Opuscules sur le même sujet. *La Tour-d'Auvergne* a laissé en manuscrits un *Dictionnaire Breton-Gaulois* et un *Glossaire Polyglotte*, dans lequel il a eu la patience de comparer quarante-cinq langues avec le Breton pour faire dériver de celui-ci tous les idiomes maintenant connus.

V. TOUR, (George de la) professeur de botanique dans l'université de Padoue, mort en 1688, à 81 ans, est connu par deux ouvrages recherchés. I. Une Histoire des Plantes sous ce titre : *Dryadum, Hamadryadum, Chloridisque Triumphus ;* Patavii, 1685, in-folio. II. *Catalogus Plantarum Horti Putavini*, 1662, in-12.

VI. TOUR, (Bertrand de la) docteur de Sorbonne, de l'académie de Montauban et doyen du chapitre de cette ville, naquit à Toulouse au commencement du siècle qui vient de finir, et mourut à Montauban en 1781. C'étoit un homme de bien, donnant l'exemple des vertus qu'il prêchoit, et qui ne ressembloit pas à ces faux dévots dont on a dit qu'ils étoient *Molinistes* pour eux-mêmes et *Jansénistes* pour les autres. Son zèle lui fit entreprendre des missions dans des pays lointains ; sa charité se répandit en abondantes aumônes ; son amour pour les lettres l'engagea à fonder le prix annuel de deux cent cinquante livres pour les sujets proposés par l'académie de Montauban. On trouve seulement un peu de faste dans la légende de la médaille : *Ex munificentiâ Domini* DE LA TOUR ; comme s'il étoit question d'un aqueduc des Romains ou de la voie Appienne ! Nous avons de l'abbé *de la Tour* : I. Des *Sermons* en plusieurs volum. in-12. Dans les Discours de morale il est abondant, mais peu méthodique, et trop souvent lâche et diffus. Dans les Panégyriques, c'est de la poésie plutôt que de l'éloquence, tant il prodigue les images et les figures. Dans les uns et dans les autres, on voit un écrivain nourri de l'Ecriture et des Pères. II. Des *Réflexions sur le Théâtre*, in-12. Ce sont plusieurs brochures qu'il publia successivement contre la comédie, et même contre les Comédiens. Il a rassemblé tout ce qu'on a dit sur cette manière ; mais il se permet des digressions qui l'entraînent loin de son sujet, et il se livre à une humeur satirique et emportée qui affoiblit la bonté de ses raisons. Ce caractère caustique que la piété de l'abbé *de la Tour* ne réprima pas toujours, intimidoit jusqu'à ses supérieurs. III. Des *Discours* et des *Dissertations* dans les *Mémoires* de l'académie de Montauban dont il fut un des membres les plus distingués. Il proposoit ordinairement le sujet des prix ; et ce sujet étoit toujours une vérité morale ou religieuse. On l'a blâmé de forcer par-là les concurrens à entasser dans leurs discours des lieux communs mille fois rebattus ; mais son but étant principalement d'exciter l'émulation des jeunes prédicateurs, il valoit mieux encore les engager à traiter des sujets moraux que de leur proposer de faire l'éloge d'un homme médiocre en phrases boursouflées et emphatiques.

VII. TOUR, (N. de la) l'un des plus célèbres peintres de por-

traits du dernier siècle, mourut à Saint-Quentin sa patrie, le 17 février 1788, à 85 ans. Il étoit non-seulement un grand artiste, mais un homme aimable. Il peignit nos gens de lettres les plus distingués, et vécut avec eux en homme capable de les entendre et de les apprécier. Sa conversation étoit gaie, vive, saillante et quelquefois un peu caustique. S'étant retiré sur la fin de ses jours à Saint-Quentin, il forma plusieurs établissemens utiles qui attestent le bon usage qu'il faisoit de sa fortune ainsi que de ses talens.

TOUR, (Henri de la) *Voyez* TURENNE.

TOUR, (Claudine de la) *Voyez* III. TOURNON.

TOUR-BRÛLÉE, *Voyez* TORQUEMADA.

I. TOUR-DU-PIN GOUVERNET, (René de la) né en 1543 à Gouvernet près de la petite ville du Puy en Dauphiné, d'une famille noble comprise dans l'état des officiers du dauphin *Humbert II*, qui en 1343 prêtèrent serment de fidélité au roi de France, fut élevé dans la religion Calviniste, et devint le compagnon d'armes de *Dupuy-Montbrun* et de *Lesdiguières*. En 1569, il se trouva à la bataille de Montcontour, et contribua ensuite à la victoire que *Montbrun* remporta en 1575 près de Die sur *de Gordes* qui commandoit l'armée royale. A la mort de *Montbrun*, les Protestans voulurent élire un général en chef, et *Gouvernet* réussit à faire nommer *Lesdiguières*. Dans le combat livré en 1586 près de Montélimar, il défia *Loriol* comme ayant le plus beau cheval de l'armée, le vainquit et envoya en présent son cheval à *Henri IV*. Ce monarque eut pour *Gouvernet* la plus tendre estime, et la lui témoigna dans plusieurs de ses lettres. *Brantôme*, *de Thou*, et *Louis Videl* dans son Histoire du connétable *de Lesdiguières*, parlent avec éloge de ce chevalier dont la dévise étoit *Courage et Loyauté*, et disent qu'il falloit toujours songer à le soutenir quand il commandoit l'avant-garde, parce qu'il se précipitoit sur l'ennemi, et que l'armée étoit fort tranquille quand il étoit à l'arrière-garde et qu'il y soutenoit une retraite. *Gouvernet* commandoit dans le Bas-Dauphiné et étoit gouverneur de Montélimar, de Nions, de Mévouillon et de Die. Il mourut dans cette dernière ville en 1619, après avoir joui long-temps d'une pension de dix mille livres que la cour lui accorda pour ses importans services. Forcé par le point d'honneur de se battre en duel avec un de ses anciens amis, le seigneur *du Pouet*, il eut le malheur de le tuer et en resta inconsolable. Il acheta le champ où le combat s'étoit livré, et quoique Protestant il en fit don aux religieux Capucins pour célébrer à jamais un obituaire pour *du Pouet*. Ces derniers l'ont possédé jusqu'au moment de la révolution. *Gouvernet* devint le tuteur du fils de son ami et le maria ensuite à *Justine de la Tour-du-Pin* sa fille. — Le fils de *Gouvernet* appelé comme lui *René*, fut député de la noblesse du Languedoc aux Etats généraux de 1614; il laissa quatre fils d'où sont descendues toutes les branches de *la Tour-du-Pin* qui

existent en France. Le quatrième, *Hector de la Tour-du-Pin-Montauban*, épousa *Charlotte Salvin du Cheilar*, et devint chef des Protestans du Dauphiné, tandis que son beau-frère *du Boure-Brizon* l'étoit de ceux du Vivarès. L'un et l'autre furent soumis par *Lesdiguières* en 1626. *Louis XIII* fit *Hector* maréchal de camp, lui donna cent mille livres et le gouvernement de Montélimar qui avoit passé à son petit-fils au moment de la révolution.

II. TOUR-DU-PIN, (N. de la) fils d'*Alexandre de la Tour-du-Pin-Montauban* et petit-fils d'*Hector* dont il est fait mention dans l'article précédent, devint évêque de Toulon et s'y montra en héros Chrétien dans l'affreuse peste qui ravagea cette ville en 1720. Tandis que *de Belzunce* évêque de Marseille, y donnoit l'exemple du plus grand courage, *la Tour-du-Pin* partageoit à Toulon son dévouement généreux. Il prodigua aux malades les soins, les secours, les consolations, et mourut quelque temps après sincèrement regretté de tous ses diocésains.

III. TOUR-DU-PIN, (Jacques-François-René de la) né en Dauphiné en 1721, abbé d'Ambournai et grand vicaire de Riès, se signala de bonne heure dans la chaire. Il prêcha l'Avent à la cour en 1755. Son action étoit noble et affectueuse. Elle auroit eu plus de dignité, peut-être, s'il y étoit entré moins de jeu; mais c'étoit le ton de l'auteur. Il avoit commencé à publier ses *Panégyriques*, 6 vol. in-12, lorsqu'une attaque d'apoplexie l'emporta le 26 juin 1765, à 44 ans. « Plans simples et presque toujours pris dans le cœur du sujet; style facile, uni, coulant, assez concis, mais sans sécheresse; plus délicat que recherché; ne s'élevant qu'avec les choses qu'il traite, et n'empruntant jamais sa force que de l'énergie même des objets; et coloris en général aussi doux qu'égal : voilà, dit *Querlon*, l'idée que nous donnerions de son genre. » Nous ajouterons à ce jugement que l'abbé *de la Tour-du-Pin* emploie trop souvent l'antithèse; que ses applications de l'Ecriture sont ingénieuses, mais qu'elles ne sont pas toujours justes. Cet orateur avoit prêché le Panégyrique de *St. Louis* devant l'académie Françoise en 1751, et avoit satisfait cette compagnie. Il étoit de l'académie de Nancy.

TOUREIL, *Voyez* TOURREIL.

TOURNEBU, (Odet de) avocat au parlement de Paris, devint premier président de la cour des monnoies de cette ville. Il mourut en 1581 à la fleur de son âge, après avoir donné une comédie en cinq actes, nommée *les Contens*, imprimée chez *Magnier* en 1584.

TOURNEFORT, (Joseph Pitton de) né à Aix en Provence le 5 juin 1656 d'une famille noble, se sentit botaniste, dit *Fontenelle*, dès qu'il vit des plantes. Quelquefois il manquoit à sa classe pour aller herboriser à la campagne et pour étudier la nature, au lieu de la langue des anciens Romains. Ses parens le destinèrent à l'état ecclésiastique; mais la mort de son père arrivée en 1677, le laissa entièrement

maître

maître de suivre son inclination. Il profita aussitôt de sa liberté, et parcourut en 1678 les montagnes du Dauphiné et de Savoie. En 1679 il alla à Montpellier, où il se perfectionna beaucoup dans l'anatomie et dans la médecine. Un Jardin des Plantes établi dans cette ville par *Henri IV* lui fut d'un grand secours. De Montpellier il passa aux Pyrénées où il fut dépouillé deux fois par les Miquelets Espagnols, sans que ces accidens pussent diminuer son ardeur. Les rochers affreux et presque inaccessibles qui l'environnoient de toutes parts, s'étoient changés pour lui en une magnifique bibliothèque, où il avoit le plaisir de trouver tout ce que sa curiosité demandoit. Un jour une méchante cabane où il couchoit, tomba tout-à-coup. Il fut deux heures enséveli sous les ruines, et il y auroit péri si on eût tardé encore quelque temps à le retirer. Il revint à Montpellier à la fin de 1681, et de là il alla chez lui à Aix, où il rangea dans son herbier toutes les plantes qu'il avoit ramassées en Provence, en Languedoc, en Dauphiné, aux Alpes et aux Pyrénées. *Fagon* premier médecin de la reine l'appela à Paris en 1683, et lui procura la place de professeur en botanique au Jardin royal des Plantes. Cet emploi ne l'empêcha pas de faire plusieurs voyages en Espagne, en Portugal, en Hollande et en Angleterre. Il trouva par-tout des amis et des admirateurs. *Herman* professeur de botanique à Leyde, voulut lui résigner sa place et pour l'engager à l'accepter, il lui fit entrevoir une pension de quatre mille livres des Etats généraux; mais *Tournefort* préféra sa patrie à des offres si flatteuses. La France ne fut pas ingrate; l'académie des Sciences lui ouvrit son sein en 1692, et le roi l'envoya l'an 1700 en Grèce, en Asie, non-seulement pour chercher des plantes, mais encore pour y recueillir des observations sur toute l'Histoire naturelle, sur la Géographie ancienne et moderne, et même sur les mœurs, la religion et le commerce des peuples. Il vouloit aller en Afrique, mais la peste qui étoit en Egypte le fit revenir de Smyrne en France au bout de deux ans. Ses courses et ses travaux avoient beaucoup altéré sa santé; et ayant reçu par hasard un coup fort violent dans la poitrine, il mourut le 28 décembre 1708. Il laissa par son testament son Cabinet de curiosités au roi pour l'usage des savans, et ses Livres de botanique à l'abbé *Bignon*. C'étoient deux présens considérables. *Tournefort* étoit d'un tempérament vif, laborieux, robuste. Un grand fond de gaieté naturelle le soutenoit dans le travail, et son corps aussi bien que son esprit avoient été formés pour la botanique. Ses principaux ouvrages sont : I. *Elémens de Botanique* ou *Méthode pour connoître les Plantes;* imprimés au Louvre, en 3 vol. in-8°, 1694, avec 451 figures. Cet ouvrage, fait pour mettre de l'ordre dans ce nombre prodigieux de plantes semées si confusément sur la surface de la terre, les réduit toutes à quatorze classes, par le moyen desquelles on descend à 673 genres, qui comprennent sous eux 8846 espèces de plantes soit de terre, soit de mer. C'est par la fleur et le fruit que *Tournefort* a entre-

pris de classer les plantes que *Linnée* a cru devoir mieux différencier par les étamines et les pistils. Les botanistes ont été partagés entre ces deux méthodes; mais l'on ne peut disconvenir qu'à bien des égards celle du naturaliste François est préférable à celle du Suédois. « Parmi les méthodes, dit le célèbre *Buffon*, qui portent sur la fructification, celle de M. *de Tournefort* est la plus remarquable, la plus ingénieuse et la plus complète. En homme d'esprit il a fait ses distributions et ses exceptions avec une science et une adresse infinies. *Linnée* a forcé la nature au point de confondre les objets les plus disparates; il a mis ensemble le mûrier et l'ortie, la tulipe et l'épine-vinette, l'orme et la carotte, la rose et la fraise, le chêne et la pimprenelle. Cette nouvelle méthode a encore d'autres défauts essentiels. Comme les caractères des genres sont pris de parties infiniment petites, il faut aller le microscope à la main pour reconnoître un arbre ou une plante; la grandeur, la figure, le port extérieur, les feuilles, toutes les parties apparentes ne servent plus à rien, il n'y a que les étamines; et si l'on ne peut pas voir les étamines, on ne sait rien, on n'a rien vu. Ce grand arbre que vous appercevez n'est peut-être qu'une pimprenelle, il faut compter ses étamines pour savoir ce que c'est : mais malheureusement encore pour le système, il y a des plantes qui n'ont point d'étamines, il y a des plantes dont le nombre des étamines varie; et voilà la méthode en défaut malgré la loupe et le microscope. » *Tournefort* a donné de ses *Elémens* une édition plus ample en latin, sous le titre de *Institutiones Rei Herbariæ*, en 3 vol. in-4°, avec 25 planches de plus; mais la première édition est plus recherchée, parce que les figures sont moins usées que dans la seconde. II. *Corollarium Institutionum rei Herbariæ*, imprimé en 1703, dans lequel il fait part au public des découvertes qu'il avoit faites sur les plantes dans son voyage d'Orient. III. Son *Voyage du Levant*, imprimé au Louvre, 1717, 2 vol. in-4°; et réimprimé à Lyon, 3 vol. in-8.° Ce livre curieux renferme non-seulement des découvertes de botanique; on y trouve encore des descriptions exactes, tout ce qui a rapport aux mœurs des peuples et une grande connoissance de l'Histoire ancienne et moderne. L'abbé *de la Porte* a pris dans cet ouvrage ce qu'il y a de plus intéressant dans les deux premiers volumes de son *Voyageur François*. IV. *Histoire des Plantes des environs de Paris*, imprimée au Louvre, 1698, in-12; réimprimée en 1725, 2 vol. in-12. Ce livre est utile par l'attention qu'a l'auteur de marquer l'usage qu'on peut faire en médecine de chaque plante. V. *Traité de matière Médicale*, 1717, deux vol. in-12. VI. *Tournefort* avoit fourni à l'académie des Sciences plusieurs Mémoires insérés parmi ceux de cette compagnie. On lui doit surtout le renouvellement de l'hypothèse de la végétation des pierres, oubliée depuis long-temps et appuyée sur des preuves nouvelles.

TOURNELLE, (la marquise de la) *Voyez* III. MAILLY.

TOURNELY, (Honoré) docteur de la maison et société de Sorbonne, naquit à Antibes

le 28 août 1658 de parens obscurs. Il gardoit les pourceaux comme *Sixte-Quint*, lorsqu'ayant apperçu un carrosse dans la route de Paris, il lui prit envie d'aller voir un de ses oncles qui avoit une petite place à Saint-Germain-l'Auxerrois. Ce fut à ce bon prêtre qu'il dut son éducation. La vivacité de son esprit et ses talens lui firent des protecteurs. La plupart de ceux qui ont excellé dans quelque genre n'y ont point eu de maître ; par la facilité avec laquelle *Tournely* fit son cours de philosophie et de théologie, on auroit dit qu'il étoit né pour ces deux sciences. Ayant été reçu docteur de Sorbonne en 1686, il devint professeur de théologie à Douay en 1688. La complaisance qu'il eut, dit-on, de se charger de tout l'opprobre de l'intrigue du faux *Arnauld*, lui mérita la protection des Jésuites. On sait que quelques-uns de ces Pères écrivirent sous le nom du docteur *Arnauld* à plusieurs professeurs de l'université de Douay qui eurent la simplicité de répondre comme s'ils avoient écrit à un Janséniste, et qui s'exposèrent par cet excès de confiance à des persécutions. Cette tournure ayant paru très-odieuse, ils en rejetèrent la plus grande partie sur *Tournely* qui leur dut son avancement. Ses protecteurs lui procurèrent un canonicat à la Sainte-Chapelle de Paris, une abbaye, et enfin une chaire de professeur en Sorbonne. L'abbé *Tournely* la remplit pendant 24 ans avec beaucoup de succès, et il ne la quitta qu'en 1716. Ce docteur joua un grand rôle dans les querelles de la constitution *Unigenitus*, à la défense de laquelle il consacra sa plume. Il travailloit pour elle, lorsqu'une attaque d'apoplexie le priva de la vue, et le conduisit au tombeau le 26 décembre 1729, à 71 ans. Ce théologien avoit de l'esprit, de la facilité, du savoir; et il s'en servit pour faire sa fortune. Ses ennemis l'ont accusé (et ce n'est peut-être pas sans raison) d'avoir eu un caractère ambitieux et souple. Ils prétendent même qu'il ne se faisoit pas une difficulté d'écrire contre sa pensée. Mais de tels jugemens sont souvent injustes et presque toujours téméraires; il est plus sage de juger des opinions d'un auteur, par celles qu'il a consignées dans ses livres, que par les sentimens que ses adversaires ont quelquefois intérêt de lui supposer. On peut avoir le caractère politique en fait de fortune, sans porter dans les matières théologiques qu'on traite un esprit de politique. On a de *Tournely* un *Cours de Théologie* en latin, en 16 vol. in-8°, dans lequel on trouve deux vol. sur la Grace, deux sur les Attributs, deux sur les Sacremens, deux sur l'Eglise, deux sur la Pénitence et l'Extrême Onction, deux sur l'Eucharistie, un sur le Baptême, un sur l'Incarnation, un sur l'Ordre et un sur le Mariage. Cette théologie, une des plus méthodiques et des plus claires que nous ayons, a été réimprimée à Venise en 16 vol. in-4.° On en a trois Abrégés : l'un est de *Montagne* docteur de Sorbonne, prêtre de St-Sulpice, qui n'a travaillé que sur quelques Traités. Le second, moins étendu, est de *Robbe*. Le troisième a paru depuis 1744 ; on le doit à *Collet* prêtre de la Congrégation de *Saint-Lazare* :

c'étoit le plus en usage dans les Séminaires.

TOURNEMINE, (René-Joseph de) Jésuite, né le 26 avril 1661 à Rennes, d'une des plus anciennes maisons de Bretagne, travailla long-temps au *Journal de Trévoux* et fut bibliothécaire des Jésuites de la Maison-professe à Paris. La plupart des savans de cette capitale le regardoient comme leur oracle. Tout étoit de son ressort : Ecriture-Sainte, théologie, belles-lettres, antiquité sacrée et profane, critique, éloquence, poésie même. Il est certain qu'à une imagination vive, il joignoit une érudition peu commune et variée. Il étoit d'un caractère fort communicatif, surtout à l'égard des étrangers; mais la plupart de ses confrères, surtout ceux qui étoient du parti du P. *le Tellier*, l'accusoient d'être vain, fier, rempli de prétentions. On connoît le distique dans lequel le P. *Buffier* le persilla.

Quàm benè de facie versâ tibi nomen, amicis
Tàm, citò qui faciem vertis, amice, tuis !

Trop prévenu en faveur de son savoir et encore plus de sa naissance, il se plaignoit quelquefois qu'on le confondît avec un simple religieux. Le président *de Montesquieu* ayant eu à se plaindre de lui, ne s'en vengea qu'en demandant : *Qu'est-ce que le P.* de Tournemine ? *Je ne le connois pas.* Cependant *Montesquieu* ne devoit pas rougir de connoître un homme du nom et du mérite du P. *de Tournemine.* Ce Jésuite mourut à Paris le 16 mai 1739, à 78 ans. On a de lui : I. Un grand nombre de *Dissertations* répandues dans le *Journal de Trévoux.* Il illustra cet ouvrage, non-seulement par ses dissertations, mais encore par de savantes analyses. Le style étoit net, précis et élégant. On se plaignit cependant de son temps, que la louange et le blâme n'étoient pas dispensés avec équité, qu'on revenoit trop souvent sur les matières polémiques et qu'on y voyoit trop les préventions d'un Jésuite et celles d'un théologien de parti. Le *Journal de Trévoux* a eu le sort des Jésuites; il est tombé avec eux, et les efforts que quelques écrivains firent pour le ressusciter n'ont abouti qu'à lui donner une vie foible, bientôt suivie de la mort : tant le public étoit prévenu dans les derniers temps contre ce journal, commencé en 1701 et terminé en 1767. L'un de ses continuateurs, *Jean-Louis Jolivet*, médecin de la faculté de Rheims, mort en 1764, avoit donné le *Secret du gouvernement Jésuitique ;* mais il n'eut pas celui des bons écrivains qui avoient les premiers fait valoir ce journal, le savoir et le goût. II. Une excellente édition de *Menochius*, en deux vol. in-folio, 1719. III. Une édition de l'*Histoire des Juifs* de *Prideaux*, en six vol. in-12. IV. Un *Traité* en manuscrit, contre les rêveries du Père *Hardouin* qui avoit voulu le choisir pour être un de ses apôtres et dont il fut un des plus ardens adversaires. *Voy.* les articles BERRUYER, II. MENOCHIUS ; *et* LEIBNITZ, n.° XII de ses ouvrages.

TOURNES, (Jean de) habile imprimeur de Lyon, con-

temporain de *Sébastien Gryphe*, fut père d'un autre imprimeur appelé *Jean* comme lui. Ils se rendirent recommandables par plusieurs bonnes éditions, mais fatigantes à lire parce qu'ils n'employoient que le caractère italique. Le fils a traduit en françois plusieurs ouvrages italiens, tels que les *Fortifications* de *Jérôme Catanes*, les *Nouvelles* de *Bandello*, l'*Ecurie* de *Marco Panari*. Le seul écrit entièrement de lui est un *Recueil* latin de portraits et de vies des anciens philosophes, imprimé en 1559, in-8.° Il mourut à Genève, où il s'étoit retiré à cause de la religion. Ses descendans revinrent à Lyon, et y firent un grand commerce de livres latins avec l'Italie et l'Espagne. Ils ont vendu leur fonds depuis quelques années. *Jean-Chrétien Wolf* dédia en 1749, ses deux vol. in-8° sur les *Monumens de l'Imprimerie aux de Tournes* de Lyon, comme à la plus ancienne famille connue par ses talens dans la typographie.

TOURNET, (Jean) avocat Parisien, se distingua moins par son éloquence que par des compilations utiles. Les principales sont les suivantes : I. La réduction du code de *Henri III*, 1622, in-folio. II. Un recueil d'*Arrêts* sur les matières bénéficiales, 1631, en deux vol. in-folio. III. Des *Notes* sur la Coutume de Paris. IV. Une *Notice* des Diocèses, en 1625, qui avoit déjà paru avec sa *Police Ecclésiastique*. V. Il traduisit en françois les œuvres de *Chopin*; et sa traduction publiée en 1635, fut réimprimée avec plus de soin et des augmentations en 1662, cinq vol. in-folio. Il se piquoit aussi de poësie, et on a quelques vers de lui.

TOURNEUR, (Pierre le) né à Valognes en Normandie en 1736, mort à Paris le 24 janvier 1788, à 52 ans, composa d'abord pour les prix académiques et obtint des couronnes à Montauban et à Besançon. Les discours qui lui méritèrent cet honneur, réimprimés à Paris chez *Leroy*, sont remplis d'éloquence et de philosophie, et écrits d'un style harmonieux et noble. Mais ce qui contribua le plus à le faire connoitre, fut sa traduction ou plutôt son imitation des *Nuits d'Young*. (Voy. *Young*.) Le traducteur marchant toujours à côté de son modèle lorsqu'il est digne d'être suivi, le corrige quand il se perd dans des lieux communs ou des répétitions, et substitue des idées et des images à celles qui n'auroient aucune grace dans notre langue. Cet ouvrage qui respire une morale saine et quelquefois sublime, fit la plus grande sensation. Plusieurs prédicateurs de province et même de la capitale, en détachèrent des lambeaux pour en orner leurs sermons. Le succès des *Nuits de Young* engagea *le Tourneur* à faire passer dans notre langue plusieurs autres productions angloises. Il traduisit successivement les *Méditations* d'*Hervey*, in-12. L'*Histoire de Richard Savage; Ossian, fils de Fingal; les Poësies Galliques;* une grande partie de l'*Histoire Universelle*, publiée en Angleterre; *les Œuvres* de *Shakespear; les Vues de l'évidence de la Religion Chrétienne; Clarice*, dix volumes

in-8°, etc. etc. Les discours ou préfaces qui précèdent la plupart de ces versions sont pleines d'idées fortes, et les versions elles-mêmes ont le mérite, aujourd'hui infiniment rare, d'un style lié et soutenu, mais qui tend quelquefois à l'emphase. *Le Tourneur* qui s'étoit presque borné au travail de la traduction, auroit pu être un excellent écrivain original; mais sa modestie lui inspiroit la défiance de ses talens. Sa vie a été un cours de vertus privées et de philosophie pratique. Laborieux, patient, renfermé dans son cabinet, il fut étranger aux rivalités littéraires et aux agitations de la capitale. Il avoit dans la société la candeur et la timidité d'un enfant. Sa conversation étoit douce comme ses mœurs. Sa maison fut l'image du calme et du bonheur. Confrère officieux, bon maître, époux et père tendre, ami sûr, constant et zélé, il connut tous les sentimens honnêtes et ne méconnut que ceux qui rendent la vie malheureuse, tels que le desir de la renommée et le tourment de l'envie. Sa traduction de *Shakespear* lui procura des injures et même des tracasseries; il sut être insensible aux unes et aux autres, quoique *Voltaire* fût à la tête du parti qui cherchoit à déprimer le poëte Anglois et son interprète. On peut en juger par cette lettre furibonde et très-singulière de ce dernier; il l'écrivoit à *la Harpe*. « Il faut que je vous dise combien je suis fâché contre un nommé *le Tourneur* qu'on dit secrétaire de la Librairie et qui ne me paroît pas le secrétaire du bon goût. Auriez-vous lu les deux volumes de ce misérable, dans lesquels il veut nous faire regarder *Shakespear* comme le seul modèle de la véritable tragédie? Il l'appelle le *Dieu du théâtre!* Il sacrifie tous les François sans exception à son idole, comme on sacrifioit autrefois des cochons à Cérès: il ne daigne pas même nommer *Corneille* et *Racine*. Ces deux grands hommes sont seulement enveloppés dans la proscription générale, sans que leurs noms soient prononcés. Il y a déjà deux tomes imprimés de ce *Shakespear*, qu'on prendroit pour des pièces de la Foire faites il y a deux cents ans. Il y en aura encore cinq volumes. Avez-vous une haine assez vigoureuse contre cet impudent imbécille? Souffrirez-vous l'affront qu'il fait à la France? Il n'y a point en France assez de camouflets, assez de bonnets d'âne, assez de piloris pour un pareil faquin. Le sang pétille dans mes vieilles veines en vous parlant de lui. S'il ne vous a pas mis en colère, je vous tiens pour un homme impassible. Ce qu'il y a d'affreux, c'est que le monstre a un parti en France; et pour comble de calamité et d'horreur c'est moi qui autrefois parlai le premier de ce *Shakespear*; c'est moi qui le premier montrai aux François quelques perles que j'avois trouvées dans son énorme fumier. Je ne m'attendois pas que je servirois un jour à fouler aux pieds les couronnes de *Racine* et de *Corneille* pour en orner le front d'un histrion barbare. Tâchez, je vous prie, d'être aussi en colère que moi; sans quoi je me sens capable de faire un mauvais coup. »

TOURNEUX, (Nicolas le) naquit à Rouen le 30 avril 1640,

de parens obscurs. L'inclination qu'il fit paroître dès son enfance pour la vertu et pour l'étude, engagea *du Fossé* maître des comptes à Rouen, de l'envoyer à Paris au collége des Jésuites. Il y fit des progrès si rapides qu'on le donna pour émule à *le Tellier* depuis archevêque de Rheims. Après avoir fait sa philosophie au collége des Grassins sous *Hersent*, il devint vicaire de la paroisse de Saint-Étienne des Tonneliers à Rouen, où il se distingua par ses talens pour la chaire et pour la direction. En 1675 il remporta le prix de l'académie Françoise; et ce triomphe lui fit d'autant plus d'honneur qu'il ne composa son discours que la veille du jour qu'on devoit examiner les pièces. Il quitta bientôt la province pour la capitale, où il obtint un bénéfice à la Sainte-Chapelle et une pension du roi de 300 écus. Son éloquence la lui mérita. *Louis XIV* demandant un jour à *Boileau* qui étoit-ce qu'un prédicateur qu'on nommoit *le Tourneux* et auquel tout le monde couroit ? SIRE, répondit ce poëte, *Votre Majesté sait qu'on court toujours à la nouveauté; c'est un prédicateur qui prêche l'Evangile*. Le roi lui ayant ordonné de lui en dire sérieusement son avis, il ajouta : *Quand il monte en chaire il fait si peur par sa laideur, qu'on voudroit l'en voir sortir; et quand il a commencé à parler on craint qu'il n'en sorte*. L'éclat des applaudissemens lui suscita des envieux et ne lui inspira que de l'humilité. Pour se dérober à ces applaudissemens, il passa les dernières années de sa vie dans son prieuré de Villers-sur-Fère en Tardenois dans le diocèse de Soissons. Il y vécut en solitaire studieux et mortifié. Il chantoit tous les jours l'office avec des jeunes gens qu'il formoit pour l'état ecclésiastique. Il employoit à cette bonne œuvre les revenus de son bénéfice et les bienfaits du roi. Ce pieux écrivain mourut subitement à Paris le 28 novembre 1689, à 47 ans. Son attachement aux sentimens des Solitaires de Port-Royal, lui attira quelques mortifications que ses vertus auroient dû lui épargner. Ses ouvrages sont : I. *Traité de la Providence sur le miracle des Sept Pains*. II. *Principes et Règles de la Vie Chrétienne* avec des *Avis* salutaires et très-importans pour un pécheur converti à Dieu, in-12; ouvrage rempli des plus sages maximes de la piété éclairée. III. *Instructions et Exercices de piété durant la sainte Messe*. IV. *La Vie de Jésus-Christ*. V. *L'Année Chrétienne*, 1683 et années suivantes, 13 vol. in-12. VI. *Traduction du Bréviaire Romain* en françois, 4 vol. in-8.° VII. *Explication* littérale et morale sur l'Épître de *St. Paul* aux Romains. VIII. *Office de la Vierge* en latin et en françois. IX. *L'Office de la Semaine sainte* en latin et en françois avec une préface, des remarques et des réflexions. X. *Le Catéchisme de la Pénitence*, etc. Sa traduction françoise du *Bréviaire* fut censurée par une sentence de *Cheron* official de Paris, en 1688; mais *Arnauld* en prit la défense. On attribue encore à *le Tourneux* un *Abrégé des principaux Traités de Théologie*, in-4.° Ces différens ouvrages sont dignes d'un prêtre nourri de l'Evangile. Il ne dit que ce

que la force de son sujet lui inspire, et il le dit avec cette simplicité noble qui vaut mieux que tous les ornemens. On y desireroit seulement un peu plus de cette chaleur douce et pénétrante qui fait lire les écrits pieux de *Fénélon* avec tant de plaisir. Les lumières de *le Tourneux* furent utiles à *Saci* et à *du Fossé* dont il revoyoit les ouvrages; à *Santeuil* auquel il fournit le canevas de ses plus belles hymnes; à *Devers* qui le consultoit sur les matières liturgiques. *Voyez* V. BRUN.

TOURNI, (N. de) Intendant de Bordeaux, se rendit recommandable dans cette ville qui lui doit en partie le port qui l'embellit et qui l'enrichit, ainsi que presque tous les établissemens qui ont étendu son commerce dans les deux mondes. Un grand nombre d'édifices élégans et utiles furent élevés par ses soins. Il n'éprouva cependant que des obstacles; mais il sut les vaincre. Son activité étoit extrême. Sa lampe étoit constamment allumée deux ou trois heures avant le jour. Au milieu des affaires, il conserva toute la sensibilité de son cœur. Il vouloit être aimé de ceux qu'il enrichissoit, il ne put y réussir. Le chagrin vint épuiser ses forces déjà affoiblies par le travail. Il mourut loin de Bordeaux, en regrettant de n'avoir pu remplir tous ses plans de bienfaisance. Aujourd'hui sa mémoire est honorée dans cette même ville où il essuya tant de contradictions de son vivant.

TOURNIÈRES, (Robert) peintre, né à Caen en 1676, vint jeune à Paris et se mit sous la conduite de *Bon de Boullongne*, pour se perfectionner dans son art. Il s'attacha principalement au portrait, et le fit avec un succès merveilleux. Il s'appliqua ensuite à peindre en petit des *Portraits historiés* ou des *Sujets de caprice* dans le goût de *Schalken* et de *Gérard Dow*. Dans ses portraits en grand, la ressemblance égale le coloris, et l'harmonie de l'ensemble y est mieux observée. Dans les petits, il imite très-bien le beau ton de couleur de ses modèles, leurs reflets séduisans et ce précieux fini qu'on ne peut trop estimer. Son morceau de réception à l'académie, fut l'*Origine de la peinture* ou *Dibutade* peignant à la lueur d'un flambeau l'ombre de son amant. Le duc *d'Orléans* régent l'honoroit de temps en temps de ses visites. *Je m'amuse aussi à peindre quelquefois*, lui disoit ce prince, *mais je ne suis pas si habile que vous*. Ce prince trouvoit cependant qu'il avoit un peu trop d'amour propre. Un jour que ce peintre montra plusieurs de ses ouvrages au régent, il les vanta beaucoup à son ordinaire. Dès que l'artiste fut parti, le duc *d'Orléans* dit en plaisantant : *J'aime à voir les tableaux de* Tournières, *il épargne la peine de les louer*. Celui-ci disoit : « Le talent d'un peintre n'est pas de faire connoître aux autres qu'il a de l'esprit, mais de leur apprendre qu'ils en ont. » On connoît deux portraits gravés d'après lui : l'un par *Sarrabat*, est le portrait de *la Roque*; l'autre par *Daulle*, est celui de *Maupertuis*. *Tournières* étant vieux et n'ayant pas d'enfans de deux mariages qu'il avoit contractés, se retira dans sa patrie en 1750

et y mourut deux ans après d'une manière très-édifiante.

I. TOURNON, (François de) d'une famille illustre, entra dans l'Ordre de Saint-Antoine de Viennois, et s'y signala par sa capacité dans les affaires et par son zèle pour la religion Catholique. Son mérite lui fraya le chemin de la fortune. Il fut l'un des principaux conseillers du roi *François I;* archevêque d'Embrun en 1517, de Bourges en 1525, d'Auch en 1537, de Lyon en 1551 : abbé de Tournus, d'Ambournai, de la Chaise-Dieu, d'Ainai, de Saint-Germain-des-Prés, de Saint-Antoine, etc. Ces différens bénéfices auroient produit plus d'un million de rentes. Il avoit cependant pris pour devise ce mot de *saint Paul : Non quæ super terram;* et cette devise ne parut pas une satire, parce qu'il fit toujours un bon usage de ses revenus. *Clément VII* l'honora de la pourpre en 1530, et le roi l'envoya ambassadeur en Italie, en Espagne et en Angleterre. Il ne se distingua pas moins par ses succès dans les négociations que par son amour pour les sciences. Il avoit toujours auprès de lui on *Muret* ou *Lambin*, ou quelques autres hommes doctes. Il fonda un collège à Tournon en Vivarès, qu'il donna depuis aux Jésuites. Ce prélat mourut le 22 avril 1562, à 73 ans. «Homme, dit le président *de Thou*, d'une prudence, d'une habileté pour les affaires, et d'un amour pour sa patrie, presque au-dessus de tout ce qu'on peut penser. *François I* l'avoit mis à la tête des affaires. Après la mort de ce prince, l'envie le fit chasser de la cour ; mais il fut toujours estimé, considéré et respecté de tous, même de ses envieux. On le vit toujours d'autant plus opposé aux Protestans qu'il étoit persuadé qu'on ne pouvoit rien changer ou innover en matière de religion, sans troubler la paix et la tranquillité de l'état. D'ailleurs il étoit très-éloigné de toutes les factions qui ont déchiré la France. Ce qui le rendit si cher à nos rois, est que pendant plus de trente années d'un ministère dont il s'acquitta avec un applaudissement général, il n'eut jamais en vue que le service du roi et le bien des peuples.» Après avoir présidé au colloque de Poissy, où son éloquence éclata contre *Bèze*, qui se permettoit de mauvaises plaisanteries sur le Sacrement de l'Eucharistie, ce ministre fit une mauvaise épigramme contre lui, où il lui disoit, *Indoctus doctos pascis....* On n'exige pas d'un grand seigneur qu'il soit savant à la manière des érudits; mais qu'il protége les savans : et c'est ce que fit le cardinal *de Tournon* avec autant de générosité que de zèle. Malgré son goût pour les gens de lettres, il empêcha *François I* d'appeler *Melanchton* en France. Il se présenta un jour devant ce prince, les œuvres de *St. Irénée* à la main. Le roi lui demanda quel étoit ce Livre. « C'est, Sire, répondit-il, l'Ouvrage d'un des premiers évêques de votre royaume. Voici un endroit où il rapporte que *St. Jean* l'Evangéliste étant entré dans un bain public, et y voyant l'hérétique *Cerinthe*, il s'en retira sur-le-champ comme d'un lieu empesté. Cependant, Sire, vous qui n'avez

pas les lumières d'un Apôtre, et qui malgré votre puissance pouvez si aisément être trompé, vous avez promis, dit-on, une audience publique à un des chefs du Luthéranisme. » A ces raisons il en ajouta d'autres pour prouver que la politique même lui défendoit d'appeler un chef de secte dans ses états; et le roi révoqua les passe-ports.

II. TOURNON, (Charles-Thomas Maillard de) issu d'une ancienne famille originaire de Savoie, naquit à Turin en 1668. Il embrassa l'état ecclésiastique de bonne heure, et fut élevé à Rome dans le collège de la Propagande. *Clément XI* instruit de ses vertus, le sacra patriarche d'Antioche en 1701, et l'envoya à la Chine en qualité de légat apostolique, pour régler les différends survenus entre les Missionnaires. Il arriva dans cet empire en 1705. Son premier soin fut de défendre, par un Mandement de mettre dans les églises des tableaux avec cette inscription :

Adorez le Ciel !

Le culte que les Chinois rendent à leurs ancêtres, à *Confucius* et aux planètes, lui parut tenir de l'idolâtrie; il le défendit. Il alla ensuite à Pékin où l'empereur lui fit un accueil favorable, et eut même la bonté de lui expliquer le sens des paroles qu'il avoit proscrites dans les églises; mais cette faveur ne fut que passagère. Peu de temps après il fut conduit à Macao, et l'évêque de Conon son vicaire apostolique fut banni. *Tournon* publia un mandement le 25 janvier 1707, pour servir de Règlement à la conduite que devoient garder les Missionnaires quand ils sont interrogés sur le culte des Chinois, et ce Mandement ne raccommoda pas ses affaires. *Clément XI* lui envoya le chapeau de cardinal la même année; mais il n'en mourut pas moins en prison le 8 juin 1710. C'étoit un homme d'une piété fervente, d'un zèle ardent; il avoit des intentions pures; mais les bonnes intentions n'excusent pas les démarches précipitées. Les siennes le furent, et on ne peut nier qu'il garda trop peu de ménagement avec les Jésuites dont le crédit étoit au-dessus du sien. On prétend qu'il disoit, dans l'amertume des mauvais traitemens qu'il essuya, que *quand l'Esprit infernal seroit venu à la Chine, il n'y auroit pas fait plus de mal qu'eux.* A sa mort, parut une estampe satirique, où l'on représentoit un Jésuite qui, auprès du cardinal mourant, s'emparoit de la barrette, avec cette inscription :

« La dépouille de droit appartient au bourreau.

Il faut savoir qu'on accusoit faussement les Jésuites de l'avoir empoisonné; mais le véritable poison qui l'enleva à l'Eglise, fut la disette et les désagrémens de la captivité la plus dure. Un Missionnaire nommé *Mezzabarba*, ayant été obligé de quitter la Chine, emporta avec lui le corps du cardinal *de Tournon*, qui fut enterré solennellement en 1723 dans le collège de la Propagande. *Voltaire* parle de ce cardinal comme d'un prêtre Savoyard, nommé *Maillard*, qui avoit pris le nom de *Tournon*. Il n'avoit pas besoin d'usur-

par ce nom, puisque son grand-père, son père et son frère l'avoient toujours porté. — *Felix Emmanuel* marquis *de Tournon*, frère aîné du cardinal, capitaine des Gardes du duc de Savoie et lieutenant général de ses armées, étoit un seigneur distingué non-seulement par sa naissance, mais encore par la confiance dont son prince l'honoroit.

III. TOURNON, (Claude ou Claudine DE LA TOUR *de Turenne* comtesse de) fille de *François de la Tour* premier du nom, vicomte *de Turenne*, et d'*Anne de la Tour* de Bologne sa seconde femme, fut mariée en 1535 à *Just* comte *de Tournon*. Elle étoit parente de *Catherine de Médicis*, et son courage héroïque parut à la défense de la ville de Tournon assiégée deux fois par les Protestans, l'une en 1567, et l'autre en 1570. Mad. *de Tournon* leur fit lever le siége honteusement. Elle mourut le 6 février 1591, avec la réputation d'une héroïne. Elle a eu son historien dans *Jean Villemin* qui a fait en vers latins: *Historia Belli quod cum hæreticis rebellibus gessit, anno* 1567, Claudia de Turenne, *domina* Turnonia, *auctore Joanne Villemino*, in-4°, Paris, 1569.

TOURON, (Antoine) Dominicain, né à Graulhet, dans le diocèse de Castres en 1686, mort à Paris le 2 septembre 1775, étoit tombé dans l'enfance. Mais jusqu'à l'âge de 85 ans, sa santé fut vigoureuse et son esprit se soutint. Il étoit très-estimé dans son Ordre, comme religieux et comme savant. Dans un voyage qu'il fit à Rome, le pape *Benoît XIV* lui donna des preuves du cas qu'il faisoit de son mérite. Ce pontife n'estimoit pas moins les ouvrages du Père *Touron*. Les principaux sont: I. *Vie de St. Thomas d'Aquin*, in-4.° II. *Vie de St. Dominique* et de ses premiers disciples, Paris, 1739, in-4.° III. *Histoire des Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique*, 6 volum. in-4.° On voit dans ces trois ouvrages des recherches, de l'érudition, et sur-tout beaucoup de zèle pour la gloire de l'Ordre dont le P. *Touron* étoit membre. Ce zèle le porte à donner quelquefois comme illustres, des hommes à peine connus. Il montre d'ailleurs dans plusieurs morceaux, de la candeur et de l'impartialité. IV. *La Vie et l'esprit de St. Charles Borromée*, 3 vol. in-12. V. *Histoire de l'Amérique*, en 14 vol. in-12. Cet ouvrage diffus et ennuyeux ne renferme presque que l'histoire des Missionnaires Jacobins dans le nouveau Monde. L'auteur vouloit le publier sous le titre d'*Amérique Chrétienne;* c'étoit le plus convenable. Mais les libraires désespérant dans un siècle tout profane, de vendre un long ouvrage dont le titre étoit pieux, le firent intituler: *Histoire générale de l'Amérique;* et il n'a guère eu plus de succès. On n'y trouve rien de neuf, et le style en est lâche et prolixe. VI. Quelques *Ecrits* contre les incrédules, qui sont solides.

TOURREIL, (Jacques de) né à Toulouse le 18 novembre 1656, du procureur général du parlement, fit paroître dès sa jeunesse beaucoup d'inclination pour l'éloquence. La capitale lui sembla le lieu le plus propre à

se perfectionner dans le droit et dans les belles-lettres. Il y remporta le prix de l'académie Françoise en 1681 et en 1683. Cette compagnie lui ouvrit ses portes, à l'exemple de l'académie des Belles-Lettres qui l'avoit déjà reçu dans son sein. *Pontchartrain* contrôleur général l'attira chez lui, comme un homme de mérite et de confiance, dont le commerce et les soins pouvoient être utiles au comte son fils. Lorsque l'académie Françoise présenta au roi son Dictionnaire, *Tourreil* étoit à la tête de ce corps; il fit à cette occasion vingt-huit Complimens différens, qui eurent tous des graces particulières. Son principal ouvrage est une *Traduction* françoise de plusieurs *Harangues* de *Démosthènes*, qu'on a imprimée avec ses autres ouvrages, en 1721, en deux vol. in-4°, et en 4 vol. in-12. On trouve à la tête de sa version deux excellens *Discours* sur l'état de la Grèce. Il est le premier qui ait fait sentir aux François ce que valoit ce grand orateur. Il est fâcheux qu'en voulant lui donner les ornemens de l'art, il ait quelquefois étouffé les graces simples et naïves de la nature. Il tâche de donner de l'esprit à un homme qui brilloit principalement par son génie: c'est ce que l'auteur d'*Athalie* lui reprochoit, en le traitant de *Bourreau*. Si *Tourreil* ne rendit pas exactement son modèle dans ses Ecrits, il en prit du moins les mœurs et les sentimens: Ame droite et sincère, à l'épreuve de la crainte et de l'intérêt, sans autre plaisir que celui de l'amour des lettres, sans autre ambition que celle de remplir les devoirs d'une exacte probité. On l'accusoit d'être un peu rude et trop brusque; mais ces défauts tenoient de près au caractère de ses vertus. Il empêcha par ses intrigues, la réception de l'abbé *de Chaulieu* à l'académie Françoise. *Tourreil* est un de ceux qui ont le plus contribué au *Recueil de Médailles sur les principaux évènemens du règne de Louis XIV*, réimprimé en 1702. Cette édition lui valut une augmentation de la pension que la cour lui avoit accordée. Il mourut le 11 octobre 1715, à 59 ans.

TOURRETTE, (Marc-Antoine-Louis Claret de la) secrétaire de l'académie à Lyon, naquit dans cette ville au mois d'août 1729, d'un père qui fut à la fois président du tribunal et prévôt des marchands de sa patrie. Après avoir commencé ses études chez les Jésuites à Lyon, il alla les finir au collége de Harcourt à Paris. De retour dans son pays, il y remplit avec honneur pendant vingt ans une charge de magistrature, et la quitta pour se livrer entièrement à son goût pour l'histoire naturelle. Il parut d'abord fixer ses études sur la zoologie et la minéralogie; la botanique vint ensuite l'occuper plus particulièrement. Dès 1763, il s'étoit formé une collection très-considérable d'insectes, et une suite très-nombreuse d'échantillons des mines du Lyonnois, du Dauphiné et de l'Auvergne; il y réunit un riche herbier. En 1766, il introduisit au-dessus de la petite ville de l'Arbresle, dans un vaste parc, tous les arbres et arbustes étrangers qui pouvoient s'y acclimater; dans l'enceinte même de Lyon, il s'é-

toit formé un jardin où il a cultivé plus de trois mille espèces de plantes rares. *La Tourrette* quitta pendant quelque temps sa patrie, pour parcourir l'Italie, la Sicile, et ensuite pour aller avec *J. J. Rousseau* son ami, faire l'herborisation de la grande-Chartreuse. « Que n'êtes-vous des nôtres, écrivoit ce dernier à *du Pérou*, vous trouveriez dans notre guide, M. *de la Tourrette*, un botaniste aussi savant qu'aimable, qui vous feroit aimer toutes les sciences qu'il cultive. » La douceur du caractère de ce dernier, l'impartialité de ses opinions, lui avoient fait beaucoup d'amis, et il méritoit d'en avoir. Il entretenoit une correspondance suivie avec *Linnée*, *Haller*, *Adanson*, *Jussieu* et les plus célèbres naturalistes de l'Europe. Dans l'automne de 1793, les fatigues et les inquiétudes que le siége de Lyon rendit communes à tous ses habitans, lui causèrent une péripneumonie qu'il négligea et dont il mourut à l'âge de 64 ans. Ses principaux ouvrages, outre les *Eloges* de ses collègues à l'académie de Lyon, sont : I. *Démonstrations élémentaires de Botanique*, 1766, deux vol. in-8.° Elles ont obtenu plusieurs éditions postérieures. *Bourgelat* venoit d'établir à Lyon la première école vétérinaire, il falloit donner aux élèves la connoissance des plantes usuelles; *la Tourrette* et son ami l'abbé *Rozier* se chargèrent de ce soin, et publièrent cet écrit. Le premier en traça le plan, en détermina la forme, et se chargea de l'*Introduction*, chef-d'œuvre de concision et de clarté, où l'on ne trouve rien à ajouter, rien à retrancher. *Haller* a fait l'analyse des *Démonstrations* comme appartenant en entier à l'abbé *Rozier*, et le modeste *la Tourrette* ne fit jamais parvenir jusqu'à lui aucune réclamation à cet égard. II. *Voyage au Mont-Pila*, 1770, in-8.° L'auteur s'y montre observateur attentif et grand naturaliste. Dans la première partie, il détermine la situation des montagnes, leur élévation, les ruisseaux qui en découlent, les forêts qui les couvrent, les minéraux qui s'y trouvent, les animaux et les insectes qui y ont fixé leur séjour. La seconde partie est consacrée toute entière à la botanique. Le premier, il a indiqué sur ces montagnes sous-Alpines, un grand nombre de plantes rares, et même une espèce neuve; l'*Alisma parnassifolia*. III. *Chloris Lugdunensis*, 1785, in-8.° Ce petit ouvrage étonna les botanistes, par le grand nombre des espèces qu'il renferme, sur-tout dans la cryptogamie. On s'étoit persuadé et *Linnée* croyoit lui-même que nos provinces méridionales étoient beaucoup moins riches en mousses et en champignons que les contrées du Nord. L'énumération de la *Chloris*, prouve que nous n'avons rien à leur envier à cet égard. IV. *Conjectures sur l'origine des Belemnites*. Elles sont insérées dans le *Dictionnaire* des fossiles de *Bertrand*. L'auteur pense que les Belemnites ne sont que des pointes d'Oursins. V. *Mémoires sur les Monstres-Végétaux*. Il est imprimé dans le Journal économique du mois de juillet 1761. *La Tourrette* y décrit plusieurs singularités de son cabinet. VI. *Mémoire sur l'Helminthocorton* ou *Mousse de Corse*,

inséré dans le Journal de Physique. M. *Bruyset*, libraire et confrère de *la Tourrette* à l'académie de Lyon, a lu dans une séance publique de cette compagnie, une savante *Notice* sur la Vie et les Ecrits de ce naturaliste, et nous y avons puisé les principaux faits de cet article.

TOURVILLE, (Anne-Hilarion de Costentin de) né au château de Tourville, diocèse de Coutances, en 1642, fut reçu chevalier de Malte à quatre ans; mais il n'en fit point les vœux, quoiqu'il eût fait ses caravanes avec beaucoup de distinction. Ayant armé un vaisseau en course avec le chevalier *d'Hocquincourt*, ils firent des prises considérables, et ce qui est encore plus glorieux, ils donnèrent des preuves du courage le plus intrépide. Ils mirent en fuite six navires d'Alger, et contraignirent à une honteuse retraite 36 galères. Le roi l'attacha à la marine royale, en lui donnant le titre de capitaine de vaisseau. Il commanda sous le maréchal *de Vivonne* au combat de Palerme, où il se signala. Honoré du titre de chef d'escadre en 1677, il combattit sous *du Quesne*, et mérita de remplacer ce grand homme. Lieutenant général en 1681, il posta en plein jour la première galiote pour bombarder Alger : opération qui ne s'étoit encore faite que de nuit. Il cueillit de nouveaux lauriers en forçant au salut, en 1689, l'amiral d'Espagne, quoiqu'il n'eût que 350 hommes et 54 canons, et que son ennemi eût 500 hommes forts de 70 pièces de canon. L'année d'après il passa le détroit de Gibraltar avec une escadre de 20 vaisseaux de guerre, pour se joindre au reste de l'armée navale qui étoit à Brest, et il fit cette jonction importante à la vue même des ennemis. On le chargea du commandement de toute l'armée navale; il chercha la flotte ennemie pour la combattre, mais elle prit le parti de la retraite. Enfin le roi le fit vice-amiral et général de ses armées navales l'an 1690, avec une permission d'arborer le pavillon d'amiral. Ce fut cette même année qu'il remporta une victoire signalée sur les Anglois et les Hollandois, jusqu'alors maitres de l'Océan. Dix-sept de leurs vaisseaux brisés et démâtés, allèrent échouer et se brûler sur les côtes; le reste alla se cacher vers la Tamise ou entre les bancs de la Hollande. L'illustre vainqueur fut vaincu à son tour, en 1692, à la funeste journée de la Hogne ou la Hougue, sur les côtes de Normandie. Il attaqua, suivant les ordres de la cour, une flotte de 90 vaisseaux Anglois et Hollandois, quoique la sienne fût très-inférieure en nombre. Les vents contraires et la supériorité de l'ennemi le forcèrent de se retirer, après avoir perdu quatorze vaisseaux du premier rang. *Tourville* donna tant de preuves de valeur dans cette malheureuse journée, que sa défaite n'affoiblit point sa gloire. Il ne lui restoit plus à desirer que le bâton de maréchal : il en fut honoré en 1701; mais ce héros ne survécut guère à cette nouvelle dignité, étant mort le 28 mai de la même année, à Paris, âgé de 59 ans. De son mariage avec *Françoise Langeois* fille d'un fermier général, il eut un fils, tué

en 1712, et une fille, mariée au comte *de Brassac*, de la maison de *Gallard* en Béarn. Il avoit un frère dont la postérité subsiste. On a imprimé sous son nom des *Mémoires*, en 3 vol. in-12, qui ne sont ni de lui ni dignes de lui. *Voy.* MARGON.

I. TOUSSAINT DE SAINT-LUC, (Le Père) Carme réformé des Billètes, de la province de Bretagne, s'occupa toute sa vie de recherches d'histoire et de généalogies. On a de lui : I. *Mémoires sur l'état du Clergé et de la Noblesse de Bretagne*, 1691, 2 vol. in-8°, en trois parties : une pour le Clergé, deux pour la Noblesse ; ouvrage curieux et peu commun. II. *L'Histoire de l'Ordre du Mont-Carmel et de Saint-Lazare*, Paris, 1666, in-12. III. *Mémoires* sur le même, 1681, in-8.° IV. *Histoire de Conan Mériadec* souverain de Bretagne, 1664, in-12. V. *Vie de Jacques Cochois*, dit *Jasmin* ou le *Bon Laquais*, 1675, in-12. Ce savant mourut en 1694, regardé plutôt comme un compilateur laborieux, que comme un critique judicieux et exact.

II. TOUSSAINT, (François-Vincent) avocat de Paris sa patrie, mort à Berlin en 1772, à 57 ans, abandonna le barreau pour cultiver la littérature. Il commença par des *Hymnes* à la louange du diacre *Pâris* : ce qui prouve que sa jeunesse ne fut pas exempte d'une sorte de fanatisme. Un enthousiasme d'un autre espèce le jeta depuis dans le parti philosophique. Il donna son livre des *Mœurs*, qui parut en 1748, in-12. Ce livre plein de choses hasardées en métaphysique et en morale, est en général bien écrit, et se fait lire avec plaisir. Il n'en est pas de même de l'apologie ou plutôt de la rétractation que l'auteur en publia en 1764, in-12, sous le titre d'*Eclaircissemens sur les Mœurs*. Le style de cet ouvrage ressemble peu à celui des *Mœurs*. Quoi qu'il en soit, cette dernière production fut condamnée par le parlement de Paris à être brûlée par la main du bourreau. Elle eut même assez de célébrité pour qu'on la lui disputât. L'extrême simplicité de l'auteur, l'aridité de sa conversation, l'espèce de léthargie dans laquelle son esprit sembloit plongé, pouvoient, dit *Palissot*, donner lieu de douter qu'il eût composé cet ouvrage. On doit convenir cependant que ces indices ne forment aucune preuve. On a vu des gens bien supérieurs à *Toussaint*, s'annoncer dans la société sous un extérieur moins favorable encore. Quoi qu'il en soit son livre est réellement condamnable ; et sous prétexte d'enseigner les *mœurs*, l'auteur y débite des maximes absurdes, et y détruit la notion des vertus les plus invariables dans leurs principes ; il y règne cependant une certaine modération qui a su respecter l'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame, la nécessité d'un culte, et plusieurs préceptes de la morale chrétienne, tels que le pardon des injures, etc. Cette réserve a déplu aux autres philosophes, et a mérité à l'auteur le nom de *Capucin de la Secte*. Cet écrivain ayant quitté Paris pour se retirer à Bruxelles, y travailloit aux nouvelles publiques, lorsque le roi de Prusse l'attira à Berlin en 1764, pour être professeur d'éloquence dans

l'académie de la Noblesse. Il y publia la Traduction des *Fables* de *Gellert*, qui à bien des égards peut être regardée comme un original. On a de lui plusieurs *Mémoires*, dans les derniers volumes de l'académie de Berlin. Il a traduit de l'anglois quelques plats Romans, tels que le *Petit Pompée*, in-12, qui n'est guères plus intéressant que le *Petit Pousset*; les *Aventures de Williams Pickle*, 4 vol. in-12; *Histoire des Passions*, 2 vol. in-12. Il a fourni à l'*Encyclopédie* les articles de Jurisprudence des deux premiers volumes. Il a eu part au *Dictionnaire de Médecine*, 6 vol. in-folio. Il travailloit à un *Dictionnaire de la Langue Françoise* lorsqu'il mourut.

III. TOUSSAINT-Louverture, mulâtre de Saint-Domingue, doué de beaucoup d'esprit naturel et de courage, obtint un grand ascendant sur les Nègres pendant la révolution françoise, se mit à la tête d'un parti, et commanda en 1796 une division de l'armée Françoise sous M. *de Rochambeau.* Bientôt après, il repoussa les Anglois de la partie de l'Ouest, et reçut en présent du Directoire des pistolets et un sabre. Cet honneur en augmentant sa considération et son influence, accrut aussi son ambition et son desir de faire de Saint-Domingue un état indépendant. Peu à peu, il rompit ses relations avec la Métropole, repoussa les agens François, inonda de sang le pays qu'il vouloit gouverner seul, ordonna les plus grandes cruautés contre les Blancs, et parvint en l'an 8 à ne faire reconnoître que son autorité. Il a fallu au gouvernement François autant de courage que de prudence pour enlever *Toussaint-Louverture* aux insurgés. Ce chef conduit en France, y est mort prisonnier dans le courant de l'an 11. On dit que malgré sa barbarie, il resta toujours fort attaché à son ancien maître, et qu'il lui envoya diverses sommes dans la partie de l'Amérique où ce dernier s'étoit réfugié.

TOUSTAIN, (Charles-François) Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit en 1700 dans le diocèse de Sées d'une famille noble et ancienne. Après avoir appris l'hébreu et le grec, il voulut acquérir des notions de toutes les langues Orientales. Il étudia même assez l'italien, l'allemand, l'anglois et le hollandois, pour se mettre en état d'entendre les auteurs de ces différens pays. Ses supérieurs, instruits de ses talens, le chargèrent de travailler conjointement avec son ami Dom *Tassin*, à une édition des Œuvres de *Saint Théodore Studite*, qu'il abandonna pour ne s'occuper que de sa nouvelle Diplomatique, dont le premier volume parut en 1750, in-4.° Après sa mort arrivée en 1754, Dom *Tassin* entreprit la continuation de cet ouvrage important. Il en a fait imprimer, en 1755, le 2.e volume; en 1757, le 3.e; en 1759, le 4.e; en 1762, le 5.e; en 1765, le 6.e et le dernier, sans s'écarter du plan tracé dans la Préface. On a encore de Dom *Toustain*, en faveur de la Constitution, *la Vérité persécutée par l'Erreur*, 1733, 2 vol. in-12. Une piété éclairée, une modestie profonde, une grande douceur de mœurs,

et beaucoup de politesse et de patience, malgré un grand fonds de vivacité, sont autant de traits qui font connoître ce pieux et savant Bénédictin.

TOUTAIN DE LA MAZURIE, (Charles) lieutenant général de la vicomté de Falaise, vivoit encore en 1584. Les fonctions de sa charge ne l'empêchèrent pas de cultiver aussi les fleurs de la poésie. Il fit imprimer un livre des *Chants de la Philosophie*, et un des *Chants d'Amour*. Ce dernier ouvrage étoit le fruit de la jeunesse de ce poëte, et le premier fruit de son âge mûr. On a encore de lui une tragédie d'*Agamemnon*, Paris, 1557, in-4.° Toutes ces pièces ne sont bonnes qu'à occuper une place dans la *Bibliothèque bleue*.

TOUTIN, (Jean) habile orfèvre de Châteaudun dans le Blaisois, découvrit en 1632 le secret de peindre en *émail épais:* car l'*émail clair* remonte jusqu'au temps de *Porsenna*, qui avoit des vases émaillés en diverses figures. Il communiqua son secret à d'autres artistes qui le perfectionnèrent. *Dubié* orfèvre qui travailloit dans les galeries du Louvre, fut un des premiers qui s'appliqua à cette manière de peindre. — *Henri TOUTIN* fils de *Jean*, excella dans cet art délicat. Il copia pour la reine *Anne* d'Autriche, le fameux tableau de *le Brun*, représentant la famille de *Darius*, sans altérer aucune des beautés de l'original, de sorte que sur une plaque d'or de six pouces, on voyoit les reines de Perse avec toute leur suite aux pieds du conquérant Macédonien.

TOUTTÉE, (Dom Antoine-Augustin) Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Riom en Auvergne l'an 1677, mort à Paris en 1718, se rendit recommandable par sa piété et son application. Il apprit les langues avec ardeur, et donna des preuves de son savoir et de son érudition, par une édition en grec et en latin des Œuvres de *St. Cyrille de Jérusalem*, imprimée par les soins de Dom *Prudent Maran*, à Paris en 1720, in-fol., également recommandable par l'exactitude du texte, et par le savoir et la sagacité qui règnent dans les notes et les dissertations. L'auteur allioit une érudition distinguée à une grande simplicité de mœurs, et une morale sévère à des manières aisées avec ses confrères.

TOWE, (N.) célèbre poëte tragique Anglois, n'a été surpassé que par *Shakespear* et *Otway*, dont il a souvent le pathétique.

TOWERS, (Joseph) historien Anglois, né à Cherborn en 1737, mort en 1799, se fit libraire à Londres, et devint ensuite ministre Presbytérien. On lui doit divers *Traités* de politique; une *Vie* de *Fréderic III* roi de Prusse, et les sept premiers volumes de la *Biographie Britannique*.

TOZZETTI, *Voyez* TARGIONI.

TOZZI, (Luc) né à Aversa dans le royaume de Naples vers 1640, se rendit habile dans la médecine, à laquelle il s'appliqua uniquement et qu'il exerça avec succès. Il mourut en 1717, âgé de 77 ans, avec le titre de pre-

mier médecin général du royaume de Naples. *Charles II* roi d'Espagne, le fit appeler pour le secourir dans sa dernière maladie; mais il mourut pendant que *Tozzi* étoit en chemin. *Clément XI* voulut le fixer à Rome par des places avantageuses; ce célèbre médecin aima mieux sacrifier sa fortune à l'amour de la patrie. On a publié ses divers *Ouvrages* à Venise, 1721, en 5 vol. in-4.° On trouve de plus grands détails sur ce savant, dans les Mémoires du P. *Niceron*, tome 17.

TRABEA, (*Quintus*) poëte comique de l'ancienne Rome, florissoit du temps d'*Attilius Regulus*. Il ne reste plus de ses Ouvrages que quelques fragmens insérés dans le *Corpus Poëtarum* de *Maittaire*.

TRACHALUS, (*M. Galerius*) fut consul Romain l'an 68 de J. C., la dernière année de l'empire de *Néron*. Il étoit connu par les talens de son esprit et avoit une réputation comme orateur: mais c'étoit l'éloquence du corps qui dominoit en lui, en sorte qu'il perdoit beaucoup à être lu. Il possédoit dans un degré éminent tous les avantages extérieurs: une grande et riche taille, des yeux pleins de feu, un front majestueux qui en imposoit, un geste expressif, et sur-tout le plus beau son de voix, le plus plein, le plus moëlleux qu'il soit possible de desirer. *Quintilien* rapporte, comme un fait dont il avoit souvent été témoin, que lorsque *Trachalus* plaidoit dans la Basilique Julienne où quatre tribunaux rendoient la justice à la fois, on l'entendoit, on le suivoit, et, ce qui étoit mortifiant pour ses confrères, on lui applaudissoit des quatre tribunaux en même temps. Son style répondoit à l'emphase du débit. Il aimoit la pompe des paroles, les mots sonores, les phrases qui remplissent la bouche. C'est *Quintilien* et *Tacite* qui nous ont fait connoître cet orateur.

TRACY, (Bernard Destut de) né en 1720 au château de Paraile-Fresi en Bourbonnois, d'une famille illustre, et mort à Paris en 1786, entra dans l'ordre des Théatins, et se fit estimer par sa piété, sa douceur et ses ouvrages ascétiques. On a de lui un *Traité des devoirs de la vie Chrétienne*, 2 vol. in-12, 1770; la *Vie* de *St. Gaëtan instituteur de son Ordre*, 1774, in-12; une autre de *St. Bruno* fondateur des Chartreux. Ce dernier ouvrage renferme une notice des généraux et des évêques de l'ordre des Chartreux, ainsi que de leurs divers établissemens; des *Remarques* sur ceux des Théatins en France; des *Conférences* et des *Retraites* à l'usage des maisons religieuses et sur les devoirs des ecclésiastiques.

TRADESCANT, (Jean) Hollandois, voyagea en Europe, en Asie, et fut s'établir en Angleterre où le roi *Charles I* le nomma surintendant de ses jardins. Il fut l'un des premiers qui offrit aux Anglois une collection suivie de médailles et d'objets d'histoire naturelle.

TRAGON, *Voyez* METEZEAU.

TRAIL, archevêque de Saint-André en Écosse, se rendit recommandable par son esprit et sa puissance. Il fit la loi à ses souverains et bâtit en 1402,

sur un rocher qui domine la mer, une forteresse dont on voit les restes au levant de Saint-André. Il est enterré dans la cathédrale de cette ville, avec cette singulière épitaphe :

Hic fuit Ecclesiæ directa columna, fenestra
Lucida, thuribulum redolens, campana sonora.

TRAJAN, (*Ulpinus* TRAJANUS *Crinitus*) empereur Romain surnommé *Optimus*, c'est-à-dire *Très-Bon*, naquit à Italica, près de Séville en Espagne, le 18 septembre de l'an 52 de J. C. Sa famille originaire de la même ville étoit fort ancienne; mais elle ne s'étoit point illustrée. Le père de *Trajan* avoit eu les honneurs du triomphe sous *Vespasien* qui l'avoit mis au nombre des sénateurs, et l'avoit admis à la dignité de consul. Son fils fut digne de lui. Ses services militaires, les talens de son esprit et les qualités de son cœur, engagèrent *Nerva* à l'adopter. Cet empereur étant mort quelque temps après, l'an 98, dans le temps que *Trajan* étoit à Cologne, il fut unanimement reconnu par les armées de la Germanie et de la Mœsie. Il fit son entrée à Rome à pied, pour montrer aux Romains le mépris qu'il faisoit des vaines grandeurs. Ses premiers soins furent de gagner le peuple; il fit distribuer des sommes d'argent, et abolit tous les crimes de lèse-majesté. Il alloit au-devant de ceux qui le venoient saluer et les embrassoit; au lieu que ses prédécesseurs ne se levoient pas de leur siége. Ses amis lui reprochant un jour qu'il étoit trop bon et trop civil, il leur répondit: *Je veux faire ce que je voudrois qu'un empereur fît à mon égard, si j'étois particulier.* Il fit mettre sur le frontispice du palais impérial : PALAIS PUBLIC; parce qu'il vouloit que tous les citoyens le regardassent comme une demeure qui leur étoit commune. Son but étoit de se faire aimer de ses sujets, et il y réussit. Il baissoit le faste et les distinctions, ne permettoit qu'avec peine qu'on lui érigeât des statues, et se moquoit des honneurs qu'on rendoit à des morceaux de bronze ou de marbre. Lorsque *Trajan* sortoit, il ne vouloit pas qu'on allât devant lui pour faire retirer le monde. Il n'étoit point fâché d'être quelquefois arrêté dans les rues par des voitures. Son humeur gaie, et sa conversation spirituelle et polie, faisoient les principaux assaisonnemens de sa table. Ses délassemens ordinaires consistoient à changer de travail, à aller à la chasse, à conduire un vaisseau ou à ramer lui-même sur une galère. Il prenoit ces divertissemens avec ses amis; car il en avoit tout prince qu'il étoit. Fidelle à tous les devoirs de l'amitié, il leur rendoit souvent visite, les faisoit monter dans son char, et montoit dans le leur. Il alloit manger chez eux, assistoit même aux assemblées où ils ne traitoient que de leurs affaires domestiques. Sa confiance pour eux étoit extrême. Quelques courtisans jaloux du crédit de *Sura* son favori, l'accusèrent de tramer des desseins contre sa vie. Il arriva que ce jour-là même *Sura* invita l'empereur à souper chez lui; *Trajan* y alla et renvoya ses gardes. Il demanda aussitôt le chirurgien et le barbier de *Sura*, et il

se fit exprès couper les sourcils par le premier et raser la barbe par l'autre. Il descendit aux bains, puis se plaça tranquillement à table au milieu de *Sura* et des autres convives. Le monarque ne fut pas moins grand en lui que le particulier. Dès qu'il eut mis ordre aux affaires publiques, il tourna ses armes l'an 102 contre *Décebale* roi des Daces, qui fut vaincu après une bataille long-temps disputée. Elle fut si meurtrière que dans l'armée Romaine on manqua de linge pour bander les plaies des blessés. Les Daces furent obligés de se soumettre, et leur roi *Décebale* se tua de désespoir, l'an 105 de J. C. *Trajan* entra ensuite dans l'Arménie, et s'avança dans l'Orient pour faire la guerre aux Parthes. Il soumit sans beaucoup de peine la Diabène, l'Assyrie et le lieu nommé Arbelles, si célèbre par les victoires qu'*Alexandre* y avoit autrefois remportées sur les Perses. Les Parthes épuisés par leurs divisions continuelles, n'avoient point de troupes à lui opposer : *Trajan* entra l'an 112 dans leur pays, sans presque trouver de résistance; il prit Séleucie, Ctésiphon, capitale du royaume des Parthes, et obligea *Chrosroès* à quitter son trône et son pays, l'an 115 de J. C. Il soumit ensuite toutes les contrées des environs, et poussa ses conquêtes jusqu'aux Indes. Il assiégeoit Atra situé près du Tigre: mais les chaleurs excessives de ce pays le forcèrent à lever le siége, quoiqu'il eût déjà fait brèche à la muraille. *Trajan* eut à combattre, vers le même temps, les Juifs de la Cyrénaïque, qui, irrités contre les Romains et contre les Grecs, poussèrent la rage jusqu'à dévorer leur chair et leurs entrailles, à se teindre de leur sang et à se couvrir de leurs peaux. On dit qu'ils en firent mourir plus de 200 mille; et les Juifs d'Égypte, en proie à la même fureur, exercèrent des barbaries non moins atroces. Ces horreurs furent punies comme elles le méritoient. On ne souffrit plus de Juifs sur ces côtes, et on y égorgeoit même ceux que la tempête y jetoit. *Trajan* usé par les fatigues, mourut quelque temps après à Sélinunte, appelée depuis *Trajanopolis*, le 10 août de l'an 117 de J. C. Quoiqu'il n'eût pensé nullement à adopter *Adrien*, celui-ci lui succéda en vertu d'une adoption supposée par *Plotine* son épouse. Elle envoya l'avis de cette prétendue adoption au sénat, et elle fut crue sur sa parole; parce que s'étant rendue maîtresse des derniers momens de son époux, elle fut libre de feindre ce qu'elle voulut. Cependant la lettre signée de *Plotine* et non pas de *Trajan*, décéloit la supercherie. Elle auroit pu contrefaire la main de son mari comme elle lui avoit prêté le ministère d'une voix étrangère; car on assure qu'elle joua une scène comique, en apostant un fourbe qui fit le personnage de l'empereur malade, et qui d'une voix foible et mourante déclara qu'il adoptoit *Adrien*. Pour donner une couleur de vraisemblance à la pièce, on tint la mort de *Trajan* cachée pendant quelque temps; ainsi nous en ignorons la date précise. On sait seulement qu'*Adrien* qui étoit à Antioche, reçut le 9 d'août la nouvelle de son adoption, et le 11 celle de la mort de *Trajan*. Ainsi ce grand empereur,

ce conquérant redouté, qui avoit jeté des ponts sur le Danube et sur le Tigre, qui avoit conquis la Dacie et mis l'empire des Parthes sur le penchant de sa ruine, mourut en laissant un successeur qui n'étoit pas de son choix. Ses cendres furent portées à Rome, où on les plaça sous la *Colonne Trajane*, élevée des dépouilles faites sur les Daces. *Trajan* n'étoit pas exempt de défauts. Il aima trop la gloire, la guerre, le vin, les femmes, et fut sujet à des habitudes monstrueuses qu'on ne peut exprimer sans voile; mais ses vices furent cachés sous l'éclat de ses vertus. Son extérieur étoit digne d'un prince. Il étoit grand, bien fait, robuste, et avoit une figure régulière et majestueuse. *Pline* lui donne tous les talens militaires. Vigilant, infatigable, dormant peu; il marchoit à pied à la tête de ses troupes, et traversoit ainsi de vastes pays, sans se servir ni de chariot, ni de cheval. Il accoutumoit les soldats à supporter la faim et la soif, en la souffrant comme eux, en se contentant de lard et de fromage. Il partageoit tous leurs exercices, tous leurs travaux, les consolant dans leurs peines, les secourant dans leurs maladies, et ne rentrant dans sa tente qu'après avoir visité celles des autres. Il fut non-seulement le père des soldats, il mérita encore le nom de *Père de la Patrie*. Il ne pouvoit souffrir ni approuver les exactions outrées. Il disoit que *le Fisc royal ressembloit à la rate, qui, à mesure qu'elle enfle, fait sécher les autres membres du corps*... (*Voy*. une autre belle parole de ce prince, à l'article SABURANUS.) Le métier de délateur fut non-seulement déclaré infame sous son règne, mais il fut encore défendu sous les peines les plus rigoureuses. Il chérissoit et honoroit tous les hommes à talens pour la paix et pour la guerre; mais il oublioit les méchans sans les avancer, sans les irriter, se contentant de les mettre hors d'état de faire du mal. Sa mémoire fut si chère aux citoyens, que dans les acclamations du peuple et des soldats aux nouveaux empereurs, on leur disoit: *Sis FELICIOR* Augusto, *MELIOR* Trajano. *Soyez plus heureux qu'*Auguste *et meilleur que* Trajan. Rome, l'Italie et les principales villes de l'empire reçurent des embellissemens considérables, par tous les édifices publics que ce prince y fit élever. Il bâtit des villes et accorda des priviléges à celles qu'il en jugea dignes. Le grand Cirque renouvelé par lui, devint plus beau et plus vaste, et on y mit pour inscription: *Afin qu'il soit plus digne du peuple Romain*. Il est impossible de marquer en détail les ponts, les grands chemins, les levées qu'il fit faire pour faciliter la communication des villes entr'elles, ou pour les assurer contre les inondations des rivières et des torrens. Ce fut sous lui qu'on bâtit à Rome l'an 114, cette fameuse place au milieu de laquelle on mit la *Colonne Trajane*. Pour la former on abattit une montagne de 144 pieds de haut, dont on fit une plaine unie. La *Colonne Trajane* marque par sa hauteur celle de cette montagne. Ce fut le fameux *Apollodore* qui en fut l'architecte. Rome avoit extrêmement souffert par les incendies: il falloit rebâtir les édifices détruits; mais afin que ces

réparations fussent moins à charge au public, il ordonna qu'aucun particulier ne pourroit donner plus de 60 pieds de hauteur à chaque maison. Nous ne nous arrêterons point à réfuter un conte qu'on a fait au sujet de ce prince. On a dit que *St. Grégoire le Grand* ayant vu une statue de *Trajan* qui descendoit de cheval au milieu de ses expéditions militaires pour rendre justice à une femme, demanda à Dieu de retirer des enfers l'ame d'un prince si équitable : grace qu'il obtint, à condition de n'en plus demander de pareille. Cette fable rapportée en premier lieu par *saint Jean Damascène*, et crue dans les siècles d'ignorance, est rejetée aujourd'hui par les hommes les moins éclairés.

TRAJAN-DÈCE, *Voyez* DÈCE.

TRALLIEN, *Voyez* XXIV. ALEXANDRE... *et* PHLEGON.

TRANCAVAL, (Raymond de) vicomte de Beziers, marchoit au secours de l'un de ses neveux attaqué par un ennemi. Dans la marche, un bourgeois de cette ville prit querelle avec un chevalier et lui enleva son cheval. *Trancaval* fit punir le bourgeois; aussitot ceux de Beziers demandèrent vengeance et réparation, et le vicomte fixa un jour pour les satisfaire. Ce jour fut le dimanche 15 octobre 1167. *Trancaval* se rendit à l'église de la Magdeleine suivi de sa cour. Là, il fut poignardé avec ses amis devant l'autel, malgré les efforts de l'évêque qui eut les dents cassées en le défendant. Le troubadour *Ogier* a déploré cet attentat dans un de ses *Sirventes*.

TRANQUILLINE, (*Furia Sabina Tranquillina*) femme de *Gordien le Jeune*, étoit fille de *Misithée*, homme aussi recommandable par son éloquence que par sa probité. La figure de cette impératrice étoit très-belle, son caractère doux, ses mœurs pures. Comme elle ne cherchoit qu'à obliger, les dames Romaines lui élevèrent une statue, et les provinces divers monumens. *Gordien* ayant été tué par ordre de *Philippe* en 244, *Tranquilline* rentra dans la vie privée, avec la consolation de n'avoir occupé le trône que pour faire des heureux.

TRANSTAMARE, (Henri, comte de) fils naturel d'*Alphonse XI* roi de Castille, et d'*Eléonore de Gusman* sa maîtresse, fut un prince plein de feu et de courage, brave guerrier et excellent politique. Après la mort de son père arrivée en 1350, *Pierre le Cruel* son frère monta sur le trône, et aliéna tous les cœurs par son naturel féroce. *Transtamare* plein de cette ambition qui accompagne presque toujours les qualités brillantes, résolut de mettre en œuvre la haine publique pour lui enlever la couronne. Il forma plusieurs entreprises, que *Pierre le Cruel* eut le bonheur de dissiper par le secours du fameux *Prince Noir*. Enfin il succomba à la dernière. *Transtamare* secondé de la France, de l'Aragon et de plusieurs rebelles de Castille, ayant le fameux *du Guesclin* à la tête de ses troupes, vainquit son frère auprès de Tolède en 1368. *Pierre* retiré et assiégé dans un château après sa défaite, fut pris en voulant s'échapper, par un gentil-

homme François nommé *le Bègue de Vilaines*. On le conduit dans la tente de ce chevalier. Le premier objet qu'il y voit est le comte *de Transtamare*. On dit que transporté de fureur, il se jeta quoique désarmé sur son frère qui lui arracha la vie d'un coup de poignard. Alors le vainqueur fut reconnu roi de Castille sous le nom de *Henri II*. Il gagna les grands par des largesses, et le peuple par des manières affables. Il mourut en 1379 après un règne de dix ans. C'est de lui que sont descendus les rois de Castille qui ont régné en Espagne jusqu'à *Jeanne*, laquelle fit passer ce sceptre dans la maison d'Autriche par son mariage avec *Philippe le Beau* père de l'empereur *Charles-Quint*.

TRAPP, (Joseph) écrivain Anglois, fut professeur en poésie à Oxford. Ses talens lui méritèrent les places de recteur à Harlington, et de prédicateur de l'église de Christ et de Saint-Laurent à Londres. Ce savant mourut en 1747, à 76 ans, cinq jours après s'être marié. Il est connu par une traduction en vers latins du *Paradis perdu* de *Milton*, et par quelques ouvrages sur l'art poétique, qui ne donnent pas une grande idée de ses talens.

TRASYBULE, *ou* THRASIBULE, illustre citoyen d'Athènes, se réfugia à Thèbes avec les autres bannis, pour se soustraire à la cruauté des trente tyrans établis par les Lacédémoniens. S'étant mis à la tête de 500 soldats levés aux dépens de l'orateur *Lysias*, il marcha vers le Pyrée dont il se rendit maître. Les trente ayant accouru furent battus et égorgés. C'est ainsi que *Trasybule* rétablit la liberté dans sa patrie. On institua à Athènes en mémoire de sa victoire la fête des *Charistéries* qui se célébroit le jour de l'anniversaire, le 12 du mois Boëdromion. *Trasybule* mit ensuite le dernier sceau à la tranquillité publique, en faisant prononcer dans une assemblée du peuple que personne ne pourroit être inquiété au sujet des derniers troubles, excepté les trente et les décemvirs. C'est la première amnistie qui soit rapportée dans l'histoire grecque. Par ce sage décret il éteignit toutes les étincelles de division. Il réunit toutes les forces de la république auparavant divisées, et mérita la couronne d'olivier qui lui fut décernée comme au restaurateur de la paix. Sa valeur éclata ensuite en Thrace; il prit plusieurs villes dans l'isle de Métélin, et tua en bataille rangée *Thérimaque* capitaine des Lacédémoniens, l'an 394 avant J. C. Douze ans après il fut tué dans la Pampbylie par les Aspendiens qui favorisoient les Lacédémoniens. — Il faut le distinguer de TRASYBULE fils et successeur d'*Hiéron* roi de Syracuse, qui fut à son père ce que l'empereur *Tibère* fut à *Auguste*.

TRAVERS, (N.) prêtre du diocèse de Nantes, publia en 1734 : *Consultation sur la Juridiction et sur l'approbation nécessaires pour confesser*, etc., où il renferme la juridiction épiscopale et soutient des principes qui conduiroient à l'anarchie ecclésiastique. Cet ouvrage ayant été censuré par la Sorbonne en 1735 et par plusieurs évêques, l'auteur publia une *Défense* en

1736, pleine des mêmes erreurs; mais c'est sur-tout dans *les Pouvoirs légitimes du premier et du second ordre dans l'administration des Sacremens*, etc., 1744, gros vol. in-4°, qu'il développe ses principes.

TRAVERSE, (Jean-Victor, baron de) né chez les Grisons, entra jeune au service de France, s'y distingua par son courage et son intelligence, et fut promu au grade de lieutenant général des armées. Il est mort à Paris le 3 septembre 1776, après avoir publié l'*Etude militaire*, 2 vol. in-12. C'est un très-bon extrait de l'ouvrage de *Puységur* sur l'art de la guerre.

TRAVIS, (George) théologien Anglois, mort en 1797, s'est fait connoître par divers *Ecrits* et par des *Lettres* théologiques, où le mérite de l'érudition se réunit à celui du style.

TRAUTWEIN, (Grégoire) prieur du monastère de Wengen en Allemagne, s'est fait connoître par deux ouvrages remarquables: I. *Traduction* du *Télémaque* en latin. II. *Vindiciæ Febronianæ*, in-8.° Il est mort à Ulm en Souabe en 1787.

TREBATIUS-TESTA, (C.) savant jurisconsulte, fut exilé par *Jules César* pour avoir pris le parti de *Pompée*; mais *Cicéron* son ami obtint son rappel. C'étoit, dit cet orateur, un grand homme de bien et un bon citoyen. *César* connut son mérite, le prit en affection, au point qu'il lui demandoit presque toujours son avis avant de porter aucun jugement. *Trebatius* l'accompagna dans quelques-unes de ses expéditions; et quoiqu'il ne fit pas les fonctions de tribun des soldats, *César* lui en donnoit les appointemens. *Auguste* n'eut pas moins d'estime pour ce jurisconsulte; ce fut par son conseil qu'il introduisit l'usage des *Codicilles*. *Horace* lui adressa deux de ses satires. Ce savant homme avoit composé plusieurs ouvrages sur le Droit. Il est cité en divers endroits du *Digeste*.

TREBELLIEN, (*Caïus Annius Trebellianus*) fameux pirate, se fit donner la pourpre impériale dans l'Isaurie au commencement de l'an 264. Il conserva la souveraine puissance jusqu'au temps où *Gallien* qui régnoit alors, envoya contre lui *Causisolée* avec une armée. Ce général ayant eu l'adresse d'attirer *Trebellien* hors des montagnes et des détroits de l'Isaurie, lui livra dans la plaine une bataille sanglante. Le brigand la perdit et y fut tué, après avoir régné environ un an. — Il ne faut pas le confondre avec *Rufus* TREBELLIEN qui ayant été accusé du crime de lèse-majesté sous *Tibère*, se tua lui-même.

TREBELLIUS-POLLIO, historien latin, florissoit vers l'an 298 de J. C. Il avoit composé la *Vie des Empereurs*; mais le commencement en est perdu, et il ne nous est resté que la fin du règne de *Valérien*, avec la *Vie* des deux *Galliens* et des trente *Tyrans*; c'est-à-dire des usurpateurs de l'empire, depuis *Philippe* inclusivement jusqu'à *Quintille* frère et successeur de *Claude II*. On trouve ces fragmens dans les *Historiæ Augustæ Scriptores*. On accuse cet écrivain d'avoir rapporté avec trop de détail des faits peu intéressans, et d'avoir passé

trop rapidement sur d'autres beaucoup plus importans. On lui reproche encore comme aux autres auteurs de l'histoire d'*Auguste*, d'avoir un style plat et rampant.

TREBONIUS, citoyen Romain, ne tiroit aucun lustre de son origine. Mais sa prudence, sa droiture, la douceur de son caractère, son goût pour les beaux arts, sa gaieté naturelle le faisoient aimer et rechercher des plus grands de la république. Il fut tribun du peuple, preteur, et *César* se le substitua pour les trois mois qui restoient de son quatrième consulat. Il entra cependant dans la conspiration qui coûta la vie à ce dictateur. *Trebonius* proconsul d'Asie, ayant refusé de recevoir *Dolabella* dans la ville de Smirne, celui-ci s'en vengea cruellement. Après l'avoir fait mettre deux fois à la torture, il ordonna qu'on lui coupât la tête, qu'on la portât au bout d'une pique, qu'on traînât son corps dans les rues et qu'on le jetât dans la mer.

I. TRECHSEL, (Melchior et Gaspard) frères, célèbres imprimeurs de Lyon, se distinguèrent par la correction de leurs éditions. Le correcteur de leur imprimerie fut long-temps le malheureux *Michel Servet* qui cachoit son véritable nom sous celui de *Villeneuve*. Ils ont imprimé la bible de *Pagninus*, dans laquelle ce dernier inséra des notes impies. Les *Trechsel* avoient pour emblême un sphinx à trois têtes, sur un piédestal entouré de deux serpens, avec ces mots: *Usus me genuit*, qui se lisoient suivant *Platon* sur le frontispice du temple d'Ephèse.

II. TRECHSEL, (Thalie) fille de l'un des précédens, naquit à Lyon en 1487, et se distingua par ses connoissances dans les langues et par la finesse de son esprit. Elle épousa le savant *Bade* et maria ses deux filles à deux imprimeurs célèbres, *Robert Etienne* et *Michel Vascosan*.

TREFFER, (Florian) savant bibliographe Allemand, publia à Augsbourg en 1560 une *Méthode* de classification des livres. C'est le premier ouvrage que l'on connoisse sur la bibliographie. Cet écrit fut suivi de ceux de *Cardona* en 1587, de *Schott* en 1608 et de *Naudé* en 1627.

TREMBLAY, *Voyez* FRAIN *et* JOSEPH, n.° XII.

TREMBLEURS ou *QUAKERS*, *Voyez* BARCLAY, n.° II; FOX; III. FISCHER; FARNSWORTH *et* PENN.

TREMBLEY, (Abraham) né à Genève en 1710, mort en 1784, fut membre du grand Conseil de la république, de la Société royale de Londres et correspondant de l'académie des Sciences de Paris. Son père ancien syndic de Genève, ayant voulu le consacrer à l'état ecclésiastique, il se retira en Hollande où il se chargea de l'éducation des enfans de M. *Bentinck*, et ensuite à Londres où le jeune duc *de Richemont* devint son élève. Revenu à Genève en 1757, il s'y maria et se fit chérir par la bonté de son caractère et les agrémens de sa conversation. Il avoit voyagé en observateur sage, et il semoit ses entretiens de remarques intéressantes. Sachant se mettre à la portée de tous ses

auditeurs, il sembloit plutôt les élever à son niveau qu'il ne paroissoit y descendre. L'histoire naturelle fut son étude chérie. Ses *Mémoires sur les polypes*, Leyde, 1744, in-4°, et Paris, 2 vol. in-8°, même année, renferment des observations neuves et précieuses. On a encore de lui : I. *Instruction d'un père à ses enfans sur la Nature et la Religion*, 1775, 2 vol. in-8.° II. *Instructions sur la Religion naturelle*, 1779, 3 vol. in-8.° III. *Recherches sur le principe de la vertu et du bonheur*, in-8.° Ces ouvrages sont remarquables par la netteté et la précision des idées, par la clarté des raisonnemens et l'adresse avec laquelle ils sont présentés. Son style pourroit quelquefois être plus pur et même plus élégant. *Trembley* rendit ses connoissances utiles à sa patrie, en entrant dans la commission chargée du dépôt des blés pour l'entretien de Genève. Il étudia les insectes qui font la guerre à cette précieuse denrée, et trouva les moyens d'en arrêter en partie les dégats.

TRÉMEL, (Jean) célèbre mécanicien, naquit à Valdza près de Manheim en 1727, et vint s'établir à Paris où il fut pensionné par le gouvernement. On lui doit un grand nombre de machines utiles, d'instrumens de physique et de labourage. Il perfectionna le métier à dentelles; il inventa la grue tournante dont on se sert pour décharger les bateaux, et mourut au palais des arts à Paris le 6 février 1803, à l'âge de 76 ans.

TREMELLIUS, (Emmanuel) né à Ferrare de parens Juifs, se rendit habile dans la langue hébraïque. Il embrassa en secret la religion Protestante, et devint professeur d'hébreu à Heidelberg, d'où il passa à Metz, puis à Sédan. Il se fit connoître par une *Version* latine du *Nouveau Testament* syriaque, et par une autre de l'*Ancien Testament*, faite sur l'hébreu. Il avoit associé à ce dernier travail *François Junius* ou *du Jon*, qui le publia in-folio après la mort de *Tremellius*, arrivée en 1580, avec des changemens qui ne firent que le rendre plus mauvais. Le style de *Tremellius* est lourd, plat, affecté; et sa version sent le Judaïsme.

I. TREMOILLE, *ou* TRIMOUILLE (Louis de la) vicomte de Thouars, prince de Talmond, etc. naquit le 20 septembre 1460, d'une maison qui remonte au 13e siècle et qui subsiste. Il fit ses premières armes sous *George de la Trimouille* sire *de Craon* son oncle. Il se signala tellement, que dès l'âge de 18 ans il fut nommé général de l'armée du roi contre *François* duc de Bretagne, qui avoit donné retraite dans ses états à *Louis* duc d'Orléans, et à d'autres princes ligués. *La Trimouille* remporta sur eux une victoire signalée à Saint-Aubin-du-Cormier, le 28 juillet 1488. Il y fit prisonnier le duc d'Orléans, depuis *Louis XII*, et le prince d'Orange. La prise de Dinant et de Saint-Malo furent les suites de cette journée, qui auroit été si glorieuse si *la Trimouille* n'avoit ordonné le massacre des capitaines faits prisonniers. Egalement habile dans le cabinet et à la tête des armées, il contribua beaucoup à la réu-

nion de la Bretagne à la couronne, en faisant conclure le mariage de la duchesse *Anne* de Bretagne avec le roi *Charles VIII*. Il fut envoyé en ambassade vers *Maximilien* roi des Romains, et vers le pape *Alexandre VI*. Il avoit été fait chevalier de l'ordre du roi et son premier chambellan; et la bataille de Fornoue en 1495, lui mérita la charge de lieutenant général des provinces de Poitou, Angoumois, Saintonge, Aunis, Anjou et Marche de Bretagne. *Louis XII* à son avénement à la couronne auroit pu se souvenir que *la Trimouille* l'avoit vaincu, et qu'une longue captivité avoit été la suite de sa défaite. Mais *Louis XII* aimoit à oublier les torts qu'on avoit eus avec le duc *d'Orléans*. Il donna le commandement de l'armée d'Italie à *la Trimouille*, qui conquit toute la Lombardie et obligea les Vénitiens de lui remettre entre les mains *Louis Sforce* duc de Milan, et le cardinal son frère. Le roi récompensa ses services en lui donnant le gouvernement de Bourgogne, puis la charge d'amiral de Guienne en 1502, et peu après celle d'amiral de Bretagne. Il le choisit encore pour commander le corps de bataille où il étoit, à la journée d'Aignadel l'an 1509. *La Trimouille* fut malheureux au combat de Novare, donné contre les Suisses l'an 1515, où il fut battu et blessé; mais il soutint vaillamment contre eux le siége de Dijon l'espace de six semaines. Il se trouva encore la même année à la bataille de Marignan donnée contre les Suisses; défendit la Picardie contre les forces Impériales et Angloises; et s'étant rendu en Provence il fit lever le siége de Marseille, que le connétable *de Bourbon* général de l'armée de l'empereur, y avoit mis l'an 1523. Enfin ayant suivi le roi *François I* dans son malheureux voyage d'Italie, il finit glorieusement ses jours à la bataille de Pavie le 24 février 1525, âgé de 65 ans. Cette journée fut funeste aux vieux généraux; ils y périrent presque tous. Le corps de *la Trimouille* fut apporté dans l'église collégiale de Notre-Dame de Thouars qu'il avoit fondée. On l'honora du beau nom de CHEVALIER SANS REPROCHE.... *Guichardin* lui donne celui de *premier Capitaine du monde;* et *Paul Jove* ajoute qu'il fut *la gloire de son siècle et l'ornement de la Monarchie Françoise.* Ce grand homme prit pour devise une roue, avec ces mots : SANS SORTIR DE L'ORNIÈRE. Il avoit épousé *Gabrielle de Bourbon*. (*Voyez* l'article GABRIELLE.) Sa *Vie* fut publiée par *Jean Bouchet*, Paris, 1527, in-4°; et le même livre imprimé dans l'*Histoire* de *Charles VIII*, publiée par *Denis Godefroi*, Paris, 1684, in-folio. Cette *Vie* est précieuse par l'attention qu'a eu l'historien de recueillir des détails ignorés et qui peignent les mœurs de son siècle. Son style est naïf, quoiqu'il emploie quelquefois des tournures poétiques.

II. TREMOILLE, (François de la) petit-fils du précédent, fut fait prisonnier à la bataille de Pavie, et donna des marques d'attachement à *François I*. Ce prince le chargea de recevoir l'empereur *Charles-Quint* à son passage par Poitiers en 1529. Il mourut dans son château de Thouars en 1541, âgé de 39 ans.

Il avoit épousé en 1521 *Anne de Laval*, fille de *Gui XV de Laval* et de *Charlotte* d'Aragon princesse de Tarente qui apporta dans la maison de *la Trimouille* ses prétentions sur la couronne de Naples. Ce mariage a donné lieu à ses descendans de faire valoir leurs droits au congrès de Munster, de Nimègue et de Ryswick, et de demander le titre d'altesse qui leur a été accordé dans les pays étrangers. *Voyez* le *Traité du Droit héréditaire appartenant au Duc de* la Trimouille, *au Royaume de Naples*, par *David Blondel*, à Paris, 1648, in-4°; et les *Titres justificatifs de ce droit* par le même *Blondel*, Paris, 1654, in-4.°

III. TREMOILLE, (Louis III de la) se signala par ses services sous *Henri II*, *Charles IX* et *Henri III*. Ce dernier prince le fit son lieutenant général en Poitou, où il enleva quelques villes aux rebelles. Mais ayant mis le siége devant Melle, il tomba malade et mourut le jour de la réduction de cette place, le 25 mars 1577. *Charles IX* avoit érigé son vicomté de Thouars en duché l'an 1563, et *Henri IV* l'érigea en pairie l'an 1595, en faveur de *Claude* DE LA TREMOILLE son fils, mort en 1604, à 38 ans, après avoir servi avec distinction.

IV. TREMOILLE, (Henri-Charles de la) prince de Tarente, étoit petit-fils de *Claude*. Son attachement au prince *de Condé* lui fit abandonner le parti de la cour, dans le temps des guerres de *la Fronde*. Il suivit ce prince en Flandre et passa de là en Hollande, d'où il revint en 1655, après avoir obtenu son amnistie. L'évêque de Munster ayant déclaré la guerre aux Hollandois en 1664, *la Tremoille* qui vint leur offrir ses armes, défit un parti de huit cents hommes qui étoient au service de ce prélat guerrier; et il reçut en récompense la place de général de la cavalerie des Etats. Il mourut à Thouars en 1672, à 54 ans. Nous avons de lui des *Mémoires* dans le recueil imprimé à Liége, 1767, in-12, sous ce titre : *Histoire de* Tancrède de Rohan, *avec quelques autres Pièces concernant l'Histoire de France et l'Histoire Romaine.*

V. TREMOILLE, (Charles-Armand René de la) duc et pair de France, premier gentilhomme de la chambre du roi, fut auteur des paroles et de la musique d'un opéra intitulé : *Les quatre parties du Monde*, qu'il fit exécuter dans la grande salle du Temple à Paris. On lui doit des *Chansons* imprimées dans divers recueils. Il mourut en 1741.

TREMOLLIÈRE, (Pierre-Charles) peintre, né en 1603 à Chollet en Poitou, mort à Paris en 1739, devint élève de *Jean-Baptiste Vanloo*, remporta plusieurs prix à l'académie, et jouit de la pension qui étoit accordée aux jeunes élèves qui se distinguoient. Il partit donc pour l'Italie et y resta six années. On remarque de l'élégance et du génie dans ses compositions, de la correction dans ses dessins, un beau choix dans ses attitudes. Il vécut trop peu de temps. Ses derniers tableaux sont d'un coloris plus foible. Son morceau de réception à l'académie fut le naufrage d'*Ulysse* abordant l'isle de Calypso. Il a peint l'*Age d'or* pour les ta-

pisseries des Gobelins. On voyoit de ses ouvrages aux Chartreux de Paris et à l'hôtel de Soubise.

TRENCHARD, (Jean) d'une maison ancienne d'Angleterre, naquit en 1669, et exerça des emplois importans. Il mourut en 1723, avec la réputation d'un homme habile dans le droit civil et dans la politique; il avoit des sentimens hardis en matière de religion. Ses principaux ouvrages sont : I. *Argument qui fait voir qu'une armée subsistante est incompatible avec un gouvernement libre, et détruit absolument la constitution de la monarchie Angloise.* II. Une petite *Histoire des armées subsistantes en Angleterre.* III. Une suite de *Lettres*, 1737, 4 vol. in-12, sous le nom de *Caton*, conjointement avec *Thomas Gordon* son ami. Tous ces écrits sont en anglois.

TRENCK, (François, baron de) Prussien, s'attira par ses imprudences l'animadversion du gouvernement de son pays, qui lui fit subir une longue captivité. Après s'être évadé, il publia des *Mémoires* qui ont été lus avec intérêt, quoique remplis de faussetés. *Trenck* se rendit en France au moment de la révolution; il y fut arrêté comme suspect, livré ensuite au tribunal révolutionnaire qui le condamna à mort le 7 thermidor an 2, à l'âge de 70 ans.

TRENTE, (Antoine de) peintre et graveur, fut disciple du *Parmesan*, et excella particulièrement dans la gravure en bois. On a de lui des estampes estimées en clair-obscur.

TRESSAN, *Voy.* VERGNE.

TRÉVENEN, (James) marin Anglois, renommé pour sa valeur, naquit dans le comté de Cornouailles, et fut élevé à l'académie de Portsmouth. En 1776 il s'embarqua sur le navire de *Cook*, l'accompagna dans son dernier voyage autour du monde, et lui fut extrêmement utile par ses grandes connoissances en astronomie et en navigation. *Trévenen*, de retour dans sa patrie en 1780, navigua avec son ami le capitaine *King* jusqu'à la fin de la guerre d'Amérique. En 1787, ayant dressé un plan de découvertes dans les mers septentrionales qui séparent le Kamtschatka de la Chine et du Japon, il le fit passer à l'impératrice de Russie *Catherine II*. Celle-ci accueillit le plan et invita son auteur à venir le mettre à exécution. *Trévenen* arriva à Pétersbourg; mais la guerre sanglante que la Russie faisoit alors à la Suède mettoit un obstacle à ses desseins. On lui proposa, en attendant un moment plus favorable, le commandement d'un vaisseau de ligne qu'il accepta. Il s'étoit déjà emparé de divers postes importans près d'Abo et de Wibourg, lorsqu'il fut mortellement blessé d'un coup de canon dans la bataille navale de Wibourg, le 9 juillet 1790.

TREVIÉS, (Bernard de) *Bernardus de Tribus Viis*, chanoine de Maguelone sa patrie dans le 12e siècle, s'occupa à des ouvrages frivoles peu dignes de son état, mais conformes au goût de son siècle, et que la même frivolité fait renaître dans le nôtre. Nous voulons parler de son roman imprimé sans indication de ville, en 1490, in-4°, sous ce titre : *Le Roman du vail-*

lant Chevalier PIERRE DE PROVENCE *et de la belle* MAGUELONE. Les amateurs de ces bagatelles les trouveront dans les bibliothèques à papier bleu.

TRÉVILLE, (Henri-Joseph de Peyre, comte de) étoit fils du comte *de Troisville* (que l'on prononce *Tréville*) capitaine-lieutenant des mousquetaires sous *Louis XIII*. Il fut élevé avec *Louis XIV*, devint cornette de la première compagnie des mousquetaires, puis colonel d'infanterie et gouverneur du comté de Foix. Il servit en Candie sous le commandement de *Coligny;* il y reçut deux coups de feu. *Henriette* d'Angleterre première femme de *Monsieur* frère unique de *Louis XIV*, goûta beaucoup son esprit, et l'admit dans sa confidence et dans son amitié. *Tréville* fut si frappé de la mort subite de cette princesse, arrivée à Saint-Cloud le 10 juin 1670, qu'il quitta le monde. Il fut dès-lors uniquement occupé de la prière et de l'étude. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit; il parloit avec tant de justesse et d'exactitude, qu'on disoit que ce proverbe, *Il parle comme un Livre*, sembloit être fait pour lui. *Tréville* fut en grande liaison avec *Rancé* abbé de la Trappe; avec *Boileau-Despréaux;* avec *Arnauld*, *Nicole*, *Lalane*, *Ste-Marthe*, *Sacy*, qui trouvoient en lui un juge sévère et délicat de leurs productions. Il mourut à Paris le 13 août 1708, à 67 ans.

TRÉVISANI, (François) peintre, né à Trieste en 1656, mort à Rome en 1746, acquit beaucoup de célébrité par ses tableaux d'histoire et de paysage. Ses poses sont naturelles, ses traits fermes et supérieurement dessinés.

TRÉVISI, (Jérôme) peintre de *Henri VIII* roi d'Angleterre, devint son ingénieur en chef. Il commandoit en cette qualité au siége de Boulogne où il fut tué en 1544. Il a peint l'histoire et le portrait.

TREUL, (Sébastien du) prêtre de l'Oratoire, né à Lyon en 1684, mort le 30 juillet 1754, laissa des *Sermons* qu'on a publiés après sa mort, en 1757, deux vol. in-12, et qui n'ont pas eu beaucoup de lecteurs.

TREW, (Christophe-Jacques) botaniste Allemand, mort vers 1760, a mis des notes au *Recueil* des plantes curieuses, gravées par *Jean-Jacques Haïd*, 1750, in-folio, et a publié une *Histoire* des cèdres du Liban, 1757, in-4°, figures.

TREUVÉ, (Simon-Michel) docteur en théologie, fils d'un procureur de Noyers en Bourgogne, entra l'an 1668, dans la Congrégation de la doctrine Chrétienne qu'il quitta en 1673. Après s'être formé pendant quelque temps en province, il vint à Paris, où il fut aumônier de Mad. *de Lesdiguières*. Il devint ensuite vicaire de la paroisse de Saint-Jacques du Haut-Pas, puis de Saint-André-des-Arcs. Il se livroit sans réserve aux fonctions du ministère, lorsque le grand *Bossuet* l'attira à Meaux, et lui donna la théologale et un canonicat de son Eglise. Le cardinal *Bissy*, (si l'on en croit *Ladvocat*,) ayant eu des preuves que *Treuvé* étoit Flagellant, même à l'égard des Religieuses

ses pénitentes, l'obligea de sortir de son diocèse, après y avoir demeuré vingt-deux ans. Quoi qu'il en soit de cette anecdote qui paroît calomnieuse, l'abbé *Treuvé* se retira à Paris où il mourut le 22 février 1730, à 77 ans. On a de lui : I. *Discours de Piété*, 1696 et 1697, deux vol. in-12. II. *Instructions sur les dispositions qu'on doit apporter aux Sacremens de Pénitence et d'Eucharistie*, vol. in-12 : ouvrage qu'il enfanta à 24 ans, et dont les principes ne sont point relâchés. III. *Le Directeur Spirituel pour ceux qui n'en ont point*, in-12. IV. La *Vie* de M. *Duhamel* curé de Saint-Méri, in-12. *Treuvé* étoit un homme austère, partisan des Solitaires de Port-Royal, et très-opposé à la constitution *Unigenitus* : ce fut là sans doute, la véritable raison qui l'obligea de quitter le diocèse de Meaux.

TREZZO, (Jacques) graveur en portraits et en pierres fines, né à Milan, fit par ordre de *Philippe II* le tabernacle de l'Escurial tout en pierres précieuses. Cet ouvrage unique lui coûta sept ans de travail. On a observé que l'Espagne avoit fourni tous les diamans et les pierres qui le composoient.

TRIAL, (Jean-Claude) directeur de l'opéra à Paris, mort en 1771, étoit né dans le comtat Venaissin en 1734. On a de lui la musique de *Sylvie*, de *Théonis*, de la *Chercheuse d'esprit*, d'*Esope à Cythère*, de l'acte de *Flore*, des divertissemens de la *Provençale*, de plusieurs *Cantates*, etc. Les qualités de son ame lui avoient mérité l'estime du prince *de Conti*. Celui-ci en apprenant sa mort, dit qu'il venoit de perdre *un ami*.... Le musicien *Floquet* fut encore celui de *Trial* et en quelque façon son élève.

TRIBECHOVIUS, (Adam) natif de Lubeck, et mort en 1687, devint conseiller ecclésiastique du duc *de Saxe-Gotha*, et surintendant général des églises de ce duché. On a de lui un grand nombre d'ouvrages estimés en Allemagne. Le principal est : *De Doctoribus Scholasticis, deque corruptâ per eos divinarum humanarumque rerum scientiâ*. On l'a réimprimé en 1719. On cite aussi son *Historia Naturalismi*, Ienæ, 1700, in-4.°

TRIBONIEN, étoit de Side en Pamphylie; *Justinien* conçut tant d'estime pour lui qu'il l'éleva aux premières dignités, et le chargea de diriger et de mettre en ordre le droit Romain. Cet ouvrage est estimé en général; mais les jurisconsultes y trouvent de grands défauts. On le suit encore aujourd'hui, dans ce qu'on appelle en France le pays de Droit-Ecrit. *Tribonien* ternit l'éclat de sa réputation par son avarice, par ses bassesses et par ses lâches flatteries. Chrétien au dehors, il étoit Païen dans le fond du cœur; et il reste quelques traces de ses sentimens dans le *Digeste* qu'il entreprit par ordre du même empereur vers l'an 531.

TRIBOULET, fou de *Louis XII* et de *François I*, acquit quelque célébrité sous le règne de ce dernier prince. Ce fut lui qui dit que, « si *Charles-Quint* passoit en France pour se rendre dans les Pays-Bas, et pour se

fier à un ennemi qu'il avoit si maltraité il lui donneroit son bonnet. » Le roi ayant demandé ce qu'il feroit si l'empereur passoit comme s'il étoit dans ses propres états; *Triboulet* répondit : *Sire, en ce cas-là, je lui reprends mon bonnet et vous en fais présent.* Je n'examine point ici si *Triboulet* avoit raison; je ne rapporte que le bon mot. On dit que ce même *Triboulet* fut menacé par un grand seigneur de coups de bâton, pour avoir parlé de lui avec trop de hardiesse. Il alla s'en plaindre à *François Ier*, qui lui dit de ne rien craindre; que si quelqu'un étoit assez hardi de le tuer, il le feroit pendre un quart-d'heure après. *Ah! Sire*, dit Triboulet, *s'il plaisoit à Votre Majesté de le faire pendre un quart-d'heure avant?...* Il passoit avec un seigneur sur un pont où il n'y avoit point de parapet ni d'accoudoir. Le seigneur en colère demanda pourquoi on avoit construit ce pont sans y mettre de garde-fous? *C'est*, lui répondit Triboulet, *qu'on ne savoit pas que nous y passerions.* Avant que *François Ier* entreprît de marcher lui-même à la tête de ses troupes dans la malheureuse campagne de 1525, où il fut fait prisonnier à Pavie, *Triboulet* se trouva présent à un entretien où l'on cherchoit le moyen de se faire un passage en Italie. On en proposa plusieurs; il ne s'agissoit plus que de se déterminer sur le choix. *Triboulet* prenant alors la parole : *Vous croyez, Messieurs*, dit-il, *avoir décidé à merveille; mais ces avis ne me plaisent point : vous ne pensez point à l'essentiel. — Eh! quel est ce point essentiel*, lui demanda-t-on? — *C'est*, reprit-il, *le moyen de sortir dont personne ne parle.*

TRIBUNUS, médecin renommé dans le VIIe siècle, du temps de *Chosroës I*, roi de Perse, étoit de la Palestine. Il eut tant de part à l'amitié de ce prince, qu'ayant été fait prisonnier par les troupes de *Justinien*, *Chosroës* ne voulut accorder aucune trêve, à moins que *Tribunus* ne lui fût rendu. Elle fut conclue à cette condition; mais ce savant homme ne demeura qu'un an à la cour. Pendant le temps qu'il y resta *Chosroës* voulut l'enrichir par des présens considérables; *Tribunus* par une supériorité d'ame digne de son grand cœur, les refusa, et ne demanda pour toute récompense de ses services à son libérateur, que la délivrance des Romains détenus en captivité. Sa prière lui fut accordée; on renvoya les soldats de *Justinien* de quelque nation qu'ils fussent.

TRICALET, (Pierre-Joseph) prêtre, docteur en théologie de l'université de Besançon, directeur du séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet à Paris, naquit à Dôle en Franche-Comté le 30 mars 1696, d'une famille honorable, alliée à des conseillers, etc. Il eut une jeunesse orageuse; mais la lecture de quelques bons livres le ramena à une vie plus réglée. Sa conversion fut sincère et durable. Ayant reçu les ordres sacrés, il vint à Paris, où ses talens et ses vertus lui firent une réputation qu'il ne cherchoit pas. La duchesse d'*Orléans* douairière le choisit pour son confesseur; elle lui offrit une abbaye et le pressa inutilement de l'accepter. *Tricalet* ne fut pas

moins

moins considéré du duc d'*Orleans ;* ce prince l'honora diverses fois de ses lettres et de ses visites. L'abbé *Tricalet* accablé d'infirmités, se retira en 1746 à Villejuif. Il y vécut, ou plutôt il y souffrit pendant 15 ans les douleurs les plus violentes. Au milieu de ces tourmens, il composa plusieurs livres utiles, à l'aide d'un copiste qui n'ayant point de mains, écrivoit avec les deux moignons et qui portoit l'adresse jusqu'à tailler ses plumes. Il étoit retiré à Bicêtre, et il en sortoit tous les matins pour se rendre à Villejuif auprès de son protecteur. L'abbé *Tricalet* mourut le 30 octobre 1761, dans la 66ᵉ année de son âge. Ses principaux ouvrages sont: I. *Abrégé du Traité de l'Amour de Dieu*, de *St. François de Sales*, 1756, in-12. II. *Bibliothèque portative des Pères de l'Eglise*, 3 vol. in-8°, 1758 à 1761. III. *Précis historique de la Vie de Jésus-Christ*, in-12, 1760. IV. *Année Spirituelle, contenant pour chaque jour tous les exercices d'une Ame Chrétienne*, 1760, 3 vol. in-12. V. *Abrégé de la Perfection Chrétienne* de *Rodriguez*, 1761, 2 vol. in-12. VI. Le *Livre du Chrétien*, 1762, in-12. Tous ces ouvrages ne sont que des abrégés ou des compilations; mais on y remarque de l'ordre et de l'exactitude. On a trouvé singulier qu'un homme à qui ses infirmités ne permettoient pas de parler un quart-d'heure de suite, ait pu dicter tant de livres. Mais l'étonnement cesse, lorsqu'on sait que les écrits de l'abbé *Tricalet* ont été copiés en grande partie sur les Ouvrages dont ils sont extraits.

TRICAUD, (Anthelme) prieur de Belmont, chanoine d'Ainai de Lyon, étoit né à Belley le 4 mai 1671, et mourut à Paris en 1739. Le journal littéraire de *Sauzey* renferme quelques opuscules de lui. Il a publié encore une *Histoire des Dauphins et du Dauphiné*. II. *Histoire du Siége de Barcelone*. III. *Campagne du Prince Eugène en Hongrie, et des Généraux Vénitiens dans la Morée*. IV. *Relation du Conclave de Benoît XIII*. Cet ouvrage assez librement écrit lui attira des inquiétudes de la part de la cour de Rome.

TRICHET, (Pierre) avocat de Bordeaux, mourut à Paris en 1644 à l'âge de 57 ans. On lui doit un ouvrage de sorcellerie, intitulé : *De Lygdæ veneficæ præstigiis*, 1617, in-12; et une mauvaise tragédie latine de *Salmonée*. La bibliothèque de Ste.-Geneviève doit renfermer un *Traité* manuscrit sur les instrumens de musique qu'on lui attribue. — Son fils *Trichet du Fresne* directeur de l'imprimerie royale, mort à Paris en 1661, avoit suivi à Rome la reine *Christine* qui l'avoit nommé son bibliothécaire. On lui doit une édition recherchée des Fables d'*Esope*, avec des explications et des figures, 1659, in-4.°

TRICOT, (Laurent) maître de pension à Paris, est mort dans cette ville le 10 décembre 1778, après avoir publié une *Méthode* et un *Rudiment* de la langue latine qui ont eu plusieurs éditions et que divers colléges ont adoptés.

TRIGAN, (Charles) docteur de Sorbonne, curé de Digoville,

à trois lieues de Valogne, né à Querqueville près Cherbourg en Basse-Normandie le 20 août 1694, mourut dans sa cure le 12 février 1764, dans la 70e année de son âge. L'étude fut sa passion : mais ce fut sur-tout à sa patrie et à son état qu'il consacra ses veilles. Plein de zèle et de charité, il aima tendrement ses paroissiens et il fit rebâtir à ses dépens l'église, une des plus régulières du canton. Les ouvrages qu'il a donnés au public, sont : I. La *Vie d'Antoine* Paté, *Curé de Cherbourg, mort en odeur de sainteté*, petit in-8.° II. *L'Histoire Ecclésiastique de la province de Normandie*, 4 vol. in-4.° Cet ouvrage finit au XIIe siècle. L'auteur en a laissé la continuation jusqu'au XIVe Ces ouvrages, mal écrits et assez mal digérés, se font remarquer par une critique judicieuse et des recherches profondes.

TRIGAULT, (Nicolas) Jésuite, natif de Douay, obtint de ses supérieurs la permission d'aller en qualité de missionnaire à la Chine, où il aborda en 1610. Considérant le petit nombre d'ouvriers qu'il y avoit pour une si abondante moisson, il repassa en Europe, afin d'y solliciter du secours, et fit presque tout ce long voyage par terre. Ayant rassemblé quarante-quatre compagnons de différentes nations, il alla de nouveau avec ce renfort travailler à la propagation de la Foi dans ce vaste empire où il mourut le 14 novembre 1628. On a de ce zélé Missionnaire : I. La *Vie de Gaspar Barzée* compagnon de *St. Xavier*, Anvers 1610. II. *De Christianâ expeditione apud Sinas ex Matthæi Ricci commentariis*, Augsbourg, 1615, in-4°; Cologne, 1617, in-8.° Il y assure que l'imprimerie a été en usage à la Chine avant d'être connue en Europe; mais il ne fait pas attention que cette prétendue impression Chinoise ne se faisoit qu'avec des caractères gravés sur des planches et non des caractères mobiles. III. *De Christianis apud Japonicos triumphis*, Munich, 1623, avec des additions du P. *Raderus* et des figures de *Sadler* : c'est l'histoire de ceux qui ont souffert la mort pour la Foi, au Japon. IV. Un *Dictionnaire Chinois*, 3 vol. imprimé à la Chine, etc.

TRIGLAND, (Jacques) né à Harlem en 1652, se rendit habile dans les langues Orientales et dans la connoissance de l'Écriture-Sainte, qu'il professa à Leyde où il mourut en 1705, à 54 ans. On a de lui divers ouvrages qui peuvent intéresser la curiosité des érudits; entre autres des *Dissertations* sur la Secte des *Caraïtes* : *Voyez* SCALIGER (Joseph).

TRIGNAN, (Bonpar de Melignan, comte de) naquit en 1543, au château de Trignan près de Mezin en Guienne, de *François de Melignan* et d'*Anne de Marsan*. Sa famille, l'une des plus anciennes et des plus distinguées du Condomois, tient par ses alliances à plusieurs maisons illustres de Guienne. Il fut successivement guidon ou lieutenant des compagnies de cent hommes d'armes, sous *Bernard de la Valette* et le duc d'*Epernon*, ses cousins, qui l'aimoient

comme un parent vertueux et sensible, et qui l'employèrent comme un homme également brave et habile. Lorsque *Jean de la Valette* leur père fut nommé commandant de la Guienne en 1571, il se débarrassa sur le comte *de Trignan* son neveu d'une grande partie des soins de la guerre. Le vicomte *de Turenne* s'étant emparé en 1575 de Damasan, *Trignan* assemble à la hâte une petite armée, reprend cette place et en confie la garde au vicomte *de Trignan* son frère. *Henri III* instruit de ce service, le nomma chevalier de son Ordre et gouverneur de Baionne. *Jean de la Valette* mourut peu de mois après; et la Guienne se trouvant comme sans chef, étoit sur le point de tomber entre les mains des rebelles. Dans cette circonstance critique *Trignan* sollicité par *Daffis* premier président du parlement de Toulouse et par *Sensac* archevêque de Bordeaux, d'écarter les malheurs qui menaçoient la Guienne, seconda puissamment le zèle du maréchal *de Montluc*, et de concert avec lui maintint la province dans l'obéissance. Son courage fut bientôt nécessaire ailleurs. La Provence étoit livrée à une guerre civile et exposée à des incursions étrangères. Le comte *de Trignan* eut ordre de s'y rendre en 1586, en qualité de gouverneur de Sisteron; place qui étoit alors de la plus grande importance. Deux ans après *Bernard de la Valette* gouverneur de Provence, ayant porté la guerre en Dauphiné pour s'opposer à *Lesdiguières*, emmena avec lui une partie des troupes de la province. Le comte *de Trignan* qui y commanda à sa place, eut à combattre le marquis *de Vins* qui par de savantes diversions tâchoit de faire revenir *la Valette* en Provence. Mais ses efforts furent vains. *Trignan* pourvut si bien à la sureté des places et fit la petite guerre si à propos que *la Valette* eut le temps de rassurer le Dauphiné et de mettre en déroute une petite armée de Suisses commandée par *Châtillon*. Le gouverneur de Provence ayant été tué en 1592 au siége de Roquebrune, *Henri IV* écrivit à *Trignan* pour lui adoucir cette perte : « Vous avez lieu de vous consoler, lui disoit ce prince, parce que si Dieu vous a ôté un bon ami, il vous a conservé un bon maître qui vous aime et estime, et qui ne vous laissera jamais dépourvu d'honneurs et de biens. » Le comte *de Trignan* ne survécut que quelques mois à son cousin; il mourut la même année 1592 à Sisteron. *Henri III* et *Henri IV* eurent toujours en lui un sujet fidelle et un capitaine expérimenté. Ces deux princes lui écrivirent un grand nombre de lettres, témoignage de leur estime ou de leur reconnoissance. Les grands généraux et les ministres célèbres de ce temps-là, tels que le duc *de Guise*, le connétable *de Montmorenci*, les maréchaux *de Biron*, *de Matignon* et *d'Ornano*, l'amiral *de Villars* et *Villeroi* partagèrent les sentimens de *Henri III* et de *Henri IV*. La valeur et le patriotisme joints à un cœur humain et affectueux, firent le caractère du gouverneur de Sisteron. On peut appliquer à ses descendans qui existent avec hon-

neur en Guienne, les vers d'un poëte célèbre :

> La bonté, sœur de la vaillance,
> Passa de lui dans ses enfans.

Plusieurs ont servi avec distinction, sans que la profession militaire ait affoibli en eux la sensibilité de l'ame et les agrémens de la société.

TRIGNANO, *Voy.* FALETI.

TRIMOSIN, (Salomon) précepteur de *Paracelse*, se fit un nom par ses connoissances au commencement du XIVe siècle. On a de lui quelques ouvrages, entr'autres la *Toison d'Or*, Paris, 1602 et 1612, in-8.° C'est un Traité d'alchimie, recherché pour sa rareté.

TRIMOUILLE, *Voyez* TREMOILLE... URSINS... *et* OLONNE.

TRINITAIRES, *Voy.* JEAN DE MATHA, n° XIV.

TRIPTOLÊME, (Mythol.) fils de *Céléus* roi d'Eleusis, et de *Mehaline*, vivoit vers l'an 1600 avant J. C. *Cérès*, en reconnoissance des bons offices de *Céléus*, donna de son lait à *Triptolême*, qu'elle voulut rendre immortel en le faisant passer par les flammes; mais *Méhaline*, effrayée de voir son fils dans le feu, l'en retira avec précipitation. Cette imprudence empêcha l'effet de la bonne volonté de la Déesse qui par dédommagement lui apprit l'art de cultiver la terre. *Triptolême* l'enseigna le premier dans la Grece, en donnant aux Athéniens des lois qui se réduisoient au *culte des Dieux*, à l'*amour des Parens*, et a l'*abstinence de la Chair*... Voy. DÉIPHON.

TRISMÉGISTE, *Voyez* HERMÈS.

TRISSINO, (Jean-George) poëte Italien, né à Vicence en 1478, passa à l'âge de 22 ans à Rome où il se fit connoître des savans de cette capitale. Ayant étudié de bonne heure les principes de littérature des grands maîtres de l'antiquité, il les consigna dans une *Poëtique*, Vicence, 1580, in-4°, qui n'est pas commune. Mais ce qui lui donna le plus de célébrité, fut un Poëme Epique en 27 chants. Le sujet est l'*Italie délivrée des Goths* par *Belisaire*, sous l'empire de *Justinien*. Son plan est sage et bien dessiné; et on y trouve du génie et de l'invention, un style pur et délicat, une narration simple, naturelle et élégante. Il a saisi le vrai goût de l'antiquité, et n'a point donné dans les pointes et les jeux de mots si ordinaires à la plupart des auteurs Italiens. Il s'est proposé *Homère* pour modèle, sans en être le servile imitateur; mais ses détails sont trop longs, et souvent bas et insipides; sa poésie languit quelquefois. Le *Trissino* étoit un homme d'un savoir très-étendu, et habile négociateur. *Léon X* et *Clément VII* l'employèrent dans plusieurs affaires importantes. Il fut envoyé souvent en ambassade vers les empereurs *Maximilien*, *Charles-Quint* et *Ferdinand* son frère qui lui donnèrent le titre de comte. Il passa une partie de sa vie à Vicence, et l'autre à Rome. C'est dans cette dernière ville qu'il mourut en 1550, à 72 ans. *Voltaire* l'appelle très-souvent le prélat *Trissino*; mais il est certain qu'il étoit laïque et qu'il fut marié deux fois. Sa vieillesse

fut même troublée par un procès que lui intenta *Jules* fils de sa première femme, pour avoir le bien de sa mère. *Trissino* aimoit tous les arts, et sur-tout l'architecture. Le célèbre architecte *André* PALLADIO, (*Voyez* son article) eut beaucoup à se louer de ses conseils. Considéré comme poëte, *Trissino* a inventé les vers libres, *Versi sciolti*, c'est-à-dire les vers affranchis du joug de la rime. Il est encore auteur de la première tragédie régulière des Italiens, intitulée, *Sophonisbe*, 1524, in-4.° Cette pièce que le pape *Léon X* fit représenter à Rome, est dans le goût du Théâtre Grec qui, depuis la naissance du Théâtre François adopté aujourd'hui dans toute l'Europe, n'est guère supportable. *Trissino* y introduisit le chœur des anciens. Rien n'y manquoit que leur génie. C'est une longue déclamation; mais pour son temps c'étoit une espèce de prodige. L'édition de toutes ses Œuvres a été donnée par le marquis *Maffei* vers 1729, 2 volumes in-folio. La première édition de son Poëme Epique, donnée à Venise en 1547 et 1548, est très-rare. Elle est en trois tomes in-8°, divisés chacun en IX chants. On doit y trouver le Camp de *Bélisaire* au 1er volume, et le Plan de Rome au 2e, l'un et l'autre gravés en bois. Ce Poëme a été réimprimé à Paris en 1729, 3 vol. in-8.°

I. TRISTAN, (Louis) fut l'instrument des vengeances et des cruautés de *Louis XI*. Il étoit prévôt des maréchaux, ou, selon d'autres, grand prévôt de l'hôtel. « Il devint si exécrable à tous les gens de bien, dit *Varillas*, dans l'*Histoire de Louis XI*, L. 10, qu'ils n'osoient le nommer... Il ne se contentoit pas d'obéir quand on lui commandoit d'ôter la vie à ceux qui n'avoient été convaincus d'aucun crime, mais de plus il le faisoit avec une précipitation qui n'auroit point été excusable dans les personnes les plus barbares. Il arrivoit de là, qu'afin de réparer la faute qu'il avoit commise en se méprenant, il falloit qu'il tuât deux personnes pour une. » Le comte *de Dunois*, généralissime du roi *Charles VII*, l'avoit fait chevalier sur la brèche de Fronsac avec quarante-neuf autres seigneurs, le 29 juin 1451. Son fils, *Pierre Tristan l'Hermite*, fut père de *Jean l'Hermite*, qui montra un jour au cosmographe *Thevet*, dans la maison de Mortagne, (à ce que nous apprend *P. Matthieu* dans l'*Histoire de Louis XI*,) plusieurs *vieux titres, dans lesquels étoit contenue l'alliance que les Seigneurs d'icelle maison avoient eue avec les anciens Romains:* ce qui fait voir la folie des traditions qui se conservent dans les anciennes familles. On dit que *Louis Tristan* laissa de grands biens, entr'autres la principauté de Mortagne. Il vivoit encore en 1475; et sa postérité subsistoit encore dans le Perche en 1667.

II. TRISTAN, (François) surnommé l'*Hermite*, né au château de Souliers dans la province de la Marche, en 1601, comptoit parmi ses aïeux le fameux *Pierre l'Hermite*, auteur de la 1re Croisade. Placé auprès du marquis *de Verneuil*, bâtard de *Henri IV*, il eut le malheur de tuer un garde du corps, avec lequel il se battit en duel. Il passa en Angleterre, et de là dans le

Poitou où *Scévole de Sainte-Marthe* le prit chez lui. C'est dans cette école qu'il puisa le goût des lettres. Le maréchal *d'Humières* l'ayant vu à Bordeaux, le présenta à *Louis XIII* qui lui accorda sa grace, et *Gaston d'Orléans* le prit pour un de ses gentilshommes ordinaires. Le jeu, les femmes et les vers remplirent ses jours; mais ces passions, comme on l'imagine bien, ne firent pas sa fortune. Il fut toujours pauvre, et si l'on en croit *Boileau*, il *passoit l'été sans linge, et l'hiver sans manteau*. (*Voy.* l'article de QUINAULT.) Ce poëte mourut le 7 septembre 1655, à 54 ans, après avoir mené une vie agitée et remplie d'événemens dont il a fait connoître une grande partie dans son *Page disgracié*, 1643, in-8°: Roman qu'on peut regarder comme ses Mémoires. *Tristan* s'est sur-tout distingué par ses pièces dramatiques. Elles eurent toutes de son temps beaucoup de succès; mais il n'y a que la tragédie de *Mariamne* qui soutienne aujourd'hui la réputation de son auteur. *Mondori* célèbre comédien jouoit le rôle d'*Hérode* avec tant de passion que le peuple, dit le P. *Rapin*, sortoit toujours de ce spectacle, rêveur et pensif, pénétré de ce qu'il venoit de voir. La force du rôle causa la mort de cet acteur. Nous avons de *Tristan* 3 vol. in-4° de vers françois: le 1er contient ses *Amours*, le 2e sa *Lyre*, le 3e ses *Vers Héroïques*. Il a fait encore des *Odes* et des *Vers* sur des sujets de dévotion. Ses Pièces de théâtre sont, *Mariamne*, *Panthee*, la *Mort de Sénèque*, celle du *Grand Osman*, tragédies; la *Folie du Sage*, tragi-comédie; le *Parasite*, comédie. La *Mariamne* de *Tristan* a été retouchée par le célèbre *Rousseau*. Voici son Epitaphe qu'il composa lui-même:

> Ébloui de l'éclat de la splendeur mondaine,
> Je me flattai toujours d'une espérance vaine;
> Faisant le chien couchant auprès d'un grand seigneur,
> Je me vis toujours pauvre, et tâchai de paroître.
> Je vécus dans la peine attendant le bonheur,
> Et mourus sur un coffre en attendant mon Maître.

Ce poëte avoit dans l'ame le germe de la philosophie, mais il ne savoit pas que pour vivre en sage il ne faut pas être auprès des grands. Il auroit été plus heureux s'il s'étoit borné à cultiver paisiblement dans son château le bien de ses pères. Il ne cesse de se plaindre de son indigence: il l'attribue à la vertu dont il faisoit profession.

> Élevé dans la cour dès ma tendre jeunesse,
> J'abordai la fortune, et n'en eus jamais rien;
> Car j'aimai la Vertu, cette ingrate maîtresse,
> Qui fait chercher la gloire et mépriser le bien.

On a mis ces vers au bas de son portrait. On auroit pu y joindre ceux-ci, dans lesquels après s'être plaint de *Gaston* d'Orléans, il dit:

> Irois-je voir en barbe grise
> Tous ceux qu'il favorise,
> Épier leur réveil et troubler leur repas?
> Irois-je m'abaisser en mille et mille sortes,

Et mettre le siége à vingt portes,
Pour arracher du pain qu'on ne me
tendroit pas ?

On voit ici le langage d'un homme qui demanderoit, s'il ne craignoit qu'on ne lui dit : *Dieu vous assiste.*—En 1639, on donna une tragédie de la *Chûte de Phaëton*, dont l'auteur *Tristan l'Hermite de Vozelle* étoit sans doute parent à *François Tristan.*

III. TRISTAN L'HERMITE-SOULIERS, (Jean-Baptiste) gentilhomme de la chambre du roi, avoit du goût pour l'histoire et la science héraldique. On a de lui : I. L'*Histoire généalogique de la Noblesse de Touraine*, 1669, in-fol. II. La *Toscane Françoise*, 1661, in-4.° III. Les *Corses François*, 1662, in-12. IV. *Naples Françoise*, 1663, in-4°, etc. Ces trois derniers Ouvrages sont l'histoire de ceux de ces pays qui ont été attachés à la France. V. On lui attribue aussi *le Cabinet de Louis XI*, 1661. Il étoit frère du précédent.

IV. TRISTAN, (Jean) écuyer, sieur *de Saint-Amand* et *du Puy-d'Amour*, fils d'un auditeur des comptes à Paris, s'attacha à *Gaston* de France duc *d'Orléans.* Cet écrivain mourut après l'an 1656. On a de lui un *Commentaire Historique sur les Vies des Empereurs*, 1644, 3 vol. in-fol. : Ouvrage qui marque une grande connoissance de l'antiquité et des médailles. Ce Commentaire finit à *Valentinien. Angeloni*, antiquaire Italien, et le P. *Sirmond*, ont relevé plusieurs fautes dans cet Ouvrage ; et *Tristan* leur répondit avec l'emportement d'un érudit qui n'a pas eu d'éducation. Le Jésuite et l'Italien le laissèrent triompher, ne jugeant pas à propos de se mesurer de nouveau avec un adversaire aussi brutal.

TRITHÊME, (Jean) né dans un village de ce nom près de Trèves en 1462, et mort le 13 Décembre 1516, fut abbé de Saint-Jacques de Wurtzbourg, Ordre de Saint-Benoît. Quoique chargé du temporel de son monastère, il ne négligea point la discipline, cultiva l'étude et la fit cultiver. Il avoit une vaste érudition, et possédoit les langues grecque et latine. Il a composé un très-grand nombre d'Ouvrages d'histoire, de morale et de philosophie. Les plus connus sont : I. Un *Catalogue des Ecrivains Ecclésiastiques*, à Cologne, 1546, in-4.° Il contient la vie et la liste des Œuvres de 870 auteurs, que *Trithême* ne juge pas toujours avec goût. II. Un autre *des Hommes illustres d'Allemagne*, et un troisième de ceux de l'*Ordre de Saint-Benoît*, 1606, in-4° ; traduit en françois, 1625, in-4.° III. *Six Livres de Polygraphie*, 1601, in-fol., traduits en françois par *Gabriel de Collange* : un Allemand nommé *Dominique de Hontlinga*, a publié à Embden en 1620, ce même ouvrage qu'il s'est attribué sans faire mention de *Trithême.* IV. Un Traité de *Stéganographie*, c'est-à-dire, des diverses manières d'écrire en chiffres, 1621, in-4° ; Nuremberg, 1721. Il y a eu faveur de cet Ouvrage un livre attribué à *Auguste* duc de Brunswick, qui n'est pas commun, intitulé : *Gustavi Seleni Enodatio Steganographiæ* Jo. Trithemii, 1624, in-fol. *Trithême* avoit cherché toute sa vie l'art d'envo-

lopper ce qu'on veut cacher, et de deviner ce que les autres nous veulent cacher. Il parle de *Spiritus diurni, Spiritus nocturni*. Mais ceux qui l'ont justifié du soupçon de magie, prétendent que par ces mots il vouloit marquer obscurément les lettres ou les mots qui ne signifioient rien ou qui signifioient quelque chose dans l'art des chiffres. Un nommé *Boville* n'ayant pu déchiffrer plusieurs passages du livre de *Trithême*, assura qu'il enseignoit la magie et étoit rempli de pactes diaboliques. Sur cette assertion, l'électeur *Frederic II* fit brûler le manuscrit original de la *Stéganographie*, qui étoit conservé depuis long temps dans sa bibliothèque. V. Des *Chroniques*, dans *Trithemii Opera historica*, 1601, in-fol., 2 parties. VI. Ses *Ouvrages de piété*, 1605, in-folio. Parmi ceux-ci, on trouve un *Commentaire sur la Règle de Saint-Benoît*, des *Gémissemens* sur la décadence de cet Ordre, et des *Traités* sur les différens devoirs de la vie religieuse. On a aussi de lui les *Annales Hirsaugienses*, 2 vol. in-fol.; Ouvrage qui renferme dans un assez grand détail plusieurs faits importans de l'Histoire de France et de celle d'Allemagne. On lui a attribué encore un Traité, intitulé: *Veterum Sophorum sigilla et imagines magicæ*. Quoiqu'on ait prouvé que cette pièce n'étoit pas de lui, quelques auteurs sans jugement en ont pris occasion de le soupçonner de magie, et de soutenir qu'il avoit commerce avec les Démons... *Voyez* HUDEKIN.

TRITON, (Mythol.) Dieu Marin, fils de *Neptune* et d'*Amphitrite*, et selon quelques mythologistes, de la nymphe *Salacée*, servoit de trompette à son père. Il est peint avec une coquille ou une conque en forme de trompette. Il avoit la partie supérieure du corps semblable à l'homme, et le reste semblable à un poisson. La plupart des Dieux marins sont aussi appelés *Tritons* et sont peints de la sorte avec des coquillages.

TRIVERIUS, *Voyez* DRIVÈRE.

I. TRIVULCE, (Jean-Jacques) marquis de Vigevano, d'une famille de Milan qui n'étoit connue que depuis son bisaïeul, montra tant de passion pour les *Guelfes* qu'il fut chassé de sa patrie. Il entra au service de *Ferdinand premier* d'Aragon roi de Naples, et passa depuis à celui de *Charles VIII* roi de France, lorsque ce prince fut à la conquête de Naples. Ce fut lui qui lui livra Capoue l'an 1495 et qui eut le commandement de l'avant-garde de l'armée avec le maréchal *de Gié*, à la bataille de Fornoue. L'ordre de Saint-Michel fut la récompense de sa valeur, et on ajouta à cette grace celle de le nommer lieutenant général de l'armée Françoise en Lombardie. Il prit Alexandrie de la Paille et défit les troupes de *Louis Sforce* duc de Milan. *Louis XII* étant entré en Italie l'an 1499, fut suivi par *Trivulce* à la conquête du duché de Milan. Il se signala auprès de ce prince qui l'en établit gouverneur en 1500, et qui l'honora du bâton de maréchal de France. *Trivulce* accompagna le monarque son bienfaiteur à l'entrée solennelle qu'il fit dans Gênes le 19 août 1504, et acquit

beaucoup de gloire à la bataille d'Aignadel en 1509. Quatre ans après, il fut cause que les François furent battus devant Novare, pendant que *Louis de la Trimouille*, homme d'une grande réputation, faisoit le siége de cette place. Il avoit été arrêté dans le conseil de guerre, que *Trivulce* iroit avec la cavalerie au-devant d'un secours qu'on appréhendoit; mais ce n'étoit point l'avis de cet homme vain et jaloux. Il se posta si mal qu'il laissa passer le renfort, et ne put arriver à temps pour soutenir les assiégeans lorsqu'ils furent attaqués d'un côté par la garnison, et de l'autre par les nouvelles troupes. Une si grande faute diminua beaucoup la réputation et la faveur de *Trivulce;* mais il recouvra l'une et l'autre sous *François premier*, par les services qu'il rendit au passage des Alpes en 1515. Ce fut lui qui avec des peines incroyables fit guinder le canon par le haut des montagnes. Il se surpassa à la journée de Marignan. Il disoit que, *Vingt autres actions où il s'étoit trouvé, n'étoient que des jeux d'enfans auprès de celle-là* qu'il appeloit *une Bataille de Géans.* Sa faveur ne se soutint pas, et il mourut à Châtre aujourd'hui Arpajon, le 5 décembre 1518, des suites de quelques tracasseries de cour. *Trivulce* toujours dévoré d'ambition, avoit cherché des protections étrangères et paroissoit vouloir se faire craindre; il avoit déjà procuré le commandement des troupes de la république de Venise à *Theodore Trivulce* son parent; il avoit fait passer secrétement un de ses fils naturels au service de l'empereur. Il possédoit des terres considérables enclavées dans le territoire des Bernois et des Grisons; il prit des lettres de bourgeoisie dans ces deux républiques. Dans le traité qu'il fit avec elles, il déclara qu'il possédoit à titre d'engagement la ville et le comté de Vigevano qu'il reconnoissoit pour un démembrement du domaine ducal: il eut la précaution de stipuler que les ducs n'y pourroient rentrer sous quel prétexte que ce fût, sans payer à lui ou à ses héritiers la somme de cent cinquante mille ducats, dont les cinquante mille appartiendroient aux deux républiques pour prix de la protection qu'elles lui auroient accordée. Les ennemis de *Trivulce* étant parvenus à se procurer une copie de cet acte, ne manquèrent pas de la faire passer à la cour de France, où ils le peignirent comme un homme remuant et dangereux dont on ne pouvoit trop tôt s'assurer. *Trivulce* apprit par ses amis ce qui se passoit, et à l'âge de près de 80 ans, dans le mois le plus rigoureux de l'hiver, il traverse les Alpes et se rend à la cour sans avoir donné avis de son départ. Mais lorsqu'il se présenta devant *François premier*, ce prince détourna la tête et ne répondit rien. Ce trait de mépris fut un coup mortel, que le repentir du monarque ne put jamais guérir. Le maréchal répondit à celui qui le visita ensuite de sa part qu'*il n'étoit plus temps. Le dédain que le roi m'a témoigné*, ajouta-t-il, *et mon esprit ont déjà fait leur opération; je suis mort.* Il ordonna qu'on grevât sur son tombeau cette courte épitaphe, qui exprimoit bien son caractère : *Hic QUIESCIT, QUI NUNQUAM QUIEVIT;* « Ici repose, qui ne se reposa jamais. »

Louis XII voulant faire la guerre au duc de Milan, demandoit à *Trivulce* ce qu'il falloit pour la faire avec succès ? *Trois choses sont absolument nécessaires*, lui répondit le maréchal : *Premièrement de l'argent, secondement de l'argent, troisièmement de l'argent.* Ce héros étoit le particulier le plus riche d'Italie, le plus avare d'inclination, et quelquefois le plus prodigue par ostentation. *Louis XII* étant à Milan en 1507, le somptueux *Trivulce* lui donna un festin d'une dépense énorme. Il s'y trouva, suivant *d'Auton*, 1200 dames, qui eurent chacune un écuyer tranchant pour les servir. Il y avoit pour ordonner un si prodigieux repas, 160 maitres d'hôtel qui portoient à la main un bâton couvert de velours bleu, semé de fleurs de lis d'or. Le roi fut servi en vaisselle d'or, et les autres convives en vaisselle d'argent : vaisselle toute neuve et toute aux armes du maréchal. Le roi et quatre cardinaux mangèrent dans des chambres à part, et toutes les dames dans une salle que *Trivulce* avoit fait faire dans la rue où il demeuroit. Il y eut bal dans cette salle avant que de se mettre à table. La presse y étoit si grande, que n'y ayant plus de place pour pouvoir danser, le roi se leva de son fauteuil, prit la hallebarde d'un de ses gardes et fit lui-même ranger le monde en frappant à droite et à gauche. *Trivulce* n'avoit point été marié.

II. TRIVULCE, (Théodore) cousin du précédent, maréchal de France, mérita le bâton par le courage qu'il montra à la bataille d'Aignadel en 1509, et à la journée de Ravenne en 1512. *François premier* le pourvut du gouvernement de Gênes dont il défendit le château contre les habitans en 1528. Obligé de se rendre faute de vivres, il alla mourir en 1531 à Lyon dont il étoit gouverneur.

III. TRIVULCE, (Antoine) frère de *Théodore*, se déclara pour les François lorsqu'ils se rendirent maitres du Milanois. Il fut honoré du chapeau de cardinal à la prière du roi par le pape *Alexandre VI* en 1500. Il mourut en 1508, à 51 ans, de douleur d'avoir perdu un de ses freres. Il y a eu quatre autres cardinaux de cette maison, dont nous parlerons dans les articles suivans.

IV. TRIVULCE, (Scaramutia) mort en 1527, et neveu de *Jean-Jacques*, fut conseiller d'état en France sous *Louis XII*, et successivement évêque de Côme et de Plaisance. Son mérite lui valut la pourpre.

V. TRIVULCE, (Augustin) abbé de Froidmont en France et camérier du pape *Jules II*, puis successivement évêque de Baïeux, de Toulon, de Novare, et archevêque de Reggio, mourut à Rome en 1548. Après la prise de cette ville par les troupes de *Charles-Quint*, il fut emmené en otage à Naples où il se signala par une fermeté héroïque. *Bembo* et *Sadolet* faisoient grand cas de ses talens et de ses vertus dont le cardinalat fut la récompense. Il avoit composé une *Histoire des Papes et des Cardinaux* que la mort ne lui permit pas de faire imprimer.

VI. TRIVULCE, (Antoine) petit-neveu de *Jean-Jacques*, fut évêque de Toulon, et ensuite vice-légat d'Avignon. Il s'opposa avec vigueur à l'entrée des hérétiques dans le comtat. Envoyé légat en France, il fit conclure le traité de Câteau-Cambresis. Il mourut d'apoplexie à une journée de Paris le 26 juin 1559, comme il retournoit en Italie. Il fut élevé à la dignité de cardinal.

VII. TRIVULCE, (Jean-Jacques-Théodore) étoit de l'illustre famille des précédens. Après avoir servi avec gloire dans les armées du roi *Philippe III*, il embrassa l'état ecclésiastique et fut honoré de la pourpre Romaine en 1629. Il mourut à Milan en 1657 après avoir été vice-roi d'Aragon, puis de Sicile et de Sardaigne, gouverneur général du Milanois, et ambassadeur extraordinaire d'Espagne à Rome. C'étoit un prélat éclairé et un homme éloquent.

VIII. TRIVULCE, (N.) dame Milanoise de l'ancienne famille de son nom, réunit à la mémoire la plus heureuse, les talens de l'esprit. Elle a publié des opuscules en grec et en latin, et prononcé divers discours devant les papes et un nombreux auditoire. Elle est morte dans le XIe siècle.

TROGUE-POMPÉE, natif du pays des Vocontiens dont la capitale étoit Vaison, est compté parmi les bons historiens latins. Il avoit mis au jour une histoire en 44 livres qui comprenoit tout ce qui s'étoit passé de plus important dans l'univers jusqu'à *Auguste*. *Justin* en fit un abrégé, sans y changer ni le nombre des livres, ni le titre d'*Histoire Philippique*, ainsi appelée parce que l'auteur avoit raconté dans un grand détail les exploits de *Philippe* père d'*Alexandre*. On croit que c'est cet abrégé qui nous a fait perdre l'ouvrage de *Trogue-Pompée* dont le style étoit digne des meilleurs écrivains. Le père de *Trogue-Pompée*, après avoir porté les armes sous *César*, devint son secrétaire et le garde de son sceau; le fils eut sans doute aussi des emplois honorables.

TROJA D'ASSIGNY, (Louis) prêtre de Grenoble, mort en 1772, a traduit le *Discours* de *St. Grégoire* de Nazianze *contre Julien*, 1755, in-12, et *St. Augustin contre l'Incrédulité*, 1754 et 1757, 2 vol. in-12. On a de lui quelques autres traductions et des ouvrages ascétiques ou polémiques.

TROÏLE, (Mythol.) fils de *Priam* et d'*Hécube*. Le Destin avoit résolu que Troye ne seroit jamais prise tant qu'il vivroit. Il fut assez téméraire pour attaquer *Achille*, qui le tua, et peu de temps après la ville fut prise.

TROIS CHAPITRES, (la DISPUTE sur les) *Voyez* IBAS, THÉODORE de Mopsueste, *et* THÉODORET.

TROMMIUS, (Abraham) théologien Protestant, né à Groningue en 1633, fut pasteur dans sa patrie où il mourut en 1719. On a de lui, une *Concordance Grecque* de l'Ancien Testament, de la Version des *Septante*, 1718, 2 vol. in-fol.; et une autre *Concordance* du même en flamand qu'il continua après *Jean Martinius* de Dantzig.

I. TROMP, (Martin Happertz) amiral Hollandois, né à la Brille en 1597, s'éleva par son mérite. Il s'embarqua à huit ans pour les Indes, fut pris successivement par des pirates Anglois et Barbaresques, et apprit sous eux toutes les ruses des combats de mer. Il signala surtout son courage à la journée de Gibraltar en 1607. Elevé à la place d'amiral de Hollande de l'avis même du prince *d'Orange*, il défit en cette qualité la nombreuse flotte d'Espagne en 1639, et gagna 32 autres batailles navales. Il fut tué sur son tillac, dans un combat contre les Anglois commandés par le duc *d'Albermale* le 10 août 1653. Les Etats généraux ne se contentèrent pas de le faire enterrer solennellement dans le temple de Delft avec les héros de la république, ils firent encore frapper des médailles pour honorer sa mémoire. Le mérite et les prospérités de l'amiral *Tromp* lui avoient attiré des envieux; mais il avoit su les dompter par ses bons offices et ses bienfaits. Il fut modeste au milieu de sa fortune. De tous les titres d'honneur dont on voulut le qualifier, il n'accepta que celui de *Grand-Père des Matelots*; et parmi ceux de son pays, il ne prit jamais que la qualité de *Bourgeois*.

II. TROMP, (Corneille, *dit* le comte de) fils du précédent, marcha dignement sur les traces de son père. Il se signala contre les corsaires de Barbarie en 1650, contre les Anglois en 1653 et en 1665. Il y eut en 1673 deux combats entre les flottes de France et d'Angleterre, et celle de Hollande; *Tromp* se distingua dans l'un et dans l'autre. Enfin après la mort du célèbre *Ruyter* arrivée en 1676, il lui succéda dans la charge de lieutenant amiral général des Provinces-Unies, et mourut le 21 mai 1691, à 62 ans. Il étoit né à Rotterdam le 9 septembre 1629. Sa *Vie* a été donnée au public, à la Haye, 1694, in-12; et quoique moins brillante que celle de son père, elle ne laisse pas d'intéresser.

TRONCHIN, (Théodore) citoyen de Genève, naquit dans cette ville (en 1704 selon le supplément de *Ladvocat*, et en 1709 selon *Senebier*.) Il quitta sa patrie de bonne heure, et se rendit en Angleterre auprès de milord *Bolyngbroke* son parent par alliance pour obtenir quelque emploi. Mais ce seigneur étant alors sans crédit, ne lui rendit d'autre service que de lui faire connoître les beaux génies de Londres, et sur-tout *Swift* et *Pope*. Le jeune *Tronchin* voyant l'impossibilité d'avancer sa fortune par quelque place, se tourna du côté de l'étude des sciences. Il alla à Cambridge; et la *Chimie* de *Boerhaave* qui lui tomba entre les mains lui donna la plus grande envie de connoître l'auteur. Il court à Leyde, étudie la médecine sous cet habile maître, et devient un de ses disciples les plus distingués. Ayant reçu le bonnet de docteur dans l'université de Leyde, il pratiqua avec succès à Amsterdam, où il fut inspecteur des hôpitaux et du collége des médecins. Il revint à Genève en 1754, après avoir refusé la place de premier médecin du prince *d'Orange*, et y professa la médecine. La méthode de l'inoculation commençoit à

s'accréditer ; *Tronchin* l'adopta et la fit valoir. « Celle-ci, disoit-il, nous millésime, tandis que la nature par la petite vérole nous décimoit. » Il vint à Paris en 1756, et le succès avec lequel il inocula le duc *de Chartres* et plusieurs seigneurs, lui donna la plus grande vogue. Il augmenta l'empressement qu'on avoit de le voir et de le consulter par une conversation douce et modeste, par un ton agréable et poli, par une physionomie noble et heureuse. Les vaporeux dont la capitale abonde s'empressèrent sur-tout de le visiter ; et plusieurs eurent à se louer de la sagesse de ses ordonnances : il ne fatigua point leur tempérament par la violence des remèdes ; et s'il n'en guérit qu'un petit nombre, il en soulagea plusieurs en leur donnant le conseil sage de l'exercice et de la sobriété. Le duc *d'Orléans* le nomma quelque temps après son premier médecin. Lorsque la Dauphine mère de *Louis XVI* fut attaquée de la maladie dont elle mourut, il fit ses pronostics sur les causes et les suites de cette maladie, avec une sagacité et une justesse qui prouvèrent qu'il avoit le coup d'œil excellent. Différentes académies l'agrégèrent à leurs corps ; entr'autres, celles de Londres, de Berlin, de Stockholm, d'Edimbourg, etc. etc. Il mourut à Paris en 1781, à 73 ans. Le célèbre *Lorry* étant auprès de lui dans sa dernière maladie, s'écria avec douleur : *Ah ! si ce grand homme pouvoit nous entendre, il se guériroit.* Les pauvres le pleurèrent, parce qu'ils trouvoient en lui des conseils, de la pitié et des secours. Il montoit jusqu'au cinquième étage pour chercher et consoler la maladie et l'infortune. Tous les soirs il recevoit chez lui les pauvres malades qui venoient le consulter ; c'est ce qu'il appeloit son *Bureau d'humanité.* Un de ses amis lui recommandant un infirme hors d'état de payer ses soins : *J'aurois bien mauvaise opinion de moi*, répondit-il, *si à mon âge il falloit m'avertir de faire mon devoir.* Les titres qui lui méritèrent la reconnoissance publique, sont d'avoir été l'un de ceux qui ont le plus contribué à répandre l'usage utile de l'*Inoculation ;* d'avoir introduit un nouveau système de traitement pour la *petite Vérole*, en substituant aux boissons échauffantes un régime rafraîchissant ; d'avoir empêché les progrès de certaines maladies, en rendant l'air aux malades qu'on étouffoit dans un atmosphère empesté ; d'avoir appris à guérir les vapeurs des femmes du grand monde, par le travail et l'exercice plutôt que par les remèdes ; enfin de leur avoir persuadé de faire usage de leur lait pour leurs enfans, et d'être nourrices après avoir été mères. *Tronchin* a laissé plusieurs ouvrages manuscrits sur ces différens objets ainsi que sur les maux vénériens, sur l'art les accouchemens, les maladies des yeux, des poumons, etc. etc. Il donna aussi divers articles de médecine pour l'*Encyclopédie ;* une dissertation : *De Nimpho*, in-8° ; et un traité : *De Colicâ Pictorum*, Amsterdam, 1757, in-8°, qui ne soutient pas sa brillante réputation, quoiqu'il renferme quelques bonnes observations. Il donna en 1762 une édition des *Œuvres* de *Baillou*, et y joignit une *Préface* qui est une espèce de censure de la mé-

decine. En effet il comptoit moins sur cette science que sur un régime simple et approprié au malade. Il ne pensoit qu'à laisser agir la nature quand il lui croyoit assez de forces ; et il ne cherchoit à l'aider que lorsqu'il soupçonnoit qu'elle en manquoit. Cette méthode n'est pas celle des médecins à ordonnances et à visites, qui travaillent plus pour les apothicaires que pour les malades.

TRONÇY, (Benoît du) secrétaire de la ville de Lyon, est auteur d'une Traduction du traité de *la Consolation de Cicéron*, imprimé en 1573.

I. TRONSON, (Louis) né à Paris d'un secrétaire du cabinet, obtint une place d'aumônier du roi qu'il quitta en 1655, pour entrer au séminaire de Saint-Sulpice dont il fut élu supérieur en 1676, et mourut le 26 février 1700, à 79 ans. C'étoit un homme d'un grand sens, d'un savoir assez étendu et d'une piété exemplaire. Il assista en 1694, avec les évêques de Meaux et de Châlons aux conférences d'Issy, où les livres de Mad. *Guyon* et ceux de l'abbé *de Fénélon* son ami furent examinés. On a de lui deux ouvrages assez estimés, quoiqu'il y ait quelques petitesses dans le premier. Celui-ci, qui a pour titre: *Examens particuliers*, fut imprimé in-12 en 1690, à Lyon, pour la première fois. Il y en a aujourd'hui 2 vol. Le second intitulé *Forma Cleri*, est une collection tirée de l'Ecriture, des Conciles et des Pères, touchant la vie et les mœurs des ecclésiastiques. Il n'en avoit d'abord paru que 3 vol. in-12 ; mais on a imprimé en 1724, à Paris, l'ouvrage entier, in-4.°

II. TRONSON DU COUDRAY, (Charles) chef de brigade d'artillerie, étoit né à Rheims en 1738, et se noya en Amérique en 1778. On lui doit les ouvrages suivans : I. *Artillerie nouvelle*, 1772, in-8.° II. *Mémoire* sur la meilleure méthode d'extraire et de raffiner le salpêtre, 1774, in-8.° III. Autre sur les forges Catalanes, 1775, in-8.° IV. Autre sur la manière dont on extrait en Corse le fer de la mine d'Elbe, 1776. V. *De l'ordre profond et de l'ordre mince*, 1776, in-8.° — Son parent, du même nom, avocat à Paris, s'est distingué par son éloquence dans plusieurs causes importantes, et sur-tout dans la défense des malheureuses victimes traduites en 1793 devant le tribunal révolutionnaire. Elle se développa particulièrement dans l'affaire des Nantois et dans la défense de *Marie – Antoinette*. Nommé en 1795 député au conseil des Anciens, il s'y opposa à toute mesure trop rigoureuse. Condamné à la déportation le 18 fructidor, il la subit et mourut à Caïenne en 1798, à l'âge de 45 ans.

TROOST, (Corneille) peintre Hollandois, né à Amsterdam en 1697, et mort en 1750, se distingua dans l'histoire et le portrait. Son tableau le plus remarquable se voit dans l'école de chirurgie d'Amsterdam, où il a représenté un professeur d'anatomie prêt à disséquer un cadavre devant ses élèves.

TROPHIME, né à Ephèse, ayant été converti à la foi par *St. Paul*, s'attacha à lui et ne le quitta plus. Il le suivit à Corynthe et de là à Jérusalem. On croit que *Trophime* suivit l'a-

pôtre à Rome, en son premier voyage; et *St. Paul* dit dans son Epître à *Timothée*, qu'il avoit laissé *Trophime* malade à Milet. Ce fut l'an 65. C'est tout ce qu'on sait sur ce Saint; et tout ce qu'on a raconté de plus sur lui, paroît fabuleux.

TROPHONIUS, (Mythol.) fils d'*Apollon*, (d'autres disent de *Jupiter*) rendoit des oracles dans un antre affreux. Ceux qui vouloient le consulter, devoient se purifier. Après bien des cérémonies ils entroient dans la caverne, et s'y étant endormis, ils voyoient ou entendoient en songe ce qu'ils demandoient. On ne révéloit jamais ce qui leur avoit été découvert. On dit que ceux qui avoient reçu la réponse de *Trophonius*, ne rioient plus le reste de leur vie. De là le proverbe qu'on appliquoit aux personnes sérieuses : *In antro* Trophonii *vaticinatus est.* « Il a prophétisé dans l'antre de *Trophonius.* » Ceux qui cherchent quelques vérités historiques dans les mensonges de la fable, prétendent que *Trophonius* avoit été l'un des premiers architectes Grecs, fils d'un roi de Thèbes, et frère d'*Agamède* avec lequel il étoit lié d'une tendre amitié. Ils s'illustrèrent par divers édifices, entr'autres par le temple de *Neptune* près de Mantinée, et par celui d'*Apollon* à Delphes.

TROSNE, (Guillaume-François le) avocat du roi à Orléans sa patrie, né en 1728, mort à Paris le 26 mai 1780, étoit un magistrat éclairé et un orateur assez éloquent. Nous avons de lui diverses *Brochures* sur des discussions économiques ou sur des matières de jurisprudence, tels que son *Mémoire sur les Vagabonds* et la *Liberté du commerce des grains*, in-8°; *Discours sur l'état actuel de la Magistrature; Vues sur la Justice criminelle*, etc. 1777; de l'*Administration provinciale*, 1779, in-4.° Son livre intitulé : *Methodica juris civilis cum jure naturali collatio*, 1750, in-4°, est plus utile que toutes ses brochures économiques, parce qu'il est clair, et qu'il n'y embrasse aucun système.

TROTTEREL, (Pierre) sieur d'*Aves*, donna au théâtre François, depuis l'an 1610 jusqu'en 1624, cinq pièces médiocres : *Pasithée, les Rivaux, Gillette, Sainte Agnès* et *Théocris.* Ces pièces ont été imprimées à Rouen chez *Petit-Val.*

TROUIN, *Voyez* GUAY-TROUIN.

TROUVAIN, (Antoine) graveur, membre de l'académie, mort en 1708, à 52 ans, a gravé des portraits et des estampes d'après les bons maîtres. On lui a reproché d'avoir un peu trop négligé les draperies. Ses principaux ouvrages sont *Silène* ivre et enchaîné par des bergers, d'après *Coypel*; l'Annonciation, d'après *Carle-Maratte;* le mariage de *Marie de Médicis* et le mariage de *Louis XIII*, d'après *Rubens*, dans le recueil de la galerie du Luxembourg.

I. TROY, (François de) peintre, né à Toulouse en 1645, mort à Paris en 1730, apprit les premiers principes de son art sous son père et sous *le Fèvre.* Il s'appliqua sur-tout au portrait qui est un genre lucratif,

et fut reçu à l'académie en 1674. Il devint successivement professeur, adjoint du recteur et enfin directeur. Son dessin étoit correct; il étoit grand coloriste et finissoit extrêmement ses ouvrages. La famille royale et les grands seigneurs de la cour occupèrent son pinceau. *Louis XIV* l'envoya en Bavière pour peindre Mad. la Dauphine. Il avoit en cela un si grand talent, que l'on disoit de lui ce que *Boileau* a dit d'*Homère*, qu'*il sembloit avoir dérobé la ceinture de Vénus*. Ce talent, joint à une probité exacte, à une belle physionomie, à un esprit enjoué et à une vive sensibilité pour ses amis, le mit dans un grand crédit. Ses dessins comparables pour la beauté à ceux de *Van-Dyck*, sont très-recherchés. Son morceau de réception à l'académie fut *Mercure* coupant la tête d'*Argus*. Ses principaux ouvrages sont à l'hôtel de ville de Paris et dans l'église de Ste-Geneviève; on estime sa *Maîtresse d'école*, et on a beaucoup gravé d'après lui. « L'expression, dit d'*Argenville*, la correction, le choix des belles formes, beaucoup de noblesse, la force et la beauté du coloris, se trouvent rassemblés dans les ouvrages de ce peintre. Ses tableaux se soutiennent dans les cabinets auprès de ceux des plus grands maîtres des écoles de Lombardie et de Flandre. Il possédoit la science des convenances, sans le fracas des draperies, qui attirant trop les yeux, les détournent de l'objet principal. Il excelloit sur-tout à peindre les femmes; aussi aimoient-elles à exercer son pinceau : un intérêt personnel les y invitoit; elles savoient que *de Troy* avoit le talent de les rendre belles, quoiqu'elles ne le fussent pas. En les peignant en divinités païennes, il leur donnoit des caractères poétiques; et son pinceau flatteur, sans altérer leurs traits, leur prêtoit de nouvelles graces. *Louis XIV* le chargea de faire des tableaux pour les tapisseries de son histoire; il fit encore pour Mad. *de Montespan* des modèles en petit, qui représentoient les divers faits de ce monarque dans sa jeunesse, et cette dame les fit exécuter en tapisserie et en grand sur de la moire. »

II. TROY, (Jean-François de) fils du précédent, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, secrétaire du roi, mourut à Rome en 1752, âgé de 76 ans. Son mérite le fit choisir pour être recteur de l'académie de Peinture de Paris, et depuis directeur de celle de Rome. Son morceau de réception à l'académie fut *Niobé* métamorphosée en rocher. Il a travaillé pour l'hôtel de ville de Paris et les églises de Sainte-Geneviève, de Saint-Lazare et des Augustins. Ses tableaux exécutés en tapisserie aux Gobelins sont l'histoire d'*Esther* et celle de *Jason*. Ceux de chevalet offrent plus de sujets galans que pieux. Il est un des bons peintres de l'école Françoise. On admire dans ses ouvrages un grand goût de dessin, un beau fini, un coloris suave et piquant, une magnifique ordonnance, des pensées nobles et heureusement exprimées, beaucoup d'art à rendre le sentiment et les diverses passions de l'ame, des fonds d'une simplicité majestueuse; enfin un génie créateur qui communique son feu et son activité à toutes ses compositions.

TROYEN,

TROYEN, (Rombrud) peintre Flamand, mort en 1650, voyagea en Italie, et choisit pour sujets de ses compositions des grottes, des ruines, des cavernes, et autres objets sérieux et mélancoliques.

TRUAUMONT, (N. la) né à Ronen d'un auditeur des comptes, étoit un jeune homme perdu de dettes et de débauches. Il fut l'instigateur en 1674 d'une révolte contre *Louis XIV*. Cette conjuration n'auroit eu aucun effet si elle n'avoit été embrassée par le chevalier *Louis de Rohan* fils du duc *de Montbazon*. Il avoit été exilé par *Louis XIV* qui le soupçonnoit d'entraîner dans la débauche le duc *d'Orléans* son frère : il étoit mécontent du marquis *de Louvois* : il crut pouvoir se venger en se mettant à la tête d'un parti. On fit entrer dans ce complot un chevalier *de Préaux* neveu de *la Truaumont* : séduit par son oncle, il séduisit sa maîtresse *Louise de Belleau* fille d'un seigneur *de Villiers*, autrement *Bordeville* ; les conjurés s'associèrent un maître d'école nommé *Vanden-Eade*. Leur but étoit de livrer au comte *de Monterey*, Honfleur, le Hâvre et quelques autres places de Normandie. Cette trame mal ourdie fut découverte. Le supplice de tous les coupables fut le seul événement que produisit ce crime insensé et inutile, dont à peine on se souvient aujourd'hui. Ils furent tous décapités à la Bastille le 27 novembre 1674, à l'exception de *Vanden-Ende* qui fut pendu, et de *la Truaumont* qui se fit tuer par ceux qui vinrent l'arrêter. On dit que le bourreau, fier d'avoir coupé la tête d'un prince, d'une marquise et d'un chevalier, dit à ses valets en leur montrant le maître d'école : *Vous autres, pendez celui-là*. Des quatre coupables, la marquise fut celle qui mourut avec le plus de fermeté. — *Voyez* VI. Rohan.

TRUBLET, (Nicolas-Charles-Joseph) de l'académie Françoise et de celle de Berlin, trésorier de l'église de Nantes, et ensuite arcbidiacre et chanoine de Saint-Malo sa patrie, naquit en 1697. Il étoit parent du célèbre *Maupertuis* qui lui dédia le troisième vol. de ses Œuvres. Dès 1717, il osa être auteur. Il fit imprimer dans le *Mercure* de juin des *Réflexions sur Télémaque*, qui le firent connoître de *la Mothe* et de *Fontenelle*. Ces aimables philosophes trouvèrent en lui ce qu'ils cherchoient dans leurs amis, un esprit très-fin et un caractère très-doux. L'abbé *Trublet* fut attaché pendant quelque temps au cardinal *de Tencin*, et il fit avec lui le voyage de Rome. Mais préférant la liberté aux avantages que la protection du cardinal lui faisoit espérer, il revint à Paris, où il vécut jusques vers l'an 1767. Accablé des vapeurs qu'on contracte dans presque toutes les grandes villes, il se retira à Saint-Malo pour y jouir de la santé et du repos ; mais il mourut quelque temps après au mois de mars 1770. Une conduite irréprochable, des principes vertueux, des mœurs douces lui avoient assuré les suffrages de tous les honnêtes gens. (*Voyez* III. Palme.) Sa conversation étoit instructive ; quoiqu'il pensât finement, il s'exprimoit avec simplicité. Sa ré-

ception à l'académie Françoise fut très-retardée malgré les protecteurs et les amis qu'il avoit dans cette compagnie. Mais il n'avoit pas l'art de se faire valoir; et son extérieur peu imposant l'exposoit quelquefois à des mépris injustes, dont l'estime de *Fontenelle*, de *Montesquieu*, de *Maupertuis* le consoloit. Ses principaux ouvrages sont : I. *Essais de Littérature et de Morale*, en 4 vol. in-12, plusieurs fois réimprimés et traduits en plusieurs langues. L'auteur a laissé des matériaux pour un 5ᵉ vol. Quelques critiques qu'on ait faites de cet ouvrage où il y a quelquefois des choses communes dites d'un air de découverte, on ne peut s'empêcher d'y reconnoître l'esprit d'analyse, la sagacité, la finesse, la précision qui caractérisent tous les écrits de l'abbé *Trublet*. Plusieurs de ses réflexions sont neuves; et toutes inspirent la probité, l'humanité, la sociabilité. *Montesquieu* disoit que *c'étoit un bon livre du second ordre*. « Cet ouvrage de bon qu'il est, dit d'*Alembert*, pourroit devenir excellent sans y rien ajouter et en se bornant à n'y faire que des ratures. L'auteur après avoir donné à ses meilleures réflexions une expression nette, précise et heureuse, retombe dans le défaut de les présenter ensuite de nouveau en plusieurs manières différentes presque toujours plus foibles que la première. » II. *Panégyriques des Saints*, languissamment écrits, *précédés de Réflexions sur l'Eloquence*, pleines de choses bien vues et finement rendues. Dans la seconde édition de 1764, en 2 vol., l'auteur a ajouté divers extraits de livres d'éloquence. Ces analyses avoient été faites pour le *Journal des Savans* et pour le *Journal Chrétien*, auxquels il avoit travaillé pendant quelque temps. La manière dont il s'exprima sur *Voltaire* dans ce dernier ouvrage, et ce qu'il avoit dit de sa *Henriade* :

> Et je ne sais pourquoi je baille en la lisant,

lui attirèrent (dans la pièce surtout, intitulée *le Pauvre Diable*) des épigrammes très-mordantes de la part de ce célèbre poëte qui lui avoit écrit auparavant des lettres très-flatteuses. III. *Mémoires pour servir à l'Histoire de Messieurs* de la Mothe *et de* Fontenelle, à Amsterdam, 1761, in-12. Ces Mémoires souvent minutieux, offrent tout ce qu'on peut savoir sur la vie et les ouvrages de ces deux illustres amis de l'abbé *Trublet*. Il y a des anecdotes intéressantes et des réflexions ingénieuses.

TRUCHET, (Jean) né à Lyon en 1657 d'un marchand, entra dans l'ordre des Carmes. Il fut envoyé à Paris pour y étudier en philosophie et en théologie au collége de la place Maubert; mais il s'y livra tout entier à la mécanique, pour laquelle la nature l'avoit fait naître. *Charles II* roi d'Angleterre ayant envoyé à *Louis XIV* deux montres à répétition, les premières qu'on ait vues en France, ces montres se dérangèrent et furent remises à *Martineau* horloger du roi qui ne put les ouvrir, et qui eut la générosité d'avouer qu'il n'y avoit en France que le jeune Carme *Truchet* qui pût le faire et les raccommoder. *Colbert* charmé de ses talens et de son adresse,

lui donna six cents livres de pension, dont la première année fut payée le même jour. Il n'avoit alors que dix-neuf ans. Le Père *Sébastien* (c'étoit son nom de religion) s'appliqua dès-lors à la géométrie et à l'hydraulique, et il ne s'est guère fait de grand canal en France pour lequel on n'ait pris son avis. Sa réputation se répandit dans toute l'Europe. Il fut employé dans tous les ouvrages importans, reçut la visite du duc de Lorraine et de *Pierre le Grand* czar de Moscovie. Ce souverain, après avoir passé plus de trois heures avec lui, demanda à boire et voulut ensuite verser lui-même du vin au P. *Sébastien*. Celui-ci enrichit les manufactures de plusieurs belles découvertes. Il travailla pour perfectionner les filières des tireurs d'or de Lyon, le blanchissage des toiles à Senlis, les machines des monnoies, etc. C'est lui qui a inventé la machine à transporter de gros arbres tout entiers sans les endommager. Il fit pour un Suédois à qui un coup de canon avoit emporté les deux mains, deux autres mains à ressort qui permettoient à cet officier d'ôter son chapeau et de le remettre. Ses *Tableaux mouvans* ont été encore un des ornemens de Marly. Le premier que le roi appela *son petit Opéra*, changeoit trois fois de décoration à un coup de sifflet ; car ces tableaux avoient aussi la propriété des résonnans ou sonores. Le second tableau qu'il présenta au roi, plus grand et encore plus ingénieux, représentoit un paysage où tout étoit animé. Une rivière paroissoit y couler ; on y voyoit des Tritons, des Syrènes nager. Des pêcheurs y tendoient leurs filets, des soldats alloient monter la garde dans une citadelle placée au haut d'une montagne ; plus loin des vaisseaux arrivoient à un port ; le roi paroissoit lui-même chassant avec sa suite, et le P. *Sébastien* sortoit alors d'une église pour aller saluer le roi à son passage. Comme il possédoit à fond la construction des pompes et la conduite des eaux, il eut part à quelques aqueducs de Versailles ; et l'on doit lui tenir compte, dit *Fontenelle*, non-seulement de ce qui fut exécuté sur ses vues, mais encore de ce qui ne le fut pas sur des vues fausses. Le roi instruit par lui-même de tout ce que le Père *Sébastien* valoit, le nomma pour être un des honoraires de l'académie des Sciences, au renouvellement de cette académie en 1699, et l'on trouve plusieurs Mémoires de sa composition dans le recueil de cette Société. Les dernières années de sa vie se passèrent dans des infirmités continuelles qui l'enlevèrent aux sciences, le 5 février 1729. Quoique fort répandu au dehors, le P. *Sébastien* fut un très-bon religieux, très-fidelle à ses devoirs, extrêmement désintéressé, doux, modeste, et selon l'expression dont se servit feu le prince en parlant de lui au roi, *aussi simple que ses machines*. Il conserva toujours dans la dernière rigueur, tout l'extérieur convenable à son habit. Il ne prit rien de cet air que donne le grand commerce du monde, et que le monde ne manque pas de désapprouver. Quoique des personnes puissantes lui offrissent de le faire sortir de son Ordre, il préféra la contrainte où il vivoit à une liberté qui auroit inquiété sa conscience.

TRUCHSÈS, (Gebhard) archevêque et électeur de Cologne, épousa clandestinement *Agnès de Mansfeld* vers le commencement de 1582. Pour conserver sa femme et son électorat, il se déclara hautement protestant et publia un édit pour la liberté de conscience dans son diocèse. *Rodolphe II* fit tout ce qu'il put pour le faire rentrer dans le devoir, mais inutilement. Le chapitre métropolitain de Cologne ayant convoqué les états du pays en 1583, il y fut décidé conformément à la paix de religion conclue à Augsbourg, que *Truchsès* étoit déchu de l'épiscopat et qu'il falloit procéder à une nouvelle élection. Le même jour que les états se séparèrent, *Truchsès* épousa publiquement à Rosenthal celle à laquelle il étoit marié clandestinement, *Grégoire XIII* n'ayant pu rien gagner sur son esprit, l'excommunia l'an 1583. La même année, on élut à sa place le prince *Ernest* de Bavière qui fut obligé de recourir aux armes contre le prélat déposé. *Truchsès* se retira avec sa femme dans une maison de campagne en Hollande, où il languit le reste de ses jours dans l'obscurité et le chagrin, et mourut en 1601. Quelques auteurs et *Voltaire* se sont bien gardés de donner le tort à *Truchsès* dans cette guerre : mais *Bayle* est d'un autre avis et a démontré que *du Plessis-Mornai*, le sage de la Henriade, avoit conseillé une injustice à *Henri III* en voulant engager ce monarque à secourir l'archevêque déposé. Voyez *Réponse aux questions d'un Provincial*, tom. 2, pag. 211–229.

TRUDAINE, (Jean-Charles-Philibert de) né en 1733 à Clermont, où son père étoit intendant de la province, reçut une excellente éducation. *De Trudaine* père étant devenu intendant général des finances, son fils fut son adjoint en 1757. Il eut dans son département les fermes générales, le commerce, les manufactures, les ponts et chaussées, et il administra ces différentes parties avec autant de zèle que de lumières. Sa charge ayant été supprimée en 1777, il fut enfin rendu à lui-même, à l'amitié et aux sciences; mais sa santé chancelante depuis long-temps succomba enfin, et il mourut le 5 août 1777. Ses vertus égaloient ses lumières. Il fut désintéressé et il le fut sans faste. A la mort de son père, ayant été nommé à ses places dans le conseil des finances et dans celui du commerce, il demanda à *Louis XV* la permission de ne pas en recevoir les appointemens. *On me demande si rarement de pareilles graces*, dit le roi, *que pour la singularité je ne veux pas vous refuser.* « M. *de Trudaine*, dit *Condorcet*, fut bon ami, bon fils, bon mari, bon père. Aux vertus du citoyen et du magistrat, il joignit les agrémens de l'homme du monde. Aimable et doux dans sa vie privée, se livrant avec plaisir à la société, on eût pu l'accuser de trop de facilité et d'amour pour la dissipation; mais le goût de cette dissipation ne lui a fait négliger aucun devoir. Peu d'hommes en place, peu de particuliers même ont réuni des connoissances aussi étendues, aussi variées. Enfin, la facilité de son caractère ne l'a

jamais fait consentir à une chose injuste. » Il étoit membre de l'académie des Sciences, et ce fut en cette qualité qu'il répandit des fleurs sur la tombe de son père ; « cet *Eloge*, dit encore *Condorcet*, écrit avec noblesse et avec élégance, est un monument précieux pour l'académie, et le seul ouvrage imprimé de M. *de Trudaine* : la piété filiale pouvoit seule lui dérober des instans dûs à la patrie. » Son père méritoit les éloges qu'il lui donne. Étant au lit de la mort, son fils le consoloit en lui disant qu'il emportoit les suffrages des citoyens et l'estime des gens de bien. *Hé bien !* lui répondit le moribond en souriant, *je te lègue tout cela. De Trudaine* recueillit en effet cette précieuse succession. —Son fils, le jeune *Trudaine de la Sablière*, conseiller au parlement de Paris, périt sur l'échafaud révolutionnaire en 1793. Il avoit gravé sur les murs de sa prison à Saint-Lazare ces vers touchans :

La fleur laissant tomber sa tête languissante,
Semble dire au Zéphir ; pourquoi m'éveilles-tu ?
Zéphir, ta vapeur bienfaisante
Ne rendra point la vie à mon front abattu.
Je languis ; le matin à ma tige épuisée,
Apporte vainement le tribut de ses pleurs,
Et les bienfaits de la rosée
Ne ranimeront point l'éclat de mes couleurs.
Il approche le noir orage !
Sous l'effort ennemi d'un souffle détesté,
Je verrai périr mon feuillage.
Demain le voyageur témoin de ma beauté,
De ma beauté si-tôt flétrie,
Viendra pour me revoir ; oh ! regrets superflus !
Il viendra ; mais dans la prairie
Ses yeux ne me trouveront plus.

TRUEL, (Jacques-Cohon) officier dans le génie, servit en Portugal, revint en France et y est mort en 1714. Après avoir écrit en espagnol des *Remarques* sur l'histoire d'Espagne de *Mariana*, il les traduisit en françois, et les publia en 1675, in-4.°

TRUXILLO, (Thomas de) célèbre prédicateur, né à Zurita dans l'Estramadure, se fit d'abord religieux de la Merci ; mais ayant eu quelques démêlés avec ses confrères dans le temps qu'il étoit supérieur de la maison de son ordre à Madrid, il passa dans celui des Dominicains à Barcelone. Il vivoit encore en 1596. On a de lui plusieurs ouvrages théologiques et ascétiques, dont on voit le catalogue dans la Bibliothèque des Pères *Echard* et *Quétif*.

TRYPHIODORE, poëte Grec, florissoit sous l'empereur *Anastase*. Il composa un poëme sur la destruction de Troye en 24 livres ; et par une puérilité aussi pénible que singulière, il observa de ne point mettre d'*A* dans le premier livre, point de *B* dans le second, retranchant ainsi une lettre à chaque livre. Cette gêne ne contribua pas peu à rendre sa poésie dure et obscure. Nous n'avons que des fragmens de son poëme, Oxford, 1741, in-8°, en grec, et avec la traduction en vers latins de *Fris-*

chinus. —NESTOR, qui vivoit sous *Septime Sévère*, lui avoit donné l'exemple de ces bagatelles difficiles en composant une *Iliade* où il s'étoit imposé la même gène que *Tryphiodore.*

TRYPHON *ou* DIODOTE, de la ville d'Apamée, général des troupes d'*Alexandre Balès*, servit bien son maître dans les guerres qu'il eut contre *Démétrius Nicanor.* Après la mort de *Balès*, il alla en Arabie chercher le fils de ce prince et le fit couronner roi de Syrie, malgré les efforts de *Démétrius* son compétiteur qui fut vaincu et mis en fuite l'an 144 avant Jésus-Christ. Mais le perfide *Tryphon* qui méditoit de s'emparer de la couronne, ne pensa plus qu'à se défaire d'*Antiochus;* et craignant que *Jonathas-Macchabée* ne mît quelque obstacle à ses desseins, il chercha l'occasion de le tuer. Il vint pour cela à Bethsan, où *Jonathas* le joignit avec une nombreuse escorte. *Tryphon* le voyant si bien accompagné, n'osa exécuter son dessein et eut recours à la ruse. Il reçut *Jonathas* avec de grands honneurs, lui fit des présens et ordonna à toute son armée de lui obéir comme à lui-même. Quand il eut ainsi gagné sa confiance, il lui persuada de renvoyer sa troupe et de le suivre à Ptolémaïde, lui promettant de remettre cette place entre ses mains. *Jonathas* qui ne soupçonnoit aucune trahison, fit tout ce que *Tryphon* lui proposoit. Mais étant entré dans la ville de Ptolémaïde, il y fut arrêté et les gens qui l'accompagnoient furent passés au fil de l'épée. Après cette insigne trahison, *Tryphon* passa dans le pays de Juda avec une nombreuse armée et vint encore à bout de tirer des mains de *Simon* les deux fils de *Jonathas* avec cent talens d'argent, sous prétexte de délivrer leur père. Mais mettant le comble à sa perfidie, il tua le père et les deux fils, et reprit le chemin de son pays. Ces meurtres n'étoient que les préludes d'un plus grand qui devoit lui mettre sur la tête la couronne de Syrie. Il ne tarda pas à achever son barbare projet, en assassinant le jeune *Antiochus* dont il prit la place; et il se fit déclarer roi d'un pays qu'il désola par ses cruautés. Mais il ne garda pas long-temps le royaume que ses crimes lui avoient acquis. Le successeur légitime du trône entra dans son héritage; et toutes les troupes lasses de la tyrannie de *Tryphon*, vinrent aussitôt se rendre au premier. L'usurpateur se voyant ainsi abandonné, s'enfuit à Dora ville maritime, où le nouveau roi le poursuivit et l'assiégea par mer et par terre. Cette place ne pouvant tenir long-temps contre une aussi puissante armée, *Tryphon* trouva le moyen de s'enfuir à Orthosiade, et de là il gagna Apamée sa patrie où il croyoit trouver un asile; mais y ayant été pris, il fut mis à mort l'an 138 avant J. C.

TSCHARNER, (Bernard) bailli d'Aubonne, né à Berne en 1728, mort dans cette ville en 1778, a donné une *Histoire de Suisse* en allemand, trois vol. in-8°, où il maltraite les Catholiques. On a encore de lui la traduction des *Poésies d'Haller*, in-12, plusieurs fois réimprimées; et le *Dictionnaire Géo-*

graphique de la Suisse, Lausanne, 1776, deux vol. in-8.°

TSCHIRNAUS, (Ernfroi Walter de) habile mathématicien, naquit à Kissingswald seigneurie de son père dans la Lusace, le 10 avril 1651, d'une famille ancienne. Après avoir servi dans les troupes de Hollande en qualité de volontaire, l'an 1672, il voyagea en Allemagne, en Angleterre, en France et en Italie. Il vint à Paris pour la troisième fois en 1682, et il proposa à l'académie des Sciences la découverte de ces fameuses caustiques si connues sous le nom de *Caustiques de M. de Tschirnaus*. Cette Compagnie, en les approuvant, mit l'inventeur parmi ses membres en 1688. De retour en Allemagne, il voulut perfectionner l'optique, et établit trois verreries d'où l'on vit sortir des nouveautés merveilleuses de dioptrique et de physique, et entr'autres le miroir ardent qu'il présenta au duc *d'Orléans* régent du royaume, qui pesoit 150 livres et avoit trois pieds de diamètre; ce qui est la grandeur la plus extraordinaire pour un verre convexe. C'est un problème si l'inventeur l'a jeté en moule ou s'il l'a travaillé au bassin? C'est à lui aussi que la Saxe est principalement redevable de sa belle manufacture de porcelaine. Content de jouir de sa gloire littéraire, il refusa tous les honneurs auxquels l'empereur vouloit l'élever; et il n'accepta de ce dernier que son portrait et une chaîne d'or. Les lettres étoient son seul plaisir. Il cherchoit des gens qui eussent des talens soit pour les sciences utiles, soit pour les arts: il les tiroit des ténèbres et étoit en même temps leur compagnon, leur guide et leur bienfaiteur. Il se chargea assez souvent de la dépense de faire imprimer les livres d'autrui, dont il espéroit de l'utilité pour le public. Cette générosité ne venoit point d'ostentation; il faisoit du bien à ses ennemis, avec ardeur et sans qu'il le sussent. Ce savant estimable mourut le 11 octobre 1708. Le roi *Auguste* fit les frais de ses funérailles. On a de lui, un livre intitulé: *De Medicinâ mentis et corporis*, à Amsterdam, 1687, in-4.° Cet ouvrage est à peine connu aujourd'hui. On y sent, dit *Fontenelle*, cette chaleur et cette audace qui appartiennent au génie de l'invention. Il promet trop et ne tient pas assez. D'ailleurs sa théorie est suivie de préceptes de pratiques très-minutieuses, et dont la plupart ne pouvoient guère convenir qu'à lui.

TSCHOUDI, (Jean-Baptiste-Louis-Théodore, baron de) ancien bailli et chef de la noblesse du Pays Messin, chevalier de St.-Louis, mort à Paris le 7 mars 1784, a beaucoup écrit sur l'histoire naturelle des arbres et des végétaux. Il a donné sur ce sujet divers articles pour l'Encyclopédie, où l'on trouve quelquefois des observations nouvelles; mais ils sont défigurés par son style amphigourique et emphatique. Nous avons encore de lui: I. La traduction du traité des *Arbres résineux conifères* par *Miller*, 1768, in-8.° II. De la *Transplantation des végétaux*, 1778, in-8.° III. *L'Etoile flamboyante*, deux vol. in-12; c'est un livre de franc-maçonnerie. L'auteur se mêloit de poésie; il

auroit fort bien fait de garder pour ses odes les images qu'il prodiguoit dans sa prose. On lui doit les opéra d'*Écho* et *Narcisse*, et des *Danaïdes*; deux odes sur la *nature sauvage* et la *nature champêtre*.

TUBALCAIN, fils de *Lamech* le bigame et de *Sella*, inventa l'art de battre et de forger le fer et toutes sortes d'ouvrages d'airain. On pourroit croire que le *Vulcain* des Païens a été calqué sur ce patriarche.

TUBERO, (Louis) abbé de la Dalmatie, est connu par des *Commentaires* ou *Recueils* des choses arrivées de son temps dans la Hongrie, la Turquie et les pays circonvoisins. Cette histoire très-intéressante, divisée en XI livres, commence à l'an 1490 et finit à l'an 1522. Elle est écrite en latin d'un style net et coulant. On l'a imprimée à Francfort en 1603; mais les noms propres de Hongrois y sont étrangement défigurés. Elle est insérée dans le deuxième volume des *Scriptores rerum Hungaricarum* de *Schwandtnerus*, Leipzig, 1746, avec une préface, des corrections, des sommaires, etc., par *Belius*. Plusieurs critiques croient que le nom de *Tubero* est supposé, et que l'auteur de ces commentaires s'est caché sous ce nom pour avoir plus de liberté de dire franchement la vérité.

TUBÉRON, (*Q. Ælius*) Romain fort considéré et qui remplit avec distinction la dignité consulaire. Il étoit gendre du vaillant *Paul-Emile*; mais très-pauvre comme tous les autres *Tubérons*. Il y en eut seize de cette famille qui logèrent ensemble avec leurs femmes et leurs enfans, dans une même maison assez petite et n'ayant entr'eux qu'un seul bien de campagne, situé dans le territoire des Véïentins. La première pièce de vaisselle d'argent qui ait jamais été entre les mains d'un *Tubéron*, fut une coupe de ce métal que *Paul-Emile* avoit rapportée du butin de la Macédoine, et dont il fit présent à son gendre vers l'an 168 avant J. C. Au reste, il paroît que *Tubéron* faisoit fort peu de cas de ces sortes de choses, puisqu'il refusa d'accepter un riche présent en vaisselle d'argent que les ambassadeurs d'Etolie lui offrirent. C'est ce même *Tubéron* à qui son beau-père *Paul-Emile* remit le soin de garder *Persée* roi de Macédoine qu'il avoit vaincu.... *Voyez* CHOPIN.

TUBI, dit *le Romain*, (Jean-Baptiste) sculpteur de l'académie royale de Peinture et de Sculpture, mort à Paris en 1700, âgé de 70 ans, tient un rang distingué parmi les excellens artistes qui ont paru sous le règne de *Louis XIV*. On voit de lui dans les jardins de Versailles, une *Figure* représentant le Poëme lyrique. Il a encore embelli le jardin de Trianon, par une belle copie du fameux groupe de *Laocoon*. Il possédoit l'art de copier supérieurement l'antique. Ses autres ouvrages sont à Versailles la fontaine de *Flore*, la figure de *Galathée*, celle de l'*Amour*, et le beau vase de marbre où sont représentées en relief les conquêtes de *Louis XIV* en Flandre. On lui doit encore la statue de la mère de *le Brun*

sur le tombeau de ce grand peintre ; celle de la *Religion* sur celui de *Colbert ;* celle de l'*Immortalité* sur le tombeau du médecin du roi *la Chambre*, à Saint-Eustache ; enfin le magnifique mausolée de *Turenne*, exécuté à St-Denis sur les dessins de *le Brun*.

TUCCA, (*Plautius*) ami d'*Horace* et de *Virgile*, cultiva la poésie latine, et revit l'Énéide avec *Varius*, par ordre d'*Auguste*.

TUCHIN, (Jean) journaliste Anglois, mort sous le règne de la reine *Anne*, publia sous le précédent la feuille intitulée l'*Observateur*, et y déclama contre le roi *Jacques II*. Condamné à être fouetté, il présenta requête pour demander à être pendu. Mais n'ayant pu obtenir cette étrange faveur, il s'en vengea en écrivant toute sa vie contre la mémoire du roi *Jacques*.

I. TUCKER, (Abraham) mort en 1775, est auteur d'un ouvrage anglois intitulé : *Recherche de la lumière de la Nature*. Il le publia sous le nom d'*Edouard Search*.

II. TUCKER, (Josué) docteur Anglois, né en 1711 et mort en 1776, fut d'abord curé dans une église de Bristol, et devint ensuite doyen de Glocester. On lui doit beaucoup d'écrits sur la théologie, le commerce et la politique. Le plus remarquable est intitulé : *Traité sur le Gouvernement civil*. L'auteur est en opposition avec *Locke*. Au commencement de la guerre d'Amérique, *Tucker* soutint que l'Angleterre feroit mieux de reconnoître l'indépendance de ses colonies que de se préparer à les combattre. Il prédit les événemens futurs qui justifièrent la justesse de ses vues.

TUDESCHI, (Nicolas) plus connu sous le nom de PANORME, et appelé aussi *Nicolas de Sicile*, l'*Abbé de Palerme*, et l'*Abbé Panormitain*, étoit de Catane en Sicile. Il se rendit si habile dans le Droit canonique qu'il fut surnommé *Lucerna Juris*. Son mérite lui valut l'abbaye de Sainte-Agathe, de l'ordre de Saint-Benoît, puis l'archevêché de Palerme. Il assista au concile de Basle, et à la création de l'antipape *Felix* qui le fit cardinal en 1440 et son légat *à latere* en Allemagne. Il persista quelque temps dans le schisme; mais y ayant renoncé, il se retira à Palerme en 1443, et y mourut en 1445. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, principalement sur le Droit canon, dont l'édition la plus recherchée est celle de Venise, en 1617, 9 vol. in-folio. Son style est barbare, et ses matériaux sont en trop grand nombre pour être bien digérés.

TUDOR, *Voy.* CATHERINE, n.° III.

TUILLERIE, TUILLIER, *Voy.* THOU, *etc.*

TULDEN, *Voyez* VAN-TULDEN.

TULL, (Jéthro) gentilhomme du comté d'Yorck, mort en 1740, fit différens voyages en Europe, où il observa l'art de cultiver la terre chez les diverses nations. Il crut avoir des vues nouvelles sur cet art si ancien, il les consigna dans un volume in-folio, 1733, et dans un

in-8°, publié par *Forbès*, 1778, in-8.° Mais ses conseils sur l'agriculture qui n'étoient guère praticables, n'ont pas été suivis long-temps.

I. TULLIE, fille de *Servius-Tullius* sixième roi des Romains, fut mariée à *Tarquin le Superbe*, après avoir donné la mort à son premier époux. *Tarquin* ayant voulu monter sur le trône de *Servius-Tullius*, elle consentit au meurtre de son père, l'an 533 avant Jésus-Christ. Dès qu'elle eut appris l'exécution de ce crime, elle accourut au sénat et fut la première qui salua son mari roi. Après quoi, retournant à son palais, lorsqu'elle fut arrivée au haut de la rue Cyprienne où *Servius-Tullius* avoit été assassiné, elle fit passer son char par-dessus le corps tout sanglant de son père. Depuis cette action détestable, la rue porta le nom de *Scélérate*. Cette femme dénaturée fut chassée avec son mari, auprès duquel elle finit sa détestable vie.

II. TULLIE, (*Tullia*) fille de *Cicéron*, fut le premier fruit de son mariage avec *Terentia*. Son père l'éleva avec beaucoup de soin; et elle répondit parfaitement à son éducation. Elle fut mariée trois fois : d'abord à *Caïus Pison* homme d'un grand mérite, plein d'esprit et d'éloquence, très-attaché à son beau-père : puis elle épousa *Furius Crassipes*; et enfin *Publius-Cornelius Dolabella*, pendant que *Cicéron* étoit gouverneur de Cilicie. Ce troisième mariage ne fut point heureux; et les troubles que *Dolabella* homme turbulent et dissipateur dont les affaires étoient fort dérangées, excita dans Rome, causèrent de grands chagrins à *Cicéron* et à *Tullie*. Cette femme illustre mourut l'an 44 avant Jésus-Christ. *Cicéron* inconsolable d'une telle perte, fit éclater une douleur si vive que les malins disoient qu'il y avoit eu plus que de la tendresse paternelle entre le père et la fille; mais cette conjecture odieuse fut rejetée par les gens de bien. C'est à l'occasion de la mort de *Tullie*, que *Cicéron* composa un Traité, *De Consolatione*, que nous n'avons plus. On a prétendu que sous le pape *Paul III*, on trouva dans la Voie Appienne, un ancien tombeau, avec cette inscription : *Tulliolæ filiæ meæ*. Il y avoit, dit-on, un corps de femme qui au premier contact de l'air fut réduit en poussière, avec une lampe encore allumée qui s'éteignit à l'ouverture du tombeau après avoir brûlé près de 1500 ans; mais c'est un conte ridicule. *Voyez-en* la Réfutation dans l'ouvrage d'*Octave Ferrari*, intitulé : *De Lucernis sepulchralibus*.

TULLIUS, surnommé *Cimber*, fils d'un affranchi, fut chassé du sénat par *César*, parce qu'il avoit suivi le parti de *Pompée*. Mais ayant obtenu sa grace après la bataille de Pharsale, il fut du nombre des assassins du prince qui la lui avoit accordée. Après la mort de *César*, *Brutus* et *Cassius* l'envoyèrent en Bithynie pour équiper une flotte : il étoit alors tribun du peuple. Ce *Tullius* étoit le plus fameux ivrogne de son temps, et ce n'étoit pas son seul vice.

TULLIUS-SERVIUS, *Voy.* SERVIUS-TULLIUS.

TULLUS-HOSTILIUS, troisième roi des Romains, succéda à *Numa Pompilius*, l'an 671 avant Jésus-Christ. Ce prince guerrier fit ouvrir le temple de *Janus*, fit marcher devant lui des gardes qui portoient des faisceaux de verges, et tâcha d'inspirer à ses peuples du respect pour la majesté royale. Les habitans d'Albe furent les premiers qui ressentirent l'effort de ses armes. Après le combat des *Horaces* et des *Curiaces*, il fit raser la ville d'Albe et en transporta les richesses et les habitans dans celle de Rome. Ensuite il fit la guerre aux Latins et à d'autres peuples qu'il défit en diverses rencontres et dont il triompha. Il périt avec toute sa famille d'une manière tragique, l'an 640 avant Jésus-Christ. Quelques historiens prétendent qu'ayant tenté une opération magique dans laquelle il n'observa pas les cérémonies nécessaires, le ciel irrité lança la foudre sur lui et sur sa maison. D'autres, avec plus de vraisemblance, rejettent le soupçon de sa mort sur *Ancus-Martius* petit-fils de *Numa* qui fut son successeur au trône. Selon eux, le coup de foudre ne fut qu'un incendie, procuré par *Ancus* qui espéroit faire tomber l'élection sur lui, si *Tullus* mouroit sans postérité; ce qui arriva en effet. *Voyez* MÉTIUS.

TUNSTALL, (Jacques) né en 1710, mort en 1772, devint orateur de l'université de Cambridge. Il a publié sous le titre *Academica*, plusieurs *Discours* sur la morale et la religion naturelle.

TURBIDO, (François) peintre Italien, né à Vérone en 1500, et mort en 1581, fut l'élève de *Giorgione*, et excella dans l'histoire. On estime surtout son tableau de la *Transfiguration*.

TURBILLY, (Louis-François-Henri de Menon, marquis de) mort en 1776, à 59 ans, étoit lieutenant colonel de cavalerie. Retiré dans sa terre, il fit des défrichemens, et donna des *Mémoires* sur cette matière, 1760, deux brochures in-12.

TURCHI, *Voyez* II. VÉRONÈSE.

TURENNE, (Henri DE LA TOUR, vicomte de) maréchal général des camps et armées du roi, colonel général de la cavalerie légère, étoit second fils de *Henri de la Tour d'Auvergne* duc de Bouillon, et d'*Elizabeth de Nassau* fille de *Guillaume Ier de Nassau* prince d'Orange. Il naquit à Sédan le 11 septembre 1611. La nature et l'éducation concoururent également à former ce grand homme. Ayant, dès l'âge de dix ans, entendu répéter plusieurs fois que sa constitution étoit trop foible pour qu'il pût jamais soutenir les travaux de la guerre, il se détermina pour faire tomber cette opinion à passer une nuit d'hiver sur le rempart de Sédan. Comme il n'admit personne dans sa confidence, on le chercha long-temps inutilement; on le trouva enfin sur l'affût d'un canon où il s'étoit endormi. Son goût pour les armes augmenta par l'étude de la vie des grands capitaines. Il étoit sur-tout frappé de l'héroïsme d'*Alexandre*, et lisoit avec transport *Quinte-Curce*. On l'envoya apprendre le

métier de la guerre sous le prince *Maurice de Nassau* son oncle maternel, un des plus grands généraux de son temps. Après s'être formé dans cette école, il fut mis à la tête d'un régiment François, avec lequel il servit, en 1634, au siége de la Mothe. Cette ville de Lorraine fut vaillamment et savamment défendue. Le maréchal *de la Force* qui commandoit les assiégeans, fit attaquer un bastion qui devoit décider du sort de la place. *Tonniens* son fils, chargé de cette opération, échoua. *Turenne* nommé pour le remplacer, réussit par des coups de génie qui étonnèrent tout le monde. *La Force* eut la probité de rendre à la cour un compte exact de tout ce qui s'étoit passé : action difficile et généreuse, dont *Turenne* lui sut tant de gré que pour cette raison il épousa dans la suite sa fille. Ce goût pour la vertu se manifestoit dans toutes les occasions. Le vicomte chargé en 1637 de réduire le château de Solre dans le Hainaut, l'attaqua si vivement qu'en peu d'heures il réduisit une garnison de 2000 hommes à se rendre à discrétion. Les premiers soldats qui entrèrent dans la place, y ayant trouvé une très-belle personne, la lui amenèrent comme la plus précieuse portion du butin. *Turenne* feignant de croire qu'ils n'avoient cherché qu'à la dérober à la brutalité de leurs compagnons, les loua beaucoup d'une conduite si honnête. Il fit tout de suite chercher son mari, et la remit entre ses mains, en lui disant publiquement : *Vous devez à la retenue de mes soldats l'honneur de votre femme.* L'année suivante, 1638, il prit Brisach, et mérita que le cardinal *de Richelieu* lui offrit une de ses nièces en mariage; mais *Turenne* né au sein du Calvinisme, ne voulut pas l'accepter. Envoyé en Italie l'an 1639, il fit lever le siége de Casal et servit beaucoup à celui de Turin que le maréchal *d'Harcourt* entreprit par son conseil. *Turenne* défit les ennemis à Montcalier, tandis qu'on pressoit la ville assiégée; mais une blessure qu'il reçut pensa faire manquer l'entreprise. Il ne se signala pas moins à la conquête du Roussillon en 1642, et en Italie en 1643. Il avoit été fait maréchal de camp à 23 ans, et il obtint le bâton de maréchal de France à 32, en 1644, après avoir servi dix-sept ans sous différens généraux. Ce fut alors qu'on lui confia le commandement de l'armée d'Allemagne, qui manquoit de chevaux et d'habits : il la mit en état à ses dépens. Il passa le Rhin avec sept mille hommes, défit le frère du général *Merci*, et seconda le duc *d'Enghien* depuis le grand *Condé*. Il eut le malheur d'être battu au combat de Mariendal l'an 1645; mais il eut sa revanche à la bataille de Nortlingue trois mois après. Ce fut cette même année qu'il rétablit l'électeur de Trèves dans ses états; l'année suivante il fit la fameuse jonction de l'armée de France avec l'armée Suédoise commandée par le général *Wrangel*, après une marche de 140 lieues, et obligea le duc de Bavière à demander la paix. Lorsque ce prince eut rompu le traité qu'il avoit fait avec la France, le vicomte *de Turenne* gagna contre lui la bataille de Zumarthausen, et le chassa entièrement de ses états en 1648.

La guerre civile commença à éclater alors en France. Le duc *de Bouillon* l'engagea dans le parti du parlement; mais las de combattre contre son roi, il passa en Hollande, d'où il revint en France dans le dessein de servir la cour. *Mazarin* lui ayant refusé le commandement de l'armée d'Allemagne, il se tourna du côté des princes et fut sur le point de les tirer de leur prison de Vincennes. On lui opposa le maréchal *du Plessis-Praslin* qui le battit en 1650 près de Rhétel. Le maréchal *de Turenne*, interrogé long-temps après par un homme également borné et indiscret, comment il avoit perdu cette bataille ? répondit simplement : *Par ma faute. Mais quand un homme n'a pas fait de fautes à la guerre, il ne l'a pas faite long-temps....* *Turenne* quoique vaincu à Rhétel, paroissoit si grand aux Espagnols qu'ils lui donnèrent pouvoir de nommer à tous les emplois qui vaquoient à la mort des officiers tués dans le combat, et lui envoyèrent cent mille écus à compte de ce qu'ils lui avoient promis. Mais cet homme, vertueux jusque dans ses égaremens, averti qu'on travailloit efficacement à la liberté des princes, renvoya les cent mille écus, ne croyant pas devoir prendre l'argent d'une puissance avec laquelle il voit que son engagement va finir. Il fit effectivement sa paix avec la cour en 1651. Devenu général de l'armée royale, il empêcha les troupes de *Condé* de passer la Loire sur le pont de Gergeau. Le maréchal *d'Hocquincourt* avec qui il commandoit, ayant laissé enlever ses quartiers à Gien, quoiqu'il l'eût averti du danger qu'il couroit de les laisser éloignés, on voulut parler de ce conseil dans la relation de cette journée, mais *Turenne* s'y opposa, en disant qu'*un homme aussi affligé que le Maréchal, devoit avoir au moins la liberté de se plaindre*. Le vainqueur poursuivit ensuite le prince de *Condé* jusqu'au fauxbourg Saint-Antoine où il l'attaqua, et il alloit le suivre jusque dans Paris, si *Mademoiselle* n'eût fait tirer sur l'armée du roi le canon de la Bastille qui l'obligea de faire retraite. Le prince *de Condé* tenta d'enfermer l'armée royale à Villeneuve-Saint-George, entre la Seine et la Marne; mais *Turenne* sut lui échapper. L'année 1654, il fit lever le siége d'Arras aux Espagnols, prit Condé, Saint-Guillain et plusieurs autres places en 1655. L'année suivante il fit une retraite honorable au siége de Valenciennes: il se rendit maître ensuite de la Capelle. La prise de Saint-Venant et du fort de Mardick furent ses exploits de l'an 1657, avec *Cromwell* protecteur de l'Angleterre. *Turenne* fut chargé d'entreprendre avec les troupes des deux nations le siége de Dunkerque. Les Espagnols furent entièrement défaits aux Dunes, et cette victoire fut suivie de la prise de Dunkerque. Après une action si glorieuse, *Turenne* écrit simplement à sa femme : *Les ennemis sont venus à nous; ils ont été battus : Dieu en soit loué ! J'ai un peu fatigué toute la journée; je vous donne le bon soir, et je vais me coucher.* La victoire des Dunes et la prise de Dunkerque eurent un si grand éclat que *Mazarin* premier ministre de France, voulut que le vain-

queur écrivit une lettre pour lui en attribuer toute la gloire. Le vicomte refusa, en répondant qu'*il lui étoit impossible d'autoriser une fausseté par sa signature*. La prise des villes d'Oudenarde, d'Ypres, et de presque tout le reste de la Flandre, furent la suite des victoires de *Turenne ;* et ce qui est encore plus avantageux, elles procurèrent, en 1659, la paix des Pyrénées entre l'Espagne et la France. Les deux rois de ces grandes monarchies se virent dans l'isle des Faisans, et se présentèrent mutuellement les gens considérables de leur cour. Comme *Turenne* toujours modeste ne se montroit pas et étoit confondu dans la foule, *Philippe* demanda à le voir. Il le regarda avec attention, et se tournant vers *Anne d'Autriche* sa sœur, *Voilà*, lui dit-il, *un homme qui m'a fait passer bien de mauvaises nuits !* La guerre s'étant renouvelée en 1667, le roi se servit de lui par préférence à tout autre, pour faire son apprentissage de l'art militaire. Il l'avoit honoré du titre de maréchal général de ses armées; *Turenne* en parut digne par de nouveaux succès. Il prit tant de places en Flandre, que les Espagnols furent obligés l'année suivante de demander la paix. Ce fut alors qu'il fit abjuration du Calvinisme, plus par conviction que par intérêt : car on n'avoit jamais pu le lui faire abandonner auparavant, même en lui faisant entrevoir la charge de connétable. *Louis XIV* ayant résolu la guerre en Hollande, lui confia le commandement de ses armées. On prit quarante villes sur les Hollandois en vingt-deux jours en 1672. L'année suivante il poursuivit jusque dans Berlin, l'électeur de Brandebourg qui étoit venu au secours des Hollandois ; et ce prince, quoique vaincu, n'en prit pas moins d'intérêt à son vainqueur. Instruit qu'un scélérat étoit passé dans le camp de *Turenne* à dessein de l'empoisonner, il lui en donna avis. On reconnut ce misérable, que le vicomte se contenta de chasser de son armée. Ce ne fut pas le seul exemple de générosité qu'il donna. Un officier général lui proposa un gain de 400,000 francs, dont la cour ne pouvoit rien savoir : *Je vous suis fort obligé*, répondit-il : *mais comme j'ai souvent trouvé de ces occasions sans en avoir profité, je ne crois pas devoir changer de conduite à mon âge.* A peu près dans le même temps une ville fort considérable lui offrit 100 mille écus, pour qu'il ne passât point sur son territoire. *Comme votre ville*, dit-il aux députés, *n'est point sur la route où j'ai résolu de faire marcher l'armée, je ne puis pas en conscience prendre l'argent que vous m'offrez....* Après que *Turenne* eut forcé l'électeur de Brandebourg à demander la paix, il favorisa, en 1674, la conquête de la Franche-Comté et empêcha les Suisses, par le bruit de son seul nom, de donner passage aux Autrichiens. La conquête de la Franche-Comté par *Louis XIV*, et ses autres succès, furent l'occasion d'une ligue redoutable contre ce monarque dans l'empire. Pour prévenir la réunion de tant de forces dispersées, *Turenne* qui étoit en Alsace, passa le Rhin à la tête de dix mille hommes, fit 30 lieues en 4 jours, attaqua à Sintzeim

petite ville du Palatinat, les Allemands commandés par le duc de Lorraine et par *Caprara*, les battit et les poussa jusqu'au-delà du Mein. Après l'action, on s'assembla autour de lui pour le féliciter d'une victoire qui étoit visiblement le fruit de ses savantes manœuvres. *Avec des gens comme vous, Messieurs, on doit*, leur répondit-il, *attaquer hardiment, parce qu'on est sûr de vaincre....* Quoique *Turenne* fût dans l'usage de visiter souvent son camp, sa vigilance redoubloit lorsque les soins devenoient plus nécessaires. Durant l'expédition rapide dont nous parlons, il s'approche un jour d'une tente où plusieurs jeunes soldats qui mangeoient ensemble, se plaignoient de la pénible et inutile marche qu'ils venoient de faire. *Vous ne connoissez pas notre père*, leur dit un vieux grenadier tout criblé de coups; *il ne nous auroit pas exposés à tant de fatigues, s'il n'avoit pas de grandes vues que nous ne saurions pénétrer encore.* Ce discours fit cesser toutes les plaintes, et on se mit à boire à la santé du général. *Turenne* avoua depuis qu'il n'avoit jamais senti de plaisir plus vif.... Les fatigues inséparables d'une si rude guerre causèrent de grandes maladies dans l'armée Françoise. On voyoit par-tout *Turenne* tenant aux soldats des discours paternels, et toujours la bourse à la main. Lorsque l'argent étoit fini, il empruntoit du premier officier qu'il rencontroit et le renvoyoit à son intendant pour être payé. Celui-ci qui soupçonnoit qu'on exigeoit quelquefois plus qu'on n'avoit prêté à son maître, lui insinua de donner à l'avenir des billets de ce qu'il empruntoit. *Non, non*, dit le Vicomte, *donnez tout ce qu'on vous demandera. Il n'est pas possible qu'un officier aille vous demander une somme qu'il n'a point prêtée, à moins qu'il ne soit dans un extrême besoin; et dans ce cas, il est juste de l'assister....* Les historiens Allemands disent que le combat de Sintzeim tant vanté par les François, ne fut point décisif, et que cette campagne fut bien moins brillante que ceux-ci ne l'ont dit. Plus véridique qu'eux, d'*Avrigny* convient qu'on ne poursuivit pas les ennemis et qu'on se contenta de ravager le Palatinat. Ce ravage passe tous les tableaux qu'on pourroit en faire; il n'y a peut-être dans l'histoire des hommes que celui qu'on exécuta dans ce même Palatinat en 1688 qu'on puisse lui comparer et qui fut encore plus terrible. Nous n'imiterons pas M. *Beaurain*, qui dans son *Histoire des quatre dernières Campagnes de Turenne* (Paris, 1782, 1 vol. in-fol.) a entrepris de nier la réalité de ces horreurs; moins encore le P. d'*Avrigny* qui a cru pouvoir les justifier; nous dirons seulement que si, comme on n'en peut pas douter, *Turenne* avoit reçu les ordres de changer en un désert la plus belle province d'Allemagne, (projet enfin complètement exécuté en 1688) il eût dû consulter sa générosité naturelle, et abdiquer plutôt le commandement de l'armée que d'être l'instrument d'une si étrange politique. « Il faut convenir, dit *Voltaire*, que ceux qui ont plus d'humanité que d'estime pour les exploits de guerre, gémissent de cette campagne, célèbre par les malheurs des peuples autant que par les expéditions de *Tu-*

renne. Il mit à feu et à sang un pays uni et fertile, couvert de villes et de bourgs opulens. L'électeur Palatin vit du haut de son château de Manheim deux villes et vingt-cinq villages enflammés. Ce prince désespéré défia *Turenne* à un combat singulier, par une lettre pleine de reproches. *Turenne* ayant envoyé la lettre au roi qui lui défendit d'accepter le cartel, ne répondit aux plaintes et au défi de l'électeur que par un compliment vague et qui ne signifioit rien. C'étoit assez le style et l'usage de *Turenne*, de s'exprimer toujours avec modération et ambiguité. » Les Allemands ayant reçu des renforts très-considérables après l'affaire de Sintzeim, passèrent le Rhin et prirent des quartiers d'hiver en Alsace. *Turenne* qui s'étoit retiré en Lorraine, rentra au mois de decembre par les Vosges dans la province qu'il feignoit d'abandonner, battit les Impériaux à Mulhausen, les defit encore mieux à Turkheim quelques jours après, et les força de repasser le Rhin le 6 janvier 1675. Un événement si peu attendu étonna l'Europe. La surprise fit place à l'admiration, lorsqu'on sut que tout ce qui étoit arrivé avoit été prémédité deux mois auparavant, et qu'il avoit tout fait malgré la cour et les ordres réitérés de *Louvois* animé d'une basse jalousie contre le héros qui faisoit triompher la France. Le conseil de Vienne lui opposa un rival digne de lui, *Montecuculli*. Les deux généraux étoient près d'en venir aux mains et de commettre leur réputation au sort d'une bataille auprès du village de Saltzbach, lorsque *Turenne* en allant choisir une place pour dresser une batterie, fut tué d'un coup de canon le 27 juillet 1675, à 64 ans. *Turenne* montoit un cheval pie lorsqu'il fut tué. Cet événement funeste engagea les généraux François à ramener nos troupes sur leurs pas. Cette retraite faisoit frémir les vieux soldats qui s'écrioient: « Qu'on mette seulement *la Pie* à notre tête, elle saura encore nous conduire à la victoire. » On sait les honneurs que le roi fit rendre à la mémoire de ce guerrier célèbre. Il fut enterré à Saint-Denis, comme le connétable *du Guesclin*, au-dessus duquel la voix publique l'élève autant que le siècle de *Turenne* est supérieur au siècle du connétable. Parmi le grand nombre d'épitaphes qu'on destina à orner sa tombe, on ne se souvient guères que de celle-ci, où la simplicité et la vérité semblent se réunir pour honorer le héros :

TURENNE a son tombeau parmi ceux de nos rois :
Il obtint cet honneur par ses fameux exploits.
LOUIS voulut ainsi couronner sa vaillance,
Afin d'apprendre aux siècles à venir
Qu'il ne met point de différence
Entre porter le sceptre et le bien soutenir.

Ce héros n'avoit pas toujours eu des succès à la guerre; il avoit été battu à Mariendal, à Rhétel, à Cambrai. Il ne fit jamais de conquêtes éclatantes et ne donna point de ces grandes batailles dont la décision rend une nation maitresse de l'autre. Mais ayant toujours réparé ses défaites et fait de grandes choses avec peu de moyens, il passa pour le plus habile capitaine de l'Europe dans

un

un temps où l'art de la guerre étoit plus approfondi que jamais. De même, quoiqu'on lui eût reproché sa défection dans les guerres de la Fronde ; quoiqu'à l'âge de près de 60 ans l'amour lui eût fait révéler le secret de l'état ; quoiqu'il eût exercé dans le Palatinat des cruautés qui ne sembloient pas nécessaires, il conserva la réputation d'un homme de bien, sage et modéré. Ses vertus et ses grands talens qui n'étoient qu'à lui, firent oublier des foiblesses et des fautes qui lui étoient communes avec tant d'autres hommes. *Bossuet* l'a comparé avec *Condé*, dans l'Oraison funèbre de ce dernier. Si on pouvoit le comparer à quelqu'un, on oseroit dire que de tous les généraux des siècles passés, *Gonzague de Cordoue* surnommé *le Grand Capitaine*, est celui auquel il ressembloit davantage. On va recueillir quelques faits propres à achever de peindre les mœurs militaires de *Turenne*. Quoiqu'il ne fût pas riche, il étoit né généreux. Voyant plusieurs régimens fort délabrés, et s'étant secrétement assuré que le désordre venoit de la pauvreté et non de la négligence des capitaines, il leur distribua les sommes nécessaires pour l'entier rétablissement des corps. Il ajouta à ce bienfait l'attention délicate de laisser croire qu'il venoit du roi. — Un officier étoit au désespoir d'avoir perdu dans un combat deux chevaux, que la situation de ses affaires ne lui permettoit pas de remplacer. *Turenne* lui en donna deux des siens, en lui recommandant fortement de n'en rien dire à personne. *D'autres*, lui dit-il, *viendroient m'en demander, et je ne suis pas en état d'en donner à tout le monde.* Cet homme modeste vouloit cacher sous un air d'économie le mérite d'une bonne action... *Condé* avertiqu'on étoit mécontent de la boucherie horrible de Senef : *Bon*, dit-il, *c'est tout au plus une nuit de Paris.... Turenne* pensoit avec plus d'humanité, quand il disoit « qu'il falloit 30 ans pour faire un soldat. » Selon lui, *une armée qui passoit 50,000 hommes étoit incommode au général qui la commandoit et aux soldats qui la composoient.... Turenne* étoit parvenu à être le maître absolu de ses plans de campagne. *Louis XIV* dit à un officier général qui alloit joindre l'armée en Alsace : *Dites à M.* de Turenne *que je serois charmé d'apprendre un peu plus souvent de ses nouvelles, et que je le prie de m'instruire de ce qu'il aura fait.* Ce n'est qu'avec ce pouvoir sans bornes qu'on peut faire de grandes choses à la guerre. Le grand *Condé* demandoit un jour à *Turenne* quelle conduite il voudroit tenir dans la guerre de Flandre ? *Faire peu de siéges*, répondit cet illustre général, *et donner beaucoup de combats. Quand vous aurez rendu votre armée supérieure à celle des ennemis par le nombre et par la bonté des troupes ; quand vous serez maître de la campagne, les villages vous vaudront des places. Mais on met son honneur à prendre une ville forte bien plus qu'à chercher le moyen de conquérir aisément une province. Si le roi d'Espagne avoit mis en troupes ce qu'il a dépensé en hommes et en argent pour faire des siéges et fortifier des places, il seroit le plus considérable de tous les rois.* Quant à l'extérieur, *Tu-*

renne étoit un homme entre deux tailles, large d'épaules et les haussant de temps en temps; ayant les sourcils gros et assemblés, ce qui lui donnoit une physionomie rude; n'ayant rien de grand dans l'air, quoiqu'il eût l'ame grande. Il étoit modeste en habits, et le paroissoit même en expressions, quoique l'amour propre perçat quelquefois à travers cette modestie. Il aimoit les bons mots et s'y connoissoit. Il étoit naturellement gai; il avoit lû les poëtes Latins et François. Cependant sa conversation n'étoit pas brillante; il parloit peu et n'écrivoit pas bien. Nous avons sa *Vie* par *Ramsay* et par *Raguenet*. (*Voyez* l'article de ces écrivains et ceux de COURTILZ et de MARSOLLIER.) Le comte de *Grimoard* a publié en 1782 une *Collection des Lettres et Mémoires trouvés dans les porte-feuilles du maréchal de Turenne*, 2 vol. in-fol. Depuis la publication de ces pièces, il ne peut plus y avoir de doute sur le fameux cartel envoyé à *Turenne* par l'électeur Palatin le 27 juillet 1674; cartel dont *Colini* a paru suspecter l'existence, apparemment pour soustraire ce souverain à la censure violente du président *Henault* qui dit que *Turenne* répondit à ce cartel *avec une modération qui fit honte à l'électeur de cette bravade*. Mais *la honte*, dit *Voltaire*, étoit dans l'incendie, lorsqu'on n'étoit pas en guerre ouverte avec le Palatinat, et ce n'étoit point une *bravade* dans un prince justement irrité de vouloir se battre contre l'auteur de ces cruels excès.» *Turenne*, en écrivant ses Mémoires, s'étoit proposé pour modèle les *Commentaires* de *César*; mais le héros Romain étoit aussi habile dans l'art d'écrire que dans celui de commander et de combattre; au lieu que *Turenne* son rival dans ce dernier genre, lui étoit fort inférieur dans l'art de parler et d'écrire. Ses Mémoires cependant n'en sont ni moins solides ni moins instructifs que ceux de *César*, pour ceux qui veulent connoître à fond les principes de la science militaire. Le cardinal *de Rohan* a fait élever en 1781, à la gloire de *Turenne*, un superbe trophée à Saltzbach, à l'endroit même où le héros a été tué; il est au milieu d'un espace planté de lauriers et environné d'une grille de fer. Un invalide du régiment de Turenne devoit être entretenu à perpétuité à Saltzbach pour faire voir ce monument aux étrangers. M. l'abbé *d'Eymar* vicaire général de Strasbourg, le célébra dans ces quatre vers :

> TURENNE enséveli dans le tombeau des rois,
> Du roi qui l'y plaça fait chérir la mémoire;
> Mais dans ce monument on célèbre à la fois
> *Turenne*, ses vertus, son trépas et sa gloire.

TURENNE, (Jean le Meingre, vicomte de) *Voyez* BOUCICAUT.

I. TURGOT, (Michel-Étienne) né à Paris en 1699, mort dans la retraite en 1751, passa de la place de président au parlement, à celle de prévôt des marchands, et fut conseiller d'état, puis président du grand conseil. Les égouts immenses qui entourent tout un côté de Paris et le débarrassent d'immondices pestilentielles, et la fontaine de

Grenelle sont les monumens de l'administration du président *Turgot.* Son zèle vigilant et actif fut très-utile aux Parisiens qui, lui ayant dû l'abondance dans les temps les plus difficiles, ne prononcent son nom qu'avec vénération. Il laissa trois fils, dont le plus jeune forme l'article suivant.

II. TURGOT, (Anne-Robert-Jacques) contrôleur général des finances sous *Louis XVI*, né à Paris le 10 mai 1727, se livra dès sa jeunesse à l'étude de la théologie, et prononça à 22 ans en Sorbonne deux *Discours* latins *sur les avantages que la Religion Chrétienne a procurés aux hommes*, et sur *les progrès de l'Esprit humain.* Dans ce dernier, *Turgot* prévoyoit déjà la séparation des Colonies Angloises de leur métropole. Il commença à 24 ans une traduction des Géorgiques, s'attacha ensuite aux principes de *Quesnay* chef des Economistes, et quitta la Sorbonne pour suivre dans ses voyages *de Gournay* intendant du commerce. *Turgot* fut nommé intendant de Limoges et le fut pendant 12 ans. On n'oubliera jamais dans cette province l'esprit d'équité et de bienfaisance avec lequel il l'a administrée. Pendant une longue et cruelle disette, il répandit des aumônes abondantes. Les denrées de première nécessité manquoient; il se donna des soins infatigables pour les procurer. Le Limousin éprouvoit une surcharge énorme dans ses impositions, par une erreur de calcul qu'un long usage avoit consacrée; il parvint à éclairer le ministère sur ce point important. Il n'existoit que quelques routes; il en ouvrit un grand nombre de nouvelles; et par ces canaux de communication il vivifia sa généralité sans accabler le pauvre de travaux dont l'homme riche recueille presque tout le fruit. La corvée fut convertie en argent. On lui dut l'idée et la première exécution des *Ateliers de charité.* Les laboureurs furent ainsi soulagés en mettant par une imposition légère les corvées à la charge de toutes les classes de citoyens. Il fit imprimer à ses frais l'écrit de *le Trosne*, sur le libre commerce des grains. Le même zèle, les mêmes sentimens de justice le distinguèrent à la cour de *Louis XVI* et l'animèrent pendant son court ministère. Les droits d'entrée sur les denrées de première nécessité furent beaucoup modérés, sans que le roi y perdît. La caisse de Poissi qu'on disoit onéreuse au peuple fut supprimée, et le prix de la viande diminua. « La fécondité de ses principes, a-t-on dit, le conduisit à accroître le commerce par la liberté, l'industrie par les droits rendus à chacun de l'exercer, l'agriculture par la simplification de l'impôt, l'aisance par le soulagement de la classe pauvre des citoyens, la perfection de l'administration générale par la popularité des administrations particulières. » *Dans ma famille*, disoit-il, *on ne passe pas 50 ans : j'ai peu d'années à vivre, et je dois ne rien laisser d'interrompu après moi.* Il disoit encore : *Tout ministre doit aimer la vérité, estimer les bons citoyens et n'être d'aucune secte.* Les jurandes et les corporations qui mettent des entraves à l'industrie furent abolies. Les droits de féodalité étant une

source de procès, il forma le projet de commuer ces droits d'une manière qui pût être avantageuse aux vassaux et aux seigneurs. Il vouloit aussi rendre le sel libre et marchand, et réformer la maison domestique du roi ; mais son zèle eut plus d'activité que de succès, et ses idées contredites par des personnes puissantes, restèrent sans exécution. Tout le fruit qu'il en recueillit c'est qu'on le ridiculisa : c'est la monnoie dont les François payent quelquefois ceux qui veulent leur faire du bien. On inventa de petites tabatières qu'on appela des *Turgotines* ou des *Platitudes*. Ces sobriquets servirent à décréditer toutes ses opérations. Le contrôleur général se retira de la cour avec la réputation d'un ministre vertueux, que l'élévation n'avoit ni corrompu ni enorgueilli. Il ouvrit la Garonne et le port de Marseille au commerce des vins de l'intérieur. Il rétablit la liberté de la circulation des grains, qui avoit été presque anéantie en 1772 par l'abbé *Terray* ; il affranchit le pays de Gex de toute imposition indirecte, et ce petit coin de terre pauvre et oublié se peupla et s'enrichit. Il adoucit les rigueurs de la fouille du salpêtre en faisant respecter davantage la propriété, et la poudre en fut cependant meilleure et fabriquée à moins de frais. Les innovations introduites par ce ministre donnèrent bientôt à la nation le desir d'en obtenir de nouvelles et de plus importantes. « M. *Turgot* et moi, a écrit *de Malesherbes*, étions de fort honnêtes gens, très-instruits, passionnés pour le bien : qui n'eût pensé qu'on ne pouvoit pas mieux faire que de nous choisir ? Cependant nous avons mal administré ; ne connoissant les hommes que par les livres, manquant d'habileté pour les affaires, nous avons laissé diriger le roi par M. *de Maurepas* qui ajouta toute sa foiblesse à celle de son élève ; et sans le vouloir ni le prévoir, nous avons contribué à la révolution. » On a de *Turgot* quelques Ecrits dont on peut voir la notice dans les *Mémoires sur sa Vie et ses Ouvrages*, par *Condorcet*, 1782, in-8.° Il mourut le 18 mars 1781 de la goutte, à l'âge de 49 ans. Son père et son frère étoient morts à ce même âge et de la même maladie. *La Harpe* en trace ce portrait : « C'étoit un homme d'une ame forte, que rien ne pouvoit écarter de la justice, même à la cour et dans les premières places ; d'une égalité d'ame et d'humeur que rien n'altéroit, même au milieu des contrariétés et des dégoûts du ministère ; d'une activité laborieuse que la maladie même ne pouvoit ralentir. Quelques heures avant sa mort, il s'entretenoit avec un physicien d'une expérience nouvelle d'électricité qu'il méditoit. Il n'avoit que deux passions, celle des sciences et celle du bien public. Dans le peu d'années qu'il occupa le ministère des finances, il tourna toutes ses vues vers le soulagement du peuple. Attaché à la doctrine des Economistes, il la développa dans des édits qui tendoient à l'encouragement et à la perfection de l'agriculture. Il est le premier parmi nous qui ait changé les actes de l'autorité souveraine en ouvrages de raisonnement et de persuasion, et c'est peut-être une question de savoir jusqu'où cette méthode nouvelle peut être

utile ou dangereuse. Les suppressions et les réformes qu'il fit dans la finance, lui suscitèrent beaucoup d'ennemis. Mais parmi les plaintes et les reproches qu'ils se permirent contre lui, pas un n'attaqua sa probité. On ne lui contestoit pas la pureté de ses intentions; mais on disputoit sur les moyens, et peut-être en effet avoit-il dans le caractère une sorte de roideur qui nuisoit au bien qu'il vouloit effectuer. Il eût voulu mener les affaires et les hommes par l'évidence et la conviction : et il lui arrivoit de manquer les affaires et de révolter les hommes; tandis qu'en cédant sur de petites choses et ménageant de petites vanités, il eût pu parvenir à son but.... De plus, les gens de la cour ne pouvoient pardonner à un ministre de ne s'entourer que de gens de lettres et de philosophes. Il trouva des obstacles de tous côtés, et quoique le roi eût dit un jour en sortant du conseil: *Il n'y a que M.* Turgot *et moi qui aimions le peuple;* peu de temps après il le renvoya. » Un poëte mit au bas de son portrait, quand il eut été fait contrôleur général, ces quatre vers:

> Il aime à faire des heureux;
> Du sort la faveur le seconde.
> Il ne doit plus former de vœux;
> Il fait le bien de tout le monde.

TURINI, (André) médecin des papes *Clément VII* et *Paul III*, et des rois *Louis XII* et *François I*, étoit né dans le territoire de Pise, et vivoit encore vers le milieu du 16e siècle; mais on ignore le temps de sa mort. Il s'acquit une grande réputation par sa pratique et par ses Ouvrages publiés en 1544, à Rome, in-fol.

TURLUPIN, (Henri Belleville dit) rendit ce nom célèbre par ses bouffonneries et sa gaieté. Entré dans la troupe des comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, il y exerça ses talens pendant 55 ans, et mourut en 1634.

TURLUPINS, *Voy.* VALDO.

I. TURNÈBE, (Adrien) né en 1512 à Andeli près de Rouen, fut professeur royal en langue grecque à Paris. Il se fit imprimeur, et eut pendant quelque temps la direction de l'imprimerie Royale, sur-tout pour les ouvrages grecs. La connoissance qu'il avoit des belles-lettres, des langues et du droit, une mémoire prodigieuse, un jugement admirable et une grande pénétration, lui firent des admirateurs à Toulouse et à Paris où il professa. Ce savant mourut dans cette dernière ville en 1565, âgé de 53 ans. La douceur de son visage témoignoit celle de son ame. Ses actions étoient innocentes, ses mœurs irrépréhensibles, et toutes ses vertus étoient accompagnées d'une modestie sans exemple. *Henri Etienne* a dit de lui:

> *Hic placuit cunctis, quòd sibi non placuit.*

Son cabinet avoit tant de charmes pour lui, que le jour de ses noces il y passa plusieurs heures. Les Italiens, les Espagnols, les Anglois et les Allemands lui offrirent des avantages considérables pour l'attirer chez eux; mais il aima mieux vivre pauvrement dans son pays que d'être riche ailleurs. Il ordonna par son testament qu'on l'inhumât sans pompe dans le cimetière des pauvres écoliers du collège de *Montaigu*

à Paris. Ses principaux ouvrages ont été imprimés à Strasbourg en 3 vol. in-folio, 1606. On y trouve : I. Des *Notes* sur *Cicéron*, sur *Varron*, sur *Thucydide*, sur *Platon*. II. Ses *Ecrits* contre *Ramus*. III. Ses *Traductions* d'*Aristote*, de *Théophraste*, de *Plutarque*, de *Platon*, etc. IV. Ses *Poésies* latines et grecques. V. Des *Traités* particuliers. VI. On a encore de lui un recueil important, intitulé : *Adversaria*, 1580, in-fol., en 30 livres, dans lequel il a ramassé tout ce qu'il a trouvé d'intéressant dans ses lectures.

II. TURNÈBE, (Odet) fils du précédent, fut avocat au parlement de Paris, et premier président de la cour des Monnoies. Il est auteur d'une comédie pleine d'obscénités, intitulée : *Les Contens*, Paris, 1584, in-8.° Il mourut en 1581, à 28 ans.

I. TURNER, (Robert) théologien Anglois, quitta son pays pour la Foi Catholique, et trouva un asile auprès de *Guillaume* duc de Bavière qui l'employa dans plusieurs négociations importantes ; mais il perdit dans la suite la faveur de ce prince. Il devint chanoine de Breslaw, et mourut à Gratz en 1597. On a de lui des *Commentaires* sur l'Écriture-Sainte, et d'autres Ouvrages.

II. TURNER, (François) théologien Anglois, fut élevé par son mérite à l'évêché de Rochester en 1683, puis l'année suivante à celui d'Ély ; mais ses intrigues en faveur de *Jacques II* l'ayant brouillé avec la cour d'Angleterre, il fut privé de son évêché. Il mourut en 1699. On a de lui quelques Ouvrages.

III. TURNER, (Guillaume) médecin Anglois, mort au milieu du XVIe siècle, soutint le parti d'*Edouard* et fut obligé de quitter l'Angleterre sous le règne de *Marie*. On lui doit quelques écrits sur l'histoire naturelle et la médecine. C'est le premier qui a composé un herbier en langue angloise.

TURNUS, roi des Rutules, à qui *Lavinie* avoit été promise, fut tué par *Enée* son rival dans un combat singulier.

I. TUROCZI ou TUROTZI, ou THUROCS, (Jean) Hongrois, florissoit vers l'an 1490. On a de lui une *Histoire des Rois de Hongrie*, depuis *Attila* jusqu'au couronnement de *Matthias Corvin*, l'an 1464, en latin. Il a inséré dans cette Histoire la *Chronique* de *Jean Kikollo* grand vicaire de Strigonie, depuis l'an 1342 jusqu'à l'an 1382, et il dit que pour le reste il a compilé dans ce qu'il a trouvé de meilleur, mais il a bien mal choisi. On le voit confondre la Catalogne avec la ville de Châlons-sur-Marne ; (*Catalaunia* et *Catalaunum*.) il fait dériver le mot *Hispania* de *Hispan*, qui en hongrois signifie *capitaine*, quoique l'Espagne eût ce nom dans le temps où l'on ne savoit encore rien des Huns ni des Hongrois. Tout ce qu'il dit d'*Attila*, est plutôt un roman qu'une histoire. Cet Ouvrage a été imprimé à Augsbourg, 1482 ; à Venise, 1488 ; et dans les *Scriptores rerum Hungaricarum* de *Schwandtnerus*.

II. TUROCZI ou TUROTZI, (Ladislas) né d'une famille noble de Hongrie, se fit Jésuite, et se

distingua par ses vertus et sa science. On a de lui un *Abrégé de l'Histoire des Rois de Hongrie*, sous ce titre : *Hungaria cum suis Regibus*, Tirnau, 1729, in-folio; avec des additions par *Etienne Katona*, Tirnau, 1772, in-4.° On trouve dans cette Histoire très-bien écrite en latin, une description géographique fort ample de toute la Hongrie, de ses villes, comtés, isles, lacs, fleuves, fontaines, montagnes, etc.; des faits très-intéressans omis par plusieurs historiens, des anecdotes étonnantes, incroyables, et cependant très-vraies, telle que celle de la comtesse *Bathori*, épouse d'un comte *Nadasti*, qui immola plus de 600 filles à sa beauté, ridiculement persuadée que le sang humain blanchissoit le teint, et qui parvenue à un âge où la vanité des femmes cesse d'avoir des prétentions, non-seulement continua ces horreurs, mais prit plaisir à manger la chair de ces infortunées.

I. TURPIN *ou* TULPIN, moine de Saint-Denis, fut fait archevêque de Rheims, au plus tard l'an 760, et reçut du pape *Adrien I*, le *Pallium* en 774, avec le titre de Primat. Il mit en 786 des Bénédictins dans l'église de Saint-Rémi, abbaye célèbre, au lieu de chanoines qui y étoient; et mourut vers l'an 800, après avoir gouverné son église plus de quarante ans. On lui attribue le livre intitulé : *Historia et Vita Caroli Magni et Rollandi*; mais cette Histoire ou plutôt cette fable est l'ouvrage d'un moine du XVI.e siècle qui a pris le nom de *Jean Turpin*. C'est de ce livre qu'on a tiré tous les contes qu'on a faits sur *Roland* et sur *Charlemagne*. On le trouve dans *Schardii rerum Germanicarum quatuor vetustiores Chronographi*, Francfort, 1556, in-folio; et il y en a une version françoise par *Gaguin*, in-4°, qu'il ne faut pas confondre avec un roman publié sous le titre de *Chronique de Turpin*, Lyon, 1583, in-8.°

II. TURPIN, (F. H.) né en 1709, devint professeur de l'université de Caen sa patrie, et la quitta pour se rendre à Paris, où ses talens furent plus connus qu'employés. Il ne travailla guères que pour les libraires, quoiqu'il eût un génie marqué pour le genre historique, une imagination vive, un style plein de chaleur et d'abondance, l'art de disposer les événemens et de les raconter avec feu; mais la précipitation avec laquelle il écrivoit et un certain ton de rhéteur ont gâté quelques-uns de ses ouvrages. Les principaux sont : I. La *Vie du Grand Condé* et celle du maréchal *de Choiseul*, pour servir de suite aux Vies des *Hommes Illustres de France* par l'abbé *Perau*, 1768, in-12. Ces deux morceaux d'histoire sont intéressans et par eux-mêmes et par l'art du peintre. Si *Perau* étoit trop simple dans son style, *Turpin* est peut-être trop brillant dans le sien. II. *Histoire du Gouvernement des anciennes Républiques*, 1769, in-12. III. *Vie de Mahomet*, 1780, 3 vol. in-12. IV. *Histoire civile et naturelle du Royaume de Siam, et des Révolutions qui ont bouleversé cet Empire jusqu'en* 1770, 2 vol. in-12. Quoique l'auteur fût déjà assez avancé en âge, son style paroît être celui d'un jeune homme qui

cherche à faire des phrases. C'est là le grand défaut de *Turpin* dans tous ses ouvrages, et l'on peut reprocher de plus à celui-ci des incorrections et des négligences. On y trouva encore des principes trop libres sur le gouvernement ; ce qui força l'auteur à quitter la France où il ne revint que long-temps après. V. *Histoire Universelle, imitée des Anglois*, 1770. 4 vol. in-12. On connoît la compilation Britannique sur l'Histoire universelle, en plusieurs volumes in-4.° C'est une mine riche et féconde dont les matériaux informes sont arrangés avec assez de confusion. *Turpin* se proposoit d'y mettre de l'ordre, en profitant de ce que ce recueil lui offroit de meilleur. *Je ne suis ici*, dit-il modestement, *que le nain placé sur les épaules du géant.* Tout ce qu'on peut assurer, c'est que la production du nain plaît plus que l'autre ; et il est fâcheux que cet ouvrage n'ait pas été continué. VI. *Histoire de l'Alcoran*, 1775, 2 vol. in-12. Elle est intéressante et bien écrite. VII. La *France illustre* ou le *Plutarque François*, l'un des ouvrages de *Turpin* qui a été lu avec le plus de plaisir. L'auteur mourut à Paris dans l'indigence en fructidor an 7, nonagénaire. Il conserva jusqu'au dernier moment la force de son esprit sans donner le moindre signe d'impatience ou de regrets. Quoiqu'il fût né avec une imagination qui n'avoit pas besoin d'être excitée, il l'échauffoit encore par le moyen que prenoit *Maimbourg* lorsqu'il avoit à décrire une bataille. Saint-Malo lui donna le titre de Citoyen, en reconnoissance de la Vie de *Duguay-Trouin*, insérée dans sa France illustre.

I. TURQUET, (Étienne) vint de Zulers en Piémont avec son compatriote *Paul Moriz*, et apporta à Lyon les premières manufactures de soie qui ont depuis illustré et enrichi cette ville. L'établissement de *Turquet* y fut autorisé par lettres-patentes de 1536.

II. TURQUET, (Louis) de Lyon, traduisit l'ouvrage d'Agrippa *de Vanitate scientiarum.* Il a publié une *Histoire du royaume de Naples* et une *Institution d'une femme Chrétienne dans l'adolescence, le mariage et la viduité. Turquet* est mort à la fin du 17e siècle.

TURQUET, *Voyez* MAYERNE.

TURRECREMATA, *Voyez* TORQUEMADA.

I. TURRETIN, (Benoît) étoit d'une illustre et ancienne famille de Lucques. Son père ayant embrassé l'hérésie Calvinienne, se retira à Genève. *Benoît Turretin* y naquit en 1588, et devint à l'âge de 33 ans pasteur et professeur en théologie. Sa science, sa modération et sa prudence lui firent des admirateurs et des amis. On a de lui : I. Une *Défense* des Versions de Genève, contre le P. *Cotton*, in-folio. II. Des *Sermons*, en françois, sur l'*Utilité des Châtimens*, in-8° : et d'autres ouvrages aujourd'hui peu connus. Il mourut le 4 mars 1631.

II. TURRETIN, (François) fils du précédent, né en 1623, voyagea en Hollande et en France, où il augmenta ses connoissances, et où il se lia avec divers savans. A son retour il devint

professeur de théologie à Genève en 1653, et fut député l'an 1661 en Hollande, où il obtint la somme de 75000 florins, qui servirent à la construction du bastion de la ville, qu'on appelle encore aujourd'hui *le Bastion de Hollande*. Ce savant mourut le 28 septembre 1687, après avoir publié divers Ouvrages. Les plus connus sont : I. *Institutio Theologiæ Elenchticæ*, 3 vol. in-4.° II. *Theses de satisfactione J. C.*, 1667, in-4.° III. *De Secessione ab Ecclesiâ Romanâ*, deux vol. IV. Des *Sermons* et d'autres Ouvrages.

III. TURRETIN, (Jean-Alphonse) fils du précédent, né à Genève en 1671, se livra tout entier à l'étude de l'Histoire de l'Église. Ce fut en sa faveur qu'on érigea à Genève une chaire d'Histoire ecclésiastique. Il avoit voyagé en Hollande, en Angleterre et en France pour converser avec les savans, et avoit eu l'art de profiter de leurs entretiens. Ses Ouvrages sont : I. Plusieurs volumes de *Harangues* et de *Dissertations*, 1737, 3 vol. in-4.° II. Plusieurs *Ecrits* sur la vérité de la religion Judaïque, diffus, mais solides, traduits en partie du latin par M. *Vernet*, cinq parties, in-8.° III. Des *Sermons*. IV. Un *Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique*, dont la 2e édition est de 1736, in-8°; ouvrage savant et méthodique, mais trop rempli de déclamations contre l'Église Romaine. *Turretin* mourut le 1er mai 1737, dans sa 66e année. Il étoit l'ornement de son Église et la lumière de ses confrères. Il gémissoit sur les funestes querelles qui ont souvent divisé les Protestans entre eux ; querelles aussi opposées à la charité qu'à la saine politique.

IV. TURRETIN, (Michel) né en 1646, mort en 1721, pasteur et professeur en langues orientales à Genève, étoit de la même famille que les précédens. On a de lui plusieurs *Sermons* estimés des Protestans, deux entr'autres sur l'*Utilité des afflictions*. Sa piété et sa candeur le faisoient chérir et respecter.

V. TURRETIN, (Samuel) fils du précédent, professeur en hébreu et en théologie à Genève, né en 1688, mort le 27 juillet 1727, a donné des *Thèses* sur lesquelles a été composé le *Traité* intitulé : *Préservatif contre le Fanatisme et les prétendus Inspirés du dernier siècle*, à Genève, 1723, in-8.° Il fut regretté comme pasteur et comme professeur. Les lumières, le jugement, l'affabilité et le zèle, faisoient de lui un savant aimable et un ministre respectable.

TURRIEN, (François) dont le vrai nom est *Torrès*, né à Herrera en Espagne, vers l'an 1504, parut avec éclat au concile de Trente. Il se fit ensuite Jésuite à l'âge de plus de 60 ans, et alla en Allemagne, où il continua d'écrire avec plus d'assiduité que de succès. Il mourut à Rome le 21 novembre 1584. C'étoit un homme d'une grande lecture ; mais il n'avoit pas le goût sûr, et étoit assez mauvais critique, traducteur et controversiste. On l'a accusé de citer quantité de fausses pièces pour défendre ses opinions, et d'avoir forgé des manuscrits. Ses Ouvrages sont en grand nombre ; ils roulent tous sur la théologie ; et les

préjugés Ultramontains y dominent.

TURRIN, (Séraphin) religieux Augustin de Lyon, publia en 1696 un ouvrage in-4°, intitulé : *Parnassus Theologicus.* L'auteur mourut quelque temps après.

TURSELIN, (Horace) Jésuite, naquit à Rome, où il enseigna pendant 20 ans. Il auroit continué encore plus long-temps l'exercice pénible de cet emploi, si l'on n'eût jugé à propos de lui faire quitter pour lui donner le gouvernement de quelques maisons. Il fut donc recteur du séminaire de Rome, ensuite du collége de Florence, et enfin de celui de Lorette. Il mourut à Rome le 6 avril 1599, à 54 ans. Ses principaux Ouvrages sont : I. *De vitâ Francisci Xaverii*, in-4°, Rome, 1596, en 6 livres. II. *Historia Lauretana*, in-8° ; écrite avec élégance, mais sans critique. III. Un *Traité* des particules de la langue latine. IV. Un *Abrégé de l'Histoire Universelle*, depuis le commencement du Monde jusqu'en 1598, in-8°; continué par le P. *Philippe Briet*, jusqu'en 1665. On lit cet abrégé avec plaisir, quand on aime la belle latinité ; mais en général on y desire de l'exactitude dans la chronologie, du discernement dans les faits, de la justesse et de la finesse dans les réflexions. On voit que *Turselin* n'étoit qu'un rhéteur, qu'un Jésuite Italien, et non un historien impartial et un bon critique. On en a une traduction françoise en quatre volumes in-12 par M. l'abbé *Lagneau.* Le quatrième volume n'est pas de *Turselin.* Cette version offre des notes abondantes et instructives.

TURSTIN, archevêque d'Yorck, *Voy.* I. CONDÉ (Turstin de).

TUSCO, (Dominique) né à Reggio en Calabre, commença sa carrière par les armes, en qualité de capitaine, la continua dans le sacerdoce et les dignités ecclésiastiques, et l'eût finie après la mort de *Léon XI* par la tiare, sans les vives oppositions de *Baronius.* Ce pieux cardinal lui reprochoit quelques paroles un peu trop libres, dont il cherchoit à égayer sa conversation. *Tusco* mourut en 1620, à 90 ans, après avoir publié huit volumes in-folio, où il a rédigé alphabétiquement toutes les matières du Droit civil et canonique.

TUTELA. C'étoit le nom qu'on donnoit chez les Romains à la statue du Dieu ou de la Déesse qu'on mettoit sur la proue d'un vaisseau pour en être la divinité tutélaire : de même que *Tulina* étoit celle qui présidoit à la conservation des grains recueillis et serrés.

TUTIA, Vestale Romaine, étant accusée d'un crime, prouva, dit-on, son innocence, en portant du Tibre au Temple de *Vesta* de l'eau dans un crible.

TUTOLE, jeune Romaine, s'est illustrée par un conseil prudent qu'elle donna au sénat de Rome. Les Latins demandoient les armes à la main, des filles Romaines en mariage. Le sénat étoit fort embarrassé. *Tutole*, quoique fort jeune, se présente, et ayant remarqué beaucoup d'irrésolution dans les discours de tant de vieux sénateurs, elle leur donna un avis auquel tout

le monde adhéra. Elle leur dit, *qu'il falloit accorder à ces étrangers ce qu'ils demandoient, et donner en toute sureté les habits nuptiaux des Dames Romaines à leurs servantes, afin que les Latins s'amusant à satisfaire leurs desirs déréglés, fussent distraits du dessein qu'ils avoient de faire la guerre.* Cela réussit à merveille. Ces esclaves voyant leurs prétendus maris plongés dans un profond sommeil, leur dérobèrent subitement leurs armes, et avertirent les soldats Romains par un flambeau allumé, afin qu'ils vinssent surprendre leurs ennemis qui étoient hors d'état de se défendre.

TYARD, *Voyez* THIARD.

TYDÉE, fils d'*Œnée* et d'*Althée*, fut envoyé par *Polynice* auprès d'*Ethéocle* roi de Thèbes, pour le sommer de lui rendre son royaume; mais en ayant été mal reçu, il le défia en toutes sortes de combats où il eut toujours l'avantage. *Ethéocle* indigné de se voir toujours vaincu, lui tendit plusieurs piéges dont il eut l'art de se tirer. Quelque temps après *Tydée* fut enfin tué au siége de Thèbes. *Voyez* MENALIPPE *et* I. POLYBE.

TYE, (Christophe) musicien Anglois, né à Westminster, apprit les principes de son art au prince *Edouard* fils de *Henri VIII* et devint organiste de la reine *Elizabeth*. Il a fait la musique d'un grand nombre d'*Antiennes*.

TYNDAL, (Guillaume) né dans le pays de Galles vers l'an 1500, étudia à Oxford et devint l'un des plus zélés disciples de *Luther*. Après avoir traduit pour la première fois la *Bible* en anglois, il passa à Anvers pour publier ses productions. Mais il y fut arrêté par les Catholiques et condamné à être étranglé et brûlé. Il périt en 1536.

TYNDARE, roi d'Œbalie, et mari de *Léda*, passa pour père de *Castor* et de *Pollux* qui furent gratuitement appelés *Tyndarides*.

TYPHON *ou* TYPHÉE, (Mythol.) géant, étoit fils du *Tartare* et de la *Terre*, selon *Hésiode*, ou plutôt de *Junon* seule. Cette Déesse indignée de ce que *Jupiter* son époux avoit enfanté *Minerve* sans aide ni compagnie, frappa la Terre de sa main, et reçut les plus fortes vapeurs qui en sortirent : ce fut de ces vapeurs que naquit, dit-on *Typhon*. Sa taille étoit prodigieuse; car d'une main il touchoit l'Orient, et de l'autre l'Occident. Sa tête s'élevoit jusqu'aux étoiles; ses yeux étoient tout de feu; il vomissoit des flammes par la bouche et par les narines; son corps étoit couvert de plumes entortillées de serpens; et ses cuisses et ses jambes avoient la figure de deux gros dragons. Ce monstre se présenta avec les autres Géans, pour combattre et pour détrôner les Dieux, auxquels il fit si grand'peur, qu'ils furent contraints de s'enfuir en Égypte, où ils prirent de nouvelles formes. Enfin *Apollon* le tua à coups de flèches, et selon d'autres, *Jupiter* le foudroya et le précipita sous le mont *Gibel* ou *Etna*. C'étoit aux efforts terribles, mais impuissans, de *Typhon*, pour s'affranchir de cette masse énorme que les anciens attribuoient les éruptions de

flammes et de cendres calcinées qui en sortoient.

TYPOTIUS, (Jacques) de Bruges, et selon quelques-uns de Diest, né d'une bonne famille, enseigna le droit en Italie. Il alla s'établir ensuite à Wurtzbourg, d'où *Jean III* roi de Suède l'appela auprès de lui. Ce prince inconstant et indécis, n'ayant pas persisté dans ses dispositions favorables à l'égard de l'ancienne religion qu'il sembloit vouloir rétablir, le fit mettre en prison. Il ne fut élargi que sous *Sigismond* en 1594. *Typotius* se retira ensuite à la cour de l'empereur *Rodolphe II*, qui le fit son historiographe. Il mourut à Prague en 1601. On a de lui : I. *Historia Gothorum*, in-8.° II. *Relatio historica de Regno Sueciæ bellisque ejus civilibus et externis*, Franckfort, 1605, in-8.° III. *Symbola divina et humana Pontificum, Imperatorum, Regum, cum iconibus*, Prague, 1603, 3 vol. in-folio : ouvrage superficiel, dont tout le mérite consiste dans les belles gravures de *Gilles Sadler*. *Typotius* ne publia que les deux premiers volumes ; le troisième a été donné au public par *Anselme de Boodt*. On a encore de lui plusieurs *Harangues* et d'autres ouvrages trop diffus et dont le style n'est pas toujours pur.

TYRANNION, grammairien, natif d'Amise dans le royaume de Pont, s'appeloit d'abord *Théophraste ;* mais sa méchanceté envers ses condisciples le fit nommer *Tyrannion*. Il fut disciple de *Denys* de Thrace à Rhodes. Il tomba entre les mains de *Lucullus*, lorsque ce général eut mis en fuite *Mithridate* et se fut emparé de ses états. *Maréna* l'affranchit. La captivité de *Tyrannion* ne lui fut point désavantageuse; elle lui procura l'occasion d'aller a Rome, où *Cicéron* dont il arrangea la bibliothèque, l'honora de son amitié. Il se rendit illustre par ses leçons: il amassa de grands biens qu'il employa à dresser une bibliothèque de plus de trente mille volumes. Sa passion pour les livres contribua beaucoup à la conservation des ouvrages d'*Aristote*. Il mourut fort-vieux à Rome, miné par la goutte. Le mérite de *Tyrannion* ne se bornoit point à arranger des livres ; il savoit en faire usage. Lorsque *César* étoit en Afrique pour faire la guerre à *Juba*, *Cicéron* et *Atticus* se promirent de convenir d'un jour pour assister à la lecture que *Tyrannion* leur feroit d'un de ses ouvrages. *Atticus* l'ayant entendu lire sans son ami, en reçut des reproches : « Quoi ! lui dit *Cicéron*, j'ai refusé plusieurs fois d'entendre cette lecture parce que vous étiez absent, et vous n'avez pas daigné m'attendre pour partager ce plaisir avec moi ! Mais je vous pardonne cette faute, en faveur de l'admiration que vous témoignez pour cet ouvrage. » Il falloit que *Cicéron* fît un grand cas de *Tyrannion*, puisqu'il lui avoit permis d'ouvrir dans sa maison une école de grammaire, où il donnoit des leçons de cet art à quelques jeunes Romains, et entre autres au fils de son frère *Quintus*, et sans doute aussi au fils de *Cicéron* même. — Il y a eu un autre TYRANNION, ainsi nommé parce qu'il fut disciple du précédent, *Dioclès* étoit son premier nom. Il étoit de Phénicie. Il fut prisonnier dans la guerre de *Marc-Antoine* et d'*Auguste*, et

acheté par un affranchi de l'empereur nommé *Dymas*. Il fut ensuite donné à *Terentia* qui l'affranchit. Elle avoit été femme de *Cicéron* et en avoit été répudiée. Ce second *Tyrannion* ouvrit une école dans Rome et composa 68 livres. Il en fit un pour prouver que la langue latine descendoit de la langue grecque ; et un autre qui contenoit une correction des poëmes d'*Homère*... *Voyez* aussi APELLICON.

TYRANUS, *Voyez* l'article de JUCUNDUS.

TYRCONEL, (le duc de) *Voy.* III. TALBOT.

TYRESIAS, *Voy.* TIRESIAS.

TYRO, (Myth.) l'une des Néréides, fut mère de *Nélée*, de *Pélias*, d'*Eson*, d'*Amithaon* et de *Pherès*... Voyez ENIPÉE *et* TIRON.

TYRRHUS, gardien des troupeaux du roi *Latinus*. Un cerf qu'il avoit apprivoisé ayant été tué par *Ascagne*, fut la première cause de la guerre entre les Troyens et les Latins : leçon que les potentats devroient sans cesse avoir sous les yeux. Rien de plus intéressant que le tableau que fait *Virgile* de cet animal. C'est un des plus beaux endroits du septième livre de *l'Enéide ;* on admire sur-tout ces vers :

Ille manum patiens mensaque assuetus herili,
Errabat sylvis ; rursumque ad limina nota
Ipse domùm serâ quamvis se nocte ferebat.

TYRTHÉE, poëte Grec, né, à ce que l'on croit, à Athènes, où il fut quelque temps maître d'école, fit une grande figure dans la seconde guerre que les Macédoniens eurent avec les Messéniens. Il excelloit à célébrer la valeur guerrière. Les Spartiates qui assiégeoient alors Messène, avoient reçu plusieurs échecs qui avoient abattu leur courage. L'oracle de Delphes leur ordonna de demander aux Athéniens un homme capable de les aider de ses avis et de ses lumières. *Tyrthée* leur fut envoyé. Il étoit mal fait, petit, boiteux et borgne. On rit en voyant un pareil général ; il fut battu dans trois sorties que firent les ennemis. Les rois de Sparte étoient d'avis de lever le siége et de se retirer ; mais *Tyrthee* seul fidelle à l'oracle s'y opposa, et prononça à la tête de l'armée des vers pour relever le courage des soldats. A peine les Lacédémoniens les eurent-ils entendus, que ne respirant que l'amour de la patrie et le mépris de la mort, ils attaquèrent les Messéniens avec fureur ; et la victoire qu'ils remportèrent en cette occasion et la prise de Messène, terminèrent à leur avantage une guerre qu'ils ne pouvoient plus soutenir. Ils accordèrent à *Tyrthée* le droit de bourgeoisie ; titre qui ne se prodiguoit pas à Lacédémone, et qui par-là devenoit infiniment honorable. Le peu qu'il nous reste de ses poésies dans le recueil des *Poëtes Grecs* de *Plantin*, Anvers, 1568, in-8°, fait connoître que son style étoit plein de force et de noblesse. Il paroît lui-même transporté de l'ardeur dont il vouloit enflammer l'esprit de ses auditeurs :

Tyrtæusque mares animos in Martia bella
Versibus exacuit.

Horat. in Art. Poët.

Voyez la traduction en vers françois des fragmens de *Tyrthée*, par *Poinsinet de Sivry*.

TYRWHITT, (Thomas) Anglois, né en 1730, mort en 1786, a publié un *Commentaire sur Shakespeare* et d'excellentes éditions des œuvres de *Chaucer* et de la poétique d'*Aristote*.

TYSIAS, rhéteur célèbre, que *Cicéron* regardoit comme l'inventeur de la rhétorique.

TYSILIO, poëte du pays de Galles, mort au commencement du 7e siècle, a laissé une *Chronique* historique dont *Geoffroi de Montmouth* a profité dans la composition de son histoire.

TYSSENS, (Pierre) peintre Flamand, né à Anvers en 1625, mort en 1692, commença à peindre le portrait et s'éleva ensuite au genre de l'histoire où il excella. — Son fils réussit dans la représentation des fleurs et des oiseaux.

TYTLER, (Guillaume) Ecossois, né à Edimbourg en 1711, mort dans ces derniers temps, a publié une *Défense* de *Marie* reine d'Ecosse, et a été l'éditeur des *Poésies* de *Jacques I*, précédées d'un discours très-érudit sur la littérature Ecossoise.

I. TZETZÈS, (Isaac) littérateur Grec, vivoit vers l'an 1170. Il publia sous son nom un ouvrage dont son frère *Jean* l'avoit gratifié. Ce sont les Commentaires sur *Lycophron*, que *J. Potter* a insérés tout au long dans la belle édition qu'il donna de ce poëte, à Oxford, en 1697, in-fol., et dont nous parlons dans l'article suivant, n.° V.

II. TZETZÈS, (Jean) poëte Grec, frère du précédent, mourut vers la fin du douzième siècle. A l'âge de 15 ans on le mit sous des maîtres qui lui apprirent les belles-lettres, la philosophie, la géométrie, et même la langue hébraïque. On assure qu'il savoit par cœur toute l'Ecriture-Sainte. Il dit lui-même que «Dieu n'avoit pas créé un homme qui eût été doué d'une mémoire plus excellente que la sienne;» mais peut-être y a-t-il là un peu d'enthousiasme ou de vanité poétique. On a de lui : I. Des *Allégories* sur *Homère*, Paris, 1616, in-8°, qu'il dédia à *Irène* femme de l'empereur *Manuel Comnène*. II. *Histoires mêlées*, Basle, 1546, in-fol. en 13 chiliades, en vers libres ; pleines d'inutilités insipides, écrites d'un style emphatique. III. Des *Epigrammes* et d'autres *Poésies* en grec, dans le recueil des *Poëtes Grecs*, à Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-folio. IV. Des *Ouvrages* de grammaire et de critique et des *Scolies* sur *Hésiode*. V. Des *Commentaires* sur le poëme de *Lycophron*, appelé *l'Alexandre* ou *la Cassandre*. Il a renfermé dans cet ouvrage une infinité de choses utiles pour entendre l'Histoire et la Fable. Ils peuvent servir même à l'intelligence de divers endroits obscurs et difficiles qui se rencontrent dans les autres auteurs.

U

UBALDINI, (l'etruccio) enlumineur célèbre, a rendu chers et recherchés les manuscrits qu'il a ornés de ses miniatures. On voit en Angleterre un chef-d'œuvre de lui, contenant des sentences tirées de l'Ecriture-Sainte, et qui fut fait par l'ordre du chancelier *Bacon* pour ladi *Lumley*. *Ubaldini* mourut au milieu du 16e siècle.

UBALDIS, (Balde de) *Voy.* I. BALDE.

UBERTI, (*Fasio*, c'est-à-dire *Bonifacio* de gli) poëte et géographe Florentin du 14e siècle, a fait un poëme géographique italien, sous ce titre: *Ditta mundo* ou *Dicta mundi*. Il fut imprimé à Vicence, 1474, in-fol.; à Venise, 1501, in-4°, et plusieurs fois depuis; mais il n'y a que la première édition qui soit rare et recherchée.

UBIQUISTES, *Voy.* BRENTIUS.

UDALRIC, *Voyez* ULRIC.

UDEN, *Voy.* VAN-UDEN.

UDINE, (Jean d') *Voyez* JEAN, n.° LXXXII.

UGHELLI, (Ferdinand) né à Florence le 21 mars 1595, d'une bonne famille, entra chez les Cisterciens. Il eut divers emplois honorables dans son ordre, et devint abbé de Trois-Fontaines à Rome, procureur de la province et consultateur de la congrégation de l'*Index*. Son humilité lui fit refuser les évêchés qui lui furent offerts par les souverains pontifes; mais il accepta les pensions qu'*Alexandre VII* et *Clément IX* lui donnèrent. Ce savant mourut à Rome le 19 mai 1670, à 75 ans, aussi estimé pour ses connoissances que pour ses vertus. On a de lui un Ouvrage important et plein de recherches, sous le titre d'*Italia sacra*; dans lequel il a exécuté sur les évêques d'Italie, ce que *Sainte-Marthe* avoit fait pour les églises de France. Il y en a deux éditions: l'une de Rome, in-fol. en 9 vol. imprimés depuis 1641 jusqu'en 1662; l'autre de Venise, 10 vol. in-folio, dont le premier est de l'an 1717, et le dernier de 1722. Cette édition est fort augmentée et perfectionnée, et on y a ajouté une table dans le 10e volume; mais elle est remplie de fautes d'impression.

UGONIUS, (Matthias) évêque de Famagouste en Chypre, au commencement du 16e siècle. On a de lui: I. Un *Traité de la dignité Patriarcale*, en forme de dialogue, imprimé à Basle en 1507. II. Un *Traité des Conciles*, appelé *Synoda Ugonia*, imprimé à Venise l'an 1563, in-fol.; approuvé par un Bref de *Paul III* du 16 décembre de l'an 1553. C'est un des meilleurs ouvrages et des plus rares qui se soient faits dans le 16e siècle sur ce sujet. On prétend qu'il fut supprimé

secrétement par la cour de Rome, parce qu'elle crut appercevoir dans ce livre des maximes quelquefois opposées à ses usages, et des passages favorables aux libertés de l'église de France. Plusieurs bibliographes l'ont annoncé sous ces différentes dates, 1531, 32, 34, 1565 et 68; mais c'est la même édition. Le feuillet seul du titre a été changé, pour des raisons particulières que l'on ignore.

ULACQ, (Adrien) mathématicien de Gand, a donné : I. Une Trigonométrie latine, *Goudæ*, 1633, in-fol. II. *Logarithmorum Chiliades centum*, 1628, in-fol., traduites en françois, in-8°, et dont *Ozanam* a beaucoup profité.

ULADISLAS, *Voyez* LADISLAS.

ULASTA, jeune fille de Bohême, entra au service de *Libussa* épouse du duc *Prézemislas*, qui prit soin de la faire élever dans les usages des autres femmes Sarmates, habiles dans les exercices guerriers : elle surpassa bientôt ses compagnes dans l'art de décocher une flèche, de monter à cheval et de lancer le javelot. Trompée par un amant infidelle, elle conçut la haine la plus furieuse contre les hommes, la fit partager à d'autres femmes, qui dans une nuit égorgèrent leurs frères et leurs époux, et se rangèrent en armes sous les ordres d'*Ulasta*, pour donner à la Pologne un nouveau gouvernement. Celle-ci recrutant une armée assez considérable de guerrières, battit d'abord les troupes de *Prézemislas*, mais ayant donné dans une embuscade elle y fut tuée; et sa mort termina une guerre aussi sanglante que singulière.

ULFELD *ou* ULEFELD, (Cornifix *ou* Corfits, comte d') étoit le dixième fils du grand chancelier de Danemarck, d'une des premières maisons du royaume. *Christiern IV* le fit grand maître de sa maison et vice-roi de Norwége, et lui fit épouser sa fille naturelle; mais *Fréderic III* fils et successeur de *Christiern IV*, craignant son ambition, lui fit essuyer plusieurs désagrémens. Le comte sortit secrétement de Danemarck et se retira en Suède. La reine *Christine* le reçut très-bien et l'employa dans plusieurs négociations importantes. Mais lorsque cette princesse eut abdiqué le trône, il tomba dans la disgrace des Suédois et fut mis en prison. Ayant trouvé le moyen de s'évader, il se retira à Copenhague, avant que d'avoir obtenu l'abolition de ce qu'il avoit fait contre son souverain. *Fréderic III* le fit alors arrêter et l'envoya avec la comtesse sa femme dans l'isle de Bernholm; mais peu de temps après il leur permit de voyager. A peine étoient-ils partis, qu'on prétendit avoir découvert une horrible conspiration que le comte avoit tramée contre son prince. Il avoit, dit-on, proposé à l'électeur de Brandebourg de détrôner le roi de Danemarck, et de faire passer la couronne sur la tête de ce monarque. Quoi qu'il en soit de cette accusation, *Ulfeld* fut condamné à être écartelé le 24 juillet de l'an 1663, comme atteint du crime de lèse-majesté au premier chef. L'arrêt fut exécuté sur une statue de cire en effigie. Il en reçut

la

la nouvelle à Bruges, d'où il partit aussitôt pour se rendre à Basle. Il vécut quelque temps inconnu avec trois de ses fils et une fille; mais une querelle survenue entre un de ses fils et un bourgeois de la ville, le fit reconnoître. Contraint d'abandonner cet asile quoique tourmenté par la fièvre, il descendoit le Rhin dans un bateau, lorsqu'ayant été saisi du froid il en mourut, âgé de 60 ans, en février 1664, et fut enterré au pied d'un arbre. Ses talens auroient pu le rendre utile à son roi et à sa patrie; mais il ne s'en servit que pour perdre l'un et l'autre, et pour se perdre lui-même par son ambition, son orgueil et son humeur inquiète.

ULIVELLI, (Côme) peintre de Florence, né en 1622, fut élève de *Daniel* de *Volterre*, et renommé pour la peinture à l'huile et à fresque. On admire ses tableaux en ce dernier genre dans les églises de l'Annonciation, du Saint-Esprit et des Carmes de Florence, et sur-tout dans celle-ci la *Mort d'Elisée*.

I. ULLOA y PEREIRA, (Louis de) poëte Espagnol, né à Toro dans le royaume de Léon, acquit quelque réputation sous le règne de *Philippe IV*, par ses *Sonnets* et ses autres poésies. La protection du duc *d'Olivares* lui fit accorder le gouvernement de Léon, dont il se démit quelque temps avant sa mort, arrivée en 1660. *Baillet* dit dans ses *Jugemens des Savans*, que c'étoit un de ces poëtes facétieux et plaisans, dont la cour de *Philippe* étoit remplie. Son talent pour le comique ou le burlesque, ne l'empêchoit pas de s'exercer quelquefois dans le sérieux et d'y réussir. Ses ouvrages ont été imprimés en Espagne, 1674, in-4.° Le meilleur de ses poëmes est celui de *Rachel* ou les *Amours d'Alphonse VIII*, dont la traduction a été insérée dans le second volume des *Mélanges de Littérature étrangère*. *Voyez* la *Bibliothèque de Nicolas Antoine* et les *Jugemens des Savans*, édition de Paris, in-4°, avec les notes de *la Monnoye*; tome V, page 215.

II. ULLOA, (Dom Antonio) né en 1716, mort en 1795, n'avoit que 18 ans lorsqu'il fut adjoint aux savans envoyés au Pérou pour y mesurer un degré du méridien et déterminer la figure de la terre. A son retour, il fut fait prisonnier par les Anglois, et étant revenu ensuite en Espagne, il fut envoyé de nouveau en Amérique en qualité de gouverneur de la Louisiane. On a traduit en François, en deux vol. in-4°, ses *Voyages historiques* dans l'Amérique méridionale.

ULPHILAS *ou* GULPHILAS, évêque des Goths qui habitoient dans la Mœsie, partie de la Dacie, florissoit vers l'an 370 sous l'empire de *Valens*, dont il obtint une permission pour autoriser les Goths à habiter la Thrace; mais pour l'obtenir il embrassa l'arianisme. On croit qu'*Ulphilas* a été l'inventeur des lettres gothiques: au moins il est certain qu'il a été le premier qui ait traduit la Bible en langue des Goths; et c'est peut-être ce qui a donné lieu de lui attribuer cette invention, parce qu'avant cette traduction, les lettres gothiques n'étoient connues que de très-peu de personnes. Connoissant la lan-

gue grecque, il en emprunta quelques caractères pour les unir à ceux de sa langue naturelle et en forma un nouvel alphabet runique, qu'il composa de 26 lettres classées dans un nouvel ordre, et auxquelles il donna de nouvelles dénominations. On est persuadé qu'il n'existe de cette traduction d'*Ulphilas*, que les seuls Evangiles : c'est ce qu'on nomme le *Codex Argenteus* d'*Ulphilas*, parce qu'il est écrit en lettres d'or et d'argent. Ce rare et précieux Manuscrit est conservé dans la bibliothèque d'Upsal. Le célèbre *François Junius* et *Thomas Mareschal* en ont donné une édition à Dordrecht en 1665, in-4°, avec des notes. Cette traduction a encore été publiée à Stockholm, l'an 1671, in-4°, avec une version suédoise, islandoise et la vulgate latine.

ULPIEN, (*Domitius Ulpianus*) célèbre jurisconsulte, fut tuteur, et depuis secrétaire et ministre de l'empereur *Alexandre Sévère*. Il s'éleva jusqu'à la dignité de préfet du Prétoire, qui étoit la plus considérable de l'empire. Son attachement aux superstitions païennes lui inspira une haine violente contre les Chrétiens qu'il persécuta cruellement. Il fut tué par les soldats de la garde Prétorienne l'an 226. (*Voy.* EPAGATHE.) Il nous reste de lui 29 titres de *Fragmens* recueillis par *Anien*, qui se trouvent dans quelques éditions du Droit civil; ils sont curieux pour connoître les mœurs des Romains.

I. ULRIC, (Saint) évêque d'Augsbourg, d'une maison illustre d'Allemagne, mort en 973, à 83 ans, se signala dans son diocèse par un zèle apostolique. *Jean XV* le mit dans le catalogue des Saints au concile de Latran tenu en 993; et c'est le premier exemple de canonisation faite solennellement par les papes. Les abus qui s'étoient glissés dans cette matière, et le culte rendu à des personnes regardées comme dignes de cet honneur sur des preuves trop légères, avoient obligé le grand pontife des Chrétiens à évoquer à lui la décision de ce genre de causes.

II. ULRIC ou UDALRIC, moine de Cluni, né à Ratisbone vers l'an 1018, et mort au monastère de la Celle le 14 juillet 1093, fut l'une des plus grandes lumières de l'Ordre monastique. Il nous reste de lui, dans le *Spicilège* de Dom *d'Acheri*, un Recueil des *Anciennes Coutumes de Cluni*, qui peut servir à faire connoître quelques usages de son siècle.

ULRIQUE ÉLÉONORE DE BAVIERE, seconde fille de *Charles XI* roi de Suède, et sœur de *Charles XII*, naquit en 1688. Elle gouverna la Suède, pendant l'absence de son frère, avec une sagesse que ce monarque ne put s'empêcher d'admirer. Après la mort de *l'Alexandre* du Nord, elle fut proclamée reine l'an 1719 par les suffrages unanimes de la Nation. Elle céda la couronne à son mari *Fréderic*, prince héréditaire de Hesse-Cassel, l'année d'après; mais elle régna avec lui. Les Etats assemblés à Stockholm, engagèrent cette princesse à renoncer solennellement à tout droit héréditaire sur le trône, afin qu'elle ne parût le tenir que des suffrages libres de la nation.

Le pouvoir arbitraire fut alors aboli; les Etats prescrivirent une forme de gouvernement qu'ils firent ratifier par la princesse; l'autorité du trône fut tempérée par celle des Etats et du Sénat, et le peuple fut rétabli dans ses anciens droits que *Charles XII* avoit tous violés. *Ulrique-Eléonore* employa les ressources de son génie, pour rappeler dans son royaume la paix, et avec elle les arts, le commerce et l'abondance. Elle mourut le 6 décembre 1741, à 54 ans, chéric et adorée de ses sujets qui la regardoient comme leur mère. – Il ne faut pas la confondre avec *Ulrique-Eléonore*, fille de *Fréderic III* roi de Danemarck, qui épousa *Charles XI* roi de Suède, en 1680, et qui fut mère de *Charles XII*. Cette princesse vertueuse mourut en 1693, d'une maladie causée par les chagrins que lui donnoit son époux. *Charles XI* avoit dépouillé de leurs biens un grand nombre de ses sujets, en établissant contre eux une espèce de cour de justice nommée la Chambre des Liquidations. Une foule de citoyens ruinés par cette commission, remplissoient les rues de Stockholm et venoient tous les jours pousser des cris inutiles à la porte du palais. La reine secourut ces malheureux de tout ce qu'elle avoit. Elle leur donna son argent, ses pierreries, ses meubles, ses habits mêmes. Quand elle n'eut plus rien à leur donner, elle se jeta en larmes aux pieds de son mari, pour le prier d'avoir compassion de ses sujets. Le roi lui répondit gravement : *Madame, nous vous avons prise pour nous donner des enfans, et non des avis*, ainsi que nous l'avons rapporté à l'article de *Charles XI*.

ULUG-BEIG, prince Persan, s'attacha à l'astronomie. Son *Catalogue des Etoiles fixes*, rectifié pour l'année 1434, fut publié par le savant *Thomas Hyde*, à Oxford, en 1665, in-4°, avec des Notes pleines d'érudition. Ce prince fut tué par son propre fils en 1449, après avoir régné à Samarcande environ 40 ans. Outre l'Ouvrage dont nous avons parlé, on lui en attribue un autre sur la chronologie, intitulé : *Epochæ celebriores Chataïorum, Syro-Græcorum, Arabum, Persarum et Charasmiorum*. Il a été traduit en latin par *Jean Greaves*, et publié à Londres avec l'original arabe, 1650, in-4.°

ULUZZALI, *Voyez* LOUCHALI.

ULYSSE, (Mythol.) roi de l'isle d'Ithaque dans la mer Egée, fils de *Laërte* et d'*Anticlée*, épousa *Pénélope* fille d'*Icare*, qu'il aima passionnément. Craignant d'être obligé de la quitter, il contrefit l'insensé pour ne point aller au siége de Troye. Mais *Palamède* découvrit cette ruse, en mettant son fils *Télémaque* encore enfant devant le soc d'une charrue qu'il faisoit tirer par des bœufs. *Ulysse* de crainte de blesser son fils, leva la charrue. Cette attention découvrit sa feinte et il fut contraint de partir; mais gardant au fond du cœur une haine implacable pour *Palamède* (*Voy.* cet article), qu'il ne tarda pas de satisfaire. Il rendit de grands services aux Grecs par sa prudence et ses artifices. Ce fut lui qui alla chercher *Achille* chez *Lycomède*, où il le trouva déguisé en femme. Il le découvrit, en présentant aux dames de la cour, des bijoux parmi lesquels

il y avoit des armes, sur lesquelles ce jeune prince se jeta aussitôt. Il l'amena au siége de Troye, et y apporta en même temps les flèches d'*Hercule* que ce héros avoit données à son ami *Philoctète*. *Ulysse* enleva le *Palladium* avec *Diomède*, tua *Rhésus* roi de Thrace dont il amena les chevaux blancs au camp des Grecs; il fut un de ceux qui s'enfermèrent dans le cheval de bois, et contribua par son courage à la prise de Troye. Pour prix de ses exploits et de son éloquence, les capitaines Grecs lui adjugèrent après la mort d'*Achille*, les armes de ce héros qu'il disputa à *Ajax*. (*Voy.* ce mot.) Troye ayant été prise et réduite en cendres, il tua *Orsiloque* fils d'*Idomenée* roi de Crète qui s'opposoit à ce qu'il eût part au butin. Il immola *Polixène* fille de *Priam*, sur le tombeau d'*Achille*, et précipita du haut d'une tour *Astyanax* fils d'*Hector*. En retournant à Ithaque, il courut plusieurs dangers sur mer, et lutta pendant dix années contre sa mauvaise fortune. Il fit naufrage sur les côtes d'Afrique, et ayant remis à la voile, son vaisseau se brisa auprès de l'isle des Cyclopes, où *Polyphème* dévora 4 de ses compagnons, l'enferma avec le reste dans son antre, d'où ce prince sortit heureusement après avoir crevé le seul œil qu'eût le monstre. De là *Ulysse* s'enfuit aux isles Eoliennes. *Eole*, pour marque de sa bienveillance, lui donna des outres où les vents étoient enfermés. Mais ses compagnons les ayant ouverts par curiosité, les vents s'échappèrent et firent un désordre épouvantable. L'orage jeta *Ulysse* sur les côtes d'Afrique chez les Lestrigons, peuple barbare qu'il quitta bientôt. Ayant abordé dans l'isle de *Circé*, cette enchanteresse eut de lui un fils appelé *Telégone*; et pour le retenir, changea tous ses compagnons en pourceaux: mais il la força l'épée à la main de les lui rendre sous leur première forme. En sortant de l'isle de *Circé*, il descendit aux Enfers où il trouva sa mère *Anticlée* et le devin *Tirésias* qui lui apprirent une partie de sa destinée. De retour sur la terre, les vents le jetèrent sur l'isle des Sirènes, dont il évita les enchantemens en bouchant avec de la cire les oreilles de ses compagnons. Etant sorti de cette isle, il fit naufrage auprès de celle de la nymphe *Calypso* qui voulut en vain se l'attacher. *Neptune* lui ayant suscité une nouvelle tempête, il perdit ses vaisseaux, se sauva sur un morceau de bois, et arriva à Ithaque dans un état si triste qu'il ne fut reconnu de personne. Il se mit cependant parmi les amans de *Pénélope*, pour tendre l'arc qu'on avoit proposé et dont *Pénélope* devoit être le prix. Il en vint à bout, se fit reconnoître, rentra dans le sein de sa famille, et tua tous ses rivaux. (*Voy.* l'art. IRUS.) Quelque temps après il se démit de ses Etats entre les mains de *Télémaque*, parce qu'il avoit appris de l'Oracle qu'il mourroit de la main de son fils. Il fut en effet tué par *Télégone* qu'il avoit eu de *Circé*: (*Voy.* TÉLÉGONE.) Il fut mis au nombre des demi-Dieux. Les aventures d'*Ulysse* font le sujet de l'*Odyssée* d'*Homère* qui le représente comme un héros brave dans les combats, prudent dans les entreprises, sage et éloquent dans les conseils.

Virgile le peint au contraire, comme un fourbe et un scélérat.

UNITAIRES, Voyez *les articles* SOCIN; ORELLIUS; DAVIDIS, etc.

I. UPTON, (Nicolas) Anglois, se trouva au siége d'Orléans en 1428. Il fut depuis chanoine et préceuteur de Sarisbery. *Edouard Bissæus* publia un Traité de ce chanoine: *De Studio militari*, joint à d'autres Ouvrages de même espèce, Londres, 1654, in-fol. *Upton* vivoit encore en 1453.

II. UPTON, (Jacques) savant Anglois, né en 1670, mort en 1749, a publié une très-bonne édition de l'*Art Poëtique* d'*Aristote*. — Son fils, nommé *Jacques* comme lui, mort en 1760, est auteur d'*Observations* sur *Shakespeare* et des notes sur l'*Epictète* d'*Arrien*.

URANIE, (Mythol.) l'une des neuf *Muses*, présidoit à l'astronomie. On la représente sous la figure d'une jeune fille, vêtue d'une robe couleur d'azur, couronnée d'étoiles, soutenant un globe avec les deux mains, et ayant autour d'elle plusieurs instrumens de mathématiques. — URANIE fut aussi le nom de plusieurs Nymphes, et un surnom célèbre de *Vénus*. Sous le nom d'*Uranie*, c'est-à-dire *Céleste*, on adoroit *Venus* comme la Déesse des plaisirs innocens de l'esprit; et on l'appeloit par opposition *Vénus terrestre*, quand elle étoit l'objet d'un culte infame et grossier.

URANIUS, (Henri) *ou* VON DEM HIMMEL, prêtre, savant littérateur, né à Rées dans le duché de Clèves, vers la fin du 15ᵉ siècle, fut recteur du collége d'Emmeric où il travailla à l'instruction de la jeunesse avec beaucoup de zèle pendant 55 ans, et mourut en 1579. *Uranius* possédoit le latin, le grec et l'hébreu: à ces connoissances il joignoit une grande piété et un attachement inviolable à la foi de ses pères. On a de lui: I. *Grammaticæ Hebreæ Compendium*, Cologne 1559, in-12. II. *De usu litterarum servilium*, Cologne 1570: ouvrage relatif au précédent. III. *De re nummariâ, mensuris et ponderibus*, Cologne 1569, in-4.°

URANUS, premier roi du peuple connu depuis sous le nom d'*Atlantes*, fut père de *Saturne* et d'*Atlas*. Ce prince rassembla dans les villes, suivant *Diodore* de Sicile, les hommes qui avant lui étoient répandus dans les campagnes. Il les retira de la vie brutale et désordonnée qu'ils menoient. Il leur enseigna l'usage des fruits et la manière de les garder, et leur communiqua plusieurs inventions utiles. Son empire s'étendoit presque par toute la terre, mais sur-tout du côté du Septentrion et de l'Occident. Comme il étoit soigneux observateur des astres, il détermina plusieurs circonstances de leur révolution. Il mesura l'année par le cours du Soleil, et les mois par celui de la Lune; et il désigna le commencement et la fin des saisons. Les peuples qui ne savoient point encore combien le mouvement des astres est égal et constant, étonnés de la justesse de ses prédictions, crurent qu'il étoit d'une nature plus qu'humaine; et après sa mort ils lui décernèrent les honneurs divins, à cause de son habileté dans l'as-

tronomie, et des bienfaits qu'ils avoient reçus de lui. Ils donnèrent son nom à la partie supérieure de l'Univers, c'est-à-dire au Ciel, tant parce qu'ils jugèrent qu'il connoissoit particulièrement tout ce qui arrive dans le ciel, que pour marquer la grandeur de leur vénération par cet honneur extraordinaire qu'ils lui rendoient. (*Diodore de Sicile.*) *Voyez* Atlas *et* Saturne.

I. URBAIN, (Saint) disciple de l'Apôtre *St. Paul*, fut évêque de Macédoine; mais on ne sait rien de particulier sur sa vie.

II. URBAIN, (Saint) pape après *Calixte I*, le 21 octobre 223, eut la tête tranchée pour la Foi de Jésus-Christ, sous l'empire d'*Alexandre Sévère*, le 25 mai de l'an 230. Il avoit rempli son ministère en homme apostolique.

III. URBAIN II, appelé auparavant *Otton* ou *Oddon*, religieux de Cluni, natif de Châtillon-sur-Marne, parvint aux premiers emplois de son Ordre. *Grégoire VII* Bénédictin comme lui, ayant connu sa piété et ses lumières, l'honora de la pourpre Romaine. Après la mort du pape *Victor III*, il fut placé sur la chaire de *St. Pierre*, le 12 mars 1088. Il se conduisit avec beaucoup de prudence pendant le schisme de l'antipape *Guibert*. Il tint en 1095, le célèbre concile de Clermont en Auvergne. Il y fut ordonné de communier en recevant séparément le Corps et le sang de Jésus-Christ: ce qui prouve que l'usage ordinaire étoit encore de communier sous les deux espèces. On y fit aussi la publication de la première Croisade pour le recouvrement de la Terre-Sainte. Les pèlerinages des Chrétiens d'Occident aux Lieux-Saints, furent l'occasion de cette confédération. Les pèlerins marchoient à la Terre-Sainte en grandes troupes et bien armés; on le voit par l'exemple des 7000 Allemands qui firent ce voyage en 1064, et qui se défendirent si vaillamment contre les voleurs Arabes. Les Musulmans laissoient à la vérité aux Chrétiens leurs sujets le libre exercice de la religion; ils permettoient les pèlerinages, faisoient eux-mêmes celui de Jérusalem qu'ils nomment la *Maison-Sainte* et qu'ils ont en vénération; mais leur haine pour les Chrétiens éclatoit en mille manières; ils les accabloient de tributs, leur interdisoient l'entrée des charges et des emplois, et les obligeoient de se distinguer, en portant un habit qui passoit pour méprisable parmi eux; enfin, ils leur défendoient de construire de nouvelles églises et les tenoient dans une contrainte qui pouvoit être regardée comme une persécution perpétuelle. Ce furent ces mauvais traitemens qui excitèrent le zèle d'*Urbain II*; mais les Croisades ne servirent pas beaucoup aux Chrétiens de l'Orient, et elles corrompirent ceux de l'Occident. (*Voyez* le Discours de l'abbé *Fleury*, sur les Croisades.) *Urbain* mourut à Rome le 29 juillet 1099, après avoir conduit le vaisseau de l'Eglise, dit le P. *Longueval*, avec autant de sagesse que de courage. Il combattit à la fois un antipape violent et accrédité, un empereur schismatique, un roi de France peu réglé dans ses mœurs, un

roi d'Angleterre violent et peu religieux, et des prélats concubinaires et simoniaques. On a de lui *LIX Lettres*, dans les *Conciles* du P. *Labbe*. Dom *Ruinart* a écrit sa *Vie* en latin : elle est aussi curieuse qu'intéressante. On la trouve dans les œuvres posthumes de Dom *Mabillon*.

IV. URBAIN III, appelé auparavant *Hubert Crivelli*, archevêque de Milan sa patrie, fut élu pape après *Lucius III* à la fin de novembre 1185. Il eut de grandes contestations avec l'empereur touchant les terres laissées par la comtesse *Mathilde* à l'église de Rome. Il l'auroit excommunié si on ne lui avoit fait sentir l'imprudence de cette démarche. Ce pontife mourut à Ferrare le 19 octobre 1187 après avoir appris la funeste nouvelle de la prise de Jérusalem par *Saladin*. Ce fut cette perte qui avança sa dernière heure. Son zèle étoit ardent; mais il ne fut pas toujours éclairé.

V. URBAIN IV, (Jacques Pantaléon, dit *de Court-Palais*) né à Troyes en Champagne d'un savetier, s'éleva par son mérite. D'abord archidiacre de Laon, ensuite de Liége, il avoit été fait évêque de Verdun, légat apostolique en diverses contrées, patriarche de Jérusalem. Enfin après la mort d'*Alexandre IV* il fut placé sur la chaire pontificale le 29 août 1261. Il publia une Croisade contre *Mainfroi* usurpateur du royaume de Sicile en 1263 ; institua la fête du Saint-Sacrement qu'il célébra pour la première fois le jeudi d'après l'Octave de la Pentecôte 1264. Il fit composer l'Office de cette fête par *St. Thomas* d'Aquin ; c'est le même que nous récitons encore. Mais le pape *Urbain* étant mort en cette même année à Pérouse, la célébration de cette solennité fut interrompue pendant plus de 40 ans. Elle avoit été ordonnée dès l'année 1246 par *Robert de Torote* évêque de Liége, à l'occasion des révélations fréquentes qu'une sainte religieuse Hospitalière, nommée *Julienne*, recevoit depuis longtemps. *Urbain* n'oublia pas sa patrie lorsqu'il fut pape. Il offrit la Sicile à *Charles d'Anjou* frère de *St. Louis* ; il fut toujours attaché aux François et sur-tout aux Champenois. Non content d'avoir construit ou rétabli dans différentes villes des temples magnifiques, il convertit sa maison paternelle de Troye en une église dédiée à *St. Urbain*. On a d'*Urbain IV* une Paraphrase du *Miserere* dans *la Bibliothèque des Pères* ; et *LXI Lettres* dans le *Trésor des Anecdotes* du Père *Martenne*. Elles peuvent servir à l'histoire ecclésiastique et profane de ce temps-là. On voit dans ces Lettres un exemple remarquable de bonté. Dans le temps qu'il etoit archidiacre à Liége, le pape *Innocent IV* étant à Lyon l'envoya en Allemagne pour quelques affaires de l'église Romaine. Là, trois gentilshommes du diocèse de Trèves le firent prendre et le retinrent quelque temps prisonnier après lui avoir volé ses chevaux, son argent et d'autres meubles. « Lorsqu'il fut pape, ces gentilshommes, dit *Fleury*, lui offrirent de lui restituer ce qu'ils lui avoient pris et de lui donner satisfaction pour l'insulte, demandant seulement dispense d'aller en personne recevoir l'absolution de

l'excommunication qu'ils avoient encourue, attendu les périls des chemins et les ennemis qu'ils avoient. Le pape donna la permission au prieur des Frères-Prêcheurs de Coblentz de les absoudre et de leur déclarer ensuite qu'il leur remettoit libéralement en vue de Dieu tout le tort et l'injure qu'ils lui avoient faits : leur enjoignant seulement de s'abstenir désormais de pareilles violences. » La lettre est du 9 juillet 1264. Ainsi le pontife oublia les injures faites au légat tandis que des particuliers obscurs cherchent à se venger de torts bien moins graves. *Urbain IV* ne dut son élévation qu'à lui-même, et eut le mérite de parvenir par ses talens et ses vertus de la classe la plus obscure au sommet de la grandeur ; mais il n'exerça jamais lui-même le métier de savetier, comme *Voltaire* l'a prétendu ; il vint très-jeune à Paris pour faire ses études et non pour raccommoder des souliers. *Voyez* l'Histoire ecclésiastique de *Fleury*, liv. 83, n.º 5.

VI. URBAIN V, (Guillaume *de Grimoald*) fils du baron *du Roure* et d'*Emphelise de Sabran* sœur de *St. Elzear*, né à Grisac diocèse de Mende dans le Gévaudan ; se fit Bénédictin et fut abbé de Saint-Germain d'Auxerre, puis de Saint-Victor de Marseille. Après la mort d'*Innocent VI*, il obtint la papauté le 27 octobre 1362. Le saint Siége étoit alors à Avignon ; *Urbain V* le transféra à Rome en 1367. Il y fut reçu avec d'autant plus de joie, que depuis 1304 que *Benoît XI* sortit de cette ville, aucun pape n'y avoit résidé. L'an 1370 *Urbain* quitta Rome pour revenir à Avignon. *Ste Brigitte* lui fit dire de ne pas entreprendre ce voyage, parce qu'il ne l'achèveroit pas. Il partit cependant et arriva le 24 septembre à Avignon où il fut aussitôt attaqué d'une grande maladie qui l'emporta le 19 décembre. Le pape *Urbain V* avoit bâti plusieurs églises, fondé divers chapitres de chanoines, et signalé son pontificat en réprimant la chicane, l'usure, le dérèglement des ecclésiastiques, la simonie, et la pluralité des bénéfices. Il entretint toujours mille écoliers dans diverses universités, et il les fournissoit des livres nécessaires. Il fonda à Montpellier un collége pour douze étudians en médecine. Pour avoir plus à donner à l'indigence, il ne donna rien à sa famille. A l'exception de son frère qu'il décora de la pourpre et d'un neveu qu'il fit évêque de Saint-Papoul, il n'augmenta la fortune d'aucun ; il ne souffrit pas même que son père qui vivoit encore lorsqu'il fut élu pape, acceptât du roi *Jean* une pension de 600 livres que ce prince vouloit lui faire à sa considération. Tendre père des pauvres, il leur distribuoit des remèdes et des alimens, donnoit des conseils à ceux que la chicane poursuivoit injustement, plaçoit des filles exposées à se perdre, soutenoit les familles honorables tombées dans la misère. Sa vie étoit d'un pénitent austère ; et quoiqu'il eût mis dans sa table la plus grande frugalité, il partageoit encore avec les indigens le peu de mets qu'on lui servoit. On a de lui quelques *Lettres* peu importantes.

VII. URBAIN VI, (Barthélemi) *Prignano*) natif de Naples et archevêque de Bari, fut

élevé sur la chaire de *St. Pierre* contre les formes ordinaires, n'étant pas cardinal, et dans une espèce de sédition du peuple le 9 avril 1378. Les cardinaux élurent peu de temps après le cardinal *Robert de Genève* qui prit le nom de *Clément VII*. Cette double élection fut l'origine d'un schisme aussi long que fâcheux qui déchira l'église. *Urbain* fut reconnu par la plus grande partie de l'Empire, en Bohême, en Hongrie, en Angleterre. L'an 1383 le pontife fit prêcher une Croisade en Angleterre contre la France et contre le pape *Clément VII* son compétiteur; et pour la soutenir, il ordonna la levée d'une décime entière sur toutes les églises d'Angleterre : *Car*, dit FROISSARD, *les gens de guerre ne se payent pas de pardons.* Un évêque fut chargé de cette armée ecclésiastique, qui se battit également contre les Clémentins et les Urbanistes, et qui finit par être dissipée. *Urbain* au désespoir, fit arrêter six de ses cardinaux qui avoient, disoit-on, conspiré de le faire déposer et brûler comme hérétique. Ce complot étoit réel; *Urbain* fit mourir les coupables, après leur avoir fait subir la question la plus cruelle. Il n'excepta qu'un cardinal évêque de Londres qu'il délivra à la prière du roi d'Angleterre. Une telle conduite n'étoit guère propre à lui attirer des amis; ses plus intimes l'abandonnèrent de jour en jour. Sa cour étoit un désert. Il n'en devint que plus dur et inflexible. Aussi sa mort arrivée en 1389 fut une fête pour le peuple : il avoit cependant du mérite et des vertus. Grand canoniste, ami des gens de lettres, ennemi de la simonie et du faste, dur à lui-même, portant sans cesse le cilice, patient dans l'adversité, sensible au malheur des autres; en un mot digne d'être pape, s'il ne l'avoit jamais été. Mais dès qu'il eut obtenu cette dignité, il montra un zèle indiscret qui aliéna les esprits. Le lendemain de son couronnement il invectiva les autres prélats de sa cour, et quelques jours après il ne traita pas mieux les cardinaux. Ce furent tous les jours de nouvelles scènes qui marquoient dans son caractère autant de bizarrerie que de dureté. Tantôt affectant un grand mépris pour les richesses, il renvoyoit avec des injures les collecteurs des revenus du saint Siége : tantôt affichant sa supériorité sur les premières têtes de l'Europe, il disoit qu'il sauroit bien se faire justice des rois de France et d'Angleterre dont les divisions avoient causé tant de maux à la Chrétienté. Ces manières si déplacées firent penser aux cardinaux que le faite des honneurs *avoit ebranlé le cerveau de ce Pontife.* (Hist. de l'Eglise Gallic. Liv. 41.) *Urbain* avoit fait, le 11 avril 1389, trois Institutions mémorables. La première fut de diminuer encore l'intervalle du Jubilé; il le fixa à 33 ans, se fondant sur l'opinion que *Jésus-Christ* a vécu ce même nombre d'années sur la terre. La seconde Institution fut la fête de la Visitation de la *Sainte Vierge.* Enfin il statua qu'à la fête du Saint-Sacrement on pourroit célébrer nonobstant l'interdit; et que ceux qui accompagneroient le Viatique depuis l'église jusque chez un malade, et de chez le malade à l'église, gagneroient cent jours d'indulgence.

VIII. URBAIN VII, Romain, appelé auparavant *Jean-Baptiste Castagna*, et cardinal sous le titre de *Saint-Marcel*, obtint la tiare après *Sixte-Quint*, le 15 septembre 1590. Ce pape qui l'aimoit beaucoup, l'avoit regardé comme son successeur. Il dit un jour aux cardinaux que *les poires étoient pourries*, *qu'il leur falloit des châtaignes;* faisant allusion aux poires qu'il portoit dans ses armoiries et aux châtaignes qui étoient celles de la famille de *Castagna*. La piété et la science d'*Urbain VII* faisoient attendre de grandes choses de son gouvernement; mais il mourut 12 jours après son élection, le 27 du même mois. Sa résignation éclata dans ses derniers momens. *Le Seigneur*, dit-il avant que d'expirer, *me dégage des liens qui auroient pu m'être funestes.*

IX. URBAIN VIII, de Florence (*Maffeo Barberino*) monta sur le trône pontifical après le pape *Grégoire XV*, le 6 août 1623. Il réunit le duché d'Urbin au saint Siége; il approuva l'ordre de la Visitation, confirma les Capucins dans la possession du titre de *vrais Enfans de St. François*, (*Voy.* BASCHI) et supprima les Jésuitesses en 1631. Il donna en 1642 une Bulle qui renouvelle celles de *Pie V* contre *Baïus* et les autres qui défendent de traiter des matières de la grace. La même Bulle d'*Urbain* déclare que l'*Augustin* de *Jansenius* renferme des propositions déjà condamnées. Il publia la même année une Bulle sur un objet différent. Cette nouvelle constitution défendoit de prendre du tabac dans l'église sous peine d'excommunication. Ce fut à ce sujet qu'on vit *Pasquin* se plaignant de la sévérité du pape, se servir de ce passage de *Job : Contrà folium quod vento rapitur, ostendis potentiam tuam, et stipulam siccam persequeris.* « « Vous faites éclater votre puissance contre une feuille que le vent emporte, et vous persécutez une paille sèche. » Ce pontife mourut le 29 juillet 1644, après avoir rempli tout ce qu'on est en droit d'attendre d'un pape vertueux et éclairé. Il entendoit si bien le grec, qu'on l'appeloit l'*Abeille Attique*, et il réussissoit dans la poésie latine. Il corrigea les hymnes de l'Eglise. Ses *Vers latins sacrés* ont été imprimés à Paris au Louvre, in-folio, avec beaucoup d'élégance, sous ce titre : *Maffei Barberini Poëmata*. Les plus considérables de ses pièces sont : I. Des *Paraphrases* sur quelques *Pseaumes* et sur quelques *Cantiques* de l'Ancien et du Nouveau Testament. II. Des *Hymnes* et des *Odes* sur les Fêtes de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge et de plusieurs Saints. III. Des *Epigrammes* sur divers hommes illustres. Ces différens ouvrages ont de la noblesse; mais ils manquent de chaleur et d'imagination. On a encore de lui des *Poësies Italiennes*, Rome 1640, in-12. Ce fut *Urbain VIII* qui donna le titre d'*Eminentissime* aux cardinaux, aux trois électeurs ecclésiastiques, et au grand maître de Malte. *Voy.* II. MALACHIE.

X. URBAIN DE BELLUNO, (*Urbanus Valerianus* ou *Bolzanus*) Cordelier et précepteur du pape *Léon X*, mort en 1524, à 84 ans, est le premier, selon

Vossius, qui ait donné une *Grammaire* grecque en latin qui mérite quelque estime, in-4°, Paris 1543. Il a donné aussi une Collection d'anciens grammairiens, sous le titre de : *Thesaurus Cornucopiæ*, Venise 1496, in-folio.

URBANISTES, *Voyez* CLAIRE.

URBANO, *Voyez* SAINT-URBAIN.

URBIN, *Voy.* BRAMANTE.

URCÆUS, (Antoine) surnommé *Codrus*, né en 1446 à Herberia ou Rubiera ville du territoire de Reggio, enseigna les belles-lettres à Forli, avec des appointemens considérables. De là il passa à Bologne où il fut professeur des langues grecque et latine, et de rhétorique. L'irréligion et le libertinage déshonorèrent sa jeunesse; et quoiqu'il fit l'esprit fort, il ajoutoit foi aux présages les plus ridicules; mais il se repentit de ses impiétés et de ses égaremens, et il mourut à Bologne dans de grands sentimens de piété en 1500, à 54 ans. On mit sur son tombeau pour toute épitaphe : CODRUS ERAM. Sa santé avoit toujours été très-foible. Avec un extérieur doux, il avoit l'humeur bilieuse et sévère. Il étoit avare de louanges, et prodiguoit les critiques, sur-tout à l'égard des auteurs modernes. On a de lui : I. Des *Harangues*. II. Des *Sylves*, des *Satires*, des *Epigrammes* et des *Eglogues* en latin, dont il y a eu plusieurs éditions, quoique le mauvais l'emporte sur l'excellent. *Urcæus* étoit cependant un homme d'esprit, plein de gaieté et de saillies. Le prince de Forli s'étant un jour recommandé à lui : *Les affaires vont bien*, répondit URCÆUS ! *Jupiter se recommande à Codrus ;* depuis ce mot le nom de *Codrus* lui fut donné. Ses ouvrages sont assez rares, sur-tout de l'édition de Bologne, 1502, in-folio. *Bayle* qui n'avoit pas eu occasion de les voir, a commis beaucoup de fautes dans l'article d'*Urcæus Codrus*. Ils parurent sous le titre de *Sermones festivi*. Quoiqu'ils contiennent des discours assez orduriers et des poésies galantes, quelques bibliographes les ont mis au rang des *Sermons*. On voit bien en les lisant que le seul but de l'auteur étoit de s'amuser et de divertir ses lecteurs, quoiqu'il n'y réussisse pas toujours. Les œuvres d'*Urcæus* reparurent en 1515, in-4.°

URÉE, *ou plutôt* VRÉE *ou* WRÉE, (Olivier) en latin *Uredius*, se fit Jésuite, et rentra ensuite dans le monde où il continua de s'appliquer à l'étude des langues savantes et à l'histoire de sa patrie. Il occupa des places distinguées dans la magistrature à Bruges, et mourut en 1652, après avoir été le soutien du pupille et de la veuve. On a de lui : I. La *Généalogie des Comtes de Flandre*, en latin, à Bruges, 1642 et 1643, 2 vol. in-folio. II. *Les Sceaux des Comtes de Flandre*, 1639, in-fol. L'un et l'autre ont été maussadement traduits en françois et imprimés à Bruges, 1641 et 1643, 3 vol. in-fol. III. Une *Histoire de Flandre* en latin, Bruges 1650, deux vol. in-fol. Le dernier tome est le plus rare à trouver. *Voyez* la *Méthode pour étudier l'Histoire*, de *Lenglet*, tom. 14e, pag. 262.

I. URFÉ, (Honoré d') comte de Château-neuf, marquis de Valromery, naquit à Marseille en 1567 de *Jacques d'Urfé*, d'une illustre maison de Forez originaire de Souabe. Il fut le 5e de six fils et le frère de six sœurs. Après avoir fait ses études à Marseille et à Tournon, il fut envoyé à Malte d'où il retourna dans le Forez, ne pouvant pas supporter les privations du célibat. *Anne d'Urfé* son frère avoit épousé en 1574 *Diane de Chevillac de Château-Morand*, riche et seule héritière de sa maison. Ce mariage ayant subsisté pendant 22 ans, fut rompu pour cause d'impuissance en 1596. *Anne* embrassa l'état ecclésiastique. *Diane* resta libre pendant quelques années; ensuite cédant aux poursuites d'*Honoré*, qui ne vouloit pas laisser sortir de sa maison les grands biens qu'elle y avoit apportés, elle consentit à l'épouser. Ce mariage n'étant fondé que sur l'intérêt, les deux époux ne vécurent pas long-temps dans une parfaite intelligence. La mal-propreté de *Diane* toujours environnée de grands chiens, qui causoient dans sa chambre et même dans son lit une saleté insupportable, dégoûtèrent bientôt son mari. D'ailleurs *d'Urfé* avoit espéré qu'il naitroit de ce mariage des enfans qui pussent conserver dans sa maison les biens que *Diane* y avoit apportés; mais au lieu d'enfans, elle accouchoit tous les ans de môles informes. Il se retira donc en Piémont où il coula des jours heureux, débarrassé des épines de l'hymen et de l'ennui du ménage. Il mourut à Ville-Franche en 1525, âgé de 58 ans. Sa maison est éteinte. Ce fut vraisemblablement pendant sa retraite en Piémont qu'il composa son *Astrée*, 4 vol. in-8°, augmentée d'un 5e par *Baro* son secrétaire. Cette Pastorale fut la folie de toute l'Europe pendant plus de 50 années. C'est un tableau de toutes les conditions de la vie humaine qui laisse peu à desirer du côté de l'invention, des mœurs et des caractères. Ce tableau n'est point à plaisir; et tous les faits couverts d'un voile ingénieux ont un fondement véritable dans l'histoire des amours de l'auteur avec *Diane de Château-Morand*, ou dans celle des galanteries de la cour de *Henri IV*. Il est vrai que les caractères ne sont pas toujours assortis au genre pastoral, et que les bergers de l'*Astrée* jouent le rôle tantôt d'un courtisan délicat et poli, et tantôt d'un sophiste très-pointilleux. « Ce livre qui faisoit autrefois les délices des personnes les plus spirituelles et même des savans, dit *Niceron*, n'est plus lu maintenant. Le goût de ces romans de longue haleine, et où les aventures sont entassées les unes sur les autres sans qu'on en voie jamais la fin, a subsisté quelque temps; mais il est entièrement passé. On n'est plus d'humeur à se prêter long-temps à des idées si frivoles; et ceux qui ont conservé le goût du roman, ne veulent plus que de ces histoires qui durent assez pour les amuser, mais non point assez pour leur causer de l'ennui. *Olivier Patru* a donné des éclaircissemens sur l'*Astrée*, où il découvre plusieurs personnes dont *Honoré d'Urfé* a eu intention de parler sous des noms empruntés; mais c'est une chose qui intéresse maintenant peu de personnes. » La meilleure

édition de cet ouvrage est celle de Paris, 1753, en 10 vol. in-12, par l'abbé *Souchai* : (*Voy.* SOUCHAI.) On a encore de *d'Urfé* : I. Un Poëme intitulé : *la Sirène*, 1611, in-8°; c'est le premier ouvrage de l'auteur, et il n'annonçoit qu'un poëte médiocre. II. Un autre Poëme sous le titre de *la Savoisiade*, dont il n'y a qu'une partie d'imprimée. III. Une Pastorale en vers non rimés, intitulée : *la Sylvanire* ou la *Morte vive*, 1625, in-8°. IV. Des *Epîtres morales*, in-12, 1620. Il n'y a rien dans ce livre, dit *Niceron*, que de fort commun, et il n'est plus guère connu. La maison *d'Urfé* a fini dans la personne du petit-neveu du poëte, en 1724.

II. **URFÉ**, (Anne d') frère aîné du précédent, fut comte de Lyon, et mourut en 1621, à 66 ans. C'étoit un homme de lettres qui avoit autant de vertu que d'esprit. On a de lui des *Sonnets*, des *Hymnes* et d'autres *Poésies*, 1608, in-4°, qui étoient médiocrement bonnes, même pour son temps.

I. **URIE**, mari de *Bethsabée*. Sa femme étant enceinte de l'adultère qu'elle avoit commis avec *David*, en donna avis à ce prince qui, pour cacher son crime, engagea *Urie* à revoir sa femme. Mais comme il refusa d'aller à sa maison, *David* le renvoya au siége de Reblath d'où il venoit, avec des lettres pour *Joab*, qui eut ordre de le mettre dans l'endroit le plus périlleux, puis de l'y abandonner pour y périr. Cet ordre cruel fut fidellement exécuté, et le vertueux *Urie* fut la victime de l'impudicité de sa femme et de son roi.

II. **URIE**, successeur de *Sadoc II* dans la grande sacrificature des Juifs, vivoit sous le roi *Achaz*. Ce prince étant allé à Damas au-devant de *Teglath-phalasar*, et ayant vu dans cette ville un autel profane dont la forme lui plut, en envoya aussitôt le dessin au grand prêtre *Urie*, en lui ordonnant de faire sur ce modèle un autel pour le temple. Le grand prêtre exécuta ponctuellement l'ordre du roi, et se couvrit d'un opprobre éternel en trahissant ainsi son ministère.

III. **URIE**, fils de *Séméi*, prophétisoit au nom du Seigneur en même temps que *Jérémie*, et prédisoit contre Jérusalem et tout le pays de Juda les mêmes choses que ce prophète. Le roi *Joakim* et les grands de sa cour l'ayant entendu, voulurent se saisir de lui et le faire mourir : *Urie* qui en fut averti, se sauva en Égypte. Mais *Joakim* l'ayant fait poursuivre, il fut pris et mené à Jérusalem où le roi le fit mourir par l'épée, et ordonna qu'on l'enterrât sans honneur dans les sépulcres des derniers du peuple.

UROOM, (Henri-Corneille) peintre, né à Harlem en 1566, passa la plus grande partie de sa vie à voyager. L'Italie ne fut pas oubliée. Il fit dans cette grande école les études nécessaires pour se perfectionner. *Paul Bril* qu'il rencontra à Rome lui fut surtout d'un grand secours. *Uroom* s'étant embarqué avec un grand nombre de ses tableaux pour l'Espagne, eut à essuyer une affreuse tempête qui le jeta sur des côtes inconnues et lui enleva tout son trésor pittoresque. Quel-

ques hermites habitans de ces demeures sauvages, exercèrent envers lui l'hospitalité et lui fournirent bientot l'occasion de retourner dans sa patrie. Le peintre par reconnoissance fit plusieurs tableaux pour orner leur église. Ce maitre avoit un rare talent pour représenter des *Marines* et des *Combats sur mer*. L'Angleterre et les princes *de Nassau* l'occupèrent à consacrer par son pinceau les victoires maritimes que ces deux puissances avoient remportées. On exécuta même des tapisseries d'après ses ouvrages. Nous ignorons l'année de sa mort.

URRACA *ou* URRAQUE, fille et héritière d'*Alphonse VI* roi de Léon et de Castille, épousa d'abord *Raimond* de Bourgogne qui la laissa veuve en 1100. Elle se remaria six ans après avec Dom *Alphonse* roi d'Aragon et de Navare; et par cette union les couronnes de Léon, de Castille et de Tolède furent sur la même tête. *Urraca* étoit aussi voluptueuse que belle: elle se livra au penchant de son cœur. Son époux la fit enfermer; mais elle se sauva de sa prison, et demanda à être séparée de Dom *Alphonse*. L'évêque de Compostelle nommé par la cour de Rome pour juger cette affaire, déclara le mariage nul. *Alphonse* en abandonnant une épouse qu'il méprisoit, auroit desiré de garder une partie de sa riche dot. Il vouloit retenir le royaume de Castille; mais les Castillans donnèrent le trône l'an 1122 à *Alphonse Raimond* de Bourgogne, fils d'*Urraca* et de *Raimond* de Bourgogne son premier époux. Cette princesse continuant de se livrer à l'impétuosité de ses desirs, son propre fils fut obligé de l'assiéger dans le château de Léon, et ne lui donna la liberté qu'après l'avoir fait renoncer à la couronne de Castille. Elle mourut peu de temps après en 1125, après avoir pillé le trésor de l'église de Saint-Isidore de Léon. On dit qu'une couche laborieuse termina ses jours. — Sa sœur THÉRESE, fille naturelle d'*Alphonse VI*, avoit épousé *Henri* de Lorraine roi de Portugal, qu'elle perdit en 1112. Elle se remaria avec *Bermond Paès de Transtamare* et s'abandonna ensuite au frère de son mari. Ces amours incestueux causèrent une guerre en Portugal. *Thérèse* appela *Alphonse Raimond* de Castille à son secours et lui céda le royaume de Portugal, à l'exclusion de son fils. Mais *Alphonse* arma en vain pour recueillir cet héritage: il fut vaincu et blessé. Ayant ensuite assiégé *Alphonse-Henriquès* fils de *Thérèse* dans la ville de Guimanares, il fit la paix avec lui, à condition que ce prince lui prêteroit serment de fidélité comme à son souverain. Mais il négligea entièrement les intérêts de *Thérèse* et ne stipula rien pour une tante qui avoit voulu être sa bienfaitrice, soit que ses mœurs déréglées lui fissent horreur, soit qu'en prenant sa défense il n'eût écouté que la voix de l'ambition.

URSATUS, *Voy.* ORSATO.

URSICIN *ou* URSIN, antipape, fut élu évêque de Rome par une faction en 384, le même jour que fut ordonné *St. Damase*. Ces deux élections causèrent un schisme. Les deux partis prirent les armes et il y eut plusieurs Chrétiens tués de part et

d'autre. *Ursicin* fut banni de Rome par l'empereur *Gratien ;* mais étant revenu, il excita de nouveaux troubles. Enfin il fut exilé pour toujours, et *Damase* maintenu sur le trône pontifical.

I. URSINS, (Guillaume Jouvenel des) baron *de Traisnel*, se signala à l'exemple des anciens Romains dans presque tous les emplois de la robe et de l'épée. Successivement conseiller au parlement, capitaine des gendarmes, lieutenant général du Dauphiné, bailli de Sens, il fut nommé chancelier de France en 1445. *Louis XI* formant sur lui des soupçons injustes, le déposa et l'emprisonna en 1461 ; mais ayant reconnu son innocence, il le rétablit avec éloge en 1465. Ce ministre mourut en 1472, avec la réputation d'un homme plus propre pour la guerre que pour la robe. Son père étoit un avocat de Paris qui étant devenu prévôt des marchands en 1388, réprima l'insolence des gens de guerre et maintint les priviléges des bourgeois de Paris. On lui donna par reconnoissance l'hôtel nommé *des Ursins* dont il prit le nom. *Jouvenel* n'a été ni le premier ni le dernier qui a altéré son nom roturier pour s'enter sur une famille noble. Celle *des Ursins* en Italie dont quelques ignorans l'ont cru, est une des plus illustres de l'Europe. Elle a donné à l'église cinq papes et plus de trente cardinaux. *Voy.* I. BORGIA.

II. URSINS, (Jean Jouvenel des) frère du précédent, s'éleva par le crédit du chancelier. Il exerça la charge de maître des requêtes et divers autres emplois, avec une intégrité peu commune. Son goût pour la piété le porta à embrasser l'état ecclésiastique ; et il fut successivement évêque de Beauvais, de Laon, et enfin archevêque de Rheims en 1449 : en cette dernière qualité il sacra le roi *Louis XI*. Ce prélat également illustre par ses vertus épiscopales et par ses connoissances littéraires, mourut le 14 juillet 1473, à 85 ans, après s'être signalé parmi les évêques qui revirent la sentence injuste prononcée par les Anglois contre la *Pucelle d'Orléans*. On a de lui une *Histoire* du règne de *Charles VI*, depuis l'an 1380 jusqu'en 1422 ; elle passe pour assez exacte, et elle est écrite avec naïveté. L'auteur penche beaucoup plus pour le parti des Orléanois que pour celui des Bourguignons : il ne ménage point ceux-ci, et il encense les autres. Son Histoire est écrite année par année, sans autre liaison que celle des faits. Les événemens y sont assez détaillés ; cependant, à l'exception de quelques circonstances, il n'y a rien de bien particulier. *Théodore Godefroi* la fit imprimer en 1614, in-4° ; et *Denis* son fils la donna depuis en 1653, in-folio, avec des augmentations.

III. URSINS, (Anne-Marie *de la Trimouille*, épouse en secondes noces de *Flavio des*) duc de Bracciano ; femme de beaucoup d'esprit et d'ambition, joua un rôle à Rome et ne contribua pas peu à la disgrace du cardinal *de Bouillon*. Devenue veuve en 1698, elle fut nommée *Camerera-Mayor* de *Louise-Marie de Savoie*, reine d'Espagne et première femme de *Philippe V*. Ce titre répond à celui de dame d'honneur en France. Elle prit

un tel empire sur l'esprit du roi et de la reine, que *Louis XIV* craignant qu'elle n'engageât par ses intrigues son petit-fils dans de fausses démarches, la fit renvoyer en 1704. La reine d'Espagne qu'elle gouvernoit en fut inconsolable ; sa dame d'honneur lui fut rendue et eut plus de pouvoir que jamais. Elle présidoit à toutes les délibérations, sans être admise dans les conseils où elles se prenoient. Les ambassadeurs traitoient avec elle, les ministres lui rendoient compte de leurs desseins, et les généraux d'armée même la consultoient. Ceux qui ne plioient pas sous elle, étoient ou congédiés ou tracassés. Elle rendit les plus mauvais offices au duc *d'Orléans* qui faisoit triompher les armes de France en Espagne. La reine étant morte en 1712, *Philippe V* épousa en secondes noces *Elizabeth Farnèse*, fille et héritière du duc de Parme, qui commença son règne en chassant la princesse *des Ursins* accourue au devant d'elle. La reine fut autorisée dans cette démarche par son époux qui lui avoit écrit, en la priant de renvoyer la favorite : *Au moins prenez bien garde de ne pas manquer votre coup tout d'abord ; car si elle vous voit seulement deux heures, elle vous enchaînera et nous empêchera de coucher ensemble, comme avec la feue reine.* La princesse *des Ursins* forcée de sortir du royaume, sans même qu'elle sût la raison d'une si prompte disgrace, ne put trouver un asile ni à Paris, ni à Gênes. Enfin elle se retira dans la ville d'Avignon, et de là à Rome où le pape avoit d'abord refusé de la recevoir. Elle y mourut le 5 décembre 1722, à 80 ans passés. « Les historiens, dit l'abbé *Millot*, ont trop flétri sa mémoire, et trop peu connu ce qu'elle possédoit de qualités respectables. Elle avoit le talent des affaires avec celui de l'intrigue ; de l'élévation dans les sentimens, avec les petitesses de la vanité ; beaucoup de zèle pour ses maîtres, avec la jalousie de la faveur ; moins de vertus et d'agrémens que Mad. *de Maintenon*, mais plus de force d'esprit et de caractère. Si elle fit quelques fautes, elle rendit aussi de grands services ; car elle fut le conseil, le soutien d'une jeune reine sans expérience qui se fit adorer de ses peuples, qui anima le roi dans les circonstances les plus orageuses, qui le rendit supérieur à toutes les tempêtes, et qui sans cesse fut exposée avec lui à se perdre par de fatales imprudences. L'Espagne étoit alors si difficile à gouverner, qu'une grande partie des reproches faits à la princesse *des Ursins* semblent devoir retomber sur les conjonctures. Elle fut intrigante, altière, ambitieuse. Combien de ministres célèbres l'ont été de même ? Mais son courage et sa résolution au milieu des périls extrêmes du monarque, contribuèrent beaucoup à le maintenir sur le trône. » Le roi et la reine d'Espagne avoient voulu, à sa sollicitation, réserver un petit territoire dans les Pays-Bas, qu'ils auroient fait ériger en souveraineté pour la princesse *des Ursins* ; mais ce fut une chimère qui l'occupa long-temps et que sa mauvaise fortune dissipa. Elle avoit épousé en premières noces *Taleyran* prince de Chalais.

URSINS,

URSINS, (Marie-Félicité des) *Voyez* IX. MONTMORENCI, à la fin.

I. URSINUS, (Zacharie) théologien Protestant, né à Breslaw en 1534, se fit un nom en Allemagne, et fut ami intime de *Mélanchthon.* Après la mort de cet homme célèbre, *Ursinus* étant persécuté par les théologiens de la confession d'Augsbourg, sortit de Breslaw. Il se retira à Zurich, et mourut à Neustadt en 1583, à 49 ans. On a de lui plusieurs ouvrages estimés des Protestans, à Heidelberg, 1611, 3 tom. in-folio. Ils roulent presque tous sur la controverse. — Il ne faut pas le confondre avec *George* URSINUS théologien Danois, qui s'est fait un nom par ses *Antiquités Hébraïques.*

II. URSINUS, (Jean-Henri) théologien Luthérien, surintendant des églises de Ratisbonne, où il mourut le 14 mai 1667, étoit un homme d'une grande érudition sacrée et profane. Ses principaux ouvrages sont: I. *Exercitationes de Zoroastro, Hermete, Sanchoniatone;* Norimbergæ, 1661, in-8.° II. *Sylva Theologiæ symbolicæ*, 1685, in-12. III. *De Ecclesiarum Germanicarum origine et progressu*, 1664, in-8.°

III. URSINUS, (George-Henri) fils du précédent, philologue et littérateur, mourut le 10 septembre 1707, à 60 ans. On a de lui : I. *Diatribe de Taprobana, Cerne et Ogyride veterum.* II. *Disputatio de Locustis.* III. *Observationes philologicæ de variis vocum etymologiis et significationibus.* IV. *De primo et proprio Aoristorum usu.* V. Des *Notes* critiques sur les *Eglogues* de *Virgile*, sur la *Troade* de *Sénèque le Tragique.* VI. *Grammatica Græca.* VII. *Dionysii Terræ orbis Descriptio cum notis.* Ces ouvrages prouvent qu'il avoit hérité du savoir de son père.

URSINUS *ou* ORSINI, *Voyez* FULVIUS-URSINUS, n.° II.

I. URSULE, intendant des largesses sous l'empereur *Constance*, fut mis à mort au commencement du règne de *Julien l'Apostat* en 325. *Constance* en envoyant *Julien* dans les Gaules, avoit expressément recommandé qu'on lui ôtât le moyen de faire des largesses aux troupes. *Ursule* qui affectionnoit ce prince, avoit donné des ordres secrets pour lui remettre autant d'argent qu'il voudroit, et par-là il lui avoit facilité l'accomplissement de ses desseins. Son supplice exposa *Julien* à l'exécration publique. L'empereur affectant une compassion politique, se défendit en protestant qu'*Ursule* avoit été exécuté à son insçu, et qu'on l'avoit immolé au ressentiment des soldats irrités de la hauteur avec laquelle ce ministre les avoit traités au siége d'Amide. *Ammien* avoue que l'apologie étoit frivole, et que l'empereur démentit en cette occasion le caractère d'équité et de douceur qu'il avoit montré jusqu'alors.

II. URSULE, (Sainte) fille d'un prince de la Grande-Bretagne, fut couronnée de la palme du martyre par les Huns auprès de Cologne sur le Rhin, avec plusieurs autres filles qui l'accompagnoient vers l'an 384, selon la plus commune opinion.

Plusieurs écrivains ont dit que les compagnes de *Sainte Ursule* étoient au nombre de onze mille, et les appellent *les Onze mille Vierges*. Mais *Usuard* qui vivoit au 9e siècle, dit seulement qu'elles étoient en grand nombre ; et d'autres prétendent qu'elles n'étoient que onze en tout. Cette opinion est la plus probable ; mais ce n'est pas la plus suivie par les auteurs des légendes. On prétend que l'erreur des onze mille Vierges vient de l'équivoque du chiffre Romain XI. M. V. qu'on a mal interprété ; ou du mot *Undecimilla*, compagne de *Ste Ursule*. L'auteur des notes sur la traduction françoise du *Martyrologe Romain*, dit que cette dernière opinion est ingénieuse, mais sans preuve : il se trompe, puisqu'elle est appuyée de l'autorité d'un ancien missel conservé en Sorbonne, où la fête de *Ste Ursule* est marquée ainsi : *Festum SS. Ursulæ, Undecimillæ et sociarum virginum et martyrum*. La *Chronique* de *St. Tron* (*Voyez* D. D'ACHERY, *Spicileg.* tom. VII, page 475) fait mention d'une *Ste Ursule* supérieure d'un monastère de filles près de Cologne, tuée avec onze compagnes par les Barbares. *Surius* a donné une *Vie* de *Ste Ursule* qui est une pure fiction. Le P. *Crumbach* a publié un gros volume in-folio intitulé : *Ursula vindicata*, Cologne, 1647 ; ouvrage où la crédulité est portée à son comble. A la page 743, on voit les noms d'un très-grand nombre de ces vierges et celui de leurs pères et mères. Page 523, on trouve la généalogie de *Ste Ursule*. C'est *Ste Ursule* elle-même qui long-temps après son martyre, a raconté toute son histoire avec une naïveté enchantante, page 742. Outre les onze mille vierges martyrisées, il y a eu à peu près onze mille princes ou rois dont on trouve également les noms, la généalogie et tout ce qu'on peut imaginer sur leur compte dans le plus grand détail et du ton le plus sérieux. La crédulité extrême du P. *Crumbach*, n'autorise pas cependant le pyrrhonisme de quelques critiques qui ont voulu prouver qu'il n'y avoit jamais eu de *Ste Ursule* ; l'autorité de l'Eglise qui en fait la fête, doit convaincre tout esprit raisonnable. En vain nous oppose-t-on le silence de *Bède* sur cette sainte martyre et ses compagnes ; on sait que cet historien a omis plusieurs faits importans et qu'il saute quelquefois d'un siècle à un autre, sans rien dire de ce qui s'est fait dans un intervalle de cent ans. Il y a dans l'Eglise un ordre de Religieuses qui prennent le nom de cette Sainte. La bienheureuse *Angèle de Bresse* établit cet institut en Italie l'an 1537 ; et le pape *Paul III* le confirma en 1544. *Voyez* ANGÈLE-MERICI *et* BUS.

URSUS, (Nicolas-Raymarus) mathématicien Danois, garda les pourceaux dans sa jeunesse. Il ne commença d'apprendre à lire qu'à dix-huit ans ; mais ses progrès furent rapides, et il devint presque sans maître, l'un des plus savans astronomes et des plus habiles mathématiciens de son temps. Il enseigna les mathématiques à Strasbourg avec réputation, et fut ensuite appelé par l'empereur pour enseigner la même science à Prague, où il mourut vers l'an 1600. On a de lui quelques *Ecrits* mathémati-

ques. Il avoit eu l'imprudence de lutter contre *Ticho-Brahé* qui le réduisit au silence.

USPERG, (L'abbé) *Voyez* CONRAD, n.° III.

USSERIUS, (Jacques) en anglois USHER, né à Dublin en 1580 d'une famille ancienne, apprit à lire ou du moins à épeler de deux tantes qui étoient aveugles. On l'envoya ensuite dans l'université de Dublin, établie par *Henri de Usher* son oncle, archevêque d'Armach. La pénétration de son esprit lui facilita l'étude de toutes les sciences. Langues, poésie, éloquence, il n'oublia rien pour orner son esprit. « Une certaine inclination qu'il se sentit pour les charmes de la poésie et la passion du jeu qu'il contracta par le mauvais exemple de ses camarades, le retira, dit *Niceron*, pendant quelque temps de l'étude et refroidit l'ardeur qu'il avoit pour elle. Mais il revint bientôt de son égarement. La lecture de ces paroles de CICÉRON : *Nescire quid anteà quàm natus sis acciderit, id est semper esse puerum ;* et le livre de SLEIDAN, *de quatuor Imperiis*, qu'il parcourut avec beaucoup de plaisir, lui inspirèrent une ardeur incroyable pour apprendre l'histoire. Dès l'âge de quatorze ans, il faisoit des extraits des livres historiques qu'il pouvoit trouver, qu'il rangeoit par ordre chronologique, afin de s'imprimer davantage les faits dans la mémoire. » L'étude de l'histoire ne lui faisoit point négliger celle de la religion. Il embrassa l'état ecclésiastique, et il travailla comme théologien et comme controversiste. En 1615, il dressa dans une assemblée du clergé d'Irlande, les articles touchant la religion et la discipline ecclésiastique ; et ces articles furent approuvés par le roi *Jacques*, quoiqu'ils fussent différens de ceux de l'Église Anglicane. Ce monarque pénétré de son mérite, lui donna l'évêché de Meath en 1620, puis l'archevêché d'Armach en 1626. *Usserius* passa en Angleterre l'an 1640 ; et ne pouvant plus retourner en Irlande déchirée par les guerres civiles, il fit transporter sa bibliothèque à Londres. Tous ses biens lui furent enlevés dans ce flux et reflux de factions. L'université de Leyde, instruite de son état, lui offrit une pension considérable avec le titre de professeur honoraire, s'il vouloit se rendre en Hollande. Le cardinal *de Richelieu* lui envoya sa médaille, et ajouta à ce présent des offres avantageuses s'il venoit en France, où il auroit la liberté de professer sa religion. *Usserius* aima mieux demeurer en Angleterre où il continua de mettre au jour plusieurs ouvrages qui ont fait un honneur infini à l'étendue de son érudition et à la justesse de sa critique. Les principaux sont : I. *Annales Veteris et Novi Testamenti*, à Genève, 1722, en 2 vol. in-folio : dans lesquelles il concilie l'histoire sacrée et profane, et raconte les principaux événemens de l'une et de l'autre, en se servant des propres termes des auteurs originaux. Ses calculs n'ont rien d'incroyable. Il fit paroître la chronologie des Assyriens sous une forme plus régulière, en réduisant à cinq cents ans, avec *Hérodote*, la durée de leur empire, que la plupart des historiens trompés par *Diodore* de Sicile,

faisoient aller à 1400. (*Voyez* III. Lubin.) II. *Antiquitates Ecclesiarum Britannicarum*, Londres, 1687, in-folio. Il fait remonter la prédication de l'Évangile en Angleterre au temps de la mission des Apôtres; mais les actes qu'il produit pour appuyer cette prétention, sont fort suspects. III. *Goteschalci historia*, Dublin, 1631, in-4.° C'est le premier livre latin imprimé en Irlande. IV. Une édition des *Epîtres* de *St. Ignace*, de *St. Barnabé* et de *St. Polycarpe*, avec des notes pleines d'érudition, Oxford, 1644; et Londres, 1647, 2 tom. en un vol. in-4.° Ce recueil est aussi rare qu'estimé. V. Un *Traité* de l'édition des *Septante*, Londres, 1655, in-4°, en latin; dans lequel il a soutenu des opinions particulières, que tout le monde n'adopte point. Ce prélat eut toutes les qualités d'un bon citoyen. Inviolablement attaché au roi *Charles I*, il tomba en défaillance au premier appareil du supplice de ce monarque. Sa vertu fut respectée par l'usurpateur qui avoit mis ce roi à mort en 1649: *Cromwell* le fit venir à sa cour et lui promit de le dédommager d'une partie des pertes qu'il avoit faites en Irlande. Il l'assura aussi qu'on ne tourmenteroit plus le clergé épiscopal; mais il ne lui tint pas parole. *Usserius* tomba malade bientôt après, et mourut d'une pleurésie le 21 mars 1656, âgé de 75 ans. Sa conduite fut toujours marquée au coin de la modération: aussi les Anglicans fanatiques l'accusèrent de pencher vers la religion Catholique. Le roi de Danemarck et le cardinal *Mazarin* voulurent acheter sa bibliothèque; mais *Cromwell* la fit vendre à un prix fort médiocre, pour en faire un présent à l'université de Dublin. *Voyez sa Vie* par *Richard Parr*, à la tête de ses *Lettres*, Londres, 1686, in-folio.

USTARIZ, (Dom Hilaire) Espagnol distingué par ses profondes connoissances en économie politique, et mort dans le siècle qui vient de finir, a publié une *Théorie* du commerce et de la marine, in-4°, qui a eu un grand nombre d'éditions, et que *Forbonnois* a traduite en 1783.

USUARD, Bénédictin du 9e siècle, est auteur du *Martyrologe* qu'il dédia à *Charles le Chauve*. Cet ouvrage est fort célèbre; mais on ignore les particularités de la vie de son auteur. Les meilleures éditions sont celles de *Molanus*, à Louvain, 1568, in-8°, et du P. *Sollier* Jésuite, in-folio, Anvers, 1714, qui est très-curieuse et faite avec beaucoup de soin. *Molanus* a donné plusieurs éditions du même ouvrage; mais celle de 1568 est la plus ample, parce que dans les autres ses censeurs l'obligèrent de retrancher beaucoup de notes qui méritoient d'être conservées. Il y a une édition du même *Martyrologe*, à Paris, 1718, in-4°, par Dom *Bouillart* Bénédictin de Saint-Maur; mais elle est moins recherchée que celle de *Sollier*.

USUM-CASSAN, *dit* aussi Ozum-Assembec, de la famille des Assambléens, étoit fils d'*Alibec* et devint roi de Perse. On assure qu'il descendoit de *Tamerlan*, et qu'il sortoit de la branche nommée du *Bélier blanc*. Il étoit gouverneur de l'Armé-

nie, lorsqu'il leva en 1467 l'étendard de la révolte contre le roi de Perse *Joancha*. Après lui avoir ôté la vie ainsi qu'à son fils *Acen-Ali*, il monta sur le trône et fit la guerre aux Turcs, uni avec les Chrétiens; mais ses exploits n'apportèrent aucun avantage à ceux-ci. Ce prince mourut en 1478, à 78 ans, avec la réputation d'un homme remuant, ambitieux et cruel. Quoique Mahométan, il avoit épousé la fille de l'empereur de Trébizonde, qui étoit Chrétienne.

UTENBOGAERT, (Jean) une des principales colonnes des Remontrans, naquit à Utrecht en 1557, et mourut à la Haye en 1644. Il n'eut pas l'étendue et la pénétration de génie d'*Episcopius* son ami constant; mais il le surpassoit en netteté et en simplicité de style. Tous les ouvrages qu'il publia en grand nombre sont en hollandois. Les principaux sont : I. Une *Histoire Ecclésiastique*, in-folio. II. L'*Histoire de sa Vie*, in-4.º Ceux qui voudront de plus grands détails, pourront les y puiser ou dans le Dictionnaire de *Chaufepié*, qui a fait sur cet auteur un article fort curieux.

UTENHOVE, (Charles) né à Gand en 1536, fut élevé avec soin dans les belles-lettres et dans les sciences, par son père, homme distingué par sa vertu et par son éloquence, non moins que par l'ancienneté de sa famille. Envoyé à Paris pour y achever ses études, il s'y lia avec *Turnèbe* qu'il fit précepteur des trois savantes filles de *Jean Morel*. De Paris *Utenhove* passa en Angleterre, où il écrivit en faveur de la reine *Elizabeth* qui lui donna des marques de sa libéralité. Enfin s'étant retiré à Cologne, il y mourut d'apoplexie en 1600. On a de lui des *Poésies* latines et d'autres ouvrages : les principaux sont : I. *Epigrammata*, *Epitaphia*, *Epithalamia græca et latina*. II. *Xeniorum Liber*, à Basle, 1564, in-8.º III. *Epistolarum Centuria*. IV. *Mythologia Æsopica*, *metro elegiaco*, Steinfurt, 1607, in-8.º Tous ces ouvrages marquent un esprit orné; mais le latin n'en est pas toujours assez pur ni assez élégant.

UXELLES, (Nicolas Châlon du Blé, marquis d') porta d'abord le petit collet; mais son frère aîné étant mort en 1669, il se consacra aux armes. Plusieurs belles actions le distinguèrent; et il se signala sur-tout dans Maïence dont il soutint le siége pendant 56 jours. Lorsqu'il alla rendre compte au roi de la capitulation, il craignoit les reproches de ce prince et se jeta à ses pieds : *Relevez-vous, Monsieur le Marquis*, lui dit Louis XIV; *vous avez défendu la place en homme de cœur, et capitulé en homme d'esprit.* Propre à négocier comme à combattre, il fut plénipotentiaire à Gertruidemberg et à Utrecht, et il fit respecter la France aux yeux des étrangers. Il mourut sans avoir été marié en 1730, dans un âge avancé. Il avoit obtenu le bâton de maréchal de France en 1703, et avoit été en 1718 du conseil de régence, où il n'ouvrit que de bons avis qui ne furent pas tous suivis. Il n'avoit d'ailleurs ni profonde connoissance des affaires, ni talens réels pour l'administration. C'étoit un homme froid, taciturne, mais plein de

sens. Son esprit étoit plus sage qu'élevé et hardi. Aussi le maréchal *de Villars* disoit-il de lui : *J'ai toujours entendu dire que c'étoit une bonne caboche ; mais personne n'a jamais osé dire que ce fût une bonne tête.* Le marquis d'*Argenson* un peu trop sévère, borne son talent pour la guerre à l'art d'en imposer aux militaires subalternes, en les forçant à la discipline, et en les éblouissant par le faste et la hauteur. L'abbé *de Saint-Pierre* le peint comme un *homme de plaisir et un fin courtisan.* Il faisoit effectivement fort bonne chère, et il sut se maintenir à la cour de *Louis XIV* et à celle du régent. Il fut le dernier de sa famille, qui étoit connue comme noble au 15ᵉ siècle.

UZEDA, (le duc d') *Voyez* I. GIRON *et* LERME.

UZZIEL, (Jonathan) savant rabbin Juif, mort dans le seizième siècle, est auteur d'une Paraphrase chaldaïque sur les livres de *Josué*, des Juges, des Rois, de *Samuel*, d'*Isaïe*, de *Jérémie* et des douze petits Prophètes.

V

VACE, *Voyez* WACE (Robert).

VACHER, (N.) chirurgien de l'hôpital militaire de Besançon, né à Moulins, mort en 1760, est connu par des *Observations de Chirurgie*, 1737, in-12, par une *Dissertation sur le cancer*, 1740, in-12, et par une *Histoire* du Frère *Jacques*. Il étoit neveu du célèbre chirurgien *Morand*.

I. VACHET, (Jean-Antoine le) prêtre, instituteur des Sœurs de l'*Union Chrétienne* et directeur des Dames Hospitalières de Saint-Gervais, étoit natif de Romans en Dauphiné, d'une famille noble. Après avoir distribué son bien aux pauvres, il se retira à Saint-Sulpice, s'appliqua aux Missions dans les villages et visita les prisons et les hôpitaux. Ses mortifications et ses travaux lui causèrent une maladie dont il mourut le 6 février 1681, âgé de 78 ans. L'abbé *Richard* donna sa *Vie* en 1692. Nous avons de lui : I. *L'Exemplaire des Enfans de Dieu*. II. *La Voie de Jésus-Christ*. III. *L'Artisan Chrétien*. IV. *Réglemens pour les filles et les veuves qui vivent dans le séminaire des Sœurs de l'Union Chrétienne*. Ces ouvrages sont écrits avec plus d'onction que de pureté.

II. VACHET, (Pierre-Joseph de) prêtre de l'Oratoire, natif de Beaune, et curé de Saint-Martin de Sablon au diocèse de Bordeaux, mort vers 1655, laissa des *Poésies latines*, Saumur, 1664, in-12.

VACQUERIE *ou* VAQUERIE, (Jean de la) premier président du parlement de Paris sous *Louis XI*, se fit admirer par sa probité, par sa fermeté, par son zèle à soutenir les intérêts des citoyens. Le roi avoit donné des édits dont le peuple auroit été incommodé ; *la Vacquerie* vint à la tête du parlement trouver *Louis XI*, et lui dit : *SIRE, nous venons remettre nos charges entre vos mains, et souffrir tout ce qu'il vous plaira plutôt que d'offenser nos consciences.* Le roi touché de la généreuse intrépidité de ce magistrat, révoqua ses édits. *La Vacquerie* mourut en 1497. Le chancelier *de l'Hôpital* fait de ce président cet éloge : *Qu'il étoit beaucoup plus recommandable par sa pauvreté, que* Rolin *chancelier du duc de Bourgogne par ses richesses.*

VACQUETTE *ou* VAQUETTE, (Jean) écuyer, seigneur *du Cardonnoy*, né à Amiens en 1658, fut conseiller au présidial de cette ville. On reconnut en lui une science profonde des lois, dirigée par une parfaite intégrité ; double mérite auquel il dut la mairie et la lieutenance générale de police, que lui déférèrent deux fois tous les suffrages. Il remplit ces places avec autant de zèle que d'intelligence. Il eut

l'honneur de complimenter *Jacques II* roi d'Angleterre, lorsqu'allant à Calais il passa par Amiens le 29 février 1696. Il se forma dans cette ville en 1700 une société de gens de lettres; *du Cardonnoy* en conçut la première idée. Elle étoit composée des amateurs de ce temps-là, dont sa maison étoit le *Lycée*. Cette société ne subsista que jusqu'en 1720, et fut ressuscitée 30 ans après par cette académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, établie à Amiens par lettres patentes de 1750, dont quelques membres se sont rendus célèbres. *Du Cardonnoy* faisoit particulièrement ses délices de la poésie et de la musique; il cultivoit les belles-lettres et la science des médailles antiques et modernes, dont il avoit un cabinet curieux et riche. Ses poésies sont quelques *Contes* en vers libres, et d'une poésie plus facile qu'énergique; tels que l'*Exilé à Versailles*, les *Religieuses qui vouloient confesser*, le *Singe libéral*, *la Précaution inutile*... *Du Cardonnoy* mourut au mois d'octobre 1739, regretté de tous ceux qui se connoissoient en vrai mérite. Il étoit dans la 81e année de son âge.

VADDÈRE, (Jean-Baptiste de) né à Bruxelles, embrassa l'état ecclésiastique, devint chanoine d'Anderlech, et mourut le 3 février 1681, après avoir passé une grande partie de sa vie dans les recherches des anciens diplomes et dans l'étude de l'histoire. On a de lui : *Traité de l'origine des Ducs et du Duché de Brabant*, etc. Bruxelles, 1672, in-4.o M. *Paquot* en a donné une nouvelle édition, Bruxelles, 1784, 2 volum. in-12, corrigée quant au style, et enrichie de remarques historiques et critiques.

VADÉ, (Jean-Joseph) né en janvier 1720, à Ham en Picardie, fut amené à Paris à l'âge de cinq ans par son père qui vivoit d'un petit commerce. Il eut une jeunesse si fougueuse et si dissipée qu'il ne fut jamais possible de lui faire faire ses études. Il ne sut jamais que très-peu de latin; mais il corrigea ce défaut de son éducation par la lecture de tous nos bons livres françois. *Vadé* est créateur d'un nouveau genre de poésie, qu'on nomme *le genre Poissard*. Ce genre ne doit point être confondu avec le burlesque. Celui-ci ne peint rien; le poissard au contraire peint la nature, basse à la vérité, mais qui n'est point sans agrémens. Un tableau qui représente avec vérité une guinguette, des gens du peuple dansans, des soldats buvans et fumans, n'est point désagréable à voir. *Vadé* est le *Teniers* de la poésie; et *Teniers* est compté parmi les plus grands artistes, quoiqu'il n'ait peint que des fêtes flamandes. Les Œuvres de *Vadé*, contenant ses *Opéra-Comiques*, ses *Parodies*, ses *Chansons*, ses *Bouquets*, ses *Lettres de la Grenouillère*, son poëme de la *Pipe cassée*, ses *Complimens des clôtures des Foires de Saint-Germain et de Saint-Laurent*, ont été recueillies en 4 vol. in-8°, chez *Duchesne*. On a encore de lui un volume de *Poésies posthumes*, contenant des *Contes* en vers et en prose, des *Fables*, des *Epîtres*, où il y a du naturel et de la facilité; des *Couplets*, des *Pot-pourris*, etc. *Vadé* étoit doux,

poli, plein d'honneur, de probité, généreux, sincère, peu prévenu en sa faveur, exempt de jalousie, incapable de nuire, bon parent, bon ami, bon citoyen. Il avoit cette gaieté franche qui décèle la candeur de l'ame. Il étoit desiré par-tout. Son caractère facile et son goût particulier ne lui permettoient pas de refuser aucune des parties qu'on lui proposoit : il y portoit la joie. Il amusoit par ses propos, par ses chansons, et sur-tout par le ton poissard qu'il avoit étudié et qu'il possédoit bien. Ce n'étoit point une imitation, c'étoit la nature. Jamais on n'a joué ses pièces aussi bien qu'il les récitoit, et l'on perdoit beaucoup à ne pas l'entendre lui-même. Mais sa complaisance excessive, ses veilles, ses travaux et les plaisirs de toute espèce auxquels il s'abandonnoit sans retenue, prenoient sur sa santé. Il aimoit les femmes avec passion; le jeu et la table ne lui étoient point indifférens, et il abusoit de son tempérament qui étoit robuste. Il commença enfin à connoitre les égaremens et les dangers de sa conduite, et il mourut dans des sentimens très-chrétiens le 4 juillet 1757, âgé de 37 ans.

VADIAN, (Joachim) *Vadianus*, né à Saint-Gal en Suisse l'an 1484, se rendit habile dans les belles-lettres, la géographie, la philosophie, les mathématiques et la médecine. Il professa les belles-lettres à Vienne en Autriche, et mérita la couronne de laurier que les empereurs donnoient alors à ceux qui excelloient dans la poésie. Il mourut en 1551, à 66 ans, après avoir exercé les premières charges dans sa patrie. On a de lui des *Commentaires* sur *Pomponius Mela*, 1577, in-folio ; un Traité de *Poétique*, 1518, in-4°, et d'autres ouvrages en latin, écrits pesamment.

VADING, *Voy.* WADING.

VÆNIUS, *Voy.* VENIUS.

I. VAILLANT DE GUELLIS, (*Germanus* VALENS *Guellius*, *Pimpontius*) abbé de Paimpont, puis évêque d'Orléans sa patrie, mort à Meun-sur-Loire en 1587, mérita par son goût pour les belles-lettres la protection de *François I*. On a de lui : I. Un *Commentaire* sur *Virgile*, Anvers, 1575, in-folio. II. Un *Poeme* qu'il composa à l'âge de 70 ans, et qu'on trouve dans *Deliciæ Poëtarum Gallorum*. Il y prédit l'horrible attentat commis deux ou trois ans après sur le roi *Henri III*, et les désordres qui suivirent ce forfait.

II. VAILLANT, (Jean-Foy) né à Beauvais le 24 mai 1632, fut élevé avec soin dans les sciences par son oncle maternel et destiné à l'étude de la médecine; mais son goût ne se tourna point de ce côté-là. Un laboureur ayant trouvé dans son champ près de Beauvais un petit coffre plein de médailles anciennes, les porta au jeune médecin qui dès ce moment se livra tout entier à la recherche des monumens de l'antiquité. Il se forma en peu de temps un cabinet curieux en ce genre, et il fit plusieurs voyages dans les pays étrangers, d'où il rapporta des médailles très-rares. Le desir d'augmenter ses richesses littéraires l'engagea de s'embarquer à Marseille pour aller à Rome; mais

il fut pris par un corsaire, conduit à Alger et mis à la chaîne. Environ quatre mois après, on lui permit de revenir en France pour solliciter sa rançon. Il s'embarqua donc sur une frégate qui fut à son tour attaquée par un corsaire de Tunis. *Vaillant* à la vue de ce nouveau malheur, afin de ne pas tout perdre comme il avoit fait dans le premier vaisseau, avala une quinzaine de médailles d'or qu'il avoit sur lui; et après avoir failli périr plusieurs fois, il trouva enfin le moyen de se sauver avec l'esquif. Quelque temps après, la nature lui rendit le dépôt qu'il lui avoit confié. De retour à Paris, il reçut des ordres de la cour pour entreprendre un nouveau voyage. *Vaillant* poussa ses recherches jusques dans le fond de l'Égypte et de la Perse, et y trouva les médailles les plus précieuses et les plus rares. Au renouvellement de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, *Vaillant* y fut d'abord reçu en qualité d'associé, et peu de temps après il obtint la place de pensionnaire. Il avoit été marié deux fois; et par une dispense particulière du pape, il avoit épousé successivement les deux sœurs. Il mourut le 23 octobre 1706, âgé de 74 ans. Ses ouvrages sont: I. L'*Histoire des Césars*, jusqu'à la chûte de l'empire Romain, 1694, 2 vol. in-4.° Cette Histoire a été réimprimée à Rome, sous ce titre: *Numismata Imperatorum*, etc. 1743, en 3 vol. in-4°, avec beaucoup d'augmentations qui sont de l'éditeur (le P. *François Baldini*). II. *Seleucidarum Imperium sive Historia Regum Syriæ, ad fidem Numismatum accommodata*, à Paris, 1681, in-4.° L'auteur commence à *Séleucus I*, dit *Nicanor*, qui régna 312 ans avant J. C., et termine son ouvrage à *Antiochus XIII* surnommé *Epiphane*. Il renferme vingt-sept rois et cent vingt médailles très-bien gravées. III. *Historia Ptolemæorum, Ægypti Regum, ad fidem Numismatum accommodata*, à Amsterdam, 1701, in-fol. IV. *Nummi antiqui familiarum Romanarum perpetuis illustrationibus illustrati*, Amsterdam, 1703, 2 vol. in-folio. V. *Arsacidarum Imperium sive Regum Parthorum Historia, ad fidem Numismatum accommodata*, à Paris, 1725, in-4.° VI. *Achæmenidarum imperium sive Regum Ponti, Bosphori Traciæ et Bithyniæ Historia, ad fidem Numismatum accommodata*, à Paris, 1725, in-4.° Ces deux derniers ouvrages ne furent publiés qu'après la mort de l'auteur. VII. *Numismata ærea Imperatorum*, 1688, 2 vol. in-fol. VIII. *Numismata Græca*, Amsterdam, 1700, in-folio. IX. Une seconde édition du *Cabinet* de *Seguin*, 1684; in-4.° X. Plusieurs *Dissertations* sur différentes médailles. Tous ces ouvrages font honneur à son érudition, et ont beaucoup servi à éclaircir l'Histoire. On disoit de lui, « qu'il lisoit aussi facilement la légende des plus anciennes médailles, qu'*un Manceau lit un exploit.* » L'auteur étoit non-seulement estimable par son savoir, mais encore par son caractère.

III. VAILLANT, (Jean-François-Foy) fils du précédent, naquit à Rome le 17 février 1665. Son père l'emmena à Paris et lui fit faire un voyage en Angleterre, dans lequel il prit beau-

coup de goût pour la science numismatique. De retour à Paris, il fit son cours de médecine, et pendant qu'il étoit sur les bancs, il composa un *Traité de la nature et de l'usage du Café*. En 1691 il fut reçu docteur-régent de la Faculté de Paris. En 1702 on l'admit dans l'académie royale des Inscriptions. Il donna plusieurs *Dissertations* curieuses sur des médailles; il composa aussi une Explication de certains mots abrégés ou lettres initiales qui se trouvent à l'exergue de presque toutes les médailles d'or du Bas-Empire; au moins depuis les enfans du grand *Constantin* jusqu'à *Léon* l'*Isaurien*. Il fit encore une Dissertation sur les Dieux *Cabires*, par laquelle il termina sa carrière littéraire. Il n'eut pendant les deux ans qu'il survécut à son père, qu'une santé fort dérangée, et mourut le 17 novembre 1708, à 44 ans. Bon, humain, ami fidelle, plein de franchise et de candeur, il embellit ces qualités par l'éloignement de toute vue d'intérêt, d'ambition et de fortune.

IV. VAILLANT, (Sébastien) né à Vigny près de Pontoise, en 1669, fit paroître dès sa plus tendre jeunesse une passion extrême pour la connoissance des plantes. Il fut d'abord organiste chez les religieuses Hospitalières de Pontoise, puis chirurgien et ensuite secrétaire de *Fagon* premier médecin de *Louis XIV*. Cet habile médecin ayant connu les talens de *Vaillant* pour la botanique, lui donna entrée dans tous les jardins du roi. Ce ne fut pas le seul bienfait qu'il reçut de son maître: *Fagon* lui obtint la direction du Jardin royal qu'il enrichit de plantes curieuses, et les places de professeur et sous-démonstrateur des plantes du Jardin royal et de garde des drogues du cabinet du roi. Le czar *Pierre* ayant voulu voir les raretés de ce cabinet précieux, *Vaillant* répondit à toutes les questions de ce monarque philosophe, avec autant d'esprit que de sagacité. L'académie des Sciences se l'associa en 1716. Il méritoit cet honneur par ses ouvrages. Les principaux sont: I. D'excellentes Remarques sur les *Institutions de Botanique* de *Tournefort*. II. Un *Discours sur la structure des Fleurs et sur l'usage de leurs différentes parties*. III. Un *Livre des Plantes qui naissent aux environs de Paris*, imprimé à Leyde en 1727, in-folio, sous le titre de *Botanicon Parisiense* ou *Dénombrement par ordre alphabétique des Plantes qui se trouvent aux environs de Paris*, etc., avec plus de 300 figures par *Aubriet*. Cet ouvrage, fruit de 40 années de recherches, est très-estimé. L'auteur trop pauvre pour le faire imprimer, le légua à *Boerhaave* avec prière de le publier. Le docte Hollandois remplit son vœu avec zèle. Mais comme le manuscrit se trouva dans le plus grand désordre, sur-tout quant à la partie des champignons où l'on voit des descriptions au-dessous d'espèces auxquelles elles ne conviennent pas, ce défaut a fait commettre à *le Monnier* premier médecin du roi, une méprise qui lui a fait désigner comme vénéneux, d'après la phrase de *Vaillant*, un champignon qui ne l'est pas. IV. Un petit *Botanicon*, Leyde, 1743, in-12, qui n'est qu'un extrait du grand extrait dont *Jussieu* donna à

Paris une nouvelle édition. *Vaillant* mourut le 22 mai 1722, de l'asthme, avec une fortune très-bornée, laissant une veuve, mais point d'enfans.

V. VAILLANT, (Walleran) peintre et graveur, né à Lille en 1623, mort à Amsterdam en 1677, est le premier qui ait gravé en manière noire. Le secret de ce procédé lui fut confié par le prince Palatin *Robert* grand amiral d'Angleterre, et bientôt divulgué par le fils de celui qu'il avoit pris pour hâcher son cuivre. L'Anglois *Smith* a perfectionné cette manière qui n'avoit produit que de mauvaises planches dans les mains des artistes peu habiles. *Vaillant* doit etre distingué d'eux; il réussissoit dans le portrait. Il a peint l'empereur *Léopold* et toute la cour de France. Il a laissé aussi quelques bonnes estampes.

VAIR, (Du) *Voy.* DUVAIR.

VAIRASSE, *Voy.* I. ALLAIS.

VAISSETTE, (Dom Joseph) né à Gaillac en Albigeois en 1685, exerça pendant quelque temps la charge de procureur du roi du pays Albigeois. Dégoûté du monde, il se fit Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, dans le prieuré de la Daurade à Toulouse, en 1711. Son goût pour l'histoire le fit appeler à Paris en 1713 par ses supérieurs qui le chargèrent avec Dom *Claude de Vic* de travailler à celle de Languedoc. Le premier volume de cette Histoire parut en 1730, in-folio. Peu d'Histoires générales, dit l'abbé *des Fontaines*, sont mieux écrites en notre langue : l'érudition y est profonde et agréable. On a ajouté à la fin des notes très-savantes sur différens points de l'Histoire de Languedoc; ces notes sont autant de dissertations sur des matières curieuses. Ce qui le distingue sur-tout est une grande impartialité dans l'Histoire des Albigeois et des autres hérétiques qui ravagèrent cette province. Il ne se passionne point; il raconte en homme qui a consulté tous les monumens. Aussi les Jésuites qui dans l'*Histoire de l'Eglise Gallicane* n'avoient pas montré la même modération, ne manquèrent-ils pas de le critiquer dans le *Journal de Trévoux*. Dom *de Vic* étant mort en 1734, Dom *Vaissette* resta seul chargé de son grand ouvrage, qu'il exécuta avec succès et dont il publia les quatre autres volumes. Ce savant mourut à Saint-Germain-des-Prés le 10 avril 1756, regretté par ses confrères et par le public. Il préparoit un sixième volume de son Histoire de Languedoc, et Dom *Bourotte* son confrère a été chargé de l'achever. Ses autres écrits sont: I. Un *Abrégé* de son *Histoire de Languedoc*, en 6 vol. in-12, 1740. Il peut suffire à ceux qui ne sont pas de cette province ; mais les Languedociens le trouvent trop sec et trop décharné. II. Une *Géographie universelle*, en 4 vol. in-4° et en 12 vol. in-12. Quoiqu'elle ne soit pas exempte de fautes, on la regarde avec raison comme une des plus détaillées, des plus méthodiques et des plus exactes que nous ayons. On peut seulement reprocher à l'auteur qu'il y a trop peu de détails sur le commerce et les arts des pays qu'il décrit. La simplicité et la candeur jointes à beaucoup d'esprit et d'érudition, formoient le caractère de

Dom *Vaissette*... *Voyez* Leibnitz, n.° xii de ses ouvrages.

VAL, (Du) *Voy.* Duval.

VAL-DES-CHOUX, *Voy.* Viard.

VAL-DE-GRACE, *Voyez* Arbouse.

VALADE, (Jacques-François) né à Toulouse et mort à Paris le 24 juin 1784, se distingua dans cette dernière ville comme libraire et imprimeur. *Gustave III* roi de Suède lui fit don d'une médaille d'or, frappée à l'occasion de la révolution qu'il opéra dans ses états en 1772, et lui permit de prendre le titre de son libraire. On doit à *Valade* divers *Catalogues* estimés pour leur ordre par les bibliographes, et particulièrement celui de la bibliothèque du garde des sceaux *Hue de Miromesnil*, 1781, in-4.°

VALART, (l'abbé Joseph) né à Hesdin, mort en 1779, avoit été professeur à l'Ecole royale militaire. C'étoit un bon humaniste et il a beaucoup écrit sur les règles de la grammaire latine. On lui doit un Supplément à la *Grammaire générale* de *Beauzée*, in-8°, 1769; et on a encore de lui des Traductions du *Nouveau Testament*, de l'*Imitation de J. C.*, dont il avoit donné une édition estimée chez *Barbou*, 1758, in-12, et de *Cornelius Nepos*. Ce savant étoit fort négligé sur sa personne et très-attaché à ses sentimens; d'ailleurs bon homme et officieux.

VALAZÉ, (Charles-Éléonore *Dufriche*) né à Alençon le 23 janvier 1751, suivit d'abord la carrière militaire et ensuite celle du barreau. Nommé député du département de l'Orne à la Convention nationale, il y prononça le rapport des accusations portées contre *Louis XVI*. Attaché au parti de la *Gironde*, il s'y fit remarquer par des connoissances en agriculture et en jurisprudence, et sur-tout par la fougue de son caractère. *Marat* le surnomma le chef de la faction des *Hommes d'état*. Proscrit au 31 mai d'après ce titre, il refusa de s'évader et fut condamné à mort le 30 octobre 1793, à l'âge de 42 ans. Au moment où son arrêt fut prononcé, il se perça le cœur avec une lame qu'il avoit cachée sous ses vêtemens et tomba devant les juges révolutionnaires en s'écriant: *Je me meurs*. Son corps fut porté au pied de l'échafaud où plusieurs de ses collègues montèrent. On doit à *Valazé* quelques ouvrages: I. *Lois Pénales*, 1784, in-8.° Ce recueil fut loué au moment de sa publication. II. *Le Rêve*, conte philosophique inséré dans un des volumes de la *Bibliothèque des Romans* de 1783. III. *A mon Fils*, 1785, in-8.° IV. *Défense des Accusés au 31 mai an 3*, in-8.° *Valazé* s'occupoit de cet écrit dans sa prison; mais il le suspendit lorsqu'il apprit qu'un décret atroce avoit défendu aux accusés tout droit de se faire entendre. Il le cacha dans la prison où il fut trouvé par un de ses collègues qui l'a publié. *Valazé* a laissé quelques manuscrits, tels qu'un *Plan* d'administration des maisons de correction, une *Suite* aux *Lois Pénales*, un *Mémoire sur les causes de l'élévation des vapeurs dans l'atmos-*

phère, une *Explication des tuyaux capillaires*, etc.

VALBELLE, (N. comte de) est plus connu par les *Mémoires* de la célèbre *Clairon* dont il fut l'amant, que par ses actions. Il eut cependant le goût des lettres et chercha à en étendre les progrès en fondant à l'académie Françoise un prix pour le meilleur ouvrage publié dans l'année, et mourut en 1778. *D'Alembert* a publié son Eloge.

VALBONAIS, *Voyez* BOURCHENU.

VALCELAS, (Claude) médecin du dernier siècle, a traduit du latin en françois un *Traité* de *Jérôme de Monteu* sur l'art de conserver sa santé.

VALDERANA, (Pierre de) Italien, entra dans l'ordre des Augustins et se distingua à la fin du 16ᵉ siècle par des *Sermons* qui ont été traduits en françois en 1609.

VALDÈS. (Jean de) peintre de Séville et chef de l'académie de Peinture de cette ville, y termina sa carrière en 1691. On y trouve un tableau de lui représentant un cadavre à moitié rongé de vers. Sa vue fait frissonner et reculer d'effroi.

VALDIVIESO, (Pierre BARAHONA *ou*) théologien Espagnol de l'ordre de Saint-François, vivoit encore en 1606. Il se rendit très-habile dans la théologie et il la professa long-temps. Il a laissé divers Ouvrages qui sont la preuve de son savoir.

VALDO, (Pierre) hérésiarque, né au bourg de Vaux en Dauphiné, d'où il prit son nom, commença à dogmatiser à Lyon vers 1180. Ses disciples furent appelés *Vaudois* du nom de leur maître, ou *Gueux de Lyon*, de la ville où cette secte prit naissance, ou *Sabatès* à cause de leur chaussure singulière : ils ne portoient que des sandales comme les Apôtres. La mort d'un ami de *Valdo* qui expira subitement en sa présence, le frappa tellement qu'il distribua aussitôt aux pauvres une grande somme d'argent. Cette générosité en attira une prodigieuse quantité à sa suite. Leur bienfaiteur voulut bientôt devenir leur maître. Comme il étoit un peu lettré, il leur expliquoit le Nouveau Testament en langue vulgaire et leur prêchoit l'estime de la pauvreté oisive. Les Ecclésiastiques ayant blâmé sa témérité, il se déchaîna contr'eux et contre leur autorité en leur égalant les Laïques. Il y a des auteurs qui prétendent que *Valdo* ne poussa pas plus loin ses erreurs ; mais que ses disciples s'étant mêlés avec les Arnaldistes et les Albigeois, adoptèrent plusieurs erreurs de ceux-ci. D'autres assurent que le mépris de *Valdo* pour les Ecclésiastiques, fut porté jusqu'à celui pour les Sacremens dont ils sont les ministres légitimes. L'abbé *Pluquet* prétend qu'ils renouvelèrent, 1.° Les erreurs de *Vigilance* sur les cérémonies de l'Eglise, sur le culte des Saints et des Reliques, et sur la hiérarchie de l'Eglise. 2.° Les erreurs des *Donatistes* sur la nullité des Sacremens conférés par de mauvais ministres et sur la nature de l'Eglise. 3.° Les erreurs des *Iconoclastes*. 4.° Ils ajoutèrent à ces erreurs que l'Eglise ne peut pos-

séder aucun des biens temporels. Comme cette doctrine favorisoit les prétentions des seigneurs et tendoit à remettre entre leurs mains les possessions des Eglises, les *Vaudois* furent protégés par les seigneurs chez lesquels ils s'étoient réfugiés après avoir été chassés de Lyon. Ces seigneurs, sans adopter leurs erreurs, étoient bien aises de les opposer au clergé qui condamnoit les grands déprédateurs des Eglises. Les *Vaudois* chassés du territoire de Lyon, trouvèrent donc des protecteurs, et se firent un grand nombre de prosélytes. *Louis VII* fit venir des missionnaires pour les convertir; mais ils prêchèrent sans succès contre les erreurs de *Vaudois*. *Philippe-Auguste* son fils eut recours à la force; il fit raser plus de trois cents maisons de gentilshommes où ils s'assembloient, et entra ensuite dans le Berry où ces hérétiques commettoient d'horribles cruautés. Plus de sept mille furent passés au fil de l'épée; beaucoup d'autres périrent par les flammes; et de ceux qui purent échapper, les uns qu'on nomma dans la suite *Turlupins*, allèrent dans les pays Wallons, les autres en Bohême, tandis que les sectateurs de *Valdo* se répandoient dans le Languedoc et dans le Dauphiné. Ceux qui s'étoient jetés dans le Languedoc et en Provence, furent anéantis, dit l'abbé *Pluquet*, dans les terribles croisades contre les Albigeois et contre les Hérétiques, si prodigieusement multipliées dans les provinces méridionales de la France. Ceux qui se sauvèrent dans le Dauphiné, se voyant inquiétés par l'archevêque d'Embrun, se retirèrent dans les vallées de Piémont. Les ducs de Savoie ont tâché en différens temps de les chasser de cet asile, sur-tout depuis qu'ils s'étoient liés d'intérêt et de religion avec les Suisses et les Génevois. On les poursuivit vivement en 1560; mais ils résistèrent à la petite armée qu'on envoya contr'eux. Environ cent ans après, en 1655, *Charles-Emmanuel* envoya dans les vallées le marquis *de Pianessa*, qui traita avec la dernière rigueur ceux qui ne voulurent pas embrasser la religion Catholique. Malgré un grand nombre d'exécutions effrayantes, les *Vaudois* ne sont pas entièrement éteints, et ils conservent l'attachement à leurs dogmes et une pureté de mœurs qui inspire de la pitié pour leurs erreurs. Les Calvinistes les ont adoptés comme leurs pères, quoique leur croyance soit différente dans quelques articles; et la protection secrète que quelques princes Protestans leur ont accordée, n'a pas peu contribué à leur conservation.

VALDRADE, *Voyez* IV. LOTHAIRE.

VALEMBOURG, *Voy.* WALLEMBOURG.

VALENÇAI, *Voy.* ESTAMPES, n.° IV.

VALENCE, *Voyez* PARÈS *et* VII. THOMAS.

I. VALENS, (*Flavius*) empereur, étoit fils puîné de *Gratien*, surnommé *le Cordier*: (Voyez I. GRATIEN.) Il naquit près de Cibale en Pannonie, vers l'an 328, et fut associé à l'empire l'an 364, par son frère *Valentinien I* qui lui donna le gouvernement de l'Orient en 365. Effrayé par la

révolte de *Procope*, il voulut d'abord quitter la pourpre; mais il fut plus heureux l'année suivante, car il défit son ennemi et lui fit couper la tête. Après avoir pacifié l'empire, il se fit conférer le baptême par *Eudoxe* de Constantinople, Arien qui l'obligea par serment de soutenir ses erreurs. Sa femme, *Albia Dominica*, qui étoit hérétique, l'y engagea aussi, et le rendit complice de son hérésie et persécuteur de la Foi orthodoxe dont il s'étoit montré jusqu'alors un des plus zélés défenseurs. Il publia un édit pour exiler les prélats Catholiques; édit qui fut exécuté avec la dernière rigueur. Il alla lui-même à Césarée de Cappadoce, pour en chasser *St. Basile*; à Antioche, où il exila *Mélèce*; à Edesse et ailleurs, où il persécuta cruellement les Orthodoxes. (*Voy*. II. ISAAC.) C'étoit après la guerre contre les Goths, que *Valens* se déclara contre l'Église. Cette guerre avoit eu le plus heureux succès. Les Barbares effrayés des victoires de *Valens*, forcèrent *Athalaric* leur roi à demander la paix. *Valens* voulut bien la leur accorder en 370; mais il en prescrivit les conditions. Il fut défendu aux Goths de passer le Danube, et de mettre le pied sur les terres des Romains, à moins que ce ne fût pour le commerce. Ils n'eurent plus la liberté, comme auparavant, de trafiquer indifféremment dans tous les lieux soumis à l'obéissance de l'empereur. On leur marqua deux villes frontières, où ils pourroient apporter leurs marchandises et acheter celles dont ils auroient besoin. Tous les tributs qu'on leur payoit furent supprimés; mais on confirma la pension d'*Athalaric*. *Valens* plus complaisant qu'il n'auroit dû l'être, permit aux Goths de s'établir dans la Thrace: ils y furent suivis de divers autres Barbares; et comme la province ne pouvoit suffire pour leur entretien, ils commencèrent à ravager les pays voisins. *Lupicin* général de l'armée Romaine ayant été battu, *Valens* marcha en personne contre les ennemis. On engagea une bataille près d'Andrinople le 9 août 378, et il eut le malheur de la perdre. La nuit le surprit avant qu'il se fût décidé sur le parti qu'il avoit à prendre; et les soldats qui s'étoient rangés autour de lui, l'enlevèrent et le portèrent dans une maison où les Goths mirent le feu, et où il fut brûlé vif à l'âge de 50 ans, après en avoir régné 15. *Valens* fut un prince timide, cruel et avare. Ses défauts furent plus pernicieux à l'état que ses vices. Il étoit ignorant et il laissoit languir les sciences. Incapable de juger du mérite, il n'élevoit aux grands emplois que ceux qui applaudissoient à ses foiblesses. Sa superstition étoit telle qu'il fit mourir tous ceux dont le nom commençoit par *Théod*, parce qu'un magicien lui avoit dit que son sceptre tomberoit entre les mains d'un homme dont le nom commenceroit ainsi; et le comte *Théodose*, père de *Théodose le Grand*, se trouva de ce nombre malheureusement. Protecteur de l'Arianisme, il fit autant de mal aux fidelles que les plus ardens persécuteurs de l'Eglise.

II. VALENS, (*Valerius*) étoit proconsul d'Achaïe, lorsqu'une partie de l'Orient se souleva contre *Gallien*

Gallien, et reconnut *Macrien*. Le nouvel empereur craignant que *Valens* n'armât contre lui, envoya une petite armée commandée par *Pison*, pour le surprendre et lui ôter la vie. *Valens* se voyant poursuivi, se fit reconnoitre empereur dans la Macédoine et se défit de *Pison*. Cette mort fut suivie de la sienne, puisqu'il fut tué peu de jours après par ses soldats, en juin 261, après six semaines de règne.

III. VALENS, (Pierre) dont le vrai nom est STUNCK, né à Groningue en 1561, s'appliqua avec succès à la poésie, à l'éloquence, et à toutes les parties des belles-lettres. Il fit un voyage à Paris où ses talens lui méritèrent une place de professeur au collège royal. Il mourut en 1641, âgé de 80 ans. On a imprimé ses *Harangues* et ses *Poésies* latines, in-8° et in-4.° Ces dernières offrent quelques vers heureux, mais peu de cette imagination qui constitue le vrai poëte.

VALENTIA, (Grégoire) Jésuite, né à Médina-del-Campo, dans la vieille Castille, professa la théologie dans l'université d'Ingolstadt, et mourut à Naples en 1603, à 54 ans, après avoir eu de vives disputes avec *Lemos* sur la Prédestination. Ses adversaires dirent de lui, que « s'il n'avoit pas eu d'autre grace que celle qu'il avoit défendue, il n'étoit sûrement pas en Paradis. » On a de lui des *Livres* de controverse; et des *Commentaires* sur la Somme de *St. Thomas*. Ses Ouvrages, recueillis en 5 gros vol. in-folio, demandent beaucoup de patience de la part du lecteur.

I. VALENTIN, Romain, pape après *Eugène II*, mourut le 21 septembre 827, le 40e jour après son élection.

II. VALENTIN, fameux hérésiarque du 2e siècle, étoit Egyptien et sectateur de la philosophie de *Platon*. Il se distingua d'abord par son savoir et par son éloquence; mais indigné de ce qu'on lui avoit refusé l'épiscopat, il se sépara de l'église, après avoir enfanté mille erreurs. Il les sema à Rome sous le pontificat du pape *Hygin*; et continua de dogmatiser jusqu'à celui d'*Anicet*; depuis l'an 140 jusqu'à 160. Il avoit imaginé une généalogie d'*Æons*; dont il composoit la Divinité qu'il appeloit *Plérome* ou *Plénitude*, au-dessous de laquelle étoient le fabricateur de ce monde et les Anges auxquels il en attribuoit le gouvernement. Ces *Æons* étoient mâles et femelles, et il les partageoit en différentes classes. *Valentin* eut beaucoup de disciples qui répandirent sa doctrine, et formèrent des sectes qui étoient fort nombreuses et sur-tout dans les Gaules; du temps de *St. Irenée* qui nous a donné le plus de lumières sur ces hérétiques... *Voyez* XV. PTOLOMÉE.

III. VALENTIN (Basile): C'est sous ce masque que se cacha un habile chimiste du XVIe siècle, que quelques-uns ont présumé être un Bénédictin d'Erford, mais dont on ignore le vrai nom. Ses Ouvrages écrits en haut allemand, ont été imprimés à Hambourg en 1677, 1717 ou 1740, in-8.° La plupart sont traduits en latin et en françois. Parmi les latins, le plus connu est *Currus triumphalis Antimonii*, Amsterdam, 1671, in-12. On pré-

tend que ce chimiste dut au hasard la connoissance des propriétés de l'antimoine. Ayant jeté hors de son laboratoire quelques fragmens de cette matière, et des cochons en ayant mangé, ils furent violemment purgés. Cette observation lui fit venir la pensée d'essayer ce remède sur le corps humain.... On cite parmi les ouvrages françois du prétendu *Valentin* : I. *L'Azoth des Philosophes*, avec les *XII Clefs de Philosophie*, Paris 1660, in-8°, et la figure de ces 12 Clefs. II. *Révélation des Mystères des Teintures essentielles des sept Métaux, et de leurs Vertus médicinales*, Paris, 1646, in-4.° III. *Testament* de *Basile Valentin*, Londres, 1671, in-8.°

IV. VALENTIN, (Moyse le) né à Colomiers en Brie, l'an 1600, mort aux environs de Rome en 1632, entra fort jeune dans l'école de *Vouet*, et peu de temps après se rendit en Italie. Les Tableaux du *Caravage* le frappèrent, et il l'imita sans leur donner une teinte aussi noire. Il s'attacha sur-tout à représenter des *Concerts*, des *Joueurs*, des *Soldats* et des *Bohémiens*, des *Tabagies*. On voit aussi de ce maître des Tableaux d'histoire et de dévotion ; mais ils sont en petit nombre, et pour l'ordinaire inférieurs à ses autres Ouvrages. *Le Valentin* trouva un protecteur dans le cardinal *Barberin*. C'est à sa recommandation qu'il peignit, pour l'église de Saint-Pierre à Rome, le Martyre des *SS. Processe* et *Martinien* ; morceau très-estimé. Il se lia d'amitié avec *le Poussin*, et l'on remarque qu'il a quelquefois suivi la manière de cet excellent artiste. *Le Valentin* a toujours consulté la nature ; sa touche est légère, son coloris vigoureux, ses figures bien disposées. Il exprimoit tout avec force ; mais il n'a guère consulté les graces, et entraîné par la rapidité de sa main il a souvent péché contre la correction. Ce peintre s'étant baigné imprudemment, fut saisi d'un frisson qui lui causa peu de temps après la mort. Presque tous ses tableaux ont été gravés.

V. VALENTIN, (Michel-Bernard) professeur en médecine à Giessen, où il naquit le 26 novembre 1657, cultiva la botanique avec beaucoup de succès, et mourut le 13 mars 1729. On a de lui : I. *Historia Simplicium reformata*, Franckfort, 1716, in-folio, 16 planches ; 1723, in-folio, 23 planches. II. *Amphitheatrum Zootomicum*, Franckfort, 1720, in-fol., figures. Cet Ouvrage avoit paru en allemand, à Franckfort, 1704-1714, 3 vol. in-fol. ; il a été traduit en latin par *Jean Conrad Becker*. Aux éditions latines on a joint un abrégé de la *Vie* de *Valentin*, en vers, qu'il avoit composé lui-même. III. *Medicina nova-antiqua*, Franckfort, 1713, in-4.° C'est un cours de médecine. IV. *Cynosura materiæ medicæ*, Strasbourg, 1726, trois vol. in-4.° V. *Viridarium reformatum*, Franckfort, 1720, in-fol., avec de belles figures. VI. *Corpus juris medico-legale*, Franckfort, 1722, in-fol. VII. *Physiologia biblicæ capita selecta*, Giessen, 1711, in-4.°

VALENTIN GENTILIS, *Voyez* GENTILIS, n.° IV.

VALENTINE, femme de *Louis* de France, duc *d'Orléans*, essassiné par les ordres du duc *de Bourgogne*, étoit fille de *Jean Galeas* duc de Milan. Cette princesse ayant inutilement demandé justice du meurtrier de son époux, mourut le 5 décembre 1408, de douleur de n'avoir pu venger sa mort. Quelques momens avant que d'expirer, elle fit approcher ses enfans sur lesquels elle répandit des larmes. Ensuite considérant *Jean* fils naturel du duc *d'Orléans*, si célèbre depuis sous le nom de comte *de Dunois*, elle dit par une espèce de pressentiment de sa grandeur future, qu'il lui *avoit été dérobé, et qu'aucun de ses enfans n'étoit aussi bien taillé à venger la mort de son père que celui-là.* *Voyez* DUNOIS. *Valentine* étoit aussi spirituelle que belle. *Charles VI* dans les accès de sa folie, ne se laissoit gouverner que par elle. De là vint le bruit qu'elle l'avoit ensorcelé. Les gens de bon sens étoient bien persuadés que si elle l'avoit charmé, ce n'étoit que par sa beauté et son enjouement. Cependant pour n'être point exposée aux insultes de la populace, elle fut obligée de quitter la cour pour quelque temps. C'est du chef de cette princesse que le duc *d'Orléans*, depuis roi de France sous le nom de *Louis XII*, prétendit au duché de Milan, qui coûta tant de sang à la France dans le siècle suivant.

I. VALENTINIEN Ier, empereur d'Occident, fils aîné de *Gratien* surnommé *le Cordier*, de Cibale en Pannonie, s'éleva par sa valeur et par son mérite sur le trône impérial. Il fut proclamé empereur à Nicée, après la mort de *Jovin* le 26 février 364. Il associa *Valens* son frère à l'empire, lui donna l'Orient et garda pour lui l'Occident où il se rendit redoutable par son courage. Il repoussa les Germains qui ravageoient les Gaules, pacifia l'Afrique révoltée, dompta les Saxons qui s'étoient avancés jusque sur le bord du Rhin, et construisit un grand nombre de forts en différens endroits de ce fleuve et du Danube. Les Quades ayant pris les armes en 374, il passa dans leur pays pour les châtier. Il met tout à feu et à sang, rase les campagnes, brûle les villages, renverse les villes, laisse par-tout des traces de sa fureur. Il repasse le Danube et va se reposer à Bregetion petit château de la Pannonie. Là, les Quades lui envoient des ambassadeurs pour implorer sa clémence. Ces envoyés étoient des hommes grossiers, pauvres et mal vêtus. *Valentinien* croyant qu'on les lui avoit envoyés pour l'insulter, entra en fureur, et leur parla avec tant d'emportement qu'il se cassa une veine. Il expira peu de temps après le 17 novembre 375. Il étoit alors âgé de 55 ans, et en avoit régné douze moins quelques mois. Si l'on excepte quelques occasions particulières où sa grande vivacité l'emportoit au-delà des bornes de la modération, *Valentinien* montra dans toute sa conduite de l'esprit, du courage, de la politesse et de la grandeur. Il étoit zélé pour la religion Catholique, et l'avoit confessée sous *Julien* au péril de sa fortune et de sa vie. Mais lorsqu'il fut parvenu à l'empire, il protégea également les prêtres Chrétiens et les pontifes Païens;

il rendit à ceux-ci les privilèges dont ils avoient été privés. Il ne voulut point qu'on inquiétât les hétérodoxes qui refuseroient de souscrire aux décisions des conciles. Cette tolérance inspirée par une sage politique, ne lui attira cependant aucune dénomination odieuse. Il fut même représenté par les auteurs ecclésiastiques comme un confesseur. Il auroit pu l'être comme un prince éclairé, qui dans la vue de la prospérité de l'état protége tout citoyen utile et vertueux, quelque religion qu'il professe. (*Voyez* le *Dictionnaire des Hérésies* par *Pluquet*, art. Arianisme.) *Valentinien* eut de *Severa* sa première femme, *Gratien* son successeur; et de *Justine*, *Valentinien II* qui suit.

II. VALENTINIEN II, fils du précédent, né en 371, fut salué empereur à Cinqne en Pannonie le 22 novembre 375. Il succéda à *Gratien* son frère en 383, et fut dépouillé de ses états en 387 par le tyran *Maxime*. Il eut recours à *Théodose* qui défit *Maxime*, lui fit couper la tête en 388, rétablit *Valentinien*, et entra triomphant dans Rome avec lui. Le jeune empereur, formé par les avis, les instructions et l'exemple de *Théodose*, quitta de bonne heure les impressions que sa mère *Justine* lui avoit données contre la Foi Catholique. On le soupçonna de quelques déréglemens ordinaires à la jeunesse; aussitôt qu'il le sut, il se priva de tout ce qui pouvoit donner occasion à ces faux bruits. On trouvoit qu'il se plaisoit trop aux jeux du Cirque; pour s'en corriger, il retrancha ceux-mêmes qui se donnoient à la naissance des empereurs. Ayant su que quelques-uns le blâmoient d'aimer trop les combats des bêtes, il fit tuer dans le même jour toutes celles qui étoient destinées à cet usage. Ce ne furent pas ses seules vertus. Les chefs d'une famille distinguée ayant été accusés d'une conspiration, il en examina lui-même les preuves; et sa clémence lui en ayant dissimulé la force, il fit élargir les coupables, méprisant ces défiances et ces soupçons *qui ne tourmentent*, disoit-il, *que les tyrans*. Plus occupé du bien de ses sujets que du sien propre, il modéra extrêmement les impôts; et comme ses officiers vouloient qu'il les augmentât, afin d'en profiter eux-mêmes, il leur répondit: *Quelle apparence y a-t-il que j'impose de nouvelles charges à ceux qui ont bien de la peine à payer les anciennes?* Il faisoit jouir l'empire de la paix, de la justice et de l'abondance, lorsqu'*Arbogaste* Gaulois d'origine, à qui il avoit confié le commandement de ses armées, se révolta. Ce général s'étoit acquis par sa valeur, sa science dans l'art militaire et son désintéressement, la confiance des troupes, au point qu'il régloit tout et tenoit *Valentinien* sous sa dépendance. Le prince ouvrit enfin les yeux, et craignant les suites de son pouvoir, il lui ôta le commandement des armées. Mais ce traître mit le comble à ses crimes, et fit périr ce prince qu'il avoit déjà dépouillé de son autorité. *Valentinien* étoit à Vienne en Dauphiné. Un jour qu'il se promenoit après dîner sur le bord du Rhône, dans l'enceinte de son palais, *Arbogaste* le fit étrangler par quelques-uns de

ses gardes qui le pendirent à un arbre avec son mouchoir pour qu'on crût qu'il s'étoit tué lui-même. Ce fut le samedi 15 mai 392, à l'âge seulement de 20 ans, après un règne de neuf. *St. Ambroise* prononça son Oraison funèbre à Milan, quoiqu'il n'eût pas été baptisé; mais il avoit témoigné le desir de l'être.

III. VALENTINIEN III, (*Flavius Placidus Valentinianus*) empereur d'Occident, fils du général *Constance* et de *Placidie* fille de *Théodose le Grand*, naquit à Rome en 419, et fut honoré du titre de *César* à Thessalonique; mais il ne fut reconnu empereur que le 23 octobre 425, à Rome, après la défaite entière de *Jean* qui s'étoit emparé de l'empire. Ce fut d'abord *Placidie* qui eut toute l'autorité; et la sagesse de cette princesse ne put prévenir la perte de l'Afrique, que le comte *Boniface* livra en 428, aux Vandales qui y fondèrent un État très-puissant. Le général *Aëtius* conserva par sa valeur les autres provinces. Les Bourguignons, les Goths, les Alains, les Francs furent battus en diverses rencontres et forcés à demander la paix; il n'y eut que les Suèves de la Galice qui ne purent être domptés. *Valentinien* reconnut mal de si grandes obligations. Il immola ce général, de sa propre main, à la haine d'un de ses eunuques; mais il périt bientôt après lui. Ayant violé la femme de *Pétrone-Maxime*, ce mari outragé le fit tuer au milieu de Rome le 17 mars 455. Il avoit alors 36 ans, et il fut le dernier de la race de *Théodose*. *Pétrone-Maxime* profita de sa mort pour se saisir du sceptre impérial. *Valentinien* étoit un prince stupide qui sacrifioit sa gloire et ses intérêts à ses passions; et ses passions l'entraînoient toujours de crime en crime. Il n'excita aucun sentiment d'amour pendant sa vie, ni aucun regret après sa mort. *Voyez* III. EUDOXIE.

VALENTINOIS, (*Voyez* I. BORGIA, duc de)... *et* POITIERS, (duchesse de).

I. VALÈRE-MAXIME, (*Valerius-Maximus*) historien Latin, sortoit, selon quelques auteurs, de la famille des *Valères* et de celle des *Fabiens*. Son goût pour la littérature ne lui ôta point celui des armes; il suivit *Sexte Pompée* à la guerre. A son retour, il composa un *Recueil* des actions et des paroles remarquables des Romains et des autres hommes illustres. Son travail est en neuf livres, il le dédia à *Tibère*, et n'écrivit qu'après la mort de *Sejan* dont il dit beaucoup de mal. Plusieurs croient que l'ouvrage que nous avons n'est qu'un abrégé du sien, composé par *Népotien* d'Afrique. Son style est barbare à quelques endroits près. Il intéresse plus par le fonds des choses que par la manière dont il les rend. La meilleure édition de cet auteur est celle de Leyde, 1670, in-8°, *cum Notis Variorum*; et 1726, in-4.° On estime aussi celle de Paris, 1679, in-4°, à l'usage du Dauphin. Nous en avons une *Traduction* françoise en 2 vol. in-12.

II. VALÈRE, (Cyprien de) auteur Protestant. Nous avons de lui une *Version* espagnole de toute la Bible, que l'on peut re-

garder comme une seconde édition de la version de *Cassiodore Reyna*, Amsterdam, 1602, in-folio.

III. VALÈRE, (Luc) enseigna, à la fin du XVIe siècle, la géométrie dans le collége de Rome, avec tant de réputation, qu'il fut nommé l'*Archimède* de son temps par le célèbre *Galilée*. On le connoît à peine aujourd'hui, quoiqu'il ait publié deux Ouvrages assez bons; l'un *De Centro gravitatis Solidorum*, in-4°, 1604 : et un autre, *De Quadratura Parabolæ per simplex falsum*.

VALÈRE, (André) *Voyez* ANDRÉ (Valère), n.° XII.

VALERIA, (Galeria) fille de *Dioclétien* et de *Prisca*, épousa l'an 292 *Galère – Maximien*, nommé *César* et adopté par *Dioclétien*. Sa beauté, ses vertus, le desir du bonheur de ses sujets honorèrent son règne. Elle fut stérile, et se voyant sans enfans, elle adopta *Candidien* fils naturel de son mari qui l'avoit eu depuis leur union. Après la mort de *Galère - Maximien*, elle se retira avec sa mère à la cour de *Maximin Daza* neveu de *Dioclétien*. Ce prince la reçut avec empressement; bientôt il en devint amoureux et lui proposa de répudier sa femme pour l'épouser. Le deuil qu'elle portoit et les liens du sang, lui fournirent un prétexte pour rejeter cette offre. Ce refus irrita *Maximin*, et ce prince emporté l'envoya avec *Prisca* en exil dans les déserts de la Syrie, où elles souffrirent les plus grandes privations et les plus mauvais traitemens. On prétend que *Dioclétien* instruit de ces indignités, en mourut de chagrin. *Maximin* étant mort lui-même en août 313, elles devoient espérer un adoucissement à leurs maux sous *Licinius*, élevé à l'empire par *Galère* et à qui il avoit recommandé en mourant son épouse et son fils. Leur espérance fut trompée. *Prisca* et *Valeria*, ces deux veuves des maîtres du monde, après avoir vu mettre à mort l'infortuné *Candidien*, furent obligées de se cacher errantes en divers lieux et déguisées sous des haillons. Vers la fin de 314, elles furent malheureusement découvertes à Thessalonique. *Licinius* leur fit trancher la tête et jeter leur corps dans la mer en présence du peuple assemblé, au commencement de 315. On croit qu'elles avoient embrassé le Christianisme, et que si elles assistèrent quelquefois aux sacrifices des Païens, ce ne fut que dans la crainte de déplaire à *Dioclétien* et à *Galère*. On ignore où *Voltaire* a pris que les Chrétiens furent les auteurs des meurtres de *Candidien*, de *Prisca* et de *Valeria*. On peut ne pas aimer les sectateurs d'une religion; mais il ne faut pas leur imputer vaguement des crimes. Il y a apparence que la famille de *Galère* ne fut exterminée, que parce que *Licinius*, tyran ombrageux, craignoit que les prétentions qu'elle pouvoit avoir à l'empire ne servissent de prétexte à des mouvemens populaires et à des révoltes.

VALÉRIE, dame Romaine, sœur du célèbre orateur *Hortensius*, s'approcha du dictateur *Sylla* dans un spectacle de gladiateurs et arracha quelques

poils du manteau de ce dernier : il s'en apperçut, et *Valérie* lui dit : « Ce que je viens de faire n'est point une marque de mépris ; j'ai cru au contraire qu'en m'approchant ainsi de vous, je pourrai participer au bonheur qui vous accompagne. » Ce discours plat au dictateur, et il épousa *Valérie.* — Une autre Romaine de ce nom mère de *Coriolan*, touchée des malheurs des Romains, alla avec *Volumnie* épouse de ce dernier le trouver, pour le supplier de lever le siége de Rome. *Coriolan* céda à leurs instances, et ramena l'armée des Volsques hors du territoire de la république. — Une autre *Valérie*, veuve du consul *Camirinus*, répondit à ceux qui la pressoient de se remarier : « Mon époux est mort pour les autres ; mais il vit encore pour moi. »

I. VALÉRIEN, (*Publius Licinius Valerianus* empereur Romain, naquit en 190 d'un père sénateur. Sa famille étoit illustre. Il passa par toutes les charges, et le sénat le revêtit de celle de censeur, qu'aucun particulier n'avoit possédée depuis le règne de *Claude*. Ce prince étoit bien fait, et d'une physionomie qui en imposoit ; il avoit cultivé les sciences et connoissoit l'art de la guerre. Ses mœurs étoient sans reproches. Il fut toujours grave, modéré, ami de la vertu, ennemi des méchans, et il passoit pour l'homme le plus digne de commander, lorsque l'armée assemblée dans la Rhétie le proclama empereur peu de temps avant la mort d'*Emilien*, dans le mois d'août 253. Il étoit âgé de 63 ans. Le sénat applaudit à son élection et donna le titre de César à son fils *Gallien*, que son père associa aussitôt à l'empire en le déclarant Auguste. Dans les premières années de son gouvernement, il témoigna quelque affection pour les Chrétiens ; mais *Macrien*, un de ses généraux, changea ses dispositions, et il s'alluma une persécution violente dans tout l'empire. *Valérien*, obligé de résister aux Goths et aux Scythes, se relâcha un peu de sa fureur. Une autre guerre l'occupa bientôt : il fallut qu'il tournât ses forces contre *Sapor* roi de Perse, qui faisoit des progrès prodigieux en Syrie, en Cilicie et en Cappadoce. Les deux armées se rencontrèrent en Mésopotamie, et *Valérien* fut fait prisonnier en 260. Le roi *Sapor* le mena en Perse où il le traita avec indignité, jusqu'à le faire servir de marche-pied lorsqu'il montoit à cheval, et à le rendre témoin des indignes traitemens qu'il faisoit subir à sa femme *Mariniana*. Il mourut en captivité l'an 263, âgé de 71 ans, après en avoir régné sept. *Sapor* le fit écorcher tout vif, et fit jeter du sel sur sa chair sanglante. Après qu'il fut mort, il fit corroyer sa peau, la fit teindre en rouge, et la mit dans un temple pour être un monument éternel de la honte des Romains. *Valérien* parut mériter les honneurs de la République, tant qu'il fut particulier ; mais lorsque parvenu à la puissance suprême il fut en spectacle à tout le monde, il parut avoir moins de vertus et plus de défauts. Il aimoit la justice, et il vouloit la faire rendre ; mais il ne savoit pas juger du mérite et eut toujours de mauvais ministres. Il abusoit souvent de sa puissance.

Ses lauriers furent flétris par plusieurs traits de lâcheté. Son imprudence fut la source de son malheur. Les généraux qu'il avoit mis à la tête des armées, profitèrent de sa captivité pour se révolter dans toutes les provinces, où ils prirent le titre d'Auguste, et jetèrent ainsi l'empire dans une confusion qui hâta sa décadence. — Il ne faut pas confondre *VALÉRIEN le Vieux* avec *VALERIEN le Jeune*, son petit-fils, sur lequel on peut voir l'article de GALLIEN (*Publius Licinius Gallienus*).

II. VALÈRIEN, évêque de Cemèle, dont l'évêché a été transféré à Nice, assista au concile de Riès l'an 439, et à celui d'Arles en 455. Il nous reste de lui *xx Homélies*, avec une Epitre adressée aux Moines, Paris, 1612, in-8.° Il avoit autant de savoir que de piété.

VALÉRIEN MAGNI, *Voy.* MAGNI.

I. VALERIO, *ou plutôt* VALERIO, (Augustin) né à Venise le 7 avril 1531 d'une des meilleures familles de cette ville, devint docteur en théologie et en droit canon, et fut fait professeur de morale dans sa patrie en 1558. Désabusé des vains plaisirs du monde, il prit l'habit ecclésiastique, et fut nommé évêque de Verone en 1565, sur la démission du cardinal *Bernard Navagero* son oncle. Son zèle apostolique, sa vigilance active et ses connoissances le lièrent d'une étroite amitié avec *St. Charles Borromée*. *Grégoire XIII* l'appela à Rome où il le mit à la tête de plusieurs Congrégations, après l'avoir honoré de la pourpre Romaine. *Valerio* mourut saintement dans cette ville le 24 mai 1606, à 75 ans. Ses Ouvrages les plus estimés sont : I. La *Rhétorique du Prédicateur*, composée par l'avis et sur le plan de *St. Charles Borromée*. Cet ouvrage solide et instructif, renferme des réflexions judicieuses sur l'art d'exciter les passions des auditeurs, sur celui d'orner ou de fortifier la diction, sur les défauts dans lesquels les orateurs Chrétiens peuvent tomber; il est en latin. Nous en avons une traduction françoise par l'abbé *Dinouart*, à Paris, chez *Nyon*, 1750, in-12. II. *De cautione adhibendâ in edendis libris*, 1719, in-4.° On trouvera dans ce dernier livre, le catalogue de tous les autres Ouvrages d'*Augustin Valerio*, tant imprimés que manuscrits : il sont en grand nombre.

II. VALERIO VINCENTINI, dont le vrai nom est *VALERIO le Belli*, graveur sur pierres fines, natif de Vicence, mourut en 1546. C'est un des graveurs modernes qui a le plus approché des anciens qui se sont distingués dans ce genre. On remarque dans ses Ouvrages une dextérité et une propreté qui ne laissent rien à desirer. Plus de finesse dans le dessin et plus de génie l'auroient rendu un artiste parfait. Il avoit une facilité prodigieuse ; et l'on a de lui une grande quantité de pierres précieuses embellies par son travail. Il s'est aussi exercé sur les cristaux, et il a gravé beaucoup de poinçons pour les médailles. *Clément VII* qui l'estimoit, l'occupa long-temps : entre autres ouvrages, il grava pour ce pape un beau coffre de

cristal de roche, dont sa Sainteté fit présent à *François I;* dans l'église de *Saint-Laurent* de Florence, une croix magnifique et plusieurs vases de cristal gravés par lui. Cet artiste avoit amassé de grands biens, qu'il employoit à acquérir des chefs-d'œuvre que l'art offre en tout genre.

I. VALERIUS-PUBLICOLA ou POPLICOLA, (*Publius*) fut un des fondateurs de la République Romaine. Il triompha, avec *Brutus*, de *Tarquin* et des Toscans, l'an 507 avant J. C. Comme il ne subrogea point de consul à *Tricipitinus* son collègue qui étoit mort, et comme il avoit bâti une maison sur le sommet du Mont-Palatin, on crut qu'il vouloit usurper la royauté. *Publicola* offensé de ces soupçons injurieux à sa gloire, fit raser sa maison, ôta les haches des faisceaux consulaires qu'il ordonna de baisser devant le peuple, en arrivant à l'Assemblée. Enfin il donna une loi qui permettoit d'appeler à ce même peuple, des jugemens des magistrats. Ces déférences lui méritèrent le nom de *Publicola*, *ami du peuple*. C'est lui qui le premier prononça l'oraison funèbre de *Brutus* son collègue, au milieu des funérailles; et depuis cette époque on fit l'éloge des illustres morts dans les pompes funèbres. *Publicola*, après avoir été quatre fois consul, mourut si pauvre qu'il fallut que la république fournit aux frais de ses funérailles. Les dames Romaines portèrent son deuil pendant un an. —Il ne faut pas le confondre avec *Valerius Poplicola Potitus* l'un des décemvirs, qui appaisa le peuple irrité contr'eux, et fut fait consul l'an 449 avant J. C., après l'extinction du décemvirat. Il remporta peu de temps après, une victoire sur les Volsques et les Eques; mais le sénat qui ne l'aimoit point lui ayant refusé les honneurs du triomphe, il les fit demander au peuple par le tribun *Icilius*, les obtint et fut le premier qui triompha avec son collègue *M. Horatius*, malgré le sénat.—Il faut le distinguer aussi de *Valerius Torquatus*, consul avec *Paul-Emile* dans la guerre contre *Pyrrhus*, vers l'an 280 avant J. C. *Plutarque* raconte qu'ayant appris en songe la réponse de l'oracle à *Paul-Emile*, il se dévoua pour la patrie et fut englouti dans la terre le jour de la bataille. La victoire que remporta son collègue, fut, selon les Romains, le fruit de ce dévouement.

II. VALERIUS-SORANUS, poëte Latin du temps de *Jules-César*, l'an 50 avant J. C., fut mis à mort pour avoir divulgué des choses qu'il étoit défendu de dire. On présume qu'il ne reconnoissoit point d'autre Dieu que le Monde ou l'assemblage de tous les êtres de cet Univers. *Varron* cite de lui deux vers sur la nature de Dieu, qui semblent le prouver :

Jupiter omnipotens, Regum Rex ipse, Deusque,
Progenitor genitrixque Deûm, Deus unus et omnis.

III. VALERIUS-CORVINUS-MESSALA, (*Marcus*) citoyen Romain, également recommandable par sa naissance et par son génie, fut consul avec *Auguste* l'an 5 de J. C. Il perdit tellement la mémoire deux ans avant sa

mort, qu'il ne se souvenoit pas même de son nom, si l'on en croit *Pline*. *Messala* étoit connu par plusieurs Ouvrages qui se sont perdus. —Il ne faut pas le confondre avec *Valerius Corvus* ou *Corvinus*, tribun militaire dans l'armée de *Camille*, lorsque ce général poursuivoit les Gaulos Senonois qui avoient pillé et brûlé Rome l'an 390 avant J. C. Le surnom de *Corvinus* fut donné à celui-ci, parce que combattant dans la mêlée contre un Gaulois, un corbeau vint s'abattre sur son casque, et frappa, dit-on, à coups redoublés de son bec et de ses ailes, son adversaire qui ne put tenir à l'attaque combinée de ces deux ennemis. Cette étymologie ne satisfera guère les gens sensés; mais il faut compiler les rêveries antiques, pour ne pas paroître laisser de lacunes. Quoi qu'il en soit, *Valerius Corvinus* fut six fois consul, une fois dictateur, et conserva jusqu'à cent ans son corps et son esprit dans toute leur vigueur.

IV. VALERIUS-Flaccus, (*C. Val. Fl. Setinus Balbus*) poëte Latin, florissoit sous le règne de *Vespasien*. Il naquit, selon l'opinion commune, à Séba ville de Campanie, et fixa sa demeure à Padoue. Nous avons de lui un Poëme héroïque du voyage des *Argonautes*, divisé en huit livres, Bologne, 1474, in-fol.; Utrecht, 1702, in-12, et Leyde, 1724, in-4.° Ce Poëme est adressé à *Vespasien*; une mort prématurée empêcha l'auteur de l'achever. Son style est froid et languissant, et les règles de l'art y sont très-souvent violées. *Martial* son ami, l'exhorte avec raison à quitter la poésie pour le barreau ou pour quelque autre profession plus lucrative que l'art des vers. *Valerius* mourut sur la fin du règne de *Domitien*, vers l'an 93 ou 94 de Jésus-Christ. — Il ne faut pas le confondre avec *Marcus Valerius-Flaccus* intime ami de *Caton l'Ancien* avec lequel il fut consul. Il remporta pendant son consulat une victoire signalée sur les Gaulois, les Insubres et les Boïens près de Milan, où il resta plus de dix mille ennemis sur le champ de bataille. Il plaida la cause des dames Romaines contre son collègue, et la gagna en faisant abroger la loi *Oppia*.

V. VALERIUS, architecte célèbre, né à Ostie, inventa la manière de couvrir les amphithéâtres, lorsque *Libon* donna pendant le temps de son édilité des spectacles publics. Les autres ouvrages de *Valerius* ne nous sont plus connus. Voyez Valerius.

VI. VALERIUS, (*Cornelius*) né à Utrecht en 1512, mort en 1578, à 66 ans, professa les belles-lettres dans sa patrie et à Louvain. Il forma d'excellens disciples. On a de lui une *Rhétorique*, in-4°; une *Grammaire*, in-4°; une *Philosophie*, in-fol., écrites avec clarté et méthode, mais que de meilleurs livres enfantés depuis, ont rendues inutiles. On a encore de lui d'autres ouvrages.

VALERIUS-PROBUS, *Voy.* Probus.

VALESIENS, *Voyez* Valesius.

VALESIO, (François) médecin de *Philippe II* roi d'Es-

pagne, obtint cette place pour avoir conseillé à ce prince de mettre ses pieds dans un bassin d'eau tiède, afin d'être soulagé de la goutte : remède simple qui eut nn heureux succès. On a de lui : I. Un traité *De Methodo medendi*, à Louvain, 1647, in-8°, qui passe pour excellent. II. *Controversiarum Medicarum et Philosophicarum libri decem*, Lyon, 1625, in-4.° Il y fait voir la préférence que doit avoir l'école grecque sur celle des Arabes. III. *De sacrâ philosophiâ, sive de iis quæ scripta sunt physicè in libris sacris*, Franckfort, 1608, in-8.° IV. Des *Commentaires sur Hippocrate* et *Galien*, in-folio, etc.

VALESIUS, Arabe, hérétique du troisième siècle, étoit né avec une forte disposition à l'amour. Placé sous un climat brûlant, ne connoissant point de plus grand ennemi de son salut que son tempérament, ni de moyen plus sage pour conserver sa vertu que celui qu'*Origène* avoit employé, il se fit eunuque. Il prétendit que cet acte de prudence et de vertu ne devoit pas exclure des dignités ecclésiastiques. On eut d'abord de l'indulgence pour cet égarement ; mais comme il faisoit des progrès, on chassa de l'Eglise *Valesius* et ses disciples qui se retirèrent dans un canton de l'Arabie. *Valesius* n'avoit pour partisans que des hommes d'un tempérament impétueux et d'une imagination vive, qui sans cesse aux prises avec l'esprit tentateur, jugèrent que leur pratique étoit le seul moyen d'échapper au vice : que tous les hommes qui ne se faisoient point eunuques, étoient selon eux dans la voie de perdition, et livrés au crime. L'Evangile ordonne à tous les Chrétiens de travailler au salut de leur prochain ; les *Valésiens* crurent qu'il n'y avoit pas de moyen plus sûr de remplir cette obligation, que de mettre leurs frères, autant qu'ils le pourroient, dans l'état où ils étoient eux-mêmes. Ils faisoient donc tous leurs efforts pour persuader aux autres hommes la nécessité de suivre leur pratique ; et lorsqu'ils ne ponvoient les amener à ce sacrifice, ils les regardoient comme des enfans ou comme des malades en délire dont il y auroit de la barbarie à ménager la répugnance pour un remède infaillible, quoique désagréable. Ils mutiloient donc tous cenx qui passoient sur leur territoire, qui devint la terreur des voyageurs.

I. VALETTE-PARISOT, (Jean de la) grand maître de Malte, après *Claude de la Sangle*, en 1557, donna tellement la chasse aux Turcs, qu'en moins de cinq ans il leur prit plus de cinquante vaisseaux. *Soliman II* irrité de ses succès, entreprit de se rendre maître de Malte et y envoya une armée de plus de 80,000 hommes qui en formèrent le siége au mois de mai 1565. *La Valette* leur résista pendant quatre mois avec tant de courage, qu'ils furent obligés de se retirer, après avoir perdu plus de 20,000 hommes. Il fut tiré pendant le siége soixante et dix mille coups de canon sur Malte : aussi fut-elle entièrement ruinée ; mais le grand maître répara tout. On bâtit une Cité nouvelle, qui fut nommée *la Cité Valette*. Il y eut

tous les jours 8000 ouvriers employés jusqu'en 1568 qu'il mourut, le 31 août, avec autant de piété qu'il avoit fait éclater de courage et de prudence pendant sa vie. *Pie V* avoit voulu l'honorer de la pourpre ; mais il l'avoit refusée, regardant cette dignité comme incompatible avec la profession des armes. Pour faciliter les payemens de ceux qui avoient travaillé à *la cité Valette*, il fit battre des pièces de monnoie en cuivre avec ces mots : *non æs, sed fides.* Il tint compte de toute cette monnoie aux marchands et aux ouvriers, et en rendit la valeur en or et en argent.

II. VALETTE, (Jean-Louis de Nogaret de la) duc *d'Epernon*, naquit en 1554 d'une maison dont l'origine n'étoit pas fort ancienne. *Busbec* le fait petit-fils d'un notaire, mais l'abbé *le Gendre* dit qu'il descendoit d'un capitoul de Toulouse. Son père *Jean de la Valette* lieutenant général de Guienne, étoit cependant un seigneur distingué. Il avoit épousé *Jeanne de Saint-Lary de Bellegarde* sœur du maréchal de ce nom. *Jean-Louis*, l'objet de cet article, son second fils, porta d'abord les armes au siége de la Rochelle en 1573, et s'attacha à *Henri IV* alors roi de Navarre, qu'il quitta peu de temps après. La guerre s'étant allumée entre les Huguenots et les Catholiques, il se distingua sous le duc *d'Alençon* aux prises de la Charité, d'Issoire et de Brouage. *Henri III* dont il étoit devenu le favori, le créa duc et pair en 1582, et le nomma cinq ans après amiral. Le jour qu'il alla faire enregistrer ses lettres au parlement, l'avocat général *Faye* ayant appelé *Henri III Saint* en pleine audience, un satirique fit le distique suivant :

Quis neget Henricum miracula prodere mundo,
Qui fecit Monstrum, qui modò Vallis erat ?

D'Epernon possédoit tant de charges qu'on l'appeloit *la Garde-robe du Roi.* Il avoit alors le gouvernement de l'Angoumois, de la Saintonge, de l'Aunis, du Limousin, du Boulonnois, du Pays Messin. On le nomma gouverneur de Normandie en 1588. Le roi lui avoit promis de le rendre si puissant, qu'*il ne pourroit pas lui ôter ce qu'il lui avoit donné.* Envoyé contre les Ligueurs, il prit sur eux quelques places, entr'autres Montereau et Pontoise. Après la mort de *Henri III*, il abandonna le parti de *Henri IV*, qui lui pardonna dans la suite. Ce monarque l'envoya en Provence avec le titre de gouverneur. *D'Epernon* soumit bientôt toutes les villes de sa province ; mais la haine qu'il inspira aux Provençaux fut si forte que pendant un séjour qu'il fit à Brignole en 1596, on attenta sur sa vie. On mit des sacs pleins de poudre sous la chambre où il étoit ; mais le feu ne produisit pas tout l'effet qu'on attendoit, et il ne perdit que ses cheveux. *Henri IV* lui ayant promis le gouvernement du haut et du bas Limousin, il quitta celui de Provence. Ce prince fit long-temps d'inutiles efforts pour l'engager à se démettre de cette dernière place. Enfin un envoyé du prince lui déclara que s'il ne sortoit pas de Provence, le roi viendroit l'en

chasser lui-même. *Qu'il vienne*; dit insolemment le duc, *je lui servirai de fourrier, non pas pour lui préparer les logis, mais pour brûler ceux qui seront sur son passage*. Il se révolta, se soutint à main armée contre le duc *de Guise*, le nouveau gouverneur; mais vaincu enfin, et ayant obtenu sa grace, il alla prendre possession du gouvernement de Limousin. *D'Epernon* fut employé ensuite dans le Languedoc et dans le Béarn. Il soumit les villes de Saint-Jean-d'Angély, de Lunel et de Montpellier. *Henri IV* eut d'abord de la peine à lui donner sa confiance. Ce prince lui reprocha même un jour en colère, qu'*il ne l'aimoit point*. Le duc, sans s'étonner, lui répondit avec fermeté : « *Sire, Votre Majesté n'a point de plus fidelle serviteur. J'aimerois mieux mourir que de manquer au moindre de mes devoirs. Mais quant à l'amitié, Votre Majesté sait mieux que moi, qu'elle ne s'acquiert que par l'amitié.* » *Henri* accueillit depuis *d'Epernon* avec plus de franchise et de bonté.... Pendant les querelles qui arrivèrent à la cour après la mort funeste de ce prince, il favorisa le parti de la reine *Marie de Médicis*, à laquelle il avoit fait donner la régence. Cette princesse ayant été exilée, il alla la tirer du château de Blois où elle étoit reléguée, et la mena dans ses terres à Angoulême comme un souverain qui donneroit du secours à son alliée. Il fallut que *Louis XIII* traitât avec lui comme de couronne à couronne, sans oser faire éclater son ressentiment. Le cardinal *de Richelieu* même ne lui parloit qu'avec beaucoup de circonspection. Ce ministre lui insinua un jour d'adoucir son humeur altière et de quitter son accent Gascon, en le priant de ne pas le trouver mauvais. *Eh! pourquoi le trouverois-je mauvais?* lui répondit brusquement d'Epernon; *j'en souffre bien autant du fou du roi qui me contrefait tous les jours en votre présence*. Le duc *d'Epernon* fut moins ménagé sur la fin de ses jours. Un démêlé qu'il eut avec *Sourdis* archevêque de Bordeaux remplit sa vieillesse d'amertume. Ils étoient très-épineux l'un et l'autre, et très-jaloux des prérogatives attachées à leurs places. A la suite de beaucoup de p[illegible] démêlés, le duc *d'Epernon*, aussi fier, mais plus entreprenant que l'archevêque, fit arrêter son carrosse par ses gardes. L'archevêque en sort aussitôt, excommunie les gardes, et indique à l'archevêché une assemblée des principaux ecclésiastiques de la ville, pour aviser aux moyens de fulminer ses censures. *D'Epernon* moins alarmé qu'irrité de cette assemblée, fait investir l'archevêché pour empêcher qu'elle ne se tienne. L'archevêque sort aussitôt en criant : *A moi, mon Peuple, à moi! On fait violence à l'Eglise! D'Epernon* marche à la rencontre de l'archevêque, lui donne deux ou trois fois du poing dans l'estomac, et de sa canne lui jette son chapeau à bas. Pendant ce temps l'archevêque crioit : *Frappe, frappe, tyran! Tes coups sont des fleurs pour moi! Tu es excommunié!* Dès qu'on sut à la cour cette étrange nouvelle, on interdit à *d'Epernon* l'exercice de toutes ses charges, jusqu'à ce qu'il eût été absous. Ses amis obtinrent son pardon, mais à des conditions bien dures

pour un esprit si haut. Il fut obligé de donner la démission de son gouvernement des trois Evêchés, d'écrire une lettre fort soumise à l'archevêque, et d'écouter à genoux la réprimande vive et sévère qu'il lui fit avant de l'absoudre, devant la grande église de Coutras où il étoit relégué. Le maire, les jurats de Bordeaux et vingt-cinq présidens ou conseillers qui étoient présens, en dressèrent procès-verbal. Il mourut à Loches le 13 janvier 1642, à 88 ans. Il étoit gouverneur de la Guienne; et comme il étoit aussi avare par goût qu'il étoit prodigue par magnificence, il retiroit de cette province plus d'un million de revenu. Lorsqu'en 1598, *Sully* fit donner à *Henri IV* des déclarations qui défendoient aux grands du royaume de lever des contributions sur les provinces, il se rendit au conseil où l'on devoit les proposer. Là, au défaut de raisons il eut recours aux insultes, et mit la main à la garde de son épée. *Sully* fit à l'instant le même geste; et la salle du conseil eut peut-être été ensanglantée si si l'on ne se fût jeté en foule au-devant d'eux. *Henri IV* instruit de cette querelle, loua beaucoup le zèle intrépide de *Sully*, et lui écrivit pour lui *offrir de lui servir de second contre* D'EPERNON. Mais cette leçon vigoureuse ne mit pas la Guienne à l'abri de ses concussions. Tout chez lui étoit splendeur et faste. Sa vanité étoit sans bornes, ainsi que son ambition: mais cette ambition n'étoit point celle d'un courtisan souple et pliant; c'étoit un orgueil indomptable, une fierté féroce, un amour outré de l'indépendance, inspiré par la dureté du cœur et la misanthropie. Il ne vouloit point obtenir les places et les dignités, il prétendoit les emporter. Sa présomption lui faisoit croire qu'il étoit au-dessus des égards et des récompenses; cependant ses talens étoient au-dessous de ses prétentions. Ses gardes étoient obligés de faire les mêmes preuves que les chevaliers de Malte. C'est le premier seigneur qui ait mis six chevaux à son carrosse. Le juge du marquisat de Bagé éprouva un trait de son extrême fierté. Ce bailli étant allé au-devant de lui pour le haranguer, commença ainsi: *Monsieur, Monseigneur le marquis de Bagé....* Le duc *d'Epernon* interrompit brusquement le harangueur, en lui disant: *Le Marquis de Bagé est* Monsieur; *je suis* Monseigneur, *et vous êtes un sot....* Sa postérité masculine finit dans la personne de *Bernard* son fils, mort en 1661. Celui-ci avoit épousé la fille du baron de Pontchâteau, parente du cardinal *de Richelieu*, pour débarrasser le duc son père de la fâcheuse affaire qu'il s'étoit faite avec l'archevêque de Bordeaux. Il dissipa dans la Guienne la faction des *Croquans*, et obligea les Espagnols de vider cette province. Le cardinal *de Richelieu* ayant à se plaindre de lui, résolut de s'en venger, et le rendit responsable de la levée du siége de Fontarabie en 1639. Ayant eu ordre de venir rendre compte de sa conduite, il se retira en Angleterre. On lui fit faire son procès par des commissaires; le roi présida lui-même au jugement, et le président *de Bellièvre* eut le courage de lui dire: *Votre Majesté pourroit-elle soutenir la vue d'un gentil-*

homme sur la sellette, qui ne sortiroit de sa présence que pour monter sur l'échafaud? cela est incompatible avec la majesté royale : le Prince porte par-tout les graces avec lui ; tous ceux qui paroissent en sa présence doivent se retirer joyeux. Malgré ces réflexions, *Louis XIII* resta, et *la Valette* fut condamné à mort et exécuté en effigie : sentence injuste qui fut cassée dès le commencement du règne de *Louis XIV*. Le duc *d'Antin* qui descendoit d'une fille d'*Hélène de Nogaret* sœur du duc *d'Epernon*, laquelle avoit épousé *Jacques de Goth* marquis *de Rouillac*, hérita du duché d'Epernon. *Bernard de la Valette* n'avoit laissé qu'une fille religieuse.

III. VALETTE, (Bernard de Nogaret seigneur de la) frère aîné du duc *d'Epernon* chevalier des Ordres du roi, gouverneur du Dauphiné et de Provence, amiral de France, mestre de camp de la cavalerie légère, naquit en 1553. Après s'être signalé dans le Piémont en diverses occasions, il fut pourvu du gouvernement de Dauphiné en 1583. Secondé du maréchal *d'Ornano*, il défit au passage de l'Isère quatre cents arquebusiers François et trois cents Suisses. Devenu gouverneur de Provence en 1587, il remit l'année suivante, sous l'obéissance du roi, deux villes de cette province, Valensole et Digne qui tenoient alors pour la Ligue. Il fut blessé au siége de Valensole qu'il prit de vive force, et il pardonna aux habitans. Le duc de Savoie étant entré en Provence, il lui fit lever le siége de Barcelonette, battit son armée près d'Esparron en 1591, le mit encore en déroute à Vinon, et l'obligea de repasser les Alpes. On regardoit *la Valette* comme un homme qui avoit fait beaucoup et qui promettoit davantage lorsqu'il fut tué d'un coup de mousquet au siége de Roquebrune près de Fréjus, le 11 février 1592, dans sa 39e année, sans laisser de postérité. Ce général, dont *de Thou* dit : *In periculis imperterritus, in adversis constans, in prosperis moderatus*, méritoit plus d'être connu que son frère le duc *d'Epernon* dont il n'avoit ni la hauteur insultante, ni l'ambition effrénée. Mais les vices brillans en imposent plus au vulgaire et même à quelques historiens que les vertus modestes. On mit ces quatre vers au bas de son portrait :

> A l'honneur de mon Dieu, à l'état de mon Roi,
> Je dévouai mon ame et consacrai ma vie ;
> Si le sort et la mort triomphèrent de moi,
> Mon courage et ma foi triomphent de l'envie.

Voyez sa Vie par *Mauroi* son secrétaire, dans les *Additions au Mémoire historique et critique de la Vie de Roger* DE BELLEGARDE, Paris, 1667, in-12.

IV. VALETTE, (Louis de Nogaret de la) fils du duc *d'Epernon*, naquit avec une forte inclination pour les armes ; mais ses parens le destinèrent à l'Eglise, et lui obtinrent l'abbaye de Saint-Victor de Marseille et l'archevêché de Toulouse. *Paul V* l'honora de la pourpre en 1621, sans que cette dignité pût lui faire perdre ses inclinations guerrières. Il contribua à l'enlèvement

de la reine *Marie de Médecis*; du château de Blois; mais il abandonna ensuite son parti pour se livrer entièrement au cardinal *de Richelieu*. Ce ministre lui donna les premiers emplois de la guerre, le pourvut du gouvernement d'Anjou, de celui de Metz, et l'envoya commander en Allemagne avec le duc *de Weimar*, puis en Franche-Comté contre le général *Galas*, ensuite en Picardie et en Italie, où il mourut à Rivoli près de Turin, le 28 septembre 1639, à l'âge de 47 ans. Ainsi on vit un archevêque, un prince de l'Eglise Romaine, mourir les armes à la main. En vain le pape *Urbain VIII* l'avoit menacé de le dépouiller du cardinalat s'il ne quittoit ce métier de sang; il fut insensible à tout. Sa promotion au cardinalat avoit fait naître un différend entre lui et son père qui ne vouloit pas lui céder la main comme cardinal. Après une longue contestation, le père se voyant forcé de se conformer à l'ancien usage, s'avisa de donner la main à son fils avec une chaise à dos simplement et de s'asseoir, lui duc dans une chaise à bras, pour conserver ainsi dans une visite publique une marque de la puissance paternelle. Le cardinal *de Richelieu*, après la perte de la Capelle, du Catelet et de Corbie, effrayé par les clameurs du peuple, vouloit abandonner le gouvernement de l'état; mais le cardinal *de la Valette* qui lui étoit entièrement dévoué et le Père *Joseph*, ranimèrent son courage et l'empêchèrent d'exécuter ce dessein. On a peint le cardinal *de la Valette*, des mêmes traits dont on peint son père. Il en avoit tous les vices, la fierté, la cupidité, la prodigalité, l'amour des plaisirs. Il aimoit éperdument la princesse de Condé, *Charlotte de Montmorenci* et lui faisoit des présens considérables. *Jacques Talon* son secrétaire nous a donné des *Mémoires* intéressans sur la vie de ce cardinal, imprimés à Paris chez *Pierres*, 1772, deux vol. in-12.

V. VALETTE, (Siméon) né près de Montauban, commença à faire des vers dans sa jeunesse, avant de se livrer à l'étude des sciences exactes dans lesquelles il obtint des succès. *Valette* se rendit à Ferney près de *Voltaire*, et il enseigna à ce dernier les élémens des mathématiques. On lui doit un petit poëme sur l'*Astronomie*, et un savant *Traité* de trigonométrie sphérique, approuvé par l'académie des Sciences. *Valette* est mort des suites d'une apoplexie, dans sa campagne près de Montauban, le 8 nivose de l'an 10, à l'âge de près de 83 ans.

VALETTE, *Voyez* XI. THOMAS.

VALGULIO, (Charles) natif de Bresse en Italie, publia en 1507 dans cette ville, chez *Angelus Britanicus*, une Traduction latine qu'il avoit faite du *Traité de la Musique* de *Plutarque*, petit in-4°, à la tête duquel se lit une espèce de préambule presque aussi long que l'ouvrage, et qui est adressé à un *Titus Pyrrhinus*. Ce traducteur latin a échappé à l'exact *Fabricius* qui dans sa *Bibliothèque grecque* fait passer en revue tous ceux qui se sont acquis le titre d'interprètes de *Plutarque*, par la version latine de quelqu'un de ses

écrits.

écrits. Il a traduit encore en là même langue l'ouvrage de *Plutarque*, des *Opinions des Philosophes*, recueillies avec d'autres morceaux du même auteur grec, et imprimées à Paris en 1514. *Gesner* dans sa *Bibliothèque* et *Simler* son abréviateur, parlent de *Valgulio*, sans nous apprendre autre chose sinon qu'il avoit traduit du grec de *Plutarque* les *Préceptes conjugaux*, le livre de *la Vertu morale* et celui de *la Musique*, auquel il avoit joint des remarques : toutes ces versions ont été imprimées conjointement avec le reste de ses *Opuscules*, à Basle, chez *Cratander*.

VALIDÉ, (la Sultane) *Voy.* II. KARA... *et* II. MUSTAPHA.

VALIÈRE, *Voy.* VALLIÈRE.

VALIN, (René-Josué) Rochellois, avocat, procureur du roi de l'amirauté et de l'hôtel de ville, membre de l'académie de sa patrie, se distingua par son savoir et sa probité. On a de lui : I. Un *Commentaire* sur la *Coutume de la Rochelle*, 1768, imprimé en cette ville, 3 vol. in-4.° II. L'*Ordonnance de la Marine* de 1681, 2 volum. in-4°, 1760. III. *Traité des Prises*, 1763, 2 vol. in-8.° Cet estimable écrivain mourut en 1765.

VALINCOUR, (Jean-Baptiste-Henri du Trousset de) naquit en 1653, d'une famille noble, originaire de Saint-Quentin en Picardie. Il fut secrétaire général de la marine, académicien de la Crusca, honoraire de l'académie des Sciences, et reçu à l'académie Françoise en 1699. Il fit ses études chez les Jésuites de Paris avec assez peu de succès ; mais ses humanités finies, son génie se développa et sa pénétration parut avec éclat. *Bossuet* le fit entrer en 1685 chez le comte *de Toulouse*, amiral de France. Il étoit secrétaire général de ses commandemens, et même secrétaire de la marine, lorsqu'en 1704 ce prince gagna la bataille de Malaga contre les flottes Angloise et Hollandoise. *Valincour* fut toujours à ses côtés et y reçut une blessure. *Louis XIV* l'avoit nommé son historien à la place de *Racine* son ami. Il travailla avec *Boileau* à l'histoire de ce prince, qui fut souvent commencée et jamais finie ; mais l'incendie qui consuma sa maison de Saint-Cloud la nuit du 13 au 14 janvier 1725, fit périr les fragmens de cet ouvrage, ainsi que plusieurs autres manuscrits. Il supporta cette perte avec la résignation d'un Chrétien et d'un Philosophe. *Je n'aurois guère profité de mes livres*, disoit-il, *si je ne savois pas les perdre*. Cet homme estimable mourut à Paris le 5 janvier 1730, à 77 ans, regretté de tous les gens de lettres. Ami passionné du mérite et des talens, encore plus ami de la paix entre les savans, *Valincour* étoit le conciliateur de ceux qu'avoit pu désunir la diversité d'opinions. La candeur, la probité formoient son caractère ; et quoiqu'il eût été à la cour, il ne savoit ni feindre ni flatter. Lorsque les princes légitimés furent élevés au rang de princes du sang, *Valincour* qui prévoyoit que cet avantage leur seroit enlevé après la mort du roi, dit au comte *de Toulouse* pour tout compliment : *Voilà, Monseigneur, une couronne de roses qui pourroit devenir une couronne d'épines, quand les fleurs en se-*

ront tombées. On s'appercevoit aisément dans son commerce ordinaire qu'il étoit plein de bonnes lectures. Il en ornoit volontiers sa conversation et ses lettres, mais à propos et avec agrément. Un certain sel qu'il avoit dans l'esprit l'eût rendu fort propre à la raillerie; mais il sut dompter un talent dangereux pour soi, injuste à l'égard des autres. Il eut des amis dans les premiers administrateurs de l'état, qui le recherchoient non - seulement comme un homme agréable, mais comme un homme d'un grand sens. On a de lui : I. *Lettre à Mad. la Marquise de...* sur la *Princesse* DE CLÈVES, à Paris, 1678, in-12. Cette critique est le modèle d'une censure raisonnable; l'auteur blâme avec modération et loue avec plaisir. II. La *Vie de* François *de Lorraine* le Balafré, *duc de Guise*, 1681, in-12 : elle est écrite avec assez d'impartialité. III. Des *Observations critiques* sur l'*Œdipe* de *Sophocle*, in-4.° *Valincour* malgré ses occupations sérieuses, s'est fait quelquefois un amusement de la poésie, pour laquelle il avoit du goût et quelque talent. On a de lui des *Traductions* en vers de quelques *Odes* d'*Horace*, des *Stances* et plusieurs *Contes*, où l'on remarque une imagination enjouée.

I. VALLA, (George) né à Plaisance, médecin et professeur de belles-lettres à Venise, fut emprisonné pour la cause des *Trivulces*. Ayant été mis en liberté, il mourut vers l'an 1460. Son livre, *De expetendis et fugiendis rebus*, Venise, 1501, 2 vol. in-folio, est curieux et peu commun.

II. VALLA ou VALLE, (Laurent) né à Plaisance en 1415, fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus à renouveler la beauté de la langue latine, et à chasser la barbarie gothique. Son séjour à Rome lui valut le droit de citoyen; mais son humeur caustique l'obligea de quitter cette ville. Il se retira à la cour d'*Alphonse* roi de Naples, protecteur des lettres, qui voulut bien apprendre de lui le latin à l'âge de 50 ans. *Valla* ne fut pas plus retenu à Naples qu'il n'avoit été à Rome; il s'avisa de censurer le clergé et de dogmatiser sur le mystère de la *Trinité*, sur le *Libre-Arbitre*, sur les *Vœux* de continence et sur plusieurs autres points importans. Ses ennemis le déférèrent à l'Inquisition, qui le condamna à être brûlé vif; mais le roi *Alphonse* modéra la rigueur de cette sentence. Les Inquisiteurs se contentèrent de fouetter le coupable autour du cloître des Jacobins. C'est du moins ce que rapporte *le Pogge* son ennemi personnel; et le témoignage d'un adversaire doit paroître suspect. *Valla* ne pouvant demeurer à Naples après cet outrage, retourna à Rome où le pape *Nicolas V* lui fit un accueil favorable. Il fut honoré d'une pension et il enseigna publiquement : ce qu'on ne lui auroit pas sans doute permis s'il avoit été puni comme hérétique à Naples. Quoi qu'il en soit *Valla* vécut avec plus de prudence qu'auparavant; mais il ne se défit pas entièrement de ce caractère de méchanceté dont *le Pogge* l'accusa à la face de l'Europe. Ces deux savans, la lumière de leur siècle, se déchirèrent comme les plus vils des hommes. Ils s'impu-

tèrent mutuellement un caractère vain, inquiet, satirique; ils avoient tous deux raison, et c'est bien en vain que l'abbé *Vigerini* a cherché à justifier *Valla*. Cet auteur mourut à Rome le premier août 1465, à 50 ans, après avoir enseigné les belles-lettres et la rhétorique avec réputation à Gênes, à Pavie, à Milan, à Naples et dans les autres principales villes d'Italie. Il fut enterré dans l'église de Saint-Jean de Latran, dont on dit qu'il étoit chanoine. On fit les vers suivans sur sa mort :

Nunc postquam manes defunctus Valla *petivit ;*
Non audet Plato *verba latina loqui.*
Jupiter *hunc cœli dignatus parte fuisset ,*
Censuram linguæ sed timet ille suæ.

On a de lui : I. Six livres des *Elégances de la Langue Latine*, ouvrage estimable, imprimé à Venise en 1471, in-folio; à Paris en 1575, in-4°, et à Cambridge, in-8.° On l'accusa faussement de l'avoir volé. II. Un *Traité contre la fausse Donation de* Constantin. III. L'*Histoire du règne de* Ferdinand *roi d'Aragon*, 1521, in-4.° Cette histoire prouve que *Laurent Valla* étoit plus propre à donner aux autres des préceptes pour écrire qu'à les pratiquer; il écrit en rhéteur. IV. Des Traductions de *Thucydide*, d'*Hérodote* et de l'*Iliade* d'*Homère*. Ces traductions sont des paraphrases infidelles. *Valla* n'entendoit pas si bien le grec que le latin. V. Des *Notes* sur le nouveau Testament, qui valent un peu mieux que ses versions. VI. Des *Fables* traduites en françois et imprimées sans date, en lettres gothiques, in-folio. VII. Des *Facéties* avec celles du *Pogge*, in-4°, sans date. VIII. Un Traité *Du Faux et du Vrai*, qui offre quelques bonnes réflexions. L'auteur partisan d'*Epicure*, fut l'ennemi déclaré d'*Aristote*. Ses ouvrages furent recueillis a Basle, 1540, in-folio.

VALLADIER, (André) né près de Montbrison en Forez, passa 23 ans chez les Jésuites: des tracasseries le forcèrent de quitter leur ordre; il fut ensuite abbé de St.-Arnoul de Metz, où il introduisit la réforme, non sans des traverses qu'il a décrites dans sa *Tyrannomanie étrangère*, 1626, in-4.° On a encore de lui cinq volumes in-8° de *Sermons*; et une *Vie de Dom* Bernard *de Montgaillard* abbé d'Orval, in-4.° *Valladier* mourut en 1638, à 68 ans.

VALLE, (Pierre della) gentilhomme Romain, voyagea pendant douze ans, (depuis 1614 jusqu'en 1626,) en Turquie, en Egypte, dans la Terre-Sainte, en Perse et dans l'Inde, et se rendit habile dans les langues orientales. De retour à Rome, il publia ses *Voyages*, dont la relation forme une suite de 54 lettres, écrites des lieux mêmes à un médecin Napolitain son ami. Ces lettres quoique retouchées en quelques endroits lors de l'impression, sont d'un style vif, aisé et naturel, qui plaît et qui attache le lecteur; elles n'ont ni la sécheresse d'un journal, ni l'apprêt d'une relation qui auroit été rédigée sur des mémoires. Il est peu de *Voyages* aussi intéressans et aussi variés. Ils sont sur-tout très-curieux pour ce qui regarde la Perse où l'auteur

(homme d'ailleurs fort instruit et rempli de connoissances) avoit fait un séjour de plus de quatre ans. Il paroit croire trop facilement au pouvoir de la magie et des enchantemens; mais il vivoit dans un temps où les tribunaux condamnoient des sorciers au feu. *Pierre della Valle* se maria dans le cours de ses voyages, et épousa à Bagdad une jeune Syrienne, née de parens Chrétiens et d'une famille distinguée. Il la perdit à Mina sur le golfe Persique, après cinq ans de mariage. Une circonstance singulière qui prouve son attachement pour elle, c'est qu'il fit embaumer son corps dans le dessein de le transporter à Rome et de le déposer dans la chapelle de sa famille; et en effet, après l'avoir emballé de façon à éviter les embarras que ce cadavre auroit pu lui causer, il le transporta par-tout avec lui pendant quatre ans encore que durèrent ses voyages; il eut la satisfaction de lui donner la sépulture à Rome, dans le caveau où reposoient ses ancêtres. Ce célèbre voyageur mourut en 1652, âgé de 66 ans, après avoir épousé en secondes noces malgré les oppositions de sa famille, une jeune Géorgienne qui avoit été attachée à sa première femme et qu'il avoit conduite à Rome. La meilleure édition de ses *Voyages* est celle de Rome, 1662, en 4 vol. in-4.° Le P. *Carneau* Célestin, en donna une traduction françoise, imprimée en 1663, aussi en 4 vol. in-4°; peu estimée. Elle fut cependant réimprimée à Rouen, 1745, 8 vol. in-12.

VALLE, *Voy*. II. VALLA.

VALLÉ, (Guilbert-Joseph) né à Arras le 4 octobre 1715, quitta sa patrie dans sa jeunesse et vint à Paris, où il fut professeur de philosophie au collège du cardinal *le Moine*. Il mourut en 1784, après avoir publié: I. *Lettre* sur la nature de la matière et du mouvement, 1747, in-12. II. *Réfutation* du système des Monades, 1754, in-12.

I. VALLÉE, (Géofroi) fameux Déiste d'Orléans, né au commencement du 16e siècle, fut brûlé en place de Grève à Paris le 8 février 1574, pour avoir publié un livre plein d'absurdités et d'impiétés, en huit feuillets in-8°, sous ce titre: *La Béatitude des Chrétiens* ou *le Fléau de la Foi*. « Son erreur, dit *Garasse*, étoit entièrement contraire à celle des dogmatisans; car il soutenoit qu'il n'y avoit autre Dieu au monde que de maintenir son corps sans souillure: et en effet, à ce qu'on dit, il étoit vierge de la même façon que les Frères de la *Croix des Roses* et les *Torlaquis* de Turquie. Il avoit autant de chemises qu'il y avoit de jours en l'année: lesquelles il envoyoit laver à une fontaine en Flandre, renommée pour la clarté de ses eaux et le blanchissement excellent qui s'y faisoit. Il étoit ennemi de toutes les ordures et de fait et de paroles, mais encore plus de Dieu; et faisant semblant d'aimer la pureté, il haïssoit *Purissimum Purissimorum*; c'est ainsi que le grand *Hippocrate* définit la Divinité au livre *De Morbo sacro*... Il fut impossible à tous les docteurs de rappeler cet homme en son bon sens: il vomissoit d'étranges blasphêmes, quoiqu'il les proférât d'une bouche toute sucrée et d'une mine doucette;

mais non moins dangereuse en son extrémité que celle des beaux esprits prétendus parmi les ivrogneries. Le feu qui purge tout, purifia par les flammes les puretés prétendues de cette impure créature. » Son ouvrage est fort rare. *Géofroi Vallée* étoit grand oncle du fameux *des Barreaux* ; ainsi l'incrédulité étoit héréditaire dans cette famille.

II. VALLÉE, (Simon) graveur de Paris, vécut dans l'indigence et reçut au lit de la mort une pension de *Louis XIV*, dont il ne put jouir. Il mourut en disant : « Dites au roi que je le remercie, mais qu'il est trop tard. » Elève de *Drevet* le père, on a de lui : *Vénus sur son char*, d'après *F. de Troy;* une *Fuite en Egypte*, d'après *Carle Maratte ; St. Jean* dans le désert, d'après *Raphaël ;* la résurrection du *Lazare*, d'après *le Mutian; Jésus* portant sa croix, d'après *André Sacchi*. Son burin est gracieux et correct.

VALLEMONT, (Pierre le Lorrain de) prêtre, naquit à Pont-Audemer le 10 septembre 1649, et y mourut le 30 décembre 1721. Il avoit été chargé d'enseigner l'histoire à *Courcillon* fils du marquis *de Dangeau ;* et c'est pour lui qu'il fit ses Elémens. L'abbé *de Vallemont* étoit un homme d'un esprit singulier et d'un caractère inquiet, qui se fit plusieurs affaires et qui ne sut conserver aucun emploi. On lui doit quelques livres qui ont eu du cours : I. *La Physique occulte* ou *Traité de la Baguette divinatoire :* ouvrage qui montre que l'auteur n'entendoit rien en cette matière, non plus que le P. *le Brun* qui l'a réfuté. II. Les *Elémens de l'Histoire*. La meilleure édition est celle de 1758, en 5 vol. in-12, avec plusieurs additions considérables. Les principes de l'histoire, de la géographie et du blason sont exposés dans cet ouvrage avec assez de clarté, de méthode et d'exactitude ; mais l'auteur a fait plusieurs fautes sur la chronologie, la géographie et sur les médailles, dont il n'entendoit pas quelquefois les légendes, si l'on en croit *Baudelot*. Son style pourroit être plus pur et plus élégant. III. *Curiosités de la Nature et de l'Art sur la Végétation des Plantes*, réimprimées en 1753, in-12, deux vol. IV. *Dissertations Théologiques et Historiques touchant le secret des Mystères* ou l'*Apologie de la République des Missels*, qui ordonne de dire secrétement le Canon de la Messe, deux vol. in-12. V. *Traité de la Visibilité de l'Eglise*.

VALLENSIS, (André del Vaulx *ou*) jurisconsulte, né à Andennes entre Huy et Namur, en 1569, fut professeur en droit canon à Louvain, où il mourut le 26 décembre 1636. Nous avons de lui : Une *Explication des Décrétales*, dont on a donné un grand nombre d'éditions ; la meilleure est celle de 1759, in-4.° Cet ouvrage est estimé.

VALLERIUS, (N.) Suédois, l'un des plus célèbres minéralogistes du siècle qui vient de finir, a publié de profonds ouvrages sur la science qu'il cultivoit, et est mort dans sa patrie en 1785.

VALLES, (François) *Voyez* Valesio.

I. VALLET, (Guillaume) graveur, mort à Paris en 1704, à 70 ans, a gravé la *Sainte Fa-*

mille d'après *le Guide* ; une autre, d'après *Raphaël* ; l'*Adoration des Rois*, d'après *le Poussin* ; le portrait d'*André Sacchi*, etc. Ses dessins sont moëlleux et agréables. Il étoit membre de l'académie de Peinture.

II. VALLET, (Pierre) lieutenant général de police à Grenoble, est mort dans cette ville en 1780. On lui doit plusieurs articles de l'*Encyclopédie* d'Yverdun et les ouvrages suivans : I. *Méthode* pour faire des progrès rapides dans les sciences et les arts, 1767, in-12. II. *L'Art* de limiter les terres à perpétuité, 1769, in-12.

VALLETRYE, (N. de la) poète qui vivoit en 1602, a publié des *Devises*, des *Epitaphes*, diverses *Poésies*, et une pastorale en cinq actes, intitulée : *La Chasteté repentie.*

VALLETTE, *Voy.* VALETTE.

VALLIER, (Saint-) *Voyez* COCHET *et* POITIERS.

I. VALLIÈRE, (François de la Baume le Blanc de la) chevalier de Malte, descendoit selon les uns de l'ancienne maison de *la Baume* originaire du Bourbonnois ; selon d'autres sa famille n'avoit acquis la noblesse que dans le 16e siècle. Il porta les armes de bonne heure et fut maréchal de bataille à 26 ans, sous le maréchal *de Grammont.* Il remplit cet emploi avec tant de succès que le grand maître de Malte et les Vénitiens firent tous leurs efforts pour l'attirer à leur service. Il se signala dans plusieurs siéges et combats, surtout à Lérida, où il reçut la mort en 1644. Il étoit lieutenant général des armées du roi. On a de lui : I. Un Traité intitulé : *Pratiques et Maximes de la Guerre*, II. *Le Général d'Armée.* Ces deux ouvrages prouvent qu'il étoit aussi profond dans la théorie de l'art militaire qu'habile dans la pratique. Son père *Laurent*, seigneur de la Vallière et de Choisi, avoit été tué au siége d'Ostende.

II. VALLIÈRE, (Gilles de la Baume le Blanc de la) naquit au château de la Vallière en Touraine en 1616. Il fut d'abord chanoine de Saint-Martin de Tours, et il fut élevé ensuite à l'évêché de Nantes, dont il se démit en 1677. Il mourut le 10 juin 1709, à 98 ans, avec une grande réputation de savoir et de vertu. On a de lui un Traité intitulé : *La Lumière du Chrétien*, réimprimé à Nantes en 1693, 2 vol. in-12.

III. VALLIÈRE, (Louise-Françoise de la Baume le Blanc, duchesse de la) étoit de la même maison que les précédens. Elle fut élevée fille d'honneur d'*Henriette* d'Angleterre, première femme de *Philippe* duc d'Orléans. Dès ses premières années elle se distingua par un caractère de sagesse marqué. Dans une occasion où des jeunes personnes de son âge montrèrent beaucoup de légèreté, *Monsieur* dit tout haut : « Pour Mlle *de la Vallière*, je suis assuré qu'elle n'y aura pas de part ; elle est trop sage pour cela. » Elle se fit aimer et estimer à la cour, moins encore par ses qualités extérieures que par un caractère de douceur, de bonté et de naïveté qui lui étoit comme naturel. Quoique vertueuse, elle avoit le cœur

extrêmement tendre et sensible. Cette sensibilité la trahit ; elle vit *Louis XIV* et elle l'aima avec transport. Le roi instruit de ses sentimens, lui donna tout son amour. Elle fut pendant deux ans l'objet caché de tous les amusemens galans et de toutes les fêtes que *Louis XIV* donnoit. Enfin lorsque leurs sentimens eurent éclaté, il érigea pour elle en mai 1667, la terre de Vaujour en duché-pairie, sous le nom de *la Vallière*. La nouvelle duchesse recueillie en elle-même et toute renfermée dans sa passion, ne se mêla point des intrigues de la cour ou ne s'en mêla que pour faire du bien. Elle n'oublia jamais qu'elle faisoit mal ; mais elle espéroit toujours de faire mieux. C'est ce qui lui fit recevoir avec beaucoup de joie le remercîment d'un pauvre Religieux, qui lui dit après avoir reçu d'elle l'aumône : *Ah ! Madame, vous serez sauvée ; car il n'est pas possible que Dieu laisse périr une personne qui donne si libéralement pour l'amour de lui.* Le célèbre *Mignard* l'ayant peinte dans ce temps-là, elle voulut être au milieu de ses deux enfans, Mlle *de Blois* et le comte *de Vermandois*, tenant un chalumeau à la main, d'où pend une bulle de savon autour de laquelle est écrit : *Sic transit gloria mundi :* image naturelle de la vanité des passions des hommes et des faveurs des cours. Dieu se servit de l'inconstance du roi pour la ramener à lui. La duchesse *de la Vallière* s'apperçut dès 1669 que Mad. *de Montespan* prenoit de l'ascendant sur le cœur de ce monarque. Elle supporta avec une tranquillité admirable le chagrin d'être témoin long-temps du triomphe de sa rivale. On lui fit dire au roi dans un sonnet, en parlant de son inconstance :

> Tous ces défauts, *Louis*, font tort
> à vos vertus ;
> Vous m'aimiez autrefois et vous ne
> m'aimez plus ;
> Mes sentimens, hélas ! diffèrent bien
> des vôtres.
> Amour, à qui je dois et mon mal et
> mon bien,
> Que ne lui donnez-vous un cœur
> comme le mien !
> Ou que n'avez-vous fait le mien
> comme les autres !

Enfin, en 1675 elle se fit Carmélite à Paris et persévéra. *Ma Mère*, dit-elle en entrant à la supérieure, *j'ai fait un si mauvais usage de ma volonté ! Mais je viens la remettre entre vos mains pour ne la plus reprendre.* Dans les commencemens de sa conversion elle écrivit à un de ses amis : *Dieu est si bon, qu'au lieu des châtimens que j'ai mérités, il m'envoie des consolations... Malgré la grandeur de mes péchés qui me sont toujours présens, je sens que son amour aura plus de part à mon sacrifice que la crainte de ses Jugemens.* Se couvrir d'un cilice, marcher pieds nus, jeûner rigoureusement, chanter la nuit au chœur dans une langue inconnue ; tout cela ne rebuta point la délicatesse d'une femme accoutumée à tant de gloire, de mollesse et de plaisirs. Les grands maux de tête auxquels elle étoit sujette l'obligeant de fermer les yeux, on lui demanda si cette situation ne gênoit pas sa vue ? *Point du tout*, répondit-elle ; *cela me la repose. Je suis si lasse des choses de la terre, que je trouve même du plaisir à ne pas les regarder.* Un grand érysipèle

à la jambe l'ayant fait beaucoup souffrir sans qu'elle en eût parlé, on lui fit des reproches de porter si loin l'esprit de pénitence : *Je ne savois ce que c'étoit*, répondit-elle ; *je n'y avois pas regardé.* Elle vécut dans ces austérités depuis 1675 jusqu'en 1710, année de sa mort, sous le nom de *Sœur Louise de la Miséricorde.* Elle mourut le 6 juin, âgée de 66 ans. On avoit voulu la retenir dans le monde pour l'édifier par ses exemples. *Ce seroit à moi*, répondit-elle, *une horrible présomption de me croire propre à aider le prochain. Quand on s'est perdu soi-même on n'est ni digne ni capable de servir les autres.* Lorsque le duc *de Vermandois* son fils mourut, elle répondit avec courage à ceux qui lui annoncèrent cette perte : *Qu'elle n'avoit pas trop de larmes pour soi*, et que *c'étoit sur elle-même qu'elle devoit pleurer.* Elle ajouta cette parole si souvent imprimée : *Il faut que je pleure la naissance de ce fils, encore plus que sa mort !* Ce fut avec la même constance et la même résignation qu'elle apprit depuis la mort du prince *de Conti*, qui avoit épousé Mlle *de Blois* sa fille. L'excès de ses austérités la rendit très-infirme. Un mal de tête habituel, une sciatique douloureuse, un rhumatisme universel exercèrent sa patience sans abattre son courage. On l'exhortoit en vain de prendre quelque repos. *Il ne peut y en avoir pour moi sur la terre*, répondit-elle. *Que mon exil est long*, ajoutoit-elle quelquefois !... On a d'elle des *Réflexions sur la miséricorde de Dieu*, in-12, qui sont pleines d'onction. On sait que le tableau de la *Magdeleine pénitente*, l'un des chefs-d'œuvre de *le Brun*, fut peint d'après cette femme illustre, qui imita si sincèrement la pécheresse dans ses austérités, comme elle l'avoit fait dans ses foiblesses. Ce beau tableau se voit maintenant dans le *Muséum* de Versailles, sous le n.° 31. *Voyez* Edelink, Annat *et* Benserade.

IV. VALLIÈRE, (Louis-César de la Baume le Blanc, duc de la) petit neveu de Mad. *de la Vallière*, né le 9 octobre 1708, mort le 16 octobre 1780, fut le dernier mâle de sa famille. Sa douceur, sa bonté, son amour pour les arts le firent généralement regretter. Il laissa l'une des plus riches bibliothèques de Paris, et dont nous avons un catalogue très-recherché. Celui-ci est divisé en deux parties ; la première publiée par *Debure* aîné, en 3 vol. in-8°, renferme les livres rares : elle contient 5668 articles, qui ont rapporté 454,677 livres 8 sous en 1784. La seconde partie publiée par *Nyon* l'aîné, en 6 gros vol. in-8°, renferme 26,537 articles ; ils furent vendus au marquis de *Paulmy*, qui les réunit à sa bibliothèque déjà très-considérable. Le duc *de la Vallière* est principalement connu dans la littérature, par sa *Bibliothèque du théâtre François depuis son origine*, Paris, sous le nom de Dresde, 3 vol. in-8°, 1768. Cet ouvrage contient un extrait de toutes les pièces composées pour ce théâtre depuis les *Mystères* jusqu'à *Pierre Corneille*, et une liste chronologique des pièces composées depuis celui-ci jusqu'en 1768. Enfin, on y trouve un catalogue et une analyse des ouvrages prétendus dramatiques, fruits d'une animosité

personnelle ou enfantés par la passion dans les factions politiques ; cette partie n'est pas la moins piquante de la collection. Celle-ci peut être utile aux jeunes auteurs qui ont envie de travailler pour la scène dramatique. Il eût été à desirer que l'auteur en donnant l'analyse des anciennes pièces, y eût mis plus de précision, plus d'élégance, qu'il y eût joint des observations critiques, et qu'il n'eût pas ramassé trop indistinctement toutes les ordures de nos vieilles farces et de nos anciennes comédies.

V. VALLIÈRE, (Jean-Florent de) lieutenant général des armées du roi, de l'académie des Sciences, né à Paris le 7 septembre 1667, mort en 1759, à 92 ans, avoit acquis une telle expérience dans l'artillerie qu'il en étoit regardé comme le meilleur officier. Le premier, il calcula les effets de la poudre dans les mines; auparavant on regardoit son action comme sujette à des bizarreries qui échappoient à toutes les règles et ne pouvoient être assujetties à aucune théorie. En 1713, au siége du Quesnoy, il commanda en chef l'artillerie, et avec 38 pièces de canon, il en démonta 84 à l'ennemi en vingt-quatre heures. Dans la société, ce guerrier qui s'étoit trouvé à plus de soixante siéges et de dix batailles, étoit le plus simple et le plus doux des hommes : c'est ce qui lui mérita ces vers de *Fontenelle :*

> De rares talens pour la guerre
> En lui furent unis au cœur le plus humain.
> *Jupiter* le chargea du soin de son tonnerre,
> *Minerve* conduisit sa main.

Cet homme si doux étoit ferme dans l'occasion. Le maréchal *de Bellisle* ayant envie de séparer l'artillerie du génie, le pria d'être favorable à ce projet si le roi lui en parloit, et lui offrit le cordon rouge et la grand'croix ; *Vallière* lui répondit « que cette désunion lui paroissant contraire au service du roi, il ne sauroit dissimuler à ce prince sa façon de penser. » — Son fils *Joseph-Florent* DE VALLIÈRE marcha dignement sur ses traces, et mourut au commencement de 1776, à 59 ans, directeur général de l'artillerie, et associé libre de l'académie des Sciences. Au siége de Berg-op-zoom, il ruina les batteries ennemies, et il assura la victoire à Hastenbeck. Il fut également regretté de cette société et de la patrie qui chérissoient en lui un savant modeste et un excellent citoyen.

VALLIS, *Voyez* WALLIS.

VALLISNIERI, (Antoine) né en 1661, dans le château de Tresilico près de Reggio, fut reçu docteur en médecine dans sa patrie. La république de Venise l'appela pour remplir une première chaire extraordinaire de professeur en médecine-pratique dans l'université de Padoue. Les académies d'Italie et la Société royale de Londres se l'associèrent, et le duc *de Modène* le créa, de son propre mouvement, chevalier lui et tous ses descendans aînés à perpétuité. Cet illustre savant mourut le 28 janvier 1730, à 69 ans, regretté de plusieurs savans de l'Europe, avec lesquels il étoit en commerce. C'étoit un homme d'une constitution robuste, d'une

taille avantageuse, d'une physionomie prévenante et d'une conversation agréable. Son fils a recueilli ses ouvrages en 3 vol. in-folio, dont le premier parut à Venise en 1733. Les principaux sont : I. *Dialogues sur l'origine de plusieurs Insectes*, in-8°, Venise, 1700. II. *Considérations et Expériences sur la génération des vers ordinaires dans le corps humain*, contre *Andry* médecin de Paris, qui a écrit sur la même matière. III. Un *Traité sur l'origine des Fontaines*. IV. *Histoire de la génération de l'Homme et des Animaux*, à Venise, 1721, in-4.° Le mystère de la génération a exercé les plus habiles physiciens : les œufs des animaux vivipares, et des femmes même d'un côté, et les vers spermatiques de l'autre, ont partagé la plupart des philosophes qui ont tâché de l'éclaircir. *Vallisnieri* s'appliqua avec beaucoup de soin, pendant plusieurs années, à faire des observations sur des ovaires de différentes femelles fécondées depuis un temps plus ou moins considérable, et se déclara d'abord pour les vers séminaux. Mais après avoir pesé avec attention les argumens des partisans des animalcules spermatiques dans la génération, il se détermina enfin à suivre ceux qui pensent que le principe de la génération est dans l'œuf. Il dédia cet ouvrage à l'empereur qui lui donna un collier d'or et une patente où il le déclaroit son médecin honoraire. V. *De' Corpi marini che sû Monti si trovano*, Venise, 1728, in-4° ; ouvrage où il examine cette question : *Comment la mer avoit pu porter tous ces corps dans les endroits où on les trouve.* Comme elle lui paroissoit très-épineuse, il s'est contenté de rapporter fidellement les systèmes qui lui étoient connus. Il y ajouta les objections qui lui étoient venues dans l'esprit pendant qu'il méditoit sur cette matière, sans cependant se déterminer pour aucune opinion. Tous ses ouvrages sont en italien.

VALLIUS, *Voy.* WALLIUS.

VALMONT, *Voyez* VALLEMONT.

VALOIS, (Comtes de) *Voy.* CHARLES DE VALOIS. — DIANE, n.° III... *et* I. MARIGNY.

VALOIS, (Félix de) *Voyez* VERMANDOIS *et* XLIX. JEAN.

VALOIS, (Marguerite de) reine de Navarre, *Voyez* MARGUERITE, n.° VII.

I. VALOIS, (Henri de) né à Paris en 1603, d'une famille noble originaire de Normandie, s'appliqua de bonne heure à la lecture des bons auteurs, des poëtes grecs et latins, des orateurs et des historiens. Il fut envoyé à Bourges en 1622, pour y apprendre le droit civil. A son retour il se fit recevoir avocat au parlement de Paris, plutôt par complaisance pour son père que par inclination. Après avoir fréquenté sept ans le palais, il reprit l'étude des belles-lettres et travailla assiduement sur les auteurs grecs et latins, ecclésiastiques et profanes. Sa grande application à la lecture lui affoiblit si fort la vue qu'il perdit l'œil droit, et qu'il ne voyoit presque point de l'autre. Les récompenses que son mérite lui procura, le dédommagèrent un

peu de cette perte. Elle ne l'empêchoit pas de composer, parce que sa memoire lui rappeloit les passages de tous les livres qu'il avoit lus. En 1633 le président *de Mesmes* lui donna une pension de 2000 livres, à condition qu'il lui céderoit ses Collections et ses Remarques; et le Clergé de France une de 600, qui fut depuis augmentée. En 1658, il en obtint une de 1500 du cardinal *Mazarin*. Deux ans après, il fut honoré du titre d'Historiographe de Sa Majesté, avec une pension considérable. Ce savant finit sa carrière en 1676, à 73 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. Une *Edition de l'Histoire Ecclésiastique* d'*Eusèbe*, en grec, avec une bonne Traduction latine et de savantes Notes. II. L'*Histoire de Socrate et de Sozomène*, en grec et en latin, avec des Observations dans lesquelles l'érudition est répandue à pleines mains. III. L'*Histoire de Théodoret*, et celle d'*Evagre le Scolastique*, aussi en grec et en latin, avec des Notes savantes. IV. Une nouvelle édition d'*Ammien Marcellin*, avec d'excellentes Remarques. (*Voyez* l'article suivant.) V. Des *Remarques* aussi estimées sur *Harpocration*. VI. *Emendationum Libri quinque*, à Amsterdam, 1740, in-4.° *Valois* excelloit dans l'art d'éclaircir ce que les anciens ont de plus obscur. La saine critique, le savoir éclairé brillent dans ses ouvrages; mais l'auteur sent trop les avantages qu'il avoit sur les savans qui l'avoient précédés. Comme les livres de sa bibliothèque ne lui suffisoient pas, il en empruntoit de toutes parts. Il avoit coutume de dire à ce sujet, que *les Livres prêtés étoient ceux dont il tiroit le plus de profit, parce qu'il les lisoit avec plus de soin, et qu'il en faisoit des extraits, dans la crainte de ne pouvoir plus les revoir.* Il ne se bornoit pas à faire des recherches dans les livres, il consultoit aussi des gens de lettres; mais il ne faisoit pas toujours assez de cas des soins qu'ils prenoient pour l'instruire. Ayant lu dans un ancien auteur quelque chose sur le port de la ville de Smyrne, qu'il n'étoit guère possible de comprendre sans avoir vu la disposition des lieux mêmes, il écrivit au savant *Peiresc* sa difficulté; ce généreux protecteur des sciences fit aussitôt partir un peintre sur un vaisseau de Marseille qui alloit à Smyrne, pour prendre le plan et la vue de son port. Il envoya le fruit de ses recherches à *Valois* qui le remercia de ses soins; mais qui lui manda en même temps qu'*il n'étoit pas entièrement éclairci sur ce qu'il souhaitoit....* *Peiresc* fâché d'avoir fait inutilement une dépense considérable, lui écrivit qu'*il avoit tâché de le satisfaire, et que si celà ne suffisoit pas, il ne devoit s'en prendre ni à lui ni à son Peintre, mais à son propre esprit qui n'étoit jamais content de rien....* « *Valois*, dit *Niceron*, n'étoit pas prodigue de louanges, et peu d'ouvrages avoient l'avantage de lui plaire. Il réservoit toute son estime et sa complaisance pour les siens. Hardi à blâmer ceux des autres, il ne souffroit pas patiemment qu'on reprit quelque chose dans ce qui venoit de lui. Ceux qui s'avisoient de le faire, passoient dans son esprit pour des ignorans. Quand il se portoit bien, il

traitoit de paresseux et de gens aimant le lit, ceux de ses parens que la maladie ou les infirmités obligeoient d'y rester. Mais quand il étoit lui-même malade, il falloit des précautions infinies pour ne point l'incommoder. Il ne vouloit voir personne; il ne pouvoit même souffrir la lumière. Il pleuroit, crioit, se lamentoit comme un enfant. La maladie passée, il disoit que son mal avoit été peu de chose; et il falloit pour lui complaire ne lui en parler en aucune manière; mais le féliciter au contraire sur sa bonne santé. A l'âge de 70 ans il vouloit encore passer pour jeune. *Jacques Gronovius* lui ayant en ce temps-là écrit une lettre où il lui souhaitoit une longue et heureuse vieillesse, il en fut choqué, et rejeta la lettre avec indignation, en disant que c'étoit un jeune étourdi. Il avoua depuis, qu'avant cela il n'avoit jamais pensé qu'il fût vieux.»

II. VALOIS, (Adrien de) frère puiné du précédent, suivit l'exemple de son frère, avec lequel il fut uni par les liens du cœur et de l'esprit. Il se consacra à l'Histoire de France, dans laquelle il se rendit très-habile. Le roi l'honora du titre de son Historiographe, et lui donna une gratification en 1664. Cet auteur mourut le 2 juillet 1692, à 80 ans. Il laissa un fils qui a publié le *Valesiana*, Paris, 1694, in-12. *Valois* employa plusieurs années à rechercher les monumens les plus certains de notre Histoire, et à en éclaircir les difficultés les plus épineuses. Il n'étoit pas aussi habile que son frère dans la langue grecque, et n'avoit pas la même beauté d'esprit; mais il étoit laborieux, écrivoit purement en latin, et étoit bon critique. Ses ouvrages les plus estimés sont: I. *Gesta Francorum*, 1658, trois vol. in-folio. L'exactitude et l'érudition caractérisent cette Histoire de France; mais elle ne va que jusqu'à la déposition de *Childeric*. Elle est écrite, selon le P. *le Comte*, avec tant de soin qu'elle peut servir d'un excellent Commentaire sur ce que *Grégoire de Tours*, *Frédegaire* et d'autres anciens auteurs avoient écrit de notre Histoire d'un style rude et tout-à-fait barbare. L'abbé *Lenglet* en porte le même jugement, de même que l'abbé *le Gendre* qui ajoute que «c'est moins une Histoire qu'un ouvrage de critique rempli d'une grande érudition; et que l'auteur l'a écrite en savant, ce qui fait qu'elle n'est goûtée que des savans.» *Vigneul-Marville* dit, à l'occasion de cet ouvrage, que *Valois* étoit d'une humeur difficile, et qu'il sembloit qu'on lui arrachât les entrailles quand on le prioit de produire quelque chose de nouveau. «Il falloit le laisser faire, ajoute-t-il. M. *Colbert* le sollicitant un jour avec honnêteté de vouloir continuer son *Histoire* latine *de France*, le bon homme tout effrayé, se retirant en arrière, comme si on vouloit l'assommer, s'écria: *Eh! Monsieur, que me demandez-vous, à l'âge où je suis? Me demander ce pénible travail, c'est me demander la vie!*» II. *Notitia Galliarum*, Paris, 1675, in-folio: livre très-utile pour connoître la France sous les deux premières races. L'auteur est si exact qu'on diroit

qu'il a vécu dans ces temps-là. III. Une édition in-8° de deux anciens Poëmes; le premier est le *Panégyrique* de *Bérenger* roi d'Italie; et le second une espèce de Satire, composée par *Adalberon* évêque de Laon, contre les vices des Religieux et des Courtisans. IV. Une seconde et nouvelle Edition d'*Ammien Marcellin*, Paris, 1681, in-folio. Son frère avoit publié la première en 1636. La seconde est plus correcte, quoiqu'il s'y trouve encore quelques fautes que *Jacques Gronovius* a relevées et corrigées dans la nouvelle édition qu'il en donna à Leyde en 1693. V. Et d'autres Ecrits excellens en leur genre.

III. VALOIS, (Louis le) Jésuite, né à Melun en 1639, devint confesseur des princes petits-fils de *Louis XIV*, et mourut à Paris en 1700, regardé comme un homme de Dieu. On a de lui des *Œuvres spirituelles*, recueillies à Paris en 1758, en 3 vol in-12, et un petit Livre contre les sentimens de *Descartes*. Ses ouvrages mystiques sont pleins de lumière et d'onction. *Voyez* MALEBRANCHE, n.° x. de ses ouvrages.

IV. VALOIS, (Yves de) né à Bordeaux le 2 novembre 1694, se fit Jésuite et fut professeur d'hydrographie à la Rochelle, où il donna des preuves de sa science et de ses lumieres. On a de lui : I. *La science et la pratique du Pilotage*, 1735, in-4.° II. *Conjectures physiques sur le Sel marin*, 1752, in-8.° III. *Entretiens sur les vérités fondamentales de la Religion*, 1747, in-12. IV. *Observations sur les Auteurs qui cachent leurs noms par de mauvais motifs*, 1749, in-4.° V. *Entretiens sur les vérités-pratiques de la Religion*, 1751, 4 vol. in-12. VI. *Observations curieuses sur ce que la Religion a à craindre ou à espérer des Académies Littéraires*, 1756, in-12. VII. *Lettres d'un Père à son Fils sur l'Incrédulité*, 1756, in-12. VIII. *Lectures de piété à l'usage des Maisons Religieuses*, 1764, in-12. IX. *Avis sur l'Incrédulité moderne*. X. *Recueil de Dissertations Littéraires*, 1776, in-12. Tous ces ouvrages sont estimés; on découvre par-tout l'auteur honnête homme qui ne cherche point à faire illusion, qui saisit facilement et sûrement la vérité et la dit avec franchise. On ignore l'année de sa mort.

VALLOMBREUSE, *Voy.* GUALBERT qui est le fondateur des Religieux; *et* HUMILITÉ qui a fondé les Religieuses.

VALSALVA, (Antoine-Marie) médecin, né à Imola en 1666, mort en 1723, âgé de 57 ans, fut disciple de *Malpighi* et enseigna l'anatomie à Bologne avec une réputation peu commune. On a de lui des *Dissertations anatomiques* en latin, publiées à Venise, 1740, deux vol. in-4°, par *Morgagni* qui les a commentées et critiquées avec beaucoup d'érudition. Il en a rehaussé les beautés avec la même impartialité qu'il en a blâmé et corrigé les défauts. Les anatomistes estiment sur-tout le traité *De aure humanâ*, à Bologne, 1707, in-4.° Cet écrit, selon le témoignage de *Morgagni*, a coûté seize ans de travail à l'auteur.

VALSTEIN, *Voy.* WALSTEIN.

VALTURIUS, (Robert) né à Rimini dans le XVe siècle, a donné un livre latin sur l'*Art Militaire*, Vérone. 1472, in-folio. L'édition de Bologne, 1483, moins rare que l'autre, est aussi plus correcte. La même année il en parut une traduction italienne à Vérone par *Paul Ramusio*, qui n'est pas commune.

VALVERDE, Moine Espagnol, *Voy.* l'article PIZARRO.

VALVERDI, (Barthélemi) théologien de Padoue, né vers 1540, mort en 1600, s'est fait connoître dans la république des Lettres par un ouvrage sur le Purgatoire, imprimé sous ce titre: *Ignis Purgatorius post hanc vitam, ex Græcis et Latinis Patribus assertus;* Patavii, 1581, in-4°: livre très-rare et recherché des bibliomanes curieux. Cet ouvrage eut peu de succès lorsqu'il parut; le propriétaire voulant y donner cours, réimprima en 1590, le frontispice sous le nom de *Valgrisius* de Venise; et la plus grande partie de l'édition se débita sous ce masque.

VAN-AELST, *Voy.* AELST.

VAN-ARTOIS, *Voyez* ARTOIS.

VAN-ARUM, *Voy.* ARUM.

VANBROUCK, *Voy.* WANBROUCK.

VAN-BUYS, (N...) peintre Hollandois du XVIIe siècle, a travaillé dans la manière de *Miéris* et de *Gerard Dow*. Sa composition est des plus spirituelles et des plus gracieuses. Il rendoit les étoffes avec une vérité frappante. Son dessin est pur; sa touche unie sans être froide. Ses tableaux ne sont guère connus qu'en Hollande.

VAN-CEULEN, (Ludolphe) mathématicien Flamand, au commencement du XVIIe siècle, travailla beaucoup pour déterminer le rapport du cercle à la circonférence. Il exprima ce rapport en 36 chiffres; de sorte que l'erreur qu'il y a entre le vrai rapport du cercle et celui qu'il trouve, est moindre qu'une fraction dont l'unité seroit le numérateur, et le dénominateur un nombre de 36 chiffres. Ce travail est sans doute étonnant: car il fallut qu'il fit des extractions jusqu'à ce qu'il trouvât dans la circonférence du cercle le nombre de chiffres rapporté. Aussi, pour en conserver la mémoire à la postérité et pour immortaliser cet homme laborieux, on a fait graver ces chiffres sur sa tombe qu'on voit à Leyde dans l'église de Saint-Pierre. On a de lui: I. *Fundamenta Geometriæ*, traduits du hollandois en latin par *Snellius*, et imprimés in-4° en 1615. II. *De Circulo et adscriptis*, 1619, in-4.°

VAN-CLÉEF, nom de plusieurs peintres Flamands aux XVIe et XVIIe siècles, dont les plus célèbres sont *Joseph*, *Henri*, *Martin* et *Gilles* fils de ce dernier. *Joseph* surnommé le fou parce qu'il l'étoit réellement, déchiroit ses tableaux devenus fort rares, lorsqu'on préféroit les talens du *Titien* ou de quelqu'autre peintre aux siens. Il fut reçu de l'académie d'Anvers vers 1551.

VAN-CLÉVE, (Joseph) sculpteur, élève d'*Anguier*, né

à Paris en 1644, mort dans la même ville en 1733, embellit de ses ouvrages Paris, Versailles, Marly et Trianon. On lui doit le groupe du *Lion terrassant un Loup*, celui de la *Loire* et du *Loiret* aux Tuileries, les *Ornemens* du maître autel de l'église Saint-Paul à Paris, et le *Tombeau* du marquis *de Louvois* aux Capucins.

VAN-CRAESBE, (Joseph) peintre crapuleux, né à Bruxelles en 1608, peignit des sujets conformes à son goût.

VAN-DALE, (Antoine) né le 8 novembre 1638, fit paroître dans sa jeunesse une passion extrême pour les langues; mais ses parens lui firent laisser cette étude pour le commerce. Il quitta cette profession à l'âge de 30 ans et prit des degrés en médecine. Il pratiqua cette science avec succès, et se fit une réputation dans l'Europe par sa profonde érudition. Il mourut à Harlem, médecin de l'hôpital de cette ville, le 28 novembre 1708. On a de lui: I. De savantes *Dissertations sur les Oracles des Païens*. Il y soutient que ce n'étoit que des tromperies des prêtres. La meilleure édition de ces Dissertations est celle d'Amsterdam en 1700, in-4.° *Fontenelle* en a donné un abrégé en françois dans son *Traité des Oracles*. Il a eu soin d'y mettre la méthode, la clarté et les agrémens qui manquent à *Van-Dale*, savant profond, critique habile, mais écrivain lourd et pesant en latin et en françois. (*Voy.* I. BLONDEL.) II. Un *Traité de l'origine et des progrès de l'Idolâtrie*, 1696, in-4.° III. *Dissertations sur des sujets importans*, 1702 et 1743, in-4.° IV. *Dissertatio super Aristea de LXX Interpretibus*, à Amsterdam, 1705, in-4.° *Van-Dale* étoit un homme d'un caractère doux et d'une probité exacte. Il entendoit plaisanterie sur ses Ouvrages, ce qui n'est pas une petite qualité dans un érudit. Sa société étoit agréable. Il savoit beaucoup d'histoires plaisantes qu'il racontoit sans apprêt. Il parloit d'ailleurs de tout avec liberté.

VANDEN-ECKOUT, (Gerbrant) peintre, né à Amsterdam en 1621, mort dans la même ville en 1674, fut élève de *Rembrant* dont il a si bien saisi la manière que les curieux confondent leurs tableaux. Il a peint avec succès le portrait et des morceaux d'histoire. On distingue parmi les premiers le portrait de son père, qui fut admiré par *Rembrant* lui-même; parmi les seconds deux tableaux qui se voient en Hollande; l'un représente *Jésus* au milieu des docteurs; l'autre *Jésus* enfant dans les bras de *Siméon*. Son pinceau est ferme, sa touche spirituelle, son coloris suave et d'un grand effet.

VANDEN-HONERT, *Voy.* HONERT.

I. VANDEN-VELDE, (Adrien) peintre, né à Amsterdam en 1639, mort en 1672, a excellé à peindre des animaux. Il réussissoit dans le paysage; son pinceau est délicat et moëlleux, son coloris suave et onctueux. Il mettoit tant de goût et d'esprit dans ses petites figures, que plusieurs bons maîtres s'adressoient à lui pour orner leurs tableaux. « Le mérite de ses

ouvrages, dit *Descamps*, consiste en une couleur excellente, en une expression vive qui rend toujours certains effets aussi frappans qu'ingénieusement saisis dans la nature. Ses ciels pétillans brillent à travers les arbres ; sa touche est franche et termine les formes avec finesse ; son feuillé est pointu et d'un grand travail. Il règne une chaleur rare dans tous ses travaux ; et c'est peut-être dans cette partie qu'il n'a point été surpassé. Il n'y a rien à desirer pour la correction de ses chevaux, de ses chèvres, de ses moutons ; ils sont coloriés avec beaucoup de vérité. Ils répandent de la gaieté, du mouvement et de la vie dans tout ce que nous avons de lui. Des ouvrages d'un si beau fini et si nombreux, font juger par le peu de temps qu'il a vécu, de l'assiduité et de la facilité avec laquelle il travailloit. » Cet aimable artiste a encore traité quelques sujets d'histoire. On a de lui une vingtaine d'*Estampes*.

II. VANDEN-VELDE, (Isaïe) peintre Flamand, se distingua dans le XVIe siècle par ses *Batailles et ses Attaques de voleurs* peintes avec beaucoup de feu et d'intelligence. Toutes ses figures sont vêtues à l'espagnole. Il vivoit à Harlem en 1626, et à Leyde en 1630. —*Jean* VANDEN-VELDE son frère s'est aussi rendu très-célèbre dans l'art de la gravure à l'eau-forte et au burin. On a de lui des portraits, des paysages, des bambochades, les quatre élémens et quelques petits écrits sur son art. Il rapporte dans l'un d'eux que la ville de Rotterdam pour favoriser l'art de l'écriture, donnoit dans un certain jour de l'année une plume d'or au maître qui présentoit la plus belle pièce.

III. VANDEN-VELDE, (Guillaume) surnommé *le Vieux*, frère d'*Isaïe* et de *Jean*, mort à Londres en 1693, excelloit à représenter des *Vues* et des *Combats de mer*. S'étant trouvé dans diverses batailles sous l'amiral *Ruyter*, il dessinoit tranquillement durant l'action tout ce qui se passoit sous ses yeux. Il a beaucoup dessiné à la plume sur du papier blanc ou collé sur toile. *Charles I* roi d'Angleterre le prit à son service et le traita avec la plus grande distinction.

IV. VANDEN-VELDE, (Guillaume) *le Jeune*, né à Amsterdam en 1663, mort à Londres en 1707, étoit fils du précédent. Il apprit la peinture de son père, et le surpassa par le goût et l'art avec lequel il représentoit des marines. *Charles II* et *Jacques II* rois d'Angleterre, lui accordèrent des pensions. Aucun peintre n'a su rendre avec plus de vérité que lui, la tranquillité, le transparent, les reflets et le limpide de l'onde ainsi que ses fureurs. Son talent alloit jusqu'à faire sentir la légèreté de l'air et les moindres vapeurs. Il étoit aussi très-exact dans les formes et dans les agrès convenables à chaque espèce de bâtiment.

VANDEN-ZYPE, *Voyez* ZYPÆUS.

VANDER-AA, *Voyez* AA.

VANDER-BEKEN, *Voyez* TORRENTIUS.

VANDER-BERGUE, né à Orléans et mort à Versailles au mois de novembre 1783, est auteur

auteur d'un *Voyage de Genève*, in-8.°

VANDER-DOÈS, (Jacob) peintre, né à Amsterdam en 1623, mort à la Haye en 1673, excelloit dans le paysage et à représenter des animaux. Ses dessins sont d'un effet très-piquant et fort recherchés. Il représentoit parfaitement les moutons et les chèvres. Ses paysages offrent une grande intelligence; mais *Vander-Doès* naturellement mélancolique préféroit les couleurs sombres à toute autre. Son fils *Simon* hérita de son talent. —Il y a eu un autre peintre d'Amsterdam nommé aussi *Jacob Vander-Doès*, au commencement du XVIII.e siècle.

VANDER-DOÈS, poëte. *Voyez* DOUSA.

VANDER-HELST, (Barthélemi) peintre, né à Harlem en 1631, a peint avec un égal succès le portrait, de petits sujets d'histoire, des paysages. Son coloris est séduisant, son dessin est correct, son pinceau moelleux.

VANDER-HEYDEN, (Jean) peintre, né à Gorcum en 1637, mourut à Amsterdam en 1712. Son talent étoit de peindre des *Ruines*, des *Vues*, des *Maisons de plaisance*, des *Temples*, des *Paysages*, des *Lointains*, etc. Il a représenté l'Hôtel de ville d'Amsterdam, la Bourse de la même ville, le Bureau des poids publics, l'Église neuve, la Bourse de Londres. Il se plaisoit à rendre les plus petits détails; on cite entre autres exemples de sa patience à cet égard, une *Bible* entr'ouverte de quatre pouces de hauteur et dans laquelle on lit correctement le texte. On ne peut trop admirer l'entente et l'harmonie de son coloris, son intelligence pour la perspective et le précieux fini de ses ouvrages. Ce peintre renommé perfectionna les pompes pour les incendies, diminua leurs frottemens et rendit leur transport plus facile.

VANDER-HULST, (Pierre) peintre, né à Dort en Hollande l'an 1632, a peint avec beaucoup d'art et de goût des *Fleurs* et des *Paysages*. Sa touche est d'une vérité séduisante; il avoit coutume d'enrichir ses tableaux de plantes rares et de reptiles qui semblent être animés.

VANDER-KABEL, (Adrien) peintre et graveur, né au château de Ryswick proche la Haye, en 1631, mort à Lyon en 1695, a eu beaucoup de talent pour peindre des *Marines* et des *Paysages* qu'il ornoit de figures et d'animaux dessinés d'un bon goût. On remarque plusieurs manières dans ses ouvrages. *Le Benedette*, *Salvator Rosa*, *Mola* et *les Carrache* sont les peintres qu'il a le plus cherché à imiter. Sa manière vague est opposée à celle des peintres Flamands, qui est finie et recherchée. Il se servoit de mauvaises couleurs que le temps a entièrement noircies. *Adrien* a aussi gravé plusieurs estampes, sur-tout des paysages estimés. Sa conversation étoit gaie et amusante, son caractère franc et généreux; mais son goût pour la débauche l'égaroit souvent. On le trouvoit toujours parmi des ivrognes; et l'amateur qui vouloit avoir de ses tableaux, étoit obligé de le suivre dans ses parties de plaisir et au cabaret

où il passa sa vie. Un jour qu'il y fut arrêté pour ne pouvoir payer, il peignit une enseigne qui se vendit très-chèrement dans la suite. Il a gravé quelques estampes à l'eau forte où l'on admire le feuillé des arbres.

VANDER-LINDEN, (Jean-Antonides) né en 1609 à Enkhuysen dans la Nord-Hollande, professa avec succès la médecine à Franeker et à Leyde. Il mourut dans cette dernière ville le 5 mars 1664, après avoir formé de savans élèves. Ses ouvrages sont: I. *De scriptis medicis libri duo*, Amsterdam, 1662, in-8°; avec des additions et des corrections de *Mercklein*, Nuremberg, 1686, in-4.° Ce *Lindenius renovatus* est passé tout entier dans la *Bibliotheca scriptorum medicorum* de *Manget*. II. *Selecta medica*, Leyde, Elzevir, 1656, in-4.° III. Une édition des *Œuvres* de *Spigelius*, Amsterdam, 1645, trois vol. in-folio; de *Celse*, Leyde, 1665; *Hippocrate*, 1665, deux vol. in-8.° « *Vander-Linden*, dit le satirique *Gui-Patin*, étoit un bon homme et riche, mais qui étoit féru de la chimie et de la pierre philosophale; n'est-ce pas là pour faire un bon médecin? Aussi haïssoit-il notre bon *Galien*. Il louoit *Hippocrate*, *Paracelse* et *Van-Helmont*; en quoi il imitoit cet empereur qui avoit dans son cabinet les portraits de *Jésus-Christ*, de *Vénus*, de *Priape* et de *Flora*. Il voyoit peu de malades, et ne faisoit jamais saigner. Il faisoit profession d'un métier qu'il n'entendoit guère... Sans l'antimoine, son *Hippocrate* eût été encore meilleur. J'en suis pourtant fâché, le connoissant plus honnête homme qu'il n'a été éclairé. » On voit dans ces paroles plutôt la prévention de *Patin* contre ceux qui n'étoient point de son sentiment en médecine, que le véritable jugement qu'on doit porter sur *Vander-Linden* qui étoit à plusieurs égards un homme estimable.

I. VANDER-MEER, (Jean) peintre, né à Harlem en 1628, resta long-temps en Italie et périt dans un petit voyage de mer en 1690. Élève de *Nicolas Berghem*, il excella à peindre des *Paysages* et des *Vues de mer* qu'il ornoit de figures et d'animaux dessinés avec beaucoup de goût. Sa touche est admirable, ses compositions pleines d'esprit et pour l'ordinaire fort gaies. On lui reproche d'avoir mis trop de bleu dans les fonds de ses tableaux.

II. VANDER-MEER, (N.) frère du précédent, né à Harlem en 1650, avoit un talent supérieur pour peindre le paysage et des animaux, sur-tout des moutons dont il a représenté la laine avec un art séduisant. « On croit la manier, dit *Rigaud*; il faut que la nature ait passé toute entière à travers le pinceau de ce peintre. » Ses figures, ses ciels, ses arbres sont peints d'une excellente manière. On ne distingue point ses touches; tout est fondu et d'un accord parfait dans ses tableaux.

VANDER-MERSCH, général en chef des insurgés Brabançons, servit d'abord en France sous *Chevert* qui l'appeloit son *intrépide Flamand*, et passa ensuite dans les armées de l'empereur avec le titre de lieutenant colonel. Retiré à Menin sa patrie,

Il y vivoit tranquille et respecté lorsque la révolte du Brabant éclata en 1789. Appelé à Breda pour y commander les rassemblemens qui s'y étoient formés, il vainquit à Hoogstraten et à Turnhout le général Autrichien *Schroëder*. Bientôt, les Brabançons divisés d'opinion refusèrent d'obéir à leur chef ou ne lui offrirent plus que des troupes foibles et indisciplinées. Celles-ci livrèrent *Vander-Mersch* au général Prussien *Schonfeld* qui s'avançoit contre lui. Il demanda alors à être jugé par les États de son pays, et se rendit lui-même à Bruxelles pour obtenir un jugement. Les États ne pouvant regarder comme un crime, la défense des droits du Brabant contre les innovations de *Joseph II*, se contentèrent d'envoyer *Vander-Mersch* prisonnier dans la citadelle d'Anvers. Il obtint ensuite sa liberté lorsque les troubles de son pays eurent été pacifiés, et il y mourut le 14 septembre 1792.

VANDER-MEULEN, (Antoine-François) peintre, né en 1634 à Bruxelles, mort à Paris en 1690, avoit un talent particulier pour peindre les chevaux: élève de *Pierre Sneyers*, il ne tarda pas à le surpasser. Son paysage est d'une fraîcheur et son feuillé d'une légèreté admirables; son coloris est suave et des plus gracieux; sa touche est pleine d'esprit, et approche beaucoup de celle de *Teniers*. Les sujets ordinaires de ses tableaux, sont des *Chasses*, des *Sièges*, des *Combats*, des *Marches* ou des *Campemens* d'armées. Le *Mecène* de la France, *Colbert* le fixa près de lui par les occupations qu'il lui donna. Ce peintre suivoit *Louis XIV* dans ses rapides conquêtes, et dessinoit sur les lieux les villes assiégées et leurs environs. Ce monarque consentit même à être le parrain de l'un de ses enfans. Le célèbre *le Brun* estimoit beaucoup cet excellent artiste; il chercha toujours les occasions de l'obliger et lui donna sa nièce en mariage. On a beaucoup gravé d'après ce maître. —Son frère, *Pierre* VANDER-MEULEN, s'est distingué dans la sculpture. Il passa en 1670, avec sa femme, en Angleterre.

I. VANDER-MONDE, (Charles-Augustin) né à Macao dans la Chine en 1727, de *Jacques-François Vander-Monde*, de Landrecie, mort à Paris en 1762, d'une superpurgation, se fit une réputation par son habileté et par ses Ouvrages. Il fut censeur royal et membre de l'Institut de Bologne. Nous avons de lui: I. Un Recueil d'*Observations de Médecine et de Chirurgie*: ouvrage périodique, in-12, 1755. Ce fut le commencement du *Journal* de Médecine. II. *Essai sur la manière de perfectionner l'Espèce humaine*, 1756, 2 vol. in-12. III. *Dictionnaire portatif de Santé*, 1761, 2 vol. in-12: ouvrage qui est un Cours complet de Médecine-Pratique en abrégé. Il y en a eu plusieurs éditions, et ce livre méritoit le succès qu'il a eu. On peut lui reprocher cependant d'avoir mêlé quelquefois aux meilleures observations, des principes hasardés.

II. VANDER-MONDE, (N.) membre de l'Institut, né à Paris en 1735, devint élève du géomètre *Fontaine*, et se consacra à l'étude des sciences mathéma-

tiques. Il avoit plus de 30 ans, lorsqu'il commença à s'y livrer. Ses ouvrages dans cette partie le firent admettre à l'académie des Sciences en 1771. Ce sont des *Mémoires* sur la résolution des équations, les problèmes de situation, une nouvelle espèce d'irrationnelles, les éliminations des inconnues dans les quantités algébriques. Ce géomètre décomposa le système musical et l'établit sur deux règles générales, la succession des accords et l'arrangement des parties. Les Mémoires qu'il fit sur ce sujet à l'académie eurent l'approbation des compositeurs célèbres, tels que *Philidor*, *Gluck* et *Piccini*. L'auteur est mort à Paris le premier janvier 1796.

VANDER-NEER, (Eglon) peintre, né à Amsterdam en 1643, mort à Dusseldorp en 1697. Son père, *Arnould Vander-Neer* est célèbre parmi les paysagistes, surtout par ses tableaux, où il a représenté un clair de lune. Son fils hérita de ses talens. Il rendoit la nature avec une précision étonnante. Son pinceau est moëlleux, son coloris piquant, sa touche légère et spirituelle.

VANDER-PIET, *Voyez* PIET.

VANDER-SPIEGEL, conseiller pensionnaire de la province de Hollande, s'est fait estimer dans sa patrie par ses talens et ses vertus. Il y eut toujours la principale direction des affaires politiques et montra un zèle éclairé depuis 1787 jusqu'en 1795, pour modérer les voies de rigueur et repousser les agitations extérieures qui menacèrent de bouleverser son pays. Arrêté par le parti Batave et ensuite relâché, il sortit de Hollande, et est mort à Lingen en Westphalie dans le cours de l'année 1800.

VANDER-ULFT, (Jacques) peintre Hollandois, né à Gorcum en 1627, s'adonna à la peinture par amusement, et ne la fit jamais servir à sa fortune qui étoit d'ailleurs considérable. Ses tableaux et ses dessins sont fort rares. On remarque beaucoup de génie et de facilité dans ses compositions. Son coloris est suave et d'un effet séduisant : son dessin forme celui des peintres Italiens. Il n'alla jamais en Italie et cependant il a rendu les vues de Rome avec une vérité étonnante. Les débris des anciens monumens sont représentés par lui avec grace et vérité. *Vander-Ulft* fut aussi savant chimiste que peintre habile; il inventa la composition de diverses couleurs propres à la peinture sur verre, et il les employa sur des vitraux à Gorcum et à Gueldre. Sa probité et ses talens le firent élire Bourgmestre de sa patrie.

VAND-WERFF, *Voyez* WERFF.

VANDRILLE, (Saint) *Vandregesilus*, naquit à Verdun, du duc *de Valchise* et de la princesse *Dode*, sœur d'*Anchise*, aïeul de *Charles Martel*. Il parut d'abord sur le théâtre du monde et se maria ; mais sa femme s'étant retirée dans un monastère, il l'imita, et choisit pour sa retraite le désert de *Fontenelle*, à six lieues de Rouen. Il y bâtit un monastère, et y mourut le 22 juillet avant l'an 689, à 96 ans. Le monastère de Fontenelle porta

encore aujourd'hui le nom de son fondateur.

I. VAN-DYCK ; (Antoine) peintre, naquit à Anvers en 1599 d'un père qui étoit peintre sur verre. Sa mère qui peignoit le paysage, s'amusoit à le faire dessiner dès son enfance. Il prit du goût pour cet art, et il entra dans l'école du célèbre *Rubens* qui l'employoit à travailler à ses tableaux. On a dit même qu'il faisoit la plus grande partie de ses ouvrages. Un soir que ce maître étoit sorti pour aller prendre l'air, *Van-Dyck* et ses camarades entrèrent secrétement dans le cabinet de *Rubens* pour y observer sa manière d'ébaucher et de finir. Comme ils s'approchoient de plus près pour mieux examiner, un d'entre eux poussé par un autre, tomba sur ce tableau. Il effaça les bras de la *Magdeleine*, la joue et le menton de la Ste. Vierge que *Rubens* venoit de finir. On craignit les suites de cette imprudence, et tous les élèves jetèrent les yeux sur *Van-Dyck* pour réparer ce qui étoit effacé. *Van-Dyck* cédant à leurs prières, et craignant lui-même la colère de *Rubens*, se mit à l'ouvrage. Il réussit si bien, que le lendemain *Rubens* en examinant son travail de la veille, dit en présence de ses élèves qui trembloient de peur; *Voilà un bras et une tête qui ne sont pas ce que j'ai fait hier de moins bien.* Ce tableau qui est un des plus beaux de ce maître, est une *Descente de Croix* qui se voit encore aujourd'hui dans l'Eglise de Notre-Dame d'Anvers. Quelques années après que *Van-Dyck* fut sorti de l'école de *Rubens*, le chapitre de Courtrai le chargea de paindre le tableau du grand autel. Il l'exécuta à Anvers, et partit lui-même pour le placer. A son arrivée, les chanoines accoururent pour voir le tableau ; le peintre les pria d'attendre qu'il fût en place, parce qu'il n'étoit pas possible d'en juger que lorsqu'il seroit mis dans son vrai point de vue. On ne se rendit point à toutes ces raisons. Le tableau fut déroulé, et *Van-Dyck* ne fut pas peu surpris de voir le chapitre entier le regarder avec mépris ainsi que son ouvrage. *Van-Dyck*, malgré ce dédain, plaça son tableau, et le lendemain il alla de porte en porte prier ces messieurs de revenir. On ne daigna pas seulement l'écouter. Cependant quelques connoisseurs virent son ouvrage et en parlèrent avec admiration. Bientôt on vint en foule pour le considérer; les chanoines ne pouvant refuser une espèce de réparation, convoquèrent un chapitre extraordinaire, dans lequel il fut arrêté que, son premier tableau étant fort beau, on le prieroit d'en peindre deux autres pour différens autels. Mais *Van-Dyck* leur répondit, qu'*il avoit résolu de ne peindre désormais que pour des hommes, et non pas pour des ânes...* *Van-Dyck* s'étant fait une grande réputation, se mit à voyager. Il vint en France et n'y séjourna pas long-temps. Il passa en Angleterre, où *Charles Ier* le retint par ses bienfaits. Ce prince le fit chevalier du bain, lui donna son portrait enrichi de diamans avec une chaîne d'or, une pension, un logement, et une somme fixe et considérable pour chacun de ses ouvrages. Un jour qu'il faisoit le portrait de *Charles*, ce prince s'entretenoit avec le duc *de Norfolck*, et se plaignoit assez bas de l'état de

ses finances. *Van-Dyck* paroissoit attentif à cet entretien. Le roi l'ayant remarqué, lui dit en riant: « Et vous, chevalier, savez-vous ce que c'est que d'avoir besoin de cinq ou six mille guinées? » — *Oui*, SIRE, répondit le peintre: *un Artiste qui tient table à ses amis, et une bourse ouverte à ses maîtresses, ne sent que trop souvent le vide de son coffre-fort.* On rapporte de lui une autre réponse singulière. La reine, épouse de ce monarque, se faisoit peindre; elle avoit des mains admirables. Comme *Van-Dyck* s'y arrêtoit long-temps, la reine qui s'en apperçut, lui demanda pourquoi il s'attachoit plus à rendre ses mains que sa tête? *C'est*, dit-il, *Madame, que j'espère de ces belles mains une récompense digne de celle qui les porte.* On voyoit avant la révolution au château de Lucienne près de Paris, un portrait en pied de *Charles I*, par *Van-Dyck*. Le *Muséum* François possède plusieurs autres portraits de lui, entr'autres ceux de *François* de *Moncade* gouverneur des Pays-Bas, d'*Alexandre Scaglia*, du cardinal *Bentivoglio*, et sur-tout le beau tableau du *Christ entre les Larrons* qui le dispute en beauté à celui de *Rubens* sur le même sujet. Un amateur éclairé compare ainsi ces deux chefs-d'œuvre: « Le pinceau de *Rubens* brûle de tout son feu dans la figure de la Mère de douleur, dans celle de *St. Jean* et de la *Magdeleine*, dans l'imitation de cette teinte sombre et lugubre dont la nature semble se voiler au jour d'une grande injustice: son imagination impétueuse et terrible s'est exaltée pour concevoir et peindre les convulsions, les tortures des suppliciés. On ne peut se défendre d'un sentiment pénible à la vue de ce tableau; on est fâché pour *Rubens* qu'il ait pu fixer si long-temps sa pensée sur ces effrayantes images que l'art lui même ne peut embellir. *Van-Dyck*, avec moins de verve et peut-être plus de sensibilité et de goût, exprime mieux les affections intérieures; son *Christ* a plus de noblesse et de douceur que celui de *Rubens*; l'agonie des *Larrons*, et particulièrement de celui à gauche du *Christ*, est dans son tableau, d'une vérité d'expression et d'un pathétique dont il n'a pas trouvé le modèle dans celui de son maître; la figure d'un homme à pied vu par le dos, la seule qui n'appartienne point à *Rubens*, est posée avec une grace et une élégance que n'a point le soldat à cheval, qui occupe la même place dans le tableau de ce dernier: il faut ajouter que celui de *Van-Dyck* a souffert des ravages du temps ou que l'auteur n'avoit pas encore le secret des belles chairs qu'il a trouvé depuis. » Un travail trop actif et trop continuel lui causa des incommodités qui l'enlevèrent aux beaux arts en 1641. Il fut enterré avec pompe dans l'église de Saint-Paul, où on lit son épitaphe par *Cowley*. *Van-Dyck* a fait plusieurs tableaux dans le genre historique qui sont fort estimés, et il a mérité d'être nommé le *Roi du Portrait*. Ce peintre se fit par son art une fortune brillante. Il avoit des équipages magnifiques; sa table étoit servie somptueusement; il avoit à ses gages des musiciens et des alchimistes. Pour subvenir à ces dépenses, il lui fallut augmenter son gain par son travail; la précipitation avec laquelle il peignoit alors, se fait appercevoir dans ses derniers tableaux qui

ne sont pas, à beaucoup près, aussi estimés que ses premiers auxquels il donnoit plus de temps et de soin. On reconnoit dans les compositions de *Van-Dyck*, les principes par lesquels *Rubens* se conduisoit; cependant il n'étoit ni aussi universel ni aussi savant que ce grand homme. Ce peintre a quelquefois péché contre la correction du dessin; mais ses têtes et ses mains sont pour l'ordinaire parfaites. Aucun peintre n'a su mieux saisir le moment où le caractère d'une personne se développe d'une manière plus avantageuse; il choisissoit des attitudes convenables. On ne peut rendre la nature avec plus de grace, d'esprit, de noblesse, et en même temps avec plus de vérité. Son pinceau est plus coulant et plus pur que celui de son maître; il a donné plus de fraîcheur à ses carnations et plus d'élégance à son dessin. *Van-Dyck* habilloit ses portraits à la mode du temps, et il entendoit très-bien l'ajustement. On dit qu'il aima passionnément la femme de *Rubens* et une paysanne du village de Salvethen près de Bruxelles. Le duc de *Buckingham* lui fit épouser à Londres la fille d'un seigneur Ecossois, douée d'une grande beauté, et qui épousa après sa mort le chevalier *Price*.

II. VAN-DYCK, (Pierre) peintre, né à Amsterdam en 1680, mort à la Haye en 1758, se distingua comme le précédent dans le portrait. Les Hollandois le regardent comme le dernier de leurs grands peintres. Il a fait les portraits du Stathouder, de sa famille, du baron d'*Imhoff* gouverneur des Indes. Celui-ci a été placé dans la salle du gouvernement à Batavia. Il réussissoit particulièrement en petit; l'ordonnance de ses sujets est exacte et bien composée.

VAN-EFFEN, (Juste) né à Utrecht d'un capitaine réformé d'infanterie mourut le 18 septembre 1735, inspecteur des magasins de Bois-le-Duc, dans un âge peu avancé. On lui avoit confié l'éducation de quelques jeunes seigneurs; et il s'en étoit acquitté avec succès. Cet auteur avoit de la facilité, assez d'imagination, mais il écrivoit trop vite et employoit quelquefois des termes recherchés et bas. Il avoit des mœurs et de l'honnêteté. *La Mothe* dont il avoit examiné les ouvrages dans son *Nouveau Spectateur François*, en parle ainsi : « Il ne se borne pas à relever ce qu'il juge répréhensible; il pèse du moins avec autant d'attention ce qu'il trouve d'heureux et d'estimable. On sent même qu'il a beaucoup plus de plaisir à louer qu'à reprendre; et ce penchant généreux lui fait tellement exagérer ce qu'il y a de bon, que je trouve bien plus à rabattre de ses éloges que de ses censures... Depuis ses réflexions sur mes ouvrages, il a un nouvel ami dont il ne se doutoit peut-être pas. » On a de lui : I. La *Traduction* des Voyages de *Robinson Crusoé* fameux roman anglois, en 2 vol. in-12. (*Voyez* Foé.) II. Celle du *Mentor moderne*, en 3 vol. in-12. III. Celle du conte du *Tonneau* du docteur *Swift*, en 2 vol. in-12. IV. Celle des *Pensées libres* de *Mandeville*, à la Haye, 1723, in-12. V. *Le Misanthrope*, 1726, deux vol. in-8° : ouvrage fait sur le modèle du *Spectateur Anglois*, mais

écrit avec moins de profondeur et de justesse. L'auteur affecte de se servir de termes recherchés qui donnent quelquefois du nerf à son style et plus souvent l'air précieux. On trouve à la fin un *Voyage de Suède* qui n'est pas sans intérêt. VI. La *Bagatelle* ou *Discours ironique*, trois vol. in-8.° L'ironie n'y est pas toujours soutenue avec assez de finesse; elle est d'ailleurs monotone. VII. *Parallèle* d'*Homère* et de *Chapelain*; morceau ingénieux qu'on attribue à *Fontenelle*; on le trouve à la fin du *Chef-d'œuvre d'un Inconnu*. VIII. Il avoit beaucoup travaillé au *Journal Littéraire*.

VANEL, (N.) conseiller du roi de France en sa chambre des comptes de Montpellier, est connu : I. Par un *Abrégé nouveau de l'Histoire des Turcs*, Paris, 1697, 4 vol. in-12 : ouvrage fort défectueux, où il y a cependant des morceaux fidelles et exacts, suivant les sources qu'il a consultées ou qu'avoient consulté les auteurs qu'il a compilés. II. *Abrégé nouveau de l'Histoire générale d'Espagne, depuis son origine jusqu'à présent*, Paris, 1689, 3 vol. in-12 : III. *Abrégé nouveau de l'Histoire générale d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*, Paris, 1689. quatre vol. in-12 : ouvrages superficiels qui ne sont point estimés et ne méritent point de l'être.

VAN-EICK, *Voy.* EICK.

VAN-ESPEN, *Voy.* ESPEN.

VAN-EVERDINGEN, (Albert) peintre et graveur Hollandois, né à Alcmaer en 1621, mort en 1675, est un des meilleurs paysagistes de ce pays. Il peignoit avec un égal succès les marines et le fracas des tempêtes. Aucun peintre n'a si bien saisi la surface des ondes agitées. Dans ses paysages on admire sur-tout les sapins et les chûtes d'eau. Un voyage qu'il fit sur la mer Baltique lui donna l'occasion de représenter plusieurs vues des mers du Nord. Ses tableaux ont la plupart un effet très-piquant. L'art, le goût et une touche libre et aisée les rendent précieux. Ils ne sont guère connus qu'en Hollande. — Ses frères *César* et *Jean* VAN-EVERDINGEN, morts en 1679, se firent aussi connoître avantageusement dans la peinture. Le premier réussit dans le portrait et dans l'histoire. La ville d'Alcmaer offre aux curieux plusieurs de ses ouvrages. Il fut encore renommé pour ses connoissances en architecture. L'hôtel de *Van-Campen* fut bâti sur ses dessins. Le second n'a peint que des objets inanimés: il a peu travaillé; mais ses ouvrages sont recherchés.

VAN-GALEN, *Voy.* GALEN.

VAN-HEIL, (Daniel) peintre, né à Bruxelles en 1604, excelloit dans les tableaux d'incendies. *Houbraken* cite de ce peintre comme des chefs-d'œuvre ses tableaux de l'embrasement de Sodome et de l'incendie de Troye. Le cabinet du prince *Charles* à Bruxelles renfermoit un paysage de *Van-Heil* représentant un *Hiver* qui attristoit l'ame et donnoit la sensation du froid.

VAN-HELMONT, *Voyez* HELMONT.

VAN-HEURN, VAN-HOOST, *Voyez* HOOST *et* HEURNIUS.

VAN-HUYSUM, (Jean) peintre, né à Amsterdam en

1682, mourut dans la même ville en 1749. Le goût le plus délicat, le coloris le plus brillant, le pinceau le plus moëlleux, joints à une imitation parfaite de la nature dans les beaux jardins de la Hollande, ont rendu les ouvrages de cet ingénieux artiste d'un prix infini. Il s'étoit d'abord adonné au paysage avec beaucoup de succès; et dans ce genre on peut l'égaler aux grands maîtres qui s'y sont distingués; mais il n'a point eu de rival dans l'art de représenter des fleurs et des fruits. Le velouté des fruits, l'éclat des fleurs, le transparent de la rosée, le mouvement qu'il savoit donner aux insectes, tout enchante dans les tableaux de ce peintre admirable. *Van-Huysum* n'ignoroit point la supériorité de ses talens. Il usoit plus que tout autre du privilége que les personnes d'un mérite distingué semblent s'arroger trop communément, d'être fantasques et d'une humeur difficile. Il excita l'envie; et malgré la supériorité de ses talens, il n'en fut pas exempt. Ses dessins sont recherchés; pour ses tableaux, il n'y a que les princes ou des particuliers très-opulens qui puissent les acquérir. — *Van-Huysum* eut trois frères qui se sont distingués aussi dans la peinture. *Juste* mort à 22 ans, a peint avec succès et chaleur des batailles en grand et en petit. *Jacques* mort à Londres, a fait beaucoup de copies estimées des tableaux de son frère *Jean*.

VANIÈRE, (Jacques) Jésuite, naquit à Causses bourg du diocèse de Beziers, le 9 mars 1664, de parens qui faisoient leurs délices des occupations de la campagne: il hérita de leur goût. Cet homme célèbre étudia sous le P. *Joubert* qui ne lui trouva d'abord aucun goût pour les vers; et l'élève lui-même prioit son régent de l'exempter d'un travail qui le rebutoit. Enfin son génie se développa et il approfondit en peu de temps l'art des Muses. Les Jésuites le reçurent dans leur congrégation et le destinèrent à professer les humanités. Son talent s'annonça par deux Poëmes, l'un intitulé *Stagna*, et l'autre *Columbæ*, qu'il incrusta par la suite dans son grand poëme. *Santeuil* ayant eu occasion de les voir, dit que « ce nouveau venu les avoit tous dérangés sur le Parnasse. » Mais ce qui mit le comble à la réputation du P. *Vanière*, ce fut son *Prædium Rusticum*, poëme en 16 chants, dans le goût des Géorgiques de *Virgile*. La peinture que le P. *Vanière* y fait des amusemens champêtres, est relevée par l'harmonie de sa poésie, par le choix et la pureté de ses expressions. On lui reproche cependant des détails petits et inutiles, des récits hors d'œuvre, des digressions peu intéressantes, des images mal choisies, etc. Le P. *Vanière* a trop oublié que dans nos poëmes didactiques les plus courts, on trouve un long ennui, suivant l'expression de *la Fontaine*. Il auroit dû comme *Virgile* et le P. *Rapin*, ne choisir dans son sujet que ce qu'il offroit de gracieux et d'intéressant, et y répandre plus de chaleur et d'imagination. Peut-on espérer beaucoup de lecteurs quand on explique en 16 livres fort étendus d'un poëme en langue étrangère, tout le détail des occupations de la campagne? On n'exige pas

d'un poëte qu'il mette en vers la *Maison Rustique ;* il falloit donc se borner, et c'est ce que le Père *Vanière* d'ailleurs si estimable, n'a pas su faire : la précision a presque toujours été l'écueil des versificateurs méridionaux. La meilleure édition du *Prædium Rusticum* est celle de M. *Berland de Bordelet*, à Paris en 1756, in-12. Nous avons encore du P. *Vanière* un Recueil de Vers latins, in-12 : on y trouve des *Eglogues*, des *Epîtres*, des *Epigrammes*, des *Hymnes*, etc. Il a aussi donné un *Dictionnaire poétique*, latin, in-4°, et il en avoit entrepris un françois et latin qui devoit avoir 6 volumes in-folio. Le P. *Vanière* mourut à Toulouse le 22 août 1739, à 76 ans; et plusieurs poëtes ornèrent de fleurs son tombeau. Son caractere méritoit leurs éloges autant que ses talens. M. *Berland de Rennes* a publié en 1756 une traduction du *Prædium Rusticum*, en 2 vol. in-12, sous le titre d'*Economie Rurale*. — Le P. *Vanière* eut un neveu, né à Caux diocèse de Beziers, mort à Paris en 1768, dont nous avons un *Cours de latinité*, 1759, deux vol. in-8°, qui peut faciliter l'étude de la langue latine ; et une traduction des *Odes* d'*Horace*, 1761, in-8°, dont on a plus loué la fidélité que la chaleur et le coloris.

VANINA D'ORNANO, *Voyez* SAN-PIETRO.

VANINI, (Lucilio) né à Tanrozano dans la terre d'Otrante en 1585, s'appliqua avec ardeur à la philosophie, à la médecine, à la théologie et à l'astrologie judiciaire dont il adopta les rêveries. Après qu'il eut achevé ses études à Padoue, il fut ordonné prêtre et se mit à prêcher. Mais il quitta bientôt la prédication, à laquelle il n'étoit point appelé, pour se livrer de nouveau à l'étude. Ses auteurs favoris étoient *Aristote*, *Averroës*, *Cardan* et *Pomponace*. Il abusa des idées de ces philosophes, et après avoir roulé d'incertitudes en incertitudes, il finit par conclure qu'il n'y avoit point de Dieu. De retour à Naples, il y forma selon le P. *Mersenne*, le bizarre projet d'aller prêcher l'athéisme dans le monde avec douze compagnons de ses impiétés. Mais cet étrange dessein paroit une chimère, d'autant plus que le président *Gramond* qui étoit à Toulouse lorsque *Vanini* fut jugé, ne dit point qu'il ait fait cet aveu à ses juges. La manière dont *Vanini* se conduisit dans ses premiers voyages, s'accorde bien peu avec l'anecdote racontée par *Mersenne*. Il disputa presque par-tout en Catholique zélé. En quittant l'Allemagne où il étoit allé d'abord, il se rendit en Bohême et s'y signala contre les Anabaptistes. Il passa de là en Hollande et n'y montra pas moins d'attachement à la foi catholique. Pendant le séjour qu'il fit ensuite à Genève, il y trouva un homme qui soutenoit que les mariages qu'on nomme incestueux n'étoient défendus que par les lois politiques : il appuyoit son sentiment sur l'exemple de *Loth* et sur le peu de scrupule que se faisoient les Païens de contracter de pareilles unions. *Vanini* répliqua que *Moyse* n'avoit permis des mariages qui sont défendus aujourd'hui, qu'afin de prévenir les divorces si communs entre les Juifs. Il prouva que les Païens

avoient regardé l'inceste comme un très-grand crime. *Vanini* auroit dû ne parler jamais que sur ce ton-là; mais livré à une bizarrerie d'esprit inconcevable, il attaqua à Genève même où il affectoit une façon de penser si sage, les lois civiles et ecclésiastiques qu'il regardoit comme les fruits de l'hypocrisie et de l'orgueil. Ses discours téméraires et insolens lui auroient mérité un châtiment exemplaire s'il ne se fût sauvé à Lyon. Ce fut alors qu'il commença à tirer le voile qui couvroit son caractère hypocrite. Il laissa échapper des propos impies qui excitèrent le zèle de plusieurs gens de bien. Craignant d'être arrêté, il passa à Londres où il se fit de nouveaux ennemis. *Vanini* se montra en Angleterre ce qu'il avoit paru en Allemagne et en Hollande : il prit l'aumônier de l'ambassadeur de Venise pour son confesseur, et il argumenta si vivement contre les théologiens Anglicans qu'il fut mis en prison en 1614 et traité avec rigueur. Après une détention de 49 jours, on le relâcha comme un cerveau foible. Il repassa la mer et alla à Gênes où il se montra enfin tel qu'il étoit, esprit égaré et cœur corrompu. Il tâcha d'infecter la jeunesse de ses détestables principes; et cette nouvelle imprudence le fit repasser à Lyon en 1615. Il y joua le bon Catholique et écrivit son *Amphitheatrum* contre *Cardan*. Quelques erreurs semées adroitement dans cette production alloient exciter un nouvel orage contre lui, lorsqu'il retourna en Italie. Cet athée errant ensuite, revint en France où il se fit moine dans la Guienne, on ne sait de quel ordre. Le déréglement de ses mœurs le fit chasser de son monastère, et il se sauva à Paris. Peu de temps après en 1616, il fit imprimer dans cette ville ses Dialogues, *De admirandis Naturæ Arcanis :* il les dédia au maréchal *de Bassompierre* qui l'avoit pris pour son aumônier. La censure que la Sorbonne fit de cet ouvrage, l'obligea bientôt d'abandonner la capitale. Après avoir promené son inconstance et son impiété de ville en ville, il s'arrêta à Toulouse où il prit des écoliers pour la médecine, la philosophie et la théologie. Il fut même assez adroit pour s'introduire chez le premier président qui le chargea de donner quelques leçons à ses enfans. *Vanini* profita de la confiance qu'on avoit en lui pour répandre son athéisme. Sa fureur dogmatique lui ayant été prouvée, il fut livré aux flammes le 19 février 1619, âgé seulement de 34 ans, après avoir eu la langue coupée. Lorsqu'on lui ordonna de demander pardon à Dieu, au Roi et à la Justice, on prétend qu'il répondit : *Qu'il ne croyoit point en* DIEU *; qu'il n'avoit jamais offensé le* ROI *; et qu'il donnoit la* JUSTICE *au Diable ;* mais s'il tint un discours si insensé il étoit plus fou que méchant; et dans ce cas il falloit plutôt l'enfermer que le brûler. On a de *Vanini :* I. *Amphitheatrum æternæ Providentiæ*, in-8°, Lyon, 1615. Cet ouvrage condamné par la Sorbonne, en avoit d'abord été approuvé, parce que en apparence l'auteur y combattoit ceux qui nioient Dieu et sa Providence ; mais on ne tarda pas à s'appercevoir que *Vanini* y proposoit les objections dans toute leur force, et qu'il se plai-

soit à y répondre avec foiblesse. II. *De admirandis Naturæ, reginæ deæque mortalium, arcanis*, Paris 1616, in-8.° Cet écrit fut pareillement condamné. Il est presque inintelligible, et il est devenu très-rare, parce qu'on le supprima dès sa naissance. III. Un *Traité d'Astronomie*, qui n'a pas été imprimé. Plusieurs savans ont tâché de justifier *Vanini* sur son athéisme. On prétend même qu'au premier interrogatoire qui lui fut fait, on lui demanda s'il croyoit l'existence d'un Dieu? et que s'étant baissé, il leva de terre un brin de paille, en disant : *Je n'ai besoin que de ce fétu pour me prouver l'existence d'un Etre Créateur;* et fit, dit-on, un long discours sur la Providence. Le président *Gramond* qui parle de ce discours, dit qu'il le prononça plutôt par crainte que par persuasion; mais quand il se vit condamné, il leva le masque et mourut comme il avoit vécu. « Je le vis dans le tombereau, ajoute cet historien, lorsqu'on le menoit au supplice, se moquant du Cordelier qu'on lui avoit donné pour l'exhorter à la repentance, et insultant à notre Sauveur par ces paroles impies; *Il sua de crainte et de foiblesse, et moi je meurs intrépide.* Ce scélérat n'avoit pas raison de dire qu'il mouroit sans frayeur; je le vis fort abattu et faisant très-mauvais usage de la philosophie dont il faisoit profession. » Quoi qu'il en soit de ses derniers sentimens, il est certain que ses ouvrages sont pleins d'infamies et d'impiétés. Cependant ce qui surprend, c'est que son *Amphitheatrum æternæ Providentiæ* passa d'abord à la censure et ne fut supprimé exactement qu'après une révision plus sérieuse. On fut plus en garde lorsqu'il donna ses Dialogues, *De admirandis*, etc. in-8.° qu'on arrêta dès leur naissance, ce qui a rendu ce dernier ouvrage bien plus rare que le premier. Les libertins et les impies trouvent également à se satisfaire dans la lecture de ces Dialogues. L'athée qu'il y fait parler insulte à tout moment nos mystères, detruit la Providence, anéantit la spiritualité de l'ame. Toutes les objections sont beaucoup plus fortes que les reponses; et la dérision se mêlant au raisonnement, elles ne pouvoient faire que des impressions très-funestes. Ces *Dialogues* prouvent encore contre *Bayle* que *Vanini* étoit aussi licencieux dans ses mœurs que dans ses écrits. Le 39e sur les devoirs du mariage, est écrit avec une obscénité révoltante. Il y a certains morceaux que l'*Aretin* auroit craint d'avouer. La folie de *Vanini* s'y montre autant que son impiété. Il dit qu'il souhaitoit d'être né d'un commerce illégitime, parce que les bâtards ont plus d'esprit et de courage que les autres. Il y a une foule d'autres idées non moins insensées, qui prouvent que s'il n'avoit pas péri dans un bûcher, il seroit mort vraisemblablement aux Petites-Maisons. Ceux qui ont comparé les Dialogues de *Vanini* aux Colloques d'*Erasme*, ont fait trop d'honneur au premier et n'en ont pas assez fait à l'autre. *Durand* a donné sa *Vie*, Rotterdam 1717, in-12. *Fréderic Arpe* a fait imprimer son inutile *Apologie*, en latin, ibid., 1712, in-8.° *Voy.* encore les *Mémoires* de *Niceron*, tome 26e; et le *Dictionnaire Anti-Philosophique*, tom. 2e.

VAN-KEULEN, (Jean) savant Hollandois, s'est fait connoître dans le monde littéraire par son édition du fameux *Flambeau de la Mer*, Amsterdam, 1687, 5 vol. in-fol. Il a donné depuis une espèce de Supplément de ce livre utile, sous le titre du *Grand nouvel Atlas de la Mer* ou le *Monde Aquatique*, 1699, in-folio, 160 cartes. Ce recueil est recherché et peu commun.

I. VANLOO, (Jean-Baptiste) peintre, d'une famille noble, originaire de Flandre et qui avoit déjà produit des peintres renommés, entr'autres *Jacques Vanloo*, reçu à l'académie de peinture en 1663, naquit à Aix en 1684, et mourut dans la même ville en 1745, jouissant de la plus grande réputation. Plusieurs princes de l'Europe se le disputèrent; mais *Vanloo* aima mieux se fixer à Paris où le prince *de Carignan* le logea dans son hôtel. Le duc *d'Orléans* régent occupa aussi son pinceau et lui fit réparer les cartons en détrempe de *Jules Romain*, représentant les amours de *Jupiter*. Cet illustre artiste réussissoit très-bien à peindre l'histoire; mais il est sur-tout recommandable par ses portraits. On y remarque une touche savante, hardie, un beau choix, une composition d'un style noble et élevé, et un coloris onctueux. Il a peint *Louis XV* ainsi que le roi *Stanislas* et la reine son épouse, le prince et la princesse *de Galles* et les princesses ses sœurs. Ce maître joignoit à l'excellence de ses talens une figure avantageuse et un caractère doux et bienfaisant; c'étoit l'obliger que de lui procurer l'occasion de rendre service. Il travailloit avec une facilité et une assiduité prodigieuses; il n'étoit point rare de lui voir terminer trois têtes en un jour. On a plusieurs morceaux gravés d'après lui. On voyoit ses tableaux à Paris aux Augustins, dans l'église de Saint-Martin-des-Champs et dans celle de Saint-Germain-des-Prés, à Toulon, à Aix, à Turin, à Rome et à Londres. — *Louis-Michel* et *Charles-Amédée-Philippe Vanloo* sont ses fils et ses élèves; celui-là premier peintre du roi d'Espagne, et celui-ci du roi de Prusse, ont fait revivre avec distinction les talens de leur père et leur maître.

II. VANLOO, (Charles-André) frère et élève du précédent, naquit à Nice en 1705, et montra de bonne heure un talent supérieur pour la peinture. Après avoir fait le voyage d'Italie où il étudia sous la direction de *Lutti* et de *le Gros* les chefs-d'œuvre des peintres anciens et modernes, il vint se fixer à Paris. Ses talens y furent accueillis comme ils méritoient. Il devint peintre du roi, gouverneur des élèves protégés par ce monarque, professeur de l'académie de Peinture et chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Ses tableaux sont recommandables par l'exactitude du dessin, la suavité, la fraîcheur et le brillant du coloris. Quelques artistes assurent que quant à cette dernière partie, ses peintures ne pourront se soutenir, et qu'on en voit qui déjà ont perdu de leur lustre. Ses principaux ouvrages sont: I. Un *Boiteux* guéri par *St. Pierre*. II. Le *Lavement des pieds*. III. *Thésée* vainqueur du

taureau de Marathon, pour les Gobelins. IV. Les quatre tableaux de la chapelle de la *Vierge*, à Saint-Sulpice. V. Un tableau à l'Hôtel de ville. VI. La *Vie* de *St. Augustin*, dans le chœur des Petits-Pères. Le tableau qui représente la dispute de ce saint docteur contre les Donatistes, est le plus remarquable. VII. Deux tableaux à Saint-Méderic, l'un représentant la *Vierge* et son *Fils;* l'autre *Saint Charles-Borromée.* VIII. Le tableau de *Ste Clotilde*, dans la chapelle du Grand-Commun à Choisy. IX. Le *Sacrifice d'Iphigénie* que le roi de Prusse a acheté. X. Les *Graces*. XI. Le magnifique plafond de l'église Saint-Isidore à Rome. XII. *Saint François* et *Ste Marthe*, pour l'église des Cordeliers de Tarascon. XIII. Les trumeaux du cabinet du roi de Sardaigne, dans lesquels il peignit onze sujets tirés de la *Jérusalem délivrée.* Ce peintre étoit chargé de travailler aux nouvelles peintures de la coupole des Invalides, et il en avoit déjà fait les esquisses lorsque la mort l'enleva le 15 février 1765, à 61 ans. Ce peintre étoit d'une figure intéressante et d'une humeur enjouée. Laborieux, dur à lui-même, il travailloit toujours debout et sans feu, même durant les plus grands froids. Une bonté naturelle qui corrigeoit ordinairement les saillies de sa vivacité, formoit le caractère de son cœur. Il étoit sincère, ingénu, liant, affectueux; il vivoit avec ses élèves comme avec ses enfans, et avec ses enfans comme avec ses amis: aussi le chérissoient-ils les uns et les autres comme leur ami et leur père. L'idée qu'il avoit de la perfection de son art, le rendoit extrêmement difficile à satisfaire. Cependant il avoit une facilité extrême; bien peindre étoit un jeu pour lui. Il avoit un soin particulier de bien arrondir, de terminer, de rendre tous les détails de ses ouvrages et d'y rechercher toutes les finesses de la nature. On l'a vu quelquefois se livrer à une manière moins caressée, contrefaire le style libre et heurté de *Rembrant;* mais à l'imitation de ce maître, il ne s'abandonnoit à l'enthousiasme des touches que lorsque les dessous bien empâtés étoient peints à fond et pouvoient recevoir dans la couleur toute la fougue du pinceau. *Voyez* sa *Vie* imprimée à Paris, in-8°, peu de temps après sa mort. L'auteur *Dandré Bardon* artiste lui-même, connu par divers écrits sur l'art de la peinture, a rendu cette Vie intéressante par l'histoire très-circonstanciée des travaux, des progrès, des peintures et des succès de ce peintre. C'est le marquis de *Marigni* qui le fit nommer premier peintre du roi en 1762; lorsqu'il fut présenté au dauphin sous le titre de premier peintre, le prince répondit: *Il y a long-temps qu'il l'est.* — L'épouse de *Vanloo*, fille de *Somnis* célèbre chanteur Italien, possédoit aussi une très-belle voix, et elle fut la première qui commença à faire goûter à ceux qui l'entendirent les charmes de la musique italienne.

VANLOOM, (Gérard) a traduit du hollandois l'*Histoire Métallique de Pays-Bas*, la Haye, 1732 et années suivantes, 5 vol. in-folio, figures: ouvrage recherché par les curieux.

VANLOON, (Jean) est l'un des auteurs du *Flambeau de la Mer. Voyez* VAN-KEULEN.

VANNES *ou* VENNES, (Saint) évêque de Verdun vers l'an 498, gouverna cette église avec zèle et mourut saintement le 9 septembre 525. Il a donné son nom à une réforme de Bénédictins. *Voyez* COUR.

VANNI, (Jean-Baptiste) peintre et graveur, né à Pise en 1599, mort à Florence en 1660, se perfectionna à Rome. On lui doit le *St. Laurent* de la sacristie de Saint-Pierre à Rome. Il a gravé la coupole du *Corrège*, les noces de Cana de *Paul Véronèse*. Il étoit spirituel, gai et bon.

I. VANNIUS, (Valentin) naquit dans la Souabe vers 1530, et mourut à la fin du même siècle. Il étoit Luthérien, pasteur de Constadt; et pour se rendre recommandable dans son parti, il composa quelques Traités contre l'Eglise Romaine. Le plus connu est son *Judicium de Missâ*, Tubinge, 1557, in-8.° Il s'efforce d'y prouver par l'Evangile, les apôtres et les pères, la nouveauté prétendue de cet auguste sacrifice. Cet Ouvrage est peu commun, et le fiel que l'auteur y a distillé, l'a fait rechercher de quelques curieux. *Vannius* ayant mérité par cet ouvrage le suffrage de ceux de sa communion, il en composa un autre sur la même matière, sous ce titre: *Missæ Historia integra*, 1563, in-4.° L'auteur y suit la même méthode que dans le précédent. Ce Traité est aussi peu commun que le premier et aussi recherché.

II. VANNIUS, (François) peintre, né à Sienne en 1563, mort à Rome en 1609, s'est attaché à la manière de *Fréderic Baroche*. C'est à l'étude de ses ouvrages et de ceux de *Corrège* qu'il est redevable de ce coloris vigoureux et de cette touche gracieuse qu'on remarque dans ses tableaux. Il inventoit facilement et mettoit beaucoup de correction dans ses dessins. Les sujets de dévotion étoient ceux qui lui plaisoient le plus et dans lesquels il réussissoit davantage. Le cardinal *Baronius* faisoit un cas singulier de ce peintre; et ce fut par les mains de cette éminence que le pape *Clément VIII* lui donna l'Ordre de Christ. *Vannius* eut encore l'honneur d'être le parrain de *Fabio Chigi* qui fut dans la suite le pape *Alexandre VII* et qui le combla de biens. Ce peintre avoit lié une étroite amitié avec *le Guide*. Il joignit à l'excellence de ses talens beaucoup de connoissances dans l'architecture et dans la mécanique. Ses dessins sont dans le goût de *Baroche*; il y en a à la plume, à l'encre de la Chine et au crayon rouge. *Vannius* en a gravé quelques morceaux à l'eau forte.

VAN-OBSTAL, (Gérard) sculpteur natif d'Anvers, mourut en 1668, âgé de 73 ans, dans l'exercice de la charge de recteur, dont il avoit été pourvu à l'académie royale de Peinture et de Sculpture de Paris. Cet excellent artiste ayant eu contestation avec une personne qui lui opposoit la prescription pour ne point lui payer son ouvrage, *Lamoignon* avocat général soutint avec beaucoup d'éloquence que

les arts libéraux n'étoient pas asservis à la rigueur de cette loi. *Van-Obstal* avoit un talent supérieur pour les bas-reliefs; il travailloit admirablement bien l'ivoire. La statue de *Louis XIV* qu'on a vue sur la porte Saint-Antoine à Paris, étoit de lui.

VAN-OORT, (Adam) peintre né à Anvers en 1557, mort dans la même ville en 1641, a peint des sujets d'Histoire, le Portrait et le Paysage. On remarque du génie dans ses compositions. Il étoit grand coloriste, et donnoit à ses figures de beaux caractères et une expression vive. Ses tableaux sont recherchés.

VAN-OOST, (Jacques) peintre de Bruges, né en 1600, mort en 1671, copioit avec tant de fidélité les tableaux de *Rubens* et de *Van-Dyck*, que les copies sont vendues quelquefois pour les originaux.

VAN-OOSLERVICK, (Marie) née à Delft en 1630 d'un ministre Protestant, morte à Eutdam en 1693, excelloit à peindre les fleurs. Ses tableaux sont rares.

VAN-ORLAY, (Bernard) peintre, natif de Bruxelles, mort en 1550, eut pour maître le célèbre *Raphaël*. Ce peintre a fait beaucoup de tableaux qui ornent les églises de son pays. L'empereur *Charles-Quint* lui fit faire plusieurs dessins de tapisserie; et c'étoit lui que le pape et plusieurs autres souverains chargeoient du soin des tapisseries qui s'exécutoient sur les dessins de *Raphaël* et d'autres grands maîtres. Lorsque ce peintre avoit quelque tableau de conséquence, il couchoit des feuilles d'or sur l'impression de la toile et peignoit dessus; ce qui n'a pas peu contribué à conserver ses couleurs fraîches et à leur donner en certains endroits beaucoup d'éclat. Il a sur-tout excellé à représenter des *Chasses*.

I. VAN-OSTADE, (Adrien) peintre et graveur, né à Lubeck en 1610, mort à Amsterdam en 1685. On l'appelle communément le *Bon Ostade*, pour le distinguer de son frère. Ses tableaux représentent ordinairement des *Intérieurs* de *Cabarets*, de *Tavernes*, d'*Hôtelleries*, d'*Habitations rustiques* et d'*Ecuries*. Cet artiste avoit une parfaite intelligence du clair-obscur: sa touche est légère et très-spirituelle. Il a rendu la nature avec une vérité piquante; mais son goût de dessin est lourd et ses figures sont un peu courtes.

II. VAN-OSTADE, (Isaac) frère du précédent et son élève, travailla dans le même genre que son maître; mais ses tableaux sont bien inférieurs et de moindre prix.

VAN-OUDENARDE, (Robert) né à Gand en 1663, mort en 1743, étoit peintre et graveur. Il excelloit dans le portrait.

VAN-RYN, *Voyez* REMBRANT.

VAN-SWIETEN, (Gerard) né à Leyde le 7 mai 1700 de parens Catholiques, fut l'élève de *Boerhaave* et un élève distingué. Reçu docteur en médecine, il en donna des leçons que l'envie fit cesser en alléguant sa religion au magistrat. Les Anglois lui offrirent alors un asile: mais il aima mieux se rendre à Vienne où l'impératrice-reine l'appela

en

en 1745. Il ne s'y rendit qu'à condition qu'il ne changeroit rien à son genre de vie, ni même à ses habillemens. Il parut longtemps à la cour avec les cheveux plats et sans manchettes ; et pour lui faire porter ce petit ornement, il fallut que l'impératrice lui en fît présent d'une paire brodée de sa propre main. *Van-Swieten* professa la médecine à Vienne jusqu'en 1753, avec un succès peu commun. Les étrangers couroient en foule à ses leçons ; et l'exactitude avec laquelle il examinoit les preuves des aspirans, n'en faisoit qu'augmenter le nombre. Il pratiquoit en même temps qu'il enseignoit. L'impératrice l'avoit nommé son premier médecin : place qui lui donnoit celle de bibliothécaire et de directeur général des études des Pays héréditaires. Dans ces deux places, il montra la fierté, la roideur et l'inflexibilité qui formoient son caractère. Mais c'est à ces défauts qu'accompagnoient un grand zèle et une grande activité, que l'Autriche doit le bon état de la médecine et de la chirurgie dans cette contrée. C'est par ses soins que furent formés les grands médecins qui fleurissent à présent à Vienne. Tous les abus furent extirpés, les mauvais sujets proscrits, les gens de mérite tirés de l'obscurité. Il fut pendant longtemps contraire à l'inoculation ; mais un examen plus réfléchi lui inspira des sentimens plus favorables pour cette pratique salutaire avec des précautions, et qui n'est nuisible que par la négligence de ceux qui administrent la petite vérole. *Van-Swieten* montra autant de sagacité dans la médecine de l'ame que dans la médecine corporelle. Sa place de bibliothécaire lui donnant la censure des livres, il proscrivit impitoyablement les mauvais : aussi quelques philosophes François le traitèrent de *Tyran des esprits* et d'*Assassin des corps*. Mais ce qu'il y a de vrai, c'est que *Van-Swieten* inaccessible à tout motif étranger à celui du bien, le fit avec discernement et proscrivit le mal, sans aucun ménagement pour les noms et les talens. Il ne se servit de son crédit à la cour que pour procurer aux savans et à ceux qui vouloient le devenir, tous les secours nécessaires. Attaché principalement à l'art de guérir, il montra en ce genre une supériorité décidée. Une de ses cures les plus étonnantes, fut celle de l'impératrice en 1770. Cette princesse eut la petite vérole à la suite de plusieurs infirmités et se trouva dans le plus grand danger. Il falloit les secours de l'art et d'un art supérieur : *Van-Swieten* les employa et la guérison de la princesse fut regardée comme un miracle. Cet habile praticien recula les bornes de la médecine par ses savans *Commentaria in* Hermani Boerhaave *Aphorismos de cognoscendis et curandis morbis*, Paris, 5 vol. in-4°, 1771 et 1773. Différentes parties de ce grand Ouvrage ont été traduites en françois. M. *Paul* en a traduit les *Fièvres intermittentes*, 1766, in-12 ; les *Maladies des Enfans*, 1769, in-12, le *Traité de la Pleurésie*, in-12 ; et M. *Louis*, les *Aphorismes de Chirurgie*, 1748, 7 vol. in-12. On avoit aussi commencé une Traduction des *Aphorismes de Médecine*, 1766, 2 vol. in-12, qui n'a pas été continuée. *Van-Swieten* a encore donné un *Traité de la Medecine des armées*, in-12.

Van-Swieten mourut le 18 juin 1772, dans de grands sentimens de piété et avec la fermeté d'un héros chrétien, comme il est dit dans son épitaphe : *Heroïcè et christianè*. A la cour, il fut toujours vrai. Il n'abusa pas du pouvoir que lui assuroit la grande confiance de sa souveraine ; mais son zèle peut avoir embrassé des vues trop multipliées et trop variées pour les poursuivre avec une attention soutenne et assurer leur succès. Il a laissé deux fils, l'un employé dans les ambassades, et l'autre auditeur des comptes à Bruxelles.

VAN-TULDEN, (Théodore) peintre et graveur, élève de *Rubens*, né à Bois-le-Duc vers l'an 1620, a peint l'Histoire avec succès. Mais son goût le portoit à représenter des *Foires*, des *Marchés*, des *Fêtes de village*, etc. Il donnoit dans ces sujets divertissans beaucoup d'action à ses figures. On admire aussi la belle disposition de ses tableaux d'histoire, la correction de son dessin, et son intelligence du clair-obscur. Ces morceaux ont été depuis entièrement retouchés. Ce peintre étoit d'un caractère complaisant, et avoit un génie fertile : qualités qui faisoient souvent recourir à lui pour avoir de ses dessins. *Van-Tulden* a gravé à l'eau forte les *Travaux d'Hercule*, peints par *Nicolo* dans la galerie de Fontainebleau, et quelques morceaux d'après *Rubens* son maître. Le plus considérable est l'entrée du cardinal *Ferdinand* à Anvers.

VAN-TYL, *Voyez* TYL.

VAN-UDEN, (Lucas) peintre, né à Anvers en 1595, mort vers l'an 1660, est au rang des plus célèbres paysagistes. Il se promenoit chaque jour le pinceau à la main au lever de l'aurore, pour saisir les effets de la lumière et de l'ombre, et tous les reflets des couleurs. Une touche légère, élégante et précise caractérise sa manière. Il donnoit beaucoup d'éclat à ses ciels ; les sites de ses paysages sont agréables et variés. La vue se perd dans des lointains qu'il a su représenter ; on croit voir les arbres agités par le vent. Des figures parfaitement dessinées, donnent un nouveau prix à ses ouvrages. Le célèbre *Rubens* l'employoit souvent à peindre ses fonds et les paysages de ses tableaux : alors *Van-Uden* prenoit le goût et le ton de couleur de ce peintre, en sorte que tout paroissoit être du même pinceau. Il a gravé quelques-uns de ses tableaux et plusieurs de ceux du *Titien*.

VAN-VELDE, *Voy*. VELDE.

I. VAN-VIANE, (François) né à Bruxelles en 1615, prit à Louvain le bonnet de docteur, et devint président du collége du pape *Adrien VI*, qu'il fit briller d'un nouvel éclat. L'université le députa à Rome en 1677 avec le P. *Lupus* Augustin, pour y poursuivre la condamnation de plusieurs propositions de morale relâchée. Ils obtinrent au mois de mars 1679, un décret de l'Inquisition, qui condamna 65 de ces propositions. A peine furent-ils de retour, qu'on les accusa à la cour de Madrid d'enseigner eux-mêmes des propositions contraires à l'état et à la Religion. Mais le pape *Innocent XI* fit écrire à la cour d'Espagne en leur faveur, en 1680 et 1681,

par son nonce ; et le coup qu'on vouloit lui porter fut détourné. Ce docteur, le premier de l'université de Louvain qui se soit opposé aux sentimens de la *Probabilité*, mourut en 1693, regardé comme un modèle de vertu. Ses Ouvrages sont : I. *Tractatus triplex de ordine Amoris*, in-8.° Un Traité *de Gratiâ Christi*, qui n'a point été imprimé.

II. VAN-VIANE, (Matthieu) frère du précédent, licencié de la faculté de Louvain, mort dans cette ville en 1663, à 40 ans, eut la confiance de l'archevêque de Malines. On ne connoît de lui que deux écrits. L'un est la Défense (*Prohibitio*) des livres de *Caramuel*, faite par l'archevêque de Malines en 1655. L'autre, intitulé : *Juris naturalis ignorantiæ Notitia.* Cet ouvrage a été traduit en françois par *Nicole*, qui y a mis une Préface et des Notes.

VAN-UTRECHT, (Adrien) peintre Flamand, né à Anvers en 1599, mort en 1651, excella dans la représentation des fleurs, des fruits, et particulièrement des oiseaux dont il rendoit parfaitement le port et la variété du plumage. Le roi d'Espagne achetoit presque tous ses tableaux, et procura à cet artiste une grande aisance.

VARANANES, *Voyez* I. PROBUS.

VARANES, *Voyez* II. HORMISDAS.

VARCHI, (Benoît) natif de Fiésole, et mort à Florence le 18 décembre 1566, à 63 ans, fut un des principaux membres de l'académie des *Infiammati* à Padoue, où il professa la morale. *Côme de Médicis* son souverain l'appela auprès de lui; et les offres du pape *Paul III* qui vouloit lui confier l'éducation de ses neveux, ne purent l'arracher à sa patrie. « *Varchi*, dit *Niceron*, a été un des soutiens de la langue italienne ; et la parloit avec tant de grace et d'agrément que les Italiens ont dit : *Que si* Jupiter *eût voulu parler italien, il se seroit servi de celui de* Varchi. Il avoit d'ailleurs l'air grand et la voix si agréable qu'il charmoit ses auditeurs lorsqu'il parloit en public. Au reste, c'étoit un ami tendre qui ne possédoit rien dont ses amis ne pussent disposer aussi bien que lui. Sa libéralité à leur égard l'a mis souvent à l'étroit, et il n'a pas toujours eu le plaisir de les trouver dans ses temps de besoin aussi reconnoissans qu'il l'auroit souhaité. *Scipion Ammirato*, et *Lorenzo Crasso* après lui, ont prétendu que ses bonnes qualités ont été obscurcies par de grands défauts. La grossièreté dont ils l'accusent, est avouée par *Bazzi*. Pour ce qui est de l'attachement opiniâtre à ses opinions, et des débauches infames qu'ils lui reprochent, ils ont apparemment trop ajouté foi à ce qu'en ont dit ses envieux et ses ennemis. On peut du moins y opposer les louanges que plusieurs auteurs lui ont données. » On a de lui des *Poésies* latines et italiennes ; mais le plus rare et le plus important de ses Ouvrages, est une *Histoire des choses les plus remarquables arrivées de son temps, principalement en Italie et à Florence*, Cologne, 1721, in-folio, et Leyde, 1723, in-folio. Elle renferme des parti-

cularités curieuses sur la révolution qui conduisit *Alexandre de Médicis* au trône de Florence, et sur le règne de ce prince. L'auteur écrit avec une liberté qui tient de la licence ; et quoiqu'il eût pris la plume par ordre de *Côme de Médicis*, il ne ménage point cette maison. Ses Poésies appelées *Capitoli*, furent imprimées avec celles du *Berni*, du *Mauro*, et supprimées à cause de leur obscénité. On réimprima cependant ce recueil à Florence en 1548 et 1555, en deux vol. in-8.° Les sonnets du *Varchi*, qui sont très-estimés, furent imprimés à part, 1555 et 1557, aussi en deux vol. in-8.°

VARDES, (François René du Bec, marquis de) étoit fils du marquis *de Vardes* gouverneur de la Capelle, et de *Jacqueline de Bueil* comtesse de Moret, maîtresse de *Henri IV*. Admis de bonne heure à la cour de *Louis XIV*, il fut gouverneur d'Aigues-Mortes, chevalier des ordres en 1661, et ce qui assuroit sa faveur, confident du roi pour Mad. *de la Vallière*. On sait qu'entraîné par des intrigues de cour, il osa en 1662 de concert avec le comte *de Guiche* et la comtesse *de Soissons*, écrire à la reine régnante, au nom de la reine d'Espagne sa mère, une lettre supposée où on lui dévoiloit les galanteries du roi son époux. Il ajouta à cette perfidie la méchanceté de faire tomber les soupçons sur le duc et la duchesse *de Navailles*, bientôt sacrifiés au ressentiment de *Louis XIV*. Une brouillerie survenue entre la comtesse *de Soissons*, *Guiche* et *Vardes*, apprirent au roi quel étoit le véritable auteur de la lettre. *Vardes* fut exilé ; mais en 1682 il obtint la permission de reparoître à la cour. Comme il revint avec un habit qui n'étoit point à la mode, *Louis XIV* l'en plaisanta ; et il répondit : *Sire, quand on a été éloigné de V. M., on est non-seulement malheureux, mais ridicule.* Il mourut à Paris en 1688, emportant au tombeau le seul mérite (si c'en est un) d'avoir été un vieux intrigant et un courtisan assidu. Sa fille épousa le duc *de Rohan Chabot*.

I. VARENIUS, (Auguste) théologien Luthérien, né dans le duché de Lunebourg en 1620, mort en 1684, se rendit habile dans la langue hébraïque. On le regarde en Allemagne, après les *Buxtorf*, comme celui de tous les Protestans qui a porté le plus loin l'étude de la science de l'hébreu et des accens hébraïques. Il savoit par cœur tout le texte hébreu de la Bible, et il parloit plus facilement, dit-on, cette langue que la sienne propre. On a de lui un *Commentaire* sur *Isaïe*, réimprimé à Leipzig en 1708, in-4°, et d'autres Ouvrages.

II. VARENIUS, (Bernard) Hollandois, et habile médecin, dont on a une *Description du Japon et du royaume de Siam*, Cambridge, 1673, in-8.° Mais il est plus connu par sa géographie qui a pour titre : *Geographia Universalis in quâ affectiones generales Telluris explicantur*, à Cambridge, 1672, in-8.° Son livre renferme beaucoup de problêmes géographiques ; il est cependant moins utile dans ce qui concerne la pratique de cette science. *Newton* la jugea digne d'être transportée dans sa langue,

et de l'orner de notes de sa façon, auxquelles *Jurin* ajouta ensuite les siennes. C'est sur cette traduction angloise qu'a été faite par M. *de Puisieux* celle que nous avons en françois, Paris, 1755, en 4 vol. in-12; c'est une bonne géographie générale physique.

VARENNE DE FENILLE, (P. C) né en Bresse, s'occupa avec zèle et intelligence d'agriculture, et publia le fruit de ses travaux dans plusieurs ouvrages. On lui doit des *Observations* sur les causes de la mortalité du poisson dans les étangs, des *Réflexions* sur le cadastre, des *Mémoires* sur l'aménagement des forêts, l'administration forestière, les qualités des bois indigènes et la description des bois exotiques que nous fournit le commerce. Ces derniers ont été recueillis en 1792, 2 vol. in-12. *Varenne* traduit devant les juges révolutionnaires de Lyon, y fut condamné à mort comme fédéraliste, et périt en 1794, justement regretté pour ses connoissances et ses vertus.

VARENNE, (La) *Voyez* FOUQUET.

VARENNES, (Jacques-Philippe de) licencié de Sorbonne et chapelain du roi, est auteur du livre intitulé : *Les Hommes*, 2 vol. in-12, dont il y a eu trois ou quatre éditions. On y trouve des vérités bien exprimées, des moralités solides, un grand nombre de traits d'esprit; mais beaucoup de trivialités et de lieux communs.

VARET, (Alexandre) naquit à Paris en 1631. Après avoir fait ses études de théologie dans les écoles de Sorbonne, il voyagea en Italie. De retour en France, il s'appliqua à l'étude de l'Ecriture-Sainte et à la lecture de *St. Augustin*. Son mérite le fit choisir par *Gondrin* archevêque de Sens, pour son grand vicaire. Il n'accepta cette place qu'avec peine et refusa tous les bénéfices que son illustre bienfaiteur voulut lui conférer. Après la mort de ce prélat il se retira dans la solitude de Port-Royal-des-Champs, où il mourut en 1676, à 43 ans. On a de lui : I. *Traité de la première Education des Enfans*, in-12. II. *Défense de la Relation de la paix de Clément IX*, 2 vol. III. *Lettres spirituelles*, en 3 volumes, pleines d'onction. IV. *Défense de la Discipline de Sens, sur la Pénitence publique*, in-8.° V. Préface de la *Théologie morale des Jésuites*, imprimée à Mons en 1666, et celle qui est au commencement du premier volume de leur *Morale pratique*. — Il ne faut pas le confondre avec *François* VARET son frère, auteur d'une traduction françoise du *Catéchisme du Concile de Trente*.

VARGAS, *Voy.* II. PEREZ.

I. VARGAS, (Alphonse) religieux Augustin, natif de Tolède et docteur de Paris, fut fait évêque d'Osma, puis de Badajox, et enfin archevêque de Séville, où il mourut vers l'an 1366. On a de lui des *Commentaires* sur le premier livre du Maître des Sentences, qu'il avoit dictés à Paris en 1345, Venise, 1490, in-folio.

II. VARGAS, (François) jurisconsulte Espagnol, posséda plusieurs charges de judicature

sous les règnes de *Charles-Quint* et de *Philippe II*. Envoyé à Bologne en 1548, il protesta, au nom de l'empereur, contre la translation du concile de Trente en cette ville; deux ans après il assista à ce concile en qualité d'ambassadeur de *Charles-Quint*. *Philippe II* l'envoya résider à Rome à la place de l'ambassadeur. De retour en Espagne, il fut nommé conseiller d'état. Détrompé des plaisirs du monde et des espérances de la cour, il se retira au Monastère de Cissos près de Tolède. On a de lui: I. Un Traité en latin, *De la Juridiction du Pape et des Evêques*, in-4.° II. Des *Lettres* et des *Mémoires* concernant le concile de Trente, que *le Vassor* donna en françois en 1700, in-8.° On y trouve plusieurs traits contre cette sainte assemblée et contre ceux qui la composoient. Il mourut vers 1560. — Il ne faut pas le confondre avec un autre jurisconsulte JEAN DE VARGAS l'un des membres du conseil des tumultes, établi par le duc *d'Albe* en 1568, dans les Pays-Bas, pour réprimer les Protestans. Cet étrange légiste s'annonça dans le public, dit l'abbé *Pluquet*, par ce raisonnement: « Tous les habitans de ces provinces méritent d'être pendus; les hérétiques pour avoir pillé les églises, et les Catholiques pour ne les avoir pas défendues. »

III. VARGAS, (Louis de) peintre, né à Séville en 1528, mort dans cette ville en 1590, fit en Italie les études nécessaires à son art. Après sept années d'un travail assidu, il retourna dans sa patrie; mais *Antoine Florès* et *Pierre Campana* peintres Flamands, lui étoient si supérieurs en mérite qu'ils l'obligèrent de retourner en Italie pour faire de nouvelles études pendant sept autres années. Les ouvrages de *Percin del Vague* devinrent surtout ses modèles. Au bout de ce temps, *Vargas* n'eut plus de concurrens à craindre; il força à son tour *Perez de Alzio* peintre célèbre, d'éviter le parallèle avec lui. Il se trouva dès-lors en possession à Séville des plus grands ouvrages. On distingue parmi eux le tableau du tabernacle de la grande église, celui de *Jésus* portant sa croix, celui sur-tout d'*Adam* et *Eve*, dont la jambe qui se voit en raccourci passe pour un chef-d'œuvre. Cet artiste n'excelloit pas moins dans le portrait que dans l'histoire. Celui de la duchesse *d'Alcana* le dispute en beauté à ceux de *Raphaël*. Il joignit aux plus heureux talens les vertus les plus austères du Christianisme; il s'enfermoit souvent dans un cercueil, et exerçoit sur lui des austérités qui hâtèrent la fin de ses jours.

VARICOURT, (N. de) garde du corps de *Louis XVI*, étoit le 6 octobre 1789 en sentinelle à la porte de l'appartement de *Marie-Antoinette*, lorsque les séditieux de Paris s'y présentèrent. Il n'eut que le temps d'entrer dans l'antichambre et de crier: *Sauvez la reine*. Il reçut alors un coup de sabre sur le bras et fut massacré quelques minutes après. Ce fut la première victime de cette journée désastreuse. A l'instant où il succomba, *Miomandre* aussi garde du corps, prit froidement le mousqueton du mort et se mit à sa place où il fut criblé de blessures.

VARIGNON, (Pierre) prêtre, naquit à Caen en 1654 d'un architecte entrepreneur. Son goût pour les hautes sciences se développa en voyant tracer des cadrans à son père. Les Ouvrages de *Descartes* lui étant ensuite tombés entre les mains, il fut frappé de cette nouvelle lumière qui se répandoit alors dans le monde pensant. Il le lut avec avidité, et conçut une passion extrême pour les mathématiques. L'abbé *de Saint-Pierre* eut occasion de le connoître; il le goûta, lui fit une pension de 300 livres, l'amena avec lui à Paris en 1686, et le logea dans sa maison. *Varignon* se livra tout entier à l'étude des mathématiques. Ses succès en ce genre le rendirent membre de l'académie des Sciences et professeur de mathématiques au collége *Mazarin*. Il avoit été admis à l'académie de Berlin en 1711 sur sa grande réputation. Il mourut subitement le 22 décembre 1722. Son caractère étoit aussi simple que la supériorité de ses connoissances pouvoit le demander. Ses manières d'agir, nettes, franches, même dans la bonne opinion qu'il avoit de lui, exemptes de tout soupçon d'intérêt indirect et caché, auroient seules suffi pour justifier la province d'où il étoit des reproches qu'elle a d'ordinaire à essuyer. Il n'en conservoit qu'une extrême crainte de se commettre, qu'une grande circonspection à traiter avec les hommes, dont effectivement le commerce est toujours redoutable. Je n'ai jamais vu, dit *Fontenelle*, personne qui eût plus de conscience : je veux dire qui fût plus appliqué à satisfaire exactement au sentiment intérieur de ses devoirs, et qui se contentât moins d'avoir satisfait aux apparences. La philosophie n'avoit pas affoibli sa foi; il cherchoit même dans cette philosophie de quoi l'affermir. Dans un *Recueil sur l'Eucharistie*, Genève, 1730, in-8°, on trouve un Ouvrage de *Varignon*, pour prouver qu'*une ame peut animer plusieurs corps, et qu'un être matériel, quelque petit qu'il soit, peut contenir un corps humain.* Il possédoit la vertu de reconnoissance au plus haut degré. Il faisoit le récit d'un bienfait reçu avec plus de plaisir que le bienfaiteur le plus vain n'en eût senti à le détailler. On a de lui : I. Un *Projet d'une nouvelle Mécanique*, 1687, in-4.° II. *Nouvelle Mécanique*, 1725, 2 vol. in-4.° C'est l'exécution du projet précédent; et, selon *Savérien*, elle ne vaut pas le projet. III. De *Nouvelles Conjectures sur la Pesanteur*, 1692, in-12. IV. *Elémens de Mathématiques*, 1731, in-4.° V. Plusieurs autres *Ecrits* dans les *Mémoires de l'académie des Sciences.* Dans ses Ouvrages, dit *Fontenelle*, il s'étudie à mettre tout dans le plus grand jour. Il ne s'épargne point, comme le font quelquefois de grands écrivains, la peine de l'arrangement; il ne recherche point par des sous-entendus hardis la gloire de paroître profond. Il possédoit fort bien l'histoire de la géométrie; et cette connoissance historique servit encore à le rendre plus clair et plus exact dans ses Ecrits. Ces deux qualités étoient celles qui dominoient le plus dans *Varignon*; mais le génie d'invention qui se fraie de nouvelles routes ou qui applanit les anciennes, lui manquoit un peu.

VARILLAS, (Antoine) né à Gueret dans la haute Marche en 1624, fut chargé de l'éducation du marquis *de Carmain*, et s'en acquitta avec applaudissement. Il vint ensuite à Paris, où il se livra tout entier à l'étude de l'histoire. *Gaston de France* duc d'Orléans, l'honora du titre de son historiographe, et lui procura une place dans la bibliothèque du roi en 1655. Il y travailla avec beaucoup d'assiduité jusqu'en 1662, qu'il obtint une pension de douze cents livres, dont *Colbert* depuis le fit priver. *Harlay* archevêque de Paris, lui en procura une autre de la part du clergé de France. Cet auteur mourut le 9 juin 1696, laissant plusieurs legs pieux, dont un a servi à fonder le collége que les Barnabites ont à Gueret. Il vécut toujours en philosophe, simple dans ses habits et dans ses meubles, quoiqu'il fût d'ailleurs à son aise. La solitude dans laquelle il vécut, le jeta dans quelques bizarreries. Il déshérita un de ses neveux parce qu'il ne savoit pas l'orthographe. Tous ses ouvrages regardent l'Histoire de France et d'Espagne, et celle des hérésies des derniers siècles. Son *Histoire de France* comprend, en 15 vol. in-4°, une suite de 176 ans, depuis la naissance de *Louis XI* en 1423, jusqu'à la mort de *Henri III* en 1589; et comprend de plus la *Minorité* de *St. Louis*, qui forme un volume. Son *Histoire des Révolutions arrivées en Europe en matière de Religion*, parut à Paris in-4°, 6 volumes, 1686–1690; et 12 vol. in-12, 1687–1690. De quatre-vingt-quinze livres dont cet ouvrage devoit être composé, *Varillas* ne publia que les trente premiers. Il commence son récit en 1374; et ce qui est imprimé finit en 1590. Mais il l'avoit poussée jusqu'à la mort du comte *de Montrose*, décapité en Angleterre l'an 1650, de manière que ce qui reste à imprimer composeroit deux fois autant de volumes qu'il y en a d'imprimés. Voici ce que l'auteur dit de cette *Histoire* dans l'Avertissement qui est à la tête du premier volume. « J'ai tiré cet ouvrage indifféremment des livres manuscrits et imprimés des auteurs Catholiques et des Protestans. Je me suis servi des propres termes de ceux-ci, lorsque je les ai trouvés assez sincères, pour ne pas supprimer ou déguiser les plus importantes vérités; et ce n'a été qu'à leur défaut que j'ai été contraint de recourir aux Catholiques. » Malgré cette protestation, *Larroque* un de ses critiques, assure qu'il ne voit dans son Histoire que noms propres défigurés, que des faits évidemment faux, qu'une chronologie renversée, enfin qu'idées romanesques. Il ajoute que ceux qui voudront se donner la peine de confronter l'*Histoire* des Hussites de *Cochlée* et la sienne, n'y trouveront aucune différence, excepté quelques noms propres estropiés qu'il tronque à son ordinaire, et quelques faussetés sur lesquelles il renchérit pour embellir son roman. Lorsque cet ouvrage parut, on y trouva des fautes sans nombre. *Ménage* ayant rencontré l'auteur, lui dit: « Vous avez donné une *Histoire des Hérésies* pleines d'hérésies. » On a encore de lui: I. La *Pratique de l'éducation des Princes* ou l'*Histoire* de *Guillaume de Croy*, Paris, 1684, in-4.° II. La *Politique de* Ferdinand *le Catholique*, Pa-

ris, 1688, in-4.° III. La *Politique de la Maison d'Autriche*, in-4° et in-12. IV. Les *Anecdotes de Florence*, in-12. (*Voyez* YVES de Chartres, *à la fin...*) *Varillas* avoit tant lu dans sa jeunesse qu'il affoiblit beaucoup sa vue. On la lui rétablit à force de remèdes; mais il l'avoit si tendre qu'il ne pouvoit lire qu'au grand jour. Ainsi, dès que le soleil baissoit, il fermoit ses livres et s'abandonnoit à la composition de ses ouvrages. Quelque bonne que fût sa mémoire, il étoit difficile qu'elle ne le trompât pas souvent; et c'est là une des raisons qu'on peut rendre du nombre prodigieux de fautes qu'il a faites : noms propres défigurés, faits évidemment faux, chronologie inexacte. Il y en a encore une autre qui n'est pas si aisée à pardonner : c'est que, plus attentif à donner de l'agrément à ses Histoires qu'à exposer la vérité, il a souvent avancé des choses capables de surprendre le lecteur; mais la fausseté en a été reconnue depuis. Il a même assez peu de bonne foi pour citer des Mémoires qui n'ont jamais existé, pour accréditer des anecdotes inconnues aux autres historiens : il disoit, que *de dix choses qu'il savoit, il en avoit appris neuf dans la conversation*. Il étoit cependant très-solitaire; et il se vantoit d'avoir été trente-quatre ans sans avoir mangé une seule fois hors de chez lui.

VARIN, *Voyez* WARIN.

VARIUS, poëte Latin, ami de *Virgile* et d'*Horace*, eut beaucoup de part à l'amitié de ces deux illustres écrivains, et aux bontés de l'empereur *Auguste*. Il fut l'un des gens de lettres que ce prince chargea de revoir l'*Enéide*, en lui défendant d'y rien ajouter. *Varius* qui cultivoit avec succès la poésie épique et dramatique, laissa des tragédies qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous. On trouve quelques fragmens de ses poésies dans le *Corpus Poëtarum* de *Maittaire*.

I. VARLET, (Dominique-Marie) né à Paris en 1678, devint docteur de Sorbonne en 1706, et se consacra aux missions étrangères. Il travailla avec zèle pendant six ans en qualité de missionnaire dans la Louisiane. *Clément XI* le nomma en 1718 évêque d'Ascalon, et coadjuteur de *Pidou de Saint-Olon* évêque de Babylone, qui mourut peu de temps après. A peine fut-il arrivé dans le lieu de sa destination, que la cour de Rome mécontente de ce qu'il avoit donné la confirmation aux Jansénistes de Hollande, le suspendit de tout exercice de son ministère. *Varlet* se voyant inutile en Perse, se retira en Hollande, où il vécut avec le petit troupeau des Catholiques de ce pays-là, les édifiant et les instruisant. Il travailla à se justifier auprès d'*Innocent XIII*; mais n'ayant pas pu être écouté, il appela au futur concile général, le 15 février 1723, de ce déni de justice, et de la bulle *Unigenitus* qui en étoit le prétexte. Dans ces circonstances, le chapitre métropolitain d'Utrecht élut un archevêque; et n'ayant pu engager les évêques voisins à le sacrer, il s'adressa à l'évêque de Babylone qui, après avoir fait toutes les démarches de bienséance envers le pape et envers les évêques voisins, sacra ce prélat. Ce fut encore lui qui

imposa les mains à trois de ses successeurs. Cette conduite essuya des censures. *Varlet* se justifia par deux savantes *Apologies* qui, avec les pièces justificatives, forment un gros vol. in-4.° Il mourut à Rhynwick près d'Utrecht, le 14 mai 1742, regardé comme un rebelle par les Molinistes, et comme un *Chrysostôme* par les Jansénistes.

II. VARLET, (Jacques) chanoine de St-Amé de Douay, mourut en 1736. On a de lui des *Lettres* sous le nom *d'un Ecclésiastique de Flandre*, adressées à *Languet* évêque de Soissons.

VARNERY, général major au service du roi de Pologne, est mort à Varsovie en 1787, à 67 ans, après s'être distingué autant par ses actions d'éclat que par d'excellens écrits sur l'art militaire.

VAROLI, (Constance) habile chirurgien et médecin de Bologne, où il naquit en 1543, mourut à Rome à l'âge de 32 ans, médecin de *Grégoire XIII*, et professeur d'anatomie. Quoique mort à la fleur de son âge, il s'est immortalisé parmi les anatomistes par sa découverte des *Nerfs optiques*.

VARRÉGE, *V.* POLEMBURG.

I. VARRON, (*Marcus-Terentius*) consul Romain, étoit fils d'un boucher, et avoit exercé lui-même cette profession sous son père. Se sentant du talent pour quelque chose de plus élevé, il s'attacha au barreau et y réussit. Ses succès lui frayèrent la carrière des honneurs. Il obtint successivement la questure, les deux édilités, la préture, et enfin le consulat l'an 216 avant Jésus-Christ. Il eut pour collègue *Paul Emile*. Mais *Varron*, aussi téméraire que son confrère étoit prudent, perdit par sa faute la bataille de Cannes contre *Annibal*, l'an 216 avant Jésus-Christ. Lorsqu'il retourna à Rome, le peuple loin de lui demander compte de cette défaite, lui rendit des actions de graces, *de ce qu'il n'avoit pas désespéré du salut de la République après une si grande perte.*

II. VARRON, (*Marcus-Terentius*) né l'an 118 avant Jésus-Christ, fut lieutenant de *Pompée* dans la guerre contre les Pirates, et mérita une couronne navale. Moins heureux en Espagne, il fut obligé de se rendre à *César*. Ce malheur le fit proscrire; mais il reparut ensuite. Il mourut l'an 29 avant J. C. Sa vie fut de près de cent ans, et il la passa dans les travaux de l'étude. *Quintilien* le met non-seulement au nombre des meilleurs poëtes satiriques, mais il le regarde comme le plus docte des Romains. Il assure lui-même qu'il avoit composé plus de cinq cents volumes sur différentes matières. *St. Augustin* qui fut un des plus ardens admirateurs du savoir de *Varron*, nous a conservé le plan de son grand ouvrage sur les *Antiquités Romaines*, composé de quarante-un livres. C'est de cet ouvrage que parle *Cicéron*, en s'adressant à *Varron* même. « Nous étions, lui dit-il, auparavant comme étrangers, et en quelque sorte égarés dans notre propre ville. Vos livres nous ont, pour ainsi dire, ramenés chez nous, en nous faisant connoître qui nous étions. » Après le détail

que fait *Cicéron* des nombreux écrits de *Varron*, *St. Augustin* plein d'admiration, s'écrie : «*Varron* a lu un si grand nombre de livres, qu'on est étonné comment il a pu trouver le temps d'en composer lui-même ; et il en a composé néanmoins un si grand nombre qu'à peine conçoit-on qu'un seul homme en ait pu lire autant. » Il étoit difficile que tant d'ouvrages fussent écrits d'un style élégant et poli. Aussi le même *St. Augustin* remarque-t-il que *Cicéron* loue *Varron* comme un homme d'un esprit pénétrant et d'un savoir profond, non comme un homme fort disert et fort éloquent. *Varron* dédia son *Traité de la langue Latine* à cet orateur. Il en composa un autre de la Vie rustique, *De re Rusticâ* qui est fort estimé. Ces deux derniers ouvrages sont parvenus jusqu'à nous. Les meilleures éditions du premier sont de Venise, 1474, in-folio, rare; et de Rome, 1557, in-8°, avec les Notes d'*Antoine Augustin*. Le Traité *De re Rusticâ* parut à Venise, 1472, in-folio, et avec les autres auteurs rustiques dont l'édition la plus estimée est de Leipzig, 1735, 2 vol. in-4.° M. *Saboureux de la Bonneterie* en a donné une traduction françoise, à Paris, 1771, in-8°, qui fait le second vol. de l'*Economie rurale*, 6 vol. in-8.°

III. VARRON, (*le Gaulois*, *Terentius*) poëte Latin sous *Jules-César*, né à Atace sur la rivière d'Aude dans la province de Narbonne, composa un poëme, *De Bello Sequanico*. Il mit aussi en vers latins le poëme des *Argonautes* d'*Apollonius* de Rhodes. On trouve de lui quelques Fragmens dans le *Corpus Poëtarum*.

VARVICK, *Voy*. WARWICK.

I. VARUS, (*Quintilius*) proconsul Romain, d'une famille plus distinguée par ses places que par sa noblesse, fut d'abord gouverneur de la Syrie, ensuite de la Germanie. Il imagina qu'il pourroit gagner les Germains par la douceur et la justice : il les traita plutôt en magistrat équitable qu'en général vigilant. *Arminius* chef des Chérusques, saisit cette occasion de donner la liberté à sa patrie. Il tomba inopinément sur les troupes Romaines, les défit complétement : trois légions entières, quelque cavalerie et six cohortes furent taillées en pièces, l'an 9 de J. C. *Varus* blessé, ne voulut pas survivre à sa défaite et se perça de son épée. Le peu de soldats qui tombèrent au pouvoir d'*Arminius* périrent par le dernier supplice. *Auguste* cruellement affligé de ce malheur, laissa croître pendant plusieurs mois sa barbe et ses cheveux ; et dans les transports de sa douleur, il cria plus d'une fois en se frappant la tête : *Varus, rends moi mes Légions....* *Varus*, né avec un caractère doux et un tempérament indolent, étoit plus propre au repos d'un camp qu'aux fatigues de la guerre. Il aimoit l'argent ; il entra pauvre dans le gouvernement de la Syrie, et en sortit riche. Il gouverna d'ailleurs avec sagesse.—Il est différent d'un autre *Quint. Varus* qui remporta une victoire signalée sur *Magon* frère d'*Annibal*, l'an 203 avant J. C.

II. VARUS, (*Alfenus*) étoit d'abord cordonnier à Crémone.

Dégoûté de son métier, il alla à Rome, et se mit à l'école de *Servius Severus* célèbre jurisconsulte. Il y fit en peu de temps de si grands progrès dans le droit qu'il mérita d'être élevé aux plus grandes dignités de la république, sans excepter le consulat. C'étoit un intime ami de *Virgile* qui le chante dans sa neuvième Églogue sous le nom de *Varus*. Il l'étoit aussi de *Catulle*. L'estime qu'il s'étoit acquise lui fit décerner par les Romains des funérailles somptueuses aux frais du trésor public. Dans le recueil des médailles des *Familles Romaines* publié par *Vaillant*, on en voit une qui lui est consacrée, où il est appelé *Alphinius*.

VASARI, (George) peintre, né à Arezzo en Toscane, l'an 1512, mort à Florence en 1574, ne s'est fait qu'une réputation médiocre dans la peinture. Il n'avoit aucun goût décidé; la nécessité fut le principal motif qui l'engagea dans l'exercice de ce bel art. Cependant son assiduité au travail, les avis d'*André del Sarte* et de *Michel-Ange* sous qui il étudia, et l'étude qu'il fit d'après les plus beaux morceaux antiques, lui donnèrent de la facilité et du goût pour le dessin; mais il a trop négligé la partie du coloris. Il entendoit sur-tout les ornemens, et il avoit du talent pour l'architecture. La maison de *Médicis* l'employa longtemps, et lui procura une fortune honnête. Ce peintre avoit plusieurs bonnes qualités qui le faisoient rechercher. Sa mémoire étoit si heureuse qu'à l'âge de neuf ans il savoit par cœur toute l'*Enéide* de *Virgile*. On a de lui les *Vies des meilleurs Peintres, Sculpteurs et Architectes Italiens*, à Florence, 1568, 3 vol. in-4°; et Rome, 1759, même format et même nombre de volumes. Elles sont écrites en italien avec assez de politesse; mais l'auteur n'est pas exact; il a fait plusieurs méprises. Comme il écrivoit dans un temps où plusieurs peintres dont il parle, étoient encore vivans, il a plus pensé à les louer qu'à faire connoître leur véritable mérite. Il affecte d'élever toujours ceux de son pays et de les préférer aux étrangers, suivant la coutume des Ultramontains. *Bottari* qui a dirigé l'édition de Rome, y a ajouté beaucoup du sien et a corrigé plusieurs inexactitudes de *Vasari*. Le *Traité de Peinture*, publié à Florence en 1619, in-4°, est de *George Vasari* neveu du précédent, quoique plus d'un bibliographe l'ait attribué à l'oncle.

VASCO DE GAMA, *Voyez* GAMA.

VASCONCELLOS, (Michel) Portugais, secrétaire d'état auprès de la vice-reine de Portugal, *Marguerite de Savoye* duchesse de Mantoue, étoit un ministre absolu et indépendant. Il recevoit directement les ordres du comte duc *d'Olivarès* premier ministre de *Philippe IV* roi d'Espagne dont il étoit créature. C'étoit un homme né avec beaucoup de génie pour les affaires, d'un travail inconcevable, habile à inventer de nouvelles manières de tirer de l'argent du peuple; au reste impitoyable, inflexible et dur jusqu'à la cruauté; sans parens, sans amis et sans égards; insensible même aux plaisirs, et incapable d'être touché par aucun mouvement de ten-

dresse. La conspiration des principaux seigneurs de Portugal, pour mettre le duc *de Bragance* sur le trône, termina son bonheur et sa vie. Le jour de l'exécution de ce dessein fut fixé au 1er décembre de l'an 1640. Les conjurés s'étant saisis du palais, entrèrent dans la chambre de *Vasconcellos*. Ils le trouvèrent dans une armoire ménagée dans l'épaisseur de la muraille, couvert de papiers. Ce malheureux ayant été percé de plusieurs coups d'épée, les conjurés le jetèrent par la fenêtre, en criant : *Le Tyran est mort ! Vive la Liberté et Dom* **Juan** *Roi de Portugal !*

VASCOSAN, (Michel de) imprimeur de Paris, né à Amiens, épousa une des filles de *Badius*, et devint ainsi allié de *Robert Etienne* qui avoit épousé l'autre. *Vascosan* passe avec raison pour l'un des premiers maitres de son art. Presque tous les livres qui sont sortis de sa presse sont estimés, non-seulement pour la beauté du caractère, la bonté du papier, la grandeur des marges, l'exactitude de l'impression, mais aussi parce qu'ils ont été composés par de savans hommes. Les curieux recherchent particulièrement : 1.° Les *Vies des Hommes Illustres*, et les *Œuvres morales de Plutarque*, traduites du grec par *Amyot*, que cet imprimeur donna au public en 1567, en 13 vol. in-8.° 2.° Les *Œuvres* de *Cicéron* qu'il publia par parties, et qui seroient bien difficilement rassemblées. 3.° Le *Diodore* de Sicile qui parut en 1530. 4.° Le *Quintilien*, in-fol., 1542 ; édition très-rare et d'un grand prix. *Vascosan* parloit avec facilité la langue latine ; il eut pour gendre *Fréderic Morel*, et mourut vers l'an 1576.

VASQUEZ, (Gabriel) Jésuite Espagnol, enseigna la théologie à Alcala avec réputation, et y termina sa carrière le 23 septembre 1604. Ses ouvrages ont été imprimés à Lyon en 1620, en dix tomes in-folio. Ses confrères l'ont appelé *le St. Augustin de l'Espagne* ; mais les savans ont jugé que ce *St. Augustin* ne valoit pas celui de l'Afrique. Ses gros livres sont pleins de propositions pernicieuses. Il y enseigne que le pape comme souverain juge de la foi, peut déposer un roi qui est tombé en faute ou dans l'erreur, le priver de ses états, les donner à un autre, et l'en mettre en possession s'il est besoin par la force des armes. Il soutient aussi que les ecclésiastiques ne sont pas sujets du roi.

VASQUEZ, (Luc) *Voyez* AYLON.

VASQUEZ-GAMA, *Voyez* GAMA.

VASSÉ, (Antoine-François de) sculpteur du roi, membre de l'académie royale de Peinture et de Sculpture de Paris, étoit né à Toulon et mourut à Paris en 1736, âgé de 53 ans. Il a décoré plusieurs églises par ses ouvrages. On peut en voir le détail dans le *Mercure de France*, 1736.

VASSÉE, (Jean) *Vasseus*, de Bruges, mort à Salamanque en 1560, est auteur d'une *Histoire d'Espagne* en latin, Salamanque, 1552, in-folio, qui a très-peu de lecteurs. On la trouve aussi dans l'*Hispania illustrata* du P. *Schott*.

VASSELIER, (Joseph) né en Alsace, fut envoyé à Lyon comme employé dans l'administration des postes, devint membre de l'académie de cette ville et y mourut en 1800. Il s'étoit fait un grand nombre d'amis par son envie d'obliger, sa franchise et une gaieté inaltérable qui ne l'abandonna ni dans les douleurs de la goutte dont il fut longtemps tourmenté, ni dans ses derniers instans. Avec une imagination riante et un goût décidé pour la poésie, celle-ci servit de distraction à ses travaux et à ses douleurs. Plusieurs des pièces de *Vasselier* furent attribuées à *Voltaire* qui ne réclama pas contre cette paternité. Il est fâcheux que la Muse de *Vasselier* soit souvent plutôt une courtisane qu'une vierge chaste. On a recueilli après sa mort en trois petits vol. in-12, la plupart de ses vers, et ce recueil eût mérité plus d'estime et de succès s'il eût pu être mis entre les mains de tous les lecteurs.

VASSOR, (Michel le) né à Orléans, entra dans la congrégation de l'Oratoire, où il se distingua par son savoir et par la singularité de son caractère. Ses opinions lui ayant attiré quelques désagrémens, il quitta cette Congrégation en 1690, se retira en Hollande l'an 1695, puis en Angleterre où il embrassa la communion anglicane et obtint une pension du prince *d'Orange*, à la sollicitation de *Burnet* évêque de Salisbury. Cet apostat mourut en 1718, âgé de plus de 70 ans. Il avoit été méprisé pendant sa vie, et il fut peu regretté après sa mort. On a de lui un *Traité de la manière d'examiner les différends de Religion* in-12. Mais il est principalement connu par une *Histoire de Louis XIII*, pleine de faits singuliers et d'anecdotes curieuses qui parut en 20 vol. in-12, depuis 1710 jusqu'en 1721, à Amsterdam. On l'a réimprimée en 1756, en 7 vol. in-4.° L'auteur étoit chez milord *Portland* lorsqu'il en composa le premier volume. Avant que de le publier, il le communiqua à *Jacques Basnage* son ami, qui lui conseilla de ne point faire paroître cet ouvrage qui est plutôt une satire violente contre les vivans et les morts qu'une histoire; et qui est d'ailleurs extrêmement diffus, pesant et plein de maximes dangereuses. *Le Vassor* méprisa cet avis et publia son livre. Milord *Portland* indigné le chassa de sa maison, et *Basnage* rompit entièrement avec lui. Ainsi pour un mauvais ouvrage, il perdit sa fortune, ses protecteurs et ses amis. *Bayle* disoit qu'*il auroit mieux fait de rester où il étoit.* Les productions qu'il avoit enfantées étant Catholique, sont: Un *Traité de la véritable Religion*, Paris, 1688, in-4°, dans lequel on trouve quelques opinions singulières; et des *Paraphrases* sur *St. Matthieu*, sur *St. Jean*, sur les Epîtres de *St. Paul.* On lui doit aussi une *Traduction* en françois, avec des Remarques, des Lettres et des Mémoires de *Vargas*, de *Malvenda* et de quelques évêques d'Espagne, touchant le concile de Trente, in-8.°

VASSOULT, (Jean-Baptiste) aumônier de Madame la Dauphine, né au village de Bagnolet près Paris, se distingua

par son savoir et sa piété. Il mourut à Versailles en 1745, âgé de 78 ans. On a de lui une *Traduction* de l'Apologétique de *Tertullien*, imprimée en 1714 et 1715, in-4° et in-12. Elle est estimée pour sa fidélité. Il est encore auteur des *Pseaumes* de *David*, en forme de prières, dont la seconde édition est de Paris, 1733, in-12.

VAST, (Saint) *Voy*. WAST.

VASTHI, femme d'*Assuérus* roi de Perse, le même que *Darius* fils d'*Hystaspes*. Ce prince ayant fait à tout son peuple un grand festin pendant sept jours, ordonna dans la chaleur du vin, de faire venir devant lui la reine *Vasthi* avec le diadême sur la tête pour faire voir sa rare beauté à tous les convives. Mais la reine croyant qu'il n'étoit, ni de sa dignité, ni de sa modestie de se donner en spectacle sur la fin du repas à une multitude prodigieuse de gens dont plusieurs avoient la tête échauffée par le vin, refusa d'obeir. *Assuérus* irrité la répudia pour épouser *Esther*. Il est difficile de déterminer par l'histoire profane quelle étoit cette *Vasthi*. Les uns veulent que ce soit la même qu'*Athosse* fille de *Cyrus*, qui épousa d'abord *Cambyse* son propre frère, puis le Mage, et ensuite *Darius*. D'autres croient que *Vasthi* étoit la propre sœur d'*Assuérus*. Mais on ne trouve rien qui puisse favoriser l'une ou l'autre conjecture. Les Hébreux prétendent, dit Dom *Calmet*, que ce qui porta *Vasthi* à désobéir au roi son époux, fut que ce prince vouloit qu'elle parût toute nue devant le peuple, et qu'elle ne put jamais se résoudre à cette turpitude. Mais ce fait paroit un conte, à moins qu'on ne suppose qu'*Assuérus* ne donnoit ses ordres que lorsqu'il étoit plongé dans le vin.

VATABLE *ou plutôt* WATEBLED *ou* GASTEBLED, (François) professeur en langue hébraïque, étoit natif non pas d'Amiens comme l'a cru le président *de Thou*, mais d'une petite ville de Picardie nommée Gammache. *François Ier* le fit en 1530 ou 1531, professeur en hébreu au collège royal qu'il venoit d'établir. Il avoit une si grande connoissance de cette langue, que les Juifs même assistoient souvent à ses leçons publiques. Le grec n'étoit pas moins familier à *Vatable*. Il s'adonna à l'étude de l'Ecriture-Sainte, et l'expliqua avec beaucoup de succès. *Robert Etienne* ayant recueilli les Notes qu'il avoit faites sur l'Ecriture dans ses leçons publiques, les imprima l'an 1545, dans son Edition de la Bible de *Léon de Juda*, en 2 vol. in-8°; mais ces Notes ayant été altérées comme on le croit par cet imprimeur, elles furent condamnées par la faculté de théologie de Paris. Les docteurs de Salamanque leur furent plus favorables, et les firent imprimer en Espagne avec approbation. *Robert Etienne* les défendit contre les théologiens de Paris qui ne les avoient censurées qu'à cause de l'endroit d'où elles sortoient. Il est certain que malgré leurs anathêmes, les Explications de *Vatable* ont été très-estimées; elles sont claires, précises et naturelles. La dernière édition est de 1729, 2 vol. in-folio. On la doit aux soins de *Michel Henry*

professeur d'hébreu au collége royal. Cet illustre savant mourut en 1547, laissant vacante l'abbaye de Bellozane qui fut donnée au célèbre *Amyot*. Sa piété égaloit son érudition. On a encore de lui une *Traduction* latine de quelques livres d'*Aristote*, qu'on trouve dans l'édition de ce philosophe donnée par *Duval*. Ce fut *Vatable* qui conseilla à *Marot* de traduire les Pseaumes en vers. Il l'aida même dans ce travail qui ne fait guère d'honneur aujourd'hui ni à l'un ni à l'autre. *Vatable* laissa deux disciples fameux, *Jean de Salignac* gentilhomme de Périgord, et *Jean Mercier* d'Usez. *Voyez* GUALTERUS.

VATACE, *Voyez* JEAN DUCAS, n.° II.

VATEAU, *Voy.* WATTEAU.

VATELET, *Voyez* WATELET.

VATER, (Abraham) né en 1684, devint par son mérite professeur d'anatomie, de botanique, et de médecine à Wittemberg sa patrie. Il avoit voyagé en Allemagne, en Angleterre et en Hollande, où le célèbre *Ruysch* professeur à Amsterdam lui donna des instructions particulières sur l'anatomie. Il lui apprit sur-tout l'art de ces belles injections qui étoit son grand talent. *Vater* profita si bien des leçons de *Ruysch*, qu'après avoir été son disciple il devint son émule. Cet habile homme mourut dans sa patrie en 1751, membre de l'académie des *Curieux de la Nature*, de la Société royale de Londres et de celle de Prusse. On a de lui un grand nombre de Dissertations académiques, et quelques traités particuliers écrits en latin, entre lesquels on distingue : I. De l'*Utilité de l'Anatomie*. II. *Joannis Curvi Semmedi Pugillus rerum Indicarum*, Wittemberg, 1722, in-4.° III. *Catalogue des Plantes exotiques du Jardin de Wittemberg*, 1738. IV. *Description du Cabinet de Ruysch et des principaux Cabinets d'Histoire naturelle de l'Allemagne*. Il a laissé des Préparations anatomiques qui ne cèdent en rien à celles de *Ruysch*, et qui composent un cabinet magnifique. On en a donné la description sous ce titre : *Vateri Musæum Anatomicum proprium*, in-4.°

VATRY, (Jean) né à Rheims le 21 octobre 1697, vint faire ses études à Paris et y embrassa l'état ecclésiastique. Sa profonde connoissance de la littérature et de la langue grecque le fit nommer professeur au collége royal et membre de l'académie des Inscriptions en 1727. Les *Mémoires* de cette savante compagnie en renferment seize de *Vatry*, parmi lesquels on distingue ceux sur les progrès de la tragédie et de la comédie chez les Grecs, la Fable de l'*Enéide*, le Poëme épique, *Isocrate* et *Eschines*. Admirateur enthousiaste d'*Homère* et de *Virgile*, *Vatry* prit toujours dans leurs ouvrages le sujet de ses leçons. Il travailla aussi au *Journal des Savans*, jusqu'au moment où il perdit toutes ses idées sous une attaque d'apoplexie, après laquelle il se survécut long-temps à lui-même, ayant oublié jusqu'à sa langue. Il est mort dans ce triste état le 16 décembre 1769.

VATTEL, *Voy.* WATTEL.

VATTEVILLE, (l'abbé de) d'une famille illustre de Berne, dont une branche s'établit en Franche-Comté du temps de la réformation, fut d'abord colonel du régiment de Bourgogne pour le roi d'Espagne *Philippe IV*, et se distingua par plusieurs actions d'éclat. Un passe-droit qu'on lui fit l'obligea de prendre l'habit de Chartreux. Mécontent bientôt de son nouvel état, il s'évada de son monastère après avoir tué le prieur. Il eut ensuite diverses aventures, et finit par se retirer dans les états du grand Seigneur où il prit le turban. Etant entré dans le service il montra sa valeur dans quelques occasions, devint bacha et obtint le gouvernement de quelques places dans la Morée, pendant la guerre de la république de Venise contre la Porte Ottomane. Cette circonstance lui fit naitre l'idée de rentrer dans sa patrie. Il négocia secrétement avec les Vénitiens qui obtinrent de Rome l'absolution de son apostasie, sa sécularisation et un bénéfice considérable en Franche-Comté. Ce fut à ces conditions qu'il leur livra les places dont il étoit le maître. De retour dans sa province au moment où *Louis XIV* cherchoit à l'envahir, il servit assez utilement la France pour obtenir deux riches abbayes et le haut doyenné du chapitre de Besançon. Il y vivoit en grand seigneur, ayant un équipage de chasse, une table somptueuse, craint et respecté, du moins à l'extérieur. Il mourut en 1710, âgé de plus de 90 ans. *Pellisson* le peint ainsi dans son Histoire

de la *Conquête de la Franche-Comté* en 1668 : « Un tempérament froid et paisible en apparence, ardent et violent en effet ; beaucoup d'esprit, de vivacité, d'impétuosité au dedans ; beaucoup de dissimulation et de retenue au dehors ; des flammes couvertes de neige et de glace ; un grand silence ou un torrent de paroles propres à persuader ; renfermé en lui-même, mais comme pour en sortir au besoin avec plus de force ; le tout exercé par une vie pleine d'agitations et de tempêtes propres à donner plus de fermeté et de souplesse à l'esprit. » —Le baron *de Vatteville* qui fut ambassadeur à Londres, étoit son frère : c'étoit un homme adroit et habile ; mais sa vie ne fut pas agitée comme celle du doyen de Besançon, dont il avoit le génie sans en avoir l'emportement.

VATTEVILLE, *Voy.* MONTCHRESTIEN.

VATTIER, (Pierre) naquit à Lisieux dans le 17e siècle, se fit médecin, devint conseiller de *Gaston* duc d'Orléans, et abandonna la médecine pour cultiver la langue arabe. Nous lui devons une Traduction françoise du *Timur*, et celle des *Califes Mahométans* d'*Elmacinus*. Cette Version parut à Paris en 1657.

VAU, (Louis le) architecte François, mort à Paris en 1670, âgé de 58 ans, apportoit au travail une assiduité et un génie actif qui lui firent entreprendre et exécuter de grandes choses. Il remplit avec distinction la place de premier architecte du roi. Ce fut sur ses dessins qu'on éleva une partie des Tuileries, la porte

de l'entrée du Louvre et les deux grands corps de bâtimens qui sont du côté du parc de Vincennes. Il donna les plans de l'hôtel de *Colbert*, de l'hotel de *Lionne*, du château de Vaux-le-Vicomte et les dessins du collége des Quatre-Nations, exécutés par *Dorbay* son élève, etc.

VAVASSEUR, *Voy.* MASSEVILLE.

VAVASSEUR, (François) Jésuite, né en 1605, à Paray dans le diocèse d'Autun, devint interprète de l'Ecriture-Sainte dans le collége des Jésuites à Paris, où il finit ses jours le 14 décembre 1681, à 76 ans, avec la réputation d'un religieux plein d'une piété solide et sans grimace. Le P. *Vavasseur* plein de la lecture des auteurs du siècle d'*Auguste*, s'est principalement distingué sur le Parnasse latin; mais il est plus recommandable par l'élégance et la pureté du style que par la vivacité des images et l'élévation des pensées. Le Père *Lucas* son confrère publia le recueil de ses Poésies, 1683, in-8.° On y trouve: I. Le *Poëme* héroïque de *Job*. II. Plusieurs *Poésies* saintes. III. Le *Theurgicon* en quatre livres, ou les *Miracles de Jésus-Christ*. IV. Un recueil d'*Elégies*. V. Un de *Pièces Epiques*. VI. Trois livres d'*Epigrammes*, dont plusieurs manquent de sel. Ce qui rend ses Epigrammes fades, c'est qu'elles roulent sur des louanges; et la satire est plus propre pour l'épigramme. Elle plaît sur-tout davantage au lecteur malin. Les bons critiques reprochent à ses autres poésies une exactitude trop scrupuleuse, qui est plus d'un grammairien que d'un poète. Ses vers sentent quelquefois la contrainte. Ses autres ouvrages ont été recueillis à Amsterdam, 1705, in-folio. Ils renferment: I. Un *Commentaire* sur *Job*. II. Une *Dissertation* sur la beauté de *Jésus-Christ*, où l'on trouve quelques puérilités: il prétend que J. C. tenoit un milieu entre la laideur et la beauté. III. Un Traité *De ludicrâ dictione* ou du style burlesque, contre lequel il s'éleva avec force. Il y montre qu'aucun auteur ni grec, ni latin, ne s'est servi de ce style. Il passe en revue tous les écrivains anciens dont les ouvrages sont semés de plaisanteries, et il en juge avec beaucoup de sagacité. IV. Un Traité de l'*Epigramme* qui offre quelques bonnes réflexions. V. Une *Critique* de la *Poëtique* du P. *Rapin*, pleine d'humeur et même de mauvaise foi. Elle est en françois, et ce langage-là ne lui étoit pas aussi familier que le latin: autant celui-ci est pur et élégant, autant l'autre est désagréable.

VAUBAN, *Voyez* PRESTRE.

VAUBERNIER, (Marie-Jeanne Gomart de) née à Vaucouleurs en 1744 d'un simple commis, fut d'abord marchande de modes, puis favorite de *Louis XV*, qu'elle captiva longtemps par les graces de sa figure et la gaieté de son caractère. Celui-ci lui fit épouser le comte du *Barri* qui la quitta aussitôt, et elle devint à la cour la source des faveurs, des distinctions et des places. Elle n'abusa point de son pouvoir pour nuire, et se retira à Lucienne après la mort du monarque. Elle y vivoit presque oubliée, lorsque les agens de Robespierre vinrent l'y arrêter. Traduite au tribunal révolu-

tionnaire de Paris, elle fut condamnée à mort le 17 frim. an 2. Arrivée au pied de l'échafaud, elle jeta un cri d'effroi et s'écria : *M. le bourreau, encore un moment!* Elle a été la seule femme qui, à cette époque désastreuse, n'ait pas subi la mort avec courage.

VAUCANSON, (Jacques de) de l'académie des Sciences de Paris, mort le 21 novembre 1782, étoit né à Grenoble en 1709. Le hasard développa son talent pour la mécanique. Ayant été enfermé encore enfant dans une chambre, il se mit à examiner la pendule avec tant d'attention qu'il parvint à en concevoir le mécanisme. Dès-lors il s'exerça à faire de petites machines qui toutes supposoient du génie. Mais ce qui fonda sa réputation en ce genre, fut son *Flûteur*. Cet automate introduit réellement dans sa flûte un souffle que le mouvement des doigts modifie avec justesse, et il exécute dix airs avec précision. C'est en 1738 que l'auteur parut à Paris avec cet étonnant androïde, dont il donna la description dans un mémoire imprimé et approuvé avec éloge par l'académie des Sciences. Si ce mémoire, au lieu d'être l'exposition d'une machine exécutée, avoit été le projet d'une machine à faire, combien de gens l'auroient regardé comme chimérique! *Vaucanson* animé par les éloges encourageans du public, exposa en 1741 d'autres automates qui ne furent pas moins applaudis. 1.° Un *Canard* qui prend le grain, le digère et le rend. 2.° Un *Joueur de Tambourin* habillé en berger danseur, qui joue une vingtaine d'airs, menuets, rigodons ou contre-danses. L'habile mécanicien ne se borna pas à des automates; il dirigea ses talens vers l'utilité publique. Il construisit des *Moulins pour la soie*, qui en simplifiant la main-d'œuvre, donnent aux organsins une préparation plus parfaite et beaucoup moins dispendieuse. Il perfectionna aussi les *Tours* à tirer la soie, et inventa un *Metier* sur lequel un enfant pouvoit faire les plus belles étoffes connues. Mais quelques-unes de ses inventions économiques et ingénieuses furent rejetées par l'esprit de routine, et par la crainte de rendre inutile une foule de bras. L'auteur de tant d'ouvrages curieux et intéressans, ajoutoit au don d'invention, un caractère doux, une ame sensible, et une simplicité de mœurs qui lui ont mérité les regrets de sa famille et de ses amis. Il fut bon maître, bon père, bon citoyen. En 1740 il fut appelé par le roi de Prusse; mais il refusa les offres que lui faisoit ce prince, juge éclairé du mérite. Peu de temps après, le cardinal *de Fleuri* lui confia l'inspection des manufactures de soie, l'une des branches les plus importantes de notre commerce. *Vaucanson* attaqué dans ses dernières années d'une maladie douloureuse, conserva toute son activité. Il s'occupoit encore peu de jours avant sa mort, d'une machine pour composer une chaîne sans fin. *Pressez-vous*, disoit-il aux ouvriers, *je ne vivrai peut-être pas assez pour expliquer mon idée en entier.*

VAUCEL, (Louis-Paul du) fils d'un conseiller d'Evreux, avoit été avocat avant que d'embrasser l'état ecclésiastique. Ses

connoissances dans les langues, dans le droit et dans les affaires, lui firent un nom. *Pavillon* évêque d'Aleth, voulut l'avoir auprès de lui en qualité de chanoine et de théologal de sa cathédrale. *Du Vaucel* fut d'un grand secours à ce prélat et lui servit comme de secrétaire; mais tandis qu'il l'aidoit dans ses dépêches et dans les mémoires touchant l'affaire de la Régale, il reçut une lettre de cachet qui le reléguoit à Saint-Pourçain dans l'extrémité de l'Auvergne. Après quatre années de captivité il passa en Hollande l'an 1681, auprès d'*Arnauld* qui l'envoya à Rome, où il fut fort utile à ce docteur et à ses amis. Le pape le chargea en 1694 des affaires de la mission de Hollande. *Du Vaucel* quitta Rome après y avoir demeuré près de dix ans. Il parcourut la plupart des villes d'Italie, et alla mourir à Maestricht le 22 juillet 1715. On a de lui: I. Un *Traité de la Régale*, qu'il envoya à *Favoriti* qui le fit traduire en italien, puis en latin, sous ce titre: *Tractatus generalis de Regalià, è gallico latinè redditus, auctior et emendatior*, 1689, in-4.° II. *Breves Considerationes in doctrinam Michaëlis* de Molinos, in-12. III. Plusieurs *Lettres*, *Mémoires*, etc. sous le nom de *Pavillon* évêque d'Aleth dans le temps qu'il servoit de secrétaire à ce prélat. IV. Plusieurs *Ecrits* sous des noms supposés, dans des recueils d'autres auteurs, etc.

VAUCELLES, (Macé *ou* Matthieu de) poëte et imprimeur au Mans, se distingua tout à la fois par ses éditions et ses poésies. Il existoit en 1539.

VAUDEMONT, (Antoine) *Voyez* I. GUISE; *et* RENÉ, *initio*.

VAUGE, (Gilles) prêtre de l'Oratoire, natif de Beric au diocèse de Vaunes, enseigna les humanités et la rhétorique avec distinction, puis la théologie au séminaire de Grenoble. Le cardinal *le Camus* évêque de cette ville, et *Mont-Martin* son successeur, firent un cas particulier de ses lumières et de ses vertus. Le Père *Vauge* accablé par le travail et les années, se retira en la maison de l'Oratoire de Lyon, où il mourut dans un âge avancé en 1739. Ses ouvrages sont: I. Le *Catéchisme de Grenoble*. II. Le *Directeur des Ames Pénitentes*, 2 vol. in-12. III. Deux *Dialogues* sur les affaires du temps. IV. Un *Traité de l'Espérance Chrétienne*, contre l'esprit de pusillanimité et de défiance, et contre la crainte excessive, in-12. Cet ouvrage profond et solide a été traduit en italien par *Louis Riccoboni*.

VAUGELAS, *Voyez* II. FAVRE.

VAUGIMOIS, (Claude Fyot de) supérieur du séminaire de Saint-Irenée de Lyon, de la société littéraire-militaire, mort en 1759, étoit d'une bonne famille de Bourgogne. On a de lui quelques *Ouvrages de piété* qui ont assez de cours. C'étoit un homme d'un caractère doux et d'une piété solide.

VAUGONDY, *Voyez* ROBERT.

VAUPLAISANT, *Voy.* DUPRÉ, n.° I.

VAUMORIÈRE, (Pierre Dortigue, sieur de) gentilhomme

d'Apt en Provence, vint à Paris, où son esprit lui mérita la place de sous-directeur d'une académie ou plutôt d'un tripot littéraire formé par l'abbé *d'Aubignac*. Il mourut en 1693, fort pauvre. Sa probité, sa politesse et son enjouement lui firent plus de partisans que ses livres. Mlle *de Scudéri* en a fait un portrait qui ressemble un peu à celui des héros de ses romans. « Sa moindre qualité, dit-elle, étoit son bel esprit. Il brilloit par-tout; mais il étoit encore plus honnête homme qu'il n'étoit homme de lettres. Il avoit l'esprit vif, les sentimens naturels et nobles, les idées justes et distinctes, les expressions gaies et hardies, les manières douces et engageantes, le cœur au-dessus de son pouvoir et de son état. Généreux, empressé, noble, prévenant, ne connoissant d'autre intérêt que celui de ses amis, et d'autre plaisir que celui d'en faire, il n'avoit rien à lui; tous ceux qui le connoissoient étoient plus maîtres de son bien que lui-même. Il disoit toujours que *l'argent et le cœur ne sont bons que lorsqu'on les donne;* à quoi il ajoutoit, *que c'étoit un moindre mal d'être dupe que de craindre toujours d'être dupé...* Dans un âge fort avancé il conservoit tout le feu d'une belle jeunesse; il étoit enjoué et galant dans la société, modeste avec les gens d'esprit, réjouissant et solide avec les jeunes gens. Toujours doux, toujours poli, toujours agréable en toutes sortes de sociétés, il portoit la joie et le plaisir avec lui. Sa seule présence avoit l'art de réveiller une conversation assoupie. » On a de lui : I. *L'Art de plaire dans la Conversation*, in-12, assez bon. II. Un recueil assez mal choisi, en 4 vol. in-12, de *Harangues sur toutes sortes de sujets*, avec l'*Art de les composer*. III. Un recueil de *Lettres* avec la *Manière de les écrire*, 2 vol. in-12. IV. Un grand nombre de *Romans*, verbeux et sans vraisemblance. *Le Grand Scipion*, 4 vol. in-8°; les cinq derniers volumes du *Pharamond* qui en a douze in-8°; *Diane de France*, in-12; *La Galanterie des Anciens*, deux vol. in-12; *Adélaïde de Champagne*, 2 vol. in-12; *Agiatis*, 2 vol. in-12. Ce rival du fécond *Scudéri* dont il étoit l'admirateur et l'ami, n'a pas eu autant de réputation que lui. Il avoit dessein de mettre l'histoire de France en dialogues, et de faire parler chaque personnage suivant son caractère; mais pour un tel projet il falloit un écrivain au-dessus de la médiocrité de *Vaumorière*.

VAUQUELIN, *Voy*. FRESNAYE (la) *et* IVETEAUX.

VAUQUER, (Robert) de Blois, célèbre peintre en émail, mort en 1670, eut peu de rivaux par l'excellence de son dessin et la beauté des couleurs qu'il employa dans ses ouvrages.

VAURE, (N. du) a donné au théâtre François en 1728, la comédie du *Faux savant*, dont la représentation fait encore plaisir. Elle a été reprise en 1769. Le rôle de *Préville* en assura alors le succès.

VAUVENARGUES, (Luc Clapier de) d'une famille noble de Provence, servit de bonne heure et fut long-temps capitaine au régiment du roi. La retraite de Prague pendant trente lieues de glaces, lui causa des maladies

cruelles qui l'obligèrent de quitter le service. Il fut très-regretté par ses compagnons d'armes qui l'appeloient leur père. Il se destinoit aux négociations lorsque la petite vérole accrut ses infirmités et le priva presque entièrement de la vue. Un petit nombre d'amis et l'étude de la morale furent ses consolations dans ses souffrances. Ami des hommes et de la vertu, il mettoit le vice au rang des malheurs; mais sans s'emporter contre les vicieux, il tâchoit de les ramener par l'honnêteté des manières et la douceur de la persuasion. Lorsqu'il se vit près de son terme, il se prépara à cette dernière scène de la vie par les sentimens d'un chrétien et la confiance d'un philosophe. Il mourut en 1747, à l'âge de 35 ans. Dès celui de 25 il possédoit la vraie philosophie et la vraie éloquence, sans autre étude que le secours de quelques bons livres. Nous avons de lui une *Introduction à la connoissance de l'Esprit humain, suivie de réflexions et de maximes :* ouvrage qui vit le jour en 1746, in-12, à Paris. La solidité et la profondeur sont le caractère de ce livre. Il est plein d'excellentes choses, à quelques réflexions près qui tiennent du paradoxe ou qui mal-entendues pourroient être contraires à la religion. Ce n'étoit pas l'intention de l'auteur, qui pensoit du moins sur la fin de ses jours plutôt comme *Fénelon* dont il étoit l'admirateur, que comme *Voltaire* dont il étoit l'ami. Au milieu de ses infirmités il éleva son cœur vers le Dieu qui le frappoit, et lui adressa une prière éloquente, digne de *Bossuet* et de *Pascal*. On la trouve dans son livre. *Vauvenargues* n'avoit jamais appris le latin. On a recueilli plusieurs de ses mots, tels que ceux-ci : La raison nous trompe souvent plus que la nature. —La haine des foibles est bien moins dangereuse que leur amitié. —Les grandes pensées viennent du cœur. —Le courage est la lumière de l'adversité. —Le terme de l'habileté est de gouverner sans la force. En 1797 M. de *Fortia* a publié une édition des *Œuvres* de *Vauvenargues*, en 2 vol. in-12, dans lesquels on trouve plusieurs opuscules de l'auteur qui n'avoient jamais été publiés, et sur-tout des *Réflexions* sur quelques écrivains François qui sont pleines de justesse et de goût.

VAUVILLIERS, (Jean-François) né d'une famille originaire de Bourgogne, fit d'assez bonnes études pour pouvoir suppléer son père, professeur d'éloquence à l'université de Paris, dans un âge voisin de l'enfance. En 1767, il fut nommé adjoint à *Vatry* qui professoit le grec au collège royal de France, et il remplit pendant plus de vingt ans la même fonction. La révolution Françoise vint interrompre ses travaux, et Paris le nomma lieutenant de maire et le chargea en cette qualité de son approvisionnement. La tâche étoit difficile; les grains avoient été resserrés par la cupidité et la crainte. *Vauvilliers* risqua plusieurs fois sa vie pour appaiser le peuple et empêcher ses attentats. Son dévouement fut mal récompensé : les démocrates lui reprochèrent ses opinions trop favorables, disoient-ils, à l'ancien régime et à la religion Romaine. *Vauvillers* donna sa

démission ; mais il fut bientôt arrêté et traduit devant divers tribunaux, où il eut le bonheur d'être acquitté. Nommé membre du conseil des cinq-cents, il fut proscrit au 18 fructidor et obligé de fuir sa patrie. *Paul Ier* lui écrivit en Suisse une lettre flatteuse pour l'engager à se rendre à Pétersbourg, où il l'avoit nommé membre de l'académie. *Vauvilliers* s'y rendit ; mais la température d'un climat rigoureux joint à ses chagrins intérieurs, abrégèrent ses jours qui finirent le 23 juillet 1800. Il avoit alors 64 ans. *Vauvilliers* parloit avec intérêt, sur-tout en improvisant. Il joignoit à la simplicité des mœurs une piété tolérante, éclairée, et le mépris de la fortune. Tous ses biens saisis à Paris ne rendirent que 1800 liv. ; et il a laissé à peine en Russie de quoi fournir à ses obsèques. On lui doit : I. Un *Essai sur Pindare*, 1772, in-12. C'est la meilleure traduction que nous ayons de ce poëte. Il est fâcheux qu'elle ne soit pas entière. Les notes grammaticales prouvent une très-grande érudition. II. *Extraits* de divers auteurs grecs à l'usage de l'école militaire, 1788, 6 vol. in-12. III. *Lettres sur Horace*, 1767, in-12. IV. Continuation de l'*Abrégé de l'Histoire universelle*. V. *Examen historique* du gouvernement de Sparte, 1769, in-12. Cet écrit le fit recevoir en 1782 à l'académie des Inscriptions. VI. Il a fourni des notes à l'édition de *Plutarque* par *Brotier*, et a travaillé aux *Notices* des manuscrits de la bibliothèque nationale. Il doit avoir laissé en manuscrit un travail considérable sur les *Sociétés politiques*.

VAUX, (Noël de Jourda, de) né en 1705 d'une famille noble du Gévaudan, passa par tous les grades militaires, et parvint par son courage, son amour de la discipline et son activité militaire, au bâton de maréchal de France en 1783, et à la place de commandant de la Franche-Comté. Envoyé en 1788 dans le Dauphiné, où les changemens dans la magistrature avoient fait naître des troubles, il s'y conduisit avec autant de prudence que de fermeté. Il mourut à Grenoble le 14 septembre de la même année, laissant deux filles et un neveu qui porte son nom. Il s'étoit trouvé à dix-neuf siéges, dix combats et quatre batailles. La France lui dut la conquête de la Corse en 1769. La sévérité qu'il déploya dans cette isle fut taxée de cruauté par plusieurs de ses habitans ; mais la plupart de ceux qui se plaignirent avoient donné lieu par des atrocités à de tristes représailles. Les soldats François ne voyoient en lui qu'un homme juste, distribuant les peines et les récompenses avec une équité impartiale.

VAUX, *Voyez* DEVAUX.

VAUX-CERNAY, (Pierre de) religieux de l'ordre de Cîteaux, dans l'abbaye de *Vaux-Cernay* près de Chevreuse, écrivit vers l'an 1216 l'*Histoire des Albigeois*. *Nicolas Camusat* chanoine de Troye, donna une bonne édition en 1615 de cet ouvrage qui ne donne pas une grande idée de l'historien. Il peut cependant être utile pour les événemens du 13e siècle.

VAUXELLES, *Voy.* BOURLET DE VAUXELLES.

VAUZELLE, (Pierre) *Voy.* HONORÉ *de Sainte-Marie*, n° III.

VAUZELLES, (Jean de) attaché à l'église de Lyon, composa une *Histoire évangélique* et un livre sur l'humanité de *J. C.*, qu'il dédia à la reine de Navarre sœur de *François I.* Il mettoit à la tête de ses écrits cette devise : « Crainte de Dieu vaut zèle, » par allusion à son nom. Il mourut vers l'an 1557. — Son neveu *Matthieu de VAUZELLES*, avocat général au parlement de Dombes, publia un *Traité* sur les péages, *plein*, dit la *Croix du Maine*, de *belles et doctes recherches*, et des *Notes* sur la déclaration des secondes noces. *Papyre Masson* a fait son éloge en prose et en vers. *Matthieu de Vauzelles* fut l'un des bienfaiteurs de l'hôpital de Lyon, et mourut dans cette ville en 1562.

VAYER, *Voyez* MOTHE-VAYER.

VAYRAC, (l'abbé Jean de) né en Auvergne, est auteur d'une bonne Traduction des *Lettres* et *Mémoires* du cardinal *Bentivoglio*, 1713, in-12; et d'une Description de l'*Etat présent de l'Espagne*, Amsterdam, 1719, 4 vol. in-12 : ouvrage exact, où il prouve que ce que Mad. *d'Aunoy* a écrit sur l'Espagne, est trop mêlé de fables, de railleries piquantes pour tourner les Espagnols en ridicule. Peu d'auteurs François ont parlé de l'inquisition d'après des informations aussi sûres et aussi impartiales que l'abbé *de Vayrac*. On a encore de lui les *Révolutions d'Espagne*, 1718, 4 vol. in-12.

VECCHIETTI, (Jérôme) savant Florentin du 17e siècle, embrassa l'état ecclésiastique, étudia la théologie avec ardeur, et en prit les degrés; la chronologie l'occupa ensuite. Il est principalement connu dans la république des lettres par un livre dont voici le titre : *Opus de anno primitivo*, in-folio. Cet ouvrage rare et plein de recherches savantes, fut imprimé à Augsbourg en 1621 : il est divisé en huit livres. L'auteur tâche d'accorder la chronologie Sainte avec la période Julienne. Il mourut à l'âge de 80 ans, dans les prisons de l'Inquisition, pour n'avoir pas voulu se rétracter de ce qu'il avoit avancé dans son ouvrage, que *Jésus-Christ ne fit pas la Pâque la dernière année de sa vie.*

VECCUS, (Jean) *Cariophylax*, c'est-à-dire garde du trésor des chartes de Sainte-Sophie, fut envoyé par l'empereur *Michel Paléologue* au concile de Lyon, où la réunion de l'Eglise grecque et de l'Eglise romaine fut terminée en 1274. Il contribua beaucoup à la conclusion de ce grand ouvrage, par son éloquence et son esprit conciliant. *Joseph* patriarche de Constantinople, qui fomentoit le schisme ayant été déposé, *Veccus* fut élevé sur le siége patriarcal en 1275. Son zèle pour le maintien de la réunion lui attira la haine des schismatiques Grecs, qui intentèrent contre lui des accusations calomnieuses. Cette persécution le porta en 1279, à envoyer la démission de son patriarcat à l'empereur et à se retirer dans un monastère; mais ce prince le rappela peu après. *Michel Paléologue* étant mort, *Andronic* qui lui succéda se laissant conduire par la princesse *Eulogia* sa tante, s'opposa

à l'union, fit déposer *Veccus*, et le fit enfermer dans une étroite prison, où ce grand prélat mourut de misère en 1298. Il avoit composé plusieurs *Ecrits* pour la défense de la vérité; et il inséra dans son testament une déclaration de sa croyance sur l'article du *Saint-Esprit*, conforme à la doctrine de l'Eglise Latine. *Voy.* le recueil d'*Allatius* sur la procession du *Saint-Esprit*, Rome, 1652 et 1659, 2 vol. in-4.°

I. VECELLI, (François) frère du *Titien*, peintre, né à Cador, mourut dans un âge fort avancé, mais avant son frère. *François Vecelli* s'adonna d'abord à la profession des armes; il vint ensuite à Venise où il apprit la peinture sous son frère. Il y fit des progrès rapides. *Le Titien* craignant en lui un rival qui le surpassât ou du moins qui l'égalât, tâcha de le dégoûter de ce bel art et lui persuada d'embrasser le commerce. *François Vecelli* s'appliqua à faire des cabinets d'ébène ornés de figures et d'architecture. Il peignoit cependant encore pour ses amis. Plusieurs de ses ouvrages ont été attribués au *Giorgion*.

II. VECELLI, (Horace) fils du *Titien*, peintre, mort fort jeune de la peste en 1576, faisoit des portraits qu'il étoit souvent difficile de ne pas confondre avec ceux de son père. Mais l'état d'opulence où il étoit et surtout sa folle passion pour l'alchimie, lui firent négliger la peinture.

VECELLI, *Voyez* TITIEN.

VEDELIUS, (Nicolas) du Palatinat, enseigna la philosophie à Genève, puis la théologie et l'hébreu à Deventer et à Franeker, et fut enlevé à ces sciences en 1642, laissant un fils ministre comme lui, mort en 1705. On a de lui un *Traité* contre les Arminiens, intitulé: *De Arcanis Arminianismi*, 1632 et 1634, 4 parties in-4.°

VEDIUS, *Voyez* POLLION au milieu de l'article.

VEENHUSEN, (Jean) littérateur Hollandois, vivoit sur la fin du XVIIe siècle. Il professa les belles-lettres avec succès et travailla sur divers auteurs classiques. Les principales éditions que nous lui devons, sont celles de *Stace* et de *Pline le Jeune* dites *de Variorum*. Le *Stace* fut imprimé à Leyde, in-8°, en 1661; et le *Pline* en 1669, ibid., aussi in-8.°

VEENINX, (Jean-Baptiste) peintre, né à Amsterdam en 1621, mort près d'Utrecht en 1660, avoit une facilité étonnante. Élève d'*Abraham Bloëmaert*, il voulut voyager en Italie et promit de n'y rester que quatre mois; mais entraîné par la vue des chefs-d'œuvre et par son goût pour son art, il y resta quatre ans souvent occupé par le cardinal *Pamphile* qui devint son protecteur. Son pinceau suivoit en quelque sorte la rapidité de son génie. Il s'adonna à tous les genres, histoire, portrait, paysage, marines, fleurs, animaux. Il réussissoit principalement dans les grands tableaux: cependant il en a fait de petits avec la patience et le talent de *Gérard-Dow* et de *Miéris*. Dans un défi qui lui fut fait par *Van-Alst*, si renommé pour peindre les animaux morts, *Veeninx* pei-

gnit si parfaitement des canards que les juges du combat ne purent décider entre ces deux illustres rivaux. On desireroit plus d'élégance dans ses figures et de correction dans son dessin.

I. VEGA, (André) théologien scolastique Espagnol de l'ordre de Saint-Dominique, mourut en 1570 après avoir assisté au concile de Trente. On a de lui les traités, *De justificatione; de Gratiâ; de Fide, Operibus et Meritis;* Compluti, 1564, in-folio. Ces ouvrages sont peu lus.

II. VEGA, (Lopez de) poëte Espagnol, appelé aussi *Lope Felix de Vega Carpio*, naquit à Madrid en 1562 d'une famille noble. Ses talens lui méritèrent des places et des distinctions. Il fut secrétaire de l'évêque d'Avila, puis du comte *de Lemos*, du duc *d'Albe*, etc. Après la mort de sa seconde femme, il embrassa l'état ecclésiastique et entra comme prêtre dans l'ordre de Malte. Ce poëte se fit rechercher à cause de la douceur de ses mœurs et de l'enjouement de son esprit. Jamais génie ne fut plus fécond pour composer des *Comédies*. Celles qu'on a rassemblées, composent 25 volumes dont chacun renferme 12 pièces de théâtre. L'on assure même que ce poëte avoit fait jusqu'à 1800 pièces en vers. Voici comme il excuse cette inconcevable fécondité dans son épitre sur le *Nouvel Art de faire des Comédies :*

L'abus règne, l'art tombe, et la raison s'enfuit.
Qui veut écrire avec décence,
Avec art, avec goût, n'en recueille aucun fruit;
Il vit dans le mépris et meurt dans l'indigence.
Je me vois obligé de servir l'ignorance,
J'enferme sous quatre verroux
Sophocle, Euripide et Térence;
J'écris en insensé, mais j'écris pour des foux.
Le Public est mon maître, il faut bien le servir;
Il faut pour son argent lui donner ce qu'il aime :
J'écris pour lui, non pour moi-même,
Et cherche des succès dont je n'ai qu'à rougir.

Il étoit alors à sa 483[e] pièce de théâtre. On a encore de cet auteur d'autres ouvrages, comme *Voga del Parnasso;* un poëme intitulé : *Jérusalem conquise;* diverses nouvelles; *Laure del Apollo.* Un auteur si fécond n'a pas dû donner toujours de l'excellent. Aussi ses pièces dramatiques ont plusieurs défauts, mais on y trouve de l'invention, et elles ont été fort utiles à plusieurs de nos poëtes François. *Lopez de Vega* mourut le 27 août 1635, à 73 ans.

VEGA, *Voyez* II. GARCIAS.

VÉGÈCE, (*Flavius-Vegetius-Renatus*) auteur qui vivoit dans le IV[e] siècle du temps de l'empereur *Valentinien* à qui il dédia ses *Institutions Militaires;* ouvrage où il traite d'une manière fort méthodique et fort exacte de ce qui concernoit la milice Romaine. Cet ouvrage est d'une latinité pure. M. *Bourdon* qui l'a traduit, dit que plusieurs manuscrits donnent à l'auteur la qualité de *Comte*, et que *Raphaël de Volterre* le fait *Comte*

de Constantinople ; mais le même traducteur ajoute qu'il ne sait sur quel fondement. Sa version a paru en un vol. in-12 en 1743 à Paris, avec une préface et des remarques ; et a été réimprimée à Amsterdam, in-8°, en 1744. Le comte *Turpin* a donné un bon *Commentaire* sur les *Institutions Militaires* de *Végèce*, Paris 1783, 2 vol. in-4.° *Végèce* a donné aussi un Art vétérinaire dans *Rei Rusticæ Scriptores*, Leipzig, 1735, deux vol. in-4°, qui a été traduit par *Saboureux de la Bonneterie*, Paris, 1775, in-8°, et qui forme le tome VIe de l'*Economie Rurale*, 6 vol. in-8.° On a imprimé ses *Institutions Militaires* avec les autres Ecrivains de l'art militaire, *cum notis Variorum*, Vesel, 1670, deux vol. in-8°; et séparément à Paris, 1762, in-12.

VEGIO, *Voyez* I. MAFFÉE.

VEIL, (Charles-Marie de) fils d'un Juif de Metz, fut converti par *Bossuet*. Il entra dans l'ordre des Augustins, et ensuite chez les Chanoines réguliers de Sainte-Geneviève. On l'envoya à Angers, où il prit le bonnet de docteur et où il professa la théologie dans les écoles publiques. Il quitta ensuite sa chaire pour la cure de Saint-Ambroise de Melun, et cette cure pour le séjour de l'Angleterre où il abjura la religion Catholique vers l'an 1679. Il se maria bientôt après avec la fille d'un Anabaptiste, et se fit connoître par plusieurs écrits. On a de lui de savans *Commentaires* sur *St. Matthieu* et *St. Marc*, Paris, 1674, in-4°; sur les actes des *Apôtres*, 1684, in-8° ; sur *Joël*, 1676, in-12 ; sur le *Cantique des Cantiques*, Londres, 1679, in-8° ; et sur les *XII Petits Prophètes*, Londres, 1680, in-12. Cet apostat mourut à la fin du XVIIe siècle.

VEINS, (Aymard de) vivoit à la fin du 16e siècle. Il donna à cette époque une tragédie de *Clorinde ;* sujet tiré de la *Jérusalem délivrée*.

I. VELASQUEZ, (Jean-Antoine) Jésuite, né à Madrid en Espagne l'an 1585, mourut en 1669. Après avoir été plusieurs fois recteur, il fut fait provincial. Le roi *Philippe IV* le fit venir à sa cour et le fit conseiller de la congrégation de la Conception Immaculée. On a de lui : I. Un *Commentaire* latin sur l'*Epître aux Philippiens*, en deux vol. in-folio, aussi diffus que savant. II. Divers *Ecrits* en faveur de l'*Immaculée Conception* de la Ste Vierge.

II. VELASQUEZ, (Don Diégo de Silva) peintre, né à Séville en 1594, d'une famille noble et originaire de Portugal, mourut à Madrid en 1660. Elève de *Herrera* et ensuite de *Pacheco*, il s'attacha d'abord à peindre des animaux, des légumes, des poissons. L'un des ouvrages les plus marquans de sa jeunesse, fut la représentation d'un porteur d'eau la poitrine découverte et donnant à boire à un petit garçon. Ce tableau fit tant de bruit que le roi le fit acquérir. Un génie hardi et pénétrant, un pinceau fier, un coloris vigoureux, une touche énergique, ont fait de *Velasquez* un artiste célèbre. Les tableaux de *Caravage* le frappèrent vivement. Il tâcha de l'imiter, et put lui être comparé pour

son art à peindre le portrait. Il se rendit à Madrid, où ses talens furent pour lui une puissante protection auprès de la famille royale. Le roi d'Espagne *Philippe IV* le nomma son premier peintre, lui accorda le logement et les pensions attachées à ce titre, le decora de plusieurs charges et lui fit présent de la Clef d'or : distinction considérable qui donne à toutes heures les entrées dans le palais. *Velasquez* voyagea en Italie. L'ambassadeur du roi d'Espagne le reçut à Venise dans son hôtel, et lui donna des gens pour l'escorter. Le roi l'ayant chargé d'acheter des tableaux de prix et des antiques pour orner son cabinet, cette commission lui fit entreprendre un second voyage en Italie où tous les princes lui firent un grand accueil. C'étoit faire sa cour au roi d'Espagne que d'honorer *Velasquez*. Ce prince l'aimoit, il se plaisoit à sa compagnie et prenoit un plaisir singulier à le voir peindre. Il ajouta aux honneurs dont il l'avoit comblé, la dignité de chevalier de Saint-Jacques et lui fit faire à sa mort de magnifiques funérailles. *Velasquez* a son tombeau dans l'église de Saint-Jean de Madrid, où l'on voit son épitaphe. Dans la salle des bains au Louvre, on a placé des portraits de lui. La collection d'Orléans possédoit de cet habile maître un *Moyse* sauvé des eaux.

VELD, (Jacques) savant religieux Augustin de Bruges en Flandre, mort à Saint-Omer en 1583 ou 1588, a composé un *Commentaire* sur le prophète *Daniel* auquel il a joint une chronologie qui sert à faire entendre les prophéties de *Jérémie*, d'*Ézéchiel* et de *Daniel*. Cet ouvrage prouve que son auteur ne manquoit ni d'érudition ni de sagacité.

VELDE, *Voyez* VANDEN-VELDE.

VELEZ, *Voy.* GUEVARA.

VELLANO, (N**) sculpteur et architecte Italien, né à Padoue dans le 15e siècle, devint élève de *Donatello* de Florence; il décora le palais de Saint-Marc à Rome, fit à Pérouse la statue du pape *Paul II*, et à Padoue les bas-reliefs du chœur de l'église de Saint-Antoine.

VELLE, *Voy.* DEVELLE.

VELLEIUS-PATERCULUS, né d'une famille illustre originaire de Naples, fut tribun des soldats, puis préteur l'année de la mort d'*Auguste* sous lequel il avoit servi. Il fit des campagnes dans différens pays, et suivit *Tibère* dans toutes ses expéditions : il fut son lieutenant en Allemagne. Nous avons de lui un *Abrégé* de l'histoire de la Grèce, de l'Orient, de Rome et de l'Occident. Cet ouvrage ne nous est pas parvenu tout entier. Nous n'avons qu'un fragment de l'ancienne histoire Grecque avec l'histoire Romaine, depuis la défaite de *Persée* jusqu'à la sixième année de *Tibère*. On doit regretter la perte du reste. *Paterculus* est exact à marquer les dates des événemens. Il remonte à l'origine des villes et des nouveaux établissemens. Il fait l'éloge en peu de mots des hommes célèbres dans la guerre, dans le gouvernement ou dans la littérature. Cet auteur est inimitable dans ses portraits; il peint d'un seul trait. Il a écrit avec une finesse

et un agrément qu'il est difficile d'égaler. Mais on lui reproche d'avoir trop flatté *Tibère* et *Séjan* : il ne voyoit en eux que les bienfaiteurs de *Paterculus*, tandis que le reste du genre humain y voyoit des monstres : *Rhenanus* publia cet auteur en 1520, et depuis ce temps il y en a eu grand nombre d'éditions : *Elzevir*, 1639, in-12. — *Ad usum Delphini*, 1675, in-4.° — *Cum notis Varior.* Leyde, 1668, 1719, 1744, in-8.° — Oxford, 1711, in-8.° (*Voyez* LACARRY.) La jolie édition de *Barbou* qui parut en 1746 in-12, est due aux soins de M. *Philippe* qui l'enrichit d'une table géographique et d'un catalogue des éditions précédentes, et d'autres ornemens littéraires. *Doujat* le traduisit en françois, avec des Supplémens qui n'ont pas satisfait les gens de goût. On préfère à sa version celle de l'abbé *Paul*, publiée à Avignon en 1768, in-8° et in-12.

VELLERON, *Voy.* CAMBIS.

VELLUTELLO, (Alexandre) naquit à Lucques vers l'an 1519 et mourut dans la même ville sur la fin du XVIe siècle. Il composa sur les poésies du *Dante*, des *Commentaires* dont on fait cas en Italie et qui sont utiles pour en pénétrer le sens. On les imprima avec ceux de *Christophe Landini* à Venise, in-folio, en 1578. Il lut ensuite les ouvrages de *Pétrarque* et tout ce qu'on avoit écrit sur cet auteur célèbre. Il crut que le comté d'Avignon lui fourniroit des mémoires pour éclaircir l'histoire de sa vie et de ses ouvrages. C'est sur des recherches superficielles et sur des ouï-dire, qu'il composa la vie de *Pétrarque* et des Commentaires sur ses poésies. Ils ont été imprimés plusieurs fois. *Vellutello* est fort inexact, mais moins que ceux qui l'avoient précédé dans la même carrière. L'édition qu'on estime le plus de ses *Commentaires*, est celle de Venise, in-4°, 1545. On lui doit quelques autres ouvrages dans le même genre.

VELLY, (Paul-François) né près de Fismes en Champagne, entra dans la Société des Jésuites, et en étant sorti onze ans après, il se livra tout entier aux recherches historiques. Son *Histoire de France*, dont il n'a pu donner que 8 vol. publiés par *Dessaint* et *Saillant*, lui assigna un rang parmi nos historiens. Il s'est principalement proposé de remarquer les commencemens de certains usages, les principes de nos libertés, les vraies sources et les divers fondemens de notre droit public, l'origine des grandes dignités, l'institution des Parlemens, l'établissement des Universités, la fondation des Ordres Religieux ou Militaires; enfin, les découvertes utiles à la société. Son style, sans être d'une force et d'une élégance à se faire remarquer, est en général aisé, simple, naturel et assez correct. Il respire un air de candeur et de vérité qui plaît dans le genre historique. L'auteur commença à écrire dans le temps où l'on exigeoit du Clergé la déclaration de ses biens. « Il nous semble, dit *Palissot*, qu'entraîné par les circonstances, l'abbé *Velly* dissimule souvent les priviléges de ce corps avec une affectation trop marquée, et qu'en général il ne laisse échapper aucune occasion de leur porter quelque atteinte.

Il étoit cependant trop éclairé, pour ne pas sentir que ces anciens priviléges des grands corps dont l'origine se confond avec la monarchie, doivent être d'autant plus respectés, qu'ils sont en quelque sorte le dernier asile de nos libertés mourantes. » Un autre reproche qu'on peut lui faire, c'est d'avoir souvent copié l'*Essai sur l'Histoire générale* de *Voltaire*, non-seulement sans le citer, mais sans le soumettre, avant que de se servir de ce qu'il en empruntoit, à une critique exacte et judicieuse. L'abbé *Nonotte* dit que l'abbé *Velly* écrivit une fois à ce poëte historien, pour savoir en quel endroit il avoit puisé une anecdote curieuse, mais hasardée. — *Qu'importe*, lui répondit VOLTAIRE, *que l'anecdote soit vraie ou fausse? Quand on écrit pour amuser le Public, faut-il être si scrupuleux à ne dire que la vérité?* Cette réponse citée par l'abbé *Nonotte*, est assez conforme à la façon dont *Voltaire* a rendu certains faits. Ce poëte a prouvé cependant qu'il n'avoit jamais eu aucune correspondance ni directe ni indirecte avec l'abbé *Velly*. Mais si cet historien n'avoit pas reçu de ses lettres, il avoit beaucoup lu ses livres, et ils l'ont quelquefois égaré. *Villaret* a continué avec succès l'ouvrage de l'abbé *Velly* jusqu'au seizième volume: (*Voy.* VILLARET.) L'abbé *Velly* mourut d'un coup de sang le 4 septembre 1759, à 48 ans. C'étoit un homme réglé dans sa conduite, sincère et solide dans l'amitié, ferme dans les vrais principes de la religion et de la morale, aimable dans le commerce de la vie. Il étoit même d'une gaieté singulière, présent que la nature fait rarement: il rioit presque toujours et de bon cœur. Cet écrivain s'étoit annoncé dans la littérature par une *Traduction* françoise de la Satire du docteur *Swift*, intitulée: *John Bull* ou *le Procès sans fin*, in-12. Elle roule sur la guerre terminée par le traité d'Utrecht.

VELSEN, (Gérard) *Voyez* FLORENT V comte de Hollande, n.° I.

VELSER, (Marc) *Voyez* WELSER.

VELTHUYSEN, (Lambert) *Velthuysius*, né à Utrecht en 1622, se fit recevoir docteur en médecine; mais il n'exerça jamais cette profession. Livré à l'étude de la philosophie et de la théologie, il défendit avec zèle les opinions de *Descartes* contre *Voëtius*, ridicule ennemi de ce grand philosophe. *Velthuysen* fut pendant quelques années dans la magistrature d'Utrecht; mais la chaleur avec laquelle il défendit les droits des magistrats aux assemblées ecclésiastiques, lui fit des ennemis qui trouvèrent le moyen de le déposséder. Il vécut depuis dans la retraite jusqu'à sa mort, arrivée en 1685, à 63 ans. Ses ouvrages ont été réunis en 2 vol. in-4.° Le premier contient plusieurs *Traités* théologiques; le second volume renferme différens écrits de philosophie, d'astronomie, de physique et de médecine.

VENANCE-FORTUNAT, (*Venantius Honorius Clementianus Fortunatus*) évêque de Poitiers, étoit né en Italie près de Tréviso. C'étoit un homme d'un esprit vif, d'une politesse agréable, d'un caractère doux et d'une

piété qui n'avoit rien de rebutant. Après avoir étudié à Ravenne, il alla à Tours. Ses talens et ses vertus le lièrent d'une étroite amitié avec *Grégoire* évêque de cette ville. La reine *Radegonde* l'ayant pris à son service en qualité de secrétaire, il donna des préceptes de politique à *Sigebert* qui en faisoit beaucoup de cas. *Fortunat* finit saintement ses jours vers 609, et l'on célèbre sa fête à Poitiers le 14 décembre. Nous ne parlerons pas des indignes soupçons que la méchanceté forma dans le temps au sujet de ses liaisons avec *Radegonde*. *Baillet* n'en fait mention dans la *Vie* de cette Sainte, que comme de bruits répandus par les ministres de Satan. Les monumens de la liaison de *Fortunat* avec *Radegonde* subsistent dans ses poésies. Il faut être bien injuste pour y voir autre chose que les preuves d'une société vertueuse et aimable, dont la religion et une confiance entière faisoient le lien. *Radegonde* faisoit de petits présens à *Fortunat*; il lui en envoyoit de son côté : c'étoit des fleurs, des fruits, du lait, de la crême, des pruneaux, des marrons. Ces présens qui font honneur à la frugalité Chrétienne de ce temps-là, étoient accompagnés par *Fortunat* de petites pièces de vers. *Agnès* abbesse de Sainte-Croix, monastère dans lequel *Radegonde* s'étoit retirée, entroit presque toujours dans ces amusemens. *Fortunat* avoit quelquefois l'honneur de manger avec la princesse et l'abbesse, qui avoient l'une et l'autre de l'esprit : elles l'engageoient à composer quelques petites Pièces, des *Impromptu* dont il reste quelques-uns dans les écrits du poëte. Prétendre autoriser les bruits que la malignité inventa dans le temps sur les pensées ingénieuses, sur les expressions vives et recherchées de deux ou trois pièces qu'on peut regarder comme de *très-jolis Madrigaux*, c'est ignorer, dit M. *du Radier*, jusqu'où la sécurité de l'innocence peut aller. D'ailleurs ces pièces sont accompagnées de beaucoup d'autres, où respirent le Christianisme le plus pur et la piété la plus consommée. Ajoutons que le mot d'*Amor* qu'emploie quelquefois *Fortunat*, offre un tout autre sens en françois qu'en latin, où cette expression ne désigne que l'amitié et la charité chrétienne. On a de lui un *Poëme* en quatre livres de la Vie de *St. Martin*, et d'autres ouvrages que le Père *Brower* publia en 1616, in-4.° *Venance-Fortunat* dit qu'il composa ce poëme, (qu'on trouve aussi dans le *Corpus Poëtarum*) pour remercier *St. Martin* de ce qu'il avoit été guéri d'un mal d'yeux par son intercession. Quoique cet ouvrage fasse plus d'honneur à sa piété qu'à son esprit, il y a, comme dans ses autres écrits, quelques pensées délicates et même quelques vers heureux; et dans les caractères qu'il trace, il sait dire beaucoup de choses en peu de mots. Ses Lettres en prose sont beaucoup plus obscures que ses vers. *Fortunat* semblable à quelques égards aux poëtes de tous les temps, encensa *Brunehaud* et *Childeric*. Il seroit difficile, dit l'abbé *Millot*, de citer un plus grand abus de la poésie.

VENCE, (Henri-François de) prêtre, docteur de Sorbonne, prévôt de l'église primatiale de

Nancy, conseiller d'état de *Léopold* duc de Lorraine et précepteur de ses enfans, se fit un nom par l'édition qu'il donna des *Commentaires* du P. *de Carrières*, à Nancy, 1738–1743. L'abbé *de Vence* y ajouta six vol. d'*Analyses et Dissertations sur l'ancien Testament*, et 2 vol. d'une *Analyse* ou *Explication des Pseaumes*. Dom *Calmet* estimoit beaucoup ces *Dissertations*. Elles sont savantes, solides et écrites avec netteté. L'auteur avoit bien médité les livres saints, et ses lumières s'étendoient à plusieurs sciences. Il mourut à Nancy le 1er novembre 1749. *Rondet* a inséré la plupart de ces *Dissertations* dans l'édition qu'il a donnée de la *Bible*, en latin et en françois, Avignon, 1767–1773, 17 vol. in-4°; ce qui a donné lieu de désigner quelquefois cette Bible sous le nom de la *Bible de l'abbé de Vence*, aujourd'hui plus connue sous le nom de *Bible d'Avignon*.

VENCESLAS, *Voyez* WENCESLAS.

I. VENDÔME, (César duc de) fils de *Henri IV* et de *Gabrielle d'Estrées*, mort en 1665, fut gouverneur de Bretagne, chef et surintendant de la navigation. Le duché de Vendôme, ancien apanage d'une branche de la maison de *Bourbon*, ayant été réuni à la couronne dans la personne de *Henri IV*, ce prince le donna à son fils qu'il chérissoit, et comme le fruit de ses amours, et comme l'héritier de son courage. Voici la suite généalogique de la famille ducale de *Vendôme*. *César* eut trois enfans de son mariage avec la fille de *Philippe-Emmanuel de Lorraine* duc *de Mercœur* : I. *Louis*, mort en 1669, qui épousa *Laure Mancini*, morte en 1657, après lui avoir donné deux fils, *Louis-Joseph* et *Philippe* qui suivent, morts l'un et l'autre sans postérité. II. *François* duc DE BEAUFORT, dont nous avons parlé sous ce dernier mot, dans un article particulier. III. *Isabelle*, mariée à *Charles-Amédée* duc *de Nemours*, mort en 1664.

II. VENDÔME, (Louis-Joseph duc de) arrière-petit-fils de *Henri IV*, étoit fils de *Louis* duc *de Vendôme*, et de *Laure Mancini* nièce du cardinal *Mazarin*. Après la mort de son épouse il obtint la pourpre Romaine, et devint légat *à latere*. *Louis-Joseph* son fils, né le 1er juillet 1654, fit sa première campagne à dix-huit ans en Hollande, où il suivit *Louis XIV* en qualité de volontaire. Il se signala à la prise de Luxembourg en 1684, de Mons en 1691, de Namur l'année suivante, au combat de Steinkerque et à la bataille de la Marsaille. Après avoir passé par tous les grades comme un soldat de fortune, il parvint au généralat et fut envoyé en Catalogne, où il gagna un combat et prit Barcelone en 1697. Le roi le nomma en 1702 pour aller commander en Italie, à la place de *Villeroy* qui n'avoit essuyé que des échecs. *Vendôme* parut, et nous eûmes des avantages. Il remporta deux victoires sur les Impériaux à Santa-Vittoria et à Luzara, fit lever le blocus de Mantoue, chassa les Impériaux de Seraglio, s'avança dans le Trentin et y prit plusieurs places. La défection du duc de Savoie l'ayant obligé de marcher vers le Piémont, il se rendit maître d'Ast, de Verceil,

d'Ivrée,

d'Ivrée, de Verrue, après avoir défait l'arrière-garde du duc près de Turin, le 7 mai 1704. Il battit le prince *Eugène* à Cessano en 1705, et le comte *de Reventlau* à Calcinito en 1706. Il étoit sur le point de se rendre maître de Turin, lorsqu'on l'envoya en Flandre pour réparer les pertes de *Villeroy*. Après avoir tenté vainement de rétablir les affaires, il passa en Espagne, et y porta son courage et son bonheur. Les grands délibérèrent sur le rang qu'ils lui donneroient. *Tout rang m'est bon*, leur dit-il : *je ne viens pas vous disputer le pas, je viens sauver votre Roi.* Il le sauva effectivement. *Philippe V* n'avoit plus ni troupes ni général ; la présence de *Vendôme* lui valut une armée : son nom seul lui attira une foule de volontaires. On n'avoit point d'argent ; les communautés des villes, des villages, des religieux, en fournirent. Un esprit d'enthousiasme saisit la nation. Le duc *de Vendôme* profitant de cette ardeur, poursuit les ennemis, ramène le roi à Madrid, oblige les vainqueurs de se retirer vers le Portugal, passe le Tage à la nage, fait prisonnier *Stanhope* avec cinq mille Anglois, atteint le général *Stahremberg*, et le lendemain (10 décembre 1710) remporte sur lui la célèbre victoire de Villaviciosa. Cette journée affermit pour jamais la couronne d'Espagne sur la tête de *Philippe V*. On prétend qu'après la bataille, ce roi n'ayant point de lit, le duc *de Vendôme* lui dit : *Je vais vous faire donner le plus beau lit sur lequel jamais Souverain ait couché ;* et il fit faire un matelas des étendards et des drapeaux pris sur les ennemis. *Vendôme* eut, pour prix de ses victoires, les honneurs de prince du Sang. *Philippe V* lui dit : *Je vous dois la couronne !... Vendôme* qui avoit des jaloux, quoiqu'il ne méritât que des amis, lui répondit : *Votre Majesté a vaincu ses ennemis, j'ai vaincu les miens....* *Louis XIV* s'écria en apprenant la nouvelle de cette victoire : *Voilà ce que c'est qu'un homme de plus !* Il écrivit tout de suite au général victorieux, une lettre remplie des expressions les plus honorables. Un officier général eut la lâche imprudence de dire que de tels services doivent être récompensés d'une autre manière. *Vous vous trompez*, réplique vivement VENDÔME, *les hommes comme moi ne se payent qu'en paroles et en papiers. Philippe V* combla *Vendôme* des marques de sa reconnoissance. Il le déclara premier prince de son Sang, et préleva 500 mille livres sur ses trésors arrivés récemment de l'Amérique, pour les lui offrir. SIRE, dit VENDÔME, *je suis sensible à votre générosité ; mais je vous supplie de faire distribuer cet or à ces braves Espagnols dont la valeur vous a conservé en un jour tant de royaumes. Philippe* le traita en ami. Il lui parloit de même. Il lui disoit un jour : *Il est surprenant qu'étant le fils d'un père dont le genie étoit borné, vous ayez d'aussi grands talens militaires. — Mon esprit*, répondit VENDÔME, *vient de plus loin.* Il vouloit dire de *Henri IV*. Ce grand général continuoit de chasser les Impériaux de plusieurs postes qu'ils occupoient encore en Catalogne, lorsqu'il mourut le 11 juin 1712, à Tignaros, d'une indigestion, à 58 ans. *Phi-*

lippe V voulut que la nation Espagnole prit le deuil : distinction qui étoit encore au-dessous de ce qu'il méritoit. Il fut enterré au monastère de l'Escurial, dans le tombeau des infans et infantes d'Espagne. Le duc *de Vendôme*, arrière-petit-fils de *Henri IV*, étoit, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, intrépide comme lui, doux, bienfaisant, sans faste ; ne connoissant ni la haine, ni l'envie, ni la vengeance. Il n'étoit fier qu'avec des princes ; il se rendoit l'égal de tout le reste. Père des soldats, ils auroient donné leur vie pour le tirer d'un mauvais pas, lorsque son génie ardent l'y précipitoit. A Cassano, ayant remarqué un soldat d'une bravoure extraordinaire, il fut après le combat le trouver dans sa tente et lui donna cinquante louis. Il ne méditoit point ses desseins avec assez de profondeur, il négligeoit trop les détails, et laissoit périr la discipline militaire. Il comptoit trop peut-être sur cette voix secrète qui nous avertit souvent à propos de ce que nous devons faire ou tenter. Il disoit plaisamment, que dans la marche des armées il avoit souvent examiné les querelles entre les mulets et les muletiers, et qu'à la honte de l'humanité la raison étoit presque toujours du côté des mulets. Sa mollesse le mit plus d'une fois en danger d'être enlevé ; mais un jour d'action il réparoit tout par une présence d'esprit et par des lumières que le péril rendoit plus vives. Ce désordre et cette négligence qu'il portoit dans les armées, il l'avoit à un excès surprenant dans sa maison et sur sa personne même. A force de haïr le faste, il en vint à une malpropreté cynique dont il n'y a point d'exemple. Tous ses gens étoient en possession de le voler. Il répondit à un de ses domestiques fidelles qui lui dénonçoit les friponneries d'un de ses camarades : *Eh bien ! laisse-le faire, et vole-moi comme lui.* Son désintéressement, la plus noble des vertus, devint en lui un défaut qui lui fit perdre par son dérangement beaucoup plus qu'il n'eût dépensé en bienfaits. Cependant il fut bienfaisant. La Provence dont il obtint le gouvernement, lui offrit une bourse de mille louis. *Non*, dit-il, *les Gouverneurs sont faits pour représenter aux Rois la misère des peuples. Je ne puis accepter un présent qui, quoique volontaire, seroit onéreux au pays.* Le maréchal *de Villars* auquel on fit la même offre, ne jugea pas à propos de la refuser ; et lorsqu'on lui rappela la générosité de *Vendôme* dans la même occasion. *Ah !* dit-il, *M. DE VENDÔME étoit un homme inimitable.* Le duc *de Vendôme* avoit épousé en 1710 une des filles du prince *de Condé* dont il n'eut point d'enfans, et qui mourut en 1718. Le chevalier *de Bellerive* a donné l'*Histoire* de ses Campagnes, Paris, 1714, in-12.

III. VENDOME, (Philippe de) grand-prieur de France et frère du précédent, naquit à Paris le 23 août 1655. Il se signala d'abord sous le duc *de Beaufort* son oncle, qu'il accompagna à son expédition de Candie. Il suivit ensuite *Louis XIV*, en 1672, à la conquête de la Hollande, et se distingua au passage du Rhin, aux siéges de Maestricht, de Valencienne et de

Cambrai, à la bataille de Fleurus, à celle de la Marsaille où il fut blessé, et en plusieurs autres occasions. Elevé au poste de lieutenant général en 1693, il eut en 1695 le commandement de la Provence, à la place du duc *de Vendôme* son frère qui passoit en Catalogne. Il le suivit quelque temps après, et il se montra un héros au siége de Barcelone en 1697, et à la défaite de Dom *François de Velasco* vice-roi de Catalogne. Dans la guerre de la succession il fut envoyé en Italie où il prit plusieurs places sur les Impériaux; mais après la bataille de Cassano, donnée le 16 août 1705, où il ne s'étoit point trouvé par un défaut de conduite, il fut disgracié. Il se retira à Rome après avoir remis la plupart de ses nombreux bénéfices. Le roi lui assigna une pension de 24000 livres. Après un voyage à Venise, il revint en France par les terres des Grisons. *Thomas Masner* conseiller de Coire le fit arrêter le 28 octobre 1710, (*en représailles*, disoit-il, *de ce que son fils étoit retenu prisonnier en France*,) et le fit passer sur les terres de l'empereur. L'ambassadeur de France en Suisse se plaignit de cette insulte faite par un particulier à un prince du Sang. Les Grisons firent le procès à *Masner* qui s'étoit sauvé en Allemagne; et ils le condamnèrent à mort par contumace en 1712. Le grand-prieur élargi revint en France et s'y livra à tous les plaisirs; il aimoit sur-tout ceux de l'esprit; et sa cour étoit composée de ce qu'il y avoit de plus délicat et de plus ingénieux à Paris. (*Voy.* CAMPISTRON, CHAULIEU, PALAPRAT.) Les Turcs ayant menacé Malte en 1715, il vola à son secours et fut nommé généralissime des troupes de la Religion. Mais le siége de cette isle n'ayant pas eu lieu, il revint en France au mois d'octobre de la même année. Il se démit du grand-prieuré en 1719, prit le titre de *Prieur de Vendôme*, et mourut à Paris le 24 janvier 1727, à 72 ans. Les deux frères se ressembloient parfaitement dans leurs vertus et dans leurs défauts. En peignant l'un nous avons tracé le portrait de l'autre. En lui finit la postérité des ducs *de Vendôme*, descendans de *Henri IV*.

VENDOME, *Voy.* I. GEOFFROI *et* MATTHIEU, n.° III.

I. VENEL, (Magdeleine de Gaillard de) sœur de *Gaillard de Lonjumeau* évêque d'Apt, d'une ancienne famille de Provence, (*Voyez* GAILLARD) naquit à Marseille le 24 janvier 1620. Elle épousa à l'âge de 16 ans, *Venel* d'abord conseiller au parlement de Provence, ensuite maître des requêtes du palais de la reine et conseiller d'état. Ayant mérité la confiance d'*Anne d'Autriche*, cette princesse lui fit, en 1648, don des Glacières de Provence qui appartenoient au domaine, et lui accorda le privilége exclusif de faire débiter la glace par bureau dans toute cette province; ce qui lui valoit 20,000 livres de rente. Elle eut beaucoup de part à la rupture de *Louis XIV* avec Mlle *Mancini* qu'elle conduisit à Rome lorsqu'elle eut épousé le connétable *Colonne*. Elle devint ensuite dame de la reine et sous-gouvernante des ducs *de Bourgogne*, *de Berri* et *d'Anjou*. Elle

mourut au château de Versailles le 24 novembre 1687, à 67 ans. C'étoit une femme d'un caractère ferme, pleine d'esprit, de jugement et de vertu.

II. VENEL, (Gabriel-François) né à Pézenas en 1723, se distingua dans la profession de médecin et emporta au concours en 1758 une chaire de médecine à Montpellier. Dès 1753 il avoit été nommé inspecteur général des eaux minérales de France. Il travailla pendant plusieurs années à l'analyse de ces eaux avec M. *Bayen* artiste célèbre qui fut chargé de la partie manuelle des opérations. *Venel* prouva par son travail qui exigea beaucoup de courses, qu'il étoit habile observateur et chimiste éclairé. Il se préparoit à faire de nouveaux voyages pour continuer ses observations, lorsqu'il mourut à Montpellier en 1776, à 53 ans. On a de lui : I. *Examen des Eaux minérales de Passi*, Paris, 1755. II. *Instructions sur l'usage de la Houille*, Avignon, 1775, gros vol. in-8°, avec figures. Les états de la province de Languedoc l'avoient chargé d'examiner la nature, les propriétés et les usages de la houille ; ce Livre contient le résultat de ses opérations : il y prouve que la houille ne nuit pas à la santé, conformément à l'expérience de ceux qui en font un usage constant. III. *Analyse des Eaux de Seltz*, dans les Mémoires de l'académie des Sciences. IV. *Aquarum Galliæ mineralium Analysis*, manuscrit, en 2 vol. in-4° : c'est le fruit de ses recherches et de ses courses. V. Une *Matière médicinale*, en 2 vol. in-8° : ouvrage posthume. VI. Les articles qu'il a fournis sur cette science, aux éditeurs de l'*Encyclopédie*, sont nombreux et en général fort bien faits ; mais l'auteur ne se défendoit pas assez de l'esprit systématique. C'étoit un homme d'une imagination vive, qui avoit des vues nouvelles et le coup d'œil prompt, mais pas toujours sûr. Il s'éleva plusieurs fois et avec raison, contre l'assemblage informe de remèdes qu'ont formé plusieurs pharmacopoles : assemblage qui empêche de constater la vertu de chacun en particulier. Il comparoit les médecins entichés de cette *Poly-Pharmacie*, à *Arlequin* ordonnant une charretée de foin à un malade, « dans l'espérance que sur la grande quantité des herbes qui la composent, il s'en trouvera quelqu'une appropriée à la maladie. » *Voy.* son *Eloge Historique*, Grenoble, 1777, in-8.°

VENERONI, (Jean) né à Verdun, s'appeloit *Vigneron* : mais comme il avoit étudié l'italien et qu'il vouloit en donner des leçons à Paris, il se dit *Florentin* et il *italianisa* son nom. La clarté de ses principes lui procura beaucoup d'écoliers. Il est un des auteurs qui ont le plus contribué dans le 17ᵉ siècle, à répandre en France le goût de la littérature italienne. Ses ouvrages sont : I. *Methode pour apprendre l'Italien*, Paris, 1770, in-12. Cette Grammaire dont on a fait plusieurs éditions en différens formats, est claire, mais un peu prolixe. On prétend que ce livre n'est point de lui, mais du fameux *Roselli* dont on a imprimé les Aventures en forme de roman. A son passage en

France, il alla prendre un dîner chez *Veneroni*, qui ayant vu qu'il raisonnoit juste sur la langue italienne, l'engagea à faire une Grammaire, pour laquelle il lui donna cent francs. *Veneroni* ne fit qu'y ajouter quelque chose à son gré et la donna sous son nom. II. *Dictionnaire Italien-François et François-Italien*, 1768, in-4.° Il a été effacé par celui de M. l'abbé *Alberti* qui est à la fois plus clair et plus abondant. III. *Fables choisies*, avec la Traduction italienne de cet auteur. On en a une édition avec une Version allemande et des figures, Augsbourg, 1709, in-4.° IV. *Lettres de Loredano*, traduites en françois. V. *Lettres du Cardinal* BENTIVOGLIO, traduites de même. Son style est plus facile que pur.

I. VENETTE, (Jean Fillions de) né à Compiegne en Beauvoisis, fut Carme de la place Maubert à Paris, et publia vers l'an 1340, un Poëme de quarante mille vers, intitulé: le *Roman des trois Maries*. Il a été imprimé en 1473, in-4°, et est devenu très-rare. Il commence avec l'origine du monde, et finit à la mort de la Vierge. C'est la production la plus singulière de ce siècle d'ignorance et de mauvais goût. — Un autre VENETTE, cité par *la Curne* de *Sainte-Palaye*, a été l'un des continuateurs de la *Chronique* de *Guillaume de Nangis*.

II. VENETTE, (Nicolas) docteur en médecine, né en 1633, mourut en 1698, âgé de 65 ans, à la Rochelle sa patrie. Il avoit étudié à Paris sous *Gui Patin* et *Pierre Petit*; et après avoir voyagé en Italie et en Portugal, il s'étoit retiré dans son pays natal, où il se consacra tout entier à l'exercice de la médecine. On a de lui divers ouvrages: I. *Traité du Scorbut*, la Rochelle, 1671, in-12. II. *Traité des Pierres qui s'engendrent dans le corps humain*, Amsterdam, 1701, in-12. III. *Tableau de l'Amour Conjugal*, etc. 2 vol. in-12, avec figures. Cet ouvrage est celui qui a donné le plus de renommée à son auteur; mais la lecture en est dangereuse pour les jeunes personnes, parce qu'il est rempli d'histoires indécentes, propres à porter la corruption dans les cœurs des jeunes gens. L'auteur s'étoit caché sous le nom de *Salonici* dans la première édition, et eût bien fait de cacher son ouvrage avec son nom. Un auteur moderne l'a pillé pour en faire un réchauffé qui ne vaut pas mieux. IV. *Traité du Rossignol*, Paris, 1697, in-12. *Venette* aimoit les matières singulières, et avoit des connoissances variées.

VENIERO, (Dominique) noble Vénitien, mort en 1581, se distingua parmi les poëtes Italiens de son temps. Ses poésies ont été d'abord imprimées dans les Recueils de *Dolce* et de *Ruscelli*, et depuis à Bergame en 1750, in-8°, avec celles de *Louis* et *Maffée Veniero* ses neveux. *Dominique* étoit frère de *Jérôme*, *François* et *Louis*, connus ainsi que lui par divers ouvrages en prose et en vers. *Louis* déshonora sa plume par un Poëme d'une licence effrénée, en trois chants, intitulé: La *Puttana errante*; à la suite duquel en est un autre non moins obscène, en un seul chant, qui a pour titre: *Il Trent'uno*; le tout imprimé à Venise en 1531,

in-8.° Ces deux productions infames ont été mal-à-propos attribuées à l'*Aretin* par quelques bibliographes ; et calomnieusement à *Maffée Veniero* archevêque de Corfou fils de ce même *Louis*, par un éditeur Protestant qui les fit imprimer à Lucerne en 1651 : imputation aisée à détruire, car ce prélat n'étoit pas encore né en 1581, lorsque son père les mit au jour. *Louis Veniero* mourut en 1550.

VENIUS, (Othon) peintre de Leyde, naquit en 1556. Il fut envoyé à Rome avec des lettres de recommandation qui le firent bien accueillir. Il travailla dans cette ville sous *Fréderic Zuccharo*, et consulta l'antique et les tableaux des excelleus peintres modernes, pendant sept ans qu'il demeura en Italie, où il fit plusieurs beaux ouvrages. L'empereur, le duc de Bavière et l'électeur de Cologne occupèrent ensuite tour-à-tour son pinceau. *Venius* s'étant retiré à Anvers, orna les églises de cette ville de plusieurs magnifiques tableaux. Enfin, ce peintre fut appelé par l'archiduc *Albert* à Bruxelles, et nommé intendant de la monnoie. *Louis XIII* roi de France voulut l'avoir à son service ; mais l'amour de son pays lui fit refuser les offres de ce monarque. *Venius* avoit une grande intelligence du clair-obscur ; il mettoit beaucoup de correction dans son dessin, et jetoit bien ses draperies ; ses figures ont une belle expression ; il est gracieux dans ses airs de tête ; enfin l'on remarque dans ses tableaux une veine facile et abondante, réglée par un jugement sain et éclairé. On estime singulièrement son *Triomphe de Bacchus*, et la *Cène* qu'il peignit pour la cathédrale d'Anvers. *Venius* mourut à Bruxelles en 1634, laissant deux filles qui ont aussi excellé dans la peinture. Il a illustré sa plume aussi bien que son pinceau, par divers *Ecrits* qu'il a enrichis de figures et de portraits dessinés par lui-même. Ses ouvrages sont : I. *Bellum Batavicum cum Romanis, ex Cornelio Tacito*, 1612, in-4°, avec 36 figures gravées par *Tempesta*. II. *Historia Hispanica Septem infantium Laræ, cum iconibus*. *Lara* est le nom d'une illustre famille d'Espagne. III. *Conclusiones Physicæ et Theologicæ, notis et figuris dispositæ*, Leyde. IV. *Horatii Flacci emblemata, cum notis*, 1607, in-4°, réimprimés à Bruxelles chez *Foppens* en 1683, avec des notes en latin, italien, françois et flamand. Cet ouvrage a encore été imprimé à Paris en 1646, sous le titre d'*Instruction et devoirs d'un jeune Prince*, et dédié à *Louis XIV* encore jeune, par *Tancrède de Gomberville* : ce plagiat n'ayant pas d'abord été découvert, l'éditeur reçut un beau présent. V. *Amorum emblemata*, 1608, in-4.° VI. *Vita S. Thomæ Aquinatis*, 32 *iconibus illustrata*. VII. *Amoris divini emblemata*, 1615, in-4.° VIII. *Emblemata ducenta*, Bruxelles, 1624, in-4.° Le célèbre *Rubens* fut son élève. *Gilbert* et *Pierre* VENIUS ses frères s'appliquèrent, l'un à la gravure, l'autre à la peinture, et s'y distinguèrent.

VENTADOUR, *Voyez* MOTHE-HOUDANCOURT, *et* V. ROHAN.

VEN-TI, empereur de la Chine, étudia l'astronomie, et prédit les éclipses qu'il fit regarder comme des présages de malheur. On conserve de cet empereur une déclaration dans laquelle il reconnoit que le ciel annonce sa vengeance par l'interruption de la lumière des astres. Il ordonne en conséquence qu'on l'avertisse de toutes les fautes qu'il peut commettre, afin qu'en les évitant les astres ne souffrent aucune éclipse.

VENTIDIUS-BASSUS, Romain de basse naissance, fut d'abord muletier. Il se retira de l'obscurité par son courage. Il brilla tellement sous *Jules-César* et sous *Marc-Antoine*, qu'il devint tribun du peuple, préteur, pontife, et enfin consul. Il vainquit les Parthes en trois grandes batailles, et en triompha l'an 38 avant Jésus-Christ. Sa mort fut un deuil pour Rome, et ses funérailles furent faites aux dépens du public.

VENTIMIGLIA, (*Marianus*) Carme, de Naples, se distingua dans son ordre par ses vertus et sa science, et devint prieur général le 29 mai 1762. On a de lui: *Historia Chronologica Priorum Generalium ordinis B. Mariæ de Monte Carmelo*, Naples, 1773, in-4°, avec figures. L'auteur y donne un Abrégé de la vie de chaque général de son ordre, depuis *St. Berthold* fondateur de de l'ordre vers 1145, et un Précis des choses mémorables arrivées sous leur gouvernement. Il y règne beaucoup d'érudition; le style en est net et coulant. L'auteur mourut peu après la publication de cet ouvrage.

VENTKLER, (Michel) célèbre imprimeur du 16ᵉ siècle, publia sept éditions depuis 1477 jusqu'en 1486. La dernière est *Gasparini Pergamensis epistolæ*, in-4°, sans date, ni nom d'imprimeur.

VENTURA, (Dom) professeur d'architecture et directeur de l'École à Madrid, est mort en 1786. Il réunissoit les connoissances d'un savant aux talens d'un artiste, et a contribué beaucoup à faire fleurir l'architecture en Espagne.

VÉNUS, (Mythol.) déesse de l'Amour, des Graces et de la Beauté. Le Paganisme n'ayant point été renfermé dans une seule contrée, il n'est pas étonnant qu'il se trouve tant de variété touchant le nom, l'origine et l'histoire de cette divinité. Partout on reconnoissoit une divinité qui présidoit à la propriété qu'ont presque tous les êtres, animaux, plantes, de reproduire leurs semblables. Mais les Latins l'appeloient *Vénus* et les Grecs *Aphrodite*. Ici, elle étoit née de l'écume de la mer; ailleurs, elle étoit fille de *Jupiter* et de *Dioné*. Il est même arrivé que les histoires que l'on publioit de la *Vénus* d'un pays, ont été attribuées aussi dans la suite à la divinité à qui on donnoit ailleurs les mêmes fonctions. *Cicéron* (au 3ᵉ livre de la *Divinité des Dieux*) dit que la *Vénus* la plus ancienne étoit fille du *Ciel* et de la déesse du *Jour*; *CŒLO ET DIE NATA*, « Il y a, dit-il, en Élide un temple de cette *Vénus*. La seconde *Vénus*, poursuit-il, a été formée de l'écume de la mer; c'est d'elle et de *Mercure* qu'on dit que

le second *Cupidon* est né. La troisième est née de *Jupiter* et de *Dioné :* c'est elle qui fut la femme de *Vulcain ;* et c'est d'elle et de *Mars* qu'est né *Antéros*. La quatrième *Vénus* est fille de la déesse *Syrie* et de *Tyrus ;* elle est appelée *Astarté :* c'est elle qui épousa *Adonis....»* Il y avoit aussi une *Vénus* celeste, déesse de l'amour pur ; et une *Vénus* qu'on appeloit *Venus populaire*, déesse de l'amour charnel ; et enfin *Vénus Apostrophia*, d'un mot grec qui signifie *détourner*, parce qu'elle détournoit les cœurs de toute impureté. La *Vénus* née de la mer est appellée *Vénus Marine*. *Hésiode* dit qu'elle fut produite par le sang qui découla de la plaie que *Saturne* fit à son père *Cœlus* en le frappant avec sa faux, et que ce sang mêlé avec l'écume de la mer forma cette déesse qui parut aussitôt sur une conque marine avec tout l'éclat de la beauté. C'est de l'écume de la mer que les Grecs l'appelèrent *Aphrodite*. Dès qu'elle fut descendue à terre, les fleurs naquirent sous ses pas, les Amours voltigèrent autour d'elle, et les Zéphyrs par leurs douces haleines rafraichissoient l'air qu'elle respiroit. Dès qu'elle eut vu le jour, les *Heures* l'emportèrent avec pompe dans le ciel, où tous les dieux la trouvèrent si belle qu'ils la nommèrent *Déesse* de l'Amour. *Vulcain* l'épousa, parce qu'il avoit forgé des foudres à *Jupiter* contre les Géans. Cette déesse ne pouvant souffrir son mari qui étoit d'une laideur horrible, eut une infinité de courtisans, entr'autres *Mercure*, *Mars*, etc. *Vulcain* l'ayant surprise avec ce dernier, entoura l'endroit d'une petite grille imperceptible et appela ensuite tous les dieux qui se moquèrent de lui. Elle en eut *Cupidon* et aima dans la suite *Adonis*. Elle épousa aussi *Anchise* prince Troyen, dont elle eut *Enée* pour qui elle fit faire des armes par *Vulcain*, lorsque ce prince alloit fonder un nouvel empire en Italie. Cette déesse avoit une ceinture qui inspiroit si infailliblement de la tendresse, que *Junon* la lui emprunta pour se faire aimer de *Jupiter*. *Vénus* étoit toujours accompagnée des graces, des ris, des jeux, des plaisirs et des attraits. *Pâris*, devant qui elle se montra dans toute sa beauté, lui donna la pomme que *Junon* et *Pallas* disputoient avec elle, et que la *Discorde* avoit jetée sur la table aux noces de *Thétis* et de *Pélée*. Elle présidoit à tous les plaisirs, et ses fêtes se célébroient par toutes sortes de débauches. On lui bâtit des temples par-tout. Les plus célèbres étoient ceux d'Amathonte, de Lesbos, de Paphos, de Gnide, de Cythère et de Chypre. Elle voulut que la colombe lui fût consacrée. (*Voy.* PERISTÈRE.) On la représente ordinairement avec *Cupidon* son fils, sur un char trainé par des pigeons ou par des cygnes ou des moineaux, et quelquefois montée sur un bouc. *Cicéron* prétend dans son *Traité de la nature des Dieux*, que le mot de *Vénus* est dérivé de *Venire*, parce que la déesse des Graces va à tout le monde. Cette étymologie paroit un peu forcée. On a donné le nom de *Vénus* à l'une des trois planètes inférieures désignée communément par l'étoile du matin ou l'étoile du soir ou du berger. Les Romains l'appeloient *Lucifer* lorsqu'elle précédoit le

soleil, et *Hesperus* ou *Vesper* lorsqu'elle le suivoit. La statue appelée la *Vénus* de *Médicis*, l'un des plus beaux ouvrages sortis des mains de l'art, fut embarquée à Palerme dans le courant de l'an 10 pour être transportée en France.

VENUSIUS, *Voyez* CARTISMANDA.

VÉNUSTI, (Marcel) peintre, né à Mantoue, fut élève de *Perrin del Vagn* et ami de *Michel-Ange*. Il copia pour le duc de Parme le beau tableau du *Jugement dernier* par celui-ci. *Vénusti* étoit habile dans le dessin et le coloris, et très-laborieux. On trouve beaucoup de ses ouvrages en Espagne et à Rome où il mourut vers la fin du 16ᵉ siècle.

I. VÉNUTI, (Rudolfino) garde du cabinet des Antiques du Vatican, mort en 1762, étoit profondément versé dans les connoissances relatives aux médailles et aux monumens anciens. On a de lui : I. *Antiqua numismata maximi moduli*, Romæ, 1739, 2 vol. in-fol., figures. C'est une savante notice des médailles transportées du cabinet du cardinal *Albani* dans la bibliothèque du Vatican. II. *Collectanea Antiquitatum Romanarum*, Rome, 1736, in-folio, fig. III. *Numismata Imperatorum prestantiora à Martino V ad Benedictum XIV*, Rome, 1744, in-4.°

II. VÉNUTI, (l'abbé Philippe) fut envoyé en France par les chanoines de Saint-Jean de Latran, pour administrer les revenus de l'abbaye de Clérac donnée par *Henri IV* à ce chapitre. Il y plut par ses manières caressantes, son honnêteté, son esprit, et fut très-lié avec le président *de Montesquieu*. Quoiqu'il ne fût pas un poëte bien distingué, il a traduit en vers italiens le *Télémaque*, 2 vol. in-4°; le poëme de *la Religion* de *Racine*; et la *Didon* de *Pompignan*.

VERAN, *Voyez* SALONIUS.

VERARDO, (Charles) né à Césène dans la Romagne en 1440, mort le 13 décembre 1500, à 60 ans, fut camérier et secrétaire des Brefs des papes *Paul II*, *Sixte IV*, *Innocent VIII* et *Alexandre VI*. On a de lui un ouvrage singulier, intitulé : *Historia Caroli* VERARDI *de urbe Granatâ, singulari virtute, felicibusque auspiciis* Ferdinandi *et* Elizabeth *Regis et Reginæ expugnatâ*, Romæ, 1493, in-4°, avec des figures assez belles. Cette histoire en forme de drame, est dans un goût burlesque ; ainsi elle mérite peu d'attention.

VERAZZANI, (Jean) gentilhomme Florentin, étoit au service de *François I* lorsqu'il découvrit en 1524 la Nouvelle France dans l'Amérique septentrionale. Il visita et examina soigneusement les côtes de cet immense pays, parvint jusqu'à Terre-Neuve et envoya au roi une relation détaillée de ses découvertes. On la trouve dans la Collection de *Ramusio* et dans l'*Histoire générale des Voyages*. *Ramusio* dit dans sa Préface, que *Verazzani* étant descendu dans son dernier voyage sur une des côtes de l'Amérique septentrionale pour observer le local, fut tué avec sa suite par les sauvages. Ces barbares firent rôtir leurs ca-

davres et les mangèrent à la vue des compagnons du célèbre navigateur qui étoient restés sur le vaisseau. Comme *Ramusio* ne marque point la date de ce malheureux événement, quelques historiens en doutent. On conserve à Florence, dans la bibliothèque de *Strozzi*, une Description cosmographique de toutes les côtes et de toutes les contrées que *Verazzani* avoit parcourues, et l'on y voit qu'il avoit voulu chercher par le nord un passage aux Indes orientales.

VERBRUGEN, (Gaspar-Pierre) peintre, mort à Anvers sa patrie en 1720, savoit grouper et colorier les fleurs avec beaucoup d'art; mais le goût du plaisir affoiblit son talent. Sa manière se rapproche davantage de celle de *Monnoyer* que de *Van-Huysum*. Il passa la plus grande partie de sa vie à la Haye, où la Société académique le reçut au nombre de ses membres et où il unit ses travaux à ceux de *Terwesten*. Celui-ci composoit des bas-reliefs que *Verbrugen* ornoit de fruits et de fleurs.

VERCINGETORIX, célèbre général Gaulois, fut d'abord proclamé roi des Arverniens, ensuite généralissime de la ligue formée contre *César* dans les Gaules, l'an 53 avant J. C. Quoique fort jeune encore, son activité, sa valeur et sa prudence le rendoient digne du commandement. Mais il s'écarta malheureusement du plan suivi jusqu'alors qui étoit de harceler l'armée Romaine plutôt que de la combattre. Il perdit une bataille; et s'étant enfermé dans la ville d'Alize, il fut obligé par la disette à se rendre à discrétion avec ses soldats: ils furent tous réduits en esclavage. *Vercingetorix*, ce brave défenseur de la liberté de son pays, fut conduit à Rome, où, après avoir orné le triomphe du vainqueur, on le jeta dans un cachot, et on le mit à mort l'an 47 avant J. C.

I. VERDIER, (Antoine du) seigneur de Vauprivas, né le 11 novembre 1544 à Montbrison en Forez, mort le 25 septembre 1600, à 56 ans, fut historiographe de France et gentilhomme ordinaire du roi. Il inonda le public de compilations, dont la moins mauvaise est sa *Bibliothèque des Auteurs François*, quoiqu'il n'y ait pas beaucoup de critique ni d'exactitude. Elle fut imprimée pour la première fois à Lyon en 1585. *Rigoley de Juvigni* en a donné une nouvelle édition, ainsi que de la *Bibliothèque de la Croix du Maine*, à Paris, 1772 et 1773, 5 vol. in-4.° Les notes du savant éditeur rectifient les erreurs de l'original et rendent ce livre nécessaire à ceux qui veulent connoître notre ancienne littérature. Je ne sais pas cependant si *Rigoley* n'auroit pas mieux fait de nous donner une Bibliothèque Françoise complète, que d'imprimer le fatras de *du Verdier*. Je dis fatras, parce qu'il a rempli son livre d'extraits longs et mal choisis des plus mauvais auteurs. Cet écrivain manquoit absolument de goût. Son style est insoutenable; outre les vices du terroir, la lecture des livres italiens et latins lui faisoit employer des mots extraordinaires qui gâtoient encore sa misérable diction françoise. Cependant il n'entendoit que médiocrement le latin, et quoiqu'il affectât

des tournures et des expressions grecques, à peine connoissoit-il cette dernière langue. Ce qui a fait donner la préférence à sa *Bibliothèque* sur celle de *la Croix du Maine*, c'est, 1.° Qu'il marque plus exactement les titres des livres, et la date et le lieu des éditions. 2.° Il indique les livres anonymes, la plupart très-rares et dont plusieurs nous auroient été inconnus sans lui: ce qui auroit peut-être été un médiocre inconvénient; car, qu'importe de savoir qu'un auteur oublié a donné un livre qui mérite de l'être? 3.° Il donne le Catalogue des ouvrages latins que chaque écrivain François a composés: chose à la vérité étrangère à son livre, mais qui peut avoir son utilité. — *Claude du Verdier* fils d'*Antoine*, avocat au parlement de Paris, chercha à se procurer du pain par sa plume. Il publia plusieurs Ouvrages mal accueillis, et il traîna une vie longue et obscure, après avoir dissipé les grands biens que son père lui avoit laissés. Il mourut en 1649, à 80 ans; il étoit savant, mais mauvais critique.

II. VERDIER, (N...) auteur peu connu du *Roman des Romans*, en 7 vol. in-8°; production aussi plate qu'insipide.

III. VERDIER, (César) chirurgien et démonstrateur royal à Saint-Côme à Paris, étoit né à Molières près d'Avignon. Ses leçons et ses cours d'anatomie lui attirèrent un grand nombre d'auditeurs; et il forma de bons disciples. Cet homme estimable vécut dans le célibat et fut toujours animé par une piété sincère et sans affectation. Plein de probité et de politesse, il cherchoit par ses égards à ne déplaire à personne. Il prononçoit volontiers ce mot qui étoit comme sa devise: *Ami de tout le monde;* mais cette amitié générale l'empêchoit de prendre quelquefois le parti de ses amis particuliers. *Verdier* mourut à Paris le 19 mars 1759. Il est auteur d'un excellent *Abrégé d'Anatomie*, Paris, 1770, 2 vol. in-12; et avec les Notes de *Sabatier*, 1775, 2 vol. in-8°, et des Notes sur l'*Abrégé de l'Art des Accouchemens*, composé par Mad. *Boursier du Coudray*. On a encore de lui, dans les *Mémoires* de l'académie de Chirurgie, des *Recherches* sur les hernies de la vessie; des *Observations* sur une plaie au ventre et sur une autre à la gorge.

I. VERDUC, (Laurent) chirurgien juré de Saint-Côme à Paris, étoit de Toulouse. C'étoit un homme plein de candeur et de charité. Il employa un grand nombre d'années à professer la chirurgie, et il est sorti de son école beaucoup de disciples habiles qui avoient profité de ses lumières et de son expérience. Ce fut en leur faveur que *Verduc* publia à Paris en 1689, son excellent traité intitulé: *La Manière de guérir par le moyen des bandages, les fractures et les luxations qui arrivent au corps humain.* Il y remonte jusqu'aux principes de la chirurgie et à l'histoire des Os. Cet ouvrage a été traduit en hollandois et imprimé à Amsterdam en 1691, in-8.° *Verduc* mourut à Paris en 1695.

II. VERDUC, (Jean-Baptiste) fils du précédent, docteur en médecine. confirma l'idée avantageuse qu'on avoit de sa science par l'ouvrage qu'il intitula: *Les Opérations de Chi-*

rurgie avec une Patholog[illegible] 1739, 3 vol. in-8.° Ce livre fut traduit en allemand et imprimé à Leipzig en 1712, in-4°, quoique sa *Pathologie* soit pleine d'hypothèses hasardées. Il avoit entrepris aussi un traité de l'*Usage des Parties*, dans lequel il vouloit expliquer les fonctions du corps par les principes les plus clairs. Mais étant mort sans achever ce Traité, *Laurent* VERDUC son frère mort en 1703, chirurgien de la Communauté de Saint-Côme, revit ce qu'il avoit fait, suppléa à tout ce qui manquoit, en fit un excellent ouvrage et le publia à Paris en 1696, en 2 vol. in-12. On a de ce dernier, *le Maître en Chirurgie* ou *la Chirurgie* de *Gui de Chauliac*, 1704, in-12.

VERDURE, (Nicolas-Joseph de la) né à Aire, mort à Douay en 1717, à 83 ans, étoit docteur de l'université de cette ville, premier professeur en théologie et doyen de l'église de Saint-Amé. C'étoit un homme d'un savoir profond et d'un désintéressement encore plus rare. L'illustre *Fénélon* l'honoroit de son amitié. On a de lui un *Traité de la Pénitence* en latin, dont la meilleure édition est de 1698.

VERDUSSEN, (Jean-Pierre) membre de l'académie de Peinture de Marseille, mort le 31 mars 1763, a été un des plus célèbres peintres dans le genre des batailles. Ses talens l'ayant attiré à la cour du roi de Sardaigne en 1744, il accompagna ce prince dans ses campagnes d'Italie, et immortalisa la gloire qu'il s'étoit acquise à Parme et à Guastalla. Rendu à la France depuis plus de 16 ans, après avoir parcouru diverses cours de l'Europe, il se fixa à Avignon et s'y signala par de nouveaux chefs-d'œuvre. La vivacité et le moëlleux de ses dernières productions l'emportèrent sur celles dont il avoit embelli l'Italie et l'Angleterre. — *Jean-Baptiste* VERDUSSEN fut un bibliographe renommé qui a travaillé à l'Histoire littéraire d'Anvers, où il étoit imprimeur au milieu du 18e siècle.

VERELIUS, (Olaüs) historien Suédois, mort vers 1680, a publié : I. *Runographia Scandica antiqua*, Upsal, 1675, in-fol. L'auteur qui avoit parcouru toute la Suède pour y découvrir les anciennes Inscriptions, avoue qu'elles ne répandent presque point de jour sur l'histoire ancienne de ces contrées. Il attribue l'invention des *Runes* ou caractères anciens du septentrion aux *Scaldes* premiers poëtes Danois. Il a observé que plus les monumens sont anciens, mieux ces caractères sont gravés. On les plaçoit tantôt de gauche à droite comme l'écriture latine, tantôt de droite à gauche comme l'hébreu, tantôt perpendiculairement. *Odin*, célèbre législateur du Nord, établit ses institutions avec les runes. L'usage s'en perdit vers l'an 1000, temps où *Olaüs* roi de Suède attribuant à ces caractères la difficulté qu'éprouvoit la religion Chrétienne à pénétrer dans ses états, assembla le sénat de son royaume pour convenir d'abolir les runes, d'y substituer les lettres latines et de brûler tous les écrits relatifs à l'idolâtrie. Ainsi disparurent ces caractères septentrionaux, et ce ne fut qu'en 1598 que *Jean Burée* savant Sué-

dois, les fit connoître et les étudia sur divers monumens antiques du Danemarck et de la Norwége. *Verelius* a suivi le travail commencé par *Burée* et l'a complété. *Voyez* MAGOG. II. *Historia Gothrici et Rolfonis, Westrogothiæ regum*, en langue gothique, avec une Traduction suédoise et des notes en latin, Upsal, 1664, in-4.° Ce célèbre commentateur a expliqué avec beaucoup d'érudition dans ces notes tout ce qui regarde la religion des anciens peuples du Nord. III. *Historia Hervaræ*, en langue gothique, avec une Version latine et de longues notes, Upsal, 1671, in-fol. IV. *Supplément* à l'Histoire précédente, Upsal, 1674, in-fol., etc.

VERELST, (Mlle) née à Anvers vers l'année 1680, reçut une éducation brillante. Elle parloit avec facilité plusieurs langues et jouoit de divers instrumens; mais ce fut sur-tout la peinture qu'elle cultiva avec plus de succès. Établie à Londres, elle a orné cette ville de ses ouvrages. Elle peignoit également bien le portrait et l'histoire, et dessinoit sur-tout avec beaucoup de correction les figures. La pureté de ses mœurs égala la beauté de son talent.

VEREMOND, *Voyez* BERMUDE.

VERGÈCE, (Ange) écrivoit si supérieurement le grec que *François Ier* l'appela en France pour lui copier plusieurs livres et lui écrire sur-tout un catalogue par ordre alphabétique de 540 volumes grecs. *Henri II* employa le talent de *Vergèce* à écrire le *Cynegeticon* ou poëme de la Chasse par *Oppien*, dont il fit présent à *Diane* de Poitiers. Ce beau manuscrit se trouve à la bibliothèque nationale. On dit que *Robert-Etienne* en fit imiter les caractères pour les superbes éditions qu'il publia.

VERGENNES, (Charles Gravier comte de) commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, chef du conseil royal des finances, ministre des affaires étrangères, mort à Versailles le 13 février 1787, à 68 ans, étoit d'une famille noble de Bourgogne. Sans avoir montré des talens éminens, il passoit pour honnête et grand travailleur. Son esprit actif et conciliant l'ayant fait connoître à la cour, il fut nommé en 1755 ambassadeur à Constantinople. Il trouva dans cette place importante de nombreuses difficultés à vaincre; mais il eut la gloire de les surmonter, et se concilia l'estime et la bienveillance non-seulement du roi et du grand Seigneur, mais encore des deux impératrices *Marie-Thérèse* et *Catherine II*. Il avoit le coup d'œil si juste que lorsque le duc *de Choiseul* lui écrivit pour le presser de faire déclarer la Porte contre la Russie, il lui répondit: *Je ferai armer les Turcs quand vous voudrez; mais je vous préviens qu'ils seront battus, et cette guerre aura une issue contraire à vos intentions, puisqu'elle rendra la Russie plus glorieuse et plus puissante.* Revenu à Paris, il fut envoyé en 1771 ambassadeur en Suède, et eut beaucoup de part à la révolution dont les monarques Suédois ont recueilli les fruits. Dès que *Louis XVI* fut sur le trône, il s'empressa de l'appeler auprès de lui en le plaçant en 1774 à la tête

du département des affaires étrangères, et en lui accordant la plus grande confiance pour le gouvernement intérieur du royaume. Sous son ministère, la France reprit dans les pays étrangers une considération politique d'autant plus solide, qu'elle étoit fondée sur les vertus et l'esprit de bienfaisance du comte *de Vergennes*. Son desir le plus vif et son zèle le plus ardent furent toujours de prévenir l'effusion du sang humain et d'accommoder les différends qui auroient pu amener la guerre. C'est à ce pacificateur des nations que l'Europe dut la paix de Teschen, celle de 1783 et l'accommodement des disputes entre l'empereur et la Hollande. C'est à lui que la France fut redevable du traité de commerce avec la Russie, fruit d'une sage politique. Celui qu'il avoit fait avec l'Angleterre et qui paroissoit d'abord si avantageux, n'a pas eu des suites aussi heureuses. Considéré comme ministre de l'intérieur du royaume, le comte *de Vergennes* joignit toujours à la sévérité pour lui-même de l'indulgence pour les autres; à l'opiniâtreté d'un travail souvent sec et fatigant, l'attention d'écrire de sa main des lettres pour consoler des amis ou secourir des malheureux. Donnant un accès libre et facile à tout le monde, il écoutoit favorablement tous ceux qui cherchoient à l'approcher. Il se montra toujours père tendre, bon époux, fidelle ami; et il ne chercha à se délasser de ses pénibles travaux qu'au sein d'une famille chérie ou avec des amis vertueux. Si sa vie fut à certains égards un modèle pour les hommes publics, sa mort leur offrit encore des leçons. Lorsqu'il eut reçu le Viatique, un de ses confrères s'étant approché de son lit, il lui dit : *Je viens de remplir un devoir que nous devons tous remplir, mais que nous devrions répéter plus souvent.* Plein du véritable esprit du christianisme, il avoit eu malgré ses talens la vertu qu'on appelle *modestie* dans le monde, et que la religion nomme *humilité*. Aussi avoit-il demandé, pour la pratiquer même après sa mort, d'être inhumé dans le cimetière de la paroisse sur laquelle il mourroit. Ses obsèques ne furent pas aussi modestes qu'il auroit voulu; une partie des ministres et des grands seigneurs de la cour assistèrent à son convoi les larmes aux yeux. Les divertissemens furent défendus à Versailles, et le roi le pleura. La France auroit partagé ses regrets, si le comte *de Vergennes* président du conseil des finances avoit mis plus d'ordre dans ce département. Mais les affaires étrangères et celles de l'intérieur du royaume, ne lui permirent pas de donner comme il le devoit toute son attention au trésor public, sans lequel cependant il n'y a point de bonne administration. On lui a reproché encore d'avoir fait une fortune qui prouveroit que le service du roi ne lui fut point inutile; mais ses richesses ont été un peu exagérées; et elles n'égaloient pas à beaucoup près celles de certains publicains qui en paroissant servir l'état n'ont contribué qu'à le dépouiller. On a publié l'an 10 un *Mémoire* historique et politique sur la Louisiane, un vol. in-8°, attribué à M. *de Vergennes*. Il a cherché à y prouver aux Espagnols que leur intérêt

bien entendu exigeoit qu'ils rendissent cette colonie à la France son ancienne métropole. Cet ouvrage est divisé en trois parties; et on a mis quelque doute que la dernière fût de ce ministre. Ce mémoire sur la Louisiane est suivi de quatre autres moins considérables sur la Corse, la Guyane, Saint-Domingue et l'Indostan.

VERGER DE HAURANE, (Jean du) naquit à Baïonne en 1581 d'une famille noble. Après avoir fait ses études avec le plus grand succès en France et à Louvain, il fut pourvu en 1620 de l'abbaye de Saint-Cyran (*ou plutôt* St-Siran, *Sirigannus*, selon l'abbé *Châtelain*) par la résignation de *Henri-Louis Châtaignier de la Roche-Posay* évêque de Poitiers dont il étoit grand vicaire. L'abbé *de Saint-Cyran* s'appliqua à la lecture des Pères et des Conciles, et crut y trouver le germe d'un nouveau système sur la Grace qu'il s'efforça d'inspirer à *Jansénius* et à un grand nombre de théologiens. Ce système n'étoit point de lui; il croyoit pouvoir après *Baïus* assigner un fil dans le labyrinthe de la Toute-puissance divine et de la liberté. Après la mort de *Jansénius*, l'abbé *de Saint-Cyran* inconsolable de la perte de son ami, tâcha de répandre sa doctrine ou plutôt ce qu'il croyoit être la doctrine des Pères. Paris lui parut le théâtre le plus convenable à son zèle. Il y fit usage de ses talens pour accréditer l'*Augustin* de l'évêque d Ypres. Son air simple et mortifié, ses paroles douces et insinuantes, son savoir, ses vertus, lui firent beaucoup de partisans. Des prêtres, des laïques, des femmes de la ville et de la cour, des religieux et sur-tout des religieuses, adoptèrent ses idées. Voici quelles étoient ces idées, suivant *Morenas* qui n'est que l'écho du P. *d'Avrigni*, d'*Abelli*, de *Collet*, qui ont tous écrit avec trop de passion sur l'abbé *de Saint-Cyran* pour que leur témoignage ne paroisse pas suspect. « Suivant la déposition de l'abbé *de Prières*, il disoit pouvoir marquer clairement l'époque de la destruction de l'Église dont Dieu même étoit l'auteur. Selon lui, il étoit aussi inutile de s'accuser des péchés véniels que la pratique en étoit nouvelle; que c'étoit un acte d'humilité qui pouvoit se faire à tout laïque. Il n'étoit pas plus nécessaire de marquer le nombre des péchés mortels ou les circonstances qui marquent l'espèce. La Confession n'étoit qu'une œuvre de surérogation. L'absolution n'étant qu'un signe qu'ils sont pardonnés, ne remettoit point les péchés. Il exigeoit, comme une disposition essentielle à la Confession, une contrition parfaite, et il vouloit que la satisfaction précédât l'absolution. Il trouvoit la Communion beaucoup plus propre à effacer les péchés que la Confession; et l'invocation du Saint-Nom de JÉSUS aussi efficace pour cet effet que la Communion. De tous les Sacremens, la Confirmation étoit celui dont il avoit la plus haute idée. Il la préféroit au Baptême, jugeoit ses effets plus vifs et plus prompts. Ce sacrement n'exigeoit point d'autre disposition, selon lui, que le Baptême : il vouloit qu'on pût le recevoir en demandant seulement pardon à Dieu des péchés mortels dont on s'étoit rendu cou-

pable. Il débitoit une infinité d'autres maximes qu'il croyoit également fondées sur l'antiquité; et méprisant souverainement les sentimens des théologiens qui lui étoient opposés, il disoit en savoir plus qu'eux. Il n'avoit pas plus de respect pour *St. Thomas* et pour le saint concile de Trente. Cependant il ne développoit ses sentimens qu'avec précaution; et pour fermer la bouche aux délateurs, il disoit qu'il nieroit tout: c'est ce que déposa l'abbé *de Prières* à qui il en fit confidence en 1635. Comme il exigeoit le secret de ceux à qui il parloit de vive voix, il ne le recommandoit pas moins dans ses lettres; et on le voit par quelques-unes qui sont restées. » Mais on n'y voit pas les erreurs que *Morenas* lui attribue ici, d'après l'odieuse déposition d'un homme qui avoit dévoilé les secrets ou les prétendus secrets qu'on lui avoit confiés. Cependant on fit passer l'abbé *de Saint-Cyran* pour un homme dangereux; et le cardinal *de Richelieu* fâché, dit-on, d'ailleurs de ce qu'il ne vouloit pas se déclarer pour la nullité du mariage de *Gaston* d'Orléans avec *Marguerite* de Lorraine, le fit renfermer en 1638. On dit que *St. Vincent de Paule* ne se contenta pas de partager la douleur de sa détention; ce saint prêtre interrogé par *Laubardemont* sur la conduite d'un homme que le cardinal premier ministre vouloit perdre, rendit un témoignage authentique à l'innocence de l'abbé *de Saint-Cyran*. C'est ce qu'assure D. *Clémencet* dans son *Histoire de Port-Royal*, tom. 2, pag. 19; et c'est ce que nie *Collet* dans ses *Lettres* critiques, publiées sous le nom du *prieur de Saint-Edme*, page 23. « Il est faux, que *St. Vincent* ait jamais comparu devant le magistrat. J'ai une copie authentique de sa procédure: il n'y manque rien de ce qui peut être à la décharge de *Saint-Cyran*. Les témoignages de Mrs *le Maître*, *Séricourt*, *Singlin*, etc. y sont tout au long. Il ne s'y trouve pas un seul mot de *Vincent de Paule*. » *Collet* ajoute qu'il fit demander le témoignage authentique à *Colbert* évêque de Montpellier qui l'avoit cité le premier en 1630. Ce prélat répondit qu'il étoit à Paris. *Collet* le demanda à Paris; on lui dit qu'il étoit à Montpellier. Quoi qu'il en soit, *Saint-Cyran* sortit de prison après la mort du cardinal *de Richelieu*; mais il ne jouit pas long-temps de sa liberté, étant mort à Paris le 11 octobre 1643, à 62 ans. On a de lui: I. *La Somme des fautes et faussetés capitales contenues en la Somme Théologique* du P. *François Garasse*. Il devoit y avoir quatre volumes; mais il n'en a paru que les deux premiers et l'abrégé du quatrième, 1626, trois vol. in-4.° II. Des *Lettres spirituelles*, deux vol. in-4° ou in-8°; réimprimées à Lyon en 1679, en trois vol. in-12. On y ajouta un quatrième volume qui renferme plusieurs petits *Traités* de M. *de Saint-Cyran*, imprimés séparément: savoir, la *Théologie familière* ou *Brieve Explication des principaux Mystères de la Foi*: les *Pensées Chrétiennes sur la Pauvreté*. *Wallon de Beaupuis* a extrait de ces *Lettres* les *Maximes* principales, qu'il a fait imprimer in-12. *Arnauld d'Andilly* a augmenté ce Recueil et l'a publié in-8° et in-12, sous le titre d'*Instructions tirées des Lettres*

Lettres de M. de Saint-Cyran. III. *Apologie pour M.* de la Roche-Posay *contre ceux qui disent qu'il n'est pas permis aux Ecclésiastiques d'avoir recours aux armes en cas de nécessité*, imprimée en 1615, in-8.° Les ennemis de *Saint-Cyran* ont appelé cet ouvrage l'*Alcoran de Poitiers.* Il tâche d'y prouver qu'un évêque a pu prendre les armes, parce que *St. Michel* les prit contre *Lucifer*; et qu'*Abraham* tua plus d'hommes pour défendre son neveu *Loth* qu'il ne tua de victimes pour les sacrifier à Dieu. Voilà d'étranges preuves. IV. Un petit Traité publié en 1609, sous le titre de *Question Royale*, où l'on examine *en quelle extrémité le Sujet pourroit être obligé de conserver la vie du Prince aux dépens de la sienne*, 1609, in-12, contrefait sous la même date. Ces deux ouvrages firent grand bruit, le dernier surtout. Les Jésuites l'annoncèrent par-tout comme un apôtre du suicide, et *d'Avrigni* donna un extrait fort malin de ce livre dans ses *Mémoires.* Mais il est évident que *Saint-Cyran* veut prouver seulement qu'il est des occasions où l'on peut sacrifier sa vie à ses amis ou à sa patrie. V. Un gros volume in-folio, imprimé aux dépens du Clergé de France sous le nom de *Petrus Aurelius*, L'Assemblée de 1641 en fit faire une édition en 1642, que les Jésuites firent saisir, mais qui n'a pas laissé d'être distribuée sur les remontrances du Clergé. On a dans cette édition deux Ecrits: *Confutatio collectionis Locorum quos Jesuitæ compilarunt*, et *Convitia petulantiæ*, qui ne se trouvent pas dans la troisième édition, laquelle parut aussi aux frais du Clergé en 1646. Mais à la tête de cette même édition, on lit l'Éloge que *Godeau* évêque de Vence a fait de l'auteur par ordre du Clergé. Ce livre d'ailleurs auroit pu être meilleur et mieux fait... A son talent près pour la parole et la direction, l'abbé *de Saint-Cyran* étoit un homme ordinaire; Écrivain foible et diffus, en latin comme en françois, sans agrément, sans correction et sans clarté: il avoit quelque chaleur dans l'imagination; mais cette chaleur n'étant pas dirigée par le goût le jetoit quelquefois dans le phébus. Il y en a beaucoup dans ses *Lettres.* La plupart de ceux qui les louent tant aujourd'hui ne voudroient pas être condamnés à les lire. Le P. *Bouhours* les a traitées sans détour de modèles du plus pur et du plus parfait *galimatias.* Sa critique a été adoptée par tous les littérateurs impartiaux. La plus grande gloire de *Saint-Cyran* est d'avoir fait du monastère de Port-Royal une de ses conquêtes; et d'avoir eu les *Arnauld*, les *Nicole* et les *Pascal* pour disciples... *Voyez* II. LANCELOT.

VERGÉRA, (Jean) savant professeur Espagnol en langue hébraïque, fut employé par le cardinal *Ximenès* à la composition de la *Polyglotte* qui porte son nom. Il se rendit à Alcala où elle s'imprimoit, et travailla à cet immense ouvrage pendant 15 ans. Il traduisit plusieurs livres dans lesquels il restitua beaucoup d'endroits du texte qui étoient entièrement inintelligibles dans la *Vulgate.*

I. VERGERIO, (Pierre-Paul) philosophe, jurisconsulte

et orateur, né à Capo-d'Istria sur le golfe de Venise, assista au concile de Constance. Les qualités de son cœur et de son esprit le firent aimer et estimer de l'empereur *Sigismond*, à la cour duquel il mourut vers 1431, à l'âge d'environ 80 ans. *Muratori* a publié dans sa grande *Collection des Ecrivains* de l'histoire d'Italie, tome XVI, in-folio, l'*Histoire des Princes de la Maison de Carrari*, écrite par *Vergerio*, avec plusieurs Discours et Lettres du même savant. Il a composé d'autres Ouvrages dont quelques-uns sont encore manuscrits. On a donné des éloges à son Traité, *De ingenuis moribus et liberalibus Adolescentiæ studiis*, 1493, in-4°; et il les mérite à quelques égards.

II. VERGERIO, (Pierre-Paul) parent du précédent, fut envoyé en Allemagne par les papes *Clément VII* et *Paul III* au sujet de la tenue d'un concile général. Il eut pour récompense l'évêché de Capo-d'Istria sa patrie, isle située à l'extrémité du golfe de Venise. Comme il avoit eu de fréquentes conférences avec les Hérétiques et avec *Luther* même, leur commerce fut dangereux pour un homme amateur de nouveautés. Il se remplit d'idées peu favorables au saint Siége; il appuya les plaintes des novateurs. La cour de Rome auroit voulu l'éloigner des affaires; mais il se ménagea des partisans à celle de France qui l'envoya avec le titre d'ambassadeur à la diète de l'Empire en 1540. Il s'y donna pour l'agent du pape ainsi que du roi; et il ne servit ni l'un ni l'autre. Enfin, abandonné par la France et inquiété par le pape, il apostasia ouvertement et se retira chez les Grisons, où il écrivit en vrai Luthérien. Cet apostat finit ses jours à Tubinge en 1565. Il est auteur de plusieurs Ouvrages que les Protestans mêmes méprisent. Le fiel qu'il y a répandu contre l'église Romaine, les fait rechercher des malins. La suppression qui en fut faite, les rend précieux aux bibliomanes qui courent après les raretés. Les principaux sont : I. *Ordo eligendi Pontificis*, 1556, in-4.° II. *Quomodò Concilium Christianum debeat esse liberum*, 1537, in-8.° L'édition de 1557 n'est pas recherchée. III. *Operum adversùs Papatum, tomus I*, 1563, in-4.° IV. *De naturâ Sacramentorum*, 1559, in-4.° V. Et d'autres *Ecrits* en italien, moins connus... (*Voy.* NEGRO.) — *J. B.* VERGERIO son frère, évêque de Pola dans l'Istrie, embrassa comme lui le protestantisme. L'un et l'autre s'étoient flattés pendant quelque temps d'obtenir le chapeau de cardinal.

I. VERGI, (Alix de) issue d'une des plus illustres maisons de Bourgogne, épousa en 1199 *Eudes III* duc de Bourgogne, et mourut le 3 mai 1251. C'est à la cour de ce prince que l'auteur du Roman de la comtesse *de Vergi*, suppose que ses aventures se sont passées. L'héroïne du Roman est *Laure*, fille de *Matthieu II* duc de Lorraine, qui avoit été mariée à *Guillaume de Vergi* sénéchal de Bourgogne, mort après 1272 sans postérité; mais l'auteur n'étoit guère au fait des époques, puisqu'il suppose cette dame veuve avant son mariage.

II. VERGI, (Antoine de) comte *de Dammartin*, fut très-attaché à *Jean* duc de Bourgogne et aux Anglois. Il étoit avec ce prince, quand il contraignit le Dauphin et les partisans du duc *d'Orléans* à sortir de Montereau-Faut-Yonne, où ce même prince fut assassiné en 1419. Créé l'année suivante maréchal de France par le roi d'Angleterre se disant régent du royaume, il défit les troupes Françoises à la journée de Crevant près d'Auxerre. Il fut fait chevalier de la Toison d'or, et mourut en 1439 sans laisser de postérité de ses femmes *Jeanne de Rignei* et *Guillemette de Vienne*.

III. VERGI, (N. de) né à Aix, a publié diverses traductions de l'italien, entr'autres celles d'une *Lettre* de *Vallisnieri* sur la génération des vers, 1727, in-12; des *Réflexions militaires* de *Santa Cruce*, 1735; 12 vol. in-12; du *Traité* de *Muratori* sur la charité, 1745, deux vol. in-12. On lui doit encore les *Aventures* de *Lancastel*, 1728, in-12; et une nouvelle édition du *Dictionnaire étymologique* de *Ménage*. *Vergi* est mort en 1752.

VERGI, (Gabrielle de) *Voy.* FAIEL.

VERGIER, (Jacques) né à Lyon en 1657, vint fort jeune à Paris où son esprit agréable et ses manières polies le firent rechercher. Il portoit alors l'habit ecclésiastique; mais cet état étant peu conforme à son génie et à son inclination pour les plaisirs, il le quitta pour prendre l'épée. Le marquis *de Seignelai*(*Colbert*) secrétaire d'état de la marine, lui donna en 1690 une place de commissaire ordonnateur qu'il remplit pendant plusieurs années. Il fut ensuite président du Conseil de commerce à Dunkerque; mais cette voluptueuse nonchalance qui fit toujours ses délices, l'empêcha de monter à de plus hauts emplois et lui fit négliger même d'amasser de grands biens. Loin de s'occuper des affaires, il ne s'occupoit pas même à la poésie qu'il aimoit beaucoup, de peur que ses divertissemens ne devinssent une occupation. Il menoit une vie libre et tranquille, lorsqu'il fut assassiné d'un coup de pistolet dans la rue du Bout-du-Monde à Paris sur le minuit, en revenant de souper chez un de ses amis : c'étoit le 23 août 1720. Il étoit âgé de 63 ans. L'auteur de cet assassinat étoit un voleur connu sous le nom du Chevalier *le Craqueur*, avec deux autres complices, tous camarades du fameux *Cartouche*. Le chevalier *le Craqueur* fut rompu à Paris le 10 juin 1722, et avoua ce meurtre avec plusieurs autres. Son dessein étoit de voler *Vergier*; mais il en fut empêché par un carrosse. C'est donc sans fondement qu'on a attribué cette mort à un prince qui vouloit se venger d'une satire que le poëte avoit enfantée contre lui. *Vergier* n'étoit pas capable de faire des vers contre personne. « C'étoit un philosophe, homme de société, ayant beaucoup d'agrément dans l'esprit, sans aucun mélange de misanthropie ni d'amertume. » *Rousseau* qui parle ainsi de ce poëte qu'il avoit fort connu, ajoute : « Nous n'avons peut-être rien dans notre langue où il y ait plus de naïveté, de noblesse et d'élégance que ses *Chansons* de table,

qui pourroient le faire passer à bon droit pour l'*Anacréon François.* » A l'égard de ses autres Ouvrages, la poésie en est négligée, et son style trop souvent prosaïque. Il a fait des *Odes*, des *Sonnets*, des *Madrigaux*, des *Epithalames*, des *Epigrammes*, des *Fables*, des *Epîtres*, des *Cantates*, des *Parodies*. La meilleure édition de ces différens ouvrages est celle de 1750, en deux vol. in-12. « *Vergier*, dit *Voltaire*, est à l'égard de *la Fontaine* ce que *Campistron* est à *Racine*, imitateur foible, mais naturel. » En général la narration de ses Contes est un peu décousue. Il est moins obscène que *Grécourt*, mais il l'est plus que *la Fontaine*. On a encore de lui, *Zeila* ou *l'Africaine*, en vers; et une Historiette en prose et en vers, intitulée : *Dom Juan; et Isabelle*, Nouvelle Portugaise.

I. VERGNE, (Pierre de Tressan de la) né en 1618 d'une ancienne maison de Languedoc, fut élevé dans la religion Prétendue-réformée qu'il abjura à l'âge de 20 ans. Après avoir passé quelques années à la cour, il se retira auprès de *Pavillon* évêque d'Aleth. Il fit avec l'agrément de ce prélat un voyage dans la Palestine. Les missions et la direction des ames l'occupèrent entièrement à son retour. La part qu'il prit au Livre de la *Théologie Morale*, le fit exiler; mais peu de temps après le roi lui rendit la liberté dont il ne jouit pas long-temps. Il se noya près du château de Terargues, en venant à Paris, le 5 avril 1684. Son principal ouvrage est intitulé : *Examen général de tous les états et conditions, et des péchés qu'on y peut commettre*, 2 vol. in-12, 1670, sous le nom du sieur *de Saint-Germain*, avec un 3ᵉ vol. concernant les marchands et les artisans. Ce livre, fort utile à ceux qui se consacrent à la direction des ames, eut beaucoup de succès.

II. VERGNE, (Louis-Elizabeth de la) comte de Tressan, lieutenant général des armées de France et membre de l'académie Françoise, naquit au Mans le 4 novembre 1705 d'une famille illustre, originaire de Languedoc. Venu jeune à Paris, il y connut *Fontenelle*, *Voltaire*, s'attacha à leur société et y acquit le goût des lettres. Ce goût ne lui fit pas négliger les fonctions auxquelles sa naissance l'appeloit. En 1741, il fit toutes les campagnes de Flandre avec *Louis XV* dont il fut aide de camp à la bataille de Fontenoy. Il passa ensuite à la petite cour du roi de Pologne *Stanislas* établie à Luneville, et en fit le charme par les agrémens de son esprit. Le Jésuite *Menou* confesseur de ce dernier, redoutant l'influence de *Tressan*, l'accusoit souvent d'afficher des sentimens trop philosophiques, et le roi lui en fit des reproches. « Sire, répondit le réprimandé, je vous supplie de vous ressouvenir qu'il y avoit trois mille moines à la procession de la Ligue et pas un philosophe. » Ce mot, comme on le pense, plut à *Voltaire* qui ne cessa plus de louer *Tressan*. Celui-ci, dans sa jeunesse fit des vers et surtout des épigrammes mordantes et très-bien tournées qui lui attirèrent quelques ennemis. A la mort du roi *Stanislas*, il se retira dans la solitude et employa les dernières années de sa vie à la composition de divers ouvrages et de plusieurs romans qui ont eu du succès.

Attaqué de la goutte depuis long-temps, cette maladie l'emporta le 31 octobre 1782, à l'âge de 77 ans. Il conserva jusqu'à ses derniers instans le goût des arts et de la poésie. On peut en juger par une jolie pièce de vers insé-rée par *la Harpe* dans sa *Correspondance Littéraire*, tom. 3, où *Tressan* célèbre sa retraite de Franconville dans la vallée de Montmorenci, et qui offre au-tant de facilité que de douceur, et par celle-ci adressée à ses en-fans :

Les fleurs nouvellement écloses
Ont encor pour moi des appas.
Éloignez ces cyprès, approchez-moi ces roses,
Disoit le vieillard *Philétas*.
Chers enfans, conduisez mes pas
Aux treilles de Bacchus, aux rives du Permesse,
Quelquefois même aux bosquets de Paphos.
La vieillesse est un doux repos;
Mais il faut l'animer : les jeux de la jeunesse,
Ses plaisirs, ses riants propos,
Émousseront pour moi le ciseau d'Atropos.
Je jouirai d'un jour de fête;
Des lilas de Tempé, des pampres de Naxos,
On y couronnera ma tête.
Vieillards, fuyez les tranquilles pavots;
Chantez Bacchus, l'Amour, et le dieu de Délos.
Songez que sur le temps et sa faux qui s'apprête,
Un jour heureux de plus est un jour de conquête,
Et le prix des plus longs travaux.

Ses écrits sont : I. *Discours* sur la statue de *Louis XV* érigée à Nancy, 1755, in-4.° II. *Mémoire* sur un nain, envoyé à l'académie des Sciences, 1760. III. *Eloge de Maupertuis*, in 8.° IV. *Portrait du roi Stanislas*, 1767, in-8.° V. *Œuvres diverses*, 1770, in-8.° VI. *Eloge du Maréchal du Muy*, 1778, in-8.° VII. *Reflexions sur l'Esprit*, in-8.° L'auteur consacra cet ouvrage à l'instruction de ses enfans. VIII. *Amadis de Gaule*, 1779, deux vol. in-12. C'est un abrégé agréable et bien écrit de l'ancien roman de ce nom. IX. *Histoire du Chevalier du Soleil*, 1780, deux vol. in-12. C'est aussi un abrégé d'un ancien roman Espagnol. X. Traduction du *Roland Furieux* de l'*Arioste*, 5 vol. in-12. L'auteur la publia à l'age de 75 ans. On n'y retrouve point l'aisance et l'agrément de son abrégé d'*Amadis ;* le style en est foible, embarrassé et trop souvent incorrect. XI. *Roland Amoureux*, 1780, in-8.° XII. *Discours* de réception à l'académie Françoise, 1781, in-4.° L'auteur y fut reçu à l'âge de 75 ans, et parut infiniment sensible à cette distinction littéraire dont il ne devoit pas jouir long-temps. XIII. Corps d'extraits de *Romans de Chevalerie*, 1782, 4 vol. in-12. On y distingue l'*Histoire du petit Jéhan de Saintré*, roman agréablement rajeuni et dont les peintures sont aussi naïves que tendres. XIV. *Eloge de Fontenelle*. Dans la préface de cet opuscule, *Tressan* prévoyant sa fin prochaine se hâte de rendre un dernier hommage à la mémoire de celui qui fut son guide et son appui dans ses jeunes ans. XV. On a publié après la mort de l'auteur un *Essai* sur le fluide électrique considéré comme agent universel, deux volumes in-8°, et l'*Histoire du Chevalier Robert*,

surnommé le Brave, in-8.° Toutes les œuvres de *Tressan* ont été réunies en 1791, et forment 12 vol. in-8.°

VERGNE, *Voy.* FAYETTE.

VERGNIAUD, (Pierre Victorin) né à Limoges en 1759, se fit avocat à Bordeaux, et fut député du département de la Gironde à la Législature et à la Convention. Sa hardiesse et ses talens le firent bientôt regarder comme le chef de cette députation qui crut, après avoir écarté les modérés et les indifférens, s'emparer du pouvoir et le conserver. *Vergniaud* fut un des premiers qui provoquèrent des voies de rigueur contre les émigrés et la guerre contre l'Autriche. Défenseur des massacres d'Avignon, il contribua ainsi que tous les Girondins à ces lois dites *révolutionnaires* qui amenèrent le régime de la terreur et dont ils devinrent ensuite les victimes. *Vergniaud* après la journée du 10 août, proposa la suspension du pouvoir monarchique et l'appel de la Convention. Lorsque cette dernière assemblée fut formée, il s'y montra plus modéré que dans la précédente, soit en s'opposant à la déportation générale des prêtres, soit en dénonçant la commune de Paris comme ayant favorisé les massacres des prisons, soit en demandant qu'on poursuivît *Marat* pour ses écrits incendiaires, soit enfin en luttant avec énergie contre l'érection du tribunal révolutionnaire. « Pourquoi, s'écria-t-il avec noblesse, présenter sans cesse la liberté et l'égalité sous la forme de deux tigres qui se dévorent, tandis qu'on devroit les offrir sous celle de deux frères qui s'embrassent? Si l'on repousse la liberté, c'est qu'on ne l'apperçoit que sous un voile ensanglanté. Quand pour la première fois les peuples se prosternèrent devant le soleil qu'ils appelèrent le père de la nature, croyez-vous qu'il s'enveloppa des nuages qui portent la tempête. » *Vergniaud* se trompa, ainsi que ses collègues de la Gironde, dans l'espérance qu'ils avoient de dominer. En se séparant de *Robespierre* et de ses adhérens, le champ de bataille devoit rester à ceux qui avoient le plus d'artifice et d'audace, et *Robespierre* l'emporta. Accusé le 31 mai et ensuite le 2 juin 1793, *Vergniaud* ne chercha point à repousser le décret d'arrestation qui fut rendu contre lui. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, il y fut condamné à mort le 30 octobre de la même année, et décapité le lendemain à l'âge de 35 ans. Mad. *Roland* passionnée pour le parti de la Gironde, dit que *Vergniaud* fut l'orateur le plus éloquent des deux législatures, mais elle ajoute qu'*elle ne l'aime point parce qu'il nourrit dans son cœur le plus profond mépris pour l'espèce humaine.* Porté naturellement à la paresse, insouciant et égoïste, il abandonnoit ses idées plus qu'il ne les mûrissoit, et son sort à la destinée plutôt que d'en triompher. Après avoir entendu sa condamnation, il jeta le poison qu'il avoit toujours conservé sur lui, et préféra mourir de la main d'un autre. Il improvisoit avec peu de succès, mais ses discours préparés avec soin et prononcés avec une séduisante flexibilité d'organe et une grande énergie, produisirent presque toujours un grand effet.

Son éloquence fut plus en images qu'en raisonnemens, toujours moins dirigée à convaincre qu'à émouvoir : aussi cessant quelquefois d'être concis et pur dans son style, ce député devint-il trop souvent emphatique et déclamateur. Il faisoit assez agréablement les vers, et l'on trouve dans un Mercure de septembre 1782 une jolie épître de lui, adressée aux astronomes.

VERHEYEN, (Philippe) fils d'un laboureur du village de Verrebrouck au pays de Waes, vit le jour en 1648. Il travailla à la terre avec ses parens jusqu'à l'âge de 22 ans, que le curé du lieu lui trouvant beaucoup d'esprit, lui apprit le rudiment et lui procura une place dans un collége de la Trinité à Louvain. Le jeune laboureur y fit tant de progrès qu'il fut déclaré le premier de ses condisciples. Après avoir reçu le bonnet de docteur en médecine, il obtint la chaire de professeur. On a de lui : I. Un excellent Traité, *De Corporis humani Anatomiâ*, à Bruxelles, 1710, deux vol. in-4°; et Amsterdam, 1731, 2 vol. in-8.° Cet ouvrage fut traduit en allemand. II. Un Traité *De Febribus* et d'autres savantes productions. Cet habile homme mourut à Louvain le 18 février 1710, à 62 ans, après avoir rempli durant le cours de sa vie tous les devoirs du Chrétien, de l'honnête homme et du médecin. Il ne laissa guère d'autre bien aux quatre enfans qu'il avoit eus de sa seconde femme, que sa réputation. Il voulut être enterré dans le cimetière de sa paroisse, *nè Templum dehonestaret, aut nocivis halitibus inficeret*, comme il le dit dans son épitaphe.

I. VERIN, (Ugolin) né à Florence en 1442, mort vers l'an 1505, poëte Latin, a composé différens ouvrages qui ne lui ont acquis qu'une réputation médiocre. Nous avons de ce poëte : les *Expéditions de Charlemagne*, la *Prise de Grenade*, une *Sylve* en l'honneur de *Philippe Benita*. Les trois Livres qu'il a faits à la louange de sa patrie, *De Illustratione Florentiæ*, Paris 1583, in-4°, sont parmi ses ouvrages ce qu'il y a de plus estimé.

II. VERIN, (Michel) fils de *Hugolin*, natif de Florence, mourut l'an 1487, âgé d'environ 19 ans. On dit que ce jeune homme ne voulut point suivre le conseil des médecins qui lui ordonnoient de se marier s'il vouloit recouvrer sa santé; sacrifiant ainsi sa vie à l'amour de la chasteté. Ce poëte s'est rendu célèbre par ses *Distiques moraux* dans lesquels il a su renfermer les plus belles sentences des philosophes Grecs et Latins, et particulièrement celles de *Salomon*. Sa versification est facile et élégante. Ses *Distiques* (Florence, 1487) ont été réimprimés en France, in-8°, et traduits en vers françois et en prose.

VÉRINE, (*Ælia* VERINA) sœur de *Basilisque* et épouse de l'empereur *Léon*, ne s'occupa que de ses devoirs tant que son mari vécut; mais après sa mort elle se livra à l'ambition et à l'amour. Ayant fait élire en 474 son gendre *Zénon* empereur, elle conspira ensuite contre lui pour mettre le patrice *Léon* son

amant à sa place. (*V.* IV. LÉON) Elle ne put réussir. *Zénon* à la vérité perdit l'empire ; mais *Basilisque* frère de *Vérine*, qui fut élu, fit donner la mort à *Léon*. Alors cette princesse intrigante se vengea de la mort de son amant en faisant exiler *Basilisque* et remplacer *Zénon* sur le trône. Celui-ci la laissa d'abord gouverner ; mais *Vérine* ayant cabalé de nouveau, il l'exila dans le fond de la Thrace. C'est là qu'elle mourut en 485, après avoir tenté plusieurs fois de jouer quelque nouveau rôle.

VERKOLIE, (Jean) peintre et graveur Hollandois, fils d'un serrurier, né à Amsterdam en 1650, mort à Delft en 1693, dut en grande partie ses talens à un accident qui lui survint dans sa jeunesse. Une aiguille l'ayant piqué au tendon d'Achille, cette blessure légère faillit à lui faire perdre la vie, et il fut forcé de rester pendant trois ans au lit. Dans ce long intervalle, il ne trouva moyen de charmer son ennui qu'en copiant des estampes et en apprenant sans maître le dessin. *Verkolie* aimoit à peindre des assemblées, des festins, des sujets galans. On lui doit plusieurs tableaux renommés en Hollande, entr'autres *Vénus et Adonis*, une *Tempête*, une *Pénitente à genoux*, éclairée par une lampe. Lui-même les a gravés. Il a été sur-tout très-célèbre pour ses morceaux en *manière noire*. Il fut heureux, parce qu'il fut sage et qu'il sut profiter d'un grand talent. Son fils *Nicolas* hérita de ses talens et les surpassa.

VERMANDER, (Charles) peintre et poëte, né à Meulebeck en Flandre près de Courtrai l'an 1548, mort en 1607, a fait beaucoup de tableaux dont les sujets sont la plupart tirés de l'Histoire-Sainte. Il a peint aussi à fresque et à l'huile des *Paysages* et des *Grotesques*. On lui a même attribué l'invention de ce dernier genre. Les guerres des Pays-Bas lui ravirent toute sa fortune ; il n'en travailla qu'avec plus d'ardeur à réparer ses pertes qu'il célébra dans de beaux vers. C'est lui qu'on chargea à Vienne de faire les arcs de triomphe pour l'entrée de l'empereur *Rodolphe*. Ce peintre a composé un poëme sur la *Peinture*, auquel on a joint du même auteur : I. *Explication des Métamorphoses d'Ovide*. II. —*des Figures de l'antiquité*. III. *Les Vies des plus célèbres Peintres de l'antiquité*. IV. —*des Peintres modernes*, Amsterdam, 1618, in-4.° Il a encore donné des traductions de quelques poëtes anciens. Tous ces ouvrages sont en flamand. On lui reproche le défaut d'exactitude. Un de ses fils nommé aussi *Charles* a hérité de l'habileté de son père dans la peinture qu'il alla pratiquer à Copenhague.

I. VERMANDOIS, (Herbert II, comte de) arrière-petit-fils de *Bernard* roi d'Italie, fut un prince distingué par son courage. Il fit *Charles le Simple* prisonnier à Saint-Quentin, et l'envoya à Péronne où il finit ses jours. *Herbert* mourut en 943. La branche de *Vermandois* dont il étoit la tige, finit par *Adèle* qui épousa *Hugues* de France, troisième fils de *Henri premier* qui se signala dans les Croisades, et mourut de ses blessures à Tarse l'an 1102. — Son fils fut Raoul DE VERMANDOIS, séné-

chal de France, qui eut la régence du royaume pendant le voyage d'Outremer de *Louis VII* en 1147, et mourut en 1152. Il avoit été excommunié en 1142 pour avoir répudié *Aliénor de Champagne* sa première femme, dont il avoit eu *Hugues* qui fonda l'ordre de la Trinité de la Rédemption des Captifs sous le nom de *Felix de Valois*. De son second mariage avec *Alix de Guienne*, naquirent des filles et un fils mort sans postérité.

VERMANDOIS. (Louis de Bourbon, comte de) *Voyez* MASQUE DE FER, *et* III. VALLIÈRE.

VERMEULEN. (Corneille) habile graveur d'Anvers, mort sur la fin du 17ᵉ siècle, a gravé d'après le *Guide*, *Rubens*, et a excellé dans les portraits. On distingue ceux de *Mezzetin*, de *Marie de Tassis*, du maréchal *de Luxembourg* et de la duchesse *de Montpensier*. On admire encore de lui quelques estampes dans le genre de l'histoire, *Marie de Medicis* fuyant de la ville de Blois, *Erigone*, etc.

VERMEYEN, (Jean-Corneille) peintre, né dans un village près d'Harlem, mort à Bruxelles en 1559, âgé de 59 ans. Cet artiste avoit une barbe si longue qu'elle trainoit à terre lors même qu'il étoit debout, ce qui l'a fait surnommer *Charles le Barbu*. L'empereur *Charles-Quint* l'aimoit, et il le prit à sa suite dans plusieurs voyages, entr'autres lors de son expédition de Tunis que *Vermeyen* a peinte en plusieurs tableaux, depuis exécutés en tapisseries qu'on voit encore en Portugal. On voit quelques-uns de ses tableaux à Bruxelles et à Arras.

VERMIGLI, *Voyez* XXV. PIERRE MARTIR.

VERMOND, *Voyez* II. COLIN.

VERNAGE, (Michel-Louis) né à Paris en 1697, et mort dans cette ville le 11 avril 1773, se fit médecin et a publié sur son art un recueil de *Dissertations latines* et des *Observations* sur la petite vérole naturelle et artificielle, 1763, in-12.

VERNANSAL, (N.) peintre, né à Fontainebleau, mort en 1729, eut de l'invention et du génie.

VERNASSAL. (François de) né près de Cahors, est auteur d'un roman de chevalerie qui eut de la célébrité dans le 16ᵉ siècle, et qui est tombé dans l'oubli. Cet ouvrage est intitulé : *Histoire de Primaléon* de Grèce, 1550, in-folio. Il a été réimprimé en 1600 en 4 vol. in-12.

VERNÈGUE, (Pierre de) gentilhomme et poëte Provençal du 12ᵉ siècle, passa ses premières années au service du Dauphin d'Auvergne. L'envie de revoir sa patrie l'obligea de se retirer sur la fin de ses jours en Provence, auprès de la comtesse femme d'*Alphonse* fils de *Raimond* qui lui fit dresser un superbe mausolée après sa mort. *Vernègue* a fait un *Poëme* en rimes provençales *sur la prise de Jérusalem par Saladin*. C'est une production très-médiocre.

VERNERIN, (N**) fille d'un peintre, née à Dantzig, et morte au milieu du siècle qui vient de finir, a été renommée par la beauté de ses dessins et de ses tableaux au pastel. On croit

qu'elle fut la première qui employa cette manière de peindre dans de grandes compositions et dans les paysages.

VERNES, (Jacob) né en Languedoc en 1728, devint ministre à Genève où il est mort en 1788. Unissant les lumières aux vertus, il mérita comme écrivain l'estime publique, et comme pasteur le respect de ceux qu'il dirigea dans l'exercice du bien. Après la mort de son épouse, il consacra à sa mémoire le chef-d'œuvre des romances, qui commence par ce vers :

N'est-il, Amour, sous ton empire, etc.

On lui doit : I. *Lettres sur le Christianisme* de *J. J. Rousseau*, 1763, in-8.° II. *Catéchisme à l'usage des jeunes gens*, 1774, in-8.° C'est le même pour le fonds que celui d'*Osterwald*. III. *La Confidence Philosophique*, 1776, deux vol. in-8.° Elle a obtenu d'autres éditions. IV. *Choix littéraire*, 24 vol. in-8.° On y trouve des morceaux intéressans. *Vernes* avoit commencé à travailler à une *Histoire de Genève* lorsque la mort interrompit ce travail. On a mis au bas de son buste ces deux vers :

Ses vertus, ses talens, et leur sublime usage
Prouvent que l'Éternel fit l'homme à son image.

On a imprimé en 1797 à Paris, des *Mémoires* historiques sur la Vie et les Ouvrages de *Vernes*. — Il a laissé un fils qui suit avec succès la carrière des lettres.

VERNET, (Joseph) peintre célèbre, né à Avignon en 1712 d'un charron, fit connoître son talent en peignant des chaises à porteur. La province n'étoit pas digne de le posséder ; il vint à Paris, et fut bientôt connu pour le premier peintre de marine de l'Europe. Il peignit les différens ports de mer de France ; et c'est une des plus belles suites de tableaux qui existent. Personne n'a représenté avec plus de chaleur et de vérité le calme et la tempête, les agitations de la mer et les reflets de la lumière sur une onde tranquille. Peu de peintres ont mis plus de fraicheur dans leurs teintes et exprimé avec plus d'art les différentes heures du jour. Un habitant de la campagne à qui l'on montroit un lever du soleil, et un paysage éclairé par cet astre à son coucher, tels que *Vernet* les réalisoit avec le pinceau, dit sans surprise et par le pur instinct du sentiment : *Eh ! c'est ce que nous voyons tous les jours dans nos campagnes. Vernet* avoit aidé ses talens supérieurs par une étude constante de la nature. Pendant son séjour à Rome, il examina tous les sites de l'Italie, et s'attacha sur-tout à saisir les différens effets de lumière et de clair-obscur que les vapeurs de l'atmosphère et les accidens des nuages occasionnent dans les différentes parties du jour et de la nuit. Il s'étoit exposé dans sa jeunesse aux plus grands dangers pour observer la nature. Dans un voyage de mer, il se fit attacher au mât du vaisseau pour contempler le ciel fulminant, la mer mugissante, les mâts brisés, et l'épouvante de l'équipage. Dans son enthousiasme, il s'écria : « *Quel sublime spectacle ! Laissez-moi peindre promptement, et avant que je meure, ces effets superbes.* » Ses tableaux faisoient chaque année le plus précieux ornement de

l'exposition du sallon du Louvre. La reine de France étant allée voir cette exposition, lui dit : M. *Vernet, je vois bien que c'est toujours vous qui faites ici la pluie et le beau temps.* Cet habile artiste mourut à Paris en décembre 1789. On a dit avec raison de lui que son génie n'avoit point eu d'enfance ni de vieillesse. Il a laissé un fils qui se distingue aussi dans la peinture.

VERNEUIL, (Catherine-Henriette de Balzac-d'Entragues, marquise de) fille de *François de Balzac-d'Entragues* gouverneur d'Orléans, et de *Marie Touchet* qui avoit été maîtresse de *Charles IX.* La fille ressembla à la mère. Elle avoit des graces, de l'esprit et une coquetterie adroite. Après la mort de la duchesse *de Beaufort*, *Henri IV* en devint éperdument amoureux. Elle irrita sa passion par des refus, et déclara qu'elle ne pouvoit la satisfaire sans une promesse de mariage. La promesse fut signée; mais le duc *de Sully* à qui *Henri IV* la montra, prit ce papier et le déchira pour toute réponse. Le roi dominé par son amour, eut la foiblesse de faire une autre promesse de mariage et d'acheter à sa maîtresse le marquisat de Verneuil. Cependant il épousa *Marie de Médicis.* La marquise en fut si irritée que par le conseil du duc *d'Angoulême* son frère utérin et du comte *d'Entragues* son père, elle se ligua avec le roi d'Espagne pour détrôner *Henri IV*, et faire proclamer roi le fils que la marquise avoit eu de lui, qu'ils traitoient de Dauphin. Ce fils fut dans la suite duc *de Verneuil*, et mourut sans enfans en 1682. Sa mère fut condamnée à être conduite à l'abbaye de Beaumont-les-Tours pour y passer le reste de sa vie. Le duc *d'Angoulême* et le comte *d'Entragues* devoient avoir la tête tranchée; mais le roi changea la peine en une prison perpétuelle. On prétend que la marquise avoit dit pendant le cours du procès criminel contr'elle et ses parens, qu'elle ne demandoit *au roi qu'un pardon pour son père, une corde pour son frère, et justice pour elle.* Elle rentra, dit-on, en grace, au point qu'elle ne sortit du cœur de *Henri IV* que par l'amour qu'il prit pour la princesse *de Condé.* La conspiration dans laquelle elle étoit entrée, fut conduite, suivant le président *Hénault*, par un Capucin son confesseur. La marquise lui avoit persuadé qu'elle ne s'étoit livrée aux desirs du roi qu'en considération de sa promesse de mariage; et ce bon homme croyoit que son salut étoit intéressé à la faire tenir. Cette femme intrigante et hautaine mourut en 1633, à 54 ans, peu estimée et peu regrettée. Voici comme M. *du Radier* l'a peinte d'après les auteurs contemporains. « Son esprit étoit vif; sa conversation légère et amusante ne permettoit pas qu'on s'ennuyât un moment avec elle. Elle avoit même de ces saillies qui sympathisoient avec le goût de *Henri IV*; ce *Bec effilé*, disent les *Mémoires* de Sully, *qui par ses bonnes rencontres lui rendoit sa compagnie des plus agréables*; cette critique fine et maligne qui ne manque jamais d'amuser ceux qui n'en sont pas les objets, et qui fait ce qu'on appelle le *génie de la Cour.* L'Histoire littéraire de son temps nous apprend qu'elle n'a-

voit pas négligé les avantages de l'érudition et d'une lecture solide. Avec tous ces talens naturels et acquis, elle etoit méchante, emportée et peu délicate, coquette et bien plus ambitieuse que tendre; rien ne prouve que *Henri* en ait été jamais aimé : elle n'aima jamais que le roi : et ce prince, l'amant le plus passionné et le plus honnête homme de son royaume, eut lieu de se repentir plus d'une fois de sa foiblesse. Pour la figure, Mlle *d'Entragues* n'étoit pas si belle que la duchesse *de Beaufort*. Avec des traits moins réguliers, une bouche plus grande, moins d'éclat dans les yeux, une tête moins belle, moins de blancheur, elle l'emportoit par la jennesse, l'enjouement et un air vif qui animoit tous ses traits et en faisoit disparoître ses imperfections. » Il en coûta une fois cent mille écus à *Henri IV* pour un repentir ; aussi, dit-il à *Sully : Ventre-saint-gris, voilà une nuit qui me coûte bien cher !* Ce ministre citoyen ne la ménageoit guères. Un jour qu'il travailloit dans son cabinet aux affaires les plus importantes, un de ses gens lui annonça la marquise *de Verneuil*. *Sully* répondit : *Il n'y a que trop de maîtresses et parens du roi ; s'il y en avoit moins, tout n'en iroit que mieux.* On ne sait si cette réponse fut rendue à l'impérieuse maitresse ; mais ce qui est certain, c'est qu'elle chercha plus d'une fois l'occasion de nuire au digne ami de son auguste amant. Certains prédicateurs ne l'éparguèrent pas plus que les ministres. Le P. *Gouthier* Jésuite prêchant un jour à Saint-Gervais, le roi s'y rendit avec sa maitresse et plusieurs dames de la cour. La marquise fit pendant le sermon divers signes au roi pour le faire rire. Le prédicateur indigné du peu de respect qu'on marquoit pour la maison de Dieu et pour sa parole, se tourne vers le roi et lui dit : *Sire, ne vous lasserez-vous jamais de venir avec un sérail entendre la parole de Dieu, et de donner un si grand scandale dans ce lieu saint ?* La marquise *de Verneuil* voulut en vain que le roi punit le zèle indiscret du prédicateur. *Henri IV* au lieu de se rendre à ses prières, retourna le lendemain au sermon; et ayant rencontré le P. *Gouthier* comme il alloit monter en chaire, il lui dit : *Mon Père, ne craignez rien ; je vous remercie de votre correction, mais je vous prie de ne plus me la faire désormais en public.*

I. VERNEY, (André et Claude) procureurs à Lyon leur patrie, y publièrent en 1656 un livre de jurisprudence, intitulé : *Style ordinaire de la Sénéchaussée et Conservation.*

II. VERNEY, (Guichard-Joseph du) membre de l'académie, professeur d'anatomie au Jardin royal, naquit à Feurs en Forez le 5 août 1648, d'un médecin. Son fils vint de bonne heure à Paris, et fut produit à la cour où il donna des leçons d'anatomie au grand Dauphin. Ses protecteurs lui procurèrent des places qu'il remplit avec soin et avec succès. Lorsqu'il parloit d'anatomie, ce n'étoit pas seulement de la clarté, de la justesse, de l'ordre, c'étoit un feu dans les expressions, dans les tours et jusque dans sa prononciation qui auroit presque suffi à un orateur. Les étrangers rapportoient la plus grande idée de lui dans leur patrie. *Très-illustre*

Du Verney, lui écrivit le fameux *Pitcarn* en 1712 ; *Voici ce que t'écrit un homme qui te doit beaucoup, et qui te rend graces des discours qu'il a entendus de toi il y a trente ans, il te recommande* Thompson *son ami*, etc. Il mourut à Paris le 10 septembre 1730, à 82 ans. On a de lui un excellent *Traité de l'organe de l'Ouïe*, réimprimé à Leyde en 1731, in-12. C'étoit un homme très-vif, mais très-bon. Il étoit passionné pour son art. Quelque temps avant sa mort il avoit entrepris un Ouvrage sur les *Insectes* qui l'obligeoit à des soins très-pénibles. Malgré son grand âge, il passoit des nuits dans les endroits les plus humides du jardin, couché sur le ventre, sans oser faire aucun mouvement pour découvrir les allures et la conduite des limaçons. Sa santé en souffroit ; mais il auroit encore plus souffert de rien négliger. Sa religion alloit jusqu'à la piété la plus fervente ; et il se reprochoit d'être trop occupé de sa profession, de crainte de ne l'être pas assez de l'Auteur de la nature. On a imprimé à Paris chez *Jombert*, le Recueil de tous ses Ouvrages, sous le titre d'*Œuvres Anatomiques de M. du Verney*, 1762, 2 vol. in-4.° On a fait entrer dans cette collection tous les Mémoires de ce célèbre anatomiste répandus dans la nombreuse suite des Mémoires de l'académie. On y trouve aussi un Traité de la *Génération*. Il y établit le système des Œufs comme le plus probable.

VERNULÆUS, (Nicolas) né dans le duché de Luxembourg en 1570, mort à Louvain vers 1649, obtint une place de professeur en l'université de cette dernière ville. Il y fit fleurir le goût des belles-lettres pour lesquelles il en avoit assez lui-même. Il a laissé beaucoup d'Ouvrages dont la plupart ne respirent guère ni la délicatesse ni l'exactitude. Les principaux sont : Une *Histoire* latine *de l'Université de Louvain*, 1667, in-4°, où l'on trouve bien des recherches. Elle vaut mieux que son *Historia Austriaca*, in-8°, qui manque de méthode et d'ordre. Ses *Tragédies* latines, 1635, in-8°, offrent assez de pureté, mais presque point de génie. Ses *Institutiones Politicæ*, 1647, in-folio, renferment beaucoup d'idées communes.

VERON, (François) Missionnaire de Paris, entra chez les Jésuites et en sortit quelque temps après. Il se consacra aux missions, et fut l'instrument du salut de plusieurs pécheurs. Il mourut saintement en 1649 curé de Charenton. On rapporte qu'après la fameuse conférence qu'il eut à Caen sur la religion avec le ministre *Bochart*, (l'un et l'autre ayant un second bien inférieur en force) un Catholique qui étoit présent fit cette réponse à des Huguenots qui lui en demandoient des nouvelles : *Pour vous dire la vérité, on ne peut pas assurer que votre Savant soit plus savant que notre Savant ; mais en récompense, notre Ignorant est dix fois plus ignorant que votre Ignorant.* On a de lui une excellente *Méthode de Controverse*, et sur-tout une *Règle de la Foi Catholique*, et d'autres Ouvrages dont la plupart ont été imprimés en deux vol.

in-folio. Le but principal de sa *Règle de Foi*, est de mettre un espace bien marqué entre les dogmes et les explications que les théologiens en ont données, ou les additions qu'ils ont osé y faire ; et d'écarter ainsi le genre de confusion que la curiosité ou la suffisance des hommes ont produit dans la science des Chrétiens. Il a paru une traduction latine de cet ouvrage à Cologne, 1779, un vol. in-8.° *Véron* s'étoit d'abord annoncé par un Livre singulier, intitulé : *Le Bâillon des Jansénistes ;* Ouvrage qui fit dire à un mauvais plaisant, que « l'auteur méritoit le bâillon qu'il vouloit mettre aux autres. »

VÉRON DE FORBONNAIS, *Voyez* FORBONNAIS.

I. VERONÈSE, (Paul) peintre célèbre, *Voyez* I. CALIARI.

II. VÉRONÈSE, (Alexandre *Turchi*, surnommé) autre peintre, naquit à Vérone en 1600, et mourut à Rome en 1670, laissant une fortune délabrée. Il avoit épousé une demoiselle Romaine qui le ruina en profusion de luxe. Ses principaux tableaux sont à Vérone et à Rome. Quoique sa manière fût foible et lâche, elle étoit néanmons agréable. Il excelloit plus par le coloris que par le dessin. Sa femme et ses filles étoient ses modèles ; et il peignit toutes ses figures dans le naturel ; mais ses tableaux faits souvent à la hâte, ne peuvent entrer en comparaison avec ceux des grands maîtres.

III. VÉRONÈSE, (Carlo) né à Venise, acteur et auteur, débuta à Paris au théâtre Italien en 1744 dans le rôle de *Pantalon*, et y obtint beaucoup de succès. Il a donné à ce théâtre un grand nombre de *Canevas* qui firent long-temps les plaisirs de ce spectacle. Ceux qu'on ne se lasse pas de voir, furent : *Coraline esprit follet*, *La Prison desirée et les vingt-six infortunes d'Arlequin*. Il mourut à Paris en 1760, à 58 ans. — Sa fille *Anna Véronèse* enchanta le public par ses graces, sa gaieté et son jeu naïf dans les rôles de *Coraline* ou de *Soubrette*. Elle fut encore une très-bonne danseuse. *Panard* mit ces vers au bas de son portrait, gravé par *Vicepré :*

Cet objet enchanteur qu'on doit à l'Italie,
De trois Divinités réunit les attraits ;
Coraline offre sous ses traits
Hébé, *Terpsichore* et *Thalie*.

VERONIQUE : C'est le nom qu'on donne ordinairement à *Bérénice* femme Juive qui, selon une tradition populaire, jeta un mouchoir sur le visage de Jésus-Christ montant au Calvaire, pour essuyer le sang et la sueur dont il étoit couvert. L'impression de ces traits sacrés du Sauveur resta empreinte sur ce mouchoir que l'on appela *Vera Icon :* d'où l'on a fait par corruption *Véronique*, c'est-à-dire véritable image. *Tillemont* a détruit cette tradition fabuleuse. Selon ce judicieux écrivain, il n'y a rien de la *Véronique* dans l'antiquité, soit qu'on la prenne pour une femme, soit qu'on la prenne pour une image ; et ce n'est que dans le XIe siècle que l'on a commencé à parler du Suaire sur lequel on suppose que la face de JÉSUS-CHRIST étoit imprimée. *Marianus Scotus* qui vivoit alors, est le premier qui ait rapporté cette histoire sur la

foi d'un je ne sais quel *Methodius* dont la narration est pleine de fables. Ce n'est que dans les derniers temps que l'on a fait de la *Véronique* une Sainte, dont quelques-uns ont mis la fête au 4 février ; mais elle n'est ni dans les anciens Martyrologes, ni même dans le Romain. Cependant la fête de la Véronique a été instituée dans quelques églises pour honorer le Sauveur à l'occasion d'une image de sa sainte face. *Voyez* PAPEBROCK. (*Act. Sanct. maii*, tom. 7, pag. 356, et les Notes de *Chastelain* sur le Martyrologe Romain, pag. 201.)

VERRAT, (Jean-Marie) Carme, natif de Ferrare, et mort en 1563, a composé une *Concorde des Evangiles*, et d'autres Écrits latins, recueillis en 2 vol. in-folio.

VERRÈS, (*C. Licinius*) citoyen Romain, après avoir exercé la charge de préteur en Sicile avec autant de violence que d'injustice, fut accusé de concussion par les Siciliens l'an 82 avant J. C. *Cicéron* fit contre lui les belles harangues que nous avons et qui sont nommées *Verrines*. Il s'exila lui-même sans attendre sa condamnation, et conserva de grandes richesses quoiqu'il eût fait de magnifiques présens à tous ceux qu'il croyoit pouvoir s'intéresser pour lui.

VERRIER DE LA CONTERIE, (N.) né en Normandie, publia l'*Ecole de la Chasse aux chiens courans*, 1763, in-8.° Cet écrit est précédé d'une *Bibliothèque historique des Theuroticographes*, ou *Auteurs qui ont traité de la Chasse*. Elle est savante et curieuse.

VERRIÈRE, (Jules-Claude *Grandvoinet* de) originaire de Franche-Comté, né à Paris en 1610, mourut dans cette ville en 1745 âgé de 36 ans. Il avoit fait une tragédie de *Démétrius* qu'il n'eut pas le temps de faire représenter et qui s'est perdue ; et l'*Amour et l'Innocence*, ballet mêlé de scènes, joué sur le théâtre de l'Opéra-Comique l'année de la mort de l'auteur.

VERRIUS-FLACCUS, *Voy.* FESTUS, n.° I.

VERROCHIO, (André) peintre, mort en 1488, âgé de 56 ans, réunissoit en lui plus d'une sorte de talens. Il étoit très-habile dans l'orfévrerie, la géométrie, la perspective, la musique, la peinture, la sculpture et la gravure. Il avoit aussi l'art de fondre et de couler les métaux. Il saisissoit fort bien la ressemblance des choses, et il mit en vogue l'usage de mouler avec du plâtre les visages des personnes mortes et vivantes pour en faire les portraits. Ce fut à lui que les Vénitiens s'adressèrent pour ériger une statue équestre de bronze à *Barthélemi de Bergame* qui leur avoit fait remporter plusieurs avantages dans une guerre. *Verrochio* en fit le modèle en cire ; mais comme on lui préféra un autre artiste pour fondre l'ouvrage, il gâta son modèle et s'enfuit. Ses principaux ouvrages en sculpture sont deux *Têtes* en bronze de *Darius* et d'*Alexandre le Grand*, dont le grand duc de Toscane fit présent à *Matthias Corvin* roi de Hongrie ; une *Danse* d'enfans autour

d'un vase d'argent, ouvrage très-fini et acheté par le pape; les *Tombeaux* de *Jean*, de *Pierre* et de *Côme de Médicis* dans l'Église de Saint-Laurent à Florence. Ce sont autant de chefs-d'œuvre. Le pinceau de *Verrochio* étoit dur, et il entendoit très-mal le coloris; mais ce peintre possédoit parfaitement la partie du dessin. Il y mit une grande correction, et donna à ses airs de tête beaucoup de grace et d'élégance. *Léonard de Vinci* fut son élève.

VERRUE, (N. Mad. de) née à Paris, morte au commencement du 18[e] siècle, rassembla chez elle la meilleure compagnie de son temps, et y brilla par ses graces et son esprit. Amie intime du poëte *la Faye* dont *Voltaire* a dit qu'il réunissoit le mérite d'*Horace* à celui de *Pollion*, elle le conseilla dans ses productions et répandit beaucoup de charmes sur ses jours. Son goût pour les arts et les plaisirs la fit surnommer *Dame de Volupté*, et elle se fit elle-même cette épitaphe :

Ci-gît dans une paix profonde
Cette *Dame de volupté*,
Qui pour plus grande sureté,
Fit son paradis dans ce monde.

VERSCHURING, (Henri) peintre, né à Gorcum en 1627, étudia sous *Jean Bols* d'Utrecht, passa ensuite à Rome pour y faire une étude sérieuse de son art. Son goût le portoit à peindre des animaux, des chasses, des batailles. Il réussissoit dans le paysage, et savoit l'orner de belles fabriques. *Henri* suivit l'armée des Etats en 1672, et y fit une étude de tous ses divers campemens, de ce qui se passe dans les armées, dans les déroutes, dans les retraites, dans les combats; et il tira de ces connoissances les sujets ordinaires de ses tableaux. Son genie étoit vif et facile; il mettoit un grand feu dans ses compositions; il varioit à l'infini les objets; ses figures ont du mouvement et de l'expression; et il a rendu très-bien la nature. Ce peintre étoit recommandable non-seulement pour ses talens, mais encore pour son esprit et pour ses mœurs. On lui proposa d'occuper une place de magistrature dans sa patrie; honneur qu'il n'accepta qu'après s'être assuré que cela ne l'obligeroit point de quitter la peinture. *Verschuring* périt sur mer d'un coup de vent à deux lieues de Dortrecht en 1690. Il a gravé plusieurs estampes.

VERSÉ, (Noël Aubert de) né au Mans de parens Catholiques, se fit Calviniste et fut quelque temps ministre de la religion Prétendue-réformée à Amsterdam. De Protestant il devint Socinien; mais il rentra enfin dans l'Église Catholique vers 1690. Le clergé de France lui donna une pension pour le récompenser de ses Ouvrages qui sont très-médiocres. On a de lui: I. Le *Protestant pacifique* du *Traité de l'Eglise*, dans lequel on fait voir par les principes des Réformés, que *la Foi de l'Eglise Catholique ne choque point les fondemens du salut, et qu'ils doivent tolérer dans leur communion tous les Chrétiens du monde, les Sociniens et les Quakers même*, in-12. II. Un *Manifeste* contre *Jurieu* qui avoit attaqué par un *Factum* l'Ouvrage précédent, publié en 1687, in-4°, et qui est

le meilleur livre qu'ait fait *Aubert de Versé*. III. L'*Impie convaincu* ou *Dissertation contre Spinosa*, Amsterdam, 1684, in-8.° IV. La *Clef de l'Apocalypse de St. Jean*, 2 vol. in-12. Cette clef n'a pas pu ouvrir ce livre mystérieux. V. L'*Anti-Socinien* ou *Nouvelle Apologie de la Foi Catholique contre les Sociniens*. VI. Le *Tombeau du Socinianisme*, etc. *Versé* mourut en 1714 avec la réputation d'un esprit ardent, sujet à prendre des travers. Quelques-uns lui attribuent un livre impie, imprimé à Cologne en 1700, in-8°, sous ce titre : *Le Platonisme dévoilé ou Essai touchant le Verbe Platonicien*; mais cet ouvrage est plus vraisemblablement de *Souverain*; *Voyez* SOUVERAIN.

I. VERSORIS ou VERSOIS, (Jourdain Faure, *dit*) religieux Dauphinois, abbé de Saint-Jean d'Angéli, fit périr *Charles* de France duc de Guienne dont il étoit aumônier et confesseur, avec la dame *de Monsoreau* maîtresse de ce prince. (*Voyez* LOUIS XI, n.° XVI.) On assure que ce fut par une pêche empoisonnée qu'il leur présenta ; mais on pourroit douter, (dit l'Historien moderne de Languedoc) s'il y avoit alors des pêches en France. Quoi qu'il en soit, *Versois* cité par *Artur de Montauban* archevêque de Bordeaux et commissaire de *Sixte IV*, refusa de comparoître et fut déposé par contumace. Il mourut en prison, à Nantes l'an 1472 avec tous les symptômes du poison, la veille du jour où il devoit être jugé. « *Louis XI* qu'on soupçonna, dit *d'Argentré*, d'être fauteur de la mort de son frère, fit périr ainsi l'instrument de son crime pour en assurer le secret. » Ce qu'il y a de certain, c'est que *Versois* avoit entretenu avec ce prince un commerce épistolaire qui paroît très-suspect. Nous l'apprenons d'une lettre que le monarque écrivit au comte *de Dammartin*. « M. le grand Maître, depuis les dernières que vous ai écrites, j'ai eu nouvelles que M. *de Guienne* se meurt et qu'il n'y a point de remède en son fait ; et me le fait savoir un de ses plus privés qu'il ait avec lui, par homme exprès, et ne crois pas, ainsi qu'il dit, qu'il soit vif à quinze jours d'ici... Et afin que vous soyez assuré de celui qui m'a fait savoir les nouvelles, c'est le moine qui dit ses Heures avec M. *de Guienne*; dont je me suis fort ébahi, et m'en suis signé depuis la tête jusqu'aux pieds. » *Voyez* HIST. *de France* de Mrs *Villaret* et *Garnier*, tome 17.

II. VERSORIS, (Pierre) avocat de Paris, dont le vrai nom étoit *le Tourneur*, plaida en 1565 pour les Jésuites contre l'Université qui vouloit leur défendre l'enseignement : il gagna sa cause. Il mourut en 1588. Son plaidoyer qui est imprimé ne donne pas une grande idée de son éloquence.

VERSOSA, (Jean) né à Saragosse en 1528, professa la langue grecque à Paris, et parut avec éclat au concile de Trente. Il fut ensuite envoyé à Rome pour faire la recherche des pièces et des principes qui établissoient les droits du roi d'Espagne sur les divers royaumes dont ce prince étoit en possession. Il mourut dans cette ville en 1574, à 46

ans. Il avoit du goût et du talent pour la poésie latine. On a de lui des *Vers héroïques* et des *Vers lyriques*, dans lesquels on ne voit rien de fort extraordinaire. Ses *Epîtres* ont été plus estimées ; mais il ne faut pas les comparer, comme on a fait, à celles d'*Horace* qui laisse loin derrière lui tous nos versificateurs modernes.

VERSTEGANUS ou VERSTHEGEN, (Richard) né à Anvers, florissoit sur la fin du 16[e] siècle. On a de lui : I. *Theatrum crudelitatum Hæreticorum*, Anvers, 1592, in-4°; ouvrage rare, orné d'estampes, mêlé de prose et de très-beaux vers latins. On y voit de quelle manière ceux qui se plaignoient de la sévérité d'un duc *d'Albe*, ont traité les Catholiques ; et sur-tout les ministres de la Foi antique. II. *Antiquitates Belgicæ*, Anvers, 1613, in-12. Il y soutient que *St. Willebrod* est l'apôtre de la Flandre et du Brabant. III. *Antiquitates Britannicæ*, 1606, où il tâche de prouver que les Anglois tirent leur origine des Belges.

I. VERT, (N. le) a donné au commencement du siècle passé deux mauvaises tragédies et une comédie. Les premières sont : *Aricidie* ou *le Mariage de Titus* et *Aristotime*. La dernière a pour titre : *Le Docteur amoureux*.

II. VERT, (Dom Claude de) religieux de l'ordre de Cluni, naquit à Paris le 4 octobre 1645. Après son cours d'étude qu'il fit à Avignon, la curiosité lui fit entreprendre le voyage d'Italie. Frappé de l'éclat avec lequel les cérémonies ecclésiastiques se font à Rome, il résolut dès-lors d'en chercher l'origine, et c'est aux réflexions qu'il fit dès ce temps-là qu'on doit son travail sur cette matière. De retour en France il acquit l'estime et la confiance des premiers supérieurs de son ordre, par une piété exemplaire, jointe à une érudition rare. Il contribua beaucoup au rétablissement des chapitres généraux, et parut avec éclat dans celui de 1676. Il y fut élu trésorier de l'abbaye de Cluni, et nommé avec Dom *Paul Rabusson* sous-chambrier de la même abbaye, pour travailler à réformer le bréviaire de leur ordre. (*Voy.* RABUSSON.) Cet ouvrage parut en 1686, et malgré les critiques de *Thiers*, il a été une source abondante où les auteurs des bréviaires postérieurs ont puisé. Les services de Dom *de Vert* lui méritèrent en 1694 le titre de vicaire général du cardinal *de Bouillon*, et l'année d'après on le nomma au prieuré de Saint-Pierre d'Abbeville. Ce savant avoit publié en 1689 la traduction de la *Règle* de Saint-Benoit, faite par *Rancé* abbé et réformateur de la Trappe ; et il y joignit une préface et des notes courtes, mais savantes. Son dessein étoit de faire un plus long commentaire. Cet ouvrage même étoit presque achevé et imprimé in-4°, à Paris, chez *Muguet*, jusqu'à l'explication du 48[e] chapitre de la règle, lorsque l'auteur fut obligé de quitter Paris pour les affaires de son ordre. Il fut long-temps sans donner de ses nouvelles à son Libraire, qui le croyant mort, déchira les feuilles déjà imprimées, et c'est par-là que le public s'en est trouvé privé. En 1690 Dom *de Vert* publia sa lettre à *Jurieu*, où il défend les cérémonies de

l'Église contre le mépris que ce ministre avoit montré pour elles. Enfin, l'ouvrage par lequel il est le plus connu, est son *Explication simple, littérale et historique des Cérémonies de l'Église*, en 4 vol. in-8.° Le premier volume parut en 1697, et le second en 1698; mais les troisième et quatrième n'ont été publiés qu'après la mort de l'auteur. Quoique presque toutes ses explications soient aussi ingénieuses que naturelles, quelques-unes paroissent tirées de trop loin, et on desireroit plus d'ordre dans l'arrangement des matériaux. Son style est simple et net. Les deux premiers volumes furent réimprimés en 1720 avec des corrections. L'auteur mourut à Abbeville le premier mai 1708, à 63 ans. C'étoit un homme d'un caractère grave et d'un esprit solide. Il avoit de la douceur et de la politesse. Il n'étoit tyran ni dans le cloître, ni dans la société. Son air ouvert et ses manières polies le faisoient aimer, même de ceux qu'il étoit obligé de reprendre et de contredire. Ses ouvrages prouvent ses profondes recherches.

VERTH, (Jean de) capitaine partisan Allemand, qui fut quelque temps redoutable. *Turenne* le fit prisonnier, et il fut le sujet des *Vaudevilles* de Paris. Ces chansons l'ont rendu célèbre.

VERTOT D'AUBŒUF, (René Aubert de) né au château de Bennetot en Normandie le 25 novembre 1655, d'une famille bien alliée, entra chez les Capucins malgré l'opposition de ses parens. Sa santé ayant été dérangée par les austérités de cet ordre, il passa en 1677 chez les chanoines réguliers de Prémontré. Las de vivre dans des solitudes, il vint à Paris en 1701 et prit l'habit ecclésiastique. On appeloit ces différens changemens, *les Révolutions de l'abbé DE VERTOT*. Il fut associé en 1705 à l'académie des Belles-Lettres. Ses talens lui firent de puissans protecteurs. Il fut honoré des titres de secrétaire des commandemens de Mad. la duchesse *d'Orléans Bade-Baden*, de secrétaire des langues chez M. le duc *d'Orléans*, et il eut un logement au Palais-royal. Le grand maître de Malte le nomma en 1715 historiographe de l'ordre, l'associa à tous ses privilèges, et lui donna la permission de porter la Croix. Il fut ensuite pourvu de la commanderie de Santeny. On assure qu'il avoit été nommé pour être sous-précepteur du roi *Louis XV*; mais que des raisons particulières le privèrent de cet honneur, dont il étoit si digne par ses connoissances et son esprit. L'abbé *de Vertot* passa les dernières années de sa vie dans de grandes infirmités, au milieu desquelles il mourut, âgé de 80 ans, le 15 juin 1735. C'étoit un homme d'un caractère aimable; il avoit cette aménité que donne presque toujours le commerce des compagnies choisies et des esprits ornés. Son imagination étoit brillante dans sa conversation comme dans ses écrits. Ami fidelle, sincère, officieux, empressé à plaire, il avoit autant de chaleur dans le cœur que dans l'esprit. Ses principaux ouvrages sont : I. *L'Histoire des Révolutions de Portugal*, Paris, 1689, un vol. in-12, composée sur des Mémoires infidelles, mais bien écrite. Le Père *Bouhours* disoit

qu'il n'avoit rien vu en notre langue qui pour le style fût au-dessus de cet ouvrage et du suivant. *C'est une plume taillée pour la Vie du maréchal DE TURENNE*, dit un jour *Bossuet* au cardinal *de Bouillon*. II. *L'Histoire des Révolutions de Suède*, où l'on voit les changemens arrivés dans ce royaume au sujet de la religion et du gouvernement, 1696, en 2 vol. in-12. On ne sauroit mieux peindre que l'abbé *de Vertot* ne fait dans ce livre; mais quelques critiques disent que ses couleurs et ses portraits tiennent un peu du roman. Ce n'est pas ainsi que pensoit l'abbé *de Mably*. « Nous avons, dit-il, un morceau d'histoire qu'à bien des égards on peut comparer à ce que les anciens ont de plus beau. C'est l'*Histoire des Révolutions de Suède :* Quel charme ne cause pas cette lecture ! Je vois par-tout un historien qui ayant médité sur le cœur humain, avoit acquis une grande connoissance de la marche et de la politique des passions. *Tite-Live*, dont l'auteur s'étoit rempli, lui avoit appris les secrets de son art. L'espèce d'embarras qu'on éprouve en lisant les *Révolutions Romaines*, (*Voyez* ci-dessous, n.° 3.) vous ne le rencontrerez point dans la lecture des *Révolutions de Suède*. L'historien me développe la cause des événemens; je ne perds point de vue la chaine qui les lie, et je marche à sa suite en éprouvant toujours un nouveau plaisir. » III. *L'Histoire des Révolutions Romaines*, en 3 vol. in-12. C'est le chef-d'œuvre de l'auteur. La chaleur de son style n'étoit point factice comme celle de quelques historiens modernes. Il se pénétroit tellement de son sujet, que dans les lectures qu'il faisoit à l'académie des Inscriptions de quelques morceaux de son ouvrage, on l'a vu verser des larmes avec la mère de *Coriolan*, implorant à genoux la clémence de son fils. A l'exemple des bons historiens de l'antiquité, il peint ses personnages, non en traçant des portraits détachés, mais en les faisant agir. « Je regarde l'abbé *de Vertot*, dit *Mably*, comme celui de tous nos écrivains qui a été le plus capable d'écrire l'histoire. Il a l'ame élevée et généreuse. Son imagination ne le domine point, et ne lui sert qu'à donner aux objets qu'il traite les ornemens qui leur sont convenables. Ses peintures sont dessinées avec hardiesse, ses réflexions courtes. Sa marche est rapide. Voilà certainement les talens les plus heureux ; mais soit que trompé par la facilité et les graces de son génie, il eût négligé les connoissances préliminaires ; soit que content de plaire à ces lecteurs qui se croient toujours assez instruits quand ils sont amusés, il forma le dessein de nous donner une histoire Romaine dégagée des détails de *Tite-Live* ; j'ai été obligé de suppléer à ce qu'il avoit passé sous silence. Si je n'avois pas été au fait des affaires des Romains, il m'auroit été impossible d'y rien comprendre. Une histoire est nécessairement obscure pour un esprit raisonnable, quand elle ne développe pas les causes des événemens et la liaison intime qu'ils ont entr'eux. » IV. *L'Histoire de Malte*, 1727, en 4 volumes in-4°, et en 7 volumes in-12. Le style en est plus languissant, moins pur, moins naturel que celui de ses autres ouvrages, et

on l'a attaqué solidement sur plusieurs points qui manquent d'exactitude. (*Voyez* I. Bosio.) V. *Traité de la Mouvance de Bretagne*, plein de paralogismes et d'erreurs. VI. *Histoire critique de l'établissement des Bretons dans les Gaules*, 2 vol. in-12. VII. *Origine de la grandeur de la Cour de Rome*, in-12, 1753. VIII. Plusieurs savantes *Dissertations* dans les *Mémoires* de l'académie des Belles-Lettres. L'abbé *de Vertot* peut être regardé comme notre *Quinte-Curce*. Il a un style brillant et léger, une narration vive et ingénieuse. Il possède l'art d'attacher le lecteur et d'intéresser en faveur de ses personnages ; mais il n'est pas assez profond dans la connoissance des hommes et des affaires, et il manque presque toujours du côté des recherches... *Voyez* Heiss.

VERTUE, (George) graveur habile de Londres, né en 1684, mort en 1757, laissa l'*Histoire de la Peinture et des Peintres en Angleterre*, publiée par *Horace Walpole* son ami, 1762, 4 vol. in-4°, et 1782, 5 vol. in-8.°

VERTUMNE, (Myth.) Dieu de l'Automne, et selon d'autres des pensées humaines et du changement. Il pouvoit prendre toutes sortes de figures. Il s'attacha fort à la Déesse *Pomone* et prit la figure d'une vieille, pour lui conseiller d'aimer. L'ayant persuadée il se nomma. Lorsqu'ils furent dans un âge avancé, il se ra[illegible]ec elle et ne viola jamais [illegible] qu'il lui avoit promise.

VERTUS, (Jean de) secrétaire d'état sous *Charles V*, est un de ceux à qui l'on attribue le *Songe du Vergier*, 1491, in-fol. ; et dans les *Libertés de l'Eglise Gallicane*, 1731, 4 vol. in-fol. Mais il y a de fortes raisons de croire que *Raoul de Presles* en est le véritable auteur. Cet ouvrage fut enfanté contre les entreprises de la cour de Rome vers 1374, par ordre de *Charles V*, roi de France, à qui il est dédié. On croit qu'il fut écrit en latin, ou du moins traduit en cette langue presque aussitôt qu'il parut.

VERVILLE, *Voyez* H. Beroald.

VERVIN, (Couci de) *Voyez* Biez.

VERULAM, (le Baron de) *Voyez* Bacon, n.° IV.

VERULANUS, *Voyez* Sulpitius.

VERUS, (*Lucius Ceïonius Commodus*) empereur Romain, étoit fils d'*Ælius* et de *Domitia Lucilla*. Il n'avoit que 7 ans lorsqu'*Adrien* qui aimoit son père, fit adopter le fils par *Marc-Aurèle* qui lui donna sa fille *Lucille* en mariage et l'associa à l'empire. Ce prince l'ayant envoyé en Orient contre les Parthes, *Lucius Verus* les défit l'an 163 de J. C. Six ans après il mourut d'apoplexie à Altino en 169, âgé de 39 ans selon les uns, et de 42 suivant les autres. Après sa mort *Marc-Aurèle* associa *Commode* à l'empire. *Verus* avoit peu des bonnes qualités de son collègue. On avoue à la vérité qu'il étoit doux, franc et bon ami ; il aimoit assez la philosophie et les lettres, et avoit toujours auprès de lui quelques savans. Mais quoiqu'il affectât un air grave et

sévère et qu'il portât une barbe très-longue, il avoit cependant un penchant extrême aux plaisirs. Son respect pour *Marc-Aurèle* retint d'abord ce penchant dans quelques bornes ; mais il éclata ensuite avec excès. Il étoit d'ailleurs gouverné par ses affranchis, dont quelques-uns étoient très-vicieux et très-méchans. *Marc-Aurèle* étoit chargé seul du poids des affaires, tandis que son collègue, oisif et voluptueux, ne gardoit de l'autorité que ce qu'il lui en falloit pour satisfaire ses vices. Les comédiens, les bateleurs, les joueurs d'instrumens étoient sa compagnie ordinaire. Tous les jours, après avoir soupé frugalement avec son frère, il alloit faire chez lui un festin somptueux avec de jeunes débauchés. Dans un de ces repas, ce ne fut pas assez pour *Verus* de faire servir tout ce qu'il y avoit de plus délicieux et de plus rare en vins et en viandes ; il étoit lui douzième à table, et il donna à chacun de ses convives le jeune échanson qui avoit servi à boire, un maître d'hôtel, avec un service de vaisselle complet, les mêmes animaux vivans, soit quadrupèdes, soit oiseaux, dont les chairs avoient paru sur la table. Tous les vases dont on usa pour boire étoient précieux par la matière et par les ornemens, or, argent, cristaux, pierreries : on en changea chaque fois que l'on but, et toujours le vase fut donné à celui qui s'en étoit servi. Il leur donna des couronnes de fleurs qui n'étoient point de saison, avec des pendans tissus d'or ; des vases d'or, remplis de parfums les plus exquis ; et pour les ramener chez eux il leur donna des voitures toutes brillantes d'argent, avec l'attelage de mulets et le muletier pour les conduire. Ce repas coûta à *Verus* (ou plutôt au peuple) six millions de sesterces ou sept cent cinquante mille livres. Quelquefois on le vit imiter les indignes amusemens de *Néron*. La tête enfoncée dans un capuchon qui lui couvroit une partie du visage, il couroit les rues de Rome pendant la nuit, entroit dans les tavernes et dans les lieux de débauche, y prenoit querelle avec les gens de néant qu'il y trouvoit, et souvent il remportoit au palais les marques des coups qu'il avoit reçus dans ces combats indécens. Il aimoit à la fureur les spectacles de la course des chariots, et il étoit fauteur passionné de la faction *Verte*. Il s'intéressoit d'une façon si déclarée et si partiale pour les coureurs de cette livrée, que souvent assis aux jeux du Cirque à côté de *Marc-Aurèle*, il s'attira des reproches et des injures de la part des *Bleus* leurs adversaires. Émule des extravagances de *Caligula*, il affectionna follement un cheval qu'il nommoit l'*Oiseau*, et qu'il nourrissoit de raisins secs et de pistaches... *Voyez* AGACLYTUS.

VERWEY, (Jean) savant humaniste Hollandois, connu aussi sous le nom de *Phorbæus*, né vers le milieu du 17[e] siècle, fut recteur du collége de Goude, puis de l'école latine à la Haye, et professeur en langue grecque. Il mourut vers l'an 1690. Nous avons de lui : I. *Medulla Aristarchi Vossiani*, 1670 ; c'est une grammaire latine tirée principalement de *Vossius*. II. *Nova via docendi Græca*, Goude, 1684,

et Amsterdam, 1710, in-8.° C'est une des meilleures grammaires grecques que nous ayons. Il y a réuni tout ce qu'il y avoit de plus utile dans les grammaires publiées avant la sienne; il est malgré cela court et méthodique.

VESAL, (André) célèbre médecin, natif de Bruxelles et originaire de Vesel, dans le duché de Clèves, fit une étude particulière de l'anatomie. Il l'enseigna avec une réputation extraordinaire à Paris, à Louvain, à Bologne, à Pise et à Padoue. L'empereur *Charles-Quint* et *Philippe II* rois d'Espagne, l'honorèrent du titre de leur médecin. *Vesal* ayant fait l'ouverture du corps d'un gentilhomme Espagnol que l'on croyoit mort et qui étoit encore vivant, les parens le déférèrent à l'Inquisition; mais le roi d'Espagne le délivra de ce danger, à condition que pour expier son espèce de crime, il feroit un pélerinage à la Terre-sainte. *Vesal* passa en Chypre et de là à Jérusalem. Le sénat de Venise le rappela pour remplir la place de *Fallope* professeur à Padoue; mais à son retour son vaisseau ayant fait naufrage, il fut jeté dans l'isle de Zante, où il mourut de faim et de misère le 15 octobre 1564, à 58 ans. On a de lui un *Cours d'Anatomie* en latin, sous le titre de *Corporis humani Fabrica*, Basle, 1555, in-folio; et Leyde, 1725, 2 vol. in-folio. Cette dernière édition augmentée et corrigée, est due à *Boerhaave*... *Voyez* EGMONT.

VESLINGIUS, (Jean) médecin, né à Minden, mort à Padoue en 1649, a donné divers ouvrages d'anatomie et de botanique.

VESPASIEN, (*Titus-Flavius*) empereur Romain, né l'an 8 ou 9 de Jésus-Christ, d'une famille obscure, étoit fils de *Flavius Sabinus* et de *Vespasia Polla* qui vivoient dans une petite maison de campagne près de Riti. Il ne rougissoit point d'avouer sa naissance, et se moquoit de ceux qui pour le flatter lui donnoient des ancêtres illustres. Sa valeur et sa prudence, et surtout le crédit de *Narcisse* affranchi de *Claude*, lui procurèrent le consulat. Il suivit *Néron* dans son voyage de la Grèce; mais il encourut la disgrace de ce prince pour s'être endormi pendant qu'il récitoit ses vers. Les Juifs s'étant révoltés, l'empereur oublia cette prétendue faute, et lui donna une armée pour les rappeler à leur devoir. Il fit la guerre dans la Palestine avec succès, défit les rebelles en diverses rencontres, prit Ascalon, Jotapat, Joppé, Gamala, etc. Toutes les autres places de la Galilée se soumirent par force ou volontairement, et une foule de captifs furent exposés en vente. Le vainqueur se prépara à mettre le siége devant Jérusalem; mais il ne prit point cette ville; la gloire en étoit réservée à *Titus* son fils qui s'en rendit maître quelque temps après: (*Voyez* VI. JOSEPH.) *Vitellius* étant mort, il fut salué empereur à Alexandrie, par son armée le 1er juillet de l'an 69 de Jésus-Christ. Il commença par rétablir l'ordre parmi les gens de guerre dont les excès et les insolences désoloient les villes et les provinces. Il eut soin sur-tout de remédier à la mollesse, l'écueil de la discipline militaire. Un jeune officier qu'il avoit honoré d'un em-

ploi considérable, étant venu l'en remercier tout parfumé, il lui dit d'un ton sévère : *J'aimerois mieux que vous sentissiez l'ail que l'essence.* La réforme s'étendit sur tous les ordres de l'état ; il abrégea les procédures ; il rendit inutiles les artifices de la chicane par d'excellentes lois. Après avoir travaillé lui-même à ces changemens, il embellit Rome et les autres villes de l'empire. Il répara les murs, fortifia les avenues et les mit en état de défense. Il bâtit aussi quelques villes et fit des grands chemins. Il pourvut à la sureté des provinces frontières. Mais ce qui le distingua sur-tout des autres princes, ce fut sa clémence. Loin de faire mourir ceux qui étoient simplement soupçonnés de conspirer contre lui, il leur faisoit ressentir ses bienfaits. Ses amis lui ayant dit un jour de prendre garde à *Metius Pomposianus*, parce que le bruit couroit que son horoscope lui promettoit l'empire, il le fit consul, et ajouta en riant : *S'il devient jamais Empereur, il se souviendra que je lui ai fait du bien.... Je plains*, ajouta-t-il, *ceux qui conspirent contre moi et qui voudroient occuper ma place ; ce sont des fous qui aspirent à porter un fardeau bien pesant.* Ce fut par cette modération et par sa vigilance qu'il désarma les conspirateurs qui vouloient lui enlever le trône et la vie ; et le seul SABINUS (*Voyez* ce mot, n.° II.) eut à se plaindre de la sévérité vindicative de *Vespasien.* Il n'étoit point ambitieux de ces grands titres dont plusieurs de ses prédécesseurs étoient si jaloux. Il refusa même long-temps celui de *Père de la Patrie* qu'il méritoit à si bon droit. Le roi des Parthes lui ayant écrit avec cette inscription : *Arsace roi des rois, à Vespasien ;* au lieu de réprimer cet orgueil, il lui répondit simplement : *Flavius Vespasien à Arsace roi des rois.* Il permettoit à ses amis de railler ; et lorsqu'on affichoit des plaisanteries sur lui, il en faisoit afficher aussi pour y répondre. Son penchant à pardonner ne prit rien sur sa justice. Les usuriers, ressource cruelle de la jeunesse qui empruntoit d'eux à un intérêt exorbitant, causoient la ruine de plusieurs maisons : il ordonna que quiconque auroit prêté à un enfant de famille à un gros intérêt, ne pourroit, quand la succession seroit ouverte, répéter ni l'intérêt ni le principal. Ennemi du vice, il fut le rémunérateur de la vertu. Il fit fleurir sur-tout les arts et les sciences par ses libéralités envers ceux qui y excelloient ou qui y faisoient des progrès ; et il destina aux seuls professeurs de rhétorique cent mille sesterces, payables annuellement sur le trésor de l'empire. Il est vrai qu'il bannit de Rome divers philosophes dont l'insolence étoit extrême et les principes dangereux ; mais il n'en eut ni moins d'amour pour les lettres, ni moins de générosité à l'égard des écrivains distingués. Il donnoit des pensions ou accordoit des gratifications à ceux qui faisoient des découvertes ou qui perfectionnoient les arts mécaniques qui étoient aussi précieux à ses yeux que les arts libéraux. Un habile mathématicien ayant trouvé une manière de faire transporter à peu de frais dans le Capitole des colonnes d'une pesanteur prodigieuse, *Vespasien* paya en prince

l'inventeur, sans vouloir pourtant qu'on se servît de l'invention : *Il faut*, dit-il, *que les pauvres vivent...* (*Voyez* VIII. DÉMÉTRIUS.) L'empire fut aussi florissant au dehors qu'au dedans. Outre la Judée et la Comagène, il assujettit encore les royaumes de Lycie et de Pamphylie en Asie qui jusqu'alors avoient eu leurs rois particuliers, et les rendit provinces de l'empire. L'Achaïe et la Thrace en Europe, eurent un pareil sort. Les villes de Rhodes et de Samos, la ville de Byzance et d'autres aussi considérables, furent soumises aux Romains. Ses grandes qualités furent ternies par une économie qui tenoit de l'avarice. N'étant encore que simple particulier, il avoit marqué beaucoup d'avidité pour l'argent; il n'en témoigna pas moins sur le trône. Un esclave à qui il refusa de donner la liberté gratuitement, tout empereur qu'il étoit, lui dit : *Le Renard change de poil, mais non de caractère.* Les députés d'une ville ou d'une province étant venus lui annoncer que par délibération publique, on avoit destiné un million de sesterces (125,000 livres) à lui ériger une statue colossale : *Placez-là ici sans perdre de temps*, leur dit-il en présentant sa main formée en creux; *voici la base toute prête.... Vespasien* achetoit souvent des marchandises pour les revendre plus cher. Mais il fit en sorte qu'une partie de ses extorsions fût attribuée à *Cénis* une de ses concubines. Cette femme avoit l'esprit d'intérêt si ordinaire aux personnes de son état. Elle vendoit les charges et les commissions à ceux qui les sollicitoient, les absolutions aux accusés innocens ou coupables, et les réponses mêmes de l'empereur. On imputoit encore à *Vespasien* d'employer à dessein dans les finances les hommes les plus avides, pour les condamner lorsqu'ils se seroient enrichis. Ce prince ne regardoit les financiers que comme des éponges qu'il vouloit presser après qu'elles se seroient remplies. *Titus* son fils n'approuvant point je ne sais quel impôt sur les urines, l'empereur lui présenta la première somme qu'on en avoit retirée, en lui demandant : *Cet argent sent-il mauvais ?...* La dernière maladie de *Vespasien* fut une douleur dans les intestins. Elle ne l'empêcha point de travailler aux affaires du gouvernement avec vivacité; et il répondoit aux représentations qu'on lui faisoit sur cela, qu'*il falloit qu'un Empereur mourût debout.* Comme il sentoit que sa fin approchoit : *Je crois*, dit-il gaiement, *que je vais bientôt devenir Dieu.* Il mourut âgé de 71 ans, le 24 juin de l'an 79 de Jésus-Christ, dans le même lieu où il étoit né, après un règne de dix années. L'histoire ne lui reproche que sa passion pour les femmes et pour l'argent. Il poussoit ce dernier vice jusqu'à la petitesse; mais on l'excuse en observant qu'il ne mit des impôts que pour dégager le trésor impérial, fort endetté lorsqu'il fut nommé empereur. *Voyez* ZENODORE.

VESPUCE, *Voyez* AMÉRIC.

VESTA, (Mythol.) Déesse honorée par les Grecs et les Romains, étoit fille de *Saturne* et d'*Ops*. Les anciens distinguoient deux *Vesta*, l'une mère et l'autre fille de *Saturne* ; mais les poëtes les confondent. La pre-

mière représentoit la Terre, sous le nom de *Cybèle;* et la seconde le Feu, sous le nom de *Vesta.* On croyoit celle-ci vierge, parce que le feu ne produit rien. Il n'appartenoit qu'à des vierges de célébrer ses mystères. Leur unique soin étoit de ne jamais laisser éteindre dans ses temples le feu éternel, gage de la durée de l'empire Romain, et dont l'extinction étoit le présage des plus grands malheurs. Quand elles le laissoient éteindre ou quand elles manquoient à leur vœu de virginité, elles étoient condamnées à être enterrées toutes vives dans une caverne profonde, où on les laissoit mourir de faim. On les appeloit *Vestales.* Leur nombre étoit fixé à six; la plus ancienne s'appeloit *la grande Vestale.* On les choisissoit dans les meilleures familles de Rome, depuis l'âge de six ans jusqu'à dix. Leur vœu de chasteté ne les obligeoit que pendant trente ans; après quoi elles pouvoient se marier. Le feu qu'elles entretenoient n'étoit point sur un autel ou dans un foyer, mais dans de petits vases de terre. Lorsqu'il s'éteignoit, on ne le rallumoit pas avec d'autre feu; on en faisoit de nouveau avec deux morceaux de bois qui s'enflammoient en les frottant fortement l'un contre l'autre. Le culte de *Vesta* que les poëtes font remonter jusqu'à *Enée*, fut rendu plus auguste par *Numa Pompilius.* On croit qu'il fut le premier qui fit bâtir à Rome un temple à cette Déesse. On la représentoit sous la figure d'une femme vêtue d'une longue robe, avec un voile sur la tête, tenant d'une main une javeline un peu penchée, et de l'autre un vase à deux anses ou une lampe, et quelquefois un *palladium* ou une petite victoire.

VETILLARD, (Michel-Noël-Patrice) médecin, né au Mans, mort dans cette ville en 1783, a publié quelques écrits relatifs à sa profession, tels que la *Description* d'une chenille rejetée vivante par un vomissement; des *Mémoires* sur le seigle ergoté, et les funestes effets de la vapeur du charbon; une *Histoire* des maladies dissentériques qui ont affligé le Maine en 1779.

VÈTRANION, général de l'armée Romaine sous *Constance*, né dans la Haute-Mœsie, avoit vieilli dans le métier des armes. Regardé comme le père des soldats, il fut revêtu par son armée de la pourpre impériale à Sirmich dans la Pannonie, le 1er mai 350. *Magnence* s'étoit révolté dans le même temps. *Constance* marcha contre l'un et l'autre; et ayant eu une entrevue avec *Vétranion* dans la Dacie, il le traita d'abord en souverain, et le détermina ensuite à quitter le trône. *Vétranion* obtint de grands biens, pour pouvoir mener une vie convenable au titre qu'il avoit porté. Il se retira à Pruse en Bithynie, où il vécut encore six années dans un exercice continuel de piété et de bonnes œuvres. Il avoit régné environ six mois. Son abdication prouve assez quel étoit son caractère. On remarquoit en lui cette simplicité et cette grandeur d'ame des anciens Romains dont il avoit l'air; mais il étoit si peu lettré, qu'étant parvenu à l'empire il fut obligé d'apprendre à écrire pour savoir signer son nom.

VETTORI, *Voy.* I. VICTORIUS.

VETURIE, mère de *Coriolan*, fut envoyée vers son fils qui assiégeoit Rome avec *Volumnie* sa femme, et ses deux enfans. Le vainqueur avoit été jusqu'alors insensible aux prières ; mais dès qu'il apperçut sa mère : *O Patrie !* s'écria-t-il, *vous m'avez vaincu et vous avez désarmé ma colère, en employant les prières de ma mère, à qui seule j'accorde le pardon de l'injure que vous m'avez faite ;* et aussitôt il cessa ses hostilités sur le territoire Romain.

VEUGLES, *Voyez* VLEUGHELS.

VEZINS, (N. de) lieutenant de roi dans le Quercy, se distingua dans le temps de la Saint-Barthélemi, par une action de générosité, digne d'être conservée dans l'histoire. Il étoit près de sortir de Paris pour s'en retourner dans sa province, au moment que commença cette tragédie horrible. Ayant appris qu'un gentilhomme Calviniste de son pays avec lequel il étoit très-brouillé, alloit être enveloppé dans le massacre, il va le trouver le pistolet à la main : *Il faut obéir*, lui dit-il d'un air farouche ; *suivez-moi.* Ce gentilhomme plus mort que vif, suivit jusques dans le Quercy le lieutenant de roi qui ne lui dit pas un mot dans tout le chemin. Alors *de Vezins* rompant le silence : *J'aurois pu me venger de vous*, lui dit-il, *si j'eusse voulu profiter de l'occasion ; mais l'honneur et votre vertu m'en ont empêché. Vivez donc par la faveur que je vous fais ; mais croyez que je serai toujours prêt à vider notre querelle par la voie reçue, comme je l'ai été à vous garantir d'une perte inévitable.* Et dans le moment, sans attendre de réponse, il pique et s'éloigne à toute bride, laissant au gentilhomme le cheval qu'il lui avoit fourni pour faire la route, sans vouloir le reprendre lorsqu'il lui fut renvoyé, ni même en recevoir le prix.

VEZOU, (Louis-Claude de) ingénieur, historiographe, généalogiste du roi, de l'académie de Rouen, mort le 28 mai 1782, publia divers ouvrages. Le plus connu est son *Tableau généalogique des trois races des Rois de France*, qu'il publia en 1772. Il donna deux ans après, en 1774, le *Tableau généalogique de la Maison de Bourbon.*

VIALART, (Félix) évêque de Châlons, né à Paris en 1613, et mort saintement en 1680, fut un des plus illustres prélats du siècle de *Louis XIV*. Sa vertu étoit solide, mais sans grimace et sans amertume. La paix de *Clément XI* se fit en 1669, en partie par ses soins. On a de lui un *Rituel*, des *Mandemens* et des *Instructions Pastorales.*

VIALART, (Charles) *Voyez* CHARLES *de Saint-Paul*, n.° XXXVIII.

VIALLIER, (N.) de Lyon, curé de Saint-Etienne en Bresse, publia au milieu du siècle qui vient de finir, un *Recueil* d'oraisons funèbres.

I. VIARD *ou* WIARD, Chartreux à Lugny, mort au commencement du 13ᵉ siècle, se retira dans une solitude à quatre lieues

de Langres. Un grand nombre de disciples auxquels il imposa une règle très-austère, approuvée par *Innocent III*, vinrent se ranger sous sa discipline. Ces hermites donnèrent à leur monastère le nom de *Notre-Dame du* VAL *des Choux* devenu chef-d'Ordre, et réuni depuis quelques années à l'abbaye de *Sept-Fonts*, maison réformée comme la *Trappe*.

II. VIARD, (Nicolas-André) mort en 177... Ses *Vrais Principes de la lecture et de l'orthographe*, 1786, in-8°, et ses *Epoques les plus intéressantes de l'Histoire de France*, 1771, in-douze, sont utiles à la jeunesse, à laquelle il avoit consacré ses talens.

VIAS, (Balthasar de) poëte latin, né à Marseille l'an 1587, mourut dans la même ville en 1667. Il marqua dès son enfance une inclination particulière pour les Muses latines qu'il cultiva dans toutes les situations de sa vie. En 1627, il fut fait consul de la nation Françoise à Alger; emploi qu'occupoit son père et qu'il remplit avec le plus grand applaudissement. Le roi le récompensa de son zèle par les places de gentilhomme ordinaire et de conseiller d'état. Ses ouvrages sont: I. Un long *Panégyrique* de *Henri le Grand*. II. Des Vers élégiaques. III. Des pièces intitulées: *Les Graces* ou *Charitum libri tres*, Paris, 1660, in-4.° IV. *Sylvæ regiæ*, Paris, 1623, in-4.° V. Un *Poëme* sur le pape *Urbain VIII*, etc. Il y a dans ces différentes pièces de l'esprit, de la facilité; mais son style est quelquefois obscur par un usage trop fréquent de la fable, et l'auteur ne sait pas s'arrêter où il faudroit. Aussi ses poésies ne sont guère que dans les grandes bibliothèques, avec une infinité d'autres abandonnées à la poussière et aux vers. A la qualité de poëte, il joignit celles de jurisconsulte et d'astronome; il avoit formé un cabinet curieux de médailles et d'antiques, qui lui donna la réputation d'amateur.

VIAUD, *Voyez* III. THÉOPHILE.

VIBIUS SEQUESTER, ancien auteur, adressa à son fils *Virgilien* un *Dictionnaire géographique*, où il parloit des fleuves, des fontaines, des lacs, des montagnes, des forêts et des nations. *Bocace* a depuis travaillé sur le même sujet; et quoique souvent il ne fasse que transcrire ce qu'a dit *Vibius Sequester*, il ne le cite cependant jamais. On trouve le *Dictionnaire* de *Vibius* avec *Pomponius Mela*; et séparément, 1575, in-12, édition donnée par *Josias Simler*; et enfin à Rotterdam, 1711, in-8.°

I. VIC, (Henri de) le plus habile mécanicien du 14e siècle, étoit d'Allemagne. *Charles V* le fit venir à Paris, où il plaça sur la tour du palais une grosse horloge qui sonnoit les heures. C'est le premier ouvrage d'horlogerie qu'on ait vu en France, quoique *Gerbert*, dès le dixième siècle, eût commencé à décrire les horloges à roues. *De Vic* mourut vers l'an 1369.

II. VIC, (Énée) natif de Parme, se distingua parmi les antiquaires du 16e siècle. On a de lui les *douze Césars* et d'autres médailles gravées proprement, Paris, 1619, in-4.° Cet anti-

quaire manquoit de discernement; il a publié plusieurs médailles fausses.

III. VIC, (Dominique de) gouverneur d'Amiens, de Calais, et vice-amiral de France, se signala par son affabilté et par son humanité, autant que par sa valeur. Il s'informoit dans tous les lieux où il commandoit, des marchands et des artisans qui jouissoient d'une bonne réputation; il les visitoit comme un ami et alloit lui-même les prier à dîner. L'Histoire rapporte de lui deux traits bien touchans. Ayant eu en 1586 le gras de la jambe droite emporté d'un coup de fauconneau et ne pouvant plus monter à cheval sans ressentir les douleurs les plus vives, il s'étoit retiré dans ses terres en Guienne. Il y vivoit depuis trois ans lorsqu'il apprit la mort de *Henri III*, les embarras où étoit *Henri IV*, et le besoin qu'il avoit de tous ses bons serviteurs. Il se fit couper la jambe, vendit une partie de son bien, alla trouver ce prince et lui rendit des services signalés à la bataille d'Ivri et dans plusieurs autres occasions. Deux jours après l'assassinat de ce bon roi, *de Vic* passant dans la rue de la Féronnerie et regardant l'endroit où cet horrible attentat avoit été commis, fut si saisi de douleur qu'il tomba presque mort, et il expira le surlendemain 14 août 1610. — Son frère *Méri* DE *Vic*, mort en 1622, fut garde des sceaux sous *Louis XIII*. Dominique *de Vic* ne laissa pas de postérité.

IV. VIC, (dom Claude de) Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit à Sorèze petite ville du diocèse de Lavaur. Il professa d'abord la rhétorique dans l'abbaye de Saint-Sever en Gascogne. Ses supérieurs instruits de sa capacité, l'envoyèrent à Rome en 1701, pour y servir de compagnon au procureur général de sa congrégation. Ses connoissances, sa politesse, la douceur de son caractère et la pureté de ses mœurs lui concilièrent la bienveillance du pape *Clément XI*, de la reine de Pologne et de plusieurs cardinaux. On le rappela en France en 1715, et il fut choisi avec Dom *Vaissette*, pour travailler à l'*Histoire de Languedoc*. Le premier vol. de ce savant ouvrage étoit imprimé lorsqu'il mourut à Paris, le 23 janvier 1734, à 64 ans, après avoir été nommé procureur général de sa congrégation, à Rome. On a encore de lui une *Traduction* latine de la *Vie* de Dom *Mabillon* par *Ruinart*. Cette version fut imprimée à Padoue en 1714.

VICAIRE, (Philippe) doyen et ancien professeur de théologie dans l'université de Caen sa patrie, curé de Saint-Pierre de la même ville, naquit le 24 décembre 1689, et mourut le 7 avril 1775. Il parut dans l'université lorsque les tristes querelles à l'occasion des matières de la Grace y étoient dans la plus grande effervescence. Son attachement à la Bulle *Unigenitus* ne fut pas équivoque : il donna lieu plus d'une fois au parti opposé de lui en reprocher l'excès. Il ne fit pas paroître moins de zèle pour la réunion des Protestans à l'église Catholique, et gouverna sa paroisse avec prudence. Nous avons de lui : I. *Discours sur la Naissance* de Monseigneur le DAUPHIN,

Caen, 1729, in-4.° II. *Oraison funèbre de* M. le cardinal *de Fleury*, 1743, in-4.° III. *Demandes d'un Protestant faites à M. le Curé de ***, avec les Réponses*, 1766, in-12. IV. *Exposition fidelle et Preuves solides de la Doctrine Catholique, adressées aux Protestans*, etc. Caen, 1770, 4 vol. in-12. Cet ouvrage, appuyé sur les témoignages de l'Écriture et des Pères, est un des meilleurs livres de controverse.

VICECOMÈS *ou* VICOMTI, (Joseph) né à Milan vers la fin du 16e siècle, fut choisi par le cardinal *Fréderic Borromée* pour travailler dans la fameuse *Bibliothèque Ambrosienne*, fondée à Milan par ce savant prélat. *Vicecomès*, *Rusca*, *Collius*, etc. avoient mérité par leur capacité, ses regards; et afin que sa *Bibliothèque* ne fût pas oisive, il leur distribua à chacun les matières qu'ils devoient traiter. Le premier eut pour lot les rits ecclésiastiques. Il remplit sa tâche avec érudition par un ouvrage imprimé à Milan, en 4 volum. in-4°, sous ce titre: *Observationes Ecclesiasticæ, de Baptismo, Confirmatione et de Missâ.* Cet ouvrage rare, ainsi que tous ceux appelés *Ambrosiens*, parut en différentes années: le premier volume en 1615, le second en 1618, le troisième en 1620, et le quatrième en 1626. Le dernier contient ce qui regarde les cérémonies de la Messe. L'auteur a eu soin de rassembler dans cet ouvrage tout ce qu'on peut dire de plus curieux sur cette matière. Les anciens rits usités pendant le Sacrifice et ceux qui leur servent de préparation, y sont détaillés avec étendue. Il est auteur de quelques autres ouvrages moins considérables.

VICENCE, (Jean de) Dominicain. *Voyez* EZZELIN.

VICENTE, (Gilles) fameux dramatiste du 16e siècle, qu'on regarde comme le *Plaute* de Portugal, eut la facilité du poëte Latin. Il a servi de modèle à *Lopez de Vega* et à *Quévedo*. Ses Ouvrages dramatiques virent le jour à Lisbonne en 1562, in-folio, par les soins de ses enfans, héritiers des talens poétiques de leur père. Cette Collection partagée en cinq livres, comprend dans le premier, toutes les Pièces du genre pieux; dans le second, les *Comédies*; dans le troisième, les *Tragi-Comédies*; dans le quatrième, les *Farces*, et dans le cinquième, les *Pantomimes.... Vicente* écrivoit facilement, mais sans correction et sans goût. Son sel étoit fade pour tout ce qui n'étoit pas peuple. On prétend néanmoins qu'*Erasme* apprit exprès le portugais pour lire ses ouvrages.

VICHARD DE SAINT-RÉAL, *Voyez* RÉAL, n.° I.

VICHEM, nom de plusieurs graveurs en bois qui ont perfectionné leur art dès son origine. *Christophe Vichem* commença à se distinguer au commencement du 16e siècle: son fils a gravé la suite des portraits des *Hommes Illustres* dessinés par *Tobie Stimer*, dans un Ouvrage latin publié à Basle en 1591, l'un des plus précieux monumens de la gravure en bois. *C. S. Vichem* fils de ce dernier, a vécu plus d'un siècle, et fut aussi l'un des plus habiles graveurs en bois de

son temps. Il a beaucoup gravé d'après *Goltzius* et *Matham*.

VICOMTI, *Voyez* VICECOMÈS.

VICQ-D'AZIR, (Félix) médecin, naquit à Valone le 28 avril 1748 : fils d'un médecin renommé, il suivit avec ardeur la profession de son père. La foiblesse de sa poitrine et de sa santé ne l'arrêta point dans ses études. Plein d'ambition, agité par le desir de se faire un nom et de percer dans le monde, il vint à Paris à l'âge de 17 ans, et s'y distingua bientôt par ses écrits sur l'anatomie et la physiologie, par son esprit méthodique et la pureté de son style. En 1775, il fut envoyé par le ministre *Turgot* en Languedoc, pour y arrêter les ravages d'une épizootie meurtrière, et y remplit sa mission avec succès. Bientôt après, il devint l'un des principaux fondateurs de la Société de médecine, dont les travaux pouvoient faire obtenir à la France la même prééminence en médecine qu'elle avoit en chirurgie. *Vicq-d'Azir* y prononça les éloges de *Haller*, *Linné*, *Bucquet*, *Lieutaud*, *Duhamel*, *Pringle*, *Hunter*, *Sanchez*, *Lorry*, *Macquer*, *Bergman*, *Serrao*, *Scheele*. Ces éloges lui firent une si grande réputation qu'en 1788 l'académie Françoise l'appela dans son sein à la place de *Buffon*. Auparavant il étoit membre de l'académie des Sciences. Des travaux continus, l'impression douloureuse que faisoient sur son cœur les victimes de la révolution, altérèrent sa santé ; et dans l'ardeur de la fièvre qui termina ses jours, il parla sans cesse du tribunal révolutionnaire. Il succomba le 20 juin 1794. *Vicq-d'Azir* avoit une taille avantageuse, une physionomie spirituelle, un langage agreable et la mémoire la plus heureuse. Son extrême ambition usa ses jours, et pour parvenir à son avancement, il employa non-seulement son mérite, mais beaucoup d'adresse pour se faire des partisans et des protecteurs. Outre les éloges cités, on lui doit : I. Ceux de *Vergennes*, *Franklin* et *Buffon*. II. Plusieurs *Mémoires* sur l'anatomie des oiseaux. III. Des *Observations* anatomiques sur trois singes, et sur plusieurs points d'anatomie comparée. Il y prouve que l'homme étant le seul être qui ait la faculté de joindre le pouce avec l'*index*, c'est à cet avantage, si petit en apparence, que l'on doit en grande partie les prodiges de tous les arts. IV. *Description* des nerfs de la deuxième et troisième paires. V. *Mémoire* sur la voix. VI. *Autre* sur la structure et la position des testicules. VII. Quatre *Mémoires* sur la structure du cerveau, du cervelet et de la moëlle alongée. VIII. *Observations* sur la clavicule et sur les os claviculaires.

VICTOIRE *ou* NICÉ, (Mythol.) Déesse du Paganisme, avoit un temple à Athènes et un autre à Rome. Elle étoit fille de la Déesse *Styx* et du Géant *Pallas*. On la représente sous la figure d'une jeune fille toujours gaie, avec des ailes, tenant d'une main une couronne d'olivier et de laurier, et de l'autre une branche de palmier. Les Athéniens ne donnoient point d'ailes à leur Déesse *Victoire*, comme pour l'empêcher par-là de s'éloigner

d'eux. Les fêtes ou réjouissances qui suivoient ses faveurs, s'appeloient *Niceteria*.

VICTOIRE, *Voyez* VICTORINE.

VICTOIRE DE BAVIÈRE, Dauphine de France, *Voy.* MARIE, n.° XVII.

I. VICTOR, (Saint) d'une illustre famille de Marseille, se signala dans les armées Romaines jusqu'à l'an 303 qu'il eut la tête tranchée pour la Foi de Jésus-Christ. Les fameuses abbayes de Saint-Victor à Marseille et à Paris, ont été fondées sous son invocation.

II. VICTOR I, (Saint) Africain, monta sur la chaire de Saint-Pierre après le pape *Eleuthère*, le 1er juin 193. Il y eut de son temps un grand différend dans l'église pour la célébration de la fête de Pâques. Il décida qu'on devoit toujours la célébrer le dimanche après le quatorzième jour de la lune de mars. On ne regarda point comme hérétiques ni schismatiques, ceux qui observoient une pratique contraire, jusqu'à ce que la question eût été décidée par le concile de Nicée. Les Montanistes essayèrent de se mettre bien dans l'esprit de ce pape, et ils lui envoyèrent des présens accompagnés de déclarations catholiques en apparence. Trompé par l'extérieur de leurs vertus et la sévérité de leur morale, il avoit dressé des lettres de communion; mais *Praxeas* qui dans la suite fut hérésiarque lui-même, ne l'eut pas plutôt informé du véritable état des choses, qu'il refusa leurs présens et révoqua ses lettres de paix. Ce fait est attesté par *Tertullien* (*Lib. contra Praxeam*) qui étoit lui-même Montaniste. Il ne nomme point le pape. *Cave* et quelques autres écrivains pensent que ce pape étoit *Eleuthère*; mais d'autres critiques soutiennent que c'est *Victor I* (*Voyez* TILLEMONT *et* CELLIER sur *Victor.*) Ce saint pontife scella de son sang la Foi de Jésus-Christ, sous l'empire de *Sévère*, le 28 juillet 202. Nous avons de lui quelques *Epîtres*; et *St. Jérôme* le compte le premier parmi les auteurs ecclésiastiques qui ont écrit en latin.

III. VICTOR II, appelé auparavant *Gebehard* évêque d'Eichstadt en Allemagne, pape après *Léon IX*, le 13 avril 1055, par la faveur de l'empereur *Henri III*, n'accepta la tiare que malgré lui; mais il l'illustra par ses vertus. Il déposa plusieurs évêques simoniaques dans un concile qu'il tint à Florence; envoya *Hildebrand* en France en qualité de légat; et tint un concile à Rome l'an 1057. Le zèle de *Victor* pour la discipline lui attira des ennemis implacables. Un sous-diacre attenta à sa vie et mit du poison dans le calice; mais le pape découvrit ce crime, les uns disent naturellement, les autres par un miracle. *Victor* mourut à Florence l'an 1057, laissant vacant le trône pontifical et le siége d'Eichstadt qu'il avoit aussi gardé jusqu'à sa mort.

IV. VICTOR III, appelé auparavant *Didier*, étoit cardinal et abbé du Mont-Cassin, lorsqu'il fut placé, malgré sa résistance, sur la chaire de Saint-Pierre le 14 mai 1086. Il assembla au mois d'août de l'année

suivante

suivante un concile des évêques de la Pouille et de la Calabre à Bénevent ; il y prononça la déposition de l'antipape *Guibert* qui vouloit toujours se maintenir à Rome, et renouvela le décret contre les investitures. *Victor* tomba malade pendant ce concile, et il fut obligé de retourner promptement au Mont-Cassin, où il mourut le 16 septembre 1087. *Hugues de Flavigni* très-prévenu contre ce pontife, suppose que sa mort fut une punition de Dieu. Plusieurs auteurs, dit le P. *Longueval*, ont écrit qu'il étoit mort du poison que les émissaires de l'empereur avoient fait mettre dans le calice lorsqu'il célébroit la messe. Mais ces fables n'ont d'autre fondement que la brièveté de son pontificat. *Grégoire VII* l'avoit désigné pour son successeur. *Victor* ressembloit à ce pontife par ses vertus. Il s'étoit principalement signalé par la magnifique église qu'il fit élever au Mont-Cassin. On a de lui des *Epîtres*, des *Dialogues*, et un *Traité des miracles de St. Benoît*, dans la *Bibliothèque des Pères*. — Il ne faut pas le confondre avec l'antipape Victor, nommé l'an 1138, après la mort d'*Anaclet*, et qui presqu'aussitôt quitta la chaire pontificale. *Voy.* Innocent II.

V. VICTOR de Vite *ou* d'Utique, étoit évêque de Vite en Afrique. Le roi *Hunneric* prince Arien alluma une persécution contre les Catholiques, pendant laquelle *Victor* eut beaucoup à souffrir. Le saint évêque écrivit vers l'an 487, l'*Histoire* de cette persécution avec plus d'exactitude que d'élégance. Son ouvrage (donné au public par le P. *Chifflet*, Dijon, 1665, in-4°, et par Dom *Ruinart*, Paris, 1694, in-4°) peut servir non-seulement pour l'Histoire de l'Eglise, mais même pour celle des Vandales. L'auteur raconte que ce tyran avoit fait couper la langue jusqu'à la racine à plusieurs Catholiques qui parlèrent encore après l'exécution. « Si quelqu'un en doute, dit le saint évêque, qu'il aille à Constantinople et il y trouvera entr'autres un sous-diacre nommé *Reparat* qui parle nettement, sans aucune peine, et qui par cette raison est singulièrement honoré dans le palais de l'empereur *Zénon* et principalement de l'impératrice. » Il n'y a pas de fait mieux prouvé dans l'histoire. *Enée de Gaze*, l'empereur *Justinien*, l'historien *Procope*, le comte *Marcellin* l'attestent également sur le témoignage de leurs yeux. *Victor* est honoré comme confesseur le 23 d'août.

VI. VICTOR de Capoue, évêque de cette ville, se rendit illustre par sa doctrine et par ses vertus. Il composa un *Cycle Pascal* vers l'an 545, et une *Préface* sur l'*Harmonie* des quatre Evangélistes, par *Ammonius*. Cet ouvrage se trouve dans la *Bibliothèque des Pères*. Le vénérable *Bède* nous a conservé quelques Fragmens de son *Cycle Pascal*.

VII. VICTOR de Tunones, évêque de cette ville en Afrique, fut l'un des principaux défenseurs des *Trois Chapitres*. La chaleur avec laquelle il les défendit, le fit exclure en 555. Après avoir essuyé plusieurs mauvais traitemens, il fut renfermé

dans un monastère de Constantinople où il mourut en 566. Nous avons de lui une *Chronique* qui renferme les événemens considérables arrivés dans l'Église et dans l'État. Le discernement, l'exactitude, le choix des matières n'y préside pas toujours; mais elle peut servir pour les 5e et 6e siècles de l'Église. On la trouve dans le *Thesaurus Temporum* de *Scaliger*, et dans *Canisius*.

VIII. VICTOR-AMÉDÉE II, duc de Savoie et premier roi de Sardaigne, naquit le 14 mai 1666, et succéda à son père *Charles-Emmanuel*, à l'âge de 11 ans, en 1675. Son mariage avec la fille puînée de *Monsieur* frère de *Louis XIV*, lui assura les armes de la France. Ce fut en partie par le secours du roi qu'il chassa entièrement les Vaudois des Vallées de Luzerne et d'Angrone. Mais à peine jouissoit-il de la paix que *Louis XIV* lui avoit procurée, qu'il se ligua contre ce monarque. *Catinat* le battit le 19 août 1690 à Staffarde, et lui enleva toute la Savoie. *Victor* se jeta sur le Dauphiné deux ans après et se rendit maître de Gap et d'Embrun; mais on le força d'abandonner cette province. *Catinat* le défit encore dans la plaine de la Marsaille en 1693: (*Voyez* CHAULIEU.) Obligé de faire la paix en 1696, il entra dans la guerre de 1701, malgré ses traités avec la France; et il lui en coûta la Savoie et Nice. Il étoit étonnant que ce prince, beau-père de *Philippe V*, beau-père du duc de Bourgogne et petit-fils d'une sœur de *Louis XIII*, abandonnât ses deux gendres, et même à ce qu'on croyoit ses véritables intérêts. Mais l'empereur lui promettoit tout ce que ses gendres lui avoient refusé, le Montferrat-Mantouan, Alexandrie, les pays entre le Pô et le Tanaro, et plus d'argent que la France ne lui en donnoit. S'il manquoit aux lois de l'équité, il ne croyoit pas manquer aux lois de la politique. Mais il y avoit un point essentiel qu'il oublia; ce fut de retirer ses troupes qu'il laissa à la merci des François, tandis qu'il traitoit avec l'empereur. Le duc *de Vendôme* les fit désarmer; elles n'étoient à la vérité que de cinq mille hommes; mais ce n'étoit pas un petit objet pour le duc de Savoie. Les François occupèrent une partie de ses états, et le duc de *la Feuillade* fut envoyé en 1706 pour faire le siége de Turin. Heureusement le prince *Eugène* vint dégager cette place le 7 septembre. *Victor* étant rentré dans ses états, alla mettre le siége devant Toulon qu'il fut obligé de lever. Par la paix de 1713, le roi d'Espagne lui donna le royaume de Sicile. Le duc de Savoie s'en démit depuis en faveur de l'empereur qui le déclara roi de Sardaigne. *Victor-Amédée* après avoir régné 55 ans, lassé des affaires et de lui-même, abdiqua par un caprice en 1730, à l'âge de 64 ans la couronne qu'il avoit portée le premier de sa famille, et il s'en repentit par un autre caprice. Un an après il voulut remonter sur le trône que son inquiétude lui avoit fait quitter. Son fils le lui auroit, dit-on, remis si son père seul l'avoit redemandé et si la conjoncture des temps l'eût permis; mais c'étoit une maîtresse ambitieuse qui vouloit régner, et tout le

conseil fut forcé d'en prévenir les suites funestes et de faire arrêter celui qui avoit été son souverain. Ce prince mourut au château de Rivoli près de Turin, le 31 octobre 1732, âgé de 67 ans. C'étoit un habile politique et un guerrier plein de courage, conduisant lui-même ses armées, s'exposant en soldat : entendant aussi bien que personne cette guerre de chicane qui se fait sur des terrains coupés et montagneux, tels que son pays ; actif, vigilant, aimant l'ordre ; mais faisant des fautes et comme prince et comme général. *Condorcet* tâche de justifier ce prince dans une Note sur le *Siècle de Louis XV*. Il prétend que *Victor* n'eut point le projet de remonter sur le trône ; que cette idée ambitieuse lui fut imputée par *d'Orméa* qui vouloit s'emparer de l'esprit du fils, et se rendre maître de toutes les affaires sous ce nouveau roi. Il attribue à ce même ministre, la prison de *Victor-Amédée* et les rigueurs qu'on exerça contre lui et son épouse, la marquise de *Saint-Sébastien*, femme vertueuse, âgée alors de 45 ans, et qui ne pensoit qu'à couler des jours tranquilles dans la retraite de son époux et loin des orages de la cour. *Voyez* ORMÉA.

VICTOR, (*Aurelius*) *Voyez* AURELIUS-VICTOR.

VICTOR, *Voyez* III. CLAUDIUS ; XI. MARTIN *et* I. MAXIME, *à la fin*.

VICTORIA, (Vincent) peintre du grand duc de Toscane et antiquaire du pape, fut élève de *Carle Marate* et très-recherché pour ses portraits. Il gravoit aussi et assez bien. Il étoit né à Valence en Espagne ; mais il vécut et mourut à Rome.

VICTORIA, *Voyez* FRANÇOIS, n.° XIII.

VICTORIA COLONNA, *Voyez* COLONNA.

VICTORIN, (*Marcus Piauvonius* VICTORINUS) fils de la célèbre *Victorine*, porta les armes de bonne heure, et se fit généralement estimer par ses talens politiques et militaires. Il fut associé à l'empire l'an 265 par *Posthume* tyran des Gaules. *Victorin* se maintint dans ce haut rang jusqu'en 268, qu'un greffier nommé *Atticius* dont il avoit violé la femme, le fit poignarder à Cologne. — VICTORIN *le Jeune* son fils qu'il avoit déclaré empereur, fut assassiné peu de temps après. *Voyez* VICTORINUS.

VICTORINE *ou* VICTOIRE, (*Aurelia Victoriana*) mère du tyran *Victorin*, fut l'héroïne de l'Occident. S'étant mise à la tête d'un certain nombre de légions, elle leur inspira tant de confiance qu'elles lui donnèrent le titre de *Mère des Armées*. Elle les conduisoit elle-même avec cette fierté tranquille qui annonce autant de courage que d'intelligence : *Gallien* n'eut point d'ennemi plus redoutable. Après avoir vu périr son fils et son petit-fils *Victorin*, elle fit donner la pourpre impériale à *Marius* et ensuite au sénateur *Tetricus* qu'elle fit élire à Bordeaux l'an 268. *Victorine* ne survécut que quelques mois à la nomination de ce prince. On a prétendu que *Tetricus* jaloux de sa trop grande autorité, lui avoit ôté la vie,

mais plusieurs auteurs assurent que sa mort fut naturelle.

VICTORINUS, (*Marius*) ancien rhéteur, dont les ouvrages se trouvent dans *Antiqui Rhetores Latini*, Paris, 1599, in-4°; redonnés par l'abbé *Capperonnier*, à Strasbourg, in-4.° *Voy.* VICTORIN.

I. VICTORIUS, mathématicien de Bordeaux dans le 5e siècle, inventa le Cycle Pascal, appelé de son nom *Période Victorienne*. On s'en servoit avant la réformation du calendrier par *Grégoire XIII*. L'ouvrage de *Victorius*, intitulé : *Canon Paschalis*, a été imprimé à Anvers en 1644, in-fol.

II. VICTORIUS, (Pierre) savant Florentin dont le nom italien est *Vettori*, étoit très-habile dans les belles-lettres grecques et latines. Il fut choisi par *Côme de Médicis*, pour être professeur en morale et en éloquence. *Victorius* s'acquit une grande réputation par ses leçons et par ses ouvrages. Il forma d'illustres disciples, entr'autres le cardinal *Farnèse* et le duc *d'Urbin* qui le comblèrent de bienfaits. *Victorius* ne bornoit pas ses connoissances à la littérature, il avoit l'esprit des affaires. *Côme de Médicis* l'employa utilement dans plusieurs ambassades, et *Jules III* le fit chevalier et lui donna le titre de comte. Il mourut comblé de biens et d'honneurs en 1585, à 87 ans. Sa réputation étoit si étendue qu'on venoit exprès pour le voir à Florence, et plusieurs princes de l'Europe tentèrent de l'attirer chez eux par les offres les plus avantageuses; mais il préféra sa patrie aux vaines espérances des cours. On le regarde comme l'un des principaux restaurateurs des belles-lettres en Italie. Il avoit un talent particulier pour corriger le texte des auteurs anciens; il en est peu sur lesquels il n'ait porté le flambeau de la critique. On a de lui : I. Des *Notes* critiques et des *Préfaces* sur *Cicéron*, sur ce qui nous reste de *Caton*, de *Varron* et de *Columelle*. II. Trente-huit livres de *diverses Leçons*, Florence, 1582, in-folio; ouvrage dans lequel il compile ce que lui ont offert ses lectures. III. Des *Commentaires* sur la Politique, la Rhétorique et la Philosophie d'*Aristote;* le premier, imprimé à Florence, 1576, in-folio; le second, 1548, in-folio; le troisième, 1584, in-fol. IV. Un *Traité* de la culture des Oliviers, qu'on trouve avec l'ouvrage de *Davanzati* sur la Vigne, Florence, 1734, in-4.° Il est écrit en toscan. V. Un *Recueil* d'Epîtres et de Harangues latines. VI. Une *Traduction* et des *Commentaires* en latin, sur le Traité de l'Elocution de *Démétrius de Phalère*.

III. VICTORIUS *ou* DE VICTORIIS, (Léonelle) né à Faenza, fut professeur de médecine à Bologne, où il mourut vers 1530. On a de lui : I. Un *Traité des maladies des Enfans*, Venise, 1557, in-8.° II. Une *Pratique de la Médecine*, Ingolstadt, 1545, in-4°, et Lyon 1546, in-8.° On n'y trouve que la pure doctrine des Arabes.

IV. VICTORIUS *ou* DE VICTORIIS, (Benoit) médecin de Faenza, né vers l'an 1481, posséda la connoissance théorique

de son art, excella dans la pratique, et fut professeur de médecine à Bologne. Il vivoit encore en 1551. Ses ouvrages sont : I. *Médecine Empyrique*, in-8.° II. La *Grande Pratique*, Venise, 1562, 2 volum. in-fólio. III. Des *Conseils de Médecine* sur différentes maladies, in-4° et in-8.° IV. *De Morbo Gallico Liber*, 1551, in-8.° Il étoit neveu du précédent. L'un et l'autre tâchèrent d'éclairer la théorie incertaine, par le flambeau lumineux de la pratique.

VIDA, (Marc-Jérôme) né à Crémone en 1470, entra fort jeune dans la congrégation des Chanoines Réguliers de Saint-Marc à Mantoue; il en sortit quelque temps après, et se rendit à Rome où il fut reçu dans celle des Chanoines Réguliers de Latran. Son talent pour la poésie l'ayant fait connoître à *Léon X*, ce pape lui donna le prieuré de Saint-Sylvestre à Tivoli. Ce fut là qu'il travailla à sa *Christiade* que le pape lui avoit demandée. Ce pontife étant mort en 1521, *Clément VII* voulut aussi être son protecteur et le nomma à l'évêché d'Albe sur le Tanaro. *Vida* se retira dans son diocèse, où il se signala par sa vigilance pastorale et où il instruisit son peuple autant par son éloquence que par l'exemple de ses vertus. Ce prélat mourut le 27 septembre 1566, à 96 ans. Parmi les différens morceaux de poésie que nous lui devons, on distingue : I. *L'Art Poétique* qui parut à Rome en 1527, in-4°, et qui a été réimprimé à Oxford dans le même format, en 1723. *Batteux* a joint sa Poétique à celles d'*Aristote*, d'*Horace* et de *Despréaux*, sous le titre des *Quatre Poétiques*, 1771, 2 vol. in-8.° Une imagination riante, un style léger et facile rendent le poëme de *Vida* très-agréable ; on y trouve des détails pleins de justesse et de goût sur les études du poëte, sur son travail, sur les modèles qu'il doit suivre. Ce qu'il dit de l'élocution poétique est rendu avec autant de force que d'élégance ; mais son ouvrage ainsi que la *Poétique* de *Scaliger*, est plutôt l'art d'imiter *Virgile* que l'art d'imiter la nature. II. Un *Poëme sur les Vers à soie*, imprimé à Lyon, en 1537, et à Basle la même année. C'est le meilleur ouvrage de *Vida*. Il est plus correct et plus châtié que ses autres productions, et on y trouve plus de poésie. III. Un *Poëme sur les Echecs*, (*Scacchia Ludus*) qui tient le second rang parmi ses poésies : on le trouve dans l'édition de sa *Poétique*, faite à Rome en 1527. IV. *Hymni de rebus Divinis*, imprimées à Louvain, in-4°, en 1552. V. *Christiados libri sex*, Crémone, en 1535, in-4.° Ce poëme a été fort applaudi ; mais on a reproché à l'auteur d'avoir mêlé trop souvent le sacré avec le profane, et les fictions de la mythologie avec les oracles des prophètes. Ses écrits en prose sont : I. Des *Dialogues sur la dignité de la République*, Crémone 1556, in-8.° II. *Discours contre les Pavesans*, Paris, 1562, in-8°; rare. III. Des *Constitutions Synodales*, des *Lettres* et quelques autres *Ecrits* moins intéressans que ses vers. L'édition de ses *Poésies*, Crémone, 1550, 2 volumes in-8°, est complète ainsi que celle d'Oxford, 1722, 25 et 33, 3 vol. in-8.°

I. VIDAL. (Pierre et Raymond) furent l'un et l'autre de célèbres troubadours Provençaux qui fleurirent dans le 13e siècle. Il nous est resté quatre Contes d'eux qui annoncent de l'esprit et beaucoup de philosophie pour le temps. Dans l'un *Pierre* donna des instructions à un jongleur. « N'imitez pas, lui dit-il, ces insipides jongleurs qui affadissent tout le monde par leurs chants amoureux et plaintifs. Variez vos chansons selon le temps, les lieux et les personnes; changez à mesure que le siècle change; proportionnez-vous à la tristesse et à la gaieté des auditeurs; évitez sur-tout de vous rendre méprisable par des récits bas et ignobles. »

II. VIDAL, (Arnaud) né à Castelnaudary, fut le premier qui remporta le prix de la *gaie Société* de Toulouse en 1324. Ce prix fut une violette d'or. C'est vraisemblablement le même *Vidal* qui devint chef de la classe des *Galliadours* ou des *médisans* du beau sexe. Il porta la peine de ses railleries: un chevalier lui fendit la langue pour avoir médit d'une dame. Dans sa vieillesse, *Vidal* repentant fit un ouvrage sur l'*Art de retenir sa langue.*

VIDEL, (Louis) né à Briançon en 1598 d'un médecin, fut secrétaire du duc *de Lesdiguières*, puis du duc *de Créqui* et enfin du maréchal *de l'Hôpital*. N'ayant pas su conserver les bonnes graces de ses maîtres, il se retira à Grenoble; il fut obligé pour subsister d'y enseigner les langues latine, françoise et italienne. Il mourut l'an 1675, à 77 ans, laissant: I. L'*Histoire du duc de Lesdiguières*, 1638, in-fol. II. L'*Histoire du chevalier Bayard*, 1651. III. La *Melantes*, histoire amoureuse, 1624, in-8.°

VIDUS-VIDIUS, Florentin, établit son séjour en France et y devint médecin de *François I.* Après la mort de ce prince, *Cosme de Médicis* le rappela dans sa patrie où il mourut en 1567. Ses ouvrages sur la médecine et l'anatomie ont été recueillis par son neveu en 3 vol. in-fol.

VIEIL, (Pierre) peintre François, né en 1708, et mort en 1772, a publié l'*Art de la Peinture sur verre et de la vitrerie*, 1774, in-fol.

VIEILLEVILLE, (François de Scepeaux, seigneur de) maréchal de France, étoit d'une maison d'Anjou, connue dès le commencement du 15e siècle et qui subsistoit en 1789. Il fut d'abord lieutenant de la compagnie de gendarmes du maréchal *de Saint-André* qui le fit connoitre et le produisit à la cour. Il fit ses premières armes en Italie, se trouva aux prises de Pavie et de Melphe en 1528, aux siéges de Perpignan, de Landrecie, Saint-Dizier, Hesdin et Térouane, à la bataille de Cerizoles en 1544, et eut beaucoup de part au siége et à la prise de Thionville par le duc *de Guise* en 1558. Il avoit obtenu en 1553 le gouvernement des Trois-Evêchés, Metz, Toul et Verdun. Celui de Bretagne ayant vaqué depuis par la mort du vicomte *de Martigues*, (*Sébastien de Luxembourg*) il y fut nommé; mais le duc *de Montpensier* étant venu le demander au roi pour lui-même, ce prince ne put le lui refuser et révoqua le don qu'il en avoit fait à *Vieilleville* qui *rendit son Brevet sans*

murmurer, (disent les Mémoires de sa vie) et n'accepta 13000 écus que le roi lui envoya dans cette occasion, que sur une lettre de sa main, par laquelle il lui marquoit que s'il ne les acceptoit *il ne vouloit plus le voir de sa vie*. Il fut honoré du bâton de maréchal de France en 1562. *Vieilleville* n'étoit pas moins propre pour les négociations que pour la guerre. Il fut employé par *Henri II* dans cinq ambassades, tant en Allemagne qu'en Angleterre et en Suisse. Il mourut empoisonné dans son chateau de Duretal en Anjou le 30 novembre 1571, pendant un voyage que la cour y fit pour jouir du plaisir de la chasse. Les *Mémoires* de sa Vie, composés par *Vincent Carloix* son secrétaire, qui étoient restés manuscrits dans les archives de ce château, furent publiés à Paris en 1757, en cinq vol. in-8°, par les soins du P. *Griffet* Jésuite. Ils contiennent des anecdotes et des particularités intéressantes pour l'histoire de son temps; mais le ton du panégyrique y domine un peu trop. Quoiqu'il fût Catholique, il étoit du parti de ceux qu'on appeloit *Politiques* ou indifférens; c'est-à-dire qui croyoient devoir s'en tenir à la religion du prince. Il ne laissa que des filles.

VIEIRA, (N...) Prédicateur Portugais, surnommé par ses compatriotes le *Cicéron Lusitain*, dut ce titre à l'ignorance et au défaut des bons modèles. Ses discours sont remplis de singularités qu'à peine peut excuser la barbarie de son siècle. Dans un de ses Sermons, après avoir fait un éloge pompeux de la *Figure circulaire*, il continue ainsi: « Que si le Tout-puissant étoit dans le cas d'apparoître sous une forme géométrique, ce seroit sûrement sous la *circulaire* préférablement à la *triangulaire*, à la *carrée*, à la *pentagonale*, à la *duodécagonale* ou à toute autre connue des géomètres, etc. etc.

VIENGET, (N.) auteur dramatique, a donné au théâtre les *Aventures de Policandre et de Bassalie*, tragédie imprimée à Paris chez *Billaine* en 1633.

I. VIENNE, (Jean de) en latin *de Viana*, né à Baïeux d'une ancienne famille, mais différente du suivant, fut évêque d'Avranches, puis de Terouane, enfin archevêque de Rheims en 1334. C'est le premier archevêque qui soit parvenu à ce siége par les réservations papales. Il se trouva à la funeste bataille de Crécy en 1346, et accompagna fidellement le roi *Philippe de Valois* dans sa retraite. Il sacra le roi *Jean* son fils, le 28 août 1350, et la reine *Jeanne de Bourgogne* son épouse le 21 septembre suivant, et mourut en 1351.

II. VIENNE, (Jean de) seigneur de Rolans, Clervaux, Montbis, etc., amiral de France et chevalier de l'ordre de l'Annonciade, d'une ancienne maison de Bourgogne connue dans le 13e siècle. Les rois *Charles V* et *Charles VI* sous lesquels il porta les armes, eurent beaucoup à se louer de sa bravoure. Il descendit en Angleterre en 1377, prit et brûla la Rye, saccagea l'isle de Wight et plusieurs autres villes avec dix lieues de pays, et y fit un très-grand butin. Il passa en Ecosse l'an 1380 avec

60 vaisseaux qui, joints à ceux des Ecossois, entrèrent dans la mer d'Irlande et brûlèrent la ville de Penreth. Une si puissante flotte eût pu faire beaucoup davantage, si à quelques mois de là l'amiral ne se fût brouillé avec la cour Ecossoise. *De Vienne* amoureux jusqu'à la folie d'une parente du roi d'Ecosse, fit des présens et donna une fête à sa belle maîtresse. Cette cour peu accoutumée à de pareilles galanteries, en fut tellement offensée que l'amant eût couru de grands risques s'il ne fût retourné en France avec précipitation. La guerre contre le Turc ayant été résolue, il fut du nombre des seigneurs François qui allèrent au secours du roi de Hongrie. Il commanda l'avant-garde à la bataille de Nicopolis, et y périt les armes à la main le 26 septembre 1396, avec 2,000 gentilshommes. — *Françoise* DE VIENNE épouse de *Charles de la Vieuville*, morte en 1669 ne fut pas le dernier rejeton de cette famille illustre; car elle subsistoit dans une autre branche en 1789.

VIERZY, *Voyez* JOSLAIN.

VIÈTE, (François) maître des requêtes de la reine *Marguerite*, né à Fontenai en Poitou l'an 1540, s'est fait un nom immortel par son talent pour les mathématiques. Il est le premier qui se servit dans l'algèbre des lettres de l'alphabet pour désigner les quantités connues. Il trouva que les solutions, de propres qu'elles étoient à un cas particulier, devenoient par sa méthode absolument générales, parce que les lettres pouvoient exprimer toutes sortes de nombres. Cet avantage étant reconnu, il s'attacha à faciliter l'opération de la comparaison des quantités inconnues avec les quantités connues, en les arrangeant d'une certaine manière et en faisant évanouir les fractions. Il inventa aussi une règle pour extraire la racine de toutes les équations aritbmétiques. Cette découverte le conduisit à une autre : ce fut d'extraire la racine des équations littérales par approximation, ainsi qu'il le faisoit pour les nombres. Il fit plus : comme l'algèbre par la nouvelle forme qu'il venoit de lui donner, étoit extrêmement simplifié, en examinant les problêmes de près, il découvrit l'art de trouver des quantités ou des racines inconnues par le moyen des lignes, ce qu'on appelle *Construction géométrique*. Toutes ces inventions donnèrent une nouvelle forme à l'algèbre et l'enrichirent extrêmement. On lui doit encore la géométrie des sections angulaires, par laquelle on donne la raison des angles par la raison des côtés. Il méditoit avec tant d'application, qu'on le voyoit souvent demeurer trois jours entiers dans son cabinet sans manger et même sans dormir. *Adrien Romain* ayant proposé à tous les mathématiciens de l'Europe un problême difficile à résoudre, *Viète* en donna d'abord la solution et le lui renvoya avec des corrections et une augmentation. Il proposa à son tour un problême à *Romain* qui ne put le résoudre que mécaniquement. Le mathématicien Allemand surpris de sa sagacité, partit aussitôt de Wurtzbourg en Franconie où il demeuroit, et vint en France pour le connoitre et lui demander son

amitié. *Viète* ayant reconnu que dans le Calendrier Grégorien il y avoit plusieurs fautes qui avoient été déjà remarquées par d'autres, en fit un nouveau, accommodé aux fêtes et aux rits de l'Eglise Romaine. Il le mit au jour en 1600, et le présenta dans la ville de Lyon au cardinal *Aldobrandin* qui avoit été envoyé en France par le pape pour terminer les différends mus entre le roi de France et le duc de Savoie. L'habile mathématicien se signala bientôt par des découvertes plus utiles que son Calendrier qui étoit rempli d'erreurs. Comme les états du roi d'Espagne étoient fort éloignés les uns des autres, lorsqu'il s'agissoit de communiquer des desseins secrets, on écrivoit en chiffre et en caractères inconnus pendant les désordres de la Ligue; ce chiffre étoit composé de plus de 500 caractères différens, et quoique l'on eût souvent intercepté des lettres, on ne put jamais venir à bout de les déchiffrer. Il n'y eut que *Viète* qui eut ce talent. Son habileté déconcerta d'une telle manière les Espagnols pendant deux ans, qu'ils publièrent à Rome et dans une partie de l'Europe que le roi n'avoit découvert leur chiffre que par le secours de la magie. Ce grand géomètre mourut en 1603. C'étoit un homme simple, modeste et fort appliqué: il passoit souvent plusieurs jours de suite sans sortir de son cabinet, et il falloit le contraindre à prendre des alimens; mais il ne quittoit pas pour cela ni son fauteuil ni son bureau. Un repas étoit pour lui une corvée dont il se débarrassoit le plus promptement qu'il lui étoit possible. Lorsqu'il faisoit imprimer quelques-uns de ses Écrits, il en retiroit tous les exemplaires qui étoient en petit nombre, et il les distribuoit à ses amis et à des personnes capables de les entendre. Il jugeoit inutile que le public les vît; les savans seuls les connoissoient. Il a donné le Traité de Géométrie d'*Apollonius de Perge*, avec ses Commentaires, sous le nom d'*Apollonius Gallus*, 1610, in-4.° Ses ouvrages furent réunis en 1646, en un vol. in-fol., par *François Schooten*.

VIEUSSENS, (Raymond de) médecin, natif de Rouergue, devint médecin du roi et membre de l'académie des Sciences en 1688, il l'étoit déjà de la Société royale de Londres en 1685. On a de lui: I. *Nevrographia universalis*, Lyon, 1685, in-fol.; 1761, in-fol.; et Toulouse, 1775, in-4.° La partie anatomique de cet ouvrage est très-estimée; mais la physiologie qui comprend la moitié du volume ne l'est guère et ne mérite pas de l'être. II. *De Mixti principiis et de naturâ Fermentationis*, Lyon, 1686, in-4°; ouvrage qui a été mal accueilli et qui est aujourd'hui oublié. III. *Dissertation sur l'extraction du Sel acide du Sang*, 1688, in-12. IV. *Novum Vasorum Corporis humani Systema*, Amsterdam, 1705, in-12. V. *Traité du Cœur, de l'Oreille* et *des Liqueurs*, chacun in-4.° VI. *Expériences sur les Viscères*, Paris, 1755, in-12. VII. *Traité des Maladies internes*, auquel on a joint sa Névrographie et son Traité des vaisseaux du corps humain, en 4 vol. in-4.° Son petit-fils a été l'éditeur de cet ouvrage qui n'a paru qu'en 1774. Ses derniers ou-

vrages montrent qu'il s'étoit dépouillé de l'esprit de système qui l'avoit long-temps dominé. L'auteur tourmenté par la goutte, avoit quitté Paris pour vivre à Montpellier loin du fracas de la capitale. Il y mourut en 1715.

VIEUVILLE, *Voyez* CERF. — II. ASFELD. — ALIGRE. — III. PLESSIS-RICHELIEU.

VIGAND, (Jean) né à Mansfeld en 1523, fut disciple de *Luther* et de *Mélanchthon*, ministre à Mansfeld et ensuite surintendant des Églises de Poméranie en Prusse. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui lui firent un nom dans son parti. On le compte parmi les auteurs des *Centuries de Magdebourg*, Basle, 1562, 13 tomes in-fol. Ce théologien mourut en 1587, à 64 ans. Il étoit savant; mais il n'avoit ni l'art de comparer les faits ni celui de peser les témoignages.

VIGENÈRE, (Blaise de) secrétaire du duc *de Nevers*, puis du roi *Henri III*, né en 1522 à Saint-Pourçain en Bourbonnois, mort à Paris le 19 février 1596, à 75 ans, est un traducteur aussi maussade qu'infidelle. Ses Versions estimées de son temps, sont méprisées aujourd'hui; on fait cas cependant des notes qui les accompagnent : elles manquent d'art et d'esprit, mais l'érudition y est prodiguée. Les ouvrages de *Vigenère* sont : I. Des *Traductions* des *Commentaires* de *César*, de l'Histoire de *Tite-Live*, de *Chalcondyle*, etc., avec des notes. II. Un *Traité des Chiffres* ou *Secrète Manière d'écrire*, 1586, in-4.° III. Un autre *des Comètes*, in-8.° IV. Un troisième, du *Feu* et du *Sel*, in-4.° V. *La suite de* Philostrate, *contenant les Images ou Tableaux de plate peinture du jeune* Philostrate, *les Héroïques de l'ancien et les Statues de* Callistrate, *Paris*, 1596, in-4.° Cette suite avec ce qui la précède, a été revue et corrigée sur l'original, et imprimée avec les Epigrammes d'*Artus-Thomas* sieur *d'Embry* sur chaque tableau, et des figures en taille douce, Paris, 1614, in-folio; ibid., 1629 et 1637, in-fol. « Il est assez probable, dit *Niceron*, que *Vigenère* n'a fait sa Traduction que sur la version latine qui n'étant pas exacte, est cause des fautes qu'il a commises. Les figures qu'on a ajoutées dans les éditions in-folio, sont passables pour la plupart, quelques-unes même sont assez belles; mais il y a un défaut considérable qui consiste en ce qu'elles ne sont pas faites sur la seule description de *Philostrate*, comme elles le devoient être, mais quelquefois suivant la fantaisie de celui qui les a dessinées: ce qui fait qu'elles ne servent pas beaucoup à entendre l'original. » VI. *Philostrate de la Vie d'Apollonius Thyanéen, traduit du Grec par* Blaise de Vigenère, *avec les Commentaires d'Artus Thomas* sieur *d'Embry*, Paris, 1611, in-4°, 2 tomes. De toutes les traductions de *Vigenère*, celle d'*Onosander*, 1605, in-4°, est la plus recherchée.

VIGEON, (Bernard du) peintre en miniature, mort à Paris en 1760, à 77 ans, a donné en 1738 la *Partie de Campagne*, comédie très-médiocre en prose.

VIGEVANO, *Voyez* TRIVULCE.

I. VIGIER, (François) Jésuite de Rouen, mort en 1647, se fit une juste réputation de savoir par ses ouvrages. On a de lui : I. Une excellente *Traduction* latine de la *Préparation* et de la *Démonstration Evangélique* d'Eusèbe, *avec des notes*, Paris, 1628, in-folio, 2 vol. II. Un bon traité *De Idiotismis præcipuis Linguæ græcæ*, 1632, in-12; et Leyde, 1766, in-8.° Cet auteur étoit habile dans cette dernière langue.

II. VIGIER, (Jean) avocat au parlement de Paris, sorti d'une famille noble d'Angoumois, mourut fort âgé vers l'an 1648. Il laissa un *Commentaire* estimé sur les coutumes d'Angoumois, d'Aunis et du gouvernement de la Rochelle, et augmenté par *Jacques* et *François* VIGIER ses fils et petits-fils, Paris, 1720, in-folio.

III. VIGIER, (Philibert) sculpteur, mort à Moulins sa patrie en 1719, à 83 ans.

VIGILANCE, (*Vigilantius*) étoit Gaulois et natif de Calaguri petit bourg près de Cominges. Il devint curé d'une paroisse du diocèse de Barcelone dans la Catalogne. Son savoir et son esprit le lièrent avec *St. Paulin* qui le reçut bien et qui le recommanda à *St. Jérôme*. Ce père de l'Eglise étoit alors en Palestine où *Vigilance* avoit dessein d'aller pour visiter les saints lieux. Le pieux et illustre solitaire ayant appris qu'il répandoit des erreurs dangereuses, prit la plume contre lui. Voici ce qu'il en dit : « On a vu dans le monde des monstres de différentes espèces; *Isaïe* parle des *Centaures*, des *Sirènes* et d'autres semblables. *Job* fait une description mystérieuse de *Léviathan* et de *Behemoth* : les poëtes content des fables de *Cerbère*, du *Sanglier* de la forêt d'Erimanthe, de la *Chimère* et de l'*Hydre* à plusieurs têtes. *Virgile* rapporte l'histoire de *Cacus*; l'Espagne a produit *Gérion* qui avoit trois corps; la France seule en avoit été exempte et on n'y avoit jamais vu que des hommes courageux et éloquens, quand *Vigilance* ou plutôt *Dormitance* a paru tout d'un coup, combattant avec un esprit impur contre l'esprit de Dieu. Il soutient qu'on ne doit point honorer les sépulcres des martyrs ni chanter *Alleluia* qu'aux fêtes de Pâques; il condamne les veilles, il appelle le célibat une hérésie et dit que la virginité est la source de l'impureté. » *Vigilance* affectoit le bel esprit : c'étoit un homme qui aiguisoit un trait et qui ne raisonnoit pas. Il préféroit un bon mot à une bonne raison; il ne cherchoit que la célébrité, et il attaqua tous les objets qui pouvoient fournir à la plaisanterie.

I. VIGILE, pape, et Romain de nation, n'étoit encore que diacre lorsqu'il fut envoyé à Constantinople par *Agapet*. *Théodora* femme de l'empereur *Justinien*, lui promit de le mettre sur le siége de Saint-Pierre, pourvu qu'il s'engageât de casser les actes d'un concile tenu à Constantinople contre les prélats séparés de la communion Romaine qu'elle soutenoit. *Vigile* promit tout, et fut élu pape le 22 novembre 537, du vivant même de *Sylvère* qui fut envoyé en exil. Après sa mort arrivée en 538, *Vigile*

parut d'abord approuver la doctrine d'*Anthime* et des *Acéphales* pour satisfaire l'impératrice; mais peu après il alla à Constantinople, où il excommunia les hérétiques et *Theodora*. Sa fermeté se démentit: il assembla un concile de 70 évêques, et le rompit après quelques sessions; il aima mieux prier les évêques de donner leur avis par écrit, et envoya tous ces écrits au palais. *Il en agissoit ainsi*, disoit-il, *pour éviter qu'on ne trouvât quelque jour dans les archives de l'Eglise Romaine ces réponses contraires au concile de Chalcédoine.* On doit remarquer que le pape n'étoit pas libre à Constantinople; on le voit par une protestation qu'il fit dans une assemblée, où se voyant pressé avec la dernière violence de condamner les Trois Chapitres, il s'écria: *Je vous déclare que, quoique vous me teniez captif, vous ne tenez pas Saint Pierre.* On appelle les Trois Chapitres, trois fameux Écrits qui furent déférés au jugement de l'Eglise, comme remplis des blasphèmes de *Nestorius*. I. Les écrits de *Théodore* évêque de Mopsueste, le maître de *Nestorius*. II. La *Lettre* d'*Ibas* évêque d'Edesse, à *Maris*. III. Les *Réponses* de *Théodoret* évêque de Cyr, aux Écrits de *St. Cyrille* d'Alexandrie contre *Nestorius*. *Vigile* condamna et approuva tour-à-tour ces trois ouvrages anathématisés par le concile de Constantinople. L'empereur *Justinien* mécontent de sa conduite, l'envoya en exil; il n'y fut pas long-temps : à son retour en Italie, il mourut de la pierre à Syracuse en Sicile le 15 janvier 555. On a de lui dix-huit *Epîtres*, Paris, 1642, in-8.°

II. VIGILE DE TAPSE, évêque de cette ville, dans la province de Bizacène en Afrique, fut enveloppé dans la persécution qu'*Hunneric* roi des Vandales excita vers l'an 484 contre les Catholiques. La crainte d'aigrir les persécuteurs lui fit cacher son nom. Il emprunta ceux des Pères les plus illustres pour donner plus de cours à ses ouvrages, principalement chez les Vandales et les autres Barbares Ariens, peu savans dans la critique. « Ainsi il composa, dit *Fleury*, une dispute entre *St. Athanase* et *Arius*, qu'il suppose s'être passée publiquement à Laodicée, par ordre de l'empereur *Constantius*, en présence d'un juge nommé *Probus*; et il y rapporte tous leurs discours comme s'il en avoit trouvé les actes. Mais il reconnoit lui-même dans un autre ouvrage, que ce n'est qu'une fiction. Il composa de même sous le nom de *St. Augustin*, un Dialogue contre *Félicien* Arien, touchant l'unité de la Trinité; et on lui attribue avec raison la fausse dispute de *St. Augustin* contre *Pascentius*, et le Symbole qui a passé si long-temps sous le nom de *St. Athanase*. Cet artifice de *Vigile de Tapse* a produit de la confusion dans les ouvrages des Pères; car on a long-temps attribué les siens aux auteurs dont il avoit emprunté le nom, et les nouveaux critiques lui en ont attribué d'autres dont les auteurs sont moins certains. Enfin son exemple peut avoir enhardi plusieurs écrivains téméraires à supposer sous de grands noms de fausses pièces, de faux actes de martyrs et des Vies des Saints. » Après la mort de *Vigile de Tapse* on eut beaucoup de peine à re-

connoître les Écrits qui étoient véritablement de lui. Les cinq livres contre *Eutychès* lui ont toujours été attribués. Il les composa étant à Constantinople ; et comme il y jouissoit d'une liberté entière, il ne crut pas devoir déguiser son nom. Ses *Ouvrages* et ceux qu'on lui attribue, furent imprimés à Dijon, 1665, in-4.°

VIGNACOURT, (Adrien de la Vieuville d'Orville de) grand-croix de l'ordre de Malte et grand prieur de Champagne, mort en 1774, étoit un bel esprit et un homme de bonne compagnie. On a de lui divers romans qui eurent du succès. Les principaux sont : *La Comtesse de Vergi*, in-12 ; *Edèle de Ponthieu*, in-12 ; *Mémoires de Saldaigne*, in-12 ; *Lideric*, in-12 ; *Amusemens de la Campagne*, in-12.

VIGNAI, (Jean de) religieux Hospitalier de *Saint-Jacques*, fut l'un des premiers en France qui cultiva les lettres dans un temps de barbarie. Il présenta au roi *Jean* père de *Charles V*, une traduction du livre de la *Moralité du Jeu des Echecs*.

I. VIGNE, (André de la) auteur François du 15e siècle, se rendit recommandable sous *Charles VIII* par les armes et par les lettres. *Anne* de Bretagne femme de ce prince, le prit pour son secrétaire. Ses exploits guerriers sont moins connus que ses ouvrages. On lui doit une *Histoire* de *Charles VIII*, qu'il composa avec *Jaligni*, imprimée au Louvre, in-folio, par les soins et avec les remarques de *Denis Godefroi*. Il est aussi auteur du *Vergier d'honneur*, Paris, 1495, in-folio. C'est une Histoire de l'entreprise sur Naples par *Charles VIII*, très-détaillée et très-exacte.

II. VIGNE, (Jacques) d'abord avocat à Bordeaux, se retira ensuite à Saintes, où il devint l'oracle de son pays par ses conseils. Il avoit laissé manuscrit un *Commentaire* latin sur la coutume de Saint-Jean-d'Angély, que son fils publia en 1637, in-4.°

III. VIGNE, (Anne de la) de l'académie des *Ricovrati* de Padoue, naquit d'un médecin de Vernon-sur-Seine, habile dans son art. Elle avoit un frère d'un génie assez borné ; aussi son père disoit : *Quand j'ai fait ma fille, je pensois faire mon fils ; et quand j'ai fait mon fils, j'ai pensé faire ma fille.* Cette ingénieuse littératrice mourut à Paris en 1684, à la fleur de son âge, des douleurs de la pierre que son application lui avoit procurée. Elle fit éclater dès sa plus tendre enfance son goût et ses talens pour la poésie. On remarque dans ses vers de la grace et des tournures agréables ; mais ils manquent quelquefois d'harmonie et de coloris. Rivale de *Sapho* dans la poésie, elle eut plus de vertu qu'elle. Elle répondit à un homme d'esprit qui vouloit être aimé d'elle :

> Ah ! sur mon cœur cessez de rien prétendre ;
> Cessez de le faire souffrir.
> Le ciel ne l'a pas fait si sensible et si tendre
> Pour aimer ce qui doit périr.

Ses principales pièces sont : I. Une *Ode*, intitulée : *Monseigneur le Dauphin au Roi*. Un inconnu lui envoya pour récompense une boîte de coco, où étoit une lyre

d'or émaillée, avec des vers à sa louange. II. Une autre *Ode* à M[lle] *de Scudéry* son amie. III. Une *Réponse* à M[lle] *Descartes* nièce du célèbre philosophe : M[lle] *de la Vigne* goûtoit beaucoup ses principes. IV. Quelques autres petites *Pièces de vers* qu'on a recueillies à Paris dans un petit in-8°, et qu'on retrouve dans le *Parnasse des Dames* par M. *de Sauvigni.*

VIGNE, (Malcrais de la) *Voyez* DESFORGES.

VIGNE, (Gacé de la) *Voyez* BIGNE, n.° I.

VIGNEROD, *Voyez* WIGNEROD.

VIGNES, (Pierre des) né à Capoue, s'éleva de la naissance la plus basse à la charge de chancelier de l'empereur *Fréderic II.* On ignore qui étoit son père ; la mère mendioit son pain pour elle et pour son fils. Il fit ses études à Bologne par le secours de quelques personnes charitables, charmées de la vivacité de son esprit. Le hasard l'ayant conduit auprès de l'empereur, il plut par son génie, obtint une place dans le palais et ne tarda pas a s'avancer. Devenu habile dans la jurisprudence et ayant l'esprit des affaires, il gagna entièrement les bonnes graces de son maître. Son élévation fut rapide; il fut protonotaire, conseiller, chancelier, et entra dans toutes les affaires secrètes de *Fréderic.* Il servit avec zèle ce prince, dans les différends qu'il eut avec les papes *Grégoire IX* et *Innocent IV;* et fut député en 1245 au concile de Lyon pour empêcher que ce prince n'y fût condamné. Il jouit long-temps d'une faveur distinguée qui lui fit beaucoup de jaloux. Ils l'accusèrent, dit-on, d'avoir voulu empoisonner l'empereur par les mains de son médecin. Les historiens varient sur l'année de cet événement, et cette variété peut causer quelque soupçon. Quelques-uns croient que *Pierre des Vignes* étoit véritablement coupable. Est-il croyable que le premier des magistrats de l'Europe, vieillard vénérable, le conseil, l'ami de son maître, ait tramé un aussi abominable complot ? Et pourquoi ? Pour plaire au pape son ennemi. Où pouvoit-il espérer une plus grande fortune ? Quel meilleur poste le médecin pouvoit-il avoir que celui de médecin de l'empereur ? Quoi qu'il en soit, il est certain que *Pierre des Vignes* eut les yeux crevés. *Fréderic* après l'avoir fait promener dans plusieurs villes d'Italie, le livra aux Pisans qui le haïssoient mortellement. Plusieurs autres Italiens prétendent qu'une intrigue de cour fut la cause de sa disgrace et porta *Fréderic II* à cette cruauté ; ce qui est plus vraisemblable. L'infortuné chancelier las de se voir dans une dure prison, se cassa la tête en 1249 contre une colonne à laquelle on l'avoit attaché. *Pierre des Vignes*, dit M. *Landi*, peut passer pour un second *Cassiodore.* Il y eut une ressemblance marquée entre ces deux ministres, leur génie, leurs inclinations, leur pouvoir, leurs aventures et leurs ouvrages. Ce ne fut que leur fin qui fut très-différente. *Cassiodore* se retira sagement de la cour, au lieu que *Pierre* ayant voulu faire tête à ses ennemis, succomba aux efforts qu'ils firent pour le perdre. On a de lui : I. *Epistolæ*, dont la moins

mauvaise édition est celle de Basle par *Iselin*, 1740, 2 vol. in-8°; et la plus rare celle de la même ville, 1539, in-8.° Ces Lettres écrites la plupart au nom de *Fréderic II*, sont une preuve de la mauvaise latinité de son siècle; et il faut plutôt y chercher les événemens qui ont rapport à ce prince, que les graces du style et la pureté du langage. Au reste l'édition de Basle est défectueuse à plusieurs égards. Il y manque plusieurs lettres imprimées ailleurs. Il y en a d'apocryphes. On n'a pas observé l'ordre chronologique, et l'on trouve plusieurs passages si défigurés, qu'ils sont inintelligibles. II. Un Traité *De Potestate Imperiali.* III. Une autre *De Consolatione*, etc... On a attribué à *Fréderic II* et à *Pierre des Vignes*, le livre imaginaire *De tribus Impostoribus.* Ce qui a pu y donner lieu, est la lettre de *Grégoire IX* que nous avons citée (article de *Fréderic II*); mais ni cet empereur, ni son chancelier, ni aucun de ceux à qui cette production a été attribuée, n'en est l'auteur. Du moins elle a échappé à la recherche des savans. Le livre qui a paru sous la date de 1598, in-8°, composé de 46 pages sans titre, est une imposture moderne. On attribue cette fraude à *Straubius* qui fit imprimer ce livre à Vienne en Autriche en 1753. La prétendue ancienne édition sans date, d'après laquelle celle-là a été faite, n'a jamais été vue de qui que ce soit. Au reste *Grégoire IX* ne dit point que *Fréderic* ni son chancelier aient fait un livre des *trois Imposteurs*, mais seulement qu'il a mis J. C. au rang des imposteurs.

VIGNEUL DE MARVILLE, *Voyez* ARGONNE.

I. VIGNIER, (Nicolas) né en 1530 à Bar-sur-Seine, mort à Paris en 1595, s'acquit beaucoup de réputation dans la pratique de la médecine. Il s'appliqua aussi à l'histoire et devint historiographe de France. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin et en françois, qu'on ne lit plus, mais que les savans consultent avec fruit. Le plus curieux est son *Traité de l'origine et demeure des anciens François*, à Troye, chez *Garnier*, 1582, in-4.° Le laborieux compilateur *André du Chesne* traduisit ce livre en latin, pour le mettre à la tête de sa collection des anciens historiens François. On a encore de lui: I. *Rerum Burgundionum Chronicon*, Basle, 1575, in-4.° Cette chronique de Bourgogne s'étend depuis le commencement du 5e siècle jusque vers la fin du 15.e II. *Préséance entre la France et l'Espagne*, in-8.° III. *Faste des anciens Hébreux, Grecs et Romains*, 1588, in-4.° IV. *Bibliothèque historiale*, en 4 vol. in-fol. Quoique ce livre ne soit pas exempt de fautes et qu'il soit assez mal écrit, l'abbé *Lenglet* dit qu'il est assez estimé et qu'il peut tenir une place dans les bibliothèques. V. *Recueil de l'Histoire de l'Eglise*, in-folio, 1601, peu estimé, et dans lequel ses fils qui le publièrent ont fourré, dit *Niceron*, tout ce qu'ils ont voulu.

II. VIGNIER, (Antoine) Jésuite, né à Figeac et mort à Poitiers en 1622, à l'âge de 40 ans, a publié quelques *Écrits* ascétiques et un *Panégyrique de Louis XIII*, 1620, in-4.°

III. VIGNIER, (Nicolas) fils du précédent, fut ministre à Blois au commencement du 16e siècle, et rentra après l'an 1631 dans l'Eglise Catholique, comme avoit fait son père avant de mourir. Il a fait plusieurs *Ecrits de Controverse*, entièrement oubliés.

IV. VIGNIER, (Jérôme) fils du précédent, né à Blois en 1606, fut élevé dans le Calvinisme et devint bailli de Baugenci. Ayant ensuite abjuré la religion Protestante il entra dans la congrégation de l'Oratoire, et fut supérieur de différentes maisons, où il édifia autant par sa piété qu'il étonna par la variété de ses lumières. Il excella sur-tout dans la connoissance des langues, des médailles et des antiquités, et de l'origine des maisons souveraines de l'Europe. Ce savant mourut à la maison de Saint-Magloire à Paris, le 14 novembre 1661, à 55 ans. Tout ce que nous avons de lui est plein de grandes recherches; mais le style de ses ouvrages est rebutant. Les principaux sont : I. *La véritable origine de la maison d'Alsace, de Lorraine, d'Autriche*, etc., Paris, 1649, in-fol. L'auteur justifie les faits par les titres et les chartres; mais il y a bien des fautes de chronologie. II. Un supplément aux Œuvres de *St. Augustin*, Paris, 1654, in-folio, dont il trouva des manuscrits à Clairvaux qui n'avoient point encore été imprimés. III. Une *Concordance* françoise *des Evangiles*. IV. L'*Origine des Rois de Bourgogne*. V. La *Généalogie des Comtes de Champagne*. VI. *Stemma Austriacum*, 1650, in-folio. On lui est encore redevable de deux volumes de l'*Histoire Ecclésiastique Gallicane*; de plusieurs *Pièces de Poésie*; de quelques *Paraphrases* des Pseaumes en latin; d'une *Oraison funèbre*, etc.

VIGNOLE, (Jacques BAROZZIO, surnommé) savant architecte, vit le jour en 1507 à Vignola, au duché de Modène, d'un gentilhomme Modenois que les discordes civiles avoient obligé de quitter sa patrie. Il s'adonna d'abord à la peinture; ce fut cet art qui le fit subsister dans sa jeunesse. Entraîné par son inclination pour l'architecture, il alla à Rome pour y étudier les plus beaux restes de l'antiquité. Son travail et les leçons qu'il prit des meilleurs architectes de son temps et des amateurs éclairés, lui donnèrent une intelligence parfaite de l'art de bâtir. Il vint en France sous le règne de *François I*, où il donna des plans pour plusieurs édifices; quelques-uns même prétendent que le château de Chambord fut construit sur ses dessins. *Vignole* s'attacha à *François Primatice* architecte et peintre Bolonois qui étoit au service du roi. Il le secourut dans tous ses ouvrages, et l'aida à jeter en bronze les antiques qui sont à Fontainebleau. Le cardinal *Farnèse* choisit *Vignole* pour ordonner le bâtiment de son magnifique palais de Caprarole, à une journée de Rome. *Vignole* mourut dans cette ville le 7 juillet 1573, à 66 ans, après avoir reçu plusieurs marques d'estime de la part des souverains pontifes. Outre les édifices, soit publics, soit particuliers que *Vignole* a conduits et qui sont en très-grand nombre, il a encore composé un *Traité des cinq Ordres d'Architecture*, qui lui a fait beaucoup

d'honneur,

d'honneur, et qui a été traduit et commenté par *Daviler*, Paris, 1691, 3 vol. in-4°; et 1738, 2 vol. grand in-4°;... et un autre dans sa langue sur la *Perspective Pratique*, commenté par *le Danti*.

I. VIGNOLES, (Etienne de) plus connu sous le nom de *LA HIRE*, étoit de l'illustre maison des barons *de Vignoles*, qui étant chassés de leurs terres par les Anglois s'établirent en Languedoc. Il fut l'un des plus fameux capitaines François du règne de *Charles VII*. Ce fut lui qui fit lever le siége de Montargis au duc *de Bedfort*, et qui accompagna la fameuse *Pucelle Jeanne d'Arc* au siége d'Orléans, où il se signala avec cette héroïne. *La Hire* finit ses jours à Montauban en 1447. Il tint un rang distingué parmi les héros qui rétablirent *Charles VII* sur le trône. *Voyez* à l'article de ce monarque une réponse généreuse de *la Hire*.

II. VIGNOLES, (Alphonse de) fils d'un maréchal de camp, d'une famille ancienne, naquit au château d'Aubais en Languedoc en 1649, dans le sein du Calvinisme. Après avoir porté les armes pendant quelque temps, il étudia à Saumur pour pouvoir exercer le ministère. Il fut d'abord ministre à Aubais, puis à Cailar, où il resta jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes en 1685. Réfugié dans le Brandebourg il fut bien accueilli par l'électeur, et devint successivement ministre de Schwedt, de Hall et de Brandebourg près de Berlin. Son savoir profond le fit mettre dans la liste des membres de l'académie des Sciences de Berlin, lors de l'établissement de cette compagnie en 1701. Le célèbre *Leibnitz* ami de *Vignoles* dont il étoit capable de sentir le mérite, engagea le roi de Prusse à le faire venir à Berlin. Il s'y rendit en 1703, et y demeura les 40 dernières années de sa vie, aussi estimé pour les talens de l'esprit qu'aimé pour les qualités du cœur. Il fut élu directeur de l'académie royale des Sciences de Berlin en 1727; place qu'il remplit avec distinction. *Vignoles* s'étoit annoncé dans la république des lettres par plusieurs ouvrages. Le plus connu est la *Chronologie de l'Histoire Sainte et des Histoires étrangères qui la concernent, depuis la sortie d'Egypte jusqu'à la captivité de Babylone*, Berlin, 1738, en 2 vol. in-4.° Ce livre suppose une lecture prodigieuse, un travail incroyable et les plus profondes recherches. (On en trouve des extraits dans la nouvelle édition des *Tablettes* de l'abbé *Lenglet du Fresnoy*.) On a encore de *Vignoles*, un grand nombre d'*Ecrits* et de *Dissertations* dans la *Bibliothèque Germanique*; dans les *Mémoires* de la Société royale de Berlin; dans l'*Histoire critique de la République des Lettres* par *Masson*, etc. On estime surtout son *Epistola Chronologica adversùs Harduinum* et ses *Conjectures* sur la quatrième Eglogue de *Virgile*, intitulée *Pollion*. Cet illustre savant mourut à Berlin le 24 juillet 1744, après avoir fourni une carrière de 95 ans. Quoiqu'il n'eût que des revenus modiques, il trouva dans une sage économie le moyen de secourir les indigens. La frugalité étoit son trésor. Le précieux don de la tranquillité d'esprit contri-

bua sans doute à prolonger ses jours. *Voyez* H. LENFANT.

VIGNON, (Claude) peintre, né à Tours en 1590, mort en 1670, suivit la manière de *Michel-Ange de Caravagio ;* mais l'imitateur étoit assez loin de son modèle.

I. VIGOR, (Simon) fit ses études à Paris et fut recteur de l'université en 1540. Il devint ensuite pénitencier d'Evreux sa patrie. Il accompagna l'évêque de cette ville au concile de Trente, où il mérita l'estime des Pères par son savoir. Nommé curé de Saint-Paul à Paris, il prêcha avec tant de zèle contre les Calvinistes qu'il fut fait archevêque de Narbonne en 1570. Il continua de s'y signaler, et comme controversiste et comme prédicateur. Ses *Sermons* ont été imprimés en 1584, 4 vol. in-4.° Ils ne servent aujourd'hui qu'à prouver dans quel triste état se trouvoit l'éloquence Françoise au XVIe siècle. C'est lui et *Claude de Saintes*, qui eurent en 1566, une fameuse conférence de controverse avec les ministres *de l'Espine* et *Surrau du Rosier*. Les *Actes* de cette conférence parurent en 1568, in-8.° Le savant *Pierre Pithou* fut une des conquêtes de cet illustre prélat, qui mourut à Carcassone le 1 novembre 1575.

II. VIGOR, (Simon) neveu du précédent, mourut le 29 février 1624, à 68 ans; conseiller au grand conseil. On lui attribue une Histoire curieuse et peu commune, imprimée sous ce titre : *Historia eorum quæ acta sunt inter* Philippum Pulchrum *Regem Christianissimum et* Bonifacium VIII, 1613, in-4.° Il se distingua par son zèle pour les libertés de l'Eglise Gallicane. Il prit la défense du docteur *Richer* avec beaucoup de chaleur. On a de lui quelques Ouvrages sur ces deux objets et sur l'autorité des Conciles généraux et des Papes. On les a recueillis en un vol. in-4°, 1683.

VILATE, (Joachim) prêtre apostat, né à Allun dans le département de la Creuse, et terroriste sanguinaire pendant la révolution, prit le surnom de *Sempronius Gracchus* et devint un des jurés du tribunal révolutionnaire de Paris qui envoya tant de victimes à l'échafaud. A la chûte de *Robespierre* il crut en dévoilant quelques-uns des crimes projetés par les scélérats dont il étoit le complice, échapper à la mort ; mais il n'y fut pas moins condamné avec *Fouquier-Tinville*, le 6 mai 1795, à l'âge de 26 ans. *Vilate* a publié quelques écrits curieux par les anecdotes et les principes qu'ils renferment. Tels sont : *Causes secrètes de la révolution du* 9 *Thermidor*, 1795, in-8°; *Mystères de la mère de Dieu dévoilés*, in-8.°

VILFROY, *Voy.* VILLEFROY.

VILLAFAGNE, (Jean Arphe de) auteur Espagnol, est connu par un livre aussi rare que recherché. Il est intitulé : *Quilatador de la Plata, Oro, y Piedras*, Valladolid, 1572, in-4.° L'édition de Madrid, 1598, in-8°, moins rare, est augmentée d'un livre.

VILLAIN, (Etienne-François) mort à Paris en 1784, embrassa l'état ecclésiastique et a publié une *Histoire* de la paroisse

de St.-Jacques de la Boucherie, 1758, in-12; et une autre de *Nicolas Flamel* et de *Pernelle* sa femme, 1761, in-12.

I. VILLALPANDE, (Jean-Baptiste) Jésuite de Cordoue, habile dans l'intelligence de l'Ecriture-Sainte, mourut le 22 mai 1608, après avoir publié un *Commentaire*, aussi savant que diffus, sur *Ezéchiel*, en 3 tomes in-fol., Rome, 1596. La *Description* de la ville et du Temple de Jérusalem, est ce qu'il y a de mieux dans cet ouvrage, quoiqu'à cet égard il y ait bien des conjectures hasardées. L'auteur a épuisé sa matière; mais il est très-difficile d'être aussi patient à le lire qu'il fut constant à le composer. « De fort habiles gens, dit *Calmet*, croient que ce savant homme, tout rempli des idées qu'il avoit de l'architecture Grecque et Romaine, et trop prévenu en faveur d'un temple dont Dieu même avoit donné le modèle à *David*, s'étoit imaginé qu'il ne pouvoit le peindre ni trop grand, ni trop beau, ni trop superbe. Il y a mis plusieurs embellissemens qui ne sont pas décrits dans le texte sacré, mais qui devoient y être selon les règles de l'architecture que l'on a supposé être parfaitement connues de *Salomon;* comme si ces règles étoient les mêmes chez tous les peuples et dans tous les siècles, et comme si ce prince vivant long-temps avant les premiers architectes d'Athènes et de Rome, avoit dû suivre les préceptes qu'ils donnèrent depuis. De plus, *Villalpande* a multiplié contre l'autorité formelle de la Bible, les cours, les portiques, les pavés de porphyre, les murailles de marbre de Paros. » La figure du Temple ne se trouve pas dans tous les exemplaires du Commentaire de *Villalpande*. Au reste, ce Jésuite étoit habile architecte, et il étoit plus propre qu'un autre à donner la description d'un temple que la plupart des interprètes, presque tous fort ignorans en architecture; mais il a été entraîné au-delà du vrai par son imagination. *Voy.* PRADO. L'auteur publia encore à Rome en 1598, in-fol.: *Explanatio Epistolarum Sancti Pauli*, sous le nom de *Rémi* de Rheims à qui l'éditeur l'avoit vu attribué dans un manuscrit daté de 1067; mais on convient aujourd'hui que ce Commentaire est d'un autre *Rémi* moine de St.-Germain d'Auxerre au xe siècle. Voyez l'*Histoire littéraire* de la France, tome 3, et la Bibliothèque latine de *Fabricius*.

II. VILLALPANDE, (Gaspar) théologien controversiste de Ségovie et docteur dans l'université d'Alcala, parut avec éclat au concile de Trente, et mit au jour divers *Ouvrages de Controverse* dont on ne se souvient plus.

III. VILLALPANDE, (François Torreblanca) est auteur d'un Traité rare, intitulé: *Epitome Delictorum* seu *De invocatione Dæmonum*, Hispali, 1618, in-folio. Il y a à la fin, *Defensa en favor de los Libros de la Magia.*

VILLAMÈNE, (François) graveur, élève d'*Augustin Carrache*, naquit à Assise en Italie, vers l'an 1588, et mourut à Rome vers 1648. Ce maître est recommandable par la correction de son dessin et par la propreté de son travail; mais on lui repro-

che d'être trop maniéré dans ses contours. Cela n'empêche pas que ses *Estampes* ne soient très-recherchées.

VILLANDON, *Voyez* HÉRITIER, n.° II.

VILLANI, (Jean, Matthieu et Philippe) auteurs Florentins du XIVe siècle. Les deux premiers étoient frères, et le dernier étoit fils de *Matthieu*. Une même profession, celle du commerce, et un même goût d'étude, celui de l'Histoire, les occupèrent tous trois et les rendirent célèbres, sur-tout les deux frères. Nous avons de *Jean* une *Chronique* en italien, en XII livres, depuis la Tour de Babel jusqu'en 1348. Elle est écrite avec beaucoup de simplicité et de candeur, mais l'auteur paroît crédule. *Remigio* de Florence y a joint des Notes marginales et des Remarques savantes. *Matthieu* la poussa jusqu'en 1364. Cette continuation est aussi divisée en XII livres, que *Philippe* augmenta et corrigea. Le tout fut imprimé par les *Juntes* à Venise, en 1559, 1562, 1581, 3 vol. in-4.° Il est très-difficile de trouver ce corps d'Histoire de cette édition, et il est fort cher, même en Italie. On l'a réimprimé à Milan en 1738, en 2 vol. in-folio. Il mérite d'être consulté, sur-tout pour les événemens des XIIIe et XIVe siècles, qui y sont détaillés avec assez d'ordre.

I. VILLARET, (Foulques de) grand maître de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem l'an 1307, entreprit d'exécuter le dessein que *Guillaume de Villaret* son frère et son prédécesseur avoit formé, de s'emparer de l'isle de Rhodes. A l'aide d'une croisade qu'il obtint de *Clément V*, il en vint à bout l'an 1310, chassa les Sarrasins et se rendit encore maître de plusieurs isles de l'Archipel. Le couvent de l'Ordre fut transféré à Rhodes, et les Hospitaliers furent depuis appelés *Rhodiens* ou Chevaliers de Rhodes. Les Turcs ayant assiégé cette isle en 1315, le grand maître les obligea de se retirer. Malgré les services qu'il avoit rendus à l'Ordre, il fut accusé de négliger les intérêts publics pour ne songer qu'aux siens propres. Les chevaliers indignés de son despotisme et de son luxe, l'obligèrent à se démettre l'an 1319 entre les mains du pape, pour éviter la honte d'une déposition. On lui donna pour dédommagement le prieuré de Capoue : il préféra d'aller demeurer en France auprès de sa sœur dame *de Tiran* en Languedoc, où il mourut l'an 1327.

II. VILLARET, (Claude) né à Paris en 1715 de parens honnêtes, fit de bonnes études. Les passions de la jeunesse qui l'agitèrent assez long-temps, l'empêchèrent d'abord d'en profiter. Il débuta dans le monde littéraire par un Roman très-médiocre, intitulé : *La Belle Allemande*. Il fit ensuite en société une Pièce qui fut jouée sans succès au théâtre François. Des affaires domestiques l'obligèrent en 1748, de s'éloigner de Paris et de prendre le parti du théâtre. Il alla à Rouen, où sous le nom de *Dorval* il débuta par les rôles d'amoureux ; il y joua ensuite le *Glorieux*, le *Misanthrope*, l'*Enfant Prodigue*, etc. Il fut souvent applaudi à Compiègne

pendant les voyages de la rour. Il sentit bientot les degoûts d'un état pour lequel il n'étoit pas né et qu'il n'avoit embrassé que par nécessité. En 1756, il renonça au théâtre à Liége, où il étoit à la tête d'une troupe de comédiens qui ne se soutenoient que par ses talens; et il se retira à Paris où il avoit arrangé les affaires qui l'avoient obligé de s'en éloigner. Il fut nommé premier commis de la chambre des Comptes, et contribua beaucoup à mettre de l'ordre dans cet intéressant dépôt qui avoit été la proie des flammes en 1738. Ce travail l'arracha à ses dissipations et lui fit connoître les vraies sources de l'histoire de France. L'abbé *Velly* étant mort en 1759, *Villaret* fut choisi pour continuer son Ouvrage. On le nomma presque en même temps secrétaire de la Pairie et des Pairs. Ces diverses occupations affoiblirent entièrement sa complexion, naturellement délicate. Une maladie de l'urètre dont il étoit affligé, l'emporta au mois de mars 1766. Son caractère étoit excellent. Quoiqu'il fut extrêmement timide et par conséquent un peu sombre, il étoit avec ses amis doux, honnête, poli et d'un bon commerce. Sa continuation de l'*Histoire de France*, commence au VIIIe volume par le règne de *Philippe VI* et finit à la page 348 du XVIIe. Elle est pleine de recherches intéressantes et d'anecdotes curieuses; mais il n'est pas assez concis. On lui reproche des préfaces, des longueurs, des écarts, des détails rebattus dans toutes les histoires générales, et qui l'éloignoient de l'objet primitif, qui étoit l'histoire de la nation. Son style, élégant et plein de feu, est quelquefois trop abondant, trop poétique, et s'écarte de temps en temps de la grave simplicité de l'histoire. On a encore de lui des *Considérations sur l'art du Théâtre*, 1758, in-8°: ouvrage où il y a peu de réflexions neuves; et l'*Esprit de Voltaire*, 1759, in-8.°

I. VILLARS, (André DE BRANCAS, seigneur de) d'une famille ancienne originaire de Naples, mais établie en France depuis 1399. S'étant laissé séduire par les partisans de la Ligue, il soutint le siége de Rouen contre *Henri IV* en 1592. Mais après l'abjuration de ce prince en 1594, il lui remit la ville. *Sully* avoit été chargé de négocier avec lui pour le détacher de la Ligue. Cette négociation étoit sur le point d'être conclue, lorsqu'on persuada à *Villars* que *Sully* avoit formé le projet de s'emparer de sa personne pour le faire assassiner. *Villars* arrache sur-le-champ le traité des mains de *Sully* et le jette au feu. La modération de l'un calma les emportemens de l'autre. Tout fut éclairci et *Villars* après avoir fait pendre l'auteur de l'imposture, signa son traité. La charge d'amiral fut le prix de sa soumission et de son courage. Ayant été battu et fait prisonnier à la bataille de Dourlens, le 24 juillet 1595, par les Espagnols, il fut tué de sang froid selon l'usage de ce peuple qui massacroit alors sans pitié ceux qui les quittoient après avoir été à leur solde. *Villars* étoit brave, désintéressé, plein d'audace, incapable de dissimulation, indigné contre tout artifice, mais fier et emporté. Il avoit plusieurs traits de ressemblance avec

Henri IV qui l'estimoit beaucoup. L'amiral n'ayant pas été marié, un de ses frères forma la branche des ducs *de Villars Brancas*.

II. VILLARS, (Louis-Hector, marquis, puis duc de) pair et maréchal de France, grand d'Espagne, chevalier des Ordres du roi et de la Toison d'or, gouverneur de Provence, etc. naquit à Moulins en Bourbonnois en 1653, d'une famille originaire de Lyon qui remontoit au XVIe siècle, et qui a donné cinq archevêques de suite à l'église de Vienne, et des hommes distingués dans la robe et dans l'épée. *Louis-Hector* étoit fils de *Pierre de Villars*, chevalier des Ordres du roi, qui servit l'état avec distinction et comme militaire et comme ambassadeur dans diverses cours. Il porta les armes fort jeune; son courage et sa capacité annoncèrent dès-lors à la France un défenseur. Il fut d'abord aide de camp du maréchal *de Bellefons* son cousin. Il servit ensuite, l'an 1672, en Hollande et se trouva au passage du Rhin. Il se signala l'année d'après au siége de Maestricht. *Louis XIV* charmé de son ardeur naissante, l'honora de ses éloges. *Il semble*, dit ce monarque, *que dès que l'on tire en quelque endroit, ce petit garçon sorte de terre pour s'y trouver.* La valeur qu'il montra au combat de Senef, en 1674, où il fut blessé, lui valut un régiment de cavalerie. Après s'être trouvé à plusieurs siéges et à différens combats, il attaqua sous les ordres du maréchal *de Créqui* l'arrière-garde de l'armée de l'empereur dans la vallée de Quekembacq au passage de Kinche en 1678. Il fit de si belles choses dans cette campagne que *Créqui* lui dit devant tout le monde : *Jeune homme, si Dieu te laisse vivre, tu auras ma place plutôt que personne.* Il se trouva la même année au siége et à la prise du fort de Kell, où il justifia cet éloge. Honoré du titre de maréchal de camp en 1690, il se distingua l'année d'après à Leuse, où 28 de nos escadrons triomphèrent de 60; et l'année suivante à Pfortsheim, où le duc *de Wittemberg* fut pris et son armée défaite. Après la paix de Ryswick, il alla à Vienne en qualité d'envoyé extraodinaire ; mais il en fut rappelé en 1701. On l'envoya en Italie où dès son arrivée il se signala par la défaite d'un corps de troupes qui vouloit l'enlever. De là il passa en Allemagne. A peine est-il arrivé qu'il passe le Rhin à la vue des ennemis, s'empare de Neubourg, et remporte à Fridelinghen par un mouvement habile le 14 octobre 1702, une victoire complète sur le prince *de Bade* qui y perdit trois mille hommes tués sur la place. L'année d'après, il gagna une bataille à Hochstet de concert avec l'électeur de Bavière. Cet électeur n'avoit pas voulu d'abord combattre ; il vouloit conférer avec ses généraux et avec ses ministres. *C'est moi qui suis votre ministre et votre général*, lui dit Villars : *vous faut-il d'autre conseil que moi quand il s'agit de donner bataille ?* Il la donna en effet et fut vainqueur. De retour en France, il fut envoyé au mois de mars 1704 commander en Languedoc, où depuis deux ans les fanatiques appuyés par des puissances étrangères, avoient

pris les armes et commettoient des violences extrêmes. « Je tâcherai, dit-il à *Louis XIV*, de terminer par la donceur, des malheurs où la sévérité me paroît non-seulement inutile, mais dangereuse. » En effet, le maréchal *de Villars* eut le bonheur de réduire les rebelles autant par la prudence que par la force, et sortit du Languedoc au commencement de 1705, avec la consolation d'y avoir remis le calme. *Villars* nécessaire en Allemagne pour résister à *Marlborough* victorieux, eut le commandement des troupes qui étoient sur la Moselle, où il déconcerta tous les projets des ennemis. Après les avoir obligés de lever le blocus du Fort-Louis, il remporta une victoire, en 1707, à Stolhoffen et y trouva 166 pièces de canon. Il traversa ensuite toutes les gorges des montagnes et tira de l'empire plus de dix-huit millions de contributions. Le Dauphiné fut, en 1708, le théâtre de ses exploits; l'habile général fit échouer tous les desseins du duc de Savoie. *Il faut*, disoit un jour ce prince éclairé, *que le maréchal* de Villars *soit sorcier, pour savoir tout ce que je dois faire ; jamais homme ne m'a donné plus de peine ni plus de chagrin.* Après la campagne, *Louis XIV* dit à *Villars : Vous m'aviez promis de défendre Lyon et le Dauphiné ; vous êtes homme de parole, et je vous en sais bon gré.* —Sire, répondit le maréchal, *j'aurois pu mieux faire si j'avois été plus fort.* Rappelé en Flandre, il battoit les ennemis à Malplaquet près de Mons en 1709, lorsqu'il fut blessé assez dangereusement pour se faire administrer le Viatique. On proposa de faire cette cérémonie en secret. *Non*, dit le maréchal, *puisque l'armée n'a pas pu voir mourir* Villars *en brave, il est bon qu'elle le voie mourir en Chrétien.* On prétend que lorsqu'il partit pour rétablir les affaires de la France, Mad. la duchesse *de Villars* voulut le dissuader de se charger d'un fardeau si dangereux. Le maréchal rejeta ce conseil timide. *Si j'ai*, dit-il, *le malheur d'être battu, j'aurai cela de commun avec les généraux qui ont commandé en Flandre avant moi : si je reviens vainqueur, ce sera une gloire que je ne partagerai avec personne.* Il eut bientôt cette gloire si flatteuse. Il tomba inopinément le 24 juillet 1712, sur un camp de 17 bataillons retranchés à Denain sur l'Escaut pour le forcer. La chose étoit difficile; mais *Villars* ne désespéra pas d'en venir à bout. *Messieurs*, dit-il à ceux qui étoient autour de lui, *les ennemis sont plus forts que nous ; ils sont même retranchés. Mais nous sommes François : il y va de l'honneur de la nation : il faut aujourd'hui vaincre ou mourir, et je vais moi-même vous en donner l'exemple.* Après avoir ainsi parlé, il se met à la tête des troupes qui excitées par son exemple, font des prodiges et battent les Alliés commandés par le prince *Eugène*. *Villars* sut vaincre et profiter de sa victoire. Il emporta avec la plus grande célérité Marchiennes, le fort de Scarpe, Douay, le Quesnoy, Bouchain. Ses succès hâtèrent la paix. Elle fut conclue à Rastadt le 6 mai 1714, et le maréchal y fut plénipotentiaire. Après la mort de *Louis XIV*, le vainqueur de Denain conserva d'abord son cré-

dit à la cour qui avoit besoin de ses talens et de ses lumières. Il fut fait président du conseil de guerre en 1715, et admis au conseil de régence en 1718. Au milieu des intrigues qui agitèrent ce temps orageux, *Villars* garda une neutralité qui augmenta la considération dont il jouissoit et nuisit à sa faveur. Mais quand le bouleversement occasionné par le système de *Law* eut affligé la moitié de la France, *Villars* crut devoir mettre sous les yeux du régent la fortune incroyable d'une foule de traitans, la cherté affreuse des vivres, la diminution des revenus de l'état, la perte du crédit public. *Law*, le premier auteur de tous ces maux, avoit tâché de gagner l'esprit du maréchal et n'avoit pu y réussir. Il fut enfin renvoyé, et *Villars* contribua au choix de son successeur, *Pelletier de la Houssaie*, le septième administrateur des finances depuis *Louis XIV*, et dans l'espace de cinq ans. Lorsqu'après la mort du duc *d'Orléans*, en 1723, le gouvernement général des affaires passa entre les mains du duc *de Bourbon*, *Villars* entra dans tous les conseils. Sa fortune à cette époque sembloit ne pouvoir plus s'accroître. Maréchal de France, duc et pair, gouverneur de Provence, grand d'Espagne, chevalier de la Toison d'Or, membre des conseils et académicien ; il avoit tout ce qui peut satisfaire l'ambition et irriter l'envie. Il eut part à toutes les affaires de ces temps-là, marqués principalement par les défiances semées entre la cour de France et celle d'Espagne, par les liaisons de celle-ci avec la maison d'Autriche, par les intrigues pour l'en détacher, par les contrariétés dans le conseil. Tous ces mouvemens aboutirent en 1731, a un traité entre l'empereur, l'Angleterre et l'Espagne ; et la France se trouva abandonnée de tous ses alliés. Enfin la guerre ayant été allumée en 1733, *Villars* fut envoyé en Italie après avoir été déclaré général des camps et armées du roi. Ce titre n'avoit point été accordé depuis le maréchal *de Turenne* qui paroît en avoir été honoré le premier. A 82 ans, *Villars* partit pour le Milanois. Il arriva au camp de Pisighitone le 11 novembre 1733, et se rendit maître de cette place par capitulation après 12 jours de tranchée ouverte. Un officier considérable lui représentant pendant ce siége, qu'il s'exposoit trop : *Vous auriez raison si j'étois à votre âge*, répond le maréchal ; *mais à l'âge où je suis j'ai si peu de jours à vivre, que je ne dois pas les ménager ni négliger les occasions qui pourroient me procurer une mort glorieuse.* L'affoiblissement de ses forces ne lui permit de faire qu'une campagne ; mais cette campagne fraya le chemin de la victoire. Comme il s'en retournoit en France, une maladie mortelle l'arrêta à Turin. Son confesseur l'exhortant à la mort, lui dit, à ce qu'on prétend, que Dieu lui avoit fait de plus grandes graces qu'au maréchal *de Berwick* qui venoit d'être tué d'un coup de canon au siége de Philipsbourg. *Quoi !* répondit le héros mourant, *il a fini de cette manière ! Je l'ai toujours dit, qu'il étoit plus heureux que moi.* Il expira peu de temps après, le 17 juin 1734, à 82 ans. C'est un bruit populaire, qu'il soit né et qu'il soit mort dans la même

ville et dans le même appartement. Lorsque le prince *Eugène* apprit cette mort, il dit : *La France vient de faire une grande perte, qu'elle ne réparera pas de long-temps.* Le maréchal *de Villars* étoit un homme plein d'audace et de confiance, et d'un génie fait pour la guerre. Il avoit été l'artisan de sa fortune, par son opiniâtreté à faire au-delà de son devoir. Il déplut quelquefois à *Louis XIV*, et ce qui étoit plus dangereux, à *Louvois*, parce qu'il leur parloit avec la même hardiesse qu'il servoit. On lui reprochoit de n'avoir pas eu une modestie digne de sa valeur. Il parloit de lui-même comme il méritoit que les autres en parlassent. Il dit un jour au roi devant toute la cour, lorsqu'il prenoit congé pour aller commander toute l'armée : « SIRE, je vais combattre les ennemis de Votre Majesté et je vous laisse au milieu des miens... » Il dit aux courtisans du duc *d'Orléans* régent du royaume, devenus riches par le bouleversement de l'état, appelé *Système* : « Pour moi, je n'ai jamais rien gagné que sur les ennemis de l'état. » Il écrivit à *Chamillard* : « J'apprends que le roi vient de faire dix maréchaux de France; je souhaiterois qu'il eût fait autant de bons généraux d'armée. Vous avez une tâche plus difficile que de gérer les finances, c'est d'étudier les hommes qui n'approchent jamais du roi et de vous qu'avec un masque sur le visage.... Les serviteurs fidelles grondent souvent, écrivoit-il à Mad. *de Maintenon*; les courtisans seuls approuvent tout. » Ses discours où il mettoit le même courage que dans ses actions, rabaissoient trop les autres hommes déjà assez irrités par son bonheur. Aussi, avec de la probité et de l'esprit il n'eut jamais l'art de se faire valoir ni celui de se faire des amis. Dès son entrée au service, il s'étoit fait remarquer par une bravoure à toute épreuve. On le pressoit inutilement en 1677 de prendre une cuirasse pour une action qui selon toutes les apparences devoit être vive et meurtrière. *Je ne crois pas*, répondit-il tout haut en présence de son régiment, *ma vie plus précieuse que celle de ces braves gens-là....* *Villars* regarda toujours comme un devoir de se trouver aux endroits les plus dangereux, pour encourager les autres par son exemple. Il dit en 1703 à quelqu'un qui l'exhortoit à se ménager, qu'*un Général devoit s'exposer autant qu'il exposoit les autres.* Le maréchal *de Villars* étoit de l'académie Françoise, où il fut reçu en 1714 couvert des lauriers de ses victoires. Aussi *la Chapelle* en répondant à son discours de réception, lui dit : *La fortune devoit mettre* CICÉRON *à ma place pour répondre à* CÉSAR. Le maréchal *de Villars* fut presque le dernier des héros François; car dans la guerre de 1741, les victoires ne furent remportées que par des généraux étrangers; et il nous fallut un Saxon pour gagner des batailles, et un Danois pour prendre des villes. La guerre de 1756 prouva encore plus notre décadence dans l'art militaire. Le maréchal *de Villars* avoit été président du conseil de guerre sous la régence. On a imprimé en Hollande *les Mémoires du Maréchal* DE VILLARS, en 3 vol. in-12. Le pre-

mier est absolument de lui ; les deux autres sont d'une autre main : (*Voyez* MARGON.) Mais on a quelque chose de meilleur dans la *Vie du Maréchal DE VILLARS, écrite par lui-même et donnée au public par* M. *Anquetil*, 4 vol. in-12, 1784. On trouve dans ce recueil intéressant les *Lettres*, les *souvenirs* et le *journal* même d'*Hector de Villars*, que l'habile éditeur n'a communiqué au public qu'après les avoir mis en ordre. (*Voyez* VENDÔME, n.° II.) — Le duc *DE VILLARS* son fils, gouverneur de Provence, est mort sans postérité masculine.

III. VILLARS, (Honorat *de Savoie*, marquis de) maréchal de France en 1571 et amiral en 1572, étoit fils de *René* bâtard de *Philippe II* duc de Savoie. Il secourut Corbie et se signala aux batailles de Saint-Denis et de Montcontour. Il mourut à Paris en 1580, ne laissant qu'une fille mariée en premières noces au maréchal *de Montpesat*, et en secondes au duc *de Mayenne*.

IV. VILLARS, (L'abbé de Montfaucon de) d'une famille noble de Languedoc, étoit parent du célèbre Dom *de Montfaucon*. Il embrassa l'état ecclésiastique et vint à Paris, où son talent pour la chaire lui donnoit des espérances. Il y plut par les agrémens de son caractère et de son esprit. Il se fit sur-tout connoitre par son *Comte de Gabalis*, 1742, 2 vol. in-12. *Villars* n'y a mis que la façon; le fonds a été puisé dans le livre de *Borri*, intitulé : *La Chiave del Gabinetto*. Cette petite production est écrite avec assez de finesse. L'auteur y dévoile agréablement les mystères de la prétendue cabale des Frères de la *Rose-Croix*. Cet ouvrage lui fit interdire la chaire. L'abbé *de Villars* fut tué d'un coup de pistolet, à l'âge d'environ 35 ans, vers la fin de l'année 1675, par un de ses parens, sur le chemin de Paris à Lyon. On a encore de lui un assez mauvais *Traité de la Délicatesse*, in-12, en faveur du Père *Bouhours*, et un roman en 3 vol. in-12, sous le titre d'*Amour sans foiblesse*, qui n'est pas grand'chose.

VILLARS, (Du) *Voyez* BOIVIN, n.° I.

I. VILLE, (Antoine de) né à Toulouse en 1596, chevalier des ordres de Saint-Maurice et de Saint-Lazare, se distingua dans le génie et dans les fortifications. On a de lui : I. Un *Livre de Fortifications*, in-12, qu'il publia à l'âge de 31 ans. II. Le *Siége de Corbie*, en latin, Paris, 1637, in-folio. III. Le *Siége d'Hesdin*, 1639, in-folio, etc. Ces ouvrages étoient fort estimés avant les découvertes du maréchal *de Vauban*.

II. VILLE, (Jérôme-François marquis de) Piémontois, servit sous le duc de Savoie, où il signala son courage et ses lumières. Il avoit le grade de lieutenant général au service de France sous le prince *Thomas*, lorsqu'il fut recherché par la république de Venise pour aller commander dans Candie en 1665. Il soutint les efforts des Turcs jusqu'à ce que le duc de Savoie le rappela en 1678. Il quitta l'isle le 22 avril au grand regret des soldats et des officiers qui comptoient autant sur sa valeur que sur sa capacité. *D'Alquié* a traduit ses *Mémoires* sur le siége de Candie,

Amsterdam, 1671, en deux vol. in-12. C'est un journal intéressant de ce siége fameux.

III. VILLE, (Arnold de) du pays de Liége, fit exécuter l'an 1687 la *Machine de* Marly. On prétend qu'il avoit surpris le secret de cette machine d'un de ses compatriotes nommé *Rendequin Sunlem.* Ce dernier, mort en 1708, âgé de 64 ans, est qualifié seul inventeur de la machine de Marly dans son épitaphe qui se voit dans l'église de Bougival près de Marly. Il peut en avoir conçu les premières idées qui ont été perfectionnées par *Arnold de Ville.*

IV. VILLE, (André-Nicolas de) né en 1662, s'attacha au maréchal *de Vauban*, et devint un ingénieur célèbre. Il fortifia Mont-Dauphin, Embrun et Queyras. Fixé à Lyon, il y ouvrit près de cette ville le chemin de la montagne de Tarare jusqu'alors impraticable. On lui doit les casernes de Montbrison et le rétablissement du pont de la Guillotière à Lyon, où il mourut en 1741. —L'un de ses ancêtres fut le premier qui parvint, le 26 juin 1492, sur le sommet du Mont-Aiguille en Dauphiné, appelé jusqu'alors la montagne *inaccessible.* Ce dernier étoit gouverneur de Montélimar, et suivit *Charles VIII* dans son expédition d'Italie.

VILLE, (L'abbé de la) *Voyez* II. MALEBRANCHE, n.° X. de ses ouvrages; *et* III. GRAND.

VILLEBÉON, (Pierre de) d'une maison illustre de France, devint chambellan par la mort de son frère aîné *Gautier de Villebéon*, et fut ensuite ministre d'état du roi *St. Louis.* Il rendit à ce prince les services les plus importans, le suivit dans ses voyages d'outre-mer et fut nommé l'un de ses exécuteurs testamentaires. Il fit des prodiges de valeur dans les guerres d'outremer, et mourut à Tunis en 1270 sans avoir été marié.

VILLEDIEU, (Alexandre de) religieux Franciscain du 13e siècle, fut auteur du *Doctrinale puerorum*, ouvrage de grammaire élémentaire qu'*Alde Manuce* imprima à Venise dès 1476.

VILLEDIEU, *Voy.* JARDINS.

VILLEFORE, (Joseph-François Bourgoin de) d'une famille noble de Paris, vit le jour le 24 décembre 1652. Pour se livrer plus librement à son goût pour la vie tranquille et pour l'étude, il passa quelques années dans la communauté des gentilshommes établie sur la paroisse de Saint-Sulpice; mais son mérite le décela, et il fut admis en 1706 dans l'académie des Inscriptions. Il s'en retira de lui-même en 1708, sous prétexte que la foiblesse de son tempérament ne lui permettoit pas d'en suivre les exercices; mais réellement parce que ces exercices le gênoient. Il alla ensuite se cacher dans un petit appartement du cloître de l'Eglise métropolitaine, où il passa le reste de sa vie, qu'une mort chrétienne termina le 2 septembre 1737, à 85 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages historiques, de traductions, d'opuscules. Ses ouvrages du premier genre sont: I. La *Vie de St. Bernard*, in-4.° Elle est écrite avec une simplicité noble. II. Les *Vies des Sts. Pères des déserts d'Orient*,

en 2 vol., puis en 3 in-12. III. Les *Vies des Saints Pères des déserts d'Occident*, en 3 vol. in-12. Ces deux ouvrages n'ont pas éclipsé celui d'*Arnauld d'Andilly* dans le même genre. IV. La *Vie de Ste Thérèse*, avec des *Lettres choisies* de la même Sainte, in-4° et en 2 vol. in-12. V. *Anecdotes* ou *Mémoires secrets* sur la Constitution *Unigenitus*, 3 vol. in-12. Cet ouvrage entrepris à la prière du cardinal *de Noailles*, est semé de portraits tracés avec assez de fidélité. Les menées du Jésuite *le Tellier* pour desservir ce cardinal auprès de *Louis XIV*, y sont bien dévoilées. Le style, quoique un peu négligé, est en général agréable et coulant. Il y a quelques faits qui paroissent hasardés, d'autres trop satiriques : aussi ces Mémoires furent-ils supprimés par arrêt du conseil, de même que la *Réfutation* qui en a été faite par *Lafiteau* évêque de Sisteron. Au reste, les anecdotes de la Constitution ne sont en plusieurs endroits, qu'un abrégé du journal de l'abbé *d'Orsanne*. VI. La *Vie d'Anne-Geneviève de Bourbon* duchesse *de Longueville*, dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1739, en 2 vol. petit in-8°.... Les traductions de *Villefore* sont : I. Celles de plusieurs ouvrages de *St. Augustin*, des *Livres de la Doctrine Chrétienne*, in-8°; de ceux *de l'Ordre* et *du Libre-arbitre*, in-8°; des *trois Livres contre les Philosophes académiciens ;* du *Traité de la Grace* et *du Libre-arbitre*, in-12; et du *Traité de la Vie heureuse*, in-12. II. Celles de plusieurs ouvrages de *St. Bernard ;* des *Lettres*, deux vol. in-8°; et des *Sermons choisis*, in-8°, avec des *Notes* qui servent à éclaircir le texte. III. Celles de plusieurs ouvrages de *Cicéron ;* des *Entretiens sur les Orateurs illustres*, in-12; et de toutes les *Oraisons*, en huit vol. in-12. Ces différentes versions ont été bien accueillies. Elles ont presque toujours le mérite de la fidélité et quelquefois celui de l'élégance ; mais on reproche au traducteur des négligences dans la diction et des périphrases languissantes.

VILLEFROY, (Guillaume de) prêtre, docteur en théologie, né en 1690, mourut professeur d'hébreu au collége royal en 1777, à 87 ans. Il avoit été secrétaire du duc *d'Orléans* qui lui fit donner l'abbaye de Blasimont en 1721. C'étoit un homme d'étude et laborieux. On a de lui : *Lettres de M. l'abbé de*** à ses Elèves, pour servir d'introduction à l'intelligence des saintes Ecritures*, Paris, 1751, 2 vol. in-12; et d'autres *Ecrits* réfutés par *Ladvocat* et le Père *Houbigant*. En introduisant dans la Bible un système grammatical, on a paru craindre qu'il n'en altérât la simplicité et le sens.

VILLEGAGNON, (Nicolas Durand de) chevalier de Malte, né à Provins en Brie, se signala en 1541 à l'entreprise d'Alger. Il ne se distingua pas moins à la défense de Malte dont il a donné une *Relation* françoise, 1553, in-8° ou en latin in-4.° Né pour les entreprises singulières, il tenta de se former une souveraineté vers le Brésil en Amérique. Il s'établit dans l'isle de Coligny. Ayant annoncé qu'on vouloit en faire une retraite pour les prétendus Réformés, il eut d'abord beaucoup de colons ; mais s'étant

avisé de les contredire sur leur croyance, ils l'abandonnèrent. Les Portugais s'emparèrent du fort qu'il avoit fait bâtir pour protéger sa colonie. *Villegagnon* après avoir fait jeter dans la mer le ministre Protestant et quelques mutins, abandonna l'isle; et après une navigation fort périlleuse, aborda vers la fin de mai 1558 sur les côtes de Bretagne. Il se montra alors aussi zélé pour la religion Catholique qu'il l'avoit d'abord paru pour l'hérésie. Il mourut en décembre 1571, dans sa commanderie de Beauvais en Gatinois. On a de lui plusieurs *Ecrits* contre les Protestans, qui prouvent qu'il avoit plus de talent pour la guerre que pour la controverse.

VILLEGAS, *Voyez* QUEVEDO.

VILLEHARDOUIN, (Géofroi de) chevalier, maréchal de Champagne en 1200, porta les armes avec distinction, et cultiva les lettres dans un siècle ignorant et barbare. On a de lui l'*Histoire de la prise de Constantinople par les François en* 1204, dont la meilleure édition est celle de *du Cange*, in-folio, 1657. Les exemplaires en grand papier sont préférés au petit. Cet ouvrage est écrit avec un air de naïveté et de sincérité qui plaît; mais l'auteur n'est pas assez judicieux dans le choix des faits et des circonstances.

VILLEMOT, (Philippe) né à Châlons-sur-Saône en 1651, devint curé de la Guillotière de Lyon, et se fit connoître par son savoir en astronomie. Son *Explication du mouvement des Planètes*, imprimé en 1707, in-12, eut beaucoup de succès. *Malezieu* l'attaqua. Le médecin *Rey* le défendit, et il fut traduit en latin par *Camille Falconet*. *Villemot* avoit un goût si prononcé pour les mathématiques que son expression favorite à la lecture d'un morceau éloquent de prose ou de poésie étoit : *Cela est beau comme une équation*. Il mourut le 11 octobre 1713.

VILLENA, *Voyez* PACHECO.

I. VILLENEUVE, (Huon de) troubadour célèbre, fut auteur de beaucoup de romans qui firent les délices de nos aïeux. On lui attribue ceux de *Renaud* de Montauban, de *Doon* de Nanteuil, d'*Aïe* d'Avignon. Il écrivoit sous le règne de *Philippe-Auguste*.

II. VILLENEUVE, (Hélion de) grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem qui résidoit alors à Rhodes, fut élu à la recommandation du pape *Jean XXII* qui le connoissoit également courageux et habile. Son élection se fit à Avignon en 1319. Le premier soin du nouveau grand maître fut d'assembler un chapitre général à Montpellier. On prétend que ce fut dans cette assemblée qu'on divisa le corps de l'Ordre en différentes langues ou nations, et qu'on attacha à chaque langue des dignités particulières et les commanderies de chaque nation. *Villeneuve* ayant terminé ce chapitre, se rendit à Rhodes vers l'an 1332, et il y vécut en prince qui sait gouverner. La ville et l'isle entière lui furent redevables d'un bastion qu'il fit élever à ses dépens à la tête d'un faubourg. A cette

sage précaution, le grand maître ajouta le secours d'une garnison nombreuse qu'il entretint toujours de ses propres deniers. D'ailleurs sa présence et sur-tout ses bienfaits, attirèrent à Rhodes un grand nombre de chevaliers; cètte isle devint un boulevart redoutable. Il arma ensuite six galères pour seconder la ligue des princes Chrétiens contre les Infidelles. Différens abus s'étoient glissés dans l'Ordre, et le pape *Clément VI* en avoit été instruit. *Villeneuve* fit différens réglemens pour la réforme des mœurs. Il fut défendu aux chevaliers de porter des draps qui coûtassent plus de deux florins l'aune et demie. On leur interdit la pluralité des mets et l'usage des vins délicieux. Il envoya peu de temps après des députés au pape; ils tinrent un chapitre à Avignon, où les règlemens faits par le grand maître furent confirmés. L'Ordre perdit bientôt *Villeneuve;* il mourut à Rhodes en 1346. « Prince recommandable, dit *Vertot*, par son économie, et qui pendant son magistère acquitta toutes les dettes de la Religion. » Sa prudence se signala plusieurs fois autant que sa valeur, et sur-tout lorsqu'il réduisit l'isle de Lango, révoltée contre l'Ordre. Sa sévérité le fit appeler *Manlius*, parce qu'il dépouilla de l'habit de chevalier *Dieu-donné de Gozon* qui contre sa défense, avoit combattu et terrassé un monstre qui infestoit Rhodes. Il fit éclater sa magnificence par les édifices qu'il fit élever dans l'isle : une église où il fonda deux chapelles magistrales, et un château qui portoit son nom. Il fut aussi le fondateur d'un monastère de Chartreuses dans le diocèse de Fréjus, où sa sœur *Roseline de Villeneuve*, morte en odeur de sainteté, fut prieure. La maison dont étoit le grand maître de Rhodes, alliée à la famille de *Bourbon* et distinguée par l'illustration des grandes dignités, a produit un grand nombre de personnages recommandables; tels que *Romée DE VILLENEUVE* premier ministre de *Raimond Bérenger* comte de Provence, mort en 1250. C'est à lui qu'on doit le mariage de *Béatrix de Provence* avec *Charles de France* comte d'Anjou qui procura la réunion du comté de Provence à la couronne. —*Guillaume-Louis DE VILLENEUVE* seigneur de Sorenon, premier marquis de Trans, étoit chambellan de *Charles VIII* et un des généraux de ses armées navales. Sa famille subsiste encore et s'est divisée en plusieurs branches, dont les principales sont connues par les dénominations de *Trans*, de *Bargemont*, de *Flayosc*, d'*Esclapon*. Enfin, l'ordre de Malte doit à la maison de *Villeneuve* plus de cent chevaliers, et l'Eglise un grand nombre de prélats dont les lumières ont égalé les vertus.

III. VILLENEUVE, (Humbert de) baron de Joux près Tarare en Lyonnois, se distingua par son savoir. Il passa successivement de la place de conseiller au grand conseil, à celle de second président au parlement de Toulouse et à celle de premier président au parlement de Bourgogne. *Louis XII* lui confia diverses négociations importantes auprès des Suisses et de la république de Venise, et l'envoya à l'assemblée d'Orléans pour s'opposer aux entreprises de *Jules II.*

Les Suisses l'ayant fait prisonnier, le duché de Bourgogne le racheta de ses propres deniers. Il mourut le 18 juillet 1515. A sa mort, le parlement de Dijon assista à ses obsèques.

IV. VILLENEUVE, (N.) maître de musique de la cathédrale d'Aix, est auteur de celle de *la Princesse ELIDE*, opéra de l'abbé *Pellegrin*, représenté en 1728.

V. VILLENEUVE, (Gabrielle-Susanne *Burbot* veuve de de Jean-Baptiste *de Gaalon* de) morte le 29 décembre 1755, avoit de l'esprit et de l'aménité. Son mari étoit lieutenant colonel d'infanterie. Elle s'exerça dans le genre romanesque et elle eut à cet égard quelques succès. On a d'elle : I. La *Jeune Américaine* ou *les Contes Marins*, quatre parties in-12. II. Le *Phénix Conjugal*, in-12. III. Le *Juge prévenu*, in-12. IV. Les *Contes de cette année*, in-12. V. Les *Belles Solitaires*, en trois parties in-12. VI. Le *Beau-Frère supposé*, quatre parties in-12. VII. *Mesdemoiselles DE MARSANGE*, in-12. VIII. Le *Temps et la Patience*, 2 vol. in-12. IX. La *Jardinière de Vincennes*, en cinq brochures in-12. Ce dernier roman est le plus lu. C'est un tableau des caprices de l'amour et de la fortune, sans force et sans coloris; mais les situations attendrissantes, la noblesse des sentimens, la justesse des réflexions rachètent le défaut de la foiblesse et de l'incorrection du style. Ses autres romans ont à peu près les mêmes qualités et les mêmes défauts. Les plans n'ont rien de neuf; les événemens n'y sont pas toujours vraisemblables, et l'auteur les chargeant de détails minutieux et de réflexions longuement exprimées, affoiblit l'intérêt qu'on y trouveroit en les lisant.

VILLENEUVE, (Arnaud de) *Voyez* ARNAUD, n.° II.

VILLENEUVE, *Voy.* BRANCAS, n.° III. *et* LUCO.

VILLEPATOUR, *Voy.* TABOUREAU.

VILLER, (Michel) prêtre du diocèse de Lausanne, mort le 30 mars 1757, âgé de plus de 80 ans, est connu par des *Anecdotes sur l'état de la Religion dans la Chine*, 1732 et 1742, en 7 vol. in-12, où il n'a pas le mérite de la précision ni toujours celui de l'impartialité.

VILLERMOZ, médecin à Lyon, mort en 1794, exerça sa profession avec autant de succès que de bienfaisance. Habile chymiste, membre de l'académie de sa patrie, il a publié des Ecrits sur les cimetières et sur les moyens de procurer la meilleure eau à la ville de Lyon, 1784, in-8°, etc.

VILLEROI, *Voyez* AUBESPINE, n.° IV. — *et* NEUFVILLE.

VILLETHIERY, (Jean Girard de) *Voyez* GIRARD DE VILLETH.

I. VILLETTE, (François de) né à Lyon en 1621, y construisit deux miroirs ardens remarquables par leur grandeur. L'un fut acheté par le roi et placé à l'Observatoire; l'autre a été acquis par le landgrave de Hesse-Cassel. Le portrait de cet artiste a été gravé par *des Rochers*.

II. VILLETTE (Charles marquis de) né à Paris, épousa la

nièce de *Voltaire* qu'il avoit encensé toute sa vie et qu'il reçut chez lui à Paris lorsque ce dernier vint y mourir. Après l'avoir fait embaumer, il fit enfermer son cœur dans un vase de marbre, avec cette inscription :

Son esprit est par-tout, et son cœur est ici.

Villette avoit de l'esprit naturel ; mais trop d'affectation et une grande immoralité dont il se vantoit, finirent par lui obtenir plus de mépris que d'éloges. Nommé député à la Convention nationale, il mourut bientôt après, le 10 juillet 1793, et l'assemblée assista par députation à ses funérailles. On lui doit les *Eloges* de *Charles V* et de *Henri IV*, des *Lettres* et quelques *Poésies*. Ses œuvres ont été recueillies en 1784, in-8°, imprimées avec luxe en 1786 ; il publia un supplément à ce recueil en un volume in-16, imprimé sur du papier fait avec de l'écorce de tilleul à la manufacture de Buges. A la fin du volume, on trouve plusieurs échantillons de papiers faits avec des orties, du fusain, du chiendent, des roseaux et de la mousse. On lui doit encore depuis cet écrit des *Lettres choisies* sur les principaux événemens de la révolution, 1792, in-8.°

I. **VILLIERS** DE L'ISLE-ADAM, (Jean de) chevalier, seigneur de l'Isle-Adam, d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons de France, s'engagea dans la faction de Bourgogne, à laquelle il fut fort utile par ses intrigues et par son courage. Il fut fait maréchal de France en 1418. Devenu suspect à *Henri V* roi d'Angleterre, il fut renfermé à la Bastille par ordre de ce prince, et n'en sortit qu'en 1422. Il servit encore les ducs de Bourgogne et les Anglois jusqu'en 1435 ; mais peu de temps après il rentra au service du roi *Charles VII*, prit Pontoise et facilita la réduction de Paris. Ce héros se préparoit à d'autres exploits, lorsqu'il fut tué à Bruges dans une sédition populaire en 1437, honoré des regrets de son roi.

II. **VILLIERS** DE l'ISLE-ADAM, (Philippe de) élu en 1521 grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, étoit de la même maison que le précédent. Il commandoit dans l'isle de Rhodes lorsque cette isle fut assiégée par 200 mille Turcs en 1522. Les efforts de cette multitude ayant été inutiles, *Soliman* vint la commander, et pressa le siége avec tant de vivacité que le grand maître trahi d'ailleurs par *d'Amaral* chancelier de l'ordre, fut obligé de se rendre le 20 décembre de la même année. Le vainqueur plein d'estime pour le vaincu, rendit une visite au grand maître qui étoit encore dans son palais. Il le traita avec beaucoup d'honneur, jusqu'à l'appeler son père, et l'exhorta à ne se laisser point accabler par la tristesse et à supporter avec courage le changement de fortune. Quelques auteurs disent que le grand Seigneur étoit sans garde et sans escorte, et qu'en prenant congé du grand maître, il lui dit : *Quoique je sois venu seul ici, ne croyez pas que je manque de bonne escorte ; car j'ai avec moi ce que j'estime mieux qu'une armée entière : la parole et la foi d'un si illustre grand Maître, et de tant de braves Chevaliers ;* et en se retirant, il dit

au

au général *Achmet* qui l'accompagnoit : *Ce n'est pas sans quelque peine que j'oblige ce Chrétien, à son âge, de sortir de sa maison.* On prétend qu'il lui fit les offres les plus flatteuses pour l'engager à rester avec lui; mais *l'Isle-Adam* préféra les intérêts de son ordre à sa fortune. Après avoir erré pendant 8 ans avec ses chevaliers sans retraite assurée, l'empereur *Charles-Quint* lui donna en 1530 Malte, Gozo et Tripoli de Barbarie; et le grand maître *de l'Isle-Adam* en prit possession au mois d'octobre de la même année. C'est depuis ce temps que les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem ont pris le nom de *Chevaliers de Malte.* *L'Isle-Adam* mourut le 21 août 1534, à 70 ans, pleuré de ses chevaliers dont il avoit été le défenseur et le père. On grava sur son tombeau ce peu de mots qui renferment un éloge complet : C'EST ICI QUE REPOSE LA VERTU VICTORIEUSE DE LA FORTUNE. — Son petit-neveu *Charles*, mort en 1535, donna toutes ses terres à son cousin le connétable *Anne de Montmorency* en 1527, du consentement de son frère puîné *Claude* qui avoit cependant plusieurs enfans.

III. VILLIERS, (N.) comédien de l'Hôtel de Bourgogne, mort vers l'an 1680, a donné au théâtre un assez grand nombre de comédies dont aucune n'est restée après lui. En voici les titres : Le *Festin de Pierre*, les *Trois Visages*, l'*Apothicaire dévalisé*, les *Ramoneurs*, la *Vengeance des Marquis*, les *Côteaux.* Elles furent imprimées dans le temps.

IV. VILLIERS, (Pierre de) né à Cognac sur la Charente en 1648, entra chez les Jésuites en 1666. Après s'y être distingué et dans les colléges et dans la chaire, il en sortit en 1689 pour rentrer dans l'ordre de Cluni non réformé. Il devint prieur de Saint-Taurin, et mourut à Paris le 14 octobre 1728, à 80 ans. Cet écrivain appelé par *Boileau* le *Matamore de Cluni*, parce qu'il avoit l'air audacieux et la parole impérieuse, étoit d'ailleurs un homme très-estimable. On a de lui un recueil de *Poésies.* L'abbé *de Villiers* faisoit peu de cas de ses vers, et il se rendoit justice quoique poëte et auteur. Sa poésie, exacte et naturelle, est trop languissante. Ses ouvrages poétiques recueillis par *Colombat*, 1728, in-12, sont : I. *L'Art de prêcher*, poëme qui renferme les principales règles de l'éloquence. II. *De l'Amitié.* III. *De l'éducation des Rois dans leur enfance.* Ces trois poëmes sont sur de grands sujets, remplis de solides préceptes et de sages instructions : mais le style en est simple, dénué d'harmonie et d'images, et plein de petits détails que l'expression ne relève jamais : à peine s'élève-t-il jusqu'au rang de versificateur. IV. Deux livres d'*Epîtres.* V. *Pièces diverses*, etc. L'abbé *de Villiers* s'est aussi distingué par plusieurs *Sermons* et par différens ouvrages en prose. Les principaux sont : I. *Pensées et Réflexions sur les égaremens des hommes dans la voie du salut*, à Paris, 1732, 3 vol. in-12. II. *Nouvelles Réflexions sur les défauts d'autrui, et sur les fruits que chacun en peut retirer pour sa conduite*, in-12, 4 vol. III. *Vérités satiriques*, en 50 Dialogues in-12.

IV. *Entretiens sur les* Contes des Fées *et sur quelques Ouvrages de ce temps, pour servir de préservatif contre le mauvais goût*, 1699, in-12. Il s'élève dans ce livre contre l'usage de ne mettre que de l'amour dans ces pièces. Ces différens ouvrages respirent une bonne morale; mais ils manquent souvent de profondeur, de chaleur et d'énergie, et offrent trop d'idées communes. Cependant sa diction pure et saine est bien préférable à l'emphase pédantesque de nos moralistes d'aujourd'hui.

V. VILLIERS, (Cosme de Saint-Étienne de) né à Paris, entra chez les Carmes de la province de Tours, fut définiteur, et mourut après le milieu du 18ᵉ siècle. On a de lui *Bibliotheca Carmelitana*, Orléans, 1752, 2 vol. in-folio. La diction est nette et coulante; l'auteur est autant réservé dans ses éloges qu'on peut l'attendre d'un frère qui loue ses frères. Cet ouvrage plein de recherches, est défiguré par un grand nombre de fautes typographiques ou peut-être d'inadvertances de la part du compilateur, distrait par la grande variété des choses qui sont l'objet de ces sortes de collections. Il y a à la tête: *Dissertatio prævia de vitæ monasticæ origine*. Il fait remonter la vie monastique au temps de *St. Elie*, et prétend prouver de siècle en siècle que l'ordre des Carmes tire son origine de ce saint prophète.

VI. VILLIERS, (Marc-Albert de) avocat, a publié une *Apologie* du célibat Chrétien, 1761, in-12; une *Vie* de *Louis IX*, 1769, in-12; un autre ouvrage, intitulé: *Dignité de la Nature humaine*, considérée en vrai philosophe et en Chrétien, 1778, in-12. On lui doit encore: *Instructions de St. Louis roi de France, à sa famille, aux personnes de la Cour et autres*, 1766, in-12. Cet auteur est mort le 30 juin 1778.

VILLIERS, *Voyez* Buckingham, Rousseville *et* Truaumont.

VILLIC, *Voyez* Willic.

VILLON, *Voyez* Corbueil.

VILLOTTE, (Jacques) né à Bar-le-Duc le 1ᵉʳ novembre 1656, se fit Jésuite, et fut envoyé par ses supérieurs dans l'Arménie pour y travailler à la propagation de la Foi. Il revint en Europe en 1709, gouverna plusieurs collèges de la Lorraine, et mourut à Saint-Nicolas près de Nanci, le 14 juin 1743. Il a donné en langue arménienne plusieurs ouvrages qui ont été imprimés à Rome à l'imprimerie de la Propagande. I. Une *Explication de la Foi Catholique*, 1711, in-12. II. L'*Arménie Chrétienne* ou *Catalogue des Patriarches et Rois Arméniens, depuis J. C. jusqu'à l'an* 1712, Rome, 1714, in-fol. III. *Abrégé de la Doctrine Chrétienne*, Rome, 1713, in-12. IV. *Commentaires sur les Evangiles*, 1714, in-4.° V. *Dictionnaire Latin-Arménien*, où on trouve bien des choses sur l'histoire, la théologie, la physique, les mathématiques, 1714, in-folio. Le même auteur a donné en françois, *Voyage en Turquie, Arménie, Arabie et Barbarie*, Paris, 1714, in-folio.

VINCART, (Jean) Jésuite, né à Lille en 1593, mort le 5 fé-

vrier 1679, s'est fait connoître par des poésies latines. I. *Sacrarum Heroïdum. Epistolæ*, Tournai, 1639. réimprimées à Maïence, 1737. II. *De Cultu Deiparæ*, Lille, 1648, in-12. Ce sont des élégies sur le culte de la Sainte Vierge, où l'on retrouve l'excessive fécondité d'Ovide; ce qui donna lieu à cette anagramme: *Joannes Vincartius : NASONI ARTE VICINUS.* III. *Vita Sancti Joannis Chrysostomi*, Tournai, 1639. IV. *Vita Sancti Joannis Eleemosynarii, Climaci et Damasceni*, 1650.

I. VINCENT, (Saint) diacre de Saragosse, reçut la couronne du martyre à Valence en 305.

II. VINCENT DE LÉRINS, célèbre religieux du monastère de ce nom, étoit natif de Toul, selon la plus commune opinion. Après avoir passé une partie de sa vie dans les agitations du siècle, il se retira au monastère de Lérins, où il ne s'occupa que de la grande affaire du salut. Il composa en 434 son *Commonitorium*, dans lequel il donne des principes pour réfuter toutes les erreurs, quoique son but principal soit d'y combattre l'hérésie de *Nestorius* que l'on venoit de condamner. Sa règle est « de s'en tenir à ce qui a été enseigné par tous, dans tous les lieux et dans tous les temps.» Ce Mémoire, plein d'excellentes choses et de principes rendus avec netteté, étoit divisé en deux parties, dont la seconde traitoit du concile d'Ephèse. Cette partie lui fut volée, et il ne lui resta que l'Abrégé qu'il en avoit fait et qu'il a mis à la fin de son Mémoire. Cet illustre solitaire mourut en 450. La meilleure édition de son excellent ouvrage est celle que *Baluze* en a donnée avec *Salvien*, 1684, in-8.° Cette édition enrichie de notes a reparu augmentée à Rome, 1731, in-4.° Nous avons une traduction françoise du *Commonitorium*, in-12. Quelques critiques lui ont attribué des objections contre la doctrine de *St. Augustin* sur la Grace, auxquelles *St. Prosper* a répondu; mais elles sont d'un autre VINCENT qui vivoit au même temps dans les Gaules, comme l'a prouvé *Baronius* dans ses notes sur le Martyrologe Romain, au 24 mai. *Voy.* aussi la Vie et l'Apologie de *St. Vincent*, par le P. *Papebroch*, dans les *Acta Sanctorum*; D. *Cellier*, le cardinal *Orsi* et le cardinal *Gotti*, dans un ouvrage qu'il a fait contre *Jean le Clerc*.

III. VINCENT DE BEAUVAIS, Dominicain, ainsi appelé du lieu de sa naissance, s'acquit l'estime du roi *St. Louis* et des princes de sa cour. Ce monarque l'honora du titre de son lecteur et lui donna inspection sur les études des princes ses enfans. *Vincent* ayant fort aisément des livres par la libéralité du roi, entreprit: I. L'ouvrage qui a pour titre: *Speculum majus*, à Douay, 1624, 10 tom. en 4 vol. in-fol. C'est un ample recueil contenant des extraits d'écrivains sacrés et profanes, où l'on trouve rassemblé dans un seul corps tout ce qui a paru de plus utile à l'auteur. Cette collection, assez mal choisie et aussi mal digérée, est pleine d'erreurs les plus grossières. L'auteur l'a divisée en quatre parties. La première est intitulée: *Speculum naturale*; la seconde, *Speculum doctrinale*; la troisième, *Specu-*

lum morale ; et la quatrième, *Speculum historiale.* L'Abrégé de cet ouvrage est attribué à *Dorink :* (*Voyez* ce mot.) II. Une *Lettre* à *St. Louis* sur la mort de son fils aîné. III. Un traité de l'*Education des Princes*, et d'autres *Traités* en latin, écrits d'un style barbare. Ce savant religieux mourut en 1264.

IV. VINCENT FERRIER, (Saint) religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, né à Valence en Espagne le 23 janvier 1357, fut reçu docteur de Lérida en 1384. Ses missions en Espagne, en France, en Italie, en Angleterre, en Écosse, firent éclater son zèle dans une partie de l'Europe. Il l'exerça sur-tout pendant le schisme qui déchiroit l'Église. Il fit un grand nombre de voyages pour engager les princes et les prélats à travailler à la réunion. Il fut pendant plusieurs années confesseur de *Benoît XIII* et son plus ardent défenseur. Mais rebuté par l'opiniâtreté de ce schismatique, ennemi déclaré de la paix et de l'union de l'Eglise, il disposa le roi d'Espagne et les autres souverains à soustraire tous leurs états à son obéissance; il s'attacha au concile de Constance, et abandonna son pénitent. En 1417, il alla prêcher en Bretagne, et mourut à Vannes en 1419, âgé de 62 ans et quelques mois, après avoir porté grand nombre de pécheurs à la pénitence. Nous avons de lui plusieurs ouvrages publiés à Valence en Espagne, 1491, in-folio. On trouve dans ce recueil : I. Un *Traité de la Vie spirituelle* ou *de l'Homme intérieur.* II. Celui *de la Fin du Monde* ou *de la ruine de la dignité Ecclésiastique et de la Foi Catholique.* III. Un Traité intitulé : *Des deux avénemens de l'Antechrist.* IV. Une *Explication de l'Oraison Dominicale.* V. Des *Sermons* pleins de faux miracles et d'inepties : on doute qu'ils soient de lui.

V. VINCENT DE PAULE, (Saint) né à Poy au diocèse d'Acqs le 24 avril 1576 de parens obscurs, fut d'abord employé à la garde de leur petit troupeau ; mais la pénétration et l'intelligence qu'on remarqua en lui, engagèrent ses parens à l'envoyer à Toulouse. Après avoir fini ses études, il fut élevé au sacerdoce en 1600. Un modique héritage l'ayant appelé à Marseille, le bâtiment sur lequel il s'en revenoit à Narbonne, tomba entre les mains des Turcs. Il fut esclave à Tunis sous trois maîtres différens dont il convertit le dernier qui étoit renégat et Savoyard. S'étant sauvés tous les deux sur un esquif, ils abordèrent heureusement à Aigues-Mortes en 1607. Le Vice-Légat d'Avignon, *Pierre Montorio*, instruit de son mérite, l'emmena à Rome. L'estime avec laquelle il parloit du jeune prêtre François, l'ayant fait connoître à un ministre d'*Henri IV*, il fut chargé d'une affaire importante auprès de ce prince en 1608. *Louis XIII* récompensa dans la suite ce service par l'abbaye de Saint-Léonard de Chaulme. Après avoir été quelque temps aumônier de la reine *Marguerite de Valois*, il se retira auprès de *Bérulle* son directeur qui le fit entrer en qualité de précepteur dans la maison d'*Emmanuel de Gondy*, général des galères. Mad. *de Gondy* mère de ses élèves avoit beaucoup de

piété. Ce fut elle qui lui inspira le dessein de fonder une Congrégation de Prêtres qui iroient faire des Missions à la campagne. *Vincent*, connu à la cour pour ce qu'il étoit, obtint par son seul mérite la place d'aumônier général des galères en 1619. Le ministère de zèle et de charité qu'il y exerça, fut long-temps célèbre à Marseille, où il étoit déjà connu par de belles actions. Ayant vu un jour un malheureux forçat inconsolable d'avoir laissé sa femme et ses enfans dans la plus extrême misère, *Vincent de Paule* avoit offert de se mettre à sa place; ce qu'on aura peine sans doute à concevoir, et ce qui est peu vraisemblable, l'échange fut accepté. Cet homme vertueux fut enchaîné dans la chiourme des galériens, et ses pieds restèrent enflés pendant le reste de sa vie du poids des fers honorables qu'il avoit portés. *St. François de Sales qui ne connoissoit pas dans l'Eglise un plus digne prêtre que lui*, le chargea en 1620 de la supériorité des filles de la Visitation. Après la mort de Mad. *de Gondy*, il se retira au collège des Bons-Enfans dont il étoit principal, et d'où il ne sortoit que pour faire des Missions avec quelques prêtres qu'il avoit associés à ce travail. Quelques années après, il accepta la maison de Saint-Lazare qui devint le chef-lieu de sa Congrégation. « Sa vie ne fut plus qu'un tissu de bonnes œuvres, dit l'abbé *Ladvocat. Missions* dans toutes les parties du royaume, aussi bien qu'en Italie, en Écosse, en Barbarie, à Madagascar, etc. : *Conférences Ecclésiastiques* où se trouvoient les plus grands évêques du royaume : *Retraites spirituelles*, et en même temps gratuites : *Etablissemens pour les Enfans-Trouvés*, à qui par un discours de six lignes il procura 40,000 livres de rente : *Fondation des Filles de la Charité* pour le service des pauvres malades. Ce n'est là qu'une esquisse des services qu'il a rendus à l'Église et à l'État. *Les Hôpitaux* de *Bicêtre*, de *la Salpêtrière*, de *la Pitié*; ceux de *Marseille* pour les forçats, de *Sainte-Reine* pour les pélerins, du *Saint Nom de Jésus* pour les vieillards, lui doivent la plus grande partie de ce qu'ils sont. Il envoya en Lorraine, dans les temps les plus fâcheux, jusqu'à deux millions en argent et en effets. » Avant l'établissement pour les *Enfans-Trouvés*, on vendoit ces innocentes créatures dans la rue Saint-Landri, 20 sous la pièce, et on les donnoit par charité, disoit-on, aux femmes malades qui en avoient besoin pour leur faire sucer un lait corrompu. *Vincent de Paule* fournit d'abord des fonds pour nourrir douze de ces enfans : bientôt sa charité soulagea tous ceux qu'on trouvoit exposés aux portes des Eglises; mais les secours lui ayant manqué, il convoqua une assemblée extraordinaire de dames charitables. Il fit placer dans l'église un grand nombre de ces malheureux enfans; et ce spectacle, joint à une exhortation aussi courte que pathétique, arracha des larmes; et le même jour, dans la même église, au même instant, l'Hôpital des Enfans-Trouvés fut fondé et doté. Pendant dix années qu'il fut à la tête du conseil de conscience sous *Anne d'Autriche*, il ne fit nommer aux bénéfices que ceux qui en étoient

les plus dignes. (*Voyez* III. HARLAY). L'attention qu'il eut d'écarter les partisans de *Jansénius*, l'a fait peindre par les historiens de Port-Royal comme un homme d'un génie borné ; mais ils n'ont pu lui refuser une vertu peu commune. Il travailla efficacement à la *Réforme* de Grammont, de Prémontré, de l'abbaye de Sainte-Geneviève, aussi bien qu'à l'*Etablissement des grands Séminaires*. *Vincent* accablé d'années, de travaux, de mortifications, finit sa sainte carrière le 27 septembre 1660, âgé de près de 85 ans. *Benoît XIII* le mit au nombre des bienheureux le 13 août 1729, et *Clément XII* au nombre des Saints le 16 juin 1737. Ceux qui voudront connoître plus particulièrement *St. Vincent de Paule*, peuvent lire la *Vie* que *Collet* en a donnée en deux vol. in-4.° On ne peut qu'estimer *Vincent* en lisant cet ouvrage, et quoique ce soit le portrait d'un père fait par un enfant, il n'est que très-peu flatté. Sa Congrégation possédoit environ 84 maisons, divisées en neuf provinces. Elle ne s'est pas illustrée comme d'autres dans la littérature : ce n'étoit pas le but de son fondateur, homme plus pieux que savant ; mais elle a servi utilement l'Eglise dans les Séminaires et dans les Missions. L'éditeur de *Ladvocat* cite à la suite de l'article de *Vincent de Paule*, l'*Avocat du Diable*, 3 vol. in-12 ; mais il auroit dû avertir que ce livre est un libelle, où le fondateur des Lazaristes est traité d'*infame délateur* et d'*exécrable boute-feu*. Il y a tant d'emportement dans cet ouvrage, que l'auteur paroît réellement avoir été inspiré par celui dont il se dit l'avocat. M. le cardinal *Maury* a publié un panégyrique de ce Saint plein de feu et d'éloquence ; et d'après son discours *Louis XVI* ordonna qu'on érigeât une statue à *St. Vincent de Paule* comme a l'un des plus illustres bienfaiteurs de l'humanité.

VI. VINCENT, (Jacques) né au Mans, se fit imprimeur à Paris et y mourut en 1760, après avoir publié plusieurs éditions importantes qui lui ont mérité de la réputation parmi les typographes. On distingue parmi elles le *St. Cyrille* en grec et en latin, 1720, in-folio ; les Œuvres d'*Origène*, grec et latin, 4 vol. in-folio ; l'*Histoire du Languedoc* par *Vaissette*, 5 vol. in-folio ; le Dictionnaire italien d'*Antonini* ; une jolie *Bible* en 7 vol. in-24, remarquable par la netteté des caractères.

VINCENTINI, *Voyez* THOMASSIN, n.° IV, *et* VALERIO, n.° II.

VINCI, (Léonard de) peintre, vit le jour de parens nobles, dans le château de Vinci près de Florence en 1445. Les sciences et les arts étoient familiers à ce peintre ; il avoit inventé une sorte de lyre dont il touchoit parfaitement. Il connoissoit l'architecture et l'hydraulique. Peu de temps après avoir commencé à étudier la peinture, *Verrochio* son maître le crut en état de travailler à un Ange qui restoit à peindre dans un de ses tableaux dont le sujet étoit le Baptême de Notre-Seigneur. Le jeune *Léonard* le fit avec tant d'art que cette figure effaçoit toutes les autres. *Verrochio* pi-

gné de se voir ainsi surpassé, ne voulut plus manier le pinceau. Un des plus magnifiques ouvrages de *Léonard* est la Représentation de la Cène de Notre-Seigneur, qu'il peignit dans le réfectoire des Dominicains à Milan, ville où il fonda l'*Ecole* de peinture qui y fleurit. Il avoit commencé par les Apôtres; mais s'étant épuisé par l'expression qu'il leur donna dans les airs de tête, il ne trouva rien d'assez beau pour le Christ et le laissa ébauché. Cependant le prieur du couvent, homme inquiet, le tourmentoit sans cesse. *Léonard* pour se venger de ce moine impatient, le peignit à la place de *Judas* dont la figure restoit aussi à finir. Ce fut avec ce peintre que *Michel-Ange* travailla, par l'ordre du Sénat, à orner la grand'salle du conseil de Florence; et ils firent ensemble ces Cartons qui sont devenus depuis si fameux. Il est rare que la jalousie ne détruise point l'union qui sembleroit devoir régner entre les personnes à talent. Cette cruelle passion força *Léonard* de quitter l'Italie, où *Michel-Ange* partageoit avec lui l'admiration publique. Il vint donc en France à la cour de *François premier*, mais étant déjà vieux et infirme, il n'y fit que très-peu d'ouvrages. Il mourut vers l'an 1520 à Fontainebleau entre les bras du roi qui l'étoit venu visiter dans sa dernière maladie. Sensible à cette faveur, il se souleva pour témoigner sa reconnoissance au monarque; mais il lui prit une foiblesse et il expira à l'âge de 75 ans. On dit que *François premier* voyant les courtisans étonnés des marques d'intérêt qu'il donnoit à ce grand artiste, n'hésita pas de leur dire : *Dieu seul peut faire un homme tel que lui ; les rois peuvent faire des hommes tels que vous.* Aux graces de la figure, aux charmes de l'esprit, *Léonard* sut allier tous les talens agréables qu'il possédoit à un degré supérieur. Doué d'une force de corps prodigieuse, il fit dans ce genre des choses qui auroient même étonné le maréchal *de Saxe.* Si nous le considérons comme peintre, son coloris est foible, ses carnations sont d'un rouge de lie. Il finissoit tellement ce qu'il faisoit, que souvent son ouvrage en devenoit sec. Il avoit aussi une exactitude trop servile à suivre la nature jusque dans ses minuties; mais ce peintre a excellé à donner à chaque chose le caractère qui lui convenoit. Il avoit fait une étude particulière des mouvemens produits par les passions. Il y a une correction et un goût exquis dans son dessin. On remarque aussi beaucoup de noblesse, d'esprit et de sagesse dans ses compositions. Le *Traité de la Peinture* en italien, Paris, 1651, in-folio, que ce peintre a laissé, est estimé. Nous en avons une Traduction françoise, donnée par *Chambray*, Paris, 1651, in-folio; et une de 1716, in-12. Nous avons encore de lui, *Des Têtes et des Charges*, 1730, in-4.°

VINDING, (Erasme) savant Danois, célèbre par sa profonde connoissance de la langue grecque, vivoit à la fin du dernier siècle. On lui doit plusieurs éditions et entr'autres celle de la paraphrase du sophiste Grec *Eutecnius* sur un poëme d'*Oppien*, intitulé : *La Chasse aux Oiseaux*

qui s'est perdu. Cette paraphrase a été imprimée sur le manuscrit du Vatican, revu par *Holsten* à Copenhague en 1702, in-8.° Il renferme une savante préface sur les termes de chasse usités chez les Grecs.

VINET, (Elie) naquit d'un simple cultivateur du village des Vinets près de Barbezieux en Saintonge. *André Govea*, principal du collége de Bordeaux, l'appela dans cette ville, où il lui succéda. Après avoir fait un voyage en Portugal, il remplit cette place avec un succès distingué. Il fut pour Bordeaux ce que *Rollin* a été depuis pour Paris. C'est lui qui forma cette pépinière de Savans qui se distinguèrent soit au barreau, soit dans le parlement. Sa réputation attira dans le collége de Guienne presque toute la jeunesse de la province. C'étoit un homme grave, infatigable au travail, et aimant tellement l'étude que dans sa dernière maladie il ne cessa de lire et de faire des observations sur ce qu'il lisoit. Son affabilité et la candeur de ses mœurs égaloient son ardeur laborieuse. Il mourut à Bordeaux en 1587, à 78 ans, regardé dans la république des lettres comme un savant profond et un critique habile. Ses principaux ouvrages sont : I. *L'Antiquité de Bordeaux et de Bourg*, 1574, in-4.° II. Celle *de Saintes et de Barbezieux*, 1571, in-4.° Ces deux livres sont estimés à cause des recherches. III. *La Manière de faire des Solaires* ou *Cadrans*, in-4.° IV. *L'Arpenterie*, in-4.° V. Des *Traductions Françoises* de la *Sphère de* Proclus, et de la *Vie de Charlemagne* écrite par *Eginard*. VI. De bonnes éditions de *Théognis*, de *Sidonius Apollinaris*, du livre de *Suétone* sur les Grammairiens et les Rhéteurs, de *Perse*, d'*Eutrope*, d'*Ausone*, de *Florus*, etc., avec des notes et des commentaires pleins d'érudition.

VINGBOONS, (N...) architecte Hollandois du XVIIe siècle, s'est rendu célèbre par le grand nombre de beaux édifices qu'il a fait construire dans sa patrie. Ses *Ouvrages* ont été imprimés à la Haye, 1736, in-folio.

VINIUS, favori de GALBA : *Voyez* l'article de cet empereur, vers le milieu.

VINNIUS, (Arnold) célèbre professeur de droit à Leyde, né en Hollande l'an 1588, mourut en 1657. On a de lui un Commentaire sur les Institutes de *Justinien, Elzevir*, 1665, in-4°, réimprimé sous ce titre : *Arnoldi Vinnii Jurisconsulti in quatuor libros Institutionum Imperialium, Commentarius academicus et forensis*, etc. *Cui accedunt ejusdem Vinnii Quæstiones Juris selectæ*, Lyon, 1761, Paris, 1778, 2 vol. in-4° ; un autre *Commentaire* sur les anciens jurisconsultes, Leyde, 1677, in-8°, qui fait suite aux auteurs *cum notis Variorum* ; et plusieurs autres ouvrages sur la jurisprudence. On remarque dans les Œuvres de *Vinnius* un esprit pénétrant, un jugement solide et impartial, beaucoup de lecture et une grande connoissance des langues grecque et latine, ainsi que du droit et des antiquités Romaines. Son style est élégant et fleuri ; aussi se fait-il lire avec plus de plaisir qu'aucun autre jurisconsulte.

VINOT, (Modeste) prêtre de l'Oratoire, né à Nogent-sur-Aube d'un avocat, professa la rhétorique à Marseille, où il se distingua par ses harangues et par ses poésies latines. La littérature n'étoit pas son seul talent. Ses supérieurs l'ayant envoyé à Tours pour y faire des conférences publiques sur l'Histoire ecclésiastique, il mérita que *d'Hervaux* archevêque de Tours le nommât chanoine de Saint-Gatien. Le P. *Vinot* conserva ce canonicat le reste de ses jours sans sortir de la Congrégation qui le regarda toujours comme un de ses plus illustres membres. On a de lui : I. Une *Traduction* en beaux vers latins des Fables choisies de *la Fontaine*, conjointement avec le P. *Tissard ;* et d'autres *Poésies* latines imprimées à Troyes en deux petits volumes in-12, et réimprimées à Rouen sous le nom d'Anvers, par les soins de l'abbé *Saas*, en 1738, in-12. II. Une *Dénonciation raisonnée d'une Thèse de Théologie* soutenue à Tours le 10 mai 1717. Le Père *Vinot* mourut à Tours le 20 décembre 1731, à 59 ans. Il avoit de l'esprit, de l'imagination et le génie de la satire. Quelques écrivains lui ont faussement attribué le *Philotanus*, (*Voyez* GRÉCOURT *et* JOUIN.)

VINTIMILLE, (Charles-Gaspar-Guillaume de) d'une des plus anciennes familles du royaume, fut successivement évêque de Marseille, archevêque d'Aix en 1708, et de Paris en 1729. Il mourut le 13 mars 1746, à 91 ans. L'amour de la paix fut son principal mérite. Les disputes du Jansénisme qui troublèrent son diocèse, n'altérèrent point la tranquillité de son caractère. Il fut le premier à rire des satires que les partisans du diacre *Paris* publièrent contre lui. Son frère le comte *du Luc*, mort en 1740, à 87 ans, laissa des enfans.

VIO, (Thomas de) célèbre cardinal, plus connu sous le nom de CAJETAN, naquit à Gaïète dans le royaume de Naples, le 20 février 1469. L'ordre de Saint-Dominique le reçut dans son sein en 1484. Il y brilla par son esprit et par son savoir, devint docteur et professeur en théologie, puis procureur général de son Ordre, et enfin général en 1508. Il rendit des services importans au pape *Jules II* et à *Léon X* qui l'honora de la pourpre en 1517, et le fit l'année suivante son légat en Allemagne. Le cardinal *Cajetan* eut plusieurs conférences avec *Luther ;* mais son zèle et son éloquence ne purent ramener dans le bercail cette brebis égarée. Elevé en 1519 à l'évêché de Gaïète, il fut envoyé légat en Hongrie l'an 1523. Après y avoir fait beaucoup de bien, il retourna à Rome où il mourut le 9 août 1534, à 67 ans. Malgré les affaires importantes dont il étoit chargé, il s'étoit fait un devoir de ne laisser passer aucun jour sans donner quelques heures à l'étude. C'est ce qui lui fit composer un si grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : I. Des *Commentaires* sur l'Ecriture-Sainte, imprimés à Lyon en 1639, en 5 vol. in-folio. II. *De auctoritate Papæ et Concilii, sive Ecclesiæ, comparata*, en vingt-huit chapitres ;

livre où domine l'Ultramontanisme. III. Des *Traités* sur diverses matières. IV. Des *Commentaires* sur la Somme de *St. Thomas*, qu'on trouve dans les éditions de cette Somme, de 1541 et 1612. Ces différens ouvrages sont une source d'érudition. Le cardinal *Cajetan* avoit beaucoup lu et beaucoup compilé; mais ses livres sont trop volumineux pour croire qu'il l'eût toujours fait avec discernement.

VIOLE, (Le) peintre Italien, mourut à Rome en 1622, âgé de 50 ans. *Annibal Carache* lui donna des leçons et perfectionna ses talens pour le paysage, dans lequel ce maître a excellé. Le pape *Grégoire XV* charmé de son mérite, l'attacha à son service; mais les bienfaits de sa Sainteté, loin de l'animer au travail, lui firent embrasser une vie oisive. — On doit le distinguer de *Viole Zanini* qui cultiva l'architecture et qui écrivit sur cet art.

VIOLENTE, (N.) célèbre danseuse de corde, étoit d'Italie. Elle débuta à la Foire Saint-Laurent à Paris en 1717, et on la vit danser les *Folies d'Espagne* sur une planche en équilibre de huit pouces de largeur, avec autant de grace que de justesse.

VIOLETTE, (La) *Voyez* Chesne, n.° III.

VIONNET, (Georges) Jésuite de Lyon, né en 1712, fut d'un caractère aimable, etoit un bon littérateur et un poëte foible. Nous avons de lui une Tragédie de *Xercès*, en cinq actes et en vers, 1749; et quelques *Poésies latines* sur différens sujets. Il termina sa carrière en 1754, à 42 ans.

VIOT, (Marie-Anne-Henriette Payan de l'Estang) née à Dresde en 1746, se fit d'abord connoitre sous le nom d'*Antremont*, ensuite sous celui de *Bourdic*, et les rendit tous les trois célèbres. Douée d'une imagination active qui n'excluoit pas le goût, elle apprit l'allemand, l'anglois, le latin et l'italien. Mariée à douze ans, elle devint à seize veuve de son premier époux. La poésie, la musique, la culture de tous les arts agréables contribuèrent à la consoler de cette perte; et quelque temps après elle contracta un nouvel hymen avec M. *de Bourdic* major de la ville de Nimes, officier aussi estimé pour son esprit que pour sa probité. Reçue à l'académie de cette ville, elle composa pour son discours de réception un Eloge de *Montaigne* son auteur favori, qu'elle lisoit sans cesse et que dans son écrit elle a su bien apprécier; mais c'est principalement par ses *Poésies* légères que Mad. *Viot* s'est distinguée. On y trouve la saillie de l'esprit, souvent les graces du sentiment. Son expression est facile et toujours bien choisie. On peut citer d'elle une *Ode au Silence*, l'*Eté*, la Romance de la *Fauvette*, l'*Epître* à M. *de la Tremblaye* sur son voyage en Grèce. On lui doit encore un opéra reçu, mais non représenté, intitulé : *La Forêt de Brama*. Bonne, modeste, enjouée, Mad. *Viot* fit les délices des sociétés où elle se trouva. Elle aimoit beaucoup la parure et les jeux de son enfance. Avec une taille élégante, elle n'étoit pas jolie; aussi disoit — elle qu'en elle la nature avoit manqué la façade. Une femme fatiguée de

la voir se regarder souvent dans une glace, lui en fit le reproche. « Je veux savoir par expérience, lui répondit Mad. *Viot*, si on peut s'accoutumer à la laideur. » Son penchant à la coquetterie et au bel esprit ne fut point un ridicule, parce qu'elle plaisoit sans effort et amusoit par son esprit. Elle faisoit les honneurs de sa maison avec aisance, et y recevoit plusieurs hommes de lettres distingués. Son ton étoit naturel, et si elle prenoit quelquefois un peu d'emphase, c'étoit par l'enthousiasme que lui inspiroient les talens ou quelques objets rares. Tel est le portrait qu'elle a tracé d'elle-même à une amie. « J'ai le front étroit, de très-petits yeux, assez expressifs lorsque quelque sentiment agréable agite mon ame; vous les trouverez donc tels quand ils se fixeront sur les vôtres; la face aplatie, les joues arrondies, la bouche assez gracieuse, le teint blanc, mais marqué de petite vérole; ma taille a été belle, elle se gâte depuis que je prends de l'embonpoint. Sous cette enveloppe la nature a placé un cœur droit et sensible, et cette sensibilité a été long-temps voilée par un vernis de légèreté qui ne m'a pas nui aux yeux de mes amis, mais qui m'a dérobée à ceux du public. L'étourderie tient à la franchise; j'en ai eu infiniment et il m'en reste encore : minutieuse à l'excès sur tout ce qui est sentiment, je passe légèrement sur tout ce qui est étiquette. J'ai beaucoup d'égalité dans l'humeur, mais beaucoup de variété dans tout ce qui s'appelle goût. Avec la candeur d'un enfant j'ai rarement de l'esprit, quelquefois de l'imagination... » Mad. *Viot* fut l'amie de Mad. *du Bocage*, et contribua à lui faire obtenir une pension du gouvernement. Elles se suivirent de près au tombeau. Mad. *Viot* est morte le 19 thermidor an X, d'une fièvre inflammatoire, dans une maison de campagne près de Bagnols dans le département du Gard.

VIPERANI, (Jean-Antoine) chanoine de Girgenti, puis évêque de Giovenazzo en 1588, est auteur d'une *Poétique*, de *Poésies latines*, et d'autres *Ouvrages*, Naples, 1606, 3 vol. in-folio. Ils eurent du succès. L'auteur mourut en 1610.

VIRET, (Pierre) ministre Calviniste, né à Orbe en Suisse l'an 1511, s'unit avec *Farel* pour aller prêcher à Genève les erreurs de *Calvin*. Les Genevois les ayant écoutés avec avidité, chassèrent les Catholiques de la ville en 1536. *Viret* fut ensuite ministre à Lausanne et dans plusieurs autres villes. Il mourut à Pau en 1571, à 60 ans. Le zèle lui avoit donné une espèce d'éloquence; mais elle brille peu dans les ouvrages que nous avons de lui en latin et en françois : I. *Opuscula*, 1553, in-folio. II. *Disputations sur l'état des Trépassés*, 1552, in-8.° III. La *Physique Papale*, 1552, in-8°, que les esprits, amis de la satire, recherchent, ainsi que sa *Nécromance Papale*, Genève, 1553, in-8.° IV. Le *Requiescat in pace* du Purgatoire. Les écrivains de son parti ont peint *Viret* comme un homme d'un savoir profond, dont les mœurs étoient douces et polies, et qui se faisoit écouter avec plaisir soit lorsqu'il parloit, soit lorsqu'il écrivoit. C'étoit moins à cause de son éloquence que

parce qu'il méloit à ses discours comme à ses écrits, des bouffonneries qui amusoient la multitude, toujours plus entraînée par les grosses plaisanteries que par les raisonnemens et les autorités.

I. VIRGILE, (*Publius Virgilius Maro*) surnommé le *Prince des Poëtes Latins*, naquit à Andès village près de Mantoue, le 15 octobre de l'an 70 avant Jésus-Christ, d'un potier de terre. Les Ides d'octobre qui étoient le 15 de ce mois, devinrent à jamais fameuses par sa naissance. Il passa les premières années de sa vie à Crémone, où il commença ses études à l'âge de 17 ans. Après avoir pris la robe virile, il alla à Naples pour cultiver les lettres grecques et latines. Il s'appliqua ensuite aux mathématiques et à la médecine qu'il sacrifia bientôt aux charmes de la poésie. Ayant été chassé de sa maison et dépouillé d'un petit champ, son seul bien, par la distribution faite aux soldats vétérans des terres du Mantouan et du Crémonois, il vint à Rome pour exposer ses malheurs. Il s'adressa à *Mécène* et à *Pollion* qui lui firent rendre son patrimoine par *Auguste*. Ce fut pour remercier ce prince qu'il composa sa première *Eglogue*. Cette pièce fit connoître son grand talent pour la poésie, et devint la source de sa fortune. Il finit ses *Bucoliques* au bout de trois ans : ouvrages précieux par les graces simples et naturelles, par l'élégance et la délicatesse, et par la pureté de langage qui y règnent. Peu de temps après, *Virgile* entreprit les *Géorgiques* à la prière de *Mécène*. Il paroit que pour que sa muse fût moins distraite, il se retira à Naples. C'est lui-même qui nous apprend cette particularité à la fin de ce Poëme, le plus travaillé de tous ceux qu'il nous a laissés, et qu'on peut appeler le chef-d'œuvre de la poésie latine. « Aucun poëte, à mon avis, dit M. *Roucher*, n'a eu au même degré que *Virgile*, le talent d'intéresser. J'éprouve en lisant certains morceaux de ses *Eglogues* et de ses *Géorgiques*, un attendrissement qui ne se manifeste point, il est vrai, par des larmes, mais qui peut-être en est plus doux parce qu'il me fait tomber comme dans une rêverie amoureuse. *Lucrèce* avoit plus que lui de cette profondeur de génie qui donne beaucoup à penser ; *Horace*, de cette philosophie pratique qui rend tous les jours de notre vie également heureux : mais ni l'un ni l'autre ne pénètrent l'ame de cette sensibilité du moment qui ressemble aux émotions de l'amour. Les deux premiers ont vanté le bonheur de la vie champêtre ; mais il me semble toujours que ce sentiment est en eux le fruit de la réflexion : dans *Virgile*, c'est un mouvement involontaire de son ame, une espèce d'instinct, le cri de la nature. Il fait aimer ce qu'il chante, parce qu'il l'a aimé le premier. » Les *Géorgiques* lui coûtèrent sept ans de travail. Après les avoir lues à *Auguste*, il commença l'*Enéide*. Ses différens ouvrages lui acquirent les suffrages et l'amitié de l'empereur, de *Mécène*, de *Tucca*, de *Pollion*, d'*Horace*, de *Gallus*. La vénération qu'on avoit pour lui à Rome étoit telle qu'un jour s'étant rendu au théâtre, après qu'on y eut récité quelques-uns

de ses vers, tout le peuple s'éleva avec des acclamations : honneur qu'on ne rendoit alors qu'à l'empereur. Tant de gloire lui fit des jaloux, à la tête desquels étoient *Bavius* et *Mævius*. On attaqua sa naissance, on déchira ses ouvrages, on ne respecta pas même ses mœurs ; on lui prêta des goûts infames, ainsi qu'à *Socrate*, *Platon*, etc. Il encourageoit les critiques par une grande modestie qui dégénéroit en timidité. Sa gloire l'embarrassoit en bien des occasions : quand la multitude accouroit pour le voir, il se déroboit en rougissant. Il négligeoit ses habillemens et sa personne. Cette simplicité cachoit beaucoup de génie; mais ce n'étoit pas aux sots à le voir. Un certain *Filistus* bel esprit de cour, prenoit plaisir, dit-on, à l'agacer continnellement, même en présence d'*Auguste.... Vous êtes muet*, lui dit-il un jour, *et quand vous auriez une langue, vous ne vous défendriez pas mieux.... Virgile* piqué se contenta de répondre : *Mes ouvrages parlent pour moi. — Auguste* applaudit à la repartie, et dit à *Filistus : Si vous connoissiez l'avantage du silence, vous le garderiez toujours.... Cornificius*, autre *Zoïle*, déchiroit *Virgile*. On en avertit le poëte qui répondit simplement : *Cornificius m'étonne. Je ne l'ai jamais offensé, je ne le hais point ; mais il faut que l'Artiste porte envie à l'Artiste, et le Poëte au Poëte. Je ne me venge de mes ennemis qu'en m'éclairant par leur critique.* Un de ceux dont il fut le moins blessé, c'est *Bathille ; Virgile* avoit attaché pendant la nuit à la poste du palais d'*Auguste*, ce Distique où il le fait égal à *Jupiter :*

> *Nocte pluit totâ ; redeunt spectacula manè :*
> *Divisum imperium cum Jove Cæsar habet.*

L'empereur voulut connoître l'auteur de cette ingénieuse bagatelle ; personne ne se déclara. *Bathille* profitant de ce silence, se fait honneur du Distique et en reçoit la récompense. Le dépit de *Virgile* lui suggéra une idée heureuse : ce fut de mettre au bas du Distique ce vers :

> *Hos ego versiculos feci, tulit alter honores ;*

Et le commencement du suivant :

> *Sic vos non vobis*, répété 4 fois.

L'empereur demanda qu'on en achevât le sens ; mais personne ne put le faire que celui qui avoit enfanté le Distique. *Bathille* devint la fable de Rome, et *Virgile* fut au comble de sa gloire, sur-tout lorsqu'on eut vu quelques échantillons de son *Enéide*. Quand *Auguste* fut de retour de la guerre contre les Cantabres, *Virgile* lui fit la lecture des second, quatrième et sixième livres de ce Poëme, en présence d'*Octavie* sa sœur qui venoit de perdre *M. Claudius Marcellus* son fils unique. Le poëte avoit placé l'éloge de ce jeune prince à la fin du sixième, avec tant d'art, et l'avoit tourné d'une manière si touchante que ce morceau fit fondre en larmes l'empereur et *Octavie*. On dit que cette princesse récompensa *Virgile* en lui faisant compter dix grands sesterces pour chaque vers : ce qui

faisoit une somme de près de 32,500 livres. On ajoute même qu'elle s'étoit évanouie à ces mots : *Tu Marcellus eris.* *Virgile* après avoir achevé son *Eneide*, se proposoit de se retirer pendant trois ans dans une solitude pour la revoir et la polir. Il partit dans ce dessein pour la Grèce ; mais ayant rencontré à Athènes *Auguste* qui revenoit de l'Orient, il prit le parti de le suivre à Rome. Il fut attaqué en chemin de la maladie dont il mourut. Il avoit employé onze ans à la composition de l'*Enéide ;* mais voyant approcher sa fin sans avoir pu y faire les changemens qu'il méditoit, il ordonna par son testament qu'on la jetât au feu. Ses amis *Tusca* et *Varius* lui dirent qu'*Auguste* ne permettroit pas qu'on exécutât un ordre si rigoureux. Alors il leur légua son Poëme, à condition qu'on le laisseroit tel qu'il étoit : de là vient qu'on y trouve tant de vers imparfaits. L'auteur de cet ouvrage unique mourut à Brindes en Calabre, où il s'étoit arrêté, le 22 septembre de l'an 19 de Jésus-Christ, à 51 ans. Quoique *Virgile* ne soit venu qu'après *Homère*, qu'il l'ait imité dans le plan de son Poëme, et qu'il n'ait pu mettre la dernière main à son ouvrage, cependant c'est une question indécise et qui le sera vraisemblablement toujours, de savoir lequel des deux poëtes a le mieux réussi dans la Poésie épique : on a inséré dans l'article d'*Homere* le Parallèle de ces deux grands hommes. Ce Parallèle nous dispense de tracer ici le caractère de l'*Eneide* et de son auteur. Comme les talens sont bornés, *Virgile* n'étoit plus le même lorsqu'il écrivoit en prose. *Sénèque* le philosophe nous apprend qu'il n'avoit pas mieux réussi en prose que *Cicéron* en vers. La santé de ce poëte avoit toujours été foible et chancelante ; il étoit sujet aux maux d'estomac, et de tête, et aux crachemens de sang : aussi mourut-il d'une colique à laquelle il étoit fort sujet, au milieu de sa carrière. Il laissa des sommes considérables à *Tucca*, à *Varius*, à *Mécène*, à l'empereur même. On assure qu'il avoit reçu de ce prince et de ses amis plus de 1200 mille livres. Peu de poëtes ont fait une pareille fortune. Son corps fut porté près de Naples ; et l'on mit sur son tombeau ces vers qu'il avoit faits en mourant :

Mantua me genuit, Calabri rapuêre, tenet nunc
Parthenope : cecini Pascua, Rura, Duces.

Andès m'a donné la naissance,
J'ai vécu chez les Calabrois ;
Parthenope à présent me tient sous sa puissance.....
J'ai chanté les Bergers, la Campagne et les Rois.

Un éloge qu'on ne peut refuser à *Virgile*, c'est que si l'on excepte quelques galanteries de ses bergers, et la seconde églogue qui porte les traits d'un vice monstrueux, mais devenu très-commun chez les Romains, on ne peut que le regarder comme un des poëtes de l'antiquité le plus ami des bonnes mœurs ; encore dans ces endroits là-même est-il décent et réservé dans ses expressions. Et quant au dernier article, il paroit que c'étoit une

folie passagère que lui-même se reproche comme telle :

O Coridon, Coridon, quæ te dementia cæpit !

Les éditions les plus recherchées des Ouvrages de *Virgile*, sont celles de 1470, 1471, 1472, in-folio; — du P. *la Cerda*, Lyon, 1619, 3 vol. in-folio; — de Sédan, 1625, in-32; — d'*Elzévir*, 1636, in-12; — du Louvre, 1641, in-folio; — de Londres, 1663, in-folio, donnée par *Ogilbi*, avec 102 figures et une carte; — *Cum notis Variorum*, 1680, 3 vol. in-8°; — *Ad usum Delphini*, Paris, 1682, in-4°; — de Leewarde, 1717, in-4°; — Florence, 1741, in-4°; — Amsterdam, 1746, 4 vol. in-4°; — Rome, 1741, in-folio, faite sur un ancien manuscrit dont on a figuré l'écriture; — Ibid. 1763, en trois vol. in-folio avec figures, italien et latin; — de Londres, *Sandby*, 1750, 2 vol. in-8°, figures; — Birmingham, *Baskerville*, 1757, in-4.° La plupart de ces éditions, et sur-tout la dernière, sont superbes; mais ceux qui ne cherchent dans les livres que la commodité du format et l'exactitude de l'impression, peuvent se borner à l'édition d'*Elzevir*, en observant que dans l'édition originale, les *Bucoliques* et l'*Enéide* sont précédées d'une page dont les capitales sont en rouge; ou à l'édition de *Coustelier*, 1745, en 3 vol. in-12, que M. *Philippe* dirigea. Il la revit exactement sur celle de Florence, donnée en 1741, sur un manuscrit de 1300 ans. Quant aux nombreuses Traductions françoises, dont on a surchargé notre littérature, il n'y a que celle de l'abbé *des Fontaines* qui soit supportable. *Voyez* son article, et celui d'*Annibal Caro* à qui nous devons une bonne Traduction italienne. *Voyez* aussi dans ce *Dictionnaire* les articles CATROU; MALLEMANS; MAROLLE; XV. MARTIN; GRESSET; III. RICHER; SCARRON, etc. etc.

VIRGILE, *Voyez* POLYDORE.

II. VIRGILE, né en Irlande, passa par la France en allant en Allemagne. Le roi *Pepin* le goûta tellement qu'il le retint pendant quelque temps auprès de lui, et lui donna des lettres de recommandation pour *Odillon* duc de Bavière : *Virgile* fut élevé à la prêtrise et se fixa à Saltzbourg. *St. Boniface* apôtre d'Allemagne, le déféra au pape *Zacharie* comme enseignant des erreurs; entre autres « qu'il y avoit un autre monde, d'autres hommes sous la terre, un autre soleil, une autre lune. » *Quòd alius mundus, et alii homines sub terrâ sint, seu alius sol et luna.* (*Bibliothèque des Pères*, dans les lettres de *St. Boniface*, et lettr. 10 du tom. 6ᵉ des conciles.) *Zacharie* répondit qu'il falloit le déposer s'il persistoit à enseigner de semblables erreurs, ordonna à *Virgile* de venir à Rome afin qu'on y examinât sa doctrine. Quelques auteurs modernes, entre autres *d'Alembert*, ont conclu de là, mais très-mal à propos, que *Zacharie* condamnoit le sentiment de ceux qui admettoient les antipodes; car il ne s'agissoit point d'antipodes dans l'imputation de *St. Boniface*, mais des hommes d'un autre monde, qui ne descendoient point d'*Adam* et qui n'avoient point été rachetés par

J. C.; et voilà ce qui pouvoit être condamné.

VIRGINIE, jeune fille Romaine, dont *Appius Claudius* l'un des décemvirs devint passionnément amoureux. Pour en jouir plus facilement, il ordonna qu'elle seroit remise à *Marcus Claudius* avec lequel il s'entendoit, jusqu'à ce que *Virginius* son père fût de retour de l'armée. Ce vénérable vieillard ayant été averti de la violence qu'on vouloit faire à sa fille, vint à la hâte à Rome et demanda à la voir. On le lui permit; alors ayant tiré *Virginie* à part, il prit un couteau qu'il rencontra sur la boutique d'un boucher : *Ma chère* VIRGINIE, lui dit-il, *voilà enfin tout ce qui me reste pour te conserver l'honneur et la liberté.* Il lui porte à l'instant le couteau dans le cœur et la laisse expirante. Il s'échappe de la multitude et vole dans le camp avec 400 hommes qui l'avoient suivi. Les troupes plus indignées contre le ravisseur que contre le père, prirent les armes et marchèrent à Rome, où elles se saisirent du mont Aventin. Tout le peuple soulevé contre *Appius* le fit mettre en prison, où il se tua pour prévenir l'arrêt de sa mort. *Spurius Opius*, autre décemvir qui étoit à Rome et qui avoit souffert le jugement tyrannique de son collègue, se donna la mort; et *Marcus Claudius* confident d'*Appius*, fut condamné au dernier supplice. Ce crime fit abolir les décemvirs l'an 449 avant Jésus-Christ. La mort de *Virginie* est le sujet d'un très-beau tableau de *Doyen*, qui a été son morceau de réception à l'académie.

VIRGINIUS. (André) savant théologien Luthérien, né à Schwessin, d'une famille noble de Poméranie, mort en 1664, évêque d'Esthon, à 68 ans, laissa divers *Ecrits Théologiques.*

VIRIATE, aventurier de Lusitanie, aujourd'hui le Portugal, de berger devint chasseur, et de chasseur brigand. S'étant mis à la tête d'une armée il s'empara de la Lusitanie, fit prisonnier le préteur *Vintidius* et mit ses troupes en fuite. Le préteur *Plancius* eut peu de temps après le même sort. Les Romains envoyèrent contre lui le consul *Servilius Cepion*, qui ne pouvant le réduire avec une armée, le fit assassiner par trahison l'an 140 avant J. C. Ses troupes dont il étoit adoré lui firent des funérailles magnifiques.

VIRINGUS *ou* VAN VIERINGEN, (Jean Wautier) né à Louvain en 1539, reçut le bonnet de docteur dans sa patrie en 1571, et obtint ensuite la première chaire de médecine qu'il remplit avec la plus grande exactitude pendant 22 ans. Devenu veuf en 1578, il embrassa l'état ecclésiastique, mais il ne reçut l'ordre de prêtrise qu'en 1593; il devint ensuite chanoine d'Arras. Sa piété, son zèle pour les anciens usages de l'Église et ses talens lui méritèrent la confiance et l'estime des archiducs *Albert* et *Isabelle*, dont il fut chapelain. On a de lui : I. Un *Abrégé du Théâtre Anatomique de Vesal*, en flamand, Bruges, 1569, in-4.° II. *De jejunio et abstinentiâ medico-ecclesiastici libri quinque*, Arras, 1597, in-4°, avec cette double épigraphe : *Qui abstinens est, adjiciet vitam,*

Eccl.

Eccl. 37; *Non satiari cibis saluberrimum*, Hippocr.

VIRIPLACA, (Myth.) Déesse ainsi appelée du mot *vir*, homme, et de *placare*, appaiser. Elle présidoit au raccommodement des maris avec leurs femmes, quand il y avoit des brouilleries dans le ménage. Cette divinité avoit un temple à Rome sur le Mont-Palatin, où se rendoient ceux qui avoient quelque différend entre eux; et après s'être expliqués en présence de la Déesse, ils s'en retournoient bons amis.

VIRLOIS, (Charles-François Roland de) architecte de Paris, mort en 1772, fit élever en 1751 le théâtre de Metz dont il publia le plan. On lui doit quelques ouvrages : I. *Traduction des Elémens de Physique* de s'Gravesande, 1747, 2 vol. in-8.° II. *Dictionnaire d'architecture*, 1770, 3 vol. in-4.° III. Une nouvelle édition de *Vitruve* avec une *Dissertation* sur les divers commentateurs de cet écrivain.

VIROTTE, *Voyez* LAVIROTTE.

VIRSUNGUS, *Voyez* WIRSUNG.

VIRUÈS, (Alphonse) fut l'un des premiers poëtes Espagnols qui fit sortir la tragédie de la barbarie où elle avoit jusqu'alors été plongée dans son pays. Il a précédé *Lopez de Vega* et a vécu au commencement du 16[e] siècle.

VISCA, (Charles de) écrivain Flamand de l'ordre de Cîteaux dans le 17[e] siècle, a laissé une *Bibliothèque* des auteurs de son ordre, Cologne, 1656, in-4°, assez exacte; mais écrite dans un latin barbare, et pleine de jugemens faux et d'éloges emphatiques.

VISCELLINUS, *Voy.* I. CASSIUS.

VISCLÈDE, (Antoine-Louis Chalamont de la) naquit à Tarascon en Provence en 1692, d'une famille noble, et mourut à Marseille en 1760, à 68 ans. Il remplit avec distinction pendant plusieurs années la place de secrétaire perpétuel de l'académie de cette ville. Il en avoit été pour ainsi dire le fondateur, et c'est à ses soins et à son zèle qu'elle dut une partie de sa gloire. *La Visclède* étoit le *Fontenelle* de Provence par ses talens autant que par son caractère. Doux, poli, affable, officieux, sensible à l'amitié, il eut beaucoup d'amis et ne mérita aucun ennemi. Les traits qu'on lui lança ne parvinrent pas jusqu'à lui; il profita de la critique et sut oublier l'insulte. Son goût n'étoit pas aussi sûr que son esprit étoit fin; et il auroit volontiers préféré les fables de *la Mothe* à celles de *la Fontaine*. Avec beaucoup de finesse dans l'esprit il en avoit très-peu dans le caractère : et peu d'hommes de lettres ont eu une simplicité de mœurs plus aimable. Sa conversation ne brilloit pas par les saillies; mais son commerce étoit sûr et utile à ceux qui en jouissoient. Les jeunes gens avoient en lui un ami, un conseil et un consolateur. *La Visclède* est principalement connu par le grand nombre de prix littéraires qu'il remporta. L'académie Françoise et les autres compagnies du royaume le couronnèrent plusieurs fois; et, suivant l'expression d'un homme

d'esprit, il auroit eu de quoi former un Médaillier des différens prix qui lui furent adjugés. Ses ouvrages sont : I. Des *Discours Académiques*, répandus dans les différens recueils des Sociétés littéraires de la France. Ils sont bien pensés et bien écrits ; mais il y a plus d'esprit que d'imagination, ainsi que dans ses autres productions. II. Des *Odes* morales, dignes d'un poëte philosophe. Les plus estimées sont celles qui ont pour sujet l'*Immortalité de l'Ame ;* les *Passions ;* les *Contradictions de l'Homme ;* le *Chagrin*. III. Diverses *Pièces de Poésie* manuscrites, et quelques autres imprimées dans ses *Œuvres diverses*, publiées en 1727, en 2 vol. in-12. Ce recueil essuya beaucoup de critiques.

VISCONTI, (Azzo) *Voyez* Acrius, n.° II.

VISCONTI, (Matthieu) deuxième du nom, souverain de Milan, étant mort sans enfans mâles en 1355 ; ses deux frères, (et non ses fils, comme le dit le continuateur de *Ladvocat*,) partagèrent sa succession. *Bernabo* régnoit dans Milan tandis que *Galeas* régnoit à Pavie. Celui-ci mourut en 1378, laissant pour fils *Jean Galeas* qui lui succéda. *Bernabo*, génie ambitieux et homme perfide, voulut se rendre maître de tout le duché en mariant *Catherine* sa fille à son neveu, veuf d'*Isabelle* de France, et en l'attirant à sa cour où il espéroit s'en défaire aisément. *Jean Galeas* de son côté formoit le projet de s'emparer de la succession de son oncle, qu'il égaloit en ambition et qu'il surpassoit en ruses et en artifices. Il avoit toujours le masque de la religion sur le visage, et ses actions n'eurent jamais un dehors plus pieux que lorsqu'il méditoit quelque crime. Un jour il alla en pèlerinage à une chapelle dédiée à la Vierge auprès de Milan, avec sa garde ordinaire de 2000 hommes : *Bernabo* qui ne se méfioit de rien, va au-devant de lui ; mais on l'arrêta à l'instant avec ses deux fils qui finirent leurs jours dans la prison avec leur père. *Jean Galeas* par cette perfidie étendit sa domination sur tout le Milanois. L'an 1395 il obtint de *Wenceslas* roi des Romains, le titre de duc de Milan. Ce fut alors qu'il quitta le titre de comte *de Vertus* qu'il avoit porté jusque-là du chef d'*Isabelle* de France sa première femme, de laquelle sortit une fille unique, *Valentine*, mariée à *Louis* duc *d'Orléans* qui devoit succéder au duché de Milan après l'extinction de la postérité masculine des *Visconti*. Il termina sa carrière en 1402, laissant de sa seconde femme *Jean-Marie* et *Philippe-Marie*. Le premier gouverna Milan comme *Néron* gouvernoit Rome. Il faisoit dévorer par des chiens les malheureux qui lui avoient déplu. Ses peuples l'assassinèrent en 1412. *Philippe-Marie* qui régnoit à Pavie, devenu souverain de tout le Milanès, (*Voyez* Carmagnole) laissa à sa mort arrivée en 1447, une fille, *Blanche-Marie*, qu'il maria à *Sforce*. Celui-ci s'empara du duché de Milan au préjudice du duc *d'Orléans*, qui le réclama comme l'héritage de sa mère. Telle fut la source des guerres du Milanès qui fut pendant long-temps le tombeau des François.

VISDELOU, (Claude de) né en Bretagne au mois d'août 1656, d'une famille ancienne, entra fort jeune dans la société des Jésuites. Sa vertu et ses connoissances littéraires, mathématiques et théologiques, le firent choisir en 1685 par *Louis XIV*, pour aller en qualité de Missionnaire à la Chine avec cinq autres Jésuites. Arrivé à Macao en 1687, il apprit avec une facilité surprenante l'écriture et les caractères Chinois. Ses progrès furent si étonnans et si rapides, que le fils du grand empereur *Cam-Hi* héritier présomptif du trône, surpris de l'aisance singulière avec laquelle le Père *Visdelou* expliquoit les livres les plus obscurs des Chinois, lui en donna de lui-même une attestation des plus authentiques et des plus flatteuses. Pendant plus de vingt ans que le Père *Visdelou* séjourna dans le vaste empire de la Chine, il y travailla sans relâche à la propagation de l'Evangile. Le cardinal *de Tournon* légat du saint Siége, le déclara en 1708 vicaire apostolique, administrateur de plusieurs provinces, et le nomma à l'évêché de Claudiopolis. Le nouvel évêque fut le disciple, l'ami, le coopérateur de ce célèbre cardinal, partagea ses disgraces et s'unit avec lui contre les Jésuites ses confrères pour former des Chrétiens, non suivant la politique mondaine, mais selon l'Evangile. Son zèle déplut à son ordre, et on obtint de *Louis XIV* une lettre de cachet pour le tirer de Pondichery, où le cardinal *de Tournon* l'avoit placé : *Visdelou* ne crut pas devoir obéir à cet ordre extorqué par la vengeance ; et le régent auprès de qui il se justifia après la mort de *Louis XIV*, approuva sa conduite. Cet homme apostolique mourut saintement à Pondichery le 11 novembre 1737. On a de lui plusieurs ouvrages manuscrits qui mériteroient d'être imprimés. Les principaux sont : I. Une *Histoire de la Chine*, en latin. II. *La Vie de Confucius*. III. *Les Eloges des sept philosophes Chinois*. IV. Une *Traduction* latine *du Rituel Chinois*. V. Un ouvrage sur *les Cérémonies* et sur *les Sacrifices des Chinois*. VI. Une *Chronologie Chinoise*. VII. Une *Histoire* abrégée *du Japon*.

VISÉ, (Jean Donneau, sieur de) poëte François, né à Paris en 1640, étoit cadet d'une famille noble. Ses parens le destinèrent à l'état ecclésiastique. Il en prit l'habit et obtint quelques bénéfices ; mais l'amour lui fit quitter cet état : il se maria à la fille d'un peintre malgré l'opposition de ses parens. Des nouvelles galantes et des comédies l'occupèrent dès l'âge de 18 ans. Il commença en 1672 et continua jusqu'au mois de mai 1710, un ouvrage périodique, sous le titre de *Mercure Galant*, 488 volumes. Journal qui lui fit quelques admirateurs en province, et qu'on a bien perfectionné depuis. Si *la Bruyère* eût vécu de nos jours, il ne se seroit certainement pas avisé de mettre cet ouvrage *au-dessous du rien*. Le théâtre fut encore une des ressources de *Visé*. Il donna plusieurs comédies, *Zélinde*, la *Mère coquette*, la *Veuve à la mode*, *Délie*, les *Amours de Vénus*, les *Intrigues de la Loterie*, le *Mariage d'Ariane*, les *Amours du Soleil*, les *Dames vengées*, le

Vieillard couru, le *Gentilhomme campagnard*. La première fois qu'on représenta sa comédie intitulée, le *Gentilhomme Guespin* ou *le Campagnard*, il y avoit sur le théâtre beaucoup de gens de condition amis de l'auteur, qui rioient à chaque endroit. Le parterre ne fut pas de leur avis et siffla de toute sa force. Un des rieurs s'avança sur le bord du théâtre, et dit : *Messieurs, si vous n'êtes pas contens on vous rendra votre argent à la porte ; mais ne nous empêchez point d'entendre des choses qui nous font plaisir.* Un plaisant lui répondit :

> Prince, n'avez-vous rien à nous dire de plus ?

Et un autre ajouta :

> Non ; d'en avoir tant dit, il est même confus.

Visé composa aussi des *Mémoires* sur le règne de *Louis XIV*, depuis 1638 jusqu'en 1688, en 10 vol. in-folio, qui ne sont presque que des extraits de son *Mercure*. Enfin il embrassa plusieurs genres, toujours avec des talens médiocres. Cet auteur perdit la vue quatre ans avant sa mort, arrivée à Paris en 1710. Il avoit de l'esprit, de la politesse ; il connoissoit le monde et savoit plaire par les agrémens de son caractère.

VITAKER, *ou* WHITAKER, (Guillaume) professeur en théologie dans l'université de Cambridge, naquit à Holme en Angleterre, dans le comté de Lancastre, et mourut à Cambridge ent 1595, à 47 ans. Son principal ouvrage est la *Réfutation de Bellarmin*. On y remarque beaucoup d'érudition, mais trop d'animosité contre les Catholiques et contre l'auteur qu'il réfute. Ses *Œuvres* furent imprimées à Genève, 1610, en 2 vol. in-folio. On y trouve une *Réponse* aux 18 *Raisons* de *Campien*.

VITAL, né à Tierceville en Normandie, se rendit célèbre à la fin du XIIIe siècle par sa piété et le succès de ses prédications. Ayant quitté un canonicat qu'il avoit dans la collégiale de Mortain, il se retira en un lieu peu fréquenté. Mais la sainteté de sa vie lui ayant attiré un grand nombre de disciples, il fonda l'abbaye de Savigny l'an 1112, et un nouvel ordre de religieux nommé, à ce qu'on croit, de la *Sainte-Trinité*. Cet ordre se donna depuis à *St. Bernard* ; (Voy. SERLON) et c'est ainsi qu'il a passé dans la filiation de Cîteaux, où il se trouve aujourd'hui. *Vital* mourut en odeur de sainteté l'an 1119.

VITAL, *Voyez* ORDRIC.

I. VITALIEN, Scythe de nation et petit-fils du célèbre général *Aspar*, eut le rang de maître de la milice sous l'empereur *Anastase*. Ce prince rejetoit le concile de Chalcédoine, et persécuta ceux qui l'admettoient. *Vitalien* prit le parti des Orthodoxes, et s'étant rendu maître de la Thrace, de la Scythie et de la Mœsie, il vint jusqu'aux portes de Constantinople avec une armée formidable qui ravageoit tout sur son passage. *Anastase* dépourvu de secours et détesté de son peuple, eut recours à la négociation. Il promit de rappeler les évêques exilés, et de ne pas inquiéter les Catholiques. Ce fut à ces conditions

que *Vitalien* renvoya son armée, et vécut tranquille à la cour. Il jouit d'un grand crédit sous *Justin*; mais *Justinien* neveu de ce prince craignant que son pouvoir ne l'empêchât de parvenir à l'empire, prévint son oncle contre lui. L'empereur redoutant le pouvoir qu'il avoit sur les troupes, ne crut pas devoir le faire arrêter avec éclat. Il lui écrivit en Thrace où il étoit retiré, de venir à Constantinople recevoir ses instructions pour aller négocier une affaire importante dans une cour étrangère. *Vitalien* se rendit promptement auprès du prince qui le combla de caresses et le désigna consul pour l'année suivante, afin de pouvoir éclairer sa conduite. Mais ayant reconnu que cette dignité lui donnoit plus de crédit et le rendoit plus dangereux, il le fit mourir en juillet 520, le septième mois de son consulat. Le prétexte de ce meurtre, fut l'extrême ambition de *Vitalien* qui l'avoit engagé tantôt de prendre la défense des Catholiques opprimés pour se faire un parti; tantôt de se mettre à la tête des Eutychiens qu'il disposoit, dit-on, secrétement à prendre les armes au premier signal.

II. VITALIEN, de Ségni en Campanie, pape après *St. Eugène I*, le 30 juillet 657, envoya des missionnaires en Angleterre, s'employa avec zèle à procurer le bien de l'Eglise, et mourut en odeur de sainteté le 27 janvier 672. On a de lui quelques *Epîtres*. On célébra divers conciles sous ce pontife, aussi savant que pieux. C'est aussi de son temps que commença l'usage des orgues dans les églises.

VITEL, (Jean de) poëte François, né à Avranches, fut orphelin de bonne heure. Deux frères lui restoient qu'il eut encore le malheur de perdre. Le premier, après avoir parcouru l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne, vint mourir à Paris. Le second, qui étoit le plus jeune et dont les talens donnoient des espérances, fut enlevé à la fleur de son âge à Rennes en Bretagne. La contagion s'étant répandue dans cette ville où *Vitel* se trouvoit, il fut obligé de se retirer à Condac. Ses amis lui conseilloient d'embrasser l'étude du droit; mais séduit par les charmes de la poésie, toute autre occupation lui paroissoit sèche, stérile et rebutante. Il vint à Paris, où il versifia l'an 1575. *Dutouchet*, gentilhomme Protestant de Normandie, ayant su que la garnison et les habitans du Mont-Saint-Michel devoient faire le jour de la Magdeleine un pélerinage, y fit glisser trente soldats déguisés en pélerins. Ils pénétrèrent dans la ville et dans le château où est l'abbaye, tuèrent le prêtre qui avoit célébré la Messe en leur présence, et se saisirent du gouverneur de la place. L'alarme se mit aussitôt dans la basse ville. M. *de Viques*, lieutenant du maréchal *de Matignon*, se hâta de secourir les assiégés. Les Protestans furent obligés de se rendre, et on leur accorda la vie à l'exception de trois des principaux que M. *de Matignon* fit pendre. Notre versificateur fit de cet événement le sujet d'un Poëme qui ne manque ni de feu ni d'invention. C'est ce qu'il y a de mieux dans ses *Exercices Poëtiques*, Paris, 1588, in-8.° Nous ignorons l'année de sa mort.

VITELLI, (Ciapin) marquis de Cetone, étoit un brave capitaine Italien qui avoit d'abord porté les armes pour Côme grand duc de Toscane. Étant entré au service de l'Espagne, *Philippe II* le fit maréchal de camp de l'armée des Pays-Bas sous le duc *d'Albe*. Il seconda puissamment ce général, et mourut quelque temps après lui. Il étoit si gros et si gras qu'il falloit échancrer la table où il mangeoit. Les Protestans de Flandre qui n'avoient pas à se louer de *Vitelli*, lui firent cette Épitaphe satirique :

O Deus omnipotens, crassi miserere Vitelli,
Quem mors præveniens non sinit esse bovem.
Corpus in Italiâ est; tenet intestina Brabantus.
Ast animam, nemo. Cur? quia non habuit.

VITELLIO *ou* VITELO, Polonois du XIIIe siécle. On a de lui un *Traité d'Optique*, dont la meilleure édition est celle de Basle, 1572, in-folio. Cet ouvrage ne peut être que d'une utilité médiocre aujourd'hui, quoique l'auteur fût de son temps un homme très-estimable. Son livre n'est proprement que l'Optique d'*Alhazen*, mise dans un meilleur ordre.

I. VITELLIUS, (*Aulus*) né l'an 15 de J. C. de *L. Vitellius*, qui avoit été trois fois consul, passa les dernières années de son enfance et les premières années de sa jeunesse à Caprée, séjour dont le nom annonce la conduite qu'il y tint. On crut qu'il avoit acheté par ses infames complaisances, les graces que *Tibère* accorda à son père, le consulat et le gouvernement de Syrie. Toute sa vie répondit à de si honteux commencemens ; et les traits les plus marqués de son caractère sont des débauches de toute espèce, et une gourmandise qu'il portoit jusqu'à l'usage habituel de se faire vomir pour se redonner le plaisir de manger. Son nom lui ouvroit les entrées à la cour, et il plut à *Caligula* par le mérite de bon cocher, et à *Claude* par sa passion pour le jeu. Ces mêmes recommandations le rendirent agréable à *Néron* ; mais sur-tout un service d'un genre singulier et bien conforme au goût de ce prince, lui en acquit toute la faveur. *Néron* souhaitoit passionnément de monter comme musicien sur le théâtre, et un reste de pudeur le retenoit. Pressé par les cris du peuple qui le sollicitoit de chanter, il s'étoit même retiré du spectacle comme pour se dérober à des instances trop importunes. *Vitellius* qui présidoit aux jeux où se passoit cette scène, se fit le député des spectateurs pour le prier de revenir et de se laisser fléchir ; et *Néron* lui sut très-bon gré de cette douce violence. C'est ainsi que *Vitellius*, aimé et favorisé consécutivement de trois princes, parcourut la carrière des magistratures, réunissant toutes les dignités avec tous les vices. Il commandoit les légions de la Basse-Germanie lorsque les cohortes Prétoriennes proclamèrent *Othon* empereur, l'an 69. Son armée qu'il s'étoit attachée par des présens, lui décerna en même temps l'empire et il fut obligé de marcher contre son rival. Il perdit trois batailles ; mais il fut vainqueur dans la quatrième, livrée entre Cré-

mone et Mantoue près de Bédriac. A la fin de la journée, il voulut s'arrêter sur le champ de bataille uniquement pour se repaître de la vue des corps morts, des membres épars et déchirés, de la terre encore teinte de sang, et enfin de tout ce qui excite dans les ames sensibles l'horreur et la pitié. Le plaisir que lui causa ce spectacle l'empêcha de s'appercevoir de l'infection de l'air sentie vivement par ceux qui l'accompagnoient. Il leur dit, quand ils s'en plaignirent, que *l'odeur d'un ennemi mort étoit toujours agréable*; et sur le champ il fit distribuer du vin aux soldats et s'enivra avec eux. Il ne croyoit être souverain que pour tenir table. Sa grande occupation étoit de déjeûner, dîner, souper et quelquefois d'y ajouter une collation. Il s'excitoit à vomir entre chaque repas, pour se préparer au suivant. Glouton plutôt que gourmand, il se remplissoit aussi bien des mets les plus grossiers que des plus délicats. Plusieurs de ceux qui étoient à sa cour furent ruinés par sa voracité qu'ils vouloient satisfaire, pour satisfaire à leur tour leur ambition. *Lucius* son frère ayant voulu lui donner un repas, on servit deux mille poissons tous exquis, et sept mille oiseaux de prix. Mais *Vitellius* dépensa encore davantage pour un seul plat qu'il fit remplir de foies, de cervelles, de langues et de laites des poissons et des oiseaux les plus rares. A force de boire et de manger, il devint si abruti que la facilité qu'il trouvoit à satisfaire ses honteuses passions, pouvoit seule le faire souvenir qu'il étoit empereur. Sa cruauté ne fit qu'augmenter avec sa gourmandise. Il fit tuer en sa présence sur une fausse accusation, *Junius Blæsus* pour assouvir ses yeux de la mort d'un ennemi. Étant particulier, il avoit empoisonné un fils qu'il avoit eu de *Pétronia* sa première femme, pour jouir de ses biens. Parvenu au trône, il fit mourir de faim sa mère *Sextilia*, parce qu'on lui avoit prédit qu'il régneroit long-temps s'il lui survivoit. Cette femme infortunée le savoit sans doute capable d'une action dénaturée; car lorsqu'elle eut appris qu'il étoit proclamé empereur, elle ne put retenir ses larmes. Les excès de *Vitellius* étant montés à leur comble, le peuple et les légions se soulevèrent et élurent *Vespasien*. Lorsque le monstre vit *Primus* lieutenant du nouvel empereur, maître de Rome, il alla se cacher chez le portier du palais dans la loge aux chiens. On l'en tira pour le promener par la ville tout nu, les mains liées derrière le dos, une épée sous le menton pour le faire tenir droit; de là on le conduisit au lieu des supplices où il fut tué à petits coups, l'an 69 de J. C., après un règne de huit mois. Son corps fut traîné avec un croc et jeté dans le Tibre. *Lucius Vitellius* son père étoit parvenu à la fortune par ses bassesses. Il fut le premier qui adora l'insensé *Caligula* comme un Dieu; il prodigua les mêmes hommages à *Claude* et obtint comme une grace particulière de l'impératrice *Messaline*, l'honneur de la déchausser. Il avoit soin de porter sous sa robe des souliers de cette princesse, qu'il baisoit souvent. A sa mort, arrivée vers l'an 49, le sénat lui éleva une statue avec cette inscription. *A CELUI qui étoit d'une piété inaltérable à l'égard de son Prince.*

II. VITELLIUS *ou* TELLE, (Regnier) né à Ziriczée en Zélande vers l'an 1558, parcourut une grande partie de l'Europe; rendu à son pays, il fut recteur du collége de sa ville natale, et mourut à Amsterdam en 1618, après avoir donné : I. Une Traduction en latin de la *Description de la Germanie inférieure* de Louis Guichardin, *avec des additions*, Amsterdam, 1625, in-folio, et 1635, deux vol. in-12, chez *Guillaume Blaeu*, avec figures. Cette Version vaut mieux que l'original. Le style en est pur et coulant, et les additions curieuses et importantes. II. Un *Abrégé* du *Britannia* de *Cambden*, Amsterdam, 1617, in-8°; bien fait. *Vitellius* a conservé autant qu'il a pu, les expressions de son auteur, et n'a retranché que des faits qui n'avoient point de rapport à la géographie. Sa Traduction en flamand du livre *de la Trinité* de *Michel Servet*, prouve qu'il avoit peu de religion.

VITERBE, *Voy.* ANNIUS...V. GILLES... *et* GODEFROI *de Viterbe.*

VITERIC, roi des Visigoths, se plaça sur le trône après la mort de *Liuva* qu'il assassina vers l'an 603. Comme il n'étoit point du sang royal, il voulut se rendre recommandable à la nation en privant les empereurs d'Orient de ce qu'ils possédoient encore en Espagne. Après bien de mauvais succès, il eut quelque avantage sur eux dans une bataille près de Siguença. *Ememberge* sa fille avoit été destinée à *Thierri* roi de Bourgogne. Elle vint en France pour consommer ce mariage; mais *Brunehaut* s'y étant opposée, elle fut obligée de repasser en Espagne. *Viteric* mourut en 610.

VITET, (Aymar) descendant d'*Edouard* VITET chirurgien du prince de Galles en 1356, et qui resta en France après la bataille de Poitiers, a publié deux Traités; l'un sur les hernies, et l'autre sur la génération et les accouchemens. Il ne quitta point Lyon sa patrie, où il a laissé plusieurs descendans qui ont suivi avec succès ses traces et se sont perpétués dans la profession du même art.

VITIGÈS, *Voy.* BÉLISAIRE.

VITIKIND, *Voy.* WITIKIND.

VITIZA, roi des Visigoths d'Espagne, régna cinq ans avec son père *Egica*, et gouverna seul pendant neuf autres années depuis 701 jusqu'en 710. Son naturel emporté et féroce excita de fréquens murmures. *Vitiza* craignant que des plaintes on n'en vînt à une rebellion ouverte, désarma une partie de ses sujets et fit abattre les murailles de plusieurs villes. Par cette conduite il forçoit à l'obéissance; mais il se privoit de secours et de défense contre les ennemis étrangers. Aussi fit-il fortifier en même temps quelques places; mais il intimida sans se faire aimer.

VITRÉ *ou* VITRAI, (Antoine) imprimeur de Paris, s'est immortalisé par le succès avec lequel il a fait rouler la presse. C'est lui qui a imprimé la *Polyglotte* de *le Jay*, le chef-d'œuvre de l'imprimerie de *Vitré*. Les caractères orientaux que *Savari de Brèves* avoit fait fondre, auxquels *le Jay* joignit des caractères samaritains, servirent à

cette impression. Les autres éditions de *Vitré* soutiennent parfaitement la réputation qu'il s'étoit acquise d'être le premier homme de France pour son art. Il auroit surpassé même *Robert Etienne*, s'il eût été aussi savant et aussi exact que lui ; mais à peine savoit-il traduire en françois les auteurs les plus faciles. Il mourut en 1674, étant imprimeur du clergé. C'étoit un homme religieux. Dans le temps qu'il étoit marguillier de la paroisse de Saint-Séverin, il fit mettre cette inscription au cimetière :

Tous ces morts ont vécu ; toi qui vis, tu mourras.
L'instant fatal est proche, et tu n'y penses pas.

Un défaut de cet excellent imprimeur, étoit de ne pas distinguer la consonne d'avec la voyelle dans les lettres J et V. Son *Corps de Droit*, Paris, 1628, 2 vol. in-fol. ; et sa *Bible Latine*, in-folio, 1666, in-4°, et 1652, 8 vol. in-12, sont au nombre de ses meilleures éditions. Sa devise étoit un *Hercule* avec ces mots : *Virtus non territa monstris.*

VITRINGA, (Campège) né en 1659 à Leewarde dans la Frise, fut l'ornement de l'université de Franeker où il mourut le 3 mars 1722 d'une attaque d'apoplexie. On a de lui : I. Un savant *Commentaire* latin sur *Isaïe*, 2 vol. in-folio. II. *Apocalypseos anachrisis*, 1719, in-4.° III. *Typus Theologiæ Practicæ*, in-8.° IV. *Synagoga vetus*, in-4.° V. *Archisynagogus*, in-4.° VI. *De Decemviris otiosis Synagogæ*, in-4.° VII. *Observationes sacræ*, 1711, in-4.° Ces ouvrages théologiques manquent de précision pour la plupart. — *Campège Vitringa* son fils, né à Franeker en 1693, mort en 1723, à 31 ans, professeur en théologie, se fit aussi connoître avantageusement par un *Abrégé de la Théologie naturelle*, Franeker, 1720, in-4.°

VITRUVE, (*M. Vitruvius Pollio*) né à Formie aujourd'hui le *Môle de Gaïète*, (non à Vérone ni à Plaisance comme l'ont cru quelques historiens) fut élevé avec soin par ses parens. Il s'appliqua à toutes les sciences utiles et passa pour posséder ce qu'il appelle lui-même l'*Encyclopédie*, c'est-à-dire la connoissance des sept arts libéraux. *Jules César* le connut et l'estima. Après la mort de ce prince, *Octavie* le recommanda à *Auguste* qui lui donna l'inspection des balistes, des scorpions, des béliers et des autres machines de guerre. Les soins de *Vitruve* furent récompensés par une forte pension. Encouragé par les libéralités d'*Auguste*, il composa un *Corps d'Architecture* qu'il dédia à cet empereur. C'est le seul *Traité* en ce genre qui nous soit venu des anciens. Il donne une idée avantageuse du génie de son auteur et même de la noblesse de son caractère. La meilleure édition de ce livre est celle d'Amsterdam, 1649, in-fol. Il y en a eu une version italienne avec les *Commentaires* du marquis *Galliani*, Naples, 1758, in-fol., fig. Nous en avons une bonne traduction françoise, par *Perrault*, in-fol., Paris, 1684.

VITRY, *Voyez* HOSPITAL, (Nicolas) *et* JACQUES, n.° XVI.

VITTEMENT, (Jean) d'une famille obscure de Dormans en Champagne, l'illustra par son esprit et par ses vertus. Il naquit en 1655, et après avoir fait ses études au collége de Beauvais à Paris, il succéda à son professeur même dans la chaire de philosophie. Il enseigna ensuite cette science à l'abbé *de Louvois* fils du ministre d'état, qui sut distinguer son mérite. Ayant eu l'honneur de complimenter *Louis XIV*, en qualité de recteur de l'université de Paris, sur la paix conclue en 1697, ce monarque en fut si satisfait qu'il dit : *Jamais harangue ni orateur ne m'ont fait tant de plaisir....* *Louis XIV* ne se borna pas à des éloges; il le nomma à la fin de la même année 1697 sous-précepteur des ducs de *Bourgogne*, d'*Anjou* et de *Berri* ses petits-fils. Le duc d'*Anjou*, devenu roi d'Espagne en 1700, l'emmena avec lui, et lui offrit l'archevêché de Burgos et une pension de 8,000 ducats pour le fixer à sa cour; mais il refusa l'un et l'autre avec la fermeté d'un philosophe Chrétien et repassa en France. Nommé sous-précepteur de *Louis XV* par le duc d'Orléans, il ne voulut accepter ni abbayes, ni bénéfices, ni même une place à l'académie Françoise. Ce prêtre désintéressé avoit fait vœu de ne recevoir aucun bien de l'Eglise, tant qu'il auroit de quoi subsister. La cour étoit pour lui un exil; il la quitta en 1722 et alla mourir dans sa patrie en 1731, à 77 ans. Le célèbre *Coffin* honora son tombeau d'une épitaphe, où il célèbre dignement les qualités de son ame. L'abbé *Vittement* a laissé plusieurs ouvrages manuscrits. Les principaux sont : Des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ancien Testament : une *Réfutation* du système impie de *Spinosa*, et quelques écrits philosophiques et théologiques.

VITTORIA, (Alexandre) né à Trente en 1525, apprit la sculpture et l'architecture à l'école de *Sansovino*. Il excella sur-tout dans la sculpture, et ne le cédoit de son temps qu'à l'illustre *Michel-Ange Buonarotti*. On voit quantité de ses ouvrages à Venise, tant dans les édifices publics que dans les palais des nobles de Padoue, Vérone, Bresse; d'autres villes d'Italie en possèdent aussi plusieurs. Cet artiste a beaucoup travaillé. Il mourut en 1608, à 83 ans. Ses ouvrages d'architecture n'ont qu'un mérite médiocre.

VITULA, (Mythol.) Déesse de la joie, selon quelques-uns. D'autres disent qu'elle présidoit aux alimens qui servent à l'entretien de la vie. Il y en a qui prétendent que ce n'étoit qu'un surnom de la *Victoire*.

I. VIVALDI, (Jean-Louis) Dominicain, natif de Mondovi en Piémont, d'une famille noble de Gênes, devint évêque d'Arbe une des Isles Adriatiques, en 1519. On a de lui : I. Un traité estimé *De Veritate Contritionis* ou *Veræ Contritionis Præcepta*, in-8.° II. Sept autres petits *Traités*, recueillis et imprimés sous le titre de *Opus regale*, Lugduni, 1508, in-4.° Ce pieux et savant prélat mourut dans son diocèse qu'il avoit édifié et éclairé.

II. VIVALDI, (Antonio) célèbre musicien Italien, mort vers 1743, étoit maître de musique de la Pieta à Venise. Son nom

est célèbre parmi les *Virtuoses*, par son talent pour le violon; et parmi les compositeurs, par ses *Symphonies*, entr'autres, par ses *Quatre Saisons*.

VIVANT, (François) docteur de la maison et société de Sorbonne, curé de Saint-Leu, puis pénitencier, grand vicaire, chanoine, grand chantre, et chancelier de l'université de Paris sa patrie, naquit en 1688. Il contribua beaucoup à la destruction de Port-Royal et à l'établissement des Prêtres de Saint-François de Sales à Paris. On a de lui : I. Un *Traité contre la pluralité des Bénéfices*, en latin, 1710, in-12. II. Un *Traité contre la validité des Ordinations Anglicanes*. III. Il eut aussi beaucoup de part au *Bréviaire* et au *Missel* du cardinal *de Noailles*. Il est auteur de beaucoup de *Proses*, de *Collectes* et de quelques *Hymnes*. L'abbé *Vivant* mourut à Paris le 30 novembre 1739, à 77 ans, après avoir joui pendant sa vie d'une grande réputation de piété et de savoir.

VIVENS, (François de) mort à Clairac en 1780, à l'âge de 80 ans, s'attacha à la physique, à l'histoire naturelle, et a publié les écrits suivans : I. *Mémoire sur le vol des Oiseaux*, in-12. II. *Observations sur divers moyens de soutenir l'Agriculture en Guienne*, 1744, 2 vol. in-12. III. Nouvelle *Théorie du Mouvement*, 1746, in-8.° IV. *Essais sur les principes de la Physique*, 1749, in-12. *Vivens* entretenoit une correspondance active avec les savans de la capitale et des pays étrangers, et réunissoit au goût des sciences la modestie et la bienfaisance.

VIVENTIOLE, grammairien de Lyon, eut une longue dispute avec *St. Avitus*, qui dans un poëme avoit fait longue la pénultième syllabe du mot *potitur*. *Viventiole* cita *Virgile* qui la fait brève : *Avitus* soutint que *Virgile* s'étoit permis sur ce mot une licence poétique. — Il ne faut pas confondre le rhéteur *Viventiole* avec l'évêque de Lyon du même nom, qui vivoit en 517 et dont les écrits se sont perdus.

VIVÈS, (Jean-Louis) né à Valence en Espagne, en 1492, enseigna les belles-lettres à Louvain avec un applaudissement général. De là il passa en Angleterre, et eut l'honneur d'enseigner le latin à *Marie* reine d'Angleterre, fille de *Henri VIII*. Ce prince faisoit tant de cas du savant Espagnol, qu'il alloit exprès à Oxford avec la reine son épouse pour entendre ses leçons; mais malgré son estime, il le retint en prison pendant six mois, parce qu'il avoit osé désapprouver de vive voix et par écrit son divorce avec *Catherine* d'Aragon. *Vivès* ayant recouvré sa liberté repassa en Espagne, se maria à Burgos et mourut à Bruges, bon Catholique, le 6 mai 1540, à 48 ans. On a de lui : I. Des *Commentaires* sur les livres de la *Cité de Dieu* de *St. Augustin*, dont les docteurs de Louvain censurèrent quelques endroits trop hardis et trop libres. II. Un *Traité* judicieux et savant *sur la Corruption, la Décadence des Arts et des Sciences*. III. Un *Traité de la Religion*. IV. Plusieurs autres Ouvrages recueillis à Basle en 1555, en 2 vol. in-folio. *Erasme*, *Budé* et *Vivès* passoient pour les plus savans

hommes de leur siècle, et étoient comme les triumvirs de la république des Lettres; mais *Vivès* étoit inférieur au premier en esprit, et au second en érudition. Son style est assez pur, mais dur et sec, et sa critique est souvent hasardée. Quelques-uns de ses livres ne sont qu'un amas de passages ramassés sous différens titres et de vrais lieux communs.

VIVIANI, (Vincent) né à Florence le 5 avril 1622 d'une famille noble, vécut depuis l'âge de 17 ans jusqu'à 20 avec *Galilée* qui le regarda comme un disciple digne de lui. (*Voyez* GALILÉE.) Après la mort d'un si grand maître, il consacra deux ou trois ans à l'étude de la géométrie sans aucune interruption; et ce fut en ce temps-là qu'il forma le dessein de sa *Divination sur Aristée*. Cet ancien géomètre avoit composé cinq livres sur les Sections coniques, qui se sont perdus et qu'il entreprit de faire revivre par la force de son génie. Son nom se répandit dans toute l'Europe: il reçut en 1664 une pension de *Louis XIV*, d'un prince dont il n'étoit point sujet et à qui il étoit inutile. *Viviani* résolut de dédier au roi le Traité qu'il avoit autrefois médité sur les lieux solides d'*Aristée;* mais il en fut détourné par des ouvrages publics, et même par des négociations que son souverain (*Ferdinand II* grand duc de Toscane) lui confia. En 1666, il fut honoré par ce prince du titre de premier mathématicien de son Altesse. Cet homme illustre mourut le 22 septembre 1703, à 82 ans, membre de l'académie des Sciences. « Il avoit, dit *Fontenelle*, cette innocence et cette simplicité de mœurs que l'on conserve ordinairement quand on a moins de commerce avec les hommes qu'avec les livres; et il n'avoit point cette rudesse et une certaine fierté sauvage que donne assez souvent le commerce des livres sans celui des hommes. Il étoit affable, modeste, ami sûr et fidelle; et ce qui renferme beaucoup de vertus en une seule, reconnoissant au souverain degré. » Pour s'acquitter envers *Louis XIV*, il fit rebâtir sa maison sur un dessin très-agréable et aussi magnifique qu'il pouvoit convenir à un particulier. Il appela cette maison *Ædes à Deo datæ;* elle porte ce titre sur son frontispice: allusion heureuse et au premier nom qu'on avoit donné au roi et à la manière dont elle fut acquise. Ses ouvrages sont: I. Un traité intitulé: *Divinatio sur Aristée*, 1701, in-folio; ouvrage plein de recherches profondes sur les coniques. Ce fut sa dernière production et ce n'est pas la moins savante. II. *De Maximis et Minimis Geometrica divinatio, in quintum Conicorum* Apollonii Pergæi *adhuc desideratum*, 1659, in-fol. III. *Enodatio Problematum universis Geometris propositorum à* Claudio Commiers, 1677, in-4.° IV. Un *Traité des Proportions*, 1674, in-4.° Ce livre entrepris pour éclaircir le cinquième livre d'*Euclide* qui ne paroît pas s'être expliqué nettement sur ce sujet, est sur-tout remarquable, dit *Fontenelle*, par les sentimens de son cœur qu'il y a répandus en divers endroits.

VIVIEN, (Joseph) peintre, né à Lyon en 1657, mourut à Bonn ville d'Allemagne dans l'é-

lectorat de Cologne, en 1735. Il entra dans l'école de l'illustre *le Brun*, qui connut en peu de temps que le talent de son disciple étoit pour le portrait. *Vivien* se rendit à ses conseils : cherchant à se distinguer, il peignit au pastel. Il mettoit beaucoup de vérité dans ses ouvrages ; il saisissoit très-bien la ressemblance. Son art alloit jusqu'à représenter non-seulement les traits extérieurs, mais encore les impressions de l'ame qui animent le visage et caractérisent une personne. Il a peint en pastel des portraits en pied. L'on voit quelques tableaux de lui, où l'histoire, la fable et l'allégorie concourent à embellir sa composition. Il eut plusieurs fois l'honneur de représenter la famille royale. L'académie le reçut dans son corps et le roi lui donna un logement aux Gobelins. Les électeurs de Cologne et de Bavière le nommèrent leur premier peintre. Ce maître s'est souvent exercé à manier le pinceau et à peindre à l'huile des portraits historiés, où l'on admire la fécondité et la beauté de son imagination, jointes à l'excellence de son talent pour l'exécution. On a plusieurs *Portraits* gravés d'après lui.

VIVIEN, *Voyez* CHATEAU-BRUN.

VIVIER, (Jean du) né à Liége en 1687, mort à Paris en 1761, s'est rendu recommandable dans la gravure. Son goût pour cet art l'entraîna à Paris où il le perfectionna. Il s'adonna principalement à la gravure des médailles, et son mérite en ce genre lui mérita bientôt des récompenses. Il fut nommé graveur du roi, obtint un logement au Louvre, et fut reçu de l'académie de Peinture et de Sculpture. C'est le graveur qui a le mieux trouvé la ressemblance de *Louis XV*. La douceur et la force brillent dans ses gravures. La modération et la bonté formoient son caractère. — Un auteur dramatique de ce nom a donné en 1714 au théâtre de l'Opéra comique une pièce en trois actes intitulée : *Arlequin favori de la Fortune*.

VIVIER, (François du) *Voyez* I. MONTHOLON.

VIVIERS, (le Cardinal de) *Voyez* BROGNI.

VIVONNE, *Voyez* CHATEIGNERAY. — RAMBOUILLET. — ROCHECHOUART.

VLADERACCUS, (Christophe) savant grammairien du 16e siècle, né à Geffen près de Bois-le-Duc, enseigna le latin, le grec et l'hébreu pendant 40 ans à Bois-le-Duc, et eut autant de soin de former ses disciples à la religion qu'aux belles-lettres. Il mourut le 15 juillet 1601. Nous avons de lui : I. *Polyonima Ciceroniana*, Rouen, 1625. C'est un recueil de phrases tirées de *Cicéron*. II. *Flores Plauti cum scholiis*. — *Jean* et *Pierre* ses fils et héritiers de ses talens, ont donné plusieurs ouvrages qui font également honneur à leur savoir et à leur piété.

VLEUGHELS, qu'on prononce VEUGLES, (Nicolas) peintre, natif de Flandre, vint en France. Ce maître n'a guère peint que de petits tableaux de chevalet. Ses compositions sont ingénieuses. Il s'est particulièrement attaché à la manière de *Paul Vé-*

ronèse. Ses talens, son esprit et son érudition qui le mettoient en commerce avec les savans et les gens de lettres, le firent nommer par le roi directeur de l'académie Royale de Saint-Luc, établie à Rome, et chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Il mourut dans cette ville le 10 décembre 1737, âgé de 68 ans. Il est l'auteur d'une *Traduction* infidelle et peu élégante du *Dialogue* italien sur la peinture de *Lodovico Dolce*, intitulé, l'*Aretino*; précédé d'une Préface où l'on combat les jugemens de *Richardson* père et fils, sur les ouvrages de *Raphaël.*

VLITIUS, savant Hollandois, fut professeur de grammaire à Breda. On lui doit une édition des Poëmes de *Némésien* et de *Gratius*, imprimée à Leyde chez les *Elzevir*, en 1645 et 1653. Il y maltraite fort dans ses notes les remarques antérieures de *Barthius*; mais il donna bientôt après un exemple de justice et de modération rare parmi les auteurs. Dans une édition suivante, faite à Leipzig en 1659, in-4°, il avoue s'être trompé sur *Barthius* et reconnoît qu'il s'est trompé dans ses jugemens.

VOEL, *Voyez* JUSTEL.

VOESIN, *Voyez* POPELINIÈRE.

I. VOET, (Gisbert) *Voëtius*, né à Heusden le 3 mars 1589, exerça le ministère dans sa patrie qu'il quitta quelquefois pour suivre les armées et instruire les soldats. En 1634, il fut choisi pour enseigner à Utrecht la théologie et les langues orientales; il le fit avec succès. Après avoir professé dans cette ville pendant quarante-deux ans et y avoir exercé quelque temps les fonctions de pasteur, il mourut à l'âge de 87 ans, le 1er novembre 1677. C'étoit l'ennemi déclaré de la philosophie et de la personne de *Descartes* qu'il osa accuser d'athéisme dans des thèses soutenues contre lui. Les magistrats d'Utrecht approuvèrent les impertinences du théologien et condamnèrent deux Lettres apologétiques du philosophe. Ses sectateurs furent appelés *Voëtiens*, et ont toujours été les plus grands adversaires des *Coccéiens*. Ses ouvrages sont: I. *Exercitia et Bibliotheca studiosi theologi*, Groningue, 1652. II. *Politica ecclesiastica*, Amsterdam, 1663, 4 volum. in-4.° III. *Diatriba de cœlo beatorum*, etc. et quelques autres écrits aujourd'hui oubliés.

II. VOET, (Paul) fils du précédent, né à Heusden en 1619, professeur en droit à Utrecht en 1654, mort en 1667 à la fleur de son âge, s'est fait connoître par les ouvrages suivans: I. *De Duellis licitis et illicitis*, Utrecht, 1644, in-12, où parmi quelques assertions vraies il y en a un grand nombre de fausses. II. *De usu juris civilis et canonici in Belgio unito*, 1658, in-12. III. *De jure militari*, 1666, in-8.° IV. *Commentarius in Institutiones imperiales*, Gorcum, 1668, 2 vol. in-4.° V. *De mobilium et immobilium naturâ*, Utrecht, 1666, in-8.°

III. VOET, (Jean) fils du précédent, professeur en droit à Leyde et ensuite à Herborn, mort en 1714, a laissé: I. Un excellent *Commentaire sur les Pandectes*, la Haye, 1698-1704, deux volum. in-folio. Il y a peu

de livres de droit qui jouissent d'une estime plus générale et mieux méritée. II. *De erciscundâ familiâ liber*, Bruxelles, 1717, in-12.

VOETS, (Melchior) jurisconsulte Allemand du 17e siècle, conseiller de l'électeur Palatin *Jean-Guillaume*, garde des archives du duché de Juliers, a publié : I. *Historia juris civilis Juliacensium et Montensium*, Cologne, 1667, in-folio; et Dusseldorp, 1694 et 1729. II. *Tractatus ad Observationes feudales*, Dusseldorp, 1720, in-folio, et plusieur. livres de droit en allemand.

VOGLERUS, (Valentin-Henri) professeur de médecine à Helmstadt, naquit dans cette ville l'an 1622, et y mourut en 1677, avec la réputation d'un savant profond. On a de lui : I. Une *Notice des bons Ecrivains en tout genre*, en latin. Ce livre est imparfait; mais *Meibomius* en a donné une édition, Helmstadt, 1691 et 1700, in-4°, avec des remarques et des additions qui peuvent le rendre utile. II. *Institutionum physiologicarum liber*, 1661, in-4.° III. *Diæticorum commentarius*, 1667, in-4.° IV. *De naturali in bonarum doctrinarum studio propensione, delectu ingeniorum, studiorum hodiernorum corruptelis, earumque causis, Dissertationes quinque*, 1672, in-4.° V. *Physiologia Historiæ Passionis Jesu Christi*, 1673, in-4.° VI. *De Valetudine hominis cognoscendâ Liber*, 1674, in-4.° VII. *De rebus naturalibus et medicis quarum in Scripturis Sacris fit mentio Commentarius*, 1682, in-4.°

VOIGT, (Godefroi) théologien Luthérien, natif de Misnie, fut recteur de l'école de Gustrow, puis de celle de Hambourg, et mourut à la fleur de son âge en 1682. On a de lui un *Traité sur les Autels des anciens Chrétiens*, Hambourg, 1709, in-8°, et plusieurs autres ouvrages en latin. On voit qu'il n'avoit rien laissé échapper de ce qu'il avoit trouvé dans les anciens auteurs sur les matières qu'il traite.

VOISENON, (Claude-Henri de Fusée de) abbé de l'abbaye du Jard, membre de l'académie Françoise, né au château de Voisenon près de Melun, le 8 janvier 1708, mort dans le même château le 22 novembre 1775, avoit le titre de ministre plénipotentiaire de l'évêque de Spire. C'étoit un de ces esprits délicats et faciles, qui malgré quelques petits ridicules, sont les ornemens des meilleures sociétés. Il avoit commencé par être grand vicaire de l'évêché de Boulogne. Mais il abandonna bientôt les dignités ecclésiastiques, se connoissant peu propre à les bien remplir. Il étoit né plutôt pour l'état militaire, dit *la Place*, puisqu'ayant plaisanté un officier qui le trouva mauvais, il se battit avec lui, le blessa et le désarma. Depuis cette époque singulière dans l'histoire d'un ecclésiastique, il se livra entièrement au monde et au théâtre. Il fut souvent l'objet de la satire, et il la dédaigna. Un poëte lui porta un jour une épigramme contre lui, et fut assez impudent pour lui en demander son avis. On ne nommoit point l'auteur contre qui la pièce étoit dirigée.

L'abbé *de Voisenon* écrivit au haut, *Contre l'abbé de Voisenon;* ensuite la rendant au satirique, il lui dit : *Vous pouvez à présent faire courir votre épigramme ; les petits changemens que j'y ai faits la rendront plus piquante.* Ce trait de modération déconcerta l'homme à l'épigramme qui la déchira en mille pièces, après avoir demandé beaucoup de pardons à l'abbé *de Voisenon.* Quoique tout entier au monde, il n'étoit pas sans religion. Il disoit son bréviaire exactement et en marquoit les renvois avec des couplets de chanson. Etant tombé malade assez sérieusement pour penser à se confesser, il envoya chercher le célèbre Père *de Neuville :* « Mon père, lui dit-il en le voyant près de son lit, je ne veux point aller en enfer ; c'est un logement trop incommode. — Vous avez raison, mon cher abbé ; mais si vous persistez à faire vos opéra comiques, cela pourroit bien vous arriver. Ce n'est pas le tout encore d'aller en enfer. Mon cher ami, vous y seriez hué. » Cet écrivain qui avoit reçu de la nature beaucoup d'esprit et même du talent, ne fut point tout ce qu'il pouvoit être, parce que les applaudissemens précoces qu'il reçut dans des sociétés brillantes par ses gentillesses, ses saillies, son ton badin, lui persuadèrent qu'il pouvoit s'épargner la peine de travailler ses ouvrages. Aussi la littérature n'ayant été pour lui qu'un amusement, « sa réputation littéraire ne fut pas moins fluette, dit *Palissot*, que sa complexion, et ressembla parfaitement à sa petite santé.» *Desmahis* l'a trop loué lorsqu'il a dit de lui :

Arbitre des talens qu'il cultive et possède,
Son esprit est toujours d'accord avec le goût.
Toujours nouveau, sans cesse à lui-même il succède ;
Et sans prétendre à rien il a des droits sur tout.

L'abbé *de Voisenon* donna au public divers romans, en quatre petits vol. in-12, dont le plus connu est une espèce de conte moral, intitulé : *L'Histoire de la Félicité.* Le cadre est peu de chose ; mais l'auteur conte joliment et il mêle à son récit de petites réflexions morales, finement exprimées. L'abbé *de Voisenon* travailla aussi pour le théâtre. Ses comédies des *Mariages assortis*, publiée en 1744, et de la *Coquette fixée*, en 1746, sont du bon genre ; c'est-à-dire de celui que *Molière* n'eût point désapprouvé. Le tour de ses vers est heureux. Il est fertile en tirades et en maximes, mais il a l'art de les placer et de leur donner de la saillie. La *Coquette fixée* prouve qu'il savoit former un plan, peindre les mœurs et tracer des caractères. On a de lui beaucoup d'autres Pièces applaudies dans leur nouveauté, et aujourd'hui peu lues et point du tout représentées. L'abbé *de Voisenon* se distingua encore par un grand nombre de *Poésies fugitives ;* productions faciles d'un homme répandu dans le grand monde dont la muse est aussi légère que piquante. Son seul défaut est de tomber quelquefois dans l'affectation, les pointes, les équivoques, en cherchant trop la finesse et la gaieté qu'on ne doit pas paroître chercher. Parmi ses pièces, quelques-unes sont chantantes :

chantantes : telles que le poëme lyrique des *Israélites à la montagne d'Oreb*, qui fut mis en musique en 1758 et applaudi. Ses Œuvres ont été recueillies en 1782, en cinq vol. in-8° par Mad. *de Turpin* son amie ; il y en a quatre de trop. Il falloit se borner aux Comédies que nous avons citées, à deux ou trois *Oratorio*, à une demi-douzaine de Pièces fugitives et à l'*Histoire de la Félicité ;* au lieu qu'on y a fait tout entrer jusqu'à des *Anecdotes Littéraires* et à des *Fragmens Historiques* qui ne font qu'un recueil de pointes et de calembourgs. Le duc *de Choiseul* lui avoit fait donner six mille livres de pension pour s'occuper de l'Histoire de France ; et ces *Fragmens Historiques* furent le fruit de son travail. « Presque toutes les bagatelles de l'auteur, dit *la Harpe*, plus ou moins médiocres, avoient paru séparément pendant la vie de l'abbé sans beaucoup d'inconvénient ; mais cinq gros tomes de futilités mettoient trop en évidence son esprit ; et il ressemble sons cette forme à un papillon écrasé sous un in-folio. Tout ce qui pouvoit se lire sans ennui pouvoit fournir un petit vol. in-18, emblême de l'écrivain, de l'homme et de l'abbé..... *Voisenon*, ajoute-t-il ailleurs, qui n'a jamais été ni un homme de lettres, ni un bon écrivain, a été fort long-temps ce qu'on appelle un homme à la mode. Né de condition et reçu à ce titre dans la meilleure société, il l'auroit été encore à titre d'homme aimable. Il y portoit cet extrême enjouement qui trouve à rire et à faire rire de tout, un ton de galanterie badine plus en vogue alors qu'aujourd'hui, beaucoup d'insouciance et de gaieté qui en étoit la suite, et le talent des quolibets plutôt que celui des bons mots. Avec la figure d'un singe, il sembloit en avoir la légèreté et la malice, et les femmes s'en amusoient comme d'un homme sans conséquence. On n'examinoit pas si sa manière d'être dans la société n'appartenoit pas à la frivolité d'esprit et à la foiblesse de caractère : il semble que dans le monde on ait besoin d'agrémens plus que de vertus. Les vertus servent une fois l'année, et les agrémens tous les jours. Ceux de l'abbé *de Voisenon* lui tinrent lieu de tout. » *Voltaire* lui fit cette jolie épitaphe :

Ici gît ou plutôt frétille
Voisenon, frère de *Chaulieu* :
A sa muse vive et gentille
Je ne prétends point dire adieu ;
Car je m'en vais au même lieu,
Comme cadet de la famille.

I. VOISIN, (Joseph de) né à Bordeaux d'une famille noble et distinguée dans la robe, fut d'abord conseiller au parlement de cette ville. Son goût pour les exercices de piété lui fit embrasser l'état ecclésiastique. Il fut élevé au sacerdoce, et devint prédicateur et aumônier d'*Armand de Bourbon* prince *de Conti*. On a de lui : I. Une *Théologie des Juifs*, 1647, in-4°, en latin. II. Un *Traité* latin de la *Loi divine*, in-8.° III. *Traité* latin du *Jubilé* selon les Juifs, in-8.° IV. De savantes *Notes* sur le *Pugio Fidei* de *Raymond Martin*, 1651. V. Une *Défense* du Traité du prince *de Conti* contre la Comédie que l'abbé *d'Aubignac* avoit attaquée, 1672, in-4.° VI. Une *Traduction* fran-

çoise du Missel Romain, en quatre vol. in-12, 1660. Elle fut condamnée par l'assemblée du clergé et proscrite par un arrêt du conseil. Cette version n'en a pas moins été réimprimée depuis; et en l'anathématisant on voulut seulement condamner l'intention de l'auteur qui étoit, dit-on, de faire dire la messe en françois. C'étoit une calomnie; mais les ennemis de *Voisin* avoient intérêt de la faire valoir. Ce pieux écrivain mourut en 1685; c'étoit un homme d'une grande érudition et, ce qui est plus précieux, il savoit en faire usage. Les langues vivantes et les langues mortes lui étoient familières, et il connoissoit assez bien les finesses de la nôtre. Sa piété égaloit son savoir.

II. VOISIN, (Daniel-François) conseiller au parlement de Paris, étoit petit-fils d'un secrétaire du roi. Il devint maître des requêtes de l'Hôtel en novembre 1684; intendant des armées de Flandre en mars 1688, conseiller d'état en septembre 1694, ministre et secrétaire d'état en juin 1709, enfin garde des sceaux et chancelier de France le 15 juillet 1714. Il mourut subitement la nuit du 1er au 2 février 1718, âgé de 62 ans, avec la réputation d'un magistrat intègre et intelligent. *Louis XIV* ayant promis sa grace à un scélérat insigne, *Voisin* refusa de sceller les lettres. Le roi demanda les sceaux et les rendit au chancelier après en avoir fait usage.... *Ils sont pollués*, dit *Voisin* en les repoussant sur la table; *je ne les reprends plus.* —*Louis XIV* s'écrie: *Quel homme!* et jette aussitôt les lettres au feu. —*Je reprends les sceaux*, dit le chancelier; *le feu purifie tout.* Ce n'est pas la seule occasion où il résista aux volontés de ce prince. Il ne laissa que des filles.

III. VOISIN, (Catherine des Hayes veuve du sieur de Mont-Voisin, et plus connue sous le nom de la) s'unit vers l'an 1677, avec *la Vigoureux*, un ecclésiastique nommé *le Sage* et d'autres scélérats obscurs pour trafiquer des poisons d'un Italien nommé *Exili* qui avoit fait dans ce genre de tristes découvertes. Ils cachoient leur infame commerce par des prédictions et des apparitions d'esprits dont ils amusoient les ames foibles et curieuses. Plusieurs morts subites faisant soupçonner des crimes secrets, une chambre ardente fut établie à l'Arsenal en 1680. *La Voisin* convaincue de divers empoisonnemens, fut brûlée vive le 22 juillet de la même année. L'envie de faire une grande dépense l'avoit portée à ces attentats, autant que la perversité de son caractère. Un bon carrosse, un Suisse à sa porte et un appartement superbe qu'elle occupa pendant quelque temps, exigeoient beaucoup d'argent; elle en trouva en disant la bonne aventure, en promettant de faire voir le diable, enfin en vendant chèrement des poisons. Son supplice ralentit les recherches qui furent faites dans ce temps-là contre plusieurs grands seigneurs, tels que le maréchal *de Luxembourg*, la duchesse *de Bouillon*, la comtesse *de Soissons*. Mais ses crimes laissèrent dans les esprits un penchant funeste à soupçonner bien des morts naturelles d'avoir été violentes.

VOITURE, (Vincent) né à Amiens en 1598, reçu à l'académie Françoise en 1634, dut le jour à un marchand de vin; et comme il avoit la petitesse de rougir de sa naissance et d'être sensible aux plaisanteries que sa vanité occasionnoit, on le badinoit souvent. Mad. *Desloges* lui dit un jour en jouant aux proverbes : *Celui-là ne vaut rien, percez-nous-en d'un autre.* Un officier lui fit à table cet impromptu, le verre à la main :

> Quoi ! *Voiture*, tu dégénère !
> Hors d'ici, maugrebi de toi ;
> Tu ne vaudras jamais ton père,
> Tu ne vends du vin ni n'en bois.

Il étoit si sensible à ces plaisanteries, que *Bassompierre* disoit : *Le vin qui fait revenir le cœur aux autres, le fait perdre à* Voiture.... Les agrémens singuliers de l'esprit et du caractère de ce poëte lui donnèrent entrée à l'Hôtel de Rambouillet, où il brilla beaucoup par ses saillies. *Gaston d'Orléans* frère de *Louis XIV*, voulut l'avoir en qualité d'introducteur des ambassadeurs et de maître des cérémonies. Il fut aussi interprète de la reine mère. Il fit dire un jour à un ambassadeur étranger de belles choses qui n'étoient point dans son discours. On le fit remarquer à *Voiture* qui reprit brusquement : *S'il ne le dit pas, il doit le dire.* Ce bel esprit fut envoyé en Espagne pour quelques affaires, d'où il passa en Afrique pour observer les mœurs de cette partie du monde. La cour de Madrid lui donna plusieurs marques d'estime. Il y composa des vers espagnols que tout le monde crut être de *Lopez de Vega*, tant la diction étoit élégante. *Voiture* ne fut pas moins bien accueilli à Rome dans deux voyages qu'il y fit. De retour en France, il fut maître d'hôtel chez le roi, et obtint plusieurs pensions qui l'auroient dû mettre dans l'opulence, mais qui ne servirent qu'à hâter sa mort, en fournissant des alimens à sa passion pour le jeu et pour les femmes. Il se vantoit d'avoir embrassé dans le choix de ses amours *depuis le sceptre jusqu'à la houlette.* Ce poëte mourut le 27 mai 1648, à 50 ans, et l'académie Françoise prit le deuil : honneur qui n'a été renouvelé depuis pour aucun de ses membres, quoiqu'un grand nombre aient eu beaucoup plus de titres pour le mériter. Le commerce des grands l'avoit rendu fort vain, et en lui donnant les agrémens d'un homme de cour, lui en avoit communiqué tous les vices. Il aimoit à railler; mais il n'aimoit pas les réponses qu'on opposoit quelquefois à ses railleries. Ayant offensé un seigneur de la cour par un trait piquant, celui-ci voulut lui faire mettre l'épée à la main. « La partie n'est pas égale, lui dit *Voiture* ; vous êtes grand, je suis petit; vous êtes brave, je suis poltron; vous voulez me tuer : hé bien ! je me tiens pour mort. » Il fit rire son ennemi et le désarma. *Voiture* avoit d'ailleurs le cœur généreux. *Balzac* lui envoya demander quatre cents écus à emprunter : *Voiture* prêta galamment la somme; et prenant la promesse de *Balzac* que lui remit le valet qui faisoit la commission, il mit au bas de l'acte : « Je soussigné confesse devoir à M. *Balzac* la somme de huit cents écus, pour le plaisir qu'il m'a fait de m'en emprunter quatre cents. » Il donna en-

suite cette promesse au valet, afin qu'il la portât à son maître. Il éprouva de ses amis la même générosité qu'il avoit pour eux. Ayant perdu 1,400 louis sur sa parole et n'ayant qu'un jour pour dégager son honneur, il écrivit à *Costar* avec lequel il étoit tendrement lié : « Envoyez-moi, je vous prie, promptement deux cents louis dont j'ai besoin pour achever la somme de 1,400 que je perdis hier au jeu. Vous savez que je ne joue pas moins sur votre parole que sur la mienne. Si vous ne les avez pas, empruntez-les : si vous ne trouvez personne qui veuille vous les prêter, vendez tout ce que vous avez, jusqu'à votre bon ami M. *Paucquet ;* car absolument il me faut deux cents louis. Voyez avec quel empire parle mon amitié : c'est qu'elle est forte ; la vôtre qui est encore foible, diroit : *Je vous supplie de me prêter deux cents louis si vous le pouvez sans vous incommoder ; je vous demande pardon si j'en use si librement....* » *Costar* lui envoya les deux cents louis avec la réponse qui suit : « Je n'aurois jamais cru avoir tant de plaisir pour si peu d'argent. Puisque vous jouez sur ma parole, je garderai toujours un fonds pour la dégager. Je vous assure de plus qu'un de mes parens a toujours mille louis dont je puis disposer comme s'ils étoient dans votre cassette : je ne voudrois pourtant pas vous exposer par-là à quelque perte considérable. Un de mes amis me dit hier que feu son bien avoit été le meilleur ami qu'il eût au monde : je vous conseille de garder le vôtre. Je vous renvoie votre promesse. Je suis surpris que vous en usiez ainsi avec moi, après ce que je vous vis faire l'autre jour pour M. *de Balzac.* » Voilà un billet qui fait plus d'honneur à *Voiture* que ses plus belles Lettres. *Despréaux* disoit qu'il ne faut pas toujours juger du caractère des auteurs par leurs écrits. « La société de *Balzac*, ajoutoit-il, loin d'être guindée et épineuse comme ses Lettres, étoit remplie de douceur et d'agrémens. » *Voiture*, au contraire, faisoit le *petit Souverain* avec ses égaux. Accoutumé à fréquenter des *Altesses*, il ne se contraignoit qu'avec les grands. La seule chose par où se ressembloient ces deux auteurs, c'est dans la composition de leurs Lettres, dont la plus courte leur coûtoit souvent quinze jours de travail. On a recueilli ses Ouvrages, à Paris, 1729, en deux vol. in-12. On y trouve des *Lettres* en prose, dans lesquelles il y en a quelques-unes d'un caractère délicat et d'un goût très-fin ; mais elles se réduisent à un très-petit nombre. La contrainte, l'affectation, les jeux de mots puérils, les plaisanteries froides, les allusions trop recherchées en déparent la plupart. Ne peignant point du cœur, ne peignant ni les mœurs du temps ni les caractères des hommes, elles sont plus propres à former un bel esprit maniéré qu'un homme de goût. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que la petite et méprisable envie de montrer de l'esprit, lui fait dire des choses dont la décence et l'honnêteté même peuvent être alarmées. On peut appliquer ce même jugement à ses *Poésies* françoises, italiennes et espagnoles ; il y a de la légèreté de temps en temps ; quelques-unes même sont d'une tournure pi-

quante, et n'ont pas été inutiles à *Voltaire* qui en a mis en œuvre les pensées les plus délicates : mais on remarque dans le plus grand nombre, l'abus de l'esprit, la recherche des idées et l'inobservation des règles les plus communes. Ses poésies consistent en *Epîtres*, *Elégies*, *Sonnets*, *Rondeaux*, *Ballades* et *Chansons*. Son *Epître* au prince *de Condé*, est pleine de noblesse et de graces. « On y remarque sur-tout avec plaisir, dit *Boileau*, cette familiarité décente et noble qu'un homme de lettres peut prendre, même avec les grands. » C'est en effet le premier, ajoute un critique moderne, qui a inventé l'art de familiariser le talent avec la grandeur, et d'assaissonner d'une gaieté vive et spirituelle les fades louanges dont on repaissoit avant lui la beauté. Il faut bien prendre garde de distinguer l'invention de la perfection ; la première est le fruit du génie, la seconde est celui du temps. C'est une excellente observation de *Fontenelle* que lorsqu'on juge deux hommes qui ont appartenu à des siècles différens, il faut d'abord estimer et comparer les lumières du temps où ils ont vécu. Tel perfectionné par la culture générale de son siècle, a passé pour un homme de beaucoup d'esprit qui ne seroit pas sorti de la foule dans un âge inculte. Celui qui composoit une stance correcte du temps de *Malherbe*, avoit peut-être plus de génie que celui qui aujourd'hui, graces aux modèles qui l'entourent, enfante des poëmes avec un agrément et une facilité qui ne lui coûtent rien. C'est qu'il y a plus de mérite à ouvrir de nouvelles routes qu'à courir dans des routes frayées et battues. Il faut donc remarquer qu'il s'est écoulé plus d'un siècle de perfection entre *Voiture* et nous ; aussi cet écrivain inventif et original est demeuré obscurci par les défauts du langage qui n'étoit pas encore fixé. » Celui qui a rédigé en un vol. les *Lettres choisies* de *Voiture* et ses meilleures *Poésies*, a rendu un double service et au public délicat et paresseux, et à *Voiture* lui-même qui étoit déjà bien oublié. *Voy.* Benserade, Longueville et Costar.

VOLATERRAN, *Voyez* Maphée.

VOLCATIUS Épidius, grammairien de Rome, qui compta parmi ses disciples *Marc-Antoine* et *Auguste*. Il écrivit la *Vie* de *Pompée le Grand* et de son père : ouvrages qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Ce fut le premier affranchi qui fut historien ; avant lui l'histoire avoit été l'occupation des personnes les plus illustres, selon *Cornelius Nepos*.

I. VOLCKAMER, (Jean-George) de Nuremberg, membre de l'académie des *Curieux de la Nature*, mourut en 1693, à 77 ans. On a de lui : I. *Opobalsami examen*, 1644, in-12. II. *Flora Noribergensis*, 1718, in-4.°

II. VOLCKAMER, (Jean-Christophe) botaniste de Nuremberg, publia en allemand *Nuremburgenses Hesperides*, 1708, in-folio, qui furent traduites en latin, 1713, deux vol. in-folio, avec figures : ouvrage estimé. C'est un traité de la culture des orangers, des citronniers, des

limoniers et de leur usage. Il y parle aussi des fleurs rares que l'on cultive à Nuremberg, et de plusieurs plantes des Indes. L'auteur mourut en 1720.

VOLDER, (Burchel de) né à Amsterdam le 26 juillet 1643, devint professeur de philosophie, puis de mathématiques à Leyde, et il s'y acquit une grande réputation. Ce fut le premier qui introduisit la philosophie de *Descartes* dans l'université de cette ville. Il réfuta dans des thèses la *Censure* de cette philosophie, qu'en avoit faite *Huet*. Ce mathématicien mourut en 1709, avec la réputation d'un bon citoyen, d'un ami fidelle, d'un philosophe humain et généreux. Il étoit régulier dans sa conduite, doux, affable, modeste, n'ayant jamais dessein de choquer personne, circonspect dans toutes ses manières, suivant toujours le parti de la justice et de la vérité autant qu'il lui étoit connu; mais sans emportement contre ceux qui étoient d'une autre opinion ou dans d'autres principes que lui. Il instruisoit ses disciples d'une manière claire et avec un ordre très-méthodique. Plusieurs habiles gens sortirent de son école et ils honorèrent toujours leur maître. Il étoit souvent consulté sur des questions importantes; et ses réponses étoient reçues comme des oracles, parce qu'elles étoient fondées sur l'évidence. Ce fut lui qui conseilla de fonder dans l'académie de Leyde une espèce de théâtre où l'on fit toutes les expériences de physique nécessaires; et afin qu'il n'y manquât rien il eut ordre d'aller en France pour y acheter tous les instrumens qu'il jugeroit convenables. Il y vint pour remplir cet objet en 1681, comme il avoit été en Angleterre en 1674. On a de lui plusieurs *Harangues* et différentes *Dissertations*, in-8°, en latin, sur des sujets philosophiques. Elles sont assez bien écrites, et l'on y trouve des raisonnemens judicieux.

VOLFAND, (Saint) *Voyez* II. HENRI empereur.

VOLKELIUS, (Jean) ministre Socinien, natif de Grimma dans la Misnie, mourut vers 1630. Il lia amitié avec *Socin*, embrassa ses erreurs, et devint l'un de ses apôtres. Son principal Ouvrage est un Traité en cinq livres, qu'il a intitulé: *De verâ Religione*. Cette production renferme le système complet de la doctrine Socinienne, avec un Précis de ce que les Sociniens ont dit de mieux pour l'établir. Il fut brûlé à Amsterdam. La meilleure édition de ce livre est celle qui est in-4°, imprimée à Cracovie en 1630, précédée du Traité de *Crellius*, *De Deo et ejus attributis*. On a encore de *Volkelius* une Replique à *Smiglecius*, intitulée: *Nodi Gordii, à* Martino Smiglecio *nexi, Dissolutio.*

VOLKIR DE SERONVILLE, (Nicolas) secrétaire d'*Antoine* duc de Lorraine au 16ᵉ siècle, s'est fait connoître par divers Ouvrages assez rares. I. *Chronique des Rois d'Austrasie* en vers, 1530, in-4.° II. *Traité de la Désacration de* Jean Castellan, *Hérétique*, 1534, in-4.° III. *Histoire de la Victoire du Duc* Antoine *contre les Luthériens*, Paris, 1526, in-folio.

VOLPILIÈRE, (N... de la) docteur en théologie, étoit né près de la ville d'Allanches en Auvergne. Né avec des talens pour la chaire, il se consacra à la prédication et mourut au commencement du 18e siècle. On a de lui : I. Des *Sermons*, 1689, 4 vol. in-8.o II. Des *Discours Synodaux*, 1704, 2 vol. in-12. III. *Théologie morale*, 7 vol. in-12, où il traite méthodiquement des cas de conscience et des obligations du Chrétien dans les divers états de la vie. IV. *La Vie réglée dans le Monde*. Le P. *de la Volpilière* Jésuite, son frère ou du moins son parent, a aussi publié quelques Ouvrages de piété.

VOLTAIRE, (Marie-François Arouet de) gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, ancien chambellan du roi de Prusse, des académies de Paris, Rome, Florence, Boulogne, Londres, etc. naquit a Chatenay près de Paris le 20 février 1694, de *François Arouet* ancien notaire au Châtelet, trésorier de la Chambre des Comptes, et de *Marie-Marguerite Daumart*. A la naissance de cet homme célèbre qui a vécu 85 ans et quelques mois, on désespéra de sa vie ; et sa santé fut long-temps foible. Il annonça dès ses premières années la facilité de son génie et l'activité de son imagination. Il a dit lui-même, qu'*au sortir du berceau il bégayoit des vers.* L'Abbé *de Châteauneuf* son parrain lui faisoit réciter dès l'âge de trois ans les Fables de *la Fontaine*, et lui apprit par cœur un petit Poëme assez médiocre, intitulé : *La Moïsade*, qui fut vraisemblablement la première source de son incrédulité. Il fit ses études au collége de *Louis le Grand*, sous le P. *Porée ;* et elles furent brillantes. On a de lui quelques morceaux écrits à l'âge de 12 à 14 ans, qui ne se sentent point de l'enfance. La célèbre *Ninon* à qui l'on présenta cet enfant ingénieux, lui légua une somme de 2000 livres pour se former une petite bibliothèque. Ayant été envoyé aux écoles de Droit au sortir du collége, il fut si rebuté par la sécheresse de la jurisprudence qu'il se tourna entièrement du côté de la poésie. (*Voyez* Jarry.) Admis dans la société de l'abbé *de Chaulieu*, du marquis *de la Fare*, du duc *de Sully*, du grand prieur *de Vendôme*, du maréchal *de Villars*, du chevalier *de Bouillon*, il y puisa ce goût naturel et cette plaisanterie fine qui distinguoient la cour de *Louis XIV*. Mais son père le voyant livré à une société de beaux esprits et de seigneurs Epicuriens et toujours obstinés à faire des vers, pria le marquis *de Châteauneuf* ambassadeur de France en Hollande, de l'emmener avec lui en qualité de page. Cette espèce d'exil ne fut pas de longue durée. Mad. *du Noyer* qui s'y étoit réfugiée, avoit deux filles dont la cadette inspira une passion vive au jeune poëte. La mère trouvant que le seul parti qu'elle pût tirer de cet amour étoit d'en faire du bruit, se plaignit à l'ambassadeur. Ce ministre défendit à son page de conserver des liaisons avec Mlle *du Noyer* et le renvoya dans sa famille pour n'avoir pas suivi ses ordres. Mad. *du Noyer* ne manqua pas de faire imprimer cette petite aventure avec les lettres de l'amant novice à sa fille, espérant que le nom

du jeune *Arouet*, déjà très-connu, feroit mieux vendre son livre; et elle eut soin de vanter fort à propos sa sévérité maternelle et sa délicatesse. Arrivé à Paris, le jeune homme oublia bientôt son amour; mais il n'oublia point de travailler à enlever à une mère intrigante une fille aimable et née pour la vertu. Il employa pour réussir des Jésuites et des évêques, et fit valoir avec zèle le danger que couroit la foi de Mlle *du Noyer*. Cependant son père mécontent de sa conduite en Hollande, et le voyant toujours entraîné par le démon des vers et point du tout par celui de la chicane, l'avoit exclu de sa maison. Les lettres les plus soumises et les plus tendres ne touchèrent point son cœur. Son fils lui demandoit même de passer en Amérique, pourvu qu'avant son départ il lui fût permis d'embrasser les genoux paternels. Il fallut se résoudre non à partir pour les isles, mais à entrer chez un procureur, *de parchemins timbrés griffonneur mercenaire*. L'élève d'*Apollon* n'y resta pas long-temps. M. *de Caumartin* ami d'*Arouet* père, fut touché des dégoûts qu'éprouvoit le fils loin des beaux arts et du grand monde. Il demanda la permission de le mener à sa terre de Saint-Ange, où éloigné des compagnies alarmantes pour la tendresse paternelle, il pourroit mieux réfléchir sur le choix d'un état. *Arouet* y trouva le vieux *Caumartin*, homme respectable, passionné pour *Henri IV* et pour *Sully*, et qui sut lui inspirer son enthousiasme pour ces deux héros. La société douce et aimable de Saint-Ange ne le corrigea pas néanmoins du penchant à la satire qui s'étoit développé en lui de bonne heure : penchant qui lui causa bien des désagrémens, des disgraces et des chagrins. Les conteurs d'anecdotes disent que s'étant plaint au duc *d'Orléans* régent d'un outrage et lui ayant demandé justice, le régent lui répondit : *Elle est faite*. Mais cette réponse si énergique est vraisemblablement un impromptu fait à loisir par les ennemis du jeune *Arouet*. Quoi qu'il en soit, on l'accusa d'avoir fait une pièce intitulée : Les *J'ai vu*, et d'avoir dit des bons mots contre le gouvernement et les chefs du gouvernement. Il fut enfermé plus d'un an à la Bastille. Il avoit déjà composé sa tragédie d'*Œdipe* qui fut représentée en 1718 et qui eut le plus grand succès. Le duc *d'Orléans* ayant vu représenter cette pièce, en fut si charmé qu'il permit au poëte exilé à Sulli-sur-Loire après la sortie de la Bastille, de revenir à Paris. Son premier empressement fut d'aller remercier le prince qui lui dit : *Soyez sage et j'aurai soin de vous.* — *Je vous suis infiniment obligé*, répondit le jeune homme; *mais je supplie Votre Altesse de ne plus se charger de mon logement ni de ma nourriture.* Le maréchal *de Villars* en sortant d'une des représentations, lui dit que *la nation lui avoit bien de l'obligation de ce qu'il lui consacroit ses veilles.* — *Elle m'en auroit bien davantage*, répondit vivement le jeune poëte, *si je savois écrire comme vous savez agir.* Son père qui vouloit que son fils fût avocat et qui l'avoit même chassé de sa maison parce qu'il vouloit être poëte, vint à une des représentations de la nouvelle tragédie.

Il fut touché jusqu'aux larmes. Il embrassa son fils au milieu des félicitations des femmes de la cour; et il ne fut plus question de faire du jeune *Arouet* un jurisconsulte. Ce fut en 1722 qu'il fit un voyage à Bruxelles avec Mad. *de Rupelmonde*. Le malheureux et célèbre *Rousseau* étoit alors dans cette ville. Les deux poëtes se virent et conçurent bientôt une assez forte aversion l'un pour l'autre. *Voltaire* dit un jour à *Rousseau* qui lui montroit une *Ode* à la postérité : *Voilà une lettre qui ne parviendra point à son adresse;* et une autre fois le célèbre lyrique lui ayant lu une Satire qu'il trouva fort mauvaise, il lui conseilla de supprimer cet ouvrage, parce qu'il passeroit pour avoir *perdu son talent et conservé son venin* : De telles réponses ne devoient pas rapprocher deux cœurs que la rivalité commençoit à éloigner. (*Voy*. II. ROUSSEAU.) *Voltaire* de retour à Paris, donna en 1722 la tragédie de *Mariamne* empoisonnée par *Hérode*. Lorsqu'elle but la coupe, un plaisant cria : *La Reine boit;* c'étoit vers le temps des Rois, et ce mot fit tomber la pièce. Sa tragédie d'*Artémire* avoit déjà éprouvé le même sort en 1720, quoiqu'elle eût frappé les connoisseurs par des tirades brillantes et de beaux vers. En 1726 une nouvelle détention à la Bastille ajouta aux désagrémens que lui procuroit quelquefois la littérature. Ayant blessé le chevalier *de Rohan* par ce propos indiscret : *Je ne traîne pas un grand nom, mais je sais honorer celui que je porte;* celui-ci le fit maltraiter en plein jour. *Voltaire* « au lieu de prendre la voie de la justice, disent les Mémoires de *Villars*, estima la vengeance plus noble par les armes. On prétend qu'il chercha son adversaire avec soin, mais trop indiscrettement. Le cardinal *de Rohan* demanda à M. le duc de le faire mettre à la Bastille. L'ordre en fut donné et exécuté. Le malheureux poëte après avoir été battu fut encore emprisonné. » Pour obtenir plus promptement l'ordre de cet emprisonnement arbitraire, on montra à M. le duc qui étoit borgne, ces vers que *Voltaire* avoit adressés, dit-on, à sa maîtresse la marquise *de Prie* :

> *Io*, sans avoir l'art de feindre,
> D'*Argus* sut tromper tous les yeux ;
> Nous n'en avons qu'un seul à craindre :
> Pourquoi ne nous pas rendre heureux ?

Voltaire après six mois de détention, ne recouvra sa liberté qu'à condition qu'il sortiroit du royaume. Ces mortifications, jointes à celles que son génie indépendant et sa façon de penser sur la Religion lui occasionnoient, lui firent donner la préférence à l'Angleterre où il fit imprimer la *Henriade*. Le roi *George Ier*, et sur-tout la princesse *de Galles* qui depuis fut reine, lui accordèrent des gratifications et lui procurèrent beaucoup de souscripteurs. Ce fut le commencement de sa fortune, augmentée depuis considérablement par les rétributions de ses Ouvrages, par la faveur des princes, par le commerce, par une économie qu'on traitoit d'avarice, avant les dépenses nobles par lesquelles il signala ses dernières années. Étant revenu en France en 1728, il mit l'argent qu'il avoit rapporté d'Angleterre

à une loterie établie par M. *Desforts* contrôleur genéral des Finances. Il s'associa pour cette opération avec une compagnie nombreuse, et fut heureux. Le fameux *Pâris Duverney* lui ayant procuré un intérêt dans les vivres de l'armée, il en retira près de 800 mille livres. Ces divers capitaux accumulés, accrus par l'esprit d'ordre lui rapportèrent enfin 130 mille livres de rente dont la plus grande partie fut en viager. Les spéculations de finance ne l'empêchèrent pas de cultiver les belles-lettres qui étoient sa passion dominante. Il donna en 1730 son *Brutus*, celle de toutes ses tragédies qui est la plus fortement écrite. Cette pièce fut plus estimée par les connoisseurs que suivie par les spectateurs. *Voltaire* mêlant alors l'esprit du commerce à la culture des lettres, avoit envoyé en Barbarie un vaisseau appelé *le Brutus* pour acheter des blés. Le bruit s'étoit répandu qu'il avoit fait naufrage ; il apprend un soir en sortant d'une représentation de sa nouvelle tragédie, qu'il est arrivé à Marseille. *Puisque* le Brutus *de Barbarie est retrouvé*, dit-il à *Dumoulin* son facteur à Paris, *consolons-nous du peu d'accueil qu'on fait au* Brutus *de l'ancienne Rome. On lui rendra peut-être justice un jour*. Ce temps n'étoit pas encore arrivé, et les beaux esprits de ce temps-là, *Fontenelle*, *la Mothe*, lui conseillèrent de renoncer au genre dramatique qui, selon eux, n'étoit pas le sien. Il répondit à ce conseil en donnant *Zaïre : Zaïre*, l'ouvrage le plus touchant qu'on ait vu au théâtre depuis *Phèdre*. Ses *Lettres philosophiques* pleines de traits hasardés et de plaisanteries contre la Religion, ayant été brûlées par arrêt du parlement de Paris et l'auteur décrété de prise de corps, *Voltaire* quitta la capitale. La curiosité le conduisit au siége de Philipsbourg. M. *de Voltaire*, lui dit le maréchal de Berwick, *vous viendrez sans doute avec nous voir la tranchée... Non, non*, M. le Maréchal, *je me charge du soin de chanter vos exploits, sans avoir l'ambition de les partager. Virgile* n'alla jamais chercher la gloire dans les combats. *Voltaire* son émule pensoit de même, il aima mieux aller chercher le repos dans la retraite. Il étoit lié alors avec la marquise *du Chastelet*, et ils étudioient ensemble les Systèmes de *Leibnitz* et les Principes de *Newton*. Il se retira pendant plusieurs années à Cyrei, terre de cette dame célèbre, près de Vassi en Champagne, et y fit bâtir une galerie où l'on fit toutes les expériences sur la lumière et l'électricité. Il travailla en même temps à ses *Elémens de Philosophie* de *Newton :* philosophie qu'alors on ne connoissoit guère en France, et que les nombreux partisans de *Descartes* se soucioient très-peu de connoître. Aussi l'interprète du philosophe Anglois écrivoit-il à un de ses amis : *On croit que les François aiment la nouveauté, mais c'est en fait de cuisine et de modes*. Pour plaire à sa nation, il ne fit qu'effleurer les principes du philosophe Anglois. *Je tâche*, disoit-il, *de réduire ce géant-là à la mesure des nains mes confrères. Je mets* Briarée *en miniature*. Ce fut au milieu de ces occupations philosophiques qu'il donna en 1736 sa tragédie

d'*Alzire*, dont le but comme celui d'un grand nombre de ses pièces, est d'adoucir les ames dures; elle réussit au-delà de ses espérances. Il étoit dans la force de son âge et de son génie, et il le prouva bien par sa tragédie de *Mahomet*, représentée en 1741. Cette pièce pleine de traits hardis et d'allusions qui pouvoient être dangereuses, essuya presque autant de contradictions que le héros en avoit éprouvé à la Mecque. On la dénonça au procureur général comme un ouvrage contre la Religion; et l'auteur, par le conseil du cardinal *de Fleury*, la retira du théâtre. *Mérope*, jouée deux années après, en 1743, avec presque autant de succès qu'*Alzire*, donna l'idée d'un genre de tragédie dont il existoit peu de modèles; elle fut cependant beaucoup critiquée lorsqu'elle eut été mise sous presse, et *Fontenelle* dit finement: *La représentation de* Mérope *a fait beaucoup d'honneur à* Voltaire, et *l'impression à* Mlle Dumesnil. C'est à cette pièce que le parterre et les loges demandèrent à voir l'auteur: honneur accordé d'abord à un grand écrivain et qui a été prodigué jusqu'à *Polichinel*. C'est après avoir donné *Mérope* qu'il sollicita une place à l'académie Françoise, moins pour la place même que pour se mettre sous l'égide de ce corps à l'abri de nouvelles traverses. Aux titres que lui offroient ses succès littéraires se joignoient la protection de Mad. *de Châteauroux* maîtresse de *Louis XV*, alors gouvernée par le duc de *Richelieu*. Ce seigneur se disoit l'ami de *Voltaire* et l'étoit autant que pouvoit le permettre la légèreté de son caractère, son humeur capricieuse, son petit despotisme sur les théâtres, ses nombreuses prétentions et son mépris pour tout ce qui n'étoit pas noble ou homme de cour. Il servit le poëte auprès de Mad. *de Châteauroux*; mais M. *de Maurepas*, plein de la petite vanité de briller dans un souper et trop souvent éclipsé dans ce genre de gloire ou de *gloriole* par *Voltaire*, l'écarta de l'académie. Peu de temps après, le ministère sentit combien l'alliance du roi de Prusse étoit nécessaire à la France. Ce prince craignoit de s'engager de nouveau avec une puissance dont la politique étoit alors incertaine et timide. On imagina d'envoyer *Voltaire* en secret à Berlin pour le déterminer. *Voltaire*, eut l'adresse de saisir le véritable motif de son incertitude et de son peu de confiance: c'étoit la foiblesse qu'avoit eu le ministère François de ne pas faire la guerre à l'Angleterre, et de paroître par cette pusillanimité demander la paix quand elle auroit pu prétendre à en dicter les conditions. Cependant le roi de Prusse ne tarda pas de se déclarer pour la seconde fois contre la reine d'Hongrie, et par cette diversion utile força ses troupes d'évacuer l'Alsace. Ce service dû en partie à *Voltaire*, joint à celui d'avoir pénétré en passant à la Haye, les dispositions des Hollandois encore incertaines en apparence, préparèrent les voies aux récompenses qu'il demandoit. Il vouloit sur-tout quelques marques de considération qui fussent un rempart contre ses ennemis. Secondé par le marquis *d'Argenson* ministre philosophe, et aidé

du crédit de Mad. *d'Etiole*, depuis marquise *de Pompadour*, il obtint bientôt les faveurs de la cour. On le chargea de travailler aux fêtes que l'on devoit célébrer pour le mariage du dauphin; il fit la *Princesse de Navarre.* Cette pièce, quoique très-peu applaudie, parce qu'on n'y trouve ni le plaisant de la comédie, ni le pathétique de la tragédie, lui attira de nouvelles récompenses. C'est à cette occasion qu'il fit cet impromptu :

Mon *Henri IV* et ma *Zaïre*,
Et mon Américaine *Alzire*,
Ne m'ont valu jamais un seul regard du roi.
J'avois mille ennemis, avec très-peu de gloire;
Les honneurs et les biens pleuvent enfin sur moi
Pour une farce de la Foire.

On lui donna la charge de gentilhomme ordinaire et la place d'historiographe de France. Dès qu'il eut ce dernier emploi, il ne voulut pas que ce fût un vain titre et qu'on dît de lui ce qu'un commis du trésor royal avoit dit de *Boileau* et de *Racine*: *Nous n'avons encore vu de ces Messieurs que leur signature.* Il écrivit sous la direction du comte *d'Argenson*, l'*Histoire de la Guerre de* 1741 qui étoit alors dans toute sa force. Ce ministre l'employa dans plusieurs affaires considérables pendant les années 1745, 1746 et 1747. L'entreprise d'une descente en Angleterre en 1746 lui ayant été confiée, il fut chargé de faire le manifeste du roi de France en faveur du prince *Charles-Edouard.* Il avoit tenté plusieurs fois d'être reçu de l'académie Françoise; mais les portes ne lui furent ouvertes que cette même année 1746. Il fut le premier qui ne se conforma point à l'usage fastidieux de ne remplir un Discours de réception, que des louanges rebattues du cardinal *de Richelieu* : exemple suivi et perfectionné depuis par d'autres académiciens. Les satires dont cette réception fut l'occasion l'inquiétèrent tellement qu'il se retira avec Mad. la marquise *du Chastelet* à Luneville, auprès du roi *Stanislas.* Cette dame illustre étant morte en 1749, il revint à Paris et n'y demeura pas longtemps. Quoiqu'il eût un grand nombre d'admirateurs, il se plaignoit sans cesse d'une cabale formée pour lui enlever cette gloire dont il étoit insatiable. *On parle*, disoit-il, *de la jalousie et des manœuvres des Cours ; il y en a plus chez les Gens de lettres.* En vain ses parens et ses amis tâchoient de calmer son inquiétude, en lui prodiguant des éloges et en exagérant ses succès, il crut trouver loin de sa patrie plus d'admiration, plus de tranquillité, plus de récompenses, et augmenter à la fois sa gloire et sa fortune, qui étoit pourtant déjà considérable. Le roi de Prusse qui n'avoit cessé de l'appeler à sa cour et qui auroit *tout cédé pour l'avoir, hors la Silésie*, l'attacha enfin à sa personne par une pension de 22,000 livres et par l'espérance de la plus haute faveur. *Voltaire* arriva à Potsdam au mois de juin 1750. Des attentions singulières, un appartement au-dessous de celui du roi, la permission de le voir à des heures réglées, lui firent d'abord espérer des jours agréables. « *Astolphe*, dit-il lui-même, ne fut pas mieux reçu dans le

palais d'*Alcine*. Être logé dans l'appartement qu'avoit eu le maréchal *de Saxe ;* avoir à ma disposition les cuisiniers du roi quand je voulois manger chez moi, et les cochers quand je voulois me promener; c'étoient les moindres faveurs qu'on me faisoit. Les soupers étoient très-agréables. Je ne sais si je me trompe : il me semble qu'il y avoit bien de l'esprit. Le roi en avoit et en faisoit avoir. Et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que je n'ai jamais fait de repas si libres. Je travaillois deux heures par jour avec sa majesté. Je corrigeois tous ses ouvrages, ne manquant jamais de louer ce qu'il y avoit de bon, lorsque je ratarois tout ce qui ne valoit rien. Je lui rendois raison par écrit de tout, ce qui composa une rhétorique et une poétique à son usage. Il en profita, et son génie le servit encore mieux que mes leçons. Je n'avois nulle cour à faire, nulle visite à rendre, nul devoir à remplir. Je m'étois fait une vie libre et je ne concevois rien de plus agréable que cet état. *Alcine Fréderic* qui me voyoit déjà la tête un peu tournée, redoubla ses potions enchantées pour m'enivrer tout-à-fait. La dernière séduction fut une lettre qu'il m'écrivit de son appartement au mien; une maîtresse ne s'explique pas plus tendrement. Il s'efforçoit de dissiper dans cette lettre la crainte que m'inspiroit son rang; elle portoit ces mots singuliers : *Comment pourrois-je jamais causer l'infortune d'un homme que j'estime, que j'aime, et qui me sacrifie sa patrie et tout ce que l'humanité a de plus cher ? Je vous respecte comme mon maître en éloquence ; je vous aime comme un ami vertueux. Quel esclavage, quel malheur, quel changement y a-t-il à craindre dans un pays où l'on vous estime autant que dans votre patrie, et chez un ami qui a un cœur reconnoissant ?.... Je vous promets que vous serez heureux ici tant que je vivrai, etc.* Voilà une lettre comme peu de majestés en écrivent ; ce fut le dernier verre qui m'enivra. » La famille royale ne s'empressoit pas moins que *Fréderic* à rendre le séjour de Berlin agréable au poëte François. Dans les fêtes publiques, dans les représentations que les princes et les princesses faisoient quelquefois de ses tragédies, c'est au milieu d'eux que *Voltaire* étoit placé. Lors du mariage du prince *Henri* frère du roi, avec la princesse *Wilhelmine* de Hesse-Cassel, il eut l'honneur de dîner avec cette famille auguste. Mais ce temps heureux ne fut pas de longue durée ; et *Voltaire* vit avec douleur, mais trop tard, que quand on est riche et maître de son sort, il ne faut sacrifier ni sa liberté, ni sa famille, ni sa patrie, pour une pension. Nous avons raconté dans l'article de *Maupertuis* et de *Kœnig*, l'histoire du fameux différend du poëte François avec le président de l'académie de Berlin, suivi de la disgrace la plus complète. On a prétendu que le roi de Prusse en lui donnant son congé, l'avoit accablé de ces paroles : *Je ne vous chasse point parce que je vous ai appelé ; je ne vous ôte point votre pension parce que je vous l'ai donnée : je vous défends de paroître devant moi.* Rien n'est plus faux. *Voltaire* fut toujours libre de paroître à la cour. Il est

vrai que dans un premier mouvement il renvoya au roi sa clef de chambellan et la croix de son ordre, avec ces vers :

> Je les reçus avec tendresse ;
> Je vous les rends avec douleur,
> Comme un amant jaloux, dans sa mauvaise humeur
> Rend le portrait de sa maîtresse.

Mais le roi lui renvoya sa clef et son ruban. Les choses changèrent de face lorsqu'il se fut rendu auprès de la duchesse *de Gotha*. *Maupertuis* profita de son absence, à ce que disoit *Voltaire*, pour le desservir auprès du prince ; et il eut soin, ajoutoit-il, « de répandre à la cour, qu'un jour tandis que j'étois avec le général *Manstein*, occupé à revoir les *Mémoires sur la Russie* composés par cet officier, le roi de Prusse m'envoya une pièce de vers de sa façon à examiner, et que je dis au général : *Mon ami, à une autre fois. Voilà le roi qui m'envoie son linge sale à blanchir, je blanchirai le vôtre ensuite.* » Quoi qu'il en soit de la vérité de cette anecdote, *Voltaire* pensa sérieusement à rentrer en France et prit la route de Franckfort. *Maupertuis* qui n'avoit recueilli que des plaisanteries d'un cartel qu'il lui avoit envoyé, chercha un autre moyen de se venger de son ennemi. *Voltaire* emportoit avec lui un recueil des *Œuvres poétiques de Fréderic*, alors connues seulement des beaux esprits de sa cour. On fit craindre au roi une critique de ses ouvrages qui pouvoit être très-mortifiante, surtout pour un poëte couronné. *Fréderic* avoit une espèce d'envoyé à Franckfort nommé *Freitag* ; il le chargea de faire arrêter *Voltaire* et de ne le relâcher que lorsqu'il auroit rendu sa croix, sa clef, un brevet de pension, et les vers que *Freitag* appeloit en bon allemand l'*Œuvre de poestries du roi son maître*. Malheureusement cette *Œuvre* étant restée à Leipzig où le poëte François avoit laissé ses malles, il fut étroitement gardé pendant trois semaines. Mad. *Denis* sa nièce qui étoit venue audevant d'un oncle persécuté et malade, fut traitée avec une rigueur vandale. Des gardes veilloient à leur porte. Un satellite de *Freitag* restoit dans la chambre de l'un et de l'autre, et ne les perdoit pas de vue : tant on craignoit que l'*Œuvre de poestries* ne s'échappât. Enfin, on remit entre les mains de *Freitag* ce dépôt si desiré, et *Voltaire* fut libre. Mais en comparant sa dure détention avec les anciens transports d'enthousiasme de *Fréderic*, il disoit à ses amis : *Il a cent fois baisé cette main qu'il vient d'enchaîner. Voltaire* profita des premiers momens de sa liberté pour négocier son retour à Paris ; mais n'ayant pas pu réussir parce qu'un de ses poëmes aussi obscène qu'impie commençoit à faire un bruit scandaleux, il résolut après un séjour d'environ un an à Colmar de se retirer à Genève. Il acheta une jolie maison de campagne auprès de cette ville, et y jouit des hommages des Genevois et des étrangers. Il se plut d'abord infiniment dans cette retraite. Nous avons vu une lettre à un académicien de Marseille, dans laquelle il lui marquoit en substance : « Je me rendrois à vos invitations si Marseille étoit encore république Grecque ; car j'aime

beaucoup les Académies, mais j'aime encore plus les Républiques. Heureux les pays où nos maîtres viennent chez nous et ne se fâchent point si nous n'allons pas chez eux! » Les querelles qui agitèrent la petite république de Genève, lui firent encore perdre cet agréable asile. Il fut accusé de semer sourdement la discorde, de pencher pour le parti dominant et de ridiculiser les deux partis. Forcé de quitter les *Délices*, (c'étoit le nom de sa maison de campagne) il se fixa dans une terre à une lieue de Genève dans le pays de Gex. C'étoit un désert presque sauvage qu'il fertilisa. Le village de Ferney qui ne renfermoit qu'une cinquantaine de paysans, devint par ses soins une colonie de 1200 personnes, travaillant avec succès pour elle et pour l'État. Divers artistes et sur-tout des horlogers, établirent des manufactures sous les auspices de *Voltaire* qui envoyoit leurs ouvrages en Russie, en Espagne, en Allemagne, en Hollande, en Italie. Il illustra encore sa solitude en y appelant la petite nièce du grand *Corneille*, en sauvant de l'ignominie et de l'oppression *Syrven* et la famille de *Calas*, dont il fit réhabiliter la mémoire en attaquant avec courage la condamnation du *Lally*. Dans sa retraite *Voltaire* s'érigea un tribunal où il jugea presque tout le genre humain. Les hommes puissans craignant une plume redoutable, cherchèrent à captiver son suffrage. L'*Arétin* dans le 16[e] siècle reçut autant d'outrages que de récompenses; *Voltaire* avec infiniment plus de talent et plus d'adresse, n'obtint guère que des hommages. Ces hommages et quelques actions généreuses qu'il célébra lui-même plus d'une fois soit pour les transmettre à la postérité, soit pour faire taire ses envieux, contribuèrent autant à sa réputation que les marques d'estime et de bonté qu'il obtint de plusieurs souverains. Le roi de Prusse qui avoit entretenu avec lui une correspondance suivie, fit exécuter sa statue en porcelaine et la lui envoya avec ce mot gravé sur la base: IMMORTALI. L'impératrice de Russie lui fit présent des plus magnifiques pelisses, d'une boîte tournée de sa main même, ornée de son portrait et de vingt diamans. Ces faveurs ne l'empêchoient point de soupirer vers Paris. Surchargé de gloire et de richesses, il n'étoit pas heureux parce qu'il ne sut jamais se contenter de ce qu'il avoit: aussi *Fontenelle* disoit-il souvent, qu'*il n'auroit pas plus changé avec lui de caractère que de réputation*. Enfin au commencement de février 1778 il se détermina à quitter le repos et la tranquillité de Ferney, pour l'encens et le fracas de la capitale. Il y reçut l'accueil le plus flatteur; les académies lui décernèrent des honneurs inconnus jusqu'à lui; l'académie Françoise députa le prince *de Beauvau*, *Marmontel* et *Saint-Lambert*, pour le féliciter sur son retour. Il fut couronné en plein théâtre; le public marqua le plus violent enthousiasme. Mais le philosophe octogénaire fut bientôt la victime de cet empressement indiscret: la fatigue des visites et des répétitions théâtrales, le changement dans le régime et dans la façon de vivre échauffèrent son sang déjà très-altéré. Il eut en arrivant un vomissement de sang qui le

laissa très-foible. Le docteur *Tronchin* aussitôt appelé le fit saigner, ce qui arrêta l'hémorragie. Quelques jours avant sa dernière maladie, l'idée de sa mort prochaine l'occupoit et le tourmentoit. Etant venu voir à table M. le marquis *de Villette* chez qui il étoit logé, il lui dit après quelques momens du recueillement le plus sombre : *Vous êtes comme ces Rois d'Egypte qui en mangeant avoient une tête de mort devant eux.* Il disoit sur son arrivée à Paris : *Je suis venu chercher la Gloire et la Mort.* Il dit à un artiste qui lui présenta le tableau de son triomphe : *C'est mon Tombeau qu'il me faut et non pas mon Triomphe.* Enfin ne pouvant recouvrer le sommeil, il prit une forte dose d'opium qui paralysa l'estomac et lui ôta presque entièrement l'usage de l'esprit. Il mourut le 30 mai 1778, à 11 heures du soir, et fut enterré par les soins de son neveu l'abbé *Mignot* à Sellières, abbaye de Bernardins entre Nogent et Troye, d'où il a été transporté en 1791 dans l'édifice de Sainte-Geneviève à Paris, d'après un décret de l'assemblée Nationale. Tous les poëtes s'empressèrent de témoigner leurs regrets sur cette perte par des vers, parmi lesquels on distingue ceux-ci de *Lebrun :*

> **O Parnasse, frémis de douleur et d'effroi !**
> **Pleurez Muses, brisez vos lyres immortelles !**
> **Toi dont il fatigua les cent voix et les ailes,**
> **Dis que *Voltaire* est mort ; pleure et repose-toi.**

Tout ce qu'on a répandu dans le public sur ses derniers momens mérite peu de croyance, parce que ses parens et ses amis n'ont rien laissé transpirer de ce qu'il put dire alors pour ou contre la Religion. Lorsqu'il eut son vomissement de sang il se présenta un confesseur qu'il accueillit, il fit même une espèce de profession de foi ; mais ces démarches parurent plutôt dictées par la politique que par une intime conviction. Il répondit alors à un académicien qui venoit s'informer de ses nouvelles. « Je n'ai pas cru pouvoir mieux reconnoître les bontés de l'académie qu'en remplissant tous mes devoirs de Chrétien, afin d'être enterré en terre sainte et d'avoir un service aux Cordeliers. » Ce mot sert à faire connoître la souplesse de cet homme singulier, frondeur à Londres, courtisan à Versailles, Chrétien à Nanci, incrédule à Berlin. Dans la société, il jouoit tour-à-tour les rôles d'*Aristipe* et de *Diogène*. Il recherchoit les plaisirs, les goûtoit et les célébroit, s'en lassoit et les frondoit. Par une suite de ce caractère, il passoit de la morale à la plaisanterie, de la philosophie à l'enthousiasme, de la douceur à l'emportement, de la flatterie à la satire, de l'amour de l'argent à l'amour du luxe, de la modestie d'un sage à la vanité d'un grand seigneur. On a dit que par ses familiarités avec les grands, il se dédommageoit de la gêne qu'il éprouvoit quelquefois avec ses égaux ; qu'il étoit sensible sans attachement, voluptueux sans passion, ouvert sans franchise et libéral sans générosité. On a dit qu'avec les personnes jalouses de le connoître, il commençoit par la politesse, continuoit par la froideur et finissoit ordinairement

par

par le dégoût, à moins que ce ne fussent des littérateurs accrédités ou des hommes puissens, qu'il avoit intérêt de ménager ou de conserver. On a dit qu'il ne tenoit à rien par choix et tenoit à tout par boutade. « Ces contrastes singuliers, dit M. *Palissot*, ne se faisoient pas moins appercevoir dans son physique que dans son moral. J'ai cru remarquer que sa physionomie participoit à celle de l'aigle et à celle du singe : et qui sait si ces contrastes ne seroient pas le principe de son goût favori pour les antithèses ?... Quelle étrange et continuelle alternative d'élévation et de petitesse, de gloire et de ridicule ! Combien de fois ne s'est-il pas permis d'allier à la gravité de *Platon* les lazzi d'*Arlequin* ! » Aussi le nom de MICROMEGAS qui signifie *Petit-Grand* et qui est le titre d'une de ses brochures, lui a-t-il été appliqué par un de ses critiques (*la Beaumelle*), et confirmé par une partie du public. « Né avec des passions violentes, dit *Condorcet*, elles l'entraînèrent trop loin quelquefois, et la mobilité de son caractère le priva des avantages ordinaires aux ames passionnées ; la fermeté dans la conduite et ce courage que la crainte ne peut arrêter quand il faut agir et qui ne s'ébranle point par la présence du danger qu'il a prévu. Ses alternatives d'audace et de foiblesse, d'écrits téméraires et de désaveux humilians affligèrent souvent ses amis et fournirent des armes à ses ennemis. » Le portrait que nous venons de tracer est celui d'un homme extraordinaire ; *Voltaire* l'étoit ; et comme tous les personnages qui sont hors du commun, il a fait des enthousiastes ardens et des critiques outrés. Chef d'une secte nouvelle, ayant survécu à tous ses rivaux et éclipsé sur la fin de sa carrière tous les poëtes ses contemporains, il a eu par tous ces moyens réunis la plus grande influence sur son siècle, et a produit une triste révolution dans l'esprit et dans les mœurs : car s'il s'est servi quelquefois de ses talens pour faire aimer l'humanité et la raison, pour inspirer aux princes l'indulgence et l'horreur de la guerre, il en a abusé bien plus souvent pour répandre des principes d'irréligion et d'indépendance. Cette sensibilité vive et prompte qui anime tous ses ouvrages, l'a dominé dans sa conduite, et il n'a presque jamais résisté aux impressions de son esprit vif et bouillant et aux ressentimens de son cœur. « Il est très-vrai, dit *la Harpe*, qu'il ne put jamais commander à ses saillies et à son humeur ; et l'on sait trop que ce fut une plaisanterie un peu amère qui le perdit à Berlin. » Comme homme de lettres, il occupera sans contredit une des premières places dans l'estime de la postérité, par son imagination brillante, par sa facilité prodigieuse, par son goût exquis, par la diversité de ses talens, par la variété de ses connoissances ; et nous ferons encore mieux connoître à quel degré il mérite cette estime en détaillant ses productions. Commençons par les ouvrages en vers ; les principaux sont : I. La *Henriade* en dix chants : poëme rempli de beaux et de très-beaux morceaux, de vers très-bien faits, très harmonieux, de descriptions touchantes, de portraits brillans. La mort de *Coligni* est admirable ;

la narration de l'assassinat de *Henri III*, vraiment épique; la bataille de Contras est racontée avec l'exactitude de la prose et toute la noblesse de la poésie; le tableau de Rome et de la puissance pontificale est digne du pinceau d'un grand maitre; la bataille d'Ivri mérite le même éloge; l'esquisse du siècle de *Louis XIV*, dans le septième chant est d'un peintre exercé; le neuvième respire les graces tendres et touchantes: c'est le pinceau du *Corrége* et de l'*Albane*. Mais malgré ces beautés, on ne mettra jamais *Voltaire* à côté de *Virgile*. Un Poëme françois en vers Alexandrins qui tombent presque toujours deux à deux; un Poëme surchargé d'antithèses et de portraits monotones; un Poëme sans fiction, peuplé d'êtres moraux que l'auteur n'a pas personnifiés; un Poëme dont la *Discorde* est la courrière éternelle; un Poëme privé presque entièrement du pathétique; un Poëme qui a des morceaux supérieurement versifiés, mais qui pèche par l'invention et par l'ensemble; enfin un Poëme de pièces rapportées, et écrit dans une langue peu favorable à la poésie épique, ne sera comparé à l'*Iliade* et à l'*Enéide* que par ceux qui sont hors d'état de lire *Homère* et *Virgile*. *La Beaumelle* qui étoit loin de regarder la *Henriade* comme le chef-d'œuvre de notre poésie, en préparoit une édition lorsque la mort le surprit. Cette édition où l'on trouve des remarques pleines de justesse, mais trop de minuties et de chicanes, a paru en 1775, en 2 vol. in-8.° On trouve dans le second volume un plan de la *Henriade* qui auroit plus de chaleur, plus de justesse, plus d'intérêt que celui de *Voltaire*; mais il seroit difficile de remplacer les détails brillans de celui-ci. (*Voy.* MONBRON.) II. Un grand nombre de *Tragédies*, distinguées par un plus grand appareil de représentation, par le tableau des mœurs de différentes nations qui n'avoient pas encore été mises sur la scène, par des situations neuves et frappantes qui remuent le cœur en frappant les yeux, par de grandes vues morales, et par les sentimens d'humanité mêlés habilement à l'intérêt du spectacle. On trouve dans le style de *Brutus* et de la *Mort de César*, la manière de *Corneille* perfectionnée. Celle de *Racine* ne pouvoit qu'être imitée et non égalée. La Muse tragique n'inspira rien à *Crébillon* de plus mâle et de plus terrible que le quatrième acte de *Mahomet*. Semblable à cet ordre d'architecture qui emprunte les beautés de tous les ordres, et qui est lui-même un ordre à part, *Voltaire* s'approprie les genres différens des poëtes ses prédécesseurs; mais il ne doit qu'à lui (dit M. *Palissot* qui nous fournit cette comparaison,) ses belles Tragédies de *Mahomet* et d'*Alzire*; et dans les Pièces même où il profite de l'esprit des autres, il conserve la marque particulière du sien. Les critiques lui reprochent cependant que ses personnages montrent trop de penchant à débiter des sentences et des maximes qui font illusion, mais qui nuisent quelquefois à l'intérêt: qu'il parle trop souvent par leur bouche, comme dans *Œdipe* où la vieille *Jocaste* déclame contre les prêtres et les oracles; dans *Zaïre*

qui débute par une tirade sur l'indifférence des Religions ; dans *Alzire*, où cette jeune Américaine étale un stoïcisme digne du Portique, etc. Les mêmes censeurs disent que ses plans manquent souvent de justesse : qu'il amène la catastrophe par de petits moyens ; que le pathétique n'est point fondu ordinairement par des nuances ni conduit par gradation dans ses Tragédies ; que plusieurs de ses ressorts tragiques sont fondés sur des invraisemblances, comme dans *Zaïre ;* que le style, quoiqu'imposant par le coloris et par des tirades brillantes, est non-seulement trop coupé, mais l'est presque toujours de la même manière ; que plusieurs de ses vers ne sont que des contrefaçons de ceux de *Corneille* et sur-tout de *Racine*. Mais si ces défauts ne rendent pas *Voltaire* supérieur à ces deux grands hommes, il jouit à la représentation d'un plus grand nombre de spectateurs. On joue presque toutes ses Tragédies ; les principales sont : *Œdipe*, représentée en 1718 ; *Hérode* et *Mariamne*, 1723 ; *Brutus*, 1730 ; *Zaïre*, 1733 ; *Adélaïde du Guesclin*, 1734 ; *Alzire*, 1736 ; *Zulime*, 1740 ; la *Mort de César*, 1742 ; le *Fanatisme* ou *Mahomet le Prophète*, 1742 ; *Mérope*, 1743 ; *Sémiramis*, 1748 ; *Oreste*, 1750 ; *Rome sauvée*, 1750 ; l'*Orphelin de la Chine*, 1755 ; *Tancrède*, 1760 ; les *Scythes*, 1767 ; *Irène*, 1778. L'auteur étoit malade lors de la seconde représentation de cette dernière pièce. Le public s'adressa à l'acteur *Monvel* pour lui demander : *Comment se porte M. de Voltaire*. L'acteur répondit : *Pas aussi bien, Messieurs, que nous le voudrions pour nos intérêts et pour vos plaisirs*. Les autres Tragédies, fruits de la vieillesse de l'auteur, méritent à peine d'être lues. *Olympie*, les *Pélopides*, les *Guèbres*, les *Triumvirs*, les *Lois de Minos*, *Agathocle* et *Dom Pèdre*, n'offrent plus que de foibles étincelles de son génie. III. Plusieurs Comédies, dont les meilleures sont l'*Indiscret*, l'*Enfant Prodigue* et *Nanine*. Les autres sont presque oubliées : car *Voltaire* ne chaussa pas le brodequin avec le même succès que le cothurne. Il ne travaille presque jamais que sur le canevas d'autrui ; il tombe dans le bas et le trivial. Quelques-uns de ses rôles sont insipides ou maussadement plaisans, comme la baronne *de Croupillac* dans l'*Enfant Prodigue*. Parmi d'excellentes plaisanteries, des détails heureux, des vers très-bien tournés, des scènes d'un pathétique touchant, on trouve des choses d'un mauvais ton, des railleries forcées, des maximes hors d'œuvre ou mal amenées. L'auteur mettoit trop peu de temps à ses Comédies pour qu'elles fussent bonnes. Impatient et fougueux, il vouloit achever aussitôt qu'il avoit conçu, concevoit ensemble plusieurs ouvrages ; et remplissoit encore les intervalles de l'un à l'autre par des productions différentes. Il composoit avec enthousiasme et corrigeoit avec vîtesse. Cette méthode n'étoit guère propre à le faire exceller dans des ouvrages tels que les Comédies qui exigent une étude profonde et suivie des ridicules et des caractères. Il est d'ailleurs bien plus plaisant dans ses Ouvrages satiriques que dans les Pièces comiques, où la raillerie demande à être amenée avec

plus d'art et de finesse. IV. Des *Opéra* qui ne brillent pas par l'invention et sont d'un style qui n'est pas celui de *Quinault*. *Samson*, *Pandore*, le *Temple de la Gloire*, dont l'architecture, dit-il, ne parut guère agréable, ne lui ont pas même mérité la troisième place dans le genre Lyrique : aussi en convenoit-il lui-même. « J'ai fait, (écrivoit-il à un de ses amis,) j'ai fait une grande sottise de faire un Opéra ; mais l'envie de travailler pour un homme comme M. *Rameau*, m'avoit emporté : je ne songeois qu'à son génie, et je ne m'appercevois pas que le mien n'est point fait du tout pour le genre Lyrique.... » Ces Poëmes lui causoient cependant au moment de leur naissance, une espèce d'enthousiasme inspiré par l'amour paternel. Lorsqu'on représenta le *Temple de la Gloire* où *Louis XV* étoit désigné sous le nom de *Trajan*, il ne put tenir à son ravissement ; et sur la fin de la pièce saisissant le monarque par le bras, il lui dit : *Hé bien !* Trajan, *vous reconnoissez-vous-là.* V. Un grand nombre de *Pièces Fugitives* en vers, d'une poésie supérieure à celle des *Chapelle*, des *Chaulieu* et des *Hamilton*. Aucun poëte n'a donné une tournure plus ingénieuse à des bagatelles, n'a employé avec autant de grace, de finesse, de légèreté, les agrémens d'une Muse toujours naturelle et toujours brillante. Egalement propre à louer et à médire, il donne à ses éloges et à ses satires un tour original qui n'appartient qu'à lui. Nous parlons ici de ses Épitres légères, de ses Diatribes en vers : (*Voyez* l'article de Voiture.) Quant à ses *Odes*, il suffit de les lire pour voir combien il est au-dessous de *Rousseau* dans ce genre. Mais dans les Epitres philosophiques et morales, il lui est certainement supérieur. « *La Mothe*, (écrivoit *Voltaire* en 1718 à M. *de la Faie*) pense beaucoup et ne travaille pas assez ses vers. *Rousseau* ne pense guère ; mais il travaille ses vers beaucoup mieux. Le point seroit de trouver un poëte qui pensât comme *la Mothe* et qui écrivît comme *Rousseau.* » Ce que *Voltaire* cherchoit est tout trouvé dans quelques-unes de ses premières Épitres ; car dans les dernières où l'on rencontre cependant plusieurs vers heureux, il a pris une manière trop leste et un peu trop négligée, mais toujours pleine de facilité et de graces. Nous n'en citerons aucune. Nous passerons aussi rapidement sur quelques autres Poëmes, tels que la *Guerre de Genève*, où il paroit souvent détremper du vermillon dans la boue pour peindre ses tableaux. Quoiqu'ils offrent des détails piquans, nous croyons servir la gloire de l'auteur, en passant rapidement sur des ouvrages enfantés par le délire de l'irréligion et de la débauche, ou par la fureur de la vengeance et de la satire. Le célèbre citoyen de Genève est traité dans le Poëme sur la guerre de sa patrie, d'une manière atroce. L'auteur lui reproche jusqu'à cette maladie de la strangurie dont lui-même est mort ou du moins qui a avancé sa mort. Quant à un autre Poëme que quelques admirateurs regardent comme le plus beau fleuron de sa couronne poëtique, nous n'en rapporte-

rons pas même le titre. Ce Poëme devoit avoir un grand succès dans un siècle corrompu. « Beaucoup d'esprit, des morceaux de poésie d'un coloris très-vif, des détails agréables et voluptueux, des peintures lascives et libertines, assaisonnées de tirades impies; » voilà sans contredit, dit *Fréron* le fils, son plus grand mérite. D'ailleurs, c'est un ouvrage qui n'a ni plan ni ensemble. C'est un tissu de contes détachés, sans aucune espèce de liaison avec le sujet du Poëme qui n'a ni commencement, ni milieu, ni fin. Presque tous les héros y sont avilis, couverts de turpitude; et les gens de goût ainsi que les ames honnêtes, ne peuvent regarder cette production cynique que comme un ouvrage scandaleux et bizarre, où l'héroïsme est dégradé par le mélange continuel du bouffon et du burlesque, où la vertu est diffamée, l'amour souillé de débauches, et les graces prostituées par une imagination aussi sale que brillante. Voilà les productions poétiques de *Voltaire;* ses Ouvrages en prose sont encore plus nombreux : I. *Essai sur l'Histoire Générale* qui, avec les *Siècles de Louis XIV* et de *Louis XV*, forme 10 vol. in-8.° Cette Histoire ou plutôt cet Essai d'Histoire est une galerie dont plusieurs tableaux sont peints d'un pinceau léger, rapide et brillant. Sans détailler tous les événemens, l'auteur offre le résumé général des principaux, et rend ce résumé intéressant par les réflexions qu'il y joint et par les couleurs dont il les embellit. L'amour de l'humanité et la haine de l'oppression, donnent encore de la vivacité à ses couleurs. Mais on s'est plaint qu'il ramène trop souvent les faits à son système; qu'il ne présente la Religion que comme le fléau des peuples; qu'il s'attache trop à montrer la vertu malheureuse et le vice triomphant; qu'il y a entassé un grand nombre d'erreurs, d'inexactitudes et de méprises; qu'il est trop souvent amer dans ses censures, injuste dans ses jugemens, (*Voy.* I. St. Pierre *et* I. Salomon,) sur-tout lorsqu'il est question de l'Eglise et de ses ministres. Des critiques d'un goût sévère auroient encore souhaité qu'il n'eût pas adopté la division par chapitres, qui ne sert qu'à isoler les faits; qu'il eût mieux lié, mieux préparé les événemens; qu'il n'eût pas quelquefois fatigué l'esprit du lecteur en passant rapidement d'un objet à un autre; qu'il eût moins coupé la narration par des maximes et des digressions, etc. etc. etc. (*Voyez* Sleidan *et* Velly.) Le *Siècle de Louis XIV* offre les mêmes beautés et les mêmes défauts. C'est une esquisse, et non un tableau en grand. L'Ouvrage n'est qu'une suite de petits chapitres. L'auteur vole successivement en Allemagne, en Espagne, en Hollande, en Suède, pour raconter quelques traits qui n'ont souvent qu'un rapport éloigné au sujet principal. Il présente aux yeux du lecteur avec une rapidité incroyable, plusieurs événemens importans qu'on voudroit connoître à fond, et sur lesquels il ne fait que glisser. L'historien est content pourvu qu'il parvienne à placer une maxime ou une saillie. C'est une foule d'éclairs qui éblouissent et qui laissent dans les ténèbres. Ce ne sont point les Mémoires qui ont manqué à

l'historien ni l'art de les employer; car il y a plusieurs chapitres qui sont des chefs-d'œuvre d'élégance : c'est l'esprit de discussion, nécessaire dans un travail si long et si pénible. (*Voyez* BEAUMELLE.) Son *Siècle de Louis XV* moins intéressant que celui de *Louis XIV*, est écrit avec négligence et souvent avec partialité. Si quelques événemens y sont bien détaillés, plusieurs autres y sont présentés sous un faux jour. L'auteur rend ses peintures infidelles, en voulant les ajuster à sa façon de penser particulière ou au besoin qu'il a de flatter des grands et de se ménager des protecteurs. Quelquefois même il altère la vérité, par la manie qu'il avoit dans sa vieillesse de mêler des plaisanteries à ses ouvrages les plus sérieux. Il se faisoit dans sa solitude une gaieté artificielle, lorsque la naturelle lui manquoit; et cette nécessité de charmer l'ennui d'une retraite qui n'étoit pas toujours agréable, a rempli ses Histoires de bons mots déplacés, comme elle a procuré des injures à plus d'un écrivain. Le fonds de l'*Histoire du Parlement de Paris* est presque tout entier dans l'*Histoire Générale* et dans les *Siècles de Louis XIV* et de *Louis XV*. L'auteur désavoua cet Ouvrage comme *un énorme fatras de dates*, auquel il n'avoit pu ni voulu travailler. Il y a cependant des chapitres qui offrent des discussions bien faites sur des points d'histoire assez embrouillés; mais ces chapitres sont en petit nombre. *Voltaire* dit dans ses désaveux que le commencement est superficiel et la fin indécente. L'ouvrage lui paroissoit informe et l'auteur peu instruit : le sujet, ajoute-t-il, méritoit d'être approfondi par une très-longue étude et avec une grande sagesse. On peut lui reprocher encore que son style qu'il veut trop souvent rendre épigrammatique, s'éloigne quelquefois de la gravité de l'histoire. Ce défaut s'est glissé jusque dans ses *Annales de l'Empire*, dans lesquelles on cherche vainement, dit M. *de Luchet*, la vigueur de son pinceau et la fraîcheur de son coloris, et qui offrent trop de faits étrangers, tandis qu'il en a omis un très-grand nombre de nécessaires. II. L'*Histoire de Charles XII*, bien faite et bien écrite, qui a mérité à l'auteur le titre de *Quinte-Curce* François. On s'est plaint cependant, que la conduite du héros est souvent, dans cette Histoire, d'une folie outrée par la faute de l'auteur qui ne remonte pas à la source des faits, qui ne les lie pas toujours et qui ne se donne presque jamais la peine d'expliquer les causes et les motifs qui font agir ses personnages. III. L'*Histoire du Czar Pierre I:* double emploi de celle de *Charles XII;* mais moins élégante et plus infidelle, parce que c'est une production de sa vieillesse et un ouvrage de commande. La préface est plus digne d'un bouffon que d'un historien; l'introduction a paru fort sèche; la division par chapitres a déplu; les batailles sont racontées avec négligence. Si l'on vouloit examiner avec sévérité les détails de cet Ouvrage, la critique trouveroit encore de quoi s'exercer. L'auteur s'étoit fait, à l'égard des circonstances des événemens, des principes commodes. Pourvu que les grands,

figures du tableau fussent peintes avec vérité, peu lui importoit que les petites figures fussent dessinées incorrectement. *A l'égard des petites circonstances*, dit-il quelque part, *je les abandonne à qui voudra ; je ne m'en soucie pas plus que de l'Histoire des Quatre fils Aimon.* Mais quand on néglige les menus faits, on peut faire penser qu'on a porté la même inexactitude dans les faits importans. Cependant les chapitres sur les révolutions que le czar *Pierre* a produites dans les arts et dans les mœurs, sont aussi vrais qu'intéressans, ainsi que le récit des voyages qu'il fit pour perfectionner son génie... IV. *Mélanges de Littérature*, en plusieurs volumes. On parlera d'abord de ses Romans. Personne n'a eu comme *Voltaire*, l'art de cacher une philosophie souvent profonde sous des fictions ingénieuses et riantes : à cet égard il étoit intarissable. *Zadig*, *Memnon*, le *Monde comme il va*, imités de l'anglois, ont l'air original par la finesse des critiques, par la légèreté de la narration, par les agrémens d'un style clair, élégant, ingénieux et naturel. *Candide*, la *Princesse de Babylone* et quelques autres fictions de ce genre, n'approchent pas à beaucoup près de *Memnon* ni de *Zadig*. Elles ne présentent qu'une suite d'événemens invraisemblables, trop souvent racontés avec indécence et semés de plaisanteries dont plusieurs ne sont pas du meilleur ton. On y desireroit moins de caricatures, moins d'imaginations folles et bizarres et plus de véritable gaieté. Il faut cependant excepter un petit nombre de chapitres, où il y a de bonnes vues morales, des peintures originales et saillantes de la cour et de Paris, des travers et des ridicules de tous les hommes et de tous les états. Les autres Ouvrages qui composent les *Mélanges*, sont de petites Dissertations sur différentes matières, presque toutes écrites avec intérêt et avec goût : des Critiques de différens écrivains la plupart plaisantes, mais souillées d'épithètes injurieuses, de sarcasmes révoltans. *Energumène*, *fanatique*, *cuistre*, *croquant*, *polisson*, *gueux*, *escroc*, etc. : telles sont les expressions que le philosophe de Ferney avoit au bout de la plume, toutes les fois qu'on s'avisoit de toucher à ses lauriers ou même qu'on paroissoit y toucher. Souvent même des écrivains sages et modérés ont excité sa colère sans avoir cherché à blesser son amour propre ; tout leur crime à ses yeux étoit de ne pas penser comme lui :

> Quiconque fait la guerre à son audace impie,
> Est bientôt le martyr de la philosophie.
> Son esprit, ses vertus, ses talens, tout n'est rien ;
> C'est un sot à ses yeux, si-tôt qu'il est Chrétien.

(*Voyez* dans ce *Dictionnaire* les articles BERTHIER ; COGER ; FRÉRON ; des FONTAINES ; II. GUYOT ; MERVILLE ; MAUPERTUIS ; II. et III. ROUSSEAU ; TRUBLET.) On trouve encore dans les *Mélanges*, des traités particuliers sur certaines matières, comme la *Tolérance*, les *Lois Criminelles*, etc. ; mais en général il lui manquoit pour approfondir ces sortes de sujets, ce caractère ferme et conséquent pour qui la vérité reste toujours

à la même place; cet esprit de méditation qui nous applique tout entier sur un objet; cette logique qui ne se dément jamais. Il se bornoit au premier coup d'œil, et dès qu'il avoit apperçu quelques raisons plausibles, il s'attachoit non à les creuser mais à les embellir et à les reproduire sous toutes sortes de faces, qui leur donnoient quelquefois plus d'éclat que de solidité. C'est en partie ce qu'avoue un de ses plus grands partisans, en ajoutant, « qu'il a été médiocre dans tous les travaux qui exigent une ame recueillie, un jugement que rien ne peut ni séduire ni corrompre, et l'habitude d'une discussion exacte et profonde. » Cependant les différens petits Traités de *Voltaire* ont été et sont encore beaucoup lus. « Les gens du monde, dit l'abbé *de Radonvilliers*, veulent enrichir leur esprit et ne se donner aucune peine. Les Ecrits de M. *de Voltaire* leur offrent des richesses, dont l'acquisition est facile et agréable... Mille traits pétillans d'esprit, des anecdotes curieuses, des réflexions piquantes, des maximes d'indulgence mutuelle, de générosité, de bienfaisance et des autres vertus humaines qui embellissent le commerce de la vie. Le soin continuel de mêler l'utilité à l'agrément, le badinage à la morale, a été un des secrets de M. *de Voltaire* et peut-être la source principale de ses grands succès. » Ajoutons qu'il publioit à propos ses différentes Brochures, et qu'il saisissoit habilement le moment de l'enthousiasme ou de la curiosité du public. V. *Dictionnaire Philosophique; Philosophie de l'Histoire*, etc. et beaucoup d'autres Ouvrages impies. La fureur anti-chrétienne étoit devenue chez lui une véritable manie; car l'incrédulité a ses fanatiques comme la dévotion. *Je suis las*, disoit-il, *d'entendre dire que douze hommes ont suffi pour établir le règne du Christ. Je veux leur prouver qu'il n'en faut qu'un pour le détruire*. Sa vieillesse n'a presque été occupée qu'à détruire. Il est difficile de bien caractériser ses Ouvrages contre la religion. L'éloquence et le ridicule sont les armes qu'il y emploie. Il prend tantôt le ton de *Pasquin* et tantôt celui de *Pascal*; mais il revient plus souvent au premier parce qu'il lui est plus naturel. C'est une éternelle dérision des prêtres et de leurs fonctions, des mystères et de leur profondeur, des conciles et de leurs décisions. Il tourne en ridicule les mœurs des patriarches, les visions des prophètes, la physique de *Moyse*; les histoires, le style, les expressions de l'Écriture, enfin toute la Religion. Non-seulement il attaque le Christianisme : il sape les fondemens de la morale en insinuant les principes du matérialisme; en vantant le luxe comme le plus grand bien d'un état, malgré la corruption dont il est la source, en traitant avec mépris l'innocence des premiers temps et les mœurs antiques, etc. etc. Saillies ingénieuses, bons mots piquans, peintures riantes, réflexions hardies, expressions énergiques : il emploie toutes les graces du style et toutes les ressources du bel esprit. Ce qu'il y a de plus blâmable dans ses productions anti-chrétiennes, c'est qu'il altère souvent les faits, tronque les passages, suppose des erreurs, imagine

des contradictions pour donner plus de sel à ses plaisanteries et plus de force à ses raisonnemens. Cependant, malgré les infidélités qui défigurent ses Ecrits, ils ont fait des plaies profondes à la religion Chrétienne. Doué d'une facilité prodigieuse à saisir tous les tons et à parler à tous les esprits, il séduisoit quelquefois les gens graves par des raisons spécieuses, et presque toujours les hommes frivoles par ses plaisanteries. Ceux-ci n'ont pas examiné si en citant l'Écriture-Sainte, il ne l'a pas corrompue; et ils ont oublié ce mot du président *de Montesquieu : Lorsque* Voltaire *lit un livre, il le fait ; puis il écrit contre ce qu'il a fait.* Ils vouloient être amusés, et ils l'ont été. VI. *Théâtre de* Pierre *et* Thomas Corneille, *avec des morceaux intéressans*, 8 vol. in-4° et 10 vol. in-12. Ce Commentaire entrepris pour doter la petite-nièce du grand *Corneille*, est un service rendu à la littérature. On peut y trouver quelques remarques plus subtiles que justes, quelques analyses infidelles, des critiques minutieuses, des observations grammaticales trop sévères, un fonds de mauvaise humeur contre *Corneille ;* mais la plus grande partie de l'Ouvrage est dirigée par le jugement et le goût. Il est écrit d'ailleurs d'un style convenable; et le commentateur n'a pas la ridicule manie de nos écrivains modernes, celle d'employer de grands mots pour exprimer de petites choses. Un éloge qu'on ne peut lui refuser, c'est que jusqu'à son extrême vieillesse, il a conservé la clarté, la précision et le naturel dans les matières qui n'exigoient pas d'autres ornemens : exemple bien peu suivi aujourd'hui où l'on dénature tous les genres, et où l'on mêle tous les styles. VII. *Commentaire historique sur les Œuvres de l'Auteur de la* Henriade, *avec les pièces originales et les preuves*, in-8.° Monument élevé à *Voltaire*, par *Voltaire* lui-même. Il est à la fois le sacrificateur et le Dieu. Il s'étoit déjà mis au-dessus de tous les écrivains François, dans sa *Connoissance des beautés et des défauts de la poésie et de l'éloquence*, 1749, in-12; brochure qu'on lui a vainement contestée puisqu'elle a été entièrement fondue dans sa *Poëtique*, in-8°, faite avec son agrément, et que d'ailleurs il est impossible d'y méconnoître son style. C'est ici qu'il faut appliquer ce qu'a dit un critique célèbre. « Après avoir lu *Homère*, disoit *Bouchardon*, tous les hommes semblent des géans; mais après avoir lu la brochure de l'*Homère* François, tous les grands hommes de la littérature paroissent des nains. » Quant au *Commentaire Historique*, c'est le détail des hommages accordés à l'auteur ; c'est le tableau des actions généreuses et même des charités qu'il a faites ; (car il en faisoit et de secrètes même) c'est un Mémoire historique, écrit avec simplicité et avec grace. On y voit les faits ; mais on n'en voit pas les ressorts; ce sera aux historiens de *Voltaire* à expliquer ses motifs. A la suite du Commentaire, on trouve quelques Lettres dont la plupart méritoient d'être conservées. On en a recueilli un bien plus grand nombre dans l'édition de Kell ; car l'auteur en a beaucoup écrit, et il avoit un talent marqué pour ce genre. Le ton piquant et original de son style

épistolaire, étoit à peu près celui de sa conversation, sur-tout quand il étoit animé par l'envie de plaire ou par le desir de satisfaire son animosité; et quand il prenoit la plume pour répondre à ses amis, il écrivoit comme il avoit parlé. « Il n'est point d'écrivain, dit M. *Palissot*, qui ne se fût acquis par les Lettres seules de *Voltaire* une réputation distinguée... » Il faut pourtant excepter une partie de ses *Lettres secrètes*, publiées en Hollande, in-8°, 1765. Ce recueil est très-peu de chose; et puisque c'étoient des Lettres secrètes, il y avoit de la malhonnêteté à les rendre publiques. *Voltaire*, fâché avec raison de l'impression de ces *Chiffons*, c'est ainsi qu'il s'exprime, parodia cette ancienne épigramme :

Voilà donc mes Lettres secrètes,
Si secrètes, que pour lecteur
Elles n'ont que leur imprimeur
Et les Messieurs qui les ont faites.

Ce qui diminue le plaisir qu'on auroit à lire les autres Lettres de *Voltaire*, c'est qu'on y voit rarement sa véritable façon de penser sur les princes, les ministres ou les écrivains à qui elles sont adressées. S'il louoit beaucoup les *Saints du jour*, comme on l'en a accusé, il se moquoit souvent lui-même des brevets d'immortalité qu'il distribuoit. Dans la société même, un regard malin et un sourire amer désavouoient souvent ce que la flatterie lui inspiroit : voilà pourquoi il ne réussit pas long-temps ni à la cour de Versailles, ni à celle de Luneville, ni à celle de Berlin. Dès qu'il eut quitté cette dernière ville, il peignit le monarque Prussien qu'il avoit tant loué, sous ces traits odieux.

Assemblage éclatant de qualités contraires,
Écrasant les mortels et les nommant ses frères;
Misantrope farouche avec un air humain;
Souvent impétueux et quelquefois trop fin;
Modeste avec orgueil, colère avec foiblesse;
Pétri de passions et cherchant la sagesse;
Dangereux politique et dangereux auteur;
Mon patron, mon disciple et mon persécuteur.

Personne n'exalta plus de son vivant *du Belloi*; mais dès qu'il fut mort, il écrivit que le *Siège de Calais n'étoit plus estimé qu'à Calais*. (Lettre à M. *Walpole*.) *Palissot* lui a reproché la même contradiction à l'égard d'*Helvétius* qu'il avoit flatté à outrance, et dont le livre de l'*Esprit* ne lui parut plus, après la mort de l'auteur, qu'un Ouvrage *plein d'erreurs et de vérités triviales, débitées avec emphase.* Il distribua quelquefois aux écrivains les plus médiocres, les éloges les plus exagérés; et on étoit assez bon pour se repaître d'un encens qui n'étoit que la reconnoissance d'un amour propre adroit et intéressé. Avouons cependant, que parmi les auteurs que *Voltaire* a célébrés, il y en a plusieurs qui méritoient ses louanges; mais ce sont ceux-là même qui doivent être les plus fâchés qu'il en ait affoibli le prix en les accordant plus d'une fois à la médiocrité. Il a paru en 1802, à Paris, in-8° et in-12, des *Pensées, Remarques et Observations de Voltaire*, ouvrage posthume. « On pourroit lui contester, dit le *Publi-*

tiste, cette qualification de posthume. Du moins, dans le nombre de ces *Pensées*, y en a-t-il beaucoup qui ne sont pas nouvelles assurément. On en retrouveroit plusieurs dans les œuvres même de *Voltaire*, sans parler de celles qui sont par-tout et dont on pourroit dire, tant elles ont été répétées, qu'elles sont usées. Quant à ce qui méritoit d'être recueilli et conservé, nous croyons qu'à bien peu de chose près, on pouvoit le réduire à quelques pages ; mais on vouloit faire un volume. Beaucoup de traits sur ou plutôt contre la religion et les gouvernemens, seront trouvés bien indiscrets, pour ne rien dire de plus. Enfin on savoit trop que *Voltaire* dans son vieil âge se permettoit une liberté ou plutôt un *cynisme* d'expressions qui, de sa conversation est passé même quelquefois dans les ouvrages qu'il a composés loin de Paris et hors de France. Mais on s'étonne et on doute même qu'il ait pu mettre par écrit tous les traits de ce genre qu'on trouve fréquemment dans ce recueil et qui révoltent autant le goût qu'ils blessent l'honnêteté. Par quel oubli de toutes les convenances, en y comprenant ce qu'on devoit à la mémoire même de *Voltaire*, a-t-on pu les recueillir avec soin et les publier avec son nom, comme on le fait dans cette brochure ? C'est le cas, sans doute, de l'application d'une des pensées que nous en avons rapportées : *Les maladies honteuses sont à présent effrontées* ; à moins qu'il ne faille attribuer un pareil écart à une imbécille superstition ; semblable à celle des adorateurs du grand *Lama*, si souvent vouée au ridicule et au mépris par *Voltaire* lui-même qui, pour employer les expressions qu'il s'est plu souvent à répéter, *font des reliques de ses excrémens.* » On a publié la même année 1802, in-8° et in-12, des *Lettres inédites de* Voltaire *à Fréderic le Grand roi de Prusse*, dont plusieurs méritoient d'être conservées parce qu'elles font connoître l'homme et l'auteur. Nous avons différentes collections des Ouvrages de *Voltaire*, in-4°, in-8° et in-12 ; mais presque toutes mal rédigées, toutes surchargées d'Ecrits qui sont peut-être de lui, mais indignes de lui, pleines de répétitions continuelles et de doubles emplois. Ce défaut vient moins des libraires que de l'auteur, qui dans ses derniers jours reproduisoit sans cesse les mêmes choses et retournoit continuellement ses vieux habits. Cette facilité à produire flattoit son orgueil. Il disoit quelquefois : « il y a vingt ans que je n'ai vu Paris ; mais aussi il y a vingt ans que je fais rouler quatre presses, le jour et la nuit » La plus belle édition des Œuvres de *Voltaire* est celle de Genève, 30 vol. in-4°, et la plus ample est celle de Basle, chez *Thurneisen*, 71 vol. in-8°, d'après l'édition de Kell en 70 vol., mais avec quelques additions. Cette volumineuse collection est divisée de la manière suivante ; *Poésie dramatique*, 9 vol. ; *Poésie épique, héroïque, lyrique, satirique*, 6 vol. ; *Histoire générale* et *Siècles de Louis XIV et de Louis XV*, 7. vol. ; *Histoires particulières*, 4 vol. ; *Mélanges historiques*, 2 vol. ; *Politique et Législation*, 2 vol. ; *Philosophie de Newton*, 1 vol. ; *Philosophie générale*,

Métaphysique, *Morale et Théologie*, 4 vol.; *Dialogues*, 1 vol.; *Dictionnaire philosophique*, sept vol.; *Romans*, 2 vol.; *Facéties*, un vol.; *Mélanges littéraires*, 3 vol.; *Commentaires sur Corneille*, 2 vol.; *Correspondance du roi de Prusse*, 3 vol.; —*de l'Impératrice de Russie*, 1 vol.; *Correspondance générale depuis* 1715 *jusqu'en* 1778, 13 vol.; *Correspondance de d'Alembert*, 2 vol.; *Vie de Voltaire par* Condorcet, *et Mémoires écrits par lui-même*, 1 vol. La Société littéraire typographique de Kell a fait imprimer séparément en 2 vol. in-4° sur papier velin, la *Henriade* et l'élite des autres Poëmes de *Voltaire*, suivis des Contes et des Satires, etc. Il seroit à desirer, pour plusieurs raisons, qu'on fit de même un choix de ceux de ses Ouvrages qui méritent d'être conservés, en écartant ceux qui n'en sont qu'une répétition, et sur-tout les productions impies ou indécentes. « Espérons, dit l'abbé *de Radonvilliers*, que bientôt une main amie, en retranchant des Ecrits publiés sous son nom tout ce qui blesse la religion, les mœurs et les lois, effacera la tache qui terniroit sa gloire. Alors, au lieu d'une collection trop volumineuse, nous aurons un Recueil d'*Œuvres choisies*, dont la sagesse pourra faire usage sans inquiétude et sans danger. On prétend que l'on n'a trouvé à Rome, dans la nouvelle invasion de cette ville par les François, qu'un seul exemplaire des Œuvres de *Voltaire*. Le marquis *de Luchet* a publié son *Histoire Littéraire*, 1781, 6 vol. in-8.° Nous avons encore sa *Vie* par l'abbé *Duvernet*, in-8°; et des *Mémoires pour servir à son Histoire, avec un grand nombre d'anecdotes et une notice critique de ses Pièces de théâtre*, Amsterdam (Caen), 1765, 2 parties in-12. C'est, selon M. *d'Aquin*, le plus curieux des recueils sur *Voltaire*. « Il y règne même assez souvent, dit-il, un ton d'impartialité qui plaît. »

VOLTERRE, (Daniel RICCIAVELLI de) peintre et sculpteur, né en 1609 à Volterre, ville de la Toscane, mourut à Rome en 1666. Il fut destiné par ses parens à la peinture. *Balthazar Peruzzi* et *Michel-Ange* lui montrèrent les secrets de leur art. Un travail long et opiniâtre acquit à *Daniel* des connoissances et de la réputation. Ce peintre fut très-employé à Rome et pour la peinture et pour la sculpture. Le cheval qui porte la statue de *Louis XIII* dans la Place Royale à Paris, fut fondu d'un seul jet par *Daniel*. Il a dessiné dans la manière de *Michel-Ange*. On a gravé sa Descente de Croix, peinte à la Trinité du Mont; c'est son chef-d'œuvre et un des plus beaux Tableaux qui soient à Rome.

VOLTERRE, (Raphaël de) *Voyez* VOLATERRAN.

VOLUMNIE, *Voy.* CORIOLAN.

VOLUMNIUS, (*Titus*) chevalier Romain, se signala par son amitié héroïque pour *Marcus Lucullus*. Le triumvir *Antoine* ayant fait mettre à mort celui-ci parce qu'il avoit suivi le parti de *Cassius* et de *Brutus*, *Volumnius* ne voulut point quitter son ami, quoiqu'il pût éviter le même sort par la fuite. Il se livra à tant de regrets et de larmes, que ses plaintes furent cause qu'on le traîna

aux pieds d'*Antoine*. « Ordonnez que je sois conduit sur-le-champ vers le corps de *Lucullus*, lui dit-il, et que j'y sois égorgé; car je ne peux pas survivre à sa mort, étant moi-même la cause de ce qu'il a pris malheureusement les armes contre vous. » Il n'eut pas de peine à obtenir cette grace de ce tyran sanguinaire. Lorsqu'il fut arrivé à la place du supplice, il baisa avec empressement la main de *Lucullus*, et appliqua sa tête qu'il ramassa par terre, sur sa poitrine, puis présenta la sienne au bourreau.

VOLUSIEN, (*Caïus Vibius Volusianus*) associé à l'empire par son père *Gallus*, fut tué par les soldats, comme nous l'avons raconté dans l'article de *Vibius Trebonianus* GALLUS : *Voy.* ce dernier mot, *et* ÉMILIEN.

VONDEL, (Juste *ou* Josse du) poëte Hollandois, né le 17 novembre 1587, de parens Anabaptistes, quitta cette secte, et mourut dans le sein de l'Église Catholique, le 5 février 1679, à 91 ans. Il dressa à Amsterdam une boutique de bas; mais il en laissa le soin à sa femme, pour ne s'occuper presque que de la poésie. La nature lui avoit donné beaucoup de talent. *Vondel* n'eut pour maître que son génie. Il avoit déja enfanté plusieurs Pièces en vers, non-seulement sans suivre aucune règle, mais même sans soupçonner qu'il y en eût d'autres que celles de la versification et de la rime. Instruit, a l'âge de 30 ans, de l'avantage qu'on peut retirer des anciens, il apprit le latin pour pouvoir les lire. Ensuite il s'adonna à la lecture des écrivains François. Les fruits de sa muse offrent dans quelques endroits tant de génie et une imagination si noble et si poétique, qu'on souffre de le voir tomber si souvent dans l'enflure et dans la bassesse. Toutes ses *Poésies* ont été imprimées en 9 vol. in-4.° Celles qui ornent le plus ce recueil, sont : I. Le *Héros de Dieu*. II. Le *Parc des Animaux*. III. La *Destruction de Jérusalem*, Tragédie. IV. La *Prise d'Amsterdam* par *Florent V* comte de Hollande. Cette pièce est dans le goût de celle de *Shakespear* : c'est une bigarrure brillante. On y voit des anges, des évêques, des abbés, des moines, des religieuses, qui disent tous de fort belles choses, mais déplacées. V. La *Magnificence de Salomon*. VI. *Palamède* ou l'*Innocence opprimée*. C'est la mort de *Barneveldt*, sous le nom de *Palamède* faussement accusé par *Ulysse*. Cette Pièce irrita le prince *Maurice* instigateur de ce meurtre. On voulut faire le procès à l'auteur; mais il en fut quitte pour une amende de 300 l. Toutes ces Tragédies pèchent, et du côté du plan et du côté des règles. L'auteur ne méritoit pas d'etre mis en parallèle avec *Sénèque* le Tragique, auquel on l'a comparé, et encore moins avec *Virgile*. VII. Des *Satires*, pleines de fiel, contre les ministres de la religion Prétendue-réformée. VIII. Un *Poëme* en faveur de l'Église Catholique, intitulé : *Les Mystères* ou *les Secrets de l'Autel*. IX. Des *Chansons*, etc. Ce poëte négligea sa fortune pour les Muses qui lui causèrent plus de chagrin que de gloire.

VOPISCUS, (*Flavius*) historien Latin, né à Syracuse, sous *Dioclétien*, se retira à Rome vers l'an 304. Il y composa l'Histoire d'*Aurélien*, de *Tacite*, de *Florien*, de *Probe*, de *Firme*, de *Carus*, de *Carin* et de *Numérien*, etc. etc. Quoique ce ne soit pas un bon auteur, il est cependant moins mauvais que tous les autres dont on a fait une compilation pour composer l'*Historiæ Augustæ Scriptores*, Leyde, 1671, 2 vol. in-8°, avec les remarques *Variorum*. Voyez l'article AVICENNE.

VORAGINE, *Voyez* JACQUES *de Voragine*, n.° XVI.

I. VORSTIUS, (Conrad) naquit à Cologne le 19 juillet 1569, d'un teinturier. Après avoir étudié dans les universités d'Allemagne et voyagé en France, il s'arrêta à Genève, où *Théodore de Bèze* lui offrit une chaire de professeur qu'il ne voulut point accepter. Il succéda en 1610 à *Arminius* professeur dans l'université de Leyde; mais les ministres Anti-Arminiens employèrent le crédit de *Jacques I* roi d'Angleterre, et demandèrent son exclusion à la république. *Vorstius* obligé de céder à leurs persécutions, se retira à Gouda ou Tergow, où il demeura depuis 1612 jusqu'en 1619, uniquement occupé de ses affaires et de ses études. Le synode de Dordrecht le déclara indigne de professer la théologie; et cet anathème prononcé par des fanatiques, engagea les états de la province à le bannir à perpétuité. Il fut obligé de se cacher comme un malfaiteur; enfin il chercha un asile dans les états du duc *de Holstein*, en 1622, où il mourut le 29 septembre de la même année. On a de lui un grand nombre d'Ouvrages, tant contre les Catholiques Romains que contre les adversaires qu'il eut dans le parti Protestant. Les plus recherchés sont celui, *De Deo*, Steinfort, 1610, in-4°, que le roi *Jacques* fit brûler par la main du bourreau; et son *Amica Collatio cum J. Piscatore*, à Gouda, 1613, in-4.° Sa conduite et quelques-uns de ses Ecrits prouvent qu'il penchoit pour le Socinianisme, et si ses adversaires n'avoient fait valoir que cette raison, on n'auroit pas pu les accuser d'injustice.

II. VORSTIUS, (Guillaume-Henri) fils du précédent, ministre des Arminiens, à Warmond dans la Hollande, composa plusieurs livres. Les plus considérables sont: I. Sa *Traduction* latine de la *Chronologie* de *David Ganz*. II. Celle du *Pirke Avoth*, du Rabbin *Eliezer*, 1644, in-4.° III. Celle du livre de *Maimonides*, *Des Fondemens de la Foi*, 1638, in-4°, avec des remarques savantes.

III. VORSTIUS, (Ælius-Everhard) né à Ruremonde en 1565, mort en 1624, à Leyde où il occupoit une chaire de professeur de médecine, laissa divers Ouvrages de littérature, de médecine et d'histoire naturelle qui furent recherchés pour leur érudition. Les principaux sont: I. Un Commentaire *De Annulorum origine*, dans un Recueil de *Gorlæus* sur cette matière, 1599, in-4.° II. Un *Voyage historique et physique de la grande Grèce, de la Japigie, Lucanie, des Brutiens et des peuples voisins*, en latin. III. *Des Poissons de la*

Hollande. IV. Des Remarques latines sur le livre *De re medicâ*, de *Celse.*

IV. VORSTIUS, (Adolphe) fils du précédent, fut aussi professeur en médecine à Leyde, où il mourut en 1663, à 66 ans. Il a donné un *Catalogue des Plantes* du Jardin Botanique de Leyde, et de celles qui naissent aux environs de cette ville. Cet Ouvrage, imprimé à Leyde, 1636, in-4°, est assez bien fait.

V. VORSTIUS, (Jean) né dans le Dithmarsen, embrassa le Calvinisme, fut bibliothécaire de l'électeur de Brandebourg, et mourut en 1676. On a de lui: I. Une *Philologie sacrée*, où il traite des *Hébraïsmes du Nouveau Testament.* II. Une Dissertation *de Synedriis Hebræorum*, Rostoch, 1658 et 1665, 2 vol. in-4.° III. Un Recueil intitulé: *Fasciculus Opusculorum historicorum et philologicorum*, Rotterdam, 1693, 8 vol. in-8.° On trouve dans cette collection les Ouvrages suivans: *De Adagiis Novi Testamenti; De voce* Sesach, *Jerem. XXV;* des *Dissertations* latines sur les 70 ans de la captivité des Hébreux, sur les 70 semaines de *Daniel*, sur la Prophétie de *Jacob*, etc. etc. Tous ces Ouvrages prouvent une grande érudition, sacrée et profane. *Vorstius* étoit très-versé dans la connoissance des langues, et surtout de l'hébreu.

VOS, (Martin de) peintre, né vers l'an 1534 à Anvers, mourut dans la même ville en 1604. C'est au soin qu'il prit à Rome de copier les magnifiques ouvrages des plus célèbres maîtres, et à la liaison qu'il fit à Venise avec *le Tintoret*, que *Vos* doit la haute réputation où il est parvenu. Il a réussi également à peindre l'histoire, le paysage et le portrait. Il avoit un génie abondant; son coloris est frais, sa touche facile; mais son dessin est froid, quoique correct et assez gracieux. On a beaucoup gravé d'après ses ouvrages.

I. VOSSIUS, (Gérard) d'une famille considérable des Pays-Bas, dont le nom est *Vos* prévôt de Tongres, habile dans le grec et le latin, demeura plusieurs années à Rome. Il profita de ce séjour pour fouiller dans les bibliothèques Italiennes; il fut le premier qui en tira et traduisit en latin plusieurs anciens monumens des Pères Grecs, entr'autres les ouvrages de *St. Grégoire Thaumaturge* et de *St. Ephrem.* Il mourut à Liége sa patrie en 1609, aimé et estimé.

II. VOSSIUS, (Gérard-Jean) parent du précédent, naquit en 1577 dans le Palatinat, auprès d'Heidelberg. Il se rendit très-habile dans les belles-lettres, dans l'histoire et dans l'antiquité sacrée et profane. Son mérite lui valut la direction du collége de Dordrecht, et il remplit cette place avec applaudissement. On lui confia ensuite la chaire d'éloquence et de chronologie à Leyde; et il la dut plutôt à sa réputation et à son mérite qu'à ses intrigues. Appelé en 1643 à Amsterdam pour y remplir une chaire de professeur en histoire, il s'y fit des admirateurs et des amis. Ses principaux ouvrages sont: I. *De origine Idololatriæ.* II. *De Historicis Græcis... De Histor. Latinis.* III. *De Poetis Græcis, De Latinis.* IV. *De Scientiis Mathema-*

ticis. V. *De quatuor Artibus popularibus*. VI. *Historia Pelagiana*. VII. *Institutiones Rhetoricæ, Grammaticæ, Poëticæ*. VIII. *Thæses Chronologicæ et Theologicæ*. IX. *Etymologicon Linguæ Latinæ*. X. *De vitiis Sermonis*, etc. Tous ces écrits ont été imprimés à Amsterdam, 1695 à 1701, six vol. in-folio. La plupart sont remplis d'un savoir profond et de remarques solides. On estime surtout ce qu'il a écrit sur l'histoire, sur l'origine de l'idolâtrie et sur les historiens Latins et Grecs. On lui reproche seulement d'avoir trop compilé et de n'avoir rien voulu sacrifier de ce qu'il avoit amassé : semblable aux gens riches, mais mauvais économes, qui avant de bâtir font de grands amas de matériaux et qui aiment mieux gâter leurs édifices que de ne pas mettre en œuvre ce qu'ils ont entassé. *Vossius* auroit pu quelquefois se prescrire une méthode plus naturelle et plus exacte, s'il n'avoit pas voulu nous dire tout ce qu'il savoit sur les sujets qu'il traitoit. Enfin il n'a pas toujours raisonné bien juste, et a pris souvent de simples probabilités pour des raisons convaincantes et solides. Il est cependant peu de livres où l'on puisse plus apprendre que dans les siens. Ce savant mourut en 1649, à 72 ans, laissant cinq fils. On trouve le caractère de *Gérard-Jean Vossius* bien peint, dans le parallèle que les journalistes de Trévoux ont fait entre lui et son fils *Isaac*. « Rien de plus opposé, disent-ils, que les caractères du père et du fils; rien de plus différent que leurs esprits. Dans le père le jugement dominoit; l'imagination dominoit dans le fils. Le père travailloit lentement; le fils travailloit facilement. Le père se méfioit des conjectures les mieux établies; le fils n'aimoit que les conjectures hardies. Le père formoit ses opinions sur ce qu'il lisoit: le fils prenoit une opinion et lisoit ensuite. Le père s'attachoit à pénétrer la pensée des auteurs qu'il citoit, à ne leur rien imposer, et les regardoit comme ses maîtres; le fils s'appliquoit à donner ses propres pensées aux auteurs qu'il citoit, et ne se piquoit pas d'une fidélité exacte en lès citant: il les regardoit comme des esclaves qu'il avoit droit de faire parler à son gré. Le père cherchoit à instruire; le fils à faire du bruit. La vérité étoit le charme du père; la nouveauté étoit le charme du fils. Dans le père on admire une érudition vaste, mais exprimée avec tant de clarté que tout s'entend, tout se retient; on admire dans le fils un tour éblouissant, des pensées singulières, une vivacité qui se soutient toujours et qui plait toujours, même dans la plus mauvaise cause. Le père a fait de bons livres; le fils a fait des livres curieux. Leurs cœurs ont été aussi différens que leurs esprits. Le père homme de probité, réglé dans ses mœurs, né par malheur dans la secte Calviniste, a eu toujours en vue la religion dans ses études; il s'est détrompé de beaucoup d'erreurs, et il a approché de la foi autant que la raison seule peut en approcher. Le fils libertin de cœur et d'esprit a regardé la religion comme la matière de ses triomphes; il ne l'a étudiée que pour en chercher le foible. (*Mém. de Trévoux*, janvier 1713.) » *Voy.* les articles suivans.

III. VOSSIUS,

III. VOSSIUS, (Denis) fils du précédent, aussi savant que son père, mort en 1633, à 22 ans, étoit un prodige d'érudition; mais son savoir lui fut funeste, car il accéléra sa mort. On a de lui de savantes *Notes* sur le livre de l'idolâtrie du rabbin *Moyse Ben-Maimon*, insérées dans l'ouvrage de son père sur la même matière.

IV. VOSSIUS, (François) frère du précédent, mourut en 1645, après avoir publié un *Poëme* sur une victoire navale remportée par l'amiral *Tromp*.

V. VOSSIUS, (Gérard) troisième fils de *Gérard-Jean*, fut l'un des plus savans critiques du 17ᵉ siècle. Il mourut en 1640. On a de lui une édition de *Velleïus Paterculus*, avec des notes, à Leyde, 1639, in-16.

VI. VOSSIUS, (Matthieu) mort en 1646, frère des précédens, a donné une bonne *Chronique de Hollande et de Zélande*, en latin, Amsterdam, 1680, in-4.°

VII. VOSSIUS, (Isaac) le dernier des enfans du célèbre *Vossius* et le premier en érudition, né à Leyde en 1618, passa en Angleterre, où il devint chanoine de Windsor. Ses ouvrages répandirent son nom par toute l'Europe. *Louis XIV* instruit de son mérite, chargea *Colbert* de lui envoyer une lettre de change comme *une marque de son estime et un gage de sa protection*. Ce qui dut le plus flatter *Vossius*, ce fut la lettre dont ce ministre accompagna ce présent. Il lui disoit que « quoique le roi ne fût pas son souverain, il vouloit néanmoins être son bienfaiteur, en considération d'un nom que son père avoit rendu illustre, et dont il conservoit la gloire. » *Vossius* se rendit sur-tout célèbre par son zèle pour le système de la chronologie des *Septante*, qu'il renouvela et qu'il soutint avec chaleur. Il devoit donner une nouvelle édition de la version de ces célèbres Interprètes; mais il en fut empêché par sa mort arrivée le 21 février 1689, dans sa 71ᵉ année. Ce savant avoit une mémoire prodigieuse; mais il manquoit de jugement. Son penchant pour le merveilleux étoit extrême. Rempli de doutes sur les objets de la révélation, il ajoutoit foi aux contes les plus ridicules des voyageurs. Il s'entêta de la prétendue antiquité de la Chine, et mit l'histoire de ce peuple au-dessus de celle des Hébreux, sans s'embarrasser des conséquences que les incrédules en tireroient, ou plutôt pour leur fournir le moyen de tirer ces dangereuses conséquences. *Charles II* roi d'Angleterre, disoit de lui : *Ce Théologien est un homme bien étonnant ! il croit à tout, excepté à la* BIBLE. « Mad. *Mazarin*, dit *des Maizeaux* dans la Vie de *Saint-Evremond*, se plaisoit beaucoup à la conversation de ce savant homme, il mangeoit souvent chez elle. Elle lui faisoit des questions sur toutes sortes de sujets. Voici quelques traits de son caractère. Il entendoit presque toutes les langues de l'Europe et n'en parloit bien aucune. Il connoissoit à fond le génie et les coutumes des anciens, et il ignoroit les manières de son siècle. Son impolitesse se répandoit jusques dans ses expressions ; il s'exprimoit dans la conversation comme il auroit fait dans un

commentaire sur *Juvenal* ou sur *Pétrone*. Il publioit des livres pour prouver que la version des Septante est divinement inspirée, et il témoignoit par ses entretiens particuliers qu'il ne croyoit point à la révélation. La manière peu édifiante dont il est mort, ne permet pas de douter de ses sentimens... Le docteur *Hascard* doyen de Windsor, l'étant allé visiter au lit de la mort avec le docteur *Wichard* un des chanoines, ne put jamais l'engager à communier, comme c'est l'usage de l'Eglise anglicane, quoiqu'il l'en pressât fortement, jusqu'à lui dire que *s'il ne le faisoit pas pour l'amour de Dieu, il le fît du moins pour l'honneur du Chapitre.* » Malheureusement pour lui l'obscénité de ses remarques sur *Catulle*, et certains traits de sa conduite donnèrent trop à connoître le principe de ses impiétés, et cela ne servit pas à accréditer sa façon de penser auprès des gens sages. On a de lui : I. Des *Notes* sur les géographes *Scylax* et *Pomponius-Mela*... *Isaac Vossius*, (dit un bon juge en cette matière, *Delisle* le géographe,) « est un de ceux qui dans ces derniers temps ont travaillé le plus utilement à la géographie ; et quoique sa prétendue réforme des longitudes ne lui ait pas fait honneur, il ne laisse pas d'y avoir d'excellentes recherches dans ses ouvrages géographiques. » II. *Commentaires* sur *Catulle*, publiés en 1684, in-4°, pleins d'expressions libres et ordurières. On prétend même qu'il y fit entrer le traité *De Prostibulis veterum* de *Beverland*, avec lequel il étoit très-lié. III. Des *Ecrits* contre *Richard Simon*. IV. *De Poëmatum cantu et viribus rythmi*, à Oxford, 1675, in-8.° V. Plusieurs *Dissertations* philosophiques et philologiques. VI. *De motu marium et ventorum*, la Haye, 1663, in-4.° VII. *De antiquâ urbis Romæ magnitudine*, dans le tome IV° du *Trésor des Antiquités Romaines* de Grævius. VIII. *De Triremium et Liburnicarum constructione*, dans la collection de *Grævius*, tom. 12. IX. *De Septuaginta interpretibus eorumque translatione et chronologiâ*, Londres, 1665, in-4.° X. *Chronologia sacra ad mentem veterum Hebræorum*, la Haye, 1661, in-4.° XI. *Dissertatio de verâ ætate mundi*, la Haye, 1659, in-4.° Il veut faire le monde plus vieux que ne le fait la chronologie ordinairement reçue. *George Hornius* et *Christian Schotanus* réfutèrent son système. XII. *De Lucis naturâ et proprietate*, Amsterdam, 1662, in-4.° XIII. *De Sibyllinis aliisque quæ Christi natalem præcessêre Oraculis*, Leyde, 1680, in-12. XIV. *Sancti Ignatii Epistolæ, item Sancti Barnabæ Apost. Epistola, græcè et latinè cum notis*, Amsterdam, 1646. XV. *Variarum observationum liber*, Londres, 1685, in-4.° Tous les ouvrages de *Vossius* depuis le n.° 9, ont été mis à l'*Index* par un décret du 2 juillet 1686. Dom *Mabillon* étant à Rome, fut invité par la congrégation de l'*Index* à donner sa résolution sur les ouvrages de *Vossius* : il la donna, et ce *Votum* que l'on trouve dans ses ouvrages posthumes, tome 2, page 59, tendoit à le décharger ; mais son sentiment ne fut point suivi, comme il est prouvé par l'*Index* de *Benoît XIV*, Rome, 1770, page 282, quoique *de Boze*, *Ruinart*, *le Thuillier*, *Clémen-*

cel, *Goujet*, *Drouet*, etc. aient avancé le contraire. *Vossius* affectoit, contre la coutume des savans, de citer fort peu, sur-tout lorsqu'il avançoit quelque nouveau paradoxe, quoique ce soit dans ces occasions qu'il faut citer ses témoins. (*Voyez* son caractère tracé dans l'article de *Gérard-Jean Vossius* son père.)

VOSTERMAN, (Lucas) graveur Hollandois, mourut à Anvers au milieu du 17e siècle. Ses *Estampes* sont très-recherchées et lui assignent un rang parmi les plus excellens artistes. Il a beaucoup contribué à faire connoître le mérite du célèbre *Rubens* et à multiplier ses belles compositions. On admire dans les ouvrages de *Vosterman*, une manière expressive et beaucoup d'intelligence. — Il ne faut pas le confondre avec *Lucas Vosterman* surnommé *le Jeune*: c'étoit le fils du précédent; mais il fut bien inférieur à son père.

VOUET, (Simon) peintre, né à Paris en 1582, mort dans la même ville vers 1649, âgé de 59 ans, n'en avoit que 14 lorsqu'on le chargea d'aller peindre une dame qui s'étoit retirée en Angleterre. A l'âge de 20 ans, il accompagna *Harlay* baron *de Sancy* ambassadeur à Constantinople. Ce peintre vit une fois le grand seigneur *Achmet I*, et cela lui suffit pour le peindre de mémoire très-ressemblant. *Vouet* passa en Italie où il demeura plusieurs années. Il y fit une étude particulière des ouvrages de *Valentin* et du *Caravage*. Plusieurs cardinaux voulurent avoir des siens et lui procurèrent la place de peintre de l'académie de Saint-Luc à Rome. Le roi *Louis XIII* qui lui avoit déjà accordé une pension, le fit revenir, le nomma son premier peintre et le logea aux galeries du Louvre. Ce prince goûtoit beaucoup de plaisir à lui voir manier le crayon lorsqu'il peignoit en pastel. Il prit même des leçons de lui, et il réussit en peu de temps à faire des portraits ressemblans. *Vouet* s'étoit fait une manière expéditive. On a lieu d'être étonné de la prodigieuse quantité d'ouvrages qu'il a laissés. Accablé de travail, il se contentoit souvent de ne faire que les dessins sur lesquels ses élèves travailloient et qu'il retouchoit ensuite : c'est pourquoi on voit plusieurs de ses tableaux peu estimés. Ce maître inventoit facilement et consultoit la nature. On remarque dans quelques-uns de ses ouvrages un pinceau frais et moëlleux; mais la trop grande activité avec laquelle il travailloit, l'a fait pour l'ordinaire tomber dans le gris. Il peut être regardé comme le fondateur de l'école Françoise. La plupart de nos meilleurs maîtres prirent de ses leçons. On compte parmi ses élèves *le Sueur*, *le Brun*, *Molle*, *Perrier*, *Mignard*, *Dorigny* le père, *Testelin*, *Dufresnoy*, et plusieurs autres. — *Saint-Aubin Vouet* étoit son frère et son disciple. Les principaux ouvrages de *Simon Vouet* sont à Paris... *Voy.* VOET.

VOUGNY, (Louis-Valentin de) conseiller-clerc au parlement de Paris sa patrie et chanoine de Notre-Dame, mort en 1754 à 49 ans, a traduit une partie du *Spaccio della Bestia* de *Jordano Bruni*, sous ce titre : *Le Ciel réformé*, 1754, in-12. La traduction ne donne pas grande

envie de recourir à l'original, quoique les curieux le recherchent.

VOUWERMANS, *Voyez* WAUWERMANS.

I. VOYER DE PAULMY, (René de) chevalier, seigneur *d'Argenson*, étoit fils de *Pierre de Voyer* chevalier, seigneur *d'Argenson*, (terre entrée dans sa maison par sa grand'mère paternelle,) gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, d'une ancienne maison originaire de Touraine. Il naquit en 1596, et alla d'abord apprendre le métier de la guerre en Hollande, alors la meilleure école militaire de l'Europe. Mais l'autorité de sa mère *Elizabeth Thérault de Chiverni* nièce du chancelier de ce nom, les conjonctures des affaires générales et des siennes, des espérances flatteuses et prochaines, lui firent quitter l'épée pour la robe. Il devint conseiller au parlement de Paris en 1619, puis maître des requêtes et intendant de plusieurs provinces. Les besoins de l'état le firent encore changer de poste; et on lui confia toujours les plus difficiles. Quand la Catalogne se donna à la France, il fut mis à la tête de cette nouvelle province, dont l'administration demandoit un mélange singulier et presque unique de hauteur et de douceur, de hardiesse et de circonspection. Dans un grand nombre de marches d'armées, de retraites, de combats, de siéges, il servit autant de sa personne et beaucoup plus de son esprit qu'un homme de guerre ordinaire. L'enchaînement des affaires l'engagea aussi dans des négociations délicates avec des puissances voisines, sur-tout avec la maison de Savoie alors divisée. Enfin après tant d'emplois et de travaux, se croyant quitte envers sa patrie, il songea à une retraite qui lui fût plus utile que tout ce qu'il avoit fait. Comme il étoit veuf il embrassa l'état ecclésiastique; mais le dessein que la cour forma de ménager la paix du Turc avec Venise, le fit nommer ambassadeur extraordinaire vers cette république. Il n'accepta cet emploi que par un motif de religion, à condition qu'il n'y seroit pas plus d'un an, et que quand il en sortiroit, son fils que l'on faisoit dès-lors conseiller d'état, lui succéderoit. A peine étoit-il arrivé à Venise le 14 juillet 1651, qu'il fut pris en disant la messe, d'une fièvre violente dont il mourut. On a de lui un *Traité de la Sagesse Chrétienne* et une traduction de l'*Imitation de J. C.*

II. VOYER DE PAULMY, (René de) fils du précédent, chevalier, seigneur *d'Argenson*, comte de Rouffiac, fut conseiller au parlement de Rouen, puis maître des requêtes, conseiller d'état ordinaire. Il succéda à son père dans la qualité d'ambassadeur qu'il remplit jusqu'en 1655, et mourut en 1700, âgé de 70 ans. Le sénat de Venise lui accorda et à ses descendans, la permission d'ajouter sur le tour de ses armes, celles de la république, avec le lion de *St. Marc* pour cimier.

III. VOYER DE PAULMY, (Marc-René de) chevalier et marquis d'*Argenson*, vicomte de Mouzé, etc., étoit fils du précédent. Il vit le jour à Venise en 1652. La république qui voulut être sa marraine, le fit chevalier

de Saint-Marc et lui donna le nom de cet apôtre. Après avoir occupé une charge de maître des requêtes, le roi lui donna celle de lieutenant général de police de Paris. Sous lui, la propreté, la tranquillité, l'abondance, la sureté de la ville furent portées au plus haut degré. Aussi *Louis XIV* se reposa-t-il entièrement de sa capitale sur ses soins; il lui auroit rendu compte d'un inconnu qui s'y seroit glissé dans les ténèbres. Pendant la cherté excessive des denrées en 1709, le magistrat sut pourvoir aux besoins du peuple et calmer ses émotions passagères. Un jour étant assiégé dans une maison à laquelle une troupe nombreuse vouloit mettre le feu, il en fit ouvrir la porte, se présenta, parla et appaisa tout. Son courage et sa présence d'esprit ne paroissoient pas moins dans les incendies. S'y trouvant toujours des premiers, il donnoit des ordres pour les secours et des exemples de bravoure qui engageoient les plus timides à braver le péril. A l'embrasement des chantiers de la porte Saint-Bernard à Paris, il falloit pour prévenir un incendie général, traverser un espace de chemin occupé par les flammes. Des détachemens du régiment des gardes hésitoient à tenter ce passage, *d'Argenson* le franchit le premier, se fit suivre, et l'embrasement cessa. Il eut une partie de ses habits brûlés et fut plus de vingt heures dans une action continuelle. Son zèle dans l'administration de la police et son dévouement aux volontés du monarque et des ministres, furent récompensés par la dignité de conseiller d'état. Il entra ensuite dans les affaires les plus importantes; et enfin au commencement de 1718, il fut fait garde des sceaux, président du conseil des finances, et en 1720 ministre d'état. Obligé de remettre les sceaux la même année, il se consola dans la retraite de la perte de ses places, en méditant en Chrétien sur le néant de la grandeur. Il mourut l'année suivante le 8 mai, membre de l'académie Françoise et de celle des Sciences, âgé de 69 ans. Ce ministre étoit un homme d'un grand courage dans les difficultés, d'une expédition prompte, d'un travail infatigable, désintéressé, ferme; mais dur, sec et despotique. Il eut trop d'espions pour la police; il fit arrêter arbitrairement trop de citoyens. Complaisant des Jésuites, persécuteur des Jansénistes, il n'aimoit ni ne haïssoit les uns ni les autres; mais il ménageoit de préférence les hommes accrédités qui pouvoient servir son ambition. Le peuple le redoutoit et ne l'appeloit que le *Damné*, le *Rhadamante*, le *Juge des Enfers*; et il en avoit un peu la figure. Considéré comme homme de société, il étoit plus aimé et plus aimable. Il avoit une gaieté naturelle, une vivacité d'esprit heureuse et féconde en traits qui seuls auroient fait une réputation à un homme oisif. Il dictoit à trois ou quatre secrétaires à la fois; et souvent chaque lettre eût mérité par sa matière d'être faite à part, et sembloit l'avoir été. « Je suis obligé de convenir, dit le marquis d'*Argenson* son fils, que ses mœurs secrètes n'étoient pas parfaitement pures, et je l'ai vu de trop près pour croire qu'il ait été dévot. Mais il faisoit respecter la décence et la religion,

et il en donnoit l'exemple en même temps qu'il en prescrivoit la loi. » Un goût particulier lui faisoit rechercher les religieuses; et l'abbaye de Tresnel, si l'on en croit les *Mémoires* de *Richelieu*, fut pendant quelque temps le centre de ses délassemens. Il ne faut pas pourtant ajouter une foi aveugle aux détails satiriques qu'on trouve à cet égard dans les Mémoires cités. Le maréchal *de Richelieu* lui attribuant sa dernière détention à la Bastille, avoit conservé dans son cœur un vif ressentiment.

IV. VOYER DE PAULMY, (Marc-Pierre) comte *d'Argenson*, fils du précédent et de *Marguerite le Fèvre de Caumartin*, naquit à Paris en 1696. Après avoir passé par différens emplois où il prouva son exactitude et son intelligence, il fut nommé lieutenant général de police et chef du conseil du duc *d'Orléans* régent. (*Voyez* II. CORBINELLI.) Les occupations de cette dernière charge l'obligèrent de se démettre de la première; et le roi en acceptant sa démission, le nomma en 1724 conseiller d'état. Le chancelier *d'Aguesseau* travailloit alors à la rédaction des ordonnances et des lois avec plusieurs magistrats distingués, au nombre desquels il admit *d'Argenson*. L'administration de la librairie lui fut confiée peu de temps après; et dans cette place il travailla en même temps à sa propre gloire et à celle des lettres. Il passa ensuite au ministère; il eut le département de la guerre et la surintendance des postes. La fameuse campagne de Bohême avoit anéanti pour ainsi dire l'armée Françoise. Le nouveau ministre remédia par ses soins et par son activité à tous les maux que les troupes avoient éprouvés. Il compléta les régimens, il en augmenta le nombre, il forma les grenadiers royaux; enfin il établit l'Ecole militaire. Disgracié en 1757 par les menées de Mad. *de Pompadour*, il donna la démission de sa place de secrétaire d'état et de la surintendance des postes. Il se retira à sa terre des Ormes, où il oublia dans le sein de la philosophie les honneurs et les dignités qu'il avoit perdus. Il y mourut en 1764. Plusieurs gens de lettres le visitèrent dans sa retraite. Il les recevoit avec l'honnêteté d'un homme du grand monde. Sans avoir une vaste littérature, il avoit l'esprit orné et une heureuse facilité de parler. Considéré comme ministre de la guerre, *Duclos* en rendant justice à ses talens, lui reproche plusieurs fautes dans les derniers temps de son ministère. « Comme il étoit, dit-il, uniquement occupé d'étendre son département, il voulut en 1757 armer toute la France sur terre et ruiner par-là le ministre de la marine. Hardi dans ses projets, timide dans les moyens d'y tendre, il veut faire son fils officier général; et n'osant le faire passer par-dessus ses anciens, il fait une multitude d'officiers généraux qui surchargent, embarrassent les armées, dévorent les provisions par le luxe, et ruinent les finances. Sans être avide d'argent pour lui-même, il a obéré l'état par les fortunes immenses qu'il a procurées dans les vivres, les hôpitaux, à mille de ses créatures, indépendamment du brigandage de sa famille. Avec beaucoup d'esprit, et le goût qu'il avoit inspiré pour lui

au roi, il auroit pu se maintenir en place. D'ailleurs, dégagé de tout principe moral, le bien et le mal lui sont indifférens; mais par foiblesse de caractère, il obéit souvent à la passion d'autrui et s'est perdu. Il a voulu concourir avec la comtesse d'*Estrades* pour détruire la marquise *de Pompadour*, à qui la comtesse devoit tout; » et l'exil fut la suite de cette intrigue. — Son frère *René-Louis* marquis D'ARGENSON ministre des affaires étrangères, étoit mort en 1756. Celui-ci étoit un bon politique et un excellent citoyen. Il avoit un esprit agréable qu'il avoit perfectionné par la lecture. Comme il avoit la sagesse de ne pas le prodiguer aux yeux de quelques courtisans, ils l'appeloient aussi sottement qu'injustement d'*Argenson la Bête*. Nous avons de lui : I. Des *Considérations sur le Gouvernement*, 1765, in-8° et in-12, qui sont d'un philosophe éclairé et d'un ministre humain. On en a publié une seconde édition plus ample en 1784. II. Les *Loisirs d'un Ministre* ou *Essais dans le goût de Montaigne*, deux brochures in-8°, 1787. Ce sont des réflexions mêlées de traits historiques et d'anecdotes, la plupart peu connues et racontées avec franchise et avec vérité.

V. VOYER, (Marc-Antoine le) marquis de *Paulmy*, neveu du garde des sceaux, naquit en 1712 à Valenciennes où son père étoit intendant. Il fut ambassadeur en Suisse, en Pologne, à Venise, et ministre d'état. Il étoit plus fait pour les sciences et les plaisirs que pour l'administration : aussi son ministère fut-il fort court. Il mourut le 13 août 1787, laissant une fille mariée au duc de Luxembourg. Les *Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque*, 65 parties in-8°, sont en partie de lui. Ce sont des extraits de plusieurs livres curieux que renfermoit sa riche bibliothèque. On y trouve des choses qu'on chercheroit vainement ailleurs; le style est quelquefois négligé, mais clair et en général assez agréable. Le marquis *de Paulmy* étoit de l'académie Françoise, de celle des Inscriptions et des Sciences; il fut associé de celles de Berlin et de Nancy. Plusieurs Romans de chevalerie, de gothiques qu'ils étoient, devinrent sous sa plume, françois, lisibles et intéressans.

VOYER, *Voy*. LIGNEROLLES.

VRAC DU BUISSON, (Jean) né à Paris en 1704, d'une famille originaire d'Alsace, étudia d'abord les mathématiques dans la vue d'entrer dans le corps du génie; mais il s'attacha ensuite à l'architecture par le conseil de *Boffrand* premier ingénieur des ponts et chaussées de France. Assuré de la capacité et des talens de son élève, cet habile maître lui confia la conduite du fameux *Puits* de Bicêtre; il fut si content de son coup d'essai, qu'il le fit nommer à la place d'inspecteur, et peu de temps après à celle d'entrepreneur des bâtimens des hôpitaux. *Vrac du Buisson* eut alors lieu de travailler d'après lui-même. Parmi les opérations de ce génie inventif, on ne doit pas oublier la *Citerne* de Port-Royal, qu'on regarde comme un chef-d'œuvre en son genre, par la facilité que l'architecte a donnée aux eaux du ciel de s'y

rendre, malgré les inégalités du terrain : secours d'autant plus important, qu'il seroit très-dispendieux de creuser des puits dans cet endroit le plus élevé de la capitale, et plus difficile encore d'en tirer de l'eau pour les besoins de cette abbaye et de ses jardins. Il se distingua sur-tout par la solidité de sa bâtisse et par son économie : deux parties essentielles dans l'architecture. La solidité de sa bâtisse se fait remarquer dans les vastes édifices ajoutés à l'Hôpital général, dans ceux des *Enfans-Trouvés*, au parvis *Notre-Dame* et au faubourg *Saint-Antoine*. Le goût pour l'économie dominoit en lui au point, qu'avant de produire au grand jour quelques-unes de ses nouvelles inventions, il en faisoit exécuter les modèles à ses frais. C'est d'après des essais ainsi répétés, qu'il fit construire dans une forme nouvelle et plus avantageuse, les *Fours* à cuire le pain des pauvres, dans la *maison de Scipion* du faubourg Saint-Marceau, et les *Moulins* de l'Hôpital général. Cet habile architecte jouissoit de la plus brillante réputation parmi les grands maîtres de l'art lorsque la mort l'enleva en 1762, après une saignée légèrement demandée.

VRÉE, *Voyez* Urée.

VRIEMOET, (*Émo-Lucius*) Protestant, né à Embden dans la Frise en 1699, fut ministre, puis professeur des langues orientales et des antiquités hébraïques à Franeker où il mourut en 1764. Ses principales productions sont : I. Un Recueil d'*Observations Philosophiques et Théologiques*, en latin, Leewarde, 1740, in-4.° II. *Arabismus exhibens Grammaticam arabicam ; accessere monumenta arabica, etc.*, Franeker, 1733, in-4.° III. *Tyrocinium Hebraïsmi*, Franeker, 1742, in-12. IV. *Athenarum Frisiacarum libri duo*, Leewarde, 1758, in-4.° C'est l'histoire de l'université de Franeker et de 136 professeurs qu'elle a eu depuis son établissement jusqu'à l'an 1758.

VRILLIÈRE, (Louis-Phelypeaux, connu d'abord sous le nom de comte de *Saint-Florentin* et depuis 1770 sous celui du duc de la) naquit en 1705; et quoiqu'il eut des talens et des lumières très-médiocres, il remplit la place de secrétaire d'état dès l'âge de 24 ans. La liste des détails qui lui étoient confiés paroissoit assez longue dans l'*Almanach Royal ;* mais au fond rien d'important ne rouloit sur lui : il signoit et expédioit d'après les ordres du ministre dominant auquel il étoit toujours assujetti. Il signa sur-tout beaucoup de lettres de cachet ; et l'humanité ainsi que la liberté, ont à cet égard des reproches graves à faire à sa mémoire. *Louis XV* attaché par habitude au comte de *Saint-Florentin*, lui donna toujours des marques de bienveillance et même d'amitié. Il le décora du titre de ministre d'état en 1751, et de celui de duc en 1770. Quand *la Vrillière* eut une main emportée à la chasse, ce prince lui écrivit une lettre affectueuse, et lui dit en le revoyant après cet accident ; *Tu n'as perdu qu'une main et tu en trouveras toujours deux en moi pour ton service.* Dans les derniers temps de son règne, où la malignité des courtisans semoit sourdement le bruit

de sa disgrace, *Louis XV* le rassura en lui disant : *Il ne faut pas que vous me quittiez ; vous avez trop besoin de moi et moi de vous.* Il n'en fut pas de même sous *Louis XVI* ; le duc *de la Vrillière* fut obligé de se démettre de ses places en 1775, et il mourut peu de temps après, le 27 février 1777, sans laisser de postérité. Dans l'éloge qu'on prononça à l'académie des Belles-Lettres dont il étoit honoraire, on fit valoir son zèle pour le progrès des arts et pour le meilleur état du jardin du roi et du collége Royal. Plusieurs gens de lettres lui durent aussi leur petite fortune ; car quoiqu'il fût prodigue distributeur d'ordres arbitraires, il étoit dans son intérieur bon, facile, et se laissoit même gouverner et subjuguer par ceux ou celles qui l'entouroient. —L'un de ses aïeux, *Louis Phelypeaux de la Vrillière*, avoit été pendant 62 ans secrétaire d'état sous *Louis XIII* et *Louis XIV*; mais il eut peu d'éclat soit à la cour, soit dans le royaume. Le fameux *Particelli d'Emery* son beau-père lui laissa une riche succession. — *Balthazar Phelypeaux* son fils conseiller-clerc au parlement, quitta l'état ecclésiastique pour avoir sa place, et mourut en 1700. On l'appeloit M. *de Châteauneuf*, mais son fils reprit le nom de *la Vrillière*, et c'est peut-être le ministre qui a signé le plus d'expéditions. Le duc d'*Orléans* qui avoit renvoyé tous les ministres de *Louis XIV*, conserva celui-là, parce qu'il crut qu'il seroit entièrement dans sa dépendance. Il mourut en 1725, et fut père du duc de *la Vrillière* qui fait le sujet de cet article.

VUILLERME - D'ALLOZ, (Thérèse) née à Saint-Claude en 1734, et morte au château de Serger près de cette ville en 1800, mérite une place dans les Annales de la vertu, pour le courage et la bienfaisance qu'elle montra lors de l'incendie de Saint-Claude arrivé le 20 juin 1799. Après ce funeste événement, elle s'empressa de donner asile dans sa maison de campagne à tous les malheureux dont l'habitation avoit été la proie des flammes. Plus occupée de leur infortune que des pertes considérables que l'incendie venoit de lui causer à elle-même, elle leur prodigua à tous des secours et des consolations. Pendant toute sa vie généreuse cette dame fut la mère des indigens, des orphelins, des vieillards délaissés. Les filles sans fortune qui ne demandoient que du travail, étoient assurées de trouver dans son industrieuse charité les ressources qui leur manquoient. Douée de la plus belle figure et d'une extrême affabilité, c'étoit la bonté sous l'extérieur des graces; et l'on peut dire avec vérité que ce que Mad. *de Miramion* étoit aux pauvres de Paris sous le règne de *Louis XIV*, Mad. *d'Alloz* l'étoit aux pauvres de Saint-Claude dans ces derniers temps. Deux de ses fils, *Félix* et *Philippe d'Alloz*, officiers au régiment d'Agénois, réunissant les talens de l'esprit à la douceur du caractère, sont morts en héros dans la guerre civile des Colonies où ils avoient été envoyés en 1791, pour faire respecter les lois et les propriétés. Leur père fut l'ami de *Voltaire* ; leur mère le fut de tous les gens de bien.

VULCAIN *ou* MULCIBER, (Mythol.) dieu du Feu, fils de *Jupiter* et de *Junon*. Comme il étoit extrêmement laid et mal fait, aussitôt qu'il fut né *Jupiter* lui donna un coup de pied et le jeta du haut en bas du ciel. *Vulcain* se cassa la jambe en tombant. Cet accident le rendit boiteux; mais il ne l'empêcha pas d'épouser *Vénus* qui ne lui fut guères fidelle. *Vulcain* fut le forgeron des dieux : il fournissoit des foudres à *Jupiter*, des armes à *Mars*, et tenoit ses forges dans les isles de Lypare, de Lemnos et au fond du Mont-Etna. Les *Cyclopes* ses forgerons qui n'avoient qu'un œil au milieu du front, travailloient continuellement sous lui. On lui donna le nom de *Mulciber*, parce qu'il amollissoit le fer dans le feu. Les *Vulcanales* étoient des fêtes en son honneur, pendant lesquelles on couroit dans les rues avec des torches allumées, et l'on faisoit dans les places publiques de grands feux où l'on jetoit des animaux vivans pour se rendre ce dieu favorable. *Voyez* MARS, VÉNUS *et* JUNON.

VULCANIUS, (Bonaventure) né à Bruges et mort en 1614, âgé de 77 ans, à Leyde où il étoit professeur de grec, fut un assez bon littérateur pour son temps. Il se laissa entraîner par les erreurs du Luthéranisme, et il employa quelquefois sa plume contre l'Église Catholique. Ses principaux ouvrages sont : I. Une Version médiocre de *Callimaque*, de *Moschus* et de *Bion*, in-12. II. Une bonne édition d'*Arrien*, qui a été ensuite corrigée et augmentée par *Nicolas Blanchard*; c'est celle qui est connue sous le nom de *Variorum*. III. Une édition d'*Agathias* le Scolastique, sur le règne et la vie de *Justinien*, avec un bon Commentaire : elle a été imprimée au Louvre en 1660, in-fol.

VULSON, (Marc de) sieur *de la Colombière*, de la religion Prétendue-Réformée et gentilhomme de la chambre du roi, mourut en 1658. Ayant un jour surpris sa femme en adultère, il la tua elle et son galant, puis il vint en poste à Paris solliciter sa grace qu'il obtint. Cet événement arriva à Grenoble en 1618. Depuis on menaçoit dans cette ville les femmes coquettes de la *Vulsonade*. Ses ouvrages sont : I. *La Science héroïque, traitant de la Noblesse, de l'origine des Armes*, etc., in-fol., Paris, chez *Cramoisy*, 1644. Cet ouvrage fut augmenté et réimprimé dans la même ville en 1669. C'est la plus belle et la meilleure édition de ce livre, l'un des plus savans que nous ayons pour la science du blason. II. *Recueil de plusieurs pièces et figures d'Armoiries*, in-fol., Paris, 1689. III. *Le Théâtre d'honneur et de Cavalerie* ou *le Miroir historique de la Noblesse, contenant les combats, les triomphes, les tournois, les joûtes, les armes, les carrousels, les courses de bagues, les gages des batailles, les cartels, les duels, les dégradations de Noblesse*, etc., Paris, 1648, 2 vol. in-fol. : ouvrage curieux et très-utile pour connoître le cérémonial de l'ancienne chevalerie et pour l'intelligence de nos vieux Romans.

VULTURNE, (Mythol.) Vent qu'on croit être le même qu'*Eurus*. — C'étoit aussi le nom d'un Dieu adoré à Rome, en l'honneur duquel il y avoit des fêtes nommées *Vulturnales*.

W

WACE *ou* WAICE, (Robert) poëte François, de l'isle de Jersey, fut clerc de la chapelle d'*Henri II* roi d'Angleterre, et chanoine de Baïeux. Il vivoit vers le milieu du 12[e] siècle. Il est auteur du roman de *Rhou et des Ducs de Normandie*, écrit en vers françois. Ce livre est utile pour connoître les usages, la propriété et la signification de beaucoup de termes, enfin pour certains faits historiques de son temps. Il est manuscrit dans la bibliothèque du roi de France, sous le titre ci-dessus désigné; et dans celle du roi de la Grande-Bretagne, sous le titre de *Roman des Rois d'Angleterre*. (Voyez *Bibliotheca Bibliothec. Mss.* de Dom *de Montfaucon*, tome 1. pag. 627.)

WACHTER, (N.) savant antiquaire Allemand, a publié un *Glossaire* de sa langue dans le moyen âge; ouvrage estimé. L'auteur est mort au commencement du 18[e] siècle.

I. WADING, (Pierre) naquit à Waterford en Irlande, l'an 1586, et se fit Jésuite à Tournai en 1601. Il enseigna la théologie, partie à Prague, partie à Louvain pendant 16 ans, et fut chancelier des universités de Prague et de Gratz en Stirie. Il vécut long-temps en Bohême et dans d'autres lieux des pays héréditaires de l'empereur; et par-tout son savoir et sa piété lui attirèrent une vénération singulière. Il mourut à Gratz en 1644, laissant divers ouvrages en latin.

II. WADING, (Luc de) Cordelier Irlandois, se fixa à Rome, s'y fit estimer par sa probité, et mourut dans cette ville vers l'an 1655. Il est auteur : I. Des *Annales* de son ordre, dont la meilleure édition est celle de Rome, 1731 et années suivantes, en 17 vol. in-fol. II. De la *Bibliothèque des Ecrivains qui ont été Cordeliers*, 1650, in-fol., parmi lesquels on en trouve plusieurs qui n'ont pas porté l'habit de Saint-François. Cet ouvrage est cependant utile, ainsi que ses *Annales*, quoiqu'on reproche quelques fautes à l'auteur. L'enthousiasme pour son ordre lui a fait répéter plusieurs fables dignes des siècles d'ignorance. Il avoit plus de piété que de critique. Le Père *Castel* Récollet a donné un assez bon abrégé des *Annales*, en 4 vol. Le P. *François Harold* Cordelier, avoit déjà donné une continuation et un abrégé de cet ouvrage, en deux vol. in-fol. Le même écrivain a continué et corrigé la *Bibliothèque* de *Wading*.

WAERBEK, *Voyez* PERKINS.

WAESBRUCK, *Voy.* WANBROUK.

WAFFER, (Lionell) chirurgien de Londres, fit diverses courses en Amérique avec les armateurs *Koock* et *Linck*; ensuite

avec *Dampierre*, enfin avec *Davis* qui exerçoit la piraterie dans la mer du Sud ; il retourna en 1690 en Angleterre. Son Voyage imprimé à Londres en 1699, fut traduit en françois par M. *de Montirat*, Paris, 1706, in-12. Il passe pour exact.

WAGENSEIL, (Jean-Christophe) né à Nuremberg le 26 novembre 1633, fut choisi pour gouverneur de quelques gentilshommes. Il voyagea avec eux en France, en Espagne, dans les Pays-Bas, en Angleterre et en Allemagne, et part-tout il se fit des amis zélés. *Louis XIV* lui donna en diverses occasions des marques de son estime, et lui fit trois présens considérables. De retour en Allemagne, il devint professeur en histoire, en droit et en langues orientales à Altorf, et bibliothécaire de l'université de cette ville. On a sa *Vie*, imprimée à Nuremberg, 1719, in-4.° Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Traité* plein de recherches : *De Urbe Noribergâ*, in-4.° II. *Pera Librorum juvenilium*, in-12 : c'est un cours d'étude pour les enfans. II. *Tela ignea Satanæ*, Amsterdam, 1681, en 2 vol. in-4.° C'est un recueil des ouvrages des Juifs contre le Christianisme, avec la réfutation ; il est curieux et utile. Ce savant mourut le 9 octobre 1705, à 72 ans.

WAGNER, (Jean-Jacques) médecin Suisse, né en 1641, fut bibliothécaire de la ville de Zurich, et membre de l'académie des *Curieux de la Nature*, à laquelle il communiqua beaucoup de Mémoires. Il mourut en 1695, après avoir publié *Historia Naturalis Helvetiæ curiosa*, Zurich, 1680, in-12. *Ray* en a profité dans quelques-uns de ses Écrits.

WAGSTAFF, (Thomas) chancelier de l'Église cathédrale de Lichtfield, et habile médecin Anglois, né en 1645, mort en 1712, devint suffragant d'Ipswich. On a de lui plusieurs Ouvrages estimés des Anglois.

WAICE, *Voyez* WACE.

WAILLY, (Noël-François de) né à Amiens, membre de l'Institut national, s'attacha à l'étude de la grammaire Françoise et en approfondit les principes. Son opinion est devenue souvent une autorité en cette partie. On lui doit : I. Une *Grammaire* qui parut pour la première fois en 1754 in-12, et qui a été souvent réimprimée. Il en publia ensuite l'*Abrégé*. II. *Principes* de la langue latine, mis dans un ordre plus clair, in-12. Cet écrit a obtenu de même plusieurs éditions. III. De l'*Orthographe* ou moyens simples et raisonnés de diminuer ses imperfections dans la langue Françoise, 1775, in-12. IV. On lui doit la traduction des *Commentaires* de *César*, et des *Oraisons* choisies de *Cicéron*, 1778, 4 vol. in-12. Il a publié encore de nouvelles éditions du Dictionnaire de la langue Françoise de *Richelet* et l'Art de peindre à l'esprit, de *Sensaric*. *Wailly* est mort à Paris dans le cours de l'an 1801. C'étoit un homme grave et froid, et par-là même propre aux discussions grammaticales. Son esprit avoit de la netteté, et son style le même caractère. Tous ses ouvrages sont faits avec soin. On eût dû peut-être adopter quelques-unes de ses idées sur la

réforme de l'orthographe; car le temps seul peut amener un changement total en ce genre. *Wailly* étoit estimable comme citoyen, comme époux, comme père. Il étoit attaché à tous ses devoirs et les remplissoit avec exactitude.

WAKE, (Guillaume) archevêque de Cantorbery, né en 1657, et mort à Lambeth en 1737, à 80 ans, est connu par divers *Sermons*, par plusieurs *Ecrits* de controverse contre *Bossuet*, et par *l'état de l'Eglise et du clergé d'Angleterre*, 1703, in-folio. Cet auteur avoit du savoir et du zèle pour sa communion.

WALÆUS, (Antoine) né à Gand le 3 octobre 1573, d'une famille illustre dans la magistrature, mort le 6 juillet 1639, parcourut les principales villes de France, de Suisse et d'Allemagne. De retour en Hollande, il y fut pasteur en divers lieux. Il se déclara en faveur des *Contre-Remontrans* et obtint une chaire de professeur de théologie à Leyde. On a de lui plusieurs Ouvrages de théologie et de controverse. C'est lui qui a fait la plus grande partie de la *Traduction* flamande de la *Bible* qui fut entreprise par ordre des États et qui parut pour la première fois en 1637. Presque tout le Nouveau Testament est de la traduction de *Walæus*. On a encore de lui : *Compendium Ethicæ Aristotelicæ*, Leyde, 1636, in-12.

WALDECK, (Christian-Auguste, prince de) général Autrichien, commanda en 1789 une division de l'armée Impériale contre les Turcs, et fut employé ensuite en 1792 contre les François. Sous les murs de Thionville, il eut un bras emporté. Bientôt après il passa le Rhin, vis-à-vis Seltz, et s'empara avec *Wurmser* des lignes de Weissembourg. *Waldeck* prit ensuite le camp de Benhein et Fort-Louis; se rendit dans les Pays-Pays où il servit avec gloire; passa en 1796 dans la Bohême pour y commander les milices, et en 1797 en Portugal où la reine le mit à la tête de ses armées. Il est mort en 1798, à l'âge de 54 ans, avec la réputation d'un général brave, prudent et éclairé.

WALDEMAR, (Marguerite de) *Voyez* MARGUERITE, n.° II.

WALDENSIS, (Thomas) *Voyez* NETTER.

WALEF, (Blaise-Henri de Corte, baron de) lieutenant général au service d'Angleterre en 1714, et quelque temps après colonel des Dragons en Hollande, né probablement à Liége en 1652, comme il l'insinue dans un de ses Ouvrages, et mort dans cette ville le 22 juillet 1734, avoit de grandes dispositions pour la poésie; mais il manquoit d'un ami ou d'un maître rigide, pour régler les écarts d'une imagination féconde et presque toujours gigantesque. Il voulut embrasser tous les genres de poésie, et ne réussit dans aucun; on trouve cependant dans ses Ouvrages de très-beaux vers; mais il ne se soutient pas, et la seule de ses poésies qu'on puisse lire entièrement, est une satire contre sa femme; encore faut-il la lire dans le recueil de ses *Œuvres choisies* : l'éditeur de ce recueil

en a élagué quantité de vers qui le déparoient. Le baron *de Walef* savoit presque toutes les langues vivantes : le latin, le grec ne lui étoient pas même inconnus. Il avoit voyagé dans presque toute l'Europe. Ses Ouvrages ont été imprimés à Liége en 1731, en 5 vol. in-8°; édition très-fautive. A ces cinq volumes il faut en ajouter deux autres in-8°, imprimés quelque temps auparavant : ces deux volumes contiennent les Poëmes des *Titans* et des *Gémeaux*. On a encore de lui un recueil de Satires qu'il fit imprimer séparément à Cologne, sous ce titre bizarre : *Catholicon de la Basse-Germanie.* M. *de Villensagne* chanoine a donné au public ses *Œuvres choisies*, avec un abrégé de la *Vie* de l'auteur, Liége, 1779, in-12.

WALEMBOURG, WALEMBURCH *ou* WALLEMBOURG, (les Frères *Adrien* et *Pierre de*) naquirent à Rotterdam de parens Catholiques. Après avoir pris des degrés à Paris, ils se rendirent à Dusseldorp, où ils s'appliquèrent avec ardeur à l'étude des controverses. Leur mérite les fit appeler à Cologne. *Adrien* l'aîné des deux, fut nommé chanoine de l'Église métropolitaine, puis sacré évêque d'Andrinople pour être suffragant de Cologne. A l'égard de *Pierre*, après avoir été le compagnon inséparable de son frère *Adrien*, il le quitta pour aller à Maïence où il fut fait chanoine et doyen de Saint-Pierre, et suffragant de cette ville sous le titre d'*Evêque de Mysie.* Mais dans la suite les infirmités de son frère l'obligèrent de retourner à Cologne et d'y exercer les fonctions de suffragant à sa place. *Adrien* mourut à Cologne le 11 septembre 1669, après avoir mis en ordre le premier volume de leur important Ouvrage. *Pierre* en acheva l'édition qui parut à Cologne en 1670, en deux volumes in-folio. Il se disposoit à donner au public cinq autres *Traités* importans lorsqu'il mourut le 21 décembre 1675. Ces deux frères, également illustres par leur piété exemplaire, par leur savoir et par leur union, fondèrent six bourses à Cologne pour de jeunes Hollandois qu'on jugeroit capables de faire des études solides. *Les deux volumes de leurs controverses sont dignes*, dit Arnauld, *d'être entre les mains de tous ceux qui étudient la théologie.* Cet Ouvrage est peu commun, sur-tout avec la *Regula Fidei* qui doit se trouver à la fin du second volume et qui y manque quelquefois. On en a un excellent *Abrégé* fait par eux-mêmes, imprimé à Cologne en 1682, in-12, et réimprimé en 1768.

WALHORN, *Voyez* I. DECKER.

WALIGFORD, (Richard) abbé de Saint-Alban en Angleterre, florissoit l'an 1326. Quelques auteurs le croient l'inventeur des horloges à roues. D'autres attribuent cette invention à *Pacificus* archidiacre de Vérone vers l'an 840 ; mais ce n'est que depuis *Waligford* que cette ingénieuse machine commença à être généralement connue.

WALLACE *ou* VALLEYS, (Guillaume) seigneur Écossois, d'une famille ancienne, mais

pauvre, étoit également distingué par son courage et par sa force gigantesque. Il s'en servit pour délivrer sa patrie de la tyrannie d'*Edouard Ier* qui vouloit la tenir sous le joug. Il rassembla en 1298 les vagabonds, les fugitifs. S'étant mis à la tête d'une petite armée, il défit 40 mille Anglois, commandés par le comte *Warren Gressingha* trésorier et déprédateur de l'Écosse, lequel fut tué dans cette action, et écorché par les Écossois qui firent de sa peau des selles et des ceintures. *Wallace* révéré comme le sauveur de la nation, fut nommé régent du royaume pendant la captivité du roi *Jean Balliol* qui avoit usurpé la couronne d'Écosse par le secours *d'Edouard I.* Il pénétra hardiment en Angleterre, porta le fer et le feu jusqu'au voisinage de Durham, et revint chargé de gloire et de dépouilles. *Edouard* qui étoit alors en Flandre, revint promptement en Angleterre, marcha contre les Écossois à la tête d'une puissante armée qui défit celle de *Wallace*. Le héros vaincu se retira avec les débris de ses troupes derrière les marais du Nord, où il n'étoit pas possible de le poursuivre. La jalousie des seigneurs Écossois fut une des principales causes de sa défaite. *Wallace* indigné de leur ingratitude, se démit de la régence et vécut en simple particulier. Cependant l'amour de la liberté tenoit toujours les Écossois en armes, et *Edouard Ier* lui attribuoit tous leurs projets. Il aposta des traîtres qui lui livrèrent *Wallace* en 1303. Ce brave homme fut exécuté comme coupable de haute trahison, et les quatre quartiers de son corps furent exposés dans quatre des principales villes d'Angleterre.

WALLAFRID-STRABON, Bénédictin du IXe siècle, fut élevé dans le monastère de Fulde, sous la discipline *d'Hincmar*. Il devint ensuite abbé de Richenoue dans le diocèse de Constance. Sa piété exemplaire et son savoir profond lui concilièrent l'estime générale. Les principaux Ouvrages qui nous restent de lui, sont : I. *De Officiis divinis, seu De exordiis et incrementis rerum Ecclesiasticarum*. On le trouve dans la *Bibliothèque des Pères* et autres recueils. II. *Poëmata*, dans le *Canisius* de *Basnage ;* imprimés séparément en 1604, in-4.° Ce recueil comprend : 1.° Un long *Poëme* à la louange du martyr *St. Mammès*. 2.° Un autre *Poëme* de neuf cents vers, intitulé la *Vision*. L'auteur le composa à l'âge de 18 ans, et il y attaque souvent la mémoire de *Charlemagne*. 3.° Douze hymnes en l'honneur des Apôtres; *Basnage* a eu tort de les attribuer à *Fortunat*. 4.° Enfin, un *Poëme* qui a pour titre : *Hortulus* ou le petit *Jardin*. C'est le chef-d'ouvre du poëte. Il y traite de la culture des plantes et des fleurs. De l'élégance, des images gracieuses distinguent cet opuscule qui mériteroit d'être plus connu. III. *Glossa ordinaria in sacram Scripturam*, Paris, 1590, 7 volumes in-folio, Anvers, 1634, 6 vol. in-folio. Ces Ouvrages sont fort utiles, du moins le premier, pour connoître l'ancienne discipline de l'Église. On lui doit encore une *Histoire* du monastère de Fulde, un *Commentaire* des pseaumes que *Bernard Pez* a recueilli dans son quatrième

tome, un *Sermon* sur le renversement de Jérusalem, et les *Vies* de *St. Gal* et de *St. Othmar* qui font partie du recueil de *Goldast*. Il mourut vers l'an 849, à Paris où *Louis* roi de Germanie l'avoit envoyé en qualité d'ambassadeur auprès de *Charles le Chauve*.

WALLER, (Edmond) naquit en 1605 à Coleshill, province de Hereford, d'une famille riche qui lui laissa 60.000 livres de rente. Il fut élevé à Cambridge, et fit paroitre de bonne heure beaucoup de goût pour les bons écrivains d'Athènes et de Rome. Les talens que la nature lui avoit donnés pour la poésie, l'ayant fait connoitre à la cour, *Charles Ier* lui fit un accueil favorable. Il s'attacha à ce prince et entra en 1643 dans le dessein de réduire la ville et la tour de Londres en son pouvoir ; mais ce dessein ayant été découvert, il fut mis en prison et condamné à une grosse amende. Dès qu'il eut obtenu sa liberté, il passa en France, où dans le sein des Muses et loin des orages, il coula des jours heureux pendant plusieurs années. De retour en Angleterre, il flatta le protecteur et en fut très-bien accueilli. *Charles II* ne lui marqua pas moins de considération. *Saint-Evremont*, la duchesse *de Mazarin*, et ce que la cour avoit alors de plus poli et de plus ingénieux, se firent un plaisir d'être liés avec lui. Cet *Anacréon* de l'Angleterre mourut en 1687, avec une grande réputation de probité. Mais s'il avoit des sentimens d'honneur, il n'avoit pas l'ame forte ; dans le parlement, il s'embarrassoit fort peu du tour que prenoient les affaires, pourvu qu'elles lui donnassent l'occasion de dire de jolies choses ; il changeoit de façon de penser selon les temps et les circonstances. Il est peu de poëtes qui aient autant flatté leurs souverains. Ce défaut est d'autant plus remarquable en lui, qu'il n'en est peut-être point qui aient vécu sous tant de princes différens. Dans ses Ouvrages, *Jacques Ier* est le plus grand des rois ; *Charles Ier* son fils lui succède à peine qu'il l'efface ; *Cromwel* est encore plus grand qu'aucun d'eux. *Charles II* est-il rétabli sur le trône ? il éclipse le protecteur, et est lui-même éclipsé par *Jacques II* son frère. *Waller* avoit fait un éloge funèbre de *Cromwel*, qui, avec ses défauts passe pour un chef-d'œuvre. *Charles II*, qu'il avoit loué dans une pièce faite exprès, lui reprocha qu'il avoit mieux fait pour *Cromwel*. *Waller* répondit : *Sire, nous autres Poëtes, nous réussissons mieux dans les fictions que dans les vérités...* Quelquefois cependant il disoit librement son sentiment à *Jacques II*. Ayant appelé devant ce prince *Elizabeth*, *la plus illustre reine du monde*, le roi lui dit : *Je suis surpris que vous pensiez ainsi ; j'avoue pourtant qu'elle avoit de bons conseillers.* Mais, Sire, répondit Waller, *Votre Majesté a-t-elle jamais connu un fou qui ait choisi des conseillers sages.* Les Ouvrages de *Waller* ne roulent presque que sur l'amour et le plaisir. Il fit cependant, sur la fin de sa vie qui fut très-longue, un *Poëme sur l'Amour divin*, en six chants, et quelques autres poésies pieuses. Au milieu même de la cour libertine de *Charles II*, il s'éleva avec

force

force contre le duc *de Buckingham* qui prêchoit l'athéisme : *Milord*, lui dit-il un jour, *je suis beaucoup plus âgé que vous, et je crois avoir entendu plus d'argumens en faveur de l'athéisme que vous ; mais j'ai vécu assez long-temps pour reconnoître qu'ils ne signifient rien, et j'espère qu'il en arrivera autant à Votre Grandeur.* Il n'a écrit qu'en anglois, il eut à peu près à Londres la même réputation que *Voiture* eut à Paris ; et il la méritoit mieux, mais il n'étoit pas encore parfait. Ses Ouvrages galans respirent les graces, mais la négligence les fait languir, et souvent des pensées fausses les défigurent. On avoue cependant que c'est le premier des poëtes Anglois qui ait consulté l'harmonie dans l'arrangement des mots, et la raison dans le choix des idées. Il laissa quatre garçons et trois filles. Ses *Poésies* ont été recueillies en 1730, in-12.

WALLERIUS, (N.) professeur de chimie à Upsal, mort chevalier de l'ordre de Vasa après l'année 1779, dans un âge avancé, est auteur d'une *Minéralogie*, traduite en françois en 2 vol. in-8°, qui est estimée.

WALLEYS, *Voyez* WALLACE.

WALLIS, (Jean) né en 1616 à Ashford dans la province de Kent, fut d'abord ministre de l'église Saint-Martin, puis d'une autre église à Londres. Son talent pour les mathématiques lui procura en 1649, la chaire de professeur en géométrie à Oxford, et huit ans après la charge de garde des archives. Il fut l'un des premiers membres de la Société royale de Londres, à l'établissement de laquelle il contribua beaucoup. Il résolut les problèmes proposés par *Pascal* sur la cycloïde ; et s'il n'eut pas les 40 pistoles que ce célèbre mathématicien avoit promises à celui qui les résoudroit, ce fut parce qu'il ne s'assujettit pas dans l'envoi de sa solution aux conditions prescrites. Il se signala par d'autres découvertes : il détermina la vîtesse que reçoivent les corps par le choc ; il détermina encore le centre d'oscillation ; il donna une méthode d'approximation, et passant à des connoissances encore plus relatives à l'homme, il apprit à parler à plusieurs sourds et muets. *Wallis* s'appliqua aussi à l'art de déchiffrer les lettres écrites en chiffres, pour lequel il avoit un talent particulier. L'électeur de Brandebourg auquel il avoit été utile dans cet art de déchiffrer, lui envoya par reconnoissance en 1693, une chaîne d'or avec une médaille. Cet illustre mathématicien mourut à Oxford le 28 octobre 1703, à 87 ans. Il étoit petit, mais bien fait, et d'un caractère vif et enjoué. Il jouit pendant sa longue vie d'une santé vigoureuse et d'un esprit ferme que rien ne troubloit. Ses Ouvrages ont été recueillis à Oxford, 1695 à 1699, en 3 vol. in-folio. Les principaux sont : I. *Arithmetica*. II. *De Sectionibus conicis*. III. *Arithmetica Infinitorum*. Cette production ingénieuse a conduit aux plus belles découvertes de géométrie. IV. Plusieurs *Traités de Théologie* ; les plus foibles de ses écrits. V. Des éditions d'*Archimède*, de l'*Harmonie* de *Ptolomée*, du *Traité* de la distance

du soleil et de la lune, par *Aristarque* de Samos; des *Commentaires* de *Porphyre* sur l'harmonie, etc. VI. Une *Grammaire* angloise. VII. Divers *Ecrits* contre *Hobbes*. Ce savant embrassa trop d'objets, et il n'eut une réputation justement méritée que dans les mathématiques.

WALLIUS, (Jacques) Jésuite Flamand, né à Courtrai en 1599, mort vers l'an 1680, se distingua par ses poésies latines. On y remarque beaucoup de facilité, un style pur et élégant, des pensées nobles et bien exprimées. On a recueilli ses Ouvrages en un volume in-12. Il a composé des *Pièces* héroïques; des *Paraphrases* en vers hexamètres sur *Horace*; des *Elégies*; des *Odes*, etc.

WALPOLE, (Robert) connu sous le nom de *Comte d'Orford* et pair de la Grande-Bretagne, ministre principal d'Angleterre sous les rois *George I* et *George II*, étoit né à Houghton en Norfolck en 1674. Forcé au commencement de la guerre de 1741 de se démettre de ses emplois parce qu'il avoit été pacifique, il mourut en mars 1745, à 61 ans. Ses plus grands ennemis convenoient que jamais ministre n'avoit mieux remué ces grandes compagnies de commerce qui font la base du crédit des Anglois, ni mieux ménagé les parlemens. Mais ses plus grands amis étoient forcés d'avouer, que personne avant lui ne s'étoit plus servi de l'argent de la nation pour gouverner le parlement. Il ne s'en cachoit pas, et on lui a entendu dire : *Il y a une drogue avec laquelle on adoucit toutes les mauvaises humeurs; elle ne se vend ici que dans ma boutique.* Ces paroles qui ne sont ni d'un esprit ni d'un style élevés, exprimoient son caractère. Il se servit souvent de petites ruses qui ne laissèrent pas d'avoir leur effet. Dans un moment où il s'agissoit de faire passer un Bill important, il s'avisa du stratagême suivant pour engager les évêques à lui être favorable. Il va trouver l'archevêque de Cantorbery et le prie de feindre une maladie sérieuse. Le prélat se prête à cette idée. Le bruit de sa mort prochaine et inévitable se répand. Les yeux de tous les évêques se fixent sur le riche siége qui va être vacant : c'est à qui fera mieux sa cour pour l'obtenir. Le Bill passe à la pluralité des voix. L'archevêque ressuscite, et le rusé *Walpole* rit de ses dupes. Ce ministre éprouva néanmoins que dans les temps même les plus corrompus, il est des ames fortes qui, au milieu d'une ville riche, savent résister à la tentation perpétuelle des superfluités. La cour avoit intérêt d'attirer dans son parti un seigneur Anglois distingué par ses vertus et ses lumières. *Walpole* alla le trouver : *Je viens*, lui dit-il, *de la part du Roi, vous assurer de sa protection, vous marquer le regret qu'il a de n'avoir encore rien fait pour vous, et vous offrir un emploi plus convenable à votre mérite.* — *Milord*, lui répliqua le seigneur Anglois, *avant de répondre à vos offres, permettez-moi de faire apporter mon souper devant vous.* On lui sert au même instant un hachis fait d'un reste de gigot dont il avoit dîné. Se tournant alors vers le ministre : *Milord*, ajouta-t-il, *pensez-vous qu'un homme qui*

se contente d'un pareil repas, soit un homme que la Cour puisse aisément gagner? Dites au Roi ce que vous avez vu; c'est la seule réponse que j'aie à vous faire. La guerre n'avoit jamais été du goût de ce ministre; il avoit toujours pensé qu'elle seroit l'écueil de sa fortune. *Je réponds*, disoit-il, *de gouverner un Parlement en temps de paix; je n'en réponds pas en temps de guerre.* Le cardinal *de Fleury* avoit souvent profité de cette crainte, et conservé la supériorité dans les négociations: c'étoit ce que le parti ennemi de *Robert Walpole* lui reprochoit. On ne cessoit encore de se plaindre des délais qu'il avoit mis à déclarer la guerre à l'Espagne. Le ministre *Walpole* qui s'étoit soutenu 20 ans contre tant d'ennemis; vit qu'il étoit temps de céder. Le roi le fit Pair de la Grande-Bretagne sous le nom de *Comte d'Orford*, et trois jours après il se démit de tous ses emplois. On le poursuivit alors juridiquement. On lui demanda compte d'environ trente millions de nos livres, dépensés pendant dix ans pour le service secret, parmi lesquels on comptoit 1200 mille francs donnés aux écrivains des Gazettes, ou à ceux qui avoient employé leur plume en faveur du ministre. Le roi outragé par cette accusation, l'éluda en prorogeant le parlement, c'est-à-dire en suspendant ses séances. *Walpole*, à l'abri de l'orage, passa ses derniers jours dans une retraite honorable, et emporta les regrets de ses amis. Ce ministre gouverna pendant 20 ans l'Angleterre avec un pouvoir très-absolu, mais dont il usa avec modération. Il connut mieux que personne le grand art de diviser et de corrompre. On disoit un jour devant lui que toutes les voix du parlement étoient vénales: *Je le sais bien*, répondit-il, *j'en ai même le tarif.* On a publié depuis peu l'*Histoire* de son ministère. On connoitroit mal le caractère de *Walpole*, si on ne le jugeoit que par cette histoire. On trouve dans les Essais de *Hume* un portrait de ce ministre, plein d'impartialité et de finesse. *Voyez* les articles de BENOIT XIV, n.° XVII; GEORGES, n.° VI, *et* NEUHOFF.

WALSH, (Guillaume) poëte Anglois, mort âgé de 49 ans, en 1708, apprit au célèbre *Pope* l'art de la versification. On remarque dans ses Ouvrages beaucoup d'exactitude, jointe à un air libre et négligé qui donne à sa poésie une grace et une douceur singulières. C'est le jugement qu'en porte l'abbé *du Resnel* dans ses notes sur le poëme de l'*Essai sur la Critique* par *Pope*. Nous avons deux *Odes* de *Walsh* traduites en françois, par M. l'abbé *Yart* dans son *Idée de la Poésie Angloise*, Paris, 1749, 8 vol. in-12; et un Dialogue ingénieux et philosophique, intitulé: l'*Hôpital des Fous*, traduit également en françois, 1764, in-8.° On a une édition de ses *Œuvres*, 1749, in-12, petit format. Il y a eu un fameux Socinien Anglois, du parti des *Wighs*, qui portoit le même nom.

I. WALSINGHAM, (Jean) théologien Anglois, mort à Avignon en 1330, entra dans l'ordre des Carmes, après avoir professé en Sorbonne. On a de lui un Traité en latin *De la Puissance*

Ecclésiastique contre **Ockham.** Ce fut par l'ordre de ***Jean XXII*** qu'il le composa.

II. WALSINGHAM, (Thomas) Bénédictin Anglois du monastère de St.-Alban vers 1440, fut historiographe du roi. On a de lui l'*Histoire de Henri VI*, et d'autres ouvrages historiques dans lesquels on voit qu'il avoit recherché avec soin les antiquités de son pays. On les trouve dans le Recueil des Historiens Anglois de *Savill*, et séparément, Londres, 1574, in-folio.

III. WALSINGHAM, (François) d'une ancienne famille d'Angleterre, ajouta aux connoissances qu'on puise dans les colléges, celles qu'on acquiert par les voyages. La reine *Elizabeth* l'envoya deux fois en France en qualité d'ambassadeur. Il eut la douleur d'être témoin dans son premier voyage du massacre de la Saint-Barthélemi, et manqua lui-même de s'y trouver enveloppé. Il s'acquitta si bien de sa double ambassade, que la reine le fit secrétaire d'état. *Walsingham* servit beaucoup à affermir cette princesse sur le trône, par ses intelligences dans les cours étrangères. Il l'avertit de l'entreprise des Espagnols, deux ans avant qu'elle éclatât. Il trouva moyen de tirer du cabinet du pape la copie de la lettre par laquelle *Philippe II* roi d'Espagne lui confioit le secret de ce fameux dessein. C'étoit en un mot, dit un auteur, le cardinal *de Richelieu* de la reine *Elizabeth.* Il entretint jusqu'à 53 agens et 18 espions dans les cours étrangères; il en fut toujours servi exactement et avec fidélité. Mais, avec de si grandes qualités, il eut le malheur d'être opposé aux Catholiques et de jeter en Angleterre les fondemens du gouvernement Protestant. Il eut aussi beaucoup de part aux guerres des Pays-Bas, et fit par ce moyen une grande diversion des forces des Espagnols. Ses services ne purent empêcher sa chûte; il fut disgracié et obligé de se retirer. Lorsqu'il mourut en 1590, il étoit réduit à une telle pauvreté qu'à sa bibliothèque près, à peine se trouva-t-il de quoi faire ses funérailles. Ce ministre étoit pour la politique ce que *Cecil* étoit pour l'Histoire. Le principal de ses Ouvrages a été traduit en françois sous le titre de *Mémoires et Instructions pour les Ambassadeurs*, 4 vol. in-12, à Amsterdam, en 1725. Le traducteur *Bonlesteis de la Contie* en fait un grand éloge, et les place avec raison à côté des Lettres du cardinal d'*Ossat.* On a traduit aussi ses *Maximes politiques* ou le *Secret des Cours*, Lyon, 1695, in-12. Ce Secret des Cours n'en est plus un aujourd'hui, et son livre est du nombre de ceux que le temps a rendus inutiles.

WALSTEIN, (Albert) baron de Bohême, duc de Fridland, naquit en 1584 d'une ancienne maison. Son aversion pour l'étude le fit placer en qualité de page chez le marquis *de Burgaw*, fils de l'archiduc *Ferdinand* d'Inspruck. Après avoir demeuré quelque temps chez ce prince, il embrassa la religion Catholique, et voyagea en Espagne, en France, en Angleterre et en Italie. Arrivé à Padoue, il y prit du goût pour l'étude et il s'y appliqua, surtout à la politique et à l'astro-

logie. De retour dans sa patrie, il plut à l'archiduc *Ferdinand* qui le fit colonel des milices de Poméranie. Les troubles de Bohême étant survenus, il s'offrit à l'empereur avec une armée de 3000 hommes, à condition qu'il la commanderoit. Le nouveau général subjugua le diocèse d'Halberstadt et l'évêché de Hall. Il ravagea les terres de Magdebourg et d'Anhalt, défit *Mansfeld* en deux batailles, reprit toute la Silésie, vainquit le marquis *d'Urlach*, conquit l'archevêché de Brême, se rendit maître de tout ce qui est entre l'Océan, la mer Baltique et l'Elbe, et chassa de la Poméranie le roi de Danemarck auquel il ne laissa que Glukstadt. Ses conquêtes ayant fait conclure le traité de Lubeck, l'empereur l'en récompensa par les titres et la dépouille du duc *de Meckelbourg* qui s'étoit révolté. Le premier soin de *Walstein* fut de faire rentrer dans ses états les biens ecclésiastiques enlevés par les Protestans qui, redoutant son courage, appelèrent à leur secours *Gustave-Adolphe* roi de Suède. Cette démarche intimida tellement l'empereur, qu'il accorda la déposition de *Walstein* et n'opposa à *Gustave* que le seul *Tilly*. Ce général ayant été battu par les Suédois à Leipzig, le vainqueur pénétra dans l'Allemagne comme un torrent. L'empereur alarmé rappela *Walstein* auquel il donna la qualité de généralissime. Ce héros entra alors en lice avec le roi de Suède; il le battit et en fut battu, et lui enleva presque toute la Bohême par la prise de Prague. Son courage ne put empêcher cependant la perte de la bataille de Lutzen, donnée le 15 novembre 1632. Les Suédois remportèrent une victoire complète, et *Walstein* fut obligé de se retirer en Bohême. Ce héros las de combattre pour un empereur qui étoit toujours en défiance de ses généraux, s'occupa du projet de se rendre indépendant. On prétend qu'il négocioit à la fois avec les princes Protestans, avec la Suède et la France; mais ces intrigues dont on l'accusa ne furent jamais manifestes. La conspiration de *Walstein* est au rang des histoires reçues, et on ignore absolument quelle étoit cette conspiration. Son véritable crime étoit d'attacher son armée à sa personne et de vouloir s'en rendre le maître absolu : le temps et les occasions eussent fait le reste. L'empereur qui craignoit l'exécution de ses desseins, le déclara déchu de tout son pouvoir et donna le commandement à *Galas*. *Walstein* alarmé par cette nouvelle, se fit prêter à Pilsen le serment de fidélité par les officiers de ses troupes, le 12 janvier 1634. Ce serment consistoit à promettre de défendre sa personne et de s'attacher à sa fortune. Une telle démarche devoit alarmer le conseil de Vienne. *Walstein* avoit contre lui dans cette cour le parti de l'Espagne et le parti Bavarois. *Ferdinand* prend la résolution de faire assassiner ce général et ses principaux amis. On charge de ce meurtre *Butler* Irlandois à qui *Walstein* avoit donné un régiment de dragons; un Ecossois nommé *Lasci* qui étoit le capitaine de ses gardes; et un autre Ecossois nommé *Gordon*. Ces trois étrangers ayant reçu leur commission dans Egra où *Walstein* étoit alors, font égorger d'abord dans un souper

quatre officiers qui étoient les principaux amis du duc ; et à l'instant ils montent à l'appartement de *Walstein* dont ils enfoncent la porte. Ils le trouvent en chemise, et comme la hauteur de l'étage où il étoit ne lui avoit pas permis de se jeter par la fenêtre, on le tua d'un coup de pertuisane le 15 février 1634, à l'âge de 50 ans. Ce meurtre d'un héros, le seul homme qui pût rétablir les armes et le trône de *Ferdinand*, ne fit qu'aigrir davantage les esprits en Bohême et en Silésie. Les Bohémiens ne remuèrent pas, parce qu'on sut les contenir par une armée ; mais les Silésiens se révoltèrent et s'unirent aux Suédois. « *Walstein*, a-t-on dit, avoit l'esprit grand et hardi, le corps vigoureux et haut, le visage plus majestueux que régulier. Naturellement sobre, il ne dormoit presque jamais et bravoit également le chaud, le froid et la faim. Ennemi des conversations, il parloit peu, pensoit beaucoup et régloit seul les affaires. Vaillant et judicieux à la guerre, fécond dans ses ressources, sévère à punir les soldats, prodigue à les récompenser, ferme dans le malheur, honnête et poli dans le besoin ; d'ailleurs orgueilleux et fier, ambitieux sans mesure, jaloux de la gloire d'autrui, idolâtre de la sienne, implacable dans la haine, cruel dans la vengeance, terrible dans sa colère, ami de la magnificence et de l'ostentation, extravagant en apparence; mais ne faisant rien sans dessein, méprisant la religion et la respectant en public, adroit à cacher ses trames, habile à les conduire. *Walstein* réunissoit au suprême degré l'ame profonde et réfléchie d'un politique dangereux, l'esprit et le cœur d'un traître, la prudence et le courage d'un guerrier et toute la souplesse d'un conjurateur. » (Hist. d'Allemagne, tome 6, p. 389 et 390.) Nous rapportons ce portrait, sans en adopter toutes les couleurs dont quelques-unes ont été fournies par des historiens favorables à la maison d'Autriche. *Voyez* SARASIN (J. F.)

I. WALTHER, (N...) célèbre mathématicien qui florissoit au commencement du XVIe siècle, passe pour l'auteur de la découverte de la *Réfraction Astronomique* ; et cette découverte lui a mérité un rang parmi ceux qui ont cultivé les sciences exactes. C'étoit un riche citoyen de Nuremberg, qui n'étoit qu'amateur, mais qui devint astronome par l'exemple de *Regio-Montan*. Il fut touché de son zèle et de son ardeur pour les progrès des connoissances humaines. Il le seconda dans ses observations astronomiques, et lorsqu'il partit pour Rome il continua d'observer pendant plus de 30 ans. Les instrumens dont il se servoit étoient fort beaux, et il faisoit usage, pour mesurer le temps, d'une espèce d'horloge qui marquoit surtout l'heure de midi très-exactement. Ses soins et son assiduité au travail lui valurent une découverte ; ce fut la réfraction de la lumière et des astres à travers l'atmosphère. Deux mathématiciens avoient déjà écrit sur cet écart de la lumière ; mais *Walther* ne connoissoit point ces Écrits. On ne sait à quel âge mourut cet homme de mérite. Ce n'étoit point un mathématicien du premier ordre, mais

personne n'a peut-être eu autant de zèle que lui pour l'astronomie. Après la mort de *Regio-Montan*, il acheta tous ses papiers et ses instrumens. On s'attendoit qu'il rendroit publics les Ecrits de cet illustre mathématicien; mais il en étoit si jaloux qu'il ne vouloit les faire voir à personne, et ce ne fut qu'après sa mort que ces Ecrits furent imprimés.

II. WALTHER, (Michel) né à Nuremberg en 1596, fut professeur à Helmstadt et prédicateur de la duchesse douairière *de Brunswick-Lunebourg*. Après la mort de cette princesse, le comte *d'Oost-Frise* l'appela à sa cour pour remplir la place de surintendant général et de premier prédicateur. Ce savant, mort en 1662, laissa plusieurs ouvrages: I. *Harmonia Biblica*, réimprimée pour la septième fois en 1654, Nuremberg, in-4.° II. *Officina Biblica*, 1668, in-4.° Il y a traité de l'Ecriture-Sainte en général, et en particulier de chaque livre canonique et apocryphe. III. *Mosaïca Postilla*. IV. *Miscellanea Theologica*. V. *Commentarius in Epistolam ad Hebræos*. VI. *Exercitationes Biblicæ*, 1638, in-4.° Les différentes difficultés qui peuvent naître sur les Livres saints, sont aplanies dans ces Ouvrages où le savoir n'est pas toujours bien ménagé.

III. WALTHER, (Michel) fils du précédent, né le 3 mars 1638, docteur en théologie à Wittemberg, et professeur de mathématiques et de théologie, a composé plusieurs *Ouvrages* sur les matières qu'il professoit.

IV. WALTHER, (George-Christophe) directeur de la chancellerie de Rosemberg sa patrie, né en 1601, mourut en 1656, après avoir publié une *Méthode* latine *pour apprendre le Droit*, et quelques autres Ouvrages peu connus.

V. WALTHER, (Christophe-Théodose) né à Schildeberg en 1699, fut envoyé en qualité de missionnaire dans le Tranguebar vers l'an 1720. Il en revint en 1740. On a de lui *Doctrina temporum Indica* dans *Historia regni Bactriani* de *Bayer*, Pétropoli, 1738, in-4.° Il fit imprimer à Tranguebar une *Histoire Sacrée* en langue malabare. Sa santé étoit très-dérangée lorsqu'il quitta ce pays. Il mourut peu de temps après à Dresde en 1741.

VI. WALTHER, (Augustin-Fréderic) médecin, fut nommé à la chaire d'anatomie de Leipzig l'an 1723, et mourut après l'an 1735. On a de lui: I. *De Linguâ Humanâ*, Leipzig, 1724, in-4.° Il y donne une description fort ample et très-exacte des glandes salivaires. II. *De Articulis, Ligamentis et Musculis*, 1728, in-4°; estimé. III. *Description* de son *Jardin botanique* avec figures, 1735, in-8.° IV. Grand nombre de *Dissertations académiques* intéressantes, mais d'un style obscur et embrouillé. — Il ne faut pas le confondre avec *Conrad-Louis* WALTHER, de qui on a *Thesaurus Medico-Chirurgicarum observationum*, Leipzig, 1715, in-8°; *Haller* en fait peu de cas.

WALTHER, *Voy.* SLUSE.

WALTON, (Briand) évêque de Chester en Angleterre, né à Cleveland en Yorck-shire en 1600,

mort en 1661, étoit un prélat aussi savant que modéré. Il s'est immortalisé par l'édition de la Bible en neuf langues, connue sous le nom de *Polyglotte* d'Angleterre. L'édition en fut commencée en 1653, et terminée en cinq ans, c'est-à-dire en 1657, six vol. in-folio. Quoique plusieurs autres savans y aient travaillé avec lui, on ne laisse pas de lui attribuer ce grand Ouvrage, à la tête duquel on a mis son nom et même son portrait. Outre le grand nombre de versions orientales qui sont dans ce Recueil et qui étoient déjà dans la grande Bible de *le Jay*, il y a 1.° La Vulgate, corrigée par le pape *Clément VII;* 2.° le texte grec des *Septante* tel qu'il fut imprimé à Rome par ordre de *Sixte V;* 3.° l'ancienne Vulgate, extraite des écrits des Pères par *Flaminius Nobilius;* 4.° des Dissertations sur toutes ces Bibles; c'est ce qu'on appelle ordinairement les *Prolégomènes* de *Walton*. Ils ont été imprimés séparément à Zurich en 1673. On en a donné à Lyon une *Traduction* libre et abrégée, in-8°; elle fourmille de fautes. Ces préliminaires sont plutôt l'ouvrage de *Pearson* et de quelques autres Anglois que ceux de *Walton*. Dans le choix qu'on a fait des écrivains qu'on cite, on ne suit point aveuglément le sentiment des théologiens Protestans. Les auteurs donnent cependant trop d'autorité à certaines versions de l'Ecriture, et trop peu à d'autres. On a joint quelquefois à sa *Polyglotte* le *Lexicon Heptaglotton* de *Castel*, 1686, 2 vol. in-folio. On a encore de *Walton*, *Introductio ad lectionem linguarum orientalium*, 1655, in-8.°

WAMBA, *Voy.* BAMBA.

WAMÈLE, (Jean) jurisconsulte de Liége, enseigna le droit à Louvain avec réputation. Il mourut en 1590, à 66 ans. Dom *Juan d'Autriche* voulut l'attirer dans le conseil d'état; mais ce savant préféra à tout, le repos de la vie privée et les douceurs du cabinet. On a de lui des *Remarques* curieuses sur divers titres de l'un et de l'autre Droit.

WANBROUCK *ou plutôt* WAESBRUCK, (le chevalier Jean) poëte comique Anglois, mourut vers 1705. Il y a beaucoup de plaisanteries et de saillies dans ses *Comédies;* mais il y a peu de ces traits fins et délicats qui font, s'il est permis de s'exprimer ainsi, sourire l'esprit en le surprenant agréablement. Ce poëte fit en France un voyage, pendant lequel il fut mis à la Bastille. On n'a jamais su le sujet de sa disgrace. *Wanbrouck* se méloit aussi d'architecture; mais il bâtissoit avec autant de grossièreté qu'il écrivoit avec élégance. Le château de Blenheim qu'il a bâti en mémoire de la fameuse bataille d'Hochstet, ne fait point honneur à son goût. Si les appartemens étoient, a-t-on dit, aussi larges que les murailles sont épaisses, alors ce château seroit commode. Ses *Œuvres Poétiques* ont été imprimées à Londres, 1730, 2 vol. in-12.

WANDELBERT, diacre et moine de l'abbaye de Prum, sous l'empire de *Lothaire*. Son *Martyrologe* en vers héroïques, imprimé avec celui d'*Usuard*, Louvain, 1568, in-8°, offre plus de faits que de poésie.

WANLEY, (Humfroi) né à Cowentry en 1672, mort en 1726, à 55 ans, parcourut les différentes bibliothèques d'Angleterre pour y rechercher des livres d'anciennes langues Septentrionales. Il en a fait le Catalogue dans son *Antiqua Litteratura Septentrionalis*, Oxford, 1703 et 1705, 6 parties in-fol.

WANSLEB, (Jean-Michel) né à Erford en Thuringe le 1[er] novembre 1635 de parens Luthériens, fut disciple de *Ludolf* et devint habile dans la langue Ethiopienne. Le duc *de Saxe-Gotha* l'envoya en Egypte et en Ethiopie pour examiner les dogmes et les rits de ces pays-là. *Wansleb* les ayant trouvés conformes à ceux de l'Eglise Romaine, alla à Rome en 1665, renonça à l'hérésie et se fit Dominicain. Son goût pour les voyages l'ayant amené à Paris en 1670, *Colbert* le renvoya en Egypte pour y faire de nouvelles découvertes. Cette course procura à la bibliothèque du roi 334 manuscrits Arabes, Turcs et Persans. De retour à Paris, il se vit réduit à être vicaire d'une paroisse près de Fontainebleau, où il mourut le 12 juin 1679. Ce savant auroit pu obtenir des chaires et la mitre même; mais sa mauvaise conduite l'éloigna de tous les emplois que lui méritoit son profond savoir. Si *Ludolf* fut son maître pour la langue éthiopienne, il auroit pu être son disciple pour bien d'autres choses. On a de lui : I. Une *Histoire de l'Eglise d'Alexandrie*, in-12. II. Une *Description* de l'état de l'Egypte, in-12. III. une *Relation* de son second voyage, in-12. Tous ces Ouvrages satisfont également la curiosité du lecteur ordinaire et celle du savant.

WARBECK, *Voyez* PERKINS.

WARBURTON, (Guillaume) évêque de Glocester, né à Newark sur le Trent, le 24 décembre 1698, d'un procureur de cette ville, fut quelque temps procureur lui-même. Dégoûté de la chicane, il se fit de bonne heure une réputation comme savant et comme théologien. Il parvint cependant fort tard aux honneurs et aux places, quoiqu'il fût entré dans l'état ecclésiastique en 1726. En 1754 la fortune le regarda d'un œil plus favorable. Il se vit en très-peu de temps chapelain du roi d'Angleterre et chanoine de Durham. Le doyenné de Bristol ayant vaqué, il en fut pourvu, et l'année même de sa prise de possession l'évêché de Glocester mit le comble à son avancement. Les travaux de l'épiscopat ralentirent un peu ses occupations littéraires. D'ailleurs l'âge affoiblit son esprit. Comme *Swift*, il tomba par degrés dans un abattement qui ne lui laissoit pas même la faculté de prendre part à la conversation; et ce n'étoit que rarement et devant un petit nombre d'amis qu'il recouvroit son énergie accoutumée. Son entretien avoit été jusqu'alors aussi instructif qu'amusant. Ayant une mémoire excellente, il étoit riche en anecdotes qu'il contoit avec feu. Autant son amitié étoit communicative, franche, active, autant sa haine étoit violente et emportée. Il est vrai que son ressentiment ne duroit pas, et la moindre avance suffisoit pour le calmer. Il étoit de haute taille,

gros et fortement constitué ; en le voyant, on auroit jugé qu'une bonne table étoit pour lui un luxe nécessaire. Mais le goût de l'étude lui avoit inspiré celui de la sobriété. On a de lui un grand nombre d'ouvrages ; des Sermons, des Traités dogmatiques. Le plus connu est sa *Divine mission* de *Moyse*, en 5 vol. in-8.° L'érudition n'y est pas toujours bien digérée ni les raisonnemens bien concluans. On y desireroit plus de méthode. A ces défauts près, les amateurs des recherches antiques liront toujours ce livre avec plaisir et même avec fruit. Dans son *Essai sur les Hiéroglyphes*, il soutient que les inscriptions et les figures qui y étoient sculptées, n'étoient point une écriture mystérieuse désignant les cérémonies du culte, la doctrine secrète des initiés ou la tradition historique des événemens publics ; mais qu'elles exposoient simplement aux yeux du peuple les choses mêmes dont on vouloit qu'il gardât le souvenir. Le président *de Brosses*, dans son ouvrage sur le *Mécanisme du langage*, a été de l'opinion de *Warburton*. *Léonard de Malpeine* a publié à Paris, en 1744, la traduction de cet ouvrage, en 2 volum. in-12. Celui intitulé : *Julien* ou *Discours concernant le tremblement de terre et l'éruption de feux qui firent échouer les tentatives que fit cet empereur de rebâtir le Temple de Jérusalem*, est rempli d'un savoir qui lui étoit ordinaire, et d'une modération qui malheureusement ne lui étoit pas aussi commune. Il prit avec tous ses adversaires, le langage de l'orgueil et de la supériorité. Ami de *Pope*, il avoit son caractère bilieux et caustique ; et ce caractère lui attira de la part de *Voltaire* qu'il avoit vivement attaqué, une foule de plaisanteries, d'injures et de sarcasmes. Quoique *Warburton* aimât beaucoup les matières de controverse, il n'étoit point ennemi des ouvrages de pur agrément. Il donna, en 1747, une édition de *Shakespear* ; et il présida à l'impression de divers Ecrits de *Pope*. Il mourut le 7 juin 1779, dans son évêché. Il avoit épousé la fille de *Raphallen* gentilhomme fort riche. Il en eut un fils qui donnoit les plus belles espérances et dont la mort hâta le dépérissement de l'esprit de son père. *Voyez* SILHOUETTE.

WARD, (Seth) habile mathématicien Anglois, né à Buntington dans le Hérefordshire en 1617, devint successivement professeur d'astronomie, chantre, doyen et évêque d'Excester ; il fut transféré l'an 1667, à l'évêché de Salisbury où il essuya quelques tracasseries. Il tomba en enfance peu de temps avant sa mort, arrivée à Knigthsbridge près de Londres en 1689, dans sa 67e année, après avoir contribué à l'établissement de la Société royale de cette ville. La douceur de son caractère contribua beaucoup à sa fortune ; mais comme toutes les personnes douces il fut foible. Royaliste sous *Charles I*, républicain lorsque le parlement prévalut, il redevint royaliste sous *Charles II*. Il fit même valoir ce qu'il avoit d'abord souffert pour le père, afin que le fils oubliât qu'il avoit ensuite abandonné ce prince infortuné. *Ward* étoit grand politique et théologien médiocre.

Son goût pour les mathématiques le fit pénétrer bien avant dans cette science. Il donna une Méthode d'approximation qui fut applaudie. Il réussit moins dans ses autres études. Il est auteur : I. De quelques Ecrits contre *Hobbes*, Oxford, 1656, in-8.° II. D'un *Traité des Comètes*, Oxford, 1653 in-4.° III. D'une *Trigonométrie*; Oxford, 1654, in-folio. IV. De *Sermons* en anglois, Londres, 1670, in-4.° — Il ne faut pas le confondre avec *Jean Ward* professeur de rhétorique au collège de Gresham, né à Londres en 1679, mort en 1758, dont on a une *Rhétorique*, 1761, 2 vol. in-8.°

WAREE, (Jacques) chevalier de la Jarretière, mort à Dublin sa patrie en 1667, aimé et estimé, laissa : I. Un *Traité des Ecrivains d'Irlande*, en latin, imprimé à Dublin en 1639, in-4.° Ce petit livre est utile aux bibliographes ; mais l'auteur peignant ses compatriotes, ne distribue pas toujours ses éloges avec économie. Il rejette cependant les écrivains fabuleux et les ouvrages supposés, et paroît en général un bon et savant critique. II. *Les Annales d'Irlande*, sous les règnes de *Henri VIII*, d'*Edouard VI*, et de *Marie*, 1658, in-8°, en latin. III. *L'Histoire des Evêques d'Irlande*, 1665, in-folio, etc.

WARGENTIN, (Pierre) secrétaire de l'académie des Sciences de Suède et associé de celle de Paris, mourut à Stockholm sa patrie, le 13 décembre 1783, à 66 ans. L'astronomie lui doit une découverte importante, celle des équations empiriques des satellites de *Jupiter*. Elles furent d'abord publiées en 1741 et ensuite en 1759 et 1771, dans la seconde édition de l'*Astronomie* de M. *de Lalande*. L'académie de Suède lui fit frapper une médaille et obtint une pension pour ses enfans ; le père ayant été plus occupé du progrès des sciences que de l'augmentation de sa fortune. Les différens Mémoires qu'il a donnés se trouvent dans ceux de l'académie de Stockholm, dans les *Transactions philosophiques* et dans les *Acta Societatis Upsaliensis*. Ils ont pour objets, les inégalités des satellites de *Jupiter* par leur attraction mutuelle, la grandeur et la figure de la terre, la parallaxe des étoiles fixes, de la lune et du soleil, les comètes de 1769 et 1771, le passage de *Vénus* en divers lieux de la Suède, et la détermination de leur longitude par ce passage, les émanations solaires, etc.

WARHAM, (Guillaume) natif d'Oakley dans le Hampshire en Angleterre, devint docteur en droit à Oxford, puis professeur. Son talent pour les affaires le fit envoyer par le roi *Henri VII*, en ambassade vers *Philippe* duc de Bourgogne. A son retour il fut nommé évêque de Londres, ensuite chancelier d'Angleterre, et enfin archevêque de Cantorbery. Il mourut de douleur, en 1532, de voir la religion Catholique renversée dans sa patrie.

WARIN, (Jean) sculpteur et graveur, né à Liége en 1604, entra comme page au service du comte *de Rochefort* prince du Saint-Empire. Il fit dès sa jeunesse son amusement du dessin., et s'y rendit très-habile; il s'exerça

aussi à la gravure et à la sculpture. Plusieurs machines très-ingénieuses qu'il inventa pour monnoyer les médailles qu'il avoit gravées, lui firent une grande réputation. Le roi *Louis XIII* lui donna la charge de garde des Monnoies de France. Ce fut en ce temps-là que *Warin* fit le sceau de l'académie Françoise, où il a représenté le cardinal *de Richelieu* d'une manière si frappante que cet ouvrage passe à juste titre pour un chef-d'œuvre. Ce fut encore lui qui grava les poinçons des monnoies lors de la conversion générale de toutes les espèces légères d'or et d'argent que *Louis XIII* fit faire dans tout le royaume. Ce travail mérita à *Warin* une nouvelle charge, celle de graveur général pour les monnoies. La monnoie fabriquée pendant la minorité de *Louis XIV*, est aussi de cet habile artiste; il a de plus travaillé à quantité de médailles estimées. On lui doit encore des éloges pour ses ouvrages de sculpture. Il a fait deux bustes en bronze de *Louis XIV*, et celui du cardinal *de Richelieu* en or, qui sont dignes d'être mis en parallèle avec ce que l'antiquité nous a laissé de mieux en ce genre. Cet artiste mourut à Paris en 1672, du poison que des scélérats à qui il avoit refusé des poinçons de monnoie, lui donnèrent. Ce fut du moins alors un bruit public; mais on ignore s'il est fondé. *Warin* étoit d'une avarice sordide. Ayant forcé sa fille à épouser un homme fort riche, mais boiteux, bossu et rongé par les écrouelles, elle s'empoisonna, en 1651, le dixième jour après son mariage, avec du sublimé qu'elle avala dans un œuf. Si *Warin* mourut aussi de poison, comme on le dit, on ne peut s'empêcher de reconnoître un des coups de la Providence.

WARNACHAIRE, né à Langres d'une famille noble, mort dans le 7e siècle, a rédigé les Actes de trois martyrs connus sous la dénomination des trois Jumeaux, et les dédia à *Céraune* évêque de Paris. *Surius* est le premier qui ait fait imprimer ces Actes. On attribue encore au même *Warnachaire* l'Histoire du martyre de *St. Didier* évêque de Langres, que les Bollandistes ont conservée dans leur collection.

WARNEFRIDE, *Voyez* XIV. PAUL qui s'appeloit ainsi de son nom de famille.

WARNER, (Ferdinand) curé de Saint-Michel à Londres, mort en 1768, est auteur de plusieurs ouvrages de morale et de théologie. On a aussi de lui l'*Histoire Ecclésiastique du dix-huitième siècle*, 2 vol. in-8°, et la *Vie* de *Thomas Morus*, in-8°, 1758.

I. WARTHON, (Thomas) né dans le Yorckshire en 1610, mort à Londres en 1673, professeur en médecine dans le collège de Gresham, est très-connu des médecins par son *Adenographia*, in-8.° C'est une description très-exacte des glandes maxillaires, par lesquelles la salive passe dans la bouche. On a encore de lui: *Descriptio Glandularum totius corporis*, Amsterdam, 1659, in-8.°

II. WARTHON, (Henri) né à Worstead dans le comté de Norfolck vers 1664, mort en

1694, fut curé de Minster, place qu'il remplit avec zèle. Quoique très-occupé par les fonctions de son ministère, il a beaucoup écrit, et la plupart de ses ouvrages contiennent bien des recherches. Les principaux sont : I. *Anglia Sacra*, Londres, 1691, 2 vol. in-folio. C'est une savante Histoire des Archevêques d'Angleterre jusqu'en l'année 1540. La mort l'empêcha de pousser ce bon ouvrage plus loin. II. *Historia de Episcopis et Decanis Londinensibus et Assavensibus, ad annum* 1540, Londres, 1695, in-4.° III. Deux *Traités* en anglois : l'un pour défendre le *mariage des Prêtres*, Londres, 1688, in-4°; et l'autre, la *pluralité des Bénéfices*, Londres, 1694, in-8.° Il plaidoit contre sa propre cause, car il en avoit plusieurs. *Voyez* Laud.

WARWICK, *Voy.* Edouard, nos VII *et* XI; *et* Beauchamp.

WASA, *Voy.* I. Gustave.

WASE, (Christophe) savant Anglois, a donné un Traité plein d'érudition, intitulé : *De senario, sive de legibus et licentiâ veterum Poëtarum*, imprimé à Oxford en 1687, in-4.° On lui doit encore une bonne édition de *Phèdre*, en 1668, et une Traduction angloise du Poëme de *Gratius sur la Chasse*, Londres, 1654, in-12.

I. WASER, (Gaspard) antiquaire Allemand, mort en 1625, à 60 ans, se fit connoitre de son temps par quelques Ouvrages presque oubliés. Le seul dont on fasse quelque mention, quoique inexact, est intitulé : *De antiquis Nummis Hebræorum, Chaldæorum et Syrorum, quorum sancta Biblia et Rabbinorum Scripta meminerunt*, in-4°, Zurich, 1613.

II. WASER, (J. H.) pasteur de l'église de Zurich, se fit connoitre par ses prédications et quelques écrits. Ses opinions politiques lui firent des ennemis. Ayant fait insérer dans la *Correspondance politique* de *Schlosser* professeur à Gottingue, quelques Opuscules relatifs à l'administration de son pays, le gouvernement de Zurich le fit arrêter. On l'accusa d'avoir cherché à y exciter du trouble, et de s'être approprié un titre du 15e siècle appartenant aux archives publiques que le secrétaire de la ville lui avoit confié et qu'il n'avoit plus voulu rendre. Sur cette accusation, il fut déclaré criminel d'état, condamné à mort, et décapité le 27 juin 1780.

III. WASER, (Anne) morte en 1713, à 34 ans, étoit fille d'un sénateur de Zurich. Elle excelloit dans la peinture en miniature.

WASHINGTON, (George) général et l'un des fondateurs de la république des Etats-Unis en Amérique, naquit dans le comté de Fairfax en Virginie. Il se distingua pendant la guerre des Anglois contre les François dans le Canada. En 1754, ces derniers ayant fait quelques ravages sur les frontières de la Virginie, on envoya pour les repousser le jeune *Washington* à la tête d'une troupe qu'il commanda avec autant de courage que de prudence, et qu'il conduisit à l'endroit où se réunissent l'Allégany et le Monongahela. Il ne put tenir long-temps

contre les François supérieurs en force, et il fut obligé de se replier. Le général *Braddock* s'étant imprudemment jeté dans une embuscade où il fut tué, *Washington* qui lui servoit d'aide de camp et qui l'avoit averti de son danger, développa alors de grands talens militaires, en effectuant une retraite savante et périlleuse qui lui fit rejoindre le colonel *Dunbar* qui commandoit un autre corps d'armée. Il se retira après la guerre avec le grade de major. Riche propriétaire dans la Virginie, il y cultivoit lui-même son habitation de Mont-Vernon, lorsque la guerre s'étant élevée entre l'Angleterre et ses colonies, il réunit autour de lui les colons mécontens des lois arbitraires et tyranniques de la mère-patrie, et fut appelé au commandement en chef des armées Américaines qu'il conduisit presque toujours à la victoire. Lorsque le nouveau gouvernement eut été déclaré indépendant, il fut nommé président des Etats, et contribua par ses conseils à l'établissement d'une constitution sage et propre à affermir la puissance qu'il avoit fondée. On lui a cependant reproché quelques fausses démarches dans son administration. Il n'en mérita pas moins ce legs que lui fit *Franklin* dans son testament. « Je lègue au général *George Washington* mon ami et l'ami de l'humanité, le bâton de pommier sauvage dont je me sers pour me promener; si ce bâton étoit un sceptre, il lui conviendroit de même. » La révolution Françoise suivit de près celle du nouveau Monde; mais *Washington* loin d'applaudir à ses excès et d'en favoriser les principes trop démocratiques, lutta avec énergie contre ceux qui cherchèrent à les propager dans les provinces Américaines; et malgré les pamphlets, les attroupemens excités en 1793, et les ennemis qui le décrioient, il maintint par sa prudence la paix intérieure et extérieure dans les contrées qu'il gouvernoit. Au mois de mars 1797, on le vit quitter sans faste comme sans orgueil la première place qu'il occupoit, pour se retirer en Virginie au milieu des champs où il étoit né. A son départ de Philadelphie, il déposa les fonds nécessaires pour l'établissement d'une université dans la ville Neuve, élevée sur les rives du Powtomack. Le respect et la reconnoissance publique le suivirent dans la retraite, où il mourut à l'âge de 67 ans, d'une esquinancie, le samedi 14 décembre 1799, à onze heures du soir. Un écrivain estimé le peint ainsi : « La sagesse fût le trait dominant du caractère de *Washington* dans sa vie militaire et politique. Sa patience, sa tranquillité d'esprit, son courage réfléchi dans les revers ainsi que dans la bonne fortune, furent plus utiles à sa patrie que sa bravoure et ses talens. Inférieur à d'autres hommes illustres par l'étendue des idées et la hardiesse de l'esprit; il les surpassa par la vertu, la modération, la réunion de qualités rarement associées, et par un caractère presque sans imperfection. » *Washington* avoit une taille élevée, une physionomie peu expressive et sans graces; il parloit rarement, écoutoit sans intérêt, et en inspiroit peu lui-même lorsqu'on l'entendoit. Le gouvernement François a fait prononcer l'éloge public

de *Washington*, par M. *de Fontanes*, et porté son deuil.

WASSEBOURG, (Richard) né à Saint-Michel dans le duché de Bar, devint archidiacre de Verdun pendant le 16ᵉ siècle, passa la plus grande partie de sa vie à étudier l'histoire de France et à parcourir ce royaume et les pays circonvoisins. Ses études et ses voyages furent mis à profit dans les *Antiquités de la Gaule Belgique*, in-fol. Cet ouvrage curieux et recherché fut imprimé à Paris en 1549; il contient, outre les Antiquités de la Gaule Belgique, celles de France, d'Austrasie, de Lorraine; l'origine du Brabant, de la Flandre, etc. depuis *Jules-César* jusqu'à *Henri II*. Il y soutient de même que *François de Rosières*, que la maison de Lorraine descend directement des princes *Carlovingiens* : mais les titres dont il prétendit étayer son système, sont faux ou altérés.

WASSENAER, (Nicolas de) né à Heusden en Hollande, exerça la profession de médecin à Amsterdam, au commencement du 17ᵉ siècle. On a de lui : I. *Ars medica ampliata*, Amsterdam, 1624. II. *Histoire des choses mémorables arrivées entre les Turcs et les Princes Chrétiens en Hongrie*, Amsterdam, 1629, in-folio, en flamand.

WAST, (Saint) *Vedastus*, né, selon l'opinion la plus probable, dans quelque province occidentale de la France, se retira dans le diocèse de Toul et fut élevé au sacerdoce. *Clovis* passant par cette ville, après la bataille de Tolbiac, *Wast* l'instruisit des principes de la religion Chrétienne, et l'accompagna jusqu'à Rheims où *St. Remi* acheva de l'instruire et le baptisa. *St. Wast* fut ordonné évêque d'Arras par *St. Remi* en 499. Il mourut saintement en 539, pleuré de ses ouailles qu'il avoit gouvernées avec autant de zèle que de sagesse.

WASTELAIN, (Charles) né à Maroilles dans le Hainaut en 1694, entra chez les Jésuites, et se distingua par la culture des belles-lettres dans lesquelles il exerça durant 20 ans les jeunes religieux de la Société, par son érudition, les connoissances des langues, sur-tout du grec et de l'hébreu, et plus encore par sa modestie, sa tranquillité et sa candeur. Il mourut à Lille le 24 décembre 1782, à l'âge de 88 ans, après avoir publié la *Description de la Gaule Belgique, selon les trois âges de l'Histoire, avec des cartes géographiques*, Lille, 1761, un vol. in-4.°

WATELET, (Claude-Henri) receveur général des Finances, né en 1718, l'un des 40 de l'académie Françoise, membre de plusieurs académies étrangères, mourut à Paris sa patrie, le 13 janvier 1786. Il cultiva de bonne heure les lettres et les arts avec avantage, parce que sa fortune lui assuroit tous les secours propres à cette culture. Ses voyages en Italie et dans les Pays-Bas étendirent ses connoissances et développèrent son goût. Fixé dans la capitale, après avoir embelli son esprit, il fit un emploi utile de ses richesses, tant que les richesses lui restèrent; car un revers qui précéda sa mort de quelques années, lui donna lieu de montrer une philosophie qu'on acquiert rarement dans l'abondance.

Le jardin charmant de Moulin-Joli, sur les bords de la Seine, qu'il dessina lui-même, est un témoignage de son goût et de ses mœurs douces. Parmi les inscriptions dont il orna ce beau paysage, nous remarquerons le quatrain suivant, qui peint à quelques égards l'esprit et le cœur du possesseur :

Consacrer dans l'obscurité
Ses loisirs à l'étude, à l'amitié sa vie;
Voilà les jours dignes d'envie.
Être chéri vaut mieux qu'être vanté.

Watelet avoit acquis assez d'expérience et de lumières sur les arts pour en tracer les principes. Dans son Poëme *sur l'Art de peindre* qui parut en 1760, in-4° et in-8°, et qui a été traduit en allemand en 1764, il a mis un ordre qui contribue autant que la netteté même du style, à éclaircir ses préceptes. « Poëte et peintre comme *Dufresnoy*, il s'est étendu sur la partie la moins agréable, la partie technique; il a même poussé les détails beaucoup plus loin que son modèle. Mais il n'a pas su comme *Dufresnoy*, mêler la critique à l'instruction. Il n'a pas su jeter sur ses leçons, ce sel piquant qui les fait retenir. Aucune réflexion profonde et raisonnée, aucun trait qui reste dans l'esprit. Son style en général est foible, sans consistance. Il n'est point offusqué d'ornemens déplacés; mais il est aussi trop dénué de poésie. Nulle verve, nulle force, nulle élévation, nulle chaleur : par-tout des idées communes, revêtues de couleurs vulgaires. L'élégance même, quand elle s'y trouve, y est médiocre. Une prose soutenue et soignée, se fait lire avec plus de plaisir. » C'est ainsi qu'en juge *Clément* dans ses *Observations critiques* sur la traduction des *Géorgiques* par M. l'abbé *de Lille*. Aussi préfère-t-on généralement les observations dont *Watelet* a accompagné son Poëme; observations qui peuvent être lues avec fruit par nos jeunes artistes. Son *Essai sur les Jardins*, accueilli par la plus grande partie du public, fut comme la source d'une foule d'Ecrits, les uns sages, les autres bizarres, sur la composition et l'ornement des habitations rurales. « L'auteur, dit *la Harpe*, amateur éclairé des arts qu'il cultive, a écrit cet ouvrage avec agrément et avec esprit. Il est d'un homme sensible à la belle nature, qui a des goûts sains et des mœurs douces. En le lisant, on se sent le desir de connoître l'auteur et d'habiter sa demeure. » On a publié en 1788 un recueil des opuscules de *Watelet*. Ce sont des Comédies, des Opéra qui n'ont point été joués, et une espèce de Poëme en prose, tiré de l'*Amynte* du *Tasse*. On y trouve une Comédie de *Zénéide* sur laquelle *Cahuzac* paroit avoir fait la sienne. *Watelet* avoit entrepris de traduire en vers la *Jérusalem délivrée* du *Tasse*, et avoit lu divers Chants de sa Traduction dans les séances de l'académie. Mais des gens de lettres qui ont assisté à ces lectures, nous assurent que cet Ouvrage prouvera plus le goût de l'auteur pour *le Tasse*, qu'un véritable talent poétique. Le plus utile des Ouvrages posthumes de *Watelet*, a été un *Dictionnaire de Peinture, de Sculpture et de Gravure*, imprimé dans l'*Encyclopédie méthodique*.

WATERLAND, (Daniel) chanoine de Saint-Paul, archidiacre du comté de Middlesex, et chapelain ordinaire du roi d'Angleterre, s'est signalé par ses Écrits contre les ennemis de la consubstantialité du Verbe. On a de lui : I. Une *Défense de l'Écriture* contre *le Christianisme* de *Tyndal*. II. L'*Importance du Dogme de la Trinité, défendue*. III. *Dissertation sur les articles fondamentaux de la Religion Chrétienne*. IV. Plusieurs autres Ouvrages théologiques et moraux. Il fut enlevé à l'Église Anglicane le 1er janvier 1742.

WATEVILLE, (Alexandre-Louis de) né en 1714, mort à Berne sa patrie en 1780, commandant général du Val-Moutier, publia en 1768, en 2 vol. in-8°, l'*Histoire de la Confédération Helvétique*. Voyez VATTEVILLE.

WATRIN, (Henriette, Hélène et Agathe) jeunes et vertueuses sœurs, nées à Verdun, filles d'un militaire parvenu aux grades supérieurs par de longs services, furent condamnées à mort en 1793, par le tribunal révolutionnaire de Paris. Elles périrent avec d'autres jeunes filles accusées d'avoir offert des fleurs au roi de Prusse, lors de son entrée à Verdun. « Leur innocence, leur candeur et leur beauté, dit l'annotateur du *Poëme* de la Pitié par M. l'abbé *de Lille*, intéressèrent les bourreaux eux-mêmes. On leur reprocha d'avoir prêté de l'argent aux émigrés. *Fouquier-Tinville* leur fit insinuer qu'elles n'avoient qu'à nier le fait et qu'elles obtiendroient leur liberté. Persuadées d'avoir fait une bonne action, elles refusèrent de se prêter à un désaveu. Leur mort fut un des crimes de cette époque révolutionnaire qui excita le plus d'indignation et qui prépara la chûte des tyrans. »

I. WATSON, (Jean) historien Anglois, né en 1724, mort en 1783, fut élevé à Oxford, et se distingua dans ses études par l'amour du travail et la netteté de son jugement. Il a publié plusieurs ouvrages historiques qui sont estimés, entr'autres, l'*Histoire d'Halifax*, 1775, in 4°, et la *Vie* de *Philippe II*, 4 vol. in-12. Ce dernier ouvrage a été traduit en françois; il offre les caractères de *Philippe* et du duc d'*Albe* fortement tracés et dignes de la plume de *Tacite*.

II. WATSON, (Henri) chirurgien Anglois renommé, naquit à Londres en 1702 et y est mort en 1793. Après avoir professé avec distinction l'anatomie, il devint membre de la société royale; et mérita cet honneur par un *Traité* estimé sur la Vessie, et un grand nombre de *Mémoires* sur son art, insérés dans les transactions de cette compagnie savante.

WATTEAU, (Antoine) peintre, né à Valenciennes d'un couvreur en 1684, mort au village de Nogent près Paris, en 1721, fut exhorté à la mort par le curé de ce village. Le curé lui ayant présenté un crucifix très-mal sculpté, il s'écria : *Comment un artiste a-t-il pu rendre si mal les traits d'un Dieu?* Ce peintre étoit misanthrope et mélancolique; cependant ses tableaux ne présentent pour l'ordinaire que des scènes gaies et divertissantes. Ce goût si con-

tradictoire avec ses mœurs, peut venir de l'habitude qu'il avoit dans sa jeunesse, d'aller dessiner sur la place l'espèce de spectacle que les charlatans donnent au peuple, pour l'assembler autour d'eux et vendre leurs marchandises. *Watteau* entra dans plusieurs écoles médiocres, plus capables de détruire les talens que de les perfectionner. *Claude Audran*, célèbre pour les ornemens, fut son dernier maître. Il forma sur les tableaux de *Rubens* son goût et son coloris. Le desir de se perfectionner lui fit projeter un voyage en Italie. Il sollicita pour cela la pension du roi, et présenta pour l'obtenir deux de ses tableaux. On fut frappé de ses ouvrages, et on le reçut à l'académie de Peinture, sous le titre de *Peintre des Fêtes galantes.* Vers ce même temps, son inconstance le fit partir pour l'Angleterre où son mérite ne fut pas sans récompense. Il revint à Paris, et se trouvant sans occupation, pour complaire à *Gersaint* son ami, marchand sur le pont Notre-Dame, il peignit le plafond de sa boutique. *Watteau* a suivi le goût des bambochades; il rendoit la nature avec une vérité frappante. Ses caractères de tête ont une grace merveilleuse; ses expressions sont piquantes, son pinceau est coulant, sa touche légère et spirituelle. Il mettoit beaucoup d'agrément dans ses compositions; ses figures se font admirer pour la légèreté et pour la beauté des attitudes; son coloris est tendre, et il a parfaitement touché le paysage. Les dessins de son bon temps sont admirables pour la finesse, les graces, le svelte, la correction, la facilité et l'expression... *Voyez* II. PATER.

WATTEL, (N.) natif de Neuchâtel en Suisse, est auteur de quelques Traités de physique et de jurisprudence. Son principal ouvrage est le *Droit des Gens* ou *les Principes de la Loi naturelle appliquée à la conduite des Nations et des Souverains*, 1758, 2 vol. in-4°: ouvrage plein des idées de la philosophie moderne, et où la religion est traitée comme une affaire de politique. Fier des applaudissemens que cette production lui attira, il vint à Bruxelles vers l'an 1765, s'offrit à des gens en place de travailler à changer la législation et les notions nationales; mais *Marie-Thérèse* le renvoya peu de temps après. Nous ignorons l'année de sa mort.

I. WATTS, (Guillaume) littérateur et historien Anglois, vivoit dans le 17e siècle. Ses ouvrages de philologie ne lui ont pas fait un nom semblable à celui qu'il s'est acquis par sa belle édition de l'*Histoire* de *Matthieu Pâris*, imprimée à Londres en 1640, en 2 vol. in-folio. Il a ajouté à cet important ouvrage une *Continuation* dont la fidélité est moindre que celle de son auteur; des *Variantes* pleines de recherches, et un *Glossaire* important pour fixer la signification des mots barbares employés par *Matthieu Pâris.*

II. WATTS, (Isaac) docteur en théologie, mérita par ses talens et ses excellentes qualités, la place de pasteur ordinaire dans l'église Presbytérienne de Berrystreet à Londres. Il la remplit

avec autant de zèle que de lumières. Il est principalement connu en France par un ouvrage judicieux, intitulé : *La Culture de l'Esprit*, traduit en françois en 1762, in-8.° Il en publia la première partie en 1741 ; mais la mort l'empêcha d'achever la seconde. Ce livre peut servir à faciliter l'acquisition des connoissances utiles ; et ce n'est pas la seule production qui soit sortie de sa plume. On a publié le Recueil de ses ouvrages, en 6 vol. in-4.° On y trouve des *Traités de Morale*, de *Grammaire*, de *Géographie*, d'*Astronomie*, de *Logique* et de *Métaphysique*. Il avoit du talent pour la poésie, qu'il cultiva dès sa tendre jeunesse. On a de lui une Imitation des *Pseaumes de David*, des *Cantiques* et des *Hymnes* dont l'usage a été introduit dans l'office public de plusieurs églises Presbytériennes.

WAUWERMANS, (Philippe) peintre, né à Harlem en 1620, mort dans la même ville en 1668, excella dans les paysages. Il les ornoit ordinairement de chasses, de haltes, de campemens d'armée, d'attaques de villages, de petits combats et d'autres sujets dans lesquels il pouvoit placer des chevaux qu'il dessinoit dans la dernière perfection. Les tableaux de ce maître quoiqu'en très-grand nombre, sont remarquables par la beauté du travail, l'élégance, la correction, le tour fin et spirituel des figures ; par la fonte, l'accord et la vivacité des couleurs ; par un pinceau séduisant ; par un beau choix, une touche délicate et moelleuse, l'entente du clair-obscur, un coloris onctueux ; enfin par un précieux fini. Il a poussé même ce fini trop loin dans quelques-uns de ses ouvrages. Les tableaux faits dans son dernier temps donnent un peu trop dans le gris ou dans le bleu. *Wauwermans* eut à se plaindre de l'oubli de la fortune. Il avoit un fils ; mais il aima mieux lui donner le goût du cloître que celui de la peinture. Il fit même brûler en sa présence, étant au lit de la mort, une cassette remplie de ses études et de ses dessins. On a beaucoup gravé d'après lui. Il a aussi gravé à l'eau forte. *Jean Griffier* fut son élève. — *Pierre* et *Jean* WAUWERMANS ses frères ont peint dans son genre, mais avec moins de succès.

WECHEL, (Chrétien *et* André) célèbres imprimeurs de Paris et de Franckfort, dont les éditions sont correctes et fort estimées. Ils durent principalement la perfection de leur art au savant *Fréderic Sylburge* correcteur de leur imprimerie. *Chrétien* mourut en 1554 ; *André* son fils en 1581 à Franckfort, où il s'étoit retiré après la *Saint-Barthélemi*. On imprima dans cette ville en 1590, in-8°, le *Catalogue* des livres sortis de leurs presses. Les plus considérables sont : La *Grammaire* grecque et latine de *Gaza*, des Extraits de *Galien*, d'*Hérodote*, de *Xénophon*, de *Thucydide*, de *Tite-Live*, etc. ; les Œuvres de *Tertullien*, de *Pausanias*, de *Denys d'Halicarnasse* ; l'*Etymologicum Græcum*, etc.

WEDEL, (George-Wolfgang) né à Goltzen dans la Lusace en 1645, mort le 6 septembre 1721, à 76 ans, devint professeur en médecine à Iène en 1672, puis conseiller et pre

mier médecin des ducs de Saxe. L'académie de Berlin et celle des *Curieux de la Nature* se l'associèrent. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages qui offrent des recherches utiles. Les principaux sont : I. *Physiologia medica*, 1704, in-4.° II. *Physiologia reformata*, 1688, in-4.° III. *De Sale volatili Plantarum*, in-12. IV. *Theoremata medica*, in-12. V. *Exercitationum Medico-Philologicarum Decades XX*, 1686 à 1720, in-4.° VI. *Theoria Saporum medica*, in-4.° VII. *De Morbis Infantùm*, in-8.° VIII. *Opiologia*, 1682, in-4.° IX. *Pharmacia in artis formam reducta*, 1693, in-4.° X. *De Medicamentorum facultatibus cognoscendis et applicandis*, 1696, in-4.° XI. *De Medicamentorum compositione extemporaneâ*, 1693, in-4.°

WEHLER *ou* WHEELER, (George) né à Breda en 1650, fit le voyage du Levant avec *Spon*, et se retira ensuite en Angleterre, la patrie de ses parens. Il obtint la cure de Houghton, et mourut en 1724. Son *Voyage de Dalmatie, de Grèce et du Levant*, se trouve avec celui de *Spon*, à la Haye, 1724, 2 vol. in-12; et séparément, 1689, 2 vol. in-12. Il est exact, sincère, et s'attache aux choses qui peuvent intéresser la curiosité du lecteur.

WEIMAR, (Bernard) duc de Saxe, le dernier fils de *Jean*, duc *de Saxe-Weimar*, descendoit de l'ancienne branche électorale dépossédée par *Charles-Quint*. Sa haine pour la maison d'Autriche le fit ranger sous les drapeaux de *Gustave-Adolphe*. Il perdit d'abord la bataille de Nordlingen ; mais ayant été mis à la tête d'une puissante armée en Allemagne par le roi *Louis XIII*, (*Voyez* son article.) il remporta des victoires signalées. Il prit Saverne, chassa les Impériaux de Bourgogne et se rendit maître de Jonvelle dans la Franche-Comté. L'an 1638 il força Rheinsfeld, après avoir défait six mille cinq cents Impériaux qui étoient venus au secours de cette place. Il alla ensuite assiéger Brisach et ne l'assiégea pas en vain. Une victoire importante fut la suite de cette conquête. Toute l'Alsace se soumit à lui, et il eût remporté de plus grands avantages, sans la mort qui le surprit le 18 juillet 1639. Il disposa en souverain de ce qu'il crut lui appartenir, et déclara ses frères indignes de lui succéder dans l'héritage des pays conquis, s'ils ne demeuroient dans l'alliance et au service de la France. Elève de *Gustave-Adolphe*, il étoit aussi capable de former de grands projets que de les faire exécuter. Le pouvoir du cardinal *de Richelieu* ne put jamais l'engager à flatter ce ministre ni ses favoris. Un jour que le Père *Joseph* Capucin qui entendoit la guerre comme un homme de son état peut l'entendre, montroit sur la carte des places qu'il falloit prendre pendant la première campagne de 1636 : *Tout cela seroit bien, Père* JOSEPH, lui dit WEIMAR, *si on prenoit les villes avec le bout du doigt.*

WEINMANN, (Jean-Jacques-Guillaume) apothicaire de Ratisbonne, mort en 1734, a donné un ouvrage considérable sur les plantes, intitulé : *Phytanthoza Iconographica, sive Cons-*

pectus aliquot millium plantarum, Ratisbonne, 1735–1745, 4 vol. in-folio, avec 1025 planches enluminées, mais qui ne le sont pas également bien dans tous les exemplaires.

WEISS, *Voyez* I. ALBIN *et* II. ALBINUS.

WEISSENBORN, (Isaïe-Fréderic) théologien Luthérien, né à Smalkald en 1674, fut professeur en théologie et surintendant à Iène, où il mourut en 1750. On a de lui : I. *Musæum Philosophiæ*, in-4.° II. *Paradoxorum Logicorum Decades*, in-4.° III. *Character veræ Religionis in doctrinâ de Fide in* CHRISTUM, *justificante*. IV. Des *Sermons* en allemand.

WEITZIUS, (Jean) mort en 1642, est connu par des Commentaires sur *Térence*, sur les *Tristes* d'*Ovide*, sur *Verrius-Flaccus* et sur *Prudence*. On y trouve plus de savoir que de goût.

WELLENS, (Jacques-Thomas-Joseph) évêque d'Anvers, docteur en théologie dans l'université de Louvain, né à Anvers en 1726, et mort dans cette ville en 1784, s'est distingué par sa charité, son zèle, ses lumières, son désintéressement; par des vues vraiment patriotiques, constamment dirigées vers le soulagement et le bien-être de ses diocésains. On a de lui un Livre très-utile aux Ecclésiastiques, publié sous ce titre : *Exhortationes familiares de vocatione sacrorum Ministrorum et variis eorum officiis*, Anvers, 1777 et 1783, in-8.°

I. WELLER, (Jérôme) théologien Protestant, né à Freyberg en Misnie l'an 1499, fut très-attaché à *Luther* qui le garda huit ans dans sa maison. *Weller* devint ensuite professeur de théologie à Freyberg, où il mourut en 1572, à 73 ans. On a de lui : I. *Commentaria in libros* Samuel *et* Regum. II. *Consilium de studio Theologiæ rectè instituendo*. III. *Commentaria in Epistolas ad Ephesios* ; et d'autres Ouvrages imprimés à Leipzig, en 2 vol. in-folio.

II. WELLER, (Jacques) théologien Allemand, naquit à Neukirk dans le Voigtland, en 1602. Après avoir professé quelques années la théologie et les langues orientales à Wittemberg, il fut appelé par l'électeur de Saxe pour être son prédicateur aulique. Ses principaux ouvrages sont : *Spicilegium quæstionum Hebræo-Syrarum* ; et une bonne *Grammaire grecque*. Il mourut en 1664.

WELLS, (Edmond) littérateur Anglois, savant dans la langue grecque qu'il professa à Oxford, mourut vers 1730. Il est connu principalement par une bonne édition de *Xénophon*, revue sur plusieurs manuscrits, ornée de cartes géographiques et chronologiques, imprimée à Oxford en 5 vol in-8.°

WELSER, (Marc) né à Augsbourg en 1558 de parens nobles, mourut le 13 juin 1614. Il fut élevé à Rome sous le célèbre *Muret* qui lui inspira un goût vif pour l'étude des belles-lettres latines et grecques, et pour les antiquités. De retour dans sa patrie, il parut avec éclat dans le barreau. Ses succès lui méritèrent les places de préteur

et du sénateur d'Augsbourg. *Welser* se fit un nom, non-seulement par la protection qu'il accorda aux savans, mais encore par les ouvrages dont il enrichit le monde littéraire. On a de lui : I. *Rerum Augusto-Vindelicarum libri VIII*, à Venise, 1594, in-folio : ouvrage plein de recherches et écrit avec assez de goût. II. *Rerum Boïcarum libri V*, in-4°, à Augsbourg, 1602. On lui attribue encore le *Squittinio della liberta Veneta*, que d'autres donnent à *Alfonse de la Cueva* marquis *de Bedmar* ; (*Voy.* CUEVA, n.° I.) Tous les ouvrages de ce savant écrivain furent recueillis à Nuremberg en 1682, in-fol.

WENCESLAS, fils de *Charles IV*, empereur d'Allemagne, eut le trône impérial après la mort de ce prince en 1378, à l'âge de quinze ans. Son père avoit réglé *par la Bulle d'or*, l'âge nécessaire au roi des Romains ; il fut le premier à violer ce règlement en faveur de ce fils, qui fut un monstre de cruauté et de débauches. Comme *Néron*, il donna d'abord de grandes espérances. Mais la peste l'ayant chassé de Bohême, il se retira à Aix-la-Chapelle. C'est dans cette ville que les affaires commencèrent à lui peser. Le goût d'un faste ruineux, le commerce des femmes et les prodigalités qu'il entraîne, lui firent bientôt perdre de vue au milieu d'une troupe de jeunes débauchés des deux sexes, les devoirs et la majesté du trône. Amolli par la volupté, il devint lâche et cruel. Ayant voulu défendre les Juifs contre ses sujets de Bohême et s'étant signalé par des actes de fureur, les Bohémiens l'enfermèrent dans une étroite prison l'an 1394. Dans un de ses accès de frénésie, il avoit fait jeter dans la Moldaw, *St. Jean Népomucène*, parce qu'il n'avoit pas voulu lui révéler la confession de la reine son épouse. On dit qu'il marchoit quelquefois dans les rues, accompagné d'un bourreau, et qu'il faisoit exécuter sur-le-champ ceux qui lui déplaisoient. Ce furent toutes ces raisons qui forcèrent les magistrats de Prague de le détenir dans un cachot, d'où il se sauva quatre mois après. Un pêcheur lui fournit une corde avec laquelle il s'échappa, accompagné d'une servante dont il fit sa maîtresse. Dès qu'il fut en liberté, un parti se forma en sa faveur dans Prague. Les magistrats de cette capitale le traitant toujours comme un prince insensé et furieux, l'obligèrent de s'enfuir de la ville. C'étoit une occasion pour *Sigismond* son frère roi de Hongrie, de se faire reconnoître roi de Bohême : il ne la manqua point, mais il ne put que se faire déclarer régent. Il fit enfermer son frère dans une tour à Vienne en Autriche. *Wenceslas* s'échappe encore de sa prison, et de retour à Prague il se fait des partisans, condamne au dernier supplice ceux qui l'avoient mis en prison, et anoblit le pêcheur qui lui avoit donné le moyen de se sauver. Cependant les traverses qu'il essuya le forcèrent d'aliéner le reste des domaines de l'Empire en Italie. Les électeurs en prirent occasion de le déposer en 1400, pour les griefs suivans : « Il a vendu à la France Gênes et son territoire, malgré l'opposition des états de l'Empire ; il a livré à *Galeas Visconti*, le

Milanès et la Lombardie ; il a aliéné plusieurs domaines qui par la mort des propriétaires étoient dévolus à l'empire ; il a accordé aux voleurs et aux brigands l'impunité de leurs crimes ; il a massacré, noyé, brûlé des prélats, des prêtres et plusieurs personnes de distinction, etc. Nous donc, ayant invoqué le Saint Nom de Dieu, et étant assis dans notre tribunal de Justice, mus par les griefs ici mentionnés, avons déposé par notre présente Sentence, le seigneur *Wenceslas* comme dissipateur du corps Germanique, comme membre inutile et comme chef indigne de gouverner ; et comme tel, l'avons privé des dignités et des honneurs qui lui appartiennent. Nous faisons savoir aux princes, potentats, chevaliers, villes, terres et peuples du St-Empire, qu'ils sont absous du serment de fidélité et de l'hommage qu'ils lui devoient en sa qualité d'empereur. » On dit que quand on lui annonça sa déposition, il écrivit aux villes impériales d'Allemagne, qu'*il n'exigeoit d'elles d'autres preuves de leur fidélité, que quelques tonneaux de leur meilleur vin.* Il ne renonça toutefois au sceptre impérial qu'en 1410, et il mourut roi de Bohême en 1419, âgé de 58 ans. Il ne laissa point d'enfans, quoiqu'il eût été marié deux fois. Sa première femme fut *Jeanne*, fille *d'Albert de Bavière* comte de Hollande ; sa seconde, *Sophie*, fille *d'Etienne le Frisé* duc de Bavière. « Il sembloit que la nature en formant *Wenceslas*, dit M. *de Montigny*, se fût épuisée à rassembler dans sa personne l'excessive prodigalité d'*Antoine*, l'infame lâcheté d'*Héliogabale* et l'ame cruelle de *Tibère*. Tout lui devenoit permis pour satisfaire ses passions ; nulle équité dans ses jugemens, point de retenue dans ses vexations, point de ménagement dans ses débauches. Fier dans la bonne fortune, il rampoit dans l'adversité. Malheur à quiconque l'offensoit ; il n'accordoit de pardon qu'à ceux qui pouvoient l'acheter à prix d'argent, ne rougissant jamais de mettre sa clémence à l'enchère, et de faire un honteux trafic de la plus belle vertu des rois. »

WENDELIN, (Godefroi) naquit dans le Brabant en 1580, voyagea en France, professa la philosophie à Digne, et mourut à Tournai où il étoit chanoine, en 1660. La philosophie et la jurisprudence partagèrent ses soins ; et l'une et l'autre lui firent un nom célèbre. Il donna au public plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue une édition des *Lois Saliques*, imprimée à Anvers, 1649, in-folio. Cette édition est enrichie de savantes Notes et d'un Glossaire très-utile pour l'intelligence de ces lois. *Jacques Chifflet* en a orné son *Recueil Politico-historique*.

WEPPER, (Jean-Jacques) né à Schaffouse le 23 décembre 1620, médecin du duc *de Wirtemberg*, du marquis *de Dourlac* et de l'électeur Palatin, mourut en 1695, à 74 ans. On a de lui : I. *Historia Apoplecticorum*, 1710, in-8.° II. *Cicutæ aquaticæ Historia*, 1716, in-4.° III. *Observationes*, 1717, in-4.° Sa *Vie* est à la tête de ce dernier Livre qui est estimé, ainsi que les précédens.

WERDMULLER, (Jean-Rodolphe) habile peintre d'his-

toire et de paysage, se noya en 1668, à 27 ans, en passant une rivière près de Zurich sa patrie.

I. WERENFELS, (Jean-Jacques) pasteur de Basle sa patrie, mourut en 1655 après avoir publié des *Sermons* en allemand et des *Homélies* en latin sur l'*Ecclésiaste*. Elles offrent plus de savoir que d'éloquence.

II. WERENFELS, (Pierre) fils du précédent, archidiacre de Basle, né à Liechtal en 1627, signala son zèle pendant la peste qui désola cette ville en 1667 et 1668. Son mérite lui procura la chaire de professeur de théologie en 1675 qu'il remplit avec applaudissement. Il mourut le 23 mai 1703, à 76 ans, avec une réputation de piété et de savoir justement méritée. On a de lui un grand nombre de *Dissertations*, des *Sermons*, et quelques autres ouvrages pleins d'érudition.

III. WERENFELS, (Samuel) fils du précédent, naquit à Basle en 1657, et fut professeur de différentes sciences dans sa patrie. Il voyagea en Hollande, en Allemagne et en France. Pendant trois mois de séjour qu'il fit à Paris, il eut de fréquentes conversations avec les Pères *Malebranche* et *de Montfaucon*, et avec *Varignon*. Il retourna à Basle en 1702, et l'année suivante il succéda à son père dans la chaire de théologie. Il fut agrégé en 1706 à la société Angloise de la Propagation de la Foi, et en 1708 à la société royale des Sciences de Berlin. Sa réputation qui croissoit de jour en jour lui procura la correspondance des plus illustres savans de l'Europe, et attira à Basle une multitude d'étudians à l'instruction desquels il s'appliqua avec zèle. Il conversoit familièrement avec eux, et s'attachoit à leur cultiver le jugement beaucoup plus que la mémoire. Son soin principal étoit de leur inspirer les sentimens de douceur, de tolérance et de modération dont il étoit pénétré, et de les conduire dans les routes de la vertu et de la probité qu'il suivit lui-même toute sa vie. Il mourut à Basle le 1er juin 1740. Tous ses ouvrages ont été recueillis en 2 vol. in-4.° La plus ample édition est celle de Genève et de Lausanne en 1739. Ils roulent sur la philologie, la philosophie et la théologie. Son livre le plus connu est celui *De Logomachiis Eruditorum*, 1702, in-8.° *Le Clerc* dit, dans sa *Bibliothèque universelle*, que ce Traité sera lu avec plaisir par les savans, si ce n'est par ces savans refrognés et de mauvaise humeur, qui semblables à certains malades, loin de vouloir qu'on les guérisse, ne veulent pas même qu'on connoisse leur maladie. Le Recueil de ses ouvrages renferme diverses *Poésies* qui montrent que l'auteur n'étoit pas aussi bon poëte qu'habile philosophe et savant théologien. On a encore de lui un vol. in-8° de *Sermons*.

WERFF, (Adrien Vander-) peintre, né à Rotterdam en 1659, mourut dans cette ville en l'année 1727. Le fini de ses ouvrages et leur rareté les rendent très-chers. L'électeur Palatin qui goûta beaucoup sa manière, le créa chevalier ainsi que ses descendans. Il lui permit d'ajouter à ses armes une partie

des électorales, et lui fit présent de son portrait enrichi de diamans. Tous les princes qui venoient à Rotterdam lui rendoient visite et payoient chèrement son pinceau. *Vander-Werff* terminoit ses ouvrages avec un soin étonnant. Son dessin est assez correct, sa touche ferme et précieuse. Ses figures ont beaucoup de relief, mais ses carnations approchent de l'ivoire, et ne sont pas assez vives. Ses compositions manquent aussi de ce feu qu'on préfère au grand fini. Il a peint des portraits et des sujets d'histoire. Ses principaux ouvrages sont à Dusseldorp dans la riche collection de l'électeur Palatin. On y admire ses quinze *Tableaux* sur les mystères de notre Religion. La collection d'*Orléans* possédoit de ce peintre le *Jugement de Pâris*, une vendeuse de marée et un marchand d'œufs, tous sur bois. — Son frère *Pierre Vander-Werff* fut son élève et suivit de près ses traces. Il peignit quelques sujets d'histoire, mais plus souvent des sujets privés. Sur la fin de ses jours, il devint hypocondriaque et croyoit sans cesse qu'on vouloit l'empoisonner. Il mourut en 1718, à l'âge de 53 ans.

WERNER, (Joseph) habile peintre en miniature, mort à Berne sa patrie en 1710, à 73 ans, excelloit dans le portrait. Il exerça son talent avec succès à Paris, à Rome et à Berlin.

WERNERUS, *Voyez* Irnerius *et* Rollwinck.

I. WESEL, Van Haldren *ou* Arnoldus Vesaliensis, (Arnold) né à Wesel vers 1480, se rendit habile dans les langues latine, grecque et hébraïque, fut chanoine de la métropole de Cologne où il mourut le 30 octobre 1534. Il reste de lui : I. *Macrobius, auctario locupletatus, annotationibus illustratus*, Cologne 1527, in-12. II. *Procopii Orationes de Justiniani Augusti ædificiis latinè redditæ*, Basle 1531, in-folio ; et plusieurs ouvrages de controverse.

II. WESEL, (Jean Hermans) poëte Danois, a fait plusieurs comédies et travaillé avec succès pour le théâtre de son pays. Il est mort en 1787.

WESENBEC, (Matthieu) né à Anvers en 1531, fut reçu docteur en droit à Louvain à 19 ans : honneur que personne n'avoit eu à cet âge. Il enseigna la jurisprudence avec réputation à Iène, puis à Wittemberg, où il mourut en 1586, à 55 ans, après avoir embrassé la religion Protestante. On a de lui un grand nombre d'Ouvrages. On estime sur-tout ses *Observations sur les Pandectes*, Amsterdam, 1665, in-4° ; en latin, Cologne, 1675, deux vol. in-folio ; et ses *Paratitles*, dans lesquelles il explique avec briéveté et clarté ce qu'il y a de plus difficile dans les LX livres du *Digeste*.

WESSELUS, (Jean) né à Groningue vers 1419, étudia d'abord à Zwool et ensuite à Cologne. Il traversoit souvent le Rhin pour aller lire les Ouvrages de l'abbé *Rupert* dans le monastère de Duyts. De Cologne il passa à Paris, où il trouva les disputes de philosophie très-échauffées entre les *Réaux*, les *Formaux* et les *Nominaux*. Comme il falloit opter entre ces insensés,

il se déclara pour ceux-ci. *Sixte IV* qui l'avoit connu lorsqu'il étoit général des Cordeliers, lui fit, dit-on, les offres les plus flatteuses dès qu'il eut obtenu la tiare. *Wesselus* se borna à demander un exemplaire de la Bible en hébreu et en grec. *Pourquoi*, lui dit le pape, *ne demandez-vous pas plutôt une mitre ou quelque chose de semblable? —Parce que je n'en ai pas besoin*, répondit le désintéressé *Wesselus*. De retour dans sa patrie, il y mourut le 4 octobre 1489. Ce savant eut des opinions particulières qui approchoient beaucoup de celles de *Luther* dont on le regarde comme le précurseur. La plupart de ses Ouvrages furent livrés aux flammes, à l'exception de quelques Traités qui parurent à Leipzig en 1522, et à Groningue en 1614, in-4°, sous le titre de *Farrago rerum Theologicarum*. Ce Recueil prouve que l'auteur ne méritoit guère le titre de *Lumière du monde*, qu'on lui avoit donné si libéralement.

WEST, (Thomas) mort le 10 juillet 1779, à Ulwerston en Angleterre, parcourut une partie de l'Europe pour en examiner les lacs dont il vouloit donner une description. On a de lui les *Antiquités* de Furness, 1774, in-4.°

WESTPHALE, (Joachim) théologien Luthérien, né à Hambourg en 1510, mort dans la même ville en 1574, se signala par ses écrits contre les deux patriarches d'une des branches de la prétendue Réformée, *Calvin* et *Bèze*. On a de lui : *Epistolæ de Religionis perniciosis mutationibus*, et plusieurs autres ouvrages.

I. WETSTEIN, (Jean-Rodolphe) né à Basle en 1647, d'une famille fertile en gens de lettres, succéda à son père de même nom que lui dans la chaire de professeur en grec, puis dans celle de théologie, et mourut dans sa patrie l'an 1711. On a de lui plusieurs ouvrages de littérature, et le *Dialogue* d'*Origène* contre les Marcionites, qu'il publia en 1673, avec l'*Exhortation au Martyre*, etc.

II. WETSTEIN, (Jean-Henri) frère du précédent, se fit aussi un nom parmi les savans, par ses connoissances des langues grecque et latine. Il alla s'établir en Hollande, où il devint imprimeur célèbre. Il y mourut en 1726, à 77 ans. Les savantes préfaces dont il orna différens ouvrages, prouvent qu'il étoit aussi propre à composer de bons livres qu'à les imprimer. Il étoit aimé et estimé des grands, et il entretenoit une correspondance suivie avec plusieurs gens de lettres. Ses descendans subsistent en Hollande, où leurs presses sont en honneur et où ils ne se sont pas bornés à trafiquer des pensées des hommes. C'est à son fils *Jacques* qu'on doit une suite nombreuse d'auteurs classiques en petit format in-32, imprimés avec autant d'exactitude que de netteté.

III. WETSTEIN, (Jean-Jacques) vit le jour à Basle en 1693, de la même famille que les précédens. Il parcourut la Suisse, la France, l'Angleterre et l'Allemagne, recherchant et examinant par-tout les manuscrits du Nouveau Testament, pour en

donner une nouvelle édition avec les Variantes. Revenu dans sa patrie, il fut fait diacre de l'église de Saint-Léonard ; et publia en 1730 les *Prolégomènes* du Nouveau Testament qu'il préparoit. Cet essai fut vivement attaqué. On dénonça l'auteur au conseil de Basle comme un Socinien, comme un novateur ; et il fut déposé la même année par l'assemblée ecclésiastique et contraint de passer en Hollande. Les *Remontrans* lui firent un accueil distingué et le nommèrent à la chaire de philosophie de *le Clerc*, à condition néanmoins qu'il se justifieroit. On le vit bientôt à Basle où il obtint la cassation du décret porté contre lui ; et il revint à Amsterdam prendre possession de sa chaire, qu'il remplit avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1754, à 61 ans. Son *Édition* du Nouveau Testament grec, avec les Variantes et des remarques critiques, a paru en 1751 et 1752, en 2 vol. in-folio. Il y a inséré deux *Epîtres* de *St. Clément* Romain, qui n'avoient pas encore paru et dont il prétend démontrer l'authenticité. Elles sont en syriaque avec la version latine de l'auteur. Elles ont été traduites en françois par M. *de Prémagny* de l'académie de Rouen, et imprimées en 1763, in-8.° Ce travail lui mérita une place dans les académies de Berlin et de Londres.

WEYMAR, *Voy.* Weimar.

WHARTON, *Voyez* Warthon.

WHEAR, (Degoreus) né à Jacobstow, dans la province de Cornouaille, fut le premier professeur de la chaire d'Histoire, fondée à Oxford par le célèbre *Cambden*. Ce savant, mort en 1647, est auteur des *Relectiones hyemales de modo legendi Historias civiles et ecclesiasticas :* ouvrage qui fut bien reçu, quoiqu'il manque de précision. On l'a réimprimé plusieurs fois, et la meilleure édition est celle qu'en donna *New* à Tubinge, 1700 à 1708, 3 vol. in-8.°

WHELER, *Voy.* Vehler.

WHICHCOT, (Benjamin) né dans le Shropshire en 1609, fit ses études à Cambridge, et fut ensuite préfet du collége du roi à la place du docteur *Collins* qui avoit été déposé et avec lequel il partagea volontairement le revenu de sa charge. Il s'acquit beaucoup de réputation à Cambridge par son talent pour instruire la jeunesse, et à Londres par ses prédications. Ce double mérite lui procura la cure de Mitthon. Ce savant mourut à Cambridge en 1683. C'étoit un homme désintéressé, charitable, modeste, d'un jugement solide, d'une conversation douce et agréable. Il se signala sur-tout par sa modération qui le portoit à admettre la liberté de conscience. Ses *Sermons* et ses autres *Discours* ont été recueillis en 4 vol. in-8.°

WHISTON, (Guillaume) né à Northon dans le comté de Leicester en 1667, montra dès sa jeunesse beaucoup de goût pour la philosophie et pour la théologie. Les progrès qu'il y fit ne tardèrent pas à lui acquérir une grande réputation, sur-tout lorsqu'il eut publié en 1696 sa nouvelle *Théorie de la Terre. Newton* dont il avoit adopté les prin-

cipes, conçut tant d'estime pour lui qu'il le choisit pour son substitut, et qu'il le recommanda ensuite pour son successeur dans la place de professeur des mathématiques à Cambridge. *Whiston* se démit alors d'un bénéfice qu'il avoit possédé pendant deux ans et il ne s'occupa plus que des sciences. Il se montra digne du choix et de la chaire de *Newton ;* non pour s'être associé au projet insensé de DITTON, (*Voyez* ce mot.) mais par ses *Lettres Astronomiques* qu'il publia en 1701, et qui trois ans après furent suivies de ses *Leçons Physico-Mathémathiques.* Ses occupations philosophiques ne lui firent pas négliger la théologie. En 1702 il publia un volume in-4° sur la *Chronologie* et sur l'*Harmonie* des quatre Evangiles. On lui fit l'honneur en 1707 de le choisir pour prêcher les Sermons de la fondation de *Boyle.* Il prit pour son sujet l'*Accomplissement des Prophéties*, et son livre fut imprimé la même année en un volume in-8.° La gloire de *Whiston* fut sans tache jusqu'en 1708, qu'il commença à avoir des doutes sur le dogme de la Trinité. Il crut voir de la différence entre la doctrine de l'Eglise des trois premiers siècles, et celle de l'église Anglicane sur la Trinité. Il sentit combien ce point étoit important, et résolut d'approfondir tout ce que l'antiquité divine et ecclésiastique fournissoit de lumière sur ce sujet. Il lut deux fois le Nouveau Testament, tous les auteurs Ecclésiastiques et tous les fragmens jusqu'à la fin du deuxième siècle; il en tira tout ce qui avoit rapport à la Trinité. *Whiston* avant de commencer son examen avoit jugé; il avoit cru voir de la différence entre la doctrine des premiers siècles et celle de l'église Anglicane sur la Trinité. Sans qu'il s'en apperçût tout se présentoit à lui sous la face qui favorisoit ce premier jugement; et le résultat de toutes ses lectures fut l'Arianisme qu'il enseigna dans son *Christianisme primitif rétabli.* A peine eut-il embrassé le parti qui paroissoit le plus ancien à son esprit fasciné, qu'il résolut d'en être le restaurateur ou le martyr. Son enthousiasme se répandit bientôt au dehors. Il écrivit aux archevêques de Cantorbery et d'Yorck, qu'il croyoit devoir s'écarter de l'église Anglicane. sur le dogme de la Trinité. Il soutint cette démarche par une multitude de livres qu'il ne cessa de publier en faveur de son système. Son entêtement et la fureur qu'il avoit de vouloir faire des prosélytes, le firent chasser de l'université. On le poursuivit à Londres devant la cour ecclésiastique du haut et du bas clergé. Ses livres furent condamnés, et l'on vouloit le punir d'une manière exemplaire; mais quelques amis puissans firent en sorte qu'après cinq ans de procédures, on laissa tomber toute cette affaire. *Whiston* ne discontinua pas de soutenir l'Arianisme de vive voix et par écrit. Ce n'étoit pas la seule opinion hétérodoxe qu'il eût embrassée. Il n'étoit pas plus orthodoxe sur l'*Eternité des Peines* et sur le *Baptême des petits Enfans.* Il embrassa aussi l'opinion des *Millenaires*, et s'avisa même de fixer l'époque du retour des Juifs, du rétablissement de leur temple et du règne de mille ans au 14 mars 1714. L'événement ayant été contraire à sa prédiction, il marqua

l'année 1736; et se voyant encore trompé, il fit de nouveaux calculs et prétendit que la grande révolution devoit se faire infailliblement en 1766. Toutes ces rêveries ne l'empêchèrent pas de publier sans interruption, un grand nombre d'excellens ouvrages de philosophie, de critique et de théologie. On peut en voir les titres dans les *Mémoires* qu'il fit lui-même en 1749 de sa vie et de ses écrits. Quoique ces mémoires se ressentent de la vieillesse de leur auteur, ils ne laissent pas d'être curieux, et ils renferment des particularités souvent assez hardies sur plusieurs grands hommes qu'il avoit connus. Il mourut dans la pauvreté en 1755. Il s'étoit joint cinq ans auparavant aux Anabaptistes, et avoit montré dans tout le cours de sa vie des vertus dignes d'un meilleur esprit.

WHITAKER, *Voy.* VITAKER.

WHITBY, (Daniel) né à Rusden dans le Northampton, vers l'an 1638, devint docteur en théologie et recteur de Saint-Edmond de Salisbury. Son esprit plein d'idées singulières, le jeta dans une haine furieuse contre l'église Romaine. Il se déclara avec la même chaleur contre les Sociniens; mais son zèle se démentit et il fut sur la fin de ses jours un des apôtres de l'Arianisme. Il le soutint de vive voix et par écrit jusqu'à sa mort, arrivée en 1726, à 88 ans. Cet écrivain dangereux ne connoissoit presque que son cabinet. Il avoit cette simplicité de mœurs, que l'éloignement des affaires du monde et du commerce de la vie civile inspire presque toujours. Ses nombreux ouvrages sont pleins d'érudition et de réflexions judicieuses. Il faut pourtant en excepter ses *Traités* en faveur des Ariens et ses *Ecrits* contre l'église Romaine. On a de lui: I. Un *Traité de la certitude de la Religion Chrétienne en général, et de la Résurrection de Jésus-Christ en particulier*, 1671, in-8.º II. *Discours sur la vérité et la certitude de la Foi Chrétienne.* III. *Paraphrases et Commentaire sur le Nouveau Testament*, en 2 vol. in-folio. IV. *Discours de la nécessité et de l'utilité de la Révélation Chrétienne*, en anglois. V. *Examen variantium lectionum* Joannis Millii *in Novum Testamentum*, Londres, 1710, in-fol. VI. *Dissertatio de Sanctarum Scripturarum interpretatione secundùm Patrum commentarios*, Londres, 1714, in-8.º Il est vraisemblable que l'auteur se proposoit de tourner les Pères en ridicule; car il a ramassé dans ce livre tout ce que leurs ouvrages offrent de plus singulier et de plus foible. VII. *Sermons où l'on prouve que la Raison doit être notre guide dans le choix d'une Religion, et qu'on ne doit rien admettre comme article de Foi qui répugne aux principes communs de la Raison*, in-8º; discours dont les raisonnemens ont été copiés par plusieurs incrédules modernes. VIII. *Dernières pensées de* Whitby, *contenant différentes corrections de divers endroits de ses Commentaires sur le Nouveau Testament*, avec *cinq Discours*. Cet auteur impie y rétracte tout ce qu'il avoit dit de sensé dans ses premiers ouvrages, en faveur du mystère de la sainte Trinité.

WHITELOKE, (Bulstrode) né à Londres en 1605, mort en

1676, se signala dans le parlement d'Angleterre, fut garde de la bibliothèque et des médailles du roi en 1649, ambassadeur en Suède en 1653, et président du conseil d'état en 1659. On a de lui : I. Des *Harangues*. II. Des *Mémoires sur les affaires d'Angleterre*, 1732, in-fol. III. Plusieurs autres *Ecrits* qu'on ne lit plus.

WHITGIFT, (Jean) né à Grimsby dans la province de Lincoln en 1530, étoit Protestant et Protestant fanatique. Il ne garda aucune mesure dans ses leçons ni dans ses thèses. Son zèle lui fraya le chemin de la fortune; il fut successivement principal du collége de Pembrok et de celui de la Trinité, professeur royal en théologie, prébendaire d'Ely, doyen de Lincoln, puis évêque de Worcester, et enfin archevêque de Cantorbery en 1583. Il soutint avec chaleur les droits du clergé contre la cour d'Angleterre. Ce prélat ennemi ardent des Puritains et des Catholiques, mourut en 1604, après avoir poussé le fanatisme jusqu'à l'emportement. On a de lui : I. Une longue *Lettre* à *Bèze*. II. Plusieurs autres *Ecrits*, dans lesquels il traite le pape d'*Antechrist*, et l'église Romaine de *Prostituée*. Avec ces deux mots on opéroit alors de grandes choses sur les fanatiques du parti Protestant.

WIARD, *Voyez* VIARD.

WIBALDE *ou* WIBOLDE, évêque de Cambrai, mort en 966, inventa dans le dessein de guérir son clergé de la passion du jeu des dés, un jeu composé de 56 vertus, toutes relatives à la charité. On trouve ce jeu dans *Baudry*, avec les notes de *Colvenerius*.

WICBERT, évêque d'Hildesheim en 880, a laissé plusieurs ouvrages sur la médecine qui sont conservés, suivant *Brusch*, dans la bibliothèque de cette ville.

WICELIUS, (George) dit *Major* ou *Senior*, pour le distinguer de son fils, naquit à Fulde en 1501, et se fit religieux fort jeune ; mais à l'âge de trente ans il quitta la vie monastique pour embrasser les erreurs de *Luther*. Rentré dans la communion de l'Eglise, il fut pourvu d'une cure et devint conseiller des empereurs *Ferdinand* et *Maximilien*. Il travailla toute sa vie avec zèle, mais en vain, pour réunir les Catholiques et les Protestans. On a de lui : I. *Via Regia*, Helmstadt, 1550. II. *Methodus Concordiæ*, Leipzig, 1537, in-12. III. Un très-grand nombre d'autres *Livres*, la plupart en allemand, qu'on a traduits en latin et imprimés plusieurs fois. *Wicelius* mourut à Maïence en 1573. —George *WICELIUS* son fils donna aussi quelques ouvrages au public, tels que l'*Histoire* de *St. Boniface*, en vers latins, Cologne, 1553, in-4.°

WICHCOT, *Voyez* WHICHCOT.

WICHERLEI, *Voyez* WYCHERLEI.

WICKAM, (Guillaume) naquit au village de Wickam, dans le comté de Southampton en 1324. Son esprit cultivé par les belles-lettres, lui donna la facilité de parler et d'écrire avec au-

tant de pureté que d'élégance. *Edouard III* le prit à son service et l'honora de l'intendance des bâtimens et de la charge de grand forestier. Ce fut lui qui dirigea la construction du palais de *Windsor*. Quelque temps après il devint premier secrétaire d'état, évêque de Winchester, grand chancelier, puis président du conseil privé. Il veilla autant sur la pureté des mœurs que sur l'administration de la justice. Sa sévérité lui fit des ennemis et son crédit des jaloux. *Edouard* prévenu contre lui par le duc *de Lancastre*, le disgracia. Après la mort de ce prince il fut rappelé à la cour en 1389. De nouvelles tracasseries l'obligèrent de se retirer trois ans après. Rendu à son diocèse et à l'abri des agitations qui secouoient alors l'Angleterre, il travailla à perfectionner les deux colléges qu'il avoit fondés, l'un à Oxford et l'autre à Winchester. Une cathédrale presque aussi superbe que celle de Saint-Paul de Londres fut élevée à grands frais. Il fonda des retraites pour les pauvres et pour les orphelins; enfin il ne s'occupoit que du bien de l'humanité, lorsque ses ennemis l'accusèrent de crime d'état en plein parlement l'an 1397; mais il se lava de cette imputation odieuse. Cet illustre prélat accablé d'années et épuisé par ses immenses travaux, termina en paix une carrière trop long-temps agitée, en 1404. Il montra un zèle ardent contre *Wiclef* qu'il fit chasser de l'université d'Oxford. On a publié dans cette dernière ville en 1690, in-4°, la *Vie* de ce digne évêque.

WICLEF, (Jean) *ou* DE WICLIF, naquit à Wiclif, dans la province d'Yorck vers l'an 1324. Il étudia au collége de la Reine à Oxford, et y fit de grands progrès dans l'étude de la philosophie et de la théologie. Il occupoit dans cette université une petite place, qu'on ôta à des moines pour la lui donner, et qu'on lui enleva à son tour pour la rendre à ceux à qui on l'avoit prise. *Wiclef* en appela au pape qui décida en faveur des religieux. Il se déchaîna dès-lors contre la cour de Rome, dont il attaqua d'abord le pouvoir temporel et ensuite le spirituel. Les démêlés vifs et fréquens des pontifes Romains et des rois d'Angleterre depuis *Jean Sans-Terre*, avoient indisposé les esprits contre la première cour. On ne se rappeloit qu'avec beaucoup de peine l'excommunication et la déposition de ce prince; sa couronne mise aux pieds du légat et remise par ce ministre sur la tête du roi; la cession de l'Angleterre au pape et le tribut imposé par le pape sur ce royaume. Enfin les Anglois voyoient avec chagrin les bénéfices de leur isle donnés par les pontifes aux étrangers. Comme dans ces démêlés le clergé avoit ordinairement pris le parti de la cour de Rome, il s'étoit attiré la haine d'une partie du peuple qui d'ailleurs regardoit avec envie les richesses des ecclésiastiques. *Wiclef* trouva donc dans les esprits des dispositions favorables; mais les évêques le dénoncèrent à Rome. L'archevêque de Cantorbery le cita à un concile qu'il tint à Londres en 1377. L'hérésiarque y vint accompagné du duc *de Lancastre* qui avoit alors la plus grande part au gouvernement du royaume; il s'y défendit et fut

renvoyé absous. *Grégoire IX* averti de la protection que *Wiclef* avoit trouvée en Angleterre, écrivit aux évêques de le faire arrêter. On le cita à un concile tenu à Lambeth; il y comparut et évita encore d'être condamné. Les évêques intimidés par les seigneurs et le peuple, se contentèrent de lui imposer silence. Les troubles qui arrivèrent en Angleterre sous la minorité de *Richard II*, donnèrent occasion à *Wiclef* de semer ses erreurs. Il prêcha, il écrivit. Ses livres quoique grossiers et obscurs, se répandirent par la seule curiosité qu'inspiroit et le sujet de la querelle et la hardiesse de l'auteur, dont les mœurs irrépréhensibles donnoient du poids à ses opinions. C'étoit dans ce temps-là qu'*Urbain VI* et *Clément VII* se disputoient le siége de Rome. L'Europe étoit partagée entre ces deux pontifes; l'un étoit reconnu par les Anglois, et l'autre par les François. *Urbain* fit prêcher en Angleterre une Croisade contre la France, et accorda aux croisés les mêmes indulgences que l'on avoit accordées pour les guerres de la Terre-Sainte. *Wiclef* saisit cette occasion pour soulever les esprits contre l'autorité du pape, et composa contre cette Croisade un ouvrage plein d'emportement et de force. « Il est honteux, dit-il, que la croix de Jésus-Christ qui est un monument de paix, de miséricorde et de charité, serve d'étendard et de signal à tous les Chrétiens pour les intérêts de deux faux prêtres qui sont manifestement des Antechrists, afin de les conserver dans la grandeur mondaine en opprimant la Chrétienté plus que les Juifs n'opprimèrent Jésus-Christ lui-même et ses Apôtres. Pourquoi est-ce que l'orgueilleux Prêtre de Rome ne veut pas accorder à tous les hommes *Indulgence plénière* à condition qu'ils vivent en paix et en charité, pendant qu'il la leur accorde pour se battre et pour se détruire? » *Guillaume de Courtenai* archevêque de Cantorbery voulant arrêter ce désordre, assembla à Londres, en 1382, un concile qui condamna vingt-quatre propositions, les unes comme absolument hérétiques, les autres comme erronées et contraires aux décisions de l'Eglise. Voici celles qui furent jugées hérétiques. « La substance du pain et du vin demeure au sacrement de l'autel après la consécration; et les accidens n'y demeurent point sans substance. *Jésus-Christ* n'est point dans ce sacrement vraiment et réellement... Si un évêque ou un prêtre est en péché mortel, il n'ordonne, ne consacre ni ne baptise point.... La confession extérieure est inutile à un homme suffisamment contrit.... On ne trouve point dans l'Evangile que *Jésus-Christ* ait ordonné la messe.... Dieu doit obéir au diable.... Si le pape est un imposteur et un méchant, et par conséquent membre du diable, il n'a aucun pouvoir sur les fidelles, si ce n'est peut-être qu'il l'ait reçu de l'empereur.... Après *Urbain VI* on ne doit point reconnoître de pape, mais vivre comme les Grecs, chacun sous ses propres lois... Il est contraire à l'Ecriture-Sainte que les ecclésiastiques aient des biens temporels.» L'auteur de ces erreurs mourut peu de temps après le 2 décembre 1384 d'une apoplexie, à Lutterword où il se

tenoit

tenoit caché. Il laissa un grand nombre d'écrits en latin et en anglois. Le principal ouvrage, parmi ceux du premier genre, est celui qu'il nomma *Trialogue* ou *Dialogue*, en quatre livres, in-4°, 1525, sans nom de ville ni d'imprimeur, et réimprimé en 1753, in-4.° Dans cet ouvrage qui est fort rare, il fait parler trois personnages : la *Vérité*, le *Mensonge* et la *Prudence*. C'est comme un corps de théologie qui contient tout le venin de sa doctrine, dont le fond consiste à admettre une *Nécessité absolue* en toutes choses, même dans les actions de Dieu. *Wiclef* soutient cependant que *Dieu est libre*, et qu'*il eût pu faire autrement s'il eût voulu ;* mais il soutient en même temps qu'*il est de son essence de ne pouvoir vouloir autrement*. Les livres de cet hérésiarque furent portés en Allemagne et pénétrèrent en Bohême. *Jean Hus* adopta une partie de ses erreurs et s'en servit pour soulever les peuples contre le clergé. Lorsqu'on eut abattu la secte des Hussites, on n'anéantit pas dans les esprits la doctrine de *Wiclef ;* et cette doctrine produisit ces différentes sectes d'Anabaptistes qui désolèrent l'Allemagne, lorsque *Luther* eut donné le signal de la révolte contre l'Eglise. Une des principales erreurs de *Wiclef* et de ses enthousiastes, étoit de vouloir établir l'*égalité* et l'*indépendance* entre les hommes. Cette prétention excita en 1379 et en 1380 un soulèvement général de tous les paysans et des gens de la campagne qui suivant les lois d'Angleterre, étoient obligés de cultiver les terres de leurs maîtres. Ils prirent les armes au nombre de plus de cent mille hommes, et commirent une infinité de désordres, en criant par-tout : *Liberté, Liberté !* Voyez la *Vie* de *Wiclef*, Nuremberg, 1546, in-8° ; ou Oxford, 1612.

I. WICQUEFORT, (Abraham) écrivain Hollandois, naquit à Amsterdam en 1598. Il plut par son esprit à l'électeur de Brandebourg qui l'envoya à la cour de France, où il fut son résident pendant 32 ans. Le cardinal *Mazarin* lui marqua d'abord une considération distinguée. Mais ses ennemis l'ayant accusé auprès de ce ministre d'avoir écrit en Hollande plusieurs historiettes de la cour, il le fit mettre à la Bastille en 1658. Son plus grand crime étoit son attachement à la maison de *Condé* que le cardinal n'aimoit pas. *Wicquefort* ne sortit de sa prison que sous la promesse qu'il quitteroit le royaume. Mais *Mazarin* ayant eu besoin de lui, le rappela trois mois après et lui accorda une pension de mille écus. La guerre qui s'alluma entre la France et la Hollande l'obligea de retourner dans sa patrie où il fut utile au ministère François. Accusé d'une correspondance secrète avec les Anglois, il fut condamné à une prison perpétuelle en 1675. Il soulagea l'ennui de sa solitude en composant l'*Histoire des Provinces-Unies*, dont il n'a paru que le premier vol. in-folio, 1719. Irrité contre les auteurs de sa disgrace et contre le prince d'*Orange* qui y avoit beaucoup de part, *Wicquefort* sema son ouvrage de traits satiriques contre ce prince et ses partisans. Il demeura en prison jusqu'en 1679, qu'une de ses filles le délivra en lui donnant ses habits et prenant les siens. *Wicquefort* se réfugia

alors à la cour du duc *de Zell*, qu'il quitta en 1681 pour retourner en Hollande. Il y vécut libre, mais privé des postes qu'il occupoit auparavant. Ces places étoient celles de résident des ducs de Brunswick-Lunebourg et de secrétaire-interprète des États généraux. *Wicquefort* avoit de l'activité dans le génie; mais sa conduite souvent équivoque, prouve qu'il n'avoit pas autant de prudence dans le caractère. On a de lui : I. *L'Ambassadeur et ses Fonctions*, dont la meilleure édition est celle de la Haye, 1724, 2 vol. in-4° : ouvrage intéressant par le grand nombre de faits qu'il renferme; mais confus, peu méthodique, mal digéré, et qui doit être lu avec discernement. L'auteur ayant peu de profondeur et de justesse dans l'esprit, ne fait qu'entrevoir les principes et les développe assez mal. II. *Traduction* françoise du *Voyage de Moscovie et de Perse*, écrit en allemand par *Adam Olearius*, dont la meilleure édition est celle de Hollande, 1727, en 2 vol. in-folio. III. *Traduction* françoise de la *Relation* allemande du *Voyage* de *Jean Albert de Mandeslo, aux Indes Orientales*. On la trouve à la suite de l'ouvrage précédent, dont elle compose le deuxième volume. IV. Celle du *Voyage de Perse et des Indes Orientales*, par *Thomas Herbert*, 1663, in-4.° *Herbert* mort en 1682 à Yorck, étoit valet de chambre de l'infortuné *Charles I* et parent du comte *de Pembrock* qui lui donna le moyen de voyager en Asie et en Afrique. Ses *Relations* sont curieuses et en général exactes. V. Enfin, celle de l'*Ambassade* de Dom *Garcias de Silva-Figueroa* en Perse, 1667, in-4.°

II. WICQUEFORT, (Joachim de) chevalier de l'Ordre de Saint-Michel, conseiller du landgrave de Hesse, et son résident auprès des États généraux des Provinces-Unies, est connu par sa *Correspondance* avec *Gaspar Barlée*, c'est-à-dire par un recueil de leurs *Lettres* réciproques, imprimées à Amsterdam en 1696, in-12.

WIDMANSTADIUS, surnom donné à *Jean Alberti*, célèbre jurisconsulte Allemand. *Voy.* III. ALBERTI (Jean).

WIER, (Jean) dit *Piscinarius*, né en 1515 à Grave sur la Meuse dans le duché de Brabant, fit divers voyages, et poussa même jusqu'en Afrique. De retour en Europe, il devint médecin du duc *de Clèves* : place qu'il exerça avec beaucoup de succès pendant trente ans. Son tempérament étoit si robuste que, quoiqu'il passât souvent trois ou quatre jours sans boire ni manger, il n'en étoit nullement incommodé. Il mourut subitement en 1588 à Tecklenbourg. Ses Œuvres ont été imprimées à Amsterdam en 1660 en un volume in-4.° On y trouve son Traité *de Præstigiis et Incantationibus*, traduit en françois par *Jacques Grevin*, Paris, 1577, in-8.° Il y prétend que ceux qu'on accusoit de sortilége, étoient des personnes à qui la mélancolie avoit troublé le cerveau; mais en rejetant les opinions populaires sur les sorciers, il adopte plusieurs autres contes indignes d'un philosophe.

WIGAND KAHLER, *Voyez* ce dernier mot.

WIGBODE, ancien poëte Gaulois, fut admis à la cour de

Charlemagne qu'il célébra dans ses vers. On lui doit encore une interprétation modeste et érudite de l'*Octateuque*. Les anciens comprenoient sous ce nom les cinq livres de *Moyse* et les trois autres qui forment le corps de l'Ecriture. C'est par l'autorité des Pères de l'Eglise que l'auteur explique le texte. Son commentaire est écrit en dialogues et se trouve manuscrit dans la bibliothèque de Saint-Maximin à Trèves. *Dom Materne* a inséré dans sa Collection des anciens monumens, les questions de *Wigbode* qui servent d'éclaircissement aux trois premiers chapitres de la *Genèse*.

WIGGERS, (Jean) docteur de Louvain, né à Diest en 1571, professa la philosophie dans le collége du Lys à Louvain. Il fut appelé à Liége pour présider au séminaire de cette ville et pour y enseigner la théologie. Il se fit tant d'honneur dans ce double emploi qu'il fut rappelé à Louvain, où il fut d'abord président du collége d'Arras, puis second président du séminaire au collége de Liége, fondé à Louvain. *Wiggers* fit fleurir la science et la vertu, et finit par une mort sainte, une vie laborieuse, en 1639, à 68 ans. On a de lui des *Commentaires* latins sur la *Somme* de *St. Thomas*, quatre volumes in-folio. Les éditeurs y ont corrigé quelques opinions fausses sur la probabilité. Ces *Commentaires* sont écrits avec plus de solidité que d'agrément ; l'auteur se contente de mettre dans son style, de la clarté et de la netteté.

I. WIGNEROD ou VIGNEROD, (François de) marquis de Pont-Courlai en Poitou et gouverneur du Havre-de-Grace, étoit fils de *René de Wignerod*, seigneur de Pont-Courlai et de Glainai, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, mort en 1625, et de *Françoise du Plessis* sœur du cardinal de *Richelieu*. Le crédit de ce ministre servit autant à sa fortune, que son mérite personnel. Il devint chevalier des Ordres du roi en 1633, et général des galères de France en 1635. Il remporta une victoire sur la flotte d'Espagne, près de Gênes, le premier septembre 1638. Ce seigneur mourut à Paris en 1646, à 37 ans, laissant de *Marie-Françoise de Guemadeuc* son épouse, *Armand-Jean de Wignerod* qui fit imprimer à ses frais la *Bible* latine dite de *Richelieu*, 1656, in-12. Cet *Armand* fut substitué au nom et aux armes de *Plessis-Richelieu*, par le cardinal *de Richelieu* son grand-oncle, et mourut cinq mois avant *Louis XIV*, à 86 ans. Il fut père de *Louis-François-Armand du Plessis* duc *de Richelieu*, maréchal de France. *Voyez* PLESSIS-RICHELIEU.

II. WIGNEROD, (Marie-Magdeleme de) duchesse *d'Aiguillon*, sœur du précédent, fut produite à la cour par son oncle le cardinal *de Richelieu*. Elle devint dame d'atour de la reine *Marie de Médicis*, et fut mariée à *Antoine de Beauvoir du Roure de Combalet* dont elle n'eut point d'enfans. Mais son oncle s'étant brouillé avec la reine *Marie de Médicis*, elle perdit en 1630 ses places et sa faveur auprès de cette princesse vindicative. Pour perdre le cardinal et sa nièce, elle tâcha de per-

suader au roi que le cardinal vouloit lui lui ôter sa couronne, pour la donner au comte *de Soissons* qui épouseroit Mad. *de Combalet*. *Louis XIII* n'en voulut rien croire et se livra entièrement aux insinuations du cardinal. Il fut toujours persuadé au contraire, que sa mère même avoit voulu faire passer sa couronne sur la tête de *Gaston* son frère, en faisant épouser *Anne d'Autriche* à ce dernier, préférablement à lui-même à qui sa main étoit destinée. Le cardinal aimoit beaucoup sa nièce, parce qu'elle avoit comme lui de la hauteur, de la générosité, la goût des plaisirs et des arts. Ayant tenté en vain de la marier au frère du duc *de Lorraine*, il lui acheta le duché d'Aiguillon, et l'en fit recevoir duchesse et paire en 1638. Après la mort de son oncle, elle se mit sous la direction de *Saint Vincent de Paule*, et seconda toutes ses bonnes œuvres. Elle répandit des biens immenses pour doter des hôpitaux, pour racheter des esclaves, pour entretenir des missionnaires dans les pays lointains et en France même. Dans un seul jour elle engagea par contrat cent quatre-vingt mille livres de fonds, parce qu'on l'avoit assurée que dix mille livres de rente feroient revenir à l'Eglise Catholique la moitié des ministres Protestans du royaume. Cette dame illustre par son esprit, ses vertus et ses bienfaits, mourut en 1675, et légua son duché d'Aiguillon à sa nièce *Marie-Thérèse*, sœur du duc *de Richelieu*, qui mourut religieuse en 1704, à 68 ans, sans alliance. Elle substitua à *Marie-Thérèse*, son neveu *Louis* marquis *de Richelieu*, dont le fils fut déclaré duc *d'Aiguillon*, par un arrêt du parlement en 1731. Ainsi ce duché passa dans la branche cadette des ducs *de Richelieu*.

WILDENS, (Jean) peintre, né à Anvers en 1600, mort vers 1644, est un des plus fameux paysagistes. *Rubens* employoit souvent son pinceau. Ses Paysages sont précieux par les sites agréables, les belles fabriques, les animaux et les figures dont ils sont la plupart ornés. Il a représenté les XII Mois de l'année d'une manière ingénieuse et élégante. Ces sujets ont été gravés par plusieurs artistes. On estime aussi beaucoup ses dessins faits ordinairement à la pierre noire, ensuite arrêtés à la plume et lavés à l'encre de la Chine.

WILKES, (Jean) célèbre alderman de Londres, fut élu membre de la chambre des Communes en 1761 et s'y montra pendant longues années l'adversaire le plus redoutable du lord *Bute*, du ministère Anglois et de l'autorité royale. Ayant été mis à la Tour par ordre du Gouvernement, il obtint des dédommagemens pour sa détention. Sur la fin de sa carrière, *Wilkes* qui avoit été le personnage d'Angleterre dont on avoit parlé le plus, retomba dans l'obscurité. Il est mort en 1797. *La Harpe* dans sa *Correspondance* a inséré un très-long portrait de cet alderman fait par un Anglois et dont le fragment suivant est extrait. « L'histoire a fait souvent justice des favoris des rois; il est bon de faire connoître un homme qui est devenu l'idole du peuple Anglois. Chez lui, l'enthousiasme est plus triste et plus dangereux que dans

un autre pays, et un homme y a plus de liberté pour devenir méchant et factieux. *Wilkes* le sait et convient souvent qu'il n'eût osé être ce qu'il est s'il n'eût connu son pays. Sa naissance est obscure et sa laideur célèbre : ses portraits qui sont en grand nombre en donnent une foible idée. Il est louche; ses dents sont mêlées et crochues; son rire a quelque chose d'infernal; toutes ses passions se peignent avec énergie sur son visage, mais sa physionomie fait pardonner ses traits. Il aime beaucoup les femmes et se sent, dit-il, capable de les aimer toutes, excepté la sienne. Il a employé avec succès les moyens ordinaires de se ruiner vîte : la nécessité l'a fait écrire, et son goût l'a rendu écrivain factieux. Il parle beaucoup de la gloire et prétend que *Plutarque* élève son ame... Il est âgé de quarante-deux ans; il a renoncé avec éclat aux graces publiques de la cour, pour être plus sûrement le pensionnaire du peuple; d'ailleurs, il est trop odieux au roi et trop avili pour qu'on puisse se résoudre à l'élever. Il disoit un jour à *Marmontel* qu'il se contenteroit du gouvernement de la Jamaïque; il a imprimé depuis qu'il vouloit rester toute sa vie simple citoyen. Son esprit est inventif en petites ressources pour animer sans cesse le zèle inconstant du peuple; il supplée par ses écrits au talent de parler en public que la nature lui a refusé. Son style est clair, énergique et pur, quoique figuré à l'excès. Il a publié une *Introduction* à l'Histoire d'Angleterre. On dit que la logique de l'intérêt est courte; c'est la sienne : mais son intrépidité brave tous les événemens. Il s'est montré avec courage dans quelques affaires d'honneur; et qui osera l'attaquer, doit le tuer ou être déshonoré par lui. Un pareil homme doit compter pour rien le repos des autres; aussi parle-t-il tranquillement d'une guerre civile. Comme le cardinal *de Retz*, il s'est fait factieux sans objet. C'est un hypocrite politique qui se rit de sa cause, de ses principes, qui avoue qu'il ne se soucie ni de l'Angleterre ni des Anglois, et qui se moque du peuple dont il s'est fait l'idole. Il m'a paru capable d'amitié; il a cette partie de la politesse qui consiste à vouloir plaire et être utile. Sa conversation est vive et spirituelle; mais il y mêle sans cesse des propos audacieux et des bouffonneries messéantes. Il a osé faire mettre dans les papiers publics un parallèle de lui avec *Brutus* libérateur de Rome; et un autre de son histore avec celle de *Hume*. Il a souvent insulté ce grand écrivain qui le méprise et qui le compare non pas à *Brutus*, mais à *Mazaniello*. »

I. WILKINS, (Jean) fils d'un orfèvre d'Oxford, naquit à Fawlsey dans le Northampton, en 1614. Il se rendit habile dans les mathématiques et dans la théologie. Sa réputation lui mérita la place de principal du collége de la Trinité à Cambridge. Il devint ensuite membre de la Société royale de Londres, puis évêque de Chester. Ce prélat avoit épousé une sœur de *Cromwel*. Il mourut en 1672, à 58 ans. Ses ouvrages principaux sont : I. *La Lune habitable*, Londres, 1638, in-4°; livre très-médiocre.

II. Plusieurs *Sermons*. III. Deux livres sur les *Devoirs et les Principes de la Religion naturelle*. IV. *Essai sur le Langage philosophique*, 1668, in-fol., avec un Dictionnaire conforme à cet Essai. L'idée de l'auteur étoit de former une langue universelle; *Leibnitz* eut le même projet, ainsi que *Bécher*. Tous ces ouvrages ont été imprimés à Londres, en anglois, en 1708, in-8°; et ils ne renferment guère, suivant *Niceron*, que des choses communes. On y trouve cependant quelques opinions singulières.

II. WILKINS, (David) chanoine de Cantorbery et archidiacre de Suffolck, mort en 1740, à 62 ans, étoit un savant profondément versé dans les antiquités profanes et ecclésiastiques. On a de lui : I. Les *Conciles de la Grande-Bretagne*, Londres, 1737, 4 vol. in-folio. II. *Leges Anglo-Saxonicæ*, Londres, 1721, in-fol. Ces deux Collections sont estimées. III. *Novum Testamentum Copticum*, Oxford, 1716, in-4.° IV. *Pentateuchus Copticus*, Londres, 1731, in-4.° V. Le *Catalogue* de la Bibliothèque de Lambeth, dont il étoit bibliothécaire.

WILLEMANN, *Voy.* GUILIMAN.

WILLEMET, (Rémi-Pierre-François) fils d'un médecin renommé, naquit à Nancy le 2 du mois d'avril 1762. Après avoir étudié avec succès les principes de l'art de guérir sous son père, il s'embarqua pour l'Inde, et y devint premier médecin de *Tippo-Saïb*. Il est mort à Seringapatnam en 1790. On lui doit quelques *Dissertations* latines relatives à la physiologie, à la botanique et à l'usage du froid en médecine. On a imprimé à Leipzig, après sa mort, un petit ouvrage de lui, intitulé : *Herbarium Mauritianum*, 1796, in-8.°

WILLIAMS, (Filtz) fit paroître une ame grande et reconnoissante lors de la disgrace du cardinal *de Wolsey* son bienfaiteur : (*Voyez* WOLSEY.) —*WILLIAMS* étoit aussi le nom de la famille Angloise qui produisit dans le 17ᵉ siècle, l'assassin de son roi, avant que ce scélérat illustre l'eût échangé contre celui de *CROMWEL* : Voyez ce dernier mot.

WILLIBROD, (Saint) apôtre des Frisons et premier évêque d'Utrecht, quitta son siége dans sa vieillesse, pour se retirer dans l'abbaye d'Epternach dans le duché de Luxembourg, qu'il avoit fondée des biens que *Ste. Irmine* fille de *Dagobert*, lui avoit offerts. *Alcuin*, précepteur de *Charlemagne*, composa sa *Vie* en prose et en vers. Cet evêque étoit né dans le Northumberland en Angleterre, et il mourut le 7 novembre 740, à l'âge de 83 ans. On lui attribue des Epîtres, des Homélies et quelques Canons ecclésiastiques. Son zèle pour la propagation de la foi l'avoit conduit jusqu'en Danemarck.

WILLIS, (Thomas) médecin, né en 1662, à Great-Bedwin dans le comté de Wilt, fit ses études à Oxford, où il prit les armes avec plusieurs autres écoliers en faveur du roi. Il se livra ensuite tout entier à l'étude de la médecine. *Charles II* étant monté sur

le trône en 1660, lui procura la place de professeur de philosophie naturelle dans la chaire fondée par *Guillaume Sedley*. *Willis* fut l'un des premiers membres de la Société royale de Londres. Il quitta Oxford en 1666, et vint exercer son art dans la capitale, où il donna la santé et excita l'envie. Les tracasseries que ses ennemis lui suscitèrent, abrégèrent ses jours. Il mourut à Londres le 21 novembre 1675, à 54 ans. On a de lui : Un Traité anglois, intitulé : *Moyen sûr et facile pour préserver et guérir de la peste et de toute maladie contagieuse* ; ouvrage posthume, composé en 1666 et imprimé en 1690. Il ne se trouve pas dans la Collection de ses Œuvres en latin, recueillies et imprimées à Amsterdam en 1682, en 2 vol. in-4°, dont les médecins font cas. Elles embrassent presque tous les objets de l'art.

WILLUGHBY, (François) naturaliste Anglois, mort en 1672, à 37 ans, s'est fait connoitre par deux bons Ouvrages d'histoire naturelle en latin. Le premier est intitulé : *Ornithologiæ Libri tres*, Londres, 1676, in-fol. ; le second : *De Historiâ Piscium Libri quatuor*, Oxford, 1686, in-fol. Ces deux Traités, qui sont peu communs et ornés de figures bien exécutées, ont été publiés par *Ray* qui les revit et qui y corrigea quelques fautes échappées à l'auteur.

WILMONT, *Voyez* ROCHESTER.

WIMPHELINGE, (Jacques) né à Schlestat en 1450, prêcha à Spire en 1494 avec réputation. Il se retira ensuite à Heidelberg, où il s'appliqua à étudier les Livres saints et à instruire des jeunes clercs. L'envie l'y poursuivit. Les Augustins fâchés de ce qu'il avoit dit que *St. Augustin* n'avoit jamais été Moine ou Frère Mendiant, le citèrent à Rome. Il se défendit par une apologie, et le pape *Jules II* assoupit ce différend ridicule. *Trithême* lui avoit conseillé, dit le continuateur de *Fleury*, de ne point s'ingérer dans ces sortes de disputes, parce qu'il importoit peu, lui disoit-il, que *St. Augustin* eût été en robe ou en capuchon. *Wimphelinge* étoit un esprit libre qui rejetoit les préjugés, et qui censuroit les vices sans respect humain. Il fit une mort sainte à Schlestat en 1528, à 79 ans. On a de lui : I. *Catalogus Episcoporum Argentinensium*, 1651, in-4.° II. Des *Poésies latines*, 1492 et 1494, in-4.° III. Un *Traité sur l'éducation de la Jeunesse*, Argentor., 1500, in-4.° IV. *Libellus Grammaticalis*, 1497, in-4.° V. *Rhetorica*, 1515, in-4.° VI. Un *Traité* sur les Hymnes, in-4.° VII. Un excellent Traité *De Integritate*, ou de la Pureté, 1503, in-4.° C'est le plus éloquent et le plus utile de ses Ouvrages : il l'adresse à *Sturnius*, et s'y justifie du reproche qu'on lui fait de ne s'être élevé contre les Bénéficiers que parce qu'il n'avoit pu avoir de bénéfice. Il dit qu'il avoit refusé deux prébendes que *Bertholé* archevêque de Maïence lui avoit offertes ; qu'il détesteroit toute sa vie ces abus, d'avoir trois ou quatre Eglises dans la même ville, plusieurs prébendes, dignités ou personnats, et quelquefois d'en posséder d'autres sous le nom de personnes interposées. Il ajoute, qu'il a connu

des ecclésiastiques qui avoient jusqu'à vingt-trois et vingt-quatre bénéfices. Il se défend ensuite contre ceux qui l'accusoient d'être l'ennemi des Ordres Religieux. Il proteste qu'il aime et qu'il estime tous les bons religieux; mais qu'il ne peut avoir les mêmes sentimens pour certains moines qui n'ont de leur état que le capuchon et la couronne; qui sont pleins d'orgueil et d'ambition; qui séduisent le peuple en prêchant une voie facile pour aller au Ciel; qui enseignent qu'on ne doit faire qu'une légère pénitence pour les grands péchés; qui flattent les riches; qui abusent les religieuses; qui médisent de tous les théologiens séculiers, etc. etc. VIII. Un grand nombre d'autres Ouvrages, qui contiennent des réflexions judicieuses, appuyées sur les autorités les plus respectables.

WIMPINA *ou* WYMPNA, (Conrad) natif de Buchen. Son mérite lui procura un canonicat dans l'église cathédrale de Brandebourg. L'électeur le nomma à la chaire de premier professeur de théologie en l'université qu'il avoit fondée à Franckfort, l'an 1506. *Wimpina* donna beaucoup d'éclat à cette école. Lorsque l'hérésiarque *Luther* eut publié ses erreurs, on le choisit pour les réfuter. Ce savant théologien mourut en 1531. On a de lui: I. Différens *Traités théologiques* dont les plus connus sont ceux, *De Sectis, Erroribus ac Schismatibus*, Franckfort, 1528, 3 tom. in-folio; et *De Divinatione*, Coloniæ, 1531, in-folio. II. Diverses *Harangues* qui ne disent rien. III. Des *Poésies* assez plates. IV. Des *Epîtres* qui intéressent fort peu.

WINANTS, *Voyez* WYNANTS.

WINCHELSEA, (Anne Kingsmill, épouse en secondes noces de Heneage comte de) dame d'honneur de la duchesse *d'Yorck* seconde femme de *Jacques II*, mourut sans postérité en 1720. Elle eut quelque réputation sur le Parnasse Anglois, où elle peut occuper une place au second ou au troisième rang. On estime sur-tout son *Poëme sur la Rate* qu'on trouve dans le Recueil de ses *Poésies*, publié à Londres en 1713.

WINCHESTER, (Le cardinal de) *Voyez* I. BEAUFORT.

I. WINCKELMANN, (Jean) né à Homberg en Hesse, mort en 1626, est auteur de différens ouvrages polémiques qu'on trouve aujourd'hui dans la poudre des bibliothèques. On a encore de lui: I. Un *Commentaire*, in-fol., sur les Evangiles de *St. Marc* et de *St. Luc*. II. Un *Commentaire* sur les petits Prophètes; et d'autres Ouvrages.

II. WINCKELMANN, (L'abbé Jean) né à Stendal dans la vieille Marche de Brandebourg en 1718 de parens Luthériens, fut pendant sept ans professeur de belles-lettres au collége de Sechausen près de Salzwedel; il passa de là en Saxe, où il fut bibliothécaire du comte *de Bunau* à Nothnitz près de Dresde, et y acquit de grandes connoissances en divers genres de littérature. En 1754, il se rendit à Dresde où il se fit catholique; après y avoir demeuré pendant un an, il partit pour Rome et devint président des antiquités de cette ville, membre de la So-

ciété royale et des Antiquités de Londres, de l'académie de Peinture de Saint-Luc à Rome, de l'académie Étrusque de Cortone. *Winckelmann* étoit un amateur plein de goût, de sentiment et de chaleur. Il revenoit de Vienne où l'empereur et l'impératrice-reine l'avoient accueilli d'une manière distinguée lorsqu'il fut assassiné le 8 juin 1768 à Trieste, par un scélérat nommé *Arcangeli* qui se disoit connoisseur, et auquel il avoit montré imprudemment diverses médailles d'or et d'argent; il lui resta encore assez de force pour demander et recevoir les secours spirituels et pour dicter son testament, par lequel il nomma le cardinal *Alexandre Albani* son légataire universel. Nous avons de lui: I. *L'Histoire de l'Art chez les Anciens*, traduite de l'allemand en françois par M. *Huber*, Dresde, 1782, 3 vol. in-4.° On en a donné aussi une Traduction en italien à Milan et une en anglois. Ce livre, l'un des meilleurs qu'on ait écrits depuis long-temps sur les arts, a été reçu avec un égal empressement en Allemagne, en Angleterre et en Hollande par les curieux et les artistes. La Traduction françoise a été faite d'après l'édition très-augmentée de l'original, donnée à Vienne, 1776, sur un manuscrit laissé par l'auteur. Ce qu'il y a de touchant, c'est que ce manuscrit est teint de son sang. L'auteur étoit occupé à le revoir, lorsque son assassin lui porta le coup mortel. MM. *Heyne*, *Bracci*, *Falconet*, en ont critiqué plusieurs endroits. II. *Éclaircissemens des points difficiles de la Mythologie*, en italien, in-folio, avec nombre de figures. III. *Allégorie pour les Artistes*, Dresde, 1766, in-4°; ouvrage purement didactique. IV. *Remarques sur l'Architecture des Anciens.* L'auteur qui étoit d'un tempérament bouillant, a donné souvent dans les extrêmes; porté naturellement à l'enthousiasme, il s'est laissé entraîner à une admiration outrée. Par la trempe de son esprit et la négligence de son éducation, la réserve et la circonspection étoient des qualités qu'il connoissoit peu. S'il est hardi dans ses jugemens, la plume à la main, il l'étoit bien davantage dans les disputes de vive voix, où ses amis ont tremblé plus d'une fois pour lui. Trop épris du genre d'étude qu'il cultivoit, il ne songeoit pas à réprimer les saillies de son amour propre qui étoit extrême. « Je suis, dit-il lui-même, comme une plante sauvage: j'ai pris ma croissance, abandonné à mon propre instinct. J'aurois été capable de sacrifier ma vie, si j'avois su qu'on érigeoit des statues aux meurtriers des tyrans. » Il étoit d'ailleurs frano, sincère, d'un commerce sûr, bon ami et honnête homme. On a publié ses *Lettres familières*, Paris, 1782, 2 vol. in-8.° On voit à la tête l'*Eloge* de *Winckelmann* par M. *Heyne*.

WINSEMIUS, (Pierre) historien Hollandois, né à Leewarde vers 1585, après avoir fait ses études dans son pays, parcourut l'Allemagne, la Suède et la France. De retour dans sa patrie il cultiva les muses, retiré à la campagne. En 1616, il fut fait historiographe des états de Frise, et choisi en 1636 pour être professeur d'histoire et d'éloquence à Franeker. Il y mourut

en 1644. Nous avons de lui : I. *Chronique* ou *Histoire de la Frise, depuis l'an du monde* 3635 *jusqu'à l'an* 1622 *de l'ère vulgaire*, en flamand, Franeker, 1622, in-fol. L'auteur la prend de trop haut pour ne pas raconter bien des fables. II. *Vita illustrissimi* Mauritii, *Principis Auriaci*, Franeker, 1625, in-4.° III. *Rerum sub* Philippo II, *per Frisiam Gestarum, ab anno* 1555 *ad annum* 1581, *libri septem*, Leewarde, 1646, in-folio. Malgré tous les éloges que *Grotius*, *Heinsius*, *Pontanus*, *Scriverius* et *Nicolas Blancard* ont donnés à cette histoire, elle est mal écrite : l'auteur a cru bien écrire en se servant de mots pompeux et peu usités et de phrases embrouillées. L'impartialité qu'il affecte, ne l'empêche pas de maltraiter les Catholiques et leur religion. *Winsemius* a encore donné plusieurs *Dissertations*, des *Harangues*, des *Eloges funèbres* et quantité de *Pièces* de poésie. — *Menelas* WINSEMIUS son frère, né à Leewarde vers 1591, professeur en médecine à Franeker, mourut le 15 mai 1639. On a de lui, *Compendium Anatomiæ*, Franeker, 1625, in-4.°

WINSLOW, (Jacques-Bénigne) Danois, et petit-neveu du célèbre *Stenon*, soutint la réputation de son oncle. Il vit le jour en 1669, à Odenzee dans la Fionie, d'un ministre Luthérien. L'envie de se perfectionner le conduisit à Paris, où il étudia sous le célèbre *du Verney*, maître habile qui trouva dans ce jeune homme un disciple digne de lui. *Winslow* avoit le malheur d'être Protestant, et il dut au grand *Bossuet* sa conversion. Sa réputation se répandant de plus en plus, il devint médecin de la faculté de Paris, démonstrateur au jardin du roi, interprète de la langue teutonique à la bibliothèque du roi, et membre de l'académie des Sciences. Ses ouvrages sont : I. Un *Cours* d'anatomie, sous ce titre : *Exposition anatomique du corps humain*, in-4° et 4 vol. in-12 : livre élémentaire qui est très-recherché. II. Une *Dissertation sur l'incertitude des signes de la mort*, 1742, deux vol. in-12. Ce livre est très-bien raisonné. III. Une *Lettre* sur un Traité des maladies des os. IV. Des *Remarques sur la mâchoire*. V. Plusieurs *Ecrits* dans les *Mémoires* de l'académie des Sciences. *Winslow* mourut en 1760, à 91 ans avec la réputation d'un des plus honnêtes hommes et d'un des plus habiles anatomistes de la France.

WINTER, (George-Simon) écuyer Allemand du 17e siècle, fit une étude profonde de son art. Il en donna des leçons à divers seigneurs et princes d'Allemagne, et en publia deux Traités estimés et peu communs en France. Le premier parut à Nuremberg en 1672, in-folio, en latin, en allemand et en françois, sous ce titre : *Tractatio nova de re Equaria*. L'auteur y traite en détail des écuries, du régime, de l'âge, du pays, des qualités et des marques des chevaux ; de la manière de les dresser, de les élever et de les dompter ; de leurs haras, de leurs maladies et des remèdes qui leur sont propres ; des devoirs et des qualités des palefreniers et des écuyers. Le second, imprimé dans la même ville en 1678, deux

vol. in-folio, en latin et en allemand, ne traite que de l'art de monter à cheval; il est intitulé; *Eques peritus*, *et Hippiator expertus*.

WINWOOD, (Rodolphe) secrétaire d'état sous *Jacques I*, dont les *Mémoires d'état* publiés en 1725, 3 vol. in-folio, sont intéressans, mourut à Londres en 1617.

WION, (Arnould) Bénédictin, né à Douay en 1554, prit l'habit dans l'abbaye d'Ardembourg au diocèse de Bruges. Pendant les guerres civiles de religion il se retira en Italie, et fut reçu parmi les Bénédictins de Sainte-Justine de Padoue dits du Mont-Cassin. Il s'y signala par quelques ouvrages, où les absurdités et les fables sont entassées. Les principaux sont : I. La *Généalogie* de la famille des *Anices*, d'où il faisoit descendre *St. Benoît* et la maison d'*Autriche*. (*Voyez* STREIN.) II. Une *Histoire* des Hommes illustres de son Ordre, sous le titre de *Lignum vitæ*. C'est dans ce second ouvrage, imprimé à Venise en 1595, 2 volum. in-4°, qu'on trouve les impertinentes prédictions sur les élections des papes attribuées à *St. Malachie* évêque d'Irlande. L'oubli du sens commun s'y fait sentir à quelques pages.

WIRLEM-BAUR, *Voyez* BAUR.

WIRSUNGUS ou WIRSUNGIUS, (Jean-George) Bavarois, professeur d'anatomie à Padoue, découvrit en 1642 le *conduit pancréatique*. Son mérite lui suscita des envieux qui, à ce que l'on croit, gagnèrent par argent un Italien pour l'assassiner. *Wirsungus* fut tué dans son étude par ce scélérat d'un coup de pistolet, avant que d'avoir fait imprimer aucun de ses ouvrages.

WISCHER ou WISSECHER, (Corneille) dessinateur et graveur, Hollandois du 17e siècle, laissa des sujets et des portraits d'après des peintres Flamands. On ne peut graver avec plus de finesse, de goût, d'esprit et de vérité. Son burin est en même temps savant, pur et gracieux. Les estampes qu'il a inventées lui-même, font honneur à son goût et à son génie. M. *Basan* a donné le *Catalogue de son œuvre*. — *Jean WISCHER* son frère, ainsi que *Lambert* et *Nicolas WISCHER* de la même famille, sans avoir des talens éminens, font admirer leur goût et leur mérite dans les estampes qu'ils ont gravées d'après *Berghem* et *Wauwermans*.

WISE, (François) recteur de Rhoterfield-Grays, né en 1695, mort à Ellesfield en 1767, a donné au public : I. *Annales Elfredi Magni*, Oxford, 1738, in-4.° II. Des *Recherches* sur les premiers habitans de l'Europe, et leur langage, 1753, in-4.° III. Des *Observations* sur les temps fabuleux, 1764, in-4.° Tous ces ouvrages sont remplis d'érudition.

WISSOWATIUS, (André) né en 1608, à Philippovie dans la Lithuanie d'une famille noble, étoit petit-fils, par sa mère, de *Fauste Socin*. Il hérita des erreurs de son grand-père et les répandit en Hollande, en France et en Angleterre. De retour en Pologne, il fut l'un des principaux chefs des Sociniens et sou-

tint les intérêts de cette secte au péril de sa vie. Enfin, contraint de se retirer en Hollande par l'arrêt qui proscrivit, en 1658, les Unitaires, il y travailla à l'édition de la *Bibliothèque des Frères Polonois* qu'il mit au jour peu de temps après, en 9 vol. in-fol. On a encore de lui un Traité intitulé : *Religio rationalis* seu *De Rationis judicio, in Controversiis etiam theologicis ac religiosis adhibendo, Tractatus*, 1685, in-16, et plusieurs autres ouvrages très-dangereux qu'il fit pour ses prosélytes. Ce sectaire mourut en Hollande en 1668.

WISTON, *Voy.* WHISTON.

WIT, (Jean de) fils de *Jacob de Wit*, bourgmestre de Dordrecht, naquit en 1625 d'une famille noble et ancienne. Après s'être perfectionné dans la jurisprudence, les mathématiques et la théologie, la curiosité le porta à voyager dans les cours étrangères. Il s'y fit des amis par les qualités de son cœur et de son esprit. De retour dans sa patrie, il s'éleva de grade en grade jusqu'à celui de pensionnaire de Hollande : emploi qu'il exerça dans des temps très-difficiles. La guerre avec les Anglois, qui ne fut pas toujours heureuse pour la république, exerça son habileté. On admira sur-tout avec quelle promptitude il travailla au rétablissement de la flotte, presque ruinée dans un combat contre les Anglois ; et la résolution qu'il prit et qu'il exécuta, de se mettre lui-même sur la flotte avec d'autres députés de l'état. Cependant les malheurs de la patrie en faisoient soupirer plusieurs après un Stathouder. Quoique *Guillaume III* fût encore enfant, on faisoit de grands efforts pour l'élever à cette charge. *Jean de Wit* s'opposoit de tout son pouvoir à cette élection, contraire selon lui à la liberté de son pays. Ce zèle pour la patrie fut la source de ses malheurs. Soupçonné d'être d'intelligence avec l'ennemi, il fut attaqué par quatre assassins qui manquèrent leur coup, et dont l'un fut puni de mort. La crainte d'un pareil danger lui fit demander sa retraite et il l'obtint. Le parti du prince *d'Orange* ayant prévalu en 1672, dans le temps que la France pressoit la Hollande, on accusa *Corneille de Wit* frère de *Jean*, d'avoir voulu faire assassiner ce prince, et on le mit en prison à la Haye. Faute de preuves, il ne put être condamné qu'au bannissement ; mais comme le pensionnaire le faisoit sortir de prison pour satisfaire à la sentence de bannissement, la populace effrénée les massacra tous deux, parce qu'ils avoient voulu la paix. Ainsi périrent deux frères, dont l'un avoit gouverné l'état pendant 19 ans avec vertu, et l'autre l'avoit servi de son épée. On exerça sur leurs corps sanglans toutes les fureurs dont le peuple est capable. *Jean de Wit* s'étoit signalé autant par ses talens que par sa modération. Assujetti à la frugalité et à la modestie de sa république, il n'avoit qu'un laquais et une servante. Il alloit à pied dans la Haye, tandis que dans les négociations de l'Europe, son nom étoit compté avec les noms des plus puissans rois : homme infatigable dans le travail, plein d'ordre, de sagesse, d'industrie dans les affaires, excellent citoyen, grand politique

et digne d'un meilleur sort. « Personne, dit *Burnet*, n'employa jamais mieux que lui l'algèbre à toutes les affaires du commerce. Il possédoit à fond l'état de la Hollande, ses revenus, les sommes qu'on y pouvoit lever pour les besoins publics, et la méthode dont il s'y falloit prendre. Tout cela étoit digéré dans un petit livre de poche, où par le moyen de quelques tables, il trouvoit d'un coup d'œil tout l'argent que la république pouvoit fournir. Franc et sincère, il ne connoissoit d'autre finesse que celle du silence; et on ne pouvoit pas aisément savoir quand il se taisoit, s'il le faisoit à dessein ou par coutume. D'une intelligence prompte et nette quand on lui proposoit quelque chose de nouveau, après vous avoir écouté patiemment et fait quelques questions incidentes, il avoit compris l'affaire avec autant de justesse que le pouvoit faire la personne même qui lui en faisoit l'ouverture. Ne connoissant en aucune façon l'histoire moderne ni l'état des cours étrangères, il faisoit les plus grossières fautes sur le cérémonial. Sa grande maxime étoit, *que tous les Princes et que tous les Etats se règlent sur leurs intérêts, et que dès que l'on sait en quoi leurs vrais intérêts consistent, on peut savoir quels en sont les projets.* Il ne vouloit pas que l'on recourût au soldat étranger, à moins que la conservation du sujet ne le rendît nécessaire. Quant à l'administration de la justice, au soutien du commerce, à l'entretien des flottes, la république n'eut jamais de plus habile ministre. Quoiqu'il fût fort opposé à la maison d'*Orange*, il prit un grand soin des biens du jeune *Guillaume III.* Il veilla sur son éducation et lui donna de justes notions de tout ce qui concernoit l'état, croyant que l'intérêt public demandoit qu'on le rendit propre à gouverner. » On a de lui : I. Des *Négociations*, Amsterdam, 1725, 5 vol. in-12. II. Des *Mémoires*, Ratisbonne, 1709, in-12. Ces ouvrages renferment des faits intéressans et méritent d'être lus. *Voyez* sa *Vie* en 2 vol. in-12, Utrecht, 1709.

WITASSE, (Charles) né à Chauny dans le diocèse de Noyon le 11 novembre 1660, fut élevé à Paris où il se rendit habile dans les humanités, dans la théologie et dans les langues. Devenu prieur de Sorbonne en 1689, et docteur en 1690, il obtint tous les suffrages pour la chaire de professeur royal en théologie, à laquelle il fut nommé en 1696. Il remplissoit cette place avec autant d'exactitude que d'applaudissement, lorsque la bulle *Unigenitus* parut. Le refus qu'il fit de recevoir ce decret, lui attira une lettre de cachet qui l'exiloit à Noyon; mais il échappa à la persécution par la fuite. Après la mort de *Louis XIV*, il reparut à Paris où il mourut d'apoplexie le 10 avril 1716, à 56 ans. Son caractère répondoit à ses lumières. Plein de douceur et de gravité, il eut toujours un nombreux concours de disciples qui le préféroient à la plupart des autres professeurs. Quoiqu'il pût attendre de sa réputation et de l'estime générale qu'elle lui avoit acquise, des places considérables, il borna son ambition à servir le public dans son emploi. C'est à lui qu'on doit l'établissement

de la maison des Prêtres de Saint-François de Sales, où les pauvres curés et les prêtres invalides, sur-tout du diocèse de Paris, trouvoient une retraite et une subsistance honnête. Lorsque le cardinal *de Noailles* qui entra avec chaleur dans ses vues charitables, demanda à *Louis XIV* des lettres patentes pour cette fondation, le roi les lui accorda aussitôt, en disant : « Il est bien juste que, mes soldats ayant une retraite, ceux de *Jésus-Christ* n'en manquent pas. » Il étoit fort lié avec ce cardinal; et on lui attribua communément les sentimens que ce prélat fit paroître contre la Bulle. Les ouvrages de ce docteur sont : I. Plusieurs *Lettres sur la Pâque*. II. L'*Examen* de l'édition des Conciles du P. *Hardouin*. Il fit cet Examen à la sollicitation du parlement de Paris. III. Une partie des *Traités* qu'il avoit dictés en Sorbonne ; savoir : ceux de la Pénitence, de l'Ordre, de l'Eucharistie, des Attributs, de la Trinité et de l'Incarnation. Celui de la Confirmation qu'on lui a attribué n'est point de lui, mais d'un Père de l'Oratoire. Chacun de ces Traités est en deux volumes in-12, excepté celui des Attributs qui est en trois. L'érudition et la netteté les caractérisent. Son style convenoit au genre didactique : pur sans affectation, simple sans barbarie, net et concis sans sécheresse, il ne lui manquoit qu'un peu plus de délicatesse dans le choix de ses preuves, et plus de soin à ne pas s'assujettir aux formes et aux questions que la tyrannie de l'usage a introduites.

WITHBI, *Voyez* WHITBI.... etc.

WITHFIELD, (N.) fondateur de la secte nombreuse des *Méthodistes* en Angleterre, mort depuis quelques années, affectoit comme la plupart des chefs des sectaires une vertu sévère. Son but étant de réformer les mœurs des citoyens de tous les états, il se mit à prêcher dans les carrefours de Londres. Il fit bientôt des prosélytes sur-tout parmi les artisans. Le clergé Anglican en fut alarmé. On le peignit comme un fanatique dangereux ; et le peuple le chassa souvent à coups de pierre. La douceur qu'il opposa aux injures et aux outrages, augmenta ses adhérens; et ceux de ses disciples qui avoient de la loquacité, se remirent, à l'exemple de leur maître, à prêcher dans les rues. *Withfield* ayant mis dans son parti quelques personnes de distinction, établit paisiblement ses tréteaux sur la vaste place de Moorfields. Ses sermons furent soutenus par ses exemples. Sa sobriété et son désintéressement étoient extrêmes. Il distribuoit avec scrupule les nombreuses aumônes qu'on portoit à ses pieds. Enfin, ne pouvant plus suffire à la foule immense qui avoit adopté ses principes, il prit des aides ecclésiastiques et fit bâtir une église qu'il nomma *le Tabernacle*. Après avoir prêché une morale pure et des principes simples, mais peu d'accord avec la foi Catholique, il passa quatre fois en Amérique pour y répandre sa doctrine. Son zèle ne fut point infructueux, et sa secte fructifia dans le nouveau Monde comme à Londres. Il mourut avec la tranquillité d'un saint, emportant les regrets de ses disciples qui ne prononcent son nom qu'avec respect. La liturgie des

Methodistes est presque la même que celle de la religion Anglicane. Ils ont quelques cantiques de plus dont la mélodie est très-agréable. Le sermon remplit cependant toujours la plus grande partie du service divin. Quelques-uns de leurs ministres prêchent encore dans la rue. Le prédicateur entrant communément dans un tonneau s'élève au-dessus de la foule, composée ordinairement de la lie du peuple et de quelques curieux qui viennent rire du sermon et du sermonneur. C'est dans cette chaire comique que l'énergumène étendant ses bras, gesticulant, roulant des yeux effarés, faisant mille contorsions, débite son galimathias, non en le lisant comme c'est l'usage dans les églises Anglicanes, mais en le déclamant avec enthousiasme.

I. WITIKIND *le Grand*, duc de Saxe, étoit fils du prince *Wernekin*, dont la famille étoit très-considérée parmi les Saxons. Quoique *Witikind* ne fût pas roi de cette nation, mais seulement l'un de ses chefs, il eut le commandement général des troupes. Généreux défenseur des restes de la Germanie, il excita ses compatriotes à soutenir leur liberté contre *Charlemagne* qui arma pour les réduire et qui ne pouvoit en venir à bout. Enfin ce monarque las de faire la guerre aux Saxons et de répandre du sang, envoya à *Witikind* un de ses seigneurs pour l'exhorter à rentrer dans son devoir à des conditions très-avantageuses. Le prince Saxon s'y soumit et alla trouver l'empereur à Attigny en Champagne. Ce conquérant le reçut avec douceur, lui donna le titre de duc de Saxe avec le duché d'Engern, et l'engagea à se faire instruire de la religion Chrétienne. *Witikind* en fit profession l'an 807, et fut tué quatre ans après par *Gerold* duc de Souabe. *Sa postérité*, dit Pasquier, *commença de s'établir en France, et fut destinée pour la fin et clôture de celle de* Charlemagne. WITIKIND II son fils, qui prit au baptême le nom de *Robert*, fut père de *Robert le Fort* marquis de France, bisaïeul de *Hugues Capet* auteur de la troisième race de nos rois.

II. WITIKIND, WITUKIND ou WITEKINDE, Bénédictin de l'abbaye de Corbie sur le Weser au 10e siècle, avoit composé plusieurs écrits, dont il ne nous reste que l'Histoire *des Saxons* en trois livres, et la *Vie* d'*Othon I.* Ces ouvrages ont été publiés par *Henri Meibomius le Vieux*, avec des notes et des dissertations, dans un recueil d'ouvrages historiques du même siècle, Franckfort, 1621, in-fol., et dans *Scriptores rerum Germanicarum*, Helmstadt, 1688, in-folio. *Witikind* fit fleurir la piété et les lettres dans le monastère de Corbie, et mourut après l'an 973.

WITSEN, (Nicolas) savant Hollandois du 17e siècle, embrassa le négoce, la politique et les sciences. Il réussit dans tous ces genres; car il s'enrichit par des voies honnêtes, se distingua dans la magistrature d'Amsterdam, et prouva ses progrès dans la littérature par un *Traité* savant et curieux *sur l'Architecture navale des Anciens.*

WITSIUS, (Herman) docteur Protestant, né à Enckhuysen dans la Nort-Hollande en 1626, devint professeur de théologie à Franeker, puis à Utrecht, et enfin à Leyde où il mourut en 1708. Ses principaux ouvrages sont : I. *Historia Hierosolymitana*. II. *Egyptiaca et Decaphylon, cum Diatribâ de Legione fulminatrice Christianorum*. Il fait voir dans cet ouvrage dont la meilleure édition est celle de 1683, in-4°, que les Juifs n'ont point emprunté des Égyptiens leurs lois et leurs cérémonies, comme l'avoient prétendu *Spencer* et *Marsham*. III. *Miscellaneorum Sacrorum Libri duo*. IV. *Maletemata Leydensia*, etc. Ces différens ouvrages dénotent une érudition peu commune. On y souhaiteroit plus de choix.

WITTE, (Emmanuel) peintre d'Alcmaer, né en 1607, mort en 1692, entendoit bien la perspective et l'architecture.

WITTICHIUS, (Christophe) né à Brieg dans la Basse-Silésie en 1625, fut professeur de mathématiques à Herborn, d'où il fut appelé à Duisbourg pour y enseigner la théologie. De là il passa à Nimègue où il occupa une chaire de théologie pendant 16 ans. Enfin il eut le même emploi à Leyde en 1671, et il y finit sa savante carrière en 1687. Ses ouvrages sont : I. *Theologia pacifica*, Leyde, 1671, in-4.° II. *Anti-Spinosa*. III. *De Deo et ejus Attributis*, Amsterdam, 1690, in-4.° *Wittichius* est de tous les Protestans l'un de ceux qui a le mieux su accorder les principes philosophiques de *Descartes* avec la théologie, dans son *Consensus veritatis*, Leyde, 1682, in-4.°

WLODOMIR, duc de Russie, embrassa le Christianisme en 989, et c'est là proprement l'époque de l'établissement de la foi Chrétienne dans ces vastes régions. Il est vrai que dès le siècle précédent elle y avoit pénétré par les soins de *St. Ignace* patriarche de Constantinople ; mais elle y fit alors peu de progrès. La fille de *Boleslas* duc de Pologne, qui épousa le fils de *Wlodomir*, amena avec elle en Russie *Reimbern* évêque de Colberg. Ce missionnaire, après s'être concilié la vénération des Païens par son extrême abstinence, ses vertus, ses veilles et ses oraisons continuelles, leur fit brûler leurs temples et abolit les superstitions auxquelles ils étoient le plus attachés. Les mœurs de *Wlodomir* ne répondirent pas toujours à sa croyance. On lui reproche de grandes cruautés et beaucoup d'emportement dans sa passion pour les femmes : mais il en fit une pénitence exemplaire, et ne cessa dès-lors de racheter ses péchés par des aumônes prodigieuses jusqu'à ce qu'il mourut dans une extrême vieillesse. Il fut enterré dans la grande ville de Kiovie ; on lui dressa un tombeau fort élevé dans l'église de Saint-Clément, comme un objet proposé à la vénération des peuples. Les Moscovites comptent en effet ce prince entre les Saints, et le regardent comme l'apôtre de leur nation. L'impératrice *Catherine II* a créé un ordre de chevalerie sous le nom de *Wlodomir*, en faveur de ceux qui ont bien servi l'état dans les emplois civils.

Le cordon de cet Ordre est cramoisi et noir.

WODVARD, *Voyez* WOODWARD.

WOIDE, savant Anglois, membre du Musée Britannique, s'appliqua à l'étude des langues orientales et sur-tout de la langue coptique. Il publia le *Lexique* en cette langue, que *la Croze* avoit composé vers 1720, et qui étoit resté manuscrit. *Woide* a soutenu que le copte n'avoit aucun rapport avec le phénicien ni avec l'hébreu, comme l'avoit prétendu *Bochard*, et que la langue arménienne étoit la seule avec laquelle il avoit une légère ressemblance. Ce savant est mort vers 1780.

WOLDIKE, (Marc) né l'an 1699 à Sommersted en Danemarck, fut ministre d'une église, puis professeur de théologie en 1731 à Copenhague où il mourut en 1750. Il s'est fait connoître par plusieurs *Traductions* latines: I. Des Traités de *Moyse Maimonides*, touchant les viandes défendues, avec des notes. II. De plusieurs chapitres du *Talmud* de Jérusalem et du *Talmud* de Babylone. On a encore de lui quelques *Traités de Controverse*.

I. WOLFF, (J. Christiern de) *WOLFIUS*, né à Breslaw le 24 janvier 1679 d'un brasseur homme de lettres. Son père remarquant dans son fils les plus heureuses dispositions, les cultiva avec soin et lui donna d'habiles maîtres. L'université de Iène où il se rendit en 1699, fut le premier théâtre de ses talens. Après avoir achevé son cours dans cette ville, il alla enseigner à Leipzig en 1703, et s'y annonça par une *Dissertation* *sur la manière d'enseigner la Philosophie*. Sa méthode étoit en partie celle de *Descartes*, à laquelle il ajouta ses propres idées. Son nom pénétra dans les différentes parties de l'Allemagne, et les universités de Giessen et de Hall le demandèrent en même temps pour professeur de mathématiques. Cette dernière ville eut la préférence en 1707. Il y enseigna avec tant d'assiduité et d'applaudissement, qu'on l'honora du titre de conseiller de cour et on augmenta ses appointemens. La rage de l'envie et du fanatisme vint troubler son bonheur et voulut éclipser sa gloire. Une harangue qu'il prononça en 1721, sur la morale des Chinois, dans laquelle il comparoit les principes de *Confucius* avec les siens, excita le faux zèle des théologiens de Hall. La faculté théologique de cette ville résolut d'examiner tous les ouvrages de notre philosophe. *Wolff* en porta ses plaintes au conseil académique, et obtint même un ordre portant défense à qui que ce fût d'écrire contre lui. Cette défense tyrannique ne fit qu'échauffer les esprits. On écrivit en cour: le doyen et plusieurs membres de la faculté philosophique exposèrent combien sa doctrine étoit dangereuse. Enfin après de grands flots d'encre et de vives altercations, la cour le condamna le 15 novembre 1723 à sortir de Hall et des états dans l'espace de vingt-quatre heures, sous les peines les plus rigoureuses. L'illustre opprimé se rendit à Cassel où il obtint la chaire de mathématiques et de philosophie dans l'université de Marpourg, avec le titre de conseiller aulique du landgrave de Hesse, et une bonne pension. Il

se remit aussitôt à ses travaux avec une nouvelle ardeur; et c'est dans ce séjour qu'il a publié la meilleure partie de ses ouvrages. La flétrissure qu'il avoit subie n'avoit fait qu'augmenter sa réputation. Il fut déclaré en 1725 professeur honoraire de l'académie des Sciences de Pétersbourg, et en 1733 il obtint l'association de l'académie des Sciences de Paris. Le roi de Suède le déclara aussi conseiller de régence. *Wolff*, attaché à Marpourg par les liens du devoir et de la reconnoissance, refusa des places très-avantageuses, entr'autres celle de président de l'académie à Pétersbourg. Le roi de Prusse, revenu des préjugés qu'on lui avoit fait concevoir contre lui, voulut le rendre à l'université de Hall en 1733, et fit une seconde tentative à cet égard en 1739 qui fut aussi inutile que la première. Ce prince étant mort le 31 mai 1740, *Fréderic II* son fils, philosophe couronné et ami de *Wolff*, le rappela à Hall en 1741, avec les titres de conseiller privé, de vice-chancelier et de professeur du droit de la nature et des gens. Il l'éleva ensuite à la dignité de chancelier de l'université. L'électeur de Bavière, pendant le vicariat de l'empire qu'il exerça, le promut à celle de baron de l'empire, sans que le philosophe l'eût recherché ni prévu. Il jouissoit paisiblement de sa gloire et du fruit de ses travaux, lorsque des attaques fréquentes de goutte le conduisirent par degrés à un marasme qui lui annonçoit sa fin. Elle arriva le 9 avril 1754, dans sa 76e année. Il mourut avec l'intrépidité de la philosophie et de la religion. C'étoit un sage. Les honneurs et les disgraces, la santé et la maladie altérèrent peu la tranquillité de son ame. Il traitoit ordinairement ses ennemis avec douceur et quelquefois avec générosité. La simplicité de ses mœurs le rendoit content de ce qu'il avoit; il vivoit sobrement, mangeoit peu et ne buvoit point de vin. Il n'avoit d'autre ambition que celle de la science et de la vertu. Le roi de Suède qui en faisoit un cas infini, le pressant souvent de lui demander des graces, il répondoit toujours: *Je n'ai besoin de rien;* bien différent de tant d'hommes de lettres indignes de ce nom, qui font bassement et presque toujours inutilement la cour aux laquais ou à la maitresse d'un grand, pour avoir une petite pension arrachée par l'importunité à une avarice fastueuse. Ses principaux ouvrages sont: I. Un *Cours de Mathématiques* en latin, d'abord en 2 vol. in-4°, puis en 5 in-4°, Genève, 1732 et 1741. C'est le Cours de Mathématiques le plus complet que nous ayons jusqu'à présent. Un Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur l'a abrégé, en 3 vol. in-8°; et c'est un service qu'on devroit rendre à tous les ouvrages de *Wolff*, trop longs au moins de moitié. « Il a noyé, dit un écrivain illustre, le système de *Leibnitz* dans un fatras de volumes et dans un déluge de paroles, d'argumens, de corollaires et de citations. II. Une *Philosophie*, en plusieurs vol. in 4°, que l'auteur divise en *Théorétique* et en *Pratique*. On trouve dans la première: 1.° La Logique, qu'il a intitulée, *Philosophia rationalis, sive Logica*, in-4.° On en a un Abrégé in-8°, plusieurs fois imprimé, sous le titre de *Pensées sur les forces de l'En-*

tendement humain, traduit par M. *Deschamps*. 2.° La *Métaphysique*, dont les parties sont : *Philosophia prima, sive Ontologia*, 1735, in-4°; *Cosmologia generalis*, in-4°; *Psychologia empirica*, in-4°; *Psychologia rationalis*, in-4°; *Theologia naturalis*, 2 vol. in-4.° 3.° La *Physique*, dont les parties sont : la *Physique expérimentale* et la *Physique dogmatique*... Sa *Philosophie-Pratique* comprend : *Philosophia practica universalis*, en 2 vol. in-4°; *Philosophia moralis, sive Ethica*, en cinq vol. in-4.° Ces nombreux volumes renferment de bonnes choses; mais il faut les chercher à travers beaucoup de choses médiocres ou alongées. On a dit qu'en beaucoup d'endroits, c'étoit du verbiage qu'il avoit donné *more geometrico*. III. *Jus Naturæ*, ou Traité du Droit naturel, en 8 vol. in-4.° IV. *Jus Gentium*, in-4.° L'auteur a abrégé les deux Ouvrages précédens, sous ce titre : *Institutiones Juris Naturæ et Gentium*, in-8.° Nous en avons un autre Abrégé en françois par M. *Formey*, qui a paru en 1758, sous ce titre : *Principes du Droit de la Nature et des Gens*, en 3 vol. in-12. V. *Horæ subsecivæ Marburgenses*, en neuf parties. Ce sont des Dissertations sur diverses matières de Philosophie, de Droit naturel et de Théologie. VI. Un grand nombre d'Ecrits, dans les *Acta Eruditorum* de Leipzig. VII. Un *Dictionnaire* de Mathématiques, in-8°, en allemand. VIII. *Specimen Physicæ ad Theologiam naturalem applicatæ*, in-8.° IX. Une foule d'autres *Ecrits*, dont il seroit trop long de donner la liste; car le baron *de Wolff* enfantoit de gros volumes, comme nos auteurs François d'à présent produisent des romans et des almanachs. Ce qui caractérise principalement les Ecrits philosophiques de cet homme savant, c'est sa méthode. *Descartes* de qui il la tenoit, s'étoit borné aux parties spéculatives de la philosophie, sans toucher à la partie pratique. *Wolff* se proposa de suppléer à cette omission, et de commencer, pour ainsi dire, où le philosophe François s'étoit arrêté. La méthode des géomètres qui marchent à pas comptés et ne posent un pied qu'après avoir bien affermi l'autre, lui parut la plus propre à le conduire à son but. Il a donc entrepris de faire de toutes les connoissances philosophiques, un vrai système qui procédât de principes en conséquences, et où toutes les propositions fussent déduites les unes des autres avec une évidence démonstrative; mais il démontre longuement et ennuyeusement. Son style est barbare en latin; les expressions sont ou louches ou mal choisies; les phrases mal construites; les mêmes termes souvent répétés. On prétend qu'il écrivoit mieux en allemand, si toutefois l'on peut bien écrire dans une langue aussi rude.

II. WOLFF, (Jérôme) d'une ancienne famille du pays des Grisons, fit paroître dès son enfance une inclination singulière pour l'étude; mais son père craignant qu'elle n'altérât son tempérament naturellement délicat, l'empêcha de s'y appliquer. Le jeune *Wolff* s'échappa de la maison paternelle et s'en alla à

Tubinge, où il se mit au service des écoliers. Son indigence ne l'empêcha point de se rendre habile dans les langues grecque et latine. Il les enseigna quelques années, et devint ensuite bibliothécaire et principal du collége d'Augsbourg, où il mourut de la pierre en 1581, à 64 ans. On a de lui : I. Des Traductions latines de *Démosthènes*, d'*Isocrate*, et de quelques autres auteurs, avec des Notes. II. Un Traité *De vero et licito Astrologiæ usu*. III. Un autre; *De expeditâ utriusque Linguæ discendæ ratione*. IV. *Lectiones memorabiles*, 1600, deux tomes in-folio.

III. WOLFF, (Jacques) major général Anglois, après s'être distingué dans plusieurs occasions, commandoit les troupes de sa nation à la bataille de Quebec gagnée sur les François en 1759, lorsqu'il eut le malheur d'être tué à la fleur de son âge sur le champ de bataille. Il vécut encore assez pour avoir la satisfaction d'apprendre l'heureux succès de ce combat. *Les François fuient*, dit-il, *que Dieu soit loué; je meurs content.* Le roi lui fit ériger un magnifique mausolée dans l'abbaye de Westminster. Ce qui n'a pas peu contribué à rendre son nom célèbre, c'est la magnifique estampe qui le représente mourant, environné d'un grand nombre de personnes peintes d'après nature. Cette estampe est gravée par *Woollett*, d'après le Tableau de *West*, et a été publiée en 1776.

WOLFHART, *Voy.* LYCOSTHÈNES.

WOLKELIUS, *Voyez* VOLKELIUS.

WOLLASTON, (Guillaume) prêtre Anglican, né à Caton-Clanford dans le Staffordshire, le 26 mars 1659, d'une famille ancienne, se vit réduit par la médiocrité de sa fortune, à accepter la place de sous-maître, puis celle de second maître dans l'école publique de Birmingham. Une riche succession le mit en 1688 dans une situation opulente, dont il fit usage pour assister un grand nombre de malheureux. Peu de temps après, il alla s'établir à Londres, et il s'y maria l'année suivante. Il vécut dans la plus parfaite union avec son épouse que la mort lui enleva en 1720, après en avoir eu onze enfans; dont sept lui survécurent. *Wollaston* concentré dans le sein d'une famille qui le rendoit heureux, refusa constamment toutes les places considérables qu'on lui offrit, pour se livrer tout entier à l'étude des langues, de la philosophie, des mathématiques, de la philosophie naturelle, de l'histoire ancienne et moderne, et de la théologie. L'art de flatter, de dissimuler, de cacher ses sentimens lorsqu'il les croyoit fondés, lui étoit inconnu. Il parloit, il pensoit en philosophe, et il agissoit de même. L'amour de la vérité qui le dominoit, lui fit préférer la retraite à une vie dissipée, et la méditation à la lecture et à un savoir d'emprunt. La solitude et la réflexion ne le rendirent pas misanthrope, il étoit au contraire extrêmement affable, et se faisoit un vrai plaisir de faire part de ses lumières. Il se récréoit dans la

compagnie de quelques amis choisis. « Sa conversation vive et enjouée, son naturel franc et ouvert, joint à son profond savoir, le faisoient rechercher des personnes du premier mérite ; mais il n'aimoit pas le grand monde, et il se soucioit encore moins des applaudissemens et des honneurs de son siècle. Son indifférence à cet égard alloit si loin, qu'il refusa long-temps avant sa mort, une des premières dignités de l'Eglise qu'on lui offroit et qu'on le pressoit d'accepter. Quoiqu'il lût beaucoup, il méditoit davantage ; et comme il pensoit librement, aussi disoit-il librement sa pensée. Il regardoit avec horreur toute sorte de dissimulation ; l'art de flatter lui étoit inconnu ; et bien qu'il n'ignorât pas que sa franchise ne pouvoit manquer de lui faire des ennemis, il ne s'en départoit jamais pour quelque considération que ce fût. La douceur et la compassion se faisoient remarquer dans toute sa conduite, et lui étoient naturelles : par l'une, il souffroit tout, il s'accommodoit et se prêtoit à tout ; par l'autre, il sentoit vivement les misères du prochain, et s'empressoit à y porter du remède. Il ne connoissoit ni la colère ni le ressentiment : si quelquefois il lui échappoit de parler avec un peu trop de vivacité, cela passoit dans un moment ; et il étoit plus fâché contre lui-même que contre les personnes qui lui avoient donné sujet de se fâcher. » (MÉM. de *Niceron*, tome 42.) Son principal ouvrage est une *Ebauche de la Religion naturelle*, qui a été traduite en françois, et imprimée à la Haye en 1726, in-4.° Le traducteur a assez bien débrouillé les nombreuses Notes de l'original ; mais il fait quelquefois dire à l'auteur ce qu'il ne dit point. « Si la simplicité, la fécondité, la nouveauté des principes suffisent pour faire la fortune d'un ouvrage, (disent les auteurs de l'Histoire littéraire de l'Europe) nous répondons à celui-ci de l'approbation universelle. » Ce n'est point, ajoutent-ils, une ébauche grossière, ainsi que l'auteur l'appelle modestement, mais un cours achevé de morale. Il y a pourtant quelques principes dont les incrédules pourroient abuser. L'auteur paroît accorder aux fausses religions des avantages qui les rendroient, sinon égales, du moins peu inférieures au Christianisme. *Wollaston* jeta au feu presque tous ses autres écrits, avant sa mort, arrivée en octobre 1724, dans sa 64e année : la délicatesse de son goût lui fit faire ce sacrifice.

WOLMAR, (Melchior) natif de Rotweil en Suisse, apprit la langue grecque à *Calvin* et à *Bèze*, et leur inspira l'envie d'être réformateurs. *Ulric* duc de Wittemberg, l'attira dans ses états, et le fit professeur de Droit à Tubinge. Après avoir rempli ces emplois avec distinction, il se retira à Eisenach, où il mourut d'apoplexie en 1561, à 64 ans. Ce savant avoit une telle réputation de probité que quelques gens de lettres ne l'appeloient que *Melior* au lieu de *Melchior*. La Préface qu'il a mise à la tête de la *Grammaire Grecque* de *Démétrius Chalcondyle*, a passé autrefois pour un

chef-d'œuvre en ce genre; mais on ne la regarde plus aujourd'hui du même œil. On a aussi de lui des *Commentaires* sur les deux premiers livres de l'*Iliade* d'*Homère*.

WOLSEY, (Thomas) fils d'un boucher d'Ipswich en Angleterre, enseigna la grammaire dans l'université d'Oxford. Ses talens lui procurèrent la place d'aumônier du roi *Henri VIII* qui le fit entrer dans le conseil et qui se déchargea sur lui du gouvernement de l'Etat. Après lui avoir donné successivement plusieurs évêchés, il le fit archevêque d'Yorck et grand chancelier du royaume. Le pape *Léon X* l'honora de la pourpre en 1515 et du titre de légat *à latere* dans tout le royaume. On le vit alors augmenter son faste et ses prétentions. L'archevêque de Cantorbery lui ayant écrit *Votre très-affectionné Frère*, il s'en plaignit comme d'une injure. L'archevêque informé de ses plaintes, dit froidement : « Ne voyez-vous pas que cet homme est ivre d'un excès de prospérité ? » Bientôt *Wolsey* établit une cour ecclésiastique dont l'autorité arbitraire ressembloit fort à celle de l'Inquisition ; et quoique décrié par la licence de ses mœurs, il s'érigea en réformateur rigide de celles des laïques mêmes. On se plaignit hautement de ses entreprises, et *Henri VIII* lui ordonna de mettre des bornes à sa juridiction. *François I*er et *Charles-Quint* qui regardoient *Wolsey* comme arbitre de l'Europe, le comblèrent de caresses et de présens. Le dernier le traitoit tantôt de cousin et tantôt de père, et le flatta même du trône pontifical. Le saint Siége vaqua deux fois. L'empereur loin de penser à remplir ses engagemens, fit agir pour d'autres. *Wolsey* rompit aussitôt le lien qu'il avoit formé entre ce prince et son maître, et il réunit les forces de l'Angleterre et de la France pour accabler, s'il étoit possible, son ennemi. Il imagina peu après une autre guerre de vengeance qu'il crut plus propre à humilier *Charles-Quint* : ce fut le divorce de *Henri* avec la reine *Catherine d'Aragon* tante de cet empereur ; ou du moins s'il n'inspira pas la pensée de ce divorce, il entra dans toutes les vues du prince qui vouloit le faire. *Anne de Boulen* épouse de *Henri VIII* après *Catherine*, fut la première à aigrir le roi contre un ministre insolent qui avoit révolté tout le monde par son faste et par ses hauteurs. Dans le temps de sa faveur, il ne parloit qu'en despote. Pour décider les citoyens de Londres à un emprunt général fait en 1525, il leur déclara nettement « qu'il valoit mieux que quelques-uns d'entr'eux souffrissent d'indigence que de laisser manquer le roi. — Prenez garde, ajoutoit-il, à ne faire aucune résistance ni aucun murmure, sans quoi il pourra en coûter quelques têtes. » *Henri VIII* ayant vu les plaintes de son épouse confirmées par celles de tous ses sujets, confisqua tous les biens de *Wolsey*, le dépouilla de ses charges et le relégua dans son archevêché d'Yorck. On lui ordonna de quitter son palais de Londres qui devint la demeure des rois sous le nom de Whitehal. On trouva chez lui un buffet de vaisselle d'or, les

meubles les plus somptueux, et jusqu'à mille pièces de fine toile de Hollande. Ce favori disgracié se vit tout-à-coup méprisé des grands et haï du peuple. *Fitz William* un de ses protégés, fut le seul qui osa défendre sa cause et faire l'éloge des talens et des grandes qualités du ministre disgracié. Il fit plus; il offrit sa maison de campagne à *Wolsey*, et le conjura d'y venir du moins passer un jour. Le cardinal, sensible à ce zèle, alla chez *Fitz William* qui le reçut avec les marques les plus distinguées du respect et de la reconnoissance. Le roi instruit de l'accueil que ce particulier n'avoit pas craint de faire à un homme tel que *Wolsey*, fit venir *William*. Il lui demanda d'un air et d'un ton irrités, par quel motif il avoit eu l'audace de recevoir chez lui le cardinal accusé et déclaré coupable de haute trahison? *Sire*, répondit WILLIAM, *ce n'est point le criminel d'état que j'ai reçu chez moi, c'est mon Protecteur, celui qui m'a donné du pain et de qui je tiens la fortune dont je jouis; j'aurois été le plus ingrat des hommes, si je l'avois abandonné.* Le roi plein d'admiration, conçut dès cet instant une haute estime pour le généreux *Fitz William*. Il le fit chevalier sur-le-champ, et peu de temps après il le nomma son conseiller privé. Cependant *Wolsey* n'ayant que cet ami dans sa disgrace, se vit accablé d'une foule d'accusations, d'opprobres et de malheurs. Le duc *de Northumberland* eut ordre de l'arrêter pour crime de lèse-majesté. On le conduisoit à la Tour de Londres pour lui faire son procès; mais il succomba à ses infortunes, et mourut en chemin d'une dyssenterie, à Leicester en 1533, à 60 ans. Il dit, un peu avant sa mort, ces paroles remarquables: *Hélas! si j'avois servi le roi du ciel avec la même fidélité que j'ai servi le roi mon maître sur la terre, il ne m'abandonneroit pas dans ma vieillesse, comme mon prince m'abandonne aujourd'hui.* Sa *Vie* a été donnée en anglois, in-4.° On a bien débité des faussetés sur ce fameux cardinal que l'abbé *de Longuerue* a très-bien réfutées dans ses savantes et judicieuses *Remarques* sur la Vie de ce prélat infortuné: (On les trouve dans le tome 8e des *Mémoires de Littérature* du Père *Desmolets*.) *Wolsey* étoit d'une naissance basse, mais d'un génie élevé. Si des mœurs dépravées commencèrent sa fortune, il l'augmenta par beaucoup d'audace et d'habileté. Il se servit de la confiance des grands qu'il avoit gagnée pour s'avancer, et de la connoissance qu'il avoit de leur politique pour les détruire. Heureux à pénétrer les hommes et les choses, il se rendit absolu en flattant les passions de son maître; et il auroit joui long-temps de son pouvoir si un favori pouvoit tenir contre une maitresse. Son principal talent étoit celui de préparer les événemens et de profiter de ceux que le hasard lui présentoit. Après sa mort, *Henri VIII* ne parla de lui qu'avec éloge; et la suite de ce règne moins heureuse que le commencement, paroît justifier sa mémoire d'une partie des imputations dont elle fut chargée. Son caractère ne fut pas aussi bon que sa politique. Il étoit né jaloux, inquiet, soupçonneux et vindicatif; (*Voyez*

PACE *et* POLYDORE) et ces différens vices furent la première source de sa chûte. Rien n'est plus singulier qu'un des chefs d'accusation qu'on intenta contre *Wolsey* : c'est qu'ayant le mal de Naples, il avoit eu l'insolence de s'approcher de trop près de l'oreille du roi. Il falloit que la haine fût bien acharnée contre lui, pour lui faire un crime de cette nature. On trouve un petit recueil des *Lettres* de ce cardinal dans le tome 3e de la *Collectio amplissima* des Pères *Martenne* et *Durand*, Bénédictins. Elles peuvent servir pour l'histoire de ce temps-là.

WOLZOGUE *ou* WOLZOGEN, (Louis de) né à Amersfoid en 1632 de parens nobles originaires d'Autriche, ne doit pas être confondu avec un écrivain Socinien de même nom dont les ouvrages forment 2 vol. de la *Bibliothèque des Frères Polonois*. Après avoir été élevé sous son père habile mathématicien et dans l'université de sa patrie, il vint en France pour s'y perfectionner dans la connoissance de notre langue. De là il alla à Genève, parcourut la Suisse et l'Allemagne en voyageur curieux et intelligent. De retour dans sa patrie, il fut successivement ministre de l'Église Wallone à Groningue, à Middelbourg en Zélande, à Utrecht et à Amsterdam. Il remplit tous les devoirs de ces différens postes avec autant de zèle que d'intelligence. Il mourut le 13 novembre 1690, à 58 ans, à Amsterdam, où il occupoit la chaire de professeur en Histoire ecclésiastique. Cet écrivain étoit aussi Socinien et il eut de vives querelles avec le fanatique *Labadie*. Ses principaux ouvrages sont : I. *Orator Sacer* sive *De ratione concionandi*, Utrecht, 1671, in-8.o II. *Dissertatio Critico-Theologica de correctione Scribarum in octodecim Scripturæ dictionibus adhibita*, Hardwick, 1689, in-4.o III. Une *Traduction* françoise du Dictionnaire hébreu de *Leigh*. Cet ouvrage parut à Amsterdam en 1730, in-4.o IV. *De Scripturarum Interprete contrà Exercitatorem paradoxum*, 1668, in-12. *Voy.* les *Lettres* sur la vie et la mort de *Wolzogue*, Amsterdam, 1692, in-8.o

I. WOOD, (Antoine de) antiquaire Anglois, naquit à Oxford en 1632, et y prit le degré de maître-ès-arts. Ennemi du fanatisme et des disputes ecclésiastiques, il se renferma dans son cabinet, étudiant les antiquités, sur-tout celles de sa patrie et de l'université d'Oxford, tandis que des enthousiastes désoloient l'Angleterre. Il avoit fait paroître beaucoup de penchant pour la religion Catholique; mais il mourut zélé Anglican en 1695, à 63 ans, d'une rétention d'urine. On a de lui : I. *Historia et Antiquitates Universitatis Oxoniensis* : ouvrage plein de recherches profondes, écrit d'abord en anglois et que l'université fit traduire et imprimer en latin, 1674 et 1675, 2 vol. in-fol. II. *Athenæ Oxonienses*, 2 vol. in-fol. *Wood* y parle de toutes les personnes illustres qui sont sorties de l'université d'Oxford, depuis l'an 1500 jusqu'en 1690. C'est une excellente histoire littéraire de l'Angleterre ; et les bibliographes y ont beaucoup puisé.

II. WOOD, (Robert) savant Anglois, a publié un ouvrage

d'érudition, plus agréable que ne le sont d'ordinaire les écrits de ce genre. Il a pour titre : *Essai sur le génie d'Homère*, et il a été traduit en françois par M. *Démeunier*. L'auteur, avec deux de ses amis nommés *Dawkins* et *Bouvrie* enthousiastes d'*Homère*, fit le voyage de la Grèce, visita les isles de l'Archipel et toutes les côtes de l'Asie mineure, pour vérifier la géographie et les descriptions du poëte Grec. Ce voyage a confirmé la vérité et l'exactitude de ce dernier. En France, M. *le Chevalier* a fait son intéressant *Voyage de la Troade*, 3 vol. in-8°, pour le même objet. *Wood* devenu secrétaire d'état en 1764, est mort depuis quelques années.

WOODWARD *ou* WODWARD, (Jean) naquit en 1665, dans le comté de Derby en Angleterre. S'étant rendu profond dans l'anatomie et la médecine, il choisit Londres pour le théâtre de ses talens. Il devint en 1692 professeur de médecine dans le collége de Gresham, à la place du docteur *Stillingfleet*, fut reçu membre de la Société royale de Londres en 1693, et mourut, selon les Journalistes de Trévoux, le 25 avril 1728, dans le sein de la religion Romaine. Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Essai sur l'Histoire naturelle de la Terre*, Londres, 1695, in-8.° Cet ouvrage a été traduit de l'anglois en françois par M. *Nogues*, sous le titre de *Géographie Physique* ou *Essai sur l'Histoire naturelle de la Terre*, Paris, 1735, in-4°; en latin par *Jean-Jacques Scheuchzer*, sous le titre de *Specimen de Terrâ*, Zurich, 1704, in-8°; autre version en latin, Rotterdam, 1714, in-8°; en allemand, Erfurt, 1745. Il y a d'excellentes observations, et en même temps quelques idées singulières et hasardées. II. L'*Etat de la Médecine et des Malades*, en anglois, 1718, in-8°; en latin, Zurich, 1720 : c'est une satire contre les médecins de son temps. III. *Traité sur les Fossiles et Methode de les classer*, Londres, 1728, in-8.° IV. *Catalogue des Fossiles d'Angleterre*, 1729, 2 vol.

WOOLSTON, (Thomas) né en 1660 à Northampton, étudia dans l'université de Cambridge. Il passa ensuite au collége de Sidney, où il prit des degrés en théologie et d'où il se fit exclure par ses impiétés. De Cambridge il se rendit à Londres, où il étoit connu par six *Discours sur les Miracles de Jésus-Christ*, 1727 à 1729, in-8.° Sous prétexte de les faire passer pour des allégories, il s'efforce de les détruire dans cet ouvrage pernicieux. « On ne peut porter plus loin, dit *Niceron*, l'impiété, la profanation et la mauvaise foi, que *Woolston* l'a portée dans ses discours. Il y soutient expressément que les quatre Evangélistes n'ont pas fait une histoire littérale de la vie de J. C.; mais que ce qu'ils en disent n'est qu'une représentation emblématique de sa vie spirituelle dans l'ame de l'homme; et que les miracles qu'ils lui attribuent ne sont que des figures de ses opérations mystérieuses sur l'église et sur les élus. Mais s'il montre autant d'emportement que *Celse*, que *Julien l'Apostat* et *Porphyre*, il paroît enchérir sur eux par la malignité avec laquelle il essaie de jeter du ridi-

cule sur les miracles de JÉSUS-CHRIST et sur sa personne sacrée. » Comme cet esprit fort continuoit d'écrire contre les vérités fondamentales de la foi, il fut déféré au tribunal séculier. La cour du ban du roi le condamna en 1729 à payer 25 livres sterling d'amende pour chacun de ses discours, à subir une année de prison et à donner caution pour sa bonne conduite pendant le reste de ses jours. Il mourut à Londres le 27 janvier 1733, d'un rhume épidémique qui se fit sentir cette année dans presque toute l'Europe. Demi-heure avant sa mort, il dit : *Voilà un assaut qu'il faut que tout le monde soutienne. Woolston* attaqua la religion autant par manie que par impiété. On trouve dans le tour de ses pensées et de ses expressions, un air de vaine joie qui décèle une inclination criminelle. On a de lui plusieurs ouvrages écrits d'un style clair, sans être élégans, et dans lesquels il abuse des passages des saints Pères, dont il paroit qu'il s'étoit nourri. Les principaux sont : I. *Apologie ancienne pour la verité de la Religion Chrétienne, renouvelée contre les Juifs et les Gentils*, réimprimée à Londres en 1732, in-8.° II. *Défense des Discours de M.* Woolston, *sur les Miracles de J. C., contre les Evêques de Saint-David et de Londres, et contre ses autres adversaires*, 1730, brochure in-8.° Cette apologie d'un ouvrage qui ne pouvoit être défendu, ne fit illusion à personne. Ceux qui poussent trop loin la liberté de penser en Angleterre et en France, ont prodigué à cet écrivain les éloges les plus outrés, mais les gens de bien l'ont eu en horreur. Parmi les réfutations qu'on a faites de ses livres impies, on distingue celle qui a été traduite en françois sous ce titre : *Les Témoins de la Résurrection de J. C. examinés et jugés selon les règles du barreau*, in-8.° Un de ses amis a composé sa *Vie*, dans laquelle il le flatte beaucoup. Il l'y représente comme un homme de bonnes mœurs, et en particulier d'une extrême sobriété, d'un grand désintéressement, d'une patience et d'une douceur surprenantes. Tout ce qu'on peut dire à sa louange sur cela, dit *Niceron*, c'est qu'il n'a jamais été accusé du contraire. Ayant été calomnié par un auteur, ses amis le pressèrent de mettre l'écrivain satirique en justice ; il leur répondit : *Je parviendrois peut-être à le ruiner, et j'aurois beaucoup plus de chagrin de voir sa misère, que je n'aurois eu de plaisir de satisfaire ma vengeance.*

I. WORMIUS, (*Olaüs*) médecin Danois, né à Aarrhus en Jutland l'an 1588, voyagea en Allemagne, en Suisse, en Italie et en Angleterre, en homme qui ne court pas seulement pour voir, mais pour profiter des secrets des savans et de ceux de la nature. De retour à Copenhague, il obtint en 1624 la chaire de médecine après *Gaspar Bartholin*. Il possédoit parfaitement cette science, et son habileté lui mérita la place de médecin du roi *Christiern V*. Il fit de nouvelles découvertes dans l'anatomie, et mourut recteur de l'académie de Copenhague en 1654. Il s'étoit marié trois fois, et il se vit père de 18 enfans. On a de lui plusieurs ouvrages sur l'histoire de Danemarck et d'autres écrits. Les

principaux sont : I. *Antiquitates Danicæ*, *Litteratura Runica*, *Fasti Danici*, etc., Copenhague, 1651, in-fol. Les fastes marqués dans cet ouvrage ne regardent point la chronologie; mais seulement la manière de mesurer le temps, pratiquée par les anciens Danois. II. *Danica litteratura antiquissima, vulgò Gothica dicta*, Copenhagne, 1651, in-folio. Il y a joint une dissertation sur la poésie ancienne des Danois. III. *Monumentorum Danicorum libri sex*, Rostock, 1643, in-folio. IV. *Duplex series antiqua regum Daniæ, et limitum inter Daniam et Sueciam Descriptio*, Copenhague, 1643, in-fol. C'est l'édition d'un ancien ouvrage où il règne peu de critique. V. *Lexicon Runicum et appendix ad monumenta Danica*, Rostock, 1650, in-fol. VI. *De renum officio in re venereâ*, imprimé dans le recueil de *Bartholin : De usu flagrorum*, Franckfort, 1670, in-12. Ces ouvrages sont écrits avec plus d'exactitude que d'élégance.

II. WORMIUS, (Guillaume) fils aîné du précédent, né à Copenhagne en 1633, exerça la médecine comme son père, et ses succès furent aussi bien récompensés. Il devint professeur de physique expérimentale, historiographe du roi et bibliothécaire royal, président du tribunal suprême de justice, conseiller d'état et conseiller des conférences. C'est lui qui publia la description des curiosités de son père, sous le titre de *Musæum Wormianum*, à Leyde en 1655, in-folio. Cet ouvrage est curieux. *Guillaume Wormius* mourut en 1724, à 71 ans.

III. WORMIUS, (*Olaüs*) fils aîné du précédent, professeur en éloquence, en histoire et en médecine à Copenhague, finit sa carrière en 1708, à 41 ans. On a de lui : I. *De Glossopetris*. II. *De viribus Medicamentorum specificis*; et d'autres ouvrages de physique et de littérature.

IV. WORMIUS, (Christian) 2e fils de *Guillaume*, docteur et professeur en théologie, puis évêque de Seeland et de Copenhagne, mourut en 1737. Sa science, sa régularité, son zèle pour le bien public, lui méritèrent tous les suffrages pendant sa vie, et tous les regrets après sa mort. On a de lui plusieurs savans ouvrages. Les principaux sont : I. *De corruptis Antiquitatum Hebraïcarum vestigiis, apud* Tacitum *et* Martialem. II. *Dissertationes quatuor de veris causis cur delectatos Hominis carnibus et promiscuo concubitu Christianos calumniati sint Ethnici*. III. *Historia Sabellianismi*, in-8°, etc. Une érudition profonde rend ces ouvrages très-recommandables.

WORTH, (Guillaume) auteur Anglois, savant dans l'antiquité ecclésiastique et dans les langues, florissoit au commencement du 18e siècle, et étoit archidiacre de Worcester. On a plusieurs Ouvrages de lui, entre autres une bonne édition des *Œuvres* de *St. Justin*, et du *Discours contre les Gentils* de *Tatien*, Oxford, 1700, avec des Notes et des Dissertations.

I. WOTTON, (Edouard) médecin d'Oxford, mort à Londres en 1555, à 63 ans, exerça

son art avec distinction. On a de lui un Ouvrage intitulé : *De la Différence des Animaux.* Ce livre rempli d'érudition, écrit en latin, et imprimé à Paris chez *Vascosan*, in-fol., 1552, acquit à *Wotton* une grande réputation parmi les savans. L'auteur y ramasse et y concilie avec art les passages des anciens sur la matière qu'il traite. Il avoit aussi commencé le *Theatrum Insectorum*, que *Moufet* donna à Londres en 1634, in-fol. avec fig.

II. WOTTON, (Antoine) théologien Anglois, natif de Londres, mort en 1626, avoit été nommé en 1596 professeur de théologie au collège de Gresham. Il est le premier qui ait rempli cette chaire, qu'il fut ensuite obligé de quitter, parce que, contre les réglemens du fondateur, il s'étoit marié. On a de lui quelques Ouvrages de controverse, qu'on estime, dit-on, en Angleterre et qu'on ne connoit pas en France.

III. WOTTON, (Henri) né à Bockton-Hall, dans le comté de Kent en Angleterre, en 1568, annonça de bonne heure son goût pour l'anatomie, et il le perfectionna en France, en Allemagne et en Italie. Revenu en Angleterre après neuf ans, il devint secrétaire de *Robert* comte *d'Essex* qui fut déclaré coupable de haute trahison quelque temps après. *Wotton* obligé de se réfugier à Florence, fut envoyé secrétement en Écosse par le grand duc pour avertir le roi *Jacques VI* d'une conspiration tramée contre sa vie. Ce monarque affermi sur le trône d'Angleterre, le fit chevalier, l'honora de sa confiance et l'envoya dans diverses cours pour des affaires importantes. *Wotton* mourut en 1639, prévôt d'Exton. On a de lui plusieurs Ouvrages dont l'utilité est fort médiocre, si l'on en excepte son *Etat de la Chrétienté*, en anglois, qui ne plut pas à tout le monde; et un Recueil d'autres Écrits, intitulé : *Reliquiæ Vottonianæ*, Londres, 1651, in-8.°

IV. WOTTON, (Guillaume) né dans le comté de Suffolck en 1666, mort en 1726, est moins connu par le projet singulier qu'il eut de traduire l'*Oraison Dominicale* dans toutes les langues connues, (projet qu'il étoit cependant, dit-on, en état d'exécuter) que par les ouvrages suivans : I. *Lois civiles et ecclésiastiques du Pays de Galles*, en anglois, avec des Notes et un Glossaire. II. *Histoire Romaine, depuis la mort d'*Antonin le Pieux *jusqu'à la mort d'*Alexandre Sévère, in-8°, en anglois. Les antiquaires en font cas, parce que l'auteur y fixe l'époque des événemens considérables par l'autorité des Médailles. III. *Discours sur les traditions et les usages des Scribes et des Pharisiens*, 2 vol. in-8°, en latin.

WOUVERMANS, *Voyez* WAUVERMANS.

WOWER, (Jean) né à Hambourg, mort à Gottorp dont il étoit gouverneur en 1612, âgé de 38 ans, allia l'étude de la politique avec celle de la littérature sacrée et profane, et fut un guide sûr pour les littérateurs et les critiques. Il étoit Protestant. Son tempérament étoit porté à la colère. Il eut beaucoup d'envieux ou d'ennemis. Son amour pour la gloire étoit extrême. Il laissa

60 écus à celui qui feroit son Oraison funèbre. On a de lui : I. Un Recueil savant, intitulé : *Polymathia*, 1603, in-4.° II. Des Notes sur *Julius Firmicus*, *Apulée*, *Sidoine*, *Apollinaire*, et *Minutius Felix*. III. Une bonne édition de *Pétrone*. IV. Plusieurs *Lettres*, Hambourg, 1609, in-8°, où l'on trouve des jugemens sur plusieurs Ouvrages, et de bonnes remarques sur diverses matières de littérature. Mais l'auteur s'y livre un peu trop à son humeur emportée. V. D'autres *Ouvrages*, dans lesquels on remarque, comme dans les précédens, une grande affectation d'imiter les anciens : aussi son style, quoique élevé et orné, est souvent froid et presque toujours peu naturel. —Il étoit parent d'un autre *Jean* WOWER, ami de *Lipse*, mort à Anvers en 1635, à 66 ans, qui laissa aussi quelques productions.

WRANGEL, (Charles-Gustave) maréchal général et connétable de Suède, mort en 1676, se signala sur mer et sur terre. Il brûla les vaisseaux de l'amiral de Danemarck en 1644, défit, près d'Augsbourg, les Impériaux et les Bavarois en 1648, et battit l'armée navale des Hollandois au passage du Sund en 1658. C'étoit un homme de tête et de main.

WRÉE, *Voyez* URÉE.

I. WREN, (Christophe) mathématicien Anglois, naquit à East-Knoyle, dans le Wiltshire, le 20 octobre 1632, fit ses études à Oxford et s'y distingua tellement, qu'à l'âge de 16 ans il avoit déjà fait des découvertes importantes dans l'astronomie, dans la gnomonique, dans la statique et dans les mécaniques. Il devint professeur en astronomie au collége de Gresham à Londres, et ensuite au collége de Savilien à Oxford. Son talent pour l'architecture lui mérita, en 1668, la place d'architecte du roi. Il eut la direction d'un grand nombre d'édifices publics. Le Théâtre d'Oxford, l'Eglise de Saint-Paul et celle de Saint-Etienne de Londres, le palais de Hamptoncourt, le collége de Chelsea, l'Hôpital de Greenwich, sont autant de monumens qui l'immortalisent. Si l'on eût suivi son plan lorsqu'on rebâtit Londres après l'incendie de 1666, c'auroit été une ville superbe. En 1680, il fut élu président de la société royale; et il y a plusieurs Pièces de lui dans les *Mémoires* de cette Compagnie. Cet habile homme n'a jamais rien fait imprimer ; mais plusieurs de ses Ouvrages ont été publiés par d'autres, et bien reçus du public éclairé. Il finit sa carrière le 25 février 1723, à 91 ans, honoré du titre de chevalier qu'il avoit obtenu en 1674. Les Anglois voulant récompenser d'une manière distinguée le mérite de cet homme célèbre, lui accordèrent le privilége exclusif, ainsi qu'à sa famille, d'être inhumés dans l'Eglise de Saint-Paul. *Wren* y a sa sépulture. On s'est contenté de graver son nom sur une pierre avec ces mots : « Tu cherches un monument, regarde autour de toi. » *Si monumentum quæris, circumspice.* Il commença ce superbe édifice en 1670, et il ne fut achevé que deux ans après sa mort en 1725. Excepté l'Église de Saint-Pierre de Rome, d'un tiers plus grande que Saint-Paul, il n'y a rien de comparable en Europe à cette

église de Londres. Elle coûta un million 400 mille livres sterling. Sa longueur est de 550 pieds et sa circonférence de 2,292. *Wren* copia tant qu'il put le dessin de Saint-Pierre de Rome; mais Saint-Paul est d'un tiers plus petit; la largeur des bas-côtés n'est pas en proportion avec le total de l'édifice; et la hauteur démesurée du dôme lui donne moins l'air d'un dôme que d'une tour.

II. WREN, (Christophe) fils du précédent, mort en 1747, à 72 ans, publia en 1708 : *Numismatum antiquorum Sylloge*, in-4° : ouvrage qui lui coûta bien des recherches.

WUILLEMAINN, *V.* GUILLIMAN.

WULSON, *Voyez* VULSON.

WURMSER, (Dagobert-Sigismond, comte de) feld-maréchal au service d'Autriche, naquit en Alsace et servit quelque temps avec distinction en France. Après avoir passé dans l'armée impériale, sa bravoure et ses talens le portèrent successivement aux premiers grades militaires. Chargé en 1793 de couvrir le siége de Maïence, les lignes qu'il établit alors furent savamment dirigées. Le 13 octobre, il attaqua celles de Weissembourg, tandis que le duc *de Brunswick* ayant traversé les montagnes, combattoit l'aile gauche des François, et que le prince *de Waldeck* passant le Rhin à Seltz, attaquoit leur droite. *Wurmser* fut vainqueur, et profitant de ses avantages, il poursuivit les François qui se retirèrent en désordre dans la Haute-Alsace, il prit Haguenau, Drusenheim, Fort-Louis, et poussa jusqu'aux environs de Strasbourg. Bientôt, la valeur françoise, toujours infatigable et ne se rebutant d'aucun obstacle, lui livra chaque jour de nouveaux combats. Le général Autrichien ayant en tête une armée qui s'aguerrissoit sans cesse, mal obéi par ses officiers subalternes, déjà vieux et très-sourd, fut forcé d'évacuer l'Alsace et fut défait à Trischweiler. Au mois de janvier 1794, *Wurmser* parut à Vienne où il fut très-bien accueilli de l'empereur. L'année suivante, il reprit le commandement de l'armée du Haut-Rhin et se rendit maître de Manheim après plusieurs jours de bombardement. En 1796, il fut repoussé à Franckendal. Appelé en Italie pour y secourir Mantoue, on vit alors ce guerrier octogénaire animer les troupes, lutter d'activité avec les plus jeunes généraux, et battre les François pendant deux jours sur les bords du lac de Guarda. Mais immédiatement après, succombant sous le génie et la valeur de *Bonaparte* qui l'attaqua à Castiglione, à Montechiaro, à Lonado, il perdit dix-huit mille hommes, soixante-douze pièces de canon, et laissa son intrépide adversaire effectuer le passage du Mincio et de l'Adige. La perte des batailles de Roveredo et de la Brenta ne le firent pas désespérer de secourir encore Mantoue. En effet, après avoir échappé à deux divisions françoises qui crurent l'avoir cerné, il parvint à l'aide d'une marche hardie et savante, à faire lever le siége de cette place et à se renfermer dans ses murs. Il la garda jusqu'au 2 février 1797, jour où la famine extrême et les

maladies le forcèrent à la rendre. *Wurmser* obtint des François la capitulation la plus honorable : sa personne et cinq cents hommes à son choix, ne furent point compris dans le nombre des prisonniers, et il conserva quatre canons. De retour à Vienne, ce guerrier recommandable par ses cheveux blancs et ses longs services, fut nommé commandant en Hongrie et y mourut au mois d'août 1797, avec la réputation d'un général brave, humain, expérimenté, mais malheureux.

WYCHERLEY, (Guillaume) poëte Anglois, né en 1640 à Clive en Angleterre, passa quelques années en France dans sa première jeunesse. Il y embrassa la religion Catholique; mais, dès qu'il fut de retour à Londres, il redevint Protestant; et dans la suite il quitta l'hérésie pour la catholicité, ou plutôt il n'eut point de religion fixe. Après s'être appliqué à l'étude du droit, il se livra a des occupations plus conformes à son génie et à celui du temps. *Charles II* étoit sur le trône d'Angleterre; c'étoit le règne des plaisirs et de l'esprit. Ce monarque, instruit du talent de *Wycherley* pour la poésie, lui fit un accueil distingué. Le poëte lui plaisoit par la vivacité de son imagination et par les agrémens de son caractère. *Wycherley* eut le bonheur de gagner le cœur de la comtesse *de Drogheda*, qu'il épousa et qui le fit maître de tout son bien; mais la mort la lui ayant ravie, son droit lui fut contesté, et les frais du procès joints à d'autres accidens, le mirent hors d'état de satisfaire à l'impatience de ses créanciers. Il passa sept ans en prison, et y seroit peut-être demeuré plus long-temps sans la générosité du roi *Jacques II*, qui, au sortir de la représentation d'une de ses Pièces, ordonna que ses dettes fussent payées, et accompagna cette grace d'une pension annuelle de deux cents livres sterling, qui lui fut payée jusqu'au temps de la retraite de ce prince. Ces bienfaits n'acquittèrent pas *Wycherley*; il se maria une seconde fois, en 1715, à l'âge d'environ 80 ans, onze jours seulement avant sa mort. C'étoit un homme d'un commerce aisé, qui n'avoit rien de la misanthropie dont on auroit pu le soupçonner, si on avoit jugé de lui par l'esprit satirique et dur qui caractérise ses Pièces de théâtre. Il étoit bon ami, zélé pour ceux qu'il affectionnoit; mais il avoit beaucoup de penchant pour le libertinage, et ses écrits ne s'en ressentent que trop. *Wycherley* vivoit dans le grand monde; il en connoissoit parfaitement les vices et les ridicules, et les peignoit du pinceau le plus ferme et des couleurs les plus vraies. On a de lui quatre Pièces de théâtre, Londres, 1731, in-12. I. Le *Misanthrope*, qu'il a imité de *Molière*. Tous les traits de *Wycherley* sont plus forts et plus hardis que ceux de notre Misanthrope; mais aussi ils ont moins de finesse. L'auteur Anglois a corrigé le seul défaut qui soit dans la Pièce de *Molière*, le manque d'intrigue et d'intérêt. La Pièce angloise est intéressante, et l'intrigue en est ingénieuse. II. Une autre Pièce non moins singulière et non moins hardie qu'il a aussi imitée du poëte François, c'est une espèce d'*Ecole des Femmes* qui est bien l'école

du bon comique, mais non celle de l'honnêteté et de la décence. Ses deux autres Pièces ont pour titre (en françois) l'*Amour dans un bois*, et le *Gentilhomme maître à danser*. La première fut représentée en 1672. On imprima à Londres en 1728, in-12, ses *Œuvres Posthumes*. On avoit publié en 1720 un volume sous le même titre. Ses vers manquent en général de douceur et d'harmonie; on n'y remarque pas assez ce tour vif, original et ingénieux, qui caractérise le vrai poëte. L'auteur aime à s'exprimer avec force, et souvent il y réussit; mais souvent aussi l'expression, pour être forte, devient outrée ou trop laconique.

WYELIUS, (Alard) licencié en théologie à Cologne, s'appliqua avec succès à l'étude de l'antiquité ecclésiastique. C'est principalement à ses soins que l'on doit la *Bibliothèque des Pères*, en 14 vol. in-fol., Cologne, 1618. C'est la Collection de *Marguerin de la Bigne* (Voyez *ce nom*) augmentée de plus de cent auteurs et arrangée selon l'ordre chronologique.

WYMPA, *Voyez* WIMPINA.

WYNANTS, (Jean) peintre Hollandois, né à Harlem en 1660, a un nom célèbre parmi les paysagistes. Il unissoit une touche ferme et vigoureuse à un pinceau délicat et moëlleux. Il auroit porté ses talens plus loin, si le jeu et la débauche ne lui avoient pas emporté la plus grande partie de son temps. On ignore l'année de sa mort.

XACCA,

X

I. XACCA, philosophe Indien, né à Sica, mille ans avant notre Ere, est regardé par les Japonois comme leur législateur. Il leur persuada que, pour gagner le ciel, il suffisoit de prononcer souvent ces cinq mots : *Nama*, *Mio*, *Foren*, *Qui*, *Quio* ; mais il n'y a pas eu un seul interprète, qui ait pu encore deviner le sens de ces paroles. Ce peuple, auquel *Xacca* apprit la métempsycose, et la théologie idolâtre des Chinois, lui a donné un rang parmi les Dieux du premier ordre. Il y a même une secte de Bonzes, dans laquelle *Xacca* est regardé comme le premier Dieu de l'empire. L'histoire que l'on fait de sa vie, dit que sa mère étant grosse de lui, crut en songe qu'elle mettoit au monde un éléphant blanc par le côté gauche. Cette fable est le motif du respect extraordinaire qu'ont les rois de Siam, de Tonquin et de la Chine pour les éléphans de cette couleur. Les Brachmanes disent que ce philosophe a souffert quatre-vingt mille fois la métempsycose, et que son ame a passé en autant d'animaux de différentes espèces. Suivant eux, *Xacca* passa sa vie assis, les jambes croisées, dans une continuelle contemplation. Sa doctrine portoit que les ames des bêtes étoient immortelles comme celles des hommes, et qu'elles seroient récompensées ou punies dans une autre vie. Sa morale consistoit dans ces cinq préceptes ; *Tu ne tueras point ; tu ne voleras point ; tu ne commettras point d'adultère ; tu ne mentiras point ; tu ne boiras point de liqueurs fortes.* Les Japonnois ont renfermé les principaux articles de la doctrine de *Xacca*, tracée de sa propre main sur des feuilles d'arbre, dans le *Foke-kio.* C'est le livre sacré du Japon. Son nom signifie le *Livre des Fleurs.* Deux disciples de *Xacca* le formèrent ; ce qui leur mérita les honneurs divins. On les voit dans le temple de leur maître à Kataisi ; l'un à sa droite et l'autre à sa gauche. La statue de ce dernier est gigantesque, dorée et assise sur une feuille de fève d'Egypte.

II. XACCA, (Erasme) Sicilien, florissoit dans le XVIIe siècle, et a donné des ouvrages qui montrent qu'il s'étoit appliqué à la littérature, à la philosophie et à la médecine : tels sont : I. *Histoire de l'incendie du Mont-Ætna*, en 1669, en Italien. II. Poëme latin didactique *sur les Fièvres.* III. *Brevis expositio in Psalmos* et *in Cantica Canticorum.* IV. *La Jerusalem délivrée* du Tasse, en vers latins.

XANTHE, (mythol.) fleuve de la Troade, s'opposa à la descente des Grecs et souleva ses flots contre *Achille.* Pour secourir le héros, *Junon* envoya à son secours *Vulcain* qui em-

brassa le fleuve et le fit rentrer dans son lit.

I. XANTIPPE, femme de *Socrate*, étoit d'un caractère aussi emporté que celui de son mari étoit doux. Ce philosophe avant de la prendre pour sa compagne, n'ignoroit pas, dit-on, sa mauvaise humeur. *Xénophon* lui demandant pourquoi donc il l'avoit épousée? *Parce qu'elle exerce ma patience*, répondit SOCRATE, *et qu'en la souffrant, je puis supporter tout ce qui peut m'arriver de la part des autres....*

II. XANTIPPE, général Lacédémonien, (différent de ce XANTIPPE qui fit condamner le vaillant *Miltiade* à être précipité,) étoit un vrai Spartiate, par l'austérité de ses mœurs et par la grandeur de son courage. Il fut envoyé l'an 255 avant J. C., par ceux de son pays, au secours des Carthaginois. Les Romains, sous la conduite d'*Attilius-Regulus*, avoient déjà battu *Amilcar* et les deux *Asdrubals*. Ce brave capitaine arrêta la prospérité de leurs armes, et les défit en plusieurs rencontres. Malgré la valeur active de *Regulus*, il remit la république de Carthage sur l'offensive. Les Carthaginois le renvoyèrent, après lui avoir donné de grands témoignages de reconnoissance. Mais, par une ingratitude aussi grande que ses services, ils ordonnèrent au commandant du vaisseau sur lequel il s'étoit embarqué, de le précipiter dans la mer.

* XAUPI, (Joseph) né à Perpignan le 16 mars 1688, et mort doyen de la faculté de théologie de Paris, le 7 décembre 1778, a publié: I. *Oraison funèbre de Louis XIV*, 1745, in-4.° II. *Dissertation* sur l'église de *St. André*, de Bordeaux, 1751, in-4.° — III. *Autre* sur le prétendu épiscopat de *Gabriel de Grammont*, en 1529. IV. *Recherches historiques* sur les citoyens nobles de Perpignan et de Barcelone, 1763, in-12. Les vertus douces de l'abbé *Xaupi* lui acquirent des amis et il en fut sincèrement regretté.

XAVIER, (Jérôme) parent de *S. François Xavier*, et jésuite comme lui, mourut en 1617, à Goa où il étoit missionnaire. Son *Histoire de J. C. et de S. Pierre* en portugais, traduite en persan par un Indien, fut traduite du persan en latin, par *Louis de Dieu*, Leyde, 1639, in-4.° On y trouve quelques lettres curieuses de l'auteur pendant sa mission dans le Mogol. *Voyez* FRANÇOIS-XAVIER, n.° X.

XEDORIUS, philosophe Japonois, étoit fils de l'un des rois du pays. Il fonda une secte dont les principes raisonnables attestent la justesse de son esprit. Elle admet l'immortalité de l'ame, et dès-lors, des peines pour les méchans et des récompenses pour les hommes de bien après leur mort. *Xedorius* aima beaucoup sa femme et mourut de regret de l'avoir perdue.

XENOCLÉE, (Mythol.) prêtresse du temple de Delphes, refusa de répondre à *Hercule* qui venoit consulter l'oracle, parce qu'il étoit encore souillé du sang d'*Iphitus* qu'il venoit de tuer. *Hercule* irrité enleva le trépied de la prêtresse.

I. XÉNOCRATE, l'un des plus célebres philosophes de l'antiquité, naquit à Chalcédoine. Il se mit de très-bonne heure sous la discipline de *Platon*, qui lui donna son amitié et son estime. Il l'accompagna en Sicile; et comme *Denis le Tyran* menaçoit un jour *Platon*, en lui disant que *quelqu'un lui couperoit la tête.* — *Personne*, répondit XÉNOCRATE, *ne le fera avant que d'avoir coupé la mienne.* Il étudia sous *Platon* en même temps qu'*Aristote*, mais non pas avec les mêmes talens; car il avoit l'esprit lent et la conception dure, au lieu qu'*Aristote* avoit l'esprit vif et pénétrant. Cette différence dans les dispositions des deux disciples, faisoit dire au maître que *le premier avoit besoin d'éperon* et *l'autre de bride.* Ce philosophe succéda dans l'académie d'Athènes à *Speusippe*, successeur de *Platon*, l'an 339 avant J. C. Il exigeoit de ses disciples qu'ils sussent les mathématiques avant que de venir sous lui, et il renvoya un jeune homme qui ne les savoit point, en disant *qu'il n'avoit pas la clef de la philosophie.* Le changement qu'il opéra dans les mœurs de *Polémon*, jeune libertin, (*Voyez* I. POLÉMON) fit tant d'impression, que quand ce philosophe paroissoit dans les rues, la jeunesse débauchée s'écartoit pour éviter sa rencontre. Les Athéniens l'envoyèrent en ambassade vers *Philippe*, roi de Macédoine, et long-temps après vers *Antipater*; ces deux princes ne purent jamais le corrompre par leurs présens. *Alexandre le Grand* eut tant d'estime pour lui, qu'il lui envoya 50 talens, c'est-à-dire, plus de 50,000 écus. Les députés du conquérant Macédonien étant arrivés, il les invita à souper. Le repas fut celui d'un philosophe sobre et austère. Le lendemain, comme ils lui demandoient à qui il vouloit qu'ils comptassent les cinquante talens? *Le souper d'hier*, leur répondit-il, *ne vous a-t-il pas fait comprendre que je n'ai pas besoin d'argent? Votre maître doit le garder pour lui, parce qu'il a plus de monde à nourrir que moi.* Les députés d'*Alexandre* lui firent néanmoins de si grandes instances, qu'il prit 30 mines, c'est-à-dire, 15 liv., comme un gage de la protection du monarque et du cas qu'il faisoit de ses dons. « Ainsi un grand roi, (dit *Valère-Maxime*) voulut acheter l'amitié d'un philosophe, et le philosophe refusa de vendre son amitié au roi. » *Xénocrate* mourut vers l'an 314 avant J. C., âgé de 82 ans d'une blessure qu'il s'étoit faite en heurtant contre un vase de cuivre. Il avoit composé, à la prière d'*Alexandre*: I. Un *Traité de l'art de régner.* II. Six *Livres de la Nature.* III. Six *Livres de la Philosophie.* IV. Un *des Richesses.* Mais ces Ouvrages ont été détruits par le temps. *Alde* a imprimé sous son nom un *Traité de la Mort*, avec *Jamblique*, Venise, 1497, in-fol. Ce philosophe ne reconnoissoit point d'autre Divinité que le *Ciel* et les VII *Planètes.* Il prit un tel ascendant sur ses passions, qu'il sembloit en quelque sorte au-dessus de l'humanité. Il étoit grave, et d'un caractère si sérieux et si éloigné de la politesse des Athéniens, que *Platon* l'exhortoit souvent *à sacrifier aux Graces.* Il souffroit très-patiemment les réprimandes de ce philosophe, et lorsqu'on l'excitoit à se défendre: *Il ne me traite*

ainsi, répondoit-il, *que pour mon profit...* *Xénocrate* brilla surtout par sa chasteté. Il avoit acquis un tel empire sur lui-même, que *Laïs* la plus belle courtisane de la Grèce, ayant parié de le faire succomber, n'en put jamais venir à bout, quoiqu'elle eût employé tous les moyens imaginables. Comme on se moquoit d'elle, en voulant l'obliger de payer la gageure, elle répondit : *Qu'elle n'avoit point perdu, parce qu'elle avoit parié de faire succomber un Homme, et non pas une Statue...* *Xénocrate* fit paroître dans sa conduite toutes les autres parties de la tempérance. Il n'aima ni les plaisirs, ni les richesses, ni les louanges. Il falloit que son désintéressement l'eût réduit à une grande pauvreté, puisqu'il ne put payer certain tribut que les étrangers étoient tenus de payer chaque année au trésor de la ville d'Athènes. *Plutarque* raconte qu'un jour, comme on le traînoit en prison faute d'avoir satisfait à ce payement, l'orateur *Lycurgue* acquitta sa dette, et le tira des mains des fermiers, ordinairement peu sensibles au mérite littéraire. Quelques jours après, *Xénocrate* ayant rencontré le fils de son libérateur, lui dit : *je paye avec usure à votre père le plaisir qu'il m'a fait ; car je suis cause qu'il est loué de tout le monde.* Il haïssoit souverainement la médisance. Dans une compagnie où l'on déchiroit les absens, il demeura toujours muet. Quelqu'un lui demandant raison de ce profond silence, il répondit : *C'est que je me suis souvent repenti d'avoir parlé, et jamais de m'être tu.....* Il avoit une fort bonne maxime sur l'éducation des jeunes gens. Il vouloit que, dès leur plus tendre enfance, de sages et vertueux discours, répétés souvent en leur présence, mais sans affectation, s'emparassent pour ainsi dire, de leurs oreilles, comme d'une place encore vacante, à travers laquelle le bon et le mauvais pussent également pénétrer jusqu'au fond du cœur. Il croyoit que ces sages discours, fidelles gardiens de la vertu, en tiendroient l'entrée sévèrement fermée à toutes les paroles capables d'altérer la pureté des mœurs, jusqu'à ce que, par une longue habitude, ils eussent mis en garde leurs oreilles contre le souffle empesté des mauvaises conversations. Selon *Xénocrate*, il n'y avoit de véritables philosophes, que ceux qui faisoient de bon gré et de leur propre mouvement, ce que les autres ne faisoient que par la crainte des lois et de la punition. Sa probité étoit tellement reconnue, qu'il fut le seul citoyen que les magistrats d'Athènes dispensèrent de confirmer son témoignage par le serment.

II. XÉNOCRATE, médecin, qui vivoit dans le premier siècle, sous l'empire de *Néron*. Nous apprenons de *Galien*, qu'il étoit d'Aphrodisias en Cilicie, et qu'ayant écrit sur les médicamens, il n'avoit rempli ses Ouvrages que de remèdes pour la plupart impraticables. *Xénocrate* avoit encore rendu publiques diverses recettes, également pernicieuses et superstitieuses, pour donner de l'amour, pour faire haïr, pour envoyer des songes ; etc. Ce n'est pas que ce médecin n'eût mêlé quelques bons remèdes parmi tant de mauvais ; il avoit trouvé une

Thériaque, et quelques autres compositions utiles. Il nous reste encore aujourd'hui un petit Livre, qui porte le nom de *Xénocrate*, et qui traite *De la nourriture des animaux aquatiques.* Cet ouvrage a été imprimé à Zurich, dès l'an 1559, in-8.° avec les Notes de *Gessner.*

XÉNOPHANES, philosophe Grec, natif de Colophon, disciple d'*Archelaüs*, étoit contemporain de *Socrate*, suivant la plus commune opinion. Sa vie fut de près de cent ans. Il se fit connoître par plusieurs *Poëmes* sur des matières de philosophie, sur la fondation de Colophon, et sur celle de la colonie d'Elée, ville d'Italie. Ses opinions philosophiques lui firent un grand nom. Il croyoit que *la lune est un pays habité; qu'il est impossible de prédire naturellement les choses futures*, et que *le bien surpasse le mal dans l'ordre de la nature.* L'idolâtrie étoit à ses yeux un culte monstrueux. Se trouvant un jour aux fêtes des Egyptiens et leur voyant faire des lamentations, il leur dit en plaisantant : *Si les objets de votre culte sont des Dieux, ne les pleurez pas; s'ils sont des Hommes, ne leur offrez point de sacrifices.* La liberté avec laquelle *Xénophanes* s'exprimoit sur la Divinité l'ayant fait bannir de sa patrie, il se retira en Sicile, et demeura à *Sancle*, (aujourd'hui Messine,) et à Catane. Il y fonda la *Secte Eléatique*, secte qui produisit plusieurs hommes vertueux. *Xénophanes* ne leur prêcha pas toujours d'exemple. Ce philosophe se plaignoit de sa pauvreté, et disant un jour à *Hiéron*, roi de Syracuse *qu'il étoit si pauvre, qu'il n'avoit pas le moyen d'entretenir deux serviteurs*; ce prince lui répondit: *Tu devrois donc attaquer moins souvent* Homère, *qui, tout mort qu'il est, fait vivre plus de dix mille hommes....* Son système sur la Divinité étoit, à ce que pensent quelques auteurs, peu différent du *Spinosisme.* Les philosophes de sa secte (*l'Eléatique*) prétendoient que tous les êtres ne faisoient qu'une seule substance, et que cette substance étoit Dieu même. « Une gradation de conséquences, tirées d'un principe qu'ils croyoient incontestable, les conduisit, suivant *Bougainville*, à cette absurde opinion. Rien ne peut être fait de rien, disoient-ils; donc, ce qui est a toujours été éternel. L'éternel est infini, et l'infini est unique, immobile, invariable. L'univers est donc un seul et même être. Rien ne commence; rien ne finit; rien ne se meut dans le monde. Tant de réproductions, de métamorphoses qui semblent varier la vaste scène de l'univers, ne sont que de vaines apparences. » Il se peut faire que *Xénophanes* eut un peu modifié ce système; car *S. Clément* d'Alexandrie cite un passage de ce philosophe, qui dit que *le souverain Dieu des hommes et des habitans des cieux, est unique, et qu'il n'est semblable aux hommes ni de corps, ni d'esprit*; ce qui est un peu différent des opinions de *Spinosa.* Ce qu'on peut dire de plus certain, c'est qu'il s'éleva plusieurs fois contre ce qu'*Homère* et *Hésiode* ont dit des Dieux du Paganisme. *Il n'est pas moins impie*, disoit-il, *de soutenir que les Dieux naissent, que de soutenir qu'ils meurent; puisqu'en l'un et l'autre de ces deux cas, il seroit également*

vrai qu'ils n'existent pas toujours. Il ajoutoit que *si les bœufs et les lions avoient des mains, ils donneroient à leurs Dieux des figures de lions ou de bœufs*, pour prouver combien les hommes avoient tort de peindre la divinité sous la figure humaine. Les fragmens de ses *Vers* furent imprimés, in-8.°, en 1573, par *Henri Etienne*, dans un Recueil intitulé : *Poesis philosophica.*

I. XÉNOPHON, fils de *Gryllus*, né à Athènes, fut quelque temps disciple de *Socrate*, sous lequel il apprit la philosophie et la politique. Il prit le parti des armes, et alla au secours de *Cyrus le jeune*, dans son expédition contre son frère *Artaxercès*. Ce philosophe guerrier s'immortalisa par la part qu'il eut à la fameuse retraite des dix mille Grecs venus du fond de l'Asie. De retour dans sa patrie, il se forma le cœur et l'esprit, et s'attacha ensuite à *Agésilas*, roi de Lacédémone, qui commandoit pour lors en Asie. Ce prince l'emmena avec lui au secours de Sparte, où il se distingua également par son esprit et par son courage. Dès que la guerre fut terminée, il se retira à Corinthe, où il passa le reste de ses jours dans les doux travaux de l'esprit. Il y mourut vers l'an 360 avant J. C. *Xenophon* disciple et ami de *Socrate*, eut les graces d'un Athénien et la force d'esprit d'un Spartiate. C'étoit un philosophe intrépide, supérieur à tous les évènemens de la vie. Il avoit un fils nommé *Gryllus*, qui quoique blessé à à mort en combattant vaillamment à la bataille de Mantinée, 363 ans avant J. C., eut le courage, malgré sa blessure, de porter un coup mortel à *Epaminondas*, général des Thébains, et mourut peu de temps après. La nouvelle de cette mort ayant été portée à *Xénophon*, tandis qu'il sacrifioit, il ôta la couronne de fleurs qu'il avoit sur la tête. Mais, lorsqu'on eut ajouté que ce fils étoit mort en homme de cœur, il remit aussi-tôt sa couronne sur sa tête, en disant : *Je savois bien que mon fils étoit mortel, et sa mort mérite des marques de joie plutôt que de deuil.* Ses principaux Ouvrages sont : I. La *Cyropédie.* C'est l'Histoire du grand *Cyrus*, renfermée en VIII Livres. Quoique cet ouvrage ne soit pas écrit dans l'exacte vérité, [*V.* CYRUS,] il est digne d'un homme qui étoit à la fois bon écrivain et homme d'état; et les préceptes qu'il mêle à sa narration, peuvent être très-utiles : on y trouve des vues saines de politique : il respire l'amour des lois, des hommes et de la vertu. D'ailleurs, *Xénophon* fait de la vie de *Cyrus*, un Roman moral, à peu près semblable à notre *Télémaque. Cyrus ille*, dit Cicéron, *à* XENOPHONTE, *non ad historiæ fidem scriptus est, sed ad effigiem justi imperii.* Il commence par supposer, pour faire valoir l'éducation mâle et vigoureuse de son héros, que les Mèdes étoient des voluptueux, plongés dans la molesse; et que les habitans de l'Hyrcanie, province que les Tartares (alors nommés Scythes) avoient ravagée pendant 30 années, étoient des Sybarites; ce qui n'est guère vraisemblable. Tout ce qu'on peut assurer de *Cyrus*, c'est qu'il fut un grand conquérant, par conséquent un fléau de la terre. *Charpentier* a donné une Traduction françoise de la *Cyropédie.* II. L'*His-*

toire de l'expédition de *Cyrus le Jeune* contre son frère *Artaxercès*, et de cette mémorable retraite des dix mille, dont il eut presque tout l'honneur. Cette Histoire, (dit M. l'abbé *Millot*,) paroit cependant suspecte à quelques égards. Il exagère trop les qualités de *Cyrus le Jeune*, qui n'etoit qu'un ambitieux; et peut-être même trouvera-t-on qu'il vante trop les Grecs, compagnons de son expédition. *Xénophon* s'y borne d'ailleurs à raconter les faits avec simplicité et sans ornement. Cette simplicité n'exclut point la force des pensées; il fait un sublime éloge des capitaines Grecs morts pendant la retraite; en disant qu'ils moururent *irréprochables dans la guerre comme dans l'amitié*. *D'Ablancourt* et M. *Larcher* ont traduit cet ouvrage; mais la traduction du dernier, Paris, 1778, 2 vol. in-12, plus exacte, plus élégante, a fait oublier tout-à-fait celle de *d'Ablancourt*. III. *L'Histoire Grecque*, en VII livres. Elle commence où *Thucydide* a fini la sienne; elle a été aussi traduite en françois par *d'Ablancourt*, et elle forme le 3e vol. de son *Thucidide*. Quelques modernes, accoutumés au style emphatique de quelques-unes de nos Histoires, trouveront celui de *Xénophon* trop simple et trop nu. Il ne se distingue que par ce goût sévère, cette précision attique si vantée des anciens. IV. *Les Dits mémorables de* Socrate, *en IV livres*, traduits en françois par *Charpentier*, ainsi que les deux suivans. V. *L'Eloge d'Agésilas*. VI. *L'Apologie de Socrate*. VII. *Les économiques* dont M. *Dumas* donna une traduction françoise, 1768, in-12. VIII. Un Dialogue intitulé, *Hiéron* ou *le Tyran*, entre *Hiéron* et *Simonide*. IX. Un petit *Traité des Revenus* ou *des produits de l'Attique*. X. Un autre de *l'Art de monter et de dresser les chevaux*, et un 2e sur la *Manière de les nourrir*. XI. Un petit *Traité de la Chasse*. Ce Traité n'a jamais été publié à part. Le tableau du lièvre qu'on y fait, est un chef-d'œuvre. *Pyrame* de *Candole*, que *Baillet* a cru être *Claude Fauchet*, auteur des *antiquités Gauloises*, le traduisit en françois, en 1603. XII. Un excellent Dialogue, intitulé: *Le Banquet des Philosophes*, traduit en françois par *Le Fèvre*, 1666, in-12. XIII. Deux petits *Traités*, l'un du gouvernement des Lacédémoniens, et l'autre du gouvernement des Athéniens. Les *Livres des Equivoques*, qu'*Annius de Viterbe* et d'autres lui ont attribués, ne sont ni de lui, ni dignes de lui. Les meilleures éditions de ses Œuvres sont celles: De Paris, 1625, in-fol. de Leipzig, 1763, 4 vol. in-8.° — d'Oxford, 1703, en grec et en latin, 5 vol. in-8.°; — 1727 et 1735, 2 vol. in-4.°: ces deux volumes ne contiennent que la *Cyropédie*, la *Retraite des Dix mille* et l'*Eloge d'Agésilas*; — enfin, de Glasgow, 1764, 12 vol. in-8.° On a imprimé en 1745, en 2 vol. in-12, divers Ouvrages de *Xénophon*, en françois, la *Retraite des Dix mille*, les *Choses mémorables*, la *Vie de Socrate*, *Hiéron*...; mais il nous manque une traduction complète de ce guerrier philosophe, dont toutes les productions sont très-propres à former des hommes d'état; *Scipion* l'Africain et *Lucullus* les lisoient sans cesse. Comme *César*,

ce philosophe fut grand capitaine et grand historien : tous deux se sont exprimés avec autant d'élégance que de pureté, sans art et sans affectation. Le dialecte Attique qu'il emploie, respire une douceur si aimable, que suivant un rhéteur on diroit que *les Graces reposoient sur ses levres.* Les Grecs lui donnèrent le surnom d'ABEILLE *Grecque* et de MUSE *Athénienne*. Ce fut *Xénophon* qui publia l'Histoire de *Thucydide*.

II. XÉNOPHON LE JEUNE, écrivain d'Éphèse, vivoit, selon quelques-uns, avant *Héliodore*, c'est-à-dire, au plus tard vers le commencement du IVe siècle. Il n'est connu que par ses *Ephésiaques*, Roman grec en V livres, qui contient les amours d'*Abrocôme* et d'*Anthia*. Ce Roman a été imprimé en grec et en latin, à Londres, en 1726, in-4.°, édition de *Cocchi* ; et M. *Jourdan* de Marseille en a donné une Traduction françoise, en 1748, in-12. Il fut long-temps inconnu, et on le découvrit enfin chez les Bénédictins de Florence. Le sentiment y est assez bien rendu ; mais le tissu des aventures n'est pas toujours bien ourdi.

III. XÉNOPHON, médecin de l'empereur *Claude*, natif de l'île de Cos, se disoit de la race des *Asclépiades*. Il fut si avant dans la faveur de ce prince, que *Claude* après avoir fait en plein sénat l'éloge d'*Esculape* et de ses descendans, dit que « le savoir et la naissance de *Xénophon* méritoient que les habitans de Cos fussent, en sa considération, exempts de tous les impôts » ; ce qui leur fut accordé. *Xénophon*, par une horrible ingratitude, se laissa gagner par *Agrippine*, et hâta (dit-on) la mort de l'empereur, en lui mettant dans le gosier, comme pour le faire vomir, une plume enduite d'un poison très-subtil.

I. XERCÈS I., 5e roi de Perse, et second fils de *Darius*, succéda à ce prince l'an 485 avant J. C. Il fut préféré à *Artabazane*, son aîné, parce que celui-ci avoit vu le jour dans le temps que *Darius* n'étoit qu'un homme privé, au lieu que *Xercès* fut mis au monde par sa mère *Atossa*, petite-fille de *Cyrus*, lorsque *Darius* étoit roi. Son premier soin fut de continuer les préparatifs que son père avoit faits contre l'Egypte. Il la réduisit sous sa puissance, et y laissa son frère *Achemènes* pour gouverneur. Encouragé par ce premier succès, il marcha contre les Grecs avec une armée de 800,000 hommes, et une flotte de 1000 voiles. (*Voyez* THARGELIE.) *Rollin* d'après *Hérodote*, dit l'abbé *Millot*, fait monter l'armée de *Xercès* à plus de cinq millions deux cent mille hommes, en y comprenant les gens de mer et toute la suite de l'armée. *Diodore* de Sicile diminue beaucoup le nombre de ces troupes, ainsi que *Pline*, *Elien* et beaucoup d'autres auteurs. Quelque absurde que soit évidemment le calcul d'*Hérodote*, c'est, dit-on, l'historien le plus croyable, parce qu'il vivoit dans le siècle de l'expédition. « Mais il ne faut qu'examiner son récit, les discours, les songes, les circonstances qu'il y ajoute, pour se défier de son témoignage. Il sembloit avoir plutôt imité *Homère* que cherché à écrire en historien. Il fait de *Xercès*,

tantôt un philosophe qui verse des larmes à la vue de cette multitude infinie dont il ne restera pas un homme dans l'espace de cent ans ; tantôt un furieux et un insensé qui ordonne de fouetter la mer, parce que la tempête a rompu le pont de bateaux sur lequel ses troupes devoient passer l'Hellespont. (aujourd'hui les Dardanelles.) Tous les entrepreneurs de l'ouvrage sont condamnés au supplice, comme s'ils avoient pu enchaîner les vents et les vagues. Selon le même *Hérodote*, *Xercès* fit percer le mont Athos, pour ouvrir un passage à sa flotte ; cependant les voyageurs modernes attestent que le mont Athos n'a jamais été percé. » Quoi qu'il en soit de ces fables ou de ces vérités historiques, *Xercès*, avec sa puissante armée, arrive au détroit des Thermophiles, défilé fort étroit entre la Thessalie et la Phocide, où l'attendoient quatre mille hommes sous les ordres de *Léonidas* roi de Sparte. Ce prince, réduit bientôt à 300 soldats, lui en disputa long-temps le passage, et s'y fit tuer avec les siens, après avoir fait un horrible carnage d'une multitude de Perses. Les Athéniens gagnèrent ensuite sur *Xercès*, la fameuse bataille navale de Salamine ; et cette perte fut suivie de divers naufrages des Perses. *Xercès* contraint de se retirer honteusement dans ses états, laissa dans la Grèce *Mardonius* son général, avec le reste de l'armée. Dégoûté de la guerre par les fatigues qu'il avoit essuyées dans les différentes expéditions, il s'abandonna aux charmes du luxe et de la mollesse. *Artaban*, Hircanien de naissance et capitaine de ses gardes, conspira contre sa vie, et ayant gagné son grand chambellan, le tua pendant son sommeil, l'an 465 avant J. C. *Xercès* n'avoit que l'extérieur et l'appareil de la puissance ; il manquoit de ces qualités personnelles qui rendent les rois vraiment puissans. Maître du plus vaste empire qui fût alors sur la terre, chef d'armées innombrables, il se regardoit comme le souverain de la nature. Il prétendoit maîtriser et punir les élémens ; mais il vit ses forces et son orgueil se briser contre une poignée d'hommes dirigés par un général habile, et finit honteusement une carrière qu'il avoit commencée avec gloire. Il ressentit de temps en temps quelques sentimens d'humanité. Un jour, considérant la grande armée qu'il avoit préparée contre les Grecs, il se mit à pleurer. *Artaban*, l'un de ses favoris, s'en apperçut et lui en demanda la raison. *En examinant tant de milliers de soldats*, répondit Xercès, *j'ai pensé que dans cent ans il n'en resteroit pas un seul : et cette réflexion m'a fait répandre des larmes. — Hé bien*, lui répliqua Artaban, *puisqu'il n'est pas en votre pouvoir de prolonger leur vie, tâchez au moins de la leur rendre supportable.*

II. XERCÈS II, roi de Perse après son père *Artaxercès Longuemain*, l'an 425 avant J. C., fut assassiné un an après par son frère *Sogdien*, qui s'empara du trône. *Xercès* n'avoit tenu le sceptre que d'une main foible.

XI, *Voy.* CHING, n.° II.

XILANDER, *Voyez* XYLANDER.

I. XIMENÈS, (Roderic) Navarrois, archevêque de Tolède, vint en 1247 à Lyon, pour défendre devant le pape *Innocent IX*, au concile général, les droits et les priviléges de son église, contre l'archevêque de Compostelle, qui prétendoit la primatie, parce que son église conserve le corps de *S. Jacques*, apôtre des Espagnes; elle fut adjugée à l'archevêque de Tolède. Il mourut sur le Rhône, en s'en retournant. On lui doit une *Histoire d'Espagne*, divisée en neuf livres, que nous avons dans le Recueil des historiens de ce royaume, avec des Remarques du P. *André Schott.* Elle manque à la fois d'exactitude et de critique.

II. XIMENÈS, (François) né à Torrelaguna dans la vieille Castille, en 1437, fit ses études à Alcala et à Salamanque. On ne lui apprit qu'une Scolastique aussi sèche qu'insipide. Dégoûté de ce fatras, il se rendit à Rome; mais ayant été volé dans son voyage, il n'en remporta qu'une Bulle pour la première prébende qui vaqueroit. L'archevêque de Tolède la lui refusa, et le fit mettre en prison dans la tour d'Uzéda. Un prêtre qui y étoit détenu, et qui se méloit de prophétiser, lui prédit qu'il seroit un jour archevêque de Tolède. Ayant été mis en liberté, il obtint un bénéfice dans le diocèse de Siguença; et le cardinal *Gonzalez de Mendoza*, qui en étoit évêque, le fit son grand-vicaire. *Ximenès*, dégoûté du monde, entra quelque-temps après chez les Cordeliers de Tolède, et fit ses vœux. Ses talens lui procurant une foule de visites, il se retira dans une sollitude nommée *Castanel*, et s'y livra à l'étude des langues orientales et de la théologie. Ses supérieurs l'en tirèrent pour le consacrer à la direction et à la chaire. La reine *Isabelle* qui l'avoit choisi pour son confesseur, le nomma à l'archevèché de Tolède en 1495. *Ximenès* n'accepta qu'après un ordre exprès du pape, en 1498. Sa vie ne fut plus dès ce moment qu'un tissu de bonnes œuvres. Les portes de son palais furent toujours ouvertes aux indigens; il les écoutoit avec honté, lisoit leurs requêtes, et les soulageoit avec une charité libérale. Il visita les Eglises, les Colléges, les Hôpitaux, et employa ses revenus à les réparer et à les orner. Il purgea son diocèse des usuriers et des lieux de débauches; cassa les juges qui remplissoient mal leurs charges, et mit en leur place des personnes dont il connoissoit l'intégrité et le désintéressement. Il tint un Synode à Alcala, et un autre à Talavéra, où il fit des règlemens très-sages pour le clergé régulier et séculier. *Ferdinand* et *Isabelle* lui confièrent le soin de réformer les Ordres Religieux dont le désordre étoit extrême. Les Cordeliers eurent recours à toutes sortes de moyens pour perdre le réformateur, jusqu'à mettre un poignard entre les mains de son propre frère pour le faire périr. Leur général vint de Rome, pour détruire *Ximenès* dans l'esprit de la reine. Ce moine fougueux, dans une audience qu'il obtint d'*Isabelle*, parla avec tant d'imprudence, que la princesse lui répondit: *Savez-vous qui vous êtes et à qui vous parlez? — Oui, Madame*, répliqua l'insolent Cor-

delier : *Je sais que je parle à Isabelle, qui comme moi n'est que cendre et poussière.* Malgré les traverses qu'on suscita à *Ximenès*, il vint à bout de la réforme, et son zèle ne tarda pas d'être récompensé. Le pape *Jules II* l'honora de la pourpre Romaine en 1507, et le roi *Ferdinand le Catholique* lui confia l'administration des affaires d'état. Son premier soin fut de décharger le peuple du subside onéreux, nommé *Acavale*. Ses vues se tournèrent ensuite du côté des Mahométans, qu'il voulut ramener à la religion Chrétienne. Il en baptisa plus de 3000 dans une place spacieuse, où il fit brûler tous les livres de l'*Alcoran*. L'ambition entroit pour beaucoup dans son zèle ; il vouloit étendre la domination d'Espagne chez les Maures : il le fit en effet par la conquête de la ville d'Oran dans le royaume d'Alger, qu'il entreprit en 1509. Comme l'archevêché de Tolède et les emplois qu'il avoit à la cour, produisoient de grands revenus, il résolut de faire lui-même cette conquête à ses dépens ; mais il eut plus d'un obstacle à surmonter. Les officiers, mécontens d'avoir pour chef un général qui portoit la soutane sous sa cuirasse, refusèrent de s'embarquer. Les esprits étoient disposés à la révolte : *Ximenès* sort de sa tente pour les ramener; mais à peine a-t-il commencé de parler aux rebelles, qu'un soldat l'interrompit insolemment, en criant : *De l'argent, point de harangue! Ximenes* s'arrête pour le chercher des yeux. L'ayant reconnu, il le fait arrêter et pendre sur le champ, en sa présence; puis il continua à parler. La rébellion étant calmée par cet exemple de sévérité, sa flotte, composée de 80 vaisseaux, sortit de Carthagène le 16 mai, et débarqua heureusement sur les côtes d'Afrique. Le jour de l'ouverture du siége étant arrivé, le cardinal guerrier monta à cheval, revêtu de ses ornemens pontificaux, et accompagné des ecclésiastiques et des religieux qui l'avoient suivi. Il étoit précédé d'un cordélier, qui portoit devant lui la croix archiépiscopale, et qui avoit l'épée au côté, de même que tous les autres prêtres séculiers et réguliers. Il y eut un combat, soutenu de part et d'autre avec fureur. *Allons, mes enfans*, dit-il aux soldats, *je marcherai à votre tête. Un Prêtre doit se faire honneur d'exposer sa vie pour sa religion : j'en ai reçu l'exemple de plusieurs Archevêques de Tolède, mes prédécesseurs.* La cavalerie des ennemis qui étoit fort supérieure, attaqua plus d'une fois l'infanterie espagnole, et ne put jamais l'entamer. Enfin, les deux mille chevaux qui étoient demeurés sur les vaisseaux, et qui n'avoient pu débarquer d'abord auprès d'Oran, arrivent, mettent en fuite la cavalerie des Maures, et taillent en pièces toute leur infanterie. Alors toute l'armée marche à Oran, et y entre presque sans résistance. Un Juif et deux Maures, avec qui *Ximenès* avoit intelligence, ouvrirent une porte ; le soldat furieux massacra tout, hommes, femmes et enfans, et pilla une des plus riches villes de l'Afrique. Le cardinal y fit son entrée le lendemain, en disant : *Ce n'est pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous, mais à votre nom qu'il faut rendre gloire.* Tant de morts qu'il trouva sur son chemin, lui firent verser des

larmes : *C'étoit des infidelles, il est vrai*, dit-il; *mais c'étoit des hommes qu'on auroit pu faire Chrétiens : leur mort me ravit le principal avantage de la victoire.* Il veilla ensuite à la police de la ville, dont il traça les nouvelles fortifications, changea les mosquées en églises, et dédia lui-même la plus grande à Notre-Dame de la Victoire. Ayant ensuite fait distribuer aux officiers et aux soldats tout l'or et l'argent que les généraux avoient fait mettre à part, pour les dédommager des frais de l'entreprise, il ne s'en réserva que la gloire. De retour en Espagne, le roi *Ferdinand* alla à sa rencontre jusqu'à quatre lieues de Séville, et mit pied à terre pour l'embrasser. Ces marques d'amitié n'étoient guère sincères : *Ferdinand* craignoit le pouvoir de *Ximenès ;* il lui avoit refusé *Gonsalve* pour son général. Le cardinal choisit *Pierre Navarre*, à qui le monarque espagnol écrivoit : *Empêchez le bonhomme de repasser sitôt en Espagne: il faut user, autant qu'on le pourra, sa personne et son argent.* Le conquérant d'Oran rendit des services plus essentiels à sa nation. Prévoyant une stérilité extraordinaire, il fit faire des greniers publics à Tolède, à Alcala et à Torrelaguna, et les fit remplir de blé à ses dépens. Ce bienfait fit une telle impression sur les cœurs, que pour en conserver la mémoire, on en fit graver l'éloge dans la salle du sénat de Tolède, et dans la place publique. Le roi *Ferdinand*, malgré la haine secrète qu'il avoit pour son ministre, le nomma en mourant, régent de la Castille, en 1516. *Ximenès* pressa la guerre de Navarre; mais il se déshonora, en ordonnant à *Villalva*, général Espagnol, de mettre le feu dans ce royaume en cas de malheur, et d'en faire un vaste désert. Doit-on être surpris, qu'avec un caractère si cruel, il s'opposât à la réforme de l'Inquisition: qu'il fit faire de temps en temps, des exécutions sanglantes des Juifs et des Mahométans qui renonçoient à la religion chrétienne, qu'ils avoient embrassée par force? Son despotisme étoit extrême. Il se vantoit de *ranger avec son cordon, tous les Grands à leur devoir*, et d'*écraser leur fierté sous ses sandales.* Les premiers seigneurs d'Espagne, révoltés d'une telle conduite, se liguant contre lui, demandèrent hautement, « de quel droit il gouvernoit le royaume? » *En vertu du pouvoir qui m'a été confié* (répondit-il). *par le Testament du roi mort, et qui a été confirmé par le roi régnant :* [*c'étoit* Charles-Quint....] « Mais *Ferdinand*, lui *dirent-ils*, simple administrateur du royaume, pouvoit-il conférer la qualité de régent? La reine seul a ce droit. » — *Eh bien*, dit *Ximenès*, en les faisant approcher d'un balcon d'où on voyoit une batterie de canons, dont il fit faire une furieuse décharge : *Voilà les pouvoirs avec lesquels je gouverne et je gouvernerai : HÆC EST ULTIMA RATIO REGUM....* Les mécontens députèrent en Flandres, pour se plaindre du régent. *Ximenès*, pour toute justification, demande au roi des pouvoirs sans bornes, et les obtient. Il s'en servit, et commanda avec plus de fierté et de hauteur qu'auparavant. L'usage d'Espagne n'étoit point d'entretenir des troupes en temps de paix. *Ximenès* pour humilier les grands et la noblesse, permit à la

bourgeoisie de porter les armes, de faire des compagnies, et l'exercice les jours de fête, et lui accorda de grands privilèges. Ainsi, sans tirer un seul laboureur de la charrue, il eut une armée de 30000 hommes. Il retrancha les pensions et les officiers inutiles, retira tout ce qui avoit été usurpé ou aliéné du domaine royal, et fit rendre compte aux financiers. On tira d'eux des sommes immenses, avec lesquelles il acquitta les dettes de l'état, et fit des établissemens utiles. Tandis qu'il travailloit pour la gloire de sa patrie, il fut empoisonné, à ce qu'on croit, en mangeant un pâté de truites. On soupçonna les ministres Flamands d'avoir fait le coup. Il est certain que le régent avoit écrit au roi, contr'eux avec beaucoup de force, et sur-tout contre *Chièvre*, qui étoit détesté en Espagne. *Ximenes* traina pendant deux mois une vie languissante, et mourut le 8 novembre 1517, disgracié, à l'âge de 81 ans, avec la réputation du plus grand homme et du meilleur citoyen qu'eût produit l'Espagne. Le fameux Leibnitz a dit de lui, « *que si les grands hommes pouvoient s'acheter, l'Espagne n'eut pas acquis* Ximenès *trop cherement par le don d'un de ses royaumes.* » Son tombeau, qui est au collége de St-Ildefonse d'Alcala qu'il avoit fait bâtir, fut orné de cette épitaphe :

Condideram Musis Franciscus *grande Lycæum;*
Condor in exiguo nunc ego Sarcophago.
Prætextam junxi sacco, galeamque galero,
Frater, Dux, Præsul, Cardineusque Pater.
Quin virtute meâ junctum est diadema cucullo,
Cùm mihi regnanti paruit Hesperia.

Aussi habile que le roi *Ferdinand* dans l'art de gouverner les hommes, *Ximenès* le surpassa par les qualités du cœur. On vit en sa personne un simple particulier faire plus de bien à sa patrie, que tous les rois qui avoient gouverné. Noble, magnifique, grand, généreux, protecteur de l'innocence, de la vertu et du mérite, il ne conçut et n'exécuta que des projets utiles à l'humanité. Pendant 22 ans qu'il fut archevêque de Tolède, il employa près de 20 millions pour les besoins de l'Etat et du peuple. Personne n'ignore qu'il forma dans sa ville archiépiscopale, en faveur des filles de condition, un établissement que *Louis XIV* a imité depuis pour le soulagement de la pauvre noblesse. Il nomma cette Maison le *Monastère d'Isabelle*, en mémoire de la reine sa bienfaitrice, et lui laissa de grands biens par son testament. Par les arrangemens qu'il prit, cette Maison devoit avoir toujours une année de revenu d'avance; et c'est sur ce fonds qu'étoient dotées tous les ans un certain nombre de Demoiselles, qui y avoient été élevées. *Philippe II*, entrant dans les vues généreuses du cardinal, y fonda cinquante places de plus pour les filles de la première noblesse d'Espagne. *Ximenès* fut encore le fondateur de l'université d'Alcala, et publia dans cette ville la *Bible Polyglotte*, qui a servi de modèle à tant d'autres. (*Voy.* JAY et WALTON.) L'impression en fut commencée en 1514, et achevée en 1517, en 6 vol. in-fol., et en 4 langues; elle est fort rare. On

y trouve le texte hébreu, tels que les Juifs le lisent; la Version grecque des Septante; la Version latine de *Saint-Jérôme*, que nous appelons *Vulgate;* et la Paraphrase Chaldaïque d'*Onkelos* sur les 5 livres de *Moïse* seulement. Il y a dans le dernier volume, un *Vocabulaire* de phrases et de mots hébreux, qui a fait l'admiration des savans; mais il manque dans la plupart des exemplaires, par la négligence de ceux qui les firent relier. On travailla à cette *Polyglotte* pendant plus de 12 ans, car elle fut commencée dès l'an 1502; *Ximenès* s'y appliqua lui-même avec beaucoup de soin, et en fit la dépense. Il acheta sept exemplaires en hébreu, 4000 écus (4500 liv. de France), et donna tout ce qu'on voulut pour des anciens manuscrits grecs et latins. Après la *Polyglotte*, *Ximenès* fit encore imprimer le *Missel* et le *Bréviaire* mosarabe, dirigés par *Ortiz :* et pour conserver la mémoire de ce rit, il fit bâtir une chapelle auprès de l'église métropolitaine de Tolède, et y fonda des chanoines et des clercs, qui célébroient journellement l'office en cette langue. (*Voy.* ORTIZ.) Quoique *Ximenès* écrasât l'orgueil des grands, il savoit fermer les oreilles à leurs murmures. Il répondit à des personnes qui vouloient qu'on recherchât les auteurs de quelques discours qui avoient été tenus contre lui: *que lorsqu'on étoit élevé en dignité, et qu'on n'avoit rien à se reprocher, on devoit laisser aux inférieurs la misérable consolation de venger leurs chagrins par des paroles.* L'éclat de tant de qualités brillantes fut un peu terni par quelques défauts. Ce prélat fut fier, dur, opiniâtre, ambitieux, et d'une mélancolie si profonde, qu'il étoit presque toujours insupportable dans la société, et assez souvent à charge à lui même. Cette tristesse pouvoit, a-t-on dit, venir de la conformation de son crâne, composé d'un seul os sans suture. D. *Alvaro Gomez* a écrit sa *Vie* en espagnol, in-fol. *Fléchier* en a donné une autre en françois.

III. XIMENÈS, (Sébastien) habile jurisconsulte Espagnol, mort vers 1600, s'est fait un nom par un bon ouvrage sur l'un et sur l'autre Droit, sous ce titre : *Concordantiæ utriusque Juris*, à Tolède, 1596 et 1619, en 2 vol. in-fol. Cet Ouvrage est estimé. Le second vol., qui n'est pas de *Ximenès*, est le moins commun.

IV. XIMENÈS, (Joseph-Albert) Espagnol, né en 1719 d'une famille noble, se fit carme en 1734, enseigna dans son ordre la théologie, et fut fait docteur en 1760. Il ne se distingua pas moins par ses talens pour la chaire. Il fut ensuite nommé théologien du nonce en Espagne. Ayant rempli différens emplois distingués dans son Ordre, il en fut nommé prieur-général en 1768, et mourût dans l'exercice de cette charge, l'an 1774. On lui doit les deux derniers volumes du *Bullaire des Carmes*, in-fol. Dans l'un, il a recueilli les Bulles et les anciens monumens omis dans les volumes précédens; dans l'autre, il a inséré les Brefs, Bulles, etc. depuis 1718 jusqu'en 1768.

V. XIMENÈS, (François) habile peintre Espagnol, né à Tarazone, mort à Saragosse en 1666, à 78 ans, avoit du goût et du génie.

VI. XIMENÈS, (Léonard) célèbre mathématicien de Toscane, a inséré de nombreux Opuscules dans les journaux d'Italie. Il est mort en 1787.

XISITHRUS, *ou* XISUTHRUS, ayant été averti par *Saturne*, d'un déluge qui devoit inonder toute la terre, il construisit un grand vaisseau, par le moyen duquel il en fut garanti avec sa famille. Quand il sortit de ce vaisseau, il disparut et fut mis au rang des Dieux. C'est l'histoire de *Noé*, de *Deucalion*, sous d'autres noms.

XISTE, *Voyez* SIXTE.

XIUS, empereur Chinois, vivoit environ 200 ans avant J. C. Il ordonna que tous les livres de son empire seroient brûlés, à l'exception de ceux qui traitoient de la médecine, de l'agriculture et de la divination. Une femme sauva les Ouvrages de *Confucius*, dont elle colla les feuilles contre les murs de sa maison, où elles restèrent jusqu'à la mort de *Xius*. Depuis cette époque, ces Ouvrages sont devenus les plus anciens livres des Chinois.

I. XOGUNSAMA I, empereur du Japon, usurpa le trône en 1617, et soumit à son pouvoir la plupart des gouverneurs des îles, qui s'étoient rendus indépendans. Il persécuta les Chrétiens, et s'efforça d'expulser les Européens de ses états. Il abdiqua la couronne en 1622, et mourut neuf ans après.

II. XOGUNSAMA II, succéda à son père dans sa puissance, sa valeur et sa barbarie. Il fit trancher la tête à quatre ambassadeurs Portugais, et relégua ceux de Hollande dans la petite île de Désima, avec défense, sous peine de la vie, d'entrer dans son empire. Sous lui, le Christianisme disparut de ses états, et nul missionnaire n'échappa à la mort. Il mourut sans enfans, en 1650.

XUTHUS, fils d'*Hellen*, naquit en Achaïe, et vint au secours des Athéniens, qui furent vainqueurs par son secours. Le roi d'Athènes, *Erechthée*, lui donna par reconnoissance sa fille *Creuse* en mariage, et il lui succéda dans le royaume d'Attique. *Xuthus*, se trouvant sans enfans, consulta l'Oracle, qui lui conseilla de choisir pour son successeur, le premier qu'il rencontreroit en sortant du Temple. Ce fut *Ion* qui a fourni à *Euripide* le sujet de la Tragédie de son nom.

XYLANDER, (Guillaume) né à Ausbourg en 1532, se fit une réputation par son savoir. Il obtint une chaire de professeur en grec à Heidelberg. Son extrême pauvreté, et sa grande application à l'étude lui firent contracter une maladie, dont il mourut à Heidelberg, en 1576, à 44 ans. On a de lui une *Traduction* latine de *Dion Cassius*, de *Marc-Aurèle*, etc.... et un grand nombre d'autres Ouvrages fort inexacts, parce qu'il écrivoit pour vivre.

XYPHILIN, (Jean) de Trebizonde, fut élevé dans un monastère. Sa piété et son savoir lui obtinrent le patriarchat de Constantinople en 1064. Il mourut en 1075, et laissa un neveu qui portoit son nom. C'est de ce dernier que nous avons un *Abrégé de*

l'Histoire de *Dion Cassius*, en grec, Paris, 1592, in-fol., traduit en françois par le président *Cousin*. Cet Abrégé commence au 34e livre, et au temps de *Pompée*. Il est assez bien fait; mais le style manque de pureté et d'élégance, et l'auteur, quoique Chrétien, copie tous les prodiges que rapporte son auteur. Il semble même qu'il donne la préférence à ces puérilités : ce qui ne donne pas une grande idée de la justesse de son esprit. *Xyphilin* l'oncle, n'a laissé qu'un *Sermon*, dans la *Bibliothèque des Pères*.

Y

YACOUTI, géographe Arabe, nous est connu par la Traduction de l'un de ses Ecrits, faite par le savant *De Guignes*, et insérée dans le Recueil des *Notices* des manuscrits de la bibliothèque nationale. Il vivoit dans le XIVe siècle.

YALDEN, (Thomas) poëte Anglois, né à Exeter, en 1671, mort en 1736, fut ami du docteur *Atterbury*, et a publié un *Recueil* de poésies où l'on trouve de l'esprit et du naturel.

YAO, empereur de la Chine, monta, dit-on, sur le trône, l'an 2357 avant Jesus-Christ, et eut *Chun* pour son successeur. Les Chinois le regardent comme leur législateur, et le modèle des princes et des hommes. On prétend que c'est à *Yao* que l'Histoire de la Chine commence à être certaine, et que tout ce qui précède ce prince, est rempli de fables ou de faits incertains. Mais c'est encore trop dire; car il n'y a de certain dans l'Histoire, que ce qui nous est transmis par des Ecrits et par des monumens. Or les Ecrits et les monumens Chinois ne remontent, tout au plus, qu'à l'an 800 avant J. C. Cependant *Mairan* et d'autres savans placent la première observation astronomique des Chinois sous le règne d'*Yao*. *Freret* veut que ce règne ait été, non en 2357 avant J. C.; mais en 2145 : incertitude sur incertitude. Les Chinois attribuent à *Yao* le livre appelé *Chan-hai-kling*, qui contient une description imaginaire de l'univers, et place au milieu de la terre le grand mont *Kouen lun*. Les poëtes de cette nation ont puisé dans cet ouvrage leurs expressions et les sujets de plusieurs de leurs poésies.

YART, (Antoine) né à Rouen, en 1709, embrassa l'état ecclésiastique et devint curé de Saussay, dans le Vexin. Il réunit aux fonctions utiles de son état, le goût des lettres et les soins de l'amitié. Il fut lié étroitement avec *Cideville* ami de *Voltaire* et l'abbé du *Resnel*. L'ouvrage le plus connu d'*Yart* est intitulé : *Idée de la poésie Angloise*, 1756, 8 vol. in-12. L'auteur y fait connoître un grand nombre de poëtes Anglois, dont la France ignoroit les productions. Les observations qui accompagnent la traduction de chaque morceau offrent autant

autant de savoir que de goût. *Yart* faisoit des vers, et réussissoit particulièrement dans l'Epigramme : on peut en juger par les deux suivantes ; la première sur le *Paradis perdu* de Mad^e^ *du Bocage* ; la seconde, sur le livre intitulé, *Histoire secrète :*

Sur cet écrit, charmante Dubocage,
Veux-tu savoir quel est mon sentiment ?
Je compte pour perdus, en lisant ton ouvrage,
Le paradis, mon temps, la peine et mon argent.

Ce livre est l'histoire secrète,
Si secrète, que pour le lecteur
Elle n'eut que son imprimeur,
Et monsieur Dubois *qui l'a faite.*

L'abbé *Yart* a laissé un neveu, M. *Aubert*, secrétaire de l'académie de Rouen, qui suit avec distinction la carrière littéraire.

YON, (N.) a donné quelques pièces de théâtre : la *Métempsycose*, comédie, l'*Amour et la Folie*, les *Deux Sœurs*, autres comédies, dont la dernière a été représentée en 1755. L'auteur est mort quelques années après.

YOTO, femme maure, célèbre par sa beauté et son courage, épousa *Abenchamot*. chef Arabe, qui combattit vaillamment les Portugais. Faite prisonnière par ces derniers, elle profita de la permission qu'on lui donna, pour parler à son mari, et l'engager à vaincre ou à mourir. *Abenchamot* profita de ses conseils pour attaquer les Portugais. Il tua leur chef de ses mains, et fut assez heureux pour délivrer son épouse ; mais bientôt après, emporté par sa valeur dans une embuscade, il fut tué d'un coup de javelot en 1524. On porta son corps à *Yoto*, qui se laissa mourir de faim et fut ensévelie avec lui dans la même tombe.

YOUNG, (Edouard) poëte Anglois, naquit en 1684, à Upham dans le comté de Hampt. Son père, mort en 1707 à 62 ans, et auteur de deux volumes de *Sermons*, étoit recteur de cette église. Après avoir étudié en Droit, science pour laquelle il avoit très-peu de goût, *Edouard* se tourna du côté de la théologie et de la morale, et réussit beaucoup mieux. Il prit les Ordres, fut nommé chapelain du roi, et ensuite curé de Wettewin dans le Herfordshire. Sa vie fut fort occupée et assez triste. Il se maria en 1731 avec la fille du comte de *Litchfield*, veuve du colonel *Lée*, dont elle avoit eu deux enfans. Son épouse étoit vertueuse et tendre, et il trouva dans ses deux fils deux véritables amis. Deux maladies inattendues les lui enlevèrent. *Young* avoit passé en France, espérant de rétablir la santé du dernier par la douceur du climat ; mais ce voyage fut inutile. *Young* repassa la mer, le désespoir dans le cœur. Il n'arriva chez lui que pour fermer les yeux à son épouse qui ne survécut pas à ses enfans. Ainsi dans l'espace de trois mois, *Young* perdit tout ce qu'il avoit de plus cher sur la terre. Un fils unique consola un peu *Young* de ses pertes, mais ne le retira pas de cette profonde mélancolie, dont les accès nous ont valu son poëme des *Nuits*, traduit en françois avec tant de force et d'élégance, par *le Tourneur*, à Paris, chez le *Jai*, 2 vol. in-8.° et in-12, 1769, et dont

on a quelques imitations en françois par *Colardeau*. Cet Ouvrage est le plus original de ceux qui sont sortis de sa plume. On y admire le sombre, le terrible d'une partie de ses tableaux, la hardiesse de son pinceau, la marche rapide de ses idées :

Seul confident de ma mélancolie,
Le sombre Young *est l'astre, qui me luit.*
Parmi les morts, pensif et solitaire,
J'erre avec lui ; tandis qu'au haut des cieux
Phébé *répand sa tremblante lumière ;*
J'aime les pleurs qui remplissent mes yeux :
Eh ! d'où vient donc ce charme que j'éprouve ?
Avec Young *hélas ! je me retrouve,*
Foible, sensible, et sur-tout malheureux.

Le faux bel-esprit, le gigantesque, le trivial, gâtent trop souvent les beautés que ce génie original a répandues dans ses *Nuits*. *Le Tourneur* a corrigé une partie des défauts de son original. Il a élagué le texte et rassemblé à la fin de chaque *Nuit*, sous le titre de *Notes*, tout ce qui lui a paru superflu, bizarre, bas, mauvais et déjà présenté sous des images beaucoup plus belles. Il a réparé un défaut plus important : le peu d'ordre qui se trouvoit dans l'assemblage des différens morceaux dont chaque *Nuit* est composée. [*Voyez* v. Hemi.] On a de lui d'autres productions poétiques : trois drames, *Busiris*, la *Vengeance*, et les *Frères (Demetrius* et *Persée)* ; des Satires, des Poésies morales, dont *le Tourneur* nous a donné également la traduction, (Paris, 1770, 2 vol. in-8.° et in-12,) sous le titre d'*Œuvres diverses* du docteur *Young*, qui font la suite de ses *Nuits*. L'auteur des *Nuits* mourut en 1765, au mois d'avril, dans sa maison presbytériale de Wettewin. Comme chrétien et comme ecclésiastique, il se montra toujours sous un jour propre à inspirer le respect. Il fut un modèle de piété. Il aimoit les hommes et les soulageoit ; il ne haïssoit que leurs vices. Il les reprenoit avec force, et prêchoit la vertu par son exemple. On ne plaisantoit point impunément devant lui sur les mœurs ou sur la religion ; et l'on connoit une *Epigramme* sanglante contre un poëte François très-célèbre (*Voltaire*) qui avoit pris avec lui ce ton de raillerie impie qu'il a dans tous ses Ouvrages. *Young* fut enterré dans l'église de sa paroisse, sous l'autel, à côté de sa femme. Son tombeau est un des plus singuliers qu'il y ait dans toute l'Angleterre. Il est couvert et orné d'une très-belle pièce de broderie, travaillée des propres mains de sa femme. Au milieu de l'étoffe, on lit en lettres capitales, la sentence suivante : *Je suis le Pain de vie.* Au côté septentrional on a gravé cette inscription : Aux Vierges : *Croissez en esprit et en sagesse ;* et au côté méridional, cette autre : Aux Jeunes-Gens : *Croissez en grace devant Dieu et devant les Hommes.* On dit que c'est *Young* lui-même qui ordonna qu'on gravât ces maximes sur son tombeau. Il arriva à ce poëte, ce qui arrive ordinairement, à tous ceux qui passent du grand monde dans la solitude ; on l'oublia aussi parfaitement que s'il n'avoit jamais existé.

Le plus long souvenir s'use et cède à l'oubli.

Ce vers, qui est de *Young* pour le sens, renferme, en douze syllabes, sa propre histoire. On cessa de parler de lui, dès qu'il cessa de vivre dans la capitale. Il fut négligé jusque dans sa retraite même. Les muses ne le pleurèrent point; un silence, tel que l'humilité et la dévotion l'eussent exigé, le suivit jusqu'au sein de la terre qui devoit le couvrir. La cloche, pour son enterrement, ne commença à sonner qu'au moment où son corps fut transporté hors de la maison presbytériale, et quoique son zèle pastoral ait fondé et doté une maison de Charité dans sa paroisse, ni le maître, ni les enfans de cette maison n'assistèrent à ses funérailles. Quelque temps avant sa mort, il donna ordre que tous ses manuscrits fussent brûlés. On ne doutera pas que ce ne soit là une perte, quand on saura qu'il n'écrivoit jamais sur des sujets frivoles, et qu'il serroit extrêmement ses idées dans ses moindres compositions. Mais ce qui ajoute à la gloire de l'auteur, presque autant que ce trait de modestie, c'est qu'il fut l'ami intime d'*Addisson*, et qu'il travailla au *Spectateur*.... (*Voy.* HEDERIC.) *Cazin* a publié ses Œuvres, Paris, in-12.

YPRES, (Charles) peintre, ainsi nommé du lieu de sa naissance, se tua d'un coup de couteau, en 1564.

YRIARTE, (Dom Jean de) né à l'île Ténériffe en 1702, vint faire ses études à Paris et à Rouen, et les fit avec succès. Après s'être nourri des fruits de la littérature ancienne et moderne, il se retira à Madrid, y fut bibliothécaire du roi, membre de l'académie royale de la langue espagnole, et interprète de la première secrétairerie d'état. Ses principaux Ouvrages sont I. Une *Paléographie Grecque*, in-4.° II. Les *Œuvres diverses*, en espagnol, Madrid, 1774, 2 vol. in-4.° On y trouve des Poésies latines, qui ne sont pas la partie principale de ce Recueil, ni la plus distinguée. III. Le 1er vol. in-fol. du *Catalogue des Manuscrits Grecs de la Bibliothèque royale*. IV. Le *Catalogue des Manuscrits Arabes de l'Escurial*; 2 volumes in-fol. Il mourut en 1771, regretté des savans et de ses amis.

YRIER, (Saint) né à Limoges en 517, fit de grands progrès dans les lettres, sous les yeux de *Joconde* son père, favori du roi *Théodebert*. Son fils devint chancelier de ce prince; mais, il préféra bientôt, à l'exercice de cette place importante, l'étude et la retraite. Retiré à Limoges, il y fit bâtir le monastère d'*Atane*, et mourut en 591. *Mabillon* a recueilli le testament de *S. Yrier*. C'est un monument curieux, qui fait connoitre les formules usitées alors dans de pareils actes.

YSE, (Alexandre de) de Grenoble, professeur Protestant de théologie, à Die en Dauphiné, sous *Louis XIV*, fut privé de sa chaire pour avoir paru pencher vers la religion Romaine, dans un *Discours* qu'il composa pour réunir les Protestans et les Catholiques. Il se retira dans le Piémont où il mourut. On lui attribue: *Proposition pour la réu-*

nion des deux Religions en France, 1677, in-4.°

YVAN, (Antoine) naquit à Rians, petite ville de Provence, en 1576, d'une famille très-obscure. Après avoir fait ses études avec beaucoup de peine à cause de sa pauvreté, il entra dans la Congrégation de l'Oratoire, et alla demeurer à Aix. C'est là qu'il connut *Marie Magdeleine de la Trinité*. [*Voyez* MARIE, n° XXIII.] Il fonda avec elle en 1637, l'*Ordre des Religieuses de Notre-Dame de la Miséricorde*, dont il fut le premier directeur et le premier confesseur. Cet homme apostolique joignit aux travaux d'un ministre de l'Evangile, les austérités d'un anachorète. Il contribua beaucoup à la réformation des mœurs, par ses Sermons et sur-tout par ses exemples. Sa modestie étoit telle, qu'il ne voulut jamais garder aucun bénéfice. Ce saint homme mourut en 1653. On a de lui : I. Des *Lettres*. II. Un livre de piété intitulé : *Conduite à la perfection Chrétienne* : III. Quelques autres Ouvrages qui donnent une foible idée de ses talens et de son jugement.

YVAN-BERUDA, (Dom Martin) grand-maître d'Alcantara, vers la fin du XIVe, siècle, étoit Portugais. Il prit beaucoup de part aux guerres d'Espagne, et se montra toujours zélé pour le parti de la Castille. Vers l'an 1394, trompé par un hermite visionnaire, nommé *Jean Sago*, il se crut destiné de Dieu pour faire la conquête de Grenade : et sur cette folle imagination, il fit une irruption dans le royaume. Il fut défait et tué sur la place, avec un grand nombre de gens de condition, trompés comme lui. Cependant les Maures permirent que le corps d'*Yvan* fût porté à Alcantara, où ce seigneur avoit ordonné que l'on gravât sur son tombeau, ces mots, monument de sa vanité : *Cigît* YVAN, *dont le cœur fut exempt de crainte au milieu des dangers*. On dit que *Charles-Quint*, ayant oui raconter l'histoire de ce grand-maitre, et réciter l'Epitaphe, dit qu'*il ne croyoit pas que ce fanfaron eût jamais éteint une chandelle avec les doigts*.

YVEL, (Jean) *Voy*. JEWEL.

I. YVES, (Saint) naquit à Kermartin, à un quart de lieue de Tréguier, en 1253, d'une famille noble. Il étudia à Paris en philosophie, en théologie et en droit-canon, et alla ensuite faire ses études de droit civil à Orléans. De retour en Bretagne, il se rendit à Rennes pour se mettre sous la discipline d'un pieux et savant religieux, et devint, peu de temps après, official du diocèse de cette ville. Il exerça cet emploi avec tant de sagesse et de désintéressement, que l'évêque de Tréguier le rappela, le fit son official, et le chargea de la cure de Tresdrets, puis de celle de Lohanec. *S. Yves* s'y montra un pasteur zélé et un bienfaiteur libéral. Il termina sa sainte carrière en 1303, à 50 ans, et fut canonisé par *Clément VI* en 1347. Les savans doutent qu'il ait exercé la profession d'avocat. Cependant les hommes de loi l'ont pris pour patron ; « mais, dit un historien, la manière de penser de ce Saint étoit bien différente de celle de nos jurisconsultes modernes. Son but étoit d'éclaircir les causes obscures, de faire triompher la

raison et l'équité. Tout cela est tellement changé, que dès le XVe siècle, l'illustre *Mathias Corvin* fut obligé de chasser tous les avocats de la Hongrie, pour y conserver les notions et les droits de la justice. » *Voyez sa Vie*, 1695, in-12.

II. YVES DE PARIS, né dans cette ville, y exerça d'abord la fonction d'avocat. Détrompé des vains plaisirs du siècle, il se fit capucin, et se consacra à la conversion des pécheurs et des hérétiques. Après avoir rempli pendant 60 ans cette noble et pénible carrière, il mourut en 1678, à 85 ans. Le père *Yves* avoit plus de zèle que de lumières. Son enthousiasme pour l'état religieux et sur-tout pour celui de Capucin, étoit extrême. On a de lui plusieurs Ouvrages de piété, dont le style est fort guindé, et quelques autres productions qui firent du bruit dans le temps. I. *Heureux Succès de la piété, et Triomphe de la vie Religieuse :* cet ouvrage, dans lequel l'auteur élève le Clergé régulier sur les débris du séculier, fut censuré. II. On lui attribue l'*Astrologiæ novæ Methodus*, sous le nom d'*Allæus*, Arabe Chrétien, Rennes, 1654, in-folio. III. *Fatum Universi*, sous le même nom et même date. IV. Enfin, une *Dissertation* sur le livre du *Destin*, 1655, in-fol. Tous ces Ecrits sont pleins d'idées bizarres et extravagantes. Il prédit dans le second Traité, une grande désolation en Angleterre pour l'année 1756. Cette vaine prédiction se trouve dans l'édition de 1654, qui est rare. Il y a des corrections et des retranchemens dans les éditions suivantes, faites sur les plaintes des puissances maltraitées dans cet Ouvrage.

YVES, *Voy.* SAINT-YVES.

YVES DE CHARTRES, *Voy.* IVES.

YVETAUX, *Voy.* IVELCAUX.

YVON, (Pierre) étoit de Montauban en Languedoc, où le visionnaire *Labadie* avoit été ministre de l'Eglise Prétendue-Réformée. Il le suivit en Hollande, et se trouva à Middelbourg dans le temps que cet insensé y étoit ministre. Celui-ci ayant été chassé de cette Eglise, se retira en Hollande, où *Yvon* le suivit. Après la mort de *Labadie*, il fut chef des *Labadistes*, et s'établit à Wiéwert en Frise. Il y prêcha à son petit troupeau, et devint sur la fin de ses jours seigneur de ce village. On ignore l'année de sa mort. Il laissa plusieurs Ouvrages pleins de fanatisme, et parmi lesquels aucun ne mérite d'être cité.

Z

ZABAGLIA, (Nicolas) Charpentier de Rome, dont le Recueil des *Machines* a paru à Rome, 1743, in-fol. mit sur pied sous *Benoît XIV*, l'obélisque couché au champ de Mars.

I. ZABARELLA, (François) DE ZABARELLIS, plus connu sous le nom de *Cardinal de Florence*, étudia à Bologne le Droit-canonique, qu'il professa à Padoue sa patrie. Cette ville, assiégée par les Vénitiens en 1406, députa *Zabarella* au roi de France, pour lui demander du secours; mais il ne put pas en obtenir. De Padoue il passa à Florence. Le succès avec lequel il professa le droit, le fit élire archevêque : mais le pape prévint cette élection, et *Zabarella* demeura simple particulier, jusqu'à ce que *Jean XXIII* l'appela à sa cour. Ce pontife lui donna ce même archevêché, l'honora de la pourpre, et l'envoya en 1413 vers l'empereur *Sigismond*, qui demandoit la convocation d'un concile. On convint qu'il se tiendroit à Constance. Le cardinal de Florence signala son zèle et ses lumières dans cette assemblée, dont il fut un des plus illustres membres. On croit que, s'il eût vécu jusqu'à l'élection d'un pape, on auroit jeté les yeux sur lui; mais il mourut dans le cours du concile, le 26 septembre 1417, à 78 ans, un mois et demi avant l'élection de *Martin V*. L'empereur et tout le concile assistèrent à ses funérailles, et le *Pogge* prononça son Oraison funèbre. On a de *Zabarella* : I. Des *Commentaires sur les Décrétales* et sur les *Clémentines*, en 6 vol. in-folio. II. Des *Conseils* en un volume. III. Des *Harangues* et des *Lettres* en un vol. in-fol. IV. Un Traité *de Horis canonicis*. V. *De Felicitate libri tres*. VI. *Variæ legum repetitiones*. VII. *Opuscula de Artibus liberalibus*. VIII. *De natura Rerum diversarum*. IX. *Commentarii in naturalem et moralem Philosophiam*. X. *Historiæ sui temporis*. XI. *Acta in Conciliis Pisano et Constantiensi*. XII. Des *Notes* sur l'Ancien et le Nouveau-Testament. XIII. Un *Traité du Schisme*, 1565, in fol. Les Protestans ont souvent fait imprimer ce Traité du Schisme, parce que *Zabarella* y parle avec beaucoup de liberté des papes et de la cour de Rome; et c'est aussi pour cette raison que ce livre a été mis à l'*Index*. Il attribue tous les maux de l'Eglise de son temps à la cessation des Conciles, et ce dernier désordre à l'ambition des papes qui dans le gouvernement de l'Eglise, imitant plutôt la conduite des princes temporels que celle des Apôtres, ont voulu tout décider par leurs propres lumières.

II. ZABARELLA, (Barthélemi) neveu du précédent, professa le Droit-canon à Padoue avec beaucoup de réputation. Il fut ensuite archevêque de Florence, et référendaire de l'Eglise sous le pape *Eugène IV*. Il mourut en 1442, à 46 ans, avec une

grande réputation de savoir et de piété.

III. ZABARELLA, (Jacques) fils du précédent, vit le jour à Padoue en 1533, et y mourut en octobre 1589, à 56 ans. Il acquit une connoissance profonde de la physique et de la morale d'*Aristote*, et devint professeur de philosophie à Padoue en 1564. Il refusa les offres que *Sigismond* roi de Pologne, lui fit pour l'attirer dans son royaume. On a de *Zabarella* des *Commentaires* sur *Aristote*, qu'on range dans l'ordre suivant : *Logica*, 1597, in-fol. ; *de Animâ*, 1606, in-fol. ; *Physica*, 1601, in-fol ; *de Rebus naturalibus*, 1594, in-4.° *Zabarella* soutient dans ces Commentaires, mais plus particulièrement dans un petit Traité *De inventione æterni Motoris*, qui fait partie de ses Œuvres, (Francfort 1618, in-4.°) que, par les principes d'*Aristote* on ne peut donner de preuves de l'Immortalité de l'ame. Son esprit étoit capable de débrouiller les grandes difficultés, et de comprendre les questions les plus obscures ; mais il donnoit souvent dans le faux, et on ne peut excuser ni sa passion pour l'astrologie, ni sa manie de tirer des horoscopes.

ZABATHEI-SCEVI, *ou* SABATEI-SEVI, né à Smyrne en 1626, du courtier de la factorerie Angloise, fut élevé avec soin. La lecture de l'Ecriture-sainte lui fit naître des idées singulières ; il abusa de quelques passages mal interprétés, pour se persuader qu'il étoit le libérateur promis à sa nation depuis tant de siècles. Il étoit d'une figure avantageuse, savant, éloquent, affectant la modestie, recommandant la justice, et citant à propos les Livres saints pour insinuer l'opinion qu'il vouloit répandre. Il alla d'abord à Constantinople, d'où il fut chassé par les Rabbins, de là il se rendit à Jérusalem, où il reçut un accueil tout contraire. Il se fit des partisans, qui l'envoyèrent dans divers pays pour recueillir les aumônes de leurs frères. En passant par Gaza, il trouva un Juif nommé *Nathan*, homme de quelque considération qui l'annonça comme le Rédempteur d'Israël. La populace Juive se déclara pour eux ; mais ceux qui avoient quelque chose à perdre, les anathématisèrent. Le fourbe, pour échapper à l'orage, se retira dans sa patrie. *Nathan Levi* lui envoie aussi-tôt quatre députés, qui le reconnoissent et le saluent publiquement en qualité de MESSIE. Cette ambassade en imposa au peuple, et même à quelques docteurs, qui déclarèrent *Zabathei* roi des Hébreux, tandis que la synagogue de Smyrne portoit contre lui une sentence de mort. Une partie de la nation Hébraïque étant disposée à le reconnoître, il prit le titre de *Roi des rois*, et donna à *Joseph Sevi* son frère, celui de *Roi de Juda*. Ce fut alors que *Zabathei* et son héraut *Nathan*, s'avisèrent de vouloir faire des miracles. Aux prestiges, l'imposteur ajouta les prophéties. Il eut l'insolence de prédire, que dans peu le Messie paroîtroit devant le grand seigneur, lui ôteroit la couronne, et le meneroit enchaîné comme un captif ; qu'ensuite il seroit reconnu monarque de l'univers ; que le saint Temple descendroit du ciel tout bâti, orné superbement, et que le peuple chéri y offriroit ses sacrifice jusqu'à la fin du monde.

Les Juifs écrivoient de toutes les parties de l'Europe et de l'Afrique, qu'ils se disposoient à venir trouver leur Messie, et que la seule Barbarie fourniroit cent mille hommes. Les plus insensés, (et c'est toujours le plus grand nombre dans une nation superstitieuse) abandonnèrent le commerce, se flattant de ne manquer de rien, quand leur Messie auroit achevé ses triomphes. Afin que ses prophéties fussent plutôt accomplies, *Zabathei* partit pour Constantinople, où il devoit être solennellement reconnu par ses principaux sujets. Mais, en approchant des Dardanelles, il fut arrêté et mis en prison dans un des chateaux. Le gouverneur qui l'avoit sous sa garde, s'enrichit des présens que les Juifs lui prodiguèrent pour visiter leur roi. Le sultan *Mahomet* voulut le voir, frappé du bruit que faisoit l'imposture du faux Messie et l'enthousiasme de sa nation. Il le fit venir à Andrinople où il tenoit alors sa cour. Le sultan l'interrogea lui-même. Il lui dit que, pour avoir une preuve de sa mission, il alloit le faire attacher tout nu à un poteau pour servir de but à ses plus habiles archers, et que si son corps étoit impénétrable à leurs flèches, il le reconnoitroit pour le véritable Messie. *Zabathei* n'osa s'exposer à une pareille épreuve ; et pour éviter la mort dont il étoit menacé, il embrassa le Mahométisme. Sa conversion n'étoit pas sincère. Le sultan ayant eu avis que malgré son changement de religion, il ne laissoit pas d'assister secrètement aux fêtes des Juifs, le fit conduire avec sa femme, au château de Dulcigno sur les confins de l'Albanie. C'est dans cette prison qu'il mourut en 1676 à l'âge de cinquante ans, méprisé des Musulmans, et détesté des Juifs que son aventure avoit converts de confusion. L'auteur fameux du *Dictionnaire Philosophique*, dit que *Zabathei* est le dernier faux Messie qui ait paru. Il auroit dû dire, que c'est le dernier qui ait fait un certain bruit ; car on vit après lui un autre imposteur de ce genre dans le dernier siècle, et on en a vu même dans celui-ci. Cette longue chaine d'illusions montre l'évidence des prophéties touchant un messie attendu par les Juifs, en même-temps qu'elle prouve qu'il est bien réellement venu. On peut consulter sur ce sujet l'ouvrage de l'abbé Rossi, écrit en Italien : *De l'attente vaine des Juifs concernant la venue du Messie*, Parme 1774.

ZABULON, VIe fils de *Jacob* et de *Lia*, naquit dans la Mésopotamie vers l'an 1748 avant J. C. *Jacob*, donnant au lit de la mort sa dernière bénédiction à ses enfans, dit à *Zabulon*, qu'il *habiteroit sur les bords de la Mer et dans le port des vaisseaux, et qu'il s'étendroit jusqu'à Sidon.* La Tribu de *Zabulon* eut en effet pour partage le pays qui s'étend depuis la Mer de Galilée à l'Orient, jusqu'à la mer Méditerranée à l'Occident.

ZACAGNI, (Laurent-Alexandre) critique et littérateur Italien, mort à Rome vers 1720, eut un goût décidé pour l'étude ecclésiastique. Il entra de bonne heure dans les ordres, qui, en le débarrassant des soins du siècle, lui laissoient plus de loisir pour vaquer à l'étude. Il regarda les

langues comme un moyen pour réussir, les apprit, et ayant fait connoître son érudition par quelques Ouvrages, il fut placé en qualité de garde dans la bibliothèque Vaticane. Cet emploi le mit à portée de déterrer plusieurs anciens monumens ecclésiastiques, dont il publia le Recueil sous ce titre : *Collectanea Monumentorum veterum Ecclesiæ Græcæ et Latinæ*, Rome, 1698.

ZACCHIAS, (Paul) médecin du pape *Innocent X*, mort à Rome, sa patrie, en 1659, à 75 ans, cultiva les belles-lettres, la poésie, la musique, la peinture, et toutes les sciences. La variété de ses connoissances ne nuisit point à son application à la médecine. On a de lui : I. Un livre intitulé : *Quæstiones Medico-Legales*, dont il y a eu plusieurs éditions, et l'une entre autres de Lyon en 1726, en 3 tom. in-fol. Cet ouvrage, trop diffus, offre beaucop d'érudition, de jugement et de solidité ; et il est nécessaire aux théologiens qui s'appliquent à l'étude des cas de conscience. II. Un Traité en italien, intitulé : *La Vie Quadragésimale*, Rome, 1673, in-8.° Ce livre roule sur les dispenses de l'abstinence du Carême. III. *Trois Livres*, en Italien, *sur les Maladies hypocondriaques*, etc., Venise, 1663, in-4.°

I. ZACHARIE, fils de *Jéroboam II*, roi d'Israël, succéda à son père l'an 770 avant J. C. ; mais son règne ne dura que six mois. S'étant rendu criminel aux yeux du Seigneur, comme ses pères, *Sellum* fils de *Jabès*, conspira contre lui, le tua à la vue du peuple et prit sa place.

II. ZACHARIE, fils de *Joïada*, grand-prêtre des Juifs, et de *Jocabed*, fille de *Joram* roi de *Juda*, succéda à son père dans la souveraine sacrificature. Il fut imitateur du zèle que cet illustre pontife avoit pour la gloire de Dieu. Après la mort de ce saint homme qui par sa piété et sa fermeté, avoit contenu *Joas* dans son devoir, ce prince, séduit par les discours flatteurs de ses courtisans, consentit au rétablissement de l'Idolâtrie. *Zacharie*, rempli de l'Esprit divin, voulut s'opposer à ce culte sacrilége ; mais le peuple, excité par *Joas* lui-même, l'assomma à coups de pierres.

III. ZACHARIE, l'un des douze petits Prophètes, fils de *Barachias* et petit-fils d'*Addo*, fut envoyé de Dieu en même-temps qu'*Aggée*, pour encourager les Juifs à bâtir le temple, et ce fut la XIIe année du règne de *Darius*, fils d'*Hystaspes*, l'an 520 avant J. C. On ignore le temps et le lieu de la naissance de *Zacharie*. Le silence de l'Ecriture sur ces deux points, rend suspect tout ce que les commentateurs en disent. La Prophétie de *Zacharie* est divisée en XIV chapitres, et ce qu'il dit touchant le Messie est si clair, qu'il en parle en Evangéliste plutôt qu'en Prophète : *Exulta satis, filia Sion ; jubila, filia Jerusalem ; Ecce Rex tuus veniet tibi, justus et Salvator : ipse pauper, et ascendens super asinum et super pullum filium asinæ.*

IV. ZACHARIE, prêtre de la famille d'*Abia*, étoit époux de *Sainte Elisabeth*, cousine de la *Sainte Vierge*. Ils n'avoient point eu d'enfans, quoique déjà avan-

cés en âge ; mais un jour que *Zacharie* faisoit ses fonctions au temple, un ange lui apparut, et lui annonça qu'il auroit un fils. Comme il faisoit difficulté de croire à la parole de l'Ange, celui-ci lui prédit qu'en punition de son incrédulité, *il alloit devenir muet*, jusqu'à l'entier accomplissement de la promesse qu'il lui faisoit de la part de Dieu. L'événement s'étant accompli, au moment même sa langue se délia, et il se servit du prodige qui s'opéroit en lui, pour chanter le sublime Cantique *Benedictus*. Voilà tout ce que l'Evangile nous apprend du père de *S. Jean-Baptiste*. Les autres particularités que l'on ajoute sur sa vie et sur sa mort, sont tirées de sources trop suspectes pour mériter que l'on en fasse mention.

V. ZACHARIE, (S.) Grec de naissance, monta sur la chaire de S. Pierre après *Grégoire III*, en 741. Il célébra divers conciles pour rétablir la discipline ecclésiastique. Il racheta beaucoup d'esclaves, que des Marchands Vénitiens vouloient mener en Afrique, pour les vendre aux Infidèles, et établit une distribution d'aumônes aux pauvres et aux malades. Son amour pour le clergé et le peuple Romain étoit si vif, qu'il exposa plusieurs fois sa vie dans les troubles qui agitoient alors l'Italie. Ce pontife mourut le 14 mars 752, et fut pleuré comme un père. Sa clémence étoit telle, qu'il combla d'honneurs ceux qui l'avoient le plus persécuté avant son pontificat. Ce fut *Zacharie* qui commença la bibliothèque, dite *Vaticane*, devenue depuis si célèbre. Nous avons de lui : I. Des *Epitres*. II. Quelques *Décrets*. III. Une *Traduction* de latin en grec, des *Dialogues de S. Grégoire*, dont la plus belle et la plus ample édition est celle de *Canisius*, avec des Notes utiles.

VI. ZACHARIE DE LISIEUX, Capucin, mort en 1661, âgé de 79 ans, est auteur de quelques *Traités*, moitié moraux, moitié satiriques, qui prouvent que les écrivains Latins lui étoient familiers. Trois entre autres de ces productions sont fort connues. I. *Sæculi Genius*, imprimé plusieurs fois. II. *Gyges Gallus*. Dans l'un et l'autre le père *Zacharie* a pris le nom de *Petrus Firmianus*. Le *Gyges Gallus* a été imprimé à Paris en 1658, in-4.°, avec un autre Ecrit de lui, intitulé : *Somnia Sapientis*. En 1739, un allemand, nommé *Gabriel Leibhit*, épris des beautés qu'il crut trouver dans le *Gyges Gallus*, le fit réimprimer avec des Notes, à Ratisbonne, in-8.° L'éditeur le regarde dans la Préface, comme un chef-d'œuvre de bon sens, de jugement et de latinité. Il ne manque à cet éloge que d'être dicté par le goût. Il y a quelques agrémens dans le style du Capucin ; mais ces livres ne sont pas des chef-d'œuvres. On a encore de lui, *Relation du pays de Jansénie*, Paris, 1660, in-8.° Il y a dans ce livre quelques bonnes plaisanteries ; il le publia sous le nom de *Louis Fontaines*. Le nom de famille du père *Zacharie* étoit *Firmian* (*Pierre*).

VII. ZACHARIE, (Denis) gentilhomme Bordelois, chercha toute sa vie le secret du grand œuvre, et se ruina en voulant faire de l'or. Ses Ouvrages sont recherchés par

les alchimistes. Ce sont : I. Un Traité *de Chymico miraculo*, 1583, in-8.° II. *Arithmétique et Géométrie*, 1628, in-8.° III. *Opuscule* de la vraie philosophie des Métaux, 1567, in-8.° IV. Divers autres *Traités*, recueillis dans le *Theatrum chymicum*. *Zacharie* est mort au commencement du 17ᵉ siècle.

ZACHÉE, prince des Publicains, demeuroit à Jéricho; il offrit à *Jesus-Christ* de donner la moitié de son bien aux pauvres, et de rendre le quadruple à ceux à qui il avoit fait tort : c'est à quoi les lois romaines condamnoient les Publicains, convaincus de concussion. L'Ecriture ne nous apprend rien de plus sur *Zachée*; on ne sait s'il étoit juif ou gentil avant sa conversion.

ZACHT-LEEVEN, (Herman) peintre, né à Rotterdam en 1609, mort à Utrecht en 1685. Ce maître, un des meilleurs paysagistes, fit des Tableaux très-piquans, par le choix agréable des sites, par son coloris enchanteur, par l'art avec lequel il y a représenté des lointains clairs et légers, qui semblent fuir et s'échapper à la vue. Ses dessins au crayon noir sont très-recherchés. Il eut pour élèves, *Jean Griffier* et *Corneille Zacht-Leeven* son frère, mort à Rotterdam.

ZACYNTHE, Béotien, fut chargé d'une expédition maritime en Espagne. Ayant débarqué dans une île de la mer Ionienne, il y fut mordu par un serpent, et y périt. Ses compagnons lui élevèrent un tombeau dans cette île, qui prit son nom.

ZACUTUS, dit *Lusitanus*, parce qu'il étoit de Lisbonne en Portugal, où il naquit en 1575, fut élevé dans la religion chrétienne, étudia en médecine, et fut reçu docteur dans l'université de Siguenza. En 1625, le roi *Philippe IV* ayant ordonné de faire sortir tous les Juifs de Portugal, *Zacut*, qui avoit cependant fait profession à l'extérieur de la religion catholique, saisi de crainte, se retira à Amsterdam, où il se fit circoncire. Il mourut le 21 janvier 1641, à 67 ans. Nous avons de lui divers Ouvrages de médecine, en 2 vol. in fol., à Lyon, en 1649. Le 1ᵉʳ vol. contient six livres *de Medicorum principum Historia*. On y trouve du savoir et plusieurs observations curieuses, dont les médecins peuvent profiter; mais il y en a quelques-unes de hasardées. Cette collection n'est pas complète; on y a omis plusieurs de ses Ouvrages intéressans, imprimés à Amsterdam en 1641 et 1642. Il étoit arrière-petit-fils d'*Abraham Zacut*, né à Salamanque, qui se distingua en Portugal par son habileté dans la chronologie, dans l'histoire et dans l'astronomie, et qui est auteur du livre *Juchasin*, chronologie judaïque depuis la création jusqu'à l'an 5260, ou 1500 de l'Ere vulgaire.

ZAGA-CRIST, prétendu roi d'Ethiopie, étoit issu, à ce qu'il disoit, du prince *Jacques*, fils naturel du roi d'Ethiopie. On voit son Histoire dans le Recueil *des Imposteurs* du sieur *de Rocoles*. Il passa de l'Abyssinie en Egypte, d'Egypte à Jérusalem, de-là à Rome, et de Rome à Paris, avec M. *de Créqui*, qui avoit été ambassadeur de France à Rome. Il en partit après un séjour d'environ deux ans, vécut trois ans à

Paris, et mourut à Ruel en 1638, âgé de 28 ans, des suites de ses débauches. On fit courir ces vers à sa mort :

Ci gît du Roi d'Ethiopie
L'original ou la copie.
Fut-il roi, ne le fut-il pas ?
La mort termine les débats.

ZAHN, (Jean) prémontré, prévôt de la Celle près Wurtzbourg, s'occupoit d'expériences physiques dans ses loisirs claustraux. On a de lui : I. *Specula notabilium ac mirabilium Scientiarum*, Norimbergæ, 1696, 3 vol. in-fol.. II. *Oculus Teledioptricus*, 1702, in-fol. Il rejetoit follement le système de *Copernic*, et étoit fort attaché aux anciennes idées. Il mourut en 1707.

ZAÏB-AGA, fils de *Mehemet-Effendi*, qui avoit été ambassadeur de la Porte en France, fut nommé directeur de la première imprimerie établie à Constantinople. Il étoit venu à Paris à la suite de son père, en 1721. *Bignon*, bibliothécaire du roi, qui l'avoit connu à cette époque, entretint long-temps une correspondance suivie avec lui, pour obtenir des manuscrits orientaux ; et deux membres de l'académie des inscriptions, *Fourmont* et *Sevin*, furent envoyés pour les recueillir.

ZAL, ancien héros Persan, père de *Rostam*, s'illustra par ses exploits, et fut surnommé *Jez*, parce qu'il naquit couvert d'un poil blond et doré. Aussi, les poëtes Persans appellent - ils la la lune dans son croissant, le *sourcil de Zal.*

ZALEUCUS, fameux législateur des Locriens, peuple d'Italie, vivoit 500 ans avant J. C. Il s'est fait un nom immortel par la sagesse de ses lois, dont il ne nous reste presque plus que le préambule. Son but étoit de conduire les hommes plutôt par l'honneur que par la crainte. Il fit aussi plusieurs réglemens fort sages au sujet des procès et des contrats. *Pythagore* avoit été son maître, et il avoit en lui un disciple qui enseignoit la vertu, autant par ses exemples que par ses leçons. Une de ses lois condamnoit à avoir les yeux crevés pour un adultère. Quelque temps après, son fils étant convaincu de ce crime, et le peuple voulant lui faire grace, *Zaleucus* s'y opposa. Mais à-la-fois bon père et législateur équitable, il se priva d'un de ses yeux, pour éviter la moitié de la peine à son fils. Cet exemple de justice fit une si forte impression dans les esprits, qu'on n'entendit plus parler de ce vice pendant le règne de ce législateur. *Elien* dit qu'il défendit le vin aux malades, sous peine de mort, à moins que le medecin ne l'ordonnât. Il fut, dit-on, si jaloux des lois qu'il avoit établies, qu'il ordonna que « quiconque voudroit y changer quelque chose, seroit obligé, en proposant sa nouvelle loi, d'avoir la corde au cou, afin d'être étranglé sur-le-champ, au cas que la sienne valût beaucoup mieux que l'autre. » *Diodore de Sicile* attribue la même chose à *Charondas*, législateur des Sybarites.

ZALUSKI, (André - Chrysostôme) naquit en Pologne, et parcourut les Pays-Bas, la France et l'Italie ; à son retour il obtint un canonicat à Cracovie, puis l'évêché de Plockho. Quelque temps après il fut nommé ambassadeur en Portugal et en Espagne. Après avoir

été employé dans plusieurs affaires aussi épineuses qu'embarrassantes, il mourut évêque de Warmie, et grand-chancelier de Pologne en 1711, à 61 ans. Ce prélat est principalement célèbre par 3 vol. in fol. de *Lettres latines*, imprimées depuis 1709 jusqu'à 1711, dans lesquelles on trouve une infinité de faits très-intéressans sur l'Histoire de Pologne, et même sur celle de l'Europe.

I. ZAMBRI, fils de *Salu*, et chef de la tribu de *Siméon*, étant entré, à la vue de tout le monde, dans une tente où étoit une femme Madianite, nommée *Cozbi*, y fut suivi par *Phinées*, fils du grand-prêtre *Eléazar*, qui perça ces deux infâmes d'un seul coup.

II. ZAMBRI, officier du roi *Ela*, commandoit la moitié de la cavalerie. S'étant révolté contre son maître, il l'assassina pendant qu'il buvoit à Thersa, dans la maison du gouverneur, et s'empara du royaume, l'an 928 avant J. C. Dieu, qui l'avoit choisi pour être l'instrument de sa vengeance contre les impiétés de *Baasa*, se servit de son ministère, pour exterminer tout ce qui restoit de la famille de ce roi. *Zambri*, après avoir accompli les desseins de Dieu sur des criminels que sa justice avoit condamnés, ne jouit pas long-temps du fruit de sa révolte et de sa trahison. Sept jours après son usurpation, l'armée d'Israël etablit pour roi *Amri*, et vint assiéger *Zambri* dans la ville de Thersa. Cet usurpateur se voyant sur le point d'être pris, se brûla dans le palais avec toutes ses richesses, et mourut dans ses iniquités.

ZAMET, (Sébastien) riche financier sous le règne de *Henri IV*, étoit de Lucques en Italie. Il fut d'abord le confident du duc *de Mayenne*; mais il se rangea ensuite du parti du roi, qui l'aima beaucoup. On prétend qu'il avoit été cordonnier de *Henri III*. Il fit une fortune rapide et prodigieuse. Dès l'an 1585, il étoit intéressé dans le sel pour 70 mille écus. Il mourut à Paris le 14 juillet 1614, âgé de 62 ans, avec les titres de conseiller du roi en ses conseils, gouverneur de Fontainebleau, surintendant de la maison de la reine-mère, baron de Murat et de Billy. Il laissa deux fils de *Magdeleine Leclerc du Tremblai*. L'aîné *Jean*, maréchal de camp, surnommé *le grand Mahomet* par les Huguenots qu'il persécutoit, fut tué d'un coup de canon au siége de Montpellier, le 8 septembre 1622. Le cadet *Sébastien*, mourut le 2 février 1655, évêque-duc de Langres, et premier aumônier de la Reine. Ce fut *Sébastien Zamet* leur père, qui répondit froidement au notaire qui passoit le contrat de mariage d'une de ses filles, et lui demandoit la qualité qu'il vouloit prendre au contrat? « Qu'il n'avoit qu'à lui donner celle de *Seigneur de dix-sept cent mille écus*. » Ce trait a été fort heureusement copié par *Destouches* dans sa comédie du *Glorieux*. *Zamet* faisoit un usage magnifique de ses richesses; il avoit les premiers seigneurs de la cour à sa table, et *Henri IV* même mangeoit quelquefois chez lui. Un jour qu'il montroit à ce prince une maison qu'il venoit de faire bâtir, il faisoit remarquer tous les coins et recoins. SIRE, disoit-il; *j'ai ménagé ici ces deux salles, là ces trois cabinets que voit Votre Majesté; de ce côté.... Oui, oui*, reprit le roi, *et de la rognure j'en*

-ni fait des gants..... *Henri IV* ne l'appeloit que *Bastien*. *Horace* et *Jean-Antoine* ZAMET, furent naturalisés François, et se ressentirent de sa fortune et de son crédit.... *Voyez* IV. ESTRÉES (Gabriel).

ZAMOLXIS, esclave de *Pythagore*, Gète de nation, accompagna son maître en Egypte. Après avoir appris les coutumes des Egyptiens, il revint dans son pays, où il civilisa les Gètes et les Thraces. Pour leur faire croire ce qu'il leur avoit prêché, il se bâtit une maison souterraine, dans laquelle il se cacha pendant 3 ans. On le croyoit mort; il reparut la 4ᵉ année. Les Thraces crurent apparemment qu'il étoit ressuscité, et ils n'osèrent douter de tout ce qu'il leur avoit dit. *Hérodote* fait vivre *Zamolxis* avant *Pythagore*, les auteurs se contredisent sur l'histoire de ce philosophe, qui paroît un peu fabuleuse.

ZAMORA, (Gaspard) qui a donné une bonne édition de la *Concordance de la Bible*. Rome, 1627, in-fol., est plus connu par cette édition que par les particularités de sa vie.

ZAMORA, *Voyez* ALFONSE, n° XII.... *et* SANCIO.

ZAMOSKI, (Jean) fils de *Stanislas*, castelan de Chelme, ville de la Russie rouge, homme d'un grand mérite, fut élevé avec soin par son père. Envoyé à Paris et ensuite à Padoue, il y parut avec tant de distinction, qu'il fut élu recteur de l'université. Ce fut dans cette fonction honorable qu'il composa, en latin, ses Livres du *Sénat Romain* et du *Sénateur Parfait*. De retour en Pologne, il fut élevé aux emplois les plus considérables de l'état, et fut l'un des ambassadeurs envoyés à Paris au duc *d'Anjou*, en 1573, pour porter à ce prince l'acte de son élection à la couronne de Pologne. *Etienne Battori*, prince de Transylvanie, étant monté sur le trône de Pologne, lui donna sa nièce en mariage, le fit grand chancelier du royaume, et peu après général de ses armées. *Zamoski* remplit ces emplois en grand capitaine, et en ministre habile. Il réprima l'arrogance de *Basilide*, czar de Moscovie; délivra la Polésie, la Volésie et la Livonie, du joug de ce redoutable voisin; lui fit une cruelle guerre, et assiégea, dans le plus fort d'un rude hiver, la ville de Pleskow, en Moscovie. *Etienne Battori* étant mort en 1586, un grand nombre de seigneurs Polonois voulurent déférer la couronne à *Zamoski*; mais il la refusa, et fit élire *Sigismond*, prince de Suède, qu'il établit sur le trône de Pologne. Il mourut en 1605, honoré du titre de *Défenseur de la Patrie*, et de *Protecteur des Sciences*. Il y établit plusieurs collèges, y attira par des pensions les plus savans hommes de l'Europe, et fonda lui-même une Université dans la ville qu'il fit bâtir, et qui porte son nom.

ZAMPIERI, peintre célèbre, *Voyez* DOMINIQUIN.

ZAMPINI, (Matthieu) jurisconsulte Italien, né à Recanati, vint en France avec *Catherine de Médicis*, devint le flatteur de cette princesse, et l'apologiste de la ligue: il dédia au roi *Henri III*, en 1581, un ouvrage in-8.°, intitulé: *De Origine et Atavis Hugonis-Capeti*; c'est-à-dire, *des aïeux*

de Hugues Capet. L'auteur prétend y montrer que les rois de la IIIe race descendent en ligne masculine de *saint-Arnoul*, et que *saint-Arnoul* descendoit de *Clovis* : idée plus belle que solide, à ce que pensent bien des savans. On a encore de lui un *Traité* en italien et en latin, pour exclure *Henri IV* du trône. *Montliard* le traduisit en françois, sous ce titre : *De la Succession et Prérogative de premier Prince du sang, déférée au Cardinal de Bourbon*, Paris, 1588, in-4.° et in-8.°

I. ZANCHIUS *ou* ZANCUS, (Basile) de Bergame, prit l'habit de chanoine régulier. Ses connoissances dans les humanités, la philosophie et la théologie lui méritèrent la place de garde de la bibliothèque du Vatican. Après avoir exercé cet emploi avec succès, il mourut à Rome dans de grands sentimens de piété, l'an 1560. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. Des *Poésies* latines, qui ne sont pas dans le premier rang. On les trouve dans *Deliciæ Poetarum Italorum.* II. Un *Dictionnaire Poetique* en latin. III. Des *Questions* latines sur les Livres des *Rois* et des *Paralipomènes*, Rome, 1553, in-4.° Ce savant, regreté après sa mort, essuya plusieurs tracasseries, qui empoisonnèrent sa vie.

II. ZANCHIUS, (Jérôme) né en 1516, à Alzano en Italie, entra dans la congrégation des chanoines-réguliers de Latran, à l'âge de 15 ans, et il s'y distingua. Mais *Pierre Martyr*, chanoine de la même congrégation, ayant embrassé les erreurs du Protestantisme, les communiqua à plusieurs de ses confrères. *Zanchius* fut du nombre : il se retira à Strasbourg en 1553, et il y enseigna l'Ecriture-sainte et la philosophie d'*Aristote.* Quoique Apostat, il aimoit la paix, et détestoit les guerres théologiques. Il ne put néanmoins les éviter. Les Protestans l'accusèrent d'erreur. Il se vit obligé, pour avoir la paix, de quitter Strasbourg en 1563. Il exerça le ministère à Chiavène, chez les Grisons, jusqu'en 1568, qu'il alla à Heidelberg, où il fut docteur et professeur en théologie. Il mourut en cette ville, le 19 novembre 1590. On a de lui un *Commentaire* sur les Epîtres de *saint-Paul*, à Neustadt, 1595, in-fol. ; et un gros ouvrage contre les *Anti-Trinitaires*, qu'il composa à la sollicitation de *Fréderic III*, électeur Palatin. *Zanchius* est auteur d'un grand nombre d'autres Livres, qui prouvent beaucoup d'érudition. On les a recueillis à Genève, 1613, en 8 tom. in-fol. Il n'y parle de l'Eglise romaine que comme de sa mère, prêt à y rentrer, lorsqu'elle aura réformé les abus qu'il croit s'y être glissés.

ZANNICHELLI, (Jean-Jérôme) médecin, né à Modène en 1662, voyagea dans une partie de l'Italie, pour s'instruire dans son art. Il se fixa à Venise, et l'y exerça avec succès jusqu'à sa mort, arrivée le 11 janvier 1729. Dans ses momens de loisir, il parcourut les environs de cette république, examina avec soin tout ce qui a rapport à l'histoire naturelle, sur-tout à la botanique, et forma une riche collection en ce genre, dont il publia le catalogue sous ce titre : *Catalogus Plantarum terrestrium, marinarum*, etc. Venise, 1711. On a

encore de lui : I. *Promptuarium remediorum chymicorum*, 1701, in 8.° II. *De Myriophillo Pelagico*. III. *Lithographia duorum montium Veronensium, vulgò* Monte di Boricolo *et* di Zoppica, 1721. IV. *De Rusco ejusque præparatione*, 1727, in-8.° V. *Opuscula Botanica*, Venise, 1730, in-4.° VI. *Histoire des Plantes qui naissent aux environs de Venise*, 1731, in-fol.. en italien, avec des figures, qui sont fort peu exactes. Cette Histoire laisse encore beaucoup à désirer. Ces deux derniers ouvrages ont été publiés par son fils *Jean-Jacques*, qui a suivi la route que son père lui avoit tracée : il a donné une édition augmentée du Catalogue du cabinet d'histoire naturelle de son père, Venise, 1736, in 4.° *Zannichelli* étoit un homme d'un tempérament vif et sec, d'une physionomie fine, d'une conversation agréable. Son cœur, plein de bonté et de sentimens nobles, le faisoit aimer et respecter. Ses connoissances étoient supérieures à celles des pharmaciens ordinaires, et il étoit consulté comme le plus habile médecin. Divers remèdes, qu'il inventa, étendirent sa réputation en Italie, et son savoir le mit en commerce avec les chimistes et les botanistes les plus célèbres de son pays.

ZANNONI, (Jacques) né à Bologne, vers le commencement du XVIII[e] siècle, exerça la médecine avec succès, et fut connu pour un des plus habiles botanistes Italiens. Sa sagacité et ses observations lui firent découvrir que plusieurs plantes, décrites par divers auteurs, sous des noms différens, sont les mêmes. Il étudia les anciens et les modernes qui ont écrit sur cet art, les compara ensemble, et les accorda sur plusieurs points. Il mourut en 1682. Les fruits principaux de ses veilles sont : I. *Historia Botanica*, à Bologne, in-fol., 1675. II. *Rariorum Stirpium Historia*, Bologne, in-fol., 1742. C'est *Cajetan Monti* qui a procuré cette édition, la plus complète de cet ouvrage.

ZANOTTI, (Jean - Pierre) peintre, né à Paris en 1674, travailla beaucoup à Bologne, et s'y fit admirer par son Tableau de *saint-Thomas* dans l'église de ce nom. Il étoit élève de *Pasinelli*, dont il a écrit la vie.

ZANZALE, (Jacques) dit *Baradée* ou *Bardai*, moine simple et ignorant du VI[e] siècle, fut ordonné par les évêques opposés au concile de Calcédoine, évêque d'Edesse, et nommé leur métropolitain œcuménique. Si *Jacques* avoit peu de savoir, il avoit beaucoup de zèle et d'enthousiasme. Il compensa par son activité, et par l'austérité de ses mœurs, tout ce qui lui manquoit du côté des talens. Couvert de haillons, et en imposant au peuple par cet extérieur humilié, il parcourut impunément tout l'Orient, réunit toutes les sectes des Eutychiens, ordonna des prêtres et des évêques, et fut le restaurateur de l'eutychianisme dans l'Orient. Voilà pourquoi le nom de *Jacobites* a été donné à tous les partisans de cette hérésie. Après la mort de *Sévère*, évêque d'Antioche, *Zanzale* plaça sur ce siége, *Paul* à qui d'autres évêques ont succédé jusqu'à nos jours. Les évêques ordonnés par lui ne résidèrent point dans cette ville, mais dans Amida, tant que les empereurs

reurs Romains furent maîtres de la Syrie. Les *Jacobites*, persécutés par ces princes, se répandirent en Perse, où ils fomentèrent la haine du nom romain chez ces peuples; mais ils dominèrent surtout en Egypte et en Abyssinie. Ils ont aussi des églises dans tous les lieux où les *Nestoriens* se sont établis; et ces deux sectes qui pendant tant de siècles remplirent l'empire de troubles et de séditions, vivent en paix aujourd'hui, et communiquent ensemble. Les *Jacobites* rejètent le concile de Calcédoine; ne reconnoissent qu'une nature et une personne en Jesus-Christ, sans croire néanmoins que la nature divine et la nature humaine soient confondues. Ils font consister toute la perfection de l'Evangile, dans l'observance des jeûnes qu'ils poussent à l'excès. Ils ont tous les sacremens de l'Eglise catholique, et n'en diffèrent que sur quelques pratiques dans l'administration de ces signes sacrés. Ils ont, par exemple, conservé la circoncision, et ils marquent d'un fer rouge l'enfant, après qu'il est baptisé. La prière pour les morts est en usage parmi eux. On leur a faussement imputé quelques erreurs sur la Trinité, sur l'origine des ames, etc. M. *de la Croze* les accuse encore de croire l'impanation; mais M. l'abbé *Pluquet* pense que cette imputation n'est pas assez prouvée. Il est assez ordinaire de multiplier les erreurs de ceux qui ont des sentimens erronés sur quelques points, et qui ont soutenu leurs opinions avec une chaleur opiniâtre et un zèle odieux.

I. ZAPOL, ou Zapolski, (Jean de) vaivode de Transylvanie, fut appelé par la noblesse hongroise, contre des brigands qui désoloient leur pays. *Zapol* les dissipa, et fit mourir leurs chefs dans des tourmens affreux; leurs complices ne rachetèrent leur vie qu'en buvant le sang de ces chefs. *Zapol*, devenu considérable en Hongrie, fut élu roi, en 1526, par les états, après la mort funeste du roi *Louis II*; mais son élection fut troublée par *Ferdinand d'Autriche*, qu'un parti de Hongrois proclama roi à Presbourg. *Zapol*, obligé de se retirer en Pologne, implora le secours de *Soliman II*, qui entra dans la Hongrie, et mit *Zapol* en possession de la ville de Bude. Enfin, après une guerre de plusieurs années, mêlée de succès divers, les deux contendans firent entr'eux, l'an 1536, un accord qui assura à l'un et à l'autre la possession de ce que les armes leur avoient acquis. *Zapol* eut pour principal ministre le fameux *Martinusius*, auquel il confia en mourant, l'an 1540, la tutelle de son fils *Jean-Sigismond*, né peu de jours avant sa mort. Aux talens pour la guerre qu'il n'eut que trop d'occasions d'exercer, ce prince joignit les qualités nécessaires au bon gouvernement d'un état. Son fils, obligé par la maison d'Autriche de se contenter de la Transylvanie, mourut en 1571, sans avoir été marié.

II. ZAPOL, (Barbe) fille d'*Etienne Zapol*, vaivode de Transylvanie, épousa *Sigismond*, roi de Pologne, qui l'aima tendrement. Elle fit le bonheur des Polonois, qui la surnommèrent *Esther*, pour sa chasteté et ses vertus.

ZAPPI, (Jean-Baptiste-Félix) né à Imola en 1667, fit naître,

au milieu des épines de la jurisprudence, les fleurs de la poésie, art pour lequel il avoit beaucoup de talent. Il se rendit à Rome, pour y exercer la fonction d'avocat dans laquelle il s'acquit quelque réputation. Il fit connoissance en cette ville avec le fameux *Carlo Maratte ;* et l'analogie de leurs talens unit le peintre et le poëte. Celui-ci découvrit dans *Faustine*, fille du peintre, un talent marqué pour la poésie : il l'épousa. Ensuite il s'unit avec plusieurs beaux-esprits de Rome, et ils fondèrent ensemble l'académie *degli Arcadi*. Il mourut à Rome en 1719. On trouve ses *Vers* dans divers recueils.

ZARA, roi d'Ethiopie et d'une partie de l'Egypte, fit la guerre à *Asa*, roi de Juda, 741 ans avant J. C. Il conduisit contre ce monarque un million d'hommes et trois-cents chariots armés ; *Asa* n'en fut pas moins vainqueur.

ZARATE, (Augustin de) Espagnol, fut envoyé au Pérou, en 1543, en qualité de trésorier général des Indes. A son retour il fut employé aux Pays-Bas, dans les affaires de la Monnoie. Pendant son séjour aux Indes, il recueillit des Mémoires pour l'*Histoire de la Découverte et de la Conquête du Pérou*, dont la meilleure édition, en espagnol, est celle d'Anvers, en 1555, in-8.° Cette Histoire a été traduite en françois, et imprimée à Amsterdam et à Paris, en 2 vol. in-12, 1700. Quoiqu'on ne puisse pas toujours compter sur l'exactitude de cet auteur Espagnol, son ouvrage peut être utile.

ZARINE, monta sur le trône des Scythes Saces après la mort de *Marmarès*, que *Cyaxare*, roi des Mèdes, fit égorger dans un festin, pour secouer le joug sous lequel les Scythes tenoient les Mèdes asservis depuis 28 ans. Cette reine commanda son armée en personne contre celle de *Cyaxare*, conduite par le gendre de ce prince, nommé *Stryangée*, jeune seigneur Mède, bien fait, généreux et bon capitaine. Après deux années d'une guerre contre-balancée, *Zarine* fut vaincue ; et son vainqueur, devenu amoureux d'elle, se tua de désespoir, n'ayant jamais pu corrompre sa vertu, quoiqu'il eût touché son cœur. Cette princesse, rendue à ses sujets, se conduisit en grand homme. Elle fit défricher des terres, civilisa des nations sauvages, fit bâtir un grand nombre de villes, en embellit d'autres, se fit craindre au dehors, en se faisant aimer et respecter au dedans.

ZARLINO, (Joseph) de Chioggia, dans l'état de Venise, s'est rendu célèbre par la connoissance qu'il avoit de la musique. Au jugement du père *Mersenne* et d'*Albert Bannus*, *Zarlino* est le plus savant de tous les auteurs qui ont écrit sur cet art : mais on ne connoissoit alors ni les *Rameau*, ni les *Rousseau*. Toutes ses Œuvres ont été imprimées en 4 vol. in-fol., 1589 et 1602, à Venise, où il mourut en 1599.

ZAZIUS, (Hulric) né à Constance en 1461, fit des progrès si rapides dans le Droit, qu'en peu de temps il fut jugé capable d'en donner des leçons en public, et de remplacer son maître. Il mourut en 1539, à Fribourg, où il professoit, âgé de 74 ans. On a de lui : I. *Epitome in usus Feudales*.

II. *Intellectus Legum singulares*, et d'autres ouvrages recueillis à Francfort en 1590, en 6 tom. in-fol.—*Jean-Hulric Zazius* son fils, mort en 1565, professa à Bâle la jurisprudence, sur laquelle il laissa quelques ouvrages.

ZEB, prince des Madianites, ayant été vaincu par *Gédéon*, fut trouvé dans un pressoir où il se cachoit. Les Ephraïmites lui ayant coupé la tête, la portèrent au vainqueur.

ZÉBEIDA, épouse du célèbre calife *Aaron al Raschid*, en fut tendrement aimée, et profita de son influence pour assurer le bonheur de ses sujets. En 791, elle fonda la ville de Tauris en Perse.

ZÉBINA, *Voy.* IV ALEXANDRE.

ZÉGÉDIN, *ou* SZEGEDIN, (Etienne de) né en 1505, à Zégédin, ville de la basse Hongrie, mort à Keven en 1572, âgé de 67 ans, fut un des premiers disciples de *Luther*. Il prêcha le luthéranisme dans plusieurs villes de Hongrie, et fut fait prisonnier par les Turcs qui le traitèrent avec inhumanité. Ayant recouvré sa liberté, il devint ministre à Bude et en diverses autres villes. On a de lui : I. *Speculum Romanorum Pontificum historicum*, 1602, in-8.° ; ouvrage rempli de fanatisme et de contes absurdes. II. *Tabulæ Analyticæ in Prophetas, Psalmos et Novum Testamentum*, etc., 1592, in-fol. III. *Assertio de Trinitate*, 1573, in-8.°

ZEGERS, (Tacite-Nicolas) cordelier de Bruxelles, compilateur maussade et mauvais critique, mourut à Louvain en 1559. On a de lui : I. Des *Corrections* sur la *Vulgate*, 1555, in-8.° II. Des *Notes* ou *Scholies* sur les endroits les plus difficiles du Nouveau Testament. On les trouve dans les *Critici sacri* de *Pearson*. III. Une *Concordance du Nouveau Testament*.—Il ne faut pas le confondre avec *Hercule Zegers*, peintre et graveur du XVIIe siècle.

ZEIDLER, (Charles-Sébastien) secrétaire du conseil, et syndic de la ville de Nuremberg, y est mort en 1787, après avoir publié un Ouvrage historique, assez considérable : ce sont les vies de plusieurs jurisconsultes Allemands.

ZEILLER, (Martin) natif de Styrie, d'un ministre à Ulm, devint inspecteur des écoles d'Allemagne, et mourut à Ulm en 1661, à 73 ans. Quoiqu'il fût borgne, il composa un très-grand nombre d'Ouvrages. Les plus estimés sont ceux qu'il a fait sur la Géographie moderne d'Allemagne : I. *L'Itinéraire d'Allemagne*. II. La *Topographie de Bavière*. III. Celle de la *Souabe*, qui passe pour très-exacte. IV. Celle d'*Alsace*. V. Celle des *Etats de Brunswick et du pays de Hambourg*. Tous ces ouvrages sont en latin, in-fol., et les difficultés principales y sont bien discutées. On les a rassemblées dans la *Topographia* de *Merian*, 31 vol. in-fol.

ZEINAB, femme Arabe, désespérée de la mort de son beau frère *Mazhab*, tué par *Ali*, lieutenant de *Mahomet*, mit du poison dans une épaule de mouton, que l'on servit à ce dernier. A peine un de ses compagnons, nommé *Basha*, en eût-il mangé, qu'il expira dans de violentes convulsions. *Mahomet* cracha aussitôt le morceau

qu'il avoit déjà dans la bouche, et en resta cependant incommodé. Ayant fait paroître *Zeinab* devant lui, il l'interrogea sur les raisons qui l'avoient portée à cet attentat. « *J'ai pensé*, lui répondit-elle, *que si vous étiez véritablement un prophète, vous connoîtriez le danger ; et que dans le cas contraire, nous serions délivrés de votre tyrannie.* » On dit que *Mahomet*, surpris de son courage, lui pardonna.

ZEINER, (Jean) frère d'un imprimeur d'Ausbourg, étoit né à Reutlingen, et vint porter la connoissance de l'imprimerie dans la ville d'Ulm. De 1473 à 1484, il publia neuf éditions, dont deux sont une Bible latine, in-fol.; et l'*Helvarius Pelagius de planctu Ecclesiæ*, 1473, 2 vol. in-fol. : ouvrage très-rare.

ZELL, (Ulric) né à Hanau, d'abord enlumineur, porta le premier l'art de l'imprimerie de Mayence à Cologne, et y donna, en 1477, la première édition des deux Traités de *saint-Augustin*, *de Vitâ christianâ* et *de Singularitate Clericorum*, in-4.° Un exemplaire de ce dernier ouvrage a été acheté 850 liv. à la vente de la bibliothèque de *la Vallière*. *Méerman* a donné l'épreuve des caractères employés par *Zell*.

ZELOTTI, (Jean-Baptiste) peintre Véronois, né en 1532, mort en 1592, fut l'un des meilleurs disciples du *Titien*, et se distingua, comme ce dernier, par la beauté du coloris et la pureté du dessin.

ZENCHI, *Voy.* EMADEDDIN.

I. ZENO, (Carlo) célèbre Vénitien, d'une famille ancienne, entra d'abord dans l'état ecclésiastique, qu'il quitta pour porter les armes. Il signala sa valeur dans diverses expéditions ; on récompensa ses services par le gouvernement du Milanois. Propre à la guerre de mer comme à celle de terre, il eut plusieurs fois le commandement de la flotte des Vénitiens, et remporta sur les Turcs des avantages considérables. Malgré ses victoires, il fut accusé d'avoir violé les lois de la république, qui défendent à ses sujets de recevoir ni pension ni gratification d'un prince étranger. On le mit en prison; mais son innocence et les murmures des principaux citoyens, lui firent rendre la liberté deux ans après. *Zeno* continua de servir sa patrie avec le même zèle. Il sacrifia souvent sa fortune, pour payer les soldats et les ramener à leur devoir. Il auroit été élevé à la place de Doge, si l'on avoit pu le remplacer à la tête des armées. Résolu enfin de consacrer le reste de sa vie au repos, il passa ses derniers jours à Venise, dévoué entièrement à l'étude, à la méditation, recherchant avec empressement la société des gens de lettres, et les aidant de ses conseils et de son crédit. Il mourut le 8 mai 1418, à 84 ans. *Léonard Justiniani*, orateur de la république, prononça son *Eloge funèbre*, Venise, 1731. Il avoit été marié deux fois.

II. ZENO, (Apostolo) né en 1669, descendoit d'une illustre maison de Venise, mais d'une branche établie depuis long-temps dans l'île de Candie. Il s'adonna dès sa jeunesse à la poésie et à l'histoire, et devint un homme illustre dans la république des Lettres. Il établit à Venise l'académie *degli Animosi*, en 1696,

et le *Giornale de' Litterati*, en 1710. Il en publia 30 vol. qui vont jusqu'en 1719 exclusivement. Comme il étoit aussi alors très-célèbre par ses *Poésies* dramatiques, il fut appelé à Vienne par l'empereur *Charles VI*. Il y reçut d'abord le titre de Poëte, et ensuite celui d'Historiographe de la cour impériale: deux emplois qui lui procurèrent des pensions, et beaucoup de crédit auprès de l'empereur qui l'aimoit. *Zeno* passa onze ans dans cette cour, tout occupé de la composition de ses Pièces. Chaque année il en donnoit au moins une. Ce n'étoient pas toujours des Tragédies profanes, il publioit de temps en temps des Drames ou Dialogues sur des sujets sacrés, connus sous les noms d'*Azioni sacre*, ou d'*Oratorio*. *Apostolo Zeno* revint à Venise en 1729, et fut remplacé, peut-être même effacé à la cour de l'empereur, par l'admirable *Métastase*. Quand nous disons effacé, nous ne voulons pas faire entendre que *Métastase* obscurcit toute la gloire de *Zeno*; mais seulement que le style enchanteur du premier lui attira plus de partisans, que l'autre n'en avoit jamais eu. On a comparé *Zeno* à *Corneille*, et *Métastase* à *Racine*; et l'un et l'autre ont imité, et quelquefois copié nos deux tragiques François. Quoique les Opéra de *Zeno* soient en général un amas confus d'intrigues entassées, d'événemens multipliés, d'épisodes singuliers, il attache l'esprit par son invention, par sa fécondité, par la vérité de ses tableaux, par l'intelligence de l'art dramatique, par la force du dialogue, par la vigueur du pinceau. Mais il a bien moins de grace, de douceur et d'harmonie que *Métastase*, vers lequel tous les cœurs sensibles de la cour de Vienne se tournèrent. L'empereur continua néanmoins d'honorer *Zeno* de ses bonnes graces, et de lui faire payer les pensions dont il jouissoit à titre de Poëte et d'Historiographe Impérial. *Zeno* passa les 21 dernières années de sa vie à Venise, d'où il entretint un commerce avec tous les savans d'Italie et des pays étrangers. Il étoit grand connoisseur en fait d'antiquités, bon critique, excellent compilateur d'anecdotes littéraires, d'un commerce fort aisé, d'une candeur d'ame qui rendoit sa société très-agréable. Cet homme si estimable mourut le 11 novembre 1750. On a donné en 1758 une *Traduction françoise des Œuvres dramatiques* d'*Apostolo Zeno*, en 2 vol. in-12. Ces 2 volumes ne contiennent que 8 pièces. *Zeno* en a fait un bien plus grand nombre, imprimées en 10 vol. in-8.°, en italien, Venise, 1744. Ce recueil contient 63 Poëmes tragiques, comiques, ou dans le genre pastoral. Le premier est de 1695, et le dernier de 1737. On a encore de *Zeno* un grand nombre d'Ecrits sur les Antiquités, des *Dissertations* sur *Vossius*, 3 volumes in-8.°; des *Lettres*, Venise, 1752; des *Dissertations* sur les Historiens Italiens, 2 vol. in-4.°, 1752. *Zeno* est le premier poëte Italien, qui ait appris à ses compatriotes, à ne regarder la musique que comme l'accessoire de la tragédie lyrique, et qui leur ait donné dans les *Opéra* une image de nos bonnes Tragédies.

I. ZÉNOBIE, femme de *Rhadamiste*, roi d'Ibérie, suivit son

mari chassé de ses états par les Arméniens; mais comme l'état de grossesse où elle étoit alors, la forçoit de rester en chemin, son mari la poignarda à sa prière, et la jeta dans la rivière d'Araxe. Quelques-uns disent qu'elle en mourut; d'autres, que sa blessure n'étant pas mortelle, et que ses habits l'ayant soutenue quelque temps sur l'eau, des bergers qui l'apperçurent, la retirèrent de la rivière et pansèrent la plaie. Lorsqu'ils eurent appris son nom et sa triste aventure, ils la menèrent à *Tiridate*, qui la traita en reine. Ce fait, qui paroît un peu fabuleux, quoique rapporté par *Tacite*, est de l'an 51 de J. C.

II. ZÉNOBIE, reine de Palmyre, femme d'*Odenat*, se disoit issue d'un des *Ptolomée* et de *Cléopâtre*. Si elle ne leur dut pas son origine, elle hérita de leur courage. Après la mort de son mari, en 267, dont on l'accusa d'être l'auteur, [*Voyez* HÉRODIEN] elle prit le titre d'Auguste, et posséda plusieurs années l'empire d'Orient, du vivant de *Gallien*, et de *Claude II* son successeur. Elle soutint d'un côté avec gloire la guerre contre les Perses, et se défendit de l'autre contre les forces des Romains. Tous les historiens de son temps ont célébré ses vertus, sur-tout sa chasteté admirable, et son goût pour les sciences et pour les beaux arts. Le philosophe *Longin* fut son maître, et il lui apprit à placer la philosophie sur le trône. Elle savoit parfaitement l'histoire Orientale, et en avoit fait elle-même un *Abrégé* avec l'histoire de la ville d'Alexandrie. L'empereur *Aurélien*, ayant résolu de la réduire, marcha jusqu'à Antioche, où *Zénobie* s'étoit rendue avec la plus grande partie de ses forces, qui montoient à 600 mille hommes. Cette princesse se mit à la tête de ses troupes, allant à pied lorsqu'il étoit besoin, comme un simple soldat. Les deux armées se rencontrèrent; on combattit avec fureur de part et d'autre. *Aurélien* eut d'abord du désavantage, et fut sur le point de perdre la bataille; mais la cavalerie des Palmyréniens s'étant trop avancée, l'infanterie Romaine tomba sur l'infanterie Palmyrénienne, l'enfonça et remporta la victoire. *Zénobie*, après avoir perdu une grande partie de ses troupes dans cette bataille, alla se renfermer dans la ville de Palmyre. Le vainqueur l'assiégea, et elle se défendit avec le courage d'un homme et la fureur d'une femme. *Aurélien* commençant à se lasser des fatigues du siège, écrivit à *Zénobie* pour lui proposer de se remettre entre ses mains, en lui offrant la vie, une retraite agréable et la conservation des priviléges des Palmyréniens. *Zénobie* lui fit cette célèbre réponse. « *Zénobie*, reine de l'Orient à l'empereur *Aurélien*. Avant toi, personne ne m'a fait une demande pareille à la tienne. C'est la vertu qui doit tout faire à la guerre; et tu m'ordonnes de me remettre entre tes mains, comme si tu ignorois que *Cléopâtre* aima mieux mourir en reine, que de vivre avec toute autre qualité. Nous attendons les secours des Perses; les Sarrasins et les Arméniens arment pour nous. Une troupe de brigands a défait ton armée dans la Syrie. Que sera-ce donc quand toutes ces forces seront réunies? Tu rabattras de cet orgueil avec lequel, comme maître absolu, tu me commandes de me rendre. »

Aurélien, ayant reçu cette lettre, n'en pressa le siège qu'avec plus de vigueur. Il alla au-devant des Perses, les défit et engagea par promesses ou par menaces les Arméniens et les Sarrasins à se joindre à lui. Enfin, *Zénobie* se voyant sans ressource, sortit pendant la nuit, de la ville qui se rendit en 273, et monta sur ses chameaux pour se sauver en Perse. *Aurélien* fit courir après elle : on l'atteignit au moment qu'elle alloit passer l'Euphrate. *Aurélien* ne se crut véritablement maître de l'Orient, que lorsque cette princesse fut entre ses mains. Il lui demanda ce qui lui avoit inspiré la hardiesse d'attaquer les empereurs Romains. *Je n'ai point vu d'empereurs*, lui répondit-elle, *dans* Gallien *et dans ses semblables; mais tu sais comment il faut vaincre, et je te reconnois véritablement digne du nom d'empereur*. Les soldats demandèrent sa mort; mais le vainqueur la réserva pour son triomphe qui fut superbe. *Zénobie* y parut liée avec des chaînes d'or que des esclaves soutenoient, et si chargée de perles, que ne pouvant les porter, elle étoit souvent obligée de s'arrêter pour se reposer. On blâma *Aurélien* d'avoir triomphé avec tant de faste d'une femme ; mais cette femme valoit un héros, et il répara cet outrage par la manière dont il la traita. Il lui donna une terre magnifique à Tivoli, près du palais *Adrien*, où elle passa le reste de ses jours, honorée et chérie. Ses vertus furent ternies par sa passion pour le vin, par son faste et par sa cruauté. Quelques auteurs ont cru qu'elle avoit embrassé la religion des Juifs; mais il est plus probable que sa religion étoit une espèce de Déisme. On ignore ce que devinrent les fils de *Zénobie*. Les historiens ne disent pas s'ils moururent de maladie, ou si *Aurélien* les fit périr. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les Palmyréniens s'étant révoltés, il fit raser leur ville. Le père *Jouve* a publié en 1758, in-12, une *Histoire* intéressante de *Zénobie*. [*Voy.* VII. PAUL.]

ZENODORE, sculpteur du temps de *Néron*, étoit natif d'Auvergne, et se distingua par une Statue colossale de *Mercure*, et ensuite par le colosse de *Néron*, d'environ 110 pieds de hauteur, qui fut consacré au Soleil. *Martial* dit de ce colosse :

Hic ubi sideræus propior videt astra Colossus.

il étoit d'argile. *Vespasien* fit dans la suite ôter la tête de *Néron*, et poser à la place celle d'*Apollon*, ornée de sept rayons dorés. *Commode* ensuite fit encore ôter la tête d'*Apollon* pour y placer la sienne.

ZENODOTE, grammairien d'Éphèse, fut chargé par le premier *Ptolomée*, de l'éducation de son fils et de la bibliothèque d'Alexandrie. Il fut le premier qui corrigea les fautes qui s'étoient glissées dans les Poësies d'*Horace*, et qui les mit dans l'ordre où ils sont aujourd'hui.

ZÉNOIS, impératrice, devint femme de *Basilisque* qu'elle engagea à persécuter les chrétiens. Elle avoit embrassé avec enthousiasme l'hérésie d'*Eutyches*.

I. ZÉNON D'ÉLÉE, autrement *Velie*, en Italie, né vers l'an 504 avant J. C., fut disciple de *Parménide*, et même selon quelques uns, son fils adoptif. Sa modération philosophique se démentoit quelque-

fois. On rapporte qu'il entra dans une grande colère contre un homme qui lui disoit des injures; et comme il vit qu'on trouvoit étrange son indignation, il répondit : *Si j'étois insensible aux injures, je le serois aussi aux louanges.* Il montra plus de courage dans une occasion importante. Ayant entrepris de rendre la liberté à sa patrie opprimée par le tyran *Néarque*, et cette entreprise ayant été découverte, il souffrit avec une fermeté extraordinaire, les tourmens les plus rigoureux. Il se coupa la langue avec les dents et la cracha au nez du tyran, de peur d'être forcé, par la violence des tourmens, à révéler ses complices. Quelques-uns disent qu'il fut pilé tout vif dans un mortier. *Zénon* passe pour l'inventeur de la dialectique, mais d'une dialectique destinée à soutenir le *pour* et le *contre*, et à tromper par des sophismes captieux. Il avoit à peu près les mêmes sentimens que *Xénophanes* et *Parménide* touchant l'unité, l'incompréhensibilité et l'immutabilité de toutes choses. Il n'y a cependant aucune apparence qu'il ait soutenu qu'*il n'y a rien dans l'Univers*, comme quelques auteurs le lui reprochent. Quoi qu'il en soit, il proposoit des argumens très-embarrassans sur l'existence du mouvement. Comme il vivoit long temps avant *Diogène* le Cynique, il est constant que tous ceux qui ont dit que ce philosophe avoit réfuté les argumens de *Zénon*, en se promenant, ou en faisant un ou deux tours dans son école, se sont trompés.

II. ZÉNON, fondateur de la secte des *Stoïciens* : nom qui fut donné à cette secte, de celui du Portique *Stoa* où ce philosophe se plaisoit à discourir. Il vit le jour à Citium dans l'île de Chypre. Il fut d'abord commerçant. Il revenoit d'acheter de la pourpre de Phénicie, lorsqu'il fut jeté à Athènes par un naufrage. Il regarda toute sa vie cet accident comme un grand bonheur, louant les vents de ce qu'ils l'avoient fait échouer si heureusement dans le port du Pyrée. Un jour qu'il se promenoit, on vint lui annoncer qu'un des vaisseaux de son père venoit de périr. Pour se consoler, il entra dans la boutique d'un libraire et ouvrit le premier livre qui lui tomba sous la main. C'étoit un Traité de *Xénophon*. Cette lecture lui fit tant de plaisir, qu'il dit au libraire : *Où trouverai-je quelqu'un de ceux qui enseignent une doctrine si consolante?* Le libraire apperçut alors *Crates*, et le montrant à *Zénon*, *Suivez cet homme-ci*. lui répondit-il, *vous ne pouvez prendre un meilleur guide*. Il se mit donc sous sa discipline. Après avoir étudié dix ans sous *Cratès* le Cynique, et dix autres sous *Stilpon*, *Xénocrate* et *Polémon*, il ouvrit une école qui fut très-fréquentée. *Zénon* étant fort vieux et fort infirme, tomba par hasard et se cassa un doigt. Comme ses amis s'empressoient à le relever, il s'écria froidement : *O mort ! je suis prêt à te suivre, tu pouvois t'épargner la peine de m'en avertir*. Aussitôt il rentra dans sa chambre et prit du poison, dont il mourut vers l'an 264 avant J. C. Ses disciples suivirent souvent cet exemple de se donner la mort. *Zénon* vécut jusqu'à l'âge de 98 ans, sans avoir jamais eu aucune incommodité. Il y avoit 48 ans qu'il enseignoit sans interruption, et 68 qu'il avoit commencé de s'appliquer à la philosophie. Quand *Anti-*

gone, roi de Macédoine, apprit sa mort, il en fut sensiblement touché. Les Athéniens lui firent ériger un tombeau dans le bourg de Céramique. Par un décret public, où ils faisoient son éloge, comme d'un philosophe dont la vie avoit été conforme à ses préceptes, et qui avoit perpétuellement excité à la vertu les jeunes-gens mis dans son école, ils lui décernèrent une couronne d'or, et lui firent rendre des honneurs extraordinaires: *afin*, disoit le décret, *que tout le monde sache que les Athéniens ont soin d'honorer les gens d'un mérite distingué, et pendant leur vie, et après leur mort*... *Zénon*, semblable à ses législateurs rigides, qui dictent pour tous les hommes, des lois qui ne peuvent convenir qu'à eux seuls, forma son Sage d'après lui-même. Un vrai Stoïcien, (dit un homme d'esprit) vit dans le monde comme s'il n'y avoit rien en propre. Il chérit ses semblables; il chérit même ses ennemis. Il n'a point ces petites vues de bienfaisance étroite, qui distinguent un homme d'un autre. Ses bienfaits comme ceux de la nature, s'étendent sur tous. Son étude particulière est l'étude de lui-même. Il examine le soir ce qu'il a fait dans la journée, pour s'exciter de plus en plus à faire mieux. Il avoue ses fautes. Le témoignage de sa conscience est le premier qu'il recherche. Comme la vertu est sa seule récompense, il fuit les louanges et les honneurs, et se plait dans l'obscurité. Les passions, les affections même, n'ont aucun empire sur lui. Tel étoit *Zénon*. Il prétendoit qu'*avec la Vertu on pouvoit être heureux, au milieu même des tourmens les plus affreux, et malgré les disgraces de la fortune*. Ce philosophe avoit coutume de dire: Que *si un Sage ne devoit pas aimer, comme quelques-uns le soutiennent, il n'y auroit rien de plus misérable que les personnes belles et vertueuses, puisqu'elles ne seroient aimées que des sots*. Il disoit aussi, qu'*une partie de la Science consiste à ignorer les choses qui ne doivent pas etre sues*; qu'un *Ami est un autre nous-mêmes*, que *peu de chose donne la perfection à un ouvrage, quoique la perfection ne soit pas peu de chose*; que *la Nature nous a donné deux oreilles et une seule bouche, pour nous apprendre qu'il faut plus écouter que parler*. Il comparoit ceux qui parlent bien et qui vivent mal, *à la monnoie d'Alexandrie, qui étoit belle, mais composée de faux métal*. Il faisoit consister le souverain bien *à vivre conformément à la Nature, selon l'usage de la droite raison*. Quant au système de *Zénon*, *Bouguinville* l'a très-bien analysé dans son discours préliminaire de l'*anti-Lucrèce*. « Suivant ce philosophe et ses disciples, tout est corporel. Ils admettent deux principes dans l'univers, l'un *actif*, l'autre *passif*; mais ces principes ne sont point distingués, quant à l'essence. Ils ne sont qu'une même *nature*, qu'on appelle *matière*, lorsqu'on se la représente comme le sujet de l'action; et *Dieu*, lorsqu'on n'y considère que la raison et la puissance qui donnent la forme aux êtres particuliers. En tant que Dieu, cette nature est une substance pure, simple, active, intelligente, quoique matérielle. Ils la nomment *Ether* ou le feu céleste. En tant que matière, c'est un composé d'élémens, dont les combinaisons diverses ont produit l'univers. Ainsi, *Dieu* est l'ame du monde, ou pour parler le langage

de *Sénèque*, le monde est Dieu même. Il pense ; il a du sentiment. Le feu céleste répandu dans les différentes parties de ce vaste assemblage, les pénètre toutes, les vivifie, les anime, en fait autant de portions de la divinité. Il brille dans le soleil et dans les astres ; il fait végéter les plantes, il imprime le mouvement aux animaux. Mais ce feu principe et conservateur du monde, le fera périr un jour. Un embrasement général en consumera toutes les parties. Alors la nature doit entrer dans un parfait repos ; et l'Être souverain rendu à lui-même, ne s'occupera plus que de ses propres pensées, jusqu'à ce que tout se reproduise et reparoisse sous l'ancienne forme. Ainsi l'univers doit renaître. C'est un corps qui meurt pour revivre ; c'est le *phénix* des poëtes. Nos ames sont aussi des particules du feu céleste, et vont après la mort, se replonger dans cet immense Océan. Quoiqu'elles survivent à la dissolution des organes corporels, on ne doit pas les regarder comme immortelles dans le sens propre ; puisqu'aucune ne subsiste alors en qualité d'individu distinct et séparé de tout autre. On sent assez que cette opinion sur l'essence de l'ame exclut nécessairement toute crainte de peines, tout espoir de récompense après cette vie, et dès-lors renverse les fondemens de la morale. » Deux autres principes des Stoïciens n'étoient pas moins contraires à cette morale. 1.° Selon eux, tout étoit soumis aux lois de la fatalité ; et les événemens étoient liés entr'eux par une chaîne que le destin avoit formée, et que rien ne pouvoit ni déranger, ni rompre : opinion qui anéantissoit la liberté de l'homme. 2.° Les vices, selon les Stoïciens, ne contribuoient pas moins que les vertus à la beauté de l'Univers, et de ces contrastes résultoit un tout parfait. *O Jupiter ! ô tout !* s'écrioit l'un de ces philosophes, *vous ne pouvez vous passer de moi. Brillant de vertus ou souillé de vices, je suis également nécessaire à la perfection de vos œuvres. Destinée suprême ! ordonnez de mon sort ; je vous obéis avec une aveugle soumission.* Le valet de *Zénon* crut pouvoir profiter de la doctrine de la *Destinée inévitable*, en volant son maître. Celui ci le châtia, et tandis qu'il le battoit, le domestique s'écria : *J'étois destiné à dérober.* — *Oui*, répondit *Zénon*, et *à être battu*. Sa secte a été féconde en grands hommes et en grandes vertus, dont quelques-unes furent outrées. *Plutarque* comparoît les Stoïciens *à des enfans qui tâchent de sauter au delà de leur ombre.* Ils font à la vérité des efforts inutiles ; mais ces efforts même augmentent leur force et leur agilité. Après la mort de *Zénon*, les Stoïciens se relâchèrent un peu. Il y en eut qui abandonnèrent le portique pour se livrer à une philosophie plus douce. Aussi les railleurs disoient-ils : *Les Stoïciens deviennent voluptueux, lorsque les autres hommes cessent de l'être. Ils donnent au plaisir le temps qu'on donne ordinairement au repentir.*

III. ZÉNON, philosophe Epicurien de Sidon, enseigna la philosophie à *Cicéron* et à *Pomponius Atticus*. Le mérite des élèves prouve celui du maître. Il avoit des lumières, mais encore plus d'orgueil. Il traitoit ses adversaires avec beaucoup de mépris.

IV. ZÉNON, dit *l'Isaurien*, empereur, épousa en 458 *Ariad-*

ne, fille de *Léon I*, empereur d'Orient. Il en eut un fils, qui ne vécut que dix mois après avoir été déclaré Auguste. Le bruit courut que *Zénon*, désirant régner seul, avoit employé le poison pour s'en délivrer. Dès qu'il commença d'être maître, l'an 474, il se plongea dans toutes sortes de voluptés. Sa vie déréglée le rendit si odieux, que *Vérine*, sa belle-mère, et *Basilisque* frère de *Vérine*, travaillèrent à le détrôner. *Zénon* fut chassé en 475 par *Basilisque*, (*Voy.* son article) qui s'étant emparé du trône, en fut renversé lui-même l'année suivante par celui qu'il avoit supplanté. (*Voyez* MARCIEN.) Cet empereur ainsi rétabli n'en fut pas plus sage. Il devint le persécuteur des Catholiques. Sous prétexte de rétablir l'union, il publia un fameux édit sous le nom d'*Hénotique*, qui ne contenoit rien de contraire à la doctrine Catholique sur l'Incarnation ; mais on n'y faisoit aucune mention du Concile de Calcédoine. Il employa toute son autorité pour faire recevoir son édit, et maltraita tous ceux qui étoient attachés à ce concile, qui étoit la dernière règle de la Foi orthodoxe. Sa vie dissolue le jeta dans des dépenses excessives, qui surpassoient de beaucoup les revenus de la couronne. Il fit d'aussi grandes levées d'argent, que s'il eût eu à soutenir une guerre contre toutes les Puissances de l'Europe et de l'Asie. Il établit le tribut scandaleux, nommé *Chrysargyrum*, qui s'étendoit sur toutes les personnes de l'empire, de tout âge, de tout sexe, de toute condition, nommant dans son édit les femmes débauchées, celles qui étoient séparées de leurs maris, les esclaves et les mendians. Il n'eut pas honte de mettre un impôt sur chaque cheval, sur les mulets, les ânes, les bœufs, les chiens et le fumier même. Par un abus encore plus criant, il rendit toutes les charges vénales. Les tribunaux ne furent remplis que par des ames intéressées et injustes, qui cherchoient à se dédommager du prix de leurs charges sur les opprimés, et vendoient la faveur de leurs jugemens à celui qui la payoit le plus cher. *Zénon* mourut d'une manière digne de sa vie, en 491. *Zonare* dit, qu'un jour qu'il étoit extrêmement assoupi après un excès de vin, *Ariadne* sa femme, le fit mettre dans un sépulcre, disant qu'il étoit mort. Lorsqu'il fut revenu de son assoupissement et qu'il vit son état, il cria qu'on vînt le secourir. Mais tous ses courtisans furent sourds à ses cris, et ce prince, qui avoit fait mourir tant de monde pour s'enrichir, se vit réduit, en périssant, à n'avoir pour nourriture et pour breuvage que ses membres et son sang. Il avoit 65 ans, et en avoit régné 17 et 3 mois.

ZENONIDE, femme de l'empereur *Basilisque*, étoit d'une beauté éclatante et d'une figure pleine de charmes et de graces. Elle favorisa l'Eutychianisme, et aux erreurs elle joignit les vices. Ses amours avec *Hermate*, neveu de son époux, furent le scandale de Constantinople. Dangereuse dans ses amours, elle étoit implacable dans ses haines, et elle persécuta les Catholiques avec fureur. Comme elle avoit été complice des crimes de *Basilisque*, elle fut enveloppée dans ses malheurs. Le peuple de Constantinople s'étant révolté, elle se vit arracher du pied des autels où son mari et elle s'étoient réfugiés, par *Acace* pa-

triarche de Constantinople, qui les abandonna à la vengeance de *Zénon*. Ce prince les envoya en exil, où ils terminèrent leurs jours en 476, par la faim et le froid.

ZÉPHIRIN, (S.) pape après *Victor I*, le 8 août 202, gouverna saintement l'Eglise, et mourut de même le 20 décembre 218. Les deux *Epîtres* qu'on lui attribue, ont été fabriquées long-temps après lui. Ce fut sous son pontificat que commença la 5.e persécution, qui fut si cruelle, qu'on crut que l'*Antechrist* étoit proche. C'est à lui qu'on attribue la première condamnation de l'hérétique *Praxeas*.

ZEPHYR *ou* ZEPHYRE, (Mith.) Dieu du Paganisme, fils de l'*Aurore*, et amant de la Nymphe *Chloris*, selon les Grecs, ou de *Flore*, selon les Romains, présidoit à la naissance des fleurs et des fruits de la terre, ranimoit la chaleur naturelle des plantes, et par un souffle doux et agréable donnoit la vie à tous les êtres. On le représentoit sous la forme d'un jeune homme, d'un air fort tendre, ayant sur la tête une couronne composée de toutes sortes de fleurs.

I. ZEPPER, (Guillaume) *Zepperus*, théologien de la religion Prétendue-Réformée, ministre à Herborn au XVII.e siècle, publia un livre intitulé: *Legum Mosaïcarum forensium Explicatio*, réimprimé en 1614, in-8.° Il y examine si les loix civiles des Juifs obligent encore, et quand elles ont été abolies. Ce livre prouve beaucoup d'érudition.

II. ZEPPER, (Philippe) donna les *Lois civiles de* Moyse *comparées avec les Romaines*, à Hall en 1632, in-8.°: Ouvrage plein de profondes recherches. Ce savant étoit contemporain du précédent.

ZETHUS, frère d'*Amphion*, aida celui-ci à bâtir la ville de Thèbes, et passa chez les Grecs pour le plus habile chasseur.

ZETNER, (Lazare) célèbre imprimeur de Strasbourg, introduisit en 1619 dans l'imprimerie, l'usage de l'U rond et de l'J consonne à queue, dans les lettres capitales.

ZEUXIS, peintre Grec, vers l'an 400 avant J. C., étoit natif d'Héraclée; mais comme il y avoit un grand nombre de villes de ce nom, on ne sait point au juste de laquelle il étoit. Quelques savans conjecturent néanmoins qu'il étoit d'Héraclée, proche Crotone, en Italie. *Zeuxis* fut disciple d'*Appollodore*; mais il porta à un plus haut degré que son maître, l'intelligence et la pratique du coloris et du clair-obscur. Ces parties essentielles, qui font principalement la magie de l'art, firent rechercher ses ouvrages avec empressement. On l'a appelé le *Titien* de l'antiquité. Ses succès le mirent dans une telle opulence, « qu'il ne vendoit plus ses Tableaux, parce que (*disoit-il*) aucun prix n'étoit capable de les payer ». *Apollodore* sut mauvais gré à *Zeuxis* de la réputation qu'il se faisoit par ses talens, et ce rival indigné ne put s'empêcher de le décrier vivement dans une satire. L'élève ne fit que rire de la colère de son maître. Ayant fait un Tableau représentant un Athlète avec la dernière vérité, il se contenta de mettre au bas: *On le critiquera plus facilement qu'on ne l'imitera*. Les anciens ont aussi beaucoup vanté le tableau d'une *Helène* que ce peintre fit pour les Agrigentins. Cette nation lui avoit envoyé les plus belles filles d'Agrigente. *Zeuxis*,

en retint cinq : et c'est en réunissant les graces et les charmes particuliers à chacune, qu'il conçut l'idée de la plus belle personne du monde, que son pinceau rendit parfaitement. Les Crotoniates, jaloux de la belle Grecque que le pinceau de *Zeuxis* avoit fait naître parmi eux, ne la firent d'abord voir que difficilement et pour de l'argent. Ce qui donna lieu à quelque mauvais plaisant, d'appeler ce Portrait *Hélène la Courtisanne*... *Nicomaque* ne pouvoit se lasser d'admirer ce chef-d'œuvre. Il passoit régulièrement une heure ou deux chaque jour à le considérer. Un de ces hommes froids, incapables d'éprouver la moindre émotion à l'aspect du beau, remarquoit des défauts dans ce fameux Tableau. *Prenez mes yeux*, dit un admirateur au censeur, *et vous verrez que c'est une Divinité.* Ce peintre saisissoit la nature dans toute sa vérité. Il avoit représenté des raisins dans une corbeille, avec un si grand art, que les oiseaux séduits venoient pour béqueter les grappes peintes. Une autre fois il fit un tableau où un jeune garçon portoit un panier aussi rempli de raisins ; les oiseaux vinrent encore pour manger ce fruit. *Zeuxis* en fut mécontent, et ne put s'empêcher d'avouer qu'il falloit que le porteur fût mal représenté, puisqu'il n'écartoit point les oiseaux. *Zeuxis* avoit des talens supérieurs, mais il n'étoit pas sans compétiteurs. *Parrhasius* en fut un dangereux pour lui. Il appela un jour ce peintre en défi. *Zeuxis* produisit son Tableau aux raisins, qui avoit trompé les oiseaux mêmes ; mais *Parrhasius* ayant montré son Ouvrage, *Zeuxis* impatient s'écria : *Tirez donc ce rideau!* et ce rideau étoit le sujet de son Tableau. *Zeuxis* s'avoua vaincu, « puisqu'il n'avoit trompé que des oiseaux, et que *Parrhasius* l'avoit séduit lui-même ». On reprochoit à *Zeuxis* de ne savoir pas exprimer les passions de l'ame, de faire les extrémités de ses figures trop prononcées. Si l'on en croit *Festus*, ce peintre ayant représenté une vieille avec un air extrêmement ridicule, ce Tableau le fit tant rire qu'il en mourut : conte extraordinaire et incroyable. *Voy.* sa *Vie* par *Carlo Dati*, Florence, 1667, in-4.°, avec celles de quelques autres Peintres Grecs.

ZIANI, (Sébastien) doge de Venise en 1178, s'empressa d'embellir la ville qu'il gouvernoit, et eut le goût des beaux arts dans un siècle où il ne régnoit guère. Il fit venir à Venise deux architectes dont les noms ne méritoient pas de se perdre ; on sait seulement que l'un d'eux étoit de Lombardie et l'autre de Constantinople. Le premier fit transporter de la Grèce à Venise deux colonnes de marbre d'une hauteur extraordinaire, et les fit élever sur la place *St-Marc.* Le second fit bâtir l'église de ce nom, où l'on compte plus de 500 colonnes, et qui est surchargé d'ornemens. On voit dans le portique la statue d'un vieillard tenant un doigt sur la bouche, que l'on croit celle de l'architecte. Sur une galerie élevée au-dessus du portique, on voyoit les quatre fameux chevaux de métal de Corinthe, qui ornoient autrefois l'arc de triomphe de *Néron* à Constantinople ; ils furent transportés par les Vénitiens dans leur patrie, et ils viennent de l'être par les François à Paris.

I. ZIEGLER, (Bernard) théologien Luthérien, né en Mis-

nie l'an 1496, d'une famille noble, mort en 1556, devint professeur de théologie à Leipzig. *Luther* et *Mélanchton* l'estimoient beaucoup, et ne l'aimoient pas moins. On a de lui un *Traité de la Messe*, et d'autres Ouvrages latins de théologie et de controverse, qu'on laisse dans la poussière des bibliothèques.

II. ZIEGLER, (Jacques) mathématicien et théologien, natif, suivant *le Ducatiana*, de Lindau en Souabe, mort en 1549, enseigna long-temps à Vienne en Autriche. Il se retira ensuite auprès de l'évêque de Passau. On a de lui plusieurs Ouvrages. I. Des *Notes* sur quelques passages choisis de l'Ecriture-sainte, Bâle, 1548, in-fol. II. *Description de la Terre-sainte*, Strasbourg, 1536, in-fol.; elle est assez exacte. III. *De constructione solidæ Spheræ*, in-4.°: ouvrage estimé. IV. Il a fait un *Commentaire* sur le second Livre de *Pline*, qui n'est point à mépriser.

III. ZIEGLER, (Gaspard) né à Leipzig en 1621, devint professeur en droit à Wittemberg, puis conseiller des Apellations et du consistoire. Il mourut a Wittemberg en 1690. On a de lui: I. *De Milite Episcopo*. II. *De Diaconis et de Diaconissis*. Wittemberg, 1678, in-4.°. III. *De Clero renitente*. IV. *De Episcopis*, Nuremberg, 1686, in-4.°. V. Des *Notes Critiques* sur le *Traité* de *Grotius*, *du Droit de la Guerre et de la Paix*, et d'autres ouvrages savans. Cet auteur avoit été employé par la cour de Saxe dans des affaires importantes.

ZIETTEN, (Jean-Joachim de) général de la cavalerie Prussienne, place à laquelle il fut élevé, en 1760, après la bataille de Lignitz. étoit né à Worstrau dans le cercle de Rupin en 1699, et mourut à Berlin en 1786. *Frederic*, qu'il avoit suivi et secondé dans toutes ses campagnes, le regretta comme un militaire aussi brave qu'intelligent.

ZIGABENUS, *Voyez* EUTHYMIUS, n.° II.

ZILLETTI, (François) savant jurisconsulte du XVIe siècle. Il publia le Recueil des Commentaires sur le Droit canonique, sous le titre de *Tractatus Tractatuum*, Venetiis, 1548, 16 tomes; 1584, qui se relient quelquefois en 29 volumes. On ne les consulte guère aujourd'hui. Il se fit imprimeur à Venise vers l'an 1570. — Son parent *Jordan Zilletti* fut aussi renommé comme imprimeur par la beauté de ses éditions.

ZIMISCÈS, *Voy.* JEAN I, empereur, n.° XLIX.

I. ZIMMERMANN, (Mathias) né à Eperies l'an 1625, ministre à Meissen, et surintendant, mourut en 1689, après avoir donné plusieurs Ouvrages au public: I. *Amœnitates historiæ ecclesiasticæ*, avec figures, Meissen, 1684, in-4.° Il y a des choses curieuses. II. Une Dissertation sur ces paroles de *Tertulien*: *Fiunt, non nascuntur Christiani*, où ce Père fait remarquer que la Foi chrétienne étoit l'effet de la conviction, et non d'un préjugé de naissance. III. *Florilegium philologico-historicum*, Meissen, 1687, in-4.°, avec figures. Il y a beaucoup d'érudition; les Journaux de Leipzig en ont fait un grand éloge. Cet ouvrage par ordre alphabé-

tique, traite des arts et des sciences, et l'auteur indique à chaque article les ouvrages où chaque matière est traitée au long.

II. ZIMMERMANN, (Jean-Georges) médecin du roi d'Angleterre, né à Brug, dans le canton de Berne, le 8 décembre 1728, étudia la médecine à Gottingue sous *Haller*, en Hollande sous *Gaubius*, et à Paris près de *Senac*. De retour dans sa patrie, il y contracta un peu de mélancolie et elle s'accrut, lorsqu'il vit la raison de son fils s'aliéner et sa fille périr entre ses bras d'une maladie de langueur. Il succomba à ses peines le 7 octobre 1795, à l'âge de 66 ans. On lui doit, I. Un *Poëme* sur le désastre de Lisbonne, 1755. II. Une *Dissertation* physiologique sur l'irritabilité. III. Un *Essai* sur la solitude, 1756. Il a été traduit en françois. IV. Un *Traité* de l'orgueil national, 1758. Il a aussi été traduit en françois. *Zimmermann* avoit été marié deux fois; et sa vie a été écrite par *Tissot* son ami, et son rival en médecine.

ZINGHA, reine d'Angola, étoit sœur de *Gola-Bendi*, souverain de ce royaume dans le dernier siècle. Ce despote Africain avoit immolé à sa défiance presque toute sa famille. *Zingha*, dont il avoit fait massacrer le fils, et une autre de ses sœurs, furent les seules qu'il épargna. *Gola-Bendi* ayant été entièrement défait par les Portugais, qui ont des établissemens voisins d'Angola, s'empoisonna, ou fut empoisonné par *Zingha*. Quoi qu'il en soit, l'ambitieuse princesse s'empara du trône après la mort de son frère; et pour mieux s'y affermir, elle poignarda son neveu, fils de *Bendi*, qui auroit pu le lui disputer. Bientôt détronée elle même par les Portugais, elle se vit obligée de fuir, et de s'enfoncer seule dans des déserts horribles. Après y avoir resté quelque temps, elle pénétra jusque dans l'intérieur de l'Afrique méridionale, chez une nation féroce et antropophage, appelée les *Giagues* ou *Jagas*, dont elle adopta les usages barbares, dans la vue de s'en faire reconnoître souveraine, et de les employer à ses projets de vengeance. En effet, elle parvint à se faire déférer l'autorité suprême par les Giagues, en se dépouillant comme eux de tout sentiment d'humanité, en se nourrissant de la chair de ses sujets, et en égorgeant elle-même les victimes humaines qu'ils offroient à leurs idoles. Après les avoir gouvernés ainsi pendant 30 ans, cette princesse, plus que septuagénaire, se repentit des atrocités auxquelles le désir de se venger et de régner, l'avoient entraînée comme malgré elle. Elle résolut d'abolir les coutumes affreuses, et sur-tout le culte abominable des Giagues, et de retourner sincérement au christianisme, qu'elle avoit autrefois embrassé par politique. Le viceroi Portugais de Loando, informé de son changement, lui envoya un Capucin, nommé le Père *Antoine de Gaiette*. Ce Missionnaire reçut son abjuration, et la détermina à céder au roi de Portugal ses prétentions sur le royaume d'Angola. *Zingha* publia ensuite des édits pour l'abolition des victimes humaines et des autres superstitions des Giagues, et s'appliqua avec ardeur à étendre le christianisme dans ses états. Mais son grand âge ne lui laissa pas le temps d'achever son ouvrage. Elle

mourut avec de grands sentimens de pénitence, à 82 ans, le 17 décembre 1664, laissant sa nation à demi policée, et inconsolable de sa perte. Tel est le précis d'un Ouvrage, moitié historique et moitié romanesque, traduit en partie de l'anglois, et publié en 1769, par M. *Castilhon*, sous ce titre : *Zingha, Reine d'Angola, Nouvelle africaine.* Les principaux sont puisés dans des *Mémoires* qu'a laissés le capucin *Antoine de Gaïette*. En frémissant des forfaits que la vengeance et la barbarie de sa nation lui firent commettre; on admire dans *Zingha* un courage invincible, une fermeté au-dessus des revers, une certaine empreinte de grandeur et d'héroïsme qui règne dans toute sa conduite. Nous terminerons cet article par un trait qui la caractérise. *Bendi* son frère, roi d'Angola, ayant essuyé plusieurs échecs contre les Portugais, se vit réduit à désirer la paix. *Zingha* fut chargée de la négociation auprès du viceroi Portugais. Celui-ci lui donna audience, suivant l'usage, assis sur une espèce de trône, dans une salle où il n'y avoit point d'autre siége pour elle qu'un coussin sur un tapis qui couvroit le parquet. La fière princesse d'Angola ordonna à une de ses femmes de se poser sur les genoux et les mains, et se fit un siége de son dos. C'est à l'occasion de cette ambassade que, pour se concilier la nation portugaise, *Zingha* avoit feint de l'inclination pour le christianisme, et qu'elle s'étoit fait baptiser. On trouve dans le *Moréri* l'article de cette reine africaine, sous le nom défiguré de *Xinga ;* il a été composé sur les Relations fabuleuses de *Dapper* et de *Ludolf*.

ZINZENDORF, (Nicolas-Louis, comte de) d'une famille originaire d'Autriche, étoit fils de *Georges-Louis de Zinzendorf*, chambellan du roi de Pologne, électeur de Saxe. Il s'est rendu fameux dans ce siècle, par la fondation de la secte des Hernuters ou Hernhuters, qui commença à se former à Bartelsdorf, dans la haute Lusace, en 1722. Il bâtit pour eux une maison dans une forêt voisine, et à la fin de 1732, il y eut assez d'habitations pour faire un village considérable, qu'on nomma *Hernuth* ou *Hernhuth*. La rapidité avec laquelle cette secte ridicule dans ses dogmes, et suspecte, dit-on, dans ses mœurs, s'est répandue en Bohême et sur-tout en Moravie, l'a fait considérer comme un reste des Adamites. *Coyer*, *Büsching*, et sur-tout *Hegner*, *Hernhuter* lui-même, ont donné de grands éloges à cette secte; mais ceux qui l'ont étudiée à fond, en ont porté un jugement un peu opposé. On a fait voir par l'extrait des Sermons même du comte *de Zinzendorf*, qu'il exigeoit de ses disciples plus de respect et de confiance en son jugement qu'à l'autorité de l'Ecriture, ou ce qui revient au même, il vouloit qu'ils ne prissent point d'autre guide que lui pour son interprétation. Parmi ses dogmes on trouvoit ceux-ci : « Que l'on doit un respect religieux à Christ, à l'exclusion du Père ; que Christ peut changer la vertu en vice, et le vice en vertu ; que toutes les idées et toutes les actions, qui sont généralement considérées comme sensuelles et impures, changent de nature parmi les frères, et deviennent des symboles mystiques et spirituels. » C'est en J. C. que

la Trinité est concentrée selon les Hernnthes. « Il est (dit un auteur qui paroît avoir connu leurs dogmes) le principal objet de leur culte. Ils lui donnent les noms les plus tendres. *Jesus* est l'époux de toutes les sœurs ; et leurs maris sont à proprement parler, ses procureurs. Un époux n'est que pour un temps, et par *interim*. Les sœurs sont conduites à *Jesus* par le ministère de leurs maris, qu'elles regardent comme leurs sauveurs dans ce monde ; car, quand il se fait un mariage, la raison de cette union est qu'il y avoit une sœur qui devoit être amenée au véritable époux, par le ministère de tel procureur. Ce sont les anciens qui font les mariages. Nulle promesse d'épouser n'est valide sans leur consentement. Les filles se dévouent au Sauveur, non pour ne jamais se marier, mais pour ne se marier qu'à un homme à l'égard duquel Dieu leur aura fait connoitre avec certitude qu'il est régénéré. La régénération naît d'elle-même, sans qu'il soit besoin de rien faire pour y coopérer. Dès qu'on est régénéré, on devient un être libre. Cependant, c'est le Sauveur du monde qui agit toujours dans le régénéré, et qui le guide dans toutes ses actions. Les *Hernuthes* croient n'avoir d'autre morale que les plus pures maximes de l'Evangile. Il y a à *Hernuth* des personnes de l'un et de l'autre sexe, chargées à leur tour de prier Dieu, pour la société ; et ce qui est très-remarquable, c'est que sans horloge, ils sont avertis par un sentiment intérieur de l'heure où ils doivent s'acquitter de ce devoir. Si les frères de *Hernuth* remarquent que le relâchement se glisse dans leur société, ils raniment leur zèle, en célébrant des agapes ; » et ces repas de charité ont donné lieu à des soupçons injurieux, que les *Hernuthes* tâchent de repousser. En 1775, il a paru un ouvrage anglois, intitulé : *Détail historique sur la Constitution présente de la société des Freres Evangéliques.* L'auteur est un Hernuhte qui tâche de justifier sa secte, mais il ne réussit pas : *la vérité perce à travers ses artifices*, dit le Journaliste Anglois qui rend compte de cet Ouvrage. M. *Crevenna*, si connu par sa riche bibliothèque, dont on a publié le *Catalogue raisonné*, Amsterdam, 1775, 1776, 6 vol. in-4.°, possède un manuscrit, intitulé : *Fides Hernuhtorum, et Religio ex variis contrà eos editis scriptis compendiosè descriptà*, manuscrit in-4.° M. *Crevenna* ajoute : « Ce manuscrit est très-curieux ; et si ce que l'auteur anonyme rapporte de la croyance et de la religion des *Hernuthes* est vrai, il faut convenir que c'est la plus détestable secte qui ait jamais pu exister, et qu'elle est remplie des plus horribles abominations, qui surpassent même toute croyance ; » *Catalogue raisonné*, etc. tom. 1.er pag. 124. *Crevenna* a fait allusion, sans doute, au *vagus Concubitus*, dont les Hérétiques du XII.e siècle et des siècles précédens furent accusés, et dont les premiers Chrétiens furent faussement soupçonnés par les Païens. La même imputation avoit été faite aux Juifs : *Projectissima ad libidinem Gens, alienarum concubitu abstinent ; inter se nihil illicitum.* (*Tacit. Hist. lib.* 5.) Mais des soupçons répandus par la haine ou la prévention, n'ont jamais été des preuves. Il faut donc at-

tendre d'en avoir de plus décisives contre les *Hernuthes*. L'objet favori du culte extérieur des *Hernuthes*, est la plaie que Notre-Seigneur reçut au côté, sur la croix. « La figure de cette plaie, répandue dans leurs livres et dans tous les lieux où ils s'assemblent, entre pour quelque chose, dit M. *Grosley*, dans les imputations scandaleuses dont on les charge. » Le comte *de Dohna* a succédé au comte *de Zinzendorf*, dans la primatie de la secte. On a la *Vie* de ce fameux fondateur, écrite en allemand par *Auguste Spangenberg*, imprimée à Barby, 1777, 8 vol. in-8.° L'enthousiasme de l'historien égale celui du héros, qui mourut à Hernhutb en 1660, à 60 ans.

ZINZERLING, (Juste) savant archéographe Hollandais, écrivoit au commencement du XVIIe siècle. Il a laissé des livres de jurisprudence et de littérature qui annoncent un homme rempli de bons principes, et un observateur éclairé. Son voyage en France, publié sous le nom de *Jodocus sincerus*, est curieux et purement écrit. Il eut de la vogue en son temps, à en juger du moins par les diverses éditions qui en ont été données : il mériteroit d'être traduit en françois. L'*Appendice* qu'il y a joint sur Bordeaux, est précieux par ses recherches sur cette ville, dont il a le premier décrit les Antiquités. Les biographes n'ont pas encore parlé de cet Auteur. Ses écrits sont intitulés : I. *Criticorum Juvenilium promulsis*, Lyon, 1610, in-12. II. *Opinationes variorum de vero intellectu Legis 5, ff. de naut. Fœnore*, Lyon, 1614, in-8.° III. *Jodoci sinceri Itinerarium Galliæ, cum Appendice de Burdegala*, Lyon, 1626, in-12. La dernière édition est d'Amsterdam, 1656, in-12, avec le plan des principales villes de France.

ZIPÉ, (Vanden) *Voyez* ZYPÆUS.

ZISKA, (Jean de Trocznou, surnommé) gentilhomme Bohémien, fut élevé à la cour de Bohème, du temps de *Wenceslas*. Ayant pris le parti des armes fort jeune, il se signala en diverses occasions, et perdit un œil dans un combat; ce qui le fit appeler *Ziska*, c'est-à-dire borgne. Les Hussites, outrés de la mort de *Jean Hus*, le mirent à leur tête pour la venger. Il assembla une armée de paysans, et il les exerça si bien, qu'en peu de temps il eut des troupes aussi bien disciplinées que courageuses. *Wenceslas* étant mort en 1414, il s'opposa à l'empereur *Sigismond*, à qui appartenoit le royaume de Bohème. Il assiégea la ville de Rabi, où il perdit son autre œil d'un coup de flèche, et ne laissa pas néanmoins de faire la guerre. Il se donna un grand combat devant Aussig sur l'Elbe, que *Ziska* assiégeoit, où neuf mille Catholiques demeurèrent sur la place. Cette victoire le rendit maître de la Bohème; il mit tout à feu et à sang, ruina les monastères, et brûla les campagnes. Son armée grossissoit tous les jours. Pour éprouver la valeur de ses troupes, il les mena à la petite ville de Rkiekan qui avoit une forteresse; il emporta l'une et l'autre, et condamna aux flammes sept prêtres. De-là il se rendit à Prachaticz, la somma de se rendre, et de chasser tous les Catholiques. Les habitans

rejetèrent ces conditions avec mépris ; *Ziska* fit donner l'assaut, prit la ville, et la réduisit en cendres. *Sigismond*, alarmé de ses progrès, lui envoya des ambassadeurs, lui offrit le gouvernement de la Bohême, avec des conditions les plus honorables et les plus lucratives, s'il vouloit ramener les rebelles à l'obéissance. La peste fit échouer ces négociations ; *Ziska* en fut attaqué, et en mourut l'an 1424. C'est une fable, que l'ordre qu'on raconte qu'il donna en mourant, de faire un tambour de sa peau. *Théobalde* témoigne qu'on lisoit encore, au temps où il écrivoit, cette épitaphe sur son tombeau :

« Ci gît *Jean* ZISKA, qui ne le céda à aucun général dans l'art militaire. Rigoureux vengeur de l'orgueil et de l'avarice des ecclésiastiques, et ardent défenseur de la patrie : ce que fit en faveur de la République romaine, *Appius Claudius* l'aveugle, par ses conseils, et *Marcus Furius Camillus*, par sa valeur, je l'ai fait en faveur de ma patrie. Je n'ai jamais manqué à la fortune, et elle ne m'a jamais manqué ; tout aveugle que j'étois, j'ai toujours bien vu les occasions d'agir. J'ai vaincu onze fois en bataille rangée ; j'ai pris en main la cause des malheureux et celle des indigens, contre des prêtres sensuels et chargés de graisse, et j'ai éprouvé le secours de Dieu dans cette entreprise. Si leur haine et leur envie ne m'en avoient empêché, j'aurois été mis au rang des plus illustres personnages ; cependant, malgré le pape, mes os reposent dans ce lieu sacré. »

Les soldats de *Ferdinand II* effacèrent cette épitaphe en 1619. *Voyez* les *articles* PROCOPE, n°s IV et V.

ZIZIM ou ZEM, suivant la prononciation turque, nom qui signifie AMOUR en cette langue, fils de *Mahomet II*, empereur des Turcs et frère de *Bajazet II*, est l'un des princes Ottomans, dont nos historiens ont le plus parlé. *Mahomet II* craignoit que l'amitié de ces deux frères ne les réunit contre lui, ou que la jalousie ne nuît de la division entr'eux. Il donna à *Zizim* le gouvernement de la Lycaonie, dans l'Asie mineure, et à *Bajazet* celui de la Paphlagonie, et les tint toujours si éloignés l'un de l'autre, qu'ils ne s'étoient vus qu'une seule fois, lorsqu'il mourut le 3 mai 1481. Après sa mort, *Bajazet* qui étoit l'aîné, devoit naturellement lui succéder, et fut en effet déclaré empereur le premier. Mais *Zizim* prétendit que l'empire lui appartenoit, parce qu'il étoit né depuis que son père avoit pris le sceptre, au lieu que *Bajazet* étoit venu au monde dans le temps que *Mahomet* n'étoit encore qu'un homme privé. Il s'empara de Pruse, ancienne demeure des empereurs Ottomans, et se fit un parti considérable. Mais ayant été défait par *Achmet-Geduc*, général de l'armée de *Bajazet*, il se retira en Egypte, puis en Cilicie, et de-là en Lycie. Ne trouvant aucun asyle assuré, il demanda une retraite au grand-maître de Rhodes, où il fut reçu magnifiquement au mois de juillet 1482. (*Voyez* AUBUSSON.) Il en partit le 1er de septembre suivant, pour venir en France. Il demeura pendant six ans dans la commanderie de Bourgneuf, sur les confins du Poitou et de la Marche,

toujours gardé à vue, traité néanmoins avec honneur, mais ne voulant pas se faire Chrétien, quoiqu'on l'en pressât beaucoup. Le pape *Innocent VIII* le demanda à *Charles VIII*, qui l'accorda très-aisément, malgré les offres avantageuses que *Bajazet* lui avoit faites, pour se désaisir d'un prisonnier de cette importance. Outre des reliques précieuses et des présens considérables, il promettoit de remettre les Chrétiens en possession de Jérusalem, envahie par les Sarrasins d'Egypte. Mais *Charles VIII* avoit donné sa parole au pape, il voulut la garder. L'infortuné *Zizim* fut donc livré aux députés du pape, et conduit à Rome. *Charles VIII* s'étant rendu dans cette capitale, en 1497, le redemanda à *Alexandre*, qui, après beaucoup de difficultés, le rendit au roi. *Zizim* mourut peu de jeurs après. *Comines*, auteur contemporain, et attaché au service du roi de France, assure que ce prince étoit déjà empoisonné, quand il fut remis entre les mains de *Charles VIII*. Mais les historiens se partagent sur les auteurs de cet empoisonnement. Les uns veulent que ce soit le pape *Alexandre VI*, à qui *Bajazet* devoit 300 mille ducats, qui fit mêler du poison dans le sucre que *Zizim* employoit dans tous ses repas; les autres accusent les Vénitiens. Ce qui fait soupçonner que ceux-ci n'étoient pas entièrement innocens, c'est une circonstance rapportée par *Comines* : « Que le jour que les Vénitiens surent la mort du frère du Turc, que le pape avoit baillé entre les mains du roi, ils délibérèrent de la faire savoir au Turc par un de leurs secrétaires, et commandèrent qu'aucun navire ne passât la nuit entre deux châteaux qui font l'entrée du golfe de Venise, et ils firent faire guet. » Cet empressement à informer *Bajazet* de la mort de son frère, et ces précautions pour n'être pas prévenus, ne donnent-elles pas quelque lieu de soupçonner les Vénitiens d'avoir eu part à l'empoisonnement de *Zizim* ?... *Mézerai* met cette action au nombre de celles dont quelques historiens ont accusé ces républicains; il l'impute en même temps au pape. « La jalousie des Vénitiens et du pape, dit-il, fit avorter ces belles espérances : ils avoient empoisonné ce prince, avant que de le mettre entre les mains des François. » Le témoignage de *Mézerai*, historien bilieux et misantrope, qui croyoit trop facilement les crimes, n'est pas d'un grand poids; et malgré tout ce que nous avons dit, il faut avouer qu'il en est de cet événement comme de tant d'autres, sur lesquels les sages suspendent leur jugement. Il se peut que *Venise* et *Alexandre VI* se soient souillés par le meurtre de *Zizim*; mais il se peut très-bien faire aussi que l'envie et la haine que l'on portoit à ce pontife et à cette république, leur ait fait attribuer une foule de crimes qu'ils n'ont point commis. Quoiqu'il en soit, *Zizim* laissa un fils, nommé *Amurat*, qui se réfugia à Rhodes. Après la prise de la place, ce prince infortuné s'étoit caché, dans l'espérance de se sauver dans le vaisseau du grand-maître. Il fut découvert et mené à l'empereur *Soliman*, qui le fit aussitôt étrangler en présence de toute son armée, avec ses deux enfans mâles. Deux filles qu'il avoit, furent conduites au sérail

à Constantinople. *Zizim* avoit l'esprit vif, l'ame noble et généreuse, de la passion pour les lettres, aussi bien que pour les armes; et quoique zélé Musulman, il aimoit les chevaliers de Rhodes, que son père détestoit.

ZIZIME, fut élu l'an 824, par la noblesse romaine, pour succéder au pape *Paschal I*, tandis que le clergé et le peuple nommoient *Eugène II*: ce qui auroit causé un schisme, si l'empereur *Lothaire* n'étoit venu à Rome, où il appuya l'élection d'*Eugène*, et obligea *Zizime* à se retirer.

I. ZOÉ Carbonopsine, 4[e] femme de l'empereur *Léon VI*, avoit une vertu mâle, un esprit élevé, un discernement juste, et la connoissance des affaires. Elle accoucha en 905, de *Constantin Porphyrogenete*. Ce prince étant devenu empereur en 912, *Zoé*, chargée de la tutelle de son fils et de l'administration de l'état, choisit des ministres et des généraux capables de la seconder. Après avoir dissipé la révolte de *Constantin Ducas*, elle fit la paix avec les Sarrasins, et força les Bulgares, par des victoires, à rentrer dans leur pays. Elle ne fut pas aussi heureuse contre les cabales des courtisans; elle fut exilée de la cour par son fils, et elle mourut dans sa retraite.

II. ZOÉ, fille de *Constantin XI*, née en 978, fut également ambitieuse, débauchée et cruelle. On la donna en mariage à *Argyre*, qui obtint le trône impérial après la mort de son beau-père, en 1028. *Zoé* s'étant dégoûtée de son époux, le fit étrangler dans le bain, et mit sur le trône un orfèvre, nommé *Michel Paphlagonien*, qu'elle avoit épousé. Ce prince abandonna le gouvernement de l'empire à son frère *Jean*, qui le détrôna, et le fit enfermer dans un monastère. *Zoé* eut le même sort. Mais en 1042, elle fut tirée de sa retraite, pour régner avec sa sœur *Théodora*. Elle partagea sa couronne avec *Constantin Monomaque*, son ancien amant, l'homme le plus scélérat et le plus débauché de sa cour, et l'épousa en troisièmes noces, à l'âge de 64 ans. Elle mourut 8 ans après, en 1050, après avoir travaillé de concert avec *Monomaque* à ruiner l'empire. Elle égala dans le crime la mère de *Néron*, et n'essuya point ses malheurs. — Il y a eu quelques autres princesses de ce nom. Nous ne parlerons que de *Zoé*, que l'empereur *Léon* le Philosophe épousa, et couronna impératrice, pendant la vie de *Théophane* son épouse. Elle étoit veuve de *Théodore*, qui avoit été empoisonné, et fille du général *Stylien*, qui profita du crédit de sa fille, pour gouverner l'empire à son gré. *Zoé* ne jouit pas long-temps de sa faveur. Elle mourut le 21[e] mois de son mariage, en 893; et son corps fut mis dans un cercueil qui se trouva par hasard, sur lequel étoient gravées ces paroles d'un Pseaume: *Malheureuse Fille de Babylone!* Ces mots marquoient le caractère de sa vie.

ZOILE, rhéteur, natif d'Amphipolis, ville de Thrace, se rendit fameux par ses Critiques des Ouvrages d'*Isocrate*, et des Vers d'*Homère*, dont il se faisoit appeler le *Fléau*. Il vint de Macédoine à Alexandrie, où il distribua ses Censures de l'*Iliade*, vers l'an 270 avant J. C. Il les

présenta à *Ptolomée*, qui en fut indigné. *Zoïle* lui ayant demandé le prix de ses impertinences, parce qu'il mouroit de faim, ce prince lui répondit à-peu-près comme *Hiéron* avoit fait au philosophe *Xénophanes : Que puisque* Homère, *qui étoit mort depuis mille ans, nourrissoit plusieurs milliers de personnes ;* Zoïle *qui se vantoit d'avoir plus d'esprit qu'*Homère, *devoit bien avoir l'industrie de se nourrir lui-même*. La mort de ce misérable satirique est racontée diversement. Les uns disent que *Ptolomée* le fit mettre en croix; d'autres, qu'il fut lapidé; et d'autres, qu'il fut brûlé tout vif à Smyrne. Le nom de *Zoïle* a resté aux mauvais critiques ; mais les Ouvrages de cet auteur ont disparu, tandis qu'*Homère* subsistera éternellement.

ZONARE, (Jean) historien Grec, exerça des emplois considérables à la cour des empereurs de Constantinople. Lassé des travers du monde, il se fit moine dans l'Ordre de saint-Basile, et mourut avant le milieu du XIIe siècle. On a de lui des *Annales* qui vont jusqu'à la mort d'*Alexis Comnene*, en 1118; c'est une compilation indigeste, telle qu'on pouvoit l'attendre d'un moine Grec, aussi crédule qu'ignorant. Il est insupportable lorsqu'il ne copie pas *Dion :* cependant, il peut être utile pour l'histoire de son temps. La meilleure édition de son Ouvrage est celle du Louvre, 1686 et 1687, 2 vol. in-fol. Le président *Cousin* en a traduit en françois ce qui regarde l'Histoire romaine. On a encore de *Zonare* des *Commentaires* sur les *Canons des Apôtres, et des Conciles*, Paris, 1618, in-fol.; et quelques *Traités* peu estimés.

ZONCA, (Victor) habile mathématicien d'Italie, du XVIIe siècle, se livra particulièrement à la mécanique et à l'architecture, et y réussit. Il avoit un talent singulier pour inventer de nouvelles machines. On dit que la lecture des ouvrages de *Ramelli* lui inspira ce goût. Il publia ses inventions dans un ouvrage imprimé à Padoue, 1621, in-fol., sous ce titre : *Novo Teatro di Machine ed Edificii.*

I. ZOPYRE, l'un des courtisans de *Darius*, fils d'*Hytaspe*, vers l'an 520 avant J. C., se rendit fameux par le stratagème dont il se servit, pour soumettre la ville de Babylone, assiégée par ce monarque. S'étant coupé le nez et les oreilles, il se présenta en cet état aux Babyloniens, en leur disant, « que c'étoit son prince qui l'avoit si cruellement maltraité. » Les Babyloniens ne doutant point qu'il se vengeât, lui confièrent entièrement la défense de Babylone, dont il ouvrit ensuite les portes à *Darius*, après un siége de 20 mois. Ce prince lui donna en récompense le revenu de la province de Babylone, pour en jouir pendant toute sa vie; ce ne fut pas assez des récompenses, il y ajouta des distinctions et des caresses. Il dit souvent qu'il *aimeroit mieux avoir* Zopyre *non mutilé, que vingt Babylone.*

II. ZOPYRE, médecin qui communiqua à *Mithridate*, roi de Pont, la composition d'un antidote, comme un remède assuré contre toutes sortes de poisons. Ce prince en fit faire diverses expériences sur des criminels con-

damnés à mort, qui réussirent toutes. *Celse* parle d'un antidote appelé *Ambrosia*, composé par un médecin du même nom, pour un roi *Ptolomée*. Quoique cet antidote soit un peu différent du premier, il pourroit être du même médecin, qui l'auroit présenté à un des premiers *Ptolomées*, contemporain de *Mithridate*. On trouve un autre *Zopyre*, aussi médecin, qui vivoit dans le IIe siècle, du temps de *Plutarque*.

ZOROASTRE, philosophe de l'antiquité, fut, dit-on, roi des Bactriens, il s'acquit une grande réputation parmi les Perses, auxquels il donna des lois sur la religion. Quelques auteurs le font plus ancien qu'*Abraham*, et d'autres le reculent jusqu'à *Darius* qui succéda à *Cambyse*; enfin, d'autres distinguent plusieurs *Zoroastres*. Quoiqu'il en soit de ces différentes opinions, on ne peut guère douter qu'il n'y ait eu dans la Perse, long-temps avant *Platon*, un fameux philosophe nommé *Zoroastre*, qui devint le chef des *Mages*, c'est-à-dire, de ces philosophes qui joignoient à l'étude de la religion celle de la métaphysique, de la physique et de la science naturelle. Après avoir établi sa doctrine dans la Bactriane et dans la Médie, *Zoroastre* alla à Suze, sur la fin du règne de *Darius*, dont il fit un prosélite de sa religion. Il se retira ensuite dans une caverne, et y vécut long-temps en reclus. Les sectateurs de *Zoroastre* subsistent encore en Asie, et principalement dans la Perse et dans les Indes. Ils ont pour cet ancien philosophe la plus profonde vénération, et le regardent comme le grand Prophète que Dieu leur avoit envoyé, pour leur communiquer sa loi. Ils lui attribuent même un Livre qui renferme sa doctrine. Cet Ouvrage, apporté en France par l'infatigable et savant M. *Anquetil*, a été traduit par le même, dans le Recueil qu'il a publié en 1770, sous le titre de *Zend-Avesta*, 2 vol. in-4.° L'original a été déposé à la Bibliothèque royale. Ce livre est divisé en cent articles; voici les principaux. « 1. Le décret du très-juste Dieu est, que les hommes soient jugés par le bien et le mal qu'ils auront fait. Leurs actions seront pesées dans les balances de l'équité. Les bons habiteront la lumière: la foi les délivrera de *Satan*. 2. Si les vertus l'emportent sur les péchés, le Ciel est ton partage; si les péchés l'emportent, l'Enfer est ton châtiment. 3. Qui donne l'aumône, est véritablement un homme. 4. Estime ton père et ta mère, si tu veux vivre à jamais. 5. Quelque chose qu'on te présente, bénis Dieu. 6. Marie-toi dans ta jeunesse; ce monde n'est qu'un passage: il faut que ton fils te suive, et que la chaîne des êtres ne soit point interrompue. 7. Il est certain que Dieu a dit à *Zoroastre*: Quand on sera dans le doute si une action est bonne ou mauvaise, qu'on ne la fasse pas. 8. Que les grandes libéralités ne soient répandues que sur les plus dignes: ce qui est confié aux indignes, est perdu. 9. Mais s'il s'agit du nécessaire, quand tu manges, donne aussi à manger aux chiens. 10. Quiconque exhorte les hommes à la pénitence, doit être sans péché; qu'il ait du zèle, et que le zèle ne soit point trompeur; qu'il ne mente jamais; que son caractère soit bon, son ame

sensible à l'amitié, son cœur et sa langue toujours d'intelligence; qu'il soit éloigné de toute débauche, de toute injustice, de tout péché; qu'il soit un exemple de bonté, de justice devant le peuple de Dieu. 11. Ne mens jamais : cela est infâme, quand même le mensonge seroit utile. 12. Point de familiarité avec les courtisanes; ne cherche à séduire la femme de personne. 13. Qu'on s'abstienne de tout vol, de toute rapine. 14. Que ta main, ta langue, et ta pensée soient pures de tout péché. 15. Dans les afflictions, offre à Dieu ta patience; dans le bonheur, rends-lui des actions de graces. 16. Jour et nuit pense à faire du bien, la vie est courte. Si, devant servir aujourd'hui ton prochain, tu attends à demain, fais pénitence. » Ces préceptes de morale sont mêlés d'observances, les unes raisonnables, les autres ridicules, et de dogmes plus absurdes encore; nous ne nous sommes arrêtés qu'aux réglemens sur les mœurs, comme plus importans et plus faciles à entendre. Le nom de *Gaure* ou *Guèbre*, que portent les sectateurs de *Zoroastre*, est odieux en Perse : il signifie en arabe, *Infidelle*, et on le donne à ceux de cette secte comme un nom de nation. Ils ont à Ispahan un faubourg appelé *Gaurabard*, ou la *Ville des Gaures*, et ils y sont employés aux plus basses et aux plus viles occupations. Les Gaures sont ignorans, pauvres, simples, patiens, superstitieux, d'une morale rigide, d'un procédé franc et sincère, et très-zélés pour leurs rits. Ils croient la résurrection des morts, le jugement dernier, et n'adorent que Dieu seul. Quoiqu'ils pratiquent leur culte en présence du feu, en se tournant vers le soleil, ils protestent n'adorer ni l'un l'autre. Le feu et le soleil étant les symboles les plus frappans de la divinité, ils lui rendent hommage en se tournant vers eux. Les Persans et les autres Mahométans les persécutent par-tout, et les traitent à peu près comme les Chrétiens traitent les Juifs. Les *Guèbres* ne se marient qu'à des femmes élevées et qui persévèrent dans leur religion. Si dans les neuf premiers mois de mariage elles sont stériles, ils peuvent en prendre une seconde. Ils ont enfin un goût particulier pour les mariages incestueux. On a sous le nom de *Zoroastre* des Oracles magiques, *Louis Tiletanus* les publia à Paris en 1563, avec les Commentaires de *Pléthon Gémistus. François Patrice*, savant vénitien, en donna une édition en latin, 1593, in-8.°, sous le titre de *Magia philosophica*, *hoc est, Zoroaster et ejus CCCXX oracula chaldaïca.* On les trouve aussi dans le *Trinum magicum* de *César Longinus*, Francfort, 1673, in-12, *Thomas Stanley* les publia à la suite de son *Histoire de la Philosophie Orientale* en anglais, *Jean le Clerc* fit reparoître les Oracles en grec, avec une version latine, accompagnée de notes savantes à la fin de ses *Œuvres philosophiques*, 5e édition, Amsterdam 1722, 4 vol. in-12. On attribue encore à *Zoroastre* l'*Izeschne*, ouvrage composé de 72 *Has* ou chapitres. Le nom d'*Izeschne* signifie *prière* sur la grandeur de l'Etre suprême.

ZOROBABEL, de la famile des rois de Juda, fils ou petit-fils de *Salathiel*, joua un rôle à Babylone, où ses frères étoient en cap-

tivité. *Cyrus*, pénétré d'estime pour *Zorobabel*, lui remit les vases sacrés du Temple, qu'il renvoyoit à Jérusalem, et ce vertueux Israélite fut le chef des Juifs qui retournèrent en leur pays. Quand ils furent arrivés, *Zorobabel* commença à jeter les fondemens du Temple, l'an 535 avant J. C. ; mais les Samaritains firent tant par leurs intrigues auprès des ministres de la cour de Perse, qu'ils vinrent à bout d'interrompre l'ouvrage. Le zèle des Juifs s'étant ralenti, ils furent punis de leur indiférence, par plusieurs fléaux dont Dieu les frappa. La seconde année du règne de *Darius*, fils d'*Hystaspes*, il leur envoya les prophètes *Aggée* et *Zacharie*, pour leur reprocher le mépris qu'ils faisoient de son culte, et leur négligence à bâtir son Temple. *Zorobabel* et tout le peuple reprirent, avec une ardeur incroyable, ce travail, interrompu depuis 14 ans. *Zorobabel* présidoit à l'ouvrage, qui fut achevé l'an 515 avant J. C. La dédicace s'en fit solennellement la même année.

I. ZOZIME, (S.) Grec de naissance, monta sur la chaire de St-Pierre, après *Innocent I*, le 18 Mars 417. *Célestius*, disciple de *Pélage*, lui en imposa d'abord ; mais dans la suite, ce pape ayant été détrompé par les évêques d'Afrique, il confirma le jugement rendu par son prédécesseur contre cet hérétique, et contre *Pélage* son maître. Il obtint de l'empereur un Rescrit pour chasser les Pelagiens de Rome : [*Voy.* ce mot.] *Zosime* décida le différent qui étoit entre les Eglises d'Arles et de Vienne, touchant le droit de métropole sur les provinces Viennoise et Narbonnoise, et se déclara en faveur de *Patrocle*, évêque d'Arles. Ce pontife également savant et zélé, mourut le 26 décembre 418. On a de lui *XVI Epitres*, écrites avec chaleur et avec force. Elles se trouvent dans le recueil des *Epistolæ Romanorum Pontificum*, de Dom *Constant*, in-fol.

II. ZOSIME, comte et avocat du Fisc, sous l'empereur *Théodose le Jeune*, vers l'an 410, composa une *Histoire des Empereurs*, en VI livres, depuis *Auguste* jusqu'au Ve siècle, dont il ne nous reste que les V premiers livres et le commencement du VIe. La plus belle édition est celle d'Oxford, 1679, in-8.° *Cellarius* en donna une bonne en 1696, en grec et en latin, et le président *Cousin* en françois. *Zosime* zélé Païen, peint avec des couleurs fort noires l'empereur *Constantin*. Il ne laisse échapper aucune occasion de se déchaîner contre les Chrétiens. Son ouvrage est écrit avec plus d'élégance que de vérité.

III. ZOSIME, supérieur et abbé d'un monastère situé au bord du Jourdain, vers l'an 437, porta l'Eucharistie dans le désert à *Ste. Marie* l'Egyptienne.

ZOUCH, (Richard) de la paroisse d'Anfley, dans le Wilshire, d'une famille ancienne, mort en 1660, devint docteur et professeur en droit, et exerça plusieurs autres emplois importans. On a de lui un grand nombre de savans Ouvrages, dont la plupart sont en latin. On ne les lit presque plus.

ZRINI, *Voyez* SERINI. C'est le même nom, que nos historiens ont adouci.

I. ZUCCHARO, (Thaddée) peintre, né à San-Agnolo-in-vado, dans le duché d'Urbin, en 1529, mort en 1566. Les Ouvrages du célèbre *Raphaël* firent de *Thaddée* un excellent artiste. Le cardinal *Farnese*, qui l'occupa long-temps, lui faisoit une pension considérable. Cet état d'opulence entraina ce peintre dans des parties de débauche, qui jointes à ses pénibles travaux, avancèrent sa mort. Cet artiste étoit maniéré. Il a peint de pratique; mais il entendoit parfaitement à disposer ses sujets; il avoit des idées nobles, et son pinceau étoit assez moëlleux. Il a mis de l'esprit dans ses dessins arrêtés à la plume et lavés au bistre; mais il y a peu de noblesse dans ses airs de tête; trop de ressemblance entre elles, et de singularité dans les extrémités des pieds et des mains de ses figures.

II. ZUCCHARO, (Frédéric) peintre, né dans le duché d'Urbin en 1543, mort à Ancône en 1609, fut élève de *Thaddée Zuccharo*, son frère qui lui procura bientôt les occasions de se distinguer. Il se fixa à Rome, par ordre du pape *Grégoire XIII. Frédéric* eut alors quelques différens avec les officiers de ce pontife. Il emprunta de son art les traits de sa vengeance. Il fit un tableau de la *Calomnie*, où il représenta ses ennemis avec des oreilles d'âne, et alla exposer cette peinture sur le portail de St. Luc, le jour de la fête de ce Saint. Ce trait irrita le pape, qui obligea *Frédéric* de quitter Rome; mais il y retourna quelque temps après. *Frédéric* vint en France, et passa aussi en Hollande, en Angleterre et en Espagne. Les Ouvrages qu'il fit dans la salle du grand-conseil, à Venise, lui méritèrent des éloges du sénat qui, voulant marquer à *Frédéric* son estime, le créa chevalier. Enfin il entreprit d'établir à Rome une académie de peinture, dont il fut élu chef, sous le nom de *Prince*. *Frédéric* a composé des *Livres* sur la peinture. Cet artiste avoit beaucoup de facilité pour inventer; il étoit bon coloriste, et auroit été parfait dessinateur, s'il eût été moins maniéré. Il a coiffé ses têtes d'une manière singulière; ses figures sont roides, elles ont les yeux pochés; ses draperies sont mal jetées.

ZUCCHUS, *Voy.* ACCIUS.

ZUERIUS BOXHORN, *Voy.* BOXHORN.

ZUINGLE, (Ulric) né à Wildhausen, en Suisse, le 1er janvier 1487, apprit les langues à Berne, et continua ses études à Rome, à Vienne et à Bâle. Après avoir fait son cours de théologie, il fut curé à Glaris, en 1506, et ensuite dans un gros bourg, nommé Notre-Dame des Hermites. C'étoit un lieu de dévotion fort fameux, où les pélerins venoient en foule et faisoient beaucoup d'offrandes. *Zuingle* y découvrit d'étranges abus, et vit que le peuple étoit dans des erreurs grossières, sur l'efficacité des pélerinages et sur une foule d'autres pratiques; il se déchaîna contre ces abus. Tandis qu'il s'occupoit de cette réforme, *Léon X* faisoit publier en Allemagne, des indulgences par les Dominicains; et en Suisse par un Cordelier Milanois. *Zuin-*

gle, fâché que ce moine lui eût été préféré, commença à déchirer le voile qui couvroit quelques partiques superstitieuses. Il attaqua ensuite, non-seulement l'autorité du pape, le sacrement de Pénitence, le mérite de la Foi, le péché Originel, l'effet des bonnes œuvres; mais encore l'invocation des Saints, le sacrifice de la Messe, les Lois ecclésiastiques, les vœux, le célibat des Prêtres et l'abstinence des viandes. *Zuingle* s'attira les invectives du clergé de son pays par ces nouveautés; mais il avoit pour lui la magistrature. Il engagea le sénat de Zurich à s'assembler, le 29 janvier 1623, pour conférer touchant la Religion. On alla aux voix; la pluralité fut pour la réformation. On attendoit en foule la sentence du sénat, lorsque le greffier vint annoncer que *Zuingle* avoit gagné sa cause. Tout le peuple fut, dans le moment, de la religion du sénat. Ce changement fut confirmé dans plusieurs autres assemblées. Les magistrats abolirent successivement la Messe et toutes les cérémonies de l'Eglise Romaine. Ils ouvrirent les cloîtres; les moines rompirent leurs vœux; les curés se marièrent, et *Zuingle* lui-même épousa une riche veuve. Voilà le premier effet que produisit, dans le canton de Zurich, la réforme de *Zuingle*. Il étoit fort occupé de la difficulté de concilier le sentiment de *Carlostad* sur l'Eucharistie, avec les paroles de *Jesus-Christ*, qui dit expressément : *Ceci est mon corps*. Il eut un songe, dans lequel il croyoit disputer avec le secrétaire de Zurich, qui le pressoit vivement sur les paroles de l'institution. Il vit paroître tout à-coup un fantôme blanc ou noir, qui lui dit ces mots : *Lâche, que ne répond-tu ce qui est écrit dans l'Exode :* L'Agneau est la Pâque, *pour dire qu'il en est le signe.* Cette réponse du fantôme fut un triomphe, et *Zuingle* n'eut plus de difficulté sur l'Eucharistie. Il enseigna qu'elle n'étoit que la figure du Corps et du Sang de J. C. Il trouva dans l'Ecriture d'autres exemples, où le mot *est* s'employoit pour le mot *signifie* : tout lui parut alors facile dans le sentiment de *Carlostad*. L'explication de *Zuingle*, favorable aux sens et à l'imagination, se répandit en Allemagne, en Pologne, en Suisse, en France, dans les Pays-Bas, et forma la secte des *Sacramentaires*. Plusieurs Cantons restèrent constamment attachés à la Religion Romaine, et la guerre fut sur le point d'éclater plus d'une fois entre les Catholiques et les Protestans. Enfin les Cantons de Zurich, de Schaffouse, de Berne et de Bâle, défendirent de transporter des vivres dans les cinq Cantons Catholique, et on arma de part et d'autre. *Zuingle* fit tous ses efforts pour éteindre le feu qu'il avoit allumé. Il n'étoit pas brave, et il falloit qu'en qualité de premier pasteur de Zurich, il allât à l'armée. Il sentoit qu'il ne pouvoit s'en dispenser, et il ne doutoit pas qu'il n'y pérît. Une comète qui parut alors, le confirma dans la persuasion qu'il seroit tué. Il s'en plaignit d'une manière lamentable, et publia que la comète annonçoit sa mort et de grands malheurs sur Zurich. Malgré les plaintes de *Zuingle*, la guerre fut résolue, et il fut obligé d'accompagner une armée de vingt mille hommes. Les Catholiques se

postèrent à Cappel, derrière un défilé, par où les ennemis ne pouvoient passer que l'un après l'autre. La plus grande partie de l'armée des Zuingliens périt les armes à la main, et l'autre fut mise en fuite. *Zuingle* fut du nombre des morts ; ce fut le 11 octobre 1531, il avoit environ 44 ans. Les Catholiques brûlèrent son corps, tandis que son parti le regarda comme un martyr. Ce réformateur n'étoit ni savant ni grand théologien, ni bon philosophe, ni excellent littérateur ; il avoit l'esprit juste, mais borné : il exposoit avec assez d'ordre ses pensées ; mais il pensoit peu profondément, si l'on en juge par ses Ouvrages, recueillis, à Zurich, 1581, 3 vol. in-folio. *Zuingle* adressa, quelque temps avant sa mort, une Confession de Foi à *François I.* En expliquant l'article de la vie éternelle, il dit à ce prince qu'il doit espérer de voir l'assemblée de tout ce qu'il y a eu d'hommes saints, courageux et vertueux, depuis le commencement du monde : « Là, vous verrez, dit-il, les deux *Adams*, le racheté et le rédempteur ; vous verrez un *Abel*, un *Enoch* ; vous y verrez un *Hercule*, un *Thésée*, un *Socrate*, un *Aristide*, un *Antigonus*, etc. » La Réforme introduite en Suisse par *Zuingle*, fut adoptée dans plusieurs autres pays ; on seconda ses efforts à Berne, à Bâle, à Constance, etc. Genève la reçut en partie, et la différence qu'il y avoit entre les dogmes de *Zuingle* et ceux de *Calvin*, n'altéra jamais la communion de leurs partisans.

ZUINSKI, *Voy.* DEMETRIUS, n° X.

ZUMBO, (Gaston-Jean) sculpteur, né à Syracuse en 1656, mort à Paris en 1701, demeura long-temps à Rome, et passa de là à Florence, où le grand duc de Toscane le reçut avec des marques de distinction. Il s'arrêta aussi à Gênes, et y donna des preuves de son rare mérite. Une *Nativité du Sauveur* et une *Descente de Croix*, qu'il fit dans cette ville, passent pour des chef-d'œuvres de l'art. La France fut le terme de ses voyages ; il travailla à plusieurs pièces d'anatomie. *Philippe*, duc d'Orléans, qui avoit un goût si grand et si éclairé, honora plusieurs fois *Zumbo* de ses visites. On parle d'un sujet exécuté par ce sculpteur, appelé la *Corruzione*, ouvrage admirable pour la vérité, l'intelligence et les connoissances qui s'y font remarquer. Ce sont cinq figures coloriées au naturel. La première représente un *Homme mourant* ; la seconde, un *Corps mort* ; la troisième, un *Corps qui commence à se corrompre* ; la quatrième, un *Corps qui est corrompu* ; la cinquième, un *Cadavre* plein de pourriture et mangé des vers.

ZUMEL, (François) de Palencia en Espagne, mort en 1607, fut professeur de théologie à Salamanque, et général des Religieux de la Merci. Il composa contre *Molina*, qui avoit attaqué sa doctrine, plusieurs *Ecrits Apologétiques*, que *Bannez* s'engagea à défendre devant l'Inquisition.

ZUNCA, *Voyez* ZONCA.

ZURITA, — SURITA.

I. ZUR-LAUBEN, (Béat de) de l'ancienne maison de *la Tour*

Châtillon, en Valais, mort à Zug en 1663, âgé de 66 ans, fut le chef du Canton de Zug et capitaine au régiment des Gardes-Suisses sous *Louis XIII*. Il fut en 1634, l'un des trois ambassadeurs Catholiques envoyés à ce monarque. Le Canton de Lucerne reconnut ses services en accordant, à lui et à sa postérité, le droit perpétuel de bourgeoisie dans sa ville capitale. Les Cantons Catholiques lui avoient donné les titres de *Père de la Patrie*, et de *Colonne de la Religion*. On a de lui le détail de toutes ses *Négociations*, depuis 1629 jusqu'en 1659.

II. ZURLAUBEN, (Béat Jacques de) fils aîné du précédent, chef du Canton de Zug, et capitaine général de la province libre de l'Argow, servit en France avec distinction. Il occupa les principales charges de sa patrie, et contribua beaucoup, par ses expéditions, à soumettre les paysans révoltés du Canton de Lucerne, en 1653. Ce Canton et ses confédérés lui durent en 1656, la victoire de Vilmergen contre les Bernois, sur lesquels il prit lui-même deux drapeaux et trois pièces de canon. Il mourut à Zug en 1690, à 74 ans, avec une réputation bien méritée de valeur et de prudence.

III. ZUR-LAUBEN, (Béat Jacques de) neveu du précédent, fut élevé au grade de lieutenant-général des armées du roi de France. Il s'acquit beaucoup de gloire en Catalogne, en Irlande, en Flandres et en Italie. Il contribua à fixer la victoire de Nerwinde ; fit, avec le comte *de Tessé*, lever au prince *Eugène*, le long blocus de Mantoue ; et fut le seul des officiers généraux, qui repoussa les ennemis, à la fameuse bataille de Hochstet, en 1704. Il reçut sept blessures dont il mourut à Ulm en Souabe, le 21 septembre, à 48 ans. Le roi l'avoit gratifié, en 1687, de la Baronnie de Ville en haute-Alsace, réversible à la couronne après la mort de *Conrad*, baron *de Zur-Lauben*, inspecteur général de l'infanterie dans le département de la Catalogne et du Roussillon.

IV. ZUR-LAUBEN, (Placide de) cousin germain du précédent, fut élu abbé de l'abbaye de Muri, ordre de S. Benoit, en Suisse, l'an 1683. Il mérita par ses travaux et ses acquisitions, le titre de *Second Fondateur* de cette abbaye. Il la rebâtit avec magnificence, en accrut considérablement les revenus, et obtint en 1701, de l'empereur *Léopold*, pour lui et les abbés ses successeurs, le rang et le titre de Prince de l'Empire. Il mourut à Sandegg, l'un de ses châteaux, en Turgovie, l'an 1723, dans sa 78e année. On a de lui : I. *Spiritus duplex Humilitatis et Obedientiæ*. II. *Conciones Panegyrico-Morales*.

V. ZUR-LAUBEN (Beat Fidèle Antoine-Jean Dominique de la Tour-Châtillon de) neveu de Beat Jacques, né à Zug en 1720, a été brigadier des armées du roi, capitaine au régiment des Gardes-Suisses, et de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Il est mort en 1770. Ses Ouvrages sont l'*Histoire Militaire des Suisses*, 8 vol. in-12. ; *Mémoires et Lettres du Duc de Rohan sur la Valte-*

line, 3 vol. in-12 ; *Bibliothèque Militaire*, 3 vol. in-12 ; *Code Militaire des Suisses*, 4 vol in-12 ; *Histoire de Guillaume Tell*, in-12.

ZUSTRUS, (Lambert) peintre Flamand. On ne sait précisément ni le temps de sa naissance, ni celui de sa mort. Il étoit élève de *Christophe Schwarts*, peintre du duc de Bavière, et *le Titien* lui donna des leçons de son art. Ce peintre peignoit avec beaucoup de facilité. Il traitoit assez bien l'Histoire, et excelloit dans le paysage qu'il touchoit d'une grande manière. *L'Enlèvement de Proserpine*, qu'on admire au Palais-royal, est un des fruits de son pinceau.

ZWICKER, (Daniel) Socinien du XVIIe siècle, après s'être attaché fortement aux erreurs des Frères Polonois, se rapprocha insensiblement des Remontrans, qui, en attaquant plusieurs dogmes principaux de la religion, empruntoient le voile de la conciliation et de la paix. Un fonds d'humanité et de douceur, dit-on, jeta *Zwicker* dans le système de la tolérance, tant célébré par les Arméniens. Il crut que la *Raison*, l'*Ecriture-sainte* et la *Tradition* devoient être le point de réunion des Chrétiens de tous les partis. Il proposa son système dans son *Irenicon Irenicorum*, qu'il publia en 1658, in-8.° Cet ouvrage souleva tous les Protestans. L'auteur défendit son sentiment dans un autre in-8°, publié en 1661, sous ce titre : *Irenicomastix victus et constrictus... Comenius, Hoornbeck* et les autres à qui il répondoit dans ce dernier ouvrage, ne se crurent pas vaincus, et répliquèrent. Il crut les réduire au silence par un 3e volume, qu'il publia en 1677, et qu'il intitula : *Irenicomastix victus et constrictus, imò obmutescens*, in-8.° Ses adversaires se turent en effet, ennuyés apparemment du combat. Ces trois Pièces réunies sont regardées comme le corps de doctrine des conciliateurs. Elles sont peu communes, sur-tout la dernière. Elles forment étant rassemblées, 2 vol. in-8.°

I. ZWINGER, (Théodore) savant médecin, naquit à Bichoffszell dans le Turgow, d'une sœur de *Jean Oporin*, fameux imprimeur. Il enseigna dans sa patrie le grec, la morale, la politique et la médecine. Son nom a été longtemps célèbre par une énorme compilation intitulée : *Le Théâtre de la Vie humaine*, Lyon, 1656, 8 vol. in-fol. Elle avoit été commencée par *Conrard Lycosthène*, son beau-père ; et elle fut augmentée par *Jacques* SWINGER son fils. Ce savant mourut en 1588, à 54 ans, et son fils en 1610.

II. ZWINGER, (Théodore) fils de *Jacques*, né en 1597, eut d'abord du goût pour la médecine ; mais après être revenu d'une grande maladie, il se détermina à la théologie. En 1627, il fut fait pasteur de Saint-Théodore. Il eut occasion d'allier ces fonctions avec celles de médecin, durant la peste qui affligea la ville de Bâle en 1629. Ce savant mourut en 1651, après avoir publié plusieurs ouvrages de controverse, qu'on ne lit plus. Son fils *Jean* ZWINGER, professeur en grec et bibliothécaire de Bâle, mort en 1696, marcha sur les traces de son père.

III. ZWINGER, (Théodore) fils de *Jean*, fut professeur d'éloquence, de physique et de médecine à Bâle, où il finit sa carrière en 1724. On a de lui : I. *Theatrum Botanicum*, Basileæ, 1690, in-fol. en allemand. II. *Fasciculus Dissertationum*, 1710, in-4.° III. *Triga Dissertationum*, 1616, in-4.° IV. *Le Théâtre de la Pratique Médicinale*. V. Un *Dictionnaire* latin et allemand. VI. Une *Physique* expérimentale. VII. Un *Abrégé* de la Médecine d'*Etmuller*. VIII. Un *Traité des Maladies des Enfans*. Ces ouvrages sont en latin.

IV. ZWINGER, (Jean-Rodolphe) frère du précédent, né à Bâle en 1660, mort en 1708, professa long-temps la théologie. Il étoit fort versé dans l'histoire, et assez habile théologien, mais très-prévenu en faveur des opinions de sa secte. Outre quelques *Thèses* et quelques *Sermons*, on a de lui un Traité allemand, intitulé : *L'Espoir d'Israël*.

ZUYLICHEM, (Constantin *Huyghens*, seigneur de) mort en 1687. *Voy.* HUYGHENS, n° 1.

ZUYREN (Jean de) imprimeur à Harlem en 1661, mérita par ses lumières et sa probité d'être nommé échevin et consul de sa patrie. On lui doit une *Dissertation* sur l'origine de l'imprimerie.

ZYLIUS, (Otho) jésuite, né à Utrecht en 1568, mort à Malines le 15 août 1656. On lui attribue des conversions éclatantes, entr'autres celle d'un prince de la maison des Deux-Ponts, qu'il ramena à l'Eglise catholique. Ce Père étoit bon poëte, et très-versé dans les langues grecque et latine. On a de lui : I. Des *Vies* de plusieurs Saints, qu'il a traduites de divers manuscrits grecs, et qui ont été insérées dans les *Acta Sanctorum*. II. *Hist. Miraculorum B. M. Sylvæducensis*, Anvers, 1632, in-4.° III. *Cameracum obsidione liberatum*, poëme imprimé à Anvers, 1650, in 4.°, et à la suite des Poésies du P. *Hoschius*, de l'édition de 1656.

I. ZYPŒUS, *ou* VANDEN-ZYPE, (François) naquit à Malines en 1580. Ses succès dans l'étude du Droit, le firent appeler par *Jean le Mire*, évêque d'Anvers, qui le fit son secrétaire particulier, ensuite chanoine, official, et archidiacre de sa cathédrale. C'étoit un homme d'esprit, de mœurs douces, et très-profond dans la connoissance du Droit civil et canonique. Il a composé sur ces matières plusieurs Ouvrages latins estimés, que l'on a recueillis en 2 volumes in-fol. à Anvers, chez *Jérôme* et *Jean-Baptiste Verdussen*, en 1645. *Zypœus* mourut en 1650, à 70 ans.

II. ZYPŒUS, (Henri) frère du précédent, né à Malines en 1577, embrassa la Règle de Saint-Benoît dans le monastère de Saint-Jean, à Ypres. En 1616, il fut fait abbé de Saint-André, près de Bruges, avec le droit de porter la mitre, qu'il obtint le premier en 1623. *Zypœus* rétablit la discipline dans son monastère, et répara les désordres que les hérétiques y avoient causés. Sa mort, arrivée en 1659, dans la 83e année de son âge, fut digne d'un Chrétien et d'un Re-

ligieux. Son principal Ouvrage est intitulé : *Sanctus Gregorius Magnus, Ecclesiæ Doctor, primus ejus nominis Pontifex Romanus, ex nobilissima et antiquissima in Ecclesia Dei familia Benedicta oriundus*, à Ypres, 1611, in-8.° Ce livre, en faveur du monachisme de *S. Grégoire*, est contre *Baronius*. Il y a de l'érudition ; mais ses preuves ne sont pas toujours concluantes. L'auteur s'échauffe autant sur cette question inutile, qu'un gentilhomme campagnard sur les illustrations de sa race. Il importe assez peu que *S. Grégoire* ait été Bénédictin, ou non, pourvu qu'il ait servi l'Eglise avec zèle, et soulagé l'indigence avec ardeur. Les hommes sont recommandables aux yeux du Sage, non par l'habit qu'ils portent, mais par les vertus qu'ils pratiquent.

NOTICE

NOTICE sur ceux qui sont morts pendant l'impression du Dictionnaire.

BENEZECH, (N.) né à Montpellier de parens aisés, reçut une bonne éducation, et sut en profiter. Il étoit à Versailles au commencement de la révolution, à laquelle il prit part avec la modération d'un homme froid, mais fin, qui veut mettre à profit les circonstances et non les accélérer par des manœuvres précipitées ou mal-honnêtes. D'abord administrateur du département de Seine et Oise en 1791; ensuite commissaire général des armes et poudres, il fut nommé ministre de l'intérieur le 11 novembre 1795. Paris étoit sans pain; il fit renaître la confiance, et la disette cessa. Les injures de quelques journaux l'avoient déterminé à donner sa démission qu'on ne voulut point accepter. Immédiatement après, il publia une proclamation très-bien écrite, dans laquelle il engagea les administrations centrales à réprimer les déprédations qui se commettoient dans les campagnes, et il se rendit à Bruxelles pour rétablir le commerce et la marine dans la Belgique. A son retour en 1797, il quitta le ministère; mais *Bonaparte* employa ses talens, après le 18 brumaire an 8, et l'envoya en qualité de préfet colonial, à St-Domingue. Il avoit fait déjà beaucoup de bien, lorsqu'une maladie causée par ses travaux et le climat, l'enleva en l'an 10. Quoiqu'il eût occupé des places lucratives, il ne laissa qu'une fortune médiocre. Pendant son ministère, il renvoya plusieurs fois au trésor public les sommes que lui présentoient les spéculateurs en affaires et en finances. Un arrêté du gouvernement du 14 fructidor an 11, a accordé une pension de 900 fr. à chacune des deux filles de ce ministre.

BICHAT, (Marie-François-Xavier) professeur et médecin de l'hôtel-Dieu de Paris, commença ses études dans l'hôpital de Lyon; et y suivit les leçons de M. *Petit*, chirurgien aussi distingué par ses talens que par l'aménité de son caractère. Après le siége de cette ville, *Bichat* craignant d'être en[veloppé] dans la proscription d[es v]aincus, se réfugia à Paris, et eut le bonheur d'y trouver un homme digne de l'apprécier, dans le célèbre *Desault* dont il devint bientôt le collaborateur et l'ami. Celui-ci, renommé dans l'art de l'enseignement, faisoit ses leçons d'abondance et sans en écrire aucune; il pria *Bichat* de le suivre dans tous ses cours, auprès du lit de ses malades, et de rédiger ses observations. Ce travail ne fut pas le seul dont *Bichat* s'occupa : il a publié successivement, I. Six *Mémoires* sur des objets intéressans dans le *Recueil* de la Société médicale. II. Un *Traité des membranes* qui, dès qu'il parut, mérita par sa précision et sa clarté d'être regardé comme un ouvrage classique. III. Des *Recherches physiolo-*

giques sur la vie et la mort, 1799, in-8.° L'auteur y réduisit en doctrine les principes qu'il développoit dans son cours de physiologie, toujours suivi par un grand nombre d'auditeurs. IV. L'*Eloge* de *Desault*, inséré dans le IVe volume du Journal de chirurgie. C'est un juste hommage rendu par l'amitié au savoir. *Bichat* suivit de près dans le tombeau celui qu'il venoit de célébrer. Il est mort le 3 thermidor an 10, à l'âge de 31 ans. Son convoi fut suivi par tous les professeurs et les élèves de l'école de Médecine, au nombre de plus de cinq cents. Aussitôt *Bonaparte* écrivit au ministre de l'intérieur cette lettre si honorable pour ceux qui en furent l'objet : « Je vous prie de faire placer à l'hôtel-Dieu un marbre dédié à la mémoire des Cit. *Desault* et *Bichat*, qui atteste la reconnoissance de leurs contemporains pour les services qu'ils ont rendus, l'un à la chirurgie Françoise dont il est le restaurateur ; l'autre à la médecine qu'il a enrichie de plusieurs ouvrages utiles. *Bichat* eût agrandi le domaine de cette science. » En effet, comme l'a dit M. *Corvisar*, nul plus que ce dernier n'avoit donné de si grandes espérances et des gages moins équivoques de ce qu'il pouvoit et devoit faire.

BOUCHAUD, (Matthieu-Antoine) né à Paris le 16 avril 1719, se fit recevoir avocat au parlement. Il suivit pendant quelques années son état avec distinction et quitta la plaidoirie pour professer le droit de la nature et des gens au collége de France, et suivre avec plus de loisir ses travaux sur l'histoire de la jurisprudence des peuples anciens. Après avoir débuté dans la littérature par quelques articles insérés dans les tomes III et IV de l'*Encyclopédie*, et par la traduction de quelques pièces dramatiques d'*Apostolo-Zeno*, il publia en 1763 un *Essai* sur l'ancienne poésie rythmique, et en 1770 de savantes *Recherches* sur l'impôt du vingtième et celui sur les marchandises chez les Romains. Ces écrits firent recevoir l'auteur à l'académie des Inscriptions, d'où il passa ensuite à l'Institut national. Il est mort au commencement de l'an 12, justement regretté de ceux qui suivoient ses leçons et de ses collégues. Outre les écrits que nous venons de citer ; on lui doit encore, I. La Traduction du roman anglois de *Julie Mandeville*, 1764, in-12, et deux *Essais historiques* sur les Lois. II. *Théorie* des traités de commerce entre les nations, 1777, in-12. III. *Commentaire* sur la loi des douze Tables, 1785, in-4.° Il est précis, savant, enrichi de notes curieuses. IV. *Antiquités poétiques*, in-8.° V. L'auteur a laissé un manuscrit prêt à être publié, et intitulé : *Antiquités* de la Législation Romaine.

BOUILLÉ, (N. de) né en Auvergne d'une famille distinguée par ses services militaires, entra d'abord dans les dragons, devint ensuite colonel du régiment de Vexin et gouverneur des Isles Françoises sous le vent en Amérique. Dans la guerre faite par la France à l'Angleterre pour assurer l'indépendance des États-Unis, il montra autant de courage que d'intelligence. Dès 1778, il s'empara de la Dominique par

un coup de main audacieux; cette isle, située à égale distance de la Martinique et de la Guadeloupe, les menace également en temps de guerre; il devenoit donc très-important pour la France d'en faire la conquête. Aussi, dès que *Bouillé* fut informé que les hostilités avoient commencé en Europe, il prit sur-le-champ la résolution de s'en emparer. Sans se laisser effrayer par la supériorité des forces navales Angloises dans ces parages, il rassemble 1800 hommes avec autant de promptitude que de secret, s'embarque avec eux, met pied à terre auprès des deux principaux forts de la Dominique dont il se rend maître l'épée à la main, sans perdre un seul homme; et par le succès de cette attaque imprévue, force le gouverneur Anglois à capituler et à évacuer l'isle. En 1781, le général François instruit de la sécurité de l'ennemi à Saint-Eustache et de la négligence de la garnison, s'embarque encore avec 1200 hommes, aborde de nuit dans l'isle avec quatre cents, ayant été séparé du reste de ses troupes par un coup de vent. Dans cette position, privé de tout moyen de retraite, il ne songea point à se retrancher en cas d'attaque; mais devenant agresseur, il fait une marche rapide de deux lieues, entre dans les casernes, surprend les soldats, fait prisonnier le gouverneur *Cockburn*, et s'empare de l'isle que les Anglois avoient mise dans le meilleur état de défense. Après avoir déployé dans cette attaque beaucoup de présence d'esprit, il eut la générosité de faire rendre aux Hollandois un million qu'ils y avoient mis en dépôt, et 274 mille livres que *Cockburn* réclama comme sa seule propriété. Cette conquête fut suivie de celle des isles de Saba, de Saint-Martin et de Saint-Christophe. En récompense de ces exploits, *Bouillé* fut nommé lieutenant général des armées Françoises, et il commandoit en Lorraine en cette qualité au commencement de la révolution. La garnison de Metz entra en insurrection, il la calma et sauva la vie à M. *de Pont* intendant de la province. En 1790, celle de Nancy se souleva contre ses chefs, *Bouillé* s'avança contre elle et la fit rentrer dans son devoir. Choisi bientôt après par *Louis XVI*, pour favoriser son évasion de Paris, il fut trompé par de faux avis et ne parut point; son fils qui commandoit un corps de troupes destiné à protéger la marche du monarque fugitif, s'égara dans les bois. *Bouillé* courut de grands dangers pour sortir de France. Décrété d'arrestation par l'Assemblée, il se réfugia en Angleterre où il est mort depuis peu de temps. Il est auteur de *Mémoires* sur la Révolution Françoise, publiés en 1797, deux vol. in-8°; ils sont écrits avec chaleur et se font lire avec intérêt. L'auteur y paroît même plus modéré et plus impartial qu'on ne s'y attend d'après sa conduite, son opinion connue et le malheur de son exil.

BRONGNIART, (Auguste-Louis) vint jeune à Paris où son application à l'étude de la chimie et ses connoissances dans cette science, le firent choisir pour la professer; il s'en acquitta avec autant de clarté que d'intérêt. Il est mort à Paris le 4 ventôse

de l'an 12. après avoir publié plusieurs *Mémoires* dans les Journaux et un *Tableau analytique* des combinaisons et des décompositions de différentes substances par les procédés de la chimie, 1778, in-8.°

BRUNCK, (Richard-Philippe-Fréderic) né en 1719, mort en prairial de l'an 11, fut nommé commissaire ordonnateur des guerres et résida à Strasbourg. Sa profonde connoissance de la langue grecque, les superbes éditions qu'il publia à ses frais, les ouvrages savans dont il fut auteur, le firent recevoir associé de l'académie des Inscriptions, et ensuite de l'Institut national. On lui doit les éditions d'*Anacréon*, d'*Eschyle*, d'*Apollonius* de Rhodes, d'*Aristophane*, de *Sophocle*, de *Virgile* : toutes sont corrigées d'après la vérification des plus anciens manuscrits et les notes des plus célèbres érudits. *Brunck* a publié encore : I. *Analecta veterum Poëtarum Græcorum*, 4 vol. in-8.° Ce recueil a obtenu plusieurs éditions dont la dernière est de 1785. II. *Gnomici Poetæ Græci*, 1784, in-8.° L'auteur réunissoit à l'érudition les vertus sociales, la franchise, la bienfaisance et la probité.

CALONNE, (Charles-Alexandre de) fit ses études dans l'Université de Paris et fut destiné par sa famille à la magistrature. Après avoir suivi pendant quelque temps le barreau comme avocat, il devint successivement procureur général du parlement de Douay, maître des requêtes, intendant de Metz et contrôleur général des finances. Il succéda à M. *Necker* dans cette dernière place, et commença sa carrière administrative par des règlemens qui, sans grêver le trésor public, annoncèrent de la bienfaisance. Une première déclaration réduisit d'un dixième les droits imposés sur le sucre, le café et la cire; une autre accéléra le payement des rentes. Le ministre fit alors tous ses efforts pour engager les Hollandois à retirer leurs fonds de la banque d'Angleterre et à les verser dans les emprunts ouverts en France; mais il ne put les y décider. Les dépenses extraordinaires de la cour, les revenus consommés par anticipation, l'abus des pensions exhorbitantes, une guerre coûteuse pour soutenir les Américains, des emprunts trop onéreux, avoient avant son entrée au ministère produit de la gêne dans les payemens du trésor public, et commencé le déficit de la recette de l'État; *Calonne* l'accrut par sa prodigalité personnelle, son envie d'obliger, sa facilité à se prêter à des dépenses que devoit réprouver l'économie la plus sévère. Le contrôleur général provoqua la première assemblée des Notables qui ne servit qu'à découvrir le mal sans y apporter de remède, à inspirer les craintes d'une banqueroute plus qu'à les calmer, et à faire naître le discrédit et l'inquiétude générale. *Louis XVI* dès-lors retira sa confiance au ministre et l'exila en Lorraine : ce dernier se retira en Angleterre en 1790. Là il s'occupa plus que jamais d'écrits politiques sur le gouvernement François, les finances de l'Angleterre et celles de sa patrie. De retour à Paris après les orages révolutionnaires, il y est mort le 8

brumaire an 11 à l'âge de 67 ans. Ses écrits ont pour titre, I. *Essai sur l'Agriculture*, 1768, in-12. II. *Observations* sur plusieurs matières du droit civil et coutumier, 1784, in-4.° III. *Correspondance* de M. *Necker* avec M. *de Calonne; Réponse* de ce dernier, 1787 et 1788, deux vol. in-8.° IV. De l'*État* de la France présent et à venir, 1790, in-8°; c'est l'un des meilleurs ouvrages de l'auteur : il s'y montre publiciste éclairé et il prédit nos désastres. V. De l'*État* de la France, tel qu'il peut et qu'il doit être, 1790, in-8.° VI. *Observations* sur les finances, in-4.° VII. *Tableau* de l'Europe au mois de novembre 1795, in-8.° VIII. Des *Finances publiques* de la France, 1797, in-8.° IX. *Lettre* à l'auteur des *Considérations* sur l'état des affaires publiques, 1798, in-8.° En général, quelle que soit la sécheresse des objets traités par l'auteur, il les embellit par les charmes d'un style élégant et facile, et attache à leur développement par la clarté de la discussion, la modération dans les reproches qu'il croit devoir faire, et la bonne foi qui semble le guider dans toutes les vues qu'il présente. Lors même que le lecteur et l'homme d'état ne les adoptent pas, ils ne peuvent s'empêcher de reconnoître dans *Calonne* l'un des meilleurs écrivains en finance et en économie politique du siècle qui vient de finir.

CAMBACÉRÈS, (N.) archidiacre et chanoine du chapitre de Montpellier, naquit dans cette ville en 1722. Des talens distingués pour la chaire le firent nommer prédicateur du roi, et dans ses dernières années archevêque de Rouen. Il est mort le 6 novembre 1802, après avoir publié : I. *Panégyrique de Saint Louis*, 1768, in-4.° II. Des *Sermons*, 1781, 3 vol. in-12. On y trouve les vérités de la Religion et les maximes de l'Évangile développées avec autant de clarté que d'éloquence. L'autorité des Livres saints s'y réunit aux lumières de la raison; et l'orateur est supérieur à beaucoup d'autres lorsqu'il cite les Chrétiens à ce tribunal de sentiment et de conviction que nous portons tous au dedans de nous. Les vertus de *Cambacérès* égaloient ses talens; il étoit oncle du second consul de la République.

CARACCIOLI, (Louis-Antoine) né à Paris, embrassa la profession militaire et devint colonel au service de Pologne. Après l'avoir quitté, il voyagea en Italie et revint ensuite dans sa patrie, où il ne s'occupa plus que de littérature; il y est mort à 80 ans le 9 prairial an 11. Ses écrits sont très-nombreux, et ont la plupart la morale ou l'histoire pour objet. Les premiers sont intitulés : *Caractères de l'Amitié*, in-12; *Conversation avec soi-même*, in-12; *Jouissance de soi-même*, in-12; le *Véritable Mentor*, in-12; de la *Grandeur d'Ame*, in-12; *Tableau* de la Mort; de la *Gaieté*; *Langage* de la Raison; *Langage* de la Religion; *Religion* de l'honnête homme; l'*Année Sainte*; *Diogène à Paris*; de la *Vraie manière d'élever les princes*, 1788, 2 vol. in-12. Les seconds sont : les *Vies* du cardinal *de Berulle*, du Père *de Condrea* de l'Oratoire,

de *Benoît XIV*, de *Clément XIV*, de Mad. *de Maintenon*, d'*Young*, de *Suger*, d'*Erasme*, de l'Empereur *Joseph II*. Chacune de ces Vies forme un volume in-12. *Caraccioli* a publié encore les écrits suivans : I. *Inoculation* du bon Sens. II. *Gazette* de l'*Olympe*. III. L'*Empire* de *Zaziris*. IV. *Lettres recréatives et morales*, 1767, 4 vol. in-12 ; on les lit avec plaisir et elles ne manquent ni de goût, ni d'intérêt. V. *Dictionnaire* pittoresque et sententieux, 1768, trois vol. in-12. VI. L'*Agriculture simplifiée* selon les règles des Anciens, 1769, in-12. VII. *Voyage* de la Raison en Europe, 1770, in-12. VIII. *Paris* modèle des Nations, 1776, in-12. IX. Les *Nuits Clémentines*, 1778, in-12 ; c'est la traduction d'un poëme italien sur la mort de *Clément XIV*. X. *Entretiens* du Palais-Royal, 1788, 4 vol. in-12. XI. *Lettres* du Palais-Royal, in-12. XII. *Confessions* des années 1786 et 1787, in-12. XIII. *Almanach* de la Samaritaine. XIV. Les *Adieux* du quai de Gèvres. XV. La petite *Lutèce* devenue grande fille, deux vol. in-12. XVI. La *Négresse couronnée*, in-12. XVII. *Victorine*, in-12. XVIII. *Lettres* d'un Indien, deux vol. in-12 ; ces trois derniers écrits sont des romans. XIX. L'ouvrage le plus remarquable de *Caraccioli* a pour titre : *Lettres Intéressantes du pape Clément XIV*, (*Ganganelli*) traduites de l'italien et du latin, 4 vol. in-12. Elles sont pleines de finesse, d'agrément, d'une douce philosophie qui n'exclud point les préceptes de la morale et de la religion. Les meilleures sont écrites à un jeune homme pour le ramener de ses égaremens, à un nouvel évêque sur les devoirs de l'épiscopat, à un orateur sur l'Oraison funèbre de *Benoît XIV* et le Panégyrique de *St. Paul*. Ces Lettres parurent si supérieures aux autres écrits de *Caraccioli*, que l'on a soupçonné long-temps qu'elles étoient véritablement de *Ganganelli* ; mais plusieurs objections s'opposent à cette opinion : 1.° Ce dernier y dit qu'en entrant au conclave, il a pris un conclaviste François ; ce qui est faux ; 2.° Dans une lettre datée de 1752, il invite un voyageur à visiter les ruines d'Herculanum qui n'ont commencé à être découvertes qu'en 1758 ; 3.° Dans une autre, datée de 1756, il cite avec éloge les poésies de *Gessner*, et celui-ci n'avoit encore rien publié à cette époque ; 4.° En comparant le style des Brefs du pape avec celui des Lettres, le premier est très-inférieur à l'autre ; 5.° Enfin, on a vainement prié *Caraccioli* de déposer dans un lieu public les originaux de ces lettres, il n'a jamais pu se rendre à cette invitation publique. Il est étonnant cependant que cet auteur ait constamment voulu se départir en faveur d'un autre de son plus beau titre à la réputation littéraire.

CLAIRON, (Claire-Josèphe-Hippolyte Leyris de la Tude, connue sous le nom de) naquit à Paris en 1724, de parens pauvres. En voyant de sa croisée Mlle *Dangeville* de la comédie Françoise répéter ses rôles dans son appartement, elle prit du goût pour le théâtre et débuta aux Italiens le 8 janvier 1736, par le rôle de soubrette dans l'*Isle des Esclaves*. Ce ne fut qu'en 1743 qu'elle parut au théâtre

François, où elle joua *Phèdre* avec tant de noblesse et de succès que depuis ce temps, nulle autre actrice ne l'égala dans les rôles de *Reine*. La majesté de sa figure, la beauté de son organe et la perfection de son jeu captivèrent l'admiration. Ses relations avec *Voltaire* contribuèrent aussi à accroître sa célébrité. C'est à elle que l'on doit l'observance exacte du costume, suivant les personnages et les siècles, et d'avoir débarrassé la scène d'une foule de spectateurs incommodes qui la remplissoient. Elle fit réussir la tragédie des *Troyennes* de *Châteaubrun*, par la manière supérieure dont elle débitoit les prophéties de *Cassandre* dans le rôle de ce nom. Depuis, on a vainement tenté de remettre cette pièce au théâtre, elle n'a eu aucun succès, parce qu'on n'a pu lui rendre l'actrice qui lui donnoit tant d'intérêt. Ce fut en 1765 et dans le cours des premières représentations du *Siége de Calais* qu'elle quitta le théâtre, n'ayant pas voulu jouer avec le comédien *Dubois*, malgré la demande réitérée du parterre et l'indignation qu'il témoigna de son refus. Mlle *Clairon* prévoyant une punition, alla chercher un asile chez Mad. *de Sauvigni*, intendante de Paris, qui avoit beaucoup d'amitié pour elle, et chez laquelle en effet elle fut arrêtée et conduite au Fort-l'Évêque. « La captivité de Mlle *Clairon*, suivant M. *Guérin*, dura quelques mois, pendant lesquels on s'étoit occupé des moyens de la mettre en liberté : on y étoit parvenu, mais à la condition qu'elle demanderoit pardon au public. Son orgueil qui ne supportoit pas une telle humiliation, ne lui laissa d'autre moyen pour sortir de prison, que la demande de son congé *Apostolique* qui, ne pouvant lui être refusé sous aucun prétexte, suivant les lois, lui fut accordé sans délai. Les comédiens qui dans les cas ordinaires ne pouvoient obtenir leur retraite que trois ans après l'avoir demandée, afin que durant ce temps on pût former des sujets capables de les remplacer, n'éprouvoient jamais de retard dès que le congé avoit pour cause l'affaire du salut. Mais après une retraite ainsi motivée, il n'étoit plus permis à l'acteur de reparoître sur aucun théâtre. » Aussi Mlle *Clairon*, malgré le desir du public, ne s'y montra-t-elle jamais ; elle est morte le 11 pluviose de l'an 11 (31 janvier 1803) d'une chûte qu'elle fit de son lit, après avoir publié des *Mémoires* sur sa vie très-bien écrits, où l'on trouve des anecdotes piquantes, jointes aux préceptes les plus utiles et les mieux raisonnés sur son art. Ce qui surprend, c'est que l'auteur malgré son esprit paroît y croire aux apparitions et aux revenans.

DUMESNIL, (Marie-Françoise) actrice célèbre dans la tragédie, fut la rivale de Mlle *Clairon*, et parut avec éclat sur le théâtre de Paris dans les rôles d'énergie et de fureur. Elle excelloit sur-tout dans ceux de *Cléopâtre* et de *Phèdre*. En admirant son jeu, elle fit oublier et les ravages de la vieillesse et des traits peu agréables. Elle quitta le théâtre dans un âge très-avancé, et survécut à son talent. Le dernier rôle où elle en ait fait briller encore des étincelles

a été celui de *Marguerite* dans la tragédie de *Warwick*, en 1763. Depuis ce temps, on lui a souvent appliqué ce vers :

Sémiramis n'est plus que l'ombre d'elle-même.

Cette actrice, a-t-on dit, fit voir ce que peut le pathétique et combien il peut excuser de défauts ou suppléer de qualités. Elle n'avoit jamais eu ni voix, ni figure; mais dans les mouvemens de l'ame elle avoit une vérité qui enlevoit tous les suffrages. Elle est morte à Paris au mois de février 1803. On lui a attribué des *Mémoires* en réponse à ceux d'*Hippolyte Clairon*, 1799, in-8°; ils sont inférieurs à ceux-ci : cependant leur lecture intéresse soit par les principes de l'art dramatique qu'ils développent, soit par les anecdotes qu'ils renferment.

FRÉRON, (Stanislas) fils d'*Elie - Catherine Fréron*, eut pour parrein *Stanislas* roi de Pologne, et fut élevé à Paris au collége de Louis-le-Grand, où se trouvoit aussi *Robespierre* dont il devint successivement le collégue, l'admirateur et l'ennemi. Après la mort de son père, il continua avec son oncle l'abbé *Royou* le Journal de *l'Année littéraire*, et en 1789 il rédigea celui intitulé l'*Orateur du Peuple*. Par ses principes anti-monarchiques et ses desirs exagérés d'une liberté indéfinie, il obtint le dangereux honneur de siéger à la Convention. Envoyé en mission dans les départemens du midi et près des armées, il s'y montra cruel et sanguinaire; Toulon et Marseille garderont long-temps le souvenir des victimes dont il favorisa le meurtre, et les traces des démolitions qu'il y ordonna. De retour à la Convention, *Fréron* devint suspect à *Robespierre*, et se déclara dès-lors contre lui avec une énergie remarquable et qui contribua beaucoup à la chûte de ce dernier. Après la session, le Directoire l'envoya en qualité de sous-préfet à Saint-Domingue, où il est mort après une maladie de six jours, dans le cours de l'an 11. *Fréron* écrivoit avec pureté et force. Outre les Journaux dont il fut le rédacteur, on a de lui plusieurs pièces fugitives insérées dans l'*Almanach des Muses*, et un *Mémoire historique* sur la réaction, et les massacres du midi, 1796, in-8.°

GUÉNÉE, (Antoine) né dans les environs de Sens, embrassa l'état ecclésiastique, et vint professer à Paris avec distinction la rhétorique au collége du Plessis. Ses profondes connoissances en histoire et dans les langues anciennes firent bientôt remarquer les écrits qu'il publia. Il est mort dans ces derniers temps, regretté des pauvres qu'il soulageoit et des hommes de lettres dont il fut le guide et l'ami. Ses principaux ouvrages sont : I. La *Religion Chrétienne démontrée par la conversion et l'apostolat de St. Paul*, 1754, in-12. C'est une traduction de l'ouvrage anglois de *Littleton*, suivie de deux *Dissertations* sur l'excellence de l'Écriture Sainte, traduites de *Jer-Séed*. II. *Lettres* de quelques Juifs Portugais à M. *de Voltaire*, 1776, 3 vol. in-12. Cet écrit a eu trois éditions antérieures ; *Guénée* y venge les Juifs des reproches que

lui fait trop souvent à tort l'auteur de la *Henriade*. « Nul peuple, dit *Palissot*, n'est méprisable aux yeux de la vraie philosophie, et la nation Juive porte plus qu'aucune autre un caractère qui la rend digne d'être observée ; c'est l'avantage d'être incontestablement la mère de deux religions qui couvrent la face du globe : la Chrétienne et la Musulmane. Dans l'état même d'abaissement où ce peuple est descendu, il a encore des droits, non-seulement aux égards de la philosophie, mais à la reconnoissance des nations par la découverte des lettres de change : jamais l'industrie ne tira de l'oppression une ressource plus heureuse ; car on sait que les lettres de change sont au commerce ce que la boussole est à la navigation. » De la solidité dans le raisonnement, un rapprochement heureux dans les preuves, de la sagesse dans la discussion, de l'élégance dans le style, et sur-tout un ton de modestie et d'honnêteté qui feroit pardonner à l'erreur et qui sied si bien lorsqu'on a raison, distinguent la production de l'abbé *Guénée* : celle-ci a fait également honneur à ses lumières, à son talent et à son caractère.

LASALLE, (Philippe de) né à Seyssel, vint très-jeune à Lyon, où il suivit l'école de *Sarrabat*. Envoyé à Paris pour s'y perfectionner dans l'étude du dessin, il acquit l'amitié de *Boucher* qui le plaça dans le nombre de ses élèves de prédilection. Le jeune *Lasalle* de retour à Lyon, appliqua son génie aux manufactures de soie et à l'art qui en nuance les couleurs ; il devint bientôt l'associé et le gendre du négociant chez lequel il s'étoit placé. « Là, dit un Rapport fait au Conseil de commerce de Lyon, il sut le premier répandre avec une noble profusion et un choix plein de goût l'émail de nos fleurs sur nos étoffes ; les plantes sembloient y conserver le mouvement de la végétation, par l'élégance du jet et par la pureté des formes ; les oiseaux, les insectes animoient ses compositions ; de frais paysages signaloient sous sa main la puissance de l'art ; et l'on vit les tissus embellis par ses dessins, recherchés par les souverains de l'Europe pour l'ornement de leurs palais. » Un métier ingénieux qui facilite la main d'œuvre et offre les moyens d'exécuter toutes les conceptions du dessinateur et d'autres inventions utiles en mécanique, lui obtinrent en 1773, le prix des artistes ; c'étoit alors le cordon de *Saint-Michel*. La révolution vint altérer le bonheur et la fortune de *Lasalle* ; il se retira dans une maison de campagne près de Lyon, d'où il ne sortit, dans les derniers jours de sa vieillesse, que pour venir donner à cette ville qu'il avoit adoptée pour patrie les matrices de ses machines, les modèles d'un métier propre à mieux fabriquer la soie, ceux d'un tour et d'un moulin pour l'ouvrer, d'un hamac ingénieux qu'il fit exécuter et qui offre le moyen de présenter tous les mouvemens et toutes les situations que le chirurgien peut desirer pour le pansement des estropiés.

MALKIN, (Thomas-Guillaume) né en Angleterre, fut un enfant précoce. A l'âge de six ans et demi, il possédoit sa langue et l'écrivoit ; il expliquoit

tous les ouvrages de *Cicéron*, et savoit assez parfaitement la géographie pour faire de mémoire et à la main, des cartes remarquables par leur netteté et leur précision. Il dessinoit avec goût, et a écrit un petit Roman politique ayant pour objet la description d'une contrée imaginaire, à laquelle il a donné un gouvernement et des lois. *Malkin* est mort dans le cours de l'an 11, à Hackney, âgé de 7 ans. Sa tête a été ouverte après sa mort, et on a trouvé sa cervelle plus volumineuse que celle des autres enfans.

MOREAU, (Jacob-Nicolas) né à Saint-Florentin le 20 décembre 1717, fut reçu avocat et ensuite conseiller à la cour des aides de Provence. Il quitta jeune les fonctions de la magistrature pour suivre avec plus de liberté son goût pour les lettres. Venu à Paris, il s'y fit bientôt connoître par ses écrits, fut nommé historiographe de France, et chargé de rassembler près du contrôle général les chartres, les monumens historiques, les édits et déclarations qui avoient formé successivement la législation françoise, depuis *Charlemagne* jusqu'à nos jours. Cette collection immense et bien faite fut confiée à sa garde, sous le titre de *Dépôt des Chartres et de Législation*. Il est mort, non pas décapité pendant la révolution comme l'a annoncé un biographe, mais naturellement à Chambonci près de Saint-Germain-en-Laye, le 10 messidor de l'an 11. Ses écrits ont été nombreux. Les plus remarquables sont : I. L'*Observateur Hollandois*. C'est une espèce de journal politique contre l'Angleterre, divisé en quarante-cinq lettres écrites avec sagesse et beaucoup de connoissances dans la politique de l'Europe. II. *Mémoire* pour servir à l'histoire des *Cacouacs*, 1757, in-12. Cet écrit piquant et rempli d'une ironie fine et agréable, attira à son auteur quelques ennemis parmi les philosophes anti-religieux. III. *Mémoires* pour servir à l'histoire de notre temps, 1757, 2 vol. in-12. IV. *Examen* des effets que doit produire dans le commerce l'usage et la fabrication des toiles peintes, 1759, in-8.° V. Le *Moniteur François*, 1760, in-12. VI. Les *Devoirs d'un Prince* réduits à un seul principe, 1775, in-8.° Cet ouvrage a été réimprimé en 1782, et méritoit de l'être. Il fit honneur à l'éloquence et au courage de l'auteur. « On vit, dit un écrivain, un simple particulier opposer noblement la liberté de ses leçons aux flatteries des courtisans, et la sévérité de ses principes à ce torrent de corruption qui commençoit dès-lors à déborder de toutes parts, et devoit bientôt engloutir à la fois et les flatteurs et les flattés. » VII. *Exposé* historique des administrations provinciales, 1789, in-8.° VIII. *Exposition* de la monarchie françoise, 1789, 2 volum. in-8.° IX. *Principes de Morale politique et du Droit public* ou *Discours* sur l'histoire de France, 21 vol. in-8.° Ils ont été publiés de 1777 à 1789, et présentent des tableaux de notre histoire depuis *Clovis* jusqu'à *Louis IX*. « L'auteur, ajoute l'écrivain déjà cité, comparant les siècles les uns aux autres,

démontre par les faits que la morale doit être la loi fondamentale des états ; qu'avec elle ils s'élèvent et prospèrent, comme sans elle ils périssent et s'affaissent sans retour ; que l'iniquité est le fléau de celui qui la commet, ainsi que la ruine de celui qui la sert ; politique sublime qui garantit tout à la fois et l'autorité de ceux qui gouvernent et la sureté de ceux qui sont gouvernés. *Moreau* ne sépare jamais dans cet ouvrage la cause des peuples de celle des princes. En défendant d'nne main le pouvoir unique, il repoussoit de l'autre toute idée d'oppression. Son principe étoit que tout devoit être fait pour *le peuple, et rien par le peuple*, parce que son premier besoin est d'être gouverné, et que le plus heureux emploi qu'il puisse faire de sa force, c'est de s'en dessaisir. » Malgré cet éloge, *Moreau* fut vivement accusé dans le temps de n'avoir écrit que sous l'influence ministérielle, et pour favoriser par ses recherches l'accroissement du pouvoir arbitraire, de n'avoir vu comme état heureux pour les François que celui d'être esclaves, en soumettant lenrs propriétés et leurs lois à la volonté absolue du chef. Il faut l'avouer; ce reproche qui empêcha l'auteur d'être reçu a l'académie Françoise, fut sans doute trop sévère, mais il n'est pas dépourvu de fondement ; et la lecture de ses Discours, quoique écrits avec pureté et élégance, fait naître cette opinion, et laisse dans l'ame un sentiment de tristesse et de découragement. *Moreau* eut des vertus sociales ; il aimoit à obliger, et il oublioit facilement l'injustice, quand elle le concernoit seul. Il fut bon père, bon époux, ami de la paix, de la religion et de son pays.

NOOMSZ, (N.) poëte Hollandois, a traduit avec succès un grand nombre de pièces françoises et angloises, et les a appropriées au théâtre de sa nation. Il est lui-même auteur de quelques-unes qui ne sont dépourvues ni d'intérêt ni de talent. En faisant les plaisirs du public, *Noomsz* ne fut point heureux. Il est mort en l'an 11, à l'hôpital d'Amsterdam, dans la plus extrême misère.

FIN.

